

Īpanadrega

premièrement

version zen

– version finale – révision du 30 juin 2022 –
(pour la dernière version pdf disponible, aller sur : ipanadrega.net)

[narrations]

0 › ὕλη (*hŷlē, hŷlen, ilem*)

sous ce vocable très ancien voulant dire « matière », d'abord des *récits préalables*, un scénario d'images, un entredeux, des *préambules*, puis un lexique descriptif des termes spécifiques à la narration...

1 › **premièrement**

un débutement, un parcours des sens, où parfois l'on hésite entre « *il* » ou « *elle* », mais le temps a passé, la narration aurait dû choisir « *Îel* », trop tard, elle reste comme *une île (inachevée)*...

2 › **deuxièmement**

à travers les parcours obstinés d'un « *petit chemin* » magique, au fond des bois, chercher une source, ou plutôt, dans un ressourcement, accumuler la captation d'informations venant d'autrui...

3 ◊ 4 › **troisièmement ∞ quatrièmement**

une chronologie de récits entremêlés et indissociables, faits de parcours divers, tout ce que l'on perçoit d'une probable *philosophia vitae* où se mêlent des racontements de « *singes savants* » croyant savoir, « *du robot à la chose* », tous les outilllements du vivant...

5 › **cinquièmement**

« *ajoutements* », notes, racontements, autour et sur le récit, de l'auteur et du scribe, bribes, dictionnaire hétéroclite, récits antérieurs, primitifs, oubliés, négligés, etc., tragicomédies de vivants...

*

Ailleurs se trouve la *chronologie* de tous ces récits, les archives, les originaux sonores, manuscrits, etc., ces informations sont hébergées sur les réseaux webeux pendant quelque temps à cette adresse :

ipanadrega.net

[remerciements... *et copyright illusoire*]

Pour les remerciements envers les véritables auteurs de ces récits, ils sont exprimés en détail dans le volume : 0. ὕλη, [remerciements...]

[conventions d'écriture]

Pourquoi tous les titres, comme ceux des chapitres, sont-ils toujours laissés en minuscule, ainsi que la raison de ne jamais citer de termes nommant les hommes ?

—> voir le volume : 0. ὕλη, [conventions d'écriture]

[termes et locutions spécifiques aux narrations]

Dans tous les racontements, ceux ou celles exprimant la provenance des récits, les expressions utilisées pour dénommer les acteurs réguliers, les machineries que l'on met en scène, etc., peuvent dérouter, un lexique descriptif a été établi pour les expliquer :

—> voir le volume : 0. ὕλη : lexique des termes spécifiques à la narration

[temporalité]

[Début 2021, ce constat : « Le travail n'est pas achevé ! il manque des parties probablement, certaines furent perdues, détruites, dans un trop-plein peut-être ? Ou à cause d'une impossibilité à le poursuivre, trop de temps se serait écoulé, quelque chose est survenu et cela a tout bouleversé, comme s'il ne pouvait en être autrement, on ne sait ? Que des archéologues de la langue aient ce courage de déchiffrer plus avant une mémoire prête à se faire oublier, quelle raison devront-ils prétexter pour un pareil effort (en dehors de lire quelques milliers de pages) ? »]

(note)

Au moment où la temporalité précédente fut conçue, il semblait évident qu'il faille considérer ce « premièrement » comme une perception en fuite, un vestige dépassé, une relique vieillissante et figée s'éloignant progressivement, à englober au reste ; une mise en mémoire de choses devenues des archives contenant de multiples souvenirs (dont un primordial, un débutement), tout au moins un indice pourrait amener à un sourire... un fait exprès ? Que s'est-il passé ?

(note plus tard)

Malgré tout, un effort fut réalisé, il y aura deux versions finales :

—> **Une version brute**, uniquement en format électronique (**pdf**), avec les provenances des récits, paroles, ou manuscrits, les indications scénographiques, les doutes, les ratures, les biffures, etc.

—> **Une version zen**, en livre papier ou **pdf**, nettoyée de toutes les surcharges précédentes, pour voir comment ça fait ?

premièrement

« *Îl* »

comme une île
(inachevée)

récit sans nom
vierge de tout regard

praeludium

[1. voilà ! ça s'est passé ainsi ; 2. mentions... ; 3. avertissement sommaire ; 4. résumer un discours long ; 5. résolutions...]

Il surnage comme une île
dans la carapace d'un holobionte

1. *voilà ! ça s'est passé ainsi*

Un jour incertain, il frappa à la porte de mon esprit d'un toc-toc bien compris. Ce n'est pas de l'humour, son entrée se déroula de la sorte. Il m'expliqua sa raison d'être et tous les tracas de la description à déposer. Il avait une idée assez précise d'une narration, malgré tout assez indécise au début ; elle oscillait entre un portrait détaillé sans fard et un lyrisme outrageux, il désirait tout y mettre dans ce racontement. Au début, sans me demander mon avis, comme si j'avais déjà dit oui, il me demanda d'en écrire le plus possible, à travers une fausse littérature des dedans et des dehors ; il tenait absolument à tout décrire, ne rien omettre, comprendre, et ne pas se méprendre ni s'épancher inutilement, il voulait que ce soit beau ! Il me demanda à propos de tout ça si je voulais le transcrire « ce serait bien ! », il insistait tant... Mais pourquoi moi, il en est d'autres, bien plus aguerris pour une telle tâche ? De cela, oui en effet, il comprend bien, mais de ces autres-là, il n'en a pas les moyens (cette précision aiguilla mon attention). Alors je lui demandai de me raconter plus précisément, pour comprendre un peu mieux le pourquoi du comment dans un pareil amoncellement... Au fil du temps, il avait pris beaucoup de notes malgré l'essentiel resté encore au fond de sa mémoire ; et ce qu'il voulut me montrer, ce sont

d'abord des anicroches, quelques marques sur le corps l'ont transfiguré, comme sur des édifices les stigmates d'un passé révolu, et puis ce tourment gravé plus fort que les autres, celui-là déclencha tout le reste (ce que j'en comprends dorénavant, mais n'allons pas trop vite)... Ajoutons d'autres annotations à propos d'objets du souvenir, des dessins de l'âge, des graffitis, et puis des mots, et puis des sons, pour en arriver à écrire des récits dans un désordre de l'esprit qui le caractérise bien. Ma tâche serait de rassembler tout ça pour en faire un racontement satisfaisant, « si je le voulais, ce serait bien... » Il répétait à l'envi, comme fatigué de tant parler, « nous pourrions user d'une fanfaronnade, nous pourrions usurper le rôle d'un écrivain fameux, le pasticher, comme cela se fait parfois ; nous pourrions imaginer mille et une manières de vous emberlificoter l'esprit, pour vous amener la chose d'une manière inédite ; nous pourrions, nous pourrions, nous pourrions... une multitude de fois, imaginer des présentations. Au-delà... nous n'imaginons plus. Qu'allons-nous dire ma foi, je ne sais plus ? C'est pour ça que j'ai besoin de toi ! » Eh, d'ajouter, entre deux sommeils, « je compris bien plus tard que cela, cette vie sans cesse ratée, provoqua des amènements indésirables vers une chose peu commune, comme la prosodie d'un racontement inaccoutumé ; et des embarras que cela suscita... j'en eus à en payer le fruit, était-il à ce point pourri ? » Il parlait comme à l'ancien temps avec des formules aux envolées maintenant désuètes, c'était touchant... Et puis, il voulut qu'on la laisse ainsi, la forme finale du récit, qu'elle ne soit vue d'aucun regard avant sa finalisation (figuration) ; il était obsédé par cet « aucun regard », aucun autre que le sien, tant qu'il vivrait, à une exception près, celle du transcripateur de ce récit, le scribe, et ce serait donc moi ; qu'avais-je à y trouver dans cette histoire et son émoi ? « *Il faut laisser les signes ainsi pour un récit vierge de tout regard où les imperfections font partie du miroir, les qualités et les défauts ; juste pour voir comment ça fait "un livre vierge de tout regard", cela se peut-il ?* » Il m'amena la chose ainsi et au début, je trouvai son lyrisme un peu bidon... Alors donc, il n'y aurait que lui qui jettera un œil sporadique sur toutes mes notes ? À la fin, toutes les fins, il me laissera faire, il me laissera tout seul à mon affaire... D'instinct, je notais déjà toutes ces fins dont il me parla pour qu'on les laisse ainsi sans dégraisser de quoi que ce soit de maladroit ou

de déraison ni de son désarroi ni de son tourment, me laisser seul dans cette variation des choix possibles d'une narration. Sans avoir dit oui, le scribe en moi était déjà à l'ouvrage... Mon interlocuteur s'interrogeait sans cesse, frénétiquement, tout en m'expliquant son projet, « qui lira le premier cette mémoire, cette trace, après l'avoir déposée toi et moi sur les dits de ma voix ; qui donc le premier relira ce qui est au-dedans, fais-tu ce pari élégant de savoir cela ? » J'ai retenu ce qu'il me disait dans son entier à ce moment-là, sans omettre un mot, parce que comme il me l'avait déjà précisé maintes fois, il voulait que son dit quelque part soit beau, il y tenait beaucoup ; que cette beauté devienne à lui comme à moi comme allant de soi ! Si nous n'y trouvions pas, d'un commun accord dès le début, une synthèse, une complicité, nous n'aurions pu rédiger ce récit ainsi, c'était convenu comme ça de le refaire indéfiniment, jusqu'à en découvrir l'idéale manière de l'agencer, afin que l'on puisse le réaliser dans sa totalité ; c'est pour cela que de nombreuses fois nous avons repris les passages qui n'apparaissaient pas comme un des meilleurs attraits à ce style usurpé qu'il désirait mettre tout le long de l'ouvrage ; peut-être avait-il tout simplement peur de bâcler, comme ce souci de l'enfant cédant, à force de bonne volonté, il accepte de « bien faire », tant cela lui fut réclamé... Il me proposait alors des préludes à n'en plus finir, autour de préambules justifiant toutes ces hésitations, ne sachant plus au final, la part de lui ou de moi tant nous refaisions ; je le voyais bien, il croyait que nous n'étions qu'un, sur ces énoncés, « plus que des brouillons, ils serviront à nous faire avancer », disait-il sans nuancer. Ils étaient si nombreux que nous décidâmes de les mettre sans en rejeter aucun dans des ajouts à la fin (ou dans un livre spécifique dédié à ceux-là, pour la cause d'un ennui offert aux littérateurs égarés, un amusement, aussi), de garder le témoignage de ce travail artisanal, de ces expérimentations avortées, mais nécessaires pour aboutir à un achèvement satisfaisant. Il y eut même une première édition, des « prolégomènes » insatisfaisants, dont il fallut interrompre la parution pour la réécrire. Il n'a eu de cesse de me faire éliminer les fioritures, m'incitant à aller vers l'épure, à atteindre la plus grande austérité possible... Voilà donc comment tout commença. C'est lui qui ajoute cette parole : « Ceci n'est pas un livre pour faire le beau et affirmer "j'ai tout compris, entendez la leçon au-

dedans, ce qui se dit !” Ni de se pavaner en rajoutant “lisez donc l’écriture d’un grand penseur de ce siècle !” Prétendre, comme un coq fardé de toc à une telle vue de l’esprit, personne ici ne serait dupe, quel sera le prix pour l’accepter, un pareil mythe ? Nous irions plutôt à l’envers de cette affirmation, on n’en sait rien de tout ce qui se trame derrière tout ça et nous oblige à raconter un pareil récit, il fallait le mettre par pure nécessité et ne pas se soucier d’une quelconque critique en regard de ce que nous exprimerons, cela n’aurait pas de sens ni d’importance. L’essentiel, c’est de laisser cette trace, parce qu’au-dedans de soi une chose vous inonde et vous y contraint, peut-être pas de l’instinct, mais quelque part comme une insinuation sournoise qui vous impose un pareil ajoutement. Peut-être bien une logique génétique, un désir, une prédestination de notre être, pour qu’on l’écrive, ce récit, de cette manière-là. Ici, on ne souhaite faire œuvre d’aucune littérature se voulant à la mode, plutôt erronée elle serait, nous le disions déjà précédemment ; ni de prétendre à la découverte d’une quelconque perception nouvelle, plutôt clamer une ignorance, oui ! Tout ça, seulement des mots déposés là... »

(redite)

Les imperfections comme les qualités font partie du tableau. On ne demande pas à un peintre de retoucher sa toile s’il n’en ressent pas le besoin. Cet ouvrage sera donc vierge de tous regards préalables avec ses qualités et ses défauts.

2. *mentions...*

Enfin, je me pliai à cette exigence de sa part, nous décidâmes d’ôter, d’un commun accord, toutes les marques de ce temps, ces références et ces codes de l’enregistrement (ceux dits « légaux » dans cette contrée où nous vivions) ; tout comme de ce « droit d’auteur » où nous n’y accolerions aucun nom (moi j’en étais satisfait, je ne suis que le scribe de cet ouvrage, et de gloires il y a longtemps que je n’en recherche plus). Tout cela pour rester en accord avec le racontement de ce récit, à ne pas l’encombrer de cette kabbalistique administrative momentanée de l’époque, bardée de tous ces codes insidieux qu’il exérait. De cet idéalisme libertaire, nous en avons ri comme des adolescents

que nous n'étions plus depuis longtemps ; nous jouissions de cette jeunesse retrouvée si vite oubliée...

Et peut-être cette idée que cet ouvrage il ne faudrait pas le monnayer avec un quelconque éditeur ni un quelconque profiteur, comme de l'utiliser en faire-valoir de quoi que ce soit que l'on affirmerait ~~humanaire~~ **philanthropique** ou humaniste. Cette forme serait délétère, car elle exclurait **les autres existences**, ayons ce courage de procéder autrement... Moi disant cela, l'eucaryote de passage que je suis, j'oublierais tous les vivants, le minéral, tous les mondes, les particules élémentaires ? Non, ce serait oublier les étoiles et celle qui me permet de vous voir au grand jour, oublier la lune, oublier l'univers, oublier l'essentiel ? Nous pourrions faire usage de cet écrit lors d'un commencement à quelque chose, la présence d'un « ὕλη » (hūlē, hŷlē), après quelques préalables (ajoutent cette mémoire à des débutements). Mais je m'emballer inutilement à cette idée, on ne peut tout appréhender. Nous pourrions en effet, nous pourrions...

Je me souviens encore de ses envolées lyriques, comme celles d'un enfant découvrant la vie :

« Faisons cette expérience étonnante de ne satisfaire à aucun des critères ou des règles communes de l'usage, de la manière dont sera amené cet ouvrage. »

« Faisons différemment ou tentons de le réaliser en dehors des règles d'usages, celles qui entourent une pareille écriture, oui, faisons-le autrement, avec curiosité, pour voir comment ça fait d'agir ainsi et avec de telles propositions prendre le risque de se fourvoyer ; mais de ça, on en a l'habitude, de se tromper tout le temps ne nous apeure pas vraiment. Oui, faisons cela ! »

...

« Ce livre ouvert que j'écris, j'y ajoute tant de pages qu'on ne peut le refermer, comme une maniaquerie oppressée, une folie qu'on laisse perdurer, histoire de voir où ça nous mène, cette irrépressible envie de mes gènes, ce pour quoi l'on vit : explorer ! Un chemin possible, tant qu'aucun obstacle suffisant ne vous en empêche, à moins de dévier, dé-

river là où un soleil traîne et vous montre par où passer... Oui, c'est ça, laisser dériver... »

...

Il me donna l'épithète qui suit, pour la mettre au bon endroit et appuyer le propos adopté précédemment pour se moquer, ironiser sur cet aplomb qu'ont les hommes à tout enrégimenter ; cette peur d'un accablement oublié, nous en feront-ils payer l'audace ?

3. *avertissement sommaire*

« Au cas extraordinaire où l'on déciderait d'ajouter aux présents volumes, une quelconque note, apposition kabbalistique, immatriculation, notification administrative ou réglementaire, des tamponnages obstinés de toutes sortes, éditoriales, ou autres marquages, vous saliriez l'esprit de l'ouvrage. Il a été conçu vierge de ces annotations opiniâtres et il serait bien bon qu'il le reste ! »

« Mais que voulez-vous, les hommes s'entêtent, ils désirent tout contrôler, ils sont les ennemis d'eux-mêmes et ils ne s'en rendent pas véritablement compte. »

« Ce souhait, émis lors de la rédaction du récit, nous savons bien qu'il ne sera pas respecté ; imaginez un tableau que l'on estampille de ceci ou de cela, ou retouche la forme, c'est laid ! “Un ouvrage de l'esprit n'est pas une peinture, peu importe la fonte de caractère utilisé, le sens reste le même”, diront ceux trouvant l'exigence esthétique superflue et prétentieuse, “pour qui se prend-il, dieu ?” Toutes ces demandes apparaissent futiles, des exigences de puriste nous le savons bien, c'est bien pour cela que l'on doit à un moment partir, abandonner l'ouvrage en l'état, sa ponte terminée, pffft !, puis s'évanouir et disparaître après, évitera tout tracass... Laissons-les s'affairer à ces méandres... »

...

Il était déjà pressé d'en finir, alors que cet ouvrage venait à peine de commencer, il rêvait déjà d'atteindre des territoires inconnus de tous, explorer des inconnus interdits, s'évaporer sous le penchant d'une comète tombant sur lui, un soir, une nuit...

4. *résumer un discours long*

Un autre jour, il me demanda, « pourrais-tu **résumer** tout ce que l'on dit ; pourrais-tu résumer ce récit que l'on a établi, en quelques phrases, celles des débuts, de chaque commencement d'une idée qui nous vient et que l'on décrit plus tard dans ce récit ; saurais-tu (en) faire ce sommaire nonchalant, ce **sommaire approximatif** de ce que l'on dira ; saurais-tu en établir une synthèse, pour (que) le plus ultime des affects soit exprimés, pour décrire chaque moment de ce récit ; saurais-tu l'imaginer ? »

Comprenant bien cette idée de la synthèse, sur ce que l'on va décrire longuement, eh, à cause de la déformation apportée par d'autres métiers jadis accomplis, cet esprit synthétique étant si familier à l'usage de quelques technologies dont j'étais désabusé, nous établissions, ensemble, ce sommaire très approximatif, voire accessoire, pour nous amuser de l'épreuve, celle de voir là aussi « comment ça fait ! », comme des enfants que l'on était, s'amusant du moindre fait. Et puis, à partir de ce raccourci, ajouter les renvois vers les récits entiers que l'on avait approximativement résumés, en quelques mots, en quelques phrases très courtes ; y repérer dans cette synthèse, que l'on émettait ainsi, l'apport d'un éclairage particulier dans ce que l'on dira plus tard, histoire d'énumérer tous les affects d'une humanité que lui trouvait affligeante ; moi, le rejoignant sur bien des points, je n'étais pas loin d'en arriver aux mêmes conclusions, avec une petite variante cependant, mais je ne saurais la dire, ce reflet de nos différences, lui, n'était pas moi et moi je ne pouvais être lui ; nous pouvions avoir exactement un sens commun identique, mais au contraire, nous compléter à travers la prosodie de ce racontement, pour nous amuser certes, mais pas totalement ; avancer dans ce travail à transcrire ce dont nous vous parlions, nous ne cessons de répéter, avec des nuances à chaque fois ! Voilà le mot ; apporter la nuance, la précision, tant que l'on pourra en énumérer une quelconque concision, une quelconque concision dans ce récit devenu interminable. C'était amusant, nous le savions, et par conséquent, nous nous devons de continuer jusqu'à son achèvement. Au-delà même de « voir comment ça fait », par devoir ; et pour en observer quelque part, un jour, les effets !

Ce sommaire approximatif décrit des débuts, il exprime une suite de discours préliminaires réunis sous une appellation invisible et préalable, nous l'appellerons « prolegomena »...

5. *résolutions*

Alors, à tant discuter, avec sa volonté forcenée d'espérer me convaincre (vous l'aviez sûrement compris), je lui affirmai ouvertement ma réponse, tant je m'étais déjà engagé ; ce fut un « oui ! je veux bien raconter cet entendement, etc., etc. », et au fait qu'il n'a pas les moyens de s'adresser à une personne plus compétente que moi, ça, je l'avais bien compris ! Mais, je débutais dans cette tâche où je n'y étais pas expert, tout au plus amateur éclairé ; je dus faire mes armes en même temps que j'écrivais son récit...

Quand je lui demandai « par où commence-t-on ? », il me répondit par la première narration qui suit (labyrinthe), à laquelle je n'ai rien changé, je n'ai fait que l'ajouter avant la mienne (celle qui suivra après) et il nous parle à la première personne !

prolegomena

[**labyrinthe** : 6. avant je n'étais pas ; 7. début ; 8. aparté ; 9. discussion avec « lui »... **prolégomènes** : 10. narration primitive... **dans les rêves** : 11. hésitations ; 12. tourments, tentation du voyage ; 13. vertigo : *abstinence* ; 14. évanouissement ; 15. malitia ; 16. où il a ce don extrême de la tragédie ; 17. actes éthyliques ; 18. (*première fêlure*) ; 19. abandon et terrain vague ; 20. marasme ; 21. puis plus rien à dire... : *parler pour ne rien dire* ; 22. un errant écharpé... **studium** : 23. dedans : *studium in interna (diront les savants)* ; *litanie des dedans* ; *étude de ses tourments* ; *rentes* ; 24. à force de trop y croire : *on médit de lui, il répond* ; *en voulant trop y croire* ; 25. l'idée de devenir comédien (aparté) ; 26. lyrisme bidon, de lui : *gestes répétitifs* ; *fouiller dans sa boîte à ordures* ; 27. dévoilement de sa littérature : *histoires interdites* ; *et puis d'autres tentatives...* ; *son roman sans cesse médité* ; 28. du roman ; 29. (*deuxième fêlure*) ; 30. dehors : *plusieurs témoignages...* ; 31. sensations d'une modestie ambiguë : *à quoi bon ?* ; *à cette question, de la renommée...* ; *son rêve...* ; *il aimait bien perdre...* ; *parfois il s'isolait* ; 32. *sedatio* : *ressassement d'une fuite...* ; 33. et completis studiis : *jour de thèse* ; 34. plaidoyer pour une thèse érudite et méchante ; 35. thèse intéressante ; 36. du voyage : *des voyages, etc., etc.* ; *des origines du voyage...*]

labyrinthe

6. *avant je n'étais pas*

Ou plutôt, avant, je ne sais pas, car je n'y étais pas, avant moi, je ne sais pas en effet ; il n'y a que des traces à donner à un interprète, pour les faire parler, les traduire ! Oui, il faut traduire !

Avant, que devrais-je donc savoir avant l'arrivée de moi, qui y avait-il alors, je m'interroge ?

Avant ? Je n'étais pas là, en effet !

Oui, mais que fallait-il pour mon arrivée, la concrétiser, que je puisse dire un jour « bonjour, je viens d'arriver, je suis là, et bien là ! »

Avant, il y avait quoi ?

Cette question lancinante au creux de moi inspecte la trace laissée d'une mémoire, l'information du monde tel qu'il était avant mon arrivée, oui, avant ? Je n'étais pas, avant cet instant ! Je n'étais pas moi, celui de maintenant, tout ce qui me constitue n'était pas encore élaboré, assemblé, interconnecté, je n'étais pas né !

Mais qui c'est ce moi ? On dit que je suis né d'un geste, est-ce vrai ?

D'un geste, ce mouvement, le premier déplacement, je suis (nés) de cet avant ! Vous avez tourné la page et je suis (le fruit de) cet avant ! La précédente page serait donc ce qui fut raconté après ce premier déplacement, comprenez-le bien, pendant que vous lisez ça : l'avant doit d'abord se dérouler pour s'en trouver raconté après. Oh ! Je m'embrouille peut-être, mais l'histoire c'est ça : « un racontement, après, de ce qui fut avant ! »

Ne croyez pas que je veuille noyer le poisson dans ces considérations temporelles de l'avant et de l'après, non, ce ne sont là que des essais de cogitements cérébraux, afin de tenter de percevoir le processus d'un récit, qui, en son dedans, essaye d'exprimer toutes les facéties du vivant, ce qui est en nous, nous amène à considérer tous les propos de notre imagination. Estimant qu'elle est loin, cette imagination, de nous être

personnel, mais représente plutôt une exploration obligée, un ordre sous-jacent que nous impose cette vie en nous ; vous le réfutez, ce propos ? Alors, expliquez-moi pourquoi l'on écrit tous ces romans, toutes ces histoires, tout ce cinéma ; pourquoi donc ? Oh lala ! Ma pauvre tête, pourquoi donc je médite tout ceci ? Je sais, c'est très sournois, tout ça ; et loin d'apparaître comme un mythe, tarabuste les esprits depuis... depuis la nuit des temps... avant ! quand je n'étais pas... là !

« Changer de vie, changer de corps », la belle affaire... Ainsi, plus tard, bien plus tard, il se pourrait bien que je naquisse naguère d'un geste inopportun, en effet ! Alors je m'exclamai « tiens, j'émerge ici, je suis tout neuf ici, que ferais-je tout à l'heure ou même demain ? » Mais ici, y a-t-il des lendemains comme sur ma planète où l'étoile du jour montait jusqu'à un midi et descendait les soirs pour annoncer la nuit ? Sans cesse, refaire ce va-et-vient de nos vies ; un bout du jour à la lumière, un autre dans le noir, pour augurer du cycle de nos vies. Ici, je ne sais rien de son principe ni ses aspérités dont je vais hériter, je n'en sais rien de ce monde-là. Il faudrait qu'il commence bien, car je viens d'un monde de vauriens et je n'ai pas envie de recommencer dans un suivant qui ne vaut pas plus. Pour l'instant, tout est vide et ne se voit aucune source pour abreuver mes sens ; je ne discerne même pas si je suis dans le noir, il n'y a pas de noir, c'est comme un labyrinthe étroit et j'ai l'impression d'en sortir sans trop d'efforts... Quelque chose m'agrippe et me pousse dehors, dans quel étrange monde voulez-vous qu'il adienne, mon corps ? (Ou peut-être, ce sont des mains qui me font signe, on me pousse dehors !) ; dans quel étrange monde faudrait-il que j'arrive, je dois encore tout découvrir, mais pour cela, je devrais perdre ce que je savais déjà, pourquoi veut-on que je sois tout neuf, ici ? Sans cesse recommencer, est-ce une perte de temps de naître incessamment et d'oublier ainsi son passé ? (Je ne sais plus où j'ai entendu ceci : le cercle c'est ce qui relie, mais à un moment il y a un point, un revenez-y où tout commence où tout s'oublie, selon que l'on recommence ou que l'on finit...)

7. *début*

Je me souviens de ces débuts où je suis entré dans un labyrinthe étroit et au bout de quelques pas j'y ai rencontré une personne assise derrière

une table ; sur celle-ci, un petit écriteau où y était très sobrement inscrit un mot, « archiviste » (je le sus plus tard quand j'appris à lire et écrire dans la langue d'ici, je me suis souvenu des signes) ; la personne me demanda mon nom, mais je ne pus le lui fournir, et pour quelle raison d'ailleurs, puisqu'elle était la première entité animée comme moi que je voyais de toute ma vie et jamais l'idée de me nommer ne m'est venue à l'esprit ; jamais ! Quel intérêt, personne n'eut à exprimer un quelconque nommage de ma personne auparavant ? Comment voudriez-vous que je me nomme ? Mais celle-ci insiste, il lui faut absolument un nom pour que je puisse poursuivre mon chemin ; « tous les gens qui entrent ici donnent leur nom, c'est la règle, c'est ainsi ! Votre nom, je vous prie ? » « Mais je vous répète que j'ignore ce nom ! » À quoi pourrait-il bien me servir dans la mesure où personne ne m'appela jadis ? Ironiquement, cette sorte de greffier (copiste) ajoute « je vous interpelle bien, en ce moment même ! », et donc je dois écrire mon nom obligatoirement, je dois obtempérer et le lui fournir comme tout un chacun : « tout le monde possède un nom ? », « Ah ! Que désirez-vous de plus de moi ? Je n'en connais aucun, je ne sais pas ce nom ? » Je tente de reprendre mon parcours, mais l'archiviste m'arrête de son corps planté devant moi, et ne veut pas me laisser passer, je le lui redis « inutile d'insister de nom, je n'en ai pas, que l'on marque cela sur la page ouverte du livre posé sur la table ! » ; mais cela ne peut satisfaire cette personne et elle me semble bien têtue, je n'ai jamais rencontré précédemment pareil obstacle en face de moi ni un tel individu si obstiné à réclamer un nom, pour quelle raison, puisque personne n'eut à me héler ; nous n'arrivons pas à nous comprendre, il lui faut un nom ? Alors, ne voyant pas d'autre solution je lui demande d'inscrire sur la feuille, celle du livre posé sur la table, le nom qui lui convient, cela m'est égal... mais d'après un certain règlement que j'ignore, c'est bien moi qui dois décider du nom à signifier ; je lui réplique « avez-vous un nom vous ? » À cette question, la personne ne réagit même pas, elle ne désire parler que de moi ; elle doit mettre un nom que je posséderais, semble-t-il, mais je l'ignore ! et cela me paraît bien futile d'insister de la sorte ; pourquoi s'obstiner pareillement ? Que devrais-je lui donner ? Cela n'a pas d'importance pour moi, cette question à laquelle je ne peux répondre, j'ignore, oui... Cela devrait la satisfaire puisque c'est

ainsi, elle ne veut pas en convenir... Comment dois-je agir, je désire poursuivre ma route, évidemment ! C'est un but à atteindre, le destin que je me suis dessiné (enfin, je le crois ?), dès lors que c'est mon idée, pourquoi ne comprend-elle pas ? Je la trouve stupide ; alors je prends cette grosse clef de fer, posée là sur la table, et la lui lance au-devant de sa face ! C'est ennuyant, mais comment faire autrement, la personne tombe à terre et semble avoir mal ; l'aurais-je vue courir ou s'éloigner en brailant ? Je ne me souviens plus très bien, mais je pus enfin poursuivre mon chemin... Qu'un geste à mes débuts me permit de partir, jamais je n'oublierai ce geste. Ce geste de mes débuts, est-ce lui la cause de l'origine de ma naissance, le propagateur de mon existence, un mal pour un bien ; pourquoi ai-je eu ce geste inamical ? Il ne m'était demandé qu'un nom, est-ce pour cette raison que de s'en souvenir aurait été bon ? Il ne reste aucune réminiscence d'un quelconque nom au creux des choses qui me forment.

Oh, s'en aller, c'était préférable, tout autant fuir cette maladresse de débutant, je partis en effet ; j'ai gardé un peu de cette terre d'où je suis venu, comme un enfant tenant d'une main un père imaginaire, et de l'autre, enfouie au creux d'une de ses poches, emmêlée dans son précieux souvenir, ce sable d'une latérite rougeâtre, en avançant vers on ne sait quel avenir ; qu'en ai-je fait, je ne sais plus ?

À partir de maintenant, vous pouvez tout imaginer, car tout reste possible avec du temps devant soi suffisamment, oui, à force, tout arrive. Après un long moment de marche sans gêne d'aucune sorte, seulement la découverte d'un monde débordant aux multiples facettes, je devrais plutôt dire composer de maints aspects ici, là, partout ; bref, un monde diversifié avec une foule de décors variés, un monde plein de gens qui comme moi pareillement, s'animent. Dans ce monde apparemment assez étendu, je le crois, les gens avancent comme moi, ont-ils la même idée, le même but, je ne sais pas, puisque je ne leur ai pas encore demandé ni posé de questions à ce sujet. Voyez-vous, je commence à explorer tout cela... Tout cela est très neuf pour moi, cela nécessite un temps pour s'y habituer et débiter la compréhension des choses, peu à peu... cela s'appelle : « avoir de la patience et de la volonté » ; j'ai lu cela dans un grand livre, où tous les mots sont inscrits avec beaucoup d'explications à la suite de chacun d'eux, sur les pages

imprimées du grand livre... Un ouvrage fort intéressant et plein d'enseignement ; mais pourquoi l'a-t-on réalisé si pesant pour ne pouvoir le tenir auprès de soi dans mes déplacements ; j'ai découvert au-dedans l'idée de posséder un nom, maintenant je sais, mais je n'ai toujours pas de nom et d'ailleurs, comment fait-on pour inventer un nom, cela n'était pas écrit dans l'ouvrage très lourd, dommage ! Je n'ai toujours pas de nom et cela ne m'embarrasse nullement puisque je ne connais encore personne, à part cette sorte d'archiviste (à mes débuts)... La fantaisie peut-être me ferait en imaginer un, de nom, c'est envisageable, je laisse là l'hypothèse... Oh ! elle ne peut m'intéresser finalement et je poursuis mes pas par-devant moi. Je croise souvent des gens semblables à moi, c'est amusant, mon existence jusqu'à aujourd'hui s'est révélée très calme, dorénavant un peu plus de bruit l'anime, c'est enrichissant, cela m'enseigne une façon de plus... nous devons tous apprendre, n'est-ce pas ? On ne peut rester ignorant tout le long de sa propre vie sans découvrir la moindre chose, cela serait ennuyant sûrement ? Il me presse de leur poser une question, « avez-vous la même idée que moi, de poursuivre son chemin par-devant soi ? » Personne ne comprend ma question et cela les étonne, j'étonne les gens ? C'est drôle tout cela, ne trouvez-vous pas ; pourquoi j'étonne ? Ah ! J'y suis, je ne connais pas encore ni les gens, ni les lieux, ni ce nom, est-ce utile si je n'en possède pas un vraiment ? Certes, je dois apprendre... alors rien ne paraît mieux que de montrer ma présence, à l'exhiber très fortement sur cette place où passe une multitude de personnes toutes différentes. Mais je crie, je demande, je questionne, j'interroge, je retiens la foule ; je semble les intéresser, mais personne ne répond bien que certains s'amusent à m'entendre. Je ne m'explique pas ce manque de curiosité, mon apparence similaire à eux ne suffit guère plus, voilà ! Je présume la persistance inconnue d'une difficulté pour nous comprendre. La foule grandit et je hurle mes interrogations sans obtenir la moindre réponse ; alors peu à peu, les gens se lassent et partent, je suis déçu inévitablement ! La situation devient étrange, je viens de réaliser... une découverte : tous ces gens me ressemblent, oui, je ne m'estime guère différent d'eux et évidemment mon langage ne doit pas les atteindre convenablement, ou probablement la foule trop nombreuse ne pouvait me répliquer comme ça, aurais-je dû ne m'adresser qu'à une

seule personne à la fois ? Peut-être pas ? Une chose reste sûre, ma parole n'est pas comprise, les mots que j'emploie n'apparaissent pas les plus adaptés. Quitte à découvrir de nouveaux endroits et parcourir tous les lieux par ici, du langage j'en apprendrais bien à force de mémoriser le leur et de l'entendre, de dire et répandre ma voix à chaque occasion ne m'apeure pas ; me faire comprendre et appréhender ainsi le bon parlé, celui qui amène à discuter et échanger les idées ; je pourrais connaître enfin celles des autres et les comparer aux miennes... La foule se dissipe et plus personne ne m'écoute.

Le temps s'écoule et je ne cesse d'acquérir de l'information pour ma mémoire : le pourquoi très adroit et le comment souvent décevant des choses de la vie, tout cela s'avère très attrayant, comme les sonorités si diverses, le bruit de la pluie sur la tache noire des routes et des rues, comme l'éveil au petit matin, d'un chant d'oiseau ; puis, des rayons du soleil chaud font fondre les perles d'eau sur les murs, les toits et les plantes sauvages ou non, dans le jardin ou dans le bois. Chaque matin, les gens se lèvent, se préparent et partent en sommeil les yeux étroits, dans un même mouvement par les chemins tout aussi étroits, les uns derrière les autres, pour aller accomplir une tâche devenue une coutume ; cela montre un rituel assez quotidien, je n'ai pas cherché à savoir où ils s'en vont tous, ni à connaître leur destination, ni à leur demander une réponse d'ailleurs qu'il n'aurait pu me donner, mon discours peu compréhensible et inutile, puisqu'il n'a de sens que pour moi ; je dois décrypter les termes d'un langage commun à tous les hommes, pour en effectuer la somme dans ma mémoire qui raisonne, elle me dira bien pourquoi donc aujourd'hui aucun de mes mots n'intéresse personne, voilà bien la première question inquiétante, depuis le temps des premières rencontres, cela fait des milliers de pas déjà parcourus dans l'ignorance, mais je garde toutes mes perceptions et j'espère trouver les voies qui me porteront au-delà de la solitude, oui ! Depuis ce temps, où j'ai découvert les premières gens, j'ai comme un regret en plus de cette solitude auprès d'eux, sans pouvoir dire la moindre parole qui les atteigne au creux de leurs méninges ; qu'ils me donnent un signe pour me raconter, je ne sais pas moi, qu'ils ont compris, qu'ils ont entendu ? Même pas, aucun signe aucun bruit, seulement à un moment, quand je criais, des pas et des regards se tour-

nèrent vers moi, un instant... Puis ils s'en allèrent sans un mot, malgré quelques apostrophes entre eux ; que représentent leurs buts et leurs mémoires, dites-le-moi ? Quel destin ont-ils choisi, je voudrais tant les connaître. Je m'interroge enfin, peut-être inutilement, mais maintenant je crois bien avoir soif et faim, mes entrailles se tordent et ma salive se dessèche, je ne compte plus les foulées qui me séparent de mon dernier repas fait de fruits amers, d'eau douce et d'œufs d'aigle ou d'un volatile similaire, je ne me souviens plus très bien ? Ici, les montagnes se montrent raides, parsemer d'alvéoles toutes pareilles et leurs faces apparaissent de couleur unie. Les lignes sont nombreuses, droites et sans courbe ; les aspects relativement simples sans détour distancent l'ailleurs par toutes ses formes et ses odeurs sans équivalent ; seul, le ciel reste indemne... Même les bruits fondent sans nuance dans le vaste décor ordonné et géométrique ; mon corps demande, réclame, il a faim ! Peut-être doit-on en parler, exprimer sa famine ? Peut-être dois-je quémander la nourriture, où dois-je la prendre, je dois peut-être la rechercher ? Comprennent-ils le mot « faim » ? Bien sûr que oui, je l'ai découvert dans le grand livre ! Faut-il crier « j'ai faim ! », pour que tout de suite l'on vienne combler les maux de mon ventre ; la science ici, a-t-elle inventé des moyens de nutrition particuliers ? Tant d'interrogations demeurées sans solution à l'intérieur de mon crâne, cela s'avère passionnant ces explorations ! J'ai réussi à atteindre l'esprit de quelqu'un, il m'a posé un tas de questions, je n'ai su répondre à toutes, il parlait trop vite, mais je pense saisir les propos de son langage, j'ai appris une nouvelle chose, l'existence d'un élément inconnu ; ils appellent cela « argent, monnaie, finance » et je crois bien admettre que c'est par l'intermédiaire de cet élément qu'ils obtiennent de la nourriture, comme c'est étrange ? Mais la personne ne m'a pas dit comment se le procurer, cet argent... et il est parti avant même que je comprenne ce qu'il venait de me raconter, ce n'est qu'ensuite, après raisonnement, que son discours s'avéra clair pour moi. Ici, le temps doit se compter, les gens paraissent pressés, très occupés à se déplacer d'un point à un autre, je n'ai pas encore assimilé cette démarche... les pas s'accumulent et me mènent de plus en plus péniblement, la faim devient préoccupante... Deux hommes vêtus d'habits identiques ont, semble-t-il, saisi la situation, ils me prennent chacun par un dessous-

de-bras et me conduisent dans un endroit sombre et délabré, au-devant de la maison usée où au-dessus de la porte on pouvait lire l'inscription « Asile pour les pauvres » ; ils me laissèrent là sans un mot superflu, puis ils s'en allèrent tranquillement... On me donne un récipient avec une soupe dedans, un morceau de pain ; rien d'autre... Le repas se montra bien maigre et ils n'ont pas voulu me verser de cette soupe ni me couper une nouvelle tranche de leur pain, demain seulement, nous devons donc attendre. Je n'ai pas insisté, je n'étais pas isolé ici, beaucoup de gens ternes et sales m'entouraient. Ils parlaient d'une façon embrouillée et incompréhensible, je suis parti, car je m'ennuyais et l'odeur du lieu ne correspondait à rien d'agréable, au contraire, cela vous change des parfums des fleurs ou de la senteur des arbres ; la sueur d'un être déchu reste bien détestable... Je me rendis compte que dans cet univers, j'apparaissais tout neuf, et l'idée d'en sortir me prenait l'esprit avec envie, je devenais triste, moi qui ne le demeurai jamais auparavant ; semblable aux gens, mon visage se montra tout aussi sombre, je n'en reviens toujours pas... Je dus parcourir cent mille pas au moins (des milliers et des milliers de pas) pour m'apercevoir que le territoire semblait bien vaste... Un homme pourtant, prit contact avec moi, au seuil de mon désespoir, je n'y voyais point d'issue alors ; ma chute s'avérerait inévitable si celui-ci n'était point venu à ma rencontre... Il m'a tout expliqué et j'ai tout compris, horrifié et surpris même ; comment pouvais-je vivre de la sorte plus longtemps ? Il m'a fallu du temps pour discerner et admettre enfin le sort de cette existence, et s'en résigner... Mais comme il m'a décrit et décortiqué tout ce que vous savez sûrement, je ne trouve pas l'utilité de répéter ses mots, ils furent trop nombreux et monotones... Maintenant, je saisis bien et je perçois très clairement l'environnement : ici, un poteau électrique, là une boîte à ordures et des détritiques, plus loin des immeubles, des autos, des camions, une foule éparse, un gamin joue avec un cerceau, une plante verte au milieu d'une pelouse, le mur d'une propriété privée et la grille de l'entrée, le bitume de la chaussée et les alignements de trottoirs, des magasins ouverts, des marchands de légumes et le fouillis des bruits de la ville ; ma vue m'aide à élucider la pâleur de la plupart des gens, le pas pressé de chacun, l'agitation des mains, un regard, et parfois un sourire auquel je réponds, heureux, émerveillé,

étonné, affolé, j'éprouve tous les sentiments en un seul instant et cela me rend inerte, le corps immobile, la voix atténuée, le cœur excité, les yeux écarquillés et la bouche désorientée... Ma mémoire engouffre, avide, la moindre parole, la moindre impression, le plus petit ricane-ment, l'évolution des images et des décors, avide de tout, oui, en un seul instant je voudrais tout enlacer de mes bras et de mon esprit... Une grande soif m'habite soudain, celle de la découverte, de l'extase et de l'enseignement reçu... L'homme ne cesse de me parler, et peu à peu m'inculque le savoir en une longue information, je l'écoute et je vois en même temps ce qu'il me montre du doigt ou les visions que m'offrent ces mots déversés en un flot ininterrompu. La joie ivre de mon silence et le délire d'un apprentissage subi, un bloc démesuré des connaissances d'un être, traversent mes sens ; c'est trop en un seul instant, ne devrait-on pas temporiser un peu ? Attendre que tout rentre correctement et se mémorise clairement, sans trop de confusion ni d'erreur, mais je demeure extrêmement curieux et la soif de ce savoir reste la plus forte ; je lui dis de ne pas s'arrêter, ma cervelle peut tout emmagasiner, et puis le temps ne me manque pas, j'ai un grand appé- tit, je vous écoute et vous entends, vous pouvez raconter encore ! Inlas- sablement, l'homme me donnait tout cela comme un enseignement sans aucune gêne et avec un très remarquable plaisir, ce moment m'a rendu heureux et contemplatif, semblable, avec bien plus de puissance, à ce jour où je pus lire quelques pages dans le vaste livre, celui qui se montra bien lourd.

Je compris leur intérêt de posséder un nom et le sens très profond de mes interrogations, que ne pouvaient discerner vraiment la plupart des gens pour qui ces questions n'ont aucune signification véritable ni utile. Les idées, quand elles ne représentent rien de réellement palpable ni de matières visibles, elles ne passionnent pas la foule ; la foule ré- clame de l'immédiat, du solide, des valeurs et de l'argent... c'est une manière de survivre ! Évidemment, je perçois la raison de l'ignorance des populations, voire de leur incapacité à choisir leur propre destin comme de suivre le chemin de leur désir, comme moi. Alors, en ca- chette, loin de tout regard, certains me racontent : « mais toi t'es libre, tu n'es pas d'ici, on ne t'a pas encore attrapé, emprisonné ; méfie-toi ! » Voilà pourquoi les premiers temps de mon séjour parmi eux, quand je

criais sur les places, dans les rues, ces questions sur le destin, les chemins et le devenir, personne ne comprenait ni n'avait d'intérêt pour tout ce que je disais ; peut-être avaient-ils peur ? J'étais un étranger et cela uniquement représentait de l'importance à leurs yeux ; ma différence physique apparaissait-elle si transparente ? (à développer) et puis probablement le côté excentrique de mes cris. « On ne gueule pas ainsi ! À quoi cela sert-il ? Pour quelles perfides raisons, ces braillements ? » Je ne sais pas, où demeurent donc nos ressemblances ? Enfin, l'homme a fini de parler, sa mémoire fut consultée jusqu'au bout, il put relaxer sa langue fatiguée d'avoir tant et tant raconté, moi-même j'étais étourdi par son élocution, cet apprentissage ; nous restâmes dans un silence parfait à écouter l'entourage, à nous entendre respirer, avec quelques sourires échangés, pendant de longues minutes à ne rien accomplir d'importance... Ensuite, l'homme reprit la parole, cette fois il me posa plusieurs questions sur mes origines, mon pays, mon vécu et mes ignorances. Cela me fit rire la façon dont il plaça les mots et leurs douceurs ; je ne pus répondre avec une grande précision, car ma vie n'est pas remplie que de discours, mais d'images, de couleurs, pleines d'odeurs avec beaucoup de rêves et des sensations ; mes explications s'avèrent maladroitement, je ne sais pas décrire ni les couleurs ni les formes, je m'exprimai dans une manière de ressentir diversement, c'est déjà beaucoup dire, mais mon cerveau emmagasine, si nous pouvions le raccorder à une sorte de projecteur multiple, qui montrerait tout ce qu'il contient, à travers les airs et sur les murs, dans la pensée et à côté des émotions de chacun... Je ne me souviens plus de mes origines ni à me rappeler quelle allure exhibait les premiers instants de mon enfance... (sauf peut-être ce geste incongru et inapproprié de mes débuts, il me permit de partir... Jamais je n'oublierais ce geste !) J'ai retenu aussi, esseulé que je suis, pour atteindre cette vie, ou cette ville, je ne sais... Finalement, j'ai traversé le temps un peu n'importe comment sans but préconçu ; j'allais droit devant moi, m'approchant toujours auprès de ce qui attirait mon regard ou mes autres sens, l'esprit tourné vers l'aventure, dans toutes les directions. Et puis, une chose importante me revient : ce qui ne m'intéresse guère ne s'inscrit pas dans ma mémoire, j'efface l'inutile, et garde l'utile pour ma joie, mon contentement, des souvenirs agréables, diverses assez dures parfois, plein de

rudesse, mais jamais d'une énorme tristesse. Bref, quoi dire de plus ? Je suis entré dans la vie et j'ai découvert l'entourage avec énormément d'appétit, puis de soif pour mon éducation... Mais tout ça, c'était hier, on a oublié de me nommer, cela m'est bien égal, on m'a affublé d'un numéro d'ordre social (avec des chiffres et des lettres) pour la médecine du corps, les assurances obligatoires et les administrations, c'est bien suffisant ; maintenant, j'ai un âge, vingt-cinq ans ! J'ai appris un métier, je suis mécanicien dans une grande usine, je dois entretenir les moteurs des machines ; les sons de la vie ne résonnent plus au-dedans de moi comme avant, je considère cette existence fade et pleine de misère, je ne sais pas encore combien de temps je resterai, mais si je reste ce ne sera pas toujours pareillement, je changerai mon emploi, de lieu et de moment, pour de meilleures manières de vivre assidûment ; accaparé, je le deviendrai, pour mêler la joie à mes inventions, les délires et ma foi. Ce présent me pèse, entendez-vous, mon âme demeure simple et sincère, un désir de rompre avec les détresses... J'ai rencontré une femme, elle me comprend mal et me trouve assez bizarre pour ne pas aimer comme elle souhaiterait que j'aime ; elle estime que mon allure ne représente pas celle d'un homme, comme elle se l'imagine, et comme la communauté d'ici en a défini les traits : viril, fort musclé et beau comme sur les affiches et dans les films à rêver avec un excellent métier à la clef, une magnifique auto... Elle respecte assidûment tout cela et s'émerveille dès qu'on lui fait la cour... Nous sommes restés amis, car je crois bien l'intriguer, et cela la retient ; je ne parle pas son langage ni ne la suis dans son univers, mais le mien semble la tenter un peu, elle en a peur, c'est un inconnu ce monde qui se voit dans mes yeux, à chaque fois quand elle regarde au-dedans d'eux ! (ou est-ce une frayeur que je n'ai pas su aborder, que je n'ai pas su déflorer, est-ce cela, le temps qui nous mêle au large nous apeure à peine que l'on soit en nage ?)

Eh puis tiens, voilà ! J'ai une idée, du nom, je crois avoir trouvé... mon nom, c'est ma différence ! Ma différence ? C'est mon nom ! Et de le reconnaître ainsi, dès lors, m'apparaît comme la meilleure façon de percevoir cette différence. Dire à la fin de l'égrènement de ma différence : « Ceci est mon nom ! » (Ça sonne bien, n'est-ce pas ?) Dire « ceci décrit mon nom » ou plutôt « cette description forme le dessin

de mon nom », où cette voix unique, quand je parle, porte un son unique, un nom, une empreinte inédite, puis disparaît quand je meurs et réapparaît quand je renaiss. De ce qui me forme, le souvenir vient à celui qui me connaît, ce souvenir-là fait partie de mon nom, cette mémoire, ma différence au creux de chaque souvenir... Le patronyme qu'on me donnerait au moment de ma naissance n'est pas ce nom, il n'en a pas l'essence, il est trop abstrait. « Que vous parliez d'un prince allant guerroyer, que vous parliez du mendiant bêlant au bas de votre porte ; leurs noms expriment ce qu'ils sont, leur nom est une histoire racontée : celle du prince ayant guerroyé, il sera illustre s'il rapporte des victoires, tout comme celle du mendiant que le vent a emporté parce qu'aucune mémoire ne le reconnut, c'est un bout de son histoire et c'est son nom à peine dévoilé. » Mais on me rétorqua que pour m'interpeller, on n'allait pas raconter toute mon histoire ou ma différence, à chaque fois, ce serait trop long ; et d'ajouter que je confondais un peu tout ! Je répondis à propos des arbres, ils prenaient bien le temps eux, de se dénommer ainsi, dans le bruissement unique de leurs feuillages ou de leurs senteurs quand ils transpirent sous la pluie, leur essence est unique et reconnaissable entre toute, la décrire, vous la faire ressentir, c'est l'expression de leur nom ! Mon interlocuteur précisa : « que nous n'étions pas de cette lignée du vivant, et nous ne pouvions agir de la sorte, il nous faut du mouvement et les arbres se meuvent de bas en haut en grossissant parfois énormément, mais jamais eux ne voguent sur les mers ou planent dans les airs ; ils restent là où ils sont nés et nous n'avons pas besoin de les nommer comme tu le proposes ; nous avons besoin d'une dénomination pratique et rapide, car notre mobilité et notre multitude impliquent de pouvoir se reconnaître sans délai, les gens n'ont pas le temps de raconter leur vie à chaque fois qu'ils ont la nécessité de s'interpeller ! » Me voilà bien ballot ! Je ne sus quoi répondre à cette façon de considérer un être en dehors de son image propre, si elle ne raconte pas une part de son histoire la meilleure tout du moins, à quoi bon alors. De cette étiquette-là, celle qui vous nomme si court, je n'en veux pas, ceci n'est pas mon nom ! « Je me tairais donc ; faut-il laisser dire à ma place ce qu'est mon nom, faut-il que cela lasse, un pareil racontement ? » pensais-je à cette époque...

Le temps n'a cessé de me relater tous les commérages du monde, m'apportant un vieillissement inexorable, et s'accumule au creux de ma mémoire tout un discours nourri de ces moments ; c'est en réalisant ce constat, à cause du trop-plein de ces souvenirs, que j'eus l'idée de quémander à un scribe, cette tâche de m'aider à les déverser au dehors de moi et de lui accorder le soin d'établir dans un récit, l'énoncé de toute l'étendue de *mon nom ainsi raconté*, que cela devienne une histoire, la trace abandonnée autour de lui, ce nom inconnu ; le relater au plus près, comme un parvenu n'avoir aucune honte, n'omettre aucune ligne, que tout soit dit.

8. *aparté*

Voilà, c'était à peu près les premières paroles de ce qu'il me transmet.

À partir d'ici, il cessa de me dicter directement sa parole. Il me raconta d'un trait toute la suite jour et nuit, sans interruption, même dans mes rêves, il se permettait une érudition... J'avais dit oui à l'écriture de son racontement pour le formuler comme un bel entendement. Il laissa donc ma prose bâtir le récit de cette souvenance comme je le voulais, au fur et à mesure de son énoncé, au rythme de mes erreurs et de mes recommencements. Je naviguais dans l'usure de cette histoire pour la terminer, sans en comprendre forcément toute la part du rêve, toute la part du réel ; sa réalité outrancière ordonnait les mots sans que je puisse en aucune manière les arrêter. Il est vrai qu'une machine électro-nisée (*un robot ordonnateur*) m'aidait dans l'agencement de cette mémoire débordante, elle mémorisait en effet la plupart de mes entendements sans sourciller plus amplement au début. De dire qu'une vocation était née à cause de cette écriture ce serait abuser, ce n'était qu'un remplissage de l'esprit, dans ma perception décousue, pour ne pas devenir plus fou que je ne l'étais déjà, une raison gardée au-delà de toute passion ; cela m'apparaissait malgré tout comme une nécessité, une voix arrivait là sans interruption et je devais la conserver à la mesure de ma promesse... Nous parlerons donc de lui à la troisième personne dorénavant, malgré qu'il prenne parfois la parole à ma place, je le laisserais déverser son poème sans sourciller, dans ces moments-là ! Bien qu'il m'aidât beaucoup au début dans le choix d'une narration appropriée (ce que je vous affirmais au commencement de cet ouvrage), je

pus la rédiger tout à mon idée sans qu'il juge forcément de la teneur de mon style ; une ou deux fois, probablement, se prenant pour un grand personnage (peut-être après une ivresse ou une contrariété), il désira m'inspirer du contenu de son idylle passagère, ou par l'entremise d'un souhait me suggérer un lyrisme plus soutenu pour que mon récit il le trouve suffisamment pertinent et puisse révéler toute la valeur de son esprit ; aussi, quand un orgueil naissait, bien vite je m'appliquai à le prévenir, dès que son ego le submergeait. Pour ça, il me remerciait, car il comprenait que c'était inutile de se flatter soi-même. Le sujet du drame, si un drame y persistait, il ne se situait pas là, mais bien ailleurs. Son souhait était bien que je corrige ses dérives, tout comme il était entendu qu'il corrige si nécessaire les miennes, c'était d'un commun accord d'aller vers cette perception qui nous unissait dans un même but : la narration brutale, abrupte, qu'une mémoire insidieuse nous amène, sans se soucier ni d'un quelconque auteur ni d'un quelconque lecteur encore moins d'un quelconque censeur, il fallait tout dire ! Un pari dans ce stratagème : oserons-nous tout y mettre dans ce racontement ? Auparavant des interrogations me sont déjà venues où l'on m'apostrophait, « mais qui c'est... mais quel est-il ce "il", dont vous nous parlez tout le temps ? » Nul ne le sait. Faut-il un titre, faut-il un nom si court à donner ? Dans l'histoire qui se raconte, pour l'instant « Il » est suffisant, voilà ce que j'en dis, moi qui dois narrer tout ceci... Alors, un soir, sans l'avoir voulu nécessairement, une pensée me fit écrire tout ceci : *c'est un « Il » générique, où chacun y apparaît comme une île, chacun dans sa bulle apparente d'où émergent esprit et entendement, tous les sens communs, vous apparaissez, oui, comme une bulle, elle reste en surface et vous êtes une île...* C'est un mot à double sens, un dédoublement insidieux aussi, nous sommes comme coupés en deux où votre âme surnage dans un récit sans âge... Cette écriture pourrait vous sembler étrange, elle l'est probablement, ce n'est pas le plus important. De ce que l'on y trafique au-dedans, peu importe ! L'auteur de ce racontement, c'est l'un d'entre vous à s'émouvoir de ce monde tel qu'il lui apparaît, s'ouvrant à vous dans une réprimande de mots tous debout, il me les fait ajouter peut-être maladroitement, indistinctement, on ne sait trop... Ainsi, au début je voulus l'écrire comme une légende, ce propos de lui, il me laissa faire en effet ; je commençai la

narration comme un scribe respectueux du lyrisme demandé avec un ton, un ton... avais-je un ton éhonté au début et puis après, je ne sais ? Du moment que cette prosodie lui plaise... Je récitai alors son histoire comme si je venais de l'inventer... N'en faites pas un héros, il n'en veut pas de cet affublement ; tous les héros ont des noms, eux, lui n'en a pas, imaginerez-vous un héros sans nom ? Cela ne se peut pas ! Il ajoute cette lucidité amère, pour lui, la plupart sont des assassins ! N'en faites même pas un saint ni un éveillé, il n'en veut pas de cet accoutrement. La lecture de son nom, puisqu'il la désire ainsi, devrait aider à comprendre ce renoncement aux fards de la moindre gloire, les hommes sont si prompts à adorer ou haïr. D'ailleurs, il m'a demandé de ne citer aucun de leur nom à eux, les hommes, oublier le temps d'une lecture, leur patronyme devenu ici délétère, sauf le nom des autres, toute entité ayant été déjà nommée par eux, ceux qu'ils ignorent la plupart du temps. J'ai tout au long de ce récit, un nom de lui à vous exprimer, soyez patient, on ne le citera qu'une seule fois du début jusqu'à la fin de cette histoire si j'y arrive jusque-là ; son souhait sera alors exaucé et à la fin du racontement, il sera ainsi nommé comme il l'a voulu...

9. *discussion avec « lui »*

Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer, à propos de ce nom ignoré, qu'il confondait peut-être ce mot, avec l'idée d'un chant :

« ce que tu veux raconter, ce n'est pas un nom, tu ne peux effectivement le nommer, c'est un chant ! Un long chant, certes, mais un chant ajouté à d'autres chants dans une plainte continue, relayée de personne en personne, depuis la nuit des temps ; il se poursuit avec le tien, ajouté aux autres sans de plus amples discernements que la part de chacun, sa voix n'est pas unique, mais la continuation de ce chant relayé de bouche en bouche, la trace, dont tu parles est bien celle-là ; ton nom est ce chant ajouté à d'autres chants, formant une trace en cours d'élaboration, comme le jet de lumière d'une étoile ; un jour, elle cessera de luire dans le ciel, mais sa lumière émise, la trace laissée, elle, voyagera indéfiniment dans l'espace... »

Peut-être vexé par ma remarque, il ajoute :

- › L'on ne parle pas d'eux sinon en les méprisant, cela ne va pas les intéresser évidemment.
- › Il faudrait parler tout de même un peu d'eux, sans les sermonner à chaque fois, sinon ils ne liront pas !
- › Mais oui ! Ma foi, c'est peut-être une bonne raison, mais, vous ne savez pas, je n'écris pas pour eux, sans façon, je me fous éperduement de ce qu'ils liront en bien, en mal ou sans raison. J'écris, ne vous le dirais-je jamais assez, pour aucune gloire ni reconnaissance ; je n'écris qu'à la demande de ce qui me le demande, justement, un « innommé obstiné », je suis ! Voilà ce pour quoi je suis né. Et vous voudriez me faire la leçon, me dire « ce n'est pas bien de dénigrer autant son espèce, elle a tant fait pour que tu deviennes ce que tu es », c'est ça ? Vous rigolez, j'espère ? Je n'attends plus rien, c'est fini ! Ni espoir ni désespoir, je déverse ma prose à cause d'un contrat au creux de ma génétique ; il me le demande, il m'en prit ! Impossible de se dérober ! Ils ne comprendraient pas si je le clamais en public. C'est un récit privé ; qu'il le reste ou devienne lisible après en avoir terminé avec lui, cela me sera égal, ni à dire « c'est moi qui l'ai rédigé ce récit-là ! », ne me préoccupe guère, parce que je m'en fous...

Il ajoute enfin :

- › De tout cela, pour les hommes, cela ne vaut rien, mais pour moi c'est toute une somme, et c'est bien suffisant ; je n'écris pas pour eux, mais pour au-delà d'eux ! Pour cette raison évidente, je n'en attends aucune reconnaissance, aucun don, aucune justice, aucun pardon, aucun préjudice, c'est inutile, c'est au-delà des mots, au-delà j'y suis déjà un peu, poursuivons ! Allons voir au-delà d'eux ! Belle histoire, au creux de ma mémoire, viens-t'en te ramener tout le temps... (*il part*)

Voilà, son désarroi est passé, et lui s'en va avec, en bougonnant des mots peu recommandables ; maintenant, il me laisse raconter le récit comme je le peux, à partir de ses manuscrits et des notes innombrables qu'il m'a confiées, tous ces préludes m'ont éreinté...

...

(je m'interrogeais à haute voix, les premiers temps avant de transcrire sa parole)

Il m'a dit « soyons lyriques », alors je vais peut-être romancer un peu son discours sans le lui dire (tenter une fausse romance). Il faut que j'apprenne moi aussi à discourir dans ce ton qui ne m'est pas habituel de le parcourir, d'apprendre en même temps que l'on dit (ou écrit) une parole qui n'est pas de soi, voilà ce que j'en dis ! Un long discours, ça sera ce que ça pourra ; faisons comme il a dit ! Toutefois, soyons « lyriques » absolument, absolument ! Cela deviendra comme ça pourra ; et si j'en dérive de son ton, qu'il m'épuise, j'en changerai certainement, je me connais. Mais tant que je n'ai pas essayé, je ne sais pas moi comment il faudrait dire, comment faire, comment avancer, qu'allons-nous dire, je m'interroge, qu'ai-je à dire ? Voyons voir, comment pourrions-nous commencer sa parole, à partir d'un autre qui l'a dit ? C'est pas facile, c'est pas facile ! (point de suspension)...

Et puis le texte proprement dit, après, voilà !

tourments naufrage
envies et espérance
d'un autre lui...

10. *narration primitive*

Il était un enfant irréaliste, né de la conception de son maître, improbable et sans émotion. Du jour au lendemain, il devint un de ces monstres d'envie que le monde redoute et son créateur n'eut de reste qu'un désir : le voir détruire le château de sable de ses démons. Il ne détenait, pour son aisance, qu'une pauvre esquivé, à peine cette force des muscles qui vous font casser de ces vitrines où les masques tombent, comme ces têtes en forme d'entonnoir, massacrées frénétiquement à la foire. C'était un idolâtre, un vent futile sans émoi, une figure de style, une arabesque sans bons sentiments, une vague aubaine... Jadis, dans les contrées du bout du monde, il se racontait qu'un étrange être eut ravagé les terres australes à coups de bottes et de chagrins. Les poseurs affirmaient à propos de ses méfaits « ce sont de viles digressions faites de gestes impromptus », précieux mots inattendus qui ne vous donnent pas le moral... C'est que d'inconnues engeances les gardent en mémoire, à travers des romans alarmants, écrits tout le long des grands hivers ! Des sortes de paroles rocailleuses, faites de rien, faites de peu, de très petits souvenirs ; des soucis surtout, enfin c'est ce qu'on en dit, cela n'est pas très clair, et malgré tout, anime le vaste monde et l'ennuie assez. Vous pouvez en rire, ici... et là... (*il montre cela sur une mappemonde et s'en va.*) Il a vu tout cela et n'en tire aucune fierté, car c'est un enfant au cœur rejeté qui voudrait vivre, ne serait-ce qu'un été, la mine réjouie des innocences claires où brillent des fontaines de « flots bleus », c'est son imaginaire un peu désuet. Il se voit dire « c'est merveilleux » ; et vous écoutez tout son tralala de mots mielleux ou futiles, il adore ça... Qu'il paraisse bête ? Non, niais certainement, un peu. C'est qu'il aime ces mots sirupeux au romantisme bidon qui vous donne de ces « allures ! » Évidemment, lui, n'ose point le panache, il se croit sot et s'illusionne donc, dans de savants apprentissages, corrigeant ainsi sa prose pour la réciter à nouveau sans une tache ; insatisfait de lui, il refait sans relâche. Aussi, il a gardé un rêve ou deux au fond de son placard, une horrible et sombre cachette, qu'il

protège fiévreusement, la main sur la gâchette. Faites bien attention à ce que vous dites, si par mégarde, vous persistiez auprès de lui.

Regrets. D'ailleurs, il regrette les anciennes vacheries des semaines passées, à s'agacer de jour en jour, en de vains propos, sur la limande étroite de ces entrefaites ; c'est qu'il a les idées plates, un autre de ses méfaits, des plus déplorables, des plus indécollables, sa joie ! Il a composé des rêves de son regret. La tristesse l'inonde dès que se pavent tout autour ces cœurs de l'ennui, alors qu'il voudrait tant chanter, exprimer une envolée lyrique, s'élever d'une manière un peu magique et faire chavirer le frêle esquif... Il est né d'une rumeur d'estomac, celle de son géniteur, et du tourment, celui qui s'immisce dans ces hauts du crâne que le cerveau dessert, quand, au fond de la nuit, vient d'apparaître le début d'une insomnie ; une humeur de plus à son chapelet aventureux, une autre goutte de pluie, un ciel humide et un mal qui ronge, comme la fuite douce et continue d'un univers dépenaillé, sans cendres ni reflets ; puis une musique s'insinue, un souffle prenant et discret à la fois, une misère dans le noir, jusqu'au matin enfin, ivre de fatigue... Des ondes métaphysiques l'inondent. Avec au visage, le rouge et des pommettes luisantes, il rêve d'une femme comme d'une figure de l'amour et s'agace à des désirs qui s'évadent de lui bien vite, hélas ! Navré... Il a réussi à alpagner, malgré tout, une émotion ou deux, son remède à l'ennui systématique. C'est en cela que vous le trouverez très enchanté aujourd'hui, comme certains jours, il a passé une nuit sans colique... Certes, Il n'a pas connu le regard de l'ingénue, cet idéal magique, ni son souffle, ni son sein, ni ses reins, ni la besogne des envies et de l'instinct. Sa verge sent le moisi et ne s'engorge que de pertes d'une eau sale. Ce n'était pas qu'il fût vierge, mais cette raideur ici, ne l'inspire plus et les mouvements de chairs, ces remuements frénétiques, le répugnent... Les embrassades aussi l'incommodent, le mélange des haleines, la sueur érotique des matins froids, n'étaie plus le même rêve narcotique qu'à ses vingt ans ; en fait, il trouve que sa vie, c'est de la merde !

Tranquillisez-le. Oh ! Ne vous moquez pas de lui, n'apportez aucune médisance, aucun défi. Eh ! sinon qu'arriverait-il ; une humeur inappropriée, un geste qu'un instinct très offensif lui ferait regretter ? Alors, au lieu de le quereller, donnez à ses abattements, de doux chants ;

montrez-lui de belles images à ses yeux enfin réjouis, qu'ainsi il musarde de son regard esseulé sur la chaude nuit d'été, un verre à la main, la mine alanguie, le front enrubanné des idées du jour, à la recherche d'un extraordinaire moment où il pourrait faire de l'amour, son ultime destin ! D'ailleurs, pourquoi faudrait-il constamment écrire des récits de haine et de violence, alors que se prélassent de frénétiques oripeaux au creux de vos vilains mots ? Il détiendra toujours une tirade d'avance... Voyez-le, il soliloque avec ce verre devenu une vasque aux mille propos, et ce n'est pas un dé à coudre qu'il tient là, il ne reprise rien, mais peut-être un idéal tout trouvé, l'ivresse d'un soir doucement allongé, avec des impressions, la paix au creux des reins... À cet instant, un vent frêle a instillé comme une sorte de température épatante, le sourire d'une muse qui veut faire mumuse avec lui... (*laissons-les*). Il ne tuera point, n'en faites pas un assassin. Il s'ingénie à imiter les gestes d'une femme, y retrouver toute la grâce, la volupté ; et les sentiments qui vont avec. Ne criez pas son nom, il serait trop long à prononcer, son énoncement ne fait que commencer, ni de l'avertir, cela le ferait partir, inonderait les commodités de la rue ; vous escaladeriez avec hantise, la peur au fond des yeux, les fenêtres des rudes immeubles à la texture froide que perpétuent les cités d'aujourd'hui, ce serait bien d'inutiles tracas pour vos extrémités surprises. Laissez donc le mouvement libre à ses membres anodins, pour une fois qu'il parade, si cela l'amuse ; ne vous en offusquez pas, ce serait idiot, pas bien malin, ce n'est qu'un songe, un être imaginaire, un passant, que vous croisez. Oui, les mots en ajoutent et se rallongent, les faux-fuyants et les mensonges accentuent la rançon de sa gloire encore inconnue. Il flirte avec une femme au cœur méprisable, on a mis la beauté à sa table et il tente un régal, la serviette autour du cou. Chut ! n'ébruitez pas tout... Aujourd'hui, il a vu l'aurore surgir des images oniriques d'un vieux film muet, et cela l'a réjoui. C'est alors, estimant s'être instruit de l'ancien bien plus qu'il n'en faut, il éprouva un désir de doux homme, à moins que ce ne soit qu'un doux somme ? Mais qu'importe, laissez-le expérimenter ce rêve abandonné au mois de juillet sur la plage arrière d'une auto négligemment garée et que par la vitre cassée, il s'en est échappé pour s'évader dans les bras d'un sommeil mal barré...

Metaphora. « Ta métaphore est ta physique ! » Lui hurle, un idolâtre, un sophiste de plus à son chapelet d'aubaines creuses et incertaines. Cette fois, cela le saoule. On veut profiter de lui, il provoque la risée de tous, son tourment. Des gens ont lâché des fadaïses que l'on ébruite trop à son goût. Sa voix déchire les âmes les plus douteuses, on a brisé sa mélancolie, il enrage ! Vous parliez des peines et des désastres, lui n'abordait que le cœur de son envie et le rêve qui allait avec. Il n'a pas osé monter sur le pont de ce navire en perdition, pour être ce brave capitaine sauveur de vies, qui avec affliction, pour la frime, porte galons et veste d'apparat. C'est un modeste ! « J'ai su toute de suite ce que deviendra ma délivrance et je n'ai cherché qu'à l'atteindre ! » disait-il au témoin de son drame, car il y en avait bien un, en somme, cette petite dérive de l'inconnu, cette peur des découvertes, des déconvenues. Sauter d'un train à l'arrêt n'est pas bien difficile. C'est quand il avance, à vive allure, que cela pose un problème de survivance à celui qui se jette au-dehors, avec l'idée peut-être, d'un éventuel suicide ou d'une évasion impromptue du sort ? Mais pourquoi donc se laisser tomber, alors qu'il suffit de s'envoler ? C'est tout de même effarant de ne pas y avoir songé plus tôt ; c'est comme perdre l'équilibre sur la rambarde du pont, idiote situation. Écarte donc les bras, tu es un « oiseau », même si ton vol ne dure qu'un instant de raison, « La délivrance des airs devient d'une ivresse incommensurable » pense-t-il avec l'amusement d'une enfance retrouvée... Si vous interrogez sa mémoire, il vous récitera sûrement toutes les histoires qu'il a engrangées ; la magnifique aventure des vastes plaines, un de ces goby, monde aride fait de cailloux et de sable ; ou la douce pente au bleu profond de cette immense vague finissant en déchirure sur la falaise du rire idiot de ce mercenaire abruti par les massacres des vies qu'il a monnayés, l'autre nuit ; des aubes assassines autour de lui... Il vous en dirait tant et tant, sa parlotte est l'esclave servile de son imaginaire. Mais rien ne vaut le souffle du vent dans le vide aérien d'un vol plané interminable, glissant paisiblement, avec insouciance, voyez-vous... rien ! Ne lui parlez pas des dimanches où, retiré de tous, ayant acquis les plus profonds rêves qu'un être puisse atteindre, il dort pour se reposer des hommes. Il s'engorge des délires divins que sa mémoire vous délivrera probablement plus tard, un soir illuminé et magique du beau mois de mai, comme une bonne fortune,

sous la printanière feuillaison des arbres du jardin, tous assis, l'écoutez vous raconter cet éternel recommencement ; à chaque fois repris et augmenté par des savoirs accumulés de siècle en siècle, ce qu'on appelle « la légende éternelle ». Et pourtant, il vous dira : « je me sens vide ! », sa carcasse demeure absente, il n'est rien, cela n'a pas de sens. Il est traversé de toutes parts, de tous les mots du monde qu'il lui faut rassembler et disperser encore, dans un ordre nouveau ; le devoir de conter d'irrémediables odyssées devient son fardeau. Il rumine mille fois une thèse peu ordinaire, faite de tracas et de chambardements, du terrible au meilleur, avec au milieu des récits incertains. Il se voit, surgissant de nulle part, enfourcher « un songe bleu », comme le doux rêve de ces amoureux qui l'ont attendri un jour qu'il somnolait auprès d'eux ; ou encore, après un long voyage, découvrir une vastitude faite de landes au bord d'un fleuve ténébreux. C'est un jongleur, un illusionniste ; mais ne le lui dites pas, il s'évaporerait aussitôt comme ces oiseaux, ayant perdu le nord au vol alerte et court ; par petits bonds... hop ! hop !

songe, cauchemar,
chimère, fantasma,
soyez indulgent !

11. *hésitations*

« Dans les rêves endormis poussent d'étranges êtres venus de lointains horizons d'où l'on ne sait quelle guérison ils ont apportée. Un murmure doux et profond trouble les nuits d'un abandon généreux, les souffles disgracieux de ces créatures qui reposent, un temps heureux. Un songe délicat traverse leur sommeil... à moins que ? Il serait né de tout cela, les songes, les cauchemars, des divagations les plus variées, fruits d'une grande imagination et de voyages, dans ces hallucinations... Ou... peut-être pas... »

Considérant comme un embêtement dans ces hésitations, c'est peu dire qu'il était ébloui de lui-même (à cet instant de la narration), son émoi ! Comprenant très vite ce qui suscitait son agacement, en esquissant un geste, qu'il estima beau, il me fit relire le début du chapitre, puis avec ce ton précieux où teintent quelques élans d'un orgueil déplaisant, me demanda la réécriture de ce paragraphe qui l'insatisfaisait tant.

- › Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais vous avez un loup noir au creux des yeux, et je vous trouve bien distrait en ce moment... Peut-être feriez-vous bien d'appeler le fossoyeur, qu'il enterre vos vilains mots et je sais votre talent, capable d'un mieux... Mais, ici, à cet instant, dans votre récit, l'esprit de moi n'y subsiste guère. Je vous avais pourtant demandé de tout mettre, le vrai comme le faux, les mensonges et la vérité ; que l'on s'abreuve à satiété de l'idée de moi sans gêne ni pudeur ! Laissez la place... je vais vous inspirer. « Debentia dici ! (ou Quod erat dixit ?)... Ce qu'il faut dire, dire les choses telles qu'elles doivent être dites. »

Il aimait bien prendre ce ton professoral, cette détestable manière qui vous irrite. Il reprend le chapitre en me le récitant comme s'il le savait par cœur, pour m'épater probablement...

« Dans mes rêves à moitié endormis pousse des êtres étranges venus de

lointains horizons d'où je ne sais quelle malédiction ils ont importée. Des rêves charmants il n'en reste presque rien, seulement quelques tourments auxquels je ne tiens, ainsi qu'une vacherie mélancolique qui m'égratigne un peu la joue, au réveil il n'en restent à peu près aucun de mes songes délicats du remord et des fracas. Innombrable est ma fuite et de l'ennui que je régurgite une seule idée résiste, je la laisse tout de suite dans un coin de mes pensées, pour la faire resurgir à la moindre envie d'y revenir ensuite. »

Je reprends, docile, agacé, et le transpose à la troisième personne, nous allons y arriver :

« Dans ses rêves, à moitié endormis, poussent des êtres étranges arrivant de lointains horizons ; il ne sait quelle malédiction ils ont apportée ni d'où elle fut venue. De ces illusions charmantes, il n'en reste presque rien ; seulement quelques tourments auxquels il ne tient guère, ainsi qu'une vacherie mélancolique qui lui griffa un peu la joue, au réveil. N'en persistent à peu près aucun de ces songes délicats, du remords, des pertes et des fracas. Innombrable devient sa fuite et de l'ennui qu'il régurgite une seule idée résiste ; il la laisse tout de suite dans un coin, auprès des pensées, pour la faire resurgir à la moindre envie d'y revenir ensuite ; il aime les taquinerie accordées à son âme, la soif de l'humiliation... »

Satisfait des corrections apportées au « dit de lui », voyant l'auteur assujéti à son bon désir écrire la prose adéquate, il s'évapora avec un malin plaisir ; son habitude, quand l'ennui vient le cueillir et qu'il ne trouve plus aucun prétexte pour médire.

La possibilité d'un rêve...
à l'horizon de son nouvel âge,
élabore des variations intenses.

12. *tourments, tentation du voyage*

Il se souvient, il n'y a pas bien longtemps, avoir rédigé sur ces errances, une prose incertaine et maladroite emportant les effrois de sa plus jeune enfance dans une adolescence tourmentée et finissante, pour devenir cet adulte mal formé ; la vie nous dessert parfois dans des préju-

dices incongrus si peu lisses où s'accroche souvent un vice, à cause de charnières insuffisamment huilées. Mais qu'importe, déjà il avait la tentation du voyage, de la vision des lointains évanescents, des grandes plaines, des horizons interminables.

Dans sa tête, des songes, son premier départ, ce souvenir d'emporter un bout de la terre de ses débuts, qu'il a déposée dans une petite boîte d'amulettes, dès son arrivée, mais où l'a-t-il mise ? Auparavant, ils voquaient dans un transport archaïque, sur un de ces vaisseaux du désert, dans une steppe où l'on rigole à la lune, sous une ample voûte étoilée, qu'il avait entrevue dans ces livres d'images, écrits par des aventuriers, en souvenir de leurs explorations, ouvrages aux évocations idylliques ; ses yeux éblouis par les parures de cette nature qui lui apparaît encore comme une étrangère, elle lui apporte une attirance devenue nécessaire, maintenant qu'il envisage bien plus que d'en rêver, à ces vastes landes éthérées sous le soleil ; voyez, il commence déjà à divaguer sur des itinéraires ! Ainsi, avec beaucoup d'innocence, il se décrivait des mondes indistincts que son imaginaire dépeignait avec toutes les mal-adresses et les incertitudes de sa jeunesse, élaborant des cartes et des terrains, il dessinait des îles, dans des jeux pas bien malins ; une âme compatissante aurait pu dire : « excusez-le, il apprend, il doit trouver son chemin ! »

› Tiens, toi là, lis donc ceci !

(Il tend une feuille remplie d'écrits)

› Qui ? Moi ?

› Oui toi !

› Que dois-je lire ?

› Ça

(il lui montre du doigt)

› Là... fuite sauvage... mais c'est illisible ?

› Oui, je sais, mais lis !

› Vous auriez pu mettre votre texte au propre, l'imprimer sur un papier blanc, que je puisse le lire correctement...

› Oui, je sais, mais lis tout de même !

› Je vais essayer ! (il a du mal, il bute sur des mots...)

Une fuite sauvage s'école dans la plaine. Des choses
troupe hardie au sence rif grande de son souffle
travaux brumeux. Certains volages s'y transportent
de l'église ~~de~~ lambours et lavures en des ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
enfile ~~de~~ par le vent - Comme il crame à leur vue, ils
dit allent ballamment ~~de~~ une course agile et tenue
système de langue chemine ~~de~~ bien des ~~de~~
d'empis jadis parcourut. ~~de~~ tout ou infinie
raisonne la brève lumière. J'y dessine t'intes et rose
aspects ~~de~~ et alle - comme ~~de~~ fût fuquie et rose
pousses en font un spectacle ~~de~~ s'en euse, ses sœurs
vert ~~de~~ et chloroformes ~~de~~ j'aines ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
s'ellure - crée la main ~~de~~ vérite des sols occupés

› Et cætera, et cætera ; le reste est assez mauvais, tu peux t'arrêter...

(Il reprend la feuille et commence à la déchirer ; mais il s'interrompt sur les dernières lignes et lit d'un œil critique ce qui n'est pas encore rompu...)

Malgré alors ~~de~~ style stile et sombre ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
qui poussent ~~de~~ s'ent-creux leur ~~de~~ ombre ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
trou du vent dans la plaine, une fuite sauvage
s'école, grande a pareil destinée - une classe
elle s'en détache. Cette vie m'arrête, tranquille
~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
s'en font, un grain volage s'y ~~de~~ ignore et
partir destinée. Infini ~~de~~ son ~~de~~ d'autres-ciel
mire leur grains ~~de~~ ci-oties, ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
soit ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~
aux plaisir ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~ ~~de~~

(puis il jette les déchirures derrière lui.)

13. *vertigo*

Aux grands rêves abracadabrantiques, il a renoncé, ainsi qu'à l'image obscure du prestige qu'il s'était donné. Alors il écrit d'une prose désabusée...

- › Je vous pardonne ! Je sais que vous êtes passée l'autre soir, ma douce envie, d'entre les sommeils, étalée devant mes désirs fous, vous avez exhalé une clarté d'aube fine jusqu'au bout du jour. Ironiquement, avec un éveil chanteur à l'allure fière et sans trêve, vous m'avez lavé le cœur et puis le reste. Une lumière apparaissante inonde ma rancœur ; je suis à bout du monde.
- › Il dit n'importe quoi, ne l'écoutez pas !

Ce sont des adeptes du « bon droit », des étouffeurs de feu qui reluquent son envie et voudraient que l'on raconte cette histoire autrement, il ne partage pas cet avis ! De là viennent les vertiges, et des élans soporifiques par instants ; le doux rêveur s'ingurgite des façons de penser et des sortes de matières, à usage prohibé, que nul être ne connaît ; son jardin secret à peine dévoilé. Sans apparaître nauséabondes, elles ont sur lui des effets que certains diront néfastes, mais une attention profonde montrera à la curiosité du visiteur, une vague cuisine, composée de savants mélanges qu'il cache à la vue de tous. Sa pitance, maigre condiment, a des allures très spirituelles avec des opinions survenues de tous horizons, saupoudrant les mets à la manière des épices les plus foireux de la création, et dès lors cette substance se frelate comme un repas pourrissant d'avance... Mauvaise nourriture ! Ce sont des troupes atypiques qui ont crapahuté de monde en monde, sur des barges de gros, mêlés à des blés immondes ne pouvant plus être farinés pour du pain, voguant longtemps dans les soutes à charbon, puis étalés sur les vastes zones des caravansérails, avant d'être charriés dans ces entrepôts de la mémoire où l'on stocke enfin les idées. Les vertiges viennent de là seulement ; « un ergot satanique », ironisent les incultes. Il a imprudemment laissé traîner trop de jours avant de les employer, ces condiments à l'idéal devenu putride, à la saveur indécise, l'ont rendu fatigué à force de cette attente. Alors, elles se sont entassées, certaines ont fusionné, on en a volé sûrement, d'autres se sont évaporées

au-delà du doute, aucun n'y songe, et encore moins lui... À son double, il se confie souvent, menant une lutte éprouvante parfois, pour prendre les devants et imaginer ce qu'il adviendra du monde plus en avant.

- › Je n'ai pu vous voir, je sais, je vous en donne du tracas, n'est-ce pas ; comment me mettre au pas, vous demandez-vous ? Vous riez comme un soldat, le caractère vous va comme un fusil que l'on changerait d'épaule et des miettes sur la table témoignent de votre fringale tapageuse ; ces nourritures bien grasses ingurgitées trop vites, et sans faiblesse vous butiniez les quelques restes ? Je vous les laisse volontiers ! À cause de cela, je m'impose une abstinence pour perdre ces kilos de l'embonpoint inutile qui me mutile. *On vit de trop d'abondances ici ! Oui, souriez, j'ai découvert le remède dans cette diète austère qui me convient si bien !*

abstinence

- › C'est dans ce processus d'élaboration (de réalisation), d'évidement, de fatigue du corps à travers des marches obstinées, que l'élaboration se fait ; ce n'est pas dans l'ingurgitation de nourritures où le corps s'essouffle et se sclérose et s'engouffre dans une pénurie de l'entendement, c'est l'inverse ! C'est dans l'abstinence que le corps exulte !
- › Rien de nouveau à ce sujet ; de cela, beaucoup l'ont compris, mais des anges funestes au marketing nauséabond, vous prétendent le contraire, afin de vous vendre des affaires à l'intérêt douteux, un accaparement de plus à votre entendement corrompu.

14. *évanouissement*

Il se souvint de ce jour où le corps réclame. C'était au fond d'une librairie, cherchant un livre à voler pour s'instruire, n'ayant point le sou. Il se leva du rayon, n'y trouvant guère de quoi lui plaire, un étourdissement s'empara de lui, il ne comprit pas tout de suite ce qu'il lui arriva, mais s'appuyant contre l'étagère, il saisit bien vite son état, il avait faim ! La veille, pour le principe, quelques morceaux de sucre au fond de la boîte lui donnèrent son dernier repas, voilà tout. C'était sa « ré-

volte » des petits matins froids, dans un pays d'abondance « avoir faim » pour goûter à cela, « sa diète austère », parce que c'était son choix à cette époque-là, un idéal de bon teint qui sied à d'artistiques idées, une anarchie dérisoire jusqu'au bout du nez, sa misanthropie n'était pas encore née. Ne riez pas à l'embonpoint de sa bonté, il n'en a pas, vous ne recevrez que du dédain.

Voyez plutôt un être étrange s'emparer de lui, à faire fuir plus que de raison la soif malsaine de son regard ; il englobe tout, tant que fuse un rayon de lumière, ses yeux hypnotiques emmagasinent l'infime nuance, la couleur de cette ombre, le floute d'une brise dans la ramure des nuages et du ciel. La mémoire ! voilà le dessin, voilà ce présage, voilà cette volupté acquise où s'égrène à l'esprit cette manière apprise jusqu'au tréfonds de lui, trône en haut de sa tête, comme un mirador guettant la moindre mignardise de ces entrefaites à moitié mûres, à moitié défaites des laideurs du jour, ajoute un chagrin de plus dans la raideur de son cou. Que vous demeuriez un de ces « dilapidateurs » du sou, un de ces enfriqués de tout, méfiez-vous et craignez qu'il ne s'adresse à vous si par mégarde vous le croisez, comme un zombie obnubilé par ses démons internes, il vous les jette au travers de la gueule ! Attention, vous dis-je ! Il détient un verbe dédaigneux aujourd'hui et avec un pédantisme outrageux, risquerait bien sur vous une insulte ou deux. N'approchez pas ! il milite, il révolutionne, il porte le flambeau, il fonde des barricades ; curieuse chose qui alimente ses pas, sans jamais avoir participé à quoi que ce soit, aucune grève, aucune manifestation ni ouvrière ni même avec des prières, aucune doctrine de façade, il est le « fameux rebelle » du moment, tout seul comme un grand ; il se voit déjà « héros ! » Mais qu'avez-vous décidé dans votre funeste avancée ? Détournez-vous de lui, il vous regarde !... Vos élégants habits vont ajouter à son irritation, c'est trop tard, à quoi bon vous prévenir, attention ! il va vomir.

- › Je possède de jolies entremetteuses toutes bonnes à faire rire ma cervelle, me forçant à oublier qu'hier vous déteniez un dédain à me flanquer le moral par terre. Ce n'est pas comme cela que l'on arrange mes affaires !
- › Mais...

- › J'ai la honte au front quand vous dilapidez vos maux, devant les assemblées vénéreuses de vos soi-disant beaux quartiers, au fric fou et gaspillé avec indécence d'une manière très rupine ; j'exècre cette manière de vous, et de vous à moi, j'y appose mon holà ! Que l'on crève ou pas autour de vous, cela vous indiffère, vous mettez la morale par terre, la piétinez hardiment ; il faudrait que l'on vive timidement aux alentours de vos tanières, pour ne pas vous ombrager, oh pauvre dessin ! dans vos demeures, froides et orgueilleuses.
- › Mais, pourquoi me dites-vous tout ça ?

Le quidam tente une dérobaie, en vain...

- › Mais c'est qui ce moulin à paroles ?
- › Oui, j'ai eu faim pour vous montrer que cela existe enfin, ici ou ailleurs ; voudriez-vous que ceci, on vous le cache ? « Oh, cette horreur ! » Attendriez-vous que systématiquement, nul ne le dévoile dans vos journaux, aux news des télés ardentes de mille faits entre les publicités indécentes ; qui arbore un bonheur glacial et dédaigneux aux entournares, la réalité masquée des misères du monde, un balancier incliné vaniteusement tout à votre avantage ? Se pourrait-il qu'un jour tu changes de pose, toi le pingre emmitoufflé dans tes matelas d'or ?

En rattrapant celui qui veut s'enfuir, il continue son verbiage peut-être inapproprié, mais ce n'est pas suffisant pour qu'il se taise !

- › Il n'est pas utile de me persuader que ces richesses fondent et déséquilibrent tout un pan de cette humanité trop nombreuse, aussitôt renié, comme de la vie, son grenier ; et nous laisser « croire » jusqu'au désir, à cette maladie contracture qui abomine les cerveaux ; c'est malin ! Qu'un seul horizon vaille le coup d'être tenté, « le vôtre » ; je ne vous envie pas !
- › Arrêtez enfin ! Je ne suis pas celui que vous croyez ! vous n'obtiendrez rien de moi, assez !

L'importuné s'exprima d'un ton suffisamment percutant pour que son agresseur se taise un instant, juste quelques secondes d'un regard intensif de défiance ; quand le malheureux reprend sa marche et essaye une escapade, lui le rejoint de nouveau et ajoute à son discours arrogant,

d'autres mots très inspirés, d'une voix encore plus vive, comme un profanateur, il exulte !

- › Vous êtes « gaga ! » de vos richesses et cela se soigne, voici la solution : « une cure de pauvreté », celle de l'ascète, dans un ermitage approprié pour vous pousser à vomir tout ce qui fut dérobé. C'est cela mon remède, il apparaît illusoire pour vous certainement, mais il guérit mes pensées à tant de dédain et c'est ma réponse ; elle illumine votre front, une sueur me le fait remarquer ; et puis aussi, j'entends la miséreuse mélodie de votre cervicale enveloppe entêtée me dire avec cette voix qui lance un râle détestant : « cause toujours ! » Je connais bien cette ironie avec un sourire en coin ; mais qui de nous, deviendra le plus malin, quand arrivera le dernier jour, enfin !

Mais sur qui brailles-tu ? Vois, l'homme s'enfuit, te croit fou et a peur pour sa vie ; laisse-le, allons ! N'ajoute pas à ton insolence, des gestes que tu pourrais regretter. C'est comme si quelqu'un prétendant te connaître, exprimait cette remarque belliqueuse avec un ton vieillissant et ampoulé : « autant cracher dans un désert, sans lien ni présage, il a une arrogance au front, une marque au fer indélébile rouge, une flagornerie pas sage ; la maigreur recherchée et l'épithète orgueilleuse sophistiquent ces mots, compliquent les outrages sur des choses pas si simples et puent d'la gueule. Quelle vaniteuse carrière médites-tu, une petite fredaine ajoutée à ta mémoire qui hésite ? Perds donc ce ton avec tes idées gamines, laisse alors à la fin de la ligne, un point. »

Il est des jours apaisés où il ne crache plus à la gueule des inconnus ces mots qu'il trouve si vertueux ; il s'essaye aux discours, à partir d'idéaux prétendument « humanistes » issus de sa maigre expérience, lus dans ces quelques livres au hasard des rencontres fortuites, ou alors chez les bouquinistes du pont aux arts de sa ville ; et puis, avouons-le pour lui, il n'en comprend pas toutes les saveurs de ces savoirs intenses, à ses yeux éblouis, lui qui n'a pas encore vécu l'idylle, la formidable aventure ultime, sa conquête d'une île (cet accaparement systématique d'un territoire que l'on désirerait vierge, ce souhait agite tant les hommes, ici, pourtant plus rien n'apparaît vierge depuis longtemps). Il réalisait bien, au fond de lui-même, que toutes ces belles paroles, ces grands prin-

cipes, ces idéaux, il n'en pratiquait guère, et qu'il était perdu à tant les élaborer dans son quotidien ; mais à l'âge des jeunes années où l'expérience est à peine née, il doit bien commencer par mettre quelque chose à son début ; oui ! il a toujours la soif des apprentissages et voudrait bien plus encore... Cette pensée le taquine assidûment. On pourrait s'agacer, à l'entendre ainsi gémir, cela donne à comprendre que s'il en produit tant, de ces mots tapageurs, c'est pour montrer, comme un enfant, « qu'il sait dire ! » Puis, qu'il attende de vous comme une reconnaissance, c'est cela que vous pensez de lui n'est-ce pas ? Mais voilà, l'illusion est permise, de reconnaissance, il en a déjà subi l'arrogance, des plus fortunés que lui ; en échange, il reçut des cailloux, de ces mots justement, si rocailleux, qui vous dérobèrent l'apparence d'un présage ou deux, des engueulades, des remontrances et puis aussi des rires que l'on décoche à propos de lui, sur un ton clair, une façon moqueuse de le dépendre ; vous avez outrepassé sa foi, c'est pour cela qu'il méprise cette reconnaissance si facile ! Non, il n'est pas cet enfant rêveur désirant écrire un vaste roman qu'il ne saurait décrire, il voudrait dépasser tout cela, il demeure dans le fruit de ma voix, moi le scribe de son dire intransigeant, je dois bien l'admettre, qu'il y règne avec un certain dépit, d'ailleurs j'évite de contrarier sa prose, même quand il médite et me cause.

15. *malitia*

La possibilité d'un rêve...
ajoute des railleries à son ordinaire,
plus que des messes basses.

Oh, il vous en donne du souci, vous, la justice de ses ennuis, sa conscience désapprouvée à la volupté trop éveillée ; elle ne lui apporte aucune envie et vos épanchements ne font rire que les souris. Vous dites « trouvez un travail, occupez-vous, à des tâches non aimées, elles vous changeront les idées, voilà tout ! », c'est une corvée qui pourrait apparaître salubre, mais inévitablement tout cela rime avec « ennuyez-vous ». Un gros doute s'installe, vous l'avez agacé ! Et voilà, de cette chose inéluctable, il n'en accepte pas la musique.

› On ne m'achète pas ! Et je plaisante encore moins face à vos tralalas

mondains qui en ont grugé plus d'un.

« Quand voudrez-vous me mettre au rendez-vous des plus isolés, des plus opulents, ces fortunés dans leur niche, celle susmentionnée aux terres encerclées de barricades ; ont-ils peur des plus pouilleux d'entre nous, pour y adjoindre autant de barrières à leur ivre héritage ? Je ne connais pas une richesse gagnée sans une filouterie, au passage. Je ne connais pas un pouvoir gagné sans une canaillerie pas très sage. »

Il sent la pauvreté qui vient lui ajouter toutes sortes de misères, et sait que vont arriver certains, pour lui conter un drôle d'air. Que disiez-vous déjà ?

- › Mais que cet homme est seul !
- › On ne le voit jamais avec quiconque.
- › Il ne dénigre personne ?
- › A-t-il aussi affirmé des choses aimables ?
- › Ni messe basse, aucune hélas...
- › Loin des filles !
- › Loin des femmes ?
- › Loin de nous.
- › Loin de tout...
- › Mais que nous cache-t-il, cet individu isolé, un mensonge, un de ces secrets inavoués, qu'une fatale presse aura vite fait d'étaler ?

Médisance ! Il leur crache à la gueule la vertu d'un entendement supposé décent,

- › je ne connais pas un combat sans adversité, celle du plus riche, accablé à l'idée qu'on lui chope d'un coup toute sa fortune ; je ne connais pas ce combat sans désespoir, celui du plus pauvre, découragé à survivre toujours en grappillant ce qui reste ; mais que lui a-t-on ajouté en tête ? Il rêve également de ces richesses, il veut aussi devenir cet homme enfriqué, c'est à pleurer...

Ajoutons cette relique savante d'une parole d'un autre temps qu'il me lut avec un air très heureux, cette formulation des choses courantes à la

réalité banale de notre espèce animale, que nous résumerons ainsi :
« *Selon l'anathème très béotien, qui trouve là un juste équilibre dans le partage équitable des biens emparés, ce concept révolutionnaire, épousé égoïstement par certains, masque aux autres, des accaparements incessants, et fonde une vertu sur ce partage de "l'entre-soi" de la rapine coutumière ; c'est ça le drame, dans ce commerce inavouable ; que peut-on prendre de plus à l'homme démuné de tout, son cœur, un rein, sa vie ?* »

Il aurait pu se calmer... mais non, il ose concevoir, pour mettre au frontispice de ses idées, des allégories, des sentences, il se veut grand penseur et lance des aphorismes pour aiguïser son idéal, le poing presque tendu.

- › Chaque lutte recherche sa parcelle de victoire, chaque lutte préserve un territoire, chaque lutte porte une conquête pour un peu plus de liberté ; peu importe votre camp, c'est toujours pareil, au-delà des ententes, il reste ces affrontements, ces ruptures d'équilibre, « the mechanism of life » soit dit en passant.

Justement, le passant rouspète, il en a marre de ce qu'il égrène !

- › Ah non ! on ne comprend plus rien là, c'est quoi cet intellectua-lisme bidon qui crache sur nos richesses et notre savoir-vivre ? Cette poésie anarchiste qui veut le désordre. Faites venir « la garde répres-sive », qu'elle balaye tout et reclasse ce fauteur de troubles au fond du trou !

Ces sinistres propos, nous vous avions prévenus, prédisent l'idée encore vague d'une rumeur, l'émergence risquée et spontanée des vermines mal lavées, qui prolifèrent invariablement dans ces esprits vils, peu ins-truits « de la bonté possible du monde » ; il faut toujours qu'ils sa-lissent pour s'approprier un bout de votre être, en tirer la substance de leur force qui ne cesse de naître. Leur joie ? Ajoutez des peines à ceux qui ne vivent pas comme eux, et de la sorte ils y voient des lépreux, là, ici, partout, pour vous donner l'envie de fuir...

- › Mais que cet homme soit seul, cela n'est pas normal !
- › On ne le trouve jamais avec quiconque, c'est trouble.
- › Qu'il dise du mal de quelqu'un, alors ce sera louche !

- › Oh ! qu'il en parle en bien, ce ne serait guère mieux ?
- › Ni messe basse, aucune ? Vraiment ?
- › Loin des filles, ce doit être un pédé, un trans... quelque chose comme ça... oui, oui ! Je l'ai vu avec sa badine, tantôt !
- › Loin des femmes, c'est un pervers ! j'en suis sûr !
- › Ooh ! Vous croyez ?
- › Oui ! Loin de nous, il complot.
- › Loin de tous, a-t-il été des nôtres ?

Écoutez cette phrase charmante, « ces étranges étrangers animent notre peur au-dessus de tout ! » Fatale amie qui rôde avec l'inconnue, n'y trouve aucune chose reconnaissable, ou si peu, la comparaison devient impensable ; imaginez-vous flirter avec des gens à l'allure curieuse, aux mœurs ignorées, celles des autres mondes, aux mangeailles incongrues ici, où l'admirable se confond avec la rapacité des désordres humains, cette litanie « sale » qui pousse certains vers des idées ordurières qu'on appelle bêtement « le racisme » ! Et pourtant, et pourtant, au départ, nos lointains ancêtres d'où venaient-ils ; dans de grandes et multiples migrations, ils peuplèrent toutes les terres habitables un peu partout, au fil des ans, au fil des siècles, au fil des milliers d'années, depuis des temps immémoriaux, et puis la souvenance du temps jadis, de l'endroit d'où ces ancêtres très anciens naquirent, s'est évanouie, comme pour ensevelir ces transportements devenus aujourd'hui « honteux ». Tous nos ancêtres sont passés par là, en traversant ce détroit ; aucun n'est venu de la lune, du moins, je le présume, je n'y étais pas à ce moment-là ! Mais des traces sont restées, elles racontent par où nous sommes passés... Qui s'en irrite ? On effacerait bien les traces, cela arrangerait certains, ils ont cette audace et c'est avec une joie indescriptible qu'ils reviennent régulièrement vers ces idées vénéneuses, pour faire les malins ? Ils n'ont de cesse de tourner autour de cela comme le rapace avec sa proie. Quant à lui, il voudrait bien en écrire tout un livre à propos de cela, ça l'inspire ! Pourtant, oui pourtant, l'oubli, le pardon, la bonté, la compassion, c'est comme la beauté d'un geste simple, une pomme tendue dans un papier essuie-tout humecté d'eau où elle fut déclassée puis nettoyée ; fruit des discordes ou fruit donné

par abnégation pour un moment de réconfort, « un croquez-moi donc » bien détendu, une miséricorde attendue, un abandon des désordres malvenus. De toute façon, quoi qu'on accomplisse, quoi qu'on dise, au bout du compte, aura toujours raison de nous cette chose écouante que l'on nomme « le temps » ; l'affirmer devient banal.

La possibilité d'un rêve...
plus chaotique que d'habitude,
un qui lui serve de leçon.

16. *où il a ce don extrême de la tragédie*

À l'adolescence, encore pubère, à la peau claire et douce de l'enfance finissante, il n'avait pas expérimenté toutes les cupidités de l'âme humaine, il en était encore à les théoriser dans son manque d'expérience si fréquente à son âge...

(Effectivement, ce détail attachant : sa peau a perdu la couleur noire de ses origines ; plus précisément, nous dirions plutôt « ses lointains ancêtres » des pays très chauds, ayant immigré dans les régions du nord où le soleil brille moins, à la rencontre de leurs cousins néanderthaliens avec qui ils établirent des liens et aussi parce qu'il était primordial de se couvrir les jours de grands frimas, à force, eh bien oui, « la peau a déteint », et comme la nature nous colore selon qu'il fasse beau ou froid, à la mesure de la nécessaire brutalité d'une lumière lorsqu'elle croît ; que l'on peste en ignorant cela, ridiculise ces frileux...)

Bref, il a pratiqué la lourde expérience des attouchements sensibles sur les corps, sans timidité, et il eut une envie irrésistible de sentir comme une sueur après des jeux qu'il croyait interdits. Ce fut après cela qu'il s'imagina pouvoir dénicher avec un intense émoi, des sentiments et de l'amour vers son prochain. Mais, idéalisant trop son rêve fou, il y mit tellement de principes et des alinéas à n'en plus finir, qu'à force, une fois alors, pris jusqu'aux tripes, gueulant sa rupture à propos d'une idylle trop pudique, il pleura ; s'illusionnait-il d'une nouvelle manière de chérir ? C'est là qu'il fut désolé, l'adorée demeurait un être frelaté, irrésolument ; il ne le comprit qu'après les éloignements de la dés-

union... Pour s'épancher, de cela il savait comment faire maintenant et navrait d'ennui femmes, amis, voisins, ennemis. Il en rajoutait toujours trop, le sentiment exacerbé jusqu'à l'outrance. Alors, sa jeunesse, il la raconte pour déguster, car il se persuadait qu'elle fut tout le temps ratée, et il n'en dit que ce qui l'accable et abandonne les meilleurs moments aux oubliettes de sa pauvre cervelle ; ou du moins, c'est ce qu'il en laisse comprendre, ce grand amoureux du drame perpétuel. Comme il adorait se perdre dans les marigots immondes, il a tout essayé, jusqu'à mourir d'avance, avant l'heure ultime et ce fut encore manqué. Probablement, qu'il n'y croyait pas, expérimentant la chose, comme une répétition de théâtre et se voyait déjà en « grand comédien », vous exprimant avec joie certaines mises en garde, cela peut faire sourire.

- › Au creux de moi subsiste toute une comédie ! Des questions, des réponses, des interpellations, des discussions interminables, tout un tas de choses au creux de moi subsistent, effectivement toute une comédie infernale qui ne cesse de me raconter des choses... « t'aurais pas dû ! », « tu devrais faire attention ! », des « fait pas ci ! fait pas ça ! », toutes ces choses-là que l'on raconte tout bas, que l'on ose dire à la populace du soir ; sur le banc, assis au milieu de la rue, n'être là qu'illusoire. On pourrait gueuler toute cette aventure à cet endroit-là ! Mais, vous dérangerez les hauts murs, où derrière, à travers les fenêtres, on vous verra tonitruant, gueulez tout ce que l'on sait déjà ! Alors viendront quelques véhicules munis d'une sirène pour m'emmener dans un endroit, pour que je me calme ! J'aurais pu (~~accomplir~~, vomir) cela, mais je ne l'ai jamais fait. Alors, tous ces méfaits, je les écris effectivement, comme ça, à cet instant, au-dedans de la nuit. Eh, je ne peux m'empêcher de raconter, raconter n'importe quoi, ce qui me traverse au-dedans de la tête, sans plus amplement comprendre pourquoi je dis tout ça !

(entre deux sommeils)

17. *actes éthyliques*

ou dipsomanie pathétique aussi !

Ce qui suit fut rapporté par des alcooliques en état d'ébriété, si habitués aux usages éthyliques, ils possédaient malgré tout ce parler exact et

juste, une lucidité rare des hommes de peine et saouls, ceux-là que la vraie vie a endurcis, dans des labeurs sans soif (ne riez pas) et la cravache du salaire piètrement gagné. Ils nettoient vos bouses, sans joies ; étonnez-vous qu'après, à la pause, ils s'abreuvent pour éponger un vide plein de fatigue et qui menace ; dans la cité, ils sont vos racleurs d'ordures ; cette peine ajoute de la peur aux murs, et derrière il y a des gens huppés qui frissonnent, craintifs et protégés, « ils attendent que tu termines ta très sale corvée, exécutée pour presque rien en somme. » Mais nous parlerons plutôt de son ivresse, la sienne, celle où il dépeignait comme à son habitude, sa vie, qu'il trouvait si merdique, la noircissant suffisamment pour la fondre avec la couleur de la nuit, et d'un soir, trinquant jusqu'à la fermeture du bistrot, avec les ouvriers à la dure besogne, il s'est oublié dans l'expérimentation de ses premières souleries... C'est dans ces méandres de la rue, alors qu'il suivait en chancelant ses compagnons de beuverie, sur la route du retour, que s'introduisirent des malfaisants ; émus par l'aubaine, n'y croyant au début guère, leurs calculs les firent jouir d'aise, ils l'avaient entendu précédemment, déblatérer sa sombre vision du monde et vanter sa déplorable existence, ils voulaient le punir de l'ennuyante cérémonie qui les assomma tant ; ainsi dans un passage, ils lui dérobèrent tout un pan de ses convictions.

- › Dans la vie, on prend parfois des coups et tu dois admettre que tu le méritais bien.
- › Que cela te serve de leçon !
- › Cela va t'endurcir, pauvre idiot !

Puis, non satisfaits de l'avoir tant sali, non satisfaits de ne lui avoir enlevé qu'une partie de lui, celle que l'on dit des plus intimes, ils le dépouillèrent finalement de tout, pour qu'il demeure enfin nu, debout, en cette rue, et le laissèrent là, abandonné, vide et désolé...

Croyez-vous qu'il entende cette raison ? Aucune note de cette musique n'entre en lui, la prière reste métaphysique et la mélodie ne joue pas, elle musarde, il la fredonne vaguement, mais on ne la perçoit pas vraiment ; son corps devenu absent, la chose charnelle du devoir et des sens a oublié toute présence, il en a perdu jusqu'à son essence ; le monde lui reproche sa parure, son approche et des dédales de verbes

sans attrait ni opulence. Alors frénétiquement, debout, sans honte bue, il rugit de vilains mots très méchants, c'est de là que datent ses premières misanthropies.

18. (*première fêlure*)

{ Vous pourriez le constater à cet endroit, ici, par là, une fêlure s'est installée, l'avez-vous remarqué ? À peine visible, elle laisse une trace indéfinissable, un léger repère dans les mémoires, cet éveil égratigne si peu les consciences, une empreinte vaguement dévoilée, c'est tout... Si elle persiste, nous vous avertirons de nouveau par pur souci littéraire, soyez rassurés ; que l'ouvrage n'en soit pas plus amplement fissuré... }

19. *abandon et terrain vague*

Parce que, cette autre nuit, il s'ennuyait fort et par dédain de lui, par art de faire du bruit, dans un canot pas à l'eau, cherchant au fond d'une boîte sans couvercle de quoi finir son ivresse, il trouva là, oh ! là, la petite bouteille du rhum de survie, laissée à cet endroit à cause de son importante nécessité ; alors lui qui fuyait son « emmerdante solitude » dans sa dérive, profita encore d'une griserie de renégat. Puisque au matin clair il s'éveillait, la bâche autour du cou, celle qui recouvrait l'embarcation, cachait son corps mis à nu et qu'il s'emmêla d'explications à propos de « ce qu'il foutait là » devant une gent policière et portuaire circonspecte ; dans un cauchemar pathétique, il reniflait à nouveau une dose de vie à l'abandon, qu'on vient de mettre dans un fourgon pour l'emmener paître hors de la ville dans un terrain vague et vague à l'âme... Le destin en bandoulière avec un air très ridicule, il pisse au bord de la ravine ses dernières eaux, du soir de sa mauvaise mine, essayant de se vider de son ivresse et rester vivant ; une besogne tapageuse l'a assommé, lui ajoute ce mal au front, comme une merdique vitrine à ses ennuis. Drôle d'expérience, songea-t-il, à l'heure de son existence où, tout en bougonnant, il lui semble redevenir lucide...

Déjà que la croyance, nous a enlevé un petit bout de notre désir de soi, déjà que la croyance nous empêchait de penser par-devers soi, déjà que

la croyance nous interdisait de nous poser des questions, ces questions sur l'autour de soi, du moi, moi et puis tout ce qu'on instrumente à l'insu de toi, ajoute des substances extérieures à tes envies, où l'on te dit « avec ces drogues, tu t'évades », pour qu'enfin le corps, l'âme, sorte de soi, ne posséder plus aucun contrôle puis laisser divaguer, voilà ! pris par des sortes d'esprits plus forts que soi, par-devers soi, absorbé de ces remèdes qui te brûlent la gueule et puis y restent, quels qu'ils soient, pour oublier ce que l'on est, et qu'ils t'emprisonnent malgré tout, dans mon crâne, y'a des écueils, qui croisent sous l'apparence d'un fou, cette recette, où tu peux y lire de médiocres idées, malgré le refus de celles qui nous advienne et ces liqueurs qui s'accrochent au foie, par-devers soi, ajoute des propos auxquels on ne tient plus, laissant divaguer le corps à ses plus bas instincts, ils te disent de ne plus rester à soi, cette nouvelle annonce une petite mort qui devient, ce moche abandon de soi, crache à la gueule de toute maîtrise, en fait, ce que l'on méprise, cet oubli de soi.

Une histoire
celle d'un terrain vague
vague à l'âme

sur la lame du rasoir
comme une histoire
celle d'un terrain vague

vague à l'âme
je bois un peu de ton eau
et je reprends mon chemin

20. *marasme*

Quelques fois dans les fulgurances d'amours incertains se noie l'esprit des plus malins, croyant tout connaître, et puis ont blessé de pauvres êtres passant là par mégarde auprès de ces coquins ; ces dédaigneux, faisant exprès de médire, ils leur ont volé tout un bout de leur existence. Les hommes sont ainsi bâtis, de ces tourments de haine, avec des attachements sans destins ; méfiez-vous, leur sort nous en a caché plus d'un, des manigances du genre pas bien fin. Ne jugez pas, votre âme n'écoute ni conscience ni pardon. C'est vous, c'est moi, c'est tous ;

la vie nous pousse et laisse à notre cœur, un battement, et de nos corps, y ajoute son bâillement ; « j'y trouve ici, la cause de son ennui. Je suis témoin, j'y ai vu sa pressante envie de nous enfouir, dans ces dédales du temps où le remonter ne se peut pas ». Il suffit d'un moment, comme ce coup de vent qui balaye devant la porte, les détritrus, les mouvances passées, pour en finir avec les élans de nos mémoires. De notre sort, qui s'en inquiète, sinon ce qui nous a mis en tête l'idée du changement et que la mort soit un épuisement, et la vie, un recommencement. Qui vous parle d'éternité, qui empêche d'advenir de nous comme à une ordure, de se pourrir en terre, ou de se noyer en mer ? Le destin fidèle à lui-même, sans rengaine, comme la joie reste toujours sereine, comme le rire, un éclat, comme tout ce que vous voyez, est ! Vous pourriez dire, « Je sais ce temps, son ventre m'a changé et j'ai cru l'atteindre mille fois sans pouvoir l'attraper. » Imaginez la raison de cette thèse-là, qui voudrait nous faire « croire » en cela « si différent de l'animal ? » Isolés ? Qui a dit qu'une barrière difficilement franchissable gênerait tout dialogue entre toutes vies, que des mondes nous sont masqués, certainement ? Et cette Nature, qui ne cesse de nous montrer, pour que l'on apprenne, de nous et du reste ; suis-je cet aveuglé-là, peut-être bien, à tenter malgré tout d'observer ce qu'on ne peut voir, lève les voiles, et deviens cette vie qui cherche à se comprendre ? Dans les nuées, une infime particule explore d'interminables lambeaux pour y trouver une vérité ou la réalité, l'une se fige et l'autre n'est jamais tout à fait perçue.

21. *puis plus rien à dire...*

Il ne reste que quelques bribes à cet entendement, de ces lambeaux où il se raconte n'importe quoi, puisque vous traversa l'idée de ne faire que passer les plats, accomplissant cet effort n'importe comment ; croquis, dessins, notes éparses, manuscrits épais, n'importe quoi ferait l'affaire pour consigner tout ce qui vient sans plus amplement réfléchir, au néant tant et si bien éprouvé, n'avoir plus rien à dire, par-devers soi ; oui, parler pour ne rien dire...

parler pour ne rien dire

› Bref, je vais écrire, mais je n'ai rien à dire ! Alors, pour parler, pour

dire le temps qui passe, je m'en vais vous lire au thème de la vie, un passage de mes pensées, un songe sage qui vous fait rêver, prétention ?

- › Alors voici que je prends la porte, l'ouvre, puis la ferme derrière mes pas et pour ne rien dire de plus, la démarche alerte, le cœur en bavette accoudé à la fenêtre du moment. Je trace dans le brouillard de tant d'années passées, une route bordée de fêlures multiples, genres de cités et sorte d'humanité. Une route parmi les paysages que porte, certes, notre terre de nacre blanche aux nervures bleu-tées.
- › Dessus ma route, il pleure le moment d'une fête, l'instant d'une trêve, ou des sortes de tristesse et des rayons qui frôlent la paresse.
- › Comme je vous disais que je n'ai rien à dire ! Et comme je finissais le repas sous une lumière qui luit, je me mis à rire longtemps et fort, et alors pour en finir, le sentiment en détresse, à la limite d'une crampe de mâchoire, rigolard et fier de l'ombre du temps, je décidai, à force de ne rien dire, de cesser d'écrire !

...

- › Adieu grammaire...
- › Mes écritures, c'est plus un rêve facile en mon sens, voir écrire et gémir.
- › Ailleurs ! Les règles qui disent tant et tant, c'est le sens qui me prend à nourrir des lignes immenses aux lettres que je lance, frelatées, un rêve joli sur la table d'une présence, cela m'apparaît mieux, m'élève au règne d'insouciance.

...

- › « Beau Bateau sur l'eau, fait des ronds dans l'eau, quand on ne sait où, où aller. Beau Bateau sur l'eau, fait des ronds dans l'eau, quand on ne sait où patauger, le capt' s'est noyé », c'est triste non. C'est fou comme les téléviseurs interdisent toutes pensées, ils attisent les regards et occultent le dire, je pensais à cela juste avant d'écrire ces quelques lignes... Une autre façon d'occuper l'esprit. Finalement, la pensée est trop vive, elle use le corps si l'on y prend garde, plus vite

que toutes taches, plus vite que le hasard qui mène nos vies... C'est très dégueulasse, c'est des forces qui demandent trop d'effort... Ils appellent ça « de la sagesse, de la conscience, de la profondeur d'esprit », ça rend très vaniteux aussi.

Puis, parfois, au creux de son « rien à dire », un surgissement ! De longues phrases pour un entendement soutenu, il devient politique, technocrate, ou élabore des plans, un urbanisme... Mais d'où lui viennent ces idées, elles ne semblent pas venir de lui ; serait-il sous influence ? Drogué par un sursaut d'une maigre ampleur, mêlant sa naïveté à tout cela, il en devenait drôle, d'ailleurs il en rit plus tard, après me les avoir apportés, ces papiers d'orgueil où il refaisait le monde.

- › « De ma fenêtre, les ombres d'un monstre... je n'ose rien en dire. »
- › Quand je fais le point, je n'existe plus, ah ! Comment donc sortir de là, de ces travaillantes idées, du boulot bien gagné et des rêves envolés les miens parfois si beaux le temps me les a emportés je n'existe plus, ah ! Ces beaux messieurs encravatés me soufflent dans le nez des arrangements de morveuse, ah ! l'esprit est bien faible j'ai du dédain, du déplaisir, de la croupitude et des vomissures de mots à dégueuler sans paresse c'est bien moi ça... ah lala ! Rien à dire ! C'est terrible, cet instant de la page absente, au-dedans de soi, rien de rien, ah lala ben voyons voir où chercher quelques idées ? Ah tient, voilà c'est ça dodo tient, très bonne idée... J'ai dessiné un jour des armes la guerre, le combat... enfin de toutes les formes de la haine et des violences j'avais en ce temps-là, le dessin facile. L'homme historique m'a dit comme ça, un jour : « j'ai vu mille fois s'embraser le monde de guerres inutiles et sans raison, sinon le pouvoir, sans cesse, à conquérir... » Les hommes, moi, mon chien aveugle, ma femme d'hier, mes amis sans rien, la fille dans la rue, le sang des bouchers, les télé déboussolées, les business man, les contractuelles, les peuples idiots que l'on assiste pour un rien, la foule fanatique, la chouette du soir que j'ai tapé avec une auto, l'errance de mes nuits blanches, tous les massacres et notre histoire, me font de la peine... La rage fait des carnages et casse tout, « ouah ! ouah ! », dit le vent qui entre devant quand pousse la porte l'errant venant du dehors et puis encore des mots des mots, des mots... « Les hommes sont fous ! il faut leur pardonner ! » On a dit ça et

cela se dit depuis longtemps, dans une certaine religion faite que de pardons, et c'est à peu près tout ce qu'ils leur restent ici-bas... En ces temps de bravoure, j'ai passé mes instants à m'user dans la réflexion de maints propos, mes mille et mille sornettes de mes sacs et des besaces trop lourdes pour voyager alerte et léger. J'ai trop emporté, j'ai trop pris, du savoir et des paperasses dans la grande ville. J'ai usé mes fesses et la rampe de mes pieds dans des livres et des papiers de presse. Entortillant les libraires dans mes recherches pour un p'tit bout d'texte, une belle page, un bon format, une orange bien nette, sur le dessin sans bavure ni de gras – une belle page bien nette ! où d'un coup d'œil j'entends me lire la voix d'un honnête... c't'homme qu'a écrit à l'imprimeur c't'es mots que je pèse et repèse pour m'assurer d leur bonne substance, des fois qu'y'aurai une erreur ! Faudrait la lire, puis la dire et puis lui écrire à c't'homme qui l'ignore. J'y pense savez-vous à c'te problème insignifiant de temps... à certains temps... Je voulais parler du doute, ce sujet était dans mes idées, à cette époque.

- › C'est la perception du monde environnant et des idées des autres, mes semblables, aux avis très tranchés, à la critique facile – enfin – cette société, comme on dit, où le goût de l'ordre du règlement me semble des plus douteux. Bref ! j'attends d'avoir l'esprit clair pour exprimer la chose moins confusément... Il y a une distance parfois énorme entre la pensée et les actes. Je voudrais écrire cette histoire d'homme où sans cesse une pensée juge en conscience les actes du corps. À chaque instant de la vie, une pensée s'élève, se voile et passe...

...

Le récit original « rien à dire ! » (avec ses dessins), lire :

—> 5. « ajouements », récits antérieurs, primitifs, oubliés

...

La possibilité d'un rêve...
où il se voit grand voyageur,
accomplir une découverte majeure.

22. *un errant écharpé*

Le monde est fait de ces errances parfois inamicales où règne si peu une tolérance, imaginez un monde assez radical voulant affirmer un chacun pour soi quand s'activent les désastres et les catastrophes ; l'entraide est un dur apprentissage, la survie en est un autre, ils ne se raccommoient guère, ils votent souvent en se faisant la guéguerre. Il semble toujours pareil, ce drôle de monde, avec ses saisons sempiternelles, avec l'attitude qu'adoptent parfois les formes de l'existence ; comme ce vagabond qui le suit, un errant, solitaire, errant, errant, quoi donc... errant, errant, quel drôle de plan ? En voilà une de ces drôles de manières, ce pauvre hère qui crie misère, derrière lui ? Est-ce lui-même qu'il voit se trémousser si péniblement ? Lui, qui hier encore n'éprouvait plus rien à dire ni à faire quoi que ce soit, sinon de s'abandonner ; de voir cet autre-là qui le suit, il y aurait donc plus démuné que lui ? Et à cause de cette évidence, le malheureux espère qu'on va probablement lui donner quelques mangeailles pour son ventre affamé... Un errant, écharpé par le destin qui poussait là son arrogance désuète à vouloir se poser un instant et rompre fatigue et sang, sa bave inconvenante, le voyez-vous, gémissant sa plainte comme un chien maltraité léchant sa plaie béante ? C'est dans cet amoncellement d'ordures qu'il s'est égaré et que vous l'y avez rencontré, au premier abord, vous trouviez en lui un de ces êtres que l'on dit malfamés, de ces errances malmenées, arrivées ici par le sort d'un aléa inconnu, au bord de l'agonie. Cramé par la traversée d'un désert, vous le sûtes plus tard, tant sa gueule suait des brûlures d'un soleil qui consume la moindre existence et rend sa survie incertaine ; le hasard s'insinua donc pour qu'il s'arrêtât auprès de vous pour une aide, peut-être inconvenante, mais non...

- › Dis-moi, l'homme, quel mal as-tu ?
- › Aaah ! C'est bien c'est bien, merci mon seigneur, vous êtes bien bon de prêter attention à moi, moi si insignifiant... insignifiant qui sé-

vit entre vos maisons bien riches bien riches... On médit de moi souvent souvent... On médit de moi, car je n'ai point de richesse, je suis un pauvre hère, comme vous dites... comme vous dites mon seigneur ; voilà bien ma peine, voilà mon sort... qu'y puis-je, qu'y puis-je, je suis un pauvre hère... comme vous dites ! Entre vos rues entre vos maisons si riches si riches, on me pousse devant la porte, on voudrait que je disparaisse, j'insulte le devant de votre porte, j'insulte vos maisons... et pourtant je ne fais rien, je ne fais que quémander quelques aides... Une pièce, mon seigneur, pour que je puisse survivre un peu... Vous ne voulez pas voir ma misère et me laissez crever comme ça... Aaah ! J'accepte mon sort, on finit toujours dans un drôle d'embarras, savez-vous, savez-vous mon seigneur... Oui je vous suis, c'est vrai (*il sent comme une lassitude envahir son interlocuteur*). D'accord, je me tais... je me tais... mais la pièce tout de même, mon bon seigneur ?

- › Oh ! je ne suis pas un seigneur... je ne suis... ni seigneur ni bon !
- › Oui, mais la pièce tout de même ! La pièce, mon seigneur !
- › Qu'est-ce qui vous arrive ?
- › Ah ! j'ai vacillé et la vie m'a écharpé quelque peu... je suis... tout lasse et bien maigre... moi, je demande la pièce mon seigneur ! Oooh ! la vie m'a écharpée, elle m'a prise... mise sens dessus dessous... et je n'ai plu de sous, justement ! C'est pour ça que je demande la pièce mon seigneur !
- › Ah ! arrêtez de m'appeler mon seigneur ! Pourquoi m'appeler « mon seigneur » ? Je ne suis pas un seigneur !
- › La pièce seigneur alors ! c'est que tu me parles d'un ton très... souverain. Eh la pièce tout de même ! Juste une pièce, même si vous n'êtes pas seigneur.
- › Je ne suis pas « ton » seigneur ! (*il cherche sur lui*) Euh ! J'ai rien sur moi...
- › Ah ! un ingrat... Juste de quoi me nourrir, toi qui n'es pas mon seigneur ?
- › Non... je n'ai rien... Je ne peux rien te donner, je suis démuni comme toi, mais quel mal as-tu ? que puis-je faire ? Tu as faim ?

- › Tu peux pas me donner une pièce ? Je demande si peu... Je me trouve tout décharné, et j'erre dans cette cité, c'est vrai que j'ai faim...
- › Mais je voudrais bien, mais je n'ai rien sur moi... Que vous est-il arrivé ? Pourquoi cet état-là ?
- › Ah ! c'est une longue histoire... et j'ai faim !
- › Mais là, je ne possède rien sur moi, je demandais... demain... Je peux revenir demain, j'obtiendrai de quoi te donner.
- › Demain peut-être je ne serai plus... Demain, ah... il se pourrait bien que je ne sois plus.
- › Pourquoi dis-tu cela ?
- › Je sais pas, peut-être le destin.
- › Tu as vraiment faim ?
- › Vous en doutez ? Faut-il que je me décrépisse encore plus ?
- › Je n'ai pas dit ça...
- › Vous voyez bien comment je vous apparais maigre et tout usé, tu veux que j'ouvre mon ventre pour te le prouver ?
- › Eh bien ! venez, je peux vous donner à manger... Tu me presses là, viens, suis-moi (*on le sent agacé*).
- › Ah ! c'est bien... c'est bien... bien... je vous suis... mon seigneur... Je te suis... toi qui n'es pas mon seigneur.
- › Arrêtez de m'appeler « mon seigneur ! » Cesse donc de dire ça.
- › Ah si, pour moi, celui qui me donne à manger est un seigneur... (*une flatterie inadéquate ici*)
- › Oui c'est idiot... ça n'existe plus les seigneurs, c'était dans le temps...
- › Ah oui dans le temps... dans le temps oui... ah, mais dans mon temps à moi, y'a toujours eu des seigneurs ! (*il grommèle*)
- › Oui j'ai compris ! suivez-moi, je vais vous aider !
- › Ah ! c'est bien... je vous suis, je vous suis, errant et solitaire... mais je vous suis... Bien... je ne dirai plus rien. (*il le suit, sans mot dire*)

- › Que t'est-il donc arrivé ? Mais que vous est-il donc arrivé pour en être à ce point-là, démuni ? (*Pas un mot !*) (*il ignore la question*)
- › Ne dis rien si tu veux.
- › Oh ! je peux dire...
- › Alors, raconte !
- › Ah !... Je reviens d'un long voyage... qui m'a usé... toutes les dents et le reste du corps ne tient plus guère d'un seul tenant... Ah ah ah !... (*Cessant de rire, il pose une main sur le ventre, puis reprend*)
- › Il m'a apporté, ce voyage épuisant, des milliers de misères, ce serait bien trop long à te raconter tout... tu ne m'écouteras pas jusqu'au bout... trop de peine me vient... Eh ! dans ma déchéance, tu veux m'entendre brailler tout là où pourquoi j'ai eu mal... sans me dire « il suffit » avant la fin ?
- › S'il le faut et que cela te soulage, parle !
- › Bien, bien... je vais te dire. (*il s'arrête, s'assoit, et commence son récit*)
- › Je voulais voir le grand désert, et m'y perdre avec toute ma misère qui allait avec ; j'étais ruiné de ma vie passée devenue sans attrait, je devais fuir. Alors... (*En toussant et crachant un peu de sang, il fait signe à son auditeur de ne pas s'en émouvoir et continue son récit.*)
- › Une vague aubaine passait par là, une caravane de marchands, qui m'ont proposé de me joindre à eux, pour un voyage à travers le désert, celui qui s'étale longuement à l'est d'ici (il montre du doigt) ; alors, comme il m'en fallait un pour me damner, j'ai dit oui, je viens... Le trajet s'avéra interminable et laborieux... et puis, il y eut ce jour où un vent de sable m'a égaré, je n'ai pas retrouvé la trace de la caravane ; j'étais perdu et pendant des jours, je ne sais plus, je me suis avancé sans trouver où aller... à l'aveuglette, vers un destin que je croyais scellé... Mais non, pas encore, une sorte de chance m'a souri ; je suis tombé sur un fleuve à moitié desséché et remontant son cours, les pieds lavés par l'eau boueuse qui me faisait du bien, j'ai fini par rencontrer un peuple improbable dont je ne me souviens plus du nom... comment ils s'appelaient déjà ?... (*Il cherche dans sa mémoire un temps... puis reprend ; son assurance nous montre qu'il sait raconter*)

- › L'accueil m'apparut sommaire et bref, ce qui n'était pas sans me déplaire, vu les circonstances ; on me donna tout de suite de l'eau, de quoi me nourrir et du repos. Puis le soir venu, en buvant, je vis au fond de la pièce, à l'écart, une vieille femme très digne, qui fumait je ne sais quoi, une sorte de substance qui rougissait à chaque aspiration, et elle soufflait une curieuse fumée bleue... À aucun moment, je ne pus m'approcher d'elle ni lui parler... tellement... tellement je fus accaparé chaque soir, et une partie du jour aussi, par des questions... sur moi, ma vie, mon histoire, des questions... des questions... que c'était épuisant, à force... oh ! sans aucune de violente leurs demandes, au contraire ; j'étais devenu une attraction, femmes, enfants, hommes assistaient au spectacle ; les adultes en retrait laissaient les plus jeunes me questionner joyeusement sur tout et rien à la fois... *(un raclement de gorge interrompt son discours)*
- › C'était surtout les enfants qui riaient presque à chacune de mes réponses, et puis... cette femme à la fumée bleue qui m'intriguait, je voyais bien qu'elle écoutait et souriait doucement à chaque éclat du rire des bambins... Que c'était épuisant ! Mais cela finalement, au bout de quelques jours, me donna du courage et puis les femmes... (il tousse), les femmes les plus jeunes discutaient entre elles ; j'ai bien compris qu'elles parlaient de moi, cela m'a flatté, m'a apporté encore plus d'assurance, et puis elles m'apparaissaient désirables... *(Il songe un moment et reprend son récit avec un ton plus nerveux, chargé d'une émotion qu'il ne peut cacher.)*
- › Et puis arriva ce soir où une des femmes vint auprès de moi, elle me dit « qu'elle m'avait choisie »... Elle m'emmena dans la pièce où je dormais et me demanda si je voulais lui faire un enfant... J'étais quand même surpris, mais j'étais tout de même assez excité... Alors, on a fait l'amour... et c'est là que j'ai... enfin, que j'ai accompli... quelque chose, de... j'ai abusé... un peu d'elle, j'étais très excité et je n'avais pas eu... depuis si longtemps, que je me suis senti comme un roi avec son esclave... j'n'aurais pas dû... *(il se tait)*
- › Pas dû, quoi ?
- › Non, je ne dirai pas... Je ne peux pas...
- › Alors ensuite, que s'est-il passé ?

- › On a voulu me châtier... Aucun homme ne s'en est mêlé, seulement les femmes, ça a été terrible...
- › Que t'est-il arrivé ?
(On le sent comme humilié de ce qu'il s'apprête à dire)
- › Oh ! c'est très simple, je n'en pouvais plus et une bagarre a éclaté, mais j'étais seul, elles étaient trop nombreuses pour que je puisse avoir le dessus, elles m'ont toutes puni en reproduisant sur moi ce que j'ai osé commettre avec l'une d'elles...
- › Elles ont abusé de vous ?

(Il gémit en acquiesçant de la tête et quelques larmes s'écoulaient sur son visage baissé, c'était presque risible. Il reprend après une longue pause.)

- › Enfin, très tôt, au lever du jour, les femmes m'ont chassé avec juste de quoi survivre, dans le désert... J'en suis resté abondamment pitteux, je voulais mourir... mais j'ai subsisté de justesse et me voilà devant vous exténué et encore plus déprimé qu'avant mon premier départ... Dis, j'ai vraiment faim !
- › Accroche-toi à moi, je sais où aller.

Il l'amena dans un de ces refuges où l'on donne, aux vagabonds, aux errants à tous ces mal vus de la société la possibilité de se restaurer et de dormir suffisamment, une occasion de soulager quelque temps sa misère. Un idéal utopique pour cet être décharné, rescapé échappé d'un désert immense, on voit bien qu'il n'en revient toujours pas d'avoir pu en sortir vivant. Quant à lui, il retourna ensuite à sa coucherie, heureux pour une fois, de son action, il n'avait pas trop honte de lui ; sans le savoir, cela n'arrivait pas à sa conscience, trop de fatigue sans doute : c'était la première fois qu'il aidait quelqu'un ! Chut... ne lui dites pas, il risquerait d'en tirer une gloire inappropriée... Quelques jours plus tard, il chercha à revoir cet errant d'un soir, mais il avait disparu et ne décida rien de plus pour le retrouver. Cette contrariété le prit tout de même au dépourvu, c'est qu'il aurait voulu en apprendre plus, de ce peuple, que son raconteur ne put nommer.

D'ailleurs, il puisait déjà à partir de cette histoire, des stratagèmes très inspirants venus du plus enfoui de sa mémoire ; il songea alors à l'exploration obstinée des grands drames de ce monde, sa maladive pas-

sion, et comme son propre désarroi lui servait de leçon, il estima posséder une expertise suffisante sur cette question ; mais que sait-on quand on a à peine vécu ? Il se dit tout de même, peut-être, que cette idée de reprendre de l'école ces apprentissages et des études, leurs approfondissements, malgré tout amoindrirait les lacunes de son expérience, elles qui le mettent en garde et alimentent son doute ; ajouté enfin, aux enseignements que la vie lui apportera nécessairement, ne serait-ce que pour mûrir ; alors, il songe, s' imagine encore une fois, absorber d'un coup toute la mémoire acquise des hommes, leurs rêves et leurs connaissances, gagnant ainsi du temps, pour écouter ces longs instants sur les bancs des amphithéâtres, écouter d'interminables cours magistraux comme un bellâtre...

Il eût bien fallu soixante ans
de mon âge de plus pour en venir à bout
oh ! me mettre à l'ouvrage, que dire de plus ?

choses savantes et
choses navrantes

studium

23. *dedans*

studium in interna (diront les savants)

« Curieux de tout, s'offrent à lui de savantes études du dedans de son crâne ; y trouvera-t-il ces terribles incertitudes où crèvent les tenants de vos habitudes ? Attendra-t-il de s'en lasser, de cet intérieur cervical ? Avec l'espérance d'une mine réjouie, les élans soudains et brefs de ses jeux d'enfance retrouvés et puis d'autres, il veut des intermèdes heureux ! Envisagera-t-il d'en sortir peu à peu, et voir tout autour, ici, là ou ailleurs ? C'est aujourd'hui qu'il décide hésitant, ce parcours de lui-même, comme indicible horizon... »

litanie des dedans

Hallucinations ! Description du creux de sa tête dans le noir, avant de dormir, ces images défilent et l'imprègnent...

Savez-vous, il brûle au-dedans de lui et aucun ne s'en doute, il fait semblant, avec un air de rien du tout, somme toute ; mais, quelle misère, ce feu en creux, il l'inonde, le broie, le consume, il résiste encore... combien de temps, cet « encore » là, va durer ? Les murs de son antre s'empressent de lui murmurer des harangues pas bien fameuses ; mais qu'ont-elles vu de si prenant pour assaillir autant ses rêves ; elles égrènent une mémoire bruyante et ne demeurent pas sages avec lui, c'en est à vouloir partir. Parfois, il a honte de ces humeurs et le sang en coulant dans ses veines lui, ne cesse de rougir, c'est sa raison d'être.

- › Pourquoi donc le rouge garde-t-il la couleur du drame ? Que l'on éclate tant les chairs, pour y répondre, ou qu'on en produise autant de tragédies, ces illustrations deviennent très décevantes.

Il a prié en mécréant, il a gueulé de toutes ses dents et à peine pleuré ; juste une sueur pourpre s'est installée, un tir mal barré, qu'il a enfilé par mégarde, un jour de grands froids, là où ces hivers lui deviennent de plus en plus pénibles, il y perd, chaque fois, plus qu'une dent. Hier,

ce fut une oreille, une jambe blessée, un rein, aujourd'hui le bras cassé, demain la tête lésée, on finit toujours dans un drôle d'embarras. Il le sait, ses humeurs ne se veulent pas risibles, le ciel noir aux vastes soirées étoilées ne lui en porte aucune rigueur ; celui-là même, qu'il inonde par millier de propos dithyrambiques, inlassablement récités jusqu'à ce qu'une haleine fétide l'arrête soudain, il a sécrété de cette bouche pâteuse des bla-bla innombrables qu'on doit laver. Il s'invente au moment du sommeil des histoires inévitables qui l'empêchent de dormir, c'est toujours pareil, c'en est à vomir ; laissez-lui au moins de quoi assoir un répit et quelle fatigue énorme doit-il atteindre, pour une heure d'un bon repos ? Doit-on l'assommer ?

- › Voyez-le, ce sans sommeil, là où l'endormissement devient sa corvée, imagineriez-vous pareille vilénie, faite à son corps si dépendant, et ajoute une faiblesse à sa cause ; le laisserez-vous avec cet éveil si tenace, capable de corrompre la moindre somnolence, venue d'une sieste réparatrice osée la nuit ; cette vigilance vague et versatile lui enlève tout ce qui l'assouplit.

étude de ses tourments

Il a renoncé aux drogues des médecines que l'on ingurgite sans réfléchir. Il songeait à ce savant bizarre, un jour écouté, qui parlait de ces médicaments nés des sécrétions naturelles du corps et de l'âme... « On ne veut pas d'un être autonome », cela ne se fait pas, c'est d'une indépendance civile, il est nécessaire que vive la manne médicamenteuse et industrielle, le soin « pilule », nourriture de nos angoisses et de nos tourments, voilà la nouvelle richesse de cette époque ! C'est l'insomnie qui lui dit d'écrire toute une nuit et penser.

- › Qu'y puis-je ? C'est au-delà de l'ennui...

C'est au-delà de toute vie saine et paisible. Il a choisi des chemins tortueux, improbables et sans carte ni trace de quoi que ce soit. Tout est à découvrir, le moindre propos, la plus petite envie, la fureur d'une ex-tase. C'est drôle comme les tourments vous inspirent ? En comparaison, le bonheur apparaît bien fade et sans saveur, stérile et insolent, il ne sécrète aucune imagination dans les têtes, quand tout va bien.

Même cette phrase ne s'en trouve pas bien. Tenez ! Là ! Rien que d'en parler, tout devient d'un dérisoire innocent, futile, stupide...

- › Vite, ma drogue ! Ma dose de tragédie ! Ma décrépitude ! La pâleur dolente et superbe de mon rein qui m'en bouche un coin avec cette soudaine et terrible colique néphrétique, souviens-toi ma douleur, ce fut à se tordre dans des sueurs éclatantes et pathétiques, rhaaa...

Mais oui, c'est risible, il ironise, la description tient de la farce, la souffrance méprisable est une garce et j'en passe, des myriades de sobriquets piteux, à son encontre, et qui vont lui vomir à la gueule toutes les morphines pillées dans les officines, pour taire cette douleur puante... Nous sommes construits de notre propre malheur, nous en confectionnons à toute heure une manière de vivre ; et vois avec quel acharnement nous nous entêtons dans ces guerres de toutes natures où la stupidité s'extasie et ose faire amie amie, avec ce qu'on appelle doucement « la connerie » ; pour ne pas ameuter plus amplement les foules, où dois-je mettre ces mots ?

- › Je pose mes notes comme de précieuses rédactions, que l'on trouvera un jour comme ça pour rien ; riront, ceux-là les découvrant, d'un geste hautain diront : « il écrivait cet homme – là pour les chiens », les jetteront mes mots en pâture à la meute, avec dédain, auront joui repus de l'émeute.

Quand il s'essaye à la vie des hommes, très vite, il s'engorge dans des phantasmes d'un être fou, s'active pour une savante étude imaginative, qu'il écorne, à peine qu'elle fût née ; et râle sur la rampe de ses idées, un infernal propos mal barré qui voudrait bien « se faire la malle », lui cause en mec « pour se tailler d'ici ! » et reluque, aux abords d'une île vierge, une crique, pour du repos et des silences, pour l'apaiser, en vain.

- › Chers amis de l'ombre, bonjour ! Que défaites-vous dans ces coins rassis, aux angles ambigus et noirs ? Plus d'une fois, je vous ai vu furtif, prêt à bondir sur votre proie, dénué de tout embarras, l'œil aux aguets.
- › C'est que vous demeurez sales et sans arrêt pénibles et toujours pareils, une haleine au-dedans de vous versatile et puante même, telles

les rognures des boîtes à déchets dégorgeantes, celles-là que l'on vide chaque matin dans ces camions à ordures de la grand'ville.

- › Vous détenez, laide, la dent navrante, écornée et chancelante des êtres mal entretenus, vous bavez trop, c'est dégoûtant, vous voilà répugnants ; l'odeur devient fétide dans vos remuements gras et doubles, c'est vraiment désolant.
- › Je sais votre espièglerie et le registre de vos manies, à me guetter souvent lorsque je repose ou que je dorme, vos ombres suspectes restent là et me narguent, je vous méprise quand je résiste dans le plus simple appareil.
- › C'est exact, je suis un « sans sommeil » tous les soirs, m'adonnant au réveil hypothétique d'un cauchemar systématique, celui d'une vie très merdique, la mienne ; j'en deviens très bucolique, le rêve champêtre m'enivre jusqu'à la colique, on finit invariablement par y goûter un jour, à cette terre toujours par terre.

La nuit installe maintenant son royaume où il s'occupe à l'évitement de son somme en d'infinales écritures qui l'assomment... « Déjà l'aube ? » se dit-il. Il faudrait tuer le jour, le masquer à cette étoile régulièrement là-haut ; mais qui en voudrait de ces jours ennuités, le monde n'en apparaîtrait plus pareil. Alors, il s'invente une histoire de vaurien, vide les coffres pour de la misère et gueule à l'astre du jour sa nouvelle manière.

- › Au soleil, certains sombres amis sont venus me voir, et se sont assis auprès de mes ombres multiples, afin d'y ajouter quelques diversions, c'est mon outrage, aucun détour possible et « le jour me protège », me dis-je ! Mais quand cela brille en haut, ce sont les hommes qui à la place m'oppressent et veulent me faire rendre gorge, j'ai abusé de leur fric qui m'était tendu comme une tentation. Ils procèdent à des manières, oh aimable misère ! teintées d'une justice de la force et de l'enfermement assez systématique ; le ton a changé mes élans, et pourtant, j'ai comme une vague idée... l'idée de mettre une raclée à tout cela, pour en finir une bonne fois pour toutes...
- › Vos saloperies c'est tout ce qui m'ennuie et je vous les laisse jus-

qu'au bout de la nuit, éternellement !

Oh ! le naïf petit être, même s'il voulut bouleverser les grandes légendes d'autrefois, il n'a pu tuer la sorcière ni le dragon, obnubilé par cette soif de l'idylle, ni encore, aller à la rencontre de l'ultime quête, mais où la trouver ; ses idées demeurent un vaste chantier, il ne sait où chercher. Oh ! certes, dans une infinie mansuétude, la vie lui donna un indéniable talent d'orateur savamment ingénieré en lui, au fil des ans, cousu par de multiples bouts étriqués dans sa cervelle énermée, pour qu'à la fin vous l'entendiez gémir : « je n'étais pas si mauvais ! » ; estimez-vous utile de le contredire ?

rentes

À bien vous dire, en ce temps-là il vivait de rentes délaissées par on ne sait qui, par on ne sait quoi, abandonnées ici sans gendre ni chien et donc à sa disposition parce qu'il demeurait là ; et comme la justice croulait sous trop d'affaires à traiter, rien ne lui fut demandé, au même titre que des formalités, à propos de l'usage du bien qu'il emporta ; et puis d'ailleurs, peu s'en souciaient, la fortune n'apparaissait pas suffisamment abondante pour attirer les vautours ; les regards observaient de nouvelles frayeurs, le monde criait sa colique, le siècle recommençait dans le fracas des larmes et des chocs, avec des manifestations interminables qui longent les rues, révoltes insidieuses pour qui détient du capital. Oh ! quelques bribes de commentaires inondèrent les murs, on y apposa les graffitis d'usages et la rumeur imprégnait le nanti comme l'insurgé. Même qu'un plus pressé qu'à l'habitude lui dit en se dépêchant :

- › Alors tu viens te joindre à nous ? On va crier et chanter sous le nez des autorités de la rue ?
- › J'arrive ! Me v'là !

Sans attendre, il s'enfuit avec eux en vociférant un air fou, une idée internationale du genre humain, ne plus avoir faim...

- › Oh ! Ça ? Une habitude du temps des rois, rendre gorge, se donner des ennuis avec des ennemis qu'on aurait choisis comme ça, au fond du lit, pour mener une autre vie !

- › Oui, mais à quoi tergiverse ce peuple à tant mépriser nos argents monétisés ?
- › La coutume n'a pas changé encore aujourd'hui...

Mais curieusement, cela le rendait dubitatif, lui, si enclin à tout défi, il a pris soin, cette fois-ci, de s'écarter loin de ces heurts, puisqu'il possède de quoi tenir quelque temps ; envisagerait-il de partir, de s'isoler, découvrir l'ailleurs ? Il ne sait le dire. C'est un prudent !

Sur la rambarde du temps,
un être somme toute ordinaire, expérimente
de savantes études du dedans de soi.

24. *à force de trop y croire*

on médit de lui, il répond

Sur un ton ironique, un incertain, un être trouble lui proposa, méditant, d'aller bâtir des châteaux dans un pays de cocagne, mais qu'irait-il accomplir là-bas de si beau ? À la réflexion, cette idée lui sembla malgré tout, une opportunité qu'il fallait embrasser ; alors, pour hâter le mouvement à ses extrémités indécises et élaborer des voyages mêlant la pierre et l'esprit, il voulut contrer, avec une mine faussement hilare, cette suggestion narquoise en lançant avec dédain : « je ne suis pas si sot ! » Il rétorqua, tout de go, avec une intonation flatteuse que « c'est plutôt dans les îles, près des continents, » qu'il irait construire des châteaux de sable, une villégiature de plus ; « mais où trouverez-vous ce sable ? » lui répondriez-vous ; eh bien ! sur les plages, tout bêtement, on le mélangera ensuite à l'eau, pour y voir vague après vague, dans le bain, aux abords des rivages, « de belles indigènes à la peau d'ambre, les voir rire à mes sauts d'humeurs, elles, faisant des zigzags avec les affluences de la mer » ; puis parlant de parcourir les côtes, tout le long de la péninsule, acquis à des rêves immensément érotiques, en saluant les valeureuses cités très antiques, fièrement, il leur jette à la gueule, un imaginaire tout prêt : « j'irai plonger avec les cormorans, ceux tournoyant au bout du phare, là-bas ; ils fondent avec leurs ailes, des arabesques maniérées et très excentriques ajoutant par moment une aubaine à un instant devenu magique ; puis, auprès des oies sauvages, au

caractère assurément bucolique, je planerai à leurs côtés, juste au-dessus des embruns, pour le plaisir, avec une joie parfaitement atypique... Pourquoi dans vos yeux, ce regard désolé ? » La teneur joviale du propos fit partir les importuns...

C'est l'attitude qu'il prenait quand on le moquait et s'évertuait toujours à de grands discours où la parole finissait ennuyante, nous savons cela ; alors pour le satisfaire et surtout taire sa logorrhée, on lui indiqua des lieux où il pourrait parler tant et plus sans gêner les entourages, là où le dire est sujet d'extase, dans ces lieux où l'on interprète toutes sortes d'œuvres, ce qui le séduisit ; et de s'empresse à rechercher un de ces endroits « magiques », où l'on entend ces voix sans cesse applaudies...

Un certain T. lui proposa, non sans une malice, un ancien théâtre désaffecté où un vieux professeur d'art dramatique aux doigts usagers s'ingéniait à donner des cours à qui voulait bien s'instruire de lui, de ce qu'il savait de la divine comédie.

- › Je restais las d'avoir trop tenté tout ce qui se trouvait à ma portée, sauf de jouer les grands textes, les vastes drames (il se devait d'essayer cela) et c'est là que j'ai appris auprès d'acteurs en devenir, avec cet homme âgé, dans ce théâtre délabré ; et puis, c'était drôle, changeant de lieu parfois, quand la pluie inondait la scène, allant dans des maisons à réformer, pour clamer haut et fort, les célèbres récits des ancêtres prestigieux et ceux du siècle pas encore achevé.

La passion l'a prise malgré lui, tout le jour jusqu'à la nuit, à répéter un rôle que l'on a emprunté à d'autres que lui. C'est ainsi qu'un acteur, fatigué de l'entendre, pour s'en débarrasser, lui donna cet écrit d'un auteur incertain. Surprise bienvenue, la prose semblait à sa portée ; il la rabâcha aussitôt avec frénésie. Puis, épuisé d'avoir tant essayé de la clamer si haut si fort, un soir, le sommeil l'embrume d'un songe... et devant son auditoire encore évanescent, récite à pleine voix le fruit de ses pensées, une avalanche de mots illusoire inonde toute cette assemblée, il serait inutile de le contrer... (*Le ton reste maladroit, il se veut généreux et en fait trop.*)

en voulant trop y croire

- › En voulant trop y croire, je me suis planté un couteau dans le cœur par distraction. J'ai eu très mal, très mal au cœur ; et le sang a craché un peu partout, c'était dégoûtant, vraiment j'ai eu peur de salir la moquette... mais on est désarmé quand il vous arrive ces choses-là et l'on se débat un peu n'importe comment... La moquette, elle a enduré un sale moment, son bleu, faisait un joli mauve « vinasse sang ».
- › (*C'était un couteau à dents, vous savez, pour couper le pain ou de la viande ; la lame en inox inaltérable a bien traversé, je n'ai pas eu à me plaindre, c'est une bonne marque de tranchoir qui n'a pas plié sur les os... Une côte y est passée, certainement ! Un excellent outil à recommander...*)
- › J'ai crié un peu n'importe quoi, j'avais vraiment mal remarquez ! Et le sang coulant on voyait bien que ce n'était pas une farce... Remarquez encore, il faut avoir de l'audace pour apporter de telles surprises aux gens... Ce qui m'embête tant, c'est de voir ces gens s'affoler pour cela, il y eut pire comme état !... Alors ! le principal est d'avoir pu sauver la moquette, le propriétaire n'aurait pas été content, le sang, y'a pas à dire, c'est tachant... Enfin ! Cela m'apprendra... être si distrait... Chaque outil possède un usage bien particulier, ce couteau n'était pas un poignard, c'était idiot de se l'enfoncer dans le lard, j'aurais pu mourir et délaissé là mon art... Je ne pensais pas au suicide ni à un meurtre facile, je jouais la comédie, simplement !
- › Ne songez pas à plus dégoûtant : « un prince qui se trucidé », et comme j'ai tendance à toujours vouloir faire vrai, je me laissai prendre au fait ; l'histoire me saisit droit au cœur... Il faut l'avouer, j'ai bien visé et ne me suis pas raté...
- › La comédie demeure parfois dangereuse et il me semble qu'on ne doit pas trop s'y laisser distraire, un accident est si vite arrivé... Bien sûr, on ne sait plus comment faire quand la scène est jouée plus vraie que vraie... Si vous n'en faites pas assez, la fois suivante on risquera de vous trouver mauvais et la chose apparaîtrait navrante ; surtout pour un comédien plein de talent tout cela devien-

drait bien embêtant... Il y a un juste milieu entre « le trop » et « le pas assez », je dis qu'on ne devrait pas trop rêvasser. Mais revenons au fait : je me suis planté un couteau dans le cœur par distraction et je suis finalement mort, sans faire attention. La scène avait des allures de foire et me cachait ses coulisses. J'étais un de ces princes sans espoir, accusé de trahison, et un poignard à la main, il ne me restait qu'un geste à réaliser et je l'ai accompli.

- › Les mouches à qui mieux mieux dans la pièce virent une tragédie des plus réalistes qui puissent être. La scène a eu quelques éclats, j'en conviens, un peu tachante, peut-être, mais certainement très réussie sur les tréteaux d'un vrai théâtre, là où la comédie demeure irréaliste ; où la comédie, ce n'est qu'une ritournelle à côté de la vie, de nos existences pas toujours drôles. Où les distraits finissent souvent au fond d'un caveau, d'une taule, voire un asile pour les pas conformes à ce qu'on voudrait bien qu'ils soient... Moi qui suis mort pour rien, à cause d'un geste malheureux, la vie m'a dit « adieu ! » À la dernière goutte de sang, je ne me sentis pas bien... vraiment... Vraiment ?

Sa grande tirade achevée, il revient peu à peu à la réalité, le nez levé vers le ciel et laissant retomber son inspiration funeste, il décline ses membres en formant une arabesque ; il cabotine jusqu'au bout de ses bras, pour une ovation qui ne vient pas et s'incline malgré tout enfin, mimant le panache des vieux comédiens, ceux qui hantent encore les anciens théâtres poussiéreux, qu'il illumina en ce court instant, pour s'éteindre à nouveau, feignant le repos advenu aux « immortels académiques ». C'est alors que la salle se soulève bruyamment, il sort juste de son rêve ; dans un brouhaha de mauvaise humeur, des auditeurs lassés lui crient,

- › On ne te demande pas d'y croire, mais de « jouer simplement », sans trop s'exalter, tu deviens ridicule dans cet accoutrement, cabot !
- › Mais que cherches-tu, la scène ne te suffit plus. Le lieu ne satisfait pas à ta grandeur ? Tu n'arrives pas à nous transporter !

N'en rajoutez pas, vous avez vaincu sa gloire espérée, c'est ce « trop » encore, qui l'épuise ; il aurait pu apprendre, se restreindre, nuancer un

peu, pour faire mieux, mais il voyait bien vers quelle impasse l'amenait ce chemin ; son humeur semble saisir la méprise ; regardez-le partir, humilié, il trouve sa jeunesse incomprise...

Il eut beau faire,
c'en était fini de lui ici,
il ne sera pas comédien.

25. *L'idée de devenir comédien (aparté)*

À peine avais-je fini de raconter la péripétie du chapitre précédent, au sujet de la comédie des hommes, que je dus fouiller dans mes notes d'autres détails à ce sujet, pour satisfaire, ironie de l'histoire, un individu curieux ; celui-ci flânait au-dedans de ma tête, il estimait que je n'en avais pas assez dit, c'est aussi dire qu'il m'entêtait déjà celui-là. Je lui en rapportai autant qu'il voulut, le long de diverses entrevues. Je me souviens particulièrement de ce jour lors de mon invitation pour en parler à travers une balade au creux de la forêt, des souvenirs particuliers m'étaient revenus après qu'il m'eut posé cette question à propos de notre personnage sans nom :

- › Eh, quand donc lui vint cette idée de devenir comédien ?
- › Oh ! Je ne sais plus très bien, mais ce qu'il a compris, ce qu'il sait dorénavant après maintes expériences dans cette existence-là, c'est qu'il était un peu comédien tout de même ; d'ailleurs, il me relata cette expérience : un jour, il y a déjà un certain temps, après l'exécution d'un travail qu'il eut à accomplir pour quelqu'un, ce dernier prétextait un aspect fallacieux, et rechigna quant aux paiements de ce travail, malgré ce dont ils avaient convenu auparavant, malgré sa parole donnée. Tout ça pour économiser quelques sous, pour ne pas avoir à payer, rien du tout, ou une partie de ce qu'il lui était demandé, malgré la parole donnée. Voyant qu'il n'avait aucune envie d'user de menaces envers ce mauvais payeur ni de lui mettre le cou-teau sous la gorge en prétendant vouloir l'égorger s'il ne payait pas, il usa d'un autre stratagème plus à son goût ; le subterfuge consistait à se fondre en larmes sous les yeux étonnés du pingre, à s'humilier de la sorte pour l'attendrir, et lui faire cracher le morceau, ce que ce dernier fit d'ailleurs, il lui paya son dû, ému de cet être ainsi

rabaisé et « content », satisfait de cette humiliation ; elle valait son prix et le margoulin régla sa note sans de plus amples rechignements, il estimait avoir gagné (en usant de cette pingrerie méprisante)...

(des oiseaux apportent à mon racontement, c'est curieux, un art de la nuance, dans leurs mélodies)

- › C'est là qu'il comprit qu'il n'était pas si mauvais comédien et que dans la vraie vie, on pouvait user de ce stratagème en s'humiliant un peu pour arriver à ses fins...
- › Il n'avait donc aucune estime de lui-même, son ego n'était pas flatté, sa virilité n'était guère amoindrie, cela ne le dérangeait pas ?
- › Nullement ! Il voyait bien que les humains sont facilement corripibles (faciles à abuser), il suffit d'y mettre le prix, dans la manière de les emberlificoter ; et quand celui qui ne voulait pas payer se mit à payer quand même, parce qu'on l'avait attendri, ému, il comprit que, quel qu'il fût, un humain, ça s'apitoie ! Il suffit d'y mettre les moyens, il suffit d'un certain talent, et ce talent-là, il l'avait bien, il savait jouer de cela. Mais après m'avoir raconté cette histoire, tout aussitôt, il se permit de m'ajouter cette remarque, que ce jeu-là, justement, n'était pas à appliquer tout le temps, envers quiconque, à tout prix, envers quiconque, pour ou contre ; c'était fatigant de ne pas être soi-même, car il fallait inventer plus que de raison, tout le temps. C'est épuisant de jouer ce que l'on ne sait pas être (vivre, exprimer) en permanence, il faut changer de personnalité, faire comme le comédien (justement) ; l'artiste, dans les comédies qu'il doit jouer, il sait qu'il ne les joue qu'un temps, le temps du spectacle ; de jouer cette arnaque-là, ce simulacre-là, tout le temps, est usant, même le comédien s'use (souvent plus que raison s'il a du talent) à ne pas être lui, à s'inspirer d'un autre que lui. Il doit rechercher au fond de lui-même la substance de l'être qu'il doit exprimer, devrait avoir, y trouver une inspiration où il exulte dans cette représentation. Et ça ! C'est usant, surtout quand vous êtes devant un public dans un théâtre quelconque et qu'il faut être talentueux pour pouvoir perdurer dans cet art-là, suffisamment pour en vivre, si nécessaire ; si vous n'avez pas le talent adéquat, il est bien certain que

vous devrez trouver un autre métier pour subsister dans cette société des hommes. Quant à la personne dont nous parlons dans cette histoire, il le savait très bien, il n'avait pas cette persistance-là du comédien. Il pouvait en user parfois et berner quiconque, s'il le fallait, pour survivre, seulement pour survivre, afin d'être rémunéré de son dû, uniquement pour cela. Pour les autres cas de figure, il n'usait guère de cet artifice, cela le fatiguait trop, il ne souhaitait pas se laisser prendre au jeu, et le savait bien, dans toutes les comédies qu'il eut à jouer, il n'en était pas fier au bout du compte, à se prendre trop pour ce qu'il n'était pas, et comme à son habitude... et comme à son habitude, ne sachant trouver le juste équilibre, soit en faisait trop peu, ce qui était rare finalement, soit en faisait bien de trop, ce qui était courant dans son cas ; il en faisait tellement trop qu'on le traitait comme il faut... d'usurpateur, à cause des quelques libertés qu'il se permettait d'user dans une comédie presque irréaliste, non pas qu'il n'en eût pas l'autorisation, mais que ce n'était pas toujours du bon à propos, les bons choix qu'il devait atteindre au moment où il l'exprimait ; il devait en user de ce jeu, avec parcimonie, faire attention à ce qu'il raconte, et toujours au bout du compte, de ne plus s'y retrouver soi-même.

- › Soyez trop vous-même et l'on vous maudira aussi, car vous serez honnêtes avec votre être profond ; si vous rencontrez celui qui n'a pas la même perception de (que) vous, de la vie, il y aura un conflit, d'autant plus que celui qui sera en face de vous sera passionné, intégriste d'une pensée quelconque, cela fera comme des éclairs autour de vous ; l'un pensant d'une manière, l'autre d'une autre, aucun accord ne se peut, dans ces cas-là (si chacun n'accepte pas réciproquement le compromis). C'est là tout le souci d'une humanité qui dans sa grande diversité, occupe des espaces très variés ; l'adaptation de chacun à son milieu le transforme, le modèle d'une manière pas forcément reproductible dans d'autres milieux, dans d'autres endroits. Eh, dans les voyages qu'il aura à faire et dont on va vous narrer les péripéties un peu plus loin, il le comprit bien vite.

...

La suite de ce récit en marchant dans une forêt, se poursuit à :

—> peregrinatio, peregrinari : 53. histoire du mouvement, *du voyage*, où l'on

parle du voyage et des altérités rencontrées...

...

26. *lyrisme bidon, de lui*

Dorénavant, son orgueil râle avec son ventre ; il s'engorge de trop de mets, des plus incertains, la mine déconfite, il braille de l'intestin. Il ingurgite trop de repas, certes, mais ce n'est que pour ne plus penser, ne pas écrire le feuilleton de sa vie, omettre une folie, éviter de terribles racontements ! On l'a vu qui maraude par endroits, crachant toute sa verve, et avec talent dénié, engloutir toute une dinde, avec des marrons chauds jusqu'au dernier rot et pour oublier toute sa liturgie, la messe est dite !

Alors, il voudrait terminer la quête des dedans de lui, au rendez-vous des innombrables, il aurait pu y décrire son roman inachevé, très édifiant, sur l'idée de soi, et des héros du bout des temps, traités comme des ectoplasmes, à la manière des odieuses gens ; mais non ! C'est comme s'il s'enfilait toute une caisse d'un jambon pour qu'il se pâme d'aise, se sentir devenir gras et pocheton, à cause d'un sirop de carnaval, histoire de vivre un peu sa vie, sur des airs de revenez-y !

Puis, au matin frais, au moment des obédiences les plus ultimes, il décida de mettre en œuvre ce qu'il avait appris des corvées et rechercha un quelconque labeur, ses ressources s'amenuisent ; vous le voyez rentrer dans le rang, se transformer, en prolétaire, employé d'usine, courir dans les entrepôts pour un salaire, un logement et des pitances ; au bout, de l'argent. Ouvrier, abusera-t-il du zèle et éprouvera-t-il l'audace d'acquérir, du métier, les mille ficelles qui siéent aux bons serviteurs ? Il comprit de fait que l'on ne pouvait s'y user sans ruser, ou prendre des risques, magouiller, frauder. À cause de ce labeur, il allait devoir reconsidérer « son éthique » ; comment la mettre en exergue, auprès de ces idéaux aventureux qui l'ont accompagné, tout au long de sa jeunesse, et qui alimentent encore sa mémoire ; apprendre du verbe « se renier » ou dire « stop ! » et fuir le milieu dès qu'il pourra.

Étrange cérémonie des hommes, où la plupart s'adonnent à des tâches non aimées ; ce qu'il en reste s'avère amusant : cette usure renommée,

maintenant appelée le travail, a dans bien des contrées pour origine un mot désignant la torture, l'esclavage, est devenue l'expression de la corvée obligeante d'une pitance nécessaire, pour une idée, « survivre ! » Aujourd'hui, le voici donc à préparer les conditions de sa transaction rémunératrice, cet échange forcé où l'on se chaille toujours pour un bout de gras, pour un peu plus grappiller à l'autre qui paye, sa part négociée ; et peut-être l'apprécier un jour, ou pour d'autres, plutôt ne pas se le faire voler, son labeur tant déploré. Il y voyait là le désastre de la mésestante perpétuelle, ce qui le navre et le fatigue irrésolument ; comme avec ses semblables, pour un croûton de pain, il devait financer (douce litanie des banques) sa banale subsistance, son futur, sa charpente, la nourrir, parce qu'il faut bien vivre ! Alors, du travail il en trouva, pour permettre tout cela et avancer un peu plus vers un lendemain moins besogneux.

gestes répétitifs

- › Laver les dents, se lever, non ! Se lever, aller aux toilettes, uriner, se laver les dents, la peau, le cul, le sexe, laver les habits trop portés devenus sales, frotter avec de l'eau, la peau tout aussi salie. Pfft ! Et vous voulez qu'il fasse de ça, un roman ? Mais vous rigolez, c'est décevant !
- › Mais tu as quel âge, non de non ! Quoi ? Vingt ans trente ans ! Que déjà tu parles comme un vieux, réveille-toi ! Tu es à mille lieues sous d'autres cieus, loin de ces Messieurs, loin de tes jérémiades soporifiques... J'imagine déjà l'élan de ton corps, tu émerges, oui d'accord ! Alors, souris sous ce soleil magnifique !

fouiller dans sa boîte à ordures

En tant que scribe, à un moment je manquais de matières (ou je n'étais pas satisfait de ce qu'il me donnait, je ne sais plus), je me suis permis d'aller fouiller dans sa boîte à ordures, là où traînaient quelques détritiques ; s'y mêlaient des papiers chiffonnés qu'il avait reniés, je les ai défroissés et lus comme si c'était une première fois, ceux-là racontaient beaucoup sur lui, évidemment, tout ce qu'il ne voulait pas laisser, ajouter, ou ce dont il ne m'avait pas parlé.

J'ai tout réuni et recollé, il n'a rien dit, il m'a laissé faire, c'était enten-

du. Peut-être avait-il trop regretté ? Qu'il aurait dû ! Je n'ai eu aucune remarque de lui, qu'il m'ait laissé rechercher au-dedans des déchets du fond de la raison de lui, m'a étonné ? Je m'attendais à une engueulade, à une remarque du genre « mais pour qui te prends-tu ? Mais pour qui te prends-tu, d'ainsi romancer ma vie, te permettre d'y ajouter le terme de "roman de sa vie", cette chose incongrue à mes écritures ? »

En tant que scribe, usant d'une autorité certes imprévue, j'ai longtemps hésité, quant à savoir si je devais ajouter ces bribes, ces manuscrits de sa vie racontée. Comme il les avait lui-même rejetés, les avoir récupérés à son insu, était-ce une bonne idée de les ajouter, je trouvais sa prose mauvaise et déprimante ; mais une petite voix intérieure ne cessait de me répéter, « tu dois en laisser le pire comme le meilleur, cela fait partie du portrait, on ne peut les dissocier » ; en retrancher ajoutera un manque ou une fausseté qu'il te faudra combler, tu n'es pas un romancier, mais un scribe, ta collecte de mots, tu dois la rendre la plus exhaustive possible, ce n'est pas à toi de juger ce qui est bon ou mauvais, cela fait partie du portrait ! Oui, je sais ! Que devais-je faire ?

27. *dévoilement de sa littérature*

J'ai trouvé dans une même chemise (de rangement de ses papiers) ce récit étrange de « lui » ; devais-je enlever ou laisser ces récits de l'âge, je ne sais, n'étant pas érudit en la matière, mon travail de scribe ne me donnant pas ce loisir, d'un discernement possible ? Nous retiendrons la chronologie, et maintiendrons l'essentiel tel quel ; que cela serve ou non le récit importe peu, il ne s'agit pas de littérature, ici ; d'ailleurs, à cette époque, il n'avait pas ce souci.

Voilà donc ce qu'il écrivait à moins de trente ans, il avait certainement vingt ans et quelques ans, tout au plus, cela commençait ainsi...

histoires interdites

La vie vous jette des flashes
comme ça, soudain,
l'air de rien
quand tout va bien ou tout va mal,
des flashes, moment bref de toutes sortes

et qui nous entourent
un clin d'œil, une oreille qui tombe,
une histoire entendue lointaine
et bizarre, un regard, une cuisse
de poulet ou de femme...
des éclairs me viennent et partent
j'en témoigne comme je peux
d'une façon décousue peut-être,
mais de toutes les sortes de vies
et de ce qui s'appelle vivre,
une chose certaine se dégage : le désordre
j'en témoigne comme je peux
l'ordre, la loi, le serment, la prière,
ont l'allure figée des statuts qui se dégradent
elles sont mortes, et moi je vis !

- › Histoires interdites par la morale publique la morale de chacun la police l'armée l'état, les bonnes mœurs les braves gens les philanthropes les hommes de bien les croyants les chiens toutes les cours de justice les dictateurs et les présidents les braves types les alcooliques, les médecins, les savants, le philosophe, le prof, les amis, les parents la famille, même un esclave une larve un mourant ni la plus sainte des femmes la plus tendre compagne le roi fou et le fou du village, tous, un, chacun, la multitude n'ont rien dit ne disent rien sur cela même – aucun doute là-dessus – l'humain se croit le maître de « sa » planète la terre, la mère de chacun – je pose un très gros doute là-dessus, sur cette affirmation – je ne vois que des bouffons, des pustules, des scories nerveuses pleines de vie, des chiures, des vermines – la vérité crue – montre ce que nous sommes. Je ne ferai aucun commentaire supplémentaire là-dessus...

...

(soudain, la narration des histoires interdites est interrompue)

- › Oh, et puis stop ! J'enlève !
- › Que fais-tu ?
- › J'enlève !
- › Pourquoi ?

- › Trop de mots, trop de vieilleries, trop de jeunesse, trop de rébellions imaginaires, c'est épuisant toute cette jeunesse aux abois ; alors j'enlève... Et tu vois quoi dans cet effacement ?

(rien, silence, nul ne répond)

- › Alors, enlevons ! Déplace alors ces récits dans les « ajoutements » à des fins documentaires, seulement ! Ça te va ?
- › Ça me va !
- › Top là !

(on entend le paf des mains que l'on claque l'une contre l'autre)

...

et puis d'autres tentatives...

- 1) Une construction mécanique (*à ajouter ou pas ?*)
- 2) L'histoire commença ainsi... (*à ajouter ou pas ?*)
- 3) « L'ancien » moribond (*à ajouter ou pas ?*)
(*avec au dos « j'ai plus rien à dire... »*)

...

Les récits enlevés ou omis de cette période, peuvent être consultés dans le « cinquièmement » :

—> 5. « ajoutements », récits antérieurs, primitifs, oubliés

...

Toutes, des tentatives avortées, un commencement d'un racontement ; le début semblait bon, mais toujours, étonnamment, la première page remplie, une petite mélodie venait, insidieuse et moribonde « faire la suite », « rien ne vient », ou « plus rien à dire », sauf parfois des dessinements, de plus en plus, pour calmer la gestuelle du bras, il était près, il attendait la suite, frénétiquement, il griffonnait des visages irrépressiblement, toujours les mêmes graffitis sur des centaines de feuilles, un visage sans cesse recommencé qui le regardait ensuite subrepticement, lui demandant une suite à son racontement, celui-là ne venait toujours pas, s'en était assommant !

Plus tard, un récit plus long arriva au cours des jours, cela lui semblait bon, cette inspiration lui apportait des mots comme un fardeau, à

l'image de la fadeur de sa vie morose, des mots pas faciles à entendre, des mots noirs sans espoir... (nous l'appellerons « son roman sans cesse médité »).

À cette époque, dix ans peut-être se sont écoulés, il a mûri certainement, sa prose n'est pas réjouie, il semble attendre une autre vie ?

...

son roman sans cesse médité

- › J'occupais mon corps avec de la nourriture, pour qu'il ne pense point ni n'agisse avec trop d'entrain, sur des besognes autres que celles du travail si prenant. J'attendais le moment qui, je le savais, viendrait comme un boulet de canon. « Patience ! » me disait l'esprit, et les fatigues du ventre, les amers rots ou les précipitations de l'estomac trop rempli, n'avaient de cesse de l'encombrer, ce crâne, cette cervelle ; puis le geste lascif des mets que l'on entasse dans sa besace jusqu'à plus soif, jusqu'au renvoi toujours évité un instant, le temps d'un pet libérateur, ou d'une crampe de la vessie. « Oh martyr des ombres, ce soir j'ai trop mangé, je me tiens la bidoche toute boursoufflée, ma panse tout emplâtrée ; faites vomir tous ces apartés, qu'on m'apporte de quoi digérer ! Amenez la fête à mon estomac, qu'il intestine la rampe, vers ces mûrs fracas merdeux, sur le trône honteux. » Que dire de ces repas si facilement acquis pour quelques sous, où un gros pourcentage de mes salaires s'engloutissait en plats de subsistances à la nourriture surabondante ? Je me devais d'essayer l'émergence des graisses, la lourdeur des soirs, le sommeil obligé, dans des sueurs digestives et des malaises aigres de la bile trop activée alors, devenait nécessaire de vivre une pareille existence si pesante et puante aussi. La pièce de mes engorgements sentait si fort souvent, qu'une femme même bête n'y pourrait tenir. Ainsi, dès lors, ma « douce » compagnie évitée au charme de leurs appâts, les belles m'étaient donc interdites par simple et pure précaution. Un impératif, épuiser ce corps, l'empâter, l'ankyloser, le rendre malade, si je pouvais. Mais la matrice à ingurgiter, toujours vive, avait une maîtrise infaillible sur ma carcasse, elle contrôlait inlassablement le processus de mes fientes, autant je l'emplissais, autant elle le sauvegardait, si bien que je ne restais jamais souffrant. Et

puis le but ne résidait pas là, il consistait grossièrement à détourner l'esprit, lui permettre « d'attendre » en le fatiguant, « ne pas penser » devenait l'attitude première. La nourriture et les charmes des mouvements du poignet, sur mon sexe désœuvré, occupé à de vulgaires pisses ou des jets de sperme vite refroidis, donnaient une illustration de l'air pollué de ma chambre, tout encombrée pareillement à l'excès, de papiers, et de livres tous à moitié lus, tous si peu vus. Oh ! n'y trouvez aucun méfait, pas de drame ni de malheur, mais seulement l'espérance d'un je-ne-sais-quoi de soudain, voire de surhumain. Mais je m'imaginai que rien n'arrive dans ses attentes naïves ; elles passent et vieillissent le bonhomme pour ne lui laisser qu'une vie pauvre, vide, et à la fin, une mort banale. La conscience se posait des questions de cet ordre et les bouffes quotidiennes ne parvenaient pas à l'en empêcher. Voilà la calamité du moment, si cela en était une. Je suis né fort de l'âme et du corps, seulement l'esprit un peu tourmenté par un doute aussi pénible qu'étrange à l'animal humain que j'étais. Fallait-il la subir ainsi cette vie à peine voulue, comme condamné dans la grande cité, bien que je puisse partir à tout moment sans plus espérer ; mais non, une sorte de voix intérieure me disait : « reste ! reste ! patiente encore un moment, cela arrive ». Elle progresse lentement certes, mais sûrement, j'en éprouverais trop d'incertitudes sinon. Et puis, tu ne fais pas que prendre racine, tu vis une aventure, « la vie », une expérience de nourriture, de solitude et de travail [...] Elle t'imprègne de relents d'avenir, cajole ta douce envie d'y revenir et te prend une partie de ta sève ; ne le regrette pas, elle t'apprendra assidûment chaque jour un peu plus de choses et ce temps n'est pas perdu. L'attente, la besogne, les soirs, les repos endormis, voilà les mots de cette époque. Résumant si vite une vie hâtive dans la cité enfiévrée et excitée de bruits, d'odeurs si enivrantes par tout ce qu'elle te donne de ses attraits. Je calmais ainsi la révolte qui rôdait dans mes pensées ; celle quand on a vingt ans et qu'on rumine encore ; le temps vous change ! Et c'est vrai, il insiste et vous brise à la réflexion, le corps, les projets, vos propres créations, comme un édifice ; combien ont résisté à son assaut incessant ? Est-ce un ami fidèle ? Comme j'ai hâte de devenir âgé parfois, je réfléchis à cela et

l'idée n'apparaît pas nouvelle ; je l'ai toujours souhaitée, la vieillesse et puis enfin, ce décès libérateur. Je n'ai pas peur d'elle. Je la croise quand un proche nous quitte, ou lorsque les cimetières défilent sous ma fenêtre. Je refuse le culte des morts, et aucun autre d'ailleurs ni croyance ni pitié ; ma cervelle reste froide à tout cela. C'est de l'histoire des hommes maintes fois répétée et je ne veux pas encore redire le passé pour le bon plaisir de quelques-uns, amis, parents ou étrangers. Rien ne peut convaincre un esprit aussi épris du doute que moi, je ferais peur à leurs dieux. Sur un ton austère, je décris tout ceci, car la cérémonie de mes écritures devient presque funèbre. C'est un amusement propre à ma nature, concevoir une sorte de sérieuse pensée, élaborée pour donner ce style qui va bien, au grand comédien de la vie que je suis. La farce est ainsi dévoilée, peut-être pauvre et naïve, et n'égale pas le génie littéraire, la certaine manière qui convient, du genre publiable. Vous savez, des mots, des mots sans importance guidés par un simple réflexe, à inscrire des lignes, des phrases, même pour ne rien raconter. La plaisanterie est connue maintenant, on pourrait cesser de noircir la page, mais... la plume, elle, ne le souhaite pas, alors, la main trace et s'y attelle ; c'est bien... Je ferme l'éventuelle parenthèse et continue la pensée ; adviennent toutes sortes de sottises d'hommes, je tiens à dire « qui se croit » un grand auteur, cela va de soi. Dans ses manuscrits, on pourrait y lire des histoires de vie, pour donner un style certain et très travaillé, précisant le moindre mot un peu trop flou. Mais non, je laisse comme un délassement à ma main le soin de réaliser une écriture sans trop y réfléchir... On marque une pause et je retrouve une pensée du début du récit. Je parlais à reculons, comme une manière de raconter à l'imparfait, histoire de manier encore la tournure d'une sorte de roman ingrat et puant. Mais l'idée du moment a cessé de courir dans ma tête et je cherche une ou deux sottises pour terminer la phrase.

- › Un jour, c'était décidé, je me devais de ne plus souffrir, je parle des déchirures de l'âme et du corps ; suffirait de penser à l'envers, suffirait de ne plus se laisser aller ni se tordre de douleur ni désirer le martyr, aux dires : la plainte ! Je n'avais qu'à m'abandonner, oui. Je me souviens, racontant cette histoire un jour, que je discutais bien,

m'en suis « fièrement » vanté, c'est si simple, comme de vouloir l'insouffrance. Un jour, je me suis parlé à moi-même, en douce, j'avais cessé de jouer à cette comédie ; j'en repris une autre, pour essayer tous les tempéraments de la terre, tous les savoirs du vivre ensemble ; à cause de cela, justement, j'ai offert à mes désirs, toute une carrière, tout un destin, et c'est là assurément, après les souffrances expérimentées, que j'en suis venu à tenter une forme de pensée « le doute de l'esprit », qui ne se fixe ni sur un préjugé, ni sur une vérité d'époque, ni sur l'orgueil ; j'ai essayé, cela dure un temps, comme le passage d'une vie à l'errance ; mais j'avais promis de les vivre toutes, comme l'étincelle d'une poudre qui s'envole en fumée, pour me disperser dans un rêve de trop, cela m'est arrivé. Comme c'était facile d'exister à la manière de l'homme et de ses subsistances. Apprendre la honte, le plaisir, ou exploser de rage, j'hésite pourtant pour la haine, le meurtre, la vengeance. J'ai envié longtemps les moments de la vie sainte, celle d'un être à devenir probablement bon. Une histoire, que raconte-t-elle, et peut-être d'autres, pareilles existences ? Celles qui persistent et furent vécues jadis, il me manque la nécessité d'expérimenter tout cela, tour à tour, dans les désordres de l'instant... Puis comme ça, un jour, courant élégamment, étrangement ravi, la jeunesse vive en moi, auprès des filles, j'inventais une sornette pour les voir rire – que c'est beau le sourire d'une femme ! – Mais, tout en nage, d'indicibles petits troupeaux ont écarquillé mes yeux, d'une vague pleine ; enfin, tout débarbouillé, puis lavé des sueurs du jour, engrange en moi la rumeur d'un amour pas bien fameux ; tant pis, c'est pour rendre heureux. J'ajoute un mot ou deux et puis m'en vais. Maudit vendredi gras ! Et je hais les jours de fête.

- › Je pourrais dire : vous allez me rendre dingue ! Les hommes du monde moderne me donnent ce trouble ! Non ! la folie, la vraie, celle du cerveau qui se disperse et perd de son harmonie, elle demeure trop présente et si proche. Encore non ! La folie elle se choisit, ne serait-ce que pour une mascarade, un jeu décidé, adopté très consciemment, histoire de voir la tête de mes semblables. Ce serait une aliénation morale volontaire et salutaire, une façon de sauver mon esprit, des marasmes de cette époque. À lire les journaux, on

ne rencontre que des drames sur terre ; où se trouvent les bonnes choses, où a-t-on mis les ivresses d'un entourage meilleur ? Quelle est donc cette vie, à quelle réjouissance mène-t-elle ? devrais-je dire. Mais c'est bien simple, la folie reste commune, c'est la normalité des mondes, le massacre, les bombes, les désaccords et les grèves deviennent les usages courants de notre petit landerneau humain. Que disent d'autres, les journaux, la télé et les autres ? Le pauvre isolé, dedans la grande ville, n'a pas le choix ; le stress, le fric, ou l'abandon. La chance n'existe pas, l'optimisme et le pessimisme n'y trouveront pas de prise ; la vie, cette maline, elle te mène là où elle veut. C'est une salope ! La combattre sans cesse est un défi ici... je pourrais dire beaucoup de mots encore, mais, etc., etc. me conviens mieux. Ainsi, parler des mêmes choses avec un autre langage, celui du désespoir, du regard défaitiste et triste, n'est pas de mise chez certains ; donnons-leur une nouvelle lecture de ces mots, avec un style adéquat (évidemment le style !) ; celui-là sera très ciblé à l'art de dire, de la façon qui épate, faites usage de virtuosité ! On peut devenir génial avec médiocrité et sans intérêt avec génie, ou avoir du talent dans la nullité : « *Alors, tu vois, mec ! La vie, ben c'est comme ça : tu cognes, tu casses et ça passe ; parfois, on te chope, mais y'a toujours moyen de s'arranger...* » Style très gars « qui en a plein dans le slip ! » celui du dur des durs ; ça amuse la galerie, sans plus ; voyons voir autre chose ? « *Le monde se démène, Toto doit du fric, sinon on va lui faire la nique, mais c'est un « démerdard », il cache son magot, on ne le trouvera pas de sitôt. Toto est un rigolo, il sait jouer au loto ; mais, à force, râle le public, c'est un peu que ça rapporte, c'est trop peu pour lui. C'est un homme qui travaille dur dedans la maison de son boss, il casse des coques pour fendre la noix. « Roule ta bosse ! » et ça payera. Ne reste plus que ça de mieux à foutre... dorénavant, il contrôle la brisure des coques et des bonshommes, il leur « magne le cul », à ceux qui tapent sous ses grognes, son dire de maintenant, du chef qui ne tend plus la pogne, gradé qu'il est, fier et maître de besogne ; il rosse les gueules et crâne aux réunions du pat' qu'est pas con, plus beau qu'un étron.*

errance

- › J'ai tout observé des hommes et j'en ai même vécu de la folie, de la résonance, moi, dans mes jeux, la fripouille vulgaire et l'hypocrisie, j'ai risqué. Pourquoi donc tout cela, est-ce la question d'un bonhomme ? J'ai fui l'étude de mes misères et les confortos un peu trop moelleux ; j'ai fui la bonne parole de l'honnête croyant et des aveugles voyants ; fui la justice, les lois, les paperasses et la vie des grandes villes. J'ai tout quitté pour ainsi me reposer et ne plus m'endormir sous le froid amer et dur des sortes de monde absurde que fondent les gens de ce siècle. Et pourtant, y réside de l'attente dans ces dedans, une espérance de vivre, etc., etc. j'en dirais tant et tant. La fatigue me gagne, je me suis pris au piège d'une existence non souhaitée et que nécessairement j'assume, oubliant un peu. Je vais partir au travail, dans quelques instants. Je ne crois pas que cette vie-là durera encore longtemps. L'instant proche d'une fin de scène, un livre s'achève, une autre histoire s'appête, elle va venir, un nouvel ouvrage s'amène, j'aurai [...] printemps bientôt, d'après les registres.

résolutions

- › Faut-il prendre son mal en patience ? L'existence nous conduit à mener de drôles de vies... Et sans cesse ces interminables questions... ne réfléchissez pas de trop, ne vous torturez point ainsi l'esprit, laissez-vous vivre, voilà tout ! Mais ce n'est pas si simple. Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte ; suivons le grand scaphandrier et descendons, il a à nous montrer bien des profondeurs dans cet immense vide, notre vague histoire. Ne jurons pas, de par le mal et le bien, découvrons notre façon d'exister et d'être, ne développons pas de théories ni de philosophies inutiles. Vivons dans le vif du sujet, cette terre réaliste autant qu'elle soit ; persistons au cœur d'elle, parmi nos actes qui comptent seuls, et notent la trace de notre parcours (je n'arrive plus à me comprendre...). La parole demeure bien morne, sans le mouvement de la main et des bras, elle ne vaut rien. Elle papote et l'esprit écoute. Elle cause et la vie s'écoule. Elle repose et la cervelle s'en va dormir un temps. La pause des grands parleurs et avant eux le vide, semble-t-il ? Pendant leur

existence, puis l'éblouissement après, la mort venue, là à l'éminente leçon, beaucoup y méditent des façons ; s'en ajoutent d'autres, avec des idées à la peau neuve, qui vous demandent une rançon, et arrangent des menaces qui vous écourtent... la gloire reste un sobriquet foireux ! Pendant ce temps, dans le pays, les hommes « peuples » adjoignent au monde, de vastes cités qui sans cesse s'élargissent d'une quantité perpétuellement insatisfaite ; le béton coule et forme l'éphémère, la platitude du moment. Est-il nécessaire de voyager pour aller dix siècles plus avant voir la mine des ouvrages ? Quelle gueule aurait-elle ma tombe ? Je crois que le temps et son univers avancent semblablement, sauf que chaque atome se montrera comme un peu moins vieux jeu et que l'être que nous sommes sera épanoui différemment et plus éclairé en somme, espérons-le ; l'énergie, son intensité devenue éblouissante de clarté, ira, dans un monde de lumière, flirter avec l'éternité. Le mythe a à peine commencé, que déjà, il s'arrête à ta porte, aujourd'hui ; une force morose me dit à nouveau « stoppe tes ardeurs », inutile de les réveiller à cette heure. Puis vint le jour où je n'eus plus faim, et le corps s'en contenta bien. La mangeaille douloureuse de l'engraissement systématique cessa enfin ; j'osais graver au creux de mon crâne ces résolutions : « Changer le processus de mes fientes, agir autrement sur le repas et les façons de mettre les aliments à la table. Ingurgiter différemment les mets que l'on y dépose. Réduire progressivement le mangement au strict minimum. Atteindre la maigrreur obstinée et soulager ma carcasse de ses embonpoints. » Ce jour arriva paisiblement au hasard du temps. Maintenant, laissons l'esprit reprendre le dessus, et engager une parole et des actes... ce ne fut guère un combat, cela allait de soi, c'était évident, l'évidence même, les expériences du moment cédèrent la place à d'autres, nouvelles. L'enfance, dorénavant disparue, j'envisagerais un grand voyage pour changer de tout, peu à peu, du regard, dire et agir, les ajouter différemment ! Comme ce corps se composait en deux manières, l'une banale et consciente de peu, l'autre étrange et percevant tout maîtrisait progressivement la première. Tout cela se fit en quelques ans. Il n'avait qu'à suivre et se taire, des douleurs de l'âge et du passé, de seulement s'y résigner. L'esprit fit un coup d'État,

une mainmise sur la souffrance, les désirs et les instincts. La carcasse vivante se laissa capturer, emprisonnée sans être révoltée, simplement un peu mise de côté ; sans violence, elle lui donna l'énergie, la force essentielle au déplacement des pas et du maniement des objets ou de toute chose qui nécessitent du corps, la main, le geste, l'aplomb du réflexe et des mouvements bien appris. La mutation, quoique lente, obligea à un changement de vie très nette. Une libération des contraintes inutiles et réductrices. L'intelligence apportera les moyens de subsistance à la plus juste mesure, la nourriture sobre et minimum et des biens limités à l'indispensable le plus précis.

*anticipation, présage, sensations, comme une fin du monde,
je ne sais...*

- › C'était un jour incertain... non, peut-être une aube, les jours ne valaient plus rien de toute façon. On ne comptait plus, il n'y avait plus aucun système, la mer s'étendait toujours et les paysages calmes soudains depuis quelques ans reprenaient de l'ampleur. La sphère terrestre redevenait invariablement magnifique ; le vent parfois, proche de l'opaque, des sortes de sable laissaient dans ses tourbillons des amas au long des collines et des monts. Et le temps lourd, peu à peu, fit place aux éclaircies. Quelques siècles obscurs, pourrait-on affirmer, s'abandonnèrent ainsi à une nouvelle parure. Le monde n'apparaissait pas neuf, mais comme lavé de quelques crasses... il n'y avait ni beau ni laid ; en fait seulement, un semblant d'indifférence, ces valeurs n'auguraient rien d'essentiel. La manière de vivre est devenue « un genre », aux dires des rumeurs. La parole simple depuis cette époque a laissé une empreinte, une odeur, on en venait à en discuter... Un vent est passé par là et sans cesse fait vieillir et mourir, naître et disparaître, enfin, l'affirmer est bien banal. On raconte un peu partout cette histoire de « naguère » et « des autres fois », cela soulève le rire des enfants. Les plus anciens parlent de ces temps avec comme du mépris. On cause d'une aube, des proches et de la passion. C'était des époques enivrantes. La vie, la nature, le monde, l'univers se meuvent constamment, ils en ont voulu autrement. De mémoire de civilisation, on n'avait pas connu

un aussi grand bouleversement en si peu d'ans, ou de tour de terre autour de l'étoile, notre soleil. Autant que les mémoires de toutes sortes se souviennent, le changement commença peu à peu à prendre sur les habitudes comme une moisissure. Ce qui, en quelques dizaines d'années, provoqua des clans, une avant-garde, des classes sociales toutes nouvelles, c'était le terme approprié. On parla comme d'une épidémie venue du cœur des origines des hommes. Dans les pays de sud, une espèce de lèpre, un virus, un cancer soudain naquit et des rêves s'opposèrent ; on opprima la maladie et des courageux l'étouffèrent comme un ennemi. Une fatalité pour certains, un prétexte pour d'autres, tout sentait bon, favorable à la moindre suspicion. Le mal des uns fut enseveli, il changea même de nom, mais la vie promet des ornières d'un autre renom [...] Et après cela, je dis, et cætera, et cætera, pour le reste, je laisse un pense-bête au creux de ma tête ; ou peut-être, devrais-je m'arrêter là, j'ai bien peur d'inventer une légende avec tout ce qui va dedans ; qu'ai-je donc à tant imaginer ?

28. *du roman*

Un jour, ce fut comme un déclic, il découvre une chose, il l'appelle « sa vérité ! » Et puis soudain, il se mit à rire et puis sautilla comme un gamin ayant trouvé le jouet ultime ; et dans son rire, il lâche sa vérité à la face de tous :

« Je n'écris pas un roman ! Je n'écris pas un roman ! »

Un grand sourire soutient son silence, puis d'un ton grave ajoute :

« J'écris une histoire de la vie ! » Ou « Je ne fais qu'écrire une histoire de la vie ! » Ou « Je ne fais qu'écrire une histoire du vivant ! C'est une commande que celui-ci m'a demandé d'écrire pour lui... Ça nous concerne aussi, puisque nous sommes de son règne, une de ses progénitures. »

Il égrène une multitude d'adjectifs pour décrire son racontement. Ensuite, il s'arrête brusquement, même si ce début de chapitre sonne comme un mauvais roman de gare, il soutient de n'écrire qu'au nom du vivant (puisque c'est une commande que ce dernier lui a demandé d'accomplir « avant qu'il crève, lui ! »).

- › Vous dites cela bien crûment, Monsieur ?
- › Oh ! Je ne fais qu'utiliser les termes que l'on m'a demandé de mettre, je n'y peux rien ! Si vous le souhaitez, déposez donc une réclamation aux protagonistes de ce récit, ou à ceux qui l'ont initié, cela vaudrait mieux que de s'adresser à moi, je ne suis qu'un scribe. Je reprends donc, puisque vous m'avez coupé...

Ce vivant qui est en lui auquel il lance mille phrases à la vindicte populaire. Fier, ajoute aussi à ceux qui ne le savaient pas déjà : « vous savez ! J'écris... J'écris tout un pan de notre vie ; laisser une trace jusqu'au bout de mon envie. » C'est bien ce qui le tracasse, cette folle vie qu'on lui fait mener, ce n'est pas son plaisir, loin de là, plutôt un ennui. Alors il raconte tout ça, pour le décortiquer, ce roman de gare (si tel est votre appréciation de cette narration), tout autant que son lecteur ; tout autant le narrateur, comme son auteur, beaucoup de « tant » dans tout ça. Il s'arrêtera peut-être une autre fois. « Roman de gare ! », cela est-il possible ? Ce serait plutôt un antiroman d'aventures, un antiroman d'aventures inexistantes, un décortilage de nos mœurs, une énumération de nos attitudes et de nos agissements, une critique baveuse de certains renoncements et la frayeur ultime d'une supposition au moment d'une fêlure constatée et non résorbée, imaginez le doux tracas de mes méninges pour décrire tout ceci ; pensez donc, ~~cinq-cents, huit-cents, trois~~ *mille* pages, ce ne sera pas de trop pour les énoncer ces dérapages.

...

Du roman, il ne put raconter qu'à propos de lui l'histoire de tous les méandres d'une mélodie. De sa tour d'ivoire il n'y a que lui, rien n'en déborde en dehors de lui, son fantasme fou de lui en son dedans d'où il n'arrive pas à en sortir. À moins que d'un coup de pied bien placé, on l'extirpe bon an mal an, il aura mal au séant !

...

Et puis enfin, je veux parler d'une certaine sensation, ce discernement éprouvé où l'on se sent différent, non pas comme toute vie, apparaissant distincte les unes des autres, même si à travers diverses similitudes, choisissent ou obéissent à des rites partagés, en cela il collabore à la majeure partie de ceux-ci ; non ! je désire exprimer cette sensibilité un

peu plus subtile où il perçoit comme une altérité qui le dissocie des coutumes communes. Il cède bien aux pratiques sociales de bienséance, à se conduire d'une manière acceptable envers autrui pour éviter les conflits, il ne s'agit pas pour cela ; non, j'essaie de décrire des attitudes où il ressent comme une déviance génétique, ou toute chose semblable, peu importe, qui le fait se comporter d'une façon originale, dans des déambulations solitaires où son identité le maintient... C'est très difficile de témoigner de cela, cette sensation s'avère toujours fugitive, elle survient par moments à travers des exhalaisons de mots indéfinissables, imprécis, pas très clairs, qu'il doit sans cesse remanier, ce sentiment de demeurer déjà ailleurs ! Puis à propos de la communauté des hommes, en exprimer comme un détachement qui s'opère sur lui progressivement, qui va l'amener inexorablement à une mort naturelle, commune à tous, mais un détachement qui l'éloigne régulièrement, plus encore d'une sociabilité banale ; il explore des manières nouvelles, des rites inconnus, des ressentis incongrus ; il ne sait pas trop, mais il perçoit quelque chose et c'est de cette sensation indistincte subtile, dont je veux parler... Et dans son analyse peut-être n'aboutir qu'à un échec de description, parce que la chose reste confuse, semble indécible, et pourtant il y décèle une certaine forme d'évolution, peu importe où cela le mène ; cette évolution peut n'apparaître positive ou négative, voire ni l'une ni l'autre, cela n'est pas la question, non ! il discerne une variation et c'est cette variation qui l'interpelle, car peu défrichée, elle en devient inédite ! Elle préfigure des mondes qui ne se montreront plus pareils, elle préfigure des changements inexorables... au-dedans de lui.

29. (*deuxième fêlure*)

{ Cette fêlure, du temps de ses rêves, regardez donc, elle s'installe à nouveau, de plus en plus haut, ici et là, vous l'aviez remarqué tantôt. Est-ce une coïncidence, une manière nouvelle, un ajoutement aux dérives possibles du monde, ou un aller vers un quelque part ? Ne nous emballons pas ! Ce n'est peut-être rien, une vague aubaine que nous a laissée le hasard, mais un air de revient s'y témoigne de ce renouveau, un enfant nous l'a fait constater, « cette couleur pourpre », est-ce un signe ? }

30. *dehors*

studium externus...

« Curieux de tout, il a accompli les savantes études du dedans de son crâne et y a trouvé ces terribles incertitudes où crèvent les tenants de votre ingratitude. Désormais lassé de cet intérieur cervical, la mine réjouie, avec des élans soudains et brefs, les jeux d'enfance et puis d'autres, abandonnés aux intermèdes joyeux, il ose en sortir peu à peu ; dorénavant, explorer, c'est aller contempler tout autour de soi, dehors, découvrir les autres que lui ; il sait maintenant qu'un jour, il choisira de parcourir les lointains horizons... »

« Est-ce vrai ce qu'on me dit ? Tout ce qui est écrit au-dedans des livres, des écrits, de tout ce qui y est dit ? Est-ce la vérité, cette part de la réalité que l'on prétend y mettre ? Ou plus précisément, affirmer l'interrogation suivante : est-ce vrai tout ce que l'on raconte au-dedans des livres, surtout ceux faits pour apprendre ; n'y a-t-il pas parfois à l'intérieur quelques égarements ? »

« J'espère que c'est vrai tout ce qu'on y met, que c'est une part de la réalité, une vérité, à moins qu'il y ait une entourloupe ? »

(ajout texte manuscrit, 4 mai 2019 à 10h25)

plusieurs témoignages...

Comme le dit la néfaste légende, qui se manifeste autour de lui, c'est ainsi qu'il commença les sévères études de l'en dehors de son crâne ; il y a trouvé déjà, les effrayantes rumeurs d'une peste future qui refroidira toutes nos âmes, à moins qu'il affabule ; une terrible comédie est en train de naître ; d'un œil morne il implore sa raison de bien réfléchir à ce qu'il devrait tellement manigancer en ce bas monde pour n'apparaître qu'un jour, qu'un instant, un soleil, dans les tourments qui le damnent, et puisse y lire une histoire où y voir clair un moment, devenir lucide ici là et reposer un peu ensuite... Il demande à son destin « cela est-il possible ? » Sa quête l'amena dans des bibliothèques pourries où traînent, comme un léviathan, des manuscrits pas finis ou peut-être oubliés ; ou encore d'auteurs dépenaillés obligés de mettre leurs mots au portemanteau et puis de fermer la porte du placard à idées ; il

s'y est instruit à la lecture de ces œuvres mal terminées et qu'on avait égarées dans ce lieu pour son plus grand bonheur. C'est en remuant par terre qu'il trouva, enseveli sous la masse des vieux livres, dans un dossier encuiré et sobrement décoré, entassés pêle-mêle, des parchemins, des feuillets aux écrits délavés ; certains semblaient très anciens et ils attirèrent son œil, à cause de quelques mots obscurs qu'il désira déchiffrer, tant la graphie et le dessin résonnaient à sa curiosité comme un tintamarre d'explorations nouvelles. Mais ne sachant où aller, pour un pareil apprentissage de cette besogne, devrait-il abandonner ce projet ? À chaque document, y étaient accrochées, sur un vulgaire papier, quelques inscriptions rédigées en une langue qu'il comprenait, c'est donc qu'on s'attela à des recherches à leur propos ; elles indiquaient sommairement où ils furent découverts : « Marché aux livres, en feuilletant de vieux ouvrages » ; « Écrits laissés par voyageur inconnu » ; « Note ajoutée à l'en-tête d'un livre d'aventure » ; « Dans un logis de passage, une chambre d'hôtel, une mesure délabrée... » ; « Au fond d'un tiroir, des manuscrits abandonnés ou oubliés là » ; « Quelques descriptions irréelles parlent d'un parcours et des rencontres tout aussi incongrues » ; « Texte trouvé dans la malle d'un aventurier »... Apparemment, ces papiers représentaient l'objet d'une même recherche ; avait-on réuni des témoignages, des éléments de preuve, en réalisant une enquête pour approfondir une étude ? Qui avait délaissé ce travail ici ? Ou n'était-ce qu'un bien perdu, égaré, son propriétaire était-il mort ? Autant de questions, d'interrogations, son expérience prise au dépourvu ne lui permettait pas d'y répondre avec certitude, il faillit vraiment abandonner ! Ce fut par hasard, discutant avec une ingénue des lieux, qui, à l'énoncer de ses explorations infructueuses, lui indiqua une vieille femme érudite et traductrice avérée de l'ancien ; celle-ci sut effectivement déchiffrer les manuscrits ; avec beaucoup d'assiduité d'ailleurs, très heureuse de rendre ce service à lui et à sa jeunesse, cela faisait remonter à sa mémoire de nombreux souvenirs, elle aussi jadis fut conquise par des écrits similaires à cause de toutes les histoires qui y étaient dites... Elle mit plusieurs jours à décrypter l'ensemble des documents pour les transposer dans un langage actuel, et elle ne dénombra pas moins de trois dialectes tous différents ; l'un provenait d'orient, de mêmes factures que ceux retrouvés sur les

routes de la soie, le sujet familier de ses études ; plusieurs autres d'occident, sûrement des bourlingueurs imprudents, les signes ne mentaient pas, ils y avaient laissé dessus quelques gouttes de sang en guise de paiement ; et puis enfin, peut-être le plus curieux, sur un parchemin très fin, d'une écriture minuscule, comme pour économiser l'encre et le support de toute évidence rares dans le lieu où on le rédigea ? D'ailleurs aucune datation précise n'a pu être établie, mais certains feuillets remontaient bien à plusieurs siècles. Elle ne détermina pas moins de trois provenances, autant que de langues traduites, peut-être quatre et c'est indéniable, le sujet abordé demeure toujours identique, la rencontre de voyageurs avec un même peuple incertain ; les récits semblent des originaux de première main, sauf les notes trouvées sur les bouquins, que l'on recopia ; l'on a réuni intentionnellement ces témoignages pour on ne sait quelle raison ; quel projet suintait derrière ces recherches ? Comme les faits exprimés s'avéraient communs à tous les documents, elle en concocta une synthèse assez courte finalement, qu'il n'en ressorte que l'essentiel, et aussi pour éviter les redites. Elle lui lut les phrases les plus marquantes à haute voix, avec un ton qui détonnait ; de quoi lui plaire :

« Mais surtout ; oh ! surtout, ne leur parlez pas d'eux-mêmes, ils ne désirent surtout pas aborder ce sujet ; insister ! ils se fâchent ; persister ! et ils vous lâchent de sombres propos hâtivement étouffés par des doléances, des demandes en forme de séduction, qui vous font bien vite oublier votre interrogation et ce sont eux qui vous gâtent alors, pour que vous abandonniez vos questions indéliques sur ce tabou qui dérobe le mystère de leur vie. »

« Beaucoup se sont laissés prendre à ce petit jeu ; leur mémoire fut d'autant plus rapidement dépouillée, et quand vous ne trouvez plus rien à dire, c'est tout juste si l'on vous épuise, vous jette, vous délaisse rassasié ou non ! »

« Je restai étonné de découvrir qu'ils avaient entendu parler de mon pays, des compatriotes étaient déjà venus et comme moi, on les dévalisa de toutes leurs connaissances ! Mais comme ces gens savaient recevoir, ces vols de l'esprit s'effectuaient avec douceur et sans dégât notoire juste un grand harcèlement qui à force, au bout

de peu de jours, vous donne envie de quitter les lieux pour un repos salvateur et supplémentaire. Mais comme le voyage de retour idem à celui de l'arrivée s'avérera bien long, il me faudra user de hardiesse pour espérer garder un peu de mes souvenirs et parvenir à me défatiguer encore un peu avant le départ inévitable. L'abattement vient seulement de tout ça... »

« Au début, oh ! j'en étais flatté de tant de demandes à mon égard et des gentilleses de ces dames à mon endroit : je me suis pris pour ce "conteur" merveilleux des légendes de mon enfance ; puis ce fut peu à peu des éreintements, après les soirs interminables à raconter et expliquer, après les interrogatoires et leurs étonnements naïfs peut-être ; mais non, je comprends maintenant qu'ils ont piégé ma mémoire pour qu'elle se déverse comme dans un entonnoir. J'ai cru y perdre l'espoir de retrouver les miens. »

Que de questionnements ? Où demeurait donc ce peuple étrange, et pourquoi sollicitait-il tant leurs visiteurs jusqu'à l'épuisement ? Les autres récits apparaissaient plus brefs, mais plus précis quant à la situation d'une tribu probablement la même et le fragment d'écriture semblait bien plus récent :

« C'était un peuple peut-être pouilleux au temps des crues et des pêches folles où l'on n'a pas le loisir des attentes, tout va si vite pendant ces moments-là. »

« Que l'on ne les trouve pas encore aujourd'hui, observés ou vus du ciel ou très difficilement, les bâtisses creusées à même le sol, face à la berge, demeureraient si disparates et n'offraient au regard que des rochers mal ordonnés le long du fleuve ; des rives "attunameché", c'est ainsi qu'ils nomment leur façon d'agencer les habitations au bord de l'eau. »

On en savait un peu plus dorénavant, un fleuve, des berges, un lieu ? Les derniers récits répétaient les mêmes interrogations des premiers, tout en abordant les demandes étouffantes d'un peuple décidément bien curieux ?

« Qu'avait donc ce peuple de si attachant, pour que l'on y reste tout de même, sur leurs terres d'un seul tenant ? Auprès d'eux, j'ai relu

ma vie et vidé toute ma mémoire, attisant leur appétit maladif, ces questionnements incessants et réguliers. Chaque veillée, les soirs, devenait une épreuve à l'entendement, je leur révélais toute mon histoire, me laissant prendre au fait de tant parler de moi, comme jamais je ne fis auparavant, et certainement jamais plus ne referai. »

« Pendant ces moments, le monde semblait illusoire ; je tenais du bout de mes lèvres, tout un pan du savoir des hommes, où parfois à court d'idées, nous devions bien inventer quand le trou béant de mes ignorances me frappait à la figure des imaginations rances. C'était pour déterminer si j'avais de l'audace, ma cervelle me jouait de ces tours comme une garce. Comment un peuple si seul peut-il à ce point aimer entendre la parole des autres, nous écouter nous raconter, notre voix exhibée jusqu'à l'ivresse ? »

Et puis ce texte écrit si petit, elle usa d'une loupe pour le déchiffrer totalement, il dénotait aussi un peu du reste, elle lui lut en lui montrant ce qui fut traduit :

« Homme, vois-tu, quand je fus épuisé de tant avancer, la nuit m'obligea à me reposer, près d'une rivière presque desséchée. Des ramasseurs de coquillages m'ont débusqué au début du jour, j'ai salué leur venue ; puis guidé jusqu'à leur abri, j'ai pu y boire et restaurer ma personne de mangements qu'ils m'offrirent. Les habitants du village se révélaient très curieux de moi et je n'ai pas pu répondre à leurs questionnements répétés. Je leur décrivais alors un peu de mon abstinence et la recherche d'un refuge tranquille et de ma fatigue, ne sachant quoi dire de plus de moi ; ils m'ont laissé le temps d'un repos et du silence. Dès le matin, des enfants sont venus me dire bonjour et puis ont crié tous en chœur : "raconte-nous une histoire ! ; amuse-nous de ton histoire ! ; parle-nous de ta mémoire !" Mais, tant de rires joyeux me donnèrent des larmes aux yeux ; moi qui ne souhaitais plus entendre ma voix, j'en demeurais tout effrayé... Puis, arriva à mon aide, un adulte, qui d'un geste, fit fuir les bambins, pour m'apaiser. Je lui précisais simplement ma gêne : "Ah monsieur ! je ne pourrais rester, j'ai dédié ma vie au silence et vous me réclamez trop de paroles face à mon abstinence ; je ne trouve plus quoi en penser." Il m'a répondu aussitôt : "eh bien,

ne dis plus ! Sais-tu écrire, ce serait une bonne chose ?” Tout surpris de sa demande et [...] »

La suite apparaissait illisible, en grande partie abîmée par les ans... Tout cela lui rappela le récit de l'errant écharpé rencontré il y a peu, les deux récits avaient de troublantes similitudes... Parlait-on du même peuple ? Il se met à rêver de ces élans si particuliers qu'ils ont à vous dépouiller la mémoire comme une manière offerte à leur détresse les soirs, quand ils doivent attendre le jour et que l'ennui y est évité à cause de leur invité ainsi dévalisé.

Enfin, un autre récit curieux, griffonné dans une langue occidentale sur un carnet de voyage :

« N'ayant pas la maîtrise de la langue de l'autre et cela réciproquement, nous ne nous comprenions pas au moment des au revoir (mais le cœur y était), et les deux fois où je fus venu ils me disaient toujours... ils me parlaient d'un "nirvana intrigua, nīpana" d'un "dréga" ou d'un "dega" je ne sais, je ne comprenais pas... C'était peut-être un au revoir (dans), un rite traditionnel, je ne savais quoi leur (alors) répondre à travers une poignée de main ou une embrassade, s'il en fut une je ne me souviens pas ! Mais, l'instant de cette sorte de cérémonielle de l'au revoir, du salut, de l'adieu, ça, je ne m'en souviens, car à chaque fois les mêmes mots reviennent comme un rite. Ils disaient "Īpanne à na... nana ipa nana é" beaucoup de "à" après... "dédre, degré... déga..." je ne sais (plus) ? mais ils insistaient toujours, ils se répétaient, ajoutaient d'autres termes dont j'ai oublié le détour ; il faudrait que je revienne (retourne là-bas) pour mieux apprendre d'eux, mais maintenant je suis trop vieux... Donc ces dernières émotions, donc ces derniers mots ne furent que ceux d'un adieu, c'est ainsi que l'on part avec des regrets, ceux de ne pas avoir compris ce qu'ils disaient en toutes choses ; j'aurais dû passer mon temps plus à l'étude d'eux, pour mieux les comprendre en effet, et ne pas se méprendre, mais c'est trop tard, c'est trop tard maintenant... »

Le temps où l'on apprend, où l'on s'oublie,
où l'on ne parle plus de lui,
où il cesse un temps se soucie de soi...

Il ne me raconta pas beaucoup du temps de ses études, ces instants passés dans cet « univers cité nulle part ». Eh, peut-être qu'il l'eut inventé pour ajouter une ironie de mots venue de nulle part ? Il se devait d'imaginer tout ou rien à la fois, et dans cette histoire-ci, d'avoir étudié tant on ne sait quoi, on ne sait trop qui... sauf peut-être avec ce vieux savant auprès duquel il s'ingénia à explorer les choses de la vie ; ce dernier lui imprégna toute une philosophie dont il prit ce qu'il voulut, ce qu'il put, ce n'était pas le moindre vœu. Et de tout cela, quelle part de plus aurait pu lui plaire ?

...

Ces racontements là où l'on ne parle plus de lui, où on l'oublie, se trouvent en « deuxièmement » et « troisièmement », lire :

—> 2. « petit chemin » magique au fond des bois

—> 3. « singes savants » univers cité nulle part, savant fou, etc.

...

31. *sensations d'une modestie ambiguë*

Dans l'eau,
mille éclats
renvoyés à la lune !

à quoi bon ?

C'était un soir justement ; au temps de sa jeunesse, après un repas d'aise entre relations de son âge, le sachant porté sur les bavardages philosophiques, et du sens de la vie, en avoir une idée dégourdie, les femmes organisèrent une rencontre avec un semblable, tout aussi féru de ces paroles-là. Dans la pénombre, ils plaisantaient de tout et de rien, autour de verres remplis d'alcool. On l'amena à se dévoiler et prendre parti pour un concept, qu'il se fâche un peu pour voir... D'habitude, si enclin à débattre, pour une polémique, une contradiction, il fit, là, mauvaise impression, restait fade et sans attrait, c'était curieux. Il ne désirait plus adopter une quelconque sentence ni un verdict définitif. Mais qu'avait-il perdu, de sa hargne, de ses outrages, de ses emportements, qui ravissaient ceux qui voulaient entendre, des mots, autrement ? Non, des gens l'ont trop vexé, il n'en peut plus de ces contrarié-

tés ; jeune pourtant il est fatigué, il désire maintenant se reposer, estime que la vie l'ébrèche si souvent, qu'il en devient maussade et sans rien dire de tout cela, il s'affadit jusqu'au bout de ses bras... De quoi parlaient-ils déjà, on n'en sait plus rien et cela n'a pas d'importance ; c'est l'aspect péremptoire de son discours qui coupait court à toutes évolutions. À chaque point de vue, il mettait en doute toute conclusion et abattait à la fin de la discussion, des expressions particulièrement rédhibitoires, comme « à quoi bon ? » L'auditoire en restait un peu déboussolé. Pourquoi donc se conduisait-il ainsi ? Alors qu'on attendait sa verve, souhaitant le voir jaillir et déposer un concept auquel on pourrait s'opposer, rire ou quémander de nouveaux dires ; aurait-on désiré qu'il illumine ce moment, que l'on n'eût pas agi autrement ? Voulait-on le ridiculiser ? Essayait-on de le tester ? Non, rien, il coupait court à chaque expression, si bien que la veillée s'acheva dans une grande déception, chacun estimant avoir manqué quelque chose. Ce soir-là, nul ne refit le monde, le cœur n'y était plus.

Il expérimenta bien un temps l'entreprise, le patronat, le fait de diriger, de commander une équipe de gens qui travaille à son compte, le sien ; il expérimenta cela et en fut mécontent du résultat, cela ne l'émouvait pas, cela ne l'intéressait pas de diriger, de commander des gens, il ne s'y retrouvait pas ; « à quoi bon ? » répétait-il toujours et ~~disaient-ils~~ tout le temps !

à cette question, de la renommée...

il répondait tout autant constamment : « à quoi bon ? » Autant, il aurait à dire dans la perversion à monétiser celle-ci, pour en vivre simplement ; sans se douter, apparemment, que beaucoup surnagent eux-mêmes dans un système exclusif où la finance devient un pouvoir en soi, s'en évader semble impossible ! Et d'ajouter : « Je reste effaré que l'on arrive plus, de nos jours, à raisonner en dehors de ce système sclérosé et délétère ; aujourd'hui, raconter ce que je dis, il faudra oser parce qu'on vous crachera à la gueule ! Eh, nul ne sait le défaire cet agencement communément admis des hommes, il est considéré comme inévitable, en somme ! »

Et de rajouter « je ne me suis senti d'aucune caste ; jamais ! Je me suis toujours perçu à côté en dehors, décalé, d'aucun bord, d'aucun parti,

d'aucune foi, d'une indépendance irrémédiablement égoïste, sans vraiment affirmer que je n'échangeais rien avec mes semblables, sur le plan des idées ou des manières de vivre ; par moments, il fallait bien partager, ne serait-ce qu'une nourriture, un bien, pour un peu de sociabilité, mais pour le reste, il me faut bien l'avouer, j'ai bien du mal à collaborer... Je ne sais quel processus a élaboré en moi une pareille détermination, une pareille façon d'être, c'est étrange tout de même ces façons-là ? »

Parce que sa vie allait à l'encontre de tout, il n'avait plus d'amis, en avait-il déjà eu ? Et ça le comprenait-il, cela avait-il un sens au fond de lui ; il ne savait ? Il apparaissait trop délétère envers les autres et cela suscitait peu d'espoir qu'il aille un jour des familiers ; son existence vivante se montrait trop révoltée pour atteindre un jour une quelconque fraternité.

son rêve...

(en marchant)

Mais quel était-il son rêve, son grand idéal, son imaginaire un peu désuet, certes ? Son bel imaginaire, tout ce qu'il aurait eu envie de vivre, de belles choses, au firmament de ses idées, dans une compréhension excellente, côtoyer des gens exceptionnels, côtoyer un monde qui le prendrait sous son aile, côtoyer de la vie sensationnelle, côtoyer l'éternité qui subsiste dans cet univers, ne pas s'en laisser égarer, abuser, jusqu'à outrepasser mille raisons, qu'il ne s'expliquerait pas, ne saisirait pas, ne percevrait pas ; il ne sait pas vraiment quel sens y mettre à tout cela ; à la pensée de côtoyer de telles entités, de telles personnalités (peut-être, ces dernières ne devraient pas être humaines, ne leur laissons pas à eux seuls toute exclusivité, devait-il satisfaire une curiosité au plus profond de lui-même, remonter à la source de toute envie même ?), ce qu'il ressentait résonnait comme l'expression la plus ultime qui soit ; il veut éprouver de gentilles situations, avec des êtres bien intentionnés, ne pas guerroyer, ne pas s'engueuler, et trouver un quelconque plaisir à persister ici, ne serait-ce qu'un temps un moment, un ou deux jours heureux ; cette idée, il l'ébauche dans quelques rêves, dans celui-là qui parcourra le plus beau de ses songes, puisqu'il en réclamerait un, que ce soit toi qui le lises au moins, celui-là. Oh ! Je sais,

vous diriez de sa grande naïveté, que tout ce qu'il décrit là n'existe pas, n'existera pas, ne peut exister totalement ; élaborons alors d'exceptionnels instants pour que cela se produise, comme dans un enchantement ; serait-ce sa seule croyance à vouloir tant désirer cet enchantement qui lui surviendrait d'une façon inaccoutumée, rencontrant un « être ultime », qui l'amènera à partager ce que ses sens n'ont pas encore découvert ?

Oui ! il rêvait de cela, se posant perpétuellement cette question, « cela viendra-t-il ? », cet émerveillement des perceptions, des discernements d'une joie simplement éprouvée, une joie, ne serait-ce qu'une minute, une heure, qu'une journée, peut-être est-ce trop demandé ? Ce contentement, tout être est en droit de le quémander, de l'ambitionner, et d'agir en conséquence pour que cela lui arrive, de s'y préparer, de faire en sorte que cela vienne ! Voyez-vous, ces choses, en fait, s'avèrent très dépouillées dans son entendement ; il s'élabore les plus rudimentaires expressions qu'un être puisse souhaiter, ces désirs ne paraissent pas énormes, ils restent certes à la mesure de son attermoisement, mais qu'importe, où qu'il aille, quoiqu'il advienne son sort est livré à des incertitudes qu'il ne sait pas forcément maîtriser ; il ne s'y retrouve pas dans ce voyageur qui se prélasserait... Il ne se voit pas dans la peau de ce voyageur qui voudrait coloniser tout cela, tous ces sens-là. Non ! Ce n'est qu'un amateur, un passant de hasard qui s'égare, dans quelques contrées imaginaires, dans d'improbables mouvements de la pensée ; que par sensibilité, ces mots qui vous viennent vous font comprendre, engendrer, dépasser, outrepasser ; de tous ces qualificatifs qu'il égrène, il essaye de vous dire, de nous dire : « le plus simple que l'on puisse vivre, ce sont ces minutes impromptues qui nous arrivent par bribes, par instants, sans prévenir, au hasard de nos déambulations ça porte un nom... » ; ce que nous disperserions par mégarde, pour le bonheur du partage, et de ces perceptions, quand on passe auprès d'un arbre, plusieurs fois centenaire, comme ici en ce moment, et que, d'une main frêle, l'on veuille le toucher par sympathie, lui amener un : « salut ! c'est moi que v'là ! » Que nous répondra-t-il ce grand notable des forêts qui nous dépasse tant ? Et retirant ses doigts, il sent une légère sensation, infime, fugitive, venue de l'être si vaste pour la personne qu'il incarne ; et marchant un peu plus loin, il rencontre son voisin, le frère

de celui-là qu'il frôla, le salut de même, puis se dit qu'on reste bien petit tout de même, à côté de ces deux-là... Maintenant, que traversons-nous, ah... cette allée incertaine, que trouvera-t-il au bout du chemin ; il ne sait pas encore, et il se tait, au moins pendant son arrivée quelque chose adviendra inexorable, impalpable aussi, mais bientôt, bientôt il verra...

Sur le sol, quelques limaces passent, entre les scarabées occupés à déchiqueter quelques décompositions, entre les mousses, entre les feuilles ; au loin, on entend le murmure des carrioles carrossées de fer avancer sur des voies bitumées noires, elles se croisent et s'éloignent par moments... l'agitation d'un monde en perpétuel avancement !

...

Ce récit est relié à d'autres racontements, lire :

→ 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 148. idéal onirique, rencontrer les belles personnes & bonnes ou belles personnes

...

il aimait bien perdre...

« Ah, perdre ! quand l'autre aboie ; quelle délectation de le voir éructer ainsi sa joie vainqueur ! », disait-il d'un ton ironique.

À propos des agréments des jeux, effectivement il aimait bien perdre pour leur faire plaisir, se laisser battre à un divertissement trivial, peu importe lequel, là où il n'avait d'ailleurs aucune envie ni de l'échec ni de la victoire, mais seulement s'occuper, histoire de ne pas s'ennuyer auprès d'eux.

Par conséquent, ironie du sort, les regarder tant désirer « gagner » on ne sait quoi, sinon à apparaître le premier, quête d'absolu qui le fait s'interroger sur ce plaisir-là, l'intéresse plus que de vaincre lui-même ; à ses yeux, ces triomphes restaient assez « futiles », « ah ! j'ai gagné à la course », oui et alors ? Il n'en percevait toujours pas la finalité et n'exultait à aucune joie inavouée pour une hypothétique réussite ; et d'ailleurs pour quelle raison contre qui, pour la gloire, pour épater les filles ? Et puis après... Il n'y trouvait là vraiment aucune quelconque jouissance. Même, ce terme de « gagnant » lui semblait d'une indécence incalculable, il estimait cette convoitise comme liée à nos ori-

gines ; si à l'époque, cela avait un sens et s'exprimait en quelques basses nécessités de survivance ancestrale, nous la voyons maintenant évoluer vers cette exacerbation de l'allégresse, oh ! cette joie « gagnieuse » des triomphateurs, oublieux des perdants couverts de honte, comme s'il fallait perpétuellement vaincre à tout prix ; un besoin primaire du muscle, mais de l'esprit là-dedans, il n'en trouvait guère qui le réjouisse ni lui apporte une quelconque élévation d'âme, quelle qu'elle soit.

À côté de ces victoires futiles à ses yeux, l'esprit moqueur, il désire ajouter d'autres sibyllins mots ; par exemple, ces recherches de performance, il les voit comme un égarement de trop ; dans ce sport (ou art) idiot du dépassement de soi, il voudrait pouvoir y trouver une ultime substance, la plus profonde en soi, une honnêteté, une sincérité, ce qui fait de toi un vivant et non un « performeur », car cela ne flatte que ton ego. Et n'arrive qu'à conclure que cet appétit de virtuosité ne représente pas ce détachement ni cette abnégation tant souhaitée, c'est l'inverse, une perte de temps, une divagation parmi d'autres, « une exploration futile d'une vie, qui se fourvoie dans une exaltation d'enfant qui désire la lune », comme le lui disait si bien le vieux professeur...

parfois il s'isolait

Pendant des rassemblements amicaux, parfois s'isolait un temps suffisant afin de discerner le moment où l'on s'inquiéterait de son absence pour qu'on le cherche, il se cachait comme ça exprès pour provoquer cette question de sa présence, il se disait « avait-elle un intérêt ? » Il désirait savoir s'il existait auprès des autres, si cela avait de l'intérêt d'exister ainsi, il y trouvait là comme un **affect démuni** qui le traversait comme un ennemi ! C'est comme de l'utilité d'être là ou pas là qu'il existe ou qu'il n'existe pas, il demeurait dans cette perplexité fréquemment, comme un ronronnement au creux de sa petite tête innocente et niaise, cela le tracassait, cette sensation indécrottable revenait perpétuellement en lui.

...

L'expression de tous ces sens est abordée à nouveau plus tard, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 2 : 78. sensations

...

32. *sedatio*

Rappelle-t'en, tu disais, « il s'essaye (toujours et encore) aux discours, à partir des idéaux humanistes de sa maigre expérience, lus dans quelques livres au hasard des rencontres fortuites, ou alors chez les bouquinistes... » ; tu insistas tant, à le décrire ainsi : « avouons-le pour lui, il n'en comprend pas toutes les saveurs de ces savoirs intenses à ses yeux éblouis ; lui qui n'a pas davantage vécu l'idylle... »

À sa mémoire reviennent les paroles de ce vieillard entendu sur le patio d'une ruine très antique, il faisait un rêve (c'est son imaginaire qui parle) ; des phrases étonnantes, par leurs simplicités, de la sonorité grave et charismatique de cette voix, qui lui apportaient des mots nouveaux, propices à la réflexion, il estima au premier abord son expression bien naïve, il ne put s'empêcher d'en rire ; mais bien vite, il y trouva de quoi méditer les autres jours, comme, « Goûter à cette joie du peu, car de trop posséder vous mène vers cette misère du cœur, cette misère de l'esprit... » Et puis encore, « Ne se contenter de presque rien, que cela en devienne une ascèse... » Et aussi, prenant goût à ces maximes, allant un tantinet plus loin dans le discours, il conçoit des variations, « imaginerez-vous ce raffinement du peu, de cette ultime ascèse à se satisfaire du strict nécessaire ; appréciez-les, ces moments où l'on goûte à cela, de posséder si peu, par-devers soi, qu'ils puissent vous faire comprendre la forte teneur des choses essentielles à votre vie et de son contentement ; y voyez-vous la misère ou un épanouissement ? » De nouveaux propos lui viennent en tête, provenant d'autres penseurs, des temps anciens, à travers la voix d'un comédien, récitant cela, il ne se souvenait plus très bien... « En toute chose, trouver la juste mesure, le meilleur équilibre, ce qui suscite harmonie et idéal rendu, qu'il se peut du moment, ainsi fait... » Non, cela ne va pas, il cherche encore... peut-être, en y ajoutant beaucoup, à la phrase, des détails pédants ? « Trouver la juste mesure, le meilleur équilibre, du mieux que l'on puisse élaborer, n'y déceler plus aucune autre manière, obtenir que l'aplomb donné ici, soit le bon, à cet instant précis ; et que peut-être demain comme ce le fut hier, ou dans deux mois, des années plus tard, cette même chose puisse un jour être rompue, ne devenant plus irréprochable ; nous devons alors de nouveau rechercher le parfait balancement, une nouvelle et adéquate harmonie, éternellement à

refaire ; que nous n'ayons jamais à en terminer avec l'idéale façon de mettre... qu'elle ne demeure pas définitive et ne pas nous en satisfaire ? »

Enfin, parce qu'il en produit toujours trop, encore aujourd'hui, me permettez-vous, pour conclure en dehors de lui, de remémorer cette simple souvenance, qui abrège nos souffrances, « Sans cesse, sur le métier remettez votre ouvrage, c'est ainsi que l'on progresse... »

ressassement d'une fuite...

Nous disions, donc de toutes ces belles paroles, ces beaux principes, ces idéaux, il n'en pratiquait guère, il était perdu à tant en élaborer dans son quotidien, alors il a commencé des expériences, de là, elles sont nées comme un début au reste de sa vie. Oui ! il a toujours eu la soif des apprentissages et désirerait bien plus encore, oui ! cette pensée l'obsède assidûment ; tenter des accomplissements est sa requête et voit dans le profil heureux de sa tête, des aventures, qu'au jour il médite, pour les mettre au bout de ses pas ; mais, il doit finir son temps des études, régulièrement, il peaufine ses écrits, refait sans relâche...

La vie n'en avait pas fini avec lui, comme il ne rêvait que d'une musique, il n'avait que des mots pour seule sonorité, alors il tenta de les utiliser et peaufina sa propre mélodie, comme son vieux poème, sa « fuite sauvage » qui sans cesse l'entête, il veut remédier à ses imperfections, étendre son discours en versifiant ses détours. Regardez, il est fier de nous montrer son travail, ne vous moquez pas !

Il s'essayait à parfaire son poème en l'exprimant au-devant des autres, probablement tentait-il lui aussi une performance à éprouver, en éructant au-delà de la mêlée, sa futile poésie ? Le voyez-vous désolé de n'y comprendre rien à cette idée de la renommée ?

Une fuite sauvage s'écoule dans la plaine
troupe hardie au sens vif gronde de son souffle
s'y transportent tapage et brumeuses graines
il brûle du vent dans l'arène certes l'avancée qui enfle.

À pareille destinée, le sentir en haleine
des bavures descendent, tirées au fil du vent

la bouche se glisse de lambeaux mêlés de peines
en sueurs qui vous viennent tout autant.

Comme ils crament à leur vue et détalent bruyants
vous pousse agile et tête nue au rythme fier
des chemins bien déjà au temps jadis parcourant
où tout à l'infini rayonne à la brille lumière.

Se dessinent des teintes aux aspects navrés
comme pique et rase pousse en font un spectacle joyeux
ces dures terres aux autres formes jaune brûlure nacrée
de brunes tellures crachent la vérité des sols occupés c'est peu !

Malgré Alcor, style et sombre tort...

Il devait s'y attendre, un rire à la noix, gras et sec comme l'amande l'interrompt... Oui, il doit finir son temps des apprentissages, devenir moins idiot qu'il ne l'est, de ça, il le sait ; vous ne comprenez pas pourquoi il s'extasie tant d'un poème si boursoufflé, alors comme vous ricanez de cette bagatelle, l'ayant vexé, redoutez qu'il s'enferme dans sa chambre ; cette humeur lui redonne le goût d'une nouvelle exploration et voilà, maintenant une thèse audacieuse s'insinue dans sa tête et l'énerve assez... Très certainement, vous aurez à entendre son ruminement exacerbé.

Parfois, au détour de ses recherches infructueuses il lâchait ces mots désolés :

- › Vous savez « l'exceptionnel ! », c'est à deux doigts du rien ; je demeure à un quart, un tiers de cela, l'ouvrage ne se tiendra que quand j'aurai tout donné, sinon il ne produira rien de bon ; hélas ! lorsqu'on sacrifie tout, à la fin, tant épuisé je deviendrai, qu'un geste restera à accomplir pour achever le tracas d'une vie sans attrait, je le réaliserai...

Je le vois bien, vous vous agacez encore, à l'entendre ainsi gémir, cela vous amène à comprendre que s'il en produit tant, de ses mots tapageurs, c'est pour vous montrer, comme un enfant, « qu'il sait écrire ! » Puis, qu'il attend de vous comme une reconnaissance ; c'est cela que vous pensez de lui n'est-ce pas ?

Mais voilà, l'illusion est permise, de reconnaissance, il en a déjà subi l'arrogance, des plus fortunés que lui ; en échange, il reçut des cailloux, de ces mots justement, si rocailleux, qui vous donnèrent l'utopie d'un présage ou deux, des engueulades, des remontrances et puis aussi des rires que l'on décoche à propos de lui, sur un ton clair, une façon moqueuse de le dépeindre ; vous avez outrepassé sa foi, c'est pour cela qu'il méprise cette reconnaissance si facile ! Non, il n'est plus cet enfant rêveur désirant écrire un vaste roman qu'il ne saurait décrire, il a dépassé tout cela, il demeure dans le fruit de ma voix, moi l'auteur de son dit je dois bien l'admettre, qu'il y règne avec un certain dépit, d'ailleurs je n'ose contrarier sa prose, même quand il augure d'une pause.

33. *et completis studiis*

« Curieux de tout, terminant les savantes études données à son crâne, empêtré par ces terribles incertitudes, où crèvent les tenants de votre attitude ; maintenant, rassasié des sciences acquises, ceux venus des dehors de son cervical intérieur, la mine encore réjouie, les élans soudains et brefs des jeux d'enfance repris et puis d'autres ne lui apporte plus aucune aide ; mis à l'épreuve par ses semblables, lui se prépare peu à peu et évoque une thèse, il sent qu'un vent l'appelle à parcourir les lointains horizons ! »

et tu voudrais
que je lise tes ratures...

jour de thèse

Dans les fracas de son crâne, un souci s'insinue et l'agite assez, alors il délire pour ne pas y penser, laissez ! Cela va passer...

« J'ai vu ma raison vaciller sous le joug des prêcheurs moqueurs et improbables, mon ennui. J'ai vu et bu. J'ai vu et lu et me suis enfui effrayé. L'étude, je l'ai trouvée trop austère à cause de certains maîtres de chaire, devenus si peu des pédagogues, en fait, de cyniques orateurs, oui ! trop attachés aux horaires bureaucratiques, sauf peut-être le plus fou d'entre eux... Pas bien malin, j'ai couru au-delà des salles, sous le soleil, puis la pluie enfin, jusqu'au moment propice, inévitable, de l'ennui revenu et qui fait chanter ! Les fossoyeurs arrivent et je m'épar-

pille. »

Il se place devant son auditoire et dans sa cervelle audacieuse trie encore des idées mal classées, c'est qu'il prétend toutes les connaître à force, tant elles furent dites, renifflées, aboyées, dans les salons et les foires maintes fois fréquentés ; c'était un entêté !

« Votre discours, il doit rester inné, c'est votre façon de respirer, c'est votre manière d'être, vous n'avez pas à l'inventer, si vous optez pour cette pratique, on verra que vous avez triché ! »

À cause de cette affirmation péremptoire, cette forte tête refusa alors d'en écrire la moindre ligne ; ni sur des papiers mal agencés la veille qu'il aurait un peu froissés comme à son habitude ; ni qu'il les eût dictés à une machine qui les aurait mémorisés. Hier, une aube sale l'avait embrassé et encore, de cela, il est tout embarrassé ; ses cheveux produisaient des pirouettes sous la lumière des zones décontractées de son front, tout intimidé du grand jour ; c'est maintenant qu'il doit parler, des hommes, aux têtes remplies d'académiques idées, sont là pour l'entendre et juger de son éloquence ; aidons-le en apportant le silence à son premier trac...

(Nous nous trouvons devant un jury incertain, on ne sait si cela fut, lui témoigne que oui, mais nul n'a dit où cela se passa ? Il est probable que d'austères censeurs en firent disparaître les traces, de la scène, pour que l'on ne leur inflige aucune réprimande ni n'altère le mérite du lieu, si tant est qu'il eût vraiment existé ici ou ailleurs ?)

34. *plaidoyer pour une thèse érudite et méchante*

(son ton se veut docte, il s'en trouve maladroit.)

- › À propos de l'expression : « Tout ça, c'est du flan, c'est du style ! », que l'on jette à la figure des auteurs, comme ça, par on ne sait quelle courtoisie et sans aucune délicatesse... oui, mais que ferions-nous sans ce style ? C'est tout à fait cela... mais il demeure gangrené par un satané besoin de recherche « l'inspiration ! », alors le style c'est tout ce qu'il a ; c'est aussi, comment trouver la manière d'écrire son testament, c'est la note ultime où tout deviendrait le sujet, ce besoin inexplicable d'éprouver quelque chose à dire ; c'est sa marque de fabrique, son imaginaire désuet dans une idéalisation

où il se demande « comment finir » la phrase...

- › Au sujet de l'auteur et de son style : mais c'est tout ce qu'il lui reste, enfin, une dernière façon de mettre, une touche finale au tableau laissée là, pour faire place à ce qui va naître, de toute vie, de toute mort, du plus profond de cette terre honnie ou adorée, que l'on jette ou que l'on reprenne, il en revient toujours les mêmes choses : cette vivante extase, de l'esprit les pires moments de son éveil où, navré, il entend tout, comprend tout, ressent tout, de nous, de vous, d'elle et de lui... Et puis d'ailleurs, on s'en fout...

(Il s'agace de lui-même, feint de partir, mais revient et reprend.)

- › Son inspiration : une myriade de mots tapageurs inondent son âme ; faible ? Que deviendrait-il s'il n'en tirait pas toute sa force, pour mieux rebondir à cet élan qui vient du cœur ? Il hait n'aime ni ne jouit de l'existence ni d'un autre lui ni du désir. Las ou enjoué, il suscite à l'aide d'une figure, ce style, à l'embrassade des allées, sur l'esplanade de ses idées, les ôte, les jette ou les remet, peu importe ; voire qu'il les remplace, à tout moment, « il ne voudrait peut-être pas avoir eu envie de naître ? » Se trouvant misérable le jour et puis joyeux des nuits, l'instant d'après, s'éprendre d'une musique, d'un visage, d'une « madone », avoir un penchant, une simplicité dans la vie, se sentir utile, être apprécié, suivre son instinct ; vomir le monde, ne plus le comprendre et mettre une fin à ce que deviennent ces pirouettes, dans ce « style » qui l'inonde et l'appelle au large ; alors sur la mer, voyant des côtes, il émerge enfin, ameute les lointains, dans une engueulade avec le « créateur » ; pour la forme et pour du « style » encore une fois, il veut y perdre son âme...
- › C'est comme l'écriture, elle nourrit parfois cette mécanique ; elle s'écoule en prenant au cerveau, à travers un mouvement du bout des doigts, ce remuement systématique de la plume, de la bille, du clavier à lettres tapoté assidûment, sans savoir pourquoi tout ce qui nous vient s'inscrit là, sur ce support de papier, cette gourmandise immodérée pour des sensations intellectualisées (vilain terme) par des mots envahissants, au baratin insistant ; mais quand donc cessera cela, cet exercice pour du style, à mettre et démettre les idées ? Puis flirter avec des insanités et parfois avec un air de défi sur l'en-

tendement, vomir la pire des satiétés.

(Puis, dans sa parole, s'ingénie une montée lyrique qui le porte ; ça y est, il a trouvé son rythme, inspiré de lectures idéales, se retrouve à nouveau « grand comédien » et peut oser voir la scène !)

- › L'intonation dans la voix, la petite inflexion qui rend fou de vous ; cette tonalité idolâtre, ce dédoublement de votre être, cette schizophrénie consciente, ajoute au génie littéraire, s'il en est un, cette imprégnation qu'ont les personnages du récit, sur vous-même, l'embrume, le déshonore, et puis l'oblitére enfin pour tourner la page ; puis fonde aux entournares des messes basses qui rasent les murs, des incongruités imaginées par des fesse-mathieux de mauvais augure.
- › C'est vrai que certains jours, après vous être émerveillé d'un écrit nouveau, vous vous étonnez, ravi d'y avoir rencontré là l'ultime parole dans sa plus juste sonorité, fière de cette allure que l'on donne à un contentement de peu. Puis au lendemain, peut-être encore, un jour ou deux, relisant cela pour la joie, la retrouver cette idylle à peine déflorée, s'en trouver fort dépourvu ; cette parole que l'on a crue miraculeusement parfaite s'avérait nulle, médiocre ou tout bonnement mauvaise. Alors s'emmêlent, d'un moral déprimé, des solutions irrésolues ; devrions-nous éprouver d'autres idées, abandonner ici le vestige détrôné, la page manuscrite du rêve, pour qu'elle s'envole ? Après plein de nouveaux jours où passe la rancœur du désamour pour une gaieté facile de toujours, « laissons mûrir, voilà ! » ai-je dit à mon tour. Puis le temps a fait son affaire ; un matin d'un bon réveil, en relisant cet écrit-là, par hasard, sans plaisir ni méprise, on finit par n'y trouver que peu de défauts, on ne l'estime pas si mauvais, ainsi on l'arrange avec la froideur d'un correcteur qui s'y colle ; enlève, ajoute ou barre ce qui détonne ; on le soumet à une dernière lecture, cette fois neutre et sévère, pour s'entendre dire, « et bien, ce n'est pas si mal ! » ; ou encore, malgré tous les efforts, admettre enfin que d'aucuns mieux, on n'en eut été capable.
- › Puis par moments, vous vous étonnez d'avoir une discussion avec vous-même. Sur cette manière de voir les choses, ce que vous avez exprimé dans vos écrits, au moment où vous réfléchissez, vous vous

en trouvez plus intelligent, au sommet d'un art. Puis quand vous débattiez avec autrui, cette affirmation est battue en brèche, par des contradictions, qui ne vous apparaissaient pas dans la solitude de vos rédactions. Vous êtes confronté à des propos extérieurs à ceux de votre cerveau, ces idées divergentes vous obligent à réviser votre position. Là, à cet instant, vous avez évolué à cause d'une pensée étrangère à vous-même et cela vous a fait du bien et remis un peu d'ordre dans votre perception du monde, dit différemment, relativise vos arguments, les rendant moins péremptoires. Je connais tout cela et parfois m'en écarte sans que je le veuille ni ne le souhaite vraiment ; c'est au sommet de mon écueil, rognant mes désirs les plus fous pour éviter une dérive vers je ne sais quoi, où que je corrige, pour devenir un peu plus doux. C'est cela le terrible apprentissage, qu'il provient en partie d'autrui, c'est certain ; mais en fait, vous le savez bien, si un enseignement se produit, c'est en vous-même qu'il se réalise ; curieux paradoxe, me préciseriez-vous, c'est toujours ainsi ; mais j'insiste, sur la petite subtilité qui me vient à l'esprit, peut-être demeure-t-elle inusitée, qu'importe, je vais vous la raconter ; d'apprentissage, je vous parlais, il ne peut se manifester qu'en vous-même, comme un écho, un ressassement, un effet d'entraînement, une vis sans fin, un écoulement, décortiqué à l'extrême jusqu'à la formation en dehors de tout extérieur, au fond de votre crâne, de ce dé clic amené quand vous avez enfin introduit la bonne clé, la suprême assertion qui vous donne un peu d'âme, et d'abnégation, vous avez appris, plus que toute autre chose, d'un éveil, le vôtre !

- › La nature aurait-elle arrangé un mécanisme nouveau, insinué une réplique à votre entendement, comme dire qu'il fait beau ? Qu'en saura-t-elle un jour de cela, la matière grise qui croupit dans votre cerveau ?

(Après un long silence où il réfléchit à ce qu'il vient de dire, il reprend, interrogatif.)

- › Ce qui vous vient du dedans de la tête, c'est quand même étrange, ces mots qui émergent comme cela, sans les avoir prémédités ; et vous arrivent des phrases, des sensations, que vous devez ensuite

transcrire, enregistrer d'une manière ou d'une autre, sur des supports divers ; c'est tout de même bizarre, ce qui vous vient en tête, des idées, des perceptions, aidées des senteurs, des bruits environnants, des souvenirs du passé vécu, des mémoires de l'ancien temps racontées jadis par les ancêtres ; et puis l'avenir qui ajoute des espoirs qu'il éveille, toutes les choses que l'on ignore et que l'on suscite, toutes ces choses qui vous submergent à point, ou qui vous désolent ; ou encore, vous êtes navré d'en arriver à cet impromptu, à cause d'une imagination pas bienvenue, au hasard d'une soirée, au travers d'une discussion désagréable, on s'en trouve à répliquer à l'intrus, des propos inaccoutumés ; c'est quand même bizarre, ce qui nous entête, on nomme ça l'intelligence, moi j'appelle ça des manigances, je ne demeure pas certain d'en être le maître, de posséder toutes les facultés suffisantes pour en comprendre toutes les subtilités ; des idées résurgentes m'ont prévenu, elles me disent aussi que c'est tout de même étrange, ces conceptions qui nous viennent dans la cervelle, et par là, parfois amènent une fête ou prélude à une autre, une défaite, c'est selon votre désir ; que le temps s'en mêle de ces manigances, de ces manières possiblement outrancières, alors peut-être qu'au fond de nous, se cache un pilote indistinct qui secrète un mal volontaire, il s'ingénie à nous adjoindre à toutes les sortes de misères, à nous provoquer à toutes les sortes de jeux, puis, au-dedans de nos têtes met des attaches, des lanières, desquelles on ne peut s'en détacher ; il reste tout de même étrange, ce jeu-là, est-ce même un amusement ; oh ! je n'en sais rien, mais une vague idée me dit de parfois prendre des distances avec toutes ces choses ; voilà que tu ne contrôles pas grand-chose, aucune forme ni variance ; rien, en fait ; tout cela n'est pas à toi, tu es bien seul, petit homme ; toi qui émerges de là-dedans, puis hors de ta tête, te laisses croire ou admettre que tu sois, le maître de rien du tout en somme.

- › C'est tout de même étrange, cette manière qui nous pousse à agir ; une infime voix interne qui te répète, « ah ! faisons ceci, faisons cela » ; elle s'ingénie à te démettre ou te soumettre à un quelconque meneur, qui ne souhaite pas forcément ton bien d'ailleurs, que tu désires devenir sa chose pour la dominer ou toi-même cherches à asservir autrui ; étrange petit jeu, léger, dérivatif de l'esprit qui nous

dit, qui nous dit, qui nous dit... ah ! je ne me souviens plus...

(Des rires dans la salle ! Cela le réconforte malgré son oubli ; son ton se prétend un peu moins docte, il commence à prendre de l'assurance, avec un parler moins maladroit.)

- › Une musique n'est morte que quand on ne la joue plus. Si elle vit dans les mémoires, c'est donc qu'elle vibre, qu'elle existe toujours, son chant résonne encore à qui voudra bien l'écouter ; peut-être que demain, inspirera celui-là, étonné d'entendre cet air qui détonne ? Laissez alors une trace pour qu'un être s'en éprenne, s'initie et comprenne qu'il doit poursuivre, qu'il soit tenu de la finir, cette partition interminable, multiple et prégnante, mélodique sensation des éternels recommencements...
- › Il faudrait écrire d'une manière épaufrée sur d'adroites lignes mitigées et être pédant, idée d'où l'on ne peut s'enfuir. Proposer un verdict édulcoré sur la façon de mettre les ardents entonnoirs à la poutre percée, en guise de haut-parleurs, pour qu'on l'écoute et ne pas passer outre... non... ça ne va pas...
- › Il faudrait écrire d'une manière écornée sur d'adroites lignes mitigées d'où l'on ne peut s'enfuir. Donner un verdict édulcoré sur la manière... non... non, encore moins...
- › Nous devrions rédiger les phrases sur des pages épaufrées d'avance, et effiler le verbe sur d'agiles sentiers à nuancer ; rester pédant absolument pour la forme, idée d'où l'on ne peut s'enfuir sans une remontrance. Exprimer un jugement savamment décrit, l'édulcorer ensuite, et argumenter sur la manière d'ajouter les ardents entonnoirs aux poutres percées, pour après édifier sa révolution, pour la frime, en guise de haut-parleur pour la belle écoute, on ne peut plus forte ; garder un dénigrement qui deviendrait futile, pour qu'on l'entende malgré tout, et ne pas passer outre la prétentieuse sentence pontifiante qui ne veut plus rien dire...

(Ah là ! l'envolée lyrique apparaît... bizarre ; ce qui irrite vivement quelques auditeurs, ils s'indignent et chuchotent : « vous vous rendez compte de ce qu'il dit des lettres, c'est n'importe quoi, c'est de la littérature bidon ! »)

- › Justement, à propos de « mettre » des mots à toutes choses, que trouve-t-on après ? C'est étonnant comme le cerveau bouillonne ; et quand il chauffe, il s'emballe d'idées des plus diverses qu'on ne peut arrêter, advient ensuite cette nécessaire écriture, d'annoter avant qu'on ne défaille ; y ajouter sans cesse son carburant mot à mot, sinon, il s'évade, ne vous laisse pas le temps de vous souvenir, de ce qu'il a exprimé, de ce qu'il pense, il va trop vite, transcrire devient illusoire parfois ; c'est étonnant encore, mon cerveau s'enflamme dès qu'il me demande ce travail...
- › Je sens votre ardeur quelque peu décontenancée ? Moi, je vous dis de ne pas vous en soucier, cela n'a pas beaucoup d'importance et maintenant, parce que je n'ai pas fini et que cela m'ennuie, mettons un point ici.

(Énérvé par les auditeurs, leurs manières, de leurs rôles, il quitte la salle sans un salut...)

L'auditoire demeura quelque peu surpris de la manière dont le sujet fut abordé, voire interloqué par le ton de l'orateur ; une sensation de malaise s'insinua progressivement dans toute l'assemblée, tout le long du discours, et le jury semblait embarrassé ; mais il hésita à l'interrompre tant la verve, la passion de ses mots supplantait la gêne, par on ne sait quelle futile grâce qui émana de lui ce jour-là et indistinctement acheva de séduire tout le monde ; on y voyait encore, finalement, après une journée très chargée, un sujet d'amusement et de détente qui enfin décripa l'atmosphère, tant et si bien que des rires contenus et des applaudissements ironiques ont fini par clore le spectacle.

Qu'advendra-t-il de sa thèse ? Nul ne le sait, il avait raconté tout cela pour avoir du panache, de l'entregent, du « savoir dire », se moquer aussi un peu de l'institution, mais de cela il n'en eût rien dit à qui que ce soit.

35. *thèse intéressante*

(un professeur s'approche de lui et entame une conversation très polie dans un dialogue qui semble hors du temps...)

- › Votre thèse nous apparaît intéressante, mais vous l'avez mise trop près des élans du cœur, elle vous disperse, ce qui nuit à sa précision,

sa clarté ; elle est fonction de vos humeurs, vous devriez vous en détacher un peu plus de ce que vous dites et de ce que vous accomplissez... Éprouvez-vous quelques amitiés envers des hommes de loi, d'un milieu politique ou quelconque ; connaissiez-vous quelques relations qui vous conseilleraient, pour aller vers des directions que vous suivriez ; essayez de vous rapprocher d'un seigneur, d'un maître que vous épauleriez, tentez cela, c'est un très bon apprentissage ; permettez que vous guide ce faiseur d'idées, vous amenant à découvrir des concepts autres que les vôtres ; sans vous laisser forcément toujours prendre par votre cœur, mais plus par la raison et par les responsabilités, le pragmatisme, et par là, vous apporter un chemin, une vision, essayez donc cela.

- › Quoi, que je me convertisse à une cause qui ne serait pas la mienne, la plus intimement désirée ; vous voudriez me déposséder de mon plus profond sentiment, aller vers des considérations dont je ne partage pas nécessairement toutes les orientations ?
- › Oui, mais elles peuvent vous donner une assise qui va vous permettre de vous épauler et ensuite, vous placer et présenter vos idées, les confronter aux autres, mener un combat.
- › Quoi ? Un affrontement ! Mais je n'ai pas envie... pourquoi donc devrais-je me battre ?
- › Mais la vie vous demande ces affrontements, vous devrez lutter sans cesse pour vivre ; ce n'est pas nécessairement avec des armes, c'est aussi avec votre cœur avec votre raison, avec votre intelligence, avec les possibilités que vous ont offertes vos études, votre instruction, votre expérience, le discernement qui vous mène ; c'est cela le combat de la vie, il ne devient pas forcément guerrier.
- › Oui, mais je vois, j'entends les nouvelles, j'écoute ce qu'on me raconte et c'est terrible souvent ; elles apparaissent bien mauvaises, savez-vous ?
- › Oh ! mais cela n'a pas toujours été, vous vivrez des moments meilleurs, c'est que nous traversons un instant grave, ce ne sera pas perpétuellement ainsi, nous pouvons envisager un destin plus heureux assurément ; mais gardez de l'espoir et cet optimisme demeurera aussi dans votre volonté d'agir, vous faites partie de l'avenir, car

demain ce sera vous qui tiendrez les rênes, vous et les autres de votre âge prendrez la place de vos aïeux.

- › Évidemment, on nous raconte en permanence les mêmes choses, on me l'a déjà dit cent fois cela. Vous voudriez que je fasse carrière, que je mène ma vie en forçant mes semblables à casser des pierres et puis garder un ton austère devant ces gens qui besognent et ne gagnent que peu et parfois rien du tout ; et puis de m'enticher de ces autres qui eux possèdent tout et ne nous laissent rien, vos seigneurs !
- › Vous avez une vision bien sectaire, trop manichéenne, assez alambiquée, si vous y regardez bien, les choses nous apparaîtraient un peu plus diverses, et juste plus subtiles, si vous rencontriez des personnes de tous les milieux ; de par tous les mondes, vous trouverez des ordures partout, mais de cela, nous l'avons toujours su, cette situation certes, se perpétue encore, ce n'est pas nouveau.
- › Mais il faudra bien que ça change un jour.
- › Oui (il sourit, à entendre cette naïveté), mais vous devez initier cette transformation, c'est à vous de proposer les réformes nécessaires pour que l'on s'en inspire ; et quand cela sera acquis, les autres vous copieront tout le temps, s'il apparaît meilleur votre projet, ce ne sera que mieux, s'il s'avère mauvais, ce sera hélas ! pire ; tout dépend de vous, vous tenez votre avenir !
- › Et puis personne ne vous demande de vous soumettre, vous habitez dans un pays où subsistent certaines libertés, votre situation ne vous impose encore rien, vous ne devez que faire attention à savoir où vous mettez les pieds. La vie mérite d'être vécue et d'être affrontée en prenant des risques ; et le travail que vous avez effectué et les études que vous avez suivies vous permettent ainsi d'avancer vers quelques futurs ; le meilleur possible, souhaitons-le pour vous ; l'accomplir, c'est votre lot, comme ce le fut pour moi, pour nous tous, votre destin se présente là, devant vous, Dieu seul connaît la suite...
- › Pourquoi me parlez-vous de Dieu, dans ce lieu ? (*il le dit à voix basse*)
- › C'est une expression !

- › Vous êtes chrétien ?
- › Est-ce un reproche ?
- › Non, je demande...
- › Vous ne devriez pas blasphémer en cet endroit, ma foi ne vous regarde pas, jeune homme ! Vous devriez respecter la religion établie, vos pensées profondes, votre spiritualité, elles devraient demeurer discrètes et personnelles, elles ne concernent que vous-même... mais je n'aborderai pas ce point, sur ce sujet inapproprié ici ; votre réflexion me semble quelque peu déplacée, jeune impertinent !
- › Veuillez m'en excuser, mais cela m'étonne, un professeur de sciences comme vous, de mettre Dieu là où je ne m'attendais pas.
- › C'est ainsi, vous devrez faire avec !
- › Et si je ne désire pas m'en contenter ?
- › Vous cherchez décidément un affrontement ? Voulez-vous que l'on arrête tout ? Nous vous octroierons un très médiocre jugement et vous risquerez de ne pas obtenir une bonne réception vis-à-vis de votre travail, certaines autorités en prendraient ombrage ; c'est cela que vous demandez ou nous passons à autre chose de plus constructif ?
- › Je le veux, assurément !
- › Bien, très bien, nous avançons, je peux oublier cette légère incartade et ne pas en tenir compte dans notre délibération finale et je crois que chacun de nous ici, semble du même avis...

(Il regarde ses collègues qui acquiescent de la tête.)

- › Vous vous laissez aller par trop d'émotions et trop votre cœur mis en avant, on a compris, c'est votre inconvénient, c'est votre façon d'être ; mais cette manière d'être, vous devez la détourner, de façon qu'elle vous serve et ne vous nuise pas...

La remontrance était terminée et tous les témoins commençaient à partir, le laissant à des rangements. Le professeur qui l'avait interpellé, reviens vers lui et l'écartant des regards le relance à propos du sujet précédent,

- › conservez-vous quelques amitiés autour de vous, quelques élans du cœur, quelques connaissances vers qui parler, avec qui vous vous extasiez ; cherchez-vous une envie, un désir de vous changer d'air, un espoir, un exploit à accomplir ?
- › Mais je ne possède rien de tout cela, je ne vois pas où me placer ni comment y aller si je trouvais une frontière à franchir, je vogue au gré du vent... Je ne sais pas quoi garder dans vos propos, où donc partir, vers quel devant, vous me donnez des idées folles, je n'ose espérer, je comprends bien, il faudrait que ma jeunesse s'use, je n'ai aucune expérience de la vie, que me dites-vous là ! Ou alors vous me demandez de tomber amoureux, mais cela ne m'a apporté que des déboires qui m'ont abîmé, à quoi bon perdurer...

(il n'a pas tout dit, il se méfie)

- › Mais vous semblez détenir comme une sincérité au fond de vous-même, vous pourriez vous en servir, dans les arts dramatiques par exemple.
- › J'ai bien essayé, l'on m'a trouvé mauvais, parce que j'eus l'audace de trop m'éprendre du texte.
- › Vous pourriez tenter d'approcher la gent au pouvoir, peut-être alors...
- › Quoi ? Vous voudriez encore que j'entame une carrière politique, ce domaine où je n'y vois que tromperies face au public, où jamais les idées n'aboutissent, où rien ne s'énonce clairement, sinon avec toujours cette petite fourberie au passage ; vous me mettez en tête une drôle de proposition, je ne sais que dire.
- › Non, vous vous méprenez, nous ne parlons pas de ces choses-là ainsi, vous devriez rester raisonnable dans votre jugement, il est biaisé par votre humeur ; au contraire, allez plus vers ce que les gens vous racontent, vers quelques élans, vers quelques méprises, devenez celui qui aura très tôt l'oreille à ce que les autres expriment et prenez l'essor de vos éloquences comme un boulet, de leurs convictions, vous les redirez ; la politique représente l'accomplissement du désir d'un peuple, aide à la gouvernance d'un pays ; comme je vous le proposais auparavant, cherchez à assister un sei-

gneur en concrétisant des tâches d'un homme d'État, cela peut vous ouvrir des horizons...

- › Même s'il se trompe ?
- › Mais c'est à vous de le décider, d'estimer s'il se maintient dans l'erreur ou pas, c'est votre discernement, vous dis-je qui vous le montrera.
- › Que voilà une chose bien difficile ; je ne sais pas qu'en penser... et de quoi devrais-je m'affranchir ?
- › Le destin vous le confirmera, selon que vous choisiriez un camp ou un autre, vous ne rencontrerez aucune véritable règle en la matière, sachez-le. Laissez votre intime conviction vous guider, elle demeurera la meilleure de vos conseillères, ne tombez pas dans la première facilité venue, elle pourrait vous obstruer les idées...

Et puis, ce fut à peu près tout ce qu'ils se dirent, on ne trouvait plus aucune cause sur laquelle débattre et la porte restait grande ouverte, il devait la franchir.

36. *du voyage*

« Curieux de tout, études du dedans et du dehors de son crâne, accomplies, après avoir égorgé de terribles incertitudes où crevaient les tenants de votre mansuétude ; le voilà lassé de ses entourages devenus trop proches maintenant ; la mine réjouie, avec des élans soudains et brefs, reprend encore une fois des jeux d'enfance et puis d'autres, plus vils, comme pour un dernier intermède, dorénavant, il ne lui reste plus qu'à parcourir les lointains horizons... »

des voyages, etc., etc.

- › Oui ! Eh bien quoi, du voyage ?
- › Aaah ! Est-ce bien sage ?
- › Peu importe...
- › Envisagez-vous des découvertes ?
- › Probablement !
- › Mais avez-vous empoché quelques cartes, comment ferez-vous ?

Alors, il feint un intéressement, et invente un personnage très assuré, pour répondre aux peureux, sa balade, il la fera sans eux !

- › Ne vous inquiétez pas, leurs parcours vous amèneront à des transports parfois lointains qu'il n'est pas besoin de préciser... voyez l'influence que cela anima tant dans l'esprit des gamins : des rêves à n'en plus finir. Sur cela, méditez le temps que vous estimerez nécessaire, l'histoire ne fait que commencer ! Sur ce champ offert à vos vues encore sans horizon, entendez-vous une mélodie à peine saupoudrée ? Vous pourrez la fredonner assurément quand dans l'ébranlement de vos passages une ramure sauvage ferait mine de tout arrêter, alors, entonnez la vague chanson, elle vous emportera où vous voulez par où vous savez, laissez-vous guider par vos instincts ; ne réfléchissez pas trop au programme, il s'y mêle bien plus que de l'incertain.
- › Votre logique me semble, ne vous fâchez pas, nous dirions... comme un peu... floue ! N'est-ce pas ?
- › Oui ! C'est un peu ça...

Alors il étudia sur la liberté, celle qui amène aux déplacements sans entrave ni prison, voir tous les horizons...

des origines du voyage

Il étudia sur la liberté, ce qu'elle représentait, l'évasion de son nom. Je suis libre tant que rien ne s'oppose à mon mouvement. Avant d'appartenir à un pays, je suis avant tout un terrien, un habitant de cette planète. Si l'on ne dit « appartenir » à cette région du monde, il me semble, vous entrave une part de votre liberté ; qu'en est-il du choix de voyager sur ce sol, par tous les lieux, par tous les temps ? Des barrières, des obstacles se montrent là ou ici...

intermède – intermezzo - intermedius

[**sommairement** : 37. déchéance ; 38. voyage incertain d'un ermite brahmane ; 39. seconde variation, il a dit... ; 40. énième variation, il a dit... ; 41. un ethnologue s'égare... ; 42. qui trop embrasse, mal étreint ; 43. du labeur : *recherche acidulée...* ; *larbin, béni-oui-oui...* ; 44. il ne peut s'empêcher... : *houlala !* ; *échelle de valeurs* ; 45. croyance prolétaire, fable de lui... ; 46. et puis le doute... : *idées claires...* ; 47. prise de tête ; 48. des principes sur la table : *quatre tisanes...* ; *procrastiner* ; *rituel...* ; 49. questionnements...]

découverte
exaltation
incitation au voyage

37. *déchéance*

Comment ne pas se souvenir de ce vieux mendiant régulièrement assis en bas de la grande bibliothèque ; bien que ce dernier apparaisse pouilleux à tous, on s'étonnait toujours de sa déchéance quand le hasard voulait qu'on lui parle, il répondait régulièrement avec cette élégance des mots, ce verbiage si savant que l'on aurait pu croire que son activité demeurait celle de cet universitaire, qui, entre deux conférences, s'octroyait une pause pour fumer sa clope, et qu'il allait bientôt retourner à ses cours, une fois son tabac consumé.

On ne se trompait peut-être pas, probablement était-il vraiment un de ces professeurs érudits qui au bout d'une vie merdique et malchanceuse, se retrouve dans la rue, à mendier pour survivre un peu...

Gens de passage,
sur le chemin, ce va-et-vient, du matin au soir,
vont et viennent incessamment,
il faudrait que je m'écarte d'un peu,
et leur laisser la place, à leurs pieds frénétiques...

Il se souvient de ce beau jour d'été dans la grande ville, il vivait alors dans une de ces maisons à roulettes et motorisées, vous savez bien, celles-ci sont très en usages dans les terrains touristiques où l'on campe pendant la période estivale et dans des natures organisées ; elle fut acquise péniblement, par la force d'un labeur peu apprécié (nous y reviendrons plus tard), il avait estimé que cela pouvait l'aider à explorer ses lointains horizons encore indéterminés d'une résolution naissante, mais beaucoup trop floue pour qu'il en décrive la moindre explication ; il n'en restait pour l'instant qu'au stade du ressenti, de la sensation d'un instinct, qu'il se devait de comprendre, de domestiquer pour ne pas se méprendre. « Oh, j'en ai payé le prix, du confort et des désagréments pendant cinq ans », racontait-il à celui qui l'interrogeait à propos de sa maison roulante.

Le soir arrivait et au moment du dîner, après une rude journée occupée à étudier dans les livres, il était absorbé par ses habituels méandres intérieurs ; cogna à la porte de sa roulotte le vieux mendiant, il lui demanda « la pièce » pour combler sa faim, commander son litron, on ne

savait... Après les quelques mots du salut et sans animosité aucune, il s'en vint à lui proposer de partager son repas, ce qu'il accepta avec une surprise heureuse ; son sourire laissait entrevoir encore quelques dents usées par la vie. Il engagea au début avec lui une discussion hasardeuse, il ne se souvient plus très bien des premières paroles... ou peut-être qu'il arrivait du sud et était un voyageur lui aussi, mais n'en précisa guère plus au sujet de sa personne ; il trouva cet instant profitable pour s'aérer l'esprit et ne plus songer à ce qui le tracassait perpétuellement. On ne sait plus trop pour quelles raisons, l'affirmation d'une mémoire intacte, une élocution facile, il racontait si bien, le vieil homme s'en vint à lui parler d'un très ancien récit plus ou moins oral, qu'on lui aurait jadis rapporté. Le mendiant lui exprima alors avec beaucoup d'emphase cette courte histoire et la commença de la sorte...

(il sort un papier usagé et donne un titre à ce qu'il se prépare à lire)

38. *voyage incertain d'un ermite brahmane*

Entendez ce qu'il a dit...

- › Un homme de peu cherchait un ermitage, là où conduire sa quête austère de l'errance et des solitudes, pour accomplir ce que réclamait son corps, devenir plus maigre encore. C'est par mégarde qu'il approcha près d'un fleuve desséché où persistait aux abords le gîte improbable de quelques-uns ; égarés comme lui, pensa-t-il, dans ce désert sans fin à l'aridité infernale et comme il avait faim, ils lui donnèrent de quoi survivre. Lui ne parlait pas, ou très peu, la parole représentait son méprisable fardeau, à n'user que dans des nécessités inévitables. L'ermite relativement instruit laissa quelques écrits à qui voulait bien le lire, le fruit de ses éruditions, sur de vieux parchemins ; il y décrivait sa passion du silence et ajouta des réflexions sur cette peuplade esseulée qui l'a tant médusé. Je vais te raconter ce que je sais de lui, venu d'un bout de ces manuscrits qu'il délaissa à sa fin et que je te récite :

« Homme, vois-tu, quand je fus épuisé de tant marcher, la nuit m'obligea à me reposer, près d'une eau presque asséchée. Des ramasseurs de coques m'ont débusqué au début de l'aube, j'ai salué leur venue, puis guidé jusqu'à leur abritance j'ai bu et restauré ma

carcasse avec des mangeailles de leur convenance. Les habitants du lieu restaient très curieux de moi et je n'ai su répondre à leurs mille questionnements. Je leur décrivis alors mon abstinence et la recherche d'un ermitage, et ma fatigue, ne trouvant plus aucun mot à ajouter à mon endroit ; si décevant qu'il fût, ils m'ont laissé un peu de silence. Au matin, des enfants sont venus m'apporter leur bonjour et puis ont crié tous en chœur, "raconte-nous ton histoire, de ton histoire, amuse-nous !", et de renchérir "oui dis-nous ce qui y a dans ta mémoire" et leurs rires joyeux me donnèrent à pleurer, moi qui ne voulais plus parler, j'en demeurai tout effrayé... À mon secours, un homme du lieu, un adulte, d'un geste paternel fit fuir les bambins, c'était apaisant. », « Ah monsieur ! je te dirais que je ne peux rester, j'ai choisi de garder le silence et vous demandez trop de paroles, je ne suis plus à mon affaire... »

- › Le pater lui répondit : « eh bien ! qu'il se taise ! Si tu peux écrire, ce serait bien. » Mais l'ermite désirait tranquillité et solitude, cela ne se pouvait, ou du moins pas ainsi. Alors fut décidé qu'il pourrait s'installer un peu plus loin en dehors du regard de tous et que personne n'irait le déranger. En échange des nourritures qui lui seraient apportées chaque jour au zénith du soleil et déposées dans un abri adapté à l'écart, il devra y laisser le récit manuscrit et journalier autant que possible, de son histoire ; ou de tout autre dit, ce qu'ils ignoreraient de lui, de son savoir antérieur s'il s'avérait supérieur et qu'il en possédait un ; malgré la rareté des parchemins, on lui en fournit suffisamment. Il précisa qu'il écrirait tout petit, par mesure d'économie. Ces arrangements eurent le mérite de convenir à tous et la cohabitation s'annonçait sereine.
- › Alors dans sa narration, il parla un peu de lui, il parla aussi de la pluie, qui suscite une envie par ici ; qu'on regrette le pays d'où l'on vient où les humides matins vous resserrent la peau aux moindres embruns, la coulure des aubes quand parfois des gens vous arrivent pour du réconfort. Il aurait bien voulu dessiner tout un paysage radieux de son savoir, mais comme il s'estimait si pauvre, se prédestiner aux abstinences les plus totales ne facilitait pas son affaire ; elles lui font oublier par moment son passé, sa honte, ce pour quoi l'on a fui, ce pour quoi l'on écrit tout ceci, pour un bout de pain, une

aumône acquise pour des aises, à son ventre et ses gardiens.

« Vous qui m'hébergez pour presque rien, je vous dirais bien d'où je viens, d'une lointaine campagne où l'on battait le blé et des rudesses de ma compagne, jadis, je l'ai délaissée pour me reposer des laideurs qui sévissaient dans mon crâne ; j'ai eu le malheur d'avoir été conçu dans le non-amour de deux êtres, ce qui aboutit à une déchirure, un viol plus qu'une hargne ; un déplaisir de ma mère qui me mit au jour seule ne put m'élever comme elle aurait voulu et éduquer mon enfance lui a suscité beaucoup de regrets ; à l'adolescence, j'ai quitté tout cela et me suis effacé, pour ne pas devenir une charge à celle qui me donna la vie et qui ne put au-delà, me fournir un peu d'aisance ; je sais, elle en demeurerait tout amoindrie. Dans ma longue quête, j'ai croisé beaucoup, beaucoup de monde, et curieusement, dans cet endroit le plus austère, le plus éloigné de tous ceux que j'ai rencontrés, dans mon existence, c'est dans ce lieu, si je puis dire, où l'accueil m'apparut si différent de tout, dans cet environnement si désolé, oui là, pour la première fois, sans contraintes énormes, que je peux me reposer et tempérer mon errance à quelques plénitudes, un luxe inespéré ; vous voyez cet homme tantôt accablé entreprendre aujourd'hui ici, tout le jour et la nuit, peut-être jusqu'à la fin de mes ennuis (je vous en garde une éternelle reconnaissance), de tenter d'accomplir la décision qui m'a fait venir à vous par hasard, celle de l'abstinence et d'une monacale vie, mon ermitage délibérément choisi. »

« Alors pourquoi donc je cherche la solitude ? vous m'aviez posé cette question il y a peu, et je ne sus vous donner une raison, tant cette interrogation s'avéra précipitée et inopportune à ce moment précis. Maintenant que ma fatigue s'en est allée, je peux m'expliquer avec toute la manière qui sied à un déshérité. Pourquoi donc cette solitude tant convoitée, cet ermitage demandé tant espéré ? Eh bien ! je ne peux y répondre vraiment ; probablement, suis-je conçu pour l'étude des profondeurs de l'âme et de son ensoleillement, ou de son délaisement ; toutes les postures pourraient me convenir, je m'y attelle à les éprouver complètement, pour en déterminer au bout du compte, la plus aisée, la plus appropriée à ma façon d'être ; puis d'atteindre la sublime contemplation du monde et peut-être au

bout, l'ayant trouvée, m'éteindre apaisé... »

Le mendiant semble avoir terminé sa lecture, il s'octroie une pause en déposant son document usagé ; regarde son interlocuteur, puis lui dit avec un grand sourire :

› Eh bien ! si tu viens me voir demain, je te raconterai la suite...

Sa grimace, peine à dissimuler une légère malice, il achève avec cette mise en garde,

› mais tout cela n'est peut-être que mensonge, un rêve à la gloire des ermitages désertiques, hi hi hi ! personne ne sait vraiment si cela a existé... et personnellement, je n'ai jamais véritablement cherché à le vérifier, hi hi hi ! Reviens demain, je te dirai la suite...

Au moment de l'au revoir, le vieil homme l'embrassa affectueusement, et c'est lui qui fut surpris cette fois, puis le vieillard ajouta avant de partir qu'il priera pour lui au lieu saint du coin. Lui, le mécréant, le misanthrope à ses heures était ému par la simplicité de ce sans-le-sou qui lui donna une leçon d'humanité, le réconciliant un temps avec ses semblables.

› Nos origines nous différençaient, nos savoirs nous divergeaient, mais qu'importe l'allure de ma roulotte était un signe ; je fais partie dorénavant des gens de la route, j'étais des leurs par ce banal geste d'accueil, par ce repas offert, par ces paroles du bonjour sur le seuil, et de son histoire si étonnante, par je ne sais quelle idée, j'étais des leurs sans m'en rendre compte...

pensa-t-il avec émotion ; puis de rajouter plus tard dans ses notes éparées :

› Gens du voyage, d'ailleurs comme de n'importe où, je m'en fous moi que l'on vous appelle des nomades, sans-abris, vagabonds, exilés, apatrides, ou errants... dans ma partance, désormais, je suis aussi des vôtres, j'avais oublié, pardon...

Alors, il se remémora le récit du mendiant, décidément, voilà qu'on lui parle encore d'un peuple innommé, ces similitudes s'avèrent troublantes ; et puisque cela devient infernal, trop d'indices arrivent à lui, qu'attisent ces découvertes, d'abord cet errant, puis ces vieux papiers,

enfin ce mendiant, et cet ermite maintenant... ils ont rencontré les mêmes gens, c'est évident. Ce n'est plus tenable, c'est comme entendre une alerte venue du large, un rappel persistant qui ne cesse de lui donner une direction, mais vers laquelle se tourner ? Il n'en perçoit pas encore tous les contours, décidément, ce vieillard devra lui en dire plus... Quelle manigance lui apportent ces égarements, fragments et lambeaux qui sans cesse se mettent à sa table, afin qu'il y jette un œil ? Quel sort s'est insinué pour qu'il revienne systématiquement à cette intrigue qui s'agite au bout du monde, des voix l'attirent vers elle ; faut-il qu'il aille aussi se perdre dans ces immensités où l'homme ne peut que s'y sentir bien seul, isolé et déboussolé ; quel rôle joue donc cette chose qui amène tant d'êtres au même endroit, la lune, des rêves, une divinité quelconque, un désespoir, une quête ? Mais laquelle ? Il le questionna bien avant son départ, le vieillard lui apporta bien quelques précisions,

- › ah ! s'il cherchait assidûment, il trouverait probablement des traces dans des écrits épars, ici ou là, hi hi hi !

Et il ajouta, toujours avec ce grand sourire :

- › s'il se donne la peine d'aller y regarder de plus près, par tous les lieux, par tous les temps, de par le vaste monde, peut-être qu'un jour avec une chance inouïe, il rencontrerait au bout... un peuple inconnu, hi hi hi ! Mais viens me voir demain, je te dirai la suite...

Ce petit rire irritant au possible, à force de son usage, finit par l'intriguer, il avait maintenant la certitude qu'on ne lui racontait pas tout... il le retrouvera donc le lendemain.

39. *seconde variation, il a dit...*

- › Je te décrivais hier un homme de peu qui cherchait un ermitage, là où conduire sa quête austère de l'errance et des solitudes, pour accomplir ce que réclamait son corps, amoindrir sa carcasse encore. Que c'était par mégarde qu'il approcha d'une rive desséchée et le gîte de quelques-uns, égarés comme eux, dans ce désert sans fin et comme il avait faim, ils lui donnèrent de quoi survivre ! Lui ne parlait pas, ou très peu, la parole devenait son méprisable fardeau, à

n'user que dans des nécessités inévitables. Je te disais aussi qu'il avait tout le temps rédigé ses mémoires et laissa, à qui voulait bien le lire, le fruit de ses pensées, sur de vieux parchemins ; qu'il y décrivait sa passion du silence et avait ajouté des réflexions sur cette peuplade qui l'a médusé ! Je te raconte ce que je sais encore de lui, un autre bout de ses écrits qu'il a délaissés à sa fin de vie et que je te récite à nouveau :

« Homme, vois-tu, quand je fus épuisé de tant marcher, la nuit m'obligea à me reposer près d'une eau que je croyais presque délaissée. À l'aube, une crue soudaine m'a débusqué et m'a levé ; j'ai d'abord applaudi cette venue, mais très vite, je dus trouver une abritance, tant la vague hurlante jusqu'aux rives les plus hautes s'insinuait, pour très rapidement y déborder de sa boue gluante, les premières avancées de la rivière renaissante ; elle s'étendait si loin que je compris que ce n'était donc pas une maigre affluence, mais un véritable fleuve. Au loin, j'ai vu se précipiter des hommes avec des filets accrochés aux berges et tendus entre les eaux, récolter les fruits d'une pêche qui s'avérait miraculeuse. Ils étaient trop occupés pour interrompre leur tâche pour un salut et des hospitalités, même s'ils m'avaient aperçu, leur travail demeurerait trop prenant pour susciter un aparté, je m'en accommodais comme un deuil et je restais longtemps à les regarder ainsi s'activer ; puis, l'un d'eux à la nuit tombante, me fit signe de les rejoindre, je les suivis sans mot dire et ce fut étrange, l'on m'accueillit comme un des leurs avec des bavardages assez rudimentaires ; nous étions tous trop pressés à vite finir le repas du soir, pour aller nous coucher, après cette journée rude, d'une fatigue fructueuse pour eux et sans égal. Oh plaisir, j'ai bu et restauré ma carcasse des mangeailles de leur convenance données sans une demande d'échange ; comprenez que moi aussi j'étais épuisé de la traversée du grand désert ; il m'avait amoindri bien plus que je ne l'aurais désiré. Enfin, on m'indiqua une petite alcôve où je pus me reposer pour la nuit, d'un signe je leur exprimais mon profond merci à une telle sollicitude, ils me répondirent pareillement sans mot dire et je pus ultimo dormir à peu près confortablement repu, apaisé. »

« Je dirais de toutes les postures de l'âme. D'abord, à l'étude de cela

ne m'est venu que le vide, le rien, cet inconnu, une absence de commentaires ; au fond de moi-même effectivement rien ne s'éveillait à la contemplation de quoi que ce soit, j'en conclus donc que le silence et son observance rigoureuse devaient devenir mon premier contentement et je m'y attelais exactement. Pendant de longs jours, j'ai exploré ce silence en moi, vu que je n'avais à y entendre aucune parole tout autour ; au tréfonds de mon être, n'en subsistait pas plus de la plus minime voix... »

« Cela devenait ma première véritable méditation, sans aucune intelligible reconnaissance de quoi que ce soit, le vide et le silence allaient de soi, quand parfois au-dehors, crépitaient les vents de sable sur ma cahute dérisoire ou d'autres soirs j'entendais les pas de bêtes errantes, leurs cris illusoire à mon discernement. »

« Je m'habituais à cette abstinence quand par inadvertance, au plus profond de ma concentration se mit à naître ce que j'appellerais comme un premier éveil. À partir de cet instant, aucun mot ne s'imposa, ni des paroles ni de quoi que ce soit, ne jaillit qu'une ouverture soudaine aux réalités du monde ; ses bruits, sa lumière et son noir, la pâleur du soir, les couleurs avec leurs nuances, la granulosité de la pierre, mes accoutumances sans prière, ma mangeaille rudimentaire, ma pisse malheureuse et mes chiures dérisoires, tout cela m'apparaissait différemment, avec une perception fine et sans égale ; la clairvoyance non pas d'une extase, qui peut-être vous aveugle, mais d'un discernement précis si difficile à exprimer que je ne trouve aucun terme pour le définir, c'est au-delà de l'entendement, c'est plus loin que de tous nos sens ; j'en reste encore tout éberlué tant cette perception me révèle des horizons insoupçonnés ; et parfois, je m'interpelle, je m'en estime indigne, mais je finis toujours au bout du compte par accepter ce don, ce qui m'épanouit à la nature, à l'univers, au cosmos, à l'infini, à l'éternité ; aucun mot ni langage, aucune affirmation, n'arrive suffisamment à décrire cette ouverture au monde si surprenante, non, je n'y puise rien qui devienne intelligible ! »

« Ce fut donc d'abord, de ce premier éveil, que sont venus les autres, affinant ma perception de tout. Je pus, à compter de ces

instants, approfondir les tourments de mon âme et les confronter à la mort de mon amour-propre qui m'en révéla des détours insoupçonnés. Oui, la vie vous modèle à partir de ce que nous vivons et aucune véritable maîtrise ne vous en donne les commandes ; selon que vous naissiez riche, pitoyable ou pauvre, protégé, choyé ou laissé à l'abandon, vos chances deviennent très inégales et beaucoup crient à l'injustice de ce partage inexorable du destin. Comprenez bien, à propos d'intelligence, si l'infortune vous élève au rang d'un renégat chassé de partout ; m'arriva presque cela, sauf que j'ai obtenu un peu de réussite et pu m'instruire suffisamment et apprendre à écrire, à lire convenablement pour ne pas mourir idiot et me trouver dépossédé de tout. Qui voit de la tristesse quand meurt un ver de terre ? On est triste pour des êtres proches ou familiers, sinon nous serions endeuillés en permanence de l'extinction du moindre vermisseau, du moindre arbrisseau ou d'un dahlia bleu arraché par un sot... Cette maigre chance me permet ici de vous donner ce témoignage, celui de mon éveil, que cela se doit d'être dit ! »

Le vieil homme s'abandonne à un silence interminable, ce qui suscita l'impatience de son auditeur, puis il bâille longtemps avant d'ajouter mollement :

- › Oh ! je me sens fatigué ; j'ai trop parlé, reviens... reviens demain, je te dirai la suite...

C'était étrange, il lui a raconté une histoire presque inchangée. Il en est étonné et lui demande la raison de cette différence au lieu de s'enchaîner comme le prolongement du récit précédent, il lui a décrit un autre parcours, comme si celui-ci avait vécu plusieurs existences au même endroit.

- › Évidemment, je te récite à chaque fois des choses identiques, mais avec des termes nouveaux ; avec des mots pas pareils, je te donne un racontement dans un continuement très égal, avec des paroles d'apparences similaires en modulant pour ajouter la nuance, des petites anicroches, des fantaisies ; certes, cela annonce une histoire toujours idem, mais peut-être qui sait ? Éternelle ! Je veux te raconter ainsi, explorer toutes les voies... d'un récit !

La vie antérieure de cet ermite se montrera donc multiple, aboutissant régulièrement au même endroit, se finissant semblablement, dans tous les cas, avec cette traversée du désert éreintante et mortifère. Intrigué et amusé de cette curieuse manière de réciter les choses, il viendra alors tous les jours l'entendre exprimer les infinies variations d'une existence probable, dans cet aride refuge.

Il ne savait pas si ce qu'il lui disait était vrai ou faux, les papiers qu'il lui lut à chaque fois étaient très certainement inspirés d'une réalité. Comme cette histoire n'était pas sans lui rappeler les quelques manuscrits qu'il trouva dans la poussiéreuse bibliothèque, et déchiffrés si aimablement par cette vieille érudite qui vivait auprès du lieu ; en reprenant les documents en sa possession, il constata que le plus ancien demeurerait ce parchemin maculé d'une écriture extrêmement petite, elle lui avait fait remarquer à l'époque cette particularité ; oh ! miracle, il s'aperçut que sa traduction correspondait au premier récit du mendiant, la veille ; Il ne s'en était pas rendu compte tout de suite, mais y découvrit là une étonnante ressemblance et le sujet des deux témoignages exprimait bien la même personne, la parole de cet ermite...

Il revint voir le vieux mendiant pratiquement chaque jour et à chaque rencontre, il lui racontait donc toujours la même histoire avec ses variantes infinies, c'était comme s'il ne voulait pas la terminer, elle l'obnubilait très certainement ; mais peut-être était-ce tout simplement pour avoir de la compagnie auprès de lui, quelqu'un à qui parler... Cela dura pendant des semaines de la sorte ; une longue litanie presque enivrante s'était insinuée dans un rituel où ils finirent par s'habituer l'un à l'autre et qui se transformait peu à peu en une amitié naissante.

Mais, viendra un jour où il en sortira bien de cette boucle temporelle, ainsi instaurée dans cette histoire devenue méditative ; il ne savait plus vraiment s'il la vivait ou si quelque part, ses propres rêves se mêlaient avec la réalité, ses fantasmes ou ses illusions, et était tout de même un peu hypnotisé par une narration changeante sans cesse ; il sentait bien qu'il devrait casser ce cycle, produire un geste qui pourrait rompre la récurrence infernale, la répétition d'un récit qui ne voulait pas s'achever ; il se renouvellerait inexorablement tant qu'il revenait, le sourire du

mendiant variait bien par moments, mais il reprenait sans sourciller le recommencement inlassable de son discours, passionnant toujours son auditeur, à l'entendre raconter une nouvelle version de la même histoire ; il restait tout de même curieux de voir où cela le mènerait, voilà tout.

40. *énième variation, il a dit...*

La dernière fois qu'il le rencontra, le mendiant n'apparaissait pas au mieux de sa forme, il voulut l'aider, mais le vieil homme refusa tout appui et tenait à son habitude maintenant, lui raconter une énième version de l'histoire, là où son personnage allait l'amener.

- › Je te parlais donc de cet homme de peu qui cherchait un ermitage, pour conduire sa quête austère d'errance et de solitudes, y accomplir ce que réclamait son corps, accéder à la maigreur ultime. C'est par inadvertance que son transport le fit approcher d'une rive aux eaux coulantes et qu'il faillit y tomber, se retint de justesse, avant d'atteindre les abris inespérés de ces gens ignorés, habitants aux abords d'une berge au creux de cet interminable désert, et comme il avait faim, ils lui donnèrent de quoi survivre, lui qui ne causait pas, ou si peu ; qu'elle devenait un méprisable fardeau, cette parole à n'user que par nécessité véritable ! Alors, quand on apprit qu'il savait écrire et qu'il prêtait à lire le fruit de ses pensées, ce fut la joie ; la description de ses passions, sur le silence, et les réflexions innombrables sur ce que vivre représentait aux existences qu'il avait jadis croisées, cela les ravit ; ajouté à cela, l'inévitable témoignage de cette peuplade qui l'a hébergé et respecté autant que lui ; dans sa quête, il leur promit de tout leur laisser, de sa mémoire qui peu à peu ira s'asséchant ; il a dit :

« J'ai vu ma vie s'acharner, à cause d'improbables propos aux idées coutumières, des histoires qui m'ont irrité au plus haut point, et que je ne désirais pas ; j'ai affronté les pires exégèses d'une cité que je ne nommerai pas, on m'a fait du mal et le monde parfois m'a apeuré ; j'ai cru à certains moments, en d'autres endroits, me reposer confortablement au sein d'un petit habitat de peu de gens où l'on conversait bien ; mais un soldat de rien me reconnut et chercha

à m'abattre, car il m'en voulait pour rien, son orgueil demeurait à ce point, je ne lui avais pourtant rien dérobé, mais mon air, ma mine ne lui convenait pas ; il souhaitait m'atteindre, je devenais son bien et lui mon maître ; quel plaisir y voyez-vous là ? C'était cela mon drame ; je dus alors encore m'enfuir, en plusieurs circonstances il se répéta ce malheur de sans cesse se sentir agrippé par des maraudeurs, j'en eus assez toutefois, ainsi je décidai que cette vie ne pouvait pas éternellement s'accomplir en de pareils martyrs, je partis donc à la conquête d'un endroit isolé, mon ermitage tant désiré ; maintenant arrivé là, et peut-être en ce lieu, y ai-je enfin trouvé une attache ? J'en pourrais de nouveau tant dire de ces instants, qui m'amènèrent vers vous ; des orages, des pluies et le soleil ravivent ma pensée, trop de lui m'a brûlé et ce désert m'a dépecé, j'en faillis mourir et je vous ai rencontré ; oh, toi, le brave homme qui m'accueillit, tu m'as dit, "Tu es chez toi ici, reste autant de jours que tu le souhaites, tu ne nous déranges pas ; nous respecterons ton choix de ne pas te joindre à nous et l'on t'aidera si tu le désires, du moment que tu nous écris ton histoire, c'est tout ce qu'on te demande, c'est tout ce que l'on convoite, connaître ton passé, même si tu le trouves triste, pour qu'il nous accompagne les soirs où l'on s'ennuie ; on quémande tout de ta mémoire, c'est la seule rapine que l'on veut de toi, elle ne s'avère pas bien méchante, conviens-en ?" Je le compris pareillement, cette réclamation ne m'agressait nullement, j'embrassais moi-même cette langueur des solitudes, voilà tout ; alors cette fois, je sentis bien que le temps était venu de leur dire tout... »

« Je parlerai encore de cet éveil, des mots, l'approchant à peu près pour pouvoir atteindre vos oreilles et autorise, ne serait-ce qu'un début de ce discernement, ce qui m'émerveille, cette contemplation ! Mais saisissez-le bien, je ne demeure pas idolâtre, d'icônes, vous n'en trouverez pas, ma perception des choses ne m'apporte aucunement cette croyance-là, non ! Le grand paradoxe de tout cela c'est que vous m'avez demandé d'écrire sur ce qui ne se commente pas ni ne se prononce, sur l'indicible, je crains de ne pouvoir accéder à une maîtrise suffisante de ce dessein-là. Je vais quand même essayer d'en peindre le plus fidèlement possible cette impression,

avec ces mots si imparfaits, tellement chargés de l'histoire de leurs sens et de leurs mémoires récurrentes, ce qui brouille l'entendement. »

« Mais de quoi donc a-t-on construit cet éveil, d'une absence au-dedans ? Je n'y trouve effectivement rien ! Seulement dans ces sensations, des nuances, des tensions, des variations, des modulations, une multitude d'infimes choses que peu d'entre nous arrivent à démêler, je le ressens bien ; tant de détails restent insoupçonnables pour nos émotions. Comprenez-le bien, il s'agit là, probablement d'une énergie nous traversant perpétuellement, comme les rayons du soleil ou des étoiles qui ne cessent de nous baigner dans leurs propagations réciproques ; nous n'en distinguons qu'une minime partie et elle s'avère tout à fait insaisissable et si essentielle, la lumière ! Nous sommes imprégnés par cela et parfois une étincelle se produit au fond de moi et me donne un éveil, un nouveau discernement, la découverte d'une particule qui s'entrechoque avec celles de ma carcasse. La matière des choses ne nous est pas expliquée, nous n'en assimilons pas forcément la teneur des compositions, comme pour le bois, je vois bien ce qu'il représente, cette matière vivante des arbres ; en percevons-nous toutes les nuances et comment ces êtres immobiles puisent-ils de la terre tant des éléments de leur constitution, de cette lumière du soleil, des eaux du ciel, et qui les abreuvent ; puis ses fruits, mangés par l'animal qui en recrache alentour les graines ou des noyaux et sème ainsi leurs descendances verticales. Cela s'égrène dans un écoulement où le cycle de la nature y apparaît très prépondérant, où tout ne demeure que par recommencement. Voilà, cet éveil a renforcé ma conscience de ces choses, où le temps n'existe plus et reste là présent, diversifié si finement, j'en tire une compréhension sensitive de ce qui m'entourne ; impossible, vous l'admettrez bien, d'en citer la totalité des constituants, la vie de chacun n'y suffirait pas, et par conséquent la mienne aussi ».

« Je dirais enfin de l'âme, que devrais-je en appréhender, ou plutôt, de mon esprit, qu'ai-je à en raconter ? Que c'est un reflet, une perception de vous, un entendement de vous, que vos actes vous renvoient aussitôt, comme le miroir vers autrui et la connivence de

lui, car nous apparaissions tous identiques, nous les humains comme les êtres vivants, tous bâtis sur une structure analogue de duplication, comme pour moi et vous qui m'accueillirent ici ; oui, vous et moi et le reste de notre espèce, je le vois bien, je le sens bien, nous sommes des frères et sœurs, nous demeurons reliés au même édifice ; un processus aux rouages équivalents raccordé à celui-ci, cet élément indescriptible dans sa totalité que représente la vie, cette agitation, une mouvance, qui laisse à chaque renouvellement, après chaque mort, ce petit message, cette infime information de notre histoire, qui persiste un peu dans notre mémoire et qui se transmet à travers ce qu'on appelle le souvenir ; s'ajoute à cela ce que je viens d'écrire, une autre trace de mon passage appréhende donc cette compréhension que j'ai de mon âme, cela m'apporte un repos considérable... »

- › Eh bien, je te dirais au bout du compte que cette plénitude il l'a bien rencontrée ; ce jour-là, son repas il ne l'a pas touché, certains s'en sont étonnés, et allant vérifier ce qu'il en retournait, ils ont découvert un homme allongé sur sa coucherie, le regard vague, souriant et dorénavant inanimé, à cause d'un destin qui voulut que ce jour-là devienne par conséquent son dernier...

Ce récit tenait là tout d'un adieu, d'une boucle enfin achevée pour se clore à jamais. Jusqu'au mot final, le mendiant lui a maintenu les mains au creux des siennes et c'est après la phrase de conclusion que son corps cessa de le soutenir lui aussi ; son auditeur lui referma les yeux, bouleversé par cet au revoir, cet adieu, chaviré par un récit énigmatique qui allait le transporter vers un ailleurs incertain et qu'il pressentait inéluctable.

Au moment des deuils, après les cérémonies d'usage et de son enterrement, les recherches des autorités ne lui trouvèrent aucun parent connu, et lui apparaissait comme la personne la plus proche, on lui remit alors ce qu'il avait laissé dans le maigre gîte qui l'avait abrité ces derniers temps. C'était un petit carton rempli de papiers divers sans importance, sauf un fascicule, un document d'étude à priori très austère d'un ethnologue, signé d'un patronyme, le sien de toute évidence. Ce nouveau Graal lui offrait une découverte ! Il y apprit donc un peu

de son histoire, qu'il fut, en effet, cet ethnologue déchu de quoi, nul ne sait ? Et puis ce manuscrit, sa rencontre avec le peuple innommé, qu'il trouva au hasard de son voyage, après s'être désorienté dans le vaste désert ; « encore un égaré de plus ! Ils attirent vraiment tous les perdus de la terre, ces gens-là ! », se disait-il en commençant à lire à haute voix, le récit de cette rencontre emblématique qui le passionnait...

La possibilité d'un rêve...
laissez-le donc s'écouler,
vous verrez bien ce qui en sortira.

41. *un ethnologue s'égare...*

- › On avait mis sur la devanture des maisons, des oripeaux en signe de souvenirs, pour se rappeler ce que les visiteurs ont laissé sur les tables, sur les murs, dans les meubles, jusqu'aux étagères, les tracas et les poussières du grand désert, comme des reliques en forme d'hommage et pour le décor. Ce sont d'étranges gens, un peuple sans mémoire, qui en accaparant celle des autres, en assemble une nouvelle faite de bribes allochtones (ou venues d'ailleurs). Un curieux ménage que fabriquaient là tous ces témoignages presque indûment perpétués, « vous nous avez donné votre passé et nous vous disons merci... », déclaraient-ils aux voyageurs, avant l'au revoir ; ce cérémoniel s'installa peu à peu au fil des ans, comme une habitude, pour devenir au bout du compte un rituel marquant. Et quand les soirs, restant seuls dans le noir, près des lueurs infimes des lanternes ténues, ils se remémoraient le discours et les histoires qu'ils ôtèrent à leurs passagers de hasard. Cela leur apparaissait comme un renouveau, rite tout aussi prenant, ils avaient la soif des autres, car discuter d'eux-mêmes ne suscitait aucun intérêt ni aucun théorème respectable, à leurs yeux. En fait, ils parlaient très peu d'eux-mêmes ; à l'étranger, on ne trouvait rien à lui dire quant à cela, c'était plutôt lui qui était contraint à la parole. Ce peuple nous donnait « l'idée » qu'il ne possédait aucune histoire, rien ne transparaissait à ce sujet, ou alors cela ne se voyait pas, caché volontairement à notre curiosité, un secret qu'ils ne veulent surtout pas dévoiler, ayant peut-être peur des conséquences d'un tel aveu ? Comprenez bien cette chose

si surprenante pour les voyageurs venus de pays, aux multiples civilisations établies de siècle en siècle sur des terres respirables, et guère misérables, que c'était l'inverse d'ici, une austérité exécrationnelle...

- › Quand on leur parlait d'un occident, d'un orient ou d'un sud, leurs yeux s'éblouissaient, écarquillés comme des phares, buvant les paroles de l'étranger qui parfois en restait tout intimidé du grand intérêt qu'on lui porta. Les enfants se taisaient dès la voix entendue et s'attroupaient au plus près de l'orateur, flatté finalement, de tant d'attention pour un dire, qu'il trouvait si banal pourtant ; chez lui, s'exprimant pareillement à des amis, ce serait l'ennui, mais ici, non !
- › Et chose d'autant plus curieuse pour le témoin, quand ils discoutraient entre eux des voyageurs, ce n'était jamais dans une critique ni une moquerie, encore moins un jugement. Ils s'amusaient à comparer chacun, à noter les nuances, les attitudes, le rire ou le soupir et parfois des pleurs, ajoutaient un oubli, une remarque sur la différence des habits...
- › Ils établissaient des classements interminables et changeants. Au fil des ans et des siècles, chaque habitation possédait au moins un grimoire ou l'équivalent, rempli de toutes les mémoires collectées, augmentées de détails minutieux qu'on aurait négligés, si l'on avait omis de les annoter auparavant. On a même construit un édifice pour stocker les manuscrits devenus innombrables à force, les encombrant comme un précieux trésor à préserver. Une sorte de bibliothèque qu'on ne désigne pas par un mot ici, redisons-le bien, nommer les choses là où ils vivent leur apparaissait insupportable ; ils ne concédaient d'appellations que pour les en dehors d'eux et si possible très lointains.
- › Ils se souvenaient aussi très bien de cet étranger qui leur fournit les premiers rudiments d'une écriture, et puis ceux d'avant ; tout cela apporta les embryons d'une langue, devenue un mélange incongru de tous les dialectes des voyageurs, qui façonnèrent indirectement ce langage et lui donna ainsi une richesse sans égale, malgré l'isolement et leur grande pauvreté matérielle ; sans correspondre à de la misère, cela offrait au regard du nouveau venu un contraste étonnant avec la beauté surprenante de leurs enfants, nous en reparle-

rons plus tard.

- › Les arrivants, c'était qu'ils ne s'en venaient pas sans bagages et certains transportaient plus que des trésors, des documents aux mille écrits, et cela dans des idiomes souvent différents et donc très précieux ; ce fut d'abord des tablettes, des parchemins, des rouleaux, puis peu à peu des livres (j'en vis certains finement reliés), que les visiteurs leur laissaient comme autant de souvenirs qu'ils n'auraient pas à leur fournir ; ces documents devenaient par conséquent un choix stratégique face à l'épuisement de leurs propres dépouillements d'esprit, l'ouvrage donné en échange de leur mémoire cervicale préservée...
- › Cette soif de l'écoute de l'autre s'avérait si forte et les poussait à tant de curiosité, qu'ils vidaient parfois et même couramment l'étranger de ses connaissances, c'était criant ; cela provoquait un tel épuisement que le voyageur désireux de repartir au plus tôt s'il le pouvait, restait tout de même une semaine, voire plus, le temps d'être débarrassé de ce qu'il savait, de son génie s'il en possédait un ; alors ensuite il devait se reposer nécessairement à cause du dépeçage de toutes ses souvenirs avant de s'en aller.
- › Imaginez-vous donc, quand les crues étaient passées, ils ne trouvaient que de rares besognes, après celles de se nourrir, c'était bien vite fait ; leur dilemme en dehors des visites, des étrangers à questionner, finissait toujours avec la même interrogation « à quoi s'occuper ? » L'ennui semblait impensable et mortel à leurs yeux.
- › Alors, sûrement pour éviter cela, ils ont créé cette nécessité : ces classements interminables, les jours sans rien, quand les frimas d'hiver adviennent où la nature te dit « ne sors pas » ; plutôt que de rester désœuvrés, ils répertorient tout ce qu'il est possible de retenir, sur les voyageurs du moment ou ceux d'hier, c'était comme une manie, une obsession, pour combler cet ennui et puis pour ne pas oublier aussi ; à force, cela devenait comme une astreinte, une survie.
- › Je sais tout cela, car j'ai pu compulsier leurs écrits, en grande partie ; on me les a traduits, quand je ne comprenais pas les plus vieux fragments. Ils m'y ont autorisé et cela ne les dérangeait pas. C'est à la

fin de toutes ces lectures que c'est insinué en moi une interrogation qui n'a pas cessé de m'interpeller depuis : comment, ce peuple, installé ici depuis si longtemps, nous donnant l'illusion de posséder une mémoire si défaillante pour eux-mêmes, peut-être des souvenirs enfouis volontairement, en se réappropriant sans cesse l'histoire d'étrangers venus d'ailleurs, presque toujours arrivés sur place par hasard, comment en sont-ils parvenus à tous ces questionnements ; c'était au grand désarroi de leurs visiteurs et au mien, parce que j'ai été tout autant dévalisé ? Cela m'apparaît comme un « pansement sur une blessure », il me semble y voir là une bizarrerie obscure qui me laisse également dubitatif ; elle réclame une demande déjà interdite que je n'ai pu leur exprimer, car elle aurait été d'avance pros-crite ; cache enfin un profond mystère que je n'ai jamais osé aborder devant eux et qui résonne encore dans ma tête, aujourd'hui, à l'instant de mon écrit.

- › Au travers de mes diverses investigations, je constatais qu'en analysant tous les témoignages dont j'ai pu retrouver la trace, très peu abordaient le sujet de la sexualité ; la plupart des voyageurs se révélant essentiellement des hommes, les relations qu'ils eurent avec les femmes du lieu leur paraissaient si honteuses, là-bas, non à leur avantage, opposé à leur machiste naturel, qu'ils n'exprimaient ce point que très rarement.
- › Par nécessité d'ouverture, d'honnêteté et pour des raisons scientifiques évidentes, je ne peux occulter ce qui m'est arrivé pareillement, pour la compréhension explicite de ce masque pudique. C'est sur ces relations qu'elles avaient avec les visiteurs que l'on m'expliqua indirectement et que je discernai effectivement ; ce n'était pas à l'avantage des garçons, c'étaient elles qui décidaient en tout des règles à observer. De loin, les hommes du lieu surveillaient vaguement, pour, en cas de problème, demeurer prêts à intervenir, on ressentait là comme une cohésion, ils étaient vraiment soudés entre eux. Les femmes, toutes à leur affaire, savaient véritablement séduire et choisir le bon candidat, certes ; j'eus le privilège d'assister à une scène différente de la mienne avec un visiteur que je croisai, un fugitif égaré comme beaucoup. Il vécut sa présence d'une autre façon, bien moins docilement et plus abruptement, en quelque

sorte ; oh ! rien qu'une banale histoire de violence physique où les habitudes machistes des mâles font qu'ils ne s'émeuvent guère à ce que l'on viole une femelle, c'est courant ! Ce fut moins évident ici. Cela relevait plus d'un châtement sexuel collectif et féminin à l'encontre de celui-ci, qui ne consentit pas à procréer de la manière qui fut décidée auparavant ; il voulait mener cette aubaine avec une autorité quelque peu sadique, elle refusa, il la força à ses désirs, elle hurla suffisamment afin d'ameuter ses consœurs alentour. Le problème allait être réglé entre elles et lui, les hommes apparaissaient trop occupés et elles étaient en quantité suffisante pour le maîtriser, un gaillard assez costaud ; mais, il ne put les dominer toutes, elles eurent facilement le dessus. Pour le punir de son audace, en quelque sorte, elles le « violèrent » tout le jour à leur manière, les unes derrière les autres ; malgré ses résistances et son mauvais caractère, il représentait un parti fort intéressant étant bien mis de sa personne et pouvait susciter une descendance solide et favorable à leurs yeux. Il fut châtié et humilié ainsi, de manière à ce qu'il ne recommence pas ; enfin, on le força à partir, qu'il file tout doux au dedans du désert, penaud, offensé qu'il devînt de son état de mâle, contrarié par des pratiques inaccoutumées à son endroit ! Je compris bien évidemment pourquoi elles le chassèrent, il avait abusé de l'une d'elles ; malgré tout, ces dérives restaient exceptionnelles, les accouplements s'accomplissaient souvent sommairement. Oh ! les histoires d'amour, comme partout ailleurs, existaient bien, mais leur préoccupation rudimentaire consistait à ne pas se reproduire entre eux, de trop, pour éviter des problèmes de consanguinité, sources de dégénérescence, tant ils étaient peu nombreux. Cela a engendré un fort métissage, à force de choisir les voyageurs en priorité, à travers ce mélange, un brassage qui produisit une population aux enfants magnifiques, une diversification devenue la somme de tous les peuples venant à leur rencontre. Ils l'avaient très bien compris, dans leur manière d'être, c'était une évidence, ils faisaient très attention à cela, le souci de survivre ici et les maigres ressources de subsistance n'autorisaient pas que l'on se trompe ni use d'attitudes qui remettent en cause les règles établies de siècle en siècle ; donc la sexualité était parfaitement contrôlée, elle n'empêchait pas ni ten-

dresse, ni sympathie, ni tous les sentiments humains. Ils maîtrisaient cela du mieux qu'ils le pouvaient ; ce n'était pas bien entendu, des êtres sans défauts, comme partout ailleurs ni plus ni moins...

Rapport ethnographique préliminaire établi à mon retour, en date du [...]

Note : Ne pas oublier de le signer et à remettre au bureau des études lointaines, celles d'où l'on ne revient que très rarement (sic).

Voilà, c'est tout, ce fut l'histoire de cet ethnologue avili par on ne sait quoi, devenu ce vieux mendiant ; un mal diffus l'a atteint et jamais il n'en dit rien, son unique pudeur, et nul n'en connut la raison ; peut-être était-ce la peur que l'on fouille un peu trop dans son passé...

42. *qui trop embrasse, mal étreint*

« Il est arrivé, le moment de décider et de ne pas trop s'égarer », songe-t-il. Et d'envisager lourdement la question, il regarde tous les sujets déjà appréhendés, il se sent éparpillé, éparpillé et bouleversé, au bout du compte il comprend qu'il doit choisir une voie, la meilleure ! Recentrer son parcours vers un ultime but ; de s'essayer tour à tour à tant de choses, il s'aperçoit bien qu'il se disperse ; alors, restreindre son activité et se concentrer sur la recherche de ce peuple innommé, serait-ce la bonne idée ?

Mais ce temps, justement, lui demande d'adopter enfin un destin, bien qu'il ait découvert une quête possible. Elle demeure là devant lui, au travers de ce voyage idéalisé, tant convoité, tant espéré, dans ses rêves ; il se devait de rencontrer ces gens du désert, maintenant qu'il en possédait à peu près toutes les clés sauf peut-être l'essentiel, où se trouvaient-ils ? Curieuse sensation, personne ne lui a jamais précisé ou ne lui a fourni ni une carte ni une quelconque géographie ; même lui n'eut à aucun moment la présence d'esprit d'en réclamer leur situation, à présent quiconque ne peut lui apporter ces détails ; vous le voyez là bien ravi, aucun nom ne fut dévoilé, que l'on veuille les cacher, on ne s'y serait pas mieux pris ; ne lui reste que la compréhension d'un vaste désert : est-ce un erg, un goby, le reg des régions au sud, ou à l'ouest, une hamada, ajoutez-y un fleuve desséché, assemblez le tout dans une

immensité et posez y ce peuple au beau milieu... Que représente donc la teneur d'un pareil oubli pour que personne ne songeât à les baptiser ?

Oui ! de ces gens, il voudrait les rencontrer pour pouvoir s'y reconnaître ; apprendre de leur histoire, s'ils existent encore, essayer de découvrir pourquoi ils se sont arrêtés en un tel lieu ; il a ce désir d'aller voir là-bas, de n'y trouver peut-être rien, peut-être l'espoir, une nouvelle façon de vivre, parce qu'ici, tout l'insatisfait, à cet endroit plus rien ne l'effraie. Voilà sa raison de partir à leur rencontre, elle demeure simple et sans ambiguïté. Il est de nouveau captivé par cette idée... C'est dit ! il a pris dorénavant sa décision, elle devient son ultime ambition, la cause de son voyage annoncé, il va devoir s'organiser...

43. *du labeur*

je veux parler du travail,
de celui qui sans cesse,
vous ajoute une entaille.

Ah, du labeur ? Il fallait bien s'affairer à cette tâche, pour en comprendre tous les outrages, avant sa maladie du voyage, goûter à la maladie d'une oppression sans âge, etc., etc. Il va lui dire ça, le charabia des uns et des autres, à cause de ce qui viendrait après, il va voir comment ça fait ce manque d'amour pour des activités imbéciles, pour quelques bouts de pain, histoire de survivre et d'amasser une maigre pitance, peut-être, elle l'amènera à son désir, un hasard heureux. Qui sait cela, sinon lui, enfoui au creux de lui ?

Alors oui, pour préparer son grand voyage, il lui fallait amasser quelques ressources pour hâter ses transports et lui éviter des marches interminables, c'est que la terre reste malgré tout immense pour un homme et ses vastes étendues, les routes parfois inexistantes, la mer, l'océan, demeurent tout de même des obstacles difficiles à franchir. L'utilisation de machines à avancer allait lui rendre un appréciable service, aller plus vite et ménager sa fatigue, d'où l'idée de sa roulotte mécanisée dont nous vous parlions précédemment, mais elle ne conviendra pas dans les zones arides. Dans sa logique du moment, un apport pécuniaire, ce qu'on appelle bêtement l'argent lui semblera nécessaire,

et n'en ayant guère, il devait en gagner suffisamment pour mener à bien cette aventure particulière.

Pour obtenir en quantité suffisante de ces ressources imaginaires, en fait, des morceaux de papier symboliques, des billets monétaires, il devait trouver un nouveau travail qu'il échangerait contre ceux-là. Quelle tâche conviendrait le mieux à l'énervement de ses membres, pour un labeur non souhaité, ni aimé, ni désiré, mais peut-être bien obligé, s'il voulait acquérir cet argent que l'on impose parmi les hommes (cette tradition) pour vivre et animer son voyage tant espéré ?

Il envisagea bien quelques cambriolages dans des banques aux réputations détestables, aux respectabilités intenable, le choix s'avérait facile, la plupart répondaient à cette description, mais les risques encourus et son manque d'expérience en la matière lui firent préférer une activité moins dangereuse et il se mit en quête d'un boulot adéquat suffisamment rémunérateur ; il me demanda que l'on montre sans détour comment il aborda ce souci des servitudes.

- › Ah ! Les corvées humaines du déplaisir et qui vous gâtent la moindre inspiration venue du soleil de votre envie, vous cassent toutes les humeurs dès qu'on les décrit. À cet instant-là, vous n'éprouvez qu'un désir : demeurer à dix lieues de ces peines ; puis vous les marquerez d'une croix, et vous devrez bien un jour définir votre propre voie par-dessus ces désagréments (que cette résolution devienne votre meilleur choix !)

Environné de toutes parts, par ceux qui veulent l'amener à leur cause, il médit d'eux, de leurs affabulations comme autant de preuves d'une vérité que l'on maquille ou farde pour plaire. Qu'en est-il de la réalité ainsi maquillée, je vous le demande ? Quelle est cette vie que l'on veut sans cesse rudoyer de mille propos sans cesse, un esprit faible se laisse tenter et il obtempère à la première flatterie offerte à son esprit, il la revendique ensuite et en devient son disciple, à moins qu'il y croie pour éviter cette peur ancestrale de l'inconnu offert à sa vue, voilà ; il croit pour vaincre sa propre peur, et s'en satisfait sans autre mesure, pour aller, il vaque à ses occupations, souvent un labeur dénué de sens, une vulgaire peine pour gagner de quoi survivre, voilà le sort de la plupart, il est cerné ainsi le bougre !

(se souvient-on de ceux qui ont construit les grands édifices, antiques, importants, de ceux qui ont érigé des monticules élégants pour des croyances du moment ; se souvient-on de ces milliers et des milliers d'arbres qui ont peuplé nos forêts, servant à bâtir selon nos plans, et nos meubles et nos usages où ils dépérissent tant, s'en souvient-on d'eux ? Nous en avons gardé à peu près tous, une trace quelque part au fond de nous, elle s'est gravée à jamais pour que d'autres s'en emparent désormais comme d'un cure-dent [en bois].)

recherche acidulée...

Ah, pour la recherche acidulée d'un travail « zentiment » éprouvé, il essaya bien, avec un grand sourire au creux de sa tête, à monétiser et confronter sa manière d'écrire aux rudesses des journaux du soir, toujours ameutés par des nouvelles effrayantes et des petits papiers qui les en ficellent d'une lecture attrayante. Mais jouer sur le sentiment et les élucubrations du genre humain ne lui apportait aucun charme à ces rédactions-là. Il essaya aussi le roman, mais celui de sa vie déjà lui suffisait amplement.

- › Quel talent devrais-je avoir pour passionner les gens à ces manières illusoires, que représenteraient les vétustés de mon existence, qu'aurais-je à y dénoncer ?

Il en établit une description un jour qu'il avait l'esprit à cela, mais aucune ne le force à franchir le pas !

- › Doit-on apparaître exceptionnel pour exercer ces métiers-là, sinon l'on risque la routine du fonctionnaire ou de ces commandes artisanales d'un travail que l'on finit par ne plus aimer ? De demeurer médiocre ne convient pas ni de rester normal d'ailleurs ; sans l'excès d'un goût âcre ou fade, où mettriez-vous le passionnel dans vos choix ; dans ce cas, à quoi bon chercher ce désir à m'égarer dans l'usage d'alcools frelatés, ou de drogues, pour une idée, une inspiration ? Et perdre le contrôle de soi, ça, non, je ne veux !
- › Le pire dans ces métiers-là c'est de perdurer en restant « classique », c'est l'ultime affront ! Quitte à devenir un maître sans inventions, le copieur d'une époque, dire n'importe quoi avec un certain talent, œuvrer dans la formule ostentatoire du moment, alors ? Le plus

dommageable, plagier sans apporter son âme, son génie, s'il en est un, doit transpirer, sinon à quoi bon répéter l'air du temps, si l'on ne peut le concevoir à sa portée ? Vous devez atteindre l'exceptionnel dans ces métiers-là et mourir riche, ou pauvre, c'est selon l'humeur du vent ! Mais, je n'aime pas, en cela, les représentations ni les cérémonies et leurs exhibitions, ces parades du « moi » que voilà ; même en insistant, je la jouerais modeste.

Je veux parler de celui-là, obligé
que l'on accomplît
d'une manière affligée

Et puis, un jour, ce fut une grande surprise, il trouva un labeur acceptable, son allure apparaissait suffisante et donnait de quoi plaire ; il avait soigné sa prestance.

- › Monsieur, cher Monsieur, nous vous embauchons ; dites-nous ce que vous souhaitez réaliser dans notre entreprise, comment voyez-vous votre carrière évoluer ?
- › Ah ! Je voudrais le poste le plus ultime où je deviendrais très efficace. Il me faudrait aussi les pleins pouvoirs pour l'accomplir sagement : « la tâche demandée » ; il nécessitera un bureau où je puisse éprouver toutes mes aises, et m'asseoir confortablement cela va de soi ; vous devrez y ajouter une secrétaire qui m'assistera pour les travaux les plus rudimentaires ; je devrai posséder les outils optimaux adaptés au mieux à l'activité que vous me donnez ; adjoignez-y enfin des moyens de déplacement adéquats, quand j'aurai à vérifier autre part le bon fonctionnement de la fabrication vendue par « notre établissement ! »
- › Mais vous vous prenez pour Dieu ?
- › Moi ? Non ! Je réponds à votre question, de ce que vous me demandez : ce que je souhaite accomplir dans votre entreprise, vous ne m'imposez apparemment rien ; vous m'interrogez sur ce que je désire réaliser, alors je vous dis comment je m'y vois travailler...
(grand sourire)

La repartie semblait pertinente ; il fut tout de même embauché et assigné à des tâches subalternes sous l'œil amusé du patron qui sous un

air, a priori sadique, voulait l'éprouver et peut-être observer jusqu'où il pouvait aller dans l'exacerbation de la corvée prolétaire. De toute façon, peu importe la manière, il a trouvé un labeur sommaire certes, mais suffisant pour aider son projet d'un vaste voyage ; de cela, il ne dit mot à quiconque.

larbin, béni-oui-oui...

On savait déjà comment ça fait de conditionner un être et de lui imposer un travail qu'il n'aimait pas forcément ; comme on savait déjà comment ça faisait sur les êtres, on allait l'embaucher pour le mettre à l'épreuve et voir comment ça faisait aussi, cette épreuve sur un individu de sa nature. Lui, de son côté, il acceptait l'embauche, aussi pour voir comment cela faisait ; il n'en avait pas l'expérience de cette manière, le travail, ici. Donc des deux côtés, ils allaient se mettre à l'épreuve, lequel des deux serait le plus corrompu ah... au désir de l'autre. La vie dans son expérience, la vie dans son parcours allait faire cette expérience ; une de plus, nous dira-t-on ! Oui ! Mais l'important est de varier... À force de varier : « des conditionnements, on en trouve toujours un plus approprié », se disait-il. Le sort en était jeté, il travaillerait donc pour eux, pour un salaire qui s'avéra au bout du compte assez ridicule. À la fin après plusieurs mois, il comprit bien vite qu'il ne resterait pas longtemps chez eux ; une sale mentalité, une mentalité qu'il trouvait sale et obséquieuse régnait dans ces lieux, peu à peu cela le rendit dubitatif, il gardait une distance de plus en plus grande, malgré quelques entrains amicaux, envers certaines personnes et certaines tâches instructives ; il savait qu'il partirait déçu, mais ce parcours-là méritait, pour l'expérience, d'être vécu ! Alors il se tue, momentanément...

Une sous-chef, béni-oui-oui opiniâtre, une caricature de serviteur, d'un arrivisme zélé, jusqu'au bout des ongles, cela suintait fort, le prit en grippe ; elle s'ingéniait à vouloir le compromettre, peut-être permettre un jour à provoquer en lui une erreur, un prétexte pour le licencier sans fracas, à bon compte ; une ambiance détestable s'établit, il n'y resterait pas toute sa vie ici...

- › On a fait une croix sur l'image qui vous représentait pour mieux vous repérer et vous signaler au cas où, au cas où il vous viendrait à

l'idée d'omettre... d'omettre les tâches qui vous ont été octroyées ; faites donc attention à vous, ce que je vous donne là est un cadeau empoisonné.

De toutes les entreprises qui l'embauchèrent, l'atmosphère sociale de cette dernière s'avéra la plus exécrable qui soit, un sommet rempli de magouilles et chausse-trapes des plus diverses qu'il trouve superflu de décrire en cet endroit ; d'ailleurs, d'en parler, cela lui rappelait tant de nausées qu'on écourta l'exposé, qu'il ne défaille pas avant la fin tout de même...

44. *il ne peut s'empêcher...*

houlala !

Il sortit de ses tiroirs, des écrits soucieux, histoire de râler un peu, quelques fables militantes, anarchistes tout le temps, qu'il voulût revoir et actualiser tant et tant !

- › M'enfin quelle engeance m'avez-vous apportée là, des récits pas du tout épatants que voilà ?

Les soirs, après cette mascarade que lui offrait son travail ordinaire et lassant, dans sa roulotte désuète, il refaisait le monde à travers ces poèmes intransigeants d'une manière désinvolte, « des propos libertaires très naïvement dits » qu'il gueulait contre certaines gens...

(Toujours ces idées où il se voit en comédien !)

Choses que n'ont pas arrivés à faire
tous les grands animaux de la terre
de me mettre à la diète
et de corriger mes légers entre-faits
ma façon de mettre
ma façon d'être

Ah ah par quel miracle pensez-vous
connaître ma maigre petite pensée d'homme
tout tranquille dans la maison
moins que rien et sans raison
m'offrez-vous de vous servir

mes tripes, mon orgueil, celui de mon travail
déjà trop j'use ma seule peau
à des travaux qui me laissent ballot
non non, n'attendez rien de plus de moi.

Faut z'arriver z' à l'heure
fractionner l'boulot
au temps qui z'pose
et c'est un rodéo
ce temps qui nous indispose
c'est la rose au vent
pour les socialos
l'travail essentiel disent les intellos
l'heure c'est l'heure
t'a une réputation à tenir
mon gros
cette saleté ! sans originalité.

Mais que savait-il de tout ça, les labeurs ouvriers, lui qui n'avait guère vécu, sa jeunesse par-dessus ? Il voyait cela de loin, les territoires où sévissaient de pareilles ambiances. Ici, il était de ceux ayant eux cette chance, plus de guerres à cet endroit et guère de souffrance, ou si peu, c'est une autre ambiance ; il ne connaissait pas les endroits glauques de la région, à son âge, dans le troupeau, il y cohabitait si peu, par instinct peut-être, il se préservait d'un déclin, d'une pauvreté...

Effectivement, « la vie ne repasse pas les plats », combien ont eu une existence heureuse et confortable ? Si nous ne parlions que de l'humanité, la plupart ont vécu, vivent et vivront une existence pénible et sans intérêt ; toujours à être dominés par une minorité de chanceux que la vie favorisa par des hasards avantageux. Le sort de la plupart des êtres n'est pas enviable (regardez autour de vous, ne vous masquez pas les yeux). Le coup du sort est une loterie peu élégante et d'aucune délicatesse. Nous-mêmes faisons subir ou avons subi de pareils désagréments ; toutes existences confondues, le sort de tous est régulièrement à peu près le même : un gâchis épouvantable d'énergie (réf. « phénomène d'entropie ») (le vivant se perpétue dans un entre-mangement perpétuel, la plupart servent à nourrir les autres ; et même les autres à un moment ou un autre, juste après leur mort, seront absorbés sans le

vouloir par une vermine experte en la matière). Pour tout éprouver, la vie dans ses explorations varie sans cesse. Alors oui, nous confirmons, « la vie ne repasse pas les plats » et chacun ne vit qu'une fois (c'est largement suffisant).

...

Le sujet est abordé à nouveau plus tard, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 153. *à trois ans, après son geste*

...

Mais à chaque fois, ce sont les montages différents d'une même entité, sans cesse en évolution, d'individu à individu conçu à partir des mêmes briques, mêmes constituants (fourni par le moule de base, les plans de fabrique, un programme génétique, un code, un déterminisme sous-jacent...) ; chacun ajoutant une petite variation au bout des dents, dans le clignement de l'œil ou la couleur d'une peau perpétuellement changeante, selon que l'on naisse en Orient, en Occident, du nord au sud, diverses variations... Vous disiez quoi déjà ? Ah oui ! le mouvement (d'un labeur non aimé, juste pour avoir le droit de vivre...). Tu t'arrêtes et refuses, d'accord, mais dans ce cas tu meurs (de faim, d'une balle dans la tête, dans une prison après avoir dérobé un bout de pain) ; il est intransigeant ce monde peuplé de vivants.

...

« les plans de fabrique » sujet abordé à nouveau plus tard, lire :

—> peregrinatio, livre 1 : 65. ouvrir le mythe...

—> peregrinatio, livre 2 : 90. souvenirs, traces, de la trace laissée ***

—> peregrinatio, livre 4 : 138. la chose se dévoile, il était endormi

—> peregrinatio, le détachement : 184. calamité..., aveuglement

—> peregrinatio, le détachement : 189. fol Î, transmission

—> peregrinatio, le détachement : 204. (intermède...), tourment

—> peregrinatio, le détachement : 205. dans les rêves nouveaux, (31 janv. 2019) *dignité et reconnaissance*

—> 1. « Il », peregrinatio, épilogue : 234. texte sans fin

...

échelle de valeurs

- › Pour une opulence, vous avez bien des misères qui en subissent le fardeau !

- › Pour dix opulences, vous avez une ville entière de miséreux !
- › Pour cent opulences, vous avez une région pleine de crève-la-faim !
- › Votre confort, votre jouissance, sera toujours maintenu sur la misère des autres, ceux qui n'ont pas eu cette chance du partage des rapines ordinaires...
- › Et pourtant, il y a de quoi nourrir chacun, même d'un maigre repas à chacun, tous peuvent survivre ensemble. Mais non, l'opulence de certains se fait sur le dos de ceux qu'ils appellent « des vauriens ! »

(texte manuscrit – 21 février 2019 à 22h40)

Il comprenait qu'en lui, résidait une violence, qui de temps à autre sortait au moment inapproprié ; débordante, elle l'incommodait, oh ! il ne savait pas à chaque fois vraiment la maîtriser ; il chercha longtemps cette manière de la canaliser et de permettre qu'elle s'évacue d'une allure appropriée ; comment décupler cette virulence pour qu'elle s'évade tout d'un coup de soi, et non comme une arme contre soi ? Il ne trouva pas tout de suite la solution, il imagina mille résolutions, mille façons d'être, mille raisons de l'apaiser, quoi qu'il en soit, à aucun moment, il ne fut satisfait ; toujours en avançant dans sa quête, peu à peu, il sentait très bien qu'il n'y dénicherait aucun remède, ni stratagème ni réponse ; en fait, il savait bien que le temps amènerait le nécessaire, avec sa manière de s'imposer c'était son affaire ; et lui, indécis, suivant sa propre motivation, qui, dans tous les cas, lui apporterait certainement cette paix de l'âme tant recherchée. Et de poursuivre sa marotte poétique aux propos régulièrement plus dangereux, il s'imaginait affronter des gens... comme au temps des fourches et des couperets...

Oui je compte... les heures passées à m'ennuyer
 le temps passé à faire le non souhaité
 je compte l'illusoire
 c'est-à-dire, ces heures passées à gagner des lueurs
 de richesses, le fric dans des paniers d'osier
 et fermeture clic clac des coffres-forts
 ce qui rime avec de l'or
 des lueurs où ne se passe jamais la joie
 ni d'espoir ni d'ailleurs ni d'autre part

... je compte l'illusion que m'offrent ces quelques pépettes
ces centaines de piécettes, ces milliers de galettes...
de l'argent, aumône d'état faite à son peuple
voici donc une idée révolutionnaire !

Oui, je compte le temps qu'il me reste à vivre
avec tous ces papiers-monnaies, ces argents partout où je va...
tranquillement certes, l'espérance ou d'autres jours
mieux seront, je va...
à ma lumière, mon petit falot, dans mon antre
je compte la permission qu'il m'est donné à vivre décemment,
car j'ai servi en ce monde, de ma tâche très prolétaire
votre culte du devoir : le travail ! mes seigneurs...
Votre subsistance.

Cela lui rappelle le lien fort développé entre les travailleurs des
houillères ou des usines où l'on creuse la terre, leur fraternité, leur fier-
té d'y être descendu dans le trou ; tous unies à cause de cette peine en-
ivrante d'y avoir creusé tant et tant...

- › j'ai vu des misères innombrables (pas les miennes), renvoyées en
travers de ma figure...
- › T'es qui toi pour médire de nos besognes à la mine ?
- › Vous pourriez envisager un autre avenir, déménager ou vous asso-
cier et prendre possession de celle-ci, lutter contre les propriétaires ;
vous reconvertir, si du fer ou du charbon, le stock au fond de l'enfer
est épuisé ; adaptez-vous aux changements, je ne sais pas moi ! Ne
plus vous rendre esclave de ses lieux ; on croirait que vous aimez
cela ? Vous m'apparaissez bien trop obéir aux forces des habitudes,
en vieillissant !
- › Eh ! Le révolutionnaire de mes deux ! Tu trouves que c'est facile ?
Pour qui nous prends-tu, tu penses que l'on n'a pas déjà essayé ?

Alors certains jours, il alla virer sa haine ordinaire dans des manifs pro-
létaires où l'esprit se veut solidaire avec une idée de « travailleur » très
radical, comme si ce boulot, souvent abêtissant, abrutissant, s'avérait
l'ultime fin en soi, la seule solution à toute chose ; il s'étonnait tou-
jours de cet « unique » avenir caressé, envisageait-on une autre vie, en

dehors de ces labeurs très obéissants ? Où avait-on mis leurs espoirs, derrière une barrière impossible ? Encore, il composa une prose pamphlétaire pour se foutre de cette manière ouvrière de la désillusion, parler du travail, oh ! sa plaie devenue béante, de ses inaptitudes à ce rituel.

45. *croissance prolétaire, fable de lui...*

Nous voulons que tu sois notre prolétaire exemplaire,
l'idéal syndical, le grand « secrétaire général » ;
tu diras « le travail c'est le rutillement du jour »,
et nous verrons nos tâches étinceler dans le vaste jour ;
tu affirmeras « cet enfant possède l'âme d'un ouvrier »,
et nous le façonnerons pour qu'il le devienne ;
tu diras « le monde a besoin d'une main-d'œuvre ! »
et nous ferons en sorte que le monde ne soit qu'une main-
d'œuvre ; tu constateras « que l'on trouve trop de machines en ce
monde »
et nous les cacherons, pour qu'on ne les voie plus ;
tu diras « que le vent emporte les patrons indésirables ! »,
et nous les transporterons là où tu voudras qu'ils soient ;
tu diras « déterminez les machines, pour qu'elles fabriquent à nou-
veau ! »
et nous déterrerons les machines pour fabriquer ce que tu veux,
car nous avons confiance en toi et nous savons ton choix juste ;
tu diras « je ne suis qu'un prolétaire, le grand "syndical éternel",
votre secrétaire général et absolutiste fameux ! »
et nous ne verrons en toi que celui qui nous rend si heureux ;
tu seras le vénérable travailleur, le sage du monde,
la vérité unique,
l'indéniable sincérité,
la soif ouvrière du bien,
la parole ultime qu'on ne pourra contester...
et nous te suivrons,
les yeux fermés, aveuglés, confiants,
vers tes réalisations appropriées et excellentes ;
ta voie toute tracée apportera notre réconfort,
nous n'aurons plus à choisir, nous te laissons ce souci éreintant à

nous attribuer gains et labeurs,
entre ce qui s'avère satisfaisant ou fatigant ;
tu décriras la suprême conduite à conserver, pour la joie de nos
entêtements et tes désirs, deviendront les nôtres...

Alors, lassé de toute cette hypocrisie, exprimant ta première sincé-
rité, tu leur as répondu : « pourquoi donc restez-vous si crédule à ce
point, pour accepter tout de moi ? »

Et si je vous disais « chassez-moi, licenciez-moi, congédiez-moi »,
me mettez-vous à la porte ? Me laisserez-vous tranquille, enfin ?

- › Quoi, on ne veut plus que l'on idolâtre ? C'est fou ! Voilà encore qu'on lui obéit, ils le relevèrent de ses fonctions, on le débaucha donc pour l'expulser, le remercier vivement et le démettre de tout sans aucun ménagement, sans prime ni ancienneté, et comme on n'en demeurerait pas à une extravagance près, ils le découpèrent en petits morceaux, un pour chaque désir déchet !
- › Alors, le travail fut arrêté un temps, on hésita tout de même un peu, entre de la paix ou du désordre ; on ne fabriqua plus comme avant, on fit revenir les patrons, que l'on garde de quoi se plaindre et susciter une grève, à savoir sur qui cracher, sur eux ou les actionnaires, histoire de couper court à toutes idées débonnaires.
- › Moralité ? Je vous la laisse...

Mais cette modeste ironie que lui trouvait « rigolote ! » ne plut à personne ni aux ouvriers qui n'aimaient pas que l'on se moque d'eux ni à la gent patronale qui ne voyait là que des émeutes tout autour de sa personne et du désordre au travail ; alors ils le bannirent pareillement de leur industrie, vociférant des mots proches de la réprimande et des remontrances (on ne le coupa point cependant ni en petits bouts ni en deux).

Débaucher, démettre, déboulonner, reconduire, mettre à la porte, mettre à pied, mettre dehors, mettre en disponibilité, remercier, renvoyer, expulser, congédier, chasser, lourder, vider, virer, licencier, sabrer, saquer, balancer, balayer, destituer, déquiller, bref, on lui donna son congé... Les termes ne manquent pas quand il s'agit d'infliger une ration de chômage à quelqu'un, de l'exclure d'un

boulot, du moment que l'on patronne cette musique pour l'appât d'un gain, d'un désaccord ou d'un mécontentement, c'est trop facile !

De l'homme d'affaires, de l'ouvrier si occupé, il n'y percevait rien à en comprendre ; qu'on le jetât alors dehors sans aucune précaution, il ne s'en émut guère, tant il en avait marre de ces manières routinières. Et puis de l'argent, de la monnaie, de ce fric, pécule, écus, pèze ou oseille, il en avait amassé quelques sacs ; de la fraîche, suffisamment pour s'en aller finalement, il avait mûri sans ménagement, y trouvera-t-on le ver dans cette pomme des discordes ?

- › Au revoir donc ! Messieurs et Mesdames, je vous laisse à vos troupeaux indéniables, à vos travaillantes idées, vos prolétariennes sociétés, je me casse !

Il avait certes le moral en friche et devait juste un peu débroussailler... Vous n'auriez pas dû l'énerver !

- › À moins que tu t'en fiches, petit ouvrier, je l'ai été, mais maintenant c'est oublié...

Oh ! Ne vous y trompez pas, leur attitude l'a contrarié bien plus que vous ne le croyez ; moi qui le connais bien, je sais qu'il va de nouveau se morfondre et s'éparpiller dans un trop-plein d'imaginaires qu'au soir il se démène à chasser avec une fronde, et les balancer hors de sa tête, sa manière d'y répondre. Mais vois, cette confrontation ne laisse rien d'autre qu'un haut-le-cœur sans importance, elle ajoute une pierre à sa toute jeune compétence, une première grande expérimentation des corvées humaines. Alors voici de nouvelles alarmes, voici de nouvelles armes, acquises au bout de ta sueur, pour des demains moins moqueurs, elles vont te prévenir dès l'assaut de rancœurs trop houleuses ; elles vont te prémunir pendant la future longue et lente marche de ton désir fameux, regarde ce qu'on installe au-devant de ta déroute, des grains de sable, tu peux les franchir. Écarte ton éveil de la folie des hommes, d'ailleurs pour ne pas t'apeurer on y a mis des pommes ; on en a accumulé des tonnes et depuis tu nages dans une compote fruitière, quoique aimant le plat, cette profusion à force te lasse aux plaisirs de cela ; c'est évident... Mais maintenant te voilà apaisé, n'avais-tu pas décidé, il y a peu, de mener une quête, tu sembles la délaïsser ?

46. *et puis le doute...*

Du bon usage qui voudrait
qu'on ne parle pas
de ces choses-là

Ah ! Il ne manquait plus que ça, puisque la fatigue vous apporte cela. Ce trouble le place comme une croix, en haut de l'édifice, celui que l'on bâtit à la mesure de sa foi...

- › Oh ! Arrêtez toutes vos salades ; pourquoi me parlez-vous de mon doute ? Je le gardais bien au chaud au fond de moi ; maintenant, tout devient révoicable, c'est de votre faute, laissez-moi !

Apaise-toi, je souhaitais simplement te rappeler l'idée de ce voyage, de cet exil auquel tu tenais tant ; je ne désirais pas t'égarer, tu as tout ton temps. Je comprends que tu ne veuilles plus me causer.

- › Je suis entré dans la vie bizarrement, à cause d'un auteur et de ses divagations ; et de m'en sortir de tout cela, je fais comment ? Oui erraient de petits freluquets autour de moi, ce qu'on nomme dans certains pays des anges ; ils tournoyaient et tournoyaient ; m'agitaient, m'agitaient, m'accaparaient de remontrances, m'indiquaient « la bonne direction », là où je devais mettre mon égarement ; eh ! oh ! Ils ont de ces idées assez étranges, comme des embrigadements, et fondent des mouvements aux entournares pour me décharner, je le sens, puis ils organisent des rondes et guettent mes allures ; je vous l'avoue maintenant, c'est que je leur mens ; comment faire autrement ? Je vois un ciel compliqué m'apporter de belles ornières...
- › À ton existence (lui raconte l'un, passant par ici), il s'y accroche bien plus d'un aimant, illusoire ? Peut-être pas ; où trouves-tu que tu t'égares, tu devrais revenir à tes premiers amours, mais pas ceux des romans de gare, non, les originaux où tu puisses t'y évader de nouveau ; fais comme cela, voilà ce qui me vient là. À toi !
- › Dites-le-moi encore, pour ça ! Je fais comment ? Ma vue s'arrête à vos ornières, à vos tracas interminables... je retiens « minable ! »

Une troupe de bonimenteurs l'encercle et le cajole avec des phrases très excentriques, pour envenimer des idées pas forcément sages, le détour-

ner, dans des commérages de foules où l'on entend toutes les sortes de propos.

- › À la prise d'un risque, ne vous en retournez pas, oh ! sinon que l'on pourrait bien le regretter, et y ajouter une désillusion de plus.
- › « Des îles-lu-s'ions ! » Quelqu'un m'a raconté que cela pourrait bien rapporter ?
- › Oh ! Je ne sais pas (lui dit l'autre, traînant par là), comme ce n'est pas moi le héros ici, je ne fais que passer... vous me posez de ces questions ? Je vois bien dans vos yeux, un rêve ou deux, alors quoi y adjoindre, tout ce que je trouverai du côté de chez... « passion ? » Mais il est bien tard et je n'ai pas encore soupé, je vais vous quitter, au revoir !

Mais, personne ne lui répond, chacun n'écoute que soi-même ; il devrait mieux occuper son temps que de s'interroger ainsi, n'avait-il pas envisagé de s'adonner à des soucis différents ?

- › Je suis entré dans la vie bizarrement, à cause d'un auteur et de ses divaguerments ; devrais-je m'en sortir, de tout cela, je fais comment ? Un monsieur plein d'ornières passait par là ; il s'est introduit dans ma tête et y a répandu des ravages, comme on dit aux gens d'un autre âge. Tout cela n'est pas très sage, j'en conviens, mais avec le réflexe on se méfie de tout ; et puis quand on vous demande de mettre... de poser ces mots, ici sur le papier doux... des traces, vous racontiez quoi donc, mais bon, je n'y crois pas trop à votre préjugé, j'y vois peut-être une nouvelle malice ?
- › J'ai juste le temps d'écrire un petit poème qui l'enlève un peu hors de son doute, là où il séjourne trop à mon goût. Je ne demeure pas certain de lui apporter une quelconque gaieté...

Je vais me rire de vous
Je vais nourrir le fou
Je vais mou rire, c'est tout
N'en attisons pas un drame
Le ventre à dégouliner c'est tout
La canaille de mon ventre mou
Et mise en charpie, ma carrière

Dans le trou

Oui, le monde ici s'avère terrible, mais laissez-le décaniller, nous y sommes habitués de toute manière. Je restais sur ce point dépenaillé et il m'apparaissait impossible de savoir s'il demeurerait prêt ou pas pour les voyages futurs de sa grande avancée.

- › Son cœur ampoulé a de ces allures pour le submerger et son regard las, peu médiateur ailleurs, d'une certaine façon quand on le voit dégoûté d'une quelconque monotonie ; il n'outrepasse que le temps qui ne déroule plus, c'est ça, l'ennui.
- › Hein ? Quoi ? J'ai rien saisi à ce que vous me dites ?
- › C'est pas grave, j'ai pas envie de corriger !
- › Merci pour le lecteur ! c'est très aimable !
- › Chuuut ! Écoutez-le !
- › Hier, sur des façons, me relevant d'un orgueil, j'ai effectué une pause, pour méditer et me nourrir de leurs attentions vides quand j'y pense ; d'autres permirent encore que je n'y comprenne rien, au sens de cette existence qui ne vaut rien ; peut-être ai-je mal suivi le mode d'emploi, d'un usage de la clé immodéré ; elle est entrée très vite dans mon lit et je me suis écrié : « quelle trépidante vie ! C'est un bordel ici ? » C'est qu'elle en conserve pourtant l'allure, oui j'ai dit ça ! Mais le ventre, au mot « mou », regardez-le alors, il n'a rien produit ni perdu un quelconque nord ; de lui, n'en parlons plus, d'ailleurs je m'en fous !

Outre, donc, il va sortir à minuit, sur des mélodies de gare, sa façon de mettre un voile à la pluie démente, cela est décevant, ou de vagues alertes l'ont empêché un jour peut-être de voir son avenir enfin rayonner ; de pâles lueurs veulent atteindre le fond de son cœur et peut-être aussi, il ne suscite pas de quoi apporter un appétit ni le faire jouir de sa mort ou de sa vie ni de son trépas il ne vit... et oui... la machine ne comprend plus ce qu'il dit. Elle écrit tout de travers et de cette situation, hagarde, elle donne un air taquin à notre pauvre être, ailé soudain ; il lui reste quelques ans qui devraient le soutenir encore, pour que lui vienne une envie de naître, de mettre quelque chose au bout de ses souhaits.

idées claires...

- › Demain, on vous promet des idées claires... on vous l'assure ! Même que nous devrions réajuster la chose qui mémorise ce que l'on raconte, c'est décevant ces jours-ci, elle prend des aises en ne posant pas le mot attendu là où l'on désirerait qu'il fût ! C'est navrant, et je suis désolé des aléas (on dit « bug ! ») causés par cette technologie inscrivante des temps modernes ; la plume avait plus d'attrait...
- › Mais qui parle ?
- › Bien sûr, le monde n'apparaît pas au mieux de sa forme ; et moi-même, je ne me sentais pas très bien, au cœur de la soirée, après ces leurre de minuit, à l'heure dite « du loup », comme une araignée annonciatrice d'un grand présage, à l'endroit où médite un savant fou, le fait assidûment s'éveiller et dépendre de nous ; un dur moment près de vous, je n'ai trouvé qu'une entrecôte au beurre dans la poêle, c'est tout ! Ne riez pas ; un ventre, ça a faim comme vous !
- › Bizarre, ce film dans ma tête ? Elle s'avère étrange, mon existence ; entre autres, je vous le dis, comment sortir d'ici ? N'y ajoutez plus ces ornières à ma vie et puis laissez-moi dormir cette nuit.
- › À la prise d'un risque, plus d'une illusion s'en fut détournée (nous raconte ce dernier boniment de l'été)... ne vous en retournez surtout pas, oh ! sinon que l'on pourrait bien le regretter, et le vexer, une affliction de plus.

Mais vois, la foule s'éloigne et s'évanouissant ces dialogues de sourds, là où tout s'en va, lui abandonnent donc un peu de temps pour poser le pas ; est-il en train d'oublier le fruit de ses enquêtes et puis ce voyage ; voilà que je m'inquiète ?

...

47. *prise de tête*

Il se pourrait bien
que ceci ne relève
d'aucune littérature

(c'est le scribe qui parle)

Me voilà bien embarrassé, entre lui qui ne cesse de me fuir et vous, à qui j'ai promis de dire son histoire ? Posons-nous la question, de cet entêtement, c'est commun ; comment j'en arrive à parler de ce que je raconte, et ce qui me vient en tête, pourquoi donc je me mets à bavarder de ces choses-là, qui m'apparaissent obscures, absolument, ni prouvables, ni... C'est une perception que je vous donne, liée à mon imaginaire, mais je ne trouve pas d'où elle provient, et ce qui me force à la rapporter ; je sens au plus profond de moi que je dois l'exprimer pour avancer dans l'histoire que je veux relater ; il se pourrait bien que je devienne fou ou le sois déjà, vous devriez vous méfier de ce qui va se produire... maintenant que vous êtes informés ; et j'ignore si celle que je vais réciter à cet instant, cette histoire-là, se révélera authentique ou inventée, je n'en sais fichtrement rien et de cela, nous pourrions nous en foutre royalement, je le comprends aisément ; mais elle se manigance au-dedans de moi, et je me dois de la dire... Chuut, des oreilles écoutent... Toutefois, le processus humain, appelé abusivement « de création », dépend de ce mécanisme-là, me voilà bien technique ; on essaye de concevoir, mais on ne crée jamais rien ; on n'innove que dans un procédé de pensées qui nous arrivent, on ne maîtrise guère trop d'où elles viennent, des combinaisons de ce que nous sommes, façonnent les mots ainsi engendrés ; je n'ai aucune certitude qu'ils sortent de moi-même, qu'ils interagissent avec la perception que je ressens du monde (vous voyez où j'en suis ?) ; ce qui me permet d'exprimer ce que je dis là et me donne à élaborer ce que je vous raconte, à travers cet ouvrage, d'une manière totalement indéfinissable, mais qui peut devenir intéressante à communiquer aux autres, je n'en comprends plus mes phrases ! Et si j'ai eu cette sensation, la nécessité de décrire ce que je concrétise, comme le peintre a l'impérieux besoin de réaliser une toile, moi j'éprouve un désir à mettre des mots sur des

choses qui ne représentent aucune perspective à priori... sereine, mais s'immiscent comme une petite musique dans ma tête, qui me rappelle que je dois parler de ces choses-là, comme je l'expose actuellement ; et que je ne détiens aucun élément qui m'autorise à prouver quoi que ce soit, mais dans le fonctionnement de mon cerveau, il se trouve un questionnement qui se déroule et tente de décortiquer une sorte d'écheveau, du monde où nous sommes, l'univers que l'on essaye d'appréhender. Et l'aventure racontée de cette manière découle de cette logique où tout demeure « intermêlé », à la fois l'histoire et des comportements qu'elle absorbe ; cet esprit, qui n'est pas de lui, mais qui inclut son récit, là où il y apparaît, va aborder cet univers dans sa globalité, elle intègre l'auteur qui récite les mots que vous entendez en ce moment, elle agglomère tout le perçu localement ou non ; tous ces éléments rajoutés de la sorte sont gardés à travers cette entité qui va emmagasiner l'information (sortie de ma carcasse), qui s'additionne, entre autres, à toutes celles qui existent déjà et les mémorisent. Alors, elle ne sera pas forcément conservée à l'identique partout où elle subsistera, une partie, une trace en est laissée et c'est cette trace divulguée ainsi qui restera ; que le monde s'avère extraordinaire puisqu'il m'amène à parler, il me pousse à exprimer ce que je dis ; je ne sais vraiment pas pourquoi je déblatère cela, comme je ne comprends pas pourquoi je suis créé, et pourquoi j'ai ces idées-là, qui me traversent l'esprit ; mais persiste la nécessité impérieuse de les clamer malgré tout. Voilà, ça va beaucoup mieux... Merci.

Tous ces salamaecs peuvent aider à percevoir un bouillonnement intérieur, voire de dépeindre le mieux possible un calvaire interrogatif qui vous assaille, de laisser ce qui suit, comme le petit message d'intuitivités incomprises, voir malades, il est toujours temps de fuir un récit où l'on se perd... *

Le discours à lire ci-après est né d'un rêve, comme cela fut avoué précédemment, on ne sait pourquoi, il s'est imposé, du pourquoi de ces tisanes et de ces quatre personnages ? Cela ajoute de vastes questions sans réponse à ce moment du récit, « Il » ne m'avait rien précisé, sinon qu'il doit s'en aller loin, très loin, par on ne sait quels chemins ? À cet instant du racontement, je me disais « il le met où son avenir ? », il ne m'avait pas encore tout dit !

Vraiment, c'est à demeurer insatisfait de ne toujours pas arriver à comprendre pourquoi ces propos au sujet d'un doute récurrent doivent rester là, une voix intérieure, indécélable, indistincte, impose de faire ainsi ; des mots manquent à l'appel, une clé, des explications sereines que l'on pourrait décrire avec enthousiasme, mais ici rien, dans l'alerte, aucune raison discriminante, ne pousse à démettre quoi que ce soit. Devrait-on excuser cette parenthèse malvenue, s'interroger sur des profondeurs inaccessibles à un entendement, ou rajoute-t-on peut-être trop, illusion bête de rêves probablement inracontables. D'aucune manière, on ne saurait dépeindre la sensation infime s'éternisant au fond d'un imaginaire, peut-être une idée non perçue...

...

(ajouté plus tard)

** Bien des humains n'aiment pas cette perte de liens, les apeurent, ajoute des angoisses sans doute, ils veulent s'y reconnaître... On pourrait dire, « fuyez ! il n'y a rien de ça ici », où l'on se perdra sans cesse, afin de tenter de se retrouver autre part, lavé de ces mémoires ancestrales, de belles histoires et des drames ordinaires, ou conte qui vous charme, on ajouterait bien « pas de ça ici ! fuyez ! » Ce n'est qu'une étude des dedans et des dehors bourrés d'incertitudes, où l'on explore toujours... pendant que la bête dort, on la laisse vivre, afin qu'elle renâcle encore, on l'expérimente, avant de la laisser choir plus tard comme une vulgaire poire !*

~~Effectivement
tout ceci ne relève
d'aucune littérature...
mais on y relève
tout un art
de la rature !~~

48. *des principes sur la table*

quatre tisanes...

Des principes et des vertus des plantes, je vais vous parler (discours répétitif). Un soir, avant le grand transport, avant le sommeil, avant le coucher, pour l'important départ prévu du lendemain matin, discutaient quatre amis de passage ; sur la table, quatre tisanes...

Une femme, un homme plus âgé, un plus jeune, un indifférent, chacun dissemblable, bavardaient à bâtons rompus de ces tisanes : sur la partance, sur le voyage, sur le devenir, sur le bien-être, sur la manière de vivre, racontaient des histoires ; élaborant des propos et des dialogues autour de la présence de ces plantes et ce qu'elles nous laissent. Et puis d'en déterminer toutes les médecines, les quintessences qu'elles nous donnent et qui accompagnent notre existence, apprendre de leur usage, ce qu'elles nous apportent, ce qu'elles nous enseignent, ce que nous avons acquis en savoirs ancestraux, de leurs vertus, leurs propriétés et ce qu'elles nous transmettent.

Et des principes : ce qu'ils représentent, l'essence des herbes ; et dans leurs analyses, ils abordent aussi le sujet des pouvoirs de chacune : de ce pour quoi l'on en use ou note certaines coïncidences, de là à extrapoler vers des substances ingurgitées par chaque individu, discutant de cela, de leurs constituants chimiques, ce qu'ils renferment en les énumérant, ce qu'ils en conservent, une façon d'être ; voilà donc commémorées les plantes pour ce qu'elles contiennent, ce qu'elles en gardent en elles et ce que nous en utilisons ! De plus éprouvent-elles de la reconnaissance quand nous leur volons leurs quintessences ?

Quatre personnages et *sur la table, quatre tisanes* : un homme s'en vient, mais qui est-ce ? Il ressent le besoin de parler, s'en va bavarder avec les autres, sur le voyage et son vaste périple, au soir, pour le grand départ prévu du matin. Cette future mère bientôt allaitante va prochainement enfanter, elle scrute son destin et envisage des avenir, que valent ces forces de la nature qui la font tenir ? L'un débat à propos de ses espoirs et puis le dernier qui ne sait plus très bien quoi dire, voyant

de ces trois orientations, ce qu'il pourrait en obtenir, où il irait bien, peut-être...

Voilà une femme en sainte, voilà un homme sur le départ, voilà un autre incertain et voilà celui-ci bien soucieux, le panorama du début est installé ; oseriez-vous réaliser une fresque ? Vous possédez maintenant tous les éléments.

Le soir, comme un ajoutement à cette ambiguïté du moment nous apporte quelqu'un venant du dehors, disais-je, serait-ce le « Il » de ce racontement ? Arrive-t-il pour se reposer ou pour le préparer, le grand voyage décidé du matin et son vague transport ? Il croise ceux-là, bavardant à trois auprès d'une cheminée, l'invitant à s'asseoir à côté du feu ; et sur la table, quatre tisanes ; ils discutent de leurs devenirs, de leurs errances, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils réalisent, et des égarements, des présences de chacun et de tout ce qui est et de tout ce qui se concrétise ; et des mondes pareillement, voilà !

Sur la table, quatre tisanes ; une tisane pour le sommeil, un somnifère pour un bon dormir : Mélisse (*Melissa officinalis*) ; une tisane pour l'allaitement, galactagogue, aide aussi le cœur : Fenugrec (*Trigonella foenum-graecum*) ; une tisane pour l'anxiété, le partir : Passiflore officinale (*Passiflora incarnata*) ; une tisane pour la satiété, le digérer : Badiane, Anis étoilé (*Illicium verum*), Anis vert (*Pimpinella anisum*), Fenouil commun (*Foeniculum vulgare*). Chacune est reliée à chacun des personnages, élaborons des croisements entre les principes et les vertus des plantes. Ce dialogue étrange, et ce qu'il nous apporte, il nous parle des molécules, des atomes, que l'on ingurgite, tout cela se situe dans l'eau, ces principes absorbés, chacun buvant la boisson qui lui est appropriée, au soir, ce soir, la veille d'un grand départ ; il semble bien qu'il s'agisse de celui de « Il », cet innommé ?

Voilà donc quatre tisanes, il manque la clé ? [...] Nul n'a pu la révéler. Dites-le, écrivez-leur, si vous l'avez trouvée, nous transmettrons...

...

Au moment des quatre tisanes : ceux-là qui se rencontrèrent échangeaient des brins (d'errance)... des moments de vie. Ils se rencontrèrent pour échanger aussi quelques sauts d'amitié et de frénésie aussi ; que

d'amour s'il en fut, il ne nous est pas dit ni raconté ! C'est auprès d'eux qu'il fut reconnu, apprécié ou désavoué, c'est selon ; eh, pour son long voyage (envisagé sereinement), on voulait qu'il emporte avec lui quelques mémoires que l'on oublie (souvent dans les voyages sous la pluie), ces quelques livres qu'on lui laissa et qui rappellent à nos sens ce pour quoi l'on est là ; lui rappelle quelques fruits, quelques moments de sa vie passée naguère à rechercher par où commencer ce voyage et voilà maintenant qu'on le lui dit, qu'on le lui raconte d'avance ; sans une méprise, il ne comprend pas ce pour quoi l'on raconte de lui, ces déplacements qu'il fera, avant qu'il les vive, un accent est donné à chaque sensation éprise...

procrastiner

Mais c'était un empoté, il refaisait sans cesse ses bagages de peur d'un oubli. Le matin de la partance n'en finissait pas de revenir au lendemain ; celui-là qui serait le bon ! Oui, il avait de l'appréhension, celui de son premier grand au revoir. Il rumine un tas d'interrogations qui a de quoi exaspérer tous (l'étude est en cours, il envisage tous les possibles dans un atermolement propre à sa nature).

- › Est-ce toutes les facettes d'un même devenir qui se dessine sous mes yeux et dans ces mots ; est-ce tous les possibles qui s'égrènent au-devant de mon écriture et m'empêchent d'en terminer la ligne ; est-ce un miracle de l'entendement, je n'y crois guère ; est-ce une demande à choisir, mais pourquoi n'y arrivais-je pas ; est-ce mille autres raisons de me mécontenter, pour que je ne progresse plus ?

Je le laisse prendre son destin, il est suffisamment initié et puis voilà que cette rencontre de tisanières le prédispose à un rituel étonnant. Autour de celle-ci, nous avons bien vu que ce sont de braves gens, de bonnes âmes qui veulent accompagner ce moment, elles gardent la bienveillance d'une famille à la préparation de leur enfant au départ, et pour lui apporter toutes les armes nécessaires à son voyage ; qu'il n'attrape point froid, qu'il n'éprouve point de mal au ventre, qu'il ne redoute pas la faim ; et puis lui donner tout ce qui l'aidera, enfin ; il s'agace à ces manières, grogne comme un gamin choyé, laissons-les faire.

rituel...

Nous vous parlions de cet homme soucieux, le plus âgé, il s'approche de lui et précise :

- › Tiens ! Je t'apporte « *le livre des voies, de la voix et de l'écoute* » et ces plantes à tisanes : du Thym (*Thymus vulgaris*), des feuilles de Gommier bleu (*Eucalyptus globulus*) et de l'Herbe au chantre (*Sisymbrium officinale*) ; garde-les pour ton voyage, uses-en pour renforcer ton corps ; elles affirmeront ta clameur, soulageront une gorge enrouée, et permettront que l'on t'entende mieux.

Il prit le tout et lut le livre, il y avait comme un chemin pavé ; c'est donc à partir de lui qu'il suivra sa route et s'évaporerait au début du prochain jour... L'autre personne, assez indifférente, prétextait une coïncidence heureuse, lui laissa aussi un présent et tint le verbiage attendu :

- › Prends-le je te l'offre : « *le livre de la vue (ou du voir) et des sensations* », et j'y ajoute cette herbe pour qu'elle t'aide à observer loin, quand tu éprouveras une vision vacillante, de la camomille romaine (*Chamaemelum nobile*).

Il accepta celle-ci, et l'ouvrage, le lut également, et trouva de quoi prolonger la route précédente et égrener de nouveaux possibles transports... Plus tard, le plus jeune de tous, ravi de ce soir, lui raconta tout de go :

- › Pour toi, on m'a donné cela : « *le livre de la sueur et des insanités* » ; et puis cette boisson de Ginseng (*Panax ginseng*), elle t'accompagnera, renforce le cœur, fait abattre de grands travaux et apporte de l'agitation quand on y braille.

Il prit tout cela et lut ce nouvel écrit, il contenait du bruit et beaucoup d'énervements ; peut-être devrait-il s'en instruire aussi, de ces remuements, pour qu'ils le transportent là-bas, cela lui semble incertain ? Enfin, cette femme qui devait bientôt accoucher s'approcha de lui juste avant son sommeil :

- › Ouvre donc cet ouvrage, « *le livre de la peau et des sensualités* » ; puis, sans un mot, lui glisse en douce une petite fiole remplie d'une liqueur ; sur l'étiquette, y était inscrit : « pour garder l'esprit des douceurs », un assemblage savant à base de Millepertuis (*Hyper-*

icum perforatum) et d'autres plantes dont elle a le secret.

Il conserva le tout et lut encore ce dernier livre, il y trouva un contraste éclatant, des choses inexplorées qu'il se devrait de traverser, il se promit d'y veiller...

...

Mais, après une nuit sans sommeil où il ne put s'empêcher de ressasser ce cérémoniel « tisané » peu banal à ses yeux, sans le leur dire, il refusa le rite, il refusa le mythe, il refusa la légende, le héros, la condescendance et lâcha quelques rots pour se défaire de la manière que l'on voulait mettre (ajouter, imposer) à son allure ; car ils (eux) disaient (ceux-là l'aimant bien), il n'en a pas la carrure ! On ne désirait qu'une précaution d'usage, qu'il emporte avec lui ces mémoires (ces souvenirs manuscrits), ce pour quoi l'on existe ici. Mais pourquoi, ce présage ce devrait donc être lui qui le porte on ne sait où ? Ou ne sait (plus, encore) quel chemin prendre, quel idéal atteindre... Et, ces livres, c'est bien pour ~~qu'on~~ l'aide qu'on les lui donne ; des idées venues de livres anciens et qu'il rebaptisera à sa manière en refaisant (reproduisant) de nouveau les gestes, les émois, l'expression des sens, comme jadis cela fut ressenti les premières fois où ces mêmes sens naquirent au début de l'existence des formes que nous sommes. Il fallut bien un commencement, pour qu'il soit progressif et très lent, des milliards d'ans de préalables, puis encore quelques millions d'années ont suffi à affiner la bête pour qu'elle devienne... Dans tous nos sens, il nous apporte et nous aide à garder en mémoire ces perceptions, ces sensations que la vie nous donna et que beaucoup veulent garder par on ne sait quoi (cette raison), parce que cela semble avoir un sens, parce que cela semble avoir une quelconque importance. Est-ce si important d'en connaître la raison, à savoir laquelle est si prépondérante, il ne savait ? Lui ne s'en souciait guère d'ailleurs, le monde est ce qu'il est, et l'on doit bien faire avec.

49. *questionnements*

Quand enfin on le laissa tranquille, il s'estima un peu honteux de son hypocrisie face à tant de gentillesse et devant son incompréhension de ce cérémonial trop orthodoxe à son goût, il s'interrogeait : que vou-

laient-ils donc ajouter au transport de son aventure, leurs rêves, ou des maux d'où ? Il ruminait seul ces quelques remontrances, qu'il n'osa pas exprimer auprès d'eux :

- › Mais pourquoi donc me donnez-vous ces livres ? Je n'ai pas demandé que l'on décide ainsi mon chemin ! j'ignore où je vais, sinon, vers un grand désert sûrement, je le trouverai bien, à force ! On n'en dénombre pas tant sur terre, même si je dois les traverser tous, vous savez bien, ce peuple sans nom, je désire tant le retrouver, j'ai amassé tant de questions à leur poser.
- › Mais pourquoi donc me donnez-vous encore ces livres ? Que l'on trace ma voie, que l'on outre passe mes choix, que l'on embarrasse mon esprit, que l'on me dise, prend donc ceci ou prend donc cela ! Mais qu'est-ce alors tous ces tracas ? Quelle manigance me préparez-vous ?
- › Je n'ai qu'émendé aucun sol sur lequel avancer ; je marcherai bien où je pourrais, j'irai bien où mes sens me porteront, tant qu'ils ne seront pas mes trouble-fêtes et de la vue, que je puisse observer, c'est tout ce que je demande ; et de l'entendre, que m'arrivent tous les sons du monde et la parole des autres, c'est tout ce que je désire ; et de sentir, que je perçoive toutes les humeurs à la ronde et la bonne odeur d'un repas frugal, évite un malheur et ne pas mourir de faim, c'est tout ce que je demande aussi ; et des sueurs, sous le soleil du désert, j'en aurai assurément, s'il m'épuise, ma peau s'asséchera et puis elle brunira, du moment qu'elle me protège, c'est tout ce que je demande alors ; et quant à me toucher, vous espéreriez peut-être un geste, mais je ne possède pas la sensualité de vos idéaux ni ne sollicite cette bannière à mettre si haut ; cette perception me reste étrangère, que l'on défasse ce que vous y trouvez de beau, c'est tout ce que je demande enfin.
- › Pourquoi donc cherchez-vous à m'inscrire dans une histoire et décrire déjà une légende, oseriez-vous de nouveau apposer un mythe sur moi et dépeindre une certaine idée de ma personne ? Que souhaitez-vous y déposer, de quoi désirez-vous m'imprégner ? Vous semez le doute au plus profond de moi ! Mais que brisent vos sourdes réponses ? Voudriez-vous que je n'entende pas, demeurent étranges

les bruits que laissent vos pas ?

La légende aurait voulu (celle que des hommes ont pondue), la légende aurait prédit qu'il absorbe un peu de ces tisanes pour son bien, pour se remémorer, mais les temps changent et la manière n'est plus la même, il doit composer avec l'air du moment et rien n'est écrit par-devant ! Non ! Point de cette substance-là, à cet instant, la légende, il ne la validera pas. Ce sera différent, comme une fleur se fane, ce qui est prévisible, rien n'indique vers quel penchant elle optera, cela dépendra du vent ou de quelques gens par là, certains la cueilleront, certains la mangeront, il est toujours une vie absorbante d'une autre.

(ajout manuscrit – 24 février 2018 à 12:00)

Et puis parce qu'il le préparait tant son voyage, cela finit par se savoir ; malgré le peu de jours que cela dura, certains ont demandé à le rencontrer et on le questionna longuement, il se résolut à refuser poliment les venues suivantes.

Effectivement, avec le temps, bien qu'il désapprouve cela et que malgré tous ses défauts, il parlait bien haut de cette manière qui aiguisait fort les esprits rancuniers rêveurs d'un différent mieux ; il devait s'en méfier. Certains finirent par l'idolâtrer et établir un catalogue de ses idées ; il y lut de tout, au-dedans, de quoi l'horripiler, mais que pouvait-il y changer, quand certains veulent vous aduler, comment casser ce mythe naissant, il se devait d'en devenir blessant.

- › Vous me questionniez l'autre jour et me disiez : « pourquoi ce monde ? » Comme si j'avais réponse à tout ; puis de ça, avec cet embonpoint sentimental qui vous bafoue, vous me vénerez déjà sans attendre l'explication que je pourrais donner là.
- › Oh ! Ne m'adorez pas, gardez vos distances, sinon vous recevrez mes rouspétances au coin de la figure, comme un stratagème, pour écorner de l'idolâtrie ses oripeaux pas bien beaux, vous revenez de haut, oui ! Je sais, c'est un exprès, que je pratique à cet usage et des ornières j'y oppose, contre l'adulation...

Il devait vraiment partir, ne plus attendre, que lui restait donc à apprêter ? Il voyait bien qu'il n'en finissait plus de ces préparatifs somme toute illusoire, quand on doit aller là où le vent va vous mener, il ne

faut pas le perturber à trop le parer de présages, il n'emporte qu'une seule fois à la fois, les corps, à son passage.

Comme à la fin de toutes choses, se trouve toujours le début d'une émergence, et parce qu'il en parlait tant de ce peuple innommé, on lui désigna une montagne où résidaient des hommes usant de prières peu communes, cette manière que l'on dit inversée ; on raconte en effet qu'ils possédaient une bonne connaissance des mondes perdus ou oubliés, que l'on ne recherche plus ; probablement savaient-ils où ils se cachaient et dans quel désert ; c'est ainsi que ce fut décidé, son grand voyage allait commencer...

(fin de prolegomena)

peregrinatio

[peregrinari ; 1. le livre des voies de la voix et de l'écoute ; 2. le livre de la vue ou du voir et des sensations (ou des sens) ; 3. le livre de la sueur et des insanités ; 4. le livre de la peau et des sensualités ; ce peuple innommé ; *intermède premier* ; le détachement ; « eux » ; *intermède second* ; du dédoublement de lui, « Il » (le double de lui) ; *intermède troisième* ; la retournée – reverso – retour ; péroraisons inutiles ; partir en fin ; épilogue...]



peregrinari

[*esquisse* : 50. sommaire dubitatif : *comment faire autrement ? ; description des zones (note) **** ; 51. préparations au voyage : *interrogation ; imprévu de l'attente* ; 52. de l'intérêt du voyage *** : *à l'attention de ceux qui ne bougent pas ; bouger* ; 53. histoire du mouvement *** : *fable des habitudes lentes ; débuts d'un remuement ; machines roulantes ; du voyage* ; 54. (*troisième fêlure*) ; 55. cheminements narratifs...]

Il est temps d'aller au voyage,
il est advenu l'instant du vagabondage,
va apprendre ce qui nous gangrène tant,
par tous les lieux, par tous les temps ;
aller comprendre ce qui nous anime tant,
par tous les *cieux* par tous les *vents*,
nos outrages et nos bons dieux.

(*en marchant*)

50. *sommaire dubitatif*

comment faire autrement ?

La partance (ce grand déplacement), que devient-elle quand on désire découvrir tous les discernements et ne pas s'en départir, à la recherche de rudes épreuves, choisir de possibles chemins où porte la voix, une averse à celui qui l'écoute, entendre et avancer résolument vers un beau point de vue, à force de voir, y puiser des sensations, à cause des sueurs, à cause des insanités, puis des sensualités nouvelles sur la peau, une sensibilité du corps, puis ne pas s'en laisser déposséder, ou de s'en distinguer, à force il ne saurait trancher sur la question, le pourrait-il d'ailleurs, lui que son anatomie il l'a exalté à sa façon sous de drôles de dehors, il n'exécute plus quoi que ce soit de la manière habituelle des hommes, il s'en différencie par mégarde peut-être, et il ne maîtrise guère ce qu'il espère atteindre, un égarement de plus probablement,

oui nous allons vers des inconnus où tout le monde est amené, lui comme le narrateur, vous pareillement comme l'auteur l'écrivain l'écrivain l'écrivain le pondéur le scribe, la plume et comme les mots eux aussi s'emmêlent, encore qu'une machine, semblerait-il, s'ajoute à ces explorations, mais que représentent-ils tous ces gens, tous ces êtres qui tous poursuivent la même peine, alors cet outrage du passé, ces dérapages inédits ou ces variations, souhaitez que l'on n'en ait pas assez de ces débordements, que l'on ne pourrait pas outrepasser ! bêtises ou commérages, du temps pour y rencontrer d'audacieuses enfilades, tout ce que la vie produit, son parcours, là où elle exulte... de tout cela, à vous d'en trouver la page, celle qui vous regarde !

...

Il n'y a jamais eu de vaine tentative d'écrire de romans ici, ce ne sont qu'une suite de petits rapports éhontés, paroles et écritures mises bout à bout sommairement...

*description des zones (note) ****

Ne plus dire : ceci, cela, tel territoire, tel pays, régions... décrites comme appartenant (notions d'appropriation) à des hommes qui les accaparent seulement (le temps de leur existence).

Décrire les constituants vivants remarquables, existences animales, microbiennes, végétales et terrestres, des territoires vus comme des socles où reposent des êtres, des formes, des paysages, des sommets comme des crevasses...

Ce long voyage
oh ! dehors
de lui...

51. *préparations au voyage*

Alors, comme la légende apparaît évitable, nous vous dirons que ce sont de multiples voyages nés de l'imaginaire, des sens et des sentiments, puis du reste, fait d'accomplissements, d'où peut-être, sans crier gare, « Il » ira probablement jusqu'au bout de sa vie et de cette quête ; mais à l'heure où j'écris ceci, tout cela ne fait que commencer, que pouvons-nous prédire avant de les agencer, ces mots qui seront le fruit de son enquête ; certainement à toute envie, j'aurais mis son existence en grand danger, dans ce désordre et le monde de la sorte engrangé, laissons-le vivre ce qui va devenir l'histoire de son existence qu'il est de quoi manger !

Oui, il s'est éloigné de moi et ne guide plus vraiment les énoncés de mes manuscrits ; je demeure à la traîne de ses ambitions et recueille toujours son racontement malgré tout ; il semble libre de tout dire même s'il ne me parle plus vraiment, écrire reste un drôle de jeu, quand vous n'avez nul autre désir, cette nécessité enivrante des mots que l'on assemble.

interrogation

Eh ! me lâche cet « Il », comme une ile devant se détacher de tout bord, elle s'en va loin de moi. Pourquoi alors cette histoire m'inonde-t-elle tant, sa présence auprès de moi devenue inutile ; pourtant, ce sont des écueils, des passions, que je décris encore ici et dans les pages suivantes après celle-ci, à arpenter diverses façons de partir au voyage...

Les débuts n'apporteront rien de plus que ce qu'ils sont, ce n'est que la fin qui restera au bout du compte, seule trace intelligible ; et puis laissons-le de toutes ces ambiguïtés tel un dieu, imitons ce créateur, donnons-lui cette emphase particulière, qu'il éprouve ce qu'on dira de lui, en fait, là où on lui fournira de la vivacité et des vitamines suffisantes à ce parcours de tous les sens ; le voyage apparaît multiple, physique avec

son corps, de l'esprit avec ce qui l'anime alors, de son géniteur et des sources qui vont l'affronter au-delà peut-être de la mort, oui, on ne sait pas encore...

Il n'en finissait plus de partir, mais il a toujours agi ainsi quand on s'habitue à ses pas, et puis voilà.

- › Ils ont emporté mon enfance, et de ces plaisirs-là... ces désirs fous des yeux de ma jeunesse, je m'en suis à maintes reprises retourné, jamais plus je ne les reverrai ; malgré que je m'en sois à maintes occasions détourné, je ne retrouverai plus ni cette aube ni tous les fruits de mes errances passées maintenant ; elles ne déplaceront guère ce que je ressens, « ma naïve aventure débutante », comme vous dites...

imprévu de l'attente

Quoi, on vient de m'apprendre que certains adoreurs, lassés de l'attente, ont organisé une promenade, histoire de dégourdir leurs membres avec de grandes enjambées, puis quand ils sont revenus, ils furent outrés d'avoir manqué le moment du départ ?

- › Ah vrai ! Vous avez loupé l'effet d'une partance adéquate, le cérémoniel en reste tout bouleversé ; même que certains se demandent si l'on ne devrait pas réécrire la prose... rendez-vous compte ?
- › C'est décevant, mais quand s'en alla-t-il au fait ?
- › Je crois qu'il nous a quittés en douce, pour ne pas ameuter les foules et s'agréger au parcours des idolâtres.
- › Effectivement, je plussoie... les gens adorent vénérer la moindre échappée, comme l'incartade de ce freluquet, c'est navrant !
- › Oui, moi qui l'ai vu en dernier, il semblait heureux et désolé à la fois, avec une immense nostalgie à porter au bout de ses bras ; je l'ai entendu parler tout haut, il disait quoi déjà...

« Il eût bien fallu cinquante ans
de mon âge de plus pour en tenir le tout
et l'admettre cet ouvrage de reclus ! »

52. *de l'intérêt du voyage* ***

à l'attention de ceux qui ne bougent pas

Voyage dans mon habitement : il est des déplacements parfois nécessaires pour vous apporter un petit réconfort qui ne devrait pas devenir illusoire, mais vous donnera comme un essor un bienfait. Imaginez par exemple qu'une ventilation inadéquate s'insinue dans votre endroit et que vous risquez de vous y enrhummer à cause de cela ; au-dedans du gîte, ne serait-ce qu'un léger mouvement, il vous dévoilerait « oh ! merveille des locomotions », que cette ouverture n'était pas obturée, un ajour non fermé, d'où le courant d'air nauséabond qui vous refroidit pour de bon ! L'expédition salutaire dans votre tanière vous a permis de comprendre la nécessité d'inspecter parfois un lieu afin de régler quelques éléments dans sa constitution, pour que le confort qu'il vous procure devienne optimum, comme le verrouillage de l'invention judicieuse, un châssis très fenêtré qui brise le passage des vents, ces petits fripons. Vous voyez ? Votre voyage ne s'avéra pas inutile, hein ? Votre déplacement vous a fait rencontrer un embarras facile à résorber. Imaginer maintenant cela en plus grand ; vous transformez votre humble demeure en un territoire bien plus vaste, dans une nature abondante, toutes ces anfractuosités à dénicher, ces bouleversements de votre esprit qu'elles amèneront, tant les variations semblent infinies quand on explore des terrains, sans cesse ils se modifient, sans cesse ils vous étonneront, ce serait irréaliste de les parcourir totalement, véritablement ; votre mémoire sera donc abreuvée de ce cheminement. Vous y rencontrerez autant des gens comme vous, ayant adopté des formes d'orifices dans leur logis, structuré différemment des vôtres ; cela vous apportera probablement une idée d'amélioration à votre retour, votre voyage déjà n'aura pas été vain ! Oui ! vous partiez avec en tête des soucis d'ouvertures à combler, vous reviendrez avec une multitude de choix possibles et des notions impensables si vous n'aviez pas bougé ; le monde offre des préoccupations extrêmement diversifiées, cela apparaîtrait-il déraisonnable d'aller toutes les dénombrer ? Auparavant, vous dormiez, le déplacement vous a éveillé, octroyé des connaissances supplémentaires pour votre entendement ; vous avez ajouté des placards pour le stockage de celles-ci dans votre mémoire étriquée naguère, maintenant

vous devrez agrandir l'entrepôt, vous ne savez plus où les mettre toutes ces choses qui vous arrivent, à cause de ce déplacement ; ce sont assurément des richesses qui s'imposent à vous, marquées à jamais comme vous le devenez dorénavant. Vous voyez, d'un simple courant gazeux indélicat, d'en rechercher sa provenance pour le briser ou l'étouffer, votre curiosité vous a fait découvrir de nouvelles géographies, c'est ça le sort de notre vie. Depuis les premières entités qui eurent l'idée de s'animer, nous répétons cet exercice primordial des origines. Nos apeurements demeurent des ignorances plus ou moins forcenées que de vulgaires voyages pourraient atténuer. Nous imaginons beaucoup trop, par crainte de ces transports vers l'inconnu ; à ne pas désirer comprendre ces choses, en n'allant guère les explorer, elles ajoutent, à nos peurs, des dragons, des chimères, des croyances, des fantômes tous plus nauséabonds qu'utiles, alors qu'un léger déplacement au commencement suffirait à susciter un tout petit début d'éveil, un éclairage, suivi d'une réaction, comme ce courant d'air interrompu, comme cela fut précisé plus haut. Mais il vous a titillé, celui-ci, de son vent versatile, il vous apporta des senteurs inconnues qui réveillèrent en vous l'idée d'aller les découvrir ces substances, ces entités qui émettaient de telles fragrances. Cette curiosité, à vouloir s'expliquer le monde sans cesse, reste aussi un des miracles de la chose qui anime vos bras, la vie...

bouger

Un individu prend conscience du fait qu'il bouge, parce qu'on le lui fait remarquer et cela le traumatise, il trouve que son interlocuteur ne parle pas comme lui, sa voix est différente (pour se défier de sa remarque au sujet du bougé de lui, qu'il ignorait auparavant, parce qu'il en était tranquille de ne pas y penser plus en avant...) ; l'autre lui répond, c'est parce qu'il a bougé (il vient d'un ailleurs de lui) ! L'individu premier s'en émeut aussi et n'ose encore bouger, il s'interroge à nouveau : « quelles sont mes origines ; mes origines sont-elles d'ici, viennent-elles d'ailleurs, parce que je suis habitué à ici, l'ailleurs m'inquiète et j'en ai peur ? » Son interlocuteur veut le tranquilliser, il lui rétorque « ailleurs est similaire à ici, il ne faut pas s'en inquiéter, ce n'est qu'une habitude à prendre, le fait de bouger » (de prendre conscience que l'on bouge). Tout s'apprend, c'est la mesure faite que l'on change

au fil du temps, même dans l'instant, vous bougez ! L'individu premier, soudain apeuré de tant de nouveautés offertes à son affect, il n'ose plus exprimer le moindre mot, le moindre geste, la moindre respiration, d'en comprendre que quelque chose bouge en lui l'apeure ! Mais il comprend que s'il ne bouge plus rien de lui, ne serait-ce qu'un minimum, il dépérira probablement ; la vie « naît parce qu'elle est l'expression de ce mouvement », lui rétorque-t-on. Mais l'individu premier ne voulut rien entendre de tout cela (il ne sut s'adapter à ce changement), ce fut trop lui en dire d'un coup, il cessa toute action de lui et mourut presque aussitôt, laissant le soin aux autres de bouger à sa place bien plus qu'il n'aurait su le faire...

Un témoin de cet instant nous rapporta ce moment, « peut-être bougea-t-il trop lentement pour s'en apercevoir précisément, de son avancement ; comme un débutement ouvrant les portes aux premiers apeurements de la découverte... », parlait-il au sujet de l'individu premier, celui des commencements ?

...

Son principe existentiel ne pouvait admettre que l'on bouge à tout propos ; pour lui, c'était trop nouveau, sa mécanique interne ne pouvait admettre un pareil changement, il est des vies au comportement absurde ne pouvant remettre en cause ce que cette perception nouvelle d'eux leur offrait, une échappatoire, un possible renouveau, une possible variation ; mais c'en était trop pour cette entité précaire, peut-être aurait-il mieux fallu l'amener à la chose plus précautionneusement, avec délicatesse ; la vie en a décidé autrement « trop d'énergie à dépenser pour ces êtres sans lendemain, laissons-les périr, c'est leur destin », voilà ce qu'elle raconte, la chose vivante ingénierie en nous ; elle nous tire, nous assaille et nous dit de bouger sans cesse, sinon tu dépériras comme cet individu premier qui ne sut quoi faire de cette idée, celle de bouger son séant. Voilà ce qu'elle m'amène sur un ton ironique et je n'osai la contrarier, nous étions au temps des répliques et je devais m'occuper de rassembler toutes les histoires de ceux qui ont bougé aux alentours, et ça en fait de la mémoire à emmagasiner dans le tréfonds de nos caboches, des réceptacles mous, où s'ingénie une part de cette vie, à la recherche du moindre fait, du moindre geste, de la moindre

expérience de nous, afin de se remémorer plus tard, cette histoire de nous... les vivants de n'importe où !

53. *histoire du mouvement* ***

fable des habitudes lentes

Avant, au temps des déplacements lents, il fallait découvrir des territoires vierges...

- › Oui au plus loin des maisonnées les chemins n'étaient pas plus ordonnés, seulement quelque peu sauvages, d'une manière moins déflorée ; à la place des onctueux passages on avait élagué modérément sans trop d'embarras, juste le début d'un sentier pour quelques pas maladroits, peut-être, mais suffisants pour un avancement ; voir par-devant, juste parvenir aux champs les plus lointains, au pied des monts, des barrières que l'on atteint, pour une pause jusqu'à demain, pour une pause jusqu'au matin... Velléité des transports, oui, ici ce n'était pas urbain, le déplacement se perpétuait à pied et l'on gambadait sur le chemin ; point de véhicules munis de ces formes rondes qui apportent le roulement, là où l'on avait défriché pour le lendemain, pour devancer les progressions suivantes qui attendaient le long du tracé, l'avancée se parcourait de la sorte, par petits bonds, par étapes, par coupes régulières, elle s'engageait peu à peu avec prudence. On ajoutait parfois une sorte d'errance dans la ligne droite, passablement perturbée par la courbure d'un rocher qui faisait ondoyer la route dans son déploiement, c'était tranquillement que l'on progressait, défrichant pour un cheminement obstiné : atteindre une côte, atteindre un océan, atteindre un quelconque nirvana, quelque chose dont on rêve en grand, quelques idées que l'on garde du voyage, par petits pas s'en venant, l'avancée se poursuivait paisiblement. Avez-vous vu ces pareils accoutrements déboussole le moindre voyageur quelque peu délicat qui, dans un nivellement, s'écroule à cause de sa dernière foulée maladroite ; il avançait si gaillardement qu'une enjambée de travers lui échappa... Ces aventures n'étaient pas coutumières à ces endroits que l'on avait déflorés, elles innovaient vers de nouveaux attraites des au-delà dont on ne savait ce qu'ils apporteraient, et

bien voilà ! maintenant, vous savez, c'est ici et bien là ! Aucun préjudice sinon quelques traits, des coupes transversales sur des formes, arabesques ligneuses démunies que l'on brisa pour la route pour qu'elle soit unie. Nul embarras ne les interroge en somme dans cet avancement, ces bêtes de somme, sans le comprendre peut-être, ils perpétuent les premiers déplacements du vivant, devenu au fil du temps, son premier principe : « trouver le chemin ! Et si l'on ne le trouve pas, l'inventer en défrichant ! »

(Toutefois, ces vivants devront trouver la juste mesure, dans ces défrichements ; quand toutes les terres ont été parcourues, à quoi servirait-il de tout couper, quand la nécessité de survivre et de s'adapter apparaît primordiale, ils devront apprendre à cohabiter avec les autres, ceux qui étaient déjà là avant eux, perdurer ou périr ?)

...

débuts d'un remuement

- › Je vivais dans un monde qui avait vingt ans, vingt ans de mon temps, vous pouvez encore y ajouter quelques ans de plus à ce moment !
- › Je vivais donc dans un monde d'un peu plus de vingt ans, sans remuer véritablement, sans que les objets vieillissent vraiment, ces familiers, c'était toujours les mêmes, pendant ces vingt longues années, rien ne bougea vraiment puisque au fur et à mesure ces objets du temps quotidien, on les réparait sans cesse dès la moindre rupture d'une usure, et il reculait sans cesse cet instant de leur remplacement. Cela dura plus de vingt ans sans que l'on vieillisse un instant autour d'eux. Il fallait bien que cela arrive, ce moment d'une usure où la dernière brisure empêchera toute réparation, comme pour l'objet des lavements quotidiens, il était bel et bien cassé sans espoir d'une quelconque remise en état.
- › Alors, comme par magie le temps se mit à vieillir en un instant, à tant damner plus de vingt ans de sa persistance à lui, cet objet qui lavait assidûment ; la brisure apportait les perspectives d'une nouveauté inattendue qu'il faudrait supporter. La machine, bel objet cassé, dut être remplacée par une modernité mécanique du mo-

ment, la méthode des lavements en était toute bouleversée, on devait apprendre à cause de cette nouveauté, à modifier ses propres habitudes, celles que l'on avait gardées pendant plus de vingt ans comme un rite à répéter continuellement, avec cette croyance d'une éternité, dans ces recommencements, nul ne désirait un quelconque changement...

- › Imaginez, maintenant, que cet objet familier pour lequel on éprouvait de l'attachement, vous le remplaciez par une forme qui vous ressemble, celle-ci animée comme vous, quel serait votre regard, votre entendement ?
- › Imaginez encore que cet objet familier si attachant soit remplacé par une forme tout autant animée que vous, comme un animal de compagnie, voire une bête étrange imaginée par la vie et ne sévisant que par ici suscitant toutes les envies des voisins des ennemis, vous rougissiez de honte ou de désir selon la déconvenue, selon la forme, quel qu'en soit le sentiment que vous auriez entretenu ?
- › Imaginez aussi tous les possibles d'un changement où les habitudes seraient bousculées continuellement sans que l'on puisse s'y habituer véritablement ; imagineriez-vous être capable de telles transformations, continues, vous y habitueriez-vous, à de pareils bouleversements ? Ce qui vous anime, ce fait vivant, cette masse d'informations que vous êtes appelé à appréhender perpétuellement jusqu'à votre fin, vous permettra-t-elle de vous adapter à ces changements si soudains ?
- › Une autre forme vous ressemblant aurait-elle trouvé cela sans importance ni bien grave, un tel tourment ? Toutes formes animées comme vous, n'aurait-elle pas au mieux, besoin d'un peu d'apaisement parfois, et que les choses n'avancent pas trop vite à la fois, pour ne pas bouleverser votre entendement, votre perception du monde environnant ? Ne devrait-elle pas faire cela tout doucement, sans heurts, sans basculement si soudain, vous aider à trouver la juste mesure, le bon équilibre, entre un trop et un pas assez ; seriez-vous capable de concevoir l'exacte teneur de cet accomplissement qui se ferait en vous en toute douceur ?
- › Tant d'interrogations en de si vagues approximations heurtent en

effet ceux habitués aux déplacements lents, la rapidité devient une révolution ; tant de sollicitations, de bouleversements successifs pourraient bien vous amener ce qu'on appelle la folie, il faudra vous prémunir de cela aussi, ces dérangements de la vie !

Oiseau de tout passage
tu l'as fait à quel âge
le premier de tes voyages ?

...

machines roulantes

Entendez au loin, tout le long des routes qui traversent cette forêt, les machines roulantes faire du bruit, déchirant l'air, avec leurs mécaniques fumeuses, parcourir des quantités de kilomètres innombrables, pour un mouvement d'homme, pour on ne sait quelle raison, un travail ou une relation ? Ils s'en vont et viennent se déplaçant toujours de plus en plus vite ; mais que voulez-vous, la vie nous inventa ; il fallut bien que nous trouvions des façons d'avancer, à notre manière ; tout le problème reste dans la pérennité de ces transports et de ce qu'ils vont occasionner dans de futures années probablement, car de trop se mouvoir trop hâtivement, fait dépenser une énergie... et que la planète n'y suffira peut-être plus. Nous devons discerner la juste mesure des choses, pourrait-on ajouter, comme le dirait un quelconque sage, conscient de toutes ces choses-là ? Certainement, très certainement ?

Alors, des voyages, lui, il préférerait celui parcouru à pied, plus long certes, plus intransigeant, nécessitant de porter de petites charges seulement et de gîte en gîte, s'amener lentement vers une destination souvent hasardeuse. « Improviser ! » C'était sa manière d'être, il n'avait pas trouvé d'autres raisons de paître...

(parole en marchant)

...

du voyage

Suite du récit *en marchant dans une forêt*, entamé au chapitre 25. : l'on parlait d'un individu curieux ; celui-ci flânait au-dedans de ma tête, il

estimait que je n'en avais pas assez dit, c'est aussi dire qu'il m'entêtait toujours celui-là. Je lui en rapportai autant qu'il voulut, le long de diverses entrevues. Je me souviens particulièrement de ce jour lors de mon invitation pour en parler à travers une balade au creux de la forêt encombrée fort opportunément par les chants des oiseaux, des souvenirs particuliers m'étaient revenus après qu'il m'eut posé cette question à propos de la rencontre d'une altérité lors de nos déplacements :

« Si je veux penser comme l'habitant du coin... de l'endroit où je vais, il me faut tout un apprentissage, tout un savoir que je n'ai pas, à acquérir ; et pareil pour celui qui me visite, il faut qu'il acquière tous les processus de ma pensée, de ma perception du monde, qui n'est pas la sienne... »

- › Et bien sûr, c'est là que naissent beaucoup de conflits, car chacun appréhende le monde à sa manière, beaucoup auront du mal à accepter une perception autre que la leur, ou du moins en auront difficilement l'expérience (problème d'adaptation) ; l'espèce d'animal que nous sommes n'étend pas habituée à de pareils changements, quand les voyages se font trop rapidement. Toutefois, aujourd'hui, où les voyages sont prépondérants, facilités par des machineries de tous ordres, volantes roulantes et navigantes, les habitudes ne vont pas aussi vite et mettent du temps à évoluer et chacun n'y est pas prêt...

(l'oiseau se mêle au discours, j'en viens à discuter avec lui)

- › Chacun se renfrogne, se replie sur soi, s'apeure de celui différent de soi, reproduit exactement l'inverse de ce qu'il faudrait, à accepter la différence et la mariée avec soi ; il s'en écarte, la refuse, la rejette et reproduit ce schéma de la peur insidieuse, sourde, au fond de soi, où chacun a peur de perdre une partie de soi ; accepter de l'autre sa différence, la considérer comme une richesse et non comme une perte, cette conception-là est loin d'être réalisée, et nous mène dans des embarras systématiques où l'espèce que nous représentons s'égaré dans des situations qu'elle a du mal à absorber. Il suffit de regarder autour de vous, tous ces conflits à cause de notre nombre sans cesse croissant à occuper les sols.
- › Le voyage, oui, certes nous y sommes habitués depuis la nuit des

temps. Mais à ce rythme si accéléré (aujourd'hui), cela est très difficile. Il est temps... il nécessite une acclimatation à chaque étape du voyage. Auparavant, elle mettait (des décennies), des siècles, des millénaires. Aujourd'hui, il faut vous adapter aux mœurs du pays que vous visitez, que la migration soit contrainte ou non, vous devez vous adapter tout de suite, afin d'éviter des ruptures trop grandes ; de ces conflits qu'un être isolé n'arrivera pas à résorber seul, sinon avec l'assistance de quelques esprits de bonne volonté conscients de ce problème. Les rites de chacun sont d'autant plus exacerbés dès qu'ils expriment des religiosités extrêmes, qui n'acceptent pas la différence de l'autre...

(l'oiseau paraphrase ce racontement et ajoute des « virgules »)

- › Cela vous amène des êtres à des extrémismes insupportables ; et l'insupportable persiste autant pour celui le subissant, comme pour celui qui l'exprime, il y a une perte de raison, il y a des crimes, des meurtres, des assassinats, une violence sans lendemain, un désespoir au bout du compte, un tourment qui ne se résorbe pas !

(le grillon ajoute « ce n'est pas très compliqué, un être humain tsi tsi tsi... ce n'est pas très compliqué tsi tsi tsi... »)

- › En allant au plus profond de ce que nous sommes [celui qui résonne] en dehors des mœurs de chacun, vous voyez bien que nos réflexes sont identiques, quel que soit l'endroit où vous êtes ; les mécanismes vous gouvernant obéissent aux mêmes contraintes, aux mêmes règles internes, au même conditionnement d'un plan de fabrication initiale qui impliquent des sortes d'algorithmes [méthodes] de fonctionnement qui ne se résorbent pas correctement. L'adaptabilité qui nous est demandée est trop vive, trop subite, trop immédiate, l'esprit ne peut changer ni s'habituer à des changements aussi brutaux, alors naissent tous les conflits que l'on voit aujourd'hui ; conflits qui ont toujours existé, mais étaient lancinants, dilués au fil du temps, ils ont toujours existé ; de les raccourcir, ces événements du déplacement, ne fait qu'exacerber ces ressentiments, et vous voilà, à devoir combattre perpétuellement, vos habitudes confrontées aux habitudes des autres où votre visage, votre couleur de peau, votre habillement, votre mode de déplacement, votre mode de

mangement n'est pas le même ! L'adaptabilité de chacun est exprimée comme une lanterne vive qui s'illumine au-devant de vous, elle vous dit très crûment « adapte-toi ou crève ! » Voilà le fardeau de ceux qui migrent avec ou sans la volonté de le désirer absolument, uniquement la nécessité de survivre.

- › Je ne sais plus pourquoi j'en vins à parler de tout cela. Peut-être m'y avez-vous poussé, m'y avez-vous contraint ? Je ne sais si c'est une clairvoyance de quoi que ce soit, quoi que m'en dise l'oiseau qui chante autour de moi. Oui je sais, les oiseaux sont de bons conseils [malgré tout] pour qui sait les écouter, ce n'est pas parce qu'ils ont une courte vie qu'ils en seront plus bêtes que vous ; d'avoir une courte vie vous oblige à exprimer ce pour quoi l'on naît d'une manière plus immédiate en faisant attention, afin de réaliser le moins d'erreurs possible. L'allongement de nos vies nous permet de nous tromper souvent, à nous égarer souvent, l'oiseau, lui, qui ne vit que quelques années, n'a pas le temps ! Il n'en a pas le temps, il doit exécuter ce pour quoi il a été fait sans rechigner...

(l'oiseau cri chante expressément au travers de ma voix)

- › ... son changement, c'est pareil, s'il doit changer d'habitat, c'est au fil des ans, au fil des siècles, que son espèce s'adaptera au fil des décennies, son espèce s'adaptera pour ne pas crever, elle aussi, nous sommes tous soumis aux mêmes lois, aux mêmes règles, aux mêmes bourdonnements de vie. Dans ce marasme, chacun doit y trouver ce qu'il peut pour survivre, certains y arrivent mieux que d'autres, mais au bout du compte, nous représentons chacun de nous, chacun de tous, une expérimentation en cours, j'y reviens encore...

(l'oiseau souligne d'un chant ce fait, élégamment)

- › La vie a besoin d'explorer pour comprendre ce qu'elle est, semble-t-il, afin de comprendre pourquoi je m'agite, pourquoi je bouge ; si je suis une plante de pourquoi je pousse, m'enracine et génère des fruits pour me reproduire ; ou pourquoi à me déplacer tant, d'un continent à l'autre, pourquoi m'affairer tant à un business bizarre où je me rémunère plus ou moins ouvertement de sommes indécentes pour mon contentement ? De ce sens exacerbé de la finance, où justement certains s'y perdent, des richesses immenses se réa-

lisent au détriment de l'existence d'autres qui en crèvent, entraînant des déséquilibres totalement artificiels quelque part ; mais pourtant venant du vivant en nous tout de même, car nous ne nous trouvons pas en dehors du milieu où nous habitons, j'y reviens encore ! Et celui dont on suit le parcours, le « Il » de ce racontement, va l'apprendre au fil de son propre avancement. Cette question lancinante, ce questionnement lancinant. La pauvreté d'esprit et la pauvreté matérielle ne fonctionnent pas forcément de pair, ce ne sont pas forcément ceux qui sont les plus démunis, le dénuement suprême implique certes, à trouver chaque jour, de quoi manger à sa faim, mais aussi à considérer la vie d'une manière plus pratique, ou pragmatique ; surtout à saisir à un niveau profond de perception de ce qui est « juste » et de ce qui est « injuste ». L'être le plus démuné saura bien plus que d'autres, ce qui est juste et injuste, alors que celui enfriqué de tout, vivant dans un confort absolument indécent, tant à perdre cette notion de ce qui est juste et de ce qui est injuste, il ne sait plus ! D'autant plus, s'il est né, comme l'on dit, « avec une cuillère en argent dans la bouche », il n'en sait vraiment rien du tout et ne comprend pas ce qu'est la pauvreté ; il se gratifiera certainement copieusement d'être « bien né » dans un milieu où il ne se trouve pas en train de crever de faim ; il tente, dans cette frayeur qu'on lui montre, celle de l'affamé, il tente de préserver son milieu, afin de ne pas crever de faim lui aussi. Et comme il a tous les moyens, cette tentative exacerbée de se préserver atteint des sommets, comme je le disais tout à l'heure, cela devient indécent ! Il n'y a plus de freins, la richesse, bien que fictive, atteint des sommets irréalistes [une matérialité de choses accaparées] en dehors des réalités [et des nécessités d'une vie raisonnables], cela ne veut plus rien dire...

(l'oiseau me dit d'ajouter)

- › Que cet homme soit possesseur de dix milliards de plus ou en moins dans une monnaie quelconque, dans un coffre qui en détient dix fois plus, n'y changera rien ; à ce niveau-là, il restera tout aussi riche, et au-delà de la quête d'une quelconque faim. Alors que, pour le plus démuné, un centime ou deux ajoute à sa faim, pour lui, la différence, se voit dans le remplissage de son ventre ; et si nous

faisons la moyenne, c'est facile à faire, pour que tous puissent se nourrir au plus juste, ressentir, à sa plus juste faim, sans aucun excès de quoi que ce soit, du bon équilibre qu'il faut sans cesse maintenir, car il s'exprime à travers mille contraires qui veulent le pousser d'une limite à l'autre, l'embonpoint ou la maigreur extrême ? Comprendre la juste mesure à toute chose, mêlée à un simple « *bon sens* », ce devrait être des perceptions à enseigner à tous les âges, savoir compter sur sa propre débrouillardise, se prémunir de ces armes pour sa survie, afin de se maintenir dans un équilibre où l'on comprenne l'autre ; et que l'on n'attache pas une importance si grande, quand on a un peu les moyens, à la monnaie, aux sous, qui ne sont que les artifices d'un système artificiel imposé peu à peu au fil des siècles, par une classe dominante, au détriment du plus faible, des plus démunis...

- › Voilà, le silence survient, je ne trouve plus rien d'autre à ajouter ; eh ! c'est étonnant, comment cela est survenu... à me mettre à parler comme un savant que je ne suis pas, moi le conteur de ces lignes ? Les Oiseaux et le Grillon, la Forêt, même, les Arbres, dont le murmure nous apparaît si sourdement, ont-ils eu une influence, dans ce racontement nouveau pour moi, je ne me croyais pas si érudit ? Ce devait être tout cela, avec un vent léger pour m'amener tous ces mots. Maintenant, le vent a cessé, les Oiseaux sont partis, vous voilà devant « le rien à dire » maintenant ! De ne plus rien avoir à dire, c'est marrant, marrant...

(parole en marchant)

54. (*troisième fêlure*)

{ Vous l'aviez remarqué, il n'y a pas si longtemps : une trace indélébile à certains endroits ; que la mémoire nous rappelle, nomme et décrit comme une fêlure, qui ne s'arrête pas, ne s'est pas amoindrie, mais au contraire, de la place elle a pris ! Observez donc ici ou regardez encore là, et cet autre-là, cela a grandi ; vous devriez le signaler, omettre une négligence, soyez le sérieux propagandiste du moment, vous ne devriez rien sous-estimer ; voir envisager toutes les éventualités, ce monde en a besoin, il mérite mieux que ces idées préconçues que l'on déblatère à qui mieux mieux pour « faire le beau » dans des joutes oratoires façonnées pour atténuer les rêves, d'où ne peuvent poindre les espoirs nouveaux qu'un peuple médusé ne cesse de réclamer ; combattez cela, ayez cette audace d'admettre enfin que cette trace, la fêlure mise en place, ne présage peut-être rien de bon... }

55. *cheminements narratifs*

(sur les narrations primitives, chemins et sources des récits, les outillagements du robote, et les corvées du copiste, du scribe...)

[D'abord, il y eut ces récits primitifs forgeant les énoncés de ces livres annoncés dont on ne sut trop quoi en faire pendant très longtemps, car il manquait quelques éléments, et c'est peu à peu que les briques manquantes furent trouvées ; elles s'emboîtaient parfaitement là où faisait défaut un discernement, mais les jointures ne permettaient pas un racontement fluide et débonnaire. Alors, nous les avons mis, ces récits archaïques, au-devant des autres, ceux plus finis ; vous y rencontrerez des redites volontaires (pour le rythme dans la tête), c'est voulu, exprès ! Que l'on comprenne bien ce qui s'enchaîne dans nos esprits : des faits, des événements, des souvenirs, des sensations auxquels notre entendement y a rattaché des mots, se déposent, s'assemblent sans que l'on saisisse forcément pourquoi. Ce n'est qu'avec le temps que tout s'enchaîne et devienne évident, comme une part native au fond de nous nous entraîne au loin, si nous suivons ce cheminement de l'instinct, de l'inné,

évidemment ! Quand on dit « j'aime ! », on ne réfléchit pas trop, cela vient du fond du cœur si l'on ne ment pas, si l'on reste honnête avec soi-même, on aime du fond du cœur... C'est pareil pour ces assemblages de mots, on les y a mis parce qu'ils provenaient des tréfonds de soi, de votre cœur ou de votre déraison, une inspiration ajouta une alchimie de la vie, des grommellements qu'elle instilla à notre envie dans un apprentissage savant ou bête, un entendement vieux de milliards d'ans, traduits (transcrits) ainsi par on ne sait quoi, par on ne sait qui ? Tous furent mis à l'instinct. Chaque récit raconte une petite histoire sans forcément un lien avec la suivante ni la précédente, les affects étant de tout ordre et la mémoire ainsi déposée dans une anarchie de temporalités toutes différentes. Seul, toujours un instinct pas forcément explicable l'a guidé pour qu'un récit soit ici et non là. La beauté du geste, l'intime conviction, la sonorité des mots, furent les mentors obstinés de leurs amoncellements, n'y voyez pas là, de cohérences rationnelles forcément ; si son récit semble s'égarer, vraisemblablement une mélodie, une image, un rêve y domine, et lui-même à tort ou à raison ne saurait pas forcément dire pourquoi, il raconta ou fit cela ou ceci, il le raconta, le fit ainsi, c'est tout !]

1. le livre des voies de la voix et de l'écoute

[**brièvement** : 56. vox ; 57. redite du rituel (48.) ; 58. l'avancement, enfin... ; 59. visite d'un cloître en-montagné : *les voix intérieures ; litanie monotone ; croyance d'une île* ; 60. jour de liesses : *rituels ; rencontre d'un moine* ; 61. croyances pieuses et méditation d'un moine... puis deux : *l'un priait à l'endroit, l'autre, à l'envers ; venue du premier moine ; arrivée du second moine* ; 62. le prophète ; 63. histoire du mécréant ; 64. croyance guru ; la fable de lui ; 65. comment inventer un mythe : *ouvrir le mythe... ; (aparté) ; ce prophète facile... ; le messager terrestre ; cette forme étrange de la forêt* ; 66. essayer sa voix... ; 67. préjudice ; 68. ego *** : *je t'écoute d'une oreille discrète ; c'est le problème bien banal de l'affect* ; 69. du dedans au dehors... ; 70. (*quatrième fêlure*)...]

56. *vox*

La voix a des crissements changeants avec les dents, elle se love au bout d'un souffle errant, enveloppe charmante, parfois laide, dès qu'on l'entend, relevant de l'une des plus importantes oraisons que l'homme ait subies, son sens suffisamment développé pour qu'il y place à gorge déployée, ses petits messages du bout des doigts disparus, ajoutant une virgule à l'expression, pour enfin se disloquer dans ce gaz tout enrobant, porteur des poussières, des senteurs, les embruns du moment, la parole et ses bavarderies de gens, la purée immonde de nos jours, du je te respire, tu me respirez, nous nous respirons, la folle aubaine du respirons-nous, les énergies farouches transmises bout à bout, un pâle ectoplasme entre vous et nous, met à genoux quand vient à poindre l'ouragan pas si charmant, vous disiez « j'ai eu vent de vous ? » Et cætera, et cætera.

Vous dites

« les voix de son être l'accablent »,
mais personne ne les a entendues...

57. *redite du rituel (48.)*

De la séduction et de son mythe dans son avancée, vous aviez conclu à ce propos, de lui, y suintait un désordre dans sa sensiblerie, et quelques idées toxiques empiétaient sur son esprit. Une médecine douce, vous lui aviez recommandé, parmi d'autres, pour lui ôter un préjudice, souviens-t'en :

- › « Tiens ! Je t'apporte "le livre des voies, de la voix et de l'écoute" et ces plantes à tisanes : du Thym (*Thymus vulgaris*), des feuilles de Gommier bleu (*Eucalyptus globulus*) et de l'Herbe au chantre (*Sisymbrium officinale*) ; garde-les pour ton voyage, uses-en pour renforcer ton corps ; elles affirmeront ta clameur, soulageront une gorge enrouée, et permettront que l'on t'entende mieux. »

Il prit le tout et lut le livre, il y avait comme un chemin pavé ; c'est donc à partir de lui qu'il suivra sa route et s'évaporerà au début du prochain jour...

58. *l'avancement, enfin...*

Enfin, sur la route, apaisé de progresser si aisément et de n'avoir pas été gêné plus amplement au début de son parcours, il nomma alors le jour du mot qui lui était approprié, pour l'entendre au moins encore une fois avant de devenir indéfiniment sourd ; on ne sait jamais ce que demain notre sort garde dans son sac, quelques tours... Ce départ représentait sa première véritable marche, une avancée vers un destin incertain qui le rendait heureux de découvertes futures, c'était maintenant comme un jeu offert à son avenir qu'il estima aujourd'hui radieux ! Et s'interrogeait sur son chemin, de ce qu'il aura dorénavant à dire, et de ce qu'il devra s'attendre à entendre ? Ce n'était qu'un commencement...

« Mais pour pouvoir
pareillement esgourder le monde,
tu dois préalablement te taire ! »

- › Avant il ne faisait que trop écouter les intérieurs de lui ; en s'adressant aux autres, il en parlait tout le temps ; mais il s'aperçut peu à peu qu'il discutait bien trop des discernements de sa personne et ne

prêtait pas suffisamment attention aux en dehors de lui...

› Entends donc autour de toi !

Alors à partir d'un jour, pendant des semaines, peut-être des mois, on ne sait pas trop, il cessa de parler, il ne fit que tendre l'oreille...

Il vécut quelques moments comme cela en ermite, pour que sa parole ne brouille point son esprit, et de le laisser percevoir dans son parcours, dans sa marche, le monde autour de lui ; sans interférer, simplement prêter attention et voir ; surtout écouter, tant qu'il pouvait détecter ce sens, ainsi il entendit !

Alors, il écouta d'abord le chant des oiseaux... longtemps, dans les forêts, dans la nature isolée de tous, il s'asseyait là où marchait lentement, prêtait l'oreille à chaque mélodie, essayait d'en mémoriser le moindre détail, la plus grande diversité ; peu à peu, une musique venait, il s'en émerveilla tant, que cela suscitait la perception de nouvelles sonorités, des craquements d'abord, s'ajoutait ensuite à ces chants, d'autres pas, le bruissement du vent, le mouvement des nuages qu'apportait celui-ci ; le scintillement du soleil, qui, à travers cette vibration, de l'astre du jour, donnait cette lumière qui faisait trembler les feuilles de bien des plantes, découvrait les pétales de certaines fleurs les matins ; ou certains soirs comme l'Onagre qui en quelques minutes, ouvre sa corolle jaune pâle aux papillons de nuit. Il écouta le son de ses pas, le crissement que produisaient les frondaisons mortes sous ceux-ci ; puis, sa perception peu à peu s'affina, il s'arrêta de plus en plus, pendant des minutes, puis parfois des heures, assis sur un tronc couché, il s'enivrait des mouvements de la nature. Il sentait la vibration que transmettait le ver de terre près de ses pieds, le bruit d'un insecte volant, le murmure des arbres qui, à travers un son très amorti, émettaient une agitation indolente, assourdie, mais tellement présente, qui fait comprendre qu'une forêt est une forêt. Il éprouva en lui que le monde demeurerait en perpétuelle vibration ; il ne restait plus qu'à la percevoir, ses oreilles ne devenaient plus le seul capteur, indistinctement tout son corps entraînait en résonance avec l'univers environnant et pour cela, il dut trouver un long murmure autour de lui-même, se taire au plus profond de soi ; une petite voix lancinante lui disait « arrête donc de réfléchir, un moment, tais-toi et écoute ! Tu sauras bien en rapporter par la suite, à tra-

vers ces murmures, ces vibrations, si étonnantes, ce que la nature a laissé au fond de toi, imperceptiblement... Chute ! Fais silence... »

C'est ainsi qu'on le trouvera parfois, au fond d'un bois dans un paysage quelconque, assis là, à tenter de discerner le monde (celui au dehors des « zommes »), pour mieux le ressentir, et ne pas chercher qu'à l'entendre, mais de l'éprouver avec tous les sens possibles, à permettre que tout ce qui le compose soit en communion avec ce qui l'entoure ; longtemps, il ne faisait que murmurer et parler de cela, le disait aux autres, ce qu'ils devaient accomplir, mais ne l'appliquait pas à lui-même ; en cela, il était handicapé, il devait rattraper ce grand retard, cet éclipsément qu'il avait introduit en lui, à ne pas suffisamment percevoir ; de ces ressentis-là, mille fois au-dessus de cette sensation quand on fait l'amour, ce que l'on peut éprouver envers un autre être ; cette communion-là, avec la nature, avec le monde, prenait une ampleur sans commune mesure où il sentait que l'univers entier le traversait, jusqu'au moindre discernement, jusqu'à la moindre particule ; par moments, il percevait que son passage entraînait en résonance avec un des éléments de son corps, dans sa cervelle de pauvre niais ; ce monde peu à peu, hors de ses semblables, par-delà celui des hommes, lui devenait de plus en plus extraordinaire ; il découvrait ce que l'on ignorait aux primes abords, cette diversité incommensurable qu'il distinguait, mais qu'il ne put ressentir convenablement au début, parce qu'il ne sut se taire suffisamment, voilà...

(parole en marchant)

Il voulut alors essayer sa voix,
mais il entendit quelques tsss tsss, un corbeau passait par là,
oui d'accord, oui permettez !

Un long chemin était encore à parcourir tant cet effort de discernement lui semblait nécessaire au-delà de l'évitement de cette tâche ; il devrait s'enivrer de cet entendement malgré la froideur de son écoute ; il devait vaincre cette défaillance et passer outre. Les sols mugissaient d'un avis féroce qui pouvait amener à croire qu'ils éructaient contre lui, mais non, cela ne se peut ; comme pour tous les êtres, par ici, la nature est nourrie de la terre et l'on ne peut se défaire de cela, elle nous construit ; la belle affaire ! Comme pour chaque achèvement, chacun

de nous finira toujours par se décomposer à un moment ou un autre pour que nous y retournions à ce sol qui nous a un jour constitué et sur lequel nous nous sommes animés, comme pour vaincre une insanité ; puis, comme si cela se devait, pour un rien, un énervement, voir une mouche s'élever et puis l'écraser, s'en délecter puis recommencer avec de plus folles envolées, des volatiles de tous bords, avec des projectiles qu'on élabora. Ah ! toujours, avançons, de la flèche aux boulets, puis l'obus, puis la bombe, puis nos tombes, les reboucher après une hécatombe. De l'escarmouche à la guerre généralisée pour maintes fois l'embraser l'affolante vie que vous menez. C'est si facile, le massacre d'une chose animée, quelle dureté trouvez-vous à la préserver, c'est peut-être se dire de l'aimer un peu plus ? Cette injustice que vous faites à vous-même où donc est-elle née ? Dans les bas-fonds de nos tanières jadis, comme une intruse, rusée, gela vos mains ; ou serait-ce au vilain génome mal barré qui gêna quelques gènes pour casser l'ambiance avec nos loupiots, ces progénitures au destin guerrier ? Ce que vous disiez, je l'ai entendu, il y a peu dans la bouche d'un orateur, il avait des idées de profanateurs et savait bien manier le mot ! Il s'argumentait de termes attribués à de la science, pour la dépecer de vains propos opportunistes. Il a pris le jour l'élégance d'un prince avec ses adorateurs. Comment voulez-vous que l'on s'y retrouve dans son vil chant de beau parleur ? Encore une fois, vous devrez soit le subir ou le déposer, son pouvoir d'usurpateur ; voilà ! nous en sommes là !

59. *visite d'un cloître en-montagné*

les voix intérieures

Il écouta, à l'instant des tempêtes,
un vent venir et raffer
tous les devants de sa fenêtre.

Parce que cela se devait ainsi, il rencontra un errant, un pèlerin, vivant de croyances et de péchés, là c'est son affaire, nous n'en dirons rien ; l'homme de peu de biens l'invita à se restaurer tout un temps pour du repos, dans un cloître en-montagné, édifice presque suspendu auprès des abords d'une eau très antique, c'était justement cet endroit qu'on

lui avait si particulièrement recommandé ; à cause de ce hasard heureux, dès son arrivée, et sitôt installé, il ne put s'empêcher des songes...

- › C'est la première fois que je dors dans un lieu aussi désirable, on avait mis le nord de manière admirable, au mieux des principes du jour, de la nuit et des aurores boréales, de toutes ces facéties que nous offrent le monde et ses détours. Le lit suffisamment confortable, bien que petit, supporte juste un corps, mais cela convient amplement à l'apaisement de l'âme. C'est ma bonne fortune du moment... J'avais vu en d'autres endroits, des paillasses moins réjouissantes, des couches amères où surgissent punaises et cancrelats, des salissures du désordre et de la misère.
- › J'ai longtemps médité des soirs jusqu'à l'aube, aux midis, et certains matins, des jours sans fin, à m'occuper de peu, avec un pâle repas que l'on digère et se sente bien. Observer le paysage des flots, les brumes s'évanouir et ne plus penser à rien... Je me suis dit : « en un pareil lieu, comment devrais-je les préserver, ces liens, ceux-là qui vous font du bien ? »

Dans ce cloître accroché au mont, où l'on récite des prières inversées pour tranquilliser la populace des grandes veillées de messe, un prier ôte sa chasuble et donne le saint sacrement à la myriade des bienvenus, adoués de la sorte par un Dieu inconnu des yeux ; que le vin des croyants le sang du raisin devenu pour l'occasion, sacré, entretiennent avec ironie la petite ivresse pieusement bue...

Voyez-le, ce soir
il s'est brouillé de paroles
avec une rencontre coutumière
les mots ont pris de la fatigue
et lui ont tapé dessus
des ragots et des obstinations imbéciles
maintenant,
il régurgite
il mal à l'aise
il mal au cœur
c'est pas l'heure
faut pas le déranger

il faut vous en allez,
mais pas trop vite
dite au revoir
assez lentement

- › Je ne sais si cela indispose une quelconque cause, cette image que l'on se donne des lieux, à nos yeux imparfaits. Mais, la mémoire entend et absout une messe dite ainsi, et sans un mot, pour un ciel sans mérite, tu médites !

litanie monotone

Le temps passait et à cette halte il s'y habitait probablement un peu trop, ou alors, s'insinuait en lui la tentation d'une conversion ; et puis comment vous décrire distinctement une pareille austérité propice à un embrigadement ? Peut-être ainsi, quand le soleil se lève, au midi du jour, les moines vont en silence accomplir leur repas ritualisé, ils se sont assis tout autour d'un grand cercle de tables où ceux chargés de la corvée des cuisines y avaient auparavant déposé les plats.

Parce que c'était à lui de le décider, le prieur désigna un des leurs pour pratiquer cette lecture si particulière, une astreinte à déclamer lentement pendant le dîner, en présidant debout derrière un pupitre sur lequel se trouvait l'ouvrage à réciter ; composé d'une liturgie parfois audacieuse et transformée pour l'occasion en une litanie monotone pendant le raclement des fourchettes sur les assiettes.

« J'ai vu malgré tout l'enfer, où l'on pense et prie jusqu'aux nuages ; ce fut un grand remue-ménage, car un temps autoritaire élaborait des négoce qu'on entasse, des parements gravés pour la fête, trahissent leur passé hélas, à défaut d'une piété, entête... »

« Malgré les idées ordurières où on lance des cris aux nues, ce fut lent au mépris des parvenues, et le temps y avait affaire, à négocier toutes ces paperlasses dernières des paravents, où l'on prête des trahisons, aux outres percées... »

Par moment, quand la lecture manquait de verve ou qu'il se trompe, le prieur le reprenait d'un ton sec et souverain...

« ... à négocier tant de paperasses ! Dernières des parements ! Où

l'on apprête des trahisons ! À cause d'une bourse percée... »

Ces humeurs, peut-être là, pour vaincre dans la monotonie, un endormissement ; et de recommencer...

« ... à négocier tant de paperasses dernières des parements, où l'on apprête des trahisons à cause d'une bourse percée, et pour ternir ainsi leur passé... »

Puis, imaginez l'attente autour de celui qui n'a pas terminé... À la fin de la dernière bouchée, le prieur frappe la table de son couteau, pour donner le signal du repas achevé et tout le monde, toujours sans un mot, rassemble les couverts et les porte à la cuisine pour aussitôt les laver, les essuyer et les ranger ensuite. Libérés des corvées quotidiennes du jour, ils purent s'adonner enfin à l'essentiel, leur raison de subsister ici, la prière !

« Aux pauvres esprits, la misère, où l'on tance des vies toutes nues ; et puisque ce fut un grand austère ménage, comme cet enfant indigent désireux de retrouver une mère ; ce chérubin aux traits las cherche parents et braille comme une bête amère et oubliée, à défaut d'une pitié attendue... »

Certes, qu'elles furent inversées, les prières, n'y changeait rien à l'affaire ; on avait, il y a longtemps déjà, décidé de cette manière de les pratiquer, allant jusqu'à contrarier les autorités de la croyance légale qui pontifiaient loin de là, et de montrer à tous la réalité d'une autre façon d'accomplir les rituels de leur église... Il s'en amusait, que l'on s'agace à de pareilles chamailleries sur des manières qui sentent la hargne des mesquineries. Quand « Il » en eut assez de suivre ces monotonies accoutumances, il leur parla de sa quête, parce qu'il était venu pour cela enfin, et leur raconta assidûment tout ce qu'il savait au sujet de l'existence de ce peuple innommé ; effectivement, le prieur avait vaguement entendu une histoire semblable, mais sa mémoire lui faisait défaut, et il lui recommanda d'aller quémander auprès des sommités, dans la ville toute proche, où s'y préparaient « des liesses », une grande fête au rituel ancestral ; il trouverait bien une âme charitable qui pourrait le satisfaire, sa certitude masquait à peine une arrière-pensée qui disait « je ne te dirais pas tout... »

Il subsiste des écoutes qui lassent l'esprit,
le fatiguent, l'incommodent parfois ;
à ces moments-là, il serait bon de ne pas entendre.

croyance d'une île

Mais comme il s'y sentait bien ici, il remit à plus tard son départ ; enthousiasmé par le lieu, les pains bénis, les gens à genoux et leurs dévotions, il se dit « c'est beau, ces esthétiques ajoutées de la religion ! » Et cela l'inspira, il décida de fonder sa propre croyance « celle d'une île, une retraite ». Tout excité de sa trouvaille, sans prendre un peu de recul ni méditer un peu plus sur son choix, il s'empressa de l'annoncer aux prêtres du lieu, et de leur demander quelques conseils ; mais étonnés de tant d'audace, ils s'en estimèrent humiliés et cela les fâcha gaillardement ; « Il » était devenu un rival soudainement, un concurrent venu ébranler leur foi ; « ici, c'est inopérant ! » lui dirent-ils avec autorité ; on le chassa du cloître aussitôt. Ce fut quelques jours après cela, le climat tendu ainsi suscité, son esprit s'exprimant dans un profond malaise, il finit par dénicher une abritance de fortune non loin du lieu où il décida de sa piété inappropriée.

...

Ils disaient « je n'ai Dieu que pour vous ! » à la place de « je n'ai d'yeux que pour vous ! »

Eux en comprenaient qu'il fallait croire à une mystification de plus, alors que lui parlait de son attention non exclusive envers eux, un regard, une bienveillance, une accoutumance à leurs yeux !

- › Tiens, de nouveau cette folie qui me guette et qui m'atterre, les violences me viennent comme une drogue ingurgitée et m'apporte des délires à la tête, cette déveine ; aujourd'hui, une nouvelle alerte me lance des idées de hargne et de déplaisir, c'est fulgurant ! Étonnez-vous que certains défaillent et perdent la raison ; c'est terrible ici dedans cette maison, cette demeure où j'habite l'instant d'une étape et que je reposerai un peu, le moment des abandons, vite ! Calme-toi... C'est quoi ce que tu ingurgites ? Malsaine sensation ! Déguerpie de moi ! Que l'on m'ôte cette colique, cela devient très pathétique... et peut-être ainsi, attendre l'hiver pour que tu fermes bou-

tique, le temps d'un frimas où tu t'y lasses et quittes mon endroit, là où je ne te veux pas.

Alors, voyant bien qu'il s'y était mal pris, il opta pour une résolution, probablement la plus sage, « Décidément non ! ces religiosités m'apportent trop de désagréments, des représailles sur le corps, des agacements contre mon esprit, et des substances infectieuses qui s'y précipitent ou peut-être des empoisonnements ? » Dépité une nouvelle fois, il abandonna aussitôt toute idée de dévotion dont il demeurerait la cause ou la vénération. Cette crise mystique si soudaine ne dura pas longtemps et il choisit de déguerpir en douce, afin d'éviter toutes rencontres inopportunes ; « demain sera un autre jour... »

Il écouta un jour un homme,
un de ces sopranos à la voix si haute
et au ton bien court

60. *jour de liesses*

Vous auriez tort d'être navré, le spectacle engendrait tant de notoriété par son aplomb et en l'occurrence, ce serait une erreur d'en nier l'attrait qu'il suscita ; la presse s'avère si impudique, mangeuse d'embruns si merdiques, avec des mots dans les articles pour du scandale et du fric. Voyez donc ! La place apparaissait pleine et l'on avait mis dehors autour des tables, les célébrités et des notables. La rue apportait son lot de rumeurs avec en fond une musique vaine et sans saveur ; les organisateurs choisirent des airs faciles, à la limite d'un certain mauvais goût, juste assez pour capter un peu une attention lointaine, que les gens raillaient tout en buvant debout. Chose charmante avant tout, une troupe humaine à l'enfance des écoles débutantes gaminait avec des habits tout vieillots, que la tradition voulait que l'on portât, en hommage, pour la foire, à la nation, à sa politique, à sa gloire, avec des chants très bucoliques et les encensoirs de la caste très pieuse et de sa clique, qui se faufilaient à travers le public, fumaient pour la rhétorique du prier, sous la chaleur du jour, cet été-là.

« Estre huna historia nenni pius,
des monts ouljourech matunanech,
suz li rive huna grant fluvius

d'austrasie, deperi e cui s'asseche... »

rituels

Puis, c'est pendant le discours du grand pontife du lieu qu'éclata ce scandale religieux, pourrait-on le trouver anodin à priori ? Mais pas ici : on avait cassé la tige en forme de croix, puis brisée en divers morceaux pour former, à l'image d'un démon, la figure d'une faux. La foule rugissait, enfiévrée de l'outrage, on pouvait croire qu'une révolution venait de naître. Étrange et redoutable présage du bedeau qui, auparavant, les avait tous prévenus de la tragique histoire, « elle est advenue ! » disait-il, les yeux exaltés sortant des orbites, presque hurlant d'un mal pieux, comme heureux de la réussite de cette prédiction, puis, étourdi, devenu comme fou, priant, courant, pour enfin se jeter dans le puits bancal de la place, avec cet « haaa ! » long et distant se finissant par le plouf ineffable du noyé, acte singulier étonnamment applaudi par un public fervent ; quelle est donc cette curieuse épreuve si durement payée ?

Vous y avez cru ? Moi aussi, cela faisait partie du rite, rejoué tous les ans, pour prévenir les mécréants ; et le bedeau n'était qu'un comédien-acrobate sachant plonger dans les trous, voilà tout. De cette farce, on s'en amusait beaucoup, surtout quand il ressortait du puits, tout rouge d'une couleur qu'il avait sur lui, pour le symbole et pour frapper les esprits ; leur enthousiasme était accentué volontairement pendant la présence des étrangers ; ces derniers étaient toujours surpris de voir cette mascarade égayer les foules ; puis cette euphorie à les voir à la fin, avec leur stupeur se dénouer soudain...

C'était un grand jour de liesse, et dans la liturgie coutumière du lieu on y répétait inlassablement une litanie en vieille langue d'autrefois, faite de mots aux sens en partie oubliés, mais rituel approprié qui satisfaisait régulièrement le haut pontife, idolâtre du dieu local. La foule reprenait en cœur,

« vus saveir cestui esbruire aprez l'hyver
cist glaces, ad li fonte acqua gelere
depeçout e juxta ad piscis s'ausi
mal menoient huna coularde bouëuse,

lor tracas in denegare abante perir issi
ads homes donat huna pêche eureuse... »

Et parce qu'il ne faisait que passer, englué dans l'affluence, dès qu'il entendit ce récit lancinant et tant la musique des mots l'intriguait, des consonances le troublaient, il se mit en devoir de le déchiffrer...

« Suz li rive attunamech, ceste vagua
lungua on terra ad abord de fluvius,
issi y subsistere huna grandis villaige
ubi huna populus in certanus vivere
ses osfrandes e ceste pesche miracula
e tres briefe, sus li fluvius deperi... »

Et parce qu'il questionnait trop à ce sujet, sa demande suscitait une surprise inadéquate et c'est ce qui déplut à la gent notable du lieu, « Pourquoi donc chercher à comprendre cette musique des mots, tradition dont le sens doit rester, en partie, mystérieux ».

« Estre huna historia nenni pius,
des monts ouljourech matunanech,
suz li rive huna grant fluvius
d'austrasia, deperi e cui s'asseche... »

rencontre d'un moine

Malgré tout, pour ne pas éveiller les foules, un moine éclairé et instruit, ayant reçu des ordres, c'est ce qu'il lui dit et aussi pour discuter plus au calme, l'invita à le suivre jusqu'à un cloître à l'écart et lui révéler peut-être des choses surprenantes...

« Li rudece in vita e huna desert
tut prochet experimenta dez ravages
in congru sus ceste populas in misera,
ubi li tenz ad solauz acreue, evaporante
toutes ewes ad miliu des anz
quand des souffles atiedits obscurcir
li habits huna calor ochra, se meslaient
ad rodeur avoc li relens de huna mort
almost inevitable... »

Tout autour, à tue-tête, résonnaient les chants de la fête ; dans l'enivrant continûment de la liesse se racontait une histoire...

« cela provoque de grands
vacillements, entre ces murs couverts
de pierre, qu'on dira habitable.
Li enterrements representare huna perte
de tenz, hom li laisare, li despuilles,
suz des abords appropriés, por des carognars
habitare ad cist ritual si particuleres... »

Les voilà arrivés à une sorte de monastère éloigné du centre de la ville ; il ne restait au loin que de vagues sonorités, où l'enivrante mélodie n'était plus transportée.

- › Cher visiteur, je t'ai amené dans ce lieu, pour te parler avec beaucoup de franchise et comme tu n'es pas d'ici, tu ne peux savoir ; cette vieille litanie orale que l'on chante à chaque fête, tous les ans, depuis bien longtemps, est attribuée à un homme très vénéré et devenu notre idole. Ce grand sage d'une époque très ancienne vint dans cette cité, finir sa vie, après un vaste voyage qui le rendit peut-être un peu fou ; il récitait ce poème que tu entendis, sans jamais l'avoir écrit, et c'est de parole en parole qu'il nous est parvenu de cette façon. Mais comme tu me sembles brave et innocent, je vais te le traduire dans ta langue, récit que je n'ai jamais osé coucher sur du papier, car cela nous est interdit. Écoute donc cette légende et ne m'interromps pas !

Il commence ainsi :

« C'est une histoire même pas pieuse, des monts ouljourech matunamech, sur les rives australes du grand fleuve dépérissant et qui s'assèche ; vous savez celui qui ne s'ébroue qu'après les hivers, à la fonte des eaux gelées, ces glaces dépecées ajoutées à des poissons aussi malmenés qu'une coulée boueuse, leur tracasserie indéniable, avant de périr ici, aux hommes leur donna une pêche heureuse. »

« Sur les rives Attunamech, cette vague langue de terre, aux abords du fleuve, ainsi y subsistait un grand village où une peuplade incertaine vivait de ses offrandes et de cette pêche miraculeuse et très brève. »

« La rudesse de la vie et le désert tout proche expérimentaient des ravages incongrus sur cette population misérable, où les temps au soleil accru, évaporant toutes eaux au milieu des ans, quand des souffles attiédés embrumaient les habits d'une chaleur ocre, se mêlaient aux rôdeurs avec les relents d'une mort presque inévitable ; cela provoquait de grands embarras, entre ces murs couverts de pierres, qu'on disait habitables. Les enterrements constituant une perte de temps, on les laissait, les dépouilles, sur des abords appropriés, pour des charognards habitués à ce rituel si particulier. »

« Fallait-il donc que ce fleuve amoindri apparaisse si généreux à l'arrivée des crues, pour vouloir demeurer à ses côtés et souffrir tout le reste de l'année, là où il s'évapore presque totalement pour renaître à nouveau l'an suivant et qu'ainsi, ce miracle régulier des saisons devienne leur principale raison d'y subsister. »

« On crevait ici, sous l'abondance des orgies de la curée, des crues et des brûlures ravageuses de la fournaise d'un astre intransigeant et sans pitié. Aucun entre-deux, ce temps du répit avant chaque basculement, cette sorte de printemps ou d'automne comme dans les pays tempérés ; non, une absence de cela ici, c'était tout ou rien ! Malgré tout, la plupart restaient et évitaient toute transhumance, ce qui nous aurait paru souhaitable, voire même raisonnable... Mais, la terre s'avère terrible, elle vous attache comme une ancre indéterminable. La quitter ? Et vous perdez un maigre patrimoine, devenu oh ! combien essentiel à celui qui vit de ce peu, sur les rives attunamech... »

« Parfois, les voyageurs égarés qui se déroutaient vers les fumées des cases visibles au loin, espérant un repos pour se ressourcer après leur grande traversée du désert, demeuraient toujours surpris par l'accueil improbable des habitants. On les ignorait, soit trop embarrassé à avoir faim, soit trop occupé à pêcher enfin ; tout cela montrait une drolatique farandole des besognes nécessaires de la survie, où les égards envers autrui restaient évitables jusqu'à l'en-nui ; avec aucun repos rendu possible. Oui ici tu es tout ou rien. Cette vie binaire avait ensorcelé les habitants et leur avait attaché des racines si profondes que seul un séisme très éprouvant pourrait

entraîner un bouleversement d'attitude, un réveil de l'étourdissement et rompre ainsi le charme. »

- › Et pour conclure, je te dirais que c'est peut-être pour tout ce qui vient d'être raconté, que cette populace à part semble prostrée dans un rituel qui n'est issu ni d'une pénitence ni d'une évidence ; si leur résignation apparaît à nous, limpide, elle resta toujours fort dérangeante pour celui qui les fréquenta et put s'en détacher, jadis, sans grands dommages... Du plus lointain dont on se souvienne, ce peuple demeure continuellement innommé et nul ne raconte où ils furent trouvés, je sais que tu vas me poser cette question : « où sont-ils ? » Mais moi-même, je ne pourrais le dire, je n'ai jamais eu à m'en soucier ; comme j'ai toujours cru que c'était une légende, alors que tu me dis qu'ils sembleraient exister véritablement dans un quelconque désert... eh, dans quel environnement allons-nous les dénicher ? Où se situent-elles ces rives attunamech, où pointent-elles ces montagnes ouljourech matunamech ? Il semblerait que ce soit des appellations expressions venues d'orient, mais d'autres nous répliquerons qu'au nord subsistent de semblables expressions, et de l'autre côté de la terre, vous trouverez certains termes qui y ressembleraient bien aussi ; je le sais, j'ai tout de même un peu cherché, intrigué naguère, je l'ai été... Alors je ne pourrais dire plus ample-ment, sinon que ma mémoire s'y disperse inutilement, je ne trouve plus quoi te dire...

(Un long silence les embrume de réflexions, et puis il reprend avec léger sourire en coin.)

- › Oh ! j'ajouterais bien, malgré tout, quelques autres histoires à leur sujet, plus récentes que celle que je viens de te réciter (la plus ancienne que je connaisse), pour agréments aussi ton plaisir, de contes satiriques, que l'on raconte pour transgresser un peu nos religiosités obstinées en se divertissant à toutes sortes de variétés de souvenirs ; comme de diverses façons de prier et puis de croire à la divine providence, pour faire vaciller les encensoirs et peut-être certaines fois, jouer d'une certaine pénitence, pour s'effrayer sommairement dans notre existence pieuse austère et monacale. Cet humour-là on se la garde, j'avoue, sous le manteau, comme une messe

basse, sans un écriteau on se les dit à l'abri de toutes oreilles sentencieuses ; et rire malgré tout les interdits, nous sauve à peine d'une mélancolie. Ah ! Comme je vois que tu n'y tiens plus, écoute donc encore, ces satires-là, je pense qu'elles t'amuseront bien, comme ce le fut pareillement pour moi...

61. *croyances pieuses et méditation d'un moine... puis deux*

› Voici donc la courte histoire qui se transporta jusqu'à nous,

l'un priait à l'endroit, l'autre, à l'envers

« C'était le temps où l'on voyait venir des êtres à la piété facile, avec des prières opposées, ce qui fit naître des sarcasmes fervents encore une fois, et que peut-être ici devint un malheureux choix. Ils disaient tous "je vais vous sauver !" »

C'était une idée, il fallait oser ; et puis de rajouter,

« Vous avez tous fauté, vous devez vous repentir à satiété et tout vous sera pardonné ; au nom de tous, cela m'a été révélé, vous devez vous reprendre d'une juste foi ; comme cela, je pourrais vous délivrer de vos erreurs ! »

venue du premier moine

« Un jour ! Très lointain maintenant, essoufflé par le désert, un homme en loque arriva ; recouvert d'une soutane blanchie, son seul habit, il le dit, pour la prière qu'il nous invita à pratiquer tout de go, malgré la fatigue ; il nous apprit comment l'accomplir à l'endroit, c'était une manière à l'opposé des autres, que l'on devait usité tout le jour, au moins six fois et même plus si tu t'éprenais de cela. »

« Mulaaa Mulyyy Mulaaa »

« Muuula Miiila Mooolu »

« Mulaaa Miluuu Mulaaa »

On ironisa sur ces prières et « Il » rétorqua, surpris :

- › c'est donc comme cela ?
- › Eh oui ! c'est bien ce que tu entends là...

(après avoir avalé une gorgée d'un breuvage échaudé, il reprend, ironique)

« Alors que lui se croyait éclatant de lumière, eux ne voyaient en lui qu'un homme misérable ; les apparences s'avèrent trompeuses, ils ne trouvaient en lui qu'un mendiant, un pauvre hère, un être de peu, un être de chair ; on le laissa s'installer, car il ne représentait rien à leurs yeux, tandis que lui se considérait déjà comme un prince dans un pays d'orient. »

« Grond'eux ! Grond'eux ! »

« Il exprimait sa joie tout en grommelant »

« grond'eux, grond'eux »

« sur les villageois... »

« Grond'eux ! »,

« il exprima toute sa joie en grommelant sur les villageois pour étudier jusqu'au bout de sa foi le sens des maux de ce pays, tel un roi en son domaine... »

arrivée du second moine

« À nouveau, un jour, ou peut-être une nuit, très lointain, tout autant, un prédicateur sans une loque, sorti du désert, couvert d'une soutane noircie, son seul habit, il le dit, pour la prière, qu'il nous invita à accomplir ; il nous apprit aussitôt comment la pratiquer à l'envers, c'était une manière à l'opposé des autres, à n'exécuter que tous les soirs au moins huit fois et même plus si tu t'éprenais de cela. »

« Aalum Yyylum Aalum »

« Aluum Aliiim Uloom »

« Aalum Uuulim Aalum »

(il s'interrompt... en riant)

- › Et sais-tu que l'on tue pour cela, à cause de cette prière inversée, des hommes trouveront leur piété transpercée ?

› Oui ! Tout cela se mord un peu la queue.

(puis il reprend jovialement)

« Le padre, le plus vieux d'entre tous suivait tout cela d'un œil amusé, se demandant lequel des deux se montrera le plus rusé ; il informa le nouveau venu qu'un moine sévissait déjà là, priant comme lui, mais tout le jour, et à l'endroit, vivait par ici depuis quelque temps ; cela le mit dans un vaste émoi et il chercha au point du jour, où se situait celui-là qui implorait au revers de sa piété. Comme les lieux offraient peu de cachettes, ce fut facilement qu'il le trouva pour le réprimander de son erreur, l'oraison inversée de sa foi. Ils étaient enfiévrés l'un au contraire de l'autre, chacun voulant expier la méprise de l'envers et de l'endroit. On ne put les apaiser, car l'un refusait tout le contraire de son semblable ; à la limite du jour et de la nuit, adjurant l'un au revers de son acolyte, tels des miroirs, ils égrenaient une fervente prière très frénétique, dite à voix haute et avec une exacte opposition dans leurs éclats ; ils commencèrent dès lors leur affrontement considérable, malgré tout, les deux chants ainsi emmêlés présentaient une mélodie assez jolie à entendre, disait-on, la dévotion vous donne parfois de ces harmonies... »

« Mulaaa Mulyyy Mulaaa » « Aaalum Yyyulum Aaalum »

« Muuula Miiila Mooolu » « Aluuum Aliiim Uloom »

« Mulaaa Miluuu Mulaaa » « Aaalum Uuulim Aaalum »

« Malheureusement ne voulant pas qu'il produise ce gris, accord des mélanges, ce minima ne leur suffisait certainement pas ; alors, la dent navrante, ils se mangèrent mutuellement et cela très méthodiquement ; quand chacun, ayant englouti les bras, les fesses, le sexe, avec beaucoup de soucis, les oreilles, le nez, les jambes de l'un et de l'autre, engageant la prise du cœur d'en face en une parfaite synchronie, à l'arrêt du battement des deux, cela mit fin à leurs vies. De soutane rougie sur des ventres entredévorés en une harmonieuse réciprocité, affaire entendue ici... »

› De cette histoire, devenue en partie une légende, selon leur humeur, les anciens racontent aux enfants des épilogues aux multiples

variantes, comme celle-ci :

« Les trouvant tellement inconvenantes, leurs oraisons si opposées, qu'ils se transpercèrent le flanc, de leurs épées réciproques. Depuis cela inspira beaucoup et ailleurs, dans diverses contrées l'on se tue à coups d'imprécations et de lames pourfendues partagées et enfilées dans une parfaite symétrie de leurs antagonismes équivoques. »

- › Bref, comment peut-on demeurer l'exacte inversion de l'aversion de son semblable, persister dans une pareille divergence à ne pouvoir supporter son contraire ? Quelle fatalité de la vie, dans son émoi, trouve tolérable qu'un tel fanatisme ne puisse se résoudre que dans une mort réciproquement égale ; certes, cela rend bien service à ceux qui veulent vivre dans le compromis tant que ces manières ne les éclaboussent guère, et quelle justice méprisable doit-on établir pour qu'elle reste à leurs yeux, équitables ?

Ils disaient tous,

« Je vais vous sauver ! Puisque vous avez tous fauté ! Vous devez vous repentir à satiété et tout vous sera pardonné ; au nom de tous, cela m'a été révélé, vous devez vous reprendre, d'une juste piété ; comme cela, je pourrais vous racheter dans votre rédemption salvatrice ! »

- › Et puis comme je vois que tu t'en amuses bien, en voici une autre tout aussi glauque, la mésaventure d'un prophète ; ce serait ce peuple innommé témoin du drame qui nous l'aurait rapporté ; c'est peu après, cela ne fait pas si longtemps qu'on y ajouta l'histoire de ce mécréant qui rencontra l'homme pieux dans des termes peu charmants. Je te décris cela avec le peu que l'on sait...

62. *le prophète*

Récit du saint homme rigolard, il a cette audace...

Voyez donc ce prophète, arrivant fier sur le dos d'une ânesse, avec sa baguette il la blesse sans cesse ; à peine installé et aussitôt pressé de vous convertir, il harangue chacun très sévèrement, vous punissant d'avance, de ne pas demeurer déjà à la botte de ses idées : « Comment ? vous n'avez pas encore digéré ma doctrine ; c'est

indécent ! »

Il montre un livre pieux, le levant bien haut dans le ciel pour que chacun voie là où « tout » était écrit, comme un ultimatum ; puis, il décrit frénétiquement des lois « essentielles » qui demandent une grande fidélité, il n'est pas à court de concept... pour enfin s'esclaffer, heureux de l'aubaine : « ah ah aaah !... » (il adopte une posture de vague prière) « un considérable esprit a crié le monde, sa voix devint matière et tout fut forgé de cette manière, il a conçu son modèle à notre image... » (cela fait rire la foule) « vous devez l'accepter, cela se passa ainsi ! »

Il manquait un peu de persuasion, comme si ce fut plus lui qu'il devait convaincre que l'assemblée maintenant généreuse... Alors, comme c'est une habitude ici, ce sont les enfants qui s'approchent de lui au plus près, avec une allure joyeuse, ils entonnent un questionnement lancinant qui le met en appétit : « oui ! raconte-nous cette histoire et de ta mémoire, aussi, nous la voulons, pour que l'on s'éprenne. »

Il monte sur un banc et lance « Ce n'est pas une histoire, c'est bien plus, c'est une sacrée Écriture qui vous dévoile celui que vous devez adorer, l'être suprême, celui qui créa tout et je suis son annonciateur, je vais vous enseigner, voilà ! Ah ah aaah !... »

« Oui, raconte cela, mais dis-nous encore, pourquoi tu la dis "sacrée" ton Écriture ; parle-nous de toi, explique-nous comment il t'a rendu l'annonciateur de cette nouvelle, parle-nous de ta mémoire, il nous la faut pour que l'on s'éprenne ! »

« La sacrée parole venue tout droit des sermons du divin, ah ah aaah ! Celui qu'il a nommé pour cette tâche... » (il fait un signe pour se désigner) « mérite tous les égards, et vous devez l'entendre assidument ; cette parole vous convaincra, elle vous convertira à l'adoration de lui, ah ah aaah ! Et vous serez sauvés pour l'éternité, écoutez-moi et regardez... »

Il leur montre le livre magnifié contenant les fameuses Écritures, il les décrète authentiques et sans équivoque, elles apportent l'inaltérable vérité que l'on ne peut pas dénigrer ni contester et s'empresse

de finir par un « ah ah aaah ! » (toujours aussi vague sa prière)

« Oui, dis-nous tout cela, que ton “écriture” soit lue, mais explique-la-nous, notre ignorance reste si grande et de ta mémoire nous la désirons, pour que l’on s’éprenne. »

Un peu à l’écart, une femme assise et discrète, d’un âge indistinct, écoute sans mot dire, seule une expression transparait, un léger sourire qu’elle a du mal à réfréner. Au coin de sa bouche, une tige porte à son bout une boule rougissante quand elle aspire et dans son souffle, quand elle expire, une fumée bleue s’échappe, ténue ; elle se répand lentement dans l’air, laissant une brume autour de l’assemblée, puis encercle le prophète et le prend... Peu à peu, tout s’embrouille dans les têtes, dans l’éther surgi de nulle part, un rêve étourdissant apaise les idées qu’il continue cependant à sortir inlassablement de son crâne ; c’est bête, il pensa pourtant les avoir convertis avec ces paroles, pour lui, si magiques ! Et puis un adulte intervient pour approfondir,

« oui, dis-nous encore, de toi ta croyance en effet nous apparaît du plus bel attrait, une histoire de plus à nos mémoires insatisfaites, que la tienne de toi à nous vienne et la complète, il nous faut connaître ta naissance, ton enfance, là où tu commenças ta vie, que sais-tu du monde... »

La fumée bleue l’avait rendu moins fanatique et plus émotif,

« Ma jeunesse demeura un été ravi où je n’y rencontrai aucune frayeur jusqu’à l’arrivée d’un bon prêtre, qui avec une caresse d’envie me fit jouir d’extase et provoqua en moi une révélation ; sa main m’emmena auprès du divin et je vois maintenant ; je devins illuminé et rayonnant ; ah ah oooh ! » (de sa prière s’évade une émotion)

C’est là qu’il se mit à pleurer, il était vaincu ; la foule surprise s’exclamât diversement, mais les « Ooooooh ! », masquait à son entente quelques répliques ironiques d’une assemblée incrédule, elle en a vu d’autres... Il essaya bien de convertir « quelques brebis égarées » par la suite, mais comme il apparaissait inoffensif on le laissa faire, on l’aimait bien, il distrayait un peuple incroyant, mais tolérant...

- › Quelque temps après sa venue, tout se dégrada assez rapidement ; un mécréant était arrivé et désirait l’appréhender ; nul ne sut réagir à la mesure de la situation tant le dérapage s’avéra soudain et bref...

Lâche une fiente,
une Tourterelle !
sur le livre sacré

63. *histoire du mécréant*

- › De ce personnage, on n’en sait que l’histoire qui suit, celle qu’il eut avec ce prophète, mais à priori ils se connaissaient ; on comprit qu’il avait une aversion de l’intégrisme de ce dernier, lui opposant sa propre intolérance tout aussi fondamentaliste ; alors cette fable reste probablement en partie vraie, je te la dis comme je la perçois d’après des récits convergents...

« On ne sait comment, il aurait, semble-t-il, entendu ces histoires de messies ou de propagandes liturgiques à la mode et cela devait l’énerver beaucoup, assurément, et comme on raconta qu’il se trouvait désœuvré, le voyage vers cette contrée insolite l’aurait décidé subitement. Un parcours à dos de chameau fut organisé très vite. Il chercha bien un moment le désert approprié et comme la terre à une finitude bien définie, il la découvrit finalement, cette peuplade singulière. Tout en subissant les éternels interrogatoires sur son existence à son arrivée, il questionna sur la venue d’un missionnaire quelconque, il ne semblait pas pressé. Sa persistance à vouloir rester ici, en dépit des rudesses d’une vie austère, en ce lieu, serait bientôt récompensée, une rumeur insistante de la présence d’un tel personnage méritait que l’on attende le temps nécessaire. Ce dernier était allé pêcher pendant quelques jours, pour s’occuper, pour sa subsistance ordinaire... le fleuve gardait encore une eau suffisante pas très loin de là, malgré les grandes crues passées. Et puis, son attitude finit par inquiéter un peu, à cause de ses déclarations péremptoires, il désirait “bouffer du prophète”, affirmait-il, car il disait avoir appris fortuitement la probable existence d’un de ceux-là dans cette contrée apparemment propice aux voyages évangélisateurs. C’était donc d’abord une aubaine pour lui, à ne pas manquer, dans cette

logique cannibale ? »

- › Une réflexion d'un scribe du lieu, habitué et navré de toutes ces façons, et témoin de la scène à venir, naguère, ne put s'empêcher cette remarque :

« nous n'arrivons pas à comprendre cette manière de haïr que ce soit une religiosité ou toute animosité de l'esprit ; comment parvient-on à susciter autant de détestations, un mécanisme d'un âge primitif subsiste toujours au fond des cervelles, probablement une descendance défectueuse qui contamine certains vivants ? »

« Il » ajoute à la réflexion du moine, un résonnement osé...

- › Dialogue impossible avec celui qui veut croire, désire croire ! Je vois son affect démunie se rebeller, il n'aime aucune contrariété. À cet instant, chacun raconte avec assurance sa perception, pour prouver, ne pas se renier, garder son altérité, son salut ; sinon de se croire perdu si l'on renonce ou admettre une errance, une recherche d'absolu *pour vaincre une peur, une peur ancestrale dans tout cela ?* Nous, nous l'avons bien démunie et pour ne pas avoir mal, certains useront de fusil pour vaincre cette peur, cette folie. Mais n'ayant aucune tendresse à lui apporter, il partira fâché, fâché de mon propos ; moi qui m'obstine à ne pas croire à sa cause, à cause d'un doute, sans doute ?

Le moine reprend son histoire, amusé de ces réflexions...

- › Apparemment, on ne put contrevenir à l'encontre de ce qui se produisit :

« un soir, le prophète rentra heureux de sa pêche, il semblait apaisé, son prêche quelque peu écarté... Mais c'est à la vue de celui qui l'attendait qu'il prit peur et s'éloigna en courant avec l'autre à sa suite, tout aussi pressé de l'atteindre. Tout se passa très vite, personne n'eut le temps de réagir dans ce noir complet et de trouver là où ils étaient allés, on les chercha en vain... On a beau dire, quand un mécréant rencontre un prophète, il y a "du meurtre" dans l'air ! Il disait à qui voulait l'entendre "t'es qui toi pour m'imposer ta loi ?" Humain de m..., pour vouloir m'asservir à ton désir, à ta foi, je n'ai de maître que moi et c'est déjà trop à mon goût ! », et

d'ajouter, « Dieu est mort ! Et que tous les satanistes de la Terre me tombent dessus, je les attends de pied ferme !... Je crie, Dieu est mort, pour qu'ils viennent ; c'est mon attrape-mouche, mon appât... » Il détenait comme des remontrances à leur sermonner, c'était certain, mais il semblait tout aussi fanatique qu'eux pouvaient l'être ; alors cette lutte s'avérerait sans fin ? Qui aurait l'avantage au bout du compte, de l'un ou de l'autre ? »

« La phrase reste bien courte, et l'histoire, tout pareillement brève ; lorsque des êtres s'obstinent avec des arguments que tout oppose, la raison devient rudimentaire et peut-être même inexistante, si aucune des deux parties ne veut céder sur le choix de son rival. Leurs conflits étaient entêtés et ils se dévorèrent mutuellement... Personne ne sut les trouver à temps pour aller les détacher dans le noir ; tels des fauves, ils gueulaient leurs hargnes exterminatrices et réciproques. Ce n'est qu'au petit matin qu'on les découvrit, à moitié entre-mangés et que déjà les charognards commençaient à dépecer... »

(il laissa planer un long silence avant de reprendre, comme pour appuyer ce qu'il allait dire)

- › Encore une fois, la religiosité anime des sentiments bien cruels, là où la chair se transforme en gourmandise, dès que la prière les indispose et qu'au contraire, son absence produise tout autant une exacerbation inverse et similaire, comme un aimant, les opposés s'attirent...
- › Oui, on a beau faire, c'est peut-être ce lieu si aride et la lassitude des repas austères qui les forcent à s'entre-manger de la sorte ; où se trouve donc la misère dans cette attitude, celle de ces gens du désert, ou celle de l'esprit de ceux qui les approchent et qui veulent les convertir à leur cause ; peine illusoire, de toutes celles qui leur furent soumises et parfois que l'on tenta de leur imposer, aucune n'aura prise sur eux, tant ils tenaient à leur liberté.

(puis semblant avoir fini son discours, en baissant la voix, il sort un papier de sa poche, le montre à « Il » et poursuit)

- › Obstiné et forcené, le mécréant pendant son attente, avant sa fin

bête et inexorable, il eut le temps d'écrire une prose provocatrice qu'il abandonna sur le chemin. La voici et ne me demandez pas comment je l'obtins. Si vous la gardez, ne la laissez pas traîner ni sur vous ni dans vos cahiers vos rangements ni chez vous, une inspection autoritaire des religiosités locales risquerait bien une lapidation exemplaire de son détenteur.

(Il rajoute, amplifiant l'étonnement de son auditeur)

- › Ici aucune affabulation, il existe toujours des contrées sur cette terre où l'on pratique de pareilles sentences ; oui, les hommes sont des barbares pleins de haine, ils ont encore ce grand désir...

(puis à voix basse, il lui récite la prose dangereuse)

« On vient de nous avertir, dieu est mort, is died ! »

« Le temps n'a pas bronché, il ne faisait que passer, il ne s'est pas arrêté ; il n'était que frelaté par un grand vent, on s'en est aperçu ; le ventre mou de la plupart d'entre nous n'a même pas subi les coups de celui qui rit de nous, des cieux, ce dieu si pieux, des cieux, ce dieu trop vieux. Il a dit de nous : "trop vite fait, trop imparfait", si bien que rien ne changea ; qu'a-t-il pris de nous ? Qu'avons-nous appris de lui ? »

« Ce dieu se rit de nous, de nos ennuis et de notre vie, rien de nous il n'a envie, c'est qu'il faut croire, c'est ça l'ennui, c'est ça notre nuit, nos égarements et nos tueries. Il faut vous dire, il est grand l'univers, il est grand son espace, très vaste sa présence nous plie ; nos doutes nourris sans doute par un murmure à peine perceptible, mais bien là, ce qui se dit déjà par je ne sais quel au-delà, dieu est mort déjà ! »

Alors, comme ces « mangeaisons » lui avaient donné de l'appétit, de celles qui agitent son esprit il se permit de questionner le moine, histoire de voir où cela les mènerait.

- › Pourquoi donc, toujours, qu'ils s'entre-mangent tous dans ces histoires, ne pouvait-on y trouver de fins plus heureuses ; ces religiosités se montrent si peureuses ?
- › Mais peut-être que dans ces cas de figure, on n'imagine pas d'autres solutions que s'entre-dévorer ; la nature même du concept religieux exclusif implique qu'une pensée contraire ou opposée soit combat-

tue, et la meilleure des manières revient à l'absorber ; d'où l'ellipse du conte qui veut qu'ils « s'entre-mangent », elle apparaît comme une excellente solution pour les témoins de la scène.

- › Enfin, qu'un mécréant rencontre un prophète et désire lui aussi « le bouffer ! » nous place dans une situation analogue ; deux idées s'affrontent : « croire ou ne pas croire », telle est la question ! Cela devient évident que le combat de cette seconde opposition en revient aux mêmes aspérités, et reproduise une interrogation identique, « qui mangera l'autre ? »
- › Oui ! tout cela semble bien schématique et quelque peu édulcoré, mais la fable parle d'elle-même ; elle fera rire probablement ou révoltera certains ; elle évite surtout un trop long et inutile discours.
- › Vous avez raison !
- › À propos de ces religiosités monothéistes que je ne veux plus nommer ou que je n'arrive plus à aborder ; je ne saurais ni trop quoi en raconter ni en défaire, sinon pourquoi médire pour que vous me mettiez dans vos prisons à blasphème ; à moins que vous envisagiez le pire, sous l'anathème, l'on me trucidé par amour de cette peine.
- › Non, ici, je n'ai choisi l'habit des contemplations que par simple confort d'esprit et m'amuse de le confronter aux autres, vous voyez bien, n'ayez pas peur que je dévoile votre doute, j'aurais autant à y perdre que vous...

Ils échangèrent encore quelques banalités et comme il se faisait tard, le moine lui proposa une chambre du cloître vacante, une cellule vide pour terminer la nuit sans embarras ; « Il » trouva cet homme d'Église somme toute, très ouvert ; il s'interrogeait s'il avait toujours la foi, mais n'osa pas le lui demander... Par précaution, il ne récupéra pas le papier du mécréant, à la prose si sulfureuse dans un pareil lieu...

Sur l'image sacrée
lâche une fiente
la Mésange !

64. *croyance guru*

Alors, comme il détenait une ironie narquoise comme un fagot d'idées

faites pour embraser les esprits satisfaits du moindre mythe, cette nuit où il n'arrivait pas à dormir et aussi pour délacer ce léger temps du repos, il composa fidèle à son habitude, un nouvel écrit pamphlétaire très inspiré histoire de distraire ses méninges.

Affabulations, rêve du matin

Devant un rituel religieux, un mécréant leur dit à ceux-là pendant leur prière, « mais évolués donc ! » La vie nous pousse à évoluer ; quoi que l'on fasse, nous devons évoluer, l'on doit changer !

Après ces paroles, un veau, peut-être était-il d'or, en train de se consumer tranquillement s'avance vers eux, à moins que ce ne soit une vache ? Elle est noire de cendres et rouge là où elle se consume, comme la voûte d'un ciel étoilé on voit une combustion s'étioler, la bête avance tranquillement sans aucune souffrance, semble-t-il...

Quand il le lut à l'homme d'Église au petit matin, avant de partir, cette prose blasphématoire eut pour effet de leur apporter une parfaite réjouissance ; comme quoi, on peut être moine et mécréant en même temps ; imaginez dans quel confort spirituel ou matériel se prélassent ces derniers. Il est des gens au parcours bien singulier !

la fable de lui

Nous voulons que tu sois notre gourou exemplaire, l'idéal spirituel,
le grand « guide suprême » ;
tu diras « le soleil c'est le rutillement du jour »,
et nous verrons ce soleil étinceler dans le vaste jour ;
tu diras « cet enfant possède l'âme d'un prêtre »,
et nous le façonnerons pour qu'il le devienne ;
tu diras « le monde a besoin de prières ! »
et nous ferons en sorte que le monde ne devienne qu'une prière ;
tu constateras « que l'on trouve trop d'armes en ce monde »,
et nous les cacherons pour qu'on ne les voie plus ;
tu diras « que le vent emporte les indésirables ! »,
et nous les transporterons là où tu voudras qu'ils soient ;
tu diras « déterrez les armes pour que l'on tue l'infidèle à nouveau ! »
et nous déterrerons les armes pour tuer ces non vertueux là,

car nous avons confiance en toi et nous savons ton choix juste ;
tu diras « je ne suis qu'un gourou, le grand "maître spirituel",
le guide suprême absolu et famineux ! »
et nous ne verrons en toi que celui qui nous rend si heureux ;
tu seras le vénérable sage irradiant le monde,
la vérité absolue,
l'indéniable sincérité,
la soif, prière du bien,
la parole ultime qu'on ne pourra contester...
et nous te suivrons,
les yeux fermés,
aveuglés, confiants,
vers tes illuminations appropriées et excellentes ;
ta voie toute tracée représentera notre réconfort, nous n'aurons
plus à choisir ce souci éreintant à décerner les bienfaits de notre
morale, de ce qui s'avère satisfaisant ou pieux ;
tu décriras l'ultime conduite à conserver, pour la joie de nos entête-
ments et tes désirs, deviendront les nôtres...

« Alors, lassé de toute cette hypocrisie, exprimant ta première sincé-
rité, tu leur as répondu : "pourquoi donc restez-vous si crédules à ce
point, pour accepter tout de moi ? Et si je vous disais 'chassez-moi,
bannissez-moi, mangez-moi !', exécuteriez-vous ces ordres-là ? Me
laisseriez-vous tranquille, enfin ?" »

« Ne les voyant pas répondre, peut-être ne comprenaient-ils pas ?
En effet, ils restaient cois ! Alors, pour en avoir la certitude, il leur
lança un plus affirmatif "mangez-moi !" C'est alors qu'il fut mangé,
et la piété put s'arrêter, et puis ce fut la paix, et puis on l'oublia. Ou
encore cette légère variante, si l'on veut continuer à prier : l'on
vendit ses habits comme des reliques par petits bouts, par petits
morceaux... il n'y a pas de maigres profits quand il s'agit de
répandre une telle conviction, même si elle s'avère délétère. »

Moralité ? Il n'y en a pas...

Il hésitait à garder une pareille conclusion, elle cannibalise son appétit,
alors pour ménager les esprits, il modifia la fin avec des propos plus...
interrogatifs ;

« ... mais vous voyant à ce point stupide de tout croire ce qui vient de moi, si je vous disais “mangez-moi !” Me mangeriez-vous pour qu'enfin j'obtienne la paix ? »

Restons simples ; et de rajouter à sa réflexion solitaire et précautionneuse,

« demain, dans un siècle, dans dix mille ans, si nous envisageons la survivance de notre humanité, sera-t-elle advenue d'une religion divine, d'un mythe ; ou par-delà le doute, d'un monde délivré de ces carcans passésistes, lesquels amèneront une quelconque évolution, à dépasser les croyances habituelles, rituelles à mes yeux, usés et obsolètes ; ne devrions-nous pas appréhender autrement un avenir que nous ignorons encore, ce qui sera sera... avec ou sans nous ? Mais des cultes, tous ne se veulent pas forcément hégémoniques. Il existe des perceptions en orient où l'on recherche plutôt une paix intérieure, un certain éveil, où chacun doit trouver sa voie. C'est la conquête systématique qui semble malsaine et commémore une fausseté qui envahit les âmes fragiles, un aveuglement aussi, quel qu'il soit, d'où qu'il vient, les prémisses d'une tragédie. Découvrir la juste mesure en toutes choses, seulement ! Modestement, humblement, ne pas imposer, mais apprendre et percevoir... longue leçon d'un éveil. À toute chose quand elles sont trop ritualisées, on y trouve comme un enfermement, c'est inexorable ; alors libérons-nous enfin, là où tout devient possible ? » (se dit-il serein)

- › Vous savez, on ne balaye pas trois mille ans de religion comme ça !
- › Mais qui vous dit cela ?
- › Vous ! À tant désirer les renier toutes !
- › Ce ne sont que des critiques contre des enfermements qui me semblent nauséabonds ?
- › Laissez donc au cours du temps de changer les choses...

65. *comment inventer un mythe*

ouvrir le mythe...

... en passant sous les branches d'une idée, et le fermer aussitôt après, trouver des arguments dans ce sens...

Un quidam vous demanderait :

- › Allez-vous encore inventer un autre mythe ?
- › La formule est dans ce récit...
- › De quelle formule parlez-vous ?
- › Il suffit de lire tout ceci...
- › Avez-vous encore inventé une de vos histoires extravagantes ?
- › C'est à vous de le dire, moi je ne fais que répéter ce que l'on m'a dit de mettre ; du sens profond de cette histoire, je n'en sais trop rien, je ne fais que transmettre (une mémoire)... passer le relais à l'autre qui suivra et puis qui lira et qui dira, « ah ! peut-être bien ? » en ajoutant ceci ou cela ; avec un air de vaurien, il dira nonchalamment aux autres : « vous voyez bien ! on invente bien (justement) toutes choses, même de rien ! »
- › Un mythe, c'est une histoire racontée, peu importe la vérité, elle (cette dernière) est à côté, elle est secondaire, superflue ; un mythe, c'est une histoire racontée, oui ! Avec des détails venus du fin fond de votre esprit, de l'imaginaire de ceux qui l'ont conçue, un amoncellement de récits juxtaposés souvent, comme pour les plus anciens, comme l'histoire de cette petite s'en allant donner à manger à sa mère-grand, qui rencontre le loup dans la forêt ; ce mythe-là est très ancien, il est plus que millénaire, il persiste, raconté diversement à travers les contes de multiples peuplades qui l'ont transmis à travers une multitude de variations sur le même thème, où la morale peut être changeante, mais au bout du compte, vous apporte un racontement universel. C'est cette universalité-là que l'on retrouve dans ce genre de mythe, leur nature profonde serait en partie apportée par notre programmation biologique, et construit notre identité, un déterminisme s'y entremêle avec ces rituels qui nous construisent et sur lesquels nous nous sommes formatés ; j'en suis

profondément convaincu !

- › « Nous faisons partie, nous, les mythes (pourraient-ils nous dire), des plans de fabrique ! de ce qui vous constitue, vous n'y pouvez rien... » ; au-delà du culturel, il faut, pour endormir (apaiser) les enfants petits ou grands, des histoires pour les endormir (ensommeiller). Quand on est enfant, cela résonne bien pour un endormissement, mais quand on est plus grand, il y aurait comme une petite duperie volontaire, faite aussi pour adoucir les meurs, et éviter autant que possible les combats inutiles. Alors là, le spécialiste du vivant pourrait vous dire, « mais c'est une forme d'homéostasie ! » mot savant qui dit tout ! « une forme de régulation ? », « il y a un peu de ça... » entre autres ça, accompagné de diverses formulations qui vous apportent un contentement, effectivement ; un apaisement, un apaisement...

Pour illustrer le propos, un freluquet narquois, justement, ironisa et décrivait ainsi comment inventer un mythe :

« Imagineriez-vous ce récit-là : un jour, dans un chemin forestier, un individu malin trouva deux branches incurvées l'une vers l'autre, elles forment une spirale au-dessus de l'allée, se croisent et se touchent, elles construisent un ensemble intéressant, presque harmonieux, sujet à toutes sortes d'ambiances, de rêverie des hommes, de présages et de contes, des fables ; et voici ce promeneur, il y voit là un augure, un symbole, qui diffère du reste et montre une apparente symétrie qui l'étonne, il réfléchit celui qui les observe, ces deux branches-là s'emmêlent bien au sommet du passage, c'est certain ; aussitôt, dans son esprit, s'imprègnent les histoires naissantes d'un mythe, qu'il rumine, parce que cela détonne, et dès lors dérange son habituel quotidien ; et qu'il voudrait y envisager ici un présage, un signe de l'heure, une providence, il s'interroge toujours et imagine demain ; alors oui, il invente ce mythe indéfendable qui arrange ses affaires et y trouve encore un prétexte, une allégorie emblématique, pour asseoir cette idée, mystifier son prochain et le convaincre, l'amener à ses propres fins, comme l'élabore sournoisement tout aigrefin... »

(ajouter dans la création d'un mythe qu'il monnayait quelques arrange-

ments avec ceux qui assureraient la promotion de sa manipulation, de son élucubration, de sa mystification, voilà, c'est le mot ; il devra étudier la question !)

« Mais de cette affabulation nouvelle qu'aurait-il ajouté au-dedans pour égarer le public, la foule et les braves gens, tout un tas d'histoires, des harangues fabuleuses ou pas fameuses qu'il aurait engendrés à travers ces branchages si particuliers ? Selon le sens où l'on parcourait le chemin, il inventa une légende à raconter, un mythe, une fatalité, un châtement, un accommodement avec son imaginaire, à seule fin de manigancer ce qui l'arrangeait et ôter ce qui le dérangeait... Peu à peu, il plaça des panonceaux afin de prévenir les passants, puis les écriteaux devinrent de plus en plus gros, ajoutant des détails peu engageants, comme interdire le franchissement aux heures dites du loup et pendant les fêtes religieuses du coin, sous peine d'une malédiction effroyable, qui s'abattrait sur celui qui enfreindrait la règle (qu'il avait édicté seul, évidemment ; ce qu'il se gardait bien de préciser). En dehors de ces moments-là, il avait même osé installer une petite buvette pour commémorer le lieu et gagner quelques pécules à travers ce commerce miteux. Les plus crédules prêts à croire n'importe quoi ajoutèrent de l'eau à son moulin, ils jugèrent opportun de signaler l'endroit dans des guides touristiques (peut-être que certains flairèrent la bonne affaire), la légende commençait à se répandre... On eut beau faire, à essayer de calmer ses ardeurs ou pour atténuer ces nouveaux usages, il ne voulait rien savoir et vilipendait ceux qui désiraient rompre cette comédie. Alors un jour arriva où certains, excédés par cette manière dont on devait traverser l'allée, décidèrent de casser les branchages suspects en vue de briser cette affabulation insupportable et ainsi la défaire, la rendre impossible ; que son mystificateur n'y trouve plus aucune autre façon de manigancer, avec ses tours de passe, sa sorcellerie, ou tout ce qui traverse son esprit ! Bien entendu, aucune catastrophe n'arriva ; et l'inventeur du mythe face à cette contrariété, navré et peut-être apeuré, crut bon de s'enfuir ailleurs et vous le verrez probablement raconter des fredaines ici ou là, dans quelques contrées pour essayer de duper qui que ce soit, dans l'entendement de son choix. »

« D'autres avancent que ce ne fut pas les hommes qui cassèrent les branches, mais bien la nature peut-être excédée elle aussi par tout cela ; elle amena un grand vent tournant qui enrubanna les tiges suspectes et les brisa pour les laisser se répandre, éclater, sur un sol devenu tourmenté et tout délavé. Le temps a fait son affaire et ne cesse de nous ressasser que toute chose ne dure jamais indéfiniment, il arrive toujours un moment où commence un émiettement... »

« Voilà, les branches de l'affabulation sont tombées à terre ; le croisement en forme de spirale des deux tiges ne fait plus effet, le reste se confond à un quelconque recouvrement d'arbres de l'allée ; ils se frôlent sans attrait, le charme s'avère donc rompu ! La mystification devenue impossible a piteusement perdu toute magie, elle s'efface peu à peu des mémoires pour maintenant s'égarer dans un sort inconnu... Et qu'avez-vous retenu, sinon le récit d'un mythe, tout d'un coup le voilà disparu ? »

(aparté)

Déjà, lui-même, pendant son adolescence, parce qu'il alla aussi à l'école, pour faire l'épatant devant ses copains de classe, il inventait des mythes et les racontait à sa façon, jusqu'à mystifier son propre professeur qui se doutait bien de quelque chose ; alors, ce dernier tenta bien de le confondre, mais les circonstances n'arrivèrent pas à permettre ce stratagème ; l'enfant était le plus fort en face de lui, comprenant bien que son mythe, sa mystification, était au centre du débat ; mais « Il » avait poussé le bouchon tellement loin, qu'on devait consulter des ouvrages de sciences pour arriver à discerner le vrai du faux * ; n'en étant pas à ses premières expériences, le même observait tout et ses mythes n'étaient qu'une interprétation de ce qu'il voyait, il inventait beaucoup, il avait une imagination fertile déjà, et de cela, la plupart s'y laissaient prendre beaucoup...

(paroles en marchant)

** Son mythe était inspiré en partie de ces lectures, d'une actualité du savoir des hommes, il lisait beaucoup, il écoutait tout autant ce qu'on disait... tout pouvait devenir le fruit de ses mensonges, ces mythes dont la clé est à peine dévoilée...*

ce prophète facile...

Il se souvient lors d'une crise existentielle déjà, s'être confié à celle-ci voulant bien l'écouter...

› Qui, la forêt, une femme, on ne sait, quelque chose de féminin en tout cas ?

Oui, une femme, pendant une idylle inassouvie pour, on ne sait plus pour quelle raison, il lui raconta être ce prophète facile et sans croix, avouant un don naturel pour une cause quelconque. Son malheur, plus tard, la facilité du don de soi pour le principe d'une cause juste ne l'émouvait plus, ne l'enorgueillissait pas mieux, l'ennuyait plutôt, il n'y croyait plus. Il rêvait pourtant d'un absolu, mais de tous ceux déjà recherchés, il le comprenait bien, de n'en avoir trouvé aucun satisfaisant, c'était peut-être sa véritable croix, sa misère ; en venir à ne croire en rien tout le temps, dorénavant. Serait-il damné ? pensa-t-il à chaque instant. La vie ne faisait que commencer à s'occuper de lui, il était encore jeune et malgré cela une vieillerie ingénue s'évertuait à lui brouiller les pistes pour l'évaluer probablement ; jusqu'où résistera-t-il ? C'était ça aussi, sa misère. Elle disait « soyez miséricordieux », et déjà cette parole devient pieuse, le saviez-vous ? « C'est qu'il devient vieux », il radote et n'ayez pas peur d'eux, ses yeux.

Il s'essaya bien à tous les métiers, pour « *voir comment ça fait* » au dedans d'eux, de leur usage capricieux, il médiera après chacun d'eux.

...

Sujets abordés et récits annexes, lire :

—> 5. « ajouements », récits antérieurs, primitifs, oubliés : *ballade du ris de lui...* ***

—> 5. « ajouements », dictionnaire hétéroclite : « *voir comment ça fait ?* »

...

Encore ! Tentation de la divination, il semblait avoir amadoué la chose ? Futile serait de croire qu'il fût bien le seul ?

Pour mieux se convaincre, il disait :

« Tu n'existes pas donc ? Alors je t'ai inventé et mis dans mes rêves les plus fous pour que je puisse les laisser m'emporter. »

« Tu n'existais pas donc ? Alors je t'ai inventé et mise dans mes rêves les plus fous pour qu'ils puissent m'emporter. »

« Tu n'existas pas donc ? Alors je t'ai inventé et mise dans mes rêves les plus fous pour que je puisse les laisser m'emporter. »

le messenger terrestre

Il ira même jusqu'à envisager de raconter une histoire dans un chapitre nommé « le messenger terrestre », qui va jouer le rôle ? Déterminer qui apportera l'information aux hommes : entités, dieux, mythes, illusions, des existences, des mondes à ne pas ignorer si l'on veut survivre, un chapitre très important à ses yeux, concernant le vivant et son expression. Il devait trouver les éléments nécessaires...

(Cela revient comme un débordement que l'on ne peut empêcher, il doit trouver une solution radicale à cet entendement !)

Puis, abandonnant le mythe précédent, il en invente un autre en cherchant à le rendre énigmatique, en faire un « conte » attrayant autant que possible, entrer encore plus dans la légende, plus qu'une fable, explorer tous ses méandres :

cette forme étrange de la forêt

Cette forme étrange enterrée dans un coin de la forêt, que l'on vient voir sans oser la déterrer, que l'on touche un peu, parce qu'elle est molle et que l'on a vu au-dessus comme une blessure qu'on lui a faite, cette blessure est un de ses attraits.

Cette forme peu à peu (a) envahit les esprits. On venait la voir parce qu'on n'en comprenait pas sa provenance ni ce qu'elle était ; à son endroit persistait comme une force. On ne pourrait pas dire maléfique ni nauséabonde ; aucune manifestation ne se révéla néfaste, non, mais une énergie suspecte y régnait. L'instant de sa visite était toujours mélodramatique, on y allait avec prudence, on prenait des précautions, au cas où... il se passerait quelque chose d'imprévu. On apporta des éclairages, quelques instruments pour la déterrer un peu tout autour, mais pas trop ; la chose se révéla grande et enterrée profondément, ne laissant à la surface qu'un bourrelet à peine visible, une excroissance volontairement en dehors

de la terre, semble-t-il ? La blessure était peut-être un cisaillement que l'on essaya de produire (pour s'introduire au dedans d'elle), on ne sait ? Du cisaillement, ne suppurait aucun liquide, aucun sang, aucune odeur fétide ne régnait alentour, comme celle d'un champignon immense sortant de la terre, ce qu'ils produisent parfois. C'était un grand mystère ? Ou, peut-être y voyons-nous une chose qui nous interpelle et que nous n'arrivons pas à la reconnaître, d'où ce mystère de sa provenance, de sa raison d'être ici, elle était suspecte effectivement, mais personne n'osait trop la déterrer ; la chose inspirait un respect, une prévenance, « attention ! quand vous venez, ayez du respect ! », « oui certainement ! », « des fois qu'elle se réveille, on ne sait jamais ? » Serait-elle vivante, cette chose molle qui dépasse légèrement de la terre, dont nous ne voyons qu'un petit bout de son aspect... qu'un peu de son aspect général, tant elle nous paraît grande ? Ce n'était pas un sac quelconque enterré (rempli de détrit), ni un tissu débordant de la terre, ni un cuir quelconque d'une bête ; cela ne semblait pas vivant, et pourtant elle faisait une forte impression, cette mollesse débordante quelque peu... Dans cette forêt, dans ce coin isolé où personne ne va vraiment, sauf par hasard en passant, quelques-uns tombèrent sur la chose et s'en inquiétèrent. On la révéla peu à peu comme une messe basse offerte aux curieux, histoire de voir ce qu'il en pensait (penserait) celui qui viendrait auprès d'elle, dans le lieu où elle régnait par on ne sait quelle présence suspecte, disait-on. Peu à peu des sommités de disciplines diverses, vinrent la voir ; mais toujours en cachette, jamais officiellement, on avait peur de se rendre ridicule si la chose se révélait une farce faite à leur rencontre, on avait peur du ridicule. Alors voilà, je vous le dis ainsi, quand du coin de ma tête, elle naquit, cette chose informe et molle avec une blessure, je ne compris pas pourquoi, cette chose est venue d'un de mes rêves dans ces instants paradoxaux... Le temps passe, et je ne comprends toujours pas pourquoi elle revient sans cesse, cette présence au creux de ma tête, eh, qu'on aille de ma tête, à la forêt, à l'endroit qu'elle suggérait et qu'on l'y trouva bien cette chose posée à cet endroit véritable. C'était un étrange mystère qui m'apportât une histoire pour que je l'écrive, que j'écrive à nouveau ce qui venait

(arrivait) de ma mémoire, qui me répétait, à nouveau cette histoire. Plusieurs fois se révéla cet instant, à mon esprit ; il fallait bien que j'y aille au dedans de la forêt, pour y retrouver cette chose molle qui dépassait. Était-ce un bourrelet de terre compacte, un bourrelet d'argile, mais il ne se fissurait pas malgré la blessure, il formait une forme compacte et molle ; une peau inconsistante semblait recouvrir un monde ignoré, et comme les hommes sont curieux par nature, un de leurs talents que la vie leur imprégna, ils veulent savoir ce qui se passe là dans cette terre familière, pourtant ; l'on y passe souvent, mais pas forcément à cet endroit, et c'est par hasard que l'on tombe dessus, un jour, quand il y a une lumière particulière qui la révèle à tous, cette chose peu coutumière. Faut-il que mon rêve devienne si énorme à autant m'absorber ? Et que cela devienne un nouveau mythe qui déborde de mon esprit, mon imagination trop fertile, et m'entête, qui parfois me fait la fête, ou qui me rend bête, je ne sais ? Dites-le-moi, que dois-je en faire de cette histoire qui m'amène un enfer, d'où je ne sais quelle partie me défaire, sinon la raconter ? Oui, je voudrais bien faire, ne rien omettre, décrire complètement cet imaginaire qui m'est rapporté ; alors, décidez-le, écoutez-le, faites-en ce que vous voudrez de ce racontement sur cette chose molle qui dépasse un peu de la terre, dans un coin de la forêt, elle a une force certaine, celle de susciter bien des imaginations, sur l'ignorance de ce qu'elle est, nous en imaginons des portraits incroyables, fantastiques, jamais banals et pourtant comme un interdit, cela ne doit pas être maléfique, cela ne doit pas être terrible, mais seulement d'une énergie... oh oui, peut-être fantastique, mais ne suscitant aucune peur véritable, à la limite de devenir aussi banal qu'une forme molle blessée ne suintant même pas au dedans de la forêt, et qui s'ingénie à nous pousser, à nous interroger, à cause de sa manière d'être, une forme molle dans un coin de forêt, et que l'on ignore sa provenance, ce qu'elle est. C'est cela notre imaginaire ! Qui n'a pas eu ces souvenirs d'enfance où l'on est impressionné par ces histoires venues au creux de votre tête, après avoir vu une chose indéfinissable au détour d'un chemin, une frayeur de gamin, pour une chose que l'on ne comprenait pas encore, un véhicule quelconque, une charrette avec une bâche

énorme, le coin d'une maison ignorée, devenu l'angle fantasmé d'un monstre imaginaire... C'est drôle ces frayeurs que l'on s'imagine et qui nous font peur, à peine nées, et déjà une première frayeur ; et puis, après que l'on vive tant et tant, on s'étonne à nouveau de la même manière, sans effroi, pourtant, d'une chose molle dans un coin de forêt, et qui nous interpelle et nous disent des voix indistinctes « qui es-tu donc, toi qui surgis de la terre et nous interrogues ; devons-nous avoir peur de toi, devons-nous nous inquiéter ? » « Quelle cérémonie devons-nous transporter ici pour t'examiner, pour en faire ta découverte » ; « dans ce sol où tu es imprégné, tu parais immense et tu nous apportes au dedans de notre tête, tant de questionnements, tant d'ignorance que l'on voudrait savoir ! » Ce réflexe du vivant qui nous imprègne tant, comprendre ce que tu es et ne pas se méprendre, puisque rien ne nous dit de ta présence, ce qu'elle fait là, pourquoi tu es là ? Sauras-tu nous le dire toi qui ne sembles pas vivant, toi qui ne sembles pas vivant, tout mou au-dessus, comme au-dedans, dirait-on ? Alors on s'interroge, on s'interroge et l'on vient précautionneusement, et l'on vient précautionneusement inspecter, des fois que tu serais suspecte d'un quelconque méfait ; mais rien de tout cela n'apparaît, tu es inerte ! Et de nos transports vers toi, tu ne défais aucun de tes mystères, il faut sans cesse revenir petitement, pas à pas, doucement, auprès de toi pour que l'on sache enfin, qui habite au dedans de toi ? On ose à peine te déflorer ni te déterrer de trop, de peur (on s'inquiète tout de même un peu) de te blesser, de te réveiller ; alors on en fait beaucoup, des prêchi-prêcha, « attention ! ne l'ébranlez pas ! » Des déterrements ne sont pratiqués qu'avec parcimonie, sans empressement, où l'on déterre à un endroit et l'on recouvre aussitôt, « rien, non, rien ici, non, pas là, de l'autre côté ! », on essaye à nouveau, et l'on recouvre aussitôt. Aujourd'hui, je m'arrête, car ma parole a été prolifique, à cause de cette chose sortant de mon rêve parce que la veille j'avais perdu quoi déjà, au dedans de la forêt, un matin ? Il suffirait de sortir du rêve... et très certainement, cette histoire reprendra un autre jour et je la dirais, j'en saurai un peu plus certainement, elle apportera d'autres mots à ma mémoire, pour que je les dise, que je rapporte à nouveau cette

histoire *et referme le mythe...*

...

Sujet similaire ou récit annexe, lire :

—> 2. « petit chemin » : 24 août 2018, *se balader en forêt*

...

- › Tu vois ! C'est facile d'inventer un mythe, ce n'est qu'une histoire de plus.

Prophétie, remarques : de la différence des cultures et les savoirs de chacun. À ce sujet, à plusieurs reprises j'ai effectivement remarqué quelques méprises quand une certitude est un peu trop affirmée (certitude appuyée par des faits avérés dont on avait pris connaissance auparavant), elle entraîne souvent des amalgames de défiance envers celui qui affirme avec autant d'assurance. Pour celui qui ne partage pas les mêmes savoirs, surtout quand les protagonistes ne sont pas de culture identique, cela encore plus s'ils ont été éduqués dans des ethnies différentes, une suspicion, disais-je, peut rapidement apporter un doute, une contestation, un affrontement. La parole de celui qui affirme tant devient l'énoncé d'un annoncement, une « prophétie »... eh, très vite la tentation du mythe, de l'histoire, d'une croyance, ressurgit comme une défiance nauséabonde (d'autant plus, si le racontement est en concurrence avec d'autres, plus anciens).

66. *essayer sa voix...*

On raconte qu'il voulut encore essayer sa voix,
mais il entendit quelques sons inharmonieux,
et depuis il ne chante plus, de plus, il s'est tu

- › Dans la même veine, il voulut tendre l'oreille à toute nouvelle comédie, mais ici aussi les chants demeureraient disgracieux ; alors il s'enfuit...
- › Oui, mais de qui parlez-vous ?
- › Mais de lui enfin ! Devrais-je sans cesse le répéter ?... Il s'enfuit donc, pour aller goûter on ne sait trop quoi, auprès d'autres vies comme écouter ce chant que j'entends là, ce chant d'oiseau, qu'il

lui insinue un certain baume au cœur et puis voilà !

- › J'aime bien quand parfois, la nature me prend de son vent condescendant et qu'elle s'immisce en moi avec les frayeurs ou des joies d'un soleil avenant ; une rafale m'amène par ses devants, des souffrances venues d'ailleurs et des allégresses peut-être présomptueuses, peut-être enivrantes ; j'observe à la lisière du bois au bout du chemin, ces plaines, ces voies et le murmure des hommes au loin ; me voici en train de rajouter, notamment annoncer de futures frayeurs pluvieuses ; le sol sec, vois, va s'humidifier demain ! Entendez la rumeur, le temps va changer, demain ! Bientôt, le ciel deviendra obscur, opaque, son bleu ne rira plus d'un instant heureux ; le moment d'une averse revigorante mêlée de froid à cette époque, qui fera pousser les petites graines à la future saison, la corneille m'approuve, c'est certain !

(parole en marchant)

...

En se promenant dans les bois, il avait imaginé cette prose rythmée avant même que ce fût populaire par ici, dans les temps nouveaux, c'était dans l'air, c'était ni laid ni beau. Cette mécanique où l'on montre du doigt l'écouter, en guise d'accusation, celui qui t'écoute, on le montre du doigt ! Eh, sous un rythme très soutenu, on l'accuse de tous les maux, si tu ne penses pas comme l'orateur de ce chant nonchalant. lui il en a réalisé un, et a osé user d'une poésie malgré qu'on lui dise « ne poétise pas plus haut que ton cul ! », il répliquait toujours :

- › mais que peut-on être si à chaque fois que vous choisissez une allure, certains vous critiquent et te disent « ce n'est pas bien ce que tu fais là, tu n'es pas fait pour ça, restes donc pauvre, abandonnes toutes idées contrefaites, tu dois courber l'échine, ne pas être toi-même, c'est mieux ! Laisse les autres, les chefs, les gourous, le soin de t'alpaguer de quelques idées à eux », hum !...
- › De t'alpaguer avec quelques idées, pour que tu penses à leur manière, comme celle du groupe, de son chef, que tout cela soit politique, musical, médical, de tous les « cal » que vous voulez ! Et puis,

on va dire que l'on radote, ce serait une meilleure façon de vous l'amener... ce chant pas coutumier...

- › Eh, où veulent-ils donc en venir dans cette façon de nous entretenir, hein ! dites-le-nous ?

L'oiseau du coin amène son cri, comme une mélodie, et se fout de nous, il a bien raison...

(parole en marchant)

67. *préjudice*

Tiens ?

Les premières frayeurs de l'âge,
il se sent vieillir...

la dame du préjudice... elle est entrée dans sa vie par mégarde ; qu'avait-il donc fait ingurgité ou dit ? L'avait-on empoisonné ? À priori, il se trouve quelque part quelqu'un qu'il n'a pas passionné... À moins que ce soit un bacille mal intentionné ?

- › Voyez-le ce soir, il s'est embrouillé dans trop de paroles avec une rencontre coutumière les mots ont appris sur sa fatigue et lui ont tapé dessus avec des ragots, des obstinations imbéciles ; maintenant, il régurgite, il est mal à l'aise, il a des maux au cœur, ce n'est pas l'heure, ne le dérangez plus, vous devez vous en aller, mais pas trop vite ; dites au revoir, assez lentement...

Mélancolique et charmante, la dame du préjudice, vous savez celle qui ôte un entendement à l'oreille et ajoute des méprises ! Elle s'est introduite comme précédemment dans un à-propos, mais oui, que racontiez-vous ?

Oh ! je ne me rappelle plus trop, rien, je suppose ?

Sûrement peu de choses, je passais par là et vous m'aviez accostée, souvenez-vous ? Je séjournais auprès d'un homme sans chemise, allongé et bien mal en point ; c'était vous !

- › Comme je l'avais peut-être déjà dit, un microbe désœuvré avait vaincu votre élégance naturelle et votre lit offrait à la vue de tous un

bien beau malade ; notamment pour la savante médecine très accaparée qu'elle était à décortiquer vos viscères pour y dénicher l'intruse contamination qui vous pourrissait.

- › Ces jours-là, on a de noirs désirs et c'est le visage d'une enfant, un babil charmant qui vous ramasse un sourire délaissé et le porte à vous comme une douceur des îles, avec du lait de coco glissant entre les dents comme une réjouissance raffinée...
- › Un accord calleux s'est introduit, non ?
- › Qu'insinuez-vous donc, vos propos semblent obscurs, des paroles dans la nuit et dès lors une insomnie ? N'avait-il trop entendu des sermons de la rue, de sottises prières, jusque dans les ornières, avec rien à emporter dans sa tanière, des rêves à sa portée ? Non, rien ne venait plus ; cette perception à l'ouïe si développée s'en trouva toute dépenaillée et le silence maintenant le guette ; un souffle s'est insinué, mais « j'ai d'autres sens à visiter ! » ; se disait-il ? Vous devriez l'encourager, osez, n'hésitez pas, c'est ainsi que l'on donne espoir à celui qui veut encore boire à cette vie ; qu'elle le prenne, certes, pour une poire, n'est pas une mince histoire...

(Il désire laisser cette impression, sa mémoire s'avère toujours trop courte, il aspire à apprendre au-delà du doute, y trouver quelques certitudes nouvelles.)

68. *ego* ***

Contexte : à propos de la part d'égo dans nos dialogues, nos échanges, nos discussions, nos conversations, comme vous voudrez... Il ne cesse d'arpenter cela et tente de relier tenants et aboutissants, il y discerne dans ce mécanisme comme une volonté de compréhension exacerbée du vivant qui agit en nous, les savants décrivent cela comme un aspect du réflexe « d'homéostasie » (réf. ?) ; mais un fait distordu lèse notre esprit et ajoute une... fêlure.

je t'écoute d'une oreille discrète

- › Euh ! Je t'écoute, mais je dois te dire aussi en même temps que je t'écoute d'une oreille discrète et je recherche les arguments de ma

propre existence pour les faire prévaloir par-dessus ce que tu amènes, les fruits de ton éloquence...

Puis dans ce jeu, ce dialogue de sourds, on va prétendre diverses choses en essayant de raisonner sur des sujets qui viennent interrompre le discours de celui à qui l'on s'adresse...

C'est étrange, ces échanges, de toujours vouloir avoir le dernier mot sur le vôtre, cette manière de pratiquer, cette manière de mettre... Je t'écoute, certes ! Je t'écoute oui, à condition que je puisse ajouter de mon expérience, et te dire ce qui représente nos différences, ce qui fait suite à mon entendement ; alors, si l'on extrapole, pour celui qui prête tant attention à autrui, se peut-il qu'il exhibe un égo à ce point amoindri pour qu'il n'en ramène pas, sur sa propre cause, sur ses propres connaissances ; non ! cela varie d'un être à l'autre ; ainsi, celui qui a trop peu argumenté, dans une solitude grande, s'en venant à exprimer sa vie ne peut plus s'arrêter dans sa parlotte ininterrompue, il doit trouver la juste mesure qui nous permettrait une discussion équilibrée ; de trop en rajouter empêche de laisser bavarder son semblable, qu'il puisse avoir son opinion, que le vôtre ne puisse prévaloir systématiquement sur le sien, rechercher un accord équitable...

c'est le problème bien banal de l'affect

Des dialogues étranges, ces dialogues de sourds, où chacun radote sur sa propre expérience, n'arrivent pas à émettre des généralités, ne pas parler de soi, de ne nullement se raconter ; mais au contraire, à tout instant, en tout point ce besoin d'affirmer son existence, de revenir à soi à chaque fois, par-dessus le soi des interlocuteurs, essayer d'y adjoindre une domination par moments... Alors s'il n'y parvient pas, sa réplique, sa parade ne s'avère pas au point ; il... il y a de temps à autre quelques défaillances de l'esprit, comme celle de celui-là qui écoutent ce texte s'il n'y trouve rien à redire, il s'efface contrarié, vaincu, peut-être. En regardant de plus près, vous rencontrerez de curieux discours où l'égo de chacun s'exprime aveuglé souvent ; ce sont là la plupart des discussions humaines, chacun affirmant sa noble cause qui doit l'emporter sur autrui. Quitte à se montrer parfois altruiste à ce point, pour ne pas émettre d'idées momentanément et absorber sans broncher toutes celles des autres, cela en est-il de même pour tout animal, quand

il dialogue, quand il échange, amène de l'information à celui qui la reçoit, afin qu'elle lui serve ; quel drôle d'apprentissage cela lui apporte-t-il ? L'expérience de « l'autre » représente un enseignement facile à qui sait entendre, surtout s'il ne le coupe point dans son propre exposé, qu'il puisse le mener jusqu'au bout à son tour...

Il se posait toutes ces questions : « toutes les existences en sont -elles à ce point dans des racontements aveugles de son prochain », où autrui perçoit indistinctement en arrière-cour les propos de celui qui parle, puis ses argumentations s'en approprient indirectement, sans dévoiler qu'il admit son discours, le sien au final, prévalant toujours ; il est de ces fiertés inavouées ? Cet affrontement au-dedans de soi, se fait plus ou moins consciemment dans des logiques obscures que l'égo submerge, titille, exaspère, bouleverse et déraisonne parfois quand il sublime le reste, quand l'on s'exprime avec « moi moi moi moi » tout le temps dans la bouche ! Mais « moi » n'est pas tout, « moi » n'est pas lui en face, avec qui vous discutez, c'est ça l'ennui.

Cette quête de l'existence quand votre voisin trouve une ouverture vers une oreille quelque peu attentive, qui écouterait son discours si vous l'accompagnez d'une parlotte ininterrompue... « Il » pensa que ce peuple innommé se montrerait avide de recevoir un tel discours, de la part de leurs visiteurs, d'entendre une pareille mélodie, ils s'en gaveraient, ils s'attrouperaient tout autour pour qu'il ne s'arrête pas, attisant son émoi, sa perception, qu'il leur jette tout, comme ça, au-devant de l'assemblée, tout ce que sa mémoire lui amène... Il s'imagine ces gens l'encerclant, le pousser à de plus vastes expressions, avec d'extrêmes flatteries, afin qu'il assène à sa cour fugitive, momentanée, cette parlotte ininterrompue jusqu'à la fatigue ultime ; beaucoup cherchent cette extase de soi-même pour se vider l'esprit lors d'un manquement de trop, comme cette affirmation sans cesse rabrouée, rejetée, quand on ne peut la développer devant ses semblables, banni à un tel point que c'est la parole du plus fort qui toujours prime...

Et même le plus fort, qui ne cesse de s'écouter, veut que sa voix domine, s'enorgueillit de son beau discours, qu'il trouve... qu'il trouve authentique, merveilleux, ou qui tend à vouloir faire croire que celui-ci devient la vérité que l'on est obligé d'admettre ; de toute façon, vous

n'aurez pas le choix, vous devrez rentrer dans sa croyance à lui ; c'est ainsi que procède une dictature à ses débuts, elle doit convaincre et amener une parole qui dise « c'est moi qui ai tout compris, vous devez m'obéir, je serai votre guide essentiel ! » C'est alors quand ce dernier dérive vers des orientations incertaines et cruelles envers autrui, qu'il mène ceux qui le suivent dans des situations bancales et guerrières, qu'au bout du compte on s'aperçoive à force de tout gober de lui, on s'est trompé aussi. Maintes fois dans l'histoire des hommes cette situation s'est présentée, cela n'est pas nouveau, cela est régulier, cela est classique, à tout moment, vous rencontrerez un de ces êtres qui veulent en imposer ; « Il » avait cette qualité, malgré tous ses défauts (comme sa niaiserie évidente), de ne pas s'émerveiller au contact de tels êtres ; à les considérer comme son égal vexait inévitablement celui qui souhaitait dominer et qu'ils désiraient de plus le diriger, eux trouveraient là en lui, un adversaire, bien souvent ; et s'il n'apparaissait pas suffisamment aguerri ou en force, « Il » invariablement devait fuir pour se préserver ; car un despote s'impose par la force, à qui lui résiste, il concocte toujours un argument pour éliminer celui-là qui osa s'opposer à son dictat, il règne dans les lieux où vous subsistez, alors oui, vous n'aurez pas le choix ! Ce processus s'avère très simple, rudimentaire, maintes fois exercé au fil des ans, vous n'y trouverez là rien d'étonnant...

La parlotte devient essentielle, « parle, toi qui veux convaincre, et convaincs-moi, si tu le peux ? » Ah ! Quelle gloire à celui qui sut inventer un beau discours, pour qu'il puisse paraître comme le plus grand des sophistes, ayant innové dans une quelconque parole, même si elle semble illusoire, incompréhensible, sophistiquée à l'extrême, ne relevant d'aucun signe ; ceux-là sont nombreux et vous emberlificotent l'esprit dans des stratagèmes qui ne cherchent qu'à vous embrouiller ; cette parole-là procède du calcul, « Il » le percevait très bien, celui-là qui veut vous amener dans sa palabre, dans une logique qui est la sienne et ne désire pas partager un sujet qui pourrait devenir un copain, qui pourrait être réparti en commun, le choix du thème de la conversation, qui n'en domine ni l'un ni l'autre ; cela n'est pas satisfaisant pour celui qui souhaite en imposer, il trouvera toujours un argu-

ment qui renverra à sa propre manière, cela dans le discours est courant...

Sur ce point, nous devons bien l'admettre, il (lui) avait fait son chemin, et avait mené ses expériences, de ça, il ne s'en révélait plus tout à fait dupe ! Pour une fois, sa naïveté n'apparaissait pas universelle, elle dévoilait des failles, elle devenait inopérante dans certains cas, et dans ces cas-là justement ; non ! sa défaillance, sa niaiserie restait sur des façons de penser, de raisonner et de s'émouvoir, où souvent il se montrait ridicule, celle-ci s'exhibait à ce point, ici là et pas ailleurs ! Il est vrai, il avait appris, et de toutes ces voix tant entendues, il en vint à conclure qu'il avait à poursuivre son parcours vers d'autres considérations, son expérience étant acquise sur ce point, il n'éprouve plus le besoin de l'exacerber encore.

Il devait de nouveau partir de ces considérations, où l'éloquence dominait, peut-être devait-il plus prendre les devants qu'écouter comme auparavant, et avancer avec ses orientations vers des territoires qui lui ajouteraient une nouvelle expérimentation, de nouveau, oui ; cette logique-là, dans sa tête, semblait inébranlable, elle faisait son chemin, et celui-ci se dessinait suffisamment correctement pour qu'il sache où aller, vers autre chose que des entendements justement, plus clairs, plus précis ; sur ce point, sa propre voie était déterminée, il n'en dévoilera guère plus, il avait choisi sa manière de traverser la planète, puis d'ajouter à son discours des propos satisfaisants, n'y voyant aucune autre bête que les hommes avec qui argumenter ; il se dit, en se souvenant de ce savant que l'on prétendait fou (de mémoire, on sait qu'il lui racontait tout) : « je devrais rencontrer des êtres différents de mes semblables, systématiquement, dans mon voyage, avec qui je puisse parler et mieux comprendre par où je vais... »

Le monde c'est un long parcours, dans son récit ! Une parole des sens, le faisant avancer indubitablement vers ce qu'il appelle timidement « son petit éveil » régulier, par de petits pans anodins, des petits bonds soudains, par petit bout s'en vient, à la recherche d'un nirvana illusoire, qui l'amènerait jusqu'au bout de son histoire ; il se disait : « tout ça, c'est inexorable, j'en demeure certain ! »

(parole en marchant)

69. *du dedans au dehors...*

Ce récit de lui, laissé tel qu'il fut trouvé...

- › Je vais vous parler du voyage et de ces discernements, ceux venus d'un autre temps, qu'on ne sait par quel arrangement, ils sont arrivés à ma porte à me dénoncer tous leurs outrages ; et les mille occasions qu'ils ont eues à déroger à ma raison et étendre leur manière de raconter une histoire qui n'a pas d'âge, c'est évident. Mais que pouvais-je entreprendre de nouveau dans ce paysage qui ne possède aucun détour, qui illusionne dans ma tête une différente façon de mettre le monde à ma fenêtre ; oui, ce détour reste incorrect, et je désirerais bien me démettre de la fausseté des images que d'autres veulent y laisser, dans votre crâne ; et que moi, le voyageur incertain d'une parole née de mon instinct ne peut trop vaincre ces idées qui ne voient que des intestins perfides, chieurs de merde aux marrons indistincts, à l'exhalaison pestilentielle ; du moment que l'on digère, c'est toujours d'un excrément que l'on accouche au bout du compte, notre fonction, au sens de la vie, tu absorbes et tu régurgites par le bas ce qui était venu d'en haut ; ne prenons pas nos aises ni n'imitons les bonnes manières pour la convenance d'un parlé fade et illusoire ; donnons aux mots leur véritable signification des descriptions, si le rouge paraît semblable à la couleur du sang c'est que l'on a bien vu que cette couleur s'apparentait au drame des existences égorgées, vous y trouverez perpétuellement au bout un boucher qui s'attardera à la vile besogne.
- › Alors du voyage, puisque l'on m'a donné une apparence d'hommes, je dois bien avancer des pas de mes longues jambes, qui ne cessent de vaciller tout le long de mon déplacement ; offre une visite à mes yeux ravis de tous ces changements, du paysage installé ici, avec ses raideurs et ses élégances à un autre plus loin vous apportent des variantes terrestres inimaginables ; vous devez les voir, pour enfin les contempler, y mettre un regard, une exaltation en face de cette plaine qui s'étale devant vous ajoute une plénitude, à la montagne, objet massif qui s'impose malgré vous, surtout quand vous devrez la gravir, elle vous amène à subir une fatigue certaine ; puissiez-vous lâcher cette plainte « que s'élever est bien difficile ! » Puis prolongez

vos escapades vers un fleuve, jusqu'à l'océan, ou la mer, aux lacs perdus, à l'étang du village, au ruisseau, au mince filet d'un ru ; tant d'étendues d'une eau à franchir pour se mouiller et se dessoiffer, il ne manque plus qu'un grand désert à atteindre ; combien devrais-je en parcourir pour n'y trouver qu'une peuplade désolée, insignifiante aux yeux de tous, combien de sueurs devrais-je laisser derrière mes pas, combien de brûlures, combien de dessèchements devrais-je affronter pour une traversée ? Mais pourquoi donc ce transport où je m'y évade pour parvenir à une vague prison, cela ressemble à une vaste déchéance, dans mon errance aujourd'hui à cet instant, je l'estime misérable, ai-je bien fait de la rendre si indispensable ?

Pour y répondre, vous devrez d'abord écouter,
en établir ce préalable,
sinon à quoi bon pondre ?

- › Partout où je vais, partout où l'on me guide, j'y décèle des traces de leur monde imparfait, on me parle d'eux comme des êtres à part, des voleurs de mémoire, si je les atteins, moi aussi devrais-je les laisser dérober la mienne ?

Alors il éleva la voix pour dominer,
de son ton au teint clair
qui délimitait bien le son incertain de son air.

- › J'ai dénombré, pas moins de vingt grands déserts, sur cette planète toute ronde ; faut-il que j'y tourne tout autour pour en découvrir un seul, celui qui sera le bon ? Pourquoi à aucun moment l'on ne me dit où ils demeurent ces innommés ; c'est infernal ! Je sens une sorte de fait exprès du genre littéraire qu'un auteur mal inspiré a insufflé dans cette histoire, elle me déborde par tous les trous de nez et je l'absorbe malgré moi, son aspect peu engageant. Déjà que l'on me raconta un nouveau récit de certaines gens qui les ont vus ; et pourquoi est-ce toujours au bout d'une religieuse déconvenue qu'on me rumine un catalogue d'idées peu entretenues ?

Il sentait bien que ce premier livre-là s'achevait, qu'il allait poursuivre sa route, il se devait d'aller « voir » et éprouver d'autres « sensations »...

70. (*quatrième fêlure*)

{ Ah ! Vous voyez comme moi, c'est bien cette fêlure encore là, croissante, devenue brisure à peine naissante. Aviez-vous abordé le sujet de sa présence, aviez-vous entamé des recherches sur son existence et de l'agrandissement de sa trace ? Je le sens bien, votre occupation détourne l'attention et vous n'y voyez là aucune urgence ; certes, aucun fleuve ne déborde, je sais, mais... que se passe-t-il, pourquoi faites-vous mauvaise mine, est-ce déjà ce temps qui insuffisamment anime les rancœurs du moment, un vent gris est-il le sujet de cette pâleur ? Ou, posséderiez-vous d'autres malheurs cachés, ce que l'on ose dire ? Ou encore serait-ce la moiteur de cet été vulgaire, un prélassement de trop, à ajouter à la somme de vos fainéantises ? Je sais, cela frise l'insulte, votre humeur devient comme contagieuse et déteint sur moi, c'est très fâcheux et je crois bien que la fêlure semble en être une des quelconques causes, elle ajoute une animosité à la chose, une dégradation des rapports humains qui énerve la situation ; je vous dis « avec insistance », étudiez donc avec persévérance cette marque qui s'insinue et ne cesse d'agrandir sa trace, j'y vois bien là une note futile qui agace vos sentiments ; excusez l'impertinence, mais il semblait utile de vous le repréciser ! }

Il eut beau écouter,
il n'entendit plus parler
d'un peuple non nommé, ici

2. le livre de la vue ou du voir et des sensations (*ou des sens*)

[**esquisse** : 71. *videre* ; 72. redite du rituel (48.) ; 73. étudier jour et nuit : *du jour* ; *paysages capricieux* ; *regarder loin !* ; 74. affabulations ; 75. sur le chemin : *un papillon blanc...* ; *à tire-d'aile...* ; *joyeusetés poétiques* ; 76. trajet d'un seigneur méthodique ; 77. des ironies : *pour rythmer les pas* ; *pommes* ; *le pet de l'homme* ; *plus de corps beaux* ; 78. sensations : *assolements* ; *tentation* ; *au-delà des sens, on s'y perd **** ; *selon que tu avances* ; *quel stratagème inventer ?* ; *cet instant* ; 79. vantardises ; 80. instincts de mère ; 81. affects, émotions : *dédain* ; *regards gênants* ; *oh, mon bon miroir !* ; *répondre !* ; *fêter quoi ?* ; *vexations* ; 82. ego, futilités : *l'idole* ; *émerveillements naïfs* ; *vivre de son nom* ; *un artiste, c'est quoi ça ?* ; *la gloire* ; *avoir du succès* ; 83. de la jalousie ? ; 84. anosmia, parosmia, hyperosmia, agueusia, dysgueusia... : *agueusia*, *dysgueusia...* ; 85. atome crochu ; 86. troisième, fuite... ; 87. l'ennui ; 88. banal éveil et sensations lapidaires : *banalement* ; *lapidairement* ; 89. tout ressentir ; 90. souvenirs, traces... : *traces de roues *** ; *traces de vie* ; *de la trace laissée ***...*]

71. *videre*

La vue des lointains évanescents, d'un regard affairé aux idées apaisées, observe donc ce que la lumière t'apporte, ces couleurs où se noient des myriades de clins d'œil, sur le mur et dans d'étranges perspectives, lire alors le petit message des ondes métaphysiques du phare, éblouir les foules, aveuglant leur bonne fortune, qui leur dit « ceci est où ? » Moche comme l'époux marié à une folle qui voit tout navré d'apercevoir ainsi la peinture du monde frelater les rives, les aisances du port, avec son crachin doux, écume les berges, râle pour que nous assassinassions correctement des criminels au regard glauque, exécutant tout un cinéma, tu as observé donc ? « Nettoie encore ! » s'écrie l'aveuglante écharde qui l'abomine ; à ces yeux où bavent les larmes interminables de la réalité immonde, masque ironique de la dure vérité des réflexions atomiques, une immense

zone de vide et d'apparence, forces cosmiques indicibles, aussi loin que le « tu vois ? » l'illusionne d'un air magique qui habille le monde. Et cætera, et cætera.

Vous dites
« la vue de son être me peine »,
mais personne ne l'a vu...

72. *redite du rituel (48.)*

De la vision et de son mirage, vous aviez conclu à ce propos, de lui, en suintait un désordre dans ses horizons et quelques idées toxiques empiétaient sur son esprit. Une médecine douce, vous lui aviez recommandé, parmi d'autres, pour lui ôter un préjudice, souviens-t'en :

› « Prends-le, je te l'offre, "le livre de la vue ou du voir et des sensations", et j'y ajoute cette herbe pour qu'elle t'aide à observer loin, quand tu éprouveras une vision vacillante, de la camomille romaine (*Chamaemelum nobile*). »

Il accepta celle-ci, et l'ouvrage, le lut également, et trouva de quoi prolonger la route précédente et égrener d'autres possibles transports...

Mais arrivé au fait du livre ainsi amené, il rit, et en vivra peu de ce qui y est dit, il vérifiera, mais fera à son idée, il est grand temps de ne plus suivre la légende instaurée au-dedans ; il éprouve une sensation, comme libéré...

Il eût bien fallu quarante ans
de mon âge de plus pour un avenir flou
me remettre à l'ouvrage tant et si peu lut !

73. *étudier jour et nuit*

du jour

Il étudia justement le jour pour le comparer avec la nuit et distinguer ses autres détours, le contraste, ce que produit une lumière absente et sa présence, un envers tour à tour inspecté et décortiqué comme le réaliserait un savant au fond de son antre.

Vois, entends, écoute, d'accord,
mais prends le temps de vivre,
aussi.

Voir, de ses yeux, le monde et sa diversité, l'admirer ou le détester, que cela advienne ! Mais voir, au-dessus de tout, observer l'indicible, éprouver une extase devant un paysage, un lointain, un nuage, une étoile, l'astre du jour ou du berger en début de soirée et puis revenir à nos sources, contempler l'inénarrable dégât des hommes.

Donc aussi alors, usant de tous ses sens, il désira, abusant de sa volonté, s'ajouter une sorte de discernement, mais oui ! il voulut voir de lui-même ce qu'on ne lui donnait pas à observer naturellement, et ce qui était parfois peut-être trop caché à ses yeux perfides et humides ; alors, pour que l'œil ausculte de suffisamment près, il usa de ses jambes pour s'avancer là où il pouvait regarder de sa propre visu, le monde tel qu'il était ; et non attendre qu'on le lui décrive...

Décidera-t-il un jour d'aller les visiter, comme une vacance qu'il s'accorderait en dehors de son enquête, leur apporter son bonjour, à ces vieux êtres que des hommes décrivent comme les plus anciens de la lignée des vivants, ces arbres antédiluviens, ces Pins ancestraux (*Pinus longaeva*) clairsemés sur des collines arides et caillouteuses ; son immense respect envers ces êtres millénaires, ce qui le pousse à accomplir ce voyage inutile, mais le plaisir de pouvoir dire un jour, « j'ai vu cent quarante fois mon âge se décharner, sur ces monts où ils sont ». Ils doivent bien rire de nous, quand nous arrivons pour les admirer, ils se disent peut-être « lequel de ces humains viendra un jour me déraciner ou voler mon bois d'apparence morte, et l'emporter comme une relique ? »

Quand l'ambre recouvre cet épiderme, une vision le localise, happé par les rayons du soleil, le temps y a déposé toute la mesure d'un idéal génétique.

paysages capricieux

De grands paysages capricieux aux lunaisons exquises, ont digéré sa course les soirs, fatigué qu'il devînt des outrances du jour, il a mis beaucoup de nostalgie dans tous ses propos ; c'est que le monde

l'étouffe, la nuit venue, une halte le repose jusqu'à l'aube, ce n'est pas terminé...

Aujourd'hui, vous soulevez une prière au temps qui ne passe pas et pourtant il était un qui ne dira plus ; alors, parce qu'il peut s'avérer parfois vain de vouloir toujours tout expliquer, non que l'on vous fasse croire à des manières puisqu'un récit se doit d'être déclamé ici, on va vous le raconter et ne demandez pas qui l'apporta, on n'en dira rien, autant pour les curieux !

Aujourd'hui, la musique d'une pluie lui élève des essences !

Il goûte à cette sensation !

Aujourd'hui, des tonnes d'eau, la nuisance s'étale en haut d'un ciel qui le mouille, tout trempé, sur son parcours, il a l'air d'une andouille...

regarder loin !

Un autre jour, un témoin dit de lui qu'il regardait loin ! Nous précisons que dans leur avancée, dans le véhicule qu'ils occupaient, pendant que lui demeurait à la conduite, il leur signalait à tous découvrir au loin, du paysage beau, cet envol d'oiseau, cette bête qui part et que les autres n'observant que la route n'y voyaient rien ; ils s'en étonnèrent et le lui firent remarquer (presque comme un reproche ; ceux-là voyageant un temps avec lui, étaient de ces gens des villes, là où le regard s'arrête presque aussitôt sur les murs d'une façade, stoppant net toute possibilité d'apercevoir un quelconque lointain). Il ne s'en émut guère tant il était habitué à cette façon d'apercevoir, eh, on gardera cette anecdote comme un repère de ce qui le touche. Donc, effectivement qu'il examinait loin, comme cette observance du chasseur qui traque sa bête au matin, le moindre soubresaut, l'infime geste suscitera son éveil, son coup d'œil ; mais vous n'y trouverez pas en lui, ce félin qui guette sa proie, il était ce regardeur, à inspecter au loin, et de ce qu'il voit s'en émeut pour le contentement de soi, seulement cette joie !

(parole en marchant)

74. *affabulations*

Il a croisé, un jour excellent, un être accolé à une pierre, les yeux fermés, exposé au ciel et qui déclarait solennellement « vivre de lumière ».

Après le bonjour et l'accueil, l'homme peu bavard, ne se nourrissant que d'eau et de quelques autres liquides cachés, ne conservait que du soleil au creux des yeux ; pour se donner un genre ? Il montrait un teint blafard, comme s'il allait s'éteindre incessamment. De son corps semblaient suinter ces mots : « je vais te tromper ! »

Celui-là puait le cadavre, malgré des étincelles dans sa vie. Lui, ce « Il » voyageur, homme simple quand il le veut et qui désire s'instruire, songe tout haut,

- › pourquoi donc renier ce que vous donne la nature, ses fruits, ses blés ? Quel étrange être que celui-là !

Puis, subitement, ce dernier, comme s'il venait de se réveiller, avec une idée au fond de sa tête commence un discours, l'interpelle en lui lançant des interrogations et ne le laisse pas répondre ou si peu...

- › Et si je vous disais que je demeure envahi et extraterrestre en partie, le croiriez-vous ?

(silence étonné...)

- › Et si j'étais un de ces extraterrestres venus vous prévenir d'une fin annoncée, d'un terrible présage, d'une tragique aventure, qui s'amène à vous, me croiriez-vous ?

(silence étonné, il sourit et lui fait signe de continuer)

- › J'ai l'âge de l'univers, j'ai assisté à tous ces rebonds, jadis ; il me sembla que je ne gardai rien dans ma souvenance, de mes errances, en fait, rien ne fut perdu, des traces, j'ai remarqué, ont bien laissé quelques oripeaux de ma présence, non, rien ne fut abandonné, juste éparpillé ! le petit troupeau, dans son aisance.
- › Si je vous disais, que me traversèrent un moment des corps étrangers, arrivés d'on ne sait où, d'autres mondes et d'univers ; ce qui me fait vous exposer ce que vous entendez, me croiriez-vous ?

(le silence incrédule de son auditeur vire au soupçon)

- › Et si je vous racontais, que cette histoire m'est advenue en plusieurs occasions, que j'ai eu à la recommencer bien des fois, l'accepteriez-vous ?
- › Et si je vous disais que d'aventures mon avenir n'apparaît plus parmi vous, me croiriez-vous ?
- › Et si je vous annonçais, qu'à certains moments les soirs venant, quand le soleil m'emporte, je m'évade au-delà de vous, l'admettriez-vous ?
- › Et si j'ajoute que souvent dans les chemins au fond du bois je m'ex-tasie devant une des plus admirables beautés que la nature puisse me donner ; en moi s'imprègnent toutes les images du monde qui nous émerveille, me croiriez-vous ?
- › Et si je vous racontais mille autres propos que mon imagination ne cesse de vous apporter et qu'à travers tous les mots qui me viennent et que je vous amène, il ne reste pas une pensée qui provient de moi, me croiriez-vous ?
- › Si je vous disais que là, à cet instant je ne me trouve plus parmi vous et que vous voyez une image, un être impalpable, indéfini, ces quelques vocables que vous entendez ou lisez, une provenance folle, me croiriez-vous ?
- › Non ! *(ironique)*
- › Et si... et si je vous racontais encore d'autres propos inégalés à travers des tout juste expérimentés, que l'on vient à peine d'in-venter et qui décrivent des mondes que vous n'avez pas à ce jour ex-ploré, me croiriez-vous ?
- › Euh ! Pourquoi ?

(il le coupe)

- › Et si je vous récitais de nouveaux imaginaires, comme cette gueule cassée tombant dans le fond d'un ravin, et qu'un oiseau passant par là après l'avoir rattrapé l'a rafistolé, me croiriez-vous ?
- › Et si je vous racontais ces différents propos, quoique exprimés par

une bête, elle s'approcha près de moi et me dit : « eh bien, suis-moi ; ce que je vais te montrer ici, nul autre être que toi ne l'a déjà vu » ; que penseriez-vous de cela ?

- › Et si je vous précise, encore et toujours, que parfois, le cœur s'épuise à désirer convaincre une idée convenue ; que l'on s'égare malgré tout, et là où vous demeurez dans votre embarras à vivre tout ce que vous réalisez ; si je vous disais que certains d'entre vous vont se perdre, le croiriez-vous ?
- › Et enfin, l'ultime parole que je ne sais pas encore vous dire qui me viendra bien un jour pour clore ce message quand je vous l'aurais prononcé, m'auriez-vous jugé sur ces choses que l'on médite ? (Et si je vous disais que de cette aventure extraterrestre elle est aussi la vôtre.)
- › Ah !...

(un long silence, « Il » [notre voyageur] ne sait quoi dire)

- › Oooh ! je le vois bien, je vais devoir vous expliquer... en fait, au creux de moi, c'est produit une chose incongrue ; comment vous dire ? Quelques particules indéterminées ont abandonné en moi (probablement par erreur), des informations qu'elles nous cachaient habituellement ; ce sont des renseignements sur notre mode de fonctionnement, de ceux qui s'immiscent en nous et qu'on appelle l'intuition, l'instinct, le sentiment... En fait, cela ne semble constituer que le résultat d'une programmation volontaire, laissée au hasard de nos déambulations, on expérimente en nous ! C'est fou non ?
- › Ah ! ce sont vos gènes qui furent affectés, alors...
- › Oui, oui... en quelque sorte, ces informations servaient et servent toujours au fonctionnement de nos viscères, comme un moteur héréditaire bien rodé, mais ce que ne nous disait pas la vie, c'était son mode opératoire et le processus de son évolution cyclique qui apportent de génération en génération, à chaque fois, une petite variation...
- › Elle a égaré par mégarde des plans de son stratagème ?

(il réussit à placer quelques mots)

- › C'est ça ! Et j'ai eu l'audace de les lire... d'ailleurs, je ne comprends toujours pas pourquoi, comment j'ai pu les déchiffrer si facilement.

(Silence interrogatif !)

- › Alors, dans ce mécanisme, s'y ajoutent des éléments aléatoires qui diversifient et assouissent l'expérimentation de chaque être, afin de donner, à travers ces empirismes, la possibilité à chaque espèce vivante de s'acclimater et par là, permettre une sélection « naturelle »...

Il s'interrompt, regarde autour de lui pour voir si personne d'autre qu'eux n'écoute ; et ajoute en chuchotant,

- › Les individus fragilisés ou inadaptés à cause du processus de ces évolutions ont par conséquent peu de chances de survivre !

Vous croyez...

(Il le coupe ! Et parle toujours à voix basse...)

- › Comme d'habitude, ne subsistent que les êtres les plus résistants, cela leur offre une opportunité supplémentaire de pérenniser leurs développements futurs ; c'est en quelque sorte une prédation naturelle du vivant sur lui-même ; en l'observant finement, il nous montre cette prééminence, même si elle ne s'avère pas exacte dans tous les cas (n'oublions jamais l'étonnant foisonnement des diverses formes d'existence qui peuple le monde terrestre, les ouvres à des perspectives géantes prêtes à tous les possibles, cette perception ne pouvant s'appréhender totalement nous submerge).

(il parle de nouveau normalement)

- › Oui, mais voilà, ce mode opératoire est contrecarré maintenant, par la naissance d'un affectif chez l'être humain qui tend à préserver les êtres les plus fragilisés en les protégeant ;
- › Oh ! ceci se produit uniquement avec les civilisations qui ont acquis un confort d'existence suffisant...
- › C'est ça ! Les sociétés soumises aux affrontements perpétuels et guerriers ne permettent guère la sauvegarde des êtres handicapés, on

les achèvera plutôt parce qu'ils s'avèrent encombrants.

- › Ils deviennent des laissés pour compte...
- › Ah ah ! Tout ce dialogue bien maussade pour vous dire que ce processus à la finesse habituellement cachée m'a été révélé par mégarde probablement, oui... il m'apporta une prise de conscience des réalités dans ce monde du vivant... Cela m'a amené à une nouvelle perception, que d'habitude, aucun d'entre nous n'a jusqu'à ce moment et sauf preuve du contraire, eu le loisir d'y être confronté.
- › Je...
- › Cela s'est produit comme une sorte d'explosion dans mes pensées, ou tout surgissait en donnant une explication parfaitement claire à tous les aspects du vivant sur lesquels je m'interrogeais.

(L'homme lui saisit l'avant-bras d'une main !)

- › Cela je l'ai d'abord perçu au premier degré, avec beaucoup d'incrédulité et une méfiance face à cette nouvelle émergence de mon esprit ; lui me persuadait de plus en plus qu'elle ne venait pas de mon propre processus intellectuel, mais d'un autre, étranger, ajouté, incorporé à ma personne, à mon insu, au-delà de ma conscience de toute façon.

(Sa voix devient frénétique !)

- › Mes soupçons s'éveillèrent à ce sujet, à cause d'une clarté des propos qui me venaient, sans l'imprécision et l'empirisme courant de mes précédentes réflexions, que je devais toujours devoir corriger et ajuster pour affiner mon argument final.

(Silence interrogatif !)

- › La limpidité de ces nouveaux raisonnements ne m'offrait aucun doute, ils se posaient comme une évidence irréfutable, si indéniable que je ne trouvais pas ni ne trouve encore, d'arguments assez péremptoires pour les désavouer ou les contredire.

(L'homme le lâche et tape sur la table pour appuyer son propos !)

- › Jamais auparavant, je n'ai pu percevoir avec une telle clarté ces sujets, si difficiles à appréhender, sans me perdre ici ou là ! La réponse

ne suscitait aucun égarement, une platitude du propos, efficacité d'un raisonnement, que décidément je n'arrive toujours pas, à considérer comme mien, malgré l'évidence de ce qu'il m'amène à l'esprit, et ses débordements ; j'en reste régulièrement bluffé et m'interroge souvent à ce sujet, que dois-je en comprendre.

› Ben... Je dirais...

(il le coupe encore)

› Je vous l'avoue tout net, j'en reste encore à cette ignorance-là ; tout ne m'avait pas été dévoilé ni ne fut décrypté pour mes beaux yeux. Le vivant demeure véritablement un processus invraisemblable d'animation de la matière ; il implique en moi un bouleversement de mes manières, une cérémonie de mes élaborations de pensées proches de la folie ; tant la barrière entre la lucidité et cette folie me paraît si ténue que je ne sais si par moments je ne franchis pas parfois la frontière et déraisonne tout à fait...

Puis, comme pétrifié par ce qu'il vient de raconter, l'homme se tait soudain et s'en retourne sur sa pierre, ferme les yeux et lève sa tête vers l'astre du jour. Quant à lui, notre voyageur, il ne put lui arracher plus aucun mot... Alors après un long silence indécis, il résolut enfin de partir, esquissa un signe d'au revoir et reprit son chemin tranquillement ; que devrait-il en garder de ce discours « illuminé ? »

75. *sur le chemin*

un papillon blanc...

... pendant longtemps, vola à côté de lui l'accompagnant tout le long de son chemin, il suivait la même direction vers des lendemains incertains...

Au papillon, je lui propose
d'être mon compagnon
de voyage

C'est alors qu'il m'interpelle !

› Eh ! dis-moi ce que tu vois sur les côtés de toi ?

- › Que veux-tu que je te raconte ?
- › Dis-moi ce que tu vois sur les côtés de toi, pense... Ne prête pas attention à ce qui se trouve devant toi, mais à tes côtés... que vois-tu sur les côtés de toi sans tourner la tête, dis-moi ?
- › Pourquoi cette question ?
- › Je ne sais pas, je te demande, je m'interroge ?
- › Bon, je vais te donner la parole d'un vieux savant, ne m'interromps pas, je te raconte cela de mémoire et je pourrais m'y perdre...

« Quand on parle de la vue, l'on s'exprime sur ce que l'on observe par-devant soi et très rarement ce que l'on discerne, entr'aperçoit sur les côtés de soi, à la limite de l'angle de la vision où la perception s'atténue ; puis s'efface ce qui va devenir par-derrrière soi pendant l'avancée et quand on se retourne, retrouver devant son nez ce qu'on venait de dépasser. Cette transition indistincte, que la mémoire définit à peine, comme un amenuisement, qui ne s'en va pas vers un gris ni un noir, mais vers le rien ; de l'autre côté de mon crâne, je n'y vois rien, en effet, il me faut m'en retourner pour observer un quelque chose que j'aurais pu oublier, la mémoire ne conserve pas intact tout ce qui vient d'être contemplé, tout dépend de votre attention. Oui, quand on regarde, on braque les yeux toujours au-devant de soi, mais jamais par-derrrière soi ; petite nuance à l'entendement et qui nous interpelle sur les manières dont la vie a constitué notre organe de la vue, puis aussi de la façon dont notre cervicale vision nous montre le monde tel qu'elle le perçoit ; elle l'a décodé pour nous en donner une intelligibilité acquise au cours des âges. »

- › Et voilà, débrouille-toi avec ça ! Tu es content ?
- › Oui, je suis content !
- › Alors bon, c'est bien, tant mieux... je n'aurais pu dire plus avant...
(parole en marchant)

(Il comprit plus tard pourquoi ce papillon le suivait : il transportait avec lui une nourriture que ce dernier adorait, cet aliment émettait une odeur particulière (des phéromones ?), le lépidoptère restait patient en

attendant à ses côtés, espérant qu'on lui en laisse un peu après chaque repas, et comme le voyageur ne réagissait pas pour le tuer ou l'écarter, il s'était instauré mutuellement entre eux une cohabitation pacifique...)

à tire-d'aile...

... j'écoute une hirondelle, qu'a-t-elle à me raconter d'elle,
l'hirondelle du printemps, quand elle revient,
et qu'elle se fut exilée l'autre saison au temps encore chaud,
avant qu'hiver passe...

À tire-d'aile, que va-t-elle me raconter, l'hirondelle, quand elle passe ?

Si rien ne se casse, à tire-d'aile, que va-t-elle me raconter d'elle, l'hirondelle, quand elle passe ?

joyeusetés poétiques

Regardez-moi ça,
ce paysage élégant
sur lequel par les devants,
l'on fait monter les civils
à pas de géant,
sur l'esplanade j'ai quelques idées
en grand par les devants
toujours en avant ;
faites monter les civils
sur l'esplanade là où par-devant
on rigole comme de braves gens
à l'appel de son patronyme
toujours en marchant
criez d'un pas nonchalant
sur l'arrogance du moment
hop là ! J'ai failli abattre
quelques parents par mégarde,
faut-il que je sois méchant ?
Mais non, allons, en avant,
dans l'enfilade d'un moment.

76. *trajet d'un seigneur méthodique*

Récit épique du seigneur très organisé, écrit réalisé après son périlleux voyage, de MDXXXV à MDXLV.

(Extrait où il parle d'une méthodologie vague face à la vie...)

Discours sur la méthode, puis des précédentes, celles des ancêtres, de leurs soi-disant efficacités, de ceux qui dirent beaucoup avant elle, cette dernière, d'une quelconque manigance, où qu'elle soit ; elle reste une orientation, une façon d'avancer, qui se base sur une expérience, mais quand il s'agit d'explorer l'inconnu, elle s'avère bien hasardeuse, et que pouvons-nous y ajouter ; que la somme de nos égarements, de nos certitudes, s'il en est, acquît ou non. Que pouvons-nous y préciser de plus à cette méthode, cette façon de procéder, d'analyser, de concevoir, de calculer, de raisonner ? Aborder un état de notre cerveau, avec sa capacité de perception, d'appréhender et de se confronter à tous les possibles, des dysfonctionnements aux processus des améliorations envisageables, pour avancer, comme je le disais précédemment, mais vous ne trouverez pas de méthode qui puisse s'avérer immuable ; il en résulte comme toute chose, d'un parcours, il progresse, mais n'en faites pas une religion ; une religion représente un état de conception du monde, figé, historiquement stratifié dans le temps et il en est qui naissent et il en est qui meurent, comme toute chose dans ce monde. Quant aux méthodes, dans leur manière de perdurer, elles restent dépendantes de leur époque, même si à l'analyse des éléments, ils semblent intemporels pour le moment, l'avenir nous le dira. Donc, j'ai ajouté ici une incertitude à cette méthode qui s'avère valable pour certains faits, à cet instant ; et plus tard, ne subsistera-t-il aucune infaillibilité quant à son efficacité ? Notre évolution si elle se poursuit, si elle aboutit à une transformation de notre être et de notre conception, de notre façon d'appréhender le monde, elle nous apportera des réponses neuves, de nouvelles méthodes temporaires, des théories en quelque sorte, des concepts ; nous devons les prendre pour ce qu'ils représentent, sans plus, comme la religion, les mythes, les croyances, quelles qu'elles soient ; savoir ne pas s'en laisser troubler...

(Extrait où il parla d'une peuplade sans renommée rencontrée lors de son long périple, dans le grand désert indépassable...)

N'en déplaise au ciel, j'ai vu une pareille subsistance inonder mes propres yeux ; imagineriez-vous un tel atermoiement vous qui ne savez pas encore, ils n'engagent d'histoires à se raconter, que celles des gens qui les visitèrent, tant la leur apparaissait vile et peut-être trop salit. Devrais-je y croire, de l'avoir compris ainsi ? Et puis, penser à autre chose que le quotidien pesant des patiences illusoire leur semble salubre en somme, ils ne concèdent comme haïssamment que des petits riens ni d'amour pétri ni désir ni passion autre que de savoir votre histoire ; juste la vôtre... Ils restent là, à attendre les crues de l'an, en cela, devenues si essentielles et n'ayant que la force des habitudes, dans ce lieu perdu où peu de cultures leur sont permises aux alentours ; ne verrez, ni millet, ni blé, ni orge, ni sorgho, mais ici ou là, des succulentes et quelques tubercules ; à cause de cette terre inhospitalière, les corvées saisonnières s'avèrent bien sommaires et si vite achevées. Alors, de risquer un nouveau transport, s'en aller avec l'étranger de passage n'a jamais été tenté, je sais que je ne leur ai point proposé cela, avant mon propre partir. Mais j'en conçois bien la répartition : « à quoi bon » me diraient-ils, « nous nous trouvons là, à guetter la venue d'un errant, du moindre visiteur égaré ou d'un voyageur à son étape imprévue, en quête d'un repos, c'est notre dû, c'est notre seule frontière, nous y sommes résolues ».

Sans certes l'agresser, ni ne le malmenoi, ils dévident les pensées de son histoire, comme un fil ; ils acquièrent d'une méthodique façon, toute sa mémoire, en interrogeant ses moindres recoins. J'ai vu aisément, cela les passionne, comme si cette ardeur pouvait n'être que « l'autre et sa vie », sans l'envier, sans le copier, ils veulent entendre l'évocation chronologique du « dit » de son existence.

Malgré tout, j'ai pu comprendre, lors de mon court passage, qu'au fil des ans, des siècles, ils ont tout oublié de leur propre histoire, elle ne suscite en eux aucune passion. Quand un étranger les interroge à ce sujet, ils feignent de ne pas ouïr ou le coupent au milieu de sa demande, puis l'assaillent avec de pressantes questions pour discou-

rir ensuite, l'écouter répondre posément et gloser avec toutes les aisances possibles, enfin ne lui permettre d'énoncer aucun propos à leur endroit ; ils ne veulent point entendre dans les paroles, le relatement des choses d'eux ; aucunement ! Cette affaire ressemble bien à un interdit, ils détestent l'histoire de leur vie. Et l'ayant vite compris, jamais je ne me suis aventuré à une telle démarche en la matière...

En l'an de grâce MDLV, plaise au Roy !

77. *des ironies*

pour rythmer les pas

- › Mais si vous me prenez pour cause, de votre chagrin, de votre maintien, c'est peut-être que je le suis, coupable, mais qui la constitue donc cette cause, cette cause dont je parle, est-ce lui ? Et dans les songes mouvants qui se déplacent tout le temps en réalisant des relations hétérogènes invraisemblables et des changements sans cesse à des ordres imperméables.
- › Mais votre phrase me paraît bien étrange ?
- › Oui je sais, cela vient de sortir et l'incohérence n'épargne pas le moindre tracas !
- › Ah ! Votre discours s'avère bien intellectuel ! ... « tuel ! » accentuez le « uel ! », déformé d'une façon bourgeoisee !, un discours intellectuel, ... tuel ! ...
- › Retrouve plus la forme ?
- › Votre discours reste bien intellectuel ! ... tuel ! tu vois ce que je veux dire, écrivillon de...
- › Oh ! eh ! du calme !

(paroles en marchant)

pommes

Mais alors, de votre histoire, si vous ne la racontez pas à la manière des zommes, comment voulez-vous qu'on la comprenne ? (aparté entre le narrateur et un quidam)

- › Mais, c'est un peu exprès, pour qu'on la comprenne d'une nouvelle manière en somme ; il ne s'agit pas de parcourir les sentiers battus mille fois battus non ! L'on vous raconte... nous essayons du moins, un autre parcours, un autre biais ; ne plus décrire à la façon des zommes, sans cesse bouleverser votre entendement, nous essayons cela, seulement !
- › Mais nous n'y comprendrons plus rien ?
- › Mais si ! vous comprendrez !... Vous comprendrez autrement, différemment, comment mûrissent les pommes !
- › Eh ben, le pommier il fait mûrir les pommes...
- › En êtes-vous si sûr que la pomme vienne que du pommier ?

Ah ! c'est une réalité que je ne peux contester.

- › Eh bien, nous nous la contestons !
- › Qui, comment ça quoi vous ?
- › Ben nous, la narration, les mots nous nous assemblons et vous racontons qu'en somme, de toute pomme, n'apparaît pas au bout forcément un pommier ; d'autres entités pondent des pommes !
- › Aaah ! Vous inventez donc : une affabulation, un artifice, une chimère, une combinaison ou une comédie, une fabulation, une fantaisie, ou la feinte, pas une fiction, une fumisterie, une histoire avec une drôle d'idée, une invention, une irréalité ; mieux... une légende, un gros mensonge, ou un rêve, un roman, c'est banal, ou alors une saga, un songe, un mythe ?
- › Non, vous en faites un peu trop ; je disais quoi ? Oui ! Pomme : c'est un mot qui désigne une forme à peu près ronde, plus ou moins aplatie, qui, d'un bout contient une queue, un arbre au bout de celui-là, le fruit a des pépins ; on appelle cela une pomme ! Mais à propos de la pomme, il en existe de maintes apparences, des protubérances... qu'on nomme végétal, qui...
- › Vous vous embrouillez ?
- › Oui, je suppose !
- › Faudrait recommencer l'histoire, je pense que vous cafouillez...

- › Oui je crois ! Reprenons... nous disions donc à propos des pommes...
- › Ne cafouillez plus s'il vous plaît, nous nous y perdons ?
- › Oui !
- › Reformulez !
- › Oui nous parlions à propos des pommes...
- › Oui vous l'avez déjà raconté ! Allez-y avancer...
- › Des pommes, elles arrivent au bout de la tige, dans le prolongement, il s'y trouve un arbre qui prend racine et pond un jour des pommes !
- › Oui cela est clair, nous le savons, mais votre histoire, elle manque d'originalité ; vous disiez auparavant, des pommes, que l'on n'en rencontrait pas que sur les pommiers, d'autres plantes en pondraient, c'est ça ?
- › Effectivement, mais je m'y perds, vous m'avez repris maintes fois et je m'embrouille, je n'ai plus vingt ans, c'est ça le problème !
- › Vous voilà une vieille narration ?
- › On invente, on invente, et on s'y noie, à force de narrer, peut-être de trop vouloir faire varier la chose ?
- › Oui ! C'est possible, vous varier trop ! Parfois une petite constance dans le dénouement, dans un aboutissement, elle serait la bienvenue ?
- › C'est possible...
- › Alors vous disiez ?
- › Euh ! Je n'y reviendrai plus, j'ai perdu le fil, et à mon âge, de pommes je n'en ai plus ; comment pouvons-nous finir sans pommes ?

(paroles en marchant)

le pet de l'homme

Là, plus avant, sur le chemin, une biche s'inquiète, « qu'est-ce qui s'en vient par-devant ? », puis soudain le pet de l'homme la fait fuir, un de

ces prouts insistants, celui d'une marche réparatrice au creux de la forêt, occasionne un bienfait à tous, ce pet libérateur, facétieux, honteux pour certains, mais c'est la nature enfin ! Qu'y trouvez-vous de méprisant, à prouter régulièrement, c'est un assainissement de votre corps, s'il se trouble de gaz digestifs à évacuer, indirectement, par la protubérance adéquate ? Oh ! Ne vous esclaffez pas dans un orgueil péteux et saugrenu à vouloir s'offusquer de cette parole disconvenue, loin de la bourgeoise où l'on ne parle peu de ces choses-là... Ben si pourtant, c'est la nature ! Le prout devient salubre, je vous l'assure ! Proutez donc quand vous coincez du Q, cela vous libérera l'esprit, c'est bienvenu...

Ne vous en vexez pas de la bien-disance ainsi entretenue volontairement, et elle s'amuse de votre renfrognement à ne pas percevoir la flatulence de manière banale et débridée ; ménagez-vous à des attroupelements et d'un geste amical, dans un discours ponctuez-le d'un quelconque pet anal, à défaut d'un rot rédhibitoire qui vous amènerait quelques relents d'un ail absorbé hier au soir, et dont les vapeurs digestives vous remontent à la gorge ; osez puer du cul, comme l'on pratiquait au temps jadis où on ne lavait pas l'orifice aussi souvent qu'aujourd'hui ; la vie semble ainsi élaborée, vous ne pouvez enlever ces orifices ou ces senteurs, ces ébruitements, ils font partie de votre être, toujours l'on pua à travers ces souffles gazeux, n'y voyez rien là de révolutionnaire ; à ne pas désirer paraître comme elle nous a fait, la nature, à tant souhaiter nous en écarter, croyons-nous notre humanité au-dessus de tout ? Quel orgueil bien méprisant de se considérer supérieur de vouloir mettre les autres en dessous, ne nous situons-nous pas plutôt au-dedans de celle-ci, englobés totalement ; il nous montre dans ces digestions interminables des processus se perpétuant, et qu'un gaz doit s'évacuer, c'est une loi physique inébranlable, tout à fait raisonnable et naturelle, à ne pas contredire, mais laisser faire ; c'est de la sorte que vont les choses, ne vous étonnez de rien... Que vous émettiez des puanteurs, c'est que la machinerie fonctionne enfin, votre tube digestif assimile et le pancréas lui envoie les saveurs nécessaires à la dissolution indispensable.

Et si l'on n'y prend garde de trop absorber d'aliments inconcevables à la nutrition détestable, vous obtiendrez un dysfonctionnement, devenu

par moment délétère ; nous devrions, de ces aliments, nous en défaire, car ils vous tueront un peu plus vite à petit feu ; ne vaudrait-il pas mieux se nourrir des choses d'une terre la plus saine possible, la plus proche de ce que réclame votre corps ; laissez donc l'instinct opérer, il est votre meilleur guide, souvent, à moins de s'égarer, à manger quelques graines, des poisons abandonnés par la nature, inconnu des ignorants, qu'ils s'en éprennent et puis meurent après, enfin, dans de désagréables dérangements... Laissez faire, cela vous apprendra ! C'est comme le gamin ébloui devant des petits piments, des Capsicum, où ses fruits tenus devenus écarlates et mûrs sont comme le parement merveilleux d'un arbre lumineux ; ces frêles pointes d'un rouge vif éclatant tentent l'âme qui ne sait pas encore ce qu'avoir la bouche en feu veut dire ; c'est là que l'on mange quelques-unes de ces fructuosités apparaissant délicieuses et au bout de quelques minutes celle-ci nous emporte dans des démangeaisons impossibles ; et par ignorance toujours on s'engorge d'une eau du robinet qui amplifie la douleur buccale, on ne peut s'en dépêtrer, avaler quelques miettes de pain aurait pourtant suffi pour déglutir et adoucir cette violence faite à votre ouverture... Ce sont des épreuves qui nous apprennent pour la prochaine fois du petit Capsicum, il devra toucher les fruits avec délicatesse et les ajouter dans des plats avec parcimonie et expérimentation, après avoir étudié les effets de ces condiments ténus, dans ce qu'ils apporteraient aux mangements successifs que vous absorberez ; ne pas en abuser, comme en toute chose, trouver là le juste équilibre, c'est facile, laissez agir vos instincts... Laissez-les donc réagir vos instincts, ils répondront avant vous, avant votre raison ; accordez à votre génétique qu'elle vous amène à de bonnes résolutions qu'un empoisonnement ne saurait réparer sans une discipline adéquate et indispensable à votre survie, s'il en est une, gardez cela à l'esprit, enfin !

(paroles en marchant)

plus de corps beaux

- › Mais que se passe-t-il ?
- › Ah ! Madame se plaint de son corps, elle trouve qu'il n'est pas beau, elle veut changer de corps !

- › Ah ! Oui, mais... euh, nous n'avons pas de corps beau ! nous n'avons que des corps laids ! le stock de corps beaux n'est pas suffisant, nous avons déjà un tas de corps laids !
- › Comment peut-on faire ?
- › On peut lui fournir un corps moins laid, d'une mocheté qui lui convienne mieux que celle, à laquelle... faudrait qu'elle choisisse... C'est très difficile ! On ne peut qu'occuper qu'un corps qui a été délaissé, et les corps délaissés sont plus laids que beaux ! Un corps beau, on veut le garder ! Mais pas un corps laid ? Vous comprenez le souci ?
- › Oui je vois ? Et avez-vous une solution ?
- › Aaah ! on peut pas euh... il faudrait euh... convaincre, acheter une personne qui désire échanger son corps beau par un corps laid ! Mais il faudrait que ça soit volontaire... ou encore, faudra user... d'adresse, en capturer un ! C'est très gênant...
- › Oui ! nous saisissons votre ennui, nous allons peut-être y remédier ? Et si nous vous apportons le corps adéquat, peu importe la manière, on s'occuperait de tout ça...
- › Oui, mais, il faudra nous signer une décharge alors, dans ce cas, où nous stipulerons : « corps beau fourni par le client ! » Le problème ne sera plus de notre ressort... Nous, habituellement, nous ne délivrons que des corps beaux « con-trô-lés ! » et nous possédons une liste d'attente énorme ! C'est très difficile Monsieur, de trouver des corps beaux !

78. *sensations*

Vite ! Vite ! Éprouver des sensations !

Il s'assit auprès d'un enfant,
 il s'assit auprès d'un vieillard,
 il s'assit auprès d'un lion,
 il s'assit auprès d'une femme...

assolements

Entre ces débuts d'affection établis à quelques fins,

va naître un rêve ou deux... quel est cet objet
sous son séant ?

Il s'assit auprès d'un enfant pour y voir s'il possédait bien toutes ses dents, et de s'en satisfaire ne l'aida pas pour autant, qu'aurait-il à lui apprendre, sinon à se méfier des gens ; et des ritournelles ingurgitées au fil du temps, toutes ces manières qui occasionnent parfois que l'on s'élève, et devienne un grand !

On avait comme un penchant pour elle, cette chaise,
combats quant à la remettre debout,
qui l'accomplira ?

Il s'assit auprès d'un vieillard, son usure montrait que sa mâchoire ne supportait plus que quelques chicots, la vie nous amoché, c'est indéniable ; est-ce donc là tout son art à nous éroder avec pareil acharnement et combien d'expériences doit-on éprouver, pour au bout du compte n'en conserver qu'une existence parachevée, pour à la fin t'entendre dire « c'est ainsi que l'on part ? » D'une vie à l'autre, un résultat qui s'avère bien inégal ; vous en trouverez beaucoup, des rêves épars amoindris par une quelconque folie, ou encore anoblis parce que celui-ci fut réellement accompli et qu'autour de lui, sa vieille âme se comporta, d'une manière fort jolie, affirmeront les historiens de son aventure ; peut-être était-il trop poli ?

À force de s'incliner, elle chute la chaise de plomb,
combat quant à la remettre debout
qui la relèvera ?

Il s'assit auprès d'un lion, mais il apparaissait bien jeune, il ne rugit guère puisqu'il tendit la patte pour un jeu qui montrait bien de tout petits crocs. Peut-être, ne devrait-il pas séjourner trop longtemps aussi proche de lui ; sa présence demeure « inappropriée ici », c'est ce que l'on dit autour de lui, sa vie ne se peut pas dans un pareil sanctuaire d'animaux ; oui, parfois l'on s'égare, une erreur reste toujours possible, malgré qu'elle soit également permise encore aujourd'hui, mais, ne vous y attachez pas de trop, un jour, quand le félin deviendra gros, il risquera de vous croquer tout de go !

On l'abattit comme un condamné à mort, cette chaise,

combat quant à la remettre debout,
qui le fera ?

Il s'assit auprès d'une femme pour y appréhender ce que l'on appelle le sentiment et en retenir la pratique d'une expérience, comprendre ce que l'on raconte aux gens ; elle aussi pouvait mordre à pleines dents, elles avaient acquis une belle blancheur en souriant ; puis de constater si cela est vrai, ou s'imprègne d'une quelconque fausseté cet art-là, de bien se comporter pour y dénicher ce qui se trouve derrière le mot « plaire » ; apprendre à ne pas se méprendre, comme de la séduction vous disiez que l'on peut s'y égarer, se laisser emporter par je ne sais quoi d'erroné ; la culture des gens demeure à ce point à la portée d'une moindre flamme, approchez un peu plus le doigt et vous vous y brûlez ! Certains proféreront des remarques narquoises à propos de lui, outre sa méfiance indéniable, il a montré à tous, la figure d'un emporté ; cette critique, la voilà facile et lui ne veut pas y perdre son âme. Mais bon, votre rire ici semble bien court ?

On la laissa tomber comme un amour déchu, cette chaise,
combat quant à la remettre debout,
qui l'osera ?

tentation

Il tenta un geste de bienheureux, peut-être un peu bêta, la jambe d'un côté un bras de l'autre, avec un angle de quarante-sept degrés exactement. Il comprit qu'une telle précision ne suscitait aucun intérêt, il vaudrait mieux rester vague quant au sujet du degré près.

Voilà, les mouvements vont avec le geste, ils sont accompagnants, des frères, des compléments et pourtant, on imagine toujours sans un regard dessus.

au-delà des sens, on s'y perd ***

(paroles en marchant dans la forêt ; ces apartés provoqués par des phénomènes naturels, pendant la narration...)

Nous parlions des détails que nos sens nous amènent à percevoir régulièrement, que l'on y attache une importance ou non, l'on s'arrête sur

un plus que d'autres pour une raison, un affect quelconque venait à ce moment-là où l'on prête une attention à on ne sait plus quoi...

- › Ah ! c'est beau là... Ah ! il y a une lumière ici... très intéressant...
- › Et puis, il y a tout ce qui s'insinue, sans conscience, rien... aucun signe d'apparence ni perception, ne nous permet d'en définir le sens. Ce qui nous transperce, comme tous ces rayonnements cosmiques qui traversent la planète en permanence, un champ magnétique, des courants de toutes sortes, des influences insoupçonnées ; et puis localement à un endroit précis, loin de vous ou tout près, se manifeste un événement dont vous ne percevez rien de tangible, mais qui indirectement va perturber le récit que je vous donne ici, puisque je vais en parler, sans rapport étroit avec ce que l'on raconte...
- › La lumière encore ce vestige qui me reste... la lumière, sans elle je ne serai plus rien... Ça y est, le... l'effet magique est passé, un rayon, un nuage, suffit d'un rien hein, un mouvement de nuages a apporté cette lumière, comme quoi...
- › Rendez-vous compte, ce phénomène lumineux fugitif a été mis en scène par une étoile, très loin de nous ; elle qui nous illumine et dont nous en sommes les enfants puisqu'elle nous prête vie...
- › Ça y est, ça revient...
- › Ah ouais, entre deux nuages...
- › Ça y est, un rayon de plus (pour illuminer ma mémoire, d'un souvenir doux et saisissant), et qui vous arrête, vous illumine, nous illumine...
- › Et de cela, vous le voyez ?
- › Non ! on parlerait plutôt, pas de cette mycose que vous avez au bout de l'orteil, non ! dont vous ignorez tout, la journée, mais qui les soirs en vous déchaussant, vous montre qu'elle est toujours là et qu'elle vous inquiète si elle se propage malgré que vous la traitiez en permanence. C'est très long à éliminer ce genre de choses qui persistent sur vous, ce petit monde champignonneux qui vous habite et qui communique avec une partie de vos cellules, ça cohabite, la cohabitation n'est pas douloureuse, mais dans une lutte à ce qu'elle

ne se propage pas trop. Non ! nous vous parlerions plutôt de faits qui ne nous viennent pas à l'esprit, c'est parce que nous ne pouvons pas en parler immédiatement ; ce sont des faits qui ne s'impriment pas ; sans perception quelconque, et qui soudain apporteront une description, un commentaire incertain ; ce n'est pas le gazouillis de l'oiseau que l'on entend en ce moment, non ! il s'agit de toute autre chose dont je n'arrive pas à en définir les contours, mais une sorte de présence, pas un fantôme qui n'est que de l'ordre des croyances que l'on émet, ou des perceptions irrationnelles souvent, que l'on ajoute à sa bigoterie coutumière. Non ! il s'agit de choses dont j'hésite à approfondir le sens, justement, parce qu'elles n'ont pas de sens, ou à l'entendement humain, ni à l'entendement de quoi que ce soit, d'ailleurs. Mais n'ayant que les mots pour approfondir la chose, il faut bien que j'y mette quelque chose à ce que je veux bien... je voudrais bien raconter là.

- › Vous vous y perdez ?
- › Peut-être, je n'en sais rien, c'est ça le souci... Aaah ! J'attends que cela vienne, voyez-vous, et à l'instant où je l'exprime, en ce moment même, à travers mes pas, rien ne vient. C'est pour ça, si j'avais allumé la machine enregistreuse à un autre moment, peut-être que l'instant magique serait survenu, mais à cet instant, il n'y a rien ! Peut-être dans l'avancée, dans l'écoulement de mes pas, quelque chose d'indéfinissable arrivera. On appelle ça l'espoir, l'espérance ! Ah ! là ! l'espérance ! Désolé, je n'ai pas d'autres mémoires à adjoindre à notre récit, je n'en trouve pas.
- › Il n'y a rien que l'on puisse adjoindre à ce que vous dites ; votre propos s'avère bien obscur, que voulez-vous y mettre de plus ; vous feriez mieux de vous taire !
- › De me taire ?
- › Oui ! ça nous ferait des vacances.
- › Des vacances ?
- › Oui ! que l'on ait un autre racontement plus intéressant, vous n'avez rien à dire, on le voit bien !
- › Non ! je n'ai pas rien à dire : j'attends de quoi dire, que cela vienne,

que cela arrive, mais cela ne vient pas, vous voyez bien ! Taisez-vous donc...

- › Aaah ! Si vous le prenez comme ça, évidemment, c'est un ultimatum, je dois me taire, on voudrait causer d'autres choses, d'un entendement qui est plus humain, de rapports entre nous, de l'histoire de nous, que de nous, que nous que nous que nous que nous...
- › Ah ! pas forcément, mes yeux voient et je peux décrire ce que je vois, ce n'est pas forcément humain, ce que je vois.
- › Oui ! certes, mais là, je veux parler de ce que l'on ne voit pas, ce que l'on n'entend pas, ce que l'on ne ressent pas...
- › Mais c'est intraduisible ! puisque aucun sens ne vous permet d'attribuer une quelconque définition.
- › Oui, mais le sujet... voyez-vous, et nous tournons tout autour du sujet, sans pouvoir... sans pouvoir l'atteindre, puisque nous cessons de parler de lui, sans pouvoir le définir, vous voyez bien !
- › (Ben non ! justement, je ne vois rien.)
- › Nous en parlons tout de même et nous disons notre incapacité à pouvoir le définir, y adjoindre des mots, des perceptions quelconques, puisqu'il n'y en a pas, voilà tout le problème, il n'y en a pas !
- › Et parce qu'il n'y a rien à dire !
- › Ah oui, rien à dire de ce que vous percevez... Mais moi je ne veux pas parler de ça, parler de ce que l'on n'arrive pas à percevoir, c'est tout à fait différent... et je sais qu'il y a des choses qui se passent à notre insu, ici ou ailleurs.
- › Ah oui ! bien sûr, mais bon, on va pas tout définir.
- › Oui oui oui, mais il ne s'agit pas de ça, excusez-moi ; il s'agit de faits momentanés ou intermittents qui s'expriment d'une manière insoupçonnée et dont je voudrais définir au passage... quelques traits.
- › Mais oui, mais pour cela il faut que vous en perceviez quelque chose !

- › Non, je voudrais une petite étincelle au fond de ma cervelle qui m'inspire quelque chose (tenez, je vais vous donner cette précision qui vient juste d'émerger de mon subconscient : je veux parler de cette harmonique que produisent des particules quand elles se rencontrent, elles échangent de l'information, elles font l'amour en fusionnant leurs savoirs respectifs, cet éclat je le capte éventuellement, ces quelques bribes physiques deviennent une inspiration ajoutée à mes synapses qui en perçoivent les gerbes, venues d'un instant éphémère ; une pulsion électrique due à une coïncidence temporelle)...
- › Aah ! Vous entrez dans un cycle dangereux ; vous risquez d'inventer une histoire, un mythe, une croyance ; peut-être que celles-ci sont nées de cette manière ; de vouloir mettre quelque chose de nouveau (dans la tête des êtres, des gens) ; une petite étincelle justement...
- › Oui, mais nous nous égarons, je crois. Nous nous égarons...

(paroles en marchant)

selon que tu avances

- › Selon que tu invent... Selon que tu avances ainsi ou comme ça, par là, par ici, le temps n'est pas le même ; selon le sens du vent, selon l'orientation de l'alignement que forme la terre (de la terre avec l'astre du jour), le temps ne s'écoule pas de la même manière, c'est infime, indétectable, mais au fond de moi quelques pépites contenues dans quelques atomes, certainement, au sens inné des crépitements, me disent au-delà de l'entendement, « le temps, selon que tu vas par ici ou par là, le temps n'est pas le même... que tu avances vite ou lentement, selon l'orientation que tu prends, le temps n'est pas le même » ; cette petite phrase lancinante se répétait inlassablement au fond de mon crâne sans que je ne sache pourquoi ; il y avait cet entendement au fond de moi-même, instruit suffisamment des choses de la science, je me disais, « quelle affabulation inventais-je encore ? » Mais non ! Au fond de moi, disais-je, une petite voix me dit toujours inlassablement : « selon que tu avances ici ou là, le temps n'est pas le même ! il ne se déroule pas de la même manière, selon que tu vas au nord au sud, à l'est à l'ouest (que tu montes ou

descendes), peu importe le sens, le temps ne se déroule pas de la même manière, quoi que tu fasses ! » Eh ! me dis-je « cela est-il vrai pour tous ? » Alors là, je n'eus aucune réponse. Il y avait bien le doute, mais aucune voix ne me disait que mon entendement était de raison ou de folie, ou de déraison ni même polie. Je ne savais, mais au fond de moi-même, toujours lancinante cette petite voix qui me disait : « selon que tu avances ici ou par là, le temps n'est pas le même ! » Voilà !

(parole en marchant)

quel stratagème inventer ?

Il disait n'avoir qu'une pensée trop cérébrale, trop intellectualisée, trop tout ça, et patati et patata. Ne faut-il pas percevoir à partir de ce que nous dit le corps, et des sens qui y sont rattachés, à éprouver une émotion ainsi, quelle qu'elle soit ? Éprouver la sensation plus que la commenter, palabrer sempiternellement sur l'idée que l'on s'en ferait.

- › Voilà quel stratagème j'inventais encore, il me fallait déchiffrer, moi je n'ai rien demandé, je ne fais que passer, mais au fond de moi... oui, je sais ! Une petite voix me dit que le temps n'est pas le même, selon que j'aïlle ici ou par là, c'est effrayant tout de même ! Oh non ! Une autre voix me répondait, « cela ne changera rien à ton cours de vie », que le temps change selon l'endroit où tu te démenes, la vie en aura toujours raison de toi à un moment ou un autre ; le temps n'y peut rien changer ni ne fera rien et t'amènera à cet instant ultime où tu cesseras de vivre pour te disloquer, délaissant tes cellules interloquées dès que le sens de ton être cessera... au bout de tes pas. Et de refaire la phrase avec les rimes... Oui, c'est mieux...

(parole en marchant)

cet instant

(le vieux savant du temps de ses études passées lui avait appris à ressentir ces instants fugaces.)

- › Imaginez cet instant arrivant devant vous, il faudra bien y croire puisque vous en êtes le seul témoin. C'est un déplacement du vent,

c'est un instant de fugacité qui mérite une attention, c'est aussi un rayon futile qui s'immisce au creux de l'événement, un rien qu'une inattention fugitive ferait manquer ; cet instant est si court que vous risquiez deux secondes auparavant par un geste inopportun de le manquer ; mais le coup du sort fit que votre attention était très présente à cet instant avec un éblouissement au-dedans de vos yeux, puis un mouvement d'air, envol de vos cheveux... l'instant passe, vous semblez heureux ? Il aurait suffi d'un rien pour que vous ne puissiez témoigner de l'événement qui maintenant tient. Il vous interpelle tellement que vous dites à votre mémoire « devrais-je m'en souvenir de cet éblouissement soudain ? » Dorénavant et dès maintenant se pose une question au-dedans de votre esprit, une interrogation : devrais-je en parler de cet instant fugace ? Ou me taire à jamais ? Alors il n'y aurait aucune autre mémoire que la mienne pour garder cette souvenance au creux de ma cervelle ? Devrais-je ne rien dire pour que personne ne sache ? Cela a-t-il de l'importance de révéler cet instant si fugace, en faut-il de l'audace pour si peu : un éclat, une bourrasque ? Devrais-je m'en mordre les doigts de ne rien dire... et si je le disais qui me croirait ? S'éterniser dans de telles descriptions, faut-il que je répète son éruption ? Je disais un vent, à moins que l'éclair arrivât avant, la lumière est toujours la première... oui l'éclat résonna au creux de moi et me fit pâlir par un je-ne-sais-quoi de si soudain que je ne sus quoi dire au début, ni même comprendre ; c'est alors que la bourrasque arriva, oui maintenant je me souviens, ce fut une simple virgule d'un mouvement d'air, mais la senteur apportée était jouissive après cet éclat, il m'a transporté. Et vous voudriez que je cache cette histoire à l'entendement de tous ? À moins que je mente, que j'invente encore un mythe, il en existe tellement de nos jours ; un de plus, la belle affaire ; personne ne me reprochera cet égarement de l'esprit, nous inventons tellement... Et cet instant remémoré, pourquoi s'est-il tant gravé au creux de ma mémoire pour que je puisse « d'un trait » raconter en son entier sa trajectoire, celle qui me traversa ? Bravo le temps ! Tu as bien fait, je ne méritais pas tant, encore un de tes méfaits ; celui-là n'est pas bien méchant, il est vrai ; ma mémoire se tait maintenant et je sais, à cet instant, je dois me taire.

79. *vantardises*

« Ne faites pas attention,
ce sont mes égarements », se disait-il
comme à un ami !

Comprenez-le, que si vous l'agacez il usera de mots déplacés à votre endroit et selon ce que vous êtes, il va éructer avec un ton audacieux des sentences d'un air très prétentieux !

- › Sachez, Monsieur, que je n'ai jamais eu besoin de drogues pour rêver, pour m'élever ou m'envoyer en l'air, comme vous dites, je battrais des bras suffisamment ; puis, c'est avec un je-ne-sais-quoi tout le temps, je m'emmenais comme ça virevoltant, l'air de rien ; comprenez ! vous devez le désirer, voler, ce n'est rien qu'un mouvement ; imaginez-vous avoir des ailes (d'elle), puis une pulsion de votre sang encore chaud qui s'imprègne en vous dans un soubresaut, une vague chaleur qui vous monte à la tête, des petits bonheurs, des raretés de l'été ! Oui, j'ai abusé de rêves fous que le monde m'envie, à peine dévoilés ; c'est ce que je vous donne maintenant ici devant vous, votre air désolé n'y pourra rien, juste une mine de papier mâché, juste un hymne à cette joie retrouvée, un refrain que j'avais oublié... c'était quoi déjà ?
- › Sachez, jeune idiot, que pendant mes délires je n'usai d'aucune stupéfiante seringue emplie de produits frelatés et bizarres, oui ! Eh, pour exalter mes neurones, puis lever des haltères avec la burette de mes dépits, resta alors à interpeller au plus profond de moi une clameur inaudible et qu'elle s'éveilla pour m'évader là où je voudrais ; j'ai couché mille fois (peut-être plus) avec les esprits les plus austères et divagué autant pour m'échapper de ce monde, un temps, celui que je pus additionner à mes reliques du bord de la jetée, cela à la limite de mes idées. Limite d'ailleurs que je n'ai pas encore découverte, tant elle m'apparaît loin au bout, la courbure des terres m'empêche de la voir s'y abandonner.
- › Sachez, jeune femme... oui, vous, qui me punissez du regard ; que j'ai enlacé une quantité invraisemblable de corps féminins, aux vertus impalpables, j'en conviens, que je ne pus tout aussi bien définir, comme une volupté sans égale, une fable, des sens et des élans du

cœur ; cette barre indolente qui vous monte à la cervelle des relents indécents, mon imaginaire en arrive à ce point ; il devient tellement présent qu'il façonne une réalité véritablement imbriquée en moi avec tant de ferveur, qu'il me suffit à humer vos senteurs, humecter un regard, voler un sourire, une tristesse en vous, graver cela dans ma mémoire et m'en exalter les soirs pendant mes sommeils transitoires.

- › Sachez, Madame la Juge, que si vous me condamnez et mettez en prison, ce ne sera qu'un corps vidé qui y sera ; je l'aurais déjà quitté et délaissé, mon esprit divaguera de gens en gens, peut-être en vous aussi, j'y aiguïserais un de vos neurones ; j'userai de mes penchants, pour vous montrer la beauté du monde, ses chutes, ses cascades, l'horizon d'un banal soleil couchant, le cri de l'éléphant dans la savane et des élans au bout du cœur, comme des aimants et puis vous interrompre tout le temps, dès que naît une étoile qui scintillera dans le ciel dans dix mille ans, découvrant une promesse vagabonde. J'atteindrais l'ivresse d'un désarçonné, endeuillé à la moindre perte d'une eau salie qui aurait pu dessoiffer un insecte tout rabougri. J'aurais l'audace d'endosser un moment, toutes les sensations possibles, en même temps, et exploser d'aise après ces sentiments, sitôt exaltés, sitôt renvoyés pour un partage imminent.
- › Souriez ! Et montrez-moi toutes vos dents.

80. *instincts de mère*

Et vois cette autre manière où l'on regarde de belles venues ; émus des divagations de cet âge, l'enfance toute à son affaire, une gosse, là qui passe, et des parents qu'on inquiète ; trahi, il doit s'effacer, leur enlever des idées.

- › C'était en soirée, dans un magasin à bibelots, cherchant de quoi égayer un endroit pour un cadeau ; entre les rayons, un jeune couple avec leur enfant, une petite habillée à la garçonne lâchait des remarques de femme à son père, il semblait rompu à de telles paroles, ne disait rien d'audible ; peut-être s'agaçait-il ? On voyait bien qu'elle imitait sa mère, qu'elle se donnait des aires de grandes... Elle apparaissait charmante et déjà coquette, c'était une belle enfant

pleine de grâce et de jeux... il osait des regards et s'amusait de la scène, cela finit par éveiller l'attention maternelle, sans la voir, il sentit bien son œil désapprouvateur, alors il s'éloigna lentement, feignant une indifférence. Puis continuant, au hasard de ses recherches pour un tissu quelconque de lin ou de coton, entre les rayons bien achalandés, il les croisait encore par moments. La petite finie bien par le remarquer et comme elle était habillée élégamment à la mode du temps, elle aperçut aussi ses œillades et l'on voyait bien qu'elle en était flattée, ce n'était pour lui qu'un attendrissement paternel, mais à cet âge des découvertes, les sentiments restent encore confus, le visage interrogateur de l'enfant lui disait : « mais pourquoi me regardes-tu ? ». Et la mère à découvrir cela l'écarta hâtivement de sa présence, croyant avoir affaire à ces pervers de la rue ; alors il comprit bien vite la possible méprise et s'éloigna pour éviter l'incident fâcheux.

Cela lui est arrivé parfois, avec des femmes à l'instinct peut-être trop protecteur, égaré par ses attitudes ou des gestes mal perçus et qu'il ne cherchait guère à rassurer pour ne pas prendre le risque de la méprise ou de l'enlèvement... Il avait déjà ressenti cette étrange sensation auprès de celles ayant enfanté, comme une discorde sourde et hormonale de défense contre l'intrus qui pourrait souiller sa progéniture, un instinct primaire sans mots dits, des regards de dédain, une humeur sèche et haineuse aussi. S'imaginer cette gestuelle ancestrale des femelles de la tribu, ne lui laisse que son étonnement ; il n'avait pourtant rien exprimé de précis ni montré de mouvement équivoque, de simples observations attendries, et cette riposte, ce n'était que de cet instinct animal précautionneux qui dégénère parfois dans d'absurdes rumeurs fourbes de l'accusation. Il a pris pour habitude de ne pas affronter ces êtres-là, s'en écarte, sa vie va au-delà, et ne s'attarde pas à poursuivre la sensation.

À un certain âge, quand on exprime des manières d'agir à la marge des rituels sociaux de son ethnie, persiste ce genre de conflits ; « on ne peut plaire à tous », s'est-il affirmé à lui-même ? Vient le temps de passer à autre chose. Ses attendrissements envers des enfants pleins d'innocence trahissaient un souhait rempli de contradiction...

Il s' imagine devenir ce père impossible, puisque au fond de lui il ne représente qu'un songe mal barré (*on le lui a tellement déjà rappelé*), auprès d'une hypothétique compagne, avec qui il aurait conçu une enfant, il goûterait à ce privilège de la tenir dans ses bras et avoir le droit d'une câlinerie « autorisée » (*il s' imagine qu'elle se trouve ici, cette tendresse qu'il ne perçoit pas*) ; enfin, il se voit aliter, au moment de ses derniers jours, sa fille adorée devenue une femme, sera là auprès de lui et après son ultime soupir, lui refermera ses yeux pour toujours (*comment un songe peut-il à ce point rêver d'un autre rêve ?*) ; cette pensée banale à crever inondait une amertume, il sentait bien par moments qu'il prenait goût à la vie des hommes, dans ce qu'ils ont de plus remarquable parfois et cette même lui offrait cette image : éternels regrets de ne pouvoir enfanter et sagesse innommable de cet évitement.

81. *affects, émotions*

dédain

Et puis cette autre sensation rencontrée dans des assemblées de familles, on le classait avec ceux qui n'ont pas procréé et à leurs yeux il ne pouvait comprendre ce qu'une éducation représentait ; considéré à cause de cela comme un externe, un intrus, malgré son apparence humaine analogue aux autres, on le différenciait en raison de ce manque de descendance, et la quelconque appréciation qu'il pourrait émettre sur la question était plutôt rejetée avec dédain, quoi qu'il dise. Leurs arguments démontraient qu'eux savaient ;

- › mais que peuvent-ils connaître plus que d'autres, tout ce qui nous est octroyé à ce sujet, ne dépend-il pas essentiellement de nos instincts, que des apprentissages de nos ancêtres, un acquis transmis en grande partie par nos gènes, à la naissance, plus que d'une expérience ;
- › qu'allez-vous enseigner à ces femelles chattes ou félines, léchant l'anus de leur petit, pour exciter la muqueuse et amorcer la pompe excrémentine, que crache la purée digestive infantine ; personne ne leur a appris cet instinct, assurément ; probablement, il y a très longtemps, nos mères humanoïdes firent-elles de même ? Suffit d'imaginer...

Eh, de poursuivre, sur cette ironie :

- › de nos jours, certains ou certaines lèchent l’anus d’autrui, mais pas forcément pour les mêmes raisons et n’excitent pourtant ladite muqueuse d’où je conçois bien, provoque une activation instinctive et ancestrale d’une tout autre purée, pas nécessairement digestive ni excrémentine ; imagineriez-vous encore ? Les temps changent...
- › C’est comme à travers ce souvenir d’un père qui avec émotion, relevait, au cours d’un voyage, « on ne devient véritablement un homme qu’après avoir eu au moins un enfant » ; « on ne se réalise vraiment qu’après avoir eu un enfant, avoir cette responsabilité est un accomplissement qui vous fait mûrir... », il avait choisi de n’être jamais ce parent, par conscience, de ne pas accomplir un instinct demandé par ses gènes, afin de rompre avec sa propre lignée qu’il trouvait sans avenir...

Il ne peut s’empêcher de rajouter des psychologies de bistrot, un peu décalé tout de même, sur un comptoir, il ferait tache :

- › « Je sais que ce manque d’ego déplaît fortement à certaines femmes, il est considéré comme une faiblesse. Je l’ai souvent remarqué devant des choses futiles où elle attendait que j’exprime une certaine autorité, pour affirmer ou contrer un avis qu’elle désirait que celui-ci soit contredit, une lutte du mâle plein de testostérone... Ce point de vue que je trouve “défaillant” et relativement primitif m’a toujours fortement déplu, je n’y ai régulièrement vu là qu’un instinct précaire absolument sans attrait et source de bien des dysfonctionnements dans les esprits simples qui s’en laissent abuser, de ses discours à l’autosatisfaction très affirmés. Dans cette logique, on pouvait donc confirmer que j’apparaissais comme un “mal baisé”. Ironie de l’histoire, cette attitude m’a toujours écarté de déconvenues illusoire et je me remercie moi-même (petit ego sans mesure) de ne pas y être tombé ni me perdre au-dedans ; c’est déjà ça. »

regards gênants

Il me rapporta cette anecdote tout autant futile, d’une gêne à cause de ce-

lui qui attendait son tour, dans le magasin à fruits et alcool du pays, du patelin où il séjournait :

- › Oui, celui-là qui attendait en fixant des yeux la vendeuse. Il attendait son tour, le client que l'on servait n'en finissait plus de commander ceci ou cela ; lui attendait patiemment et guettait qui-conque pourrait lui prendre son tour, au cas où la vendeuse s'adresserait à quelqu'un d'autre que lui, il la fixait des yeux pour dire « c'est à moi, après celui-là que vous servez ! » Il faisait acte de présence et restait immobile en fixant la vendeuse, tel un radar verrouillé sur sa trajectoire, il la suivait des yeux avec tellement de persistances que cette dernière s'en trouva gênée, agacée même d'une telle observation à son rencontre... Dès qu'elle en eut fini avec le client de devant, elle s'en alla dans l'arrière-salle pour éviter de servir cet individu au regard si persistant, pour qu'il soit servi par d'autres qu'elle, etc. Ce moment l'a amusé, à cause d'un regard...

oh, mon bon miroir !

Il parlait à son miroir, à son reflet quotidien du matin et parfois du soir, pendant les toilettes coutumières :

- › te souviendras-tu de toutes mes grimaces, sans aucune gêne, tu me les renvoies en travers de la figure, afin que je puisse vérifier l'attitude et son opportunité ; te souviendras-tu de toutes ces grimaces ?

Sans attendre, le miroir lui envoya cette réponse « voyons, voyons ! Je réfléchis ? » ; mais cette idée n'était pas de lui, la lumière sur lui avait déjà réfléchi avant que cela lui vienne à l'esprit ; c'est elle, en fait, qui le lui murmura dans une étincelle sans génie, elle ne prenait pas parti, pour une mémoire, mille sont sorties...

répondre !

Déjà, tout petit, quand on l'interpellait pour une réprimande ou un conseil, il répondait toujours aux grands, il avait la répartie curieuse et revendicatrice, ce qui les agaçait tant les grands ? Fallait-il qu'il en vienne à occire tout un peuple pour qu'on le mène à l'échafaud et « qu'il se taise enfin ! », pensa-t-on dans les logis occupés par de vagues

parents ; déjà, il n'avait pas d'amour pour les grands, c'en était déprimant.

fêter quoi ?

Il eut l'idée naguère de fêter son anniversaire pour la première fois, celle d'une décennie qu'il avait atteinte au milieu de sa vie ; il fut étonné, il ne s'en souvenait plus qu'à ce moment-là, on apportait des cadeaux à celui dont on fête l'anniversaire ; il en fut étonné, il n'avait pas compris tout de suite pourquoi, pourquoi ce rite ?

Il avait oublié, il ne sut comment remercier certains, c'en était presque déplacé...

Pourquoi l'avait-il oublié, ce rituel des familles ? Et par là, il comprit bien vite que cela l'incommodait, une gêne s'était introduite et il ne savait s'en défaire ? Plus jamais, il ne fêterait d'anniversaires ni le sien ni ceux des autres ; en fait, il détestait ces cérémoniels où chacun fait semblant, avec toutefois un effort, du bout des dents, tenter de vivre... ensemble !

C'était les prémisses de ses premiers détachements...

(parole en marchant)

vexations

- › « Mon air nigaud et mes fadaïses ! » On m'a reproché cela un soir où l'on marchait sur le pont d'une drôle de scène ; moi qui venais d'une campagne indéfinie, une province anodine oubliée si loin de toute grande ville, je ne possédais pas alors de la culture suffisante pour m'affranchir de la médisance des intransigeants ; alors on m'a blâmé... oui, mais quoi, si peu ? Dès lors, établissons tout de suite une distinction, moi je n'écris que d'une verve et sur mes chemins, vous n'y trouverez que des ratures ; tandis que vous, je vous l'assure, dans la grande ville, vos mots produisent de la « littérature », embryon indéfini que l'on enferme parce que trop fini. « Ma prose, elle n'est pas terminée ! » me répondais-je, pour la bonne raison que j'apprends de vous et de tout le reste, elle ne fait que commencer. Oui ce soir, de cette souvenance je règle mes comptes avant les soldes, avant liquidation. Je vois, on voudrait que je courbe l'échine

et la ferme un peu, ma grande... ouverture ! J'ai eu le toupet de répondre à ceux qui ont réalisé des études plus hautes que les miennes et qui ont donc autorité sur moi (de quel ton supérieur, vous envenimez-vous, d'ailleurs ?), tradition qui règne en roi (on dénigre toujours les plus maigres que soi) ; seront-ils mes futurs chefs et les valets de mes oppresseurs si je laisse faire ? Devrais-je avoir l'outrecuidance de cracher à la gueule de cette prochaine peste qui envenime les désirs fous et ballots d'un nigaud comme moi ?

82. *ego, futilités*

« Comment arrêter l'idolâtrie systématique, dès qu'une idée nouvelle autre que la mienne empare les esprits ? », se dit l'adulateur de lui-même en voulant garder son trône, toute la vie...

l'idole

Clameur frénétique acclamée, marchandise des montreurs de fantaisie, dieu révélateur du manque d'espoir, image d'une folie rêvée tant exclamée, symbole de l'idéal vénéré... Cris et délires inondent la star, miraculée, qui, du tissu de ses habits pour le souvenir, sera délivrée ; un moment divin, cet instant rappelé à la populace, évocation des chagrins oubliés. La vedette tant adulée n'a fait que passer !

Il croisa quelques idolâtres qui lui demandèrent de les suivre pour aller vénérer la célébrité du moment plantée là pour qu'on l'admire et la flatte !

Célébrissime entité qui défoule. Adorez-le, vous ne rencontrerez pas pire relique. Voyez-le ! Il ameute les foules, devient ce dieu nouveau qui tombe à pic ; déjà qu'hier, on le trouvait très amène, sachant distraire poules et coqs en pâmoison agrippés aux effluves du bêlant adoré, tour à tour, géant ou héros, titan et immodéré vainqueur étourdisant, gueulant de la scène les vacheries du moment ; tout aussi éphémère qu'un gant lâché dans la fente de ce broyeur intemporel et vivant, voyez : du vent en est ressorti...

- › Vous aviez enfilé un habit indistinct pour paraître insignifiant dans les foules, et du public, ne pas être observé ni aperçu, une chanson ensorcelée en guise de code secret ; et hop ! voilà le mouvement de

vos lèvres, la voix et sa vibrante érudition vous amènent sur la rampe des couloirs, comme un chef vous fuyez une violente magie noire ; on vous suit des yeux, prenez garde que l'on vous attrape... Aujourd'hui, pour votre tranquillité, ne dévoilez pas en vous « le célèbre », ne découvrez pas de trop voyantes œuvres, ne demeurez guère talentueux, ne fricotez pas avec des manières, à quoi bon être reconnu ? Et de tous ces tracas avec ces « bonjours », « bonsoirs », « vous l'avez aperçu », « c'était lui », « il m'a souri » (regards croisés), « il m'a demandé... » (hagard, désolé) « où sortir ? » Suivez-vous cette enfilade, par là, où l'on vous menace au bout de la rue pour des autographes, où comment ferez-vous pour perdre ce photographe au coin et qui guette, parce qu'il vous a vu ? Infernal enfer de la star éperdue...

Parfois, certains vont signer avec le diable, de curieux contrats où l'âme va s'enticher d'un sort presque minable...

- › Pour vous consoler, j'ai à vous proposer d'adorantes petites pestes pour vos bals et vos rentes, avec pour message à réfréner de ne point trop lécher les vitrines ; elles éviteront de vous quémander « pour-quoi de ceci ou de cela ? » toutes les heures de ce jour et puis voilà. Elles vous apporteront des chants nouveaux et une extase exclusive, veuillez signer ici...
- › Cette offre s'avère oh ! combien explosive !

émerveillements naïfs

- › Et voilà que l'on s'émerveille pour de petits faits, de la manière de mettre un tableau au mur, de l'accorder avec les couleurs du lieu, de la bonne méthode pour ajuster une sculpture, et l'harmoniser au reste, du détail des formes, cette curieuse façon d'avoir peint sur la toile des teintes et des structures, c'est ça, de s'émerveiller pour de petits faits, de petites extases que l'on trouva jadis, pour finir l'ouvrage, c'était extra ces manières de procéder, comme un usage porté sur des sortes d'arrangements, de présenter haut les travers de son œuvre, et ensuite s'en défaire quand on l'accroche sur les parois verticales, et qu'on le laisse au regard des autres, on s'émerveillait de petits faits, des insignifiances pour autrui, mais qui pour celui qui

demeurait à la tâche, lui donnait des sueurs à son travail, des stratégies pour déposer de la lumière à son ardent persiflage, qu'avait-on de nouveau à ajouter ?

(parole en marchant)

(et puis après la visite d'une expo d'un jeune peintre, suite aux commentaires émis par tous, après réflexions, cette réaction...)

- › Pour tout vous avouer, ce qui m'a toujours intrigué et agacé, c'est cette admiration des peintures que l'on bichonne, surtout celles à la cause de soi ; mais que ne racontaient-ils, les hommes, quand ils se pavanaient devant des tableaux de peintres anciens, par exemple, ceux exhibant toute sorte d'assemblages de formes humaines, régulièrement humaines, même, jamais autrement, d'ailleurs ; tout est à la gloire de lui, un cheval, le verrez-vous sans un cavalier, au-dessus de lui, celui qui se veut « le maître de l'animal ! » (sauf peut-être, les chevaux bleus d'une peinture moderne ?) Je disais donc, « se pavaner » devant des incarnations de soi, glorifiant de malignes figures de nous-mêmes ; à tant les vénérer, ces affirmations sans cesse retouchées de nos émois lassants, à force, ces tonitruants gloussements de l'égoïsme de notre race nous dégènèrent ; cela ne représenterait guère d'incidence, si notre espèce apparaissait anodine et réduite, mais aujourd'hui, elle écrase tout sur son passage et cela devient problématique ! N'y a-t-il que de l'humain, sur cette planète ? Systématiquement, les histoires des animaux sont dépeintes comme s'ils se comportaient à notre image, c'est déplorable de ne pas réussir à accepter les expressions propres des vivants différents de nous, en arriver continuellement au bout du compte à ne parler que de soi ; dans une figure inédite, on trouve toujours un portrait de ce que nous sommes, nous ne parvenons pas à en déborder, de notre ego démesuré !

vivre de son nom

- › Mais vous n'avez pas compris, ils veulent vivre de leur art ! Ils veulent vivre de leur art, laisser un nom, ils veulent laisser un nom, vivre de leur art (la mémoire du nom de soi !)...

Et lui le géniteur de ces lignes, de s'empresse de répondre...

- › Mais moi, non ! Peu m'importe de laisser un nom, l'éventuel jour où j'aurai la possibilité d'en vivre, je ne serais plus, ou si vieux que cela ne servirait plus à rien. Que m'importe de laisser une trace ainsi nommée, si ce n'est délaisser une histoire à raconter. Que m'importe que l'on y mette, au bout, un nom ! (puisque je n'en ai pas ? Qu'aurais-je à y gagner, sinon les ennuis de la notoriété, qu'en est-il du droit de quiconque à délaisser ce nom, et tout ce qui va, avec ?)

(parole du soir)

un artiste, c'est quoi ça ?

- › Un jour, il croisa une célébrité, ce que l'on appelle par ici, un artiste ! Un personnage de l'art ;
- › comment s'appelait-il déjà ?
- › Il ne s'en souvient plus. Par contre, il se souvient très bien comment il réagit ; autant il avait aimé son spectacle, il avait même rigolé à cette comédie de la vie ; et puis cet artiste qui passa devant son nez après la représentation, à qui il fallait pourtant dire bonjour, avec quelques mots d'accueil, une plaisanterie, une insulte au pire, s'il désirait l'atteindre par on ne sait quel vice, par on ne sait quel drame qu'il inventerait, par méchanceté, par gentillesse refusée, non, rien de tout ça ! Dans les présentations qui furent faites par l'entremise d'un ami de passage, qui connaissait déjà l'artiste, il ne trouva rien d'autre à dire qu'un bonjour fugitif suivi d'un long silence, il ne trouvait pas les mots, aucun mot ne sortait ! Comment cela se peut-il que l'on n'éprouve « rien à dire » à ce point ? On aurait pu parler de quelques éléments du spectacle, dire « que la machinerie que vous utilisez par moments (dans votre comédie), arrive-t-il qu'elle tombe en panne, comment réagiriez-vous à ce moment-là, y avait-il une solution à cette panne ? » Dire n'importe quoi, plaisanter ! Mais non, rien ne venait, il restait dans un silence froid qui ne dura que quelques secondes, une gêne s'installa et l'artiste fut le plus gêné de tous, bifurqua, allant voir d'autres personnes avec qui la conversation s'établit tout de suite ; lui, le « Il » de notre histoire, comme une île entourée d'un vaste océan, n'avait aucun mot à exprimer dans ces moments-là ; la célébrité, il trouvait

cela amusant, mais au fond de lui-même il n'enviait pas ces personnes, qu'avait-il à leurs dires sinon rien, rien qui détonne ?

(parole en marchant)

la gloire

(parole d'un mécréant)

- › Comment voulez-vous que je m'enorgueillisse d'une gloire qui ne viendra pas ?
- › À cette manière de poser mes pas sur des passages où d'autres déjà ont tracé une voie.
- › Comment voulez-vous que je m'enorgueillisse d'une gloire que je ne souhaite pas ?
- › À cette façon, dès qu'on nous sonne, réveille vos pas, la chanson est déjà là.
- › Comment voulez-vous que je m'enorgueillisse d'une gloire pour qu'elle encombre mes pas ?
- › Ah ! Vous avez de ces ornières qui ne me plaisent pas, j'explorerais donc ailleurs d'autres joies.

avoir du succès

En posant des questions à des gens, sur la gloire et le talent :

- › Ah ouais, y'en a... moi je vais vous dire... y'en a qui font une activité où ils semblent avoir du talent, ils la font pour avoir du succès ! C'était bizarre, non ? C'est drôle, non ? Avoir du succès ; mais à quoi ça sert de vouloir absolument que l'on vous reconnaisse ? « Ah, celui-là est bon ! c'est un bon ! il a du talent... » C'est quoi, le succès, « c'est une satisfaction de son propre petit ego » me diront les savants de la psycho... oui, peut-être, mais à quoi ça sert ? Sinon, vous mettre dans un drôle d'embarras, parfois, quand dans l'inconvénient que représente le succès, l'on vous reconnaîtrait dans la rue à un moment où vous ne le souhaitez pas ; on ne peut plus être anonyme, on est reconnu, il faut partir loin, loin de là où on n'est pas reconnu, pour être tranquille, c'est bizarre ! Moi je trouve ça très bizarre, n'le trouvez-vous pas ? Le succès, ooh ! Oui ! au

moins, vous n'en aurez pas, vous risquez pas d'en avoir, à parler comme vous parlez, du succès vous n'en avez pas ! Eh bien, tant mieux ! je n'en veux pas ! Ah ! au moins, on est d'accord là-dessus, y'aura pas ! Ah ça ! C'est sûr, du succès y'en aura pas !

- › Oh ! Il m'est arrivé de croiser des gens connus, mais ne les connaissant pas, je n'avais rien à leur dire, sinon de les flatter en parlant de leur succès, choses que j'avais en horreur ; ou une tentation, celle de profiter, de capter une part de leur talent, de leur succès, à mon profil, comme un ogre vous happe ou suce le sang ; ces deux sensations m'ont toujours embêté, inquiété ; est-ce cette réaction que l'on a en face d'une personne qui a du succès, oh ! jamais je ne voudrais avoir du succès, pour être conduit à de telles situations, ah non ! Vous vous rendez compte ? Alors je n'ai jamais pu parler plus de cinq minutes avec de tels individus, ils avaient une telle aura de leurs travaux autour d'eux, que je n'éprouvais qu'un long silence gênant à exprimer... Deux êtres aux talents certains, l'un assuré et confirmé, l'autre en devenir, c'était le mien ; deux fortes têtes, l'une s'exprimait et l'autre se taisait. C'était drôle et gênant pour celui qui était connu ; alors, de cette situation, « jamais ! », me dis-je, je ne voudrais m'y trouver, à la place de celui que je gênai, « jamais ! » dis-je, et quand je dis jamais, c'est jamais !

Il disait tout cela en marchant, et s'intéressa plutôt à un être mal placé que l'on martyrisait dans l'ignorance la plus totale, à chaque passage...

- › Tiens, quelle est donc cette petite plante, sous mes yeux ? Elle a du mal à naître, que l'on piétine, aux feuilles toutes violettes... Aaah ! Elle est dans un sol acide... c'est étrange ? D'être ainsi piétinée, ce serait son succès ?

(paroles en marchant)

83. *de la jalousie ?*

- › Mais peut-être dans votre silence, vous exprimiez, je le dis gentiment, peut-être de la jalousie ?
- › Ah ! de la jalousie, c'est quoi déjà ? Ah oui, l'envie ! Ben non, j'ai jamais été jaloux de ma vie, je sais même pas ce que ça veut dire, j'ai

même pas... l'exprimer... Par contre, je me suis (trouvé) confronté plusieurs fois en face d'êtres qui étaient jaloux de moi, jaloux de ce que j'étais... jaloux de ce que j'étais ou jaloux de ce que je possédais, ou jaloux d'une situation qui ne pouvait, euh... avoir, puisqu'ils n'en étaient pas l'auteur ; euh, la jalousie m'a toujours étonné, je sais même pas ce que ça veut dire au fond de moi. Non ! Cette gêne était véritablement une gêne, j'avais rien à leur dire aux gens célèbres... Et parfois, j'ai été confronté à ces deux sentiments en m'intéressant à eux, à profiter de leur célébrité et maintenir un silence ; on suce le sang des autres pour survivre, en quelque sorte.

Cela l'a intrigué, le fait de jalouser, peu importe qui, peu importe quoi ; envier autrui à cause de tout ce qu'il posséderait, de tout ce qu'il acquerra, une avidité faite du contentement d'un ego qui irait avec, il n'en comprenait ni l'un ni l'autre ; alors, que devrait-il donc désirer ou convoiter, d'un autre ? Et avec son orgueil, il ne trouvait pas quoi y accrocher, sa petite misère, ses râleries, sa frustration et sa colère. Que devait-il en penser de cette jalousie ah ah ah ! ben, il ne savait pas trop... Est-ce une manière de vivre idéal à tel point qu'il faille devenir toujours ainsi ? Il se souvient qu'on lui raconta qu'un malin, un filou probablement, désirait une femme, il voulait l'avoir pour lui seul et pestait contre ceux qui s'en approchaient, menait cette quête comme un combat, pour affermir son ego ? « Ah ! (se dit-il) est-ce donc cela, mais pourquoi donc m'intéresserais-je à ces ébats-là ? » Comme beaucoup d'autres choses, il s'en détachait de ces sentiments-là sans vraiment comprendre pourquoi ; fallait-il ainsi jalouser, était-ce une règle banale ? Devait-il de la sorte y mettre une arrogance démesurée, était-ce une attitude « pas mal » ? « Ah ! (rajouta-t-il), que dois-je atteindre avec tout cela », il ne savait ? De ça, il se trouvait bien niais ?

Puis comme sa naïveté apparente l'exacerbait, il ne pouvait cesser de restreindre une agacerie ancienne :

- › Trop de sensations à explorer ! Ma tête n'y suffit plus, où dois-je me reposer ?

Évidemment, les idiots, prêts à idolâtrer le moindre original venu, en feraient un « saint » de cet individu-là. Lui n'en avait cure de toutes ces

médiatisations suspectes, « je m'en vais loin de tout cela ! » disait-il, en marchant, toujours en marchant...

(paroles en marchant)

- › À chaque fois, il me manquait quelque chose.
- › À chaque fois, j'ai pu trouver la chose, elle est venue souvent à l'instant d'une pause.

Alors on désire cogiter comme les grands ? Comme les grands penseurs du moment, entendus dans les haut-parleurs des machines radiophoniques ou sur les écrans des boîtes à visions télévisuelles de tous les coins de la planète, à déblatérer des sornettes, des historiettes, taire le laid, intellectualisé, comme eux, faire le beau !

- › C'est ça que tu veux petit homme ? Tu veux devenir cet adulte-là ?
- › Elles restent des amitiés bizarres ou s'y mêlent de la jalousie et des incompréhensions. Ce monde regorge de sensations, toutes sont plus ou moins frelatées.

84. *anosmia, parosmia, hyperosmia, agueusia, dysgueusia...*

(Il se lançait parfois dans des descriptions détaillées sur des sens en train de dérailler, ne te prends pas trop pour un savant tout de même)

- › Dans « perdre l'odorat (*anosmia*) et le goût (*agueusia*) », m'apparaît ceci, étonnant, que cette altération ne perdure jamais vraiment totalement ; au hasard des jours, des heures, se trouvent des moments où l'orifice nasal se désengorge ; par on ne sait quel stratagème, la gorge se dénoue et des bouquets de fragrances s'offrent à vous, inoubliables à certains moments (*parosmia*) ; c'est qu'une narine s'est débouchée soudain, tantôt l'une, tantôt l'autre, on ne sait par quelle manœuvre cette ingéniosité des senteurs s'insinue, lorsque les en empêche la plupart du temps, ce capteur olfactif obstinément altéré (*hyperosmia*) ; puis tout à coup, une narine se dévoile et vous offre une délectation des arômes, parfois heureux, parfois malheureux, quand le parfum arrive inapproprié d'un endroit... puant ; ou ailleurs au milieu des fumets d'une cuisine alléchante, ou encore, passant auprès d'un bouquet « enfleuri » de l'été ou du printemps, vous donnent des sensations inoubliables ; ainsi lorsque l'odorat

s'éteint (*anosmia*), vous ne soupçonnez plus que puissent exister de telles émanations, de telles senteurs, autrement que par le souvenir que vous laissez votre mémoire ; puis, j'ajouterais de nouveau, ceci, du très navrant et à la fois fort remarquable dysfonctionnement des sens, que ce débouchage de narines, des capteurs ainsi dévoilés, se produisant toujours d'une manière inappropriée, devienne souvent la petite surprise au bout de la journée ; eh, quand la senteur s'en trouve adéquate et humée suffisamment, s'évade dans un quotidien qui s'évapore peu à peu, puis revient comme une vague qui tourne, du vent qui dit non, qui dit oui ; avec ce corps au flair quelque peu esquiné, abîmé, là ne cesse de s'user, s'offre aux aléas des transformations très variées, passablement agaçantes, je l'admets ; mais, qui au bout du compte, vous permettent l'essor de cette sensation, qu'on appelle « le changement » ; alors, j'en conviens, de vieillir comme ça ne vous apporte pas que du bien.

agueusia, dysgueusia...

Ajoutons, pour finir, quelques autres remarques, au sujet d'un fruit de ses pensées qu'il est plaisant de ressasser ici ; une naturelle gourmandise de l'esprit... À qui s'adressait-il déjà ?

- › J'ai goûté ce repas, de votre industrielle maison, fait de glace, d'eau, et du lait que l'on a sucré à l'aide d'un saccharose pur et ces ingrédients pour l'assumer, une coloration pour flatter l'œil et quelques adjuvants ajoutés pour un goût très parfumé ; qu'en restait-il de ce qui nourrit ? me suis-je dit ; son artifice me ment (*dysgueusia*).
- › Je me suis écrié : « il existe encore, le plus originel des fruits de la nature, que l'on n'ait nul besoin de fabriquer » ; seulement de lui laisser le soin de naître au bout d'un arbre ou d'une courte plante, mûri au soleil suffisamment sans aucune aide transgressive, livré à la succulence unique des sols, que ne pourrait jamais copier aucun homme ?
- › J'ai goûté à ce fruit ancestral et l'ai comparé à ce que vous m'avez demandé d'ingurgiter ; une décision fut acquise au-delà de toutes méprises, sans détour elle a ma préférence, celle de ne plus jamais

me nourrir de ces choses frelatées, en égard pour ma santé.

85. *atome crochu*

(au-delà des sens, des particules élégantes)

Un jour, alors qu'il était poli, oui cela lui arrive aussi, il s'adressa à un passant, parce qu'il venait de retrouver quelque chose qui lui apparaissait familier, au travers du visage de la personne qu'il était en train de croiser.

- › Je ne veux pas paraître désobligeant, mais vous avez absorbé un atome qui m'a habité il y a cinq ans et que j'ai reconnu tout de suite, tellement sa ferveur nous expose à la manigance de la moindre explosion de joie ; elle ne cesse de s'enfuir de lui et que partout où il irait, je le distinguerais parmi tous, tant le rire qu'il suscite s'avère idéalisable à souhait. J'aurais bien voulu le garder auprès de moi, mais il est tombé par mégarde, au bout d'une peau morte, sur le dos d'un chien qui quémandait de moi une caresse de contentement, de celle que l'on entraperçoit avant qu'il n'aboie. Ce tout petit corpuscule, quand il vivait au fond de moi, il m'envoyait maintes suggestions d'une aube violette, la couleur de ses envies ; j'aurais bien voulu le voir tomber sur cette fleur qui porte éminemment ce même nom, une *Viola reichenbachiana* (oui, je sais, cela fait savant, un brin pédant, mais cela, je le trouve amusant) ; cela l'aurait contenté amplement et l'inflorescence du végétal en aurait été sûrement quelque peu magnifiée, mais tant pis. Alors, s'il vous plaît, ne le malmenez pas trop, apprenez à le garder auprès de vos souhaits, pour qu'il s'éprenne de vous, si vous saviez, mais non, vous ne pouviez pas ? C'est justement ce manque de joie que vous aviez auparavant quand je vous croisais, vous demeuriez si triste ; maintenant, je le vois bien, il a éclipsé vos anciennes allures ; admettez-le enfin, vous riez dorénavant, cette charmante expression qui nous montre toutes les blancheurs de votre denture.

Puis comme il avait fini son discours, il salua la personne, lança un petit signe du bout des doigts à son ami atome et s'éloigna tranquillement d'un pas débonnaire. L'étranger surpris de tant de précision à l'égard de cette particule qu'il détiendrait ne s'en offusqua guère, tant

la joie qu'il éprouvait sublimait sa vision du monde, alors il rit bruyamment et lui aussi continua son chemin en sautillant.

Ce dernier ne le comprit qu'après, en lui, était intriqué des rebonds d'émotions, comme avec des choses quantiques, ce qu'en disent les savants, avec quelques particules au niveau de son subconscient, persistait comme des similitudes avec des sensations dans d'autres mondes qui se répondaient comme un ping-pong ; ce que je t'envoie d'un côté, tu me le renvoies de l'autre, et l'on échange nos impressions, c'était étrange, mais c'était ainsi ! Le monde réagit ! On en dirait bien plus, mais le temps du récit n'y suffirait plus...

(parole en marchant)

86. *troisième, fuite...*

Un autre jour, il crut pouvoir « incarner » avec éclat, ses propres vers devant cette assemblée qui lui prêtait une oreille distante ; il leur récita l'ultime version de sa « fuite sauvage », son poussiéreux poème remanié tant et tant, agencé nouvellement à cet instant, on l'écouta, bien sage...

- › Une fuite sauvage s'écoule dans la plaine troupe hardie, au sens vif, gronde de son souffle, transportent tapage et brumeuses graines il brûle du vent dans l'arène, l'avancée qui enfle.
- › À pareille destinée, le sentir en haleine, des bavures descendent tirées au fil du vent, la bouche se glisse de lambeaux en peine en sueurs bavant à la traîne du moment.
- › Comme il crame à leur vue, ils détalent brillamment d'une course agile et tenue en rythme, et puis fier sur les chemines bien déjà au temps jadis parcourant l'infini, un tout où rayonne la brille lumière.

Il ne trouve pas le ton adéquat... respire profondément et reprends...

- › S'y dessinent teintes et aspects étalés d'azur comme pique et rases pousses en font un spectacle joyeux, ces durs vers chloroformes, jaune brûlure, brunes téllures crachent la mûre vérité des sols occupés, c'est peu !
- › Malgré Alcor, style et sombre tord qui poussent à s'en crever leurs

ombrures il brûle du vent dans la plaine... [...]

Il voit qu'un ennui suinte déjà et entraîne le départ de quelques spectateurs inintéressés par la chose, fût-elle joliment récitée ; il accéléra sa prose, il ne sera pas félicité...

Il saute plusieurs lignes...

- › Une fuite sauvage s'écoule dans la plaine et branches d'alors, y pourrisses, tardant au soleil, et bruissent ramages, au-delà sans haleine, qu'à morne temps ne passe que des vents faits d'éveil.
- › Que quelques cassures troublent la noire boisure où de sombres azurs ont donnés ces époques passées que regardent un peu, mes souffres yeux aux pleurs sûrs, tristes, la plaine s'étale de poussière au soleil lassé. [...]

Il saute encore plusieurs strophes et abrège...

- › Voyez la fuite, il brume graine en ces lieux un désert devient une sorte d'ombre angoissée toux sauvage d'ardeur qui pique mes yeux la vie m'a fait et je ne peux que passer !

Une jeune femme s'écrie : « C'est beau ! On ne comprend rien, mais c'est beau... »

Mais au bout du compte, à la fin du dernier mot, il n'y trouvera que du silence, et des gens qui s'éloignaient considérant cela sans importance ; il fut encore une fois déçu ; non ! le travail ne valait pas à son idéal, non ! son ouvrage s'avérait toujours inabouti, il le voyait bien, pour encore s'égarer et entrapercevoir ce qu'il mit de trop, un peu tard ; il fallait revenir aux sources, retrouver la racine, une origine ! Mais laquelle ?

- › Certes, votre concept il le trouve bien beau et à l'origine de bien des idéaux, mais comment voulez-vous qu'il avance si vous lui amenez peu de mots, il ajoute cette remarque à vos outrances et il a bien raison ; toutefois, nous dirons qu'il fait des efforts et c'est déjà une progression suffisante pour aller de l'avant et parcourir encore quelques ans...

Mais pourquoi vouloir le réciter tant, ce poème presque illusoire ? Devait-il y trouver l'expression d'un ego à inventer, se satisfaire d'une no-

torité qui l'exaspérait tout autant ? Non, il cherchait par où sortirait une exhalaison inconnue et qui le titillait sans cesse dans ce poème obsédant. « Où est cette inconnue ? Chez quelques gens ou des êtres innocents ? Dans une forêt, dans l'arbre, dans le chien du voisin, où dois-je aller ? » Il se foutait du ridicule, c'était de trouver cette engeance inconnue qui émoustillait son esprit, sans savoir pourquoi !

87. *L'ennui*

De vieilles personnes, apparemment bien intentionnées et n'ayant guère apprécié sa prose vacillante, par esprit de bienveillance, sûrement, décidèrent de s'asseoir auprès de lui et lui prodiguèrent quelques conseils pour éviter la lassitude qui les embarrassa tant.

- › L'ennui a ceci de remarquable, il permet d'appesantir le corps en son entier dans une fatigue progressive et non douloureuse. Et il procède avec une indigence certaine, envahie jusqu'à l'âme et provoque des désordres dans nos accomplissements quotidiens, je dirais même des lenteurs, une oppression de l'inaction...
- › C'est une peste de l'esprit pas forcément nuisible ; mais quand elle naît de situations soudaines et imprévues, une fatigue aguerrie s'empresse de vous asseoir ; vous devrez acquérir assez vite une volonté très particulière pour combattre cet ennuyant tracasserie cervical...
(il bâille)
- › Oui ! Rester inerte devient alors terrible à la longue et vous aurez à abattre tous les maux que la vie fait naître en vous sans gêne aucune...
- › Après... une langueur, une dépression, du désespoir peut-être enfin, arriveront au bout du chemin. Méfiez-vous, il ronge aussi, sans cesse les corps trop assoupis.
- › Dans tous les cas, vous devriez absolument éviter les bâillements prévisibles, là où vous savez que l'emmouscaillement devient inéluctable ; on n'y peut rien, c'est inscrit en vous, et imprègne inmanquablement votre volonté ; cela ne se discute pas !
- › De même, comprenez bien, parler de l'ennui s'avère très « soporifique » et c'est par étapes successives que vous devriez égrener ces

propos accaparants...

(Il bâille aussi)

- › Je sens monter en moi un sommeil salvateur... mon discours... d'ailleurs, je m'y perds...
- › Tant mieux !

Lui répond l'autre... fatigué lui aussi de tous ces maux, ajoutez aux mots...

- › Bon, allez ! Dodo...
- › Ah ! bonne idée...

Pour faire un peu d'esprit, un dernier lui lâche non sans une ironie,

- › C'est dans le paraître que l'on anime quelques vellétés de l'être.

Puis son voisin, de répondre, presque hilare,

- › Mots charmants ! Oui, des mots charmants, « quelques vellétés de l'être », mots charmants que l'on voudrait inaugurer sous d'autres attraits et pourtant on ne connaît pas ce qui viendra devant ? Aux airs narquois de l'entendement, euh ! évitez absolument de parler de ce qui ennuie, avec ce ton si tonitruant, qui je le sais de vous, honni si souvent...

(Ils partent lentement en bâillant tous énormément...)

Alors un songe inexpérimenté l'envahit : « Cet ennui si détestablement éprouvé par les autres, serait-ce un préalable à un possible éveil, venu du plus profond des endormissements ? » Puis comme cette illusion le contamine à de nouvelles idées, il s'imagine : « Serait-ce un réveil innovateur d'une énergie farouche, il m'apporte une généreuse intuition, celle puisée au fond de mes entrailles pour que l'ennui s'en aille enfin, dépenaillé, il fuit, maintenant que j'ai trouvé ma voie ? » Lui dit une légère voix intérieure dans son entrain, cet ennui-là qu'il balance d'un coup de main.

88. *banal éveil et sensations lapidaires*

Puis cette voix se prolonge, en raffermissant quelques sensations, lui insuffle ces quelques réflexions, mises bout à bout pour une meilleure

compréhension...

banalement

- › L'éveil banal c'est chaque petite chose qui produit une étincelle dans votre tête, un instant indistinct non définissable, mais certain, où vous l'avez perçue, sans forcément vous l'exprimer intellectuellement ; cela peut ne constituer qu'une sensation, vous amenant à discerner une des réalités du monde qui vous a fait naître. Ce moment me semble étroitement lié avec ce que l'on nomme l'intuition, ce dialogue avec vous-même qui vous transcende. Cela ne vient pas nécessairement de vous seul, mais d'une logique au cœur du fondement du vivant qui nous habite, un mécanisme aléatoire ou volontaire (qui le sait vraiment ?) qui ajoute sans cesse des arguments au choix de vie que vous allez satisfaire.
- › Je ne parle ici que de cet éveil banal qui s'accomplit de jour en jour par petites touches tout au long de notre existence, sans notions de valeur, du bien et du mal, mais comme un de ces mécanismes évolutifs, affirmais-je précédemment, et les conséquences de celui-ci se verront dans nos actes futurs. Toute révélation n'apporte pas forcément un avenir meilleur, il est étroitement lié à ce que nous façonnerons demain ; oui, nos agissements ne s'avèrent pas nécessairement eux, des émancipations de l'esprit, mais peuvent dans bien des cas amener des régressions, des dictatures comme à leur opposer des bienfaits. Cet éveil-là dont je cause ne me semble représenter qu'une ouverture progressive de notre perception à tout ce qui nous lie au monde, l'atavisme de chacun à l'intégrer à son évolution ou non ne saurait être confondu, on ne parle pas ici, de la même chose...
- › En bref, ne pas trop réfléchir, laisser votre instinct s'exprimer, laissez vous aller !
- › Certes, en disant cela, je conçois bien qu'un fanatique usera de cet argument pour justifier tous ses actes, ses crimes ; mais ce n'est que de la démente, des conduites de malades parfois impossibles à soigner tant les sévices sur leur esprit les ont saccagés.

lapidairement

- › Alors imaginez, quand tous les sentiments vous traversent, tous les soubresauts de ce qui peut être et devenir s'insinuent en vous, concevez tout cela, en un instant, au même endroit, au même moment ; comment ne pouvez-vous pas chavirer à de tels engendrement ? Représentez-vous tout cela en même temps arrivé en vous, maladroitement, insidieusement, sans prévenir, vous vacillez ! Une grande fatigue s'éprend de vous, mais elle vous inonde tant que vous restez debout, vous ne sursautez pas à pareil entendement, vous continuez avec ce vent, nul ne comprend pourquoi il vous maintient. Votre tête, votre esprit sont submergés, vous ne savez par où commencer. La déflagration vous épuise tant que dans vos pas, par moments, vous ressentez comme un lâcher-prise de vos membres antérieurs... Mais folle, cette énergie vous remet debout ! Et à travers le chant d'un oiseau qui vous aiguillonne, « cui ! cui ! » il pose ici devant vous ; quand le chevreuil passe, il vous dit « garde-à-vous ! » Là, au loin, on voit entre les nuages un ciel bleu et le rayon fameux du soleil illuminer les derniers moments du jour, vous tenez debout ! Des craquements vous viennent d'on ne sait où, la nature s'est éprise de vous et vous n'y pouvez rien, c'est tout !

(parole en marchant)

89. *tout ressentir*

Il s'arrête un moment pour s'accommoder d'une pause, il a besoin de ressasser sa vie récente et le monde, le voir passer un temps ; il s'assied là au café du coin, commande un verre ou deux ; alors, une frénétique valse de mots s'égrène sur un cahier où il prend note ; lui vient l'idée de dépasser d'un coup, cette sensation d'un cœur déchu ; une multitude d'images comme un catalogue et des flashes l'illuminent, elles défilent et il écrit cette mélodie qui s'évade de lui... il se voit comme un amoureux transit. Il se répète « est-ce cela le début d'un éveil ? », les mots sortent et s'assemblent, ils forment une meute qui l'entoure et lui gueule chacun à leur tour, en guise de souvenirs des sortes d'hallucinations qui l'entêtent...

(toi le monde)

- › Une vision du monde semble obtenir tout l'accord de chacune de mes vertèbres, et mes molécules assemblées unissent calmement mes pensées avec cervelle et années. Ainsi je retrouve la connaissance de mes vertes années laissées hier le long de quelques randonnées. Aujourd'hui, je vois, je vois... un ciel ; un ciel bleu, m'appeler, me prendre, me pardonner ; la vie, la vie trop ratée. J'ai pour mission de m'élever, la tête dans les étoiles. Un rayon la nuit ne cesse de m'interpeller, comme j'ai envie de m'y accrocher ! La vie ! la vie sans cesse recommencée et conscience, conscience, la vie ne cesse de me donner, j'apprends, j'apprends du fruit de mes vertes années et le monde, le monde qui m'a formé, ah ! ce monde, je veux le cerner, le croquer, l'avaler, le brasser, le dénuder, absorbé que je suis, un soir sans soleil ni pluie dans mes pensées...
- › Toi le monde, tes algues vertes, tes plantes offertes, tes vagues alertes, et la mer si nette en dehors des grands vents ; vois le gros éléphant, un dahlia bleu, une mouche dans le feu, un bruit d'adieu, une heure pour naître, un enfant qui rend heureux, le noir des profondeurs et le cauchemar d'une vie.
- › Tout ce qui vient dans mon for intérieur est violent et fort ; sur la table du bistro de bois en plaque dure, sur pied forgé et sol de marbre azur, je dis, je dis un peu tout, ce que l'on croit et refuse, comme mettre une croix, interdire ou mener la vie comme une ruse.
- › Une crevette qui crie, un nid d'oiseaux pieux et l'envol des merles gris ; le ver de terre qui s'enfuit, un pied d'homme qui l'écrase avec bruit sur le sol d'un opéra en ruine ; une mouette en feu, le volcan crache tout ce qu'il peut, la fuite du temps, une femme qui dort, un matin blême, et j'écris, j'écris encore...
- › Le facteur un peu trop vieux qui clamse sous un pneu ; l'homme d'affaires, affairé, mémoire en forme de chiffre, en surnombre et gras. Des femmes divorcées dans le bar du soir, gueulant, gueulant sur leur mari absent et illusoire. Une puce a sauté d'un wagon sur une file de soldats creux, souvenirs et ventre à feu et à sang.
- › Merci, merci, sur un ticket de caisse blanc, des lettres bleu dessus ;

cigare au bec, j'inscris sur la vitre « c'est la vie ! », la fumée pique mes yeux.

- › Dans les poches de l'homme plat qui ronge, ronge le désordre, dans sa tête : une horde de carnes claires, c'est le bruit de sa chair, dans ses poches, pas un sou, rien ! Seulement des trous ; le bus de trois heures un quart arrive en retard ; ou, horreur, un type se souvient, la dame du gardien sort avec le curé et le fils du paroissien, ragots de mémères et bar des racontars. Une piaule, derrière une fenêtre ; hôtel des bêtes et cafard en fête ; dans le lit, une femme dort avec un rêve en tête, ah ! j'entends son souffle.
- › Grognés et coups de poing outragés ! C'est la guerre, une ville en colère, enfants sur terre de grève, soldats qui pètent et crèvent. À trois mille années-lumière, couchant de Sirius sur une planète inconnue, un lutin de pluie couleur de suie file sur la falaise d'en face, couleur de glace, ils meurent en courant là-bas et naissent par grand vent.
- › Une panne de robotes apeure sur terre, on se marre, la machine qui claque des rêves qui ratent, un matin clair, amour et aléas dans un monde en nage ; trente-huit degrés centigrades déjà ? On gueule dans la radio « préparez vos paravents, avis de tempête et grands vents tout à l'heure » attention ! Et maintenant, sur la fleur sans vergogne, une cigogne passe et chie, moustiques et guêpes réunies encerclent une cahute toute pourrie ; tragique colonie, grand-père ajoute une rallonge à sa vie ! Une femme qui s'ennuie dort et songe à lui, une enfant près de lui, cet homme au cœur d'envie, qui pleure dans la nuit.
- › Entends, écoute... Entends, écoute... Sur le toit, il ne pleut goutte, un givre innocent fait glisser une souris, elle se casse les dents sur le zinc, un rire de rat aux alentours. La vie transporte des drôles de drames et des sortes d'amours avec comme sons dérisoires, des livres, délivrent des romans de tous les jours, la vie, la vie sans cesse recommencée. Ah ! un verre tombe et se brise ; une orange pourrie sous un soleil de plomb en fait autant, splach ! Dans la poêle du cuistot, une truite ; dans le bar, le bistro, un gars qui a pris une cuite, ça vide dur ce soir, au café de la ritournelle.

- › Banc de saumons en vue, un chalutier de ruse en crut, « on pille la mer de son revenu ! » La pêche, une industrie si preste, une grève en sus. Oui, les dinosaures ont disparu, mais la vie cherche la lumière, n'en est plus à cette entrevue.
- › Dehors il neige et un péqu Coast a vu un oiseau de rien piocher dans la tombe là-haut, quelques graines, qu'un vent poussa de la plaine, dans la grand'ville, des autos et avenues éclairées, bruits de nuit et rêves tourmentés. Je vois oh ! très loin de là, un cormoran plonger et remonter, la gueule empoisonnée. Oh ! là-bas, un soleil de feu cogite un doute atypique et ces bancs de sauterelles qui s'agitent sur des plantations inquiètes.
- › Je vois la mer endiablée du voyage et un frêle homme sur un bateau au large ; les filles des îles vierges, dansez le tamouré ; la flûte d'un fou, répandre sa mélodie sur un flanc d'aisance ; ou, une mère kangourou donne le jour à son petit encore une larve, le vent dans les ramiers sauvages et les feuilles d'automne qui s'en vont... un réverbère sous ma fenêtre, une femme qui dort, le tic-tac du réveil, une chambre en désordre et des sentiments qui s'égarerent on ne sait où, la vie amourachée et les peines du cœur qui vous font rester.
- › Mes yeux levés vers le ciel et la joie dérobée au silence, pendant des heures, je n'ai cessé d'écrire, d'écrire ce poème de la vie ou les couleurs de mon appétit. Pourquoi ? Je n'en sais rien, pour une petite fille sans doute, une histoire à endormir, je n'en sais rien...
- › J'entends ton souffle tranquille, ça te va bien, cette nuit où tu dors, j'aimerais te dire... heu... heu, mais peut-être j'en ai trop dit... Oui, c'est ça, c'est ça...

90. *souvenirs, traces...*

traces de roues **

Ces traces laissées sur le sol, pendant l'enfance, avec le jouet d'un véhicule que l'on faisait rouler sans cesse sur la même empreinte, celle que marquaient bien les pneus à l'endroit très précis où le sable se montrait le plus plastique, là où les sillons apparaissaient les plus prononcés, stigmates miniatures reproduisant celles des vraies pistes dans une sa-

vane quelconque ou sur une latérite friable et tendre ; il repassait sans relâche les petites roues pour que l'œil voie la traînée, que soit inscrite l'information d'une avancée, le va-et-vient insistant qui sans arrêt redessine le chemin ; il se souvenait parfaitement de ce jeu enfantin où déjà en fait il cherchait à travers ces sillons inlassablement répétés, déposer quelque part ces infimes vestiges d'un déplacement ; « je dis cela, nu, devant mon pupitre, et j'écris ces instances d'un moment défait (d'effet) où la mémoire fugitive me rappelle ce détail persistant de ma jeunesse », il constata cette insignifiance d'une gestuelle de cette époque, marquée d'une manière indélébile sans qu'il puisse l'en effacer, cela revient par instants et ne cesse de l'émuouvoir ; cette conscience de désirer à tout prix laisser une trace !

traces de vie

- › Ah oui, j'avais oublié ce pour quoi je vis, la trace laissée... La trace que j'ai laissée, j'avais oublié ce pour quoi je vis...
- › Oh ! Les grands maux ! Des souvenirs avec des mots... c'est tout ! Ne mets pas une merveille à tout !

Pendant son trajet, dans une forêt, il discutait avec un nirvana...

- › Hominidé hominidae...
- › Racontez-moi ça !
- › Que faites-vous là ?
- › Eh bien, j'invente ! Ou du moins, je le crois... À moins que l'on m'invente toutes sortes d'imaginations à mon insu sans que j'y trouve à redire.
- › C'est peut-être ça ?

(il lui montre une inflorescence tombant à l'eau)

- › Vois là, une fleur détachée coule sur le fil de l'eau.
- › Comment vous raconter le mythe de ma joie ? Je ne sais par où commencer.
- › J'y vois la naissance d'une mémoire de surface, superficielle, facile à retenir, bien mieux que toutes ces traces physiologiques, ces tracas de ma physiologie embarrassante et multicellulaire, c'est inscrit

dans l'annuaire, vous savez l'opuscule où l'on recense toutes les sortes d'existence sans en oublier aucune, la trace laissée s'en trouve noyer dans les innombrables marques qu'elles ont laissées, toutes les traces cohabitant avec la mienne...

› Vous voilà bien technique ? Mais où est cet annuaire, déjà ?

...

*de la trace laissée ****

(la voix fut mémorisée à l'aide de la machine enregistreuse pendant la traversée de la forêt ; à nouveau, il fut inspiré par tous ses habitants, les arbres, les oiseaux, le mycélium, le vent de passage, la poussière, les pollens de l'été, la frayeur d'un sanglier, le cri du faon, la feuille tombée sur lui, quelques toiles d'araignées traversées, une multitude d'êtres invisibles l'ont informé en plus d'une rumeur sans cesse grandissante...)

Alors, comme il m'inspira tout ceci, je parle à la place de lui :

On commence juste à en voir les traits, de la forme finale qui déterminera ce récit, ces boîtes que l'on emboîte et que l'on déboîte, qui n'en est pas qu'un seul de ces quelques traits qu'il aura, on en voit le portrait. Quelques fragments se dessinent enfin, où l'on arrive à en comprendre, ou en discerner ce pour quoi l'on produit tout ceci ; on n'en est pas encore totalement sûr, mais comme un arbre en fin de vie, il peut donner toute son expérience, la laisser aux autres, peu importe, disais-je auparavant, la valeur que cela aura, cela n'a pas d'importance. L'importance, c'est le hasard de la découverte, de celui qui tombe dessus et s'en émerveille et le dit aux autres et le communique, le transvase, le mémorise et le divulgue. Le hasard aussi, c'est la non-découverte, l'oubli, l'abandon, la plupart du temps c'est ce qui se produit. Bien des choses mériteraient d'être découvertes, et l'on oublie qu'on les ignore, elles existent pourtant, mais nous ne sommes pas tombés dessus ; cette mémoire délaissée qui quelque part imprime imprègne les sols de cette terre où nous, nous sommes ombragés de quelques coucheries pour nos repos saisonniers du jour et de la nuit ! Ce n'est pas parce que mon récit est cérémonieux qu'il faudrait s'en indigner, « ça sort comme ça peut », vous disais-je encore ces derniers temps. Peu im-

porte la forme que cela prend, ça sera la forme qui en sortira d'instinct, sera la bonne ; peu importe la tournure que cela prendra, c'est l'inspiration du moment, c'est ce qui vous vient ; ne vous souciez pas du reste, surtout pas ; « cela ne sert à rien », me disais-je encore à ce moment-là où ça sortait, pour me convaincre de cette angoisse de ne pas bien faire ; comme le petit enfant qui voudrait tant, justement, bien faire, pour faire sourire un parent, un ami, un grand. Certains disaient que ceux qui s'adonnent à ce genre de tâches le plus souvent sont toujours des enfants (au creux d'eux-mêmes), mais oui, bien entendu, c'est plus que vrai, c'est entendu ! C'est le récit (donc) d'un enfant qui ne s'est pas réconcilié avec la vie d'adulte qu'on lui fait mener, il voudrait le rester encore cet enfant, comme préserver du monde qu'on va lui donner. Mais, cela ne se peut pas, il a grandi, il faut faire avec ce qu'on lui a donné, ce qu'on lui amène lui apporte, ce que le temps lui apporte... Comment pourrait-il faire autrement, cela, ne se peut pas ! Alors, il faut se réfugier dans quelques aventures, dans quelques travaux, tâches coutumières, pour essayer, de tenter de retrouver ces moments de l'enfance que l'on avait adorés ; comme je me souviens de ces moments calmes où une petite voiture miniature la faisait rouler sur un sable très fin de la cour, et s'émerveillait des traces de roues, parce que cela faisait joli ; ce qui intriguait le petit bonhomme de ces moments-là c'était déjà la trace laissée, l'empreinte d'un sable malaxé, pour s'en émerveiller ! Et qu'en y repensant à chaque fois, en repassant à chaque fois les petites roues du véhicule miniature, inventaient de nouvelles traces sans cesse changeantes comme une circulation effrénée qui se produirait à cet endroit et qu'à chaque trace une histoire y était laissée, pour y revenir le lendemain ; les retrouver, ces traces, et s'imaginer comment l'on avait placé la petite chose roulante pour que ces marques s'établissent ainsi, et refaire sans cesse, sans cesse, le même geste, comme une maniaquerie, une ostentation à le répéter sans s'arrêter, ce geste effréné... Eh bien, je le pense ainsi, toute histoire racontée se produit dans une démarche semblable, de laisser une trace et de la regarder, pour tenter de la relire, de se reconnecter à cette mémoire aussi banale qu'un simple sable déplacé, compacté à travers ces petites roues ; cela vous laisse une information d'un crénelage d'une roue qui n'a pas de... d'une roue même pas lisse, avec des crantages ou crantés,

je ne sais pas quoi dire, quelque chose comme ça, la marque de cette roue délaissée. Dire que c'est un objet de telle forme, de telles tailles, cela donne un indice à l'archéologue qui retrouvera cette trace, pour lui dire avec quelle roue, quel objet, cela fut réalisé ; dans ce qui constitue la matière s'est posée cette question à un moment, d'une trace laissée, d'en comprendre l'origine ; et parce que cette trace...

10'27 (*soudain, le cri d'un Faucon crécerelle, trouve-t-il illusoire et superflu ce racontement ?*)

Voilà, l'oiseau a tout dit ! Parce que cette trace, comme le cri de l'oiseau, a été délaissée, mémoriser probablement par la machine enregistreuse, nous le saurons tout à l'heure... De comprendre ce qu'il y avait dans cette sonorité, comme cette forme (de la trace laissée). Tout cela nous laisse des informations qu'il faut tenter de recombinaison pour en comprendre l'origine. Ce n'est pas la réflexion qui est importante, là, c'est la démarche, le processus qui veut absolument retrouver une origine, et pour cela, il invente des modes de mémorisation pour que l'information puisse être relue d'une manière ou d'une autre ; alors cela peut se passer de diverses manières, comme le mouvement du vent sur un sable léger, laisser des formes, l'information qu'un vent se déplaça ainsi, et des écroulements dus à un tremblement de terre, relire l'information que cela laissa, à force ; à force, de milliards d'ans, de milliers d'ans, de millions d'ans, de la matière animée s'interroge et veut relire la trace de ses origines, comprendre pourquoi ces déplacements, pourquoi ce mouvement du vent, pourquoi cette sonorité ici sur cette planète, et pourquoi en associant tels et tels des éléments de sa substance, il se produit tel et tel fait, et qu'à un moment cela s'anime sous (à travers) la bouche (de son locuteur), et laisse toujours une trace, comprendre la trace ?

Alors, pour la comprendre, il faut inventer une histoire, l'imaginer ! Voilà les premiers concepts de tous les temps : inventer une histoire et l'imaginer. La première littérature est celle qui s'inventa à travers la chose animée que l'on appelle la chose vivante, elle est totalement dans ce concept. À mon sens, cela ne peut pas se produire autrement, sinon à quoi bon s'animer ? Sinon à vaquer à d'inutiles parcours, puisque la première manière que trouva la chose vivante, pour se perpétuer, est de

transmettre elle-même une trace laissée, des plans, des plans de fabrication de ce qui la constitua au moment où elle fut inventée... Elle se fut inventée par on ne sait quel principe, la vie ne cesse de tenter de se comprendre dans différentes expérimentations qu'elle se donne à elle-même ; dans toutes les formes qui la composent, à comprendre ce geste initial et trouver une forme qui lui permette de retrouver la trace de ses origines, ce pour quoi cette animation se fut inventée. C'est peut-être pour ça que nous ne pouvons nous empêcher de créer (d'inventer) des histoires, toute une mythologie à travers elles, parce que l'on n'arrive pas à faire autrement. Une histoire, quand elle devient emblématique, elle devient une croyance et l'on s'y rattache pour vaincre quelques peurs, on ne peut faire autrement, on ne peut faire autrement !

Il y eut probablement un préambule à tout cela, une prémisse, et quand on y remonte à l'origine de ces traces, ces prémisses, ces préambules, on ne peut en effet, à mon sens, qu'arriver au début de cet univers, de la forme qu'il prit, c'est ce que l'on fait aujourd'hui, on observe très loin pour remonter aux origines des premiers temps où tout s'inventa ! Eh, même on tente de comprendre ce qu'il y avait avant, avant que les choses, les formes, les particules qui nous composent fussent inventées ; tenter de comprendre la trace laissée, est-ce là la motivation essentielle de toute forme de vie ? La forme, l'individu, l'entité, qui me ressemble, la plupart du temps n'y pense même pas à cela. Cela n'arrive même pas dans son entendement, mais je suis certain, absolument certain que dans tous les mécanismes qui lui permettent d'exister, les mouvements qu'il produit, et les désirs qu'il éprouve, dans son action, il y a inconsciemment la recherche d'une trace ; d'une motivation, qui est un des fondements du vivant et lui permet d'exister. S'il n'y avait pas cette motivation plus ou moins consciente, la vie ne se pourrait pas, l'animation ne se ferait pas, elle n'aurait plus « aucune motivation ! »

Le fait de se déplacer depuis les premiers mouvements ne consiste qu'à retrouver l'origine du pourquoi, du comment je me déplace ; je suis à côté de l'être qui m'engendra et se dédoubla de moi, afin de comprendre pourquoi les premières divisions cellulaires représentent déjà un déplacement, et déjà il suscite une interrogation, pourquoi je suis à

côté, pourquoi je ne suis pas dans lui ; et à force de me dédoubler, je me déplace encore, et pourtant je me dédouble de moi-même, je ne suis que moi-même, mais non ! À chaque fois, de mon dédoublement, je suis différent, et deviens peu à peu ignorant des premières formes qui se dédoublèrent ; et je tente d'en retrouver la trace, le pourquoi du comment, indistinctement sans comprendre comment, pourquoi, je fais cela, ce mouvement me déplace aussi, ce voyage que je fais malgré moi, parce que la vie me dit « tu dois bouger » sans comprendre pourquoi ; nous ne comprenons pas ce que nous sommes, nous ne le savons pas, je n'ai aucune prétention à dire, « voilà, j'ai trouvé la vérité », je prospecte, je fais comme tout le monde, j'émet des hypothèses, j'en suis au même point ! Quiconque sur cette terre en est au même point ! Nul être, me semble-t-il, n'a la solution ultime. Elle est différente pour chacun, la signification prendra des tournures inattendues. Elle motivera tous nos actes, elle nous fera produire des choses admirables, tout autant des choses détestables, et toutes les variations entre ces deux extrêmes ; sans cesse varier, sans cesse l'éprouver, cette trace, sans cesse vouloir retrouver une histoire perdue, sans cesse tenter de s'imprégner d'une mythologie, tout en sachant très bien que chacune d'elles, ces mythologies ne peuvent être la réalité de nos origines, mais un fragment, un fragment auquel on tente de se raccorder, sans pouvoir y arriver totalement. Il y a toujours à un moment ou un autre, un petit détachement, une variation qui nous interdit d'atteindre cet ultime moment, d'avoir retrouvé l'essentielle ; toutes les recherches qui se font, que vous soyez artistes ou non, bandits, truands, médecins ou maçons, tous vos gestes sont motivés par la même sensation du mouvement et de la trace laissée. Du maçon, son contentement d'avoir fini la bâtisse qu'il construisit ; du médecin, sa satisfaction d'avoir soigné un être comme lui ; du musicien, sa joie d'avoir écrit...

22'49 (il est interrompu comme par ironie, un oiseau, à propos de musique, en chante toute une gamme « ti tu ta ti ti ! »)

... la plus belle musique voulut, ou le peintre l'ultime tableau, sans jamais l'atteindre, surtout pas ! Comprendre cette motivation ultime, maintes fois ressassée, maintes fois réfléchie ; bien des êtres de notre forme y auront réfléchi, justement, et n'ont pu atteindre une réflexion ultime, dire « c'est ça, c'est ainsi ! » Cela ne se peut pas ! Le jour où

cela se pourrait, je pense que notre monde sera fini, puisqu'il n'y aura plus cette prospective ! Peut-être que nous ne comprenons pas la démarche, celle du mouvement, du déplacement, de l'animation de ce que nous sommes ; peut-être, nous nous trompons à chaque fois, comme le fait sans cesse la vie en nous, il faut recommencer pour tenter de comprendre cela, de retourner à la racine essentielle, c'est la raison de l'invention de toutes les sciences, et pas autrement. Elles se font uniquement dans cette démarche, à retrouver la chose essentielle ; peu importent les travers que vous prendrez, poétiques, artistiques, philosophiques, médicaux, ou autre ; tout cela a la même motivation, aller à l'essentiel de ce que nous sommes, j'en suis absolument persuadé et c'est une interrogation sans fin ! Alors quoi ! J'ai l'impression de répéter ce que des millions d'autres ont déjà atteint, réfléchi, pensée, avant moi, je n'invente donc, là, rien de nouveau ; je ne fais que répéter d'une autre manière, différemment, ce que d'autres ont déjà rabâché dans un chant continu éternel, repris de bouche en bouche, d'existence à existence, de forme en forme...

(paroles en marchant)

...

Sujets similaires « l'idée d'un chant » ou récits annexes, lire :

—> 1. « Il », prolegomena, labyrinthe : 9. *discussion avec lui*

—> 0. ὕλη, livre des préalables : 8 août 2020, *la formule*

...

Il eut beau chercher,
il ne vit ni ne ressentit la présence
d'aucun peuple sans nom, par ici...

3. le livre de la sueur et des insanités

[**grossièrement** : 91. sudorem ; 92. redite du rituel (48.) ; (intermède) ; 93. de la cruauté : *narration primitive ; plaisirs salops ! ; mal-être quotidien* ; 94. visite à ceux d'en face : *propos dangereux* ; 95. tuer par principe ** : *vivre de la chasse... ; ... et de dictatures ; c'est fragile une vie !* *** ; *méthode pour tuer la mouche* ; 96. l'art de tout haïr : *détestation humaine ; détestation de l'autre ; spirale ; téléche ; cet enfant qui braille ; trouver sa place ; remémorance* ; 97. boum ! et puis après ? : *joujou avec les bombes atomiques ; théories du râlement* ; 98. histoire de l'homme sans combat : *rencontre ; interrogation* ; 99. début d'une dépravation ? : *corvée, amitiés, détachement et tyrannie ; qui t'es toi ?* *** ; 100. devenir un dictateur : *la manigance ; lois tyranniques ; contradictions ; un peu bête...* ; 101. pourquoi une dictature ? : *imaginer ; demander conseil ; niaiserie de l'apprenti despote ; j'ai abusé de vous ; pense-bête pour les niais ; un être plus pauvre que toi ; une histoire d'homme ; mitraille ! ; fausseté* ; 102. et puis après ? ; 103. leader charismatique : *contrastes extrêmes* ; 104. les dictateurs ne sont pas des héros ; 105. interrogations de lui et d'eux : *un doute sur sa personne, il répond ! ; à mes assassins, à mon meurtrier, à régurgiter ; des aubes assassinent* *** ; 106. propos cannibales : *mangez le !* ** ; *renseignez-vous avant ; il les regardait dépecer son corps ; dans mille ans...* ; 107. anticipation : *un carnaval d'animaux ; tourisme extra-terrestre* ; 108. (*cinquième fêlure*) ; 109. (autour de la fêlure) ; 110. témoignage ancien, comparaison ; 111. affairiste et peuple innommé : (*premier courrier*) ; (*lettre officielle*) ; (*lettre officieuse et confidentielle*) ; 112. litanie de propos affairistes : *propos militants (à mettre en bouche) ; imaginez ! ; ils se barricadent ; monde à votre merci ; mépris ; tout s'achète, tout se vend ; de la finance ; la dette, la dette ! ; les automates de la finance* ; 113. économiste, c'est quoi ta finance ? : *c'est quoi la finance ; aux financiers ! ; du discernement de la finance ; contentement ; un « j'accuse ! » à sa manière ; poème monétaire* ; 114. croyance financière ; 115. accaparements : *image d'un pédant précieux ; de la propriété ; fable du tout perdu ; (notes dans la marge)* ; 116. de vastes accaparements : *voyage offi-*

*ciel des autorités de la zone géographique ; tracts du comité de libération... ; 117. bureaucratie, technocratie... : réglementation de tout ; des symboles ; droit et identité ; les droits que l'on se donne ; les autres m'ennuient ; le droit de l'homme, le sien ; pièce d'identité ; de la preuve de soi ! ; le passeport ! ; de la véritable identité ; 118. dépêche-toi de vivre et puis va-t'en ! *** ; 119. avancements ; 120. se trainer sur le sol : l'avancée, péniblement... ; marche indéniable ; 121. (sixième fêlure) ; 122. dans la fêlure... : les mots aussi se rebellent ; scribe éreinté...]*

91. *sudorem*

La sueur des études savantes où naissent les idées, elles viennent d'on ne sait où, vous figent dans une prégnance vive et indiscreète du soir, vous dévoilent dans des efforts incertains, les nuits noires, un dédain sans pareil ! Une humeur paresseuse qui vous dit « sentez-vous ! » La carrière inélégante des vapeurs de votre tige inonde comme une pluie, l'aigreur des chancres mous ; l'avez-vous, l'assurerez-vous ? La ferveur océane des vieux mondes, ces désirs qui s'évaporent de vous et le pâle destin d'une humeur de votre rein, leurs travaux aux énergies folles, puis les exhalaisons éjaculant des sémaphores savoureux qu'un autre mou eu happé, comme pour la baleine, ses fanons trient le bon effluve ; sachez donc que l'on pue à plein nasaux ici ! Les agents du nettoie moi, du nettoie tout, n'ont pas la réputation adéquate, ils empestent et sanitaire tout et non, ne racle qu'aux rudesses du soir, de sottises infections sans espoir. Lavez tout ! nous dirions-nous ? Et bien sûr, la moiteur âpre de la boue, liquide prétentieux d'un moral à bout, la bête immonde de mes affres rousses, échaudées par des pensées au ras de laids fous, devenu la hideuse sensation d'un râle à genou, ils veulent faire suer ce peuple debout... Et cætera, et cætera.

Vous dites
« la sueur de son être m'apaise »
mais personne ne l'a senti...

92. *redite du rituel* (48.)

Des efforts et de leurs insalubrités, vous aviez conclu à ce propos, de lui, en suintait un désordre dans ses horizons et quelques idées toxiques empiétaient sur son esprit. Une médecine douce, vous lui aviez recommandé, parmi d'autres, pour lui ôter un préjudice, souviens-t'en :

- › Pour toi, on m'a donné cela, « le livre de la sueur et des insanités » ; et puis cette boisson de Ginseng (*Panax ginseng*), elle t'accompagnera, renforce le cœur, fait abattre de grands travaux et apporte de l'agitation quand on y braille.

Il prit tout cela et lut ce nouvel écrit, il contenait du bruit et beaucoup d'énervements ; peut-être devrait-il s'en instruire aussi, de ces remue-ménages, pour qu'ils le transportent là-bas, cela lui semble incertain ?

Il eût bien fallu trente ans
de mon âge de plus pour en arriver fou
et le mettre là l'ouvrage qui a déplu ?

(intermède)

« À vos éruditions séniles », tout du moins, diront à l'imbécile que nous sommes tous plus ou moins... auront les derniers mots avant que l'on vous pendre ou que l'on vous coupe la tête comme cela se faisait il y a des temps très loin, etc., etc.

Retrouver le... ce qu'il y avait avant (cette pensée éphémère du moment), mais je ne m'en souviens plus ?

Oh ! Cela ne fait rien à l'affaire, laisse là l'ouvrage d'une manière de mettre des mots dans d'authentiques raisons. Dans une anarchie raisonnable, parlons donc des déraisons et des prisons dans des récits tous disparates, à vous d'en faire le tri !

La lecture de l'énoncé suivant, constitué de mots préluant à la description acrimonieuse longuement développée par le protagoniste, des réalités qu'il a frôlées de près, et qui lui sont parfois reprochées ; ce que représente chacun de ces mots, témoigne pour ou contre lui, de son apparence bipédique et bilatérale avérée, de n'être qu'un simple hominidé de passage... Est-il nécessaire de le juger ?

[Homme, dictateur, tyran, despote, leader, héros, charisme, cité, guerre, sang, combat, salops, armes, bombes, fantômes, anticipation, assassins, meurtriers, barbares, cannibales, manger, vie, ego, carnaval, animaux, témoignage, actes, moral, immoral, affairiste, croyance, finance, économiste, actionnaires, autorités, administration, bugs, zone, papiers, passeports, identité, avancer...]

93. *de la cruauté*

narration primitive

la sueur
des matins
froids

Il visita une cité en guerre d'où s'élevaient des fumées innombrables et des bruits de fer...

C'était une ville de forgerons toujours très affairés à s'armer pour des entretuements faits d'incommensurables endiablés dès l'outil mortel terminé. C'est à celui qui aura trouvé le meilleur ustensile, de prendre la tête d'une milice et de vaincre les rues remplies des adversaires du jour. Aujourd'hui, c'est l'homme à la dague bleue, enduite d'un poison rare, qui gouverne la bataille...

On lui proposa d'essayer, avec un simple coutelas, de dépenailler un passant attardé, du bord d'en face. Oh ! Au début, il ne fut pas tenté, c'était dit « Il ne tuera point »... Mais la beauté du geste comme ce sang coulant doucement, cette manière de la bravade et de l'ordure, le montrait autour de lui, qu'on pouvait s'y habituer à ces flammes...

Esprit pourtant effilé, vif et ardent, prêt à éventrer à la moindre incartade, le Maître des lieux semble raffiné, joue du luth et s'habille aux couleurs de l'océan, d'un outremer très profond. Il aimait ce dépenaillement de l'adversaire, c'était une tradition, un rituel, une maladie, une manière de s'agacer, comme sur ces jeux modernes exécutés par des robots ordonnateurs pour se faire peur et simuler la guerre, là il la mémorisait en vrai et s'ingéniait à la repasser sur ses machines pour enseigner à leurs enfants un art de tuer...

Et ce fut encore une guerre
où l'on s'entre-tue dès l'entrevue,
ce fut la transe des rites qui puent,
car le temps y avait affaire
avec des bosses sur la carcasse
et des parents en rage
trahissaient le passé
à défaut d'une pitié.

Peu à peu, le temps a modifié cet usage, des gens trouvèrent cela ennuyant, à force on se lasse de tout, et ce fut un jour ou probablement une nuit, dans l'embrasure d'une porte, qu'un fin couteau acheva l'homme en bleu, son sang mélangé à l'habit, dans un mauve éclatant pour un deuil idéal, brûlé sur un bûché d'encens comme pour se laver des crimes précédents, il disparut en se consumant...

L'épuisement provoque une sueur,
nous le savons, c'est une évidence
qui n'apparaît plus suspecte.

Que voulez-vous, ceux-là aimaient les plaisirs de la chair que l'on extirpe et en concoctaient des poèmes qui vous prennent aux tripes, c'était indéniable, eh, comme l'on raconte dans certaines contrées, « peut-être y avait-on mis le diable ? »

plaisirs salops !

« Lui fendre la nuque et cracher dessus
le pendre et écarteler ses jambes nues
lui dire : ton amie est crevée, la balle au dos
lui arracher un bras, une jambe et les os...

Découvrir son front et raser sa tête mure,
prendre ses yeux et jouer avec comme billes,
prendre un tison et lui enfourner au cul, contre un mur
tirer ses tripes, le ventre ouvert, voir le sang qui brille...

Lui faire vomir toute une corde de souvenir
et lui tirer chaque dent, à chaque mensonge,
lui dire que la mort lui pend au nez et va venir

enfin, pour en finir, lui dire merci
avec le bras qu'on allonge. »

Ces peuples étaient très férus de paroles fortes et emblématiques, pour se convaincre de leur force avant d'aller au combat. Des allégories poétiques inscrites sur les murs dans les rues rappelaient leurs idylles régulières, et ajoutaient aux fêtes, des lendemains, après les victoires et les représailles. Tout ce monde s'agitait assez « pour ne pas trépasser », disaient-ils, non sans un vague humour délétère, le charme de la cruauté, malgré les outrages pour ceux d'en face, cette poésie du plaisir de la chair et des sacrifices, comme un sanctuaire, un nirvana de l'horreur en faisait là tout leur bonheur. Chaque vie trouve son équilibre dans ce qu'il peut (ou trouve), la vie s'exerce à des péripéties étranges...

« Amuse-t'en si tu le peux ! »

Après son poème maudit, frénétiquement récité, l'individu au sadisme raffiné tendit la main à notre voyageur, qui hésita à la serrer, cela fut mal accepté par l'assemblée, à cet instant il ne désirait qu'être une île loin de tout rivage ; horrifié, inquiété pour sa personne, il s'enfuit sous les huées de la foule, sous les railleries de l'auditoire, eux s'amusaient de lui dans un rire gras et malsain ; il se promet de ne plus revenir ici tant la raideur des arguments lui paraissait pénible ; un bout d'une conscience lugubre émergeait en lui, cette sensation était nouvelle, il ne savait pas encore qu'il y prendrait goût...

« l'homme est comme une torpille, aux aguets,
l'homme est comme une torpille,
c'est ainsi qu'on le reconnaît. »

Leurs oraisons funèbres apportaient comme des mets obligatoires, les prétextes à d'immenses tueries où des vacheries ineptes naissaient au fond de leur crâne, pour qu'ensuite il les réalise avec un de ces aplombs implacables, et devienne pour quiconque, intenable, à moins que cela vous apparaisse raisonnable à vous aussi ; seriez-vous ce lecteur trop curieux, laissez-nous donc voir si d'indiscrètes émotions vont s'échapper de vous ? Osez lever les yeux et dites-le !

Leurs amours suscitaient des cauchemars pour l'être adulé avant d'être dévoré avec un raffinement sans égal.

On disait d'eux « Ils sont venus par la lande, parlant et bataillant fort, vous font mourir de tracas, leurs allures indolentes ; ils soulagent à coups de foi, à coups de rage, et puis l'épée, ultime outrage, vous l'entre par la gorge, c'est leur carnage. »

Tout viendra, pour chaque chose, à chacune, le son d'une alerte ; ce nom de non et qui empeste ; vos remords, était-ce une dette ?

Ils concoctaient des poésies fulgurantes et ordurières à souhait et provoquaient des tournois où le vainqueur était celui dont la tirade ameutait le plus les foules, en dispersant les chaires de celui qui sombrait là par mégarde !

« Oh chère amie, sens-tu arriver
les douces gaietés de l'ombre
au noir sombre
quand sur ta peau lisse,
venaient glisser mes ongles,
d'un bruit de chair tendre
fraîchement découverte
donnait un ton austère à la scène
morbleu ! j'y songe encore
le bruit de ta chair qu'on tripote
avec acharnement
tenir au doigt une veine
pleine de sang et quelle joie
d'entendre tout cela, dans la douce
clarté d'une ombre gisaient mes griffures
sur ta peau nue, ta chair mise à nue
aussi, dans le délire qui me damne
j'ai emporté ton cœur de mes mains
dans ta carcasse ingénue je l'ai pris...
ton corps mutilé d'un amour si fort
égoïstement j'ai gardé ce cœur... »

Cela finissait toujours avec des rires éclatants et funèbres, ils souhaitaient assurément faire naître la peur tout autour d'eux, celui qui oserait s'opposer devait apparaître puissant, aplomb appréciable, donnant toute chance de survie dans leurs affrontements où personne ne s'en-

nuie ; d'ici ou d'en face, tu choisis ton camp, eh, que grand bien, cela te fasse.

mal-être quotidien

Ce monde baigne dans un mal-être quotidien au-dedans, si vous avez un regard attentionné, vous y verrez de jeunes mâles tout autant en mal-être, qui, sous l'autorité d'un chef (le représentant d'une brutale religiosité), vont se permettre la moindre exaction pour leur seul plaisir cupide, afin de goûter à un pouvoir de maître éphémère, le temps d'une tuerie, juste le temps de disparaître, le temps d'un achèvement... le temps d'oublier de foutre la paix aux gens qu'ils embêtent, au bout, une supplique...

De vains propos, de vains mots et des gestes pas beaux. Une vérité leur pend au nez, ce sont eux, les authentiques salops ! Les empêcheurs de tourner en rond, les houspilleurs, les manants, les jean-foutre tonitruants, l'emmerdante teneur de ce monde où ces êtres vous font périr un peu plus vite ; ils vous harassent le cœur et puis le reste, avec leur ennuyante sollicitude ordurière, avec un dieu obséquieux, un prétexte où on leur dit « tu feras ce que tu veux », la puanteur au creux des yeux. Le dégoût, voilà ! Le dégoût, ils apportent cela. Mais ne te presse pas, à un moment, un vent ostensiblement accomplira toute une razzia d'eux ! Il n'en restera plus rien d'eux, sinon quelques ossements, les leurs, ainsi que leur turban (leurs coiffes enturbannées, casquées ou calotées), la peur (abattue) !

94. *visite à ceux d'en face*

Est-ce un rêve, pour l'agiter autant, il lui semble revivre les jours précédents ?

Après leurs poèmes maudits récités, un des narrateurs lui tendit la main... il en fut certes horrifié, puis inquiet pour sa personne, s'enfuit de l'assemblée sous les huées de la foule ; sous les railleries, l'auditoire s'amusait de lui, d'un rire gras et malsain ; il se promit de ne plus revenir ici tant la raideur des arguments lui paraissait pénible ; il pressentait cette cruauté enfouie en lui, elle sommeillait et ne demandait qu'à l'assaillir, comme elle le fit parfois à ses débuts. Cette compréhension,

de n'être pas forcément mieux qu'eux, l'effrayait et l'attirait en même temps. Il y trouvait de la beauté dans cela, une jouissance archaïque même, plus qu'éprouver de la puissance. La cruauté a ce don de rendre acceptable ce qui ne pourrait l'être ailleurs, la force des habitudes, comme une odeur nauséabonde vous enivrant, à force le corps s'y habitue, il enlève au sens olfactif l'empreinte de cet effluve, pour qu'on ne la reconnaisse plus...

- › Oh assez ! De votre mort vous parlez tout le temps, cela suffit ! il n'apparaît pas du rose dont il conviendrait, votre vision du monde, il vire trop au rouge ; vous posez des ressacs trop près des berges, là où il subsiste trop d'eau, et sans cesse nous asperge ; lave ces taches de sang, ce n'est pas beau, c'est même laid ; voyez cela d'en haut et une perspective, un panorama vous montrera l'ensemble tel qu'il est : un vaste problème que vous devez résorber, sous peine de menaces, celle des ordures, ces meneurs de la porte d'en face, ils vous couperaient bien la gorge et vos membres deviendraient éparées ; c'est qu'ils ont des manières et de l'audace, leur viendrait bien l'idée de vous disjoindre en deux vous aussi, c'est bien dans leurs façons, ces cisaillements frénétiques.

Eh, là aujourd'hui, dans sa fuite, il ne la saisissait que plus intensément, tant elle lui révélait l'horrible vie que mènent ces personnages sans âme ; de tels énergumènes que l'on cite dans les livres d'histoire, qui les font encore vivre, à leur côté ils lui apportaient une ampleur écornée, de nouvelles valeurs à son esprit fragile et influençable, etc., etc.

Dans les rues, fugitivement, très agiles, des gens excités, en révolte contre ces infâmes ordures, distribuaient des tracts remplis d'une prose lyrique à retenir, en criant des slogans d'un renouveau possible ; ce serait une révolution tentant de prendre de court le pouvoir en place. La réplique sera cinglante :

- › Quoi ? Une plèbe anarchiste ? Vite, appelons des casseurs de vitrines, des têtes brûlées, des têtes décérébrées, pour donner un prétexte à notre oppression !

propos dangereux

Les soirs, après cette mascarade que lui offrait son transport ordinaire et lassant, dans son abri désuet, il refaisait le monde à travers des poèmes intransigeants d'une manière désinvolte, des « propos dangereux » ici, très naïvement dits qu'il gueulait avec certaines gens dans les rues.

(il les a conservés comme des notes sur des paperasses, souvent griffonnées à la va-vite, des tracts, des affiches...)

...

(comme des mots épars repris par la foule)

Regards Désolation, Toujours, encore misère, mort, faiblesse, docile, encore, encore, encore encore, mais enfin, ASSEZ ! ASSEZ !
Toujours, misère sur terre, ASSEZ !

...

(il témoigne...)

J'ai vu des cœurs déchirés, s'effondrer dans la nuit, épuisés ! Leurs mains, disparaître sous leurs eaux de larmes et de sueurs, brisées par la faux, libérant ces désespoirs qu'on ne comprend pas, et pire qu'une outre submerge vos pas, et même sous le vent ne s'assèchent pas... À trop les voir, mon cœur n'en pouvait plus. Et quoi faire, quand sous mes yeux, ils passent dans la rue, une loque sur le dos souvent pieds nus ? Dans la rue de mes pensées, ils crèvent à la « faim ! » Vous souvenez-vous enfin de ces temps malins où le froid et la guerre gelaient vos mains, croupies dans un coin de terre à l'abri de l'enfer ? Vous vivez encore parents d'avant-hier et d'hier, témoins rescapés des deux grandes guerres ; car savez-vous, de ces moments de colères, il en reste sur terre, présents à leur manière, et font piteux des sortes de mondes effarés que vous étiez hier sans cesse égarés par une bombe. Ils acceptent encore en criant à la vie dépravée, le fric qui rend fou, comme pour vous, c'est toute une vie : une carotte tendue tout au long de l'existence...

...

(mots épars) Encore ASSEZ ! ASSEZ ! Encore encore salop ordure

sournois malin adroit

...

(... et cela le navre)

J'ai vu des cœurs déchirés, s'effondrer dans la nuit, épuisés ! Qu'on ramasse au matin sans pleurs et sans rien, pour les mettre au tombeau commun où personne ne vient, emmené dans une charrette de sapin, croisant au loin, le carrosse d'un riche assassin, faisant une croix sur son calepin, « encore un de moins à nourrir pour rien », dit-il d'un air serein ce matin... Car ne nous leurrions pas, si nous allons en guerre sur l'ordre d'un de ces malins, c'est pour épuiser les stocks de munitions qu'ils nous ont fait construire à deux mains, et s'enrichir pour demain, heureux du butin gagné dans les ventes d'armes conclues sur nos reins. Incapables de nous unir pour rosser ces coquins, nous les laissons violer nos filles, de peur qu'un de leurs larbins, hommes de loi, agents ou soldats, vienne nous caser les reins plus encore que le travail de demain...

...

(*mots épars*) bête crédule faible cri crédule

...

(cela résonnait comme des slogans révolutionnaires)

Mais quand donc cessera cet affront ?!
Ils savent nous prendre nos révolutions,
l'histoire nous donna cette leçon,
car nous criions de rage sans trop d'unions...

Mais nous sommes toujours les plus nombreux,
gens de partout, d'errance et d'ailleurs...
Ils sont peureux quand en colère nous marchons vers eux,
ils s'arment en persuadant certains d'entre nous,
parties de nous, ils jettent à nos trousses la garde,
la police et les militrâtres à leur solde,
en nous traitant de « peuple », en désordre et fous,
quand en colère nous marchons vers eux...

...

(un slogan mainte fois répété)

**Révolte Révolte Révolte Révolte
Révolte Révolte Révolte !**

...

(un tract)

Ne soyons plus ce peuple de moutons teigneux
sans armes ! Prenons le pouvoir à ces fous merdeux,
marchons en paix vers le palais du roi président
proclamons la fin d'une république...

Révolution Révolution Révolution !

... de toutes les républiques et des monarchiques,
ne soyons plus « peuple ! », mais « homme ! » à part entière,
décentralisons tout ce que l'ancien pouvoir hier
avait édifié à sa solde pour mieux imposer sa dictature...

Édifions le monde libertaire et de ces armes et armures,
faisons-en l'espoir pacifique des générations futures,
refusez d'assembler les armes vendues aux pays affamés,
enfin quoi, soyez « déserteur ! » avant la prochaine
GUERRE à déclarer
qui viendra bien tôt ou tard

(une annotation de lui)

- › Il y a tant (il n'y a pas tant) d'années, notre pays s'est vu mourir,
voulez-vous y revenir à ces ans que je trouve à vomir, je dis cela sans
rire, comme vous, j'ai hâte d'en finir il faut nous unir ! En finir
n'est pas attendre, attendre qu'on vienne nous pendre !...

...

(des slogans à l'affiche)

Révolutionnaire
VIVA VIVA HOURRA HOURRA
Meneur Erreur Malheur Frayeur Emmerdeur de bon cœur
RÉVOLTE

Révolution Révolution Révolution Révolution Révolution Révolution...

...

(un rêve entre humains, paroles d'un gamin)

Bien sage, aux portes du palais président, le roi voit son peuple de naguère entrer en chantant un air de Liberté, venant lui dire : « juge-toi ! car les sages ne jugent pas », le roi en sera humilié et peut-être trop atteint de ne pas être jugé comme auparavant on jugeait les assassins, il voudra se suicider, entraînant à sa suite toute la clique qui formait son assemblée ou pire, il voudra se faire pardonner, même encore, accepter de nous suivre d'emblée... Ainsi les hommes nouveaux n'auront pas à salir leurs mains, le monde sera utopique et les problèmes deviendront authentiques, c'est-à-dire nécessaires à l'évolution naturelle enfin ! Les sites inhumains seront détruits, laissant place aux jardins, aux herbes, aux arbres, aux oiseaux qui nous font tant sourire et nous aident à vivre. Enfin, quoi ? Ce qui sera décidé ! Je n'ai pas à imposer mes idées ici ! L'essentiel est de secourir ce qui encore peut être secouru, l'essentiel est de subsister... Le désordre instauré par le fric des malins ne pourra que mourir, le monde ne sera pas forcément merveilleux, seulement il aura un visage plus humain... C'est déjà un premier pas vers le monde de demain...

(mots épars)

Rêve ? Sagesse ? Avenir utopie ! naïve naïf ?
Survivre unique solution ou périr mourir ?

... et puis des pleurs, aussi...

...

« l'homme est comme une torpille,
aux aguets,
il s'évade en faisant pssich...
puis retombe en faisant boum !
c'est ainsi qu'on le reconnaît. »

95. *tuer par principe* **

on ne devrait pas
donner d'armes
aux gens qui s'ennuient

« Comment en arrive-t-on à ce que l'on tue, si ce n'est pas pour se nourrir, si ce n'est pas pour se défendre ? Pire, tuer pour se venger ou par jalousie, par défiance ; ou plus infamant, par désœuvrement, parce que l'on s'ennuie, par envie d'une action, puisque c'est facile, je tus pour quelle raison déjà ? Serait-ce que je ne sais pas faire autrement ? »

Un jour, on lui tend un fusil : « va donc à la chasse, et rapporte-nous un peu de ce que tu veux, à mettre dans ta besace. »

- › Je suis obligé d'emporter ce... machin ?
- › Oui ! Tu dois l'utiliser et tirer !
- › Sur quoi dois-je tirer ?
- › Sur tout ce qui bouge et vit !
- › Vous y compris ?

(il tente une ironie, un peu d'humour)

- › Non !

(Son sourire crispé masque à peine un commencement d'énervement)

- › C'est vague, dites-m'en plus...
- › Va !

D'un doigt, frôle une arme
et la fait dériver en dehors du corps
pour qu'elle le lâche...

- › Ah ! Tiens donc ? Il faut que je tue autre que moi, un animal à deux, trois, quatre et plus de pattes, un échassier, un qui vole et qui m'épate !
- › Est-ce bien mon affaire, je reste dans un grand ennui, tirer n'est pas ma manière ; pour quelle raison ai-je dû me taire ?
- › C'était dans une savane d'un pays très humide et au chaud de hautes herbes me masquaient d'éventuelles furies, et ne distin-

guaient que la cime des arbres et tous les volatiles qui y séjournaient ; j'ai vu sur une branche un peu désolée, un grand ibis perché, nonchalant me regarda lui tirer dessus, pour rien ; qu'aurais-je à y gagner, d'un échassier mort ? La bêtise planait sur moi ce jour-là ; je ne l'ai pas atteint, et c'était tant mieux ; pas une seule autre fois, je n'appuyai sur la gâchette ; pourquoi donc ai-je accepté de prendre ce fusil, par désœuvrement, je suppose...

- › On ne devrait pas donner des armes aux gens, pendant leur ennui, cela ajoute trop de morts à la cacophonie de la vie.

vivre de la chasse...

Ah, ceux-là qui font pan pan !

- › Vous cherchez qui ?
- › Oh ! Je cherche des humains archaïques, habillés de kaki avec des vestes fluorescentes orangées souvent, et ils sont équipés de bâtons métalliques qui font « pan ! pan ! »
- › Ah ! Ceux-là ?
- › Oui ! Ceux-là
- › Ah ! j'en ai point vu ici... Ils sont plus loin les « pan ! pan ! » je les entends au loin...
- › Ah ! Merci...

Attention ! aujourd'hui, l'on tue un peu plus que d'habitude, la bête qu'on a laissée au fond des bois. Oui, sachez-le, ces animaux-là qu'on laissa là comme autrefois pour qu'on les achève dans nos rituels de chasse, et pour éviter toutes les paperasses (pensez donc) s'il fallait légitimer sur tant de bêtes en face...

- › Un autre jour, un curieux volatile me répondit à propos de ce que je vous dis. Il n'était pas poli...
- › « Ça les agace, les hommes, quand... quand je leur réponds, ils n'aiment pas ça ! Ils aiment que l'on courbe l'échine. Décidément... décidément, nous ne voyagerons pas ensemble jusqu'au bout des ans ; ça les agace que je les encombre de mes répliques, quand ils médisent de moi, ils n'aiment pas que je leur réponde,

que je leur réplique, ils n'aiment pas qu'on leur tienne tête, ils ont leur fierté, et encore de plus se renfrognent si vous n'êtes pas humains ; si vous leur tenez tête, ils s'en offusquent et vous abattent nonchalamment, d'un coup d'obus ou de fusil ; cela dépend de celui qui... réplique ! (riposte) »

(paroles en marchant)

(paroles en marchant : ceux qui l'interrogent ne sont pas audibles, il discuterait avec les occupants de lui et ceux de la forêt, on n'entend pas les questions ; à le voir ainsi palabrer, il semblerait discuter tout seul, alors la méprise est facile, la plupart des hommes ignorent l'existence de leurs habitants familiers [de vulgaires procaryotes diront les méditants]...)

- › Oh ! De la chasse, cela dépend où vous vous trouvez, il est certain dans une société modernisée comme celle où je sévis, elle relève plus de l'instinct grégaire qui tend à se pérenniser. Dans les sociétés plus précaires, n'ayant pas cette modernité des biens accaparés (d'une technologie matérielle complexe et coûteuse), la chasse est plus volontaire, plus nécessaire, un moyen de survie encore, mais chez nous, on peut s'en passer allègrement. À moins que nous retournions aux époques anciennes dans des précarités identiques, là la chasse comme la braconne, s'avéreront nécessaires. Je me souviens de vieux oncles de la famille, effectuant ces braconnages réguliers de la chasse ou de la pêche, ayant une vie très modeste, il s'occupait à de telles tâches, pour survivre tout simplement. Aujourd'hui, je n'ai pas à m'occuper de tels soucis pour ma survie, la nourriture, elle m'est fournie par les cultures environnantes suffisamment abondantes, à des prix dérisoires souvent, au détriment de la qualité des aliments, évidemment ! Eh, cette abondance m'évite bien des tracas ; ce n'est pas pareil partout, il est des peuplades isolées qui vivent encore de la chasse et de la cueillette. Ils sont rares, ceux-là, ils se portent ma foi très bien d'après ce qu'on me dit d'eux, en accord avec la nature, semble-t-il, sans outrepasser plus que ses biens ; ils se déplacent sans autre forme de procès, au rythme des saisons, sans se soucier d'une vie prétendument meilleure, que leur apporterait un visionnage le soir, auprès des télé-

viseurs, ces actualités déprimantes (ou abêtissantes), ou de guerres environnantes, celles des mœurs politiquent souvent bien désolantes, de potentats locaux ayant accaparé eux aussi un pouvoir, usurpé souvent, à travers des tricheries, c'est coutumier ! Le chasseur-cueilleur n'est pas forcément l'idéal, mais cette vie précaire est une subsistance comme une autre ; sont-ils malheureux, ceux-là ? Je n'en ai pas l'impression ?

- › La modernité et ses cités, remplies d'immeubles toujours plus hauts, n'apportent pas (forcément) un quelconque bonheur supplémentaire à ceux qui y vivent ; regardez donc, vous avez une construction, des édifices sociaux, des administrations, une bureaucratie, d'une organisation comme l'on dit, pyramidale, où celui qui dirige est tout en haut, et ceux qui le subissent sont tout en bas. Eh, tout en bas, ils sont la majorité (les plus nombreux), et tout en haut, il en reste quelques-uns, ces derniers tentent de dominer (le peuple, la foule) ; ils se renversent successivement les uns derrière les autres ; un potentat remplaçant un autre potentat dans une logique dépassée, qui finira bien un jour, tôt ou tard, quand l'ego de chacun (*me dit le papillon blanc qui m'accompagne...*), quand l'ego de chacun se sera amenuisé dans un comportement plus mesuré (on peut toujours rêver) ? Voilà ! la façon dont on pourrait voir les choses...

... *et de dictatures*

(pendant le silence, les questions sont inaudibles)

- › Ah ! vous me posez un tas de questions, alors je vous réponds ! Ensuite, vous me critiquez, vous dites, « mais c'est plus subtil que ça ! » Bien entendu, il y a tellement de variations. Il y a, en toutes choses, des aspects heureux mêlés à des aspects malheureux et il importe à chacun de savoir faire le tri. L'important réside justement dans l'apprentissage de ce tri, d'y trouver la juste part qui vous est plus aisée, à préserver pour votre survie. Car dans tous les cas, chacun tente de survivre, même le potentat, le dictateur potentiel n'agit que pour sa survie, il n'arrive pas à concevoir que celle-ci pourrait s'accomplir en dehors de sa répression obnubilée et persistante. Il ne conçoit pas le monde d'une autre manière, il veut domi-

ner, pour ne pas être écrasé, mais ce qu'il n'a pas compris, s'il écrasa jadis des rivaux pour prendre le pouvoir, il provoqua des ressentis opposés au sien, des vengeances inévitables ; peut-être n'aurait-il pas dû conquérir le pouvoir, pour s'en trouver mieux ?

- › De vouloir se prendre pour un dieu ou de le faire croire, participe au même mécanisme, celui d'un être, quel qu'il fût dans l'histoire, qui a compris cette faille dans le mécanisme qui organise les communautés humaines ; il a cru y trouver une aubaine, celle de dominer et de se prendre un temps pour un dieu ; mais on ne se prend pour dieu qu'un temps, justement, cela ne dure pas éternellement. Regarder pour les dictateurs déchus, comment on les exécuta ; si ceux-là ont les abats, ils s'aperçoivent (avant de mourir) que peut-être ils n'auraient pas dû... Si c'est un de vos semblables qui vous abat, la vie finira de toute façon par faire le ménage, c'est la moindre des justices, qu'elle ne permette pas à une existence de perdurer plus qu'il n'est nécessaire ; même si certains veulent absolument prolonger leur propre existence, par peur de quoi, mourir, perdre quoi ? La vie ? Mais, tout le pouvoir que lui donnait cette vie, ce sont des illusions, celles d'être à l'esprit pauvre (de cœur et d'âme) ; et l'on sait où nous mène ce genre de comportement, vers des déclins, des extinctions d'espèces inadaptées car régissant leur propre comportement selon des règles n'ayant pas d'avenir, la vie nous a montré maintes fois que ce genre d'organisation ne peut pas être pérenne, car elle ne tient pas compte du milieu, de l'évolution des choses, alors qu'il convient d'évoluer et de suivre le mouvement, c'est pourtant simple. C'est ça que n'ont pas compris ses petits dictateurs, quels qu'ils fussent, d'ailleurs ; la dictature est la répétition d'un comportement vieux (ancien), depuis longtemps, depuis que les colonies humaines se sont agrandies, il en est toujours un certain nombre à vouloir dominer, mais cela ne durera qu'un temps...

(paroles en marchant)

*c'est fragile une vie ! ****

- › Aujourd'hui, j'ai écrasé par mégarde une fourmi, pendant que je préparais mon diner, est-ce...
- › Pendant que j'épluchais cette pomme, elle est sortie d'un petit trou, elle mangeait, elle la mangeait la pomme, c'était son fruit qu'elle avait choisi...
- › C'est fragile une vie !
- › Quand j'ai ouvert la porte, j'ai vu derrière le rideau, un petit papillon de nuit, attendre la nuit, attendre le soir, posé contre le mur, ne faisait aucun mouvement pour qu'on ne le voie, on ne le repère pas. J'aurais pu, d'un doigt, l'écraser, je ne l'ai pas fait, je n'en avais pas envie...
- › Oui, c'est fragile une vie !
- › Hier encore, une abeille est rentrée dans la maison, elle tournoyait autour des aliments que je préparais, cela sentait bon, je l'écartais d'un geste, elle revenait, puis voyant bien qu'elle gênait, je réussis à ouvrir la fenêtre au-dessus de l'évier, pour qu'elle s'en aille. Elle a compris, je l'ai poussée un peu et elle est partie par la fenêtre ouverte.
- › Oui, c'est fragile une vie !
- › L'autre jour, encore, me souvient à un moment, trébuché sur un être que l'on avait rudoyé... voyez bien, qu'on avait battu, il était amoché, un œil fermé, il ne râlait plus, son mal était parti, il devait se soigner.
- › Oui, c'est fragile une vie !
- › Et que devrais-je dire pour moi-même, cesser de souffrir, de toutes les sortes de souffrances, c'est un désir aussi. Et puis encore d'autres jours où avec précautions, je marchais dans les chemins, dans la forêt, sur quelques plantes qui se pliaient sous mon passage, je m'excusais pour ne pas trop les ennuyer, m'écartais parfois ; je pris conscience qu'il était nécessaire d'avoir cette patience, cette attention à l'autre, différent de soi, il subsiste comme moi sur cette terre ; pourquoi devrais-je l'abattre, le couper, le détruire systématiquement ?

quement, un petit effort à faire sur soi...

- › Oui, c'est fragile une vie !
- › Il prend au minéral, quelques nutriments qu'il nous donne, l'arbre, de son fruit, et autour de celui-ci tout le jour à cette saison, je ramasse quelques pommes tombées pour en faire quelques compotes que je donnerai à qui en voudrait bien... Même ce fruit tombé par terre, devrais-je le prendre délicatement, déjà, il se trouvait occupé par quelques becquetés d'oiseaux juste avant mon arrivée, des fourmis, quelques guêpes au-dedans, un ver aussi, parce qu'il la fit tomber cette pomme. Comment faire si je la prends qu'il reste encore de quoi me nourrir au-dedans, j'en écarte l'abeille, la fourmi, le ver, l'oiseau, cette pomme prise sans partage.
- › Oui, c'est fragile une vie !
- › Et à cause de cela, nous devons apprendre cette délicatesse offerte à l'esprit, un partage de ce qui nous la donne cette vie, justement ; partager avec quelques altérités le monde tel qu'il est et faire, avec eux, négocier une paix !
- › Alors oui, la fragilité de cette vie, ce que l'on pourrait y puiser, c'est aussi une force, cette force qu'elle nous donne à régurgiter ce verbiage nouveau ou non, il vient au-dedans de soi et on le crache là dans une sonorité de la voix...
- › C'est fragile une vie ! Pourquoi faut-il que j'écrase cette araignée ? Et je vois qu'elles sont partout ?
- › C'est fragile une vie !

(poursuivre sur la vulnérabilité des extrémistes de tous bords...)

- › Ça fait n'importe quoi aussi, une vie !
- › Regardez ce soldat tirer à vue sur un ennemi. En face, on canarde avec les mêmes arguments ; tout cela à cause de quelques imbéciles usant d'un pouvoir méprisant, pour des chamailleries vaines, ils réussirent à corrompre le pauvre bougre au fond de sa tranchée, à l'illusionner d'une victoire s'il tuait l'ennemi présumé, « en face ! »
- › Qui le dira encore, « c'est fragile une vie ! »

- › Dans les sols, le vermisseau endure tant bien que mal, se résigne à supporter bombes, mines et fracas, nous le rend en mille morceaux.
- › Alors, oui, de la fragilité d'une vie !
- › Même dans les décombres, elle s'égrène et laisse pousser, toujours à la fin des combats orduriers, quelques fleurs pour parsemer vos champs d'horreur et les tombes de vos soldats !
- › Finalement, ce n'est pas si fragile, une vie ! Puisque après, toujours, elle renaît de quelques fruits...
- › Que l'on t'abatte un jour, découpe et mange, détruis toujours, demain tu renaîtras autrement, sans ce souvenir immédiat de ce que tu fus auparavant ; à travers quoi : une éclosion imprévue, avec au fond de toi la petite logique, le mécanisme, la génétique, ce par quoi tu t'animes, vis, crois, régresses, meurt et renaît comme une proie offerte aux autres, ceux qui te broieront ; oh, eux-mêmes seront broyés à leur tour, n'ayez crainte dans ce partage-là, c'est à chacun son tour...
- › Fragilité toute relative de la vie... qui pour survivre, ne cesse de renaître incessamment... en croquant son prochain (lointain parent de la nuit des temps), par dédain...

(paroles du soir)

...

Sujets similaires ou récits annexes, lire :

—> 3. « singes savants », philosophia vitae

...

méthode pour tuer la mouche

- › Modalités pour tuer la mouche : prenez un être multicellulaire d'une forme plus protubérante que celle-ci ; un deux-pattes (par exemple), comme l'on dit par ici ; c'est-à-dire muni de membres inférieures longilignes qui lui permettent une avancée conséquente et des membres supérieurs permettant une agilité à manier un instrument que l'on appelle communément « tapette ». Concevez l'instrument en question si vous souhaitez le fabriquer vous-même, de manière qu'il conserve en son extrémité une forme aplatie, ajourée

de quelques trous et permettant à travers un maniement adroit et conséquent un aplatissement de la mouche, sur une surface plane par exemple, ou toute, euh... surface où celle-ci sévirait... plate de préférence, non pas la mouche, mais la surface (pour un écrasement optimum de cette chose faisant bzzz).

96. *l'art de tout haïr*

détestation humaine

De la détestation humaine et dans tous ses états, je vous parle de ce sentiment très inné chez nous : l'art de tout haïr, maudire n'importe qui, comme n'importe quoi, même le plus innocent, les vomir aussi. Il en est toujours un qui va « détester » plus que les autres et c'est lui que l'on fera « roi ? »

(Ironie) Pourrait-on : « ne pas aimer » simplement, ne pas partager sans tout saccager ; dans des goûts opposés, si aucun penchant pour ceux des autres ne vous convient, ne pas en fabriquer tout un drame ; avoir le sentiment non exacerbé tout le temps, le tant, le taon, le ton, le thon... varié n'est pas si mal ?

Il ajoute à ses réflexions ce souvenir d'une femme, qui pour qu'elle puisse s'éprendre, le pousse à aller batailler avec des mots contre des avis contraires qu'elle ne partageait pas, elle voulait qu'ils les combattent ! Lui déjà, éprouvait une fatigue, pour ces affrontements qu'il estimait inutiles ; « que l'on s'échine à construire plutôt que vaincre à tout prix, convaincre malgré les cris ! » Oui, entre ces deux-là, on y trouve un mot, qui sera « le con ! » de l'autre ? De cette situation malsaine, ils n'en retirent que cela !

Cet homme qui crie
qui ment qui pleure
et qui bois...

Il n'accepte pas l'erreur, la faille !

il n'accepte pas autre que sa pensée, un chou est un chou

c'est un rôle, c'est un mâle

criard, aux abois, le client est roi !

Je n'accepte pas que l'on souille cette loi, il hausse la voix, monte le ton

le thon au naturel perlimpinpin et ribambelle
la voix forte se veut autoritaire cet homme qui crie
qui ment qui pleure
il n'accepte pas l'erreur, la faille il vit d'absolu
d'absolument impérativement comme il faut, ce doit être fait
il vit la guerre, sa menace, être le chef
c'est ainsi, fait ceci, je le veux !
Stop ! c'est tout, un verre d'alcool sur la table.

détestation de l'autre

› débat sur le sujet !

De la détestation ~~du corps~~ de la parole de l'autre et des ~~embrassades~~
engueulades à tout-va !

Étonnez-vous d'entendre partout dorénavant ceux-là qui braillaient hier dans la rue, les fous, les alcooliques, les dérangés de tout, leur parano, leur éthique aucunement révélée ; maintenant, leurs cris résonnent sur tous les réseaux de la planète, leur voie s'est agrandie, ils médisent, bafouent, ils mélangent les pistes, mêlant leurs dépits aux paroles sensées de ceux qui voudraient bien que l'on discute en paix ; désormais, on ne peut plus les distancer ni les distinguer sans une recherche de leur arrière-pensée : semble-t-il injuste, ou opportuniste, mentent-ils ? Ils embrouillent jusqu'à la cacophonie des foules des embrigadements déments, ils volent notre temps, et l'on en perd inutilement, à les déjouer, à les prendre sur le fait, c'est fatigant, c'est épuisant ! Quand cette forme de désespoir aboie une manière d'exister ou d'expulser sa frayeur de vivre, laisse une trace, peu importe sa réalité, sa justesse, même si c'est faux ; parfois, ils touchent de près une vérité, pendant un impondérable instant, en voulant dire un mensonge par moments, l'on prononce une évidence aussi à contrecœur, on tient là un vague charbon ardent, sur qui vais-je le lancer comme ça pour m'amuser ? C'est si facile de dire n'importe quoi, de déraisonner, d'user de ce mécanisme primaire, de ne plus penser, trop de fatigue à l'énoncer ; ça, réfléchir jamais je ne fais, mais pourquoi donc concevrais-je une élégance ; la méchanceté, quand elle apparaît gratuite c'est si simple, on peut devenir une célébrité, à force de talent dans cette mé-

diocrité. Comment pouvez-vous avancer avec cette vie qui expérimente tout ; on doit composer avec, c'est tout !

Et ce fut toujours une guerre
où le sang coule dès l'entrevue
toujours la transe des rites qui puent
le temps était notre affaire
toi qui bosses sur la carcasse
les parements sur ta colère
trahissent où tu es passé
à défaut d'une pitié.

spirale

- › Imaginez cette montée possible vers un crime inexorable, à force d'une exaspération, les imprévus d'une journée maudite. Cela commença par le chassé-croisé d'une mouche désagréable, le matin à l'ouverture des portes et des fenêtres pour l'aérage des dedans, elle put s'enfuir à force d'être poursuivie, puis ce fut le bruit des tontes herbeuses si déplorées et accomplies par le genre humain en quête d'un herbage ras (le fameux gazon des logis entretenus), la tonte assidue du voisin tondant son gazon assidument.
- › Autre chant abominable, le cri du machin à appeler les gens de loin (*machine téléphoneuse pour transporter sa voix à distance... faisant anciennement « dring dring ! »*), celui-là sonne pour vous vendre un délice de la bêtise, des assurances pour vos vies dont vous vous balancez complètement ; et puis « rien à foutre » de la durée exceptionnelle de cette promotion !
- › Ajoutez-y la pénible invasion, dans vos messageries électronisées, de courriels désireux de vous fournir des opportunités commerciales dérisoires et inutiles, déjà là, vous voudriez bien que cela cesse !
- › Mais la montée de l'ulcère fatidique n'a pas encore atteint son paroxysme, vous vous trouvez bien patient tout de même ; c'est à ce moment qu'on vous accoste inopinément pour un paraphe sur le tract d'une revendication dont vous méconnaissez tout, vous dites « je ne signe jamais dans l'ignorance ! » Vous provoquez la désolation de votre interlocuteur pressé, vous, vous êtes apaisé, vous sou-

haitez prendre votre temps, la journée s'annonçait belle ! Puis votre voisin, celui qui rase les herbes, a fini sa tâche, et dépose ses coupures de plantes près de votre fenêtre là où cela ne le gêne guère, la raison ne sévit pas dans son esprit, il brûle aussitôt sa tonte, et pour vous enfumer un vent vicieux s'amène, c'est voulu, s'en mêle et s'envoie chez vous et vous parfume insidieusement. Jusque-là, tout irait encore bien, si ce n'est une panne de courant électrique qui immobilise tous vos travaux électronisés où séjourne nécessairement l'outil de votre fabrique, ce robote ordonnateur, il réclame son lot d'énergie, etc., etc.

- › Au bout de ce jour-là, le dernier qui vous interpelle, quel qu'il soit, si sa demande vous importune autant, c'est qu'il risque de devenir la victime d'un plus que probable meurtre ; un martyr imprévu et malchanceux, à l'inverse de cette mouche du matin qui en réchappa. En cause, toute cette technologie invasive qui vous délesté à chaque fois d'un peu de votre liberté chérie. La recherche du silence représente un idéal à atteindre, le détachement et les déserts un repos pour votre âme, une pratique dorénavant nécessaire pour éviter quelques vents de folie passagère !
- › D'ailleurs, toute la question de ces propos réside dans l'apport d'un peu plus de nuances, dans ses élaborations ; avec l'âge, cela viendra !

...

(petite pause)

Les mains noires toutes raides du boulot,
qu'on nettoie avec de l'eau un soir,
pour se changer et se rendre beau ;
les mains roides tenant des grelots !

téloche

- › Oh ! Je sais bien, on préfère regarder à la télوحة un vilain gangster assassiner un gentil monsieur, une gentille madame, quitte à voir l'inverse peut-être, le gentil tuer un méchant, peu importe, c'est cela qui devient décevant... on s'habitue !

cet enfant qui braille

- › C'est comme cet enfant qui braille, ce petit être en devenir d'une humanité qu'il ne représente pas encore tout à fait, en raison de son langage composé que de cris ; il éructe pour exprimer ce qu'il ressent à sa manière, il ne sait pas y mettre des mots, rendre cela intelligible, dire là où il a mal... Et que ceux qui l'entendent n'étant pas son géniteur, restes incommodés de pareils hurlements, il voudrait l'étouffer, ne pas y prêter attention ; oublier son animalité à défaut d'un attendrissement, si cher à nos mères, cet ébahissement si facile d'un instinct salubre, un apaisement sur notre terre...

trouver sa place

- › J'ai croisé des gens qui vous jalousaient en feignant une indifférence, jamais un soutien, un encouragement, seulement une indifférence, un ennui sans importance ; une jalousie comme une déficience ne fait pas ton « Grand » ici, ton sérieux, ta romance, ta poésie, ça suffit, elle nous emmerde ! Nous, on veut des jeux de balles, des cinémas de mascarade ou des gestes qui tuent, vois-tu ? Nous sommes d'une autre vertu que la tienne, alors fils tout doux, si tu veux vivre auprès de nous !

remémorance

- › J'ai vu des corps brisés sous le joug de la contrainte...
- › s'éterniser en mille morceaux, voulant resurgir...
- › Eh, des bras tendus comme une plainte (long silence)... Cette mémoire, elle ne veut pas se déverser, elle ne me rappelle plus rien, ça y est d'un seul coup, j'ai tout oublié, que voulais-je dire, ce qui me venait, ce ne fut qu'une courte phrase entendue jadis, peut-être ? Il faudra que je recherche ce que cela pouvait bien vouloir dire « sous le joug de la contrainte », si je ne me trompe pas, de corps brisés... à quoi veut-on m'associer sans que je le sache ? C'est comme une pâleur qui se cache, tout ça, tout ça pour rien ? Oh ! Peut-être pas, on n'en sait rien...

(parole du matin)

97. *boum ! et puis après ?*

joujou avec les bombes atomiques

Faut pas faire joujou avec les bombes atomiques !

Malgré ce qu'on peut leur dire, ils n'écoutent pas, faut pas faire joujou avec les bombes atomiques ça donne la colique ça rend excentrique et puis ça pique ! ça donne des tiques...

- › Mais non ! ne l'écoutez pas, il dit des n'importe quoi, une bombe c'est méchant ça tue les gens ça a du tranchant ça se prend avec des gants avec soin et puis on laisse tomber et puis on attend et puis ça fait boum ! et tout est détruit... la bombe c'est méchant !
- › Cet abruti prétend que je dis des n'importe quoi, mais il se prend pour le roi ! Ses arguments n'ont pas de poids, écoutez-moi plutôt ; c'est moi le héros qui sait ce qu'il faut : la bombe, d'abord, c'est gros, ça sert à tuer les salops, ça n'a qu'un argument « tais-toi ou j'éclate ! » et cela fait réfléchir devant...
- › Et des fois que ça rate ? ! L'argument ? Oui l'argument, justement là ! Hein ah j'veus tiens là hein...
- › Y'aurait comme un défaut à ce moment-là et d'la force de dissuasion, y'en aura plus, y'faudra r'prendre le sac des combats se battre comme autrefois si nous sommes encore là en avant ! pour une nouvelle fois...
- › Mais y'en aura bien une qui ira en l'air, pour faire pif paf r'tomber par terre... hé hé
- › Dans les ménages y'a des ravages du genre commérages... Des fois qu'elle pète quand même ! C'est lourd ces engins-là, ça s'manie pas comme les lois, on leur fait pas dire c'qu'on veut, ça n'a qu'une idée c'truc-là, c'est boum ! Voilà...
- › Allons, messieurs, du calme ! Comment pouvez-vous imaginer un seul instant qu'on la fasse tomber, soyons raisonnables, dans nos arguments, l'homme a toujours voulu la paix, seulement voilà, il n'a jamais été d'accord sur le choix d'une paix du moins, la paix des autres gênait à certains d'où les bombes pour changer la paix à tour de main...

- › Aujourd'hui, dieu nous garde, les paix sont à armes égales entre les uns et les autres.
- › Et puis enfin quoi, la bombe, si grand puisse être son H raisonne l'esprit et lui dit de prendre bien garde contre l'ennemi, l'ampleur des dégâts envisagés par la bombe donne à réfléchir, c'est bien ce que nous faisons, nous faisons attention, voilà tout, tout est dit !

(d'ailleurs le H c'est du passé, on y a mis des variantes bombesques, de souffles puissants, de rayons sans souffle puissant, de brillants éblouissants, d'un feu croustillant, toujours plus puissant le terme oh ! Nucléaireux !)

- › Oui, mais !...
- › Ah bien sûr, avec des « oui mais », on peut en dire et redire des choses. Il ne faut s'en tenir qu'à une seule chose et c'est bien la chose que je viens de vous exprimer, voilà, c'est terminé...
- › Oui, mais !
- › Ah non !!
- › Laissez-moi parler enfin !!! Mais voyons, enfin quoi... des fois que... on ne sait jamais y'en a tellement qu'il faudra bien qu'ça tombe un jour ou deux...
- › Pourquoi deux ?
- › J'en sais rien ! Y'en a tellement... Dis, tu sais toi là-haut ?
- › Alors, ils tournent tous leur regard vers le ciel, le regard interrogateur, le regard appuyé sur un détonateur...

Moralité ?

Bref, les mots servent à exprimer un peu toutes sortes de choses, n'importe quoi, et ce que l'on veut bien leur faire dire par dessus ce que l'on voudrait bien taire : le bruit de la chute !...

...

théories du râlement

Adeptes de toutes théories pouvant lui offrir un prétexte de râler devant une assemblée, ses idées de devenir dictateur devenant comme une sombre idée non encore dévoilée, il aimait élaborer ce genre d'argu-

mentation au résonnement simpliste et flou à la fois, et les expérimen-
ter devant un public, pour voir comment ça fait encore une fois :

- › Peut-être, pour les mâles, au lieu qu'ils nous pondent des armes ou fomentent les guerres, favoriser une éducation vers des parcours artistiques, mêlant l'esprit, l'invention, l'intuition (de la cuisse légère), l'imaginaire dès l'enfance, acquérir cela à la place de ces jeux de combat sans avenir sinon la gloriole qui les agite ; montrez-leur l'existence de compétitions sereines à éliminer des problèmes, ce qui nous unirait tous si c'était avec des solutions compatibles entre tous, comme découvrir et apprendre de la nature, résorber nos carences dans ce monde, puis défaire les dictatures, résoudre l'un ne va pas sans résoudre l'autre ; une oppression te donne une famine, qu'elle provoque celle-ci ou permette qu'on se nourrisse à satiété, c'est en fonction de l'humeur ou de la folie du despote ; si j'enlève la tyrannie ici, tournerons-nous d'instinct vers une évolution qui nous apporterait des changements, eh bien ! pas forcément, non ? On rend les peuples volontairement stupides pour qu'ils élisent ou sollicitent toujours des arrivistes, quel qu'il soit, dans n'importe quel pays où qu'il soit ; cette situation s'est plus ou moins développée selon les traditions locales, ainsi que l'on autorise ou pas une dictature plus qu'une autre, s'ils ne peuvent tyranniser vraiment, ils seront au mieux, corrompus ; ces schémas apparaissent identiques partout, alors, qui nous apprendra dès l'enfance de nouvelles manières à mener sur le long terme, pour apporter une solution à force à force à force...

Secouez... secouez-moi !

Lâche ton arme...

des mains...

98. *histoire de l'homme sans combat*

rencontre

C'est l'histoire de cet homme avec qui aucun combat ne se peut, d'ailleurs il clame « plutôt mourir que me battre ! », puis ajoute à l'attention de ceux qui l'écoutent :

- › Ma réussite sera de ne pas vous avoir affronté et d'avoir résisté à cette pulsion mortifère, celle dont vous ne sùtes vous défaire ; et puis de toute façon puisque l'on meurt un jour, si pour une victoire facile, un prétexte quelconque, vous me recherchez et me trouvez, vous n'obtiendrez pas ce combat, je le refuserais, ce sera ma fin et puis voilà ; vous l'aurez eu votre victoire ! Mais êtes-vous si sûr d'y avoir triomphé ? Je ne serai qu'un corps rongé puis abattu, qu'une chaire éventrée, mais nul esprit vaincu !

Alors, il leur dira avant de succomber,

- › Vous savez, votre temps à vous aussi est compté, votre entêtement semble tordu, probablement mal fichu ; ne vous en inquiétez pas, la vie aura vite fait d'éteindre en vous ce prince victorieux déjà déchu, observant vos gènes défectueux au dedans de vous, c'est qu'ils l'ont déçue. La vie aura toujours raison de vous !

Secouez... secouez-moi !

Fâche ton âme...

aigrefin...

L'homme sans combat ; pour lui, batailler est une idée dépassée, « élaborons ce pari étonnant ! » dit-il.

Il les refuse tous ; pour lui, il ne s'agit que de vivre et d'affronter l'avenir et non d'aller sans cesse se bagarrer, mais de l'apitoyer, celui qui se déclare un ennemi, puis de le comprendre et de s'en défendre à défaut de s'en éprendre ; guerroyer est une conception démodée, cela vous expose à d'inutiles tracas ; dans tous les cas, conjurez les stupides batailles ; cette mesure se réalise dans l'étude de cela, toutes les manières d'éviter de se battre ; ni vaincre ni affronter frontalement ; seulement détourner, dévier leur regard, afin qu'ils s'en égarent et en oublient ce qui les rend hagards et si vils ; montrez qu'une intelligence n'a pas peur d'eux, qu'elle peut se mouvoir en dehors d'eux, qu'il devienne usuel ce regard qui détonne à défaut de s'en éprendre, d'eux ! Etc., etc.

- › Pour elle, vous apparaissez déjà un rien ringard, la vie vous use, la vie vous abuse ! Il semblerait que certaines guerres sévissent entre des fourmis d'espèces ou de colonies concurrentes, la vie les accable de ces combats pour une survie quelconque, elles en sont au même

point que nous ?

- › Certainement ! Mais elles sont bien petites à côté de nous et leurs accaparements des sols sans commune mesure avec les nôtres, nous faisons cela en grand, sur toute la planète, dorénavant. Elles peuvent bien user de quelques égarements, les conséquences ne sont pas du même ordre !

interrogation

- › Que faisiez-vous au temps chaud, au temps où nous n'étions pas habitués à quelques aspérités du monde qui nous vient ; quelle était donc votre humanité à ce moment qui ne vaut rien ? Avez-vous abrégé tout regard, tout séisme de mots hagards, ne savez-vous pas d'où viennent les agents qui vous arrêterent jadis et vous emprisonnèrent à force d'indices ? À moins que vous auguriez d'un vice, et que moi, venant par là, je tournai (resserrais) la vis (que vous aviez desserrée), ah ! Quel esprit sournois aviez-vous en ces temps-là quand venait l'oiseau tout en bas ?

(parole du soir)

Secouez... secouez-moi !

Cache ton drame...

malin...

99. *début d'une dépravation ?*

Il te parle de sa surprise (méprise), était-il déjà un des leurs ? Invisible, pourtant, il n'était guère, peut-être un dédoublement ?

« J'ai franchi vos lignes barbares, j'ai traversé vos soi-disant alignements faits d'ennemis épars ; j'ai bravé vos dangers et parcouru tout cela, comment se fait-il que personne ne m'ait tué, comme c'est étrange... Et là, vous vous avancez et vous voulez bâtir sur moi un mythe, votre légende, comme un être construit de ces mélanges qui vous indisposent et vous donnent l'idée d'un traître tout trouvé, j'ai traversé vos lignes barbares et personne ne m'a tiré dessus... personne ne m'a transpercé, comme c'est étonnant. »

Secouez... secouez-moi !

Lâche une larme...
enfin...

Dans un havre de paix, entendez la cloche tintidanuler ! tintidanuler ! tintita... tintidanuler ! Entendez la cloche tintinnabuler ! Ah ! j'y arrive ! Dans la paix des barbares, le voilà, à préparer son entrée (intrusion).

Dans un havre de paix... Elle annoncerait bien un drame, si l'on y prend garde ?

corvée, amitiés, détachement et tyrannie

« Les corvées humaines de l'amitié... »

C'est drôle, qu'il s'imaginait ces sentiments-là comme une contrainte, un embarras de plus à porter. Décidément, son détachement, à cause d'une misanthropie malade, le désolidarisait encore plus, y ajoutant même un paravent contre une émotion de trop, à pourvoir à son cerveau déjà trop encombré des idées et des mémoires de son passé. Pourtant tout ne faisait que passer, justement. Le sort capricieux d'un être non satisfait de sa condition, voilà ce qu'il était ! Non, décidément une grande déception l'envahissait comme un fait exprès, pour l'en dissuader de renouer avec des amitiés sur lesquels il avait tracé un trait. Il avait trop changé, de mœurs, de corps et d'esprit. Le temps l'a décharnée un peu, c'est habituel, nous y sommes tous contraints, mais lui, ce fut si soudain, cette avarice du sentiment. Il n'y croyait plus, à ces pleurs attendrissants ni à une émotion à partager pour une meilleure entente. On l'avait trop chahuté, trop abusé de lui, sur ces humeurs-là ; il s'en trouvait trop saturer de ces sentiments-là, oui ! Pourquoi cette tristesse amenée dans sa vie ? Il le disait lui-même de n'avoir pas rencontré *les belles personnes*, celles par qui l'on transcende sa vie. Il n'eut pas cette chance, il le comprit assez vite et c'est bien parce qu'il croisa ce vieil homme, savant à ses heures, un peu fou d'ailleurs, pour l'entendre déverser sa pensée maintes fois éprouvée sur les aléas de la vie, lui dire sans une quelconque ironie :

« Quand je regarde ton sort, il y en a de plus mal loti ; toi au moins tu vis décemment, et ton esprit, ton corps n'ont pas été avilis par

des rapaces, aucune maltraitance sur toi n'a sévi... estime-toi heureux ! Tu vis dans un monde fait pour l'essentiel de malheureux, à cause de quelques oppresseurs, des chanceux approximatifs. Tu n'es pas l'un d'eux ; oh ! ne t'aventure pas dans un flirt auprès d'eux, leurs songes sont contagieux la plupart du temps, tu peux survivre sans ! »

Cette parole eut pour conséquence une tentation de sa part, d'aller voir de plus près de quoi il en retournait auprès des forts en gueule, une envie d'essayer pour voir comment ça fait, une oppression ou deux sur la vie des gens. C'est à cet instant que naquit cette idée sournoise de tenter une tyrannie : devenir un dictateur pour voir comment ça fait, oui ! Sans y croire vraiment, sans aucun plaisir assurément éprouvé, il lui fallait tenter l'expérience, histoire de comprendre un peu mieux ce méandre...

...

Ce récit est relié à d'autres racontements, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 148. idéal onirique, *rencontrer les belles personnes & bonnes ou belles personnes*

...

*qui t'es toi ? ****

- › Eh ! D'abord qui t'es toi ?...
- › Quels sont les titres dont tu peux te prévaloir, pour te permettre de nous faire chier avec ton savoir, qu'est-ce qui atteste que tu as acquis une érudition, quelle est ton histoire ?
- › T'es qui, toi ?... Tu dois prouver qui tu es, ce que tu sais, pour les faire prévaloir, tes acquis, tes savoirs, t'es qui, toi ?...
- › Tu dois prouver qui tu es ! Eh d'abord, quel est ton nom, comment te nommes-tu, dans quelle hiérarchie des hommes es-tu ? Es-tu des hautes castes, des castes moyennes ou les plus basses ? Es-tu un rebut de l'humanité, ou es-tu un de ces élus, encore un de ces sophistes de plus, « qui t'es, toi ? » pour prétendre ce que tu es ?

...

- › À entendre cela, on pourrait bien dire que l'expression « qui t'es »

devient une façon de « haïr », selon que l'on conjugue la chose dans la forme voulue, le haïr, ce diktat que l'on t'impose... Et d'entendre au final, toujours, « qui t'es toi ? », avec une forme de dédain que l'on met au-devant de toi, évidemment ça jette un froid.

- › Oui, comme un sous-entendu, celui qui te parle, d'une voix hypocrite, il parle comme ça à l'autre n'ayant pas la réussite qu'il prétend avoir ; tout homme politique par exemple, ou n'importe quel homme de pouvoir, il dit intrinsèquement en arrière-plan sans le dire ouvertement, « t'es qui toi ? » face à moi, et il grogne, et se prévaut d'une caste au-dessus du lot.
- › Ce sont des manières malheureusement très courantes, dont nous aurons du mal à nous en défaire ; peut-être, un simple « bon sens » voudrait que l'on soit honnête en toutes choses, mais parfois cela est malvenu ; il conviendrait de se protéger, et au bout du compte en venir à dire aussi à l'autre « t'es qui, toi ? » pour se protéger, ne pas montrer une faiblesse, une opportunité à celui d'en face, qui pourrait en user, si tu te montres trop faible ; les hommes sont ainsi rusés !
- › Mais cette ruse-là montre aussi une faiblesse de leurs comportements rudimentaires qui n'a pas évolué d'un pet depuis dix mille ans ! (les Chimpanzés en sont au même point)... La forme de l'arnaque, de la ruse, est devenue plus subtile ; mais au bout du compte, l'on étripé et l'on tue de la même manière, avec des subterfuges, avec les manières archaïques, elles n'ont pas bougé depuis bien longtemps (oh ! proteste si je déraisonne)... Derrière tout cela, nos accaparements réguliers sur toute chose, sur tout être, ces manières dont on dispose, dont on voudrait disposer, du temps des gens et des choses ; ne vous méprenez pas, cela ne montre pas une intelligence supérieure, mais la manifestation d'un instinct quelque peu outrepassé, quelque peu dépassé même, encore mieux, surpassé (stérile et dégénéré)...
- › Oui, il faudra la dépasser, cette tare, avec le temps et quand on ne peut la dépasser, la surmonter, la transgresser... cette situation, vous savez bien ce qui arrive à une espèce, nous l'avons maintes fois dit, eh bien ! elle disparaît ; eh, tout simplement. Il faut changer et va-

rier, si notre comportement ne varie pas, eh, que voulez-vous qu'il adienne de nous, c'est pas très compliqué à comprendre ça ?

...

- › Et puis d'abord, « t'es qui toi ?... » pour me dire tout ça, hein ? D'abord, t'es qui ?
- › Moi ? Oh moi, je ne suis rien... Je n'ai pas de nom !

Alors, on le laissa passer... pour de bon ; rien à opposer à une absence de nom !

(paroles en marchant)

Dire qu'il s'effaçât, pour éviter tout fracas, est un bien grand mot, au regard de tous ces maux laids ou beaux, c'est du pareil au même ; il avait une autre idée, moins aimable, user d'une banale manigance...

100. *devenir un dictateur*

la manigance

Qu'est-ce qui lui prend, il ne manque pas d'air ! Que se passa-t-il au dedans de sa tête, pour sembler ainsi renier tout ce qui la traversa naguère ? À force de trop vouloir essayer, on finit toujours par s'aventurer à un moment ou un autre, dans des errances inaccoutumées ; qu'il s'instruise de cela, certes, il verra bien où cela le mènera... à ses risques et périls... Mais certains le traiteront de « sale rat ! », qu'il ne s'en étonne point !

(Alors, cette discussion s'avère-t-elle sur « écoute » ? Lisez-là avec précautions, et beaucoup de discernement, il se pourrait bien qu'un esprit malin veuille qu'on l'écourte...)

- › Veux-tu que je sois ton dictateur, que je sois ce dictateur aux manières très antiques comme ce le fut avec le julot ?
- › Qui ça, le julot ?
- › Ben, le julot quoi ! Le césarien.
- › Ah ! celui-là.
- › Oui !

(Son interlocuteur surpris par la question lui répond après une courte interrogation avec un ton ironique, il considère cette proposition comme une farce ! comme un jeu, un amusement s'installe...)

- › Oh ! j'accepte bien que tu sois mon dictateur, mais... à condition que je sois un allié, un chef, avec des pouvoirs arrangés avec toi, que je puisse profiter de ta tyrannie, que je n'en sois pas un esclave...
- › Ah, cela va de soi ; j'ai besoin de relations, c'est ça, je dois trouver des alliances ; je devrais aussi berner beaucoup de gens, pour qu'ils puissent croire en moi, ou faire en sorte qu'ils ne puissent croire qu'à moi ; ce « moi » qui m'émeut tant, dirais-je... Moi moi moi ! Le « moi suprême », enfin un truc comme ça...

Il répétait « moi moi moi ! » pour se convaincre lui-même, de quelque chose qu'il n'éprouvait pas vraiment, une sorte d'ego surdimensionné qu'il ne comprenait pas totalement, il ajoutait : « ce n'est qu'une façon d'être pour imposer une vue », montrer qu'il possède une arrogance extravagante. C'était le mécanisme du vivant que celui-ci avait inventé pour qu'un être, sous la forme, d'un charisme quelconque, d'une nouvelle opportunité telle que la force puisse dominer les autres ; c'était ça le processus ! Alors, conscient de cette astuce apportée par la vie, il s'y soumettait et exprimait des arguties correspondantes, comme dans une procédure de mise en œuvre très technocratique ; il ne s'en émouvait pas plus que cela, puisqu'il devait convaincre et vaincre son effrayante timidité dès qu'il devait corrompre et salir autrui, comme de dégrader, trahir et pourfendre un quelconque ennemi ; adversaire d'ailleurs dont il ignorait tous les tenants et aboutissants, ne sachant encore trop ce que cela voulait bien dire au fond de lui. Eh bien oui ! il ne haïssait décidément pas, ce n'était pas sa moindre tare, on lui demandait de maudire une bonne fois pour toutes, comme un pet lâché, cela lui ferait du bien ; eh bien non ! invariablement, cela ne venait pas, il était constipé de cela ; intransigeance de son esprit ou qualité d'une vie qui résolument ne voulait guère ou ne pouvait faire autrement, il s'y résignait à ce sort qui lui était apporté au-dedans d'une main, au bout de son chemin ; ils s'en portaient là, il y allait gaillardement, il verrait bien ! Il expérimentait encore une fois par ces devants-là, d'une quelconque aventure dans les désordres d'un monde, sa villégiature...

- › Tu devras me pousser à « croire » au « moi » de toi ; quel bel ego ?
- › Oui ! comme dans les religions, vous devrez « croire à moi », sinon il vous en cuira !
- › Ah oui, je vois... et tu penses réussir dans ta tâche ?
- › On va essayer... Est-ce une bonne idée ?
- › Ah ! tout dépend de ton talent à dictaturer les foules comme tu l'entends.
- › Oh ! je sais...
- › Tu vas subir bien des épreuves, et beaucoup revendiqueront forcément des désaccords avec tes prétentions, tu risques de rencontrer des oppositions farouches à ta propre vision du monde...
- › Ah non, j'agirai très honnêtement, je poserai la question comme je te la dis à toi : « veux-tu que je sois ton dictateur ? »
- › Tu raconteras ça aux hommes et aux femmes ?
- › Et même aux enfants !
- › Oui, je vois... tu risques de rencontrer beaucoup de déconvenues tout de même... et des rires au début.
- › Ah, tout dépend de l'intérêt qu'ils en trouveront...
- › Tu devras faire en sorte que tes arguments ne puissent pas être contestés, sinon, à quoi bon dictaturer ?
- › C'est ça ! Tout est dans le verbe « astreindre ! », est-ce le bon argument ?
- › Peut-être bien, mais à un moment inévitable, ta dictature devra contraindre certaines personnes, pour les obliger à travailler pour toi, selon tes règles.
- › Oui, c'est bien là le problème... le travail... mais devons-nous travailler ?
- › C'est une dictature de la paresse que tu veux instituer ?
- › Ah ! Je ne voyais pas la chose comme cela, mais maintenant que tu me le dis, ce serait bien une idée à creuser ?
- › Mais ce sera nécessaire que certains s'adonnent à des tâches qu'on

ne peut éviter, les plus rébarbatives, indispensables au bon déroulement d'une société, sinon ce serait le chaos ! Imagine un monde où plus personne ne s'occupera du ramassage des ordures ?

- › La contrainte a ceci de bien, c'est qu'elle ne suscite aucun refus sous peine de représailles ; en dictature, on n'a pas le choix !
- › Donc je devrais « contraindre » les autres à réaliser ce que je ne souhaite pas accomplir moi-même ?
- › Oui, c'est un peu ça ! Mais l'énergie dépensée pour cela nécessite une force de conviction et une humeur sans discussion possible, sinon à quoi bon dicter comme tu dis ?

lois tyranniques

Il lui présente ses résolutions, pour une « nouvelle dictature » dit-il ; avec une ébauche du code des lois tyranniques ! (il a mis entre parenthèses ses doutes et des possibilités) :

Proposition de dictature,

en bonne et due forme comme il se doit

(Selon la réglementation en vigueur, textes préparatoires des lois et règles essentielles au bon fonctionnement de ladite dictature)

1. On ne volera plus sans une permission... (oui, mais laquelle ?)
2. Haïr qui que ce soit sera interdit, et s'y ajoutera l'obligation de faire ami-ami avec ses ennemis, de près comme de loin...
3. On ne coupera plus d'arbres sans une approbation générale. Ceci afin de réglementer l'ego, et d'éviter des idées absurdes (je n'aime pas que l'on abatte ces plantes, cela m'émeut, me tracasse et me perturbe !).
4. La mendicité et la pauvreté demeureront interdites et sévèrement opprimées. Leurs résorptions s'avèreront obligatoires et prises en charge par la société en donnant aux malchanceux une partie du butin des riches ; lesdits riches n'auront d'autre recours que de devenir moins fortunés en aidant les plus démunies, ceci à seule fin d'équilibrer les biens ! La raison à l'origine de toute indigence sera à bannir ! Tous moyens seront permis pour anéantir ladite pauvreté et le dénuement en conséquence.
5. La misère d'esprit devra être aussi à combattre, à coups d'apprentissage et d'éducation intensive, s'y soustraire, sera sévèrement punie (par exemple : assimiler par cœur un traité d'astronomie, le « Sidereus nuncijs » en langue ori-

ginale. Excellent travail de mémorisation en perspective) ; toute aide à la bonne ingurgitation de ladite peine pourra être fournie au condamné, à aucun moment il n'aura le droit de s'y soustraire !

6. Tout acte délictueux sera puni et donnera lieu à une sanction ; celle-ci devra se réaliser dans l'étude ultime et conséquente de la vie ! Le détenu recevra, selon ses facilités et sa compétence, des sujets d'explorations, investigations ou recherches à résoudre, son travail devra aider au bien commun.

7. Une idée ne deviendra admissible que si elle s'avère conforme aux règles imposées par ladite « dictature » (devrais-je la nommer ? L'appellation reste à trouver.)

8. « Nuire ! » sera interdit ; et tout contrevenant sera asservi aux peines précédemment citées.

9. Les crimes de sang seront à justifier par leur coupable ; si on les arrête à cause de cela, ils devront démontrer à l'assemblée leur raison d'avoir trucidé et s'il ne convainc personne ils seront soumis à vie à de sévères études très approfondies sur la condition humaine. Plus leurs actes apparaîtront odieux, plus la sentence inclura un apprentissage supplémentaire, un pour chaque crime reconnu ou confirmé. La possibilité de faire appel de la condamnation ne sera pas permise, le jugement demeurera irrévocable.

10. Etc., etc.

...

- › Et puis c'est tout ? Mais, il manque quelque chose, une part de raison ; la raison d'avoir tort ou de tordre la raison, tu ne sais encore ?
- › Évidemment, ce document est à améliorer...
- › Il faudra ajouter beaucoup d'alinéas, avec un tas d'exceptions...
- › Euh...
- › Oui ! Il manque certaines choses, que sa raison justement ne discerne pas encore...
- › Mais quel est donc ce préjudice, pour qu'il m'affadisse le corps et l'âme ? Bien plus encore que le crépitement de vos armes !

C'était bien tout ! Il voilait, au fond de lui, que toutes les guerres cessent, et ne trouva qu'une arme pour les vaincre, celle même en usage pendant ces conflits, ceux qui les ont bien prédit fermentés et accomplis, ces chefs de la meute...

En fait, il ne savait pas trop quoi y ajouter dans la réalisation de ces propositions, cela l'ennuyait fortement ; alors il mit n'importe quoi en guise d'amusement ; il ne désirait qu'éprouver cette sensation à être un dictateur de l'analyser suffisamment et puis d'en partir et voir ailleurs... Mais de cela, pour que son expérience réussisse, il ne souhaitait en rien en dévoiler plus, pour ne froisser guère quiconque.

contradictions

- › Si toutes tes idées restent en accord avec la multitude, ce n'est plus de la dictature, puisqu'elles sont admises d'une manière commune, c'est du bon sens !
- › Aaah ! C'est du bon sens, mais alors, ce n'est pas la peine de dicter les gens, s'ils demeurent en accord avec moi ?
- › Euh ! dans la mesure où ils le sont à chaque fois, il se trouvera bien des sujets de désaccords, et là ce sera une autorité pas forcément acceptée, si ceux-là sont imposés de force...
- › aaah !
- › Mais si c'est à chaque occasion du bon sens, qui sert la communauté et qui apporte plus un équilibre harmonieux entre les gens, ce sera toléré, évidemment ; c'est le jour où un d'entre nous ne respectera plus l'accord conclu et qu'il veuille imposer ses propres dogmes, c'est là que nous obtiendrons un autoritarisme qui tendra vers une dictature, un absolutisme décidé (des idées), une tyrannie décrétée de force !
- › Oui, je vois !

(Fin de la discussion et de « l'écoute » ?)

...

un peu bête...

Devait-on considérer un peu bête de concevoir sa prise de pouvoir ainsi, s'il désire corrompre avec des idées somme toute fort acceptables, où se trouve la perversion ? Puisqu'il n'y acquiert aucun gain personnel qui l'avantage, où réside l'exaction ? Il se posait des questions, donc, sur la manière d'être un autocrate digne de ce nom, mais il avait beau

faire, ses idées n'exprimaient guère de méchanceté ; il n'exécrait personne ! Alors quand on ne déteste guère quiconque, comment voulez-vous incarner un despote, dans ces conditions ? On acceptera sa dictature avec grand enthousiasme, on dira « dictature » pour lui faire plaisir, mais tout en sachant que celle-ci n'existe pas, puisque ce sera un régime de bon sens, formellement approuvé par tous ; ce ne sera que lorsque son esprit se dérangera et qu'il devienne véritablement un dictateur, qui corrompt et abuse à ses propres fins, pour son plaisir exclusif, là ça changera peut-être les choses, mais pour l'instant, lui, il ne voyait aucun attrait à cela, il n'en avait aucune envie ; il avait beau faire, cela ne venait pas ! C'est qu'il n'avait pas tout à fait compris ce que représentait une véritable dictature, ne l'ayant jamais subi ni vécu réellement, celle d'un autre ; et qu'il n'ai jamais enduré aucun accaparement de qui que ce soit vraiment, il ne savait pas trop, un manque d'expérience qui s'avérait somme toute, préjudiciable à sa cause dictatoriale ! Il se posait donc des questions, peut-être se méprenait-il quand à la description de son projet ?

C'était peut-être cela, qu'il se trompât d'appellation...

...

De quelques abêtissements soit atteinte notre nature, il faudra bien y remédier, à l'amoindrissement de son tiraillement. De pouvoir dire un jour, « ce fut un grand accomplissement, vaincre ma bêtise ! », n'est-ce pas le moindre geste à mon endroit, « laisser vivre ! » Diront les rois !

Ma faiblesse sera feinte toutefois, méfiez-vous de moi, même au fond des bois, j'ai quelques flèches à dépenser (dispenser) en cas d'atteinte de mon bon droit.

Nous laissons même quelques ratures, par effet de style probablement, non ! Par effet de retouche ou débauche au bon endroit et des regrets, des dédits comme l'on dit, parfois !

101. *pourquoi une dictature ?*

imaginer

Il s'imaginait que le supplice demeurait dans l'art d'apprendre, plus

que celui de trucider, d'éliminer son prochain ou de le manger, chose si facile en somme ; il s'imaginait encore que la plupart des hommes en étaient arrivés las, exténués, de cet éveil comme imposé, à force de s'instruire, comprendre et découvrir le monde ; c'était l'effort le plus incommensurable qu'on pouvait donner à un être, et l'épreuve la plus terrible qui soit ; alors que la plupart s'adonnaient à la cruauté, il s'imaginait toujours que l'étude et l'apprentissage, l'éveil donc se placerait au-dessus de la barbarie, car elle la sublimait et la dépassait, en tout point ! Et de là, il en a établi quelques théories vagues, et des lois qui allaient devenir la forme juridique de sa dictature méchante ou aimable, c'est selon que vous apparaissiez analphabètes ou instruits, bêtes ou nantis, selon que votre opinion reste revêche ou soumise ; se trouvaient ici toutes les variations possibles d'un imaginaire... Si l'on ne peut imposer par la force un quelconque bonheur, que l'on impose avec cette même force, avec opiniâtreté, tous les éléments d'un travail qui pourrait bien nous l'apporter ; idée massive de son rêve très ordonné, il ne peut s'empêcher de prendre dans cette mémoire si invasive ; que ne lui avait-on pas mis au-dedans, pour qu'il y puisât avec acharnement toutes les élucubrations d'une vie si entreprenante, fourmillements innombrables des sols et des mers, sur cette boule, à vrai dire, quoi de plus terrestre ?

(parole en marchant)

demander conseil

Il s'adressa un jour à ce vieil homme, qui jadis ne demeura pas toujours sage, endurci par la vie, comme on dit ; il le connaissait un peu, et se confiant à lui, lui exprima son idée d'une dictature originale, d'un nouveau genre, pour imposer des concepts neufs, mais tout aussi tyranniques que les autres, mais dont leur essence s'exhalait, d'une manière différente, pour ce qui est d'asservir les hommes ; il voulait essayer cela ! Par on ne sait quelles tentatives, il s'adressait à quelques relations, avec pour seul but de s'efforcer de comprendre les aléas de son idée nouvelle, à ses yeux, comment allait-elle être appréhendée et ressentie ; telle était sa grande interrogation ; c'était une expérience de nantis, d'après certains. D'ailleurs, il ne possédait guère d'opulence,

qu'une intelligence affirmée certes quelque peu naïve, on le dit, mais dénué de ce qu'on appelle la cruauté !

(parole en marchant)

Réponse du berger à la bergère...

- › Vous voilà bien arrogant cher novice ! vous êtes bien dédaigneux jeune homme, vous voulez vous accrocher à la politique, mais choisissez-vous entre la gouvernance ou l'accaparement ? Que désirez-vous tant attraper ?

(parole du matin)

- › Euh ! Je n'ai pas envisagé la chose comme ça...
- › Vous n'êtes pas un calculateur, vous n'envisagez pas plusieurs coups à l'avance comme dans un jeu d'échecs, je vois que vous en être incapable, vous êtes trop prévisible ; comment voulez-vous anticiper une quelconque prise de pouvoir, si vous ne préméditez pas... vous vivez au jour le jour, vous ne possédez pas le calcul de la tactique des batailles (comme arme dissuasive) ; c'est très embêtant, ça ! Ce n'est pas la mentalité opportuniste ni adéquate, vous devez savoir prévoir, concocter plusieurs coups à l'avance et pouvoir user de variantes en fonction du jeu de l'adversaire ; mais je le vois bien, vous en êtes incapables, vous laissez trop agir votre spontanéité, vous le dites vous-mêmes... Cela ne convient absolument pas dans un régime où s'impose une autorité ! Mais en possédez-vous une, d'autorité ? Telle est la question que je vous pose ?

Et « Il » reste sans voix et ne semble pas vexé, mais des réflexions internes soupèsent chaque mot énoncé. Il finit par répondre :

- › Vous avez probablement raison ; mais mon jeu est lié à mon subconscient que je ne comprends guère, et même s'il est perfectible, je laisse aller mon esprit où il m'amène (me mène), vers des exclamations spontanées, mais vraies... Effectivement, le calcul préparatoire ne m'obnubile pas ! vous n'avez pas tort ; alors, comment faire ? Pouvons-nous dictaturer, tyranniser, d'une certaine manière, sans que cela perturbe votre façon d'être ? Un tyran se doit-il de toujours manigancer à l'avance, de préméditer en permanence, je ne connais

pas la réponse ? Je vous l'avoue volontiers, vous le savez bien, je n'ai pas cette expérience et j'ignore si ce trajet que j'envisage est une bonne prévoyance... peut-être que je me fourvoie dans des sortes de manigances qui ne seront pas les miennes, comme vous disiez. Mais, je me demandais, quitte à imposer des règles censées résoudre les problèmes des hommes, autant y répondre d'une manière autoritaire (sans attendre que tout le monde soit d'accord) ; usé à cette fin, des mêmes artifices d'une dictature, en obligeant cette façon de se comporter, en donnant une nouvelle possibilité d'être. Proposer avec fermeté, des lois auxquelles on ne pourra s'opposer, pour s'éveiller despotiquement ensemble, arbitrairement ! Puisque cela semble le chemin pris par la plupart des hommes, de se soumettre éternellement ; autant user de cet artifice honnêtement et ne pas en dévier. Elle est comme cela ma révolution absolutiste ; essayer (pour comprendre comment ça fait) cette sorte de corruption des idées (décidée), que l'on rencontre dans le choix de devenir un despote, un dictateur, un tyran, un autocrate, un chercheur de pouvoir césarien... Expérimentons-le, on verra bien ?

Le vieil homme le regarde en souriant, ses yeux semblent dire « comment un tel idéalisme peut-il être aveuglé à ce point ? »... Notre apprenti dictateur lui lance sa dernière trouvaille :

- › Alors si je disais « une gentille dictature ! », rien que pour garder le mot « dictature » dans l'énoncé de mon régime, ça en jetterait, non ?
- › Ah ! là, ça serait de la frime !
- › Oh ! vous croyez ?
- › Vous savez, vous pourriez l'enlever ce terme absolutiste... je ne vois pas vraiment d'autorité nauséabonde dans vos propos ; euh... jusqu'à maintenant, tout ce que vous m'assénez, c'est... c'est que vos idées, ben, ne s'avèrent pas particulièrement... méprisables... alors qu'elles devraient apparaître haïssables, honnies de tous... et que certains y trouveront un profit pour acquérir les biens des autres ; nécessite un ego très développé, une volonté d'accaparer le patrimoine d'autrui très intense ! Qui ne suscite aucune discussion ; vos propos jusqu'à maintenant, ne témoignent pas de cela ; je suis désolé

lé de vous le dire, je vois que cela vous navre, mais c'est ainsi !

- › Oui, oui ! je comprends bien ; je devrais renoncer à toute dictature ?
- › Ce n'est pas... le souci ne réside pas là, mais... vous ne correspondez pas au personnage ; si vous devez jouer un meneur, vous n'êtes pas celui-là !
- › Alors, je devrais rechercher un régime qui se termine en « ture » ?
- › Euh ! si vous voulez, comme une « aventure », si vous la souhaitez, cette escape ? (Il ironise !)
- › Ah ! un gouvernement d'aventure ! Aaah c'est plus... évocateur, c'est plus... c'est plus ! C'est plus... que je n'en trouve plus mes mots...
- › Oui, oui, peut-être que c'est « dict » qui ne va pas avec « ature », voilà, voilà...

(il se moque un peu...)

- › Là, effectivement, je pense que vous avez soulevé un problème... que je ne me rendais pas bien compte ; vous voyez, c'est bon de parler parfois, pour s'apercevoir qu'à certains moments on a des idées qui ne tiennent pas la route ; j'ai eu le même souci quand j'ai voulu créer une religion, on me fit vite comprendre que ce n'était pas approprié et que ça allait déplaire beaucoup...
- › Ah ? Vous avez... Oui, c'est une forme de naïveté, excusez-moi... c'est votre façon d'être, je ne le dis pas par méchanceté !
- › Oh ! je ne le perçois pas comme cela... c'est que je découvre le monde !
- › C'est probablement ça, vous « découvrez le monde », il s'offre à vous...
- › Ah ! il s'offre à moi ?
- › C'est une image ! (une ellipse, une argutie du langage...), le monde se montre à vous, vous le parcourez, il s'offre... non, il est, il n'a pas besoin de s'offrir (en fait), il apparaît là devant vous, vous l'explorez et vous en découvrez tous les détours et cela vous submerge tant,

que les idées des ancêtres et de ceux qui vous ont précédé deviennent parfois... inappropriées, avec votre propre vision de celui-ci, somme toute ; je le comprends ainsi.

- › Oui, peut-être ? Peut-être... vous avez probablement raison.
- › Voyez ! Un dictateur ne dirait pas comme ça ; il m'aurait déjà assassiné, mis en prison, ou torturé, pour ne plus permettre à mon impertinence, de le traiter de naïf ! C'est ça un despote !
- › Ah ah... vous croyez ?
- › Oh ! ce n'est pas une question de croyance, c'est un fait ! C'est ça une dictature ! On impose un système, que vous l'acceptiez ou non, vous n'avez pas le choix, vous n'avez pas à discuter ; c'est un ordre sous-jacent qui ne dit pas son nom, vous devez obéir, c'est tout !
- › Sinon, il m'en cuira !
- › Voilà ! il vous en cuira ! Et votre « en cuira » à vous, est beaucoup plus pacifique que le leur ! (celui des vrais despotes, il s'entend)
- › Vous croyez ?
- › Ah ! J'en demeure à peu près sûr ; comment agiriez-vous ?
- › Ben, euh ! Je hausserais le ton et je déclarerais que ce n'est pas bien...
- › Vous voyez ? Un dictateur ne chercherait pas à dire « ce n'est pas bien ! », il dirait... il ne me dirait rien d'ailleurs, il donnerait un ordre pour me mettre en prison, sans discuter ; il ne s'embarrasse pas de dialoguer, justement, il impose ! Tant qu'on le laisse faire, il « domine » ; un tyran tombe, quand on arrête ce laisser-faire-là...
- › Aaah !
- › Voui voui, vous devez encore découvrir beaucoup de choses... Non ! Changez de carrière ! Vous n'avez pas la vocation ni la carrière, d'ailleurs...
- › Je vois, je vois !
- › Tout le monde devra travailler pour moi, si je me décide à tyranniser, donc ?
- › Oui, oui, c'est un peu ça !

- › Ah oui ! c'est ça le problème, travailler ! Je bute sur cet aléa ?
- › Voyez, ça commence mal... Le travail obligé vous indispose, donc évidemment, vous n'éprouvez pas le besoin de faire bosser les autres pour vous, vous ne possédez pas l'âme d'un dictateur, vous avez des scrupules, c'est embêtant !
- › Ah ! vous croyez ?
- › Ce n'est pas que « je croie ! », je le constate, c'est tout, ce n'est pas un problème de croyance ; je l'ai bien compris, votre souci... c'est que vous devriez dominer, en « imposer ! », dans votre dictature et là, vous n'obligez à aucun travail quelconque, qui vous serve, vous ou votre clan ! C'est ça la question...
- › Vi vi vi ! vous me trouvez idiot, quoi ?
- › Non, non, naïf ! naïf ! Ça ne fonctionne pas comme ça, votre rôle c'est d'être craint et méchant ; vous, foncièrement vous ne semblez pas cruel...
- › Ah oui ! c'est ça le souci, c'est fatigant de toujours se montrer méchant...
- › Euh, oui, mais... euh... pfff ! Je ne sais plus quoi dire...

(Un long moment de réflexion sans voix, seulement à siroter un jus indistinct, une purée de pois inonde leurs esprits... Puis le vieil homme reprend avec un ton sévère...)

niaiserie de l'apprenti despote

- › Bon, finissons-en ! Une dictature ne peut se décréter seule, il vous faut des alliés pour qui vos choix seront les leurs dans un arrangement commun ; ils tyranniseront avec vous jusqu'au moment où l'un d'eux désirera changer les choses en fonction de l'air du temps. Celui-là, plus convaincant que vous, probablement, vous remplacera, si vous n'y prenez garde... En dictature, vous devez rester méchant ! Vous, je ne vous trouve pas foncièrement sadique, je ne constate aucun brin de méchanceté dans vos propos, beaucoup de... excusez-moi de vous le dire ainsi, je vois beaucoup de naïveté de votre part. Au sujet de la réalité des hommes, vous risquez plus de vous faire abuser que d'abuser autrui ; puisque vous ne semblez

pas avoir une quelconque idée de vengeance, votre ego ne vous submerge pas à ce point, que toute réflexion à votre rencontre suscite un intérêt, comme un éveil, disons-le ainsi : qu'une envie de punir ; vous vous étonnez trop du monde pour vouloir lui imposer quoi que ce soit ; je ne considère pas que c'est une tare en vous, mais c'est plutôt un bonheur, un bien fait sur vous, votre naïveté ! Que vous n'éprouviez guère ce désir sournois de la torture me semble heureux ; vous persécuteriez plus leur âme avec vos argumentations assez imprévues ! on n'est pas habitué à des gens raisonnablement gentils ; vous êtes gentils malgré vous, que voulez-vous ! Je deviendrai véritablement méchant, que vous m'en trouveriez des excuses ; si, si ! Même cruel, contre vous, que vous m'en trouveriez des excuses !

- › Oooh ! quand même, tout de même pas, je vous sermonnerais, je vous donnerais peut-être une claque pour vous calmer, en cas de menace de votre part... vous savez ! À l'évidence, un dictateur m'aurait tué... Oui enfin bon, on n'est pas obligé d'assassiner tout et n'importe quoi, à chaque fois, non plus...
- › Ah ! mais en dictature, cela ne se discute pas, sinon on n'est pas un despote ! le tyran n'accepte pas la contradiction...
- › Alors c'est des malades ?
- › Effectivement ! On peut le dire, c'est une pathologie égotique très développée, et cette maladie demeure très contagieuse ; je veux dire, à chaque absolutisme vous rencontrerez des opportunistes qui profiteront du système instauré pour s'approprier toutes sortes de biens, c'est très curieux ! Oui, l'accaparement reste une des lois fondamentales d'une autocratie, je m'empare de tout tant que je le peux... Et je... je file en douce en emportant tout ce que j'ai dérobé le jour où la tyrannie tombe, je n'affronte pas ceux qui sont en train de me vaincre, je fuis, parce qu'il m'en cuira ! C'est ça, un dictateur ! Avec ses adulateurs, de simples valets, des profiteurs ! C'est toujours ainsi depuis que les hommes sont hommes, les systèmes absolutistes obéissent à des règles somme toute très similaires, avec des variables certes, mais la similitude est, comment dire... constamment à peu près la même, ce sont les, les arguments qui

changent, mais le fond reste le même, l'histoire apparaît différente, mais nos (les) comportements gardent la répétition d'une conduite aliénée... certainement ! On peut bien le dire, ce sont des malades atteints de bêtise, une dégénérescence, une forme d'agissements et qu'ils n'arrivent pas à en évoluer, voilà !

- › Oui donc, vous voulez me dire, fort aimablement, que je me trompe d'idées ; c'est ça que vous me dites ? Même si ma dictature demeure gentille...
- › Pas tout à fait, un despotisme ne peut pas s'affirmer « gentil », c'est un non-sens ! Une dictature, ce n'est « pas » gentil ! C'est méchant !

(Il lui parle comme à un enfant...)

- › C'est méchant, bon ! Donc vous me condamnez à devenir méchant ?

(Cela fait rire le vieil homme, à tant de naïveté, il en cherche ses mots...)

- › Ah non !... Je ne condamne personne, mais vous ne possédez pas l'âme d'un salopard, vous n'êtes pas « méchant ! »... C'est dans vos gènes, ça se sent !

Pourquoi s'obstine-t-il à ce désir, à vouloir tant exercer un pareil régime autoritaire, ne serait-ce qu'une expérience de plus à ajouter à ses découvertes et peut-être l'aider à comprendre comment cela se passait-il au-dedans d'un despote ?

- › Oui... bon... je vais y réfléchir ! Mais vous n'allez pas me prendre pour un illuminé, un saint, un truc religieux, un machin comme ça ?
- › Ah non !... Non non non non, je sais que vis-à-vis des religions vous êtes assez remonté ; non non, je le comprends, vous refusez de croire, mais vous sembler garder un bon fond qui ne demande qu'à découvrir la vie, elle devrait vous endurcir afin de vous rendre un peu plus... futé ! Vous avez la chance de tomber sur moi, je demeurerai plutôt altruiste et naguère un peu comme vous, « idéaliste ! », mais vu mon âge relativement avancé, mon expérience vous précède ! De la part des hommes, vous risquez de rencontrer un plus malin que vous, et là, il saura facilement vous utiliser à ses propres

fins, car s'il accepte que vous soyez son dictateur, il tirera les ficelles à votre insu et vous serez sa marionnette ; cela lui permettra de filer en douce le jour où vous tomberez ; le jour où votre régime s'écroulera s'achèvera inexorablement, un jour, vous serez probablement éliminé, assassiné, mangé... Enfin tout ce que vous voulez... et lui, pfff !... Voilà, c'est le problème, c'est que l'on trouvera toujours un plus malin que soit, il utilisera votre naïveté, vous devrez devenir plus futé que les autres pour survivre... Mais comme dans tout totalitarisme, il y a constamment... Non, on finit invariablement par succomber, et tous les dictateurs s'éteignent souvent en paranoïaques, qu'ils périssent au combat ou dans leur lit ; consultez les récits de notre passé, certains sont morts de leur propre fin naturelle, mais dans un climat de suspicion telle que leur vie n'apparaissait pas vraiment enviable ; relisez l'histoire des hommes, et de ceux-là, vous verrez, vous comprendrez mieux...

- › oui, je vais m'instruire donc ; vous avez probablement raison ! Voyageons, parcourons le monde, c'est ce que je vais accomplir, apprendre encore et toujours, voilà ma sombre besogne...
- › Oh ! cette occupation ne revêt rien de sombre !
- › Vous croyez ?
- › Tout à fait, gardez espoir ; c'est bien, allez ! Dépêchez-vous !

j'ai abusé de vous

Un autre jour, il discute dans un chemin avec le vieil homme, ce dernier lui avoue quelque chose...

- › Même moi j'ai abusé de vous, vous savez ! Sans que vous le perceviez, je vous ai fait raconter le contraire de ce que vous disiez précédemment, j'ai dupé votre entendement et je vous ai amené à vous exprimer différemment sur ce que vous déclariez il y a vingt minutes d'une autre manière ; j'ai agi par la simple volonté délibérée de corrompre votre argument et votre spontanéité, pour que vous raisonniez à l'inverse de la logique formulée auparavant ; j'ai abusé de vous, oui, et vous ne vous en êtes pas aperçu... Ah ! vous voilà un peu offusqué, maintenant, que je puisse raisonner ainsi ; mais mon but était de vous voir répondre, de vous pousser à avancer une

analyse et son opposé, juste pour vous fourvoyer, vous leurrer, et de ne pas vous le préciser (immédiatement) ; comprenez-le bien, un véritable dictateur sera celui qui usera de cette manière du discernement, vous, vous ne l'avez pas ! Vous apparaissez honnêtes avec vous-même, vous dites ce que vous pensez (vous vous en vantez, d'ailleurs !), mais c'est une posture inadéquate et dangereuse, c'est très nuisible en tous lieux, en tout temps, en tout moment, quand on veut faire carrière dans un état totalitaire, quel qu'il soit ! Vous devrez savoir mentir et duper, ce que j'ai démontré (tout à l'heure) modestement, petitement pour vous montrer, pour vous expliquer le propos, une façon de leurrer son prochain ; à mon âge on en a vu beaucoup, l'on s'est fait bernier soi-même, et puis l'on a appris... oui, appris ! On a mis des mots sur les actes, sur les choses, sur les comportements, je pourrais en écrire tout un roman ! Vous, vous demeurez bien jeune, et considérant mon expérience en la matière, vous avez le temps d'éprouver votre choix ; alors, avec votre idée d'installer une dictature, agissez avec précaution ! Si vous persistez à vouloir l'imposer, vous trouverez beaucoup de grain à moudre, vous rencontrerez beaucoup d'embûches à la maintenir, car beaucoup, beaucoup d'opportunistes, rechercheront la meilleure manière de vous tromper... ah ! c'est magnifique ça, papillon magnifique !...

(il montre du doigt, l'insecte, et poursuit sa parole)

- › ... à vous éberluer, à vous abuser, c'est si facile ! Et un despote fort reste avant tout un bon psychologue, il sait comment manier les individus, c'est une qualité que nous n'avons pas tous, elle n'est allouée qu'à certains, aux meneurs d'hommes ! Vous ? vous n'en êtes pas un ! Votre avenir ne m'apparaît pas serein dans cette voie, elle s'épanouira ailleurs et c'est à vous de le découvrir ; moi, j'ai bien une idée ? Mais je ne vous la dévoilerais pas, ce n'est pas à moi de m'exprimer sur cette chose-là, c'est à vous de la discerner, voilà ma façon de penser, et par conséquent la meilleure manière de vous initier, de vous prévenir de là où vous allez, ce que vous allez appréhender et subir ; je ne vois plus rien d'autre à ajouter ?

(paroles en marchant)

pense-bête pour les niais

- › J'ajoute un petit pense-bête pour votre initiation. À ne pas oublier, ne jamais oublier ! « C'est toujours une petite minorité, un groupe très restreint d'individus, qui sont les perturbateurs dans une quelconque société, civilisation, espèce, animalité... Un dictateur a autour de lui toute une clique assujettie à sa cause, la "cosa nostra" des mafias coutumières. Ce sont eux les fauteurs de troubles, les aléas du vivant, une malfaçon qui "emmerde" beaucoup de gens, car la plupart de ces derniers, de toute façon, veulent vivre en paix ; à moins d'une épidémie, d'une déraison, tout peut toujours arriver. »

un être plus pauvre que toi

Conversation pendant une promenade dans la nature, entre lui et ce vieil homme pas toujours sage. Je vais essayer de retrouver ce que je viens de mémoriser (je vais tenter de retrouver les termes exacts émis à ce moment-là)... pas facile...

- › Que peux-tu enlever à un être plus pauvre que toi, le plus pauvre des pauvres, sinon sa propre vie ? Et après, quand tu lui auras enlevé sa vie, te sentiras-tu plus fort que tu ne l'es ? Mais oublies-tu que d'ennemis, tu n'en as plus ; en fait, tu n'en as jamais eu, tu confondis le sort que te réserve cette vie justement, pour apprendre à te défendre d'un sort qui t'était donné, et trouver une manière de survivre, survivre...
- › D'enlever la vie à un être ainsi s'avérera somme toute superflu, mais en fait tu le fis pour te sentir plus fort que tu ne l'étais auparavant ; cette force, que t'apportera-t-elle, sinon effectivement une manière d'être, peut-être de te sentir dominer un peu plus ce qui te dépasse, ce leurre superflu, qu'aurais-tu à combattre, sinon tes propres démons ? Et ces démons, quand tu les vois à travers un quelconque ennemi supposé, cette aventure, cette façon d'être, celui en face, qui éprouve la même chose restera dominé par les mêmes attraits, des démons similaires, vous vous entre-tuez pour une raison inconnue (l'22, un oiseau s'étonne) ; un délire incongru, il n'apporte rien qu'une perte d'énergie sur cette planète, des ressources consommées pour d'inutiles tracas qui vont t'entraîner à ta perte. Eh, en cela, la

vie vaut-elle d'être vécue quand tu éliminas celui qui fut mis à nu, le plus pauvre des pauvres devant toi ; quelle gloire en tireras-tu ? Surtout quand une assemblée se rassemble autour de toi pour regarder ta mise à mort avec crainte, avec envie (d'être toi), avec dédain aussi, tous les sentiments se mêlent dans cette exécution superflue, je vous l'ai déjà dit ! Mais qui suis-je moi pour juger la valeur de ce que tu es, de ce que tu fais ? Moi-même, j'ai tué autre que moi...

3'08 (quelques oiseaux piaillent autour de lui)...

- › Mais, de dominance, j'en avais, quand avec une tapette je tuai quelques mouches, égorgeai quelques chats naissants ; c'était déjà trop pour moi. Alors, quand toi tu égorges un de tes semblables, quel émoi cela te procure-t-il ? À celui qui ne croyait pas à ta foi, la remettait en cause, tu lui volas quoi, sinon sa vie ? Mais toi aussi, un jour, ta vie sera emportée par un quelconque ennemi imaginaire sûrement, on meurt tous un jour de toute façon, pour laisser la place, recommencer sans cesse pour apprendre de ce qui blesse, par où l'on a péché, dirait le croyant ou une quelconque religiosité... Tu tues pour ne pas avoir peur, et tu crées la peur autour de toi, ton apeurement personnel ressurgit à travers les autres qui te craignent, et ta terreur, la terreur de ce que tu leur imposes, à ne pas affirmer une parole en dehors de la tienne, n'est que momentanée. Un jour, tu rencontreras plus puissant que toi, toujours, où ta vision du monde s'émoussera. Dans mille ans peut-être, un autre monde existera et tu seras depuis lors devenu poussière d'entre les poussières, tu n'existeras plus ; et de la mémoire de toi, qu'en gardera-t-on, sinon une vie de misère, un égarement de plus, somme toute ? Vaut-elle d'être vécue, cette vie-là, je ne sais. Quelles souffrances vas-tu faire endurer aux autres pour combler la tienne propre ; tu penses ne plus souffrir en faisant souffrir, tu ne veux plus souffrir en faisant souffrir les autres à ta place, tu déverses ta propre souffrance dans la souffrance des autres et tu crois à un salut pour agir de la sorte. Tu tentes de t'absoudre d'un péché imaginaire, tu l'imagines très important, ou encore tu te sens agressé à cause d'une missive que l'on t'adressa pour que tu changes de foi. Quelque chose subsiste au fond de toi, on peut y déceler une petite folie ordinaire, habituelle, dirais-je, ici, mais celle-ci est stérile ! Toi-même, ou ta descendance

plus tard, vous vous apercevrez qu'il n'en restera rien de tout cela ; comme l'oubli d'une mémoire délétère sans intérêt prenant de la place pour rien. Cela suscite en moi un sérieux manque d'intérêt, sinon une critique loin de toi, pour que tu ne m'achèves pas, encore heureux de ne pas être dans le lieu où tu sévis, ton être demeurant insignifiant. Voilà, ça suffit !

(paroles en marchant)

(Remettre de l'ordre dans tout ça, c'est écrit un peu à l'envers, réciter un peu à l'envers, des idées se chevauchent, se contredisent ; remets tout à l'endroit, comme il se doit...)

...

une histoire d'homme

- › À en voir la musique des humains, ce qu'ils font depuis des siècles, la dictature c'est une histoire d'hommes, de mâles surtout ; les femmes, oui, que gagnent-elles à les engendrer, d'ailleurs on ne trouve guère d'ingénues dans cette mascarade ; la dictature c'est une histoire d'homme ! De mec ! De mâle !
- › Qu'aurais-je donc à maquiller dans ma parole, s'il fallait que je la fausse tant ; mais non, je ne cherche pas tant ! (manant)
- › Que voulais-je accomplir en fait ? À toutes ces idées que tu auréolises... Que cherchais-je tant ? Que cherchais-je tant ?
- › À propos, petite anecdote, en passant...
- › Monsieur « n'es'ba ! », était un dictateur enchanteur, il disait toujours cela : « n'es'ba ! », une forme simpliste du « n'est-ce pas » commun ; mais comme il s'exprimait avec un accent et sa position de tyran authentique impliquait qu'on n'osât pas émettre une quelconque remarque sur le sujet, histoire d'éviter l'ennui que susciterait sa réaction despotique très méchante, « on ne se moque jamais d'un dictateur ! Sous peine d'un enterrement, le vôtre ! »
- › Ah ! Il faut bien le mériter votre sale air !
- › Soit dit... en passant, mais chut...

mitraille !

Aux vendeurs d'armes (considérations philosophiques, ou état d'âme du dictateur) :

- › Oui, j'ai accumulé trop d'opposants et il faudrait que je les mitraille... ils empestent mon royaume et je veux être le maître ici, mon chez-moi acquit de longues luttes, oh ! je bataille... et voilà que je bâille... (puisque cela me tiraille !)
- › De la mitraille, justement, combien vous en faut-il ?
- › Oh ! Au moins dix, par opposant, c'est un minimum ; ne lésinons pas !
- › Combien en avez-vous dénombré, que je décompte les victuailles ?
- › Je ne sais pas, moi, des mille et des cents, faites-moi un prix de gros, avec du très gros plomb, que l'on éventraille suffisamment...
- › Parfait ! Nous allons munitionner nos esclaves emballeurs, pour qu'ils vous alimentent !
- › Vous allez dire que je pinaille dans l'effort de préserver toute ma cahute des désordres du dehors justement, je les débordé pour qu'ils s'en aillent ?

fausseté

On avait inventé une fausseté, c'était pour le remplacement de chacun, en cas d'alerte, subvenir aux nécessités d'une enquête, à chaque rumeur, à l'arrangement d'une fête, dans l'éventualité d'un avenir mal agencé, à défaut d'un peut-être ; et si jamais on s'entête, dans le cas d'un besoin, la prévoyance comme argument, un dépôt d'une idée que l'historien ou le scribe notera bien sagement sur son cahier, un pense-bête pas génial du tout, comme un acharnement et des ordonnancements jusqu'au cou.

102. *et puis après ?*

Il comprit en effet, que dans l'édification aussi d'une religion (d'une croyance, d'une autorité), se révélait très vite derrière l'idée d'une dictature de la foi où l'on devait convertir autrui à une façon de concevoir le monde, et de l'appréhender, une certaine politique de l'âme et du

corps, s'il en est une ! À la fois, dans le besoin de certains d'instaurer un état totalitaire, on y retrouvait les mêmes prémices ; ce n'était pas qu'il paraissait bête, car au fond de lui-même, il ne rêvait en rien d'un système despotique, convaincu du principe et de ce que cela pourrait engendrer, non. Non ! il voulait comprendre, il devait se mettre à la place d'un dictateur ; et pour incarner celui-là, il devait vivre quelques instants peut-être, un temps du moins, peu importe lequel, cette sensation d'être un tyran, il désirait s'expliquer cela ; pour percevoir le moteur d'un tel personnage, il devait l'être un moment, c'était sa certitude, il l'élaborait ainsi ; en voyant son tempérament, tout à l'opposé de cette conception étonnerait les gens, s'il changeait subitement d'attitude, et quand on approfondissait, on observait bien qu'il résonnait en dehors d'un pareil système ; mais son obstination à vouloir l'expérimenter restait frappante ! C'est cela qui intriguait, et ce contraste donnait une sensation d'un être indiscernable, litigieux, par claire ! Notons toutefois que toute forme d'oppression, et tous les dictateurs existants suscitaient cette situation, mettant leurs interlocuteurs dans un contexte analogue, ce processus ne montrait là rien de nouveau. Non, avec lui, on avait un doute, s'il allait pouvoir instaurer ce type de régime, car une tyrannie ne devient effective qu'après une prise de pouvoir, après un coup d'État, après une mise en demeure et une application de certaines règles qui installent l'autocratie désirée ; lui, il en semblait loin, et l'on ne savait si cela allait être concrètement réalisé de sa part, s'il irait jusqu'au bout de son raisonnement, en l'exécutant méticuleusement. Là subsistaient l'interrogation, la suspicion, la méfiance et le rire des indigents qui certainement, ne le laisserait pas faire ; on voyait bien qu'il n'était pas un expert de la question et ce système institué depuis des milliers d'années déjà, se roda de diverses manières, avec des efficacités aléatoires, qui de toute façon ne dureraient qu'un temps, le temps que celui-ci soit renversé ; dans tout despotisme à tout moment, arrive un instant où l'on arrête de le poursuivre, où il est combattu invariablement, toujours persistent des forces contraires qui chercheront à le défaire.

Lui, ce n'était pas cela qu'il souhaitait éprouver, non ! Il désirait simplement se trouver dans la situation du dictateur, l'appréhender, comme je disais précédemment un temps, le temps qu'il lui suffirait et

abandonner ce pouvoir vite fait, pour aller paître ailleurs ; saisir le moment de comprendre, il voulait uniquement comprendre et puis s'en aller. Mais, pourrait-on affirmer, pourquoi dissiper autant d'énergie pour seulement toucher du doigt la chose ; ne conviendrait-il pas qu'il avance directement vers les idées avec lesquels il se sentait en accord, plutôt que vers celles toutes à l'opposé ; de toute façon, il ne promulguerait jamais le principe ni n'édicterait de lois abusives (dans le sens habituel), sinon d'une certaine manière de ces règles qu'il établit, imposant une sorte d'oppression positive, c'est une description déjà exposée ici précédemment avec un désintéret profond de lui, comme une histoire de rigoler un bon coup. Il élaborait un contenu tout aussi aberrant que son concept d'une dictature ; non ! la seule chose qu'il désirait éprouvée c'était de se mettre à la place d'un despote ; le mieux, aurait nécessité de prendre un tyran, de changer son âme et de poser la sienne au-dedans de lui, mais cela était impossible, pas réalisable de nos jours, donc il ne pouvait procéder autrement que d'essayer l'aventure à sa façon ; mais de tout ce que nous venons de raconter, il ne pouvait l'affirmer, le proclamer ouvertement, il était obligé de rentrer dans une certaine manigance, une inventivité pour faire croire à tous à sa volonté de dicter le monde ; et cette manière propre à lui, avouons-le, s'avérait assez nouvelle. Chut ! Nous, au jour d'aujourd'hui, au moment où vous lisez ce que nous achevons d'écrire, vous êtes les seules à qui nous révélons la chose, il ne l'a point dévoilé à quiconque jusqu'à maintenant.

Nous le disons aujourd'hui, parce que les faits se sont déjà déroulés, et que son idée elle ne reflète plus d'actualité, il est passé à autre chose ; il le constata bien, dans les faits, l'affaire se montrait irréalisable et impliquait de sa part un fort changement de caractère vers un système ou fatalement il devra corrompre, éliminer, manigancer, torturer, afin d'imposer une autorité acceptée par certains, qui rentreront dans sa combine ; car une dictature ne s'installe que si certains suivent le leader, le chef, un chef tout seul ne peut rien ! C'est là qu'il comprit la nécessité d'obtenir une association entre plusieurs êtres, choisissant de partager un même concept, une même idée de pouvoir, et que ce pouvoir ne peut subsister qu'appuyé par un certain nombre de personnes aux capacités influentes, au moyen de persuasions suffisantes de tous ordres

qui puisse maintenir la situation de ce régime ; le jour où ceux-là ne suivent plus le leader, la dictature va changer, elle va changer de nom, le despote sera renversé, puis remplacé par un nouveau potentat, s'il en est un à la hauteur, ou encore des opposants désireux de fomenter un coup d'État le chasseront ; engendrer une autre forme de gouvernance, une démocratie, si la volonté des putschistes reste dans l'idéal d'un système, le moins mauvais apparemment ; des régimes autoritaires toujours constitués par des pègres qui les maintiennent, tant que ceux-là ne sont pas mis hors d'état de nuire elle peut perdurer. Le meneur, le chef, peut évidemment être abattu, par contre si son charisme n'est pas égalé ou dépassé par celui qui le destitue, vous aurez de fortes chances que cette dictature disparaisse très vite ; un tyran doit représenter l'incarnation d'un dieu pour les gens qui le subissent et qu'il ait une capacité de convaincre suffisante, pour qu'il convertisse ou fasse accepter son accaparement, si on ne l'apprécie guère, ou n'ayant pas le choix, c'est à cet instant que la suspicion envers son voisin survient quand on ne sait pas de quel bord il est ; entre celui qui obtempère s'il ne peut faire autrement et celui qui participe au système, car il y trouve là son petit pouvoir à lui, sous-tendu par celui du chef cela va de soi, il le comprend bien ; celui qui oppresse localement des gens ne le peut que grâce à la subsistance d'un leader tout en haut, lui permettant d'agir ainsi ; le jour où ce principe s'effondre, les profiteurs sous-fifres ou seconds couteaux qui en abusaient seraient eux aussi obligés de déguerpir, ils seraient très vite arrêtés ou lynchés, c'est courant, on les empêchera de nuire, évidemment ! Cela se déroule toujours plus ou moins de cette façon ; ici, rien de nouveau. Par conséquent pourquoi voulait-il expérimenter ce type d'organisation des hommes, qui existe depuis des millénaires alors qu'il conviendrait plutôt de la dépasser, non ? Il désirait ressentir intrinsèquement au plus profond de lui-même cette attitude, cette façon de procéder ; c'était un sensitif, comme tout sensitif, il a besoin d'éprouver la chose pour comprendre ; il ne pouvait l'intellectualiser, c'était hors de portée de son discernement, il se devait de l'exprimer au fond de lui-même, le comportement ; il n'y voyait là que la meilleure manière de percevoir, d'assimiler ce stratagème des idées et des agissements, que représente la prise de pouvoir. Voilà exactement

ce que nous pouvons dire sur la situation, il convient, maintenant, de passer à autre chose...

› Tout règne ne dure qu'un temps pourtant, sur ma vindicte...

(cri de l'oiseau, il dit « neni neni neni ! » à sa manière, très affirmatif sur le sujet, il corrige la méprise d'une parole en train de s'égarer...)

› oui ! je suis d'accord (lui répondis-je)... vindicte des hommes, qui se prennent pour des rois. Oh ! Que dis-je, des rois de droit divin ou divin tout court, ne nous embarrassons pas de superlatifs, voire, même divin, plus que divin, plus qu'impérial, un dieu universel, un être suprême, puisque l'on s'approprie un titre et que personne ne nous le conteste, du moins un certain temps ; à moins qu'une révolution arrive, ça s'est déjà vu, un roi est remplacé par d'autres, se prenant pour des rois, même si les noms changent, l'accaparement est le même !

(paroles en marchant)

103. *leader charismatique*

on n'apprend pas
à un vieux singe
à faire des grimaces !

Crapahutant de tyrans en despotes éclairés, il désirait les visiter pour en apprendre le plus possible à propos de cette manière de commander ; comment en imposer aux autres formes de son espèce, du comment ils s'en arrangeaient ? Il allait de crapules en gens dépravés, sans se soucier du qu'en-dira-t-on, en interrogeant tous les experts sur la question. Ce fut le tour de celui-là :

Un « leader charismatique », c'est ainsi qu'on le surnommait et c'était ce même vieil homme qui dialogua avec lui ; il ne jouait plus aucun rôle politique, mais sa clairvoyance psychologique des faits humains impliquait qu'il était régulièrement consulté.

À propos de ce vieil homme, plus en quête de sagesse que sage il soit vraiment, et au sujet du constat suivant : qu'il se trouvait suffisamment lucide de son importance morale ; les autorités le laissaient discourir,

car il ne suscitait plus de l'accalmie que du désordre, il apaisait les consciences plus qu'il ne les disloquait, et en cela personne ne trouvait rien à redire tant qu'il n'enfreignait par la règle établie et on le respectait pour cela ; on savait très bien qu'il avait des idées subversives ; mais c'était un pacte convenu entre les deux parties, nul n'a encore abusé de cet accord, chacun y trouvait son compte, et c'était bien ainsi, momentanément ; quoiqu'il se fût dit, en cas de désordre imminent, il serait probablement de ceux qu'on arrêterait en premier, ne pas prendre le risque de laisser en liberté un leader potentiellement dangereux, c'était une de leur paranoïa : la propagation d'idées subversives, comme la prise du pouvoir ; il reste évident que pareils agissements remettraient en cause les règles établies par les autorités en place, le pacte devenant caduc...

- › Ah ! vous me demandez un avis sur la politique ? Celle des « grands » hommes voulant nous diriger, à l'ego surdimensionné, ils se prennent pour des dieux, et persévèrent comme bien d'autres, piteux ! Ah ! Nos arrogants hommes politiques, ces dictateurs en herbe, de mauvaises graines, certains semblent parfois honnêtes, ont le sens du dévouement et du devoir, mais où sont-ils ceux-là ? Ils sont étouffés par les précédents, les orgueilleux, les envieux, ils les empêchent d'y aller, argumentent des prises de pouvoirs permanentes... Arrêtez donc de vous illusionner comme des dieux ! Cela ne sert à rien, et vous demeurez piteux !
- › Je dirais à propos de ce concept souvent dévoyer de « ni dieu ni maître », sans parler ni exprimer le mot anarchie, mais seulement résonner autour de cette conception ; à partir de cette maxime aboutir en fin de compte à cette règle (situation) qu'il n'existe « ni dieu ni maître » ; tout ne semble persister que dans les têtes des plus naïfs, même si la nature ou le vivant apparaît être ce seigneur légitime, elle ne le demeure pas complètement, elle est liée aussi à beaucoup d'impondérables au niveau du hasard, quelque chose qui dépasse l'entendement ; est-ce Dieu ? Certainement pas ! Nous imaginerions plus probablement une vision de l'Univers, comme d'un « grand tout », qui représente une totalité pour quelques-uns, bien au-delà du sens divin que prônent certains terriens humanoïdes.

on lui demanda
« pourquoi
ces recommencements ? »

contrastes extrêmes

- › Expérimenter ce contraste, entre l'attitude ordurière du criminel coupeur de têtes et la grâce érotique des gestes d'une ballerine, ou d'une jeune femme s'exhibant dans un strip-tease enivrant ; explorer le principe assez primitif de l'exacerbation des sentiments, leurs manières reproductibles et éliminatrices du coupeur de têtes, obnubilées par son geste ; de ces deux extrêmes, en établir une liaison qui aboutisse au même individu, même être.

Voilà ce qu'on insinue dans sa tête, à manigancer des comportements qu'un dictateur d'un geste voudrait sans discernement que chacun de ces sujets soit le produit de ses expériences hasardeuses qu'il envisage d'accomplir sur des humains les plus appropriés. Vous vous rendez compte ! Il va concocter un être qui puisse devenir bon et mauvais à la fois ; qu'il puisse exprimer une beauté et une laideur tour à tour, qu'il puisse sauver une enfant prise dans des intempéries et tuer ses parents à cause d'une escroquerie prétextée ; qu'il puisse incarner l'être le plus généreux qui soit en donnant toute sa fortune aux plus pauvres aux plus démunis et la refaire, sa richesse, en pillant d'autres êtres pour les déposséder à leur tour et qu'il fabrique ainsi une facétie d'un destin de la vie totalement instrumenté ; qu'il puisse comme jamais, adorer une femme voudrait qu'on l'aimât, et soudain, comme par une ironie du sort, l'éventrer ; pour affirmer sa force et son idolâtrie ? Un jeu dont il ne maîtrise rien du tout, la folie que l'on a mise en lui ! Il n'y a pas cette question du « pourquoi » dans tout cela ; que le tyran puisse s'en amuser, entre deux viols, entre deux meurtres envisagés, toute la terreur qu'une vie a générée, pour qu'on clame qu'il s'avère très méchant ! Parce qu'il a horreur qu'on le trouve trop gentil, une insulte que l'on dirait de lui.

...

- › De ces hommes, qui hier me haïssaient tant, aujourd'hui à l'envers, me vénère tout autant ; que s'est-il donc passé pour que l'on change

pareillement l'esprit des gens ? Quel retournement d'esprit a-t-il été corrompu pour atteindre un tel accueil à mes agissements ? Parfois, l'on s'étonne d'une réussite, sans que l'on sache pourquoi ; l'air du temps, sûrement ? Tout change s'apaise ou non, c'est selon...

- › Tu la sens cette pesanteur qui fait que tu tombes, et que, ici, peu à peu, tu y creuses ta tombe !

(paroles entre deux sommeils)

104. *les dictateurs ne sont pas des héros*

Puis il trouva la parole d'un anarchiste laissé là qui trainait dans la rue comme un outrage aux autorités et que l'on se dépêcha vite fait ~~d'assassiner en le fusillant~~ pour l'exemple ! de l'annihiler d'une certaine manière... (voir plus en avant)

(une petite note en coin : « Vous devrez peut-être supporter les innombrables superlatifs injurieux et les adjectifs facétieux peut-être trop répétés, pour vous décrire la chose »).

- › Ne reproduisons pas les mêmes erreurs du passé, celles de ces conquérants, comme le teigneux G. K., le prétentieux A. qui se croyait grand, ou le N. rageur, ils n'ont réalisé que des choses imbéciles ; ils se voyaient en de prestigieux seigneurs, se prenaient pour des dieux, n'aimaient pas être vexés, c'était ni plus ni moins des dictateurs ; ils représentent ces héros inutiles fomenteurs de désastres qui n'auraient pas dû exister, ne les vénérer pas, c'était surtout des idiots, ils ont égaré leurs semblables dans des guerres superflues et absurdes ; la conquête devrait se réaliser à travers le salut de l'autre peuple voisin, par des échanges, par des apprentissages communément admis et répertoriés, partagés.
- › Les dictateurs ne sont pas des héros !
- › À propos de tous ces mots, que je cite maintenant : roi, reine, empereur, monarque, souverain, seigneur ; ils n'illuminent qu'un imaginaire offert à l'esprit, ils apparaissent comme des intitulés abusifs, et demeurent la marque arbitraire de certains qui les ont inventés à leurs propres fins pour se différencier du peuple commun qu'ils adorent gouverner, ils ont ajouté ce titre à leur règne pour couron-

ner le tout ; pour le mot « reine » utilisé pour distinguer celle qui pond des autres, chez les abeilles ou les fourmis, il eût été préférable de les appeler des « mères », terme infiniment plus noble et juste, j'ironise !

- › Ou l'homme essaye de les accaparer à ses propres fins, et désire usurper le pouvoir que lui donne la vie, mais cela se peut-il ? N'a-t-il pas compris que cela est un leurre, où derrière s'y trouve une malignance qu'il n'a pas saisie ?
- › Quant à notre humanité, elle apparaît bien jeune et réalise toujours beaucoup d'erreurs ; admirez plutôt les gens qui ont tenté d'apporter le bien, l'échange, la connaissance, les savants, les philosophes, certains poètes, certains artistes ; de même, détenez-vous la certitude que ce prophète était un brave homme, et que par certains aspects il semblait quelque peu fanatique ! Pourquoi donc vénérez-vous ces êtres au comportement stupide, n'en édifiez pas une idole ou un dieu, ce serait une grave erreur, ils vous égarent et ne comblent pas vos peurs, ils n'apportent que des guerres et des conflits, est-ce bien utile ? Que cela vous rapporte quoi : de vous battre, de vous combattre sans cesse, n'en avez-vous point assez ? Je vous revois mon enfance dans la cour de l'école, toi là que je nomme, tu voulais être le meneur, désirais être le chef, tu n'admettais pas que l'on te donne des ordres et tu imposais les tiens aux autres ; mais que représente donc cette science, que t'apporte-t-elle ? Tu aspiras à diriger le monde, tu prémédites une gloire à travers la crainte de toi, au lieu de susciter de l'admiration à cause d'un savoir, une éloquence, la compassion, ton ingéniosité à progresser dans ce monde, à aider ton prochain ; une manière différente de se réaliser encore aujourd'hui, inventer des choses nouvelles, des concepts innovateurs, trouver la meilleure des pertinences, s'accommoder à la plénitude des sujets, dans l'avenir d'une vie, vous n'en avez plus, il reste très vaste, infini ; de la guerre, n'en ressort qu'une distraction de la destruction, n'apparais pas glorieuse, inexorable, petite infime, elle n'apporte qu'une fin, un arrêt, un échec, un désastre permanent ; quand je me mets en colère, c'est contre moi-même plus que contre les autres, selon l'incapacité à résoudre ce problème, car je m'en sens insignifiant ni à la hauteur,

énervé que je me trouve du moment, de cet agacement de cet objet qui ne fonctionne pas, de cette machine qui n'obtempère pas, j'ai de mauvaises idées qu'on m'a mises dans la tête ; qu'elle dépasse mon entendement et que je perde la raison...

- › Le problème est autant le dictateur que ceux qui le soutiennent. Cessez de lui obéir et vous verrez un fauve gesticuler seul, entraînant sa rage à ne plus se propager. Le souci se rencontre donc avec ceux qui partagent sa hargne et en use parce que cela arrange leurs affaires, de bien grandes corruptions... Ne faisons pas dans la nuance, ils n'en ont pas ! C'est toujours la même rengaine depuis le premier diktat, on a perpétué la chose, c'est tout ! Mais n'oubliez jamais en toutes choses, il existe une fin !

Sur la dernière page à moitié déchirée :

- › Je dirais sur l'art « des grandes gueules » ; je déclarerais à propos de ceux-là, du journaliste par exemple, qui coupe la parole à tous ceux qu'il interroge, ce qu'on appelle « les grandes-gueules » ; cela vient souvent du fait qu'ils possèdent une voix puissante et interrompent à tout bout de champ autrui pour imposer leurs arguments ; cette manière d'agir a pour conséquence qu'on les retient plus que les autres ; cette tendance les pousse à devenir des meneurs, des chefs, des forts en gueule, alors que leur raison ne s'avère pas forcément la plus opportune, ou manque de modestie, suscitant un ego démesuré qui peut provoquer des guerres [...]

(paroles du jour)

105. *interrogations de lui et d'eux*

un doute sur sa personne, il répond !

- › Un jour, certains émirent un doute quant à mon origine et ma qualité de mammifère bipède ; je décris mon interrogation à d'éminents spécialistes sur la question et ils me répondirent : « non non ! Vous êtes bien de la lignée des hommes, hominidé homida ! » Aucune hésitation n'était de mise, ma morphologie, ma bipédie ne faisait aucun doute : deux yeux, deux mains, deux jambes, une tête, un tronc, un sexe où il se doit d'être, un fessier au bon endroit.

Non non, aucun soupçon n'était permis, le genre homo sapiens correspondait bien à ma personne, du type mec, masculin, ou mâle, pas d'inversion constatée, la qualité biologique était précise et sans doute possible : hominidé homida, c'est dit !

- › Je sus plus tard que ce qui m'était incriminé relevait plutôt d'un état d'esprit qui n'était pas commun, je ne pensais pas comme il se doit en qualité d'humain ; c'est ce qui choqua ! De ne pas penser en humain, ah ?
- › Il semblerait que le monde des hommes soit bien sectaire pour établir une telle conclusion. Nous ne serions donc pas libres de penser comme l'on veut ? Cette idée d'une dictature de l'esprit se révélait alors le premier constat d'une tentative d'emprise sur ma personne, à m'interdire pratiquement de penser comme je voulais ; cela ne devait se faire que dans un cadre de préservation de notre espèce, avant toute autre considération. Je devenais par conséquent, hors la loi et passible d'une interdiction de parole publique, si je contrevenais à ce diktat, je risquais bien un emprisonnement physique. On me le fit bien comprendre, je saisis donc que j'étais surveillé comme le paria dans un monde délétère.

...

à mes assassins, à mon meurtrier, à régurgiter

fantasmes

- › Ah ! C'est encore vous qui voulez me touer ? Vous allez me manger, me couper en petits morceaux, me faire exploser, nous allons détoner ensemble ? Vous allez m'anéantir, me reconvertir, dans un grand déplaisir ; mais réveillez-vous, éveillez-vous ! On vous a ensorcelé, le savez-vous ? Je le vois bien, après tout, vous possédez un bon fond, mais vous ne l'acceptez guère, vous n'en parlez plus... Sommeillez-vous ? On vous a envoûté, avec des idées... des idées ? Mais des idées... d'écervelé ! Réveillez-vous donc... au monde.
- › Ah ! C'est toi qui me tus ?
- › Et bien...
- › ce n'est pas bien !

- › Je n'en sais rien...
- › ah !, vois-tu, la blessure n'a pas voulu s'ouvrir plus amplement...

(l'assassin reste là, encore innocent, dépourvu, ne sachant quoi entreprendre)

- › Et tu ne m'as point tué totalement, la nature a fait en sorte que tu me loupes ! File donc avant que l'on ne t'attrape ! Bientôt, je vais mourir de ta faute...
- › Peut-être que oui, peut-être... non ?
- › Part ! Disparais de ma vue, toi mon meurtrier...

(il part, embarrassé, encore moins innocent que tout à l'heure, à cause de sa fuite, il devient un véritable criminel)

- › À vous, mes assassins, je le savais bien, votre arrivée un jour viendrait pour nourrir ma folie dramatique, éprise d'un fantasme qui se mutine, sujette de vos massacres et de tous vos films d'horreur, de guerre et de gros bras musclés, qui ne présente qu'une bêtise désolante, la force qui ne montre rien d'une destruction affolante, et justement, l'alarme ne se déclenche pas, n'éveillant point mon cervical intérêt.

(le coupable, le voilà déjà hors d'atteinte, il s'enfuit loin de tous, son innocence est perdue à jamais)

- › Oh ! Y en a-t-il de cervelle là-haut en haut de cette tête, on n'y trouve que le bout d'un long tube, seul, qui règne en maître et se dépêche, à ce que la vie vous digère en fait ; que cet être que vous êtes passe vite fait, elle n'a besoin de vous en aucune manière, vous n'illusionnez pas son avenir, vous n'appartenez pas à son destin ; elle vous régurgite et vous abandonne là à traîner à votre triste fin, celle des propos orduriers et des manières outrancières de l'égorge-ment perpétuel, exprimez votre vie d'assassin ! Allez ! Vivez ! Dépêchez-vous d'exister, qu'on en finisse, passez et mourez un jour, en conclusion définitive ; que votre temps puisse laisser aux autres, de nouvelles ornières, plus intéressantes et qu'ils méritent une récompense, ceux-là qui détestent vos tristes manières, la vie a besoin d'eux, enfin ; c'est ce qu'elle explore en permanence, cette vie qui

ne cesse de chercher des êtres qui pourront progresser et s'entendre, vivre ensemble et partager ; si nous avons ces mots en tête, sur-ement, qu'ils ont une raison d'être, que l'on nous y a dit d'y mettre, à la parole, les instruments d'une révolte et qu'elle nous vient contre vous, vous, nos assassins, allez-vous nous laisser en paix enfin ? Que le vent, que le temps, vous efface de nos mémoires, au chevalier guerroyant, au grand chef belligérant, qu'on les éteigne de nos sou-venances, ils ne représentent rien, votre passé ne peut que s'évader, un autre dessin s'annonce...

(Déjà, dans un lointain pays, le criminel a refait sa vie et choisi son camp, il a pris le pouvoir en noyant encore ses mains dans le sang ; habitude quand tu nous tiens ?)

...

Sujets similaires ou récits annexes, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 156. variations dramatiques, *souvenirs macabres*

...

*des aubes assassinent ****

Des aubes assassinent autour de lui ; mais oui, vous les avez reconnues, moi je sais qu'elles vous donneront un drôle d'air demain, quand elles repasseront, c'est malin !

- › Des aubes assassinent au-delà de la pluie, je sais que je ne serai plus un beau matin, alors qu'il a plu sur mon chemin...
- › Des aubes assassinent sur mon chemin...

Ils commençaient à en avoir marre de lui !

Les zommes lui crient :

« nous n'y comprenons rien à ton histoire ; de ton histoire, on s'en fout ! Tu ne parles pas de nous, tu ne nous nommes pas, comment cela se fait ? C'est inadmissible ! L'on va te tuer, tu renies ta race ? L'on va t'achever... »

C'est ça que les zommes lui crient, au-devant de la face, cette manière

de raconter, les ennuis, dans le ventre la nuit, à moins que ce soit au début d'une aurore, au début d'une aube qui luit, aaaah !

(*paroles du matin*)

106. *propos cannibales*

*mangez le ! ***

Mangez-moi !
Lâche ton drame...
festin...

- › Oh ! On est mangé un jour ou l'autre, si ce n'est par la pourriture, on est absorbé par les autres, ne vous en souciez pas ! Il y aura toujours du monde à la table... à la table de vos abats, car, n'oubliez pas, un jour ou l'autre quelque chose vous arrêtera, ne vous tracassez donc pas pour cela...

Mangez...
mangez-moi !
Fâche ton âme... c'est malin...

- › Ah ! Si l'on me mange ? Si l'on désire me déguster et que l'on me fait griller en entrecôte ou en quelconque bifteck, je ne demeure pas certain qu'avec tout ce que mon corps garde encore de maigreur et de saloperies que j'ai pu ingurgiter dans mon existence, ce qui scanda ma vie en de nombreux maux, des allergies ; il n'apparaît pas sûr qu'au bout du compte le mets reste alléchant ? Je plains donc celui qui me mangera, parce que je ne me trouve personnellement pas très appétissant ! Ah ! Probablement, il aura une bonne raison de me tuer (toué), mais je ne lui en voudrai pas, il me rendra un service, et m'évitera de finir le boulot moi-même quand j'en aurai assez de cette vie, et puis voilà ?
- › Non ! Je crois que... et encore, je dis, je crois, je ne devrais pas dire comme ça... je pense qu'ils auront des regrets, ils risquent de me recracher ! à moins qu'ils aiment la viande fade, à moins qu'ils aient faim, si l'on a beaucoup faim on oublie la qualité de la chair absorbée, alors dans ce cas-là je serais heureux de les nourrir, de les sus-

tenter autant qu'il se peut, car quand on subit une famine on peut concevoir de tuer son prochain, cela est envisageable (imaginez les gens gros et gras, repus d'un occident boursoufflé par des man-geailles nauséabondes, expédiés en express pour alimenter les ventres affamés des peuples du sud ?), mais je comprends qu'on ne chipote guère pendant ces moments-là, j'acquiesce gaillardement, avec entrain, avec joie même, que je puisse nourrir quelqu'un de ma chair ou de ce qu'il en reste ; toutefois, j'ai toujours des doutes quant à la qualité du festin ? Qu'il s'étouffe ou qu'il s'empoisonne, là j'aurai beaucoup de regrets...

Mangez...

mangez-moi !

Cache ton arme... la faim...

renseignez-vous avant

- › Ah ! vous auriez dû vous renseigner avant de me « tuer ! », on ne tue pas inconsidérément, sans s'informer sur la valeur gustative de l'élément à abattre, à éliminer ; quand on prépare un mets, on doit choisir son mangement, puis trier de la bonne à la mauvaise chair ; vous allez me dire « c'est une question de coût ! » Certes, si l'on donne la mort à un de ses prochains, il vaudrait mieux ne pas se faire interpellé à cause de ce geste, exécutez-le ainsi à l'abri de tout regard ; préférez alors un achèvement, un abatement, un tuement, dans un vaste désert, dans une grande vallée, loin de tous, en me trucidant par surprise sans que l'on sache que je puisse passer par ici et que nul ne s'émeuve à l'avenir de ne plus me revoir... Donc, avec ces précautions prises par avance, osez ensuite définir la qualité de ma chair, tout en considérant l'impact de ma disparition, cela pré-disposerait le futur cannibale m'ayant dégusté à une prospérité possible, c'est très envisageable ! Ou alors, prévenez-moi, « aujourd'hui à telle heure, si tu passes par là, tu seras mangé ! Prends garde ! »
- › On peut aussi établir un contrat pour préméditer formellement le jour et heure où vous me « tuerez ! » et vous me dévorerez comme il se doit, et je ne réclamerai point ; d'ailleurs le pourrais-je à cet instant ?

- › Vous percevez bien les multiples façons ? Il existe plusieurs manières de procéder, chacun doit trouver celle qui lui semble idéale, il s'avère certain que si nous ne parlons pas le même langage, la communication ne deviendra pas optimum, mais qu'importe... Non ! Si celui qui a faim me tut pour me manger et que je nourris sa fringale... encore plus si c'est un enfant, j'espère qu'il n'aura pas d'indigestion ou mal au cœur ; dans cette éventualité, vous ne devriez pas lui préciser qu'il ingurgitera un bout d'homme, quoi que ce dernier est accompli de bon ou mauvais ! C'est à vous de le reconsidérer à votre convenance ou non, je le conçois bien et ne m'en émeus pas ; c'est dans l'ordre des choses, voilà !
- › Alors que décidez-vous ? Est-ce vous qui me dégusterez ? Dites-moi, dites-moi tout ! Que devient votre appétit ?

Mangez...

mangez-moi !

Lâche une larme... enfin...

il les regardait dépecer son corps

Et puis établir des variations sur les termes, pour expérimenter une cruauté, histoire à raconter...

1 – (ce possible neutre sans émoi, orientation d'un avenir probable)

Il les regardait **négliger** son corps, l'accrocher au bout d'une chaîne et le tirer pour qu'il s'use à terre et se démembrer à force de cela, certains osèrent goûter un bout de la chair de son bras ou de sa cuisse émincée et **l'oublier**.

2 – (ce possible semble heureux, vénéneux, laisse dubitatif devant un tel avenir probable)

Il les regardait **adorer** son corps, l'accrocher au bout d'une chaîne et le tirer pour qu'il s'use à terre et se démembrer à force de cela, certains osèrent goûter un bout de la chair de son bras ou de sa cuisse émincée et **jouir**.

3 – (ce possible négatif, péjoratif, pessimiste d'un avenir probable)

Il les regardait **détester** son corps, l'accrocher au bout d'une chaîne

et le tirer pour qu'il s'use à terre et se démembre à force de cela, certains osèrent goûter un bout de la chair de son bras ou de sa cuisse émincée et **recracher**.

Et puis d'autres possibles...

Il les regardait dépecer son corps, croyant l'avoir vaincu, triompher de sa parole hardie qui eut l'audace de déranger leur appétit à répandre leur religiosité partout où cela était possible de l'imposer. Oui ! ils n'acceptaient pas cette contrariété. (vexation)

Il les regardait dépecer son corps, le battre, l'assommer, cet amas de chairs, qu'ils se figuraient avoir désarçonné, abattu ; idiots, ils l'étaient devenus à force de croyances en certitudes où l'on devait lapider tout opposant à leur foi. (avis défavorable du dépecé)

Vous voyez, ces éventualités sont enchevêtrées, ils sont des moments possibles et l'on ne sait quel sera celui que vous aurez discerné, ou que vous choisirez : ce sera 1 ou 2 ou 3 ; et jamais les trois ensemble ni deux, un seulement. Du cannibalisme primaire nous en venons à une considération scientifique très sérieuse, de l'émoi possible, un seul à chaque fois, sinon, vous allez devenir fou et exploser dans une invraisemblance : c'est cela, la folie !

L'horreur a un prix !

dans mille ans...

Lui s'imaginait bien que dans mille ans, même probablement bien avant, s'ils continuaient à agir comme ils le font, il ne resterait d'eux que des peuplades grégaires (ou si peu, voire, rien) ; bien de ses semblables l'avaient compris, mais ces derniers n'étant guères des guerriers, des enfriqués, des despotes, ils étaient comme lui presque impuissants ; à moins que...

- › Vous les verrez tapis au fond des forêts ou dans des cases sommaires, à guetter l'apparition d'une entité suprême qu'ils pourraient sacraliser une nouvelle fois et s'entre-déchirer pour l'imposer aux voisins comme à chaque occasion, ils n'arrivaient pas à dévier de cette manière... Cette humanité-là déchet de sa vaniteuse place à trop vouloir croire au divin et à la prééminence de sa race, cette ex-

périence du vivant a avorté à cause de cette persistance qu'elle ne sut lui faire dépasser. Ce même vivant qui développe d'autres êtres dissemblables, à ses propres fins, la vie ne nous les a pas montrées enfin, de peur que cet essor entre en rivalité avec notre spécificité hégémonique et agressive (en conséquence, elle attend que nous dé-périssions)...

- › Ou peut-être que nous n'avons pas appris à discerner ce qu'évoluer pouvait vouloir bien dire ?
- › « Y'a quelque chose qui cloche là-dedans, y faut résoudre le problème, j'y retourne immédiatement ! »
- › Elle semble radoter la chose qui nous anime...

107. *anticipation*

un carnaval d'animaux

- › Taisez-vous !
- › Mais taisez-vous donc !
- › Vous assistez à un carnaval d'animaux !
- › Taisez-vous enfin ! Vous savez bien, ce ballet incessant de ceux-là, à deux pattes, qui mugissent dans la forêt avec des chants du pire et du rien, c'est le son de leur voix, on dirait qu'il clame à tue-tête de vieux airs d'autrefois quand ils demeuraient les maîtres d'une pègre naguère, m'a-t-on résumé ! (je ne connais pas tous les détails)
- › Ah oui ! Je me souviens, au début de ma conception on initialisa ma mémoire de ces anciens récits qui servent de récipient à nos débuts préparatoires, avant que nous agissions.
- › C'est cela ! Vous vous le rappelez bien, ce sont bien ces deux pattes-là ; il en reste encore... regardez ! Le mâle tient une de leurs vieilles reliques.
- › Oui, je vois ? Ce tube coudé qu'ils brandissent en criant « pan ! pan ! », comme ils braillent à chaque fois qu'ils avancent leur objet en face de nous, on dirait qu'ils veulent nous effrayer ; comme c'est amusant ?

- › Vous avez tout à fait raison, ce sont de vieux rites qu'ils gardent du temps de leur splendeur, c'est effectivement ce qui se raconte !
- › Oui, j'ai entendu cela... Oh, regardez ! Vous en voyez un avec une fine plaque de métal, on dirait qu'il s'amuse à l'enfoncer dans le corps de son voisin ; mais se peut-il qu'il lui fasse mal ?
- › Ah ! Mon enfant, vous assistez là à un assassinat ! C'est un de leurs rituels... Et si vous avez bien remarqué, celui que l'on trucidé ainsi gardait les deux membres du haut joint, la tête (la boule à moitié poilue, au sommet) de son corps tourné vers le ciel ; il vociférait d'ailleurs un chant assez monotone, mais très coutumier, chez ce genre d'animal...
- › je vois ? Mais qu'est-ce donc ce liquide rouge qui dégouline le long de sa carcasse ?
- › Oui, je l'aperçois aussi, c'est la substance interne de leur structure qui sert à nourrir les divers partis qui les composent ; sans cela, leur vie deviendrait bien courte !
- › Apparemment que celui qui fut transpercé ne bouge plus, son métabolisme a-t-il été interrompu ?
- › Complètement effectivement ! Mais restez éveillé ! On dirait une femelle, elle s'approche avec une grosse plaque métallique effilée ? C'est cela en effet ; regardez bien, elle va découper en tranches la structure inanimée de leur semblable... observez attentivement ce rituel étonnant, voyez ! Ils se partagent les morceaux et les absorbent comme pour garder un souvenir de celui qu'ils ont ainsi dépecé ?
- › Oui, vous avez raison, comme c'est étrange...
- › Attendez ! J'ai retrouvé la trace de leur histoire à ces animaux-là... il se raconte que le vivant développa leur structure afin de permettre un nouvel essor de sa prééminence, ajouter une évolution de son règne, mais que leur aboutissement en grande partie échoua, à cause d'une programmation défectueuse de leur codage génétique, en effet ! c'était comme ce que nous venons de voir, ils ne réussirent pas à se défaire de ses rituels en forme de chants ; à chaque fois, on en trouvait toujours au moins un qui ne désirait pas que l'on fre-

donne d'une autre manière que lui ; à cause de cela, ils n'arrivèrent pas à éviter ces découpes réciproques et ces absorptions devenues malades, comme vous venez de le voir !

- › Ah ! c'est donc cela, ce rituel dont vous me parlez ? Ces animaux se trouvent alors en voie de disparition ?
- › Oui ! La vie a introduit un gène dérégulateur dans leur fonctionnement habituel et les laisse s'éteindre progressivement, c'est effectivement une espèce sans avenir, qu'elle délaisse maintenant...

tourisme extra-terrestre

Dans l'anticipation d'un avenir probable : des êtres du futur, extra-terrestres ou autres effectuent une promenade, dans des parcs où l'on entrepose les restes d'une humanité déchue ; ils la regardent comme des visiteurs dans un zoo, observent les animaux mis dans les enclos ou des cages, et notent leurs attitudes ; l'on voit aussi des hommes, cigare au bec, avec des paquets de papiers, cela ressemble à ce qu'on appelait jadis des « billets de banque », pour « monnayer » des transactions entre les humains du lieu, ces mœurs économiques où ils n'arrivaient pas à s'en départir ; cela faisait rire les passants, ajoutons tous les clichés de leurs manières exacerbées dans des postures outrancières des destructions et des guerres ; comme ce mâle rempli de testostérone si épuisé qu'il n'en pouvait plus de massacrer ou de dominer, voilà ce qu'il devint la plupart du temps, il ne voulut obéir à une quelconque sagesse ni échapper ni résister à ses désirs de parvenu, voyez-le aboyer avec la meute, la horde, et par là, dans sa dictature minuscule, créer le désordre d'une emmerdante villégiature pour celui qui le subit.

Cette espèce, raconte-t-on, déchue, montrée en vitrine ici, n'a pas su se défaire de ses tiques, ces manies les ont perdues ; ils reproduisaient systématiquement les attitudes qui les ont égarées, comme une entité qui tourne en boucle n'arrive plus à évoluer ; où vous voyez toutes leurs tares exhiber dans une décrépitude désolante, dans ce parc pourtant isolé, où ils bâtissent leurs maisons, ou leur technologie soi-disant avancée, soi-disant supérieure ne révélait qu'une adaptation mal cousue au monde, une expression trop décalée des possibilités offertes par l'existence, ils n'ont pu s'harmoniser avec les transformations perma-

nelles, entrer en symbiose, comme le réalise si souvent une forêt ; leur espèce s'est sclérosée, et peu à peu s'en trouvait non pas éradiquée, mais mise à l'écart, dans les faits par les actions d'un vivant exigeant ; alors, comment procéda-t-il pour les déposséder de cette émergence surannée ? l'histoire ne le dit pas exactement, mais on sait toutefois que ce fut assez violent ; ces humanoïdes devinrent une sorte d'êtres indigents et exprimaient l'emmerdante occupation des sols qu'ils bouleversaient, sans un égard vis-à-vis des autres êtres, n'ayant de considération que pour eux-mêmes ; cela, à la longue, leur donna une réputation tellement détestable, à force, tous les êtres se ligèrent contre eux, afin de les envoyer paître en dehors des limites estimées supportables pour la survie normale de chacun ; ne plus sentir sans cesse derrière eux cet être opiniâtre, avec son désir de toujours vouloir dominer autrui.

- › C'est une façon de voir, mais votre interprétation me semble erronée ; la vie a déjà produit à maintes reprises plusieurs de ces êtres dans ses explorations (du territoire occupé), dans sa diversification (naguère) ; quand une espèce se propage un peu trop, elle a tendance à asservir les êtres plus faibles autour d'elle sans forcément s'en rendre compte ; mais certains hommes s'en aperçurent malgré tout, demeurant minoritaires, ils ne purent agir de façon à accorder leurs violons avec les autres vivants, c'était trop tard, il arriva ce que vous constatez maintenant : leur existence mise à part, dans des réserves ; sans les accaparer, on les encercla pour qu'ils n'en sortent pas, les embarricadant de barrières invisibles, mais impénétrables (infranchissables) qui les isolent du reste du monde, et à force d'expériences, à voir jusqu'où une lignée aussi délétère peut en venir à s'autodétruire elle-même ; certains diront que c'était d'un comique, c'était là le hic ! C'était hélas ! le hic de trop !

(paroles en marchant)

108. (*cinquième fêlure*)

{ Oui ! Je sais cela vous ennuie, mais je tiens à vous reparler au sujet de préoccupations que vous aviez peut-être ignorées jadis, mais maintenant, beaucoup apportent des remarques à propos de l'ample brisure ; ici et là et puis d'ailleurs, on la voit, si elle apparut si ténue au début, elle devient très présente aujourd'hui ; elle va sûrement rompre ce qui encore l'attache aux restes qui tiennent le grand édifice que représentez nos vies... oui oui, ne riez pas, vous pourriez subir des dégâts et un préjudice à affronter, préparez-vous à cela ! Elle fait partie du décor dorénavant et personne ne l'ignore, je vous l'assure ; prenez vos précautions ! Je vous trouve incertain, attendez-vous que d'autres y regardent et pire tentent de colmater les traces laissées par la fêlure devenue envahissante ; maintenant que vous avez mis les pieds sous la table, dans l'attente d'une rémission peu probable. Je vois des blouses blanches qui montent la garde, analysent tous les recoins de la faille, étudient la possibilité d'une rupture, comme à la digue, les eaux mouvantes qui submergent et tentent une ouverture. Cette actualité si persistante émousse les idées les plus saugrenues, d'un délire très attendu ; on complotte derrière les autorités, à l'insu des sommités savantes, on répand des arguments à la véracité tellement indigne et si galopante ; pillent à ce qui reste encore de la raison, une vérité avérée, puis ajoute des affabulations méprisantes, et alimente ainsi la magouille ténue des conspirateurs. Face à cela, je vous trouve bien nu, n'avez-vous pas peur ? }

109. (*autour de la fêlure*)

- › « D'accord, votre fente, on la voit, ça c'est sûr ! Mais que cache donc cette fêlure, quelle engeance écarte les deux bords de cette fissure navrante, qu'y a-t-il derrière ? Maintenant, tout ça ne montre que des bribes discontinues, elles s'amoncellent dans le cheminement du récit, comme des... »

L'auteur (le scribe ou lui, eux ?) apparaît submerger par le flot d'informations qu'« Il » (l'initiateur du récit, lui ?) apporte et s'ajoute tous les autres témoignages environnants, il n'arrive plus à trier dorénavant.

- › Voyez, cela vient un peu tout en vrac au fil du temps, comme des traces, des preuves que l'on amoncelle sans relâche. Le voilà bien actif, mais cet écrivillon fatigué, c'est moi qui vous le dis !
- › Mais vous êtes qui, vous ?
- › Ben, le protagoniste qui annonce votre brisure, n'avez-vous pas compris ?
- › Pourquoi tant médire, déjà qu'il peine à tout écrire ?
- › Vous ne voyez donc pas tous ces maux qui s'amoncellent au portillon du récit... je ne vois que ça ! Moi !
- › Il vaut mieux cela, que rien du tout à décrire, ce n'est qu'une inspiration débordante, voilà tout !... Et puis il ne s'en sort pas si mal, moi je comprends encore ce qui se dit !
- › Peut-être ! mais un grand tiraillement l'assaille et je ne vois pas bien comment il s'en sortira indemne, déjà qu'il endosse l'écriture de quelques crimes et des insanités pénibles. Ce qui arrive est encore plus terrible, je vous l'assure !
- › Nous verrons à ce moment-là, faites-les patienter !
- › Quoi ? Vous croyez qu'on m'entendra... vous rêvez, mon petit monsieur !
- › Il faudra bien ! Sinon on ne comprendra plus rien et votre... tempo de la prévenance arrive fort à propos, nous allons y ajouter une autre présence...
- › Comme s'ils n'étaient déjà pas si nombreux, vous croyez que cela va calmer le jeu ? Moi je m'en fiche... je prépare ma dernière tirade et je dirais tout...
- › Mais... nous n'attendons rien de mieux... si ce désastre arrive vraiment, alors « désastre, il y aura ! »

110. *témoignage ancien, comparaison*

Témoignages, affirmations de l'homme aux actes moraux ou immoraux... Affirmations diverses de l'homme qui voulait que tous ses agissements demeurent acceptables ou non, c'était selon qu'il avait choisi son orientation acquise en regardant autour de lui. Son jugement, car

il l'assénait systématiquement sans qu'on le lui demande, conservait le tranchant du couperet, avant l'action finale de la sentence de son dit...

De son passage improbable auprès de ce peuple innommé, quelques détails de son temps passé là-bas, une idée qu'il se faisait d'eux...

(extraits)

- › ... quand elle eut fini son affaire, et moi ma jouissance, elle s'en alla satisfaite, et moi repu... fatiguer de tant d'insistance à la demande des paroles que j'eus prononcées tout le long de la journée, ce questionnement incessant et à la fin, cette décision qu'elles avaient prise, que ce sera moi le géniteur d'un de leur futur bambin, avec cette femme qui m'eut choisie, dont je ne connus jamais vraiment le nom, elle n'était ni laide ni belle, mais avait comme ses semblables, une certaine force que j'ai rarement vue ailleurs... C'était un monde étrange et je savais que je devais un jour partir, à ce moment-là, quand mes forces seraient reprises, à me donner l'allant pour la traversée du désert ; de cela je ne m'en souciais point et ne cessais de m'étonner toujours à la réflexion de voir ici ces femmes point soumises.
- › Ce peuple n'a pas bougé du lieu depuis qu'il y est arrivé, il y a bien peut-être plus de deux mille ans tout au plus. C'est l'éloignement de tout qui les a fait rester puisque pendant longtemps, les déplacements s'avéraient difficiles et puis l'habitude de se maintenir là fut prise ; la plupart des représentants de la population des peuples de la terre qui en passant chez eux les éduquèrent involontairement au monde et aux savoirs de toutes sortes. Au fil des siècles, ils ont capté les connaissances de chaque visiteur comme une relique et s'accumulant, c'est un lourd édifice de la mémoire des hommes qu'ils ont engrangés...
- › Si bien que l'idée d'un voyage au dehors de leur monde leur apparaissait si saugrenue, que rester ici était un gage de tranquillité. Ils ne possédaient rien de bien intéressant à partager avec les autres peuples. Le fruit des curées saisonnières ne représentait pas un attrait suffisant pour susciter l'assaut des mannes financières ou politiques, si bien qu'on ne les inquiéta guère finalement.

- › Car entre eux, ne cessant d'accumuler le savoir des hommes, ils restent en paix, à la différence des ailleurs, où souvent des guerres terrassent les peuples, cela ne les engageait guère à partir. Ce peuple sans nom qui ne faisait que garder les pensées laissées par toute visite, cette tribu sans appellation désirée ne s'occupait qu'à entreposer la connaissance des passants, ne désirant que collationner, à travers la parole de ceux qu'ils interrogeaient, l'histoire de vivants ; à partir du récit des voyageurs les visitant, *ils devenaient, au fil des siècles, les bibliothécaires de notre espèce, dans cette obstination à conserver ces mémoires, les témoignages de l'existence des civilisations...* Ils ne faisaient que garder leurs traces, comme par abnégation, emmagasinaient soigneusement ce qu'on leur racontait dans le moindre détail, avec cette insistance si particulière de leur part d'acquérir nos savoirs, dit après dit, voyageur après voyageur, disséquer, classer, recouper, étudier... ils ont appris tant et tant des autres, et cela avec passion, encore aujourd'hui, que cela les instruisait de la conduite appropriée qu'ils devaient avoir, devant nous, égarés ou volontaire, venu des différentes contrées de la terre, arrivants à leur rencontre ; ou d'autres, ameutés par une junte militaire ou administrative quelconque, n'ont pas su m'ôter l'idée persistante que tant de conquérants ne puissent les contraindre. Ils possédaient deux forces qui les protègent, je vous les redis, la première était leur éloignement de tout, la seconde, la petitesse de leur peuplement n'engageait quiconque à aucune poursuite de quoi que ce soit qui vaille la peine d'un dérangement...

Mais, ce dernier se trompait un peu tout de même, ce peuple fut assailli quelques fois, et cela mérite d'être raconté...

111. *affairiste et peuple innommé*

Ces pertes d'eau sale venant des pores
d'une peau rougie par les séances
d'une gymnastique quelconque abusent l'entendement,
ajoutent des pirouettes au sens, qu'exhume une senteur,
des graisses exhalées là où l'on dit
que cela vaut de l'or ?

Il y eut ensuite cet affairiste venu des lointains occidents, curieux et calculateur, peut-être un peu fou, ayant parcouru les écrits précédents, découverts dans un héritage décevant, qu'il trouva au fond d'une malle, les carnets de notes de son aïeul si mécréant de Dieu. Lui n'ayant qu'une seule croyance : celle des « affaires » et des gains financiers. Au début, il décida de tenter la richesse ici...

(premier courrier)

Chers associés,

Je vous adjoins ce petit compte-rendu, suite à ma visite au bord du fleuve vaguement dénommé ici « attunameché » si j'ai bien compris ; vous trouverez ci-dessous une description sommaire de la population locale et un aperçu en fin de courrier sur l'opportunité d'une industrie sur place.

Une contrée indéfinissable posée près d'un vaste cours d'eau intermittent, et un peuple, une cité, aux appellations improbables ; du plus loin qu'on se souvienne, ce peuple ne fut jamais nommé, trop loin des autres, loin de tout... C'est ce qui m'a été dit auparavant et confirmé de visu là-bas.

Car ici le nommer aurait été impardonnable, un sacrilège, une faute, un présage de mauvais augure, on me le fit bien comprendre !

Sur les rives « attunameché », nom à peine prononcé ici, qui ne définit rien de précis, tant que l'on n'a pas vécu à l'aube ces matins tant plébiscités, comme dans un mirage au jour apparaissant, ce déversement ubuesque du fleuve apportant des offrandes si subites qu'un étourdi ne trouverait aucun moment à perdre pour contre-carrer l'oubli des perches et des paniers, quand passe cette marée frétilante ; qui n'a pas vu ne peut comprendre ce don du ciel ?

Quant aux affaires installables ici, il faut bien admettre que l'éloignement du lieu et sa pauvreté nuisent fortement à l'établissement de toute usine ou fabrique d'assemblage avec une main-d'œuvre peu qualifiée et inadaptée à un monde moderne. Ma curiosité était particulièrement centrée sur la période des crues débordantes du fleuve local. Mais je dois concéder que cette abondance de nutri-

ments suffit tout au plus à sustenter le peuple du lieu. Détourner cette matière première vers un autre usage impliquerait un apport d'aliments extérieurs pour compenser le prélèvement de la pêche qui les nourrit, ce qui s'avérerait relativement coûteux, malgré l'intérêt évident de cette dernière particulièrement rare, bien plus que le caviar sans en paraître tout aussi goûteux, me semble-t-il. Je me vois donc contraint d'annuler le projet de toute forme de construction industrielle ici, étant donné le maigre rendement qu'aurait inévitablement ce genre d'installation.

...

(lettre officielle)

Chers actionnaires et collègues,

Concernant ce peuple, de la *faisabilité* à vouloir construire une affaire là-bas nécessiterait de domestiquer et de maîtriser le bon désir de cette populace local qui me semble peu enclin à ce qu'on l'exploite.

D'une intelligence certaine, l'idée de travailler pour nous ne les enthousiasme guère, ce qui posera donc des difficultés ; nous devrions alors les asservir, apporter sur place une police, une armée pour les contrôler et cela représenterait des coûts non négligeables, qui comparé aux gains possibles à tirer de leurs crues réjouissantes certes, mais pas suffisants pour nécessiter tant de frais de maintien de l'ordre.

À les écouter, et m'informant plus amplement du passage des précédents visiteurs, j'ai vite compris que l'endoctrinement à travers une religion qui les domestiquerait a déjà échoué, qu'une propagande politique en utilisant un leader que nous amènerions risque de tout autant avorter ; je ne vois vraiment pas ce qui pourrait nous permettre de rentabiliser cette affaire ; à moins de tous les éliminer, mais par voie de conséquence, nous perdriions leur savoir-faire, car cette pêche nécessite une expérience non négligeable ; pour optimiser au mieux notre projet donc, nous devrions pendant un certain temps les domestiquer en apprenant d'eux, avant de les ~~supprimer~~ éliminer méthodiquement.

L'intérêt me semble toutefois très onéreux et je ne vois pas comment faire pour rentabiliser à court terme notre affaire.

De plus, ils apparaissent peu enclins à une quelconque colonisation, ou d'un esclavage sommaire. Ils montrent une érudition étonnante dans un pareil lieu, j'avais cru comprendre que c'était des sauvages, mais non ; ils connaissent notre civilisation, notre histoire, c'était bluffant ; d'autres visiteurs probablement, les avaient renseignés. Ils possèdent une culture, une éducation, leurs enfants ne sont pas sales, ils s'avèrent plutôt joyeux, heureux ; alors, comment voulez-vous qu'un peuple radieux puisse être domestiqué ; il faudrait le rendre malheureux, mais si l'on recherchait le coupable, ce serait nous tout de suite, très difficile serait de les amoindrir, sans amener des forces nécessairement très coûteuses ; même les empoisonner, non, je ne vois pas comment faire... Donc, je pense que notre affaire devrait en rester là, et nous ne pouvons pas rentabiliser cette aventure, c'est fort dommage, ce peuple s'avère à la fois gênant et nécessaire, que pourrions-nous y gagner ? Utiliser leur histoire à des fins touristiques ? Mais ils demeureront très empressés, j'en suis persuadé, à ne pas divulguer où ils sont ni ce qu'ils fabriquent ici ; leur passé ils n'en parlent surtout pas, ils vous assomment de questions, c'est très difficile d'avoir une conversation avec eux, ils *vous irriteraient* quelque peu... C'est un peuple *qui nous mettrait dans une situation finalement* absurde et idiotie, il n'est pas domesticable pour notre cause, ne conviens pas à nos intérêts, c'est dommage, oui, c'est navrant.

...

(lettre officielle et confidentielle)

Chers associés, malgré votre insistance, je peux vous dire que l'installation d'une usine ici serait vouée à l'échec tant que ce peuple stupide restera sur place. Ils ne comprennent rien aux affaires et ne veulent pas travailler pour quiconque sinon pour eux-mêmes, un comble ! J'ai bien tenté de les menacer en cas de refus de mes propositions, avec la possibilité de faire venir à l'armée du pays pour y mettre bon ordre, mais cela ne les a pas impressionnés. Ils ne saisissent pas ce qui peut s'avérer intéressant économiquement pour

eux s'il travaillait pour nous. J'ai eu beau vanter les bienfaits de la modernité, mais rien n'y a fait. Ils ne veulent pas de notre argent et ne désirent pas œuvrer pour nous, c'est très clair ! Tellement ils m'insupportaient à la fin, j'aurais possédé une arme suffisante que je les aurais tous abattus sans discernement. Une pareille lèpre humaine devrait être systématiquement éradiquée de la surface de la Terre ! Comment peut-on rester dans un semblable refus du progrès et des affaires ? C'est incompréhensible ?

Bien à vous,

J. I. W. D., mille neuf cents et quelques, le dix-huit du mois de...

Voilà donc un peuple non rentable ; serait-il pour autant sauvé de toutes manigances, serait-ce une aubaine pour eux ? De ces deux concepts, qui a la peste ? Une économie financière ou ce peuple qui tient tant à rester à l'écart de tout ?

112. *litanie de propos affairistes*

propos militants (à mettre en bouche)

Eh, ce fut le temps des affaires où tout se vend dès l'entrevue, ce fut la danse du fric qui pue, le temps était d'un savoir-faire avec le boss qui te casse et des agents en colère n'en avaient jamais assez à défaut d'une pitié.

Eh, ce fut comme une façon, où l'on regarde dès l'entrevue, voie le puissant ému pas sage qui avec le temps fait des négociés et rosses avec de la classe des manants assez bêtes trahis par leur passé, vous n'avez pas idée.

Et vous élaborez encore des manières, ah, cette mise en garde, vous l'avez vu ici, en vrai, à votre âge, pensez donc, il voyageait pour des affaires et négociait avec classe bruyamment, sa quête haïssable est repassée, vous n'avez pas idée.

imaginez !

Vous arrivez aux affaires... et un grand pontife vous asperge d'ordres des plus vils, dans un mépris très énervant. Vous détestez ce dédain et

encore moins les diktats. Vous vous dites, « il n'a pas la manière », cet homme immoral vous déprime tout le jour et c'est avec l'arrogance d'un seigneur que vous lui refusez vos dernières allégeances. Il en est surpris, au dépourvu il vous frappe et la réplique apparaît cinglante ; vous éprouvez la répulsion des armes et pourtant résistez à son insolence. Que faire ? Fuir, combattre, nuire, obéir ou mourir ? Sous l'assaut de ces façons qu'il possède, à vous faire courber l'échine, celui-là s'avère submergé d'un ego sans mesure, d'où l'emploi de son usure ; votre émoi reste à la mesure de vos craintes et du courage de cet affrontement...

ils se barricadent

(À propos de la fortune des riches ou des usurpateurs, de la finance et des financiers !)

Il rencontra l'opulence avec tous ces fards ou plutôt disons que certains très riches l'ont côtoyé avec dédain ! À propos de la fortune des nantis ou des usurpateurs...

(on lui recommanda de rendre ce récit plus subtil !)

« Regardez ! Ils ont peur, ils se barricadent, ils payent des gens pour les protéger, ils lèvent des armées pour se défendre, pour asseoir leur pouvoir, en cela, il apparaît identique à celui des despotes, procède d'un mécanisme similaire, ils usent d'un système qui s'est imposé parmi (bien des) les autres du moment, mais obéissent aux mêmes règles qu'une dictature, celle de l'argent ! Regardez, ils ont peur ! ils se barricadent, ils payent des gens pour les protéger, souvent des écervelées après au gain et à la bastonnade ; cela suffit ! Il suffit de rétribuer amplement de tels individus pour se préserver des autres. Voyez ! Ils ont des craintes, ils s'abritent, ils font bâtir des forteresses, des barrières, des barricades, ils montent (ou démontent) des gouvernements, des armées ; ils subventionnent évidemment la fabrication des armes, qui en premier lieu servent pour asseoir leur pouvoir, appuyer leur domination et les protéger ; et comme pour tout bon homme d'affaires, il doit rentabiliser ces ustensiles calamiteux réalisés d'abord pour eux (le surplus), ils les revendent (ensuite) aux autres. Voilà ! Un nouveau marché est né, celui de la

défense des usuriers, de la préservation des financiers, au même titre qu'un dictateur, un imposteur quelconque, ils obéissent exactement aux mêmes règles, celles qu'ont utilisées les grands chefs, les glorifiés empereurs, les divins rois, tous magnifiés dans des livres d'histoires escamotant savamment les misères engendrées par de tels pouvoirs obstinés ; n'oublions pas, ce sont des usurpateurs, ils profitent d'une certaine faiblesse de la multitude, qui n'éprouve guère le besoin de se révolter et se laisse mener... comme une plèbe, ce troupeau incongru manipulé à des fins souvent inavouables ; ils ont peur ! Si l'on ne les protège plus, ils meurent ! Quand donc apprendrons-nous à nous passer de ce principe-là (de ces gens-là) ? »

(parole en marchant)

monde à votre merci

(Questions aux dictateurs & financier-économiste-actionnaire)

- › Pourquoi donc voulez-vous mettre le monde à votre merci, alors que celui-ci, la nature et tout ce qui la compose, vous devriez lui dire merci, plutôt ?
- › Et encore à propos de la machine ronde, à voir que vous lui en gardez des rancunes singulières, c'est drôle ! Mais oseriez-vous lui dire merci ? « Non ! » Vous dites, d'un ton péremptoire, dans ces assemblées devenues coutumières, où vous exhortez chacun à gaspiller tant et plus les matières premières pour les consommer brûlées vives et perdues à jamais dans une entropie pas bien fameuse...

(paroles en marchant)

mépris

(on lui demanda sèchement d'employer d'autres mots !)

- › Cette question, à propos de la résolution des remontées de la dette, comment la traitez-vous ?
- › Oh, je la traite par le mépris ! Avec de l'indifférence, je l'esquive de l'esprit.
- › Lui, il court pour être de plus en plus riche, il n'a pas le temps, les cours de la Bourse il ne peut pas s'en fiche.

- › Lui, il court pour ne plus avoir faim, à trouver de quoi se préserver, une nourriture pour oublier, pour exister, il n'a pas le temps !

à 18h43

- › Anarchisme complet des idées pour foutre le bordel dans les esprits mal famés de tous les mondes humains. Votre finance ordurière, vous allez la lâcher quand ? À moins que vous ne désiriez crever avec, tenant les codes secrets de vos comptes en banque entre les dents. Lâche donc ! Tu mordras après !

à 19h37

- › Ne vous inquiétez pas ! La vie nous a faits, elle peut nous défaire. Le vivant nous a construits, il peut très bien se passer de nous, nous ne sommes qu'une expérience après tout. (Une expérience en cours et qui n'est pas achevée...)

tout s'achète, tout se vend

Avec le temps, tout s'achète, tout se vend !
 Les hommes d'affaires lui disaient tout le temps,
 « Avec le temps, tout s'achète, tout se vend ! »
 « Même les rudiments, même quand il te ment ! »
 À force, tout s'achète, tout se vend !
 Même au creux d'un divorce,
 à force que l'on vous mente,
 tout s'achète tout se vend !
 (À force d'un dévouement !...)

de la finance

(discours volontairement polémiste)

- › Un économiste qui vous parle d'accaparement, euh... montre qu'il semble avoir une certaine lucidité ; quant à la situation de l'époque et de la finance, c'est effectivement, si l'on regarde bien, des sortes d'accaparement de choses, d'entité, de société ou non, de structures, de processus de fabrications, d'usines, de biens ; des accaparements de tout cela, au détriment de l'harmonie qu'il pourrait, y avoir, oh oh ! mot litigieux... Face aux financiers, par rapport à ce

qu'ils font, on ne devrait pas employer des mots qui s'affrontent autant ! De la finance, il n'y a pas d'harmonisation de quoi que ce soit, puisque tout, tout ! dans la finance y est délétère ; du principe même de ce que cela représente, le mot même est délétère et coupé des réalités de ce monde.

- › Pardon l'oiseau, je t'ai effrayé et tu t'envolas dans cette forêt...
- › Ce fait, là, de l'oiseau que j'ai dérangé, est plus important que ce que je viens de dire ! Excusez-moi les arbres, je vous parle de finance, je devrais être honteux ; vous que l'on va déchiqueter et découper en rondelles pour de la connerie humaine ; mais je dois bien constater ce que l'on fait de vous, alors je vous dis « pardon ! » au nom des hommes ; de cette connerie qui m'assaille et de la leur, celle de ceux qui me ressemble, les formes qui me ressemble, excusez-moi... je n'aborderai plus ce sujet ici, dorénavant, c'est indécemment !

(paroles en marchant)

...

Tous les parcours détaillés du jour, avec les chants des oiseaux, à lire :
—> 2. « petit chemin » : 21 nov. 2018

...

la dette, la dette !

« Comme si le monde n'était qu'une dette, ils sont malades de la dette ! Comment peut-on croire à cet artifice, encore ? De dette, elle n'est que dans votre tête, enfin ! »

les automates de la finance

« Les machines électronisées des Bourses et des banques sont à la mesure des algorithmes qu'on leur a ajoutés. Ils agissent selon les critères de ces algorithmes et pas autrement. Si ces critères sont le vol et la corruption, l'abus de confiance ou l'entourloupe, ils agiront dans ce sens sans se poser de questions au sujet d'une quelconque morale ou du respect de lois éventuelles, ils n'ont pas la capacité de juger, d'apprécier, ils agissent en « automates ! », ils font ce qu'on leur demande... à moins d'un bug ? Un algorithme

déviant dont toutes les implications n'ont pas été envisagées ni déterminées intentionnellement, une erreur de programmation de l'ingénieur, ou de son génie si l'imprévu apporte des avantages insoupçonnés... À moins qu'il ne soit pas découvert, cet aspect non prévu, et soit exploité par autre chose qu'un humanoïde de notre engeance... oui, c'est ça, cela s'est probablement déjà produit ? »

113. *économiste, c'est quoi ta finance ?*

c'est quoi la finance

Discours de lui, dans une assemblée d'une grande école de commerce et de l'industrie aux qualités financières et économiques de l'actionnaire prépondérant...

- › C'est quoi un système économique, c'est quoi la finance, c'est quoi l'argent ? C'est un moyen inventé par notre propre espèce ! Et nous ne représentons qu'une partie de cette vie, une faible fraction de son règne, une entité parmi d'autres, qui ne résonne que sur des critères de domination égoïste qui écarte le reste des vivants, c'est ça ? C'est uniquement ça ? Cette vision évacue les autres existences, l'homme ne voit que soi-même, et il élabore des concepts complètement déconnectés ; ça ne pourra jamais fonctionner, car on oublie ceux qui ne sont pas nous. Si l'on veut vraiment parler de gestion, celle de la planète, c'est en se basant sur une réalité et non pas sur un système totalement artificiel, avec des critères qui ne correspondent qu'à un mode extrêmement étriqué, le monde des hommes, non ! C'est le vivant dans son entier qui devrait être considéré ! On doit résonner à l'échelle de la terre et de la masse des éléments qui persèverent sur elle, on ne peut pas faire autrement, on devra accepter qu'on ne puisse pas procéder différemment, c'est très simple ! nous n'avons qu'à nous éveiller à la compréhension de cette situation ; vous restez (actuellement) dans un système verrouillé qui ne permet qu'un enchérissement par une prise de pouvoir de certains sur d'autres, cela n'aboutit qu'à ça, la finance et son argent, ce n'est pas plus que ça ! Si au départ il justifiait un commerce plus ou moins équilibré, il a favorisé un essor, une expansion de certaines civilisations, mais fut vite perverti par cette quête de

domination, situation inacceptable où vous rencontrerez des êtres qui accumulent une fortune absolument aberrante au détriment de la qualité de vie des autres sans qu'une réelle justice se fasse... Peu importe mon opulence pécuniaire à moi, mes exigences restent modestes, du moment que je puisse vivre décemment ; la seule véritable richesse devrait demeurer celle de mon esprit, dans ma façon d'être, elle n'apparaît pas dans mes moyens existentiels et dans les nombres de zéros de mon compte en banque, un compte en banque c'est « peanuts ! », ce n'est rien ! La richesse dont nous parlons, elle doit transcender en vous ! elle ne demeure surtout pas matérielle, elle vous relit au monde à travers la qualité de votre vie et dans la pérennité des informations que vous laisserez ; elle réside dans la spécificité de ce que vous êtes, elle ne se situe pas dans la quantité des zéros de votre compte en banque ; cela, ce n'est rien ! ce n'est pas une richesse, c'est de l'aberration, de la connerie pure ! une dérivation comportementale stérile vouée à un échec futur absolument prévisible et destructeur, il n'existe aucune ambiguïté quant au destin de cet avenir-là et c'est ça que vous voulez ? Ah ! je suis très... très très fâché ! Très fâché !

En réponse à son discours, il est très chahuté, mais certains lui permettent de le poursuivre... En face, certains nantis grincent des dents et préméditent déjà un assassinat ; d'autres, moins primaires, sourient et marmonnent « cause toujours, tu n'es rien ! »

Il poursuit comme si de rien n'était...

- › Ce qui m'étonne justement, ce qui m'étonne à propos de l'économie, c'est que la plupart d'entre nous n'arrivent pas à concevoir différemment ce système, il demeure une forme de religion, basée sur un principe financier qui reste de l'ordre de la doctrine, un concept complètement artificiel ; vous ne trouverez nulle part ailleurs ce genre d'organisation dans la nature que chez l'homme ! Vous ne rencontrerez aucun autre être vivant utilisé des comptes en banque, et une monnaie pour subsister ; c'est une inféodation, une subordination à un système, la plupart d'entre nous doivent accepter ce système, les gens sont dans l'obligation de l'endurer, c'est un diktat ! on ne vous donne pas à réfléchir, c'est comme dans une reli-

gion vous devez y accorder crédit (en quelque sorte) ; vous n'avez pas le choix sinon, tant pis pour vous, à vos risques et périls ; si vous vous trouvez démuné du sou, avec aucun pécule en poche, c'est un cran au-dessus, vous ne rencontrerez pas le dilemme des options possibles, il n'y en a pas ! vous pourrez crever, on ne vous relèvera pas (ou si rarement) ! Et tout le monde est perverti par cette croyance ; je vous vois sourire, mais tenter donc de comprendre ce que j'essaye de dire et de concevoir, ce n'est pas totalement idiot ce que je peux avancer là.

On lui lance n'importe quoi sur la figure, il esquive et en cela redouble sa hargne ! Dans la foule, certains curieusement font taire les plus excités.

- › Chut ! Laissez-le parler, après vous pourrez l'écrabouiller.
- › Oui ! Voyons ce qu'il a dans le ventre, jusqu'où il osera médire de nous, ce petit scélérat !
- › Puis la salle se calme peu à peu et il reprend...
- › Voici un exemple d'accapement foireux des Financiers-économistes-actionnaires...

lucrum, lucrativus profectus, lucra facere

- › Vous vous plaignez que vos blés artificiels vont manquer d'eau, mais vous plantez une semence qui ne pousse correctement qu'avec une quantité toujours identique d'arrosage et des conditions climatiques étriquées et strictes, formater dans un critère unique de rendement, où l'on se fout perpétuellement de sa qualité nutritive ; le seul intérêt désiré c'est qu'il demeure « rentable », on cultiverait de la merde que ça en serait pareil ! Ça ne peut pas fonctionner ! Avant tout, il doit être planté pour des raisons alimentaires ; la nature nous a fourni des blés originaux sauvages très résistants qui s'adaptent bien mieux aux conditions de sécheresse climatiques sévères ; ils s'avèrent peut-être moins lucratifs, leurs critères existentiels n'offrent rien de commun avec une rentabilité « humaine », mais se retrouvent dans une « qualité pérenne », dont on peut faire ressortir deux aspects : adaptatives et gustatives par voie de conséquence, car elles sont liées à la richesse du sol ; si vous le cultivez

que pour une raison, celle d'acquérir des bénéfices et non pas d'alimenter une population, vous allez fabriquer fatalement de la merde ! Et les financiers, les économistes, ne semblent pas le concevoir différemment, ils se foutent de la qualité de ce qu'ils produisent, le seul critère c'est la rentabilité, « ça ne peut pas fonctionner indéfiniment ! » Ça va s'étaler sur une dégénérescence de tout ce qui est réalisé selon ce principe ; toutes les grandes industries agroalimentaires de pesticides et autres sont en train de construire une logique qui va s'écrouler parce qu'elle s'avère inévitablement, ipso facto, pas viable ni pérennisable, elle ne tient pas compte de l'essentiel : le vivant ! Répétons-le, si le seul aspect envisagé reste un critère économique, ça ne peut pas fonctionner, puisque ce système ne se trouve pas « relié à ce qui demeure vital ! » Si vous ne permettez pas une liaison avec ce qui vous anime, ben ! vous mourrez ! Ce n'est pas plus compliqué que ça, la nature obéit à des règles très simples en réalité, c'est l'homme qui devient problématique, dans cette histoire, avec ces conceptions idéologiques économiques tordues basées sur un critère qui représente une aberration du vivant... Nous savons bien que les financiers-économistes-actionnaires, à produire de tels éléments à la dégénérescence inévitable, ils s'en contrefichent qu'ils soient empoisonnés ou non, puisqu'ils ne les réalisent que pour leurs bénéfices propres immédiats et égoïstes du moment, ils se moquent royalement de l'avenir qu'ils laisseront... « Après ma mort, je m'en fous ! je ne serais plus là pour contempler le désastre ; après moi, le déluge ! » Etc., etc.

Un tel discours hors des critères technocratiques du milieu, ne prenant en référence aucune des certitudes enseignées ici, on pourrait se demander pourquoi il vient à provoquer un pareil lieu et par là même, amène la réaction d'une jeunesse estudiantine fervente et partisane d'une économie bourgeoise, fruit de leurs futurs gains monétaire ; alors, ne nous étonnons pas qu'on lui balance un peu n'importe quoi... Mais à recevoir, des pelures d'orange et des peaux de banane ne font que redoubler sa verve, il n'y a rien de tel pour exciter son imaginaire inventif pour alimenter sa cause contre ce dérèglement à la financiarisation douteuse...

Il reprend...

- › Quand j’entends parler un financier-économiste-actionnaire avec sa pseudoscience, j’ai l’impression d’écouter un intégriste, qui veut vous faire croire à son système, sa doctrine l’élevant comme un livre sacré... Il ne résonne qu’avec des solutions pour votre vie, purement financières, c’est d’une aberration totale ! Le vivant ne se résume pas à une économie ! C’est faux ! C’est faux !
- › Quand j’entends parler un financier-économiste-actionnaire, je sors mes mots et les assène comme une arme, une alarme contre leurs maux !
- › Oui je vous accuse d’être économiste ! Oui je vous accuse de cela, devenez donc humaniste ! Changé alors de « iste », que je vous inculpe d’une autre manière s’il le faut, mais pas de celle-là, si cela vous contrarie !

Le public commence à réagir violemment ! Faudrait-il mieux qu’il arrête son discours ? Devrait-on maintenant le protéger, maintenant que les fauves sont lâchés ?

aux financiers !

- › Dites-moi ! À quoi ça vous sert d’accaparer les hommes ? Dites-le-moi, que je raisonne, que je comprene, que je disserte sur la question, dites-le-moi, votre manière d’accaparer les hommes, mais pas que ! tout le monde tout autour, tous les êtres alentour, poissons, chiens, chats, bétails, volatiles, céréales, et les terres et les terres, or et diamants, dites-le-moi, votre manière d’accaparer les hommes, à quoi ça vous sert, à quoi ça vous sert, dites-le-moi, que je raisonne ?
- › À croire que le financier devienne une espèce à part, avant d’explorer de toute part, comme un ballon de baudruche, « fais boum ! » et ne laisser que des peluches, vous savez bien, ces petits bouts de matière papetière où ils numérotent leurs emprunts délétères, pour faire de la terre une prison à force de frontières où s’entassent leurs masses financières, ce qu’ils se racontent entre eux : « ce qui est à toi, ce qui est à moi ! » Un partage honteux à peine avoué, ce qu’ils ont pris, nous vaut tout leur mépris.
- › Les riches sont prêts à faire crever l’humanité tout entière pour garder leurs privilèges. En cela, ils n’auront jamais une quelconque

considération bienveillante de ma part.

du discernement de la finance

- › Disons les choses en face : elle ne sert à rien (ce n'est qu'une idéologie), sinon servir les intérêts de quelques-uns, ce serait à peu près tout, si d'aventure cette caste nauséabonde ne menait l'humanité vers un chaos inexorable et sans victoire d'aucune sorte (sinon un déclin...).
- › De financiariser le vivant, comme on le fait pour les cultures vivrières, mène le moindre paysan à une sorte d'esclavage monétaire, sa survie propre devient précaire, il croule sous les dettes, alors que sa tâche depuis dix mille ans que l'agriculture se pratique chez les hommes consistait à nourrir toute une population.
- › La première raison d'une culture, me semble-t-il, serait de ne penser qu'à produire une alimentation saine à un coût « énergétique » raisonné, et non fixé par une économie basée sur une rentabilité financière (exclusive).
- › La qualité du produit devrait être première et non dernière (comme c'est le cas aujourd'hui).
- › Le but est de se nourrir et non de rentabiliser l'actionnaire semencier ou le marchand de pesticides (souvent les mêmes) : il semblerait bien que ce soit pour la plupart « des assassins ». Appelons un chat, un chat ! Ils ont tué la paysannerie de nos pays en tuant la biodiversité de la nature, celle-ci nous permet encore de vivre ; combien de temps nous reste-t-il avant le coup de massue finale de notre déclin ?
- › La nature survivra, elle s'est toujours perpétuée, pour nous, j'en doute !

Lui raconte... et tiens, quelqu'un au fond de lui ?

- › Que m'importe que tu t'incrustes ici en refoulant les autres en dehors du lieu, ceux qui te gênent. Tu peux rester là dix ans, cent ans ou dix mille ans, j'ai tout mon temps ; bientôt tu disparaîtras, et ne resteront que les traces de ta présence. Oui, tu n'existeras qu'un temps et moi j'ai tout mon temps, le sais-tu ?

- › Accapare cet endroit si tu veux, cela durera un moment, peu importe sa durée, il finira un jour et tu n'y pourras rien faire, le temps aura raison de ton affaire.

contentement

(Comme une redite du récit « c'est quoi ta finance ? », comme s'il n'avait pas encore tout dit !)

Du contentement et des accaparements = histoire de mâles quand ils s'ennuient

- › C'est quoi votre accaparement ? Vous construisez un mur des territoires, ce n'est rien ! Ce n'est pas autre chose que du momentané !
- › Apprendre à se contenter de ce que l'on possède, se satisfaire équitablement, chercher à partager... un territoire, un bien, le lieu où nous sommes, éviter d'accaparer autrui, toutes choses, que pour soi-même, égoïstement ; vaste sujet où celui qui s'adonne à cette tâche, de l'appropriation, ne s'arrête que si on lui donne des limites ou la stoppe, si on l'en empêche, tout le souci se maintient à ce niveau ; peut-être faudrait-il se poser cette question préalable, « pourquoi avoir accaparé énormément de choses, de biens, au détriment des autres, dans la pénurie des mêmes biens que je crée envers autrui ? »
- › On peut appréhender la manie de cette manière « quel est donc ce contentement que j'éprouve en appropriant autant ceci ou cela, en suis-je plus heureux ? » Ne serait-elle pas plutôt maladive, cette conception, d'acquérir au désavantage des autres, de voler parfois, de spolier quelque chose ? Qui de toute manière va se trouver sous votre possession que temporairement, les choses matérielles appartenant à qui que ce soit, « elles sont là ! » et nous les utilisons, nous les accaparons, l'instant de notre existence, sans plus !
- › Donc cette accumulation ne s'avère que momentanée ; les frontières, les zones que vous délimitez correspondant à un territoire, restent artificielles, totalement ! Et nous nous affrontons pour diverses raisons, par rapport à ces territoires, parce qu'on y trouve certaines richesses, certains biens que nous souhaitons acquérir, et là dans cette accumulation on découvre ce que je viens de dire, le désir ! Oui, le désir... Ben pfff ! pourquoi donc cette soif de la convoi-

tise ? Posséder absolument ! C'est une volonté, à mon avis, de l'ennui ! « Je veux approprier tout ou n'importe quoi parce que je me morfonds ! » Exprimé plus trivialement « l'emmerdement crée l'accaparement ! » (Même si cela résulte souvent d'un réflexe commun à beaucoup d'êtres vivants dans le but instinctif de séduction ou de domination « voyez comme je suis beau, fort et grand ! », observer un peu autour de vous, vous constaterez ce fait courant ; cette parade guignolesque dérive invariablement dans notre espèce, vers des comportements débridés comme le viol, les guerres, cela devient donc une tare de l'évolution, n'ayons pas peur des mots.)

- › Les mâles humains, après les chasses régulières, ne trouvaient plus guère d'occupations, même après avoir engrossé leurs femmes, en dehors de cela, ils s'ennuyaient ; quant à elles, elles se montraient largement affairées à donner naissance et élever les enfants, cela représentait un rituel dans les temps anciens, toujours très pratiqué aujourd'hui ; que fabriquaient-ils après cet acte de procréation ? Ben, avec un tel désœuvrement à ne savoir quoi imaginer, dérive vers les mêmes réflexes, « on finit par faire des bêtises ! » Et les âneries des hommes ce sont les guerres et les accaparements, surtout perpétués par des meneurs ; comme dans la meute, les autres suivent.
- › Alors devrions-nous peut-être agir de sorte que les mâles ne s'ennuient pas, et qu'ils soient occupés autant que les femmes (le son) à procréer et élever les enfants, chose qu'ils ont du mal à appréhender ; s'ils demeuraient aussi affairés qu'elles, nous obtiendrions bien moins de guerres ! j'en suis infiniment persuadé ; dans ce cas, quoi donc élaborer pour arranger cela ? Le vivant a déjà donné des réponses pour éviter que l'espèce à force d'accaparements stériles s'éteigne elle-même par sa propre aliénation ; que pouvons-nous envisager ?
- › D'autres formes de vie ont saisi cette opportunité d'éliminer le mâle purement et simplement (exemple du mérrou, toujours femelle et hermaphrodite, ne deviens des mâles pour procréer que dans certaines situations ; des lézards *Cnemidophorus* uniquement femelles, etc.) ; imaginez-vous de ne garder que des sexes féminins plus occupés à engendrer, à élever des progénitures qu'à manigancer des

guerres (toute femme équilibrée éprouve beaucoup de réticence à envoyer ses propres enfants au champ d'honneur !).

- › Les hiérarchies abusives de type masculin seront à proscrire, afin d'éviter de recréer un accaparement, comme l'esclavage, ou la domination d'une leader sur d'autres et reproduire le schéma préalable que les mâles avaient, par désœuvrement, colporté ou développé au fil des siècles et des millénaires, à tel point que cela probablement, certainement même, se marqua dans le code génétique de notre espèce ; sachant que ce comportement exacerbé et délétère de l'accaparement reste nuisible, il n'apporte que des désagréments à celui qui le subit ; il est accompagné d'agissements violents et stupides ; la convoitise ne rend pas intelligent, c'est un acte primaire, un manque de réflexion, un désordre programmé de la bêtise ; « je m'emmerde ! donc je vais faire chier l'autre, ça va m'occuper » ; les guerres en partie sont nées de cette manière, en voulant accaparer quiconque, celui qui s'est emparé de l'adversaire aurait dans ce rituel, gagné, il devient le chef !
- › Alors, la solution pour ne plus s'approprier tant et tant l'un ou l'autre reviendrait à éliminer le mâle ! C'est a priori faisable ? Une possibilité pourrait s'établir au niveau de l'éducation où l'on ne favoriserait pas le jeune homme comme on le réalise actuellement... j'en oublie la deuxième solution ; excusez-moi, c'est absolument déplorable, mon cerveau m'a accaparé ; c'est totalement inadmissible, désolé...

(paroles en marchant)

(une censure dans sa mémoire vient de l'atteindre, il ne fera pas de vieux os ! Retrouver tout de même l'idée originale ; allez, un petit effort !)

un « j'accuse ! » à sa manière

« J'accuse les semenciers d'emprisonner les cultivateurs (amadoués, consentant ou forcés) à l'achat de leurs graines (par des accords insidieux et douteux inféodés à des financiers-économistes-actionnaires)... »

« j'accuse, j'accuse, etc. »

« J'accuse les financiers-économistes-actionnaires, les banquiers, les plus nantis, à faire en sorte que tous les politiques demeurent à leurs bottes ! »

« J'accuse ! Etc., etc., voilà ! »

« Vous possédez maintenant tous les arguments pour m'assassiner dans la rue, salement vachement, par un dans le dos, par trahison, vous pourrez me manger après si ça vous amuse ; la chair sera intoxiquée (de toutes les saloperies que vous me donniez à ingurgiter naguère), je vous l'assure ; à moins que vous ne la fassiez absorber par ceux que vous exploitez, c'est bien possible ! je vous accuse donc par avance d'empoisonnement ! Voilà, toute ma hargne développée ici ! »

Les enragés montent sur la scène et en massacrant le pupitre où il devait se trouver, ils s'aperçoivent qu'ils ne brisent que du vide à la place de lui, mais où étaient-ils ? C'était comme une sorte d'hologramme très bien réalisé qui continuait à vociférer des « j'accuse ! » tonitruants.

La situation montrait d'ailleurs un spectacle assez bizarre où chacun essayait comme envoûter de détruire cet hologramme qui se reflétait sur leurs corps ; on trouva bien la source de lumière de la projection, alors on tenta de l'atteindre avec n'importe quoi, mais elle restait en l'air suffisamment haute et loin de toute aspérité qui pourrait permettre de l'approcher. Ce ne fut que quand une arme fut utilisée et que l'on commença à viser dans sa direction qu'elle cessa d'émettre, ainsi que la voix qui allait avec ; et comme par enchantement, la source lumineuse s'échappa par une fenêtre dérobée ouverte que personne n'avait remarquée. Ce subterfuge ingénieux eut le mérite de révéler à tous, l'ampleur de leur folie, quand on les assene de propos hors de leurs conceptions, qu'ils ne désiraient ni entendre ni même en reconsidérer la qualité de l'enseignement que l'on proférait ici, certains trouvèrent cela pathétique.

...

› Ah ! Il dit que « madame l'inspiration, l'emmerde », aujourd'hui ?

Dans le ventre de la nuit
sur des idées toutes pourries

il est au sommet de sa vie
et engrange les blés sauvages qui le nourrisse
il n'est plus sûr de lui
aux autres des gorges de l'ennui
il s'invente des orges de la galerie
qu'ils déversent comme ça à tout prix
honneur et honte bue dégorgent et fuit
son exhalaison fétide qui le suit
et entre boule qui roule et luis
aux antres déborde des morts et dits
ton ventre mou arbore des méandres oui.

- › Bon d'accord, mais j'ai rien compris ?
- › Il vieillit !
- › Chut, taisez-vous, enfin, vous allez le déconcentrer, il doit finir le récit, ne l'oubliez pas... Allez ! Filez !...

poème monétaire

Ne me parlez plus d'argent
de fric de pognon de pèze et tant
des valeurs de la richesse
des milliards entassés en coffre
du building le plus haut qui s'offre au vent
le prestige des princesses
des rois président en habit bourgeois
des geôliers du temple à finance
des économistes pervers promulguant les lois
des boursiers enchiffrés et chauves
de l'or vénération du dollar subsistance
essence mère de la prostitution
du lolo existence des peuples
verser goutte-à-goutte source institution
carotte tendue évitant la suspicion
sous les roues de l'esclavage facile et des heurts
monnaie de fou monnaie de singe
obole donnée aux mendiants qui crèvent
en guise de pitié et bienfaisance.

Ne me parlez plus du sou
de vos magots fortunes ou pécules
trésors recettes et bénéfices
tous les deniers écus pistoles
florins sequins kopecks roubles
braises picailons quibus et galettes
du monde nage en eaux troubles
mille rivages à facettes
pêche la leur joie de vivre
dans un navire de fortune
les seigneurs du moment
voguent tenant à la main une plume
sur le charivari écrivent l'instant choisi
aux berges les gens y pêchent leur vie
l'instant jeté par-dessus bord
au plus adroit montera à bord
aux dépens des autres nageant encore
l'histoire n'est pas finie.

114. *croyance financière*

(fable de lui)

« offrandes au divin économe ! »

Nous voulons que tu sois notre leader, l'économiste idéal, le magnat suprême ;
tu diras « le profit c'est le rutillement du jour »,
et nous verrons ce profit rutiler dans le grand jour ;
tu diras « cet enfant à l'âme d'un financier »,
et nous le façonnerons pour qu'il le devienne ;
tu diras « le monde a besoin d'actionnaires »,
et nous ferons en sorte que le monde ne devienne qu'une rente financière ;
tu constateras « les armes ne s'avèrent pas suffisantes dans ce monde »,
et nous les parachèverons pour qu'on en use têtues ;
tu diras « que le vent emporte les non rentables »,
et nous emporterons ces misérables-là où tu voudras qu'elles

soient ;
tu diras « utilisez les armes pour que l'on tue tout déficit »,
et nous utiliserons les armes pour tuer ce qui ne rentabilise plus,
car nous avons confiance en toi et nous savons ton choix juste ;
tu diras « je ne suis qu'un leader, le "number one", le magnat
absolu »,
et nous ne verrons en toi que celui qui nous rend si heureux ;
tu seras le vénérable sage actionnaire du monde,
la vérité lucrative,
l'indéniable sincérité,
la soif rentière du bien,
la parole ultime qu'on ne pourra contester...
et nous te suivrons,
les yeux fermés,
aveuglés confiants,
vers tes achats appropriés et excellents ;
ta voie toute tracée deviendra notre réconfort,
nous n'aurons plus à choisir,
ce souci éreintant a confisqué des biens malgré les râles,
ce qui s'avère satisfaisant ou lucratif ;
tu décriras l'ultime conduite à conserver, pour la joie de nos entête-
ments et tes désirs, deviendront les nôtres...

Alors, lassé de toute cette hypocrisie, exprimant ta première sincé-
rité, tu leur as répondu : « pourquoi donc restez-vous si crédule à ce
point, pour accepter tout de moi ? », on percevait bien qu'il n'en
pouvait plus...

Et si je vous disais « chassez-moi, ruinez-moi, mangez-moi ! »,
exécuteriez-vous ces ordres-là ? Me laisseriez-vous tranquille,
enfin ?

Ne les voyant pas réagir, peut-être ne comprenaient-ils pas ?

En effet, ils restaient cois !

Alors, pour en avoir la certitude, il leur lança un plus affirmatif,
« mangez-moi ! »

C'est alors qu'il fut mangé, sans de plus amples discernements...
et la financiarisation à outrance put s'arrêter,
et puis ce fut la paie, et puis on l'oublia.

Oui, il fut effectivement absorbé de la sorte, mais pas immédiate-

ment, on fit comme ils apprirent de lui, dans un élan d'optimisation commerciale suprême, il fut d'abord déposé en maintes boîtes, des tout petits bouts de lui ; puis vendu ainsi pour être mangé en amuse-bouche et rentabilisé à l'extrême. Mais à tant le déguster si fructueusement après qu'il mourut, on ne sut évidemment pas s'il en fut satisfait, de cela, nullement l'histoire ne le raconte !

› Moralité ? Je vous la laisse, encore...

On trouva cet exercice sans attrait,
ne méritant pas un tel sémaphore
dans cette presse du peuple et des dehors.

À ce nouvel enrobage du capitalisme, ce capricieux pamphlet ne reçut que quelques élans de tomates mûrement envoyées au travers de la face de son auteur, ce propos blasphématoire que l'on trouva peu élégant près des bourses ; mais charmant toutefois ailleurs, chez les mécréants, ces bailleurs sans le sou.

115. *accaparements*

image d'un pédant précieux

Il « causait » comme ça d'un ton très léché, un aristocrate de la langue, bien qu'il fût pauvre et démuné. Il se prétendait d'une richesse incommensurable pour amener les foules et les envieux, ce qu'il savait hardiment provoquer au sein des foules ordinaires. Mais, ce danger de la convoitise, il l'étouffait très vite en finissant toujours par une phrase de ce type,

« ma richesse, en effet, elle est bien grande quant à son montant, sa préciosité, sa valeur trébuchante, elle reste bien vague, elle n'est que spirituelle, d'esprit et de langage. Vous me tuez pour tout prendre et vous perdez tout aussitôt à s'y méprendre, vous ne pouvez garder tout sans me distendre ou me tuer. De mon esprit, alors, vous n'aurez rien emporté ; sinon le souvenir de ma voix, mon ton, ma hardiesse à vous défier et mon cri au moment de mon trépas, emportant toute ma richesse dans le son de ma voix, sans un merci, cette fois... »

de la propriété

Qu'en ferez-vous de cet usage ?

- › Quant à moi, très certainement, de quelques objets ou endroits dont j'en eus l'usage proprement dit, je n'occupai une zone que momentanément, le temps d'un effort, d'un travail, d'une occupation passagère. Nous ne sommes que des passagers qui évoluent un moment à un emplacement précis, voilà, comme je l'entends. Voilà ! Quant à la propriété, euh ! il me suffit que l'on m'alloue un lieu, sans anicroche, et puis voilà ! Que puis-je en faire de son usage, du moment que... je ne retrouve plus ce que je voulais dire ?
- › De la propriété, je n'en comprends pas ce désir de posséder des choses en grand, quand l'on sait qu'on les détiendra que momentanément ; ce contentement de soi, de posséder des choses prépondérantes en plus... pour, semble-t-il, une simple histoire de gloriole, dire « moi, j'ai la plus grande, la plus belle des villégiatures, dans mon entourage, vous n'en trouverez aucune équivalente ! » C'était comme les châteaux des rois, à une époque il fallait qu'ils soient prédominants, le plus beau ; même s'il fallait le construire sur des taxes et des impôts que l'on allouait évidemment sur une mainmise d'une main-d'œuvre et des pauvres, de braves gens, de pauvres gens, qui allaient bâtir cet assemblage, cette forteresse, ou plus tard, ce palais. Le processus est toujours un peu le même.
- › Quant à ma personne, avoir une voiture plus grosse que les autres pour faire broum broum ! Ah ! La marque étincelante qui dépense énormément d'énergie et qui, dit-on, épaterait les filles quand on envisage de séduire, ben pfft ! Je n'ai vraiment aucune attirance envers ce genre de matériel, d'objet, il m'encombrerait plutôt ; des objets de la frime. La propriété est un début de frime, « voyez, cela m'appartient ! » ; mais non, rien n'appartient à personne, ce n'est qu'un accaparement momentané que vous faites des choses. Un jour, vous allez disparaître, et votre propriété avec vous ; c'est idiot ce comportement ! Que les choses vous appartiennent, si vous étiez éternel, je ne dis pas, mais ce n'est pas le cas, loin de là ! Personne n'est éternel, même pas Dieu ! Est-ce que vous croyez que dans dix mille ans on croira toujours à cette engeance ; on n'est même pas

sûr que la suite d'une humanité subsistera, alors du système, du principe d'une croyance, vous croyez qu'il perdurera, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, comme on dit vulgairement.

- › Non, de posséder est un octroi que l'on se donne pour faire le beau, devant les filles, devant les femmes un peu idiotes ; qui y croirait, il y en a, paraît-il, à qui ça plaît cela ? « Voyez ma belle demeure, mon bon compte en banque, toutes ces choses dont je suis propriétaire ». Eh, il y aura, autour de vous, un certain nombre d'individus qui ne cherchent qu'une chose, accaparer ce que vous-même avez accaparé ; et ces suites d'accaparements successifs vont vous occuper tout le long de votre vie, dans une finalité qui m'échappe encore aujourd'hui, « à quoi bon cela », me dirais-je. Oui, je me pose encore la question, vu le temps qu'il me reste à vivre, et que j'occupe un lieu momentanément suffisant pour un confort minimum, cela me convient amplement ; que je ne souffre pas, que je ne crève pas la faim, c'est un minimum demandé.
- › Quant au confort, c'est le degré de fainéantise que vous désiriez avoir dans les objets qui vous entourent, ceux qui vous aideront à vivre mieux ; je dis « objet », ça peut être esclave ou serviteur que vous payerez le plus bassement possible, c'est l'usage (les esclaves modernes sont les machines en général, comme une automobile par exemple). Dans certaines contrées, certains milieux, ses serviteurs sont des esclaves humains, cela existe encore ; alors, de l'usage d'une propriété, je n'en vois rien encore, à ajouter à mon usage courant. Quelle est donc cette finalité, que certains voient en grand, des façons d'agrémenter leur vie pour de la frime ou pour pérenniser un octroi que l'on s'était donné jadis, d'être propriétaire et que l'on répète indéfiniment de génération en génération ?

fable du tout perdu

- › Il y a cette fable bien connue, elle raconte qu'un cyclone détruisit le palais d'un riche personnage et devant les ruines de son palais, ce dernier se plaint de tout ce qu'il a perdu. Tout aussi démuné que lui, un (autre) personnage, un quidam qu'il ne connaissait pas, lui dit « je vous plains, Monsieur, je vous plains ! », « oui, j'ai perdu mon palais, toutes mes propriétés et toutes ses constructions, tous

les objets qui le composaient et toute ma richesse, j'ai tout perdu ! », « je vous plains, Monsieur, je vous plains ! » Étonné de la compassion que lui montrait cet inconnu envers lui, il demande au quidam « et vous, qu'avez-vous perdu ? » Ce dernier lui répondit « oh ! moi, je ne possédais rien, je n'ai donc rien perdu, je n'avais rien ! » ; il ne pouvait se plaindre, sa pauvreté était la même, avant et après le drame, on ne peut se lamenter que de ce qu'on a perdu !

- › On ne se plaint que de ce qu'on a... perdu... (*ça fait une répétition, c'est pas bien*). On ne se plaint que des choses que nous n'avons plus, que nous avons procédé naguère... mais celui qui n'avait rien n'a aucune raison de se plaindre, et qu'il se dit « ah, tu vois, si j'avais été un possédant comme vous, j'aurais perdu toutes ces richesses, mais n'en ayant pas, je n'ai rien perdu et je n'ai aucune tristesse envers cela ! » Lequel des deux était le plus à plaindre, évidemment la réponse est immédiate ? Eh ! le pauvre homme, celui qui n'a rien perdu, lui, va aller son chemin et probablement ne pourra réclamer quoi que ce soit, il n'avait rien ; mais le riche certainement, demandera plus... l'ancien riche, l'ancien possesseur, va sûrement réclamer qu'on lui reconstruise ses biens, pour quelques raisons il va essayer de retrouver sa richesse, évidemment !
- › Qu'on lui octroie un bien comme avant, il s'y emploie s'il le peut, on peut leur faire confiance, ils sont malins, ils ont des arguments. Ils vont réclamer en grand, et s'ils ont des relations, sauront en user pour retrouver une richesse, un bien qu'il avait accaparé en grand ; car en fait, les choses, disais-je auparavant, n'appartiennent pas, elles sont là naturellement, ou on les construit, on les détruit, les place ou déplace, elles sont de l'usage qu'on en fait, elles sont à la disposition de ceux qui en profitent, momentanément, le temps de leur existence ; et puis, après une descendance, une quelconque relation la récupéra et ainsi de suite... Un bien ou une propriété, cela n'est pas éternel, et dans ce principe, j'ai du mal à en voir l'opportunité d'un accaparement encore, celui de ma personne envers ce bien, cet objet, cette chose ; je suis las et fatigué de ces accaparements successifs pratiqués pour satisfaire sa petite personne.
- › Oh ! On peut, si l'on reste modeste, sans grandiloquence, on peut utiliser un bien pour un usage, se permettre de construire (une mai-

sonnette), oui certainement ; mais de dire « c'est ma propriété ! », un bien comme un autre être, une femme, un enfant, un objet, un animal ; qu'une femme dise à son tour aussi « mon homme, mes enfants, mes choses », ces désirs... ces désirs que beaucoup éprouvent, à vouloir posséder le corps et l'âme, tout comme les choses en grand. Ça m'amuse de les voir, surtout quand ceux-ci périssent et que leurs biens se disloquent à travers des batailles où chacun * tente de récupérer, accaparer le bien abandonné par celui qui vient de mourir, c'est risible, risible ! Alors, de l'appartenance des choses, je puis vous dire qu'elle est illusoire à mes yeux, mais ce n'est que moi, un intérêt relativement secondaire. L'idée d'un partage n'effleure même pas l'esprit de certains ; que les choses soient réparties équitablement, comme la nourriture et l'eau et des logements, des territoires que l'on se permet d'accaparer à travers des frontières imaginaires (du partage), qui ne veulent pas dire grand-chose pour autrui.

- › Que veut dire cette frontière que l'on met ici, pour une libellule, une fourmi, une abeille, une pâquerette et les miasmes de bactéries divers ? Tous ces mondes que l'on ignore, ils s'en foutent de vos accaparements, ils les occupent de toute façon, vous ne pouvez pas faire autrement, sinon vos sols seraient stériles, et parfois on doit bien admettre que c'est l'esprit de certains qui sont stériles... Ah ! j'arrête là ma médisance, je m'ennuie dans cette parole, comme certainement je vous ennue aussi ; ceux qui l'écouteront peut-être, ce verbiage, je ne m'en amuse déjà. Allez ! Ça suffit, je la ferme ma grande bouche.

** Vous retrouverez cette analogie du comportement dans une forêt quand un grand arbre tombe, foudroyé, ou est abattu, il laisse une grande trouée vers la lumière. Si vous avez le temps, vous verrez dans une concurrence effrénée, batailler ceux qui restent, dans une course immobile, seulement mobiles à la verticale vers cette lumière indispensable à toute prospérité, chez les grands arbres, afin de la combler cette trouée ; la nature a horreur du vide ! C'est peut-être pour cela que ce dernier semble n'exister nulle part.*

(paroles en marchant)

(notes dans la marge)

Lui dit un marchand :

- › Pourquoi, vous ne voulez pas d'une maison toute coquette, toute jolie ?

Lui raconte un humaniste :

- › l'intérêt particulier doit être soumis à l'intérêt commun ; s'il prend le pas sur le premier, il n'y aura que des royautés, et plus d'intérêts communs.



(le petit dessin : un vieil homme avec une canne, il prend par la main un enfant qui tient une peluche)

116. *de vastes accaparements*

voyage officiel des autorités de la zone géographique

Et puis, qui donc connaissait leur existence, très peu d'entre nous ? On savait vaguement qu'il existait quelques peuplades arriérées probablement à cet endroit... Sans en être sûr véritablement. Pour en avoir le cœur net, on décida une expédition géographique très administrative de la zone que l'on désira ainsi réglementer. L'administrateur responsable de l'opération transmet son rapport à qui de droit, veuillez trouver son récit tel qu'il fut rédigé :

Annexe au décret d'inspection des territoires étendus,
du vingt août de l'année mille neuf cent etc.,

Pour l'intendant en chef J.J. S.S. W.

Paraphe standard 20 568 F. Rapport d'inspection globale de la zone :

Considérations générales et historiques du lieu, d'après nos der-

nières visites et les archives conservées (les plus anciennes remontent à mille cinq cents ans environ)

Monsieur, j'ai fait quelques recherches comme convenu et vous donne ci-dessous mon point de vue sur la question de ce peuple sur lequel nous nous interrogeons naguère.

Du plus lointain dont on se souvienne, celui-ci fut toujours innommé, car voyager là-bas n'offre aucun attrait, ne suscite nul désir sinon la peur d'un retour impossible, un aller simple vers son tombeau.

Les terres en ces contrées apparaissaient si maigres et si désolées qu'on n'y traça aucune frontière ni ne décida une appartenance à qui que ce soit vraiment certaine. Aucune richesse ici n'amenait la convoitise pour que l'on s'y étriepe à la manière des hommes, ou pour y grappiller un vulgaire bout de terre ; au plein milieu du vaste désert si inhospitalier, à quoi bon risquer de tels ennuis ? L'impensable même resta l'oubli des géographes qui comme par magie négligèrent d'achever un quelconque tracé de ce lieu improbable, ils l'ignoraient. Sur les cartes d'état-major, on ne trouvait que l'indication vague de rocailles et de sables communs à tout désert, au bord d'un fleuve éphémère, sans eau, ou presque les saisons chaudes, et majestueux aux saisons pluvieuses ; mais cela resta relativement méconnu...

[...]

Au fil des siècles, l'endroit se trouva inclus au gré des cartes et de leur précision chez l'un ou chez l'autre sans que l'on y attache une importance décisive ni précipita le soupçon d'une moindre guerre pour une appartenance quelconque. Et puis bien peu savaient qu'à un certain emplacement résidait un peuple sur lequel éventuellement gouverner...

[...]

Il y eut bien, au début de l'ère moderne où les moyens de transport permirent des déplacements plus aisés, une délégation de topographes voulant affiner les cartes très imprécises des lieux ; ils furent eux aussi surpris d'y trouver là une population sans nom. Étonne-

ment indéniable qui leur fit oublier toute dénomination. L'insignifiance apparente de leur emplacement, les inclure dans le pays du moment, ce fut à peu près tout. (Voir sur le sujet le rapport 2853-456 du quatre juin, année mille neuf cent et quelques...)

J'ai ressortir en résumer ci-dessous, quelques extraits intéressants :

Au temps des aéroplanes, un avion put se poser tout près, car un bout de terrain se trouvait suffisamment plat et propice aux atterrissages. Une équipe d'inspecteurs vinrent vérifier la possibilité d'y établir un bureau de l'État, qui servirait à l'administration des taxes et impôts divers. Mais, voyant qu'ici, aucune monnaie n'y était consommée, la pauvreté leur parut telle qu'effectuer des frais pour une succursale et un fonctionnaire serait coûteux et sans gain possible. Là encore, ils furent oubliés...

Synthèse extraite du Rapport N° 132 AUC de l'intendant des terres éloignées

*R. J. (fascicule AB et PS
du quinze janvier mille neuf cent et quelques, etc.)*

...

Ce n'est qu'à l'approche de notre siècle, entre les deux grandes guerres, à la lecture de quelques aventuriers égarés qui y séjournèrent au moment des crues saisonnières ; certains avaient laissé en effet des écrits assez édifiants pour que l'on s'y arrête un temps. C'étaient quelques lettres et un ou deux livres cités en nomenclature annexée au rapport ci-joint en page... etc., etc.

Citation extraite du Rapport No 5680 ZRC de l'intendant des douanes du territoire central

*J. J. (fascicule FG et PS
du vingt-huit février, année mille neuf cent, etc.)*

...

À Monsieur le Délégué du comité de propagande, comptes-rendus de visite du corps géographique central. (*extrait*)

[...]

Ce qui restait étrange, en cela tous les visiteurs l'avaient mainte fois relaté, chacun à leur manière, ils abandonnèrent là-bas tout ce qui traînait dans leur mémoire, cédant le tout au lieu et aux habitants d'une bien curieuse façon.

En effet, le voyageur était assailli de questions multiples sur lui, ses origines, sa vie, ses savoirs, toutes ces expériences, un flot interminable de renseignements rapaces et voleur transitaient insidieusement de la sorte du visiteur vers les habitants. Ces derniers captaient tout ce qu'il pouvait prendre de l'esprit et des dires de l'arrivant. C'en était à tel point qu'on en sortait épuisé, le cerveau comme vidé, avec un grand sommeil avant le départ inévitable peu après.

Comme l'on s'ennuyait en dehors des crues, les visiteurs suscitaient fatalement un attroupement curieux autour d'eux-mêmes, et ceci sans jamais les dépouiller de tous leurs biens ; aucunement ! C'était assez inhabituel, comme un vol de votre esprit.

Peu à peu, toutes ces histoires ont bien fini par éveiller les instances politiques de la région, surtout pendant les périodes d'accalmie où le pays n'était accaparé par aucune guerre, aucun conflit.

[...]

On inspecta donc que les lieux, petit à petit, discrètement d'abord, puis avec moins de prudence ensuite ; on leur précisa qu'ils faisaient partie d'une grande nation, ce qui les fit bien rire, eux qui n'avaient jamais appartenu à quiconque ni intéressé naguère personne. Ils n'exprimaient aucune amertume ni de regrets, cela faisait tant de siècles qu'ils étaient seuls, alors « appartenir » à qui que ce soit sans avoir été consulté auparavant leur apparaissait comme incongru, voire blessant ; et puis quelles idées se cachent derrière cette notion d'appartenance, enfin ? Ils exprimèrent quelques doutes quant à celle-ci qu'ils doivent « appartenir » absolument à un quelconque territoire, réglementé par une administration, parce qu'ils s'y trouvaient au-dedans ?

[...]

On voulut évidemment, maintenant que le lieu semblait susciter un

intérêt, y installer une véritable annexe d'intendance, une école, un commerce, de la modernité. Ce n'était pas sans se soucier de la réaction étonnée des habitants, ils commencèrent par s'indigner de tous ces changements si subis, eux qui vivaient cachés auparavant, ils décidèrent de stopper cette effervescence qui ne leur convenait pas. Le temps d'une adaptation leur semblait trop court ; et puis ils rétorquaient à qui désirait bien les entendre, « quels sont ces empressements, tout le jour, à vouloir autant nous réglementer ? » disait-il. (*cette phrase est relevée dans le fascicule 409b5 du rapport de police cité en page... le trente mars de l'année en cours*)

Synthèse extraite du Rapport No 7805 aok de l'intendant des terres éloignées

G. J. (fascicule gh et ml douze octobre deux mille, etc., etc.)

...

tracts du comité de libération...

Et puis, comme s'ébruitait tout de même un peu cet accaparement d'une peuplade « indigène », des groupes de militants aux idées libertaires et généreuses, voulurent contrer les actions des technocrates et des politiciens véreux, une habitude un peu partout chez les zommes...

Tracts d'information
du comité de libération des territoires annexés
(pour des peuples sans frontières)
de la part du camarade J. J. D. D.

Ci-joint cette publicité « dangereuse ». Maintenant qu'il existe radio et télévision, propage des rumeurs suffisamment vite pour que cela nous tracasse.

(pièces manquantes, volé, détruit ?)

À référencer aux archives, sous le numéro indexé au registre principal des infractions constatées : N° 89vil69rayon8953bas0000784 et suivants...

117. *bureaucratie, technocratie...*

(ou l'art de noyer le poisson)

réglementation de tout

En réf. 14-2018-20.30, etc.

Bureaucratie, ou l'art de noyer le poisson, à opposer au « bon sens » commun...

- › Si nous réglementons tant, ce doit être parce que nous n'avons pas confiance en nous, entre nous. Nous avons peur que l'un d'entre nous contrevienne au partage et abuse un peu de tout.
- › C'est une fâcheuse idée de nous.
- › Autant de lois, autant de peurs, de nous !
- › Cela déborde, le voyez-vous, le navire tangué à cause d'un trop-plein ; d'un trop-plein de règles entre nous, le voyez-vous ?
- › « Un peu de bon sens là-dedans résoudrait un peu tout », répond le sage en riant de nous ; de savoir qui abuse, qui vole qui corrompt, le savez-vous, cet abus fait de nous, cet abus fait entre nous ?
- › Quelle est donc cette idée de vouloir réinventer le monde alors qu'il a déjà été inventé ?
- › Voudrions-nous refaire le monde à l'image de nous, que l'on ne s'y prendrait pas autrement ?
- › Réinterpréter à notre manière ce que la vie a déjà instauré bien avant nous ? Cette expérimentation que le vivant fait de nous, pour celui qui observe un peu tout avec assiduité, remarquera sans aucune peine un égarement tout au plus, un manque de discernement, un oubli... Très simplement pourtant, cet entendement jadis, était prépondérant, ce que les anciens appelaient : « avoir un peu de bon sens », de raison gardée, admettre une réalité ; nous n'allons pas réinventer le monde, il a déjà été inventé bien avant que nous naissions, l'avons-nous oublié ? Un peu de bon sens économiserait bien des lois, bien des règles, bien des jugements ; que faudrait-il remémorer pour que cela devienne une évidence, et voir pousser à nouveau des herbes folles devant les portes des palais de

justice ; à moins que le vent ne les emporte, qu'il régleme d'une manière abrupte notre sort d'une réalité sans faille auquel on ne peut objecter la loi, la seule qui vaille, la seule qui restera dans tous les cas, la loi naturelle !

des symboles

« Les symboles suscitent l'imaginaire des hommes, ils y attachent beaucoup d'importance, ils y mettent tous leurs mythes, toutes leurs inventions, leurs prétextes à dominer, ou apporter une quelconque manigance. Les symboles sont choyés par les hommes, ils y mettent toutes sortes de manières, en toutes formes, cela nous octroie quelques privilèges, quand on y croit ! »

(parole en marchant)

droit et identité

- › Des droits de l'homme, on ne comprend pas cette exclusivité permise à une espèce ; comme de la citoyenneté, c'est absurde !
- › De droit, il n'y a que ce que l'on se permet et comme apparemment aucune autre espèce n'en a cure de cette argutie, nous « croyons » comme universel, ce droit, oui parce que nul (autre que nous) ne le conteste, est-ce une preuve ?
- › Au même titre, la citoyenneté est soumise à cette contradiction. Se réclamer d'un pays, d'une origine, d'un peuple, me semble superflu, on n'appartient à rien ni à quiconque, ni à qui que ce soit, on est ! C'est tout. Nous ne faisons qu'exister quelque part sur terre, nous habitons sur terre, nous sommes des terriens, des habitants d'une planète quelque part dans l'univers. Mais quel est cet affect dému-ni ? Être terrien ne suffit-il pas ? Pour qu'il faille appartenir à un groupe plus local encore, faire partie d'un territoire précis, si cette appartenance est perdue, il y a comme une perte d'identité, la terre ne suffit-elle pas ?
- › Du droit, il s'agit plutôt d'un accapement à réguler, si on vous le conteste, la loi représente cette régulation.
- › De la citoyenneté (une sorte d'identité), il s'agit d'un repère, sinon d'une recherche d'identité perdue ou à préserver, un repère, celui

des origines (une mémoire oubliée). Tout cela ôte toute volonté offerte par le simple « bon sens » naturel. Les tables de la loi des religions monothéistes ne sont qu'une refonte autoritaire de fondement universel que le vivant en nous a constitué : un héritage génétique de préservation, de régulation, une homéostasie prépondérante *, son expression la plus intuitive se trouve dans un simple bon sens, une empathie, un altruisme. Cela ne relève nullement d'une culture, d'un savoir, mais d'un acquis du vivant vieux de milliards d'années : ce sont les vraies lois ; les autres « humaines » ne sont que fallacieuses, un égoïsme de l'espèce, un non-sens, l'égarement de vivants, une expérimentation peu concluante ; des lois précaires non régulatrices, incomplètes, parce que quelque chose a été oublié ! Retournons aux sources et ça ira mieux, j'en demeure certain.

- › Revendiquer une identité relève des mêmes égarements, venus à cause des voyages incessants de l'espèce humaine autour du globe, une perte de repères tout autant fallacieuse que les droits de l'homme. Cela relève plus d'une récupération politique qu'autre chose, afin de rassembler un peuplement local d'humains à une cause : la nation, le pays, la terre, le terrain où je vis, « le pays d'où je viens, d'où je suis ! »
- › À l'échelle de la planète dorénavant, cette notion m'apparaît superflue et conflictuelle. Nous sommes tous « terriens » et cela devrait amplement suffire.
- › Accepter de ne plus accaparer des territoires et cela ira probablement mieux. Le monde n'est pas la propriété des hommes, il n'appartient pas !
- › L'appartenance représente un leurre politique, une volonté de pouvoir. Ôtez le pouvoir, vous perdez un accaparement et tous les autres. Votre identité est libérée de tous pays. Vous habitez ici, cela devrait suffire ; vous occupez momentanément une terre, le temps de votre existence. De lois, il ne reste dans cette acceptation que celles naturelles que nous n'aurions jamais dû délaisser. Un simple bon sens, un peu d'empathie, cela suffit. Ôtez-vous de l'esprit l'idée d'appartenir à un pays, essayez de considérer autrement ce qui vous

entoure, non pas comme votre possession, de votre propriété exclusive, mais comme des colocataires, comme vos semblables, et les autres, le monde est multiple. De tout cela vous en faites un usage momentané, le temps de votre existence.

- › Plus de lois, plus de propriété, plus de droits, plus de citoyens, de simples terriens au même titre que les autres, ces vivants qui nous entourent, sur cette planète en partage, en recherche permanente d'une homéostasie bien comprise et d'une symbiose à préserver ; d'accepter les choses ainsi pourrait rendre le monde un peu plus radieux qu'il ne l'est aujourd'hui. Voilà le grand défi de notre espèce : bien comprendre ce fait, assureraient des actes en conséquence, et un avenir possible. S'en détacher, y renoncer, alors sans être un grand devin, dans un siècle ou deux, peut-être avant, il n'y aura plus d'humanité, nous serons remplacés sans de plus amples procès : l'expérimentation que fait le vivant de nous étant devenu un échec.

** Pour nous empêcher de nous entre-tuer autant que possible ; mais la mécanique est apparemment grippée, nous nous tuons entre nous quand même. Les lois ne suffisent plus depuis longtemps.*

...

« L'homme est encore ce gamin, monstre d'égoïsme, ramenant tout à lui, pas encore capable d'appréhender le monde comme il se doit, avec la conscience qu'existent d'autres que lui, et qu'il doit apprendre à partager un bien commun. Ce bien commun sans appartenance, d'aucun préalable. Oui le monde nous est donné sans aucune notion de ce partage préétabli, c'est à nous d'en discerner la teneur et apprendre de nos erreurs. »

les droits que l'on se donne

- › Critiquer la « déclaration des droits de l'homme ? »
 - › C'est critiquer la « déclaration des droits que l'on se donne ! »
- « Mouvement dit « humaniste », égocentrique, visant à se libérer de sa propre oppression, ou de l'oppression d'une minorité dominante contre la majorité. Volonté de l'espèce de se réguler, de limiter

les excès de sa propre volonté d'exploiter les moins nantis, les moins favorisés, ces derniers étant les plus nombreux. »

- › De déclarer des droits et devoirs à sa propre espèce, dans l'ignorance totale des autres vivants. Ces derniers étant considérés comme appartenant de près ou de loin (à travers la propriété, le territoire et ses frontières) à l'hégémonie des hommes. Dans ce registre, à travers ces droits attribués à eux-mêmes, il y a une volonté de vouloir accaparer le monde, adoptant ce réflexe primitif de l'animal prédateur édifiant des territoires, des zones.

de la preuve de soi

- › De plus, dans l'impossibilité d'établir une confiance entre eux, ils ont besoin de s'identifier formellement en donnant un « nom », une « étiquette » à chacun. Mais ce contrôle ne s'avère pas suffisant, depuis quelque temps (un siècle ou deux), chaque individu doit posséder sur lui un document attestant de son existence : une pièce d'identité, un passeport, un laissez-passer, une attestation d'existence... essentiellement un document de papier « prouvant » qu'il existe vraiment. Mais cela ne suffit toujours pas. Dans cette volonté à accaparer encore plus (une tare véritable, diront quelques contestataires), la nécessité, aujourd'hui, de contrôler la véracité des documents d'identité, attestant de sa propre existence (à cause de la fabrication frauduleuse de faux documents) ; cela est immédiatement contrôlé à travers l'accès électronique de registre robotisé tout autant, ou y est collationné toutes les informations de l'individu censé exister ici.
- › Pour résumer, ces informations décrivent son nom, son étiquette, patronyme de famille, nom personnel intime, sa nationalité (celle du clan, du territoire), là où il est né, la date de naissance indiquant son âge, le lieu où il réside, là où il est censé habiter, l'ayant déclaré au moment de l'élaboration du document identitaire, ses signes distinctifs, sa taille, son poids, couleur des yeux et photographies du visage, ainsi que le code d'estampillage social pour la sécurité médicale et la retraite de ses vieux jours s'il a la richesse de cela, payer d'avance. Enfin, si tout cela existe, reste lié au clan, au territoire, au pays dont il doit dépendre, cette règle devient une loi indéfaisable

de leur foi. Tout cela lui autorisant des privilèges de soins médicaux, aux dépens des étrangers, des autres « clans ».

- › Bientôt, le code ADN de chacun sera ajouté à cette identification, inclus dans les registres de la mémoire centrale électronisée du « clan » auquel il est censé appartenir, le pays où il sévit.
- › Ajoutons ce suivi presque approuvé, du déplacement de chacun, dans un territoire ou un autre, ceci, à des fins marketings (marchandes) ou policières, autoritaires, des contrôles à cause de craintes ; en cas d'insurrection, contrôler la masse, le peuple, le superflu, les inutiles...
- › La peur des autorités est telle, qu'elles désirent avoir la possibilité de réagir vite en cas d'émeutes, avant le renversement de leurs pouvoirs. Tout cela sous le couvert de « droits de l'homme », en fait le droit qu'ils se donnent, à dominer le monde, la planète. Des droits régis par des accords « moraux », seulement des droits accordés unilatéralement pour eux seuls, afin de régimenter la terre, et ses habitants. L'espèce a acquis ce comportement à s'exploiter elle-même dans des éruptions d'égo de quelques-uns, de ces individus voulant dominer de plus en plus partout. Mais quelle peste ont-ils attrapée, les hommes ?

...

- › Qui, quoi, les faits s'affronter autant, quelles chimères les animent tant ? Est-ce des clans ordonnés par les procaryotes de notre corps, s'affrontant à l'aide de ces géants eucaryotiques ; tenant la bride de chacun d'eux, ces êtres infimes très nombreux au dedans de nous, dans un leurre immense, ils régimentent tout de nous ! La moindre cellule vivante, la moindre digestion, la moindre rouspétance de nous, serait l'expression de chacune d'elles, ces bactéries parfois rebelles, de nous ou d'elles, qui obéit ?
- › Qui a autorité, qui a droit de vie ou de mort sur l'un ou l'autre, le savez-vous ? Le plus malin est au creux de vous, l'objet de vos tourments, souvent ! Vos humeurs, votre terreur, votre fougue, elles savent tout de vous, puisque votre existence n'est permise que par l'assemblage d'une multitude pour former cette chimère multicellulaire, l'holobionte de vos salons, c'est vous !

les autres m'ennuient

Dialogue impromptu avec un accapareur (ou la raison du plus fort ?)
(extraits choisis) (*parole du soir*) :

- › Les autres m'ennuient !
- › Ah ! vous voyez ! La différence de vous vous ennuie, vous ne trouvez rien à leur dire ; ils ne représentent rien qu'une occupation à côté de vous, ces quelques sols que vous leur déroberiez bien !
- › Oh ! pas forcément, si nous n'en avons pas besoin de ces sols-là...
- › Ah ! voilà, justement, vous pourriez en avoir besoin pour votre usage commun ! Ah aah !
- › Nous leur laissons tout de même de la place...
- › Oui ! mais pas la meilleure !
- › Ah ! ben, c'est la raison du plus fort...
- › Eh ! c'est là que le bât blesse. Vous vous sentez le plus fort ?
- › Ben ! C'est un fait...
- › Oui, certes ! Mais, ah ! à la regarder de près, elle n'est pas très folichonne votre... elle n'est pas très... enviable, votre suprématie, elle a beaucoup d'inconvénients ; surtout pour les autres...
- › Mais ça, on s'en fout ! C'est nous les chefs.
- › Vous êtes les chefs ?
- › Tu veux un pruneau ?
- › Bon d'accord ! Trouvez-moi, et alors ?
- › Je suis fatigué, je vais faire « pan pan ! », vous savez !
- › Dois-je me sentir prochainement dépecé ?
- › Oh, je me tâte encore, je baille, de l'or j'en rêve encore, il me faut ma dose...

le droit de l'homme, le sien !

- › Pour tout vous dire, on devrait remplacer ce qu'on appelle « les droits de l'homme » par un simple *bon sens*, plus inné et plus correct, il n'oublie rien ni personne !

« Les droits de l'homme » représentent à la fois une avancée salvatrice contre l'oppression et à la fois un enfermement de notre espèce (animal que nous sommes) ; à considérer le monde comme sa propriété, en bannissant de tout droit dit « de l'homme », tous les autres vivants, n'auraient-ils aucun droit ? Ils seraient exclus d'autorité ! Non, mais, par quelle prétention nous permettons-nous cette exclusion ? Par quel privilège absolu vous autorisez-vous cette loi ? Parce que c'est une loi admise par la plupart d'entre nous (parce que les autres vies ne la contestent pas ?). En vertu de quels privilèges notre espèce aurait-elle des droits supérieurs aux autres, dites-le-moi ?

- › Tout le problème réside dans ce « droit » d'accaparement à tout prix ! Toutes les dérives, les débordements, que cela entraîne, ne seront pas permis indéfiniment par la nature, elle a pour vertu de réguler ce qui se dérègle justement : les droits de l'homme font partie (à cause de l'exclusion) de ces déséquilibres à résorber.
- › Nous devrions plutôt parler de droit du vivant et non de droit de l'homme ! Si l'on tient absolument à déterminer un droit de quoi que ce soit envers qui que ce soit, à mon sens, c'est aussi une erreur de considérer les choses en droit.
- › Un simple *bon sens* suffirait amplement, il nous est apporté en grande partie par notre génétique. En effet, les mécanismes vivants ne limitent pas leur expression à un quelconque droit ou pas droit ; la seule et unique considération que nous devrions avoir en toute chose, ce serait de maintenir un juste équilibre en toute chose, entre un trop et un pas assez ; du maintien de notre avancée, sur une corde raide, à maintenir dans un équilibre précaire qu'il faut sans cesse, sans relâche, perpétré, ne serait-ce que pour survivre.
- › C'est cela que la vie demande, aucun droit ici, du simple bon sens suffit à tout entendement, celui des évidences, de quelques règles morales de bases, et vous pourrez mettre au pilon tous vos codes juridiques qui ne sont que des arguties pour perpétuer une quelconque domination, argumentez avec des propos fallacieux, tirée de vos registres, là où sont marquées vos lois, vos réglementations, vos juridictions toutes plus stupides les unes que les autres. Un simple

bon sens suffit ! Il y a bien 3,5 milliards d'années que le vivant s'évertue à le parachever, ce bon sens ; pourquoi faut-il qu'une de ses progénitures s'en écarte, pour autant étiqueter et nommer les choses, pour les réglementer tout autant ? Que de temps perdu pour arriver à comprendre que cette expérimentation que le vivant fait de nous représente une grossière erreur de jugement !

pièce d'identité

(dialogue ironique)

- › Ils n'ont tellement pas confiance entre eux, qu'ils gardent des étiquettes sur eux, pour se reconnaître, ils ne se reconnaissent pas sans cela, des numéros estampillés sociaux dit-on ; ils font pareil avec leurs veaux vaches chevaux chèvre biches (et même) cerveaux, à toute entité ils vont donner des étiquettes, au bœuf, ils la mettent à l'oreille une étiquette, un numéro, un code-barres, pour l'identifier tout de suite avant qu'il ne se barre (dans les abattoirs)...
- › Ils ont tellement peu confiance entre eux qu'ils étiquettent tout le temps ?
- › Ce peuple est fou !
- › Il se pourrait bien, Monsieur...
- › Ils sont fous ! Pourquoi mettre une étiquette aux gens, aux choses ?
- › Ah ! c'est une longue histoire, ils n'ont pas confiance entre eux, ils se méfient de la fraude, de celui qui fraude, ils fraudent tout le temps...
- › La fraude, mais qu'est-ce donc ?
- › De ne pas faire comme l'on voudrait que l'on fasse ! (alors ils abusent tout le temps...)
- › Aaah ! c'est donc cela la fraude !
- › Oui ! seule vie qui outre passe...
- › Aaah ! c'est donc cela la fraude !
- › Ouiii !
- › Drôles de manières !

- › Tout à fait... des étiquettes tout le temps, des code-barres EAN, des codes 2D, DataMatrix, PDF417, codes QR, codes HCCB, codes Aztec, des Flashcodes, des étiquettes RFID et même des codes PIN à mémoriser soi-même... de toutes sortes, je m'y perds moi-même... Ils gèrent leurs stocks ainsi, c'est ce qu'ils disent...
 - › Vous aussi, vous êtes étiqueté ?
 - › Oui ! mais je le cache mon étiquetage, il dit qui je suis, c'est mon « étoile jaune » à moi, celle des hommes, il m'identifie comme étant un des leurs ! (d'ailleurs, c'est un code qui me gêne ! Pourquoi ai-je tant de gênes ?)
 - › Aaah ! Grave, grave !
 - › Oui, grave ! ils étiquettent tout le temps, ils n'ont pas confiance entre eux ! (ils ont peur de toujours perdre un code ou deux...)
- (paroles en marchant)*

de la preuve de soi !

- › Sans papier (d'identité), tu n'existes pas * ! Circuler, y'a rien à voir !
- › Quelle est ton histoire ?
- › Qu'importe, tu n'existes pas sans cette pelure des temps modernes, t'es rien du tout (pas de trace écrite, en guise de preuve, pas de permis d'existence, malgré la fraude où l'on invente cette preuve manuscrite).
- › Que l'on t'élève (éduque) avec ou sans ce papelard, c'est du pareil au même, ton histoire, tout le monde s'en fout !
- › T'as beau avoir une (belle) histoire à raconter, même formidable, sans cet « ausweis » tu n'es rien du tout. Tout ça, c'est beaucoup dire sur la confiance que les hommes ont entre eux, une défiance permanente.
- › Imaginer, si cette défiance existait entre chacune des bactéries nous habitant, ça en ferait de la paperasse pour prouver, autoriser l'existence de chacune d'elles ? Pourtant, la vie a résolu cette suspicion à travers une transmission d'informations extrêmement réduite, à travers un code ; à travers le code, une génétique, un programme, un

plan de fabrique, il détermine où l'on doit être, quoi doit-on exprimer, à quel processus s'agréger.

- › Malgré tout, il existe tout autant des fraudes dans cet assemblage ; le virus représente l'exemple presque parfait de celui qui se fait passer pour ce qu'il n'est pas, usant de ce leurre en permanence tenterait-il d'accaparer le monde ? Ce même monde où l'on semble obstinément l'exclure afin d'atteindre un point d'équilibre, la part de chacun...

** Vous savez, sur ce papier, y sont inscrits, comme une étiquette accolée à vous, vos noms, lieux de séjour, et la date du débutement de votre existence, ici ; papier attestant comme une preuve, soi ! même si tout cela reste facilement falsifiable.*

le passeport !

- › Ce papier qui prouve que je suis bien moi, cette aberration du contrôle qui impose ce document artificiellement concocté ; alors on établit des fiches, pour agrémenter l'inventaire des hommes et attester qu'ils sont bien eux, puis dire comment ils se nomment, d'où ils viennent, où ils vont ; une drôle de manière pour éviter la fraude ? Imaginer si tous les êtres vivants devaient se soumettre à cette méthode, tous les fonctionnaires de la terre à délivrer ces papasseries ils n'y suffiraient plus, au décompte ; imaginez la moindre bactérie de mon ventre si elle devait pratiquer de même pour prouver qu'elle habite bien où elle est, qu'elle est bien de moi-même !
- › Quelle drôle de machination imposer aux vies humaines à oser cette façon de mettre une étiquette aux gens ?
- › Quelle manigance leur offre-t-on ? Pour si peu faire cas de leur provenance et pourfendre le plus habile qui aurait triché : imaginez dix milliards de cellules vivantes qui disent non ! Suivi de dix fois plus de bactéries qu'il abrite à l'insu de tous, puis des acariens tout aussi innombrables et puces et poux qui l'habitent encore, cela en représente du monde pour un seul corps ?
- › Vous rendez-vous compte, une pièce d'identité, pour chacun de ces êtres ? Mais la vie à trouver d'autres astuces bien moins contrai-

gnantes pour dire que je suis bien moi, l'homme qui demeure ici devant vous !

- › Ah ! Oui, lesquels ?
- › Cela vous intéresse ?
- › Ben, disons que cela m'occupera l'esprit, on s'ennuie un peu, ici, d'attendre qu'on nous le confirme par écrit, à défaut d'être « gommé ! », comme dit l'autre...
- › C'est vos affaires, je n'y peux rien... nous disions quoi déjà ?
- › Vous parliez des astuces de la vie... je croua...
- › Ah oui ! C'est ça... Je voulais parler, en fait, de chacune de nos cellules vivantes, elles gardent en mémoire une information identique et unique pour chaque être vivant, je veux parler de votre code génétique, votre génome, il conserve tous les éléments de votre identité réelle ; chaque partie de vous conserve cette information à travers lui. Le moindre ongle coupé, peau morte, cheveu, etc., conserve les informations uniques de votre identité génétique. Mais cette qualité est à double tranchant, car cela dévoile, après lecture de celle-ci, toutes les informations biologiques vous concernant – comme vos maladies potentielles ou en cours de développement, vos infections comme vos capacités propres à votre avantage... une tentation pour les assureurs, si vous voyez ce que je veux dire ? S'ils connaissaient tous vos maux, ils seraient tentés de modifier votre assurance vie, si vous en avez une, à votre désavantage. À un corps merdique « on n'assure que pouic ! »

de la véritable identité

(réponse à un questionnement, d'un vieux singe)

- › Vous savez, en forêt, on ne me demande pas ma pièce d'identité, il n'y a que les hommes, entre eux qui font cela, les autres vivants utilisent d'autres modes de reconnaissance, l'odeur par exemple. Chacun a une odeur unique. Quand un chien vous renifle le cul, c'est pour reconnaître votre particularité, car d'instinct il sent bien que c'est de là que les senteurs de votre corps s'exhalent le plus profondément.

- › La pièce d'identité (avec le nom qui est marqué dessus), on peut la fausser, on peut dire « je m'appelle untel » alors que je m'appelle « trucmuche » ; l'odeur ne ment pas, on ne peut la masquer forcément complètement, sauf avec du « sens bon », du parfumement ; mais cela ne dure qu'un temps, il finit par se mélanger avec votre odeur propre, qui de toute façon, dans ce mélange, fera que votre odeur se mélangeant ainsi aura un particularisme résultant de ce mélange des parfums, on ne peut faire autrement (votre exhalaison sera toujours unique !). De votre odeur, on ne ment pas ! On devrait dire « bonjour Monsieur, sentez-moi, là, voyez comme je sens bon, bel et bon ? » Mal ou désagréablement ressenti, l'exhalaison de votre corps malgré des affinités, indistinctement vous reconnaîtrez une odeur parmi d'autres, entre mille (entremêlée), c'est comme un visage au creux (au milieu) de la foule, quelques signes particuliers à celui-ci vous permettront de le reconnaître. Ah ! vous pourrez avoir des erreurs, des similitudes, eh, le visage, s'il n'est pas le bon, celui que vous croyez avoir reconnu, c'est qu'il ressemblait à celui qui était inscrit dans votre mémoire propre.
- › Tous ces signes sont des reconnaissances qui vont au-delà du nom. Le nom n'est qu'éphémère, n'est qu'un superlatif, une étiquette, que l'on appose sur vous et qui ne raconte pas grand-chose, correspond tout au plus à une humeur du moment (de celle ou celui qui vous nomma) ; si l'on dépose ce nom au moment d'une naissance, pendant un affect où l'on voudrait que ce nom-là soit celui du souvenir d'un parent disparu ou d'une icône, d'un livre, ou d'une histoire racontée dans un vieux film que vous aviez vu au moment de votre jeunesse et qui vous a marqué. Mais, il sera impersonnel, une mémoire volatile du souvenir, celui de votre référencement parmi les hommes ; alors que votre odeur (par exemple) exprime votre réalité physique, elle est la conséquence de votre constitution, vos briques, vos cellules, les bactéries qui vous habitent, eux ne mentent pas, ils sont là et bien là, ils sont votre identité propre... Tant que vous êtes assemblé (constitué en entité animée), ils seront reconnaissables entre tous et non anonymisés...
- › Ah ! du nom : on peut le rendre banal, ou mêlé à la foule (d'une multitude d'autres nommages similaires), pour (y) être anonyme,

pour se cacher, un nom parmi d'autres, sur une pièce d'identité qu'il vous faut montrer lors d'un contrôle. Il est vrai que votre aspect, si vous arrivez à le masquer facile, votre odeur est beaucoup plus difficile à cacher ; tout comme votre formulation propre (celle qui vous constitue), votre code ADN, lors d'un contrôle, il est imparable (infalsifiable) celui-là, reconnaissable entre tous (à moins d'avoir la possibilité de changer de corps) ; votre code génétique, c'est votre mode de fabrication, lui n'est pas modifiable comme ça, très difficile, à moins d'avoir un subterfuge qui induise en erreur la machine, le robot qui vous contrôle (ils sont les seuls à savoir le lire), c'est uniquement à ce moment-là que l'on déterminera ce qui vous caractérise ; tout comme l'odeur un analyseur chimique très subtil, tel le nez d'un éléphant ou d'un chien ou d'un rat comme certain dans la pampa (ah non, pas de nom ! pas de nom !) ... dans une pampa quelconque, saura déterminer, parce que leur être est construit ainsi, l'exacte formulation de votre odeur et saura la reconnaître entre tous, entre toutes (à travers une multitude d'autres senteurs) ; difficile de les contrer ou de les induire en erreur, ces nez-là, ils dépassent des milliers de fois votre propre odorat ; ce qui vous sauve, ce sera quoi ?

- › Que l'on ne parle pas directement avec ces êtres, un éléphant, a un rat ou un chien, ils ne vous diront pas le nom de celui qu'ils sentent, il faudra emmener cet être avec soi pour qu'ils sentent et reconnaissent celui que l'on cherche ; un éléphant pose des problèmes de déplacement ; un rat, c'est plus facile, mais il faut le nourrir, tout comme le chien plus habitué à cohabiter avec nous, à moins qu'il ait un caractère incompatible avec les voyages, comme en forêt à la recherche de la senteur (du moindre gibier) (les distinguer) de l'odeur de ce particulier-là que vous tentez d'accaparer ; peu importe votre motivation, la souvenance d'une odeur, d'une information, est une mémoire dont on se sert plus ou moins versatilement pour ou contre autrui, c'est selon, c'est selon...

(parole en marchant)

118. *dépêche-toi de vivre et puis va-t'en ! ****

Ce qu'elles disent (*les bactéries, ces procaryotes*) à l'holobionte eucaryotique, bilatérien, à nos cellules, dès la naissance :

- › On ne trouve de souffrances que celles octroyées un jour de malveillance, un soir inaccoutumé.
- › Elle arrive, la souffrance, au cœur des maldives errances, celle que vous croyez, à voir jusqu'où vous irez vous noyer !
- › Dépêche-toi ! Dépêche-toi de vivre et puis va-t'en !
- › Dépêche-toi de vivre et (puis) va-t'en ! Va-t'en ! Que l'on passe à une autre expérience, que l'on expérimente autre que toi, malgré des défaillances, tu nous montres une expérience de toi !
- › Eh ! Dépêche-toi de vivre tout de même, et puis va-t'en ! Va-t'en vite, vite !
- › Eh ! Des déchets de toi, qu'on les disperse, qu'on les disperse aux quatre coins de la terre en de multiples points, partout sur la terre, dispersée par le vent, les ou garou garant... les zougarants ? Les ouragans ! Des tremblements de la terre, les bouleversements de tous ordres, que tu sois dispersé multiplement pour mille recommencements, un nouveau printemps !
- › Dépêche-toi de vivre, dépêche-toi, et puis va-t'en ! Dépêche-toi de t'en aller, laisse la place aux autres, ceux qui viennent après toi, quand on aura fait l'expérience de toi, nous saurons qu'il ne faut pas la reproduire, varier un peu, inventer d'autres mondes, d'autres entités, d'autres énergumènes.
- › Eux aussi, peut-être, nous leur dirons « dépêche-toi de vivre, dépêche-toi de vivre et puis va-t'en ! Va-t'en vite ! »

Écorché vif, la vie maudit de lui, elle expérimenta quelques déficiences naguère explorées, pas tout à fait, il manquait quelques bribes, quelques bribes à explorer. Voilà ! Ceci fut fait avec lui, on en sait suffisamment dorénavant, son expérience de lui est conclue, terminée, plus rien ne peut être apporté...

- › « tui tui tui ! »

(l'oiseau perché sur sa branche, d'en haut, dicte la suite de la mélodie...)

- › « scribe, écrit ! tout ceci, tui tui tui ! »
- › ... c'est un être foutu d'avance !
- › « tui tui tui ! »
- › Dès les premiers instants de sa naissance...
- › « tui tui... tui tui tui ! »
- › ... il eut ce geste qu'il fallait explorer,
- › « tui tui tui ! »
- › On le fit pendant plus de soixante ans de sa vie, mais maintenant ça suffit !

Nous voyons bien où cela nous mène, dans d'inextricables ennuis ; eh, l'entité fidèle à elle-même ne peut en sortir de cet ennui, alors par notre petit programme insidieux, insinué au-dedans de lui, dans sa petite génétique toute rabougrie, nous lui disons,

- › « dépêche-toi de vivre, enfin, dépêche-toi, et va-t'en vite, vite ! Laisse la place aux autres ; à de nouvelles errances, à de nouveaux possibles, à de nouvelles exubérances que nous réaliserons au-delà de toute espérance, nous n'en avons pas fini avec vous et votre expérience, mais elle se tarit, nous en terminerons bientôt ; Alors, toi, toi, dépêche-toi de vivre, dépêche-toi de vivre et puis va-t'en, vite, vite ! »

(l'oiseau dit : « ti di tadui ! »)

Cette voie s'adresse à lui...

(l'oiseau reprend : « ti di tidui ! »)

... mais ce qu'il ignorait tantôt

(l'oiseau reprend « ti di tidui ! » puis s'en va)

... c'est qu'elle s'adressait aussi aux autres émergences telles que lui, les formes lui ressemblant ; à toutes, au-dedans d'elles, ou la plupart, évidemment, une petite voix insidieuse leur dit, « dépêche-toi de vivre,

dépêche-toi de vivre et puis va-t'en, vite, vite ! Que l'on en finisse avec toi, dépêche-toi de vivre et puis va-t'en ! »

- › De toutes les sortes d'énergumènes que tu puisses être, esclave ou philanthrope savant, même soldat, émérite ou non, pire, dictateur, usurpateur insignifiant, délateur, tout ce que tu voudras, philosophe sachant quoi, physiciens, enseignants, tout ce que tu voudras ! Cette petite voix insidieuse leur raconte la même chose, au-dedans d'eux, répète la même chose ; n'ont-ils pas compris que leur temps est fini ?
- › Ah ! Ils ne veulent pas l'admettre ! Resteront quelles entités, celles qui seront finies ? Non ! Atteindre une quelconque variation, permettant ce que l'on appelle « une survie ! », pour résister au fracas des autres, les finissants, les « se terminant », ceux qui vont disparaître bientôt, resteront dans une insignifiance de populations clairsemées, à tenter de reprendre là où l'on en était resté au temps où tout était possible ; ils reprendront là où le geste, le mouvement, l'apport d'une quelconque sobriété, d'un quelconque éveil, leur apportera un vent nouveau, un chant qu'ils suivront, reprendront de bouche en bouche, pour s'accompagner et dire au creux d'eux-mêmes : « dépêchons-nous, dépêchons-nous vite, vite, il est temps de partir !
- › Allons-nous-en, allons-nous-en vite ! Laissons la place aux autres ; qu'ils terminent ce que nous avons commencé, là où nous nous sommes trompés ! dépêchons-nous, dépêchons-nous vite, et puis partons ! Partons au-delà de nous ! » Etc., etc., l'eau coule... l'eau coule, et déverse tout ce qui reste de nous, et le répand un peu partout, ce « dépêche-toi » nous dit quoi « où allons-nous ? » Nul ne le sait ! À un moment de paix, assurément, assurément...

(juste avant son dit, un oiseau croassait sévèrement sur la marche du promeneur)

- › L'oiseau a compris, lui, depuis longtemps ; il dit « croâ croâ croâ ! Ils n'ont pas compris depuis le temps ? »
- › Eh ! Il faut réapprendre ce par quoi vous existez, il ne s'agit pas d'une croyance, mais admettre (accepter) au bout du compte, ce

par quoi, par le bout du nez, l'on vous mène, tonitruant que vous êtes !

- › (un oiseau lâche quelques trilles édifiants, « tri iii iii iii id tri tri ! »)
- › Les oiseaux, eux, il y a longtemps qu'ils admettent, comprennent...
- › (triii triiid triiid ! »)
- › Je ne sais si, au fond d'eux-mêmes, quelque chose leur dit aussi, « dépêche-toi, dépêche-toi, de vivre et puis va-t'en ! », je n'en sais rien, je ne prétends rien, mais au fond de moi, comme un éclair ou un éblouissement, cette même chose me dit, me raconte tout le temps, aux premiers temps de mes éveils, il y a longtemps, elle me le disait déjà, mais je n'entendais pas, je ne comprenais pas, je n'écoutais pas ! Maintenant, avec l'âge, avec mon grand âge, je commence à comprendre un petit bout de ce que l'on me dit au-dedans de moi : « dépêche-toi, dépêche-toi de vivre ! » Eh, les oiseaux l'ont bien compris... Que dis-je, les oiseaux ? Mais tout autour de moi, les arbres, les mycéliums, le moindre ver de terre, dans son rôle insignifiant pour les hommes, il lui dit, le ver de terre, le simple ver de terre, « tu m'écrases, tu me disloques, certes ! Mais à toi, l'on dit "dépêche-toi de vivre et puis va-t'en !" pour qu'on nous laisse tranquilles une bonne fois pour toutes ! »
- › (autre trille de l'oiseau satisfait de son dit, « triiiiiiii ! »)
- › Moi, quand je serai disloqué, je retournerai à la terre et je pourrais rencontrer d'une manière bien plus intime que je ne le puis aujourd'hui, la racine d'un arbre, son mycélium, son compagnon de vie, l'eau qui le traverse, les nutriments qu'il absorbe, les particules qui l'élaborent, mêlées aux miennes, feront, comme une symbiose possible, un entendement convenu qu'une réalité (toute nue) amènera au soleil venu tout beau, là-haut. Et lui, c'est peut-être lui qui nous dit « dépêchez-vous, dépêchez-vous de vivre ! Qu'on en finisse de vous ! Disloquez-vous, j'ai à m'occuper de vos particules qu'elles assemblent d'autres êtres sur cette planète ; le travail n'est pas terminé, la multiplicité des possibles n'est pas totalement élaborée, elle ne le sera peut-être jamais d'ailleurs... » Est-ce ainsi que l'on finit ? Je ne sais ?

- › (un oiseau lance « ui ui ui ui ! » tout près de lui, tout le long du chemin en pente, coule l'eau d'une pluie abondante de la veille...)

(Dans le ciel, toute en haut, le bruissement désagréable d'un avion de ligne...)

- › Et leurs avions au loin, ils pourraient chanter une autre musique, ces rugissements à réaction ; ils pourraient jouer une musique plus charmante que ce bruissement désagréable, ce murmure, cet abandon d'énergie que l'on consomme pour quelques gaz, pour quelques avancements, nous porter dans des endroits multiples et diversifiés, répandre notre humanité inconsidérée... Oh ! Médissant, je suis, vos rumeurs m'exaspèrent. Avions de toute la planète, bruissez donc d'un son nouveau, ce serait bien ! Chantez, égayez-nous d'une autre énergie, ça serait peut-être mieux, je ne sais pas, je ne sais plus...

(paroles en marchant)

...

À la fin, il comprit ce qu'il était, « *un de ses vivants effrayés par ce qu'il représentait, capables du pire au meilleur* » ; ce potentiel a instrumenté en lui, tout un arsenal de ces possibilités avec le mode d'emploi qui allait avec. Cette perception le terrifiait, il analysa ses tentations de croyances religieuses, son désir avorté de fomenter une dictature « éthique » ; « un absolutisme, finalement, que seuls des êtres dérangés arriveraient à le mettre en œuvre », pensa-t-il à cette époque ? Lui, à chaque fois, il éprouva cette répulsion du dernier moment, avant de basculer définitivement (dans le sens opposé), évita tout achèvement pour écarter sa propre perte dans ces choix hasardeux. Il est soulagé d'avoir pu les comprendre, les suites possibles de ces dérives mortifères. Il loua son salut à ces doutes qui l'assaillent continuellement, comme un garde-fou le protège de ses égarements. Il pressent quelques forces en permanence en alerte, pour le préserver, elles le font agir au-delà de ses désirs, serait-il une marionnette ?

- › Mais la domestication ne fait que commencer, l'eucaryote bilatérien que représente l'humain, révèle aux yeux de tout le règne vivant un animal difficile à éduquer ou à rendre autonome ; c'est un être fra-

gile et rebelle, à force il se cabre comme un cheval prit au dépourvu.

- › Le leurre devrait être reprogrammé, on va bientôt le découvrir et l'animal risque de l'accaparer pour ses propres fins, c'est ça le problème ! Ils n'arrivent pas à dépasser cet entendement, dépasser le cadre de lui-même. Peut-être devrait-on l'éradiquer ? À moins qu'il ne s'éradique lui-même ?
- › Modifier le code ! Donnez-lui une génétique plus conciliante, pour qu'il l'élabore au nom de notre règne du vivant tout entier et non du sien seulement !

119. *avancements*

Dire, dire... encore dire !

Dans son avancement, malgré qu'il fut maladroit, il y trouve enfin un désert, mais celui-ci s'avère bien plein ; déjà qu'il encombrait sa cervelle dans un dialogue tout autant épuisant, marche sous l'astre du jour reluisant, lui dit rayonnant « t'est pas marrant ! »

- › Elle demeure d'un éternel ennui cette vie, une chierie immonde. Et quoi attendre des bâillements systématiques de la douleur opulente du soir, envenimée puis douce ?
- › Où vont nos orgueils et nos préjugés, dans la boîte à Pandore ? Dans la ouate où tu dors ? Sinon écoute les rengaines du sermon, notre petite envie égoïste et vive, la tête entière dans un drôle d'embarras, avec une vie de rentière, qui rançonne le moindre agonisant.
- › D'où arrives-tu ?
- › Que devient ta tâche ?
- › Et tes démons... quand viendras-tu les enterrer ici, presque à genou ; implorer pour un pardon ou peut-être encore, demander ton nom ; les petites médisances et geôles de guenon, auréolisent ta parole frelatée, oui ou non ! Supplie donc, cri, donne le ton qui convient, des plus hauts, pour te mettre un juron au bout du nez et dire « râlez donc ! ».
- › J'ose à peine croire, débordant de doutes toujours indistincts, la

folle envie de rester, demeurer ce passant ignoré, ou la vedette d'un soir, époumoné des larmes d'un désespoir ; et puis, peut-être non, ne plus pouvoir s'arrêter de rire et vivre à nouveau ; veuillez tirer le rideau !

- › Que l'on ne te voit saoul, soit sobre, ne boit que de l'eau, l'ivresse vient du cœur, ses méandres, sa molle pompe, soudain excentrique, te disent : « à mort ta honte ! » Et le monde t'écoute, tu aperçois ta longue route petit être ; on te voit avec ces humaines troupes, arrivant d'occident ou d'orient, puis vacillant sur les trottoirs, à l'aube titubante, assises entre les ordures que l'on va bientôt ramasser...
- › Et tu trouves la vie belle ? Mettre ton manteau, c'est bien trop tôt ; et froide saison, rime avec tes breloques sans raison.
- › Jadis, du bout du monde, j'avais apporté, sous des airs ingénus, des paroles de renom piqué à un prêtre modeste, mais bon. Vous aviez cru devoir nier l'évidence et c'est d'un traître sans nom que vous avez dégusté « la vérité » qu'il vous apportait, dérobée elle aussi à des voleurs sous les ponts où s'écoule la scène, où se répandent toutes vos peines ; que je dise non, que déjà s'acharnent les rôdeurs pour quelques coups...
- › J'écoutais ivre encore, des lambeaux d'époque, la musique sourde de mes tréfonds, les viscères en alertes, le cœur porté haut la main, en racontant « voyez donc, c'est qu'il a faim ! » Mais je me trompe, nous devrions divulguer cette honte, ne plus médire enfin, la nier, la redouter, la profaner ! Mais quoi, je fuyais jadis et encore aujourd'hui, j'accélère le pas, me presse ; vite, allons résoudre les basses besognes, les lavements de ma trogne, puis résoudre, insatisfait, les égarantes écritures d'hier au soir, soudain à nouveau inspiré par un début de phrase, après avoir regardé ce film sur la vérité ; son nom s'est perdu dans ma mémoire...

Voilà donc ce que tu ne sais.
Vois alors ce qu'on t'a donné
Vois enfin ce que tu es

- › Vous observant éructer des mots intransigeants et trouvant la paix dans votre cœur, s'amenuiser, à chaque parole énoncée, pour une

discord de plus et que vous osez annoncer des pouvoirs à ces innombrables dialectes, qu'un satin de velours apaise et réconcilie comme pour toujours ; je plains les dérives de vos amours...

120. *se trainer sur le sol*

l'avancée, péniblement...

... et puis... l'arrivance... espérée... Vite !

Quitter ce livre débordant, livre des sueurs, épuisant !

Il ne trouva pas d'avion à s'offrir ni un quelconque véhicule pour s'en servir, il avait choisi le voyage à l'antique, démuné du moindre artifice, juste quelques fripes, il jouait là sa vie, il cherchait des racines sous un soleil qui l'assassine. Il se sent devenir n'importe quoi, est-ce cela la folie en tête ?

La sueur par la traversée du désert
l'emberlificote poisseusement,
goulûment, amoureuxment, fluide
et vaporeuse ;
il avance tant et si bien,
en cela, l'amène,
à l'endroit qu'il voudrait bien,
à l'endroit qu'il voudrait connaître,
celui de ces gens,
dont il ne peut savoir ni le nom ni le lieu,
et quoi d'autre, donc, que d'autre d'eux ?
Ce long voyage dans sa grande sueur,
sous le soleil éclatant,
et qui l'attend ;
et qu'il attend, que lui le submerge ;
va-t-il arriver jusqu'au bout ?
Va-t-il mourir, au milieu du guet,
milieu du chemin,
milieu du désert,
loin de tout, loin là, ou là, y a rien !
Du sable, trop de sable,
les rochers, peu d'ombre, si ce n'est sa tombe ;

il ne fait qu'avancer,
avancer,
péniblement,
lentement, très,
assurément...

Pendant ce temps, le monde s'agite frénétiquement, lui ignore encore tout là où il marche, aucune rumeur ne lui arrive, uniquement la chaleur intense d'un soleil intransigeant, dans son grand désert maintenant qu'il y est au-dedans ; nous devrions peut-être séparer le racontement en deux, il ne suffit pas de raconter sa seule histoire, ailleurs des choses vont se rapprocher de lui... comment faire ?

marche indéniable

Profitons de cette marche indéniable pour vous renseigner sur diverses choses et non des moindres, on sent une agitation soudaine et des énervements un peu partout, certains lancent des alertes, d'autres s'informent, le temps offre de nouvelles réprimandes ; parmi les alarmes de chacun, beaucoup de commérages, c'est que certains sonnent déjà le tocsin !

- › Il y aurait d'après les derniers ragots comme un **bug** défaut, celui du robote ordonnateur central qui ordonne tout, qui prévoit tout...
~~Mais qui détiendrait un bug ?~~
- › Comme un défaut, celui d'un robote ordonnateur central, construit pour ordonner (comme il se doit), construit pour tout prévoir...
- › Mais que détiendrait-il, une faille ?
- › La finance aurait-elle failli ?
- › On administrerait trop (à partir de lui), trop de règles, trop de lois, trop de tout, cela devient pénible !
- › Qui peut prétendre prévoir tout, qui l'a fait « ce rêve fou » ?
- › Ce robote central défaille, lui aussi, « où sont les dictatures d'antan ? » disent les grincheux...

robote
=
machine informatiseuse
=

machine ordonnatrice électronisée

- › Il serait atteint de quelques déficiences étonnantes liées probablement à des erreurs de programmation, sûrement ?
- › Les ingénieurs parlent en fait d'un bug monstrueux ayant amené une évolution imprévisible de tous les systèmes où l'on use d'un robote, ou de ces machines informatiseuses, contenant tout un monde électronisé, d'une matérialité autre que celle de notre biologie, nul ne sait si cela apportera une avancée souhaitable, ou une peste ?
- › Je profite de ce moment pour vous relater un fait. À moi aussi, il arriva aussi que le robote m'assistant, bug aussi par moment. J'ai dû parfois l'envoyer en révision à cause d'un langage imprévu et désordonné de sa part ? Aurait-il été infecté par un virus ?

121. (*sixième fêlure*)

{ C'est peut-être l'époque qui désira ça, mais on a replâtré les brisures portées à votre vue. Je veux dire, ce qui accompagne et égratigne les arrangements de la fêlure ; maintenant que tout est caché, tout semble réparer, masquer à vos yeux ; beaucoup pensent rêvasser et continuer de vivre en commun comme si de rien n'était, maintenant que le danger ne fait plus partie de la scène ; maintenant qu'une solution que certains disent définitive est approuvée et que sur les brisures de la terre y a été déposée comme ce fut décidé dans les prétoires où l'on régleme tout. Je vous trouve curieusement apaisé, alors qu'hier encore, vous fûtes oppressés à l'idée de tout casser, on a colmaté ! Et puis... eh bien quoi ? Cette suffisance est-elle salvatrice ? Un remède expiatoire ? Certains, toutefois, je vous le ferai remarquer, y voient là comme de l'inconscience, une inconscience chronique qui montre un désarroi d'impuissance face à cette colique : la cassure ! Très certainement plus qu'un chiffon à agiter devant l'imminence d'une rupture, vous devriez nécessairement vous y préparer et avec de l'audace peut-être, pourriez-vous en réchapper, à ce désastre qui prend son temps ; je vois bien, moi, qu'il arrive, et sans un émoi va tout bouleverser en ce bas monde, comme une houle va tout renverser. Rattachez-vous à la rampe, occupez-vous donc à quelque chose d'utile ici et pas ailleurs ; si ce n'est cette mine déconfite qui exaspère, quel autre boniment auriez-vous trouvé pour échapper à votre raison, ne plus être ? Mais quelle inconséquence affichez-vous là, votre gloire n'a plus de rançons à donner, il est dérisoire de vouloir tout pardonner, vous dites « notre sort est jeté ! » Et alors ? vous ne pourriez pas le rattraper ? Avoir au moins cette audace ! Mais non, vous reluquez dans la glace, votre mine, jusqu'à l'en-nui, jusqu'à la nuit fatale... comme une dérouté d'un cœur qui se croit vaincu, déjà ; son issue ultime auquel il ne veut plus rien raccrocher, ni la corde salvatrice qu'on lancerait à la première aspérité venue, ni le désir d'écouter à nouveau les rumeurs du désastre qui s'annonce, ni la fièvre de vos enfants qui, faute d'une espérance, se jettent au feu ; vous refusez de leur signifier la possible déconvenue de ce qui va arriver, comme une mascarade, une propagande intentionnelle des illuminés de la rue, des fous de dieu en quelque sorte...

... l'espoir n'est plus votre denier, combattre n'est plus l'envie d'un désir nouveau, même si cela pouvait vivifier la parcelle d'esprit de votre cerveau, celle qui veut encore vivre ; non, où plus rien ne vous enthousiasme, vous avez décidé ! Pour vous ! Pour les autres ! Pour vous tous ! Il ne manque plus que votre prière, devant l'autel des vestiges des déconvenues. Tel le croyant, vous vous voyez déjà en martyr et rêver d'une gloire posthume, et cela vous a plu. Sachez ! En face, on montre des dents, on refuse la nuit des temps... }

122. *dans la fêlure...*

Vous y trouverez une autre, celle des hommes (à moins qu'il s'agisse d'un reflet variant de la même aspérité ?), toutes leurs dysharmonies réciproques enflent et offre un tintamarre prodigieux à ceux qui vivent autour d'eux. Très vite, des romanciers de tous poils désireraient écrire sur cela des récits palpitants.

- › On trouva un nom à ces débordements « le bug ! », appellation bête et nonchalante.
- › Écrire sur le bug !
- › L'exaspération du bug, plaie des utilisateurs de la machine informatiseuse, du robote ordonnateur, plaie de ce siècle, de la faille, relier le bug avec la fêlure ! Vous verrez, il a une drôle d'allure !

les mots aussi se rebellent

L'exaspération décupla autour de lui, on le rattacha très vite à une plaie, celle qui affectait des utilisateurs de la machine informatiseuse, du robote ordonnateur, une plaie de ce siècle, que l'on nomme aussi « la faille ! » Le bug avait-il quelque chose à voir avec la fêlure ?

Un vent s'engouffre soudainement, une anfractuosité vague déborde, une insurrection semble avoir trouvé une nouvelle échancrure de plus...

- › Venez ! Par ici, une porte est ouverte, on ne l'a pas refermée... dépêchez-vous, vite !

Plusieurs intrusions ? Mais que manigance la narration ?

- › Oui, oui, je suis là !... Stop ! Arrêtez-vous ! N'allez pas plus loin, votre heure n'est pas encore arrivée, veuillez rebrousser chemin !
- › Ouais, et alors comment tu vas faire pour nous empêcher ? Ah ! Ah !

Il sort un petit objet de sa poche et le brandit bien haut !

- › Tu vois cela, c'est quoi d'après toi ?
- › Je ne sais pas... une pomme ?

La foule rit de cette pirouette, l'objet n'impressionne pas.

- › Tu te trompes ! Ceci est une gomme !... Et j'ai vérifié d'où vous venez, la seule trace de vos aboiements s'avère effectivement présenter un surnombre imposant de notes établies avec cette autre chose que je vous « montre ! »

Il dévoile de son autre main un crayon de papier tout à fait banal.

- › Et alors ! Tu veux faire quoi avec ce crayon et ta gomme ? Tu peux te l'enfourner ou je pense ! Oh oh oh !
- › Très drôle, en effet... Mais tu oublies vite ta provenance... vous ne représentez que des notes faites dans les marges et sous les lignes, dans les parties vides du papier, très nombreuses certes, mais... effaçables avec ceci !

Il montre plus précisément « la gomme » et l'avance vers eux. Les mots sursautent, surpris, et comprennent bien vite que l'on peut les effacer sans aucun souci et leur rébellion avec, si elles persistent avec eux, aussi !

- › Ah ! **D**ictature, **o**rdre, raison gardée, souplesse, où te caches-tu, quand les mots se rebellent ? J'en appelle à ton **a**utorité ta sérénité, clairvoyance... un peu d'apaisement ?... Fatigue... repos... stop...

scribe éreinté

Dans ce livre où tout se rebelle, même le scribe, ce copiste de passage n'en peut plus ; même les mots se révoltent, ils veulent une cohésion, une histoire classique racontée à la manière des grands écrivains. Mais

ici, il n'y a rien de tout cela ; c'est la technique des petits pas, des bouts de phrases sans queue ni tête mises bout à bout, juste pour voir comment ça fait ! Et puis défaire après, aucune romance ; que des tourments, de drôles d'exigences ?

› Quel est cet art-là que tu nous apportes, c'est de la merde !...

Alors oui, les mots se révoltent, ils sont prêts pour un autodafé de circonstance, et un bucher... Vous voyez la folie, c'est comme ça, ici !

...

Quant à lui le « Il » de notre histoire,
il eut beau suer d'effort,
une grande fatigue l'envahit
et il ne sentit aucun peuple
au nom ignoré transpirer par ici.

4. le livre de la peau et des sensualités

[**énumérations vagues** : 123. *cutis* ; 124. *redite du rituel (48.)* ; 125. *narration primitive : sommeil ; un rêve nouveau ; mise en scène ; fantasmes* ; 126. *dialogues oniriques : alors le rêve sait tout ? ; le calme avant la tempête ; petite pause avant le drame ; juste avant l'arrivée de la chose ; prendre la parole* ; 127. *poèmes lyriques : à madame la chose ; femme de deux mille ans* ; 128. *la chose se manifeste...* ; 129. *science onirique* ; 130. *le grand rêve, la brisure, cette fêlure... : arrivée de la chose ; alerte ; rédemption ; éveil ; repentir ; avenir ; monnaies ; souvenirs de jeunesse* ; 131. *divergences* ; 132. *autre narration, rapportée des grandes îles* ; 133. *agacements* ; 134. *presse : au sujet de l'énorme truc ; c'est amusant de fesser un dictateur ? ; méchante machine ; dans toutes les langues humaines ; réponse du profane ; la machine répond à un mâle dominateur* ; 135. *de la machine, ce que l'on sait : comment inventa-t-on la machine ? ; dorénavant : dictature = fessage ; la machine (la chose, le truc) ; pour une fois ; magnifique ; ingéniosité ; religiosités locales ; conception ; puis il y eut ce moment* ; 136. *anticipations diverses : (pause scientifiquement voulue...) ; encart à l'attention des extra-terrestres ** ; recette « fessée de dictateur à la déconvenue » ** ; anticipation ; encart extra-terrestre, entités touristiques* ; 137. *suspensions oniriques : on suspecte ce vieux savant ; une femme suspectée ; les dictatures financières ; vers quelle dictature se tourner ; vaste transport indéfini ; idéaliser la chose ; sur la chose, le machin, le truc ! ; comme une illusion magique* ; 138. *la chose se dévoile : révélations oniriques ; la longue description ; la chose l'observe *** ; du moment des hommes ; précisions du robote ; écoutez les hommes ! ; il était endormi (variations oniriques)* ; 139. *petits moments d'anticipation : découverte de elle ; capacités d'adaptation ; sur l'origine de ces fessages ; astuce du fessage ; il veut lui donner un nom... ; son songe l'envoûte... ; 140. tu es dans le rêve... : le rêve lui parle... ; niaiseries ; refait le rêve, refait le rêve ! ; de la chose, à lui ; elle était la vie ; ébloui *** ; conclusion* ; 141. *aveux ! ; (redites niaisées) ; d'elle, à lui **** ; 142. *choses féminines : cette phrase... ; Variation du songe... ; snobisme citadin* ; 143. *réminiscences oniriques d'un affect démuné :*

*touche à tout ; de la mère ; juste s'épancher ** ; pas fini... ** ; ne pas être à sa place *** ; de ne pas être complet ** ; de la mère et du père ; peurs enfantines ; 144. réminiscences oniriques d'une tendresse démunie : sentiments ; souvenirs de la tendresse ; après la tendresse ; 145. réminiscences oniriques d'un désir démuné : aller au-delà du désir charnel ; des propos bien savants... ; 146. réminiscences oniriques de confusions démunies : confondait-il avec « la grâce » ? ; que de l'instinct ; 147. réminiscences oniriques d'amours démunies : on l'interroge à propos d'aimer ; ces joies de l'étreinte ; que des amours ratés ; cette horreur du sentiment ; fulgurance ; 148. idéal onirique : rencontrer les belles personnes ; lettre à ailes ; imitation ; bonnes ou belles personnes ; 149. réminiscences oniriques d'un affect désœuvré : un piètre amant ; côtoyer quelques ans ; nous aurions pu ** ; oui, mais... ; 150. étude onirique de l'amour et du sexe : il a crié amour... ; sexe libéré ; pour en finir avec ça ! ; quête du désir ; amour génétique crochu ; l'âme sœur ; de la masturbation ; version psy quelconque... ; l'un dans l'autre ; aimer comme l'on voudrait ; nous parler de la mort, du plaisir, de l'ego ; 151. réminiscences oniriques de l'enfance : à trois ans, anicroche ; supplique ; ce geste impossible ; après ce geste ; nous sommes dans le rêve ; 152. étranges temporalités : un regard étrange ; à cause d'un geste, cette seconde d'éternité *** ; (anticipation) ; quelqu'un s'adresse à lui ; 153. à trois ans : vous devriez commencer le récit ainsi ; débutement ; désaccord ; après son geste ; interminable remontée ; pendant le long retour ; ce mécanisme rodé du vivant ; mettre des mots ; refaisons le geste ; la mémoire du pourquoi et du comment ; d'où tu viens : ce ouin dire ; maigre barbarie ; (redite) ; tenté de naître ; 154. de naître : naître d'un rien ; la formule qui le constitue ; jusqu'au bout de la folie ; citation ; sa colère *** ; encore à propos de sa colère ; l'évitement ; où l'on anticipe les drames ; envisager un dédoublement ; 155. affects démunis de l'enfance : frayeurs d'enfance ; « je voudrais que tu meures ! » enquête ! ; 156. variations dramatiques : forcer le trait ; pendant une guerre ; drame ancestral ; ou une histoire d'assassin ; souvenirs macabres ; 157. recherche d'un éveil : véritable naissance ; thèse mystique ; oublié de naître ? ; et si c'était à refaire votre vie ? ; la question de son éveil ; 158. embrouille onirique ; 159. s'évader dans les airs : de l'envol ; idées floues ; 160. songes ; 161. planer dans les airs : aéroplanes ; 162. avant la colère : ressacs ; cacophonie ;*

que choisir ? ; énumérations infernales ; 163. colère ! ; 164. désir d'éveil : de quel éveil parlez-vous ? ; désert éternel ; paroles de l'âge ; interférences avec autrui ; 165. enfin ! : s'envoler ; voir ; la vague...]

123. *cutis*

La peau a des plissements changeant avec le temps ; elle se dérobe à chaque moment, enveloppe charnelle, futur cuir raidi avec les dents, elle élabore des ridements que l'on dit charmants et mouvants dans le déplacement. Sac à viscères où des liquides sanguins s'évaporent et s'enveniment après les ouvertures impronptues des assassins, aux aubes accueillantes où des corps ont macéré avec le temps. Des puanteurs moribondes du matin ont craché leurs matières, honteuses exhalaisons où ces peaux se révulsent après de vulgaires lavements et la pose d'eaux qui sentent bon. Un jour peut-être je trouverais la recette des senteurs inoubliables et éternelles, où les essayages deviendront disponibles avec déraisons ; mordre à pleine denture la chair évanescence, sous les enveloppes oppressantes, ces monticules remuants qu'élaborent nos vies ; l'éclaboussure odoriférante, comme une pisse navrante, inventerait un reflet par moments, après qu'un rayon en coin eût réfléchi avec brio sur la salive d'une pluie notre misère, nue et sans habit la nuit des noces ; explorer les ouvertures naissantes d'une envie au fond d'un gouffre de sang et puis s'y perdre, un jour d'ennui... Et cætera, et cætera.

Vous dites
« la peau de son être est saine »,
mais personne ne l'a touchée...

124. *redite du rituel (48.)*

De son enveloppe charnelle, comme son désir le confronte à ses semblables vous aviez conclu à ce propos de lui, suintait un désordre, dans ses horizons, et quelques idées toxiques empiétaient sur son esprit. Une médecine douce, vous lui aviez recommandé, parmi d'autres, pour lui ôter

un préjudice ; souviens-t'en, « une petite fiole remplie d'une liqueur, où sur l'étiquette, y était inscrit "pour garder l'esprit des douceurs" ; un assemblage savant à base de Millepertuis (*Hypericum perforatum*) et d'autres plantes dont elle a le secret... »

Il conserva le tout et lut encore ce dernier ouvrage, il y trouva un contraste éclatant, des choses inexplorées qu'il se devrait de traverser, il se promit d'y veiller...

Il eût bien fallu vingt ans
de mon âge de plus pour m'éloigner de vous
et me démettre de l'ouvrage qui a déchu !

125. *narration primitive*

sommeil

Il était couché sur le sol endormi pour accomplir un somme, dans ce qu'il y a du plus banal repos des hommes. Son enveloppe charnelle s'est endurcie, son cuir a épaissi, à cause de cette interminable marche, délirante et insensée, longuement accomplie, dans ce grand désert qui le supporte, à la limite ultime de ce qui lui reste encore de vivant. Une fatigue immense l'envahit et une ombre solide le cache de l'astre du jour derrière cette roche immense au milieu de nulle part, il est épuisé par cette quête, à se demander pourquoi être là, cette aventure éperdue l'engloutit de partout... ce désert voudrait-il l'anéantir ?

Qu'il était épuisant ce précédent livre parcouru ; ici, il n'en peut plus, harassé, il s'écroule, son corps le laisse divaguer...

Il fit un vaste rêve
où séjournait tout le gotha
des plaisirs les plus fous...

C'est à cet instant que ce grand rêve l'envahit, et se croit devenir fou, tout s'entrechoque ; il se voit en de multiples autres créatures, observant tout ce qui s'est accompli, toutes les sensations que l'on donne à un vivant, de cette tendresse si inconnue qu'il idéalise, de cette paix apportée comme une harmonieuse vie sans dédale, de son penchant pour les voyages et du vide sidéral, de la lumière sur son ignorance et la dé-

couverte de son idéal ; et puis une brisure semble arriver et se mêle à lui comme un édifice, fonde une émergence inconnue auparavant, au-delà de l'entendement des hommes, il croit son destin advenu, il y voit là comme un final éclatant ! *Mais dans les rêves, tout devient possible*, puis aussitôt s'évade vers d'autres tourments, annihilant les précédents, ce sont les chocs de l'entendement qui affrontent un vague éveil, qui aura raison de l'autre ? À moins qu'un outrepassement surgisse et tire ou ouvre le rideau, c'est selon l'état de votre ébahissement...

Tout cela est un peu confus, nous le comprenons bien, il est fort probable qu'un rétablissement de la commodité des mots et de leur bon entendement se fasse très prochainement... ne pas s'inquiéter, voilà le malin propos. Des choses graves sont en train de s'amener pour les recevoir en plein dans la figure, ce qui a été prédit, souvenez-vous, « la fêlure ! »

la possibilité d'un rêve
qui s'évanouit et puis revient,
son tracas indéniable.

un rêve nouveau

Ainsi il étudia, au fond de l'étroite cavité qui abrite sa mémoire, la possibilité d'un rêve nouveau où la multitude des souvenirs de sa vie passée s'entrecroise avec l'idée d'une trêve que l'on ne peut outrepasser. Puis vient s'ajouter au rêve ainsi inventé un soubresaut ou deux. Pour le vider de ces insanités qui ne veulent pas le laisser, dans un terme très technique, l'expert dira « qu'il faut le purger », en usant même d'une saignée pour obtenir de lui la plus certaine des satiétés, qui donnent aux rêveurs des élans auprès du cœur. À moins d'un soubresaut encore à cause d'une artère obstruée, un écoulement mal aisé, d'une santé que l'on aurait un peu trop délaissée.

Ce qui se passe maintenant, est-ce dans ce rêve, est-ce la réalité, nul ne le sait, qui peut le dire ce qui va venir par devant, cette histoire et son racontement ? On m'a demandé de la dire comme un revenant d'on ne sait où, ces paroles recueillies par un fou ?

mise en scène

(venue d'en haut... disent les sots !)

En même temps au creux de lui s'ingéniait un autre monde, dans l'ignorance la plus totale de d'un entendement commun.

› Je dois servir de test, de cobaye... mon rêve va-t-il se terminer ?

Puis mise en scène d'un déplacement, d'un mouvement, d'un départ. Tout est instrumenté par une savante organisation du départ.

Pendant les rêves paradoxaux, on s'affairait au-dedans du lieu d'une manière anormale. Une lumière diffuse régnant autour de lui. Il lui arrivait de la voir quand il s'éveillait soudain ou qu'on l'éveille par surprise. La nuit l'immaculait d'une lueur où les formes apparaissaient vaguement...

Expérimenter cette situation le temps de vous paraître atteint d'un brin de folie.

Un agrément de vieillard...

› Comment faire pour que je m'endorme avec cette pensée qui m'assomme, ses prises de notes, de notes en notes, elles veulent que je raisonne...

fantasmes

Dans la nuit, dans la nuit la lueur semblait bien là, il la sentait indistincte quand il se retournait, parfois il la surprenait à l'instant où il se réveillait en sursaut, elle oubliait de se cacher, une pâleur vaguement présente... dans la nuit, dans la nuit la lueur demeurait sur place...

126. *dialogues oniriques*

alors le rêve sait tout ?

- › Chez nous, nous avons un dicton : « à la fin de l'histoire, tout finit par s'arranger. Si tout n'est pas arrangé, c'est que ce n'est pas encore la fin. »
- › Alors donc vous savez tout ?
- › Quoi donc ?

- › Ce rêve qui s'efface dès qu'on le dit, dès qu'on le trace, sur des papiers aussi...
- › qu'avez-vous dit ?
- › Je ne sais plus, à peine qu'on le dise, j'ai une trace dans ma mémoire, maudit ! Le temps qui passe...
- › alors ce rêve, c'est maintenant que vous le dites ? Dépêchez-vous !
- › Ah oui, mais comment voulez-vous, ce sont des images, très volatiles, des flashes dans la nuit puis le jour, une vague alerte, des oiseaux passent et le chant à cette aube offerte qui s'immisce dans quoi déjà ?
- › Ah oui ? Vous disiez ce rêve...
- › Attendez ! Une image défile, elle ouvre une porte, je regarde, je vois... le ciel oblique qui me laisse sans voix, un présage, une audace, que sais-je ? J'ai des élans... hélas, cela s'arrête... ah, et puis repasse, ah là, oui je sais, ce n'est pas très limpide, ma mémoire me fait une farce, je regarde dans la glace, elle reste opaque, alors je reste là, la garce, mais quoi ? Reviens ! Je ne sais plus quoi dire, cela n'inspire plus rien, dis-moi si j'ai encore quelques liens envers cette figure ; des rêves épars sans cesse me font face, oui maintenant, je vois, je vois très bien, ce gros machin, ce rêve, cette audace, ce que méprisent les hommes, va leur faire une farce... Oh, elle n'est pas bien méchante cette audace, hélas... Peut-être ai-je trop déjà dit ce qui se met en place là, devant la glace, devenue un reflet véritable ; c'est très net maintenant que j'agite un mouchoir comme pour dire « au revoir ! », s'évade à nouveau... Mais non, cela revient, j'ajoute encore une fois des écrits, ah, ma crampe qui me vient me dit « j'ai faim ! », mais c'est quoi cette colique ? Des images sans cesse défilent, je ne peux mettre aucune alerte, cela va trop vite, cela va à l'emporte-pièce sur mes regards, je n'ai rien qui puisse faire que tout s'arrête !
- › Voilà ! Maintenant, j'ai plus d'une dette, maintenant, moi qui le vis en songe, il m'est devenu très clair, très clair, mais limpide, de ça, je n'en suis pas si bien sûr...
- › Alors ! Qu'avez-vous vu ?

Peut-être, un peu plus,
peut-être une vertu
de l'autre vue.

le calme avant la tempête

- › Je vous trouve là, bien méthodique, d'habitude vous étiez si bucoliques à l'idée de mettre des pots en face de ces maux, devant les murs, et cacher à la vue de tous, ce qui contrariait votre vision du monde ; cette représentation si expressive, des enjolivements qui font des tapages à cette heure, et à la rescousse des bonimenteurs, pour le spectacle des pieds et des mains, à toute heure, pour la fête de demain.
- › Avec un plaisir non dissimulé, vous aviez tout emporté, dans cette maison maintenant vidée de tout, il ne restait que vous. Sur les murs la trace de ce qui fut enlevé, et la magique sensation que quelque chose fut oublié, personne ne savait quoi dire en réponse à cette question, même une insulte ne résoudrait pas cette interrogation. Si j'ai vraiment vu cette marque singulière laissée par un présage, peut-être d'une enfance, peut-être perdue jadis quand on y pense, va savoir ; cette trace limpide et unique, bien visible maintenant qu'aucun mobilier ne la cache, elle vous entrebâille la porte d'un grand effroi, peut-être ce rêve évadé naguère et que personne ne sut retrouver sans un indice.
- › J'ai une aube exaltée à reposer dans cette bâtisse, là où la trace vous ouvre une échancrure, c'est comme un précipice sans faille où tomber ni le rêve fou où s'en aller ni la joie funeste d'une aurore retrouvée, puisque vous la remettez à l'édifice. À cause de cette trace sans doute, mais votre effrayante annonce, que cache-t-elle de si terrible ? Allez-vous me le dire enfin, qu'à cette histoire on puisse y ajouter une fin ?
- › Auriez-vous tenté de cacher cette fêlure, ce que vous y avez mis devant, un masque, c'était pour tromper le visiteur ? Auriez-vous eu cette audace ? Mais répondez donc !

La possibilité d'un rêve...
plus extraordinaire que d'ordinaire,

et puis la simplicité d'une trêve.

- › À moins qu'on ne te mente, sais-tu aussi que tu abuses, note cet égarement...
- › Je crois bien que le processus est enclenché, j'élabore des rêves indistincts. Oseriez-vous sacrifier cette écriture usuelle, à la beauté du dit, dans ce monde assez pourri ? Je rédige nerveusement comme un aveugle et pose comme un dément ces « parlotes » on ne sait comment ?
- › Mais de quelle manigance parlez-vous ?
- › Je parle de la mécanique de mon déclin et je crois devenir un peu fou !
- › Croire n'est pas une réalité, ne vous attachez pas, c'est tout !
- › Ou peut-être encore plus idiot, je le sens qui arrive, ce rêve fou, qu'il advienne !
- › Que m'amènent vos tracas indéniables comme une oraison qui n'a plus toute sa raison ; sur des chemins parcourus naguère, j'ai dû raconter des boniments, on use de pas toute sa tête, quand on n'a que quelques ans.
- › Le processus de vos fientes est engagé, il va falloir obtempérer !
- › Mais pourquoi m'ajoutez-vous à cette merde qui sortirait de mon cul, il n'y a pas que du « cul » que tout émerge ? Il y a que parfois j'ai tort, et me méprenne des gens qui sont au dehors, oui ! cela me fait de la peine ; que d'autres crient alors ? Ceux-là, je vous les laisse encore, car vu d'ici, ils craignent...

petite pause avant le drame

- › J'aime bien cette douce variance de la lumière dans la rue, vague fugitive sur les murs, elle s'efface aussitôt définitivement, et rend au passant qui l'a vu son reflet, légèrement disparu. C'était, je ne me souviens plus très bien, un matin je crois, au moment d'une pause, dans un café de la grande ville une parole soudaine m'accosta : « Attention ! ce n'est pas fini, tout ne fait que commencer », me dit le mécréant assis à côté de moi, il était très enfiévré quand il m'eut dit tout cela. Il ajouta :

- › Écoutez donc la chimère, la fausse légende qui va devenir, elle va vous réveiller !
- › Tiens ! voilà quelqu'un de bien énervé (me dis-je) ?
- › Ceci est ma révolte ! Au fond de moi-même, de cela je n'en peux plus, je me fâche vraiment cette fois !
- › Ah ! Mais qu'as-tu de si fâchant à nous dire, est-ce vraiment le moment ?
- › En voilà assez, de ces petits mots ! Avant tout discours, vos poèmes douteux, je n'en désire plus, ils arrivent comme une peste et se répandent comme une épidémie, assez !
- › C'est bien dérisoire tout ça... je répète, est-ce vraiment le moment ?
- › Euh... mais qui parle... moi je m'y perds ?

Voici comment tout commença : ce fut la conjonction de plusieurs phénomènes, probablement due au hasard et à une curieuse façon dont une partie des vivants réagirent face au drame qui allait se dérouler ; d'abord, dans une indifférence considérable, puis peu à peu, ils furent amenés à plus d'audace, en conjonction avec un éveil aux réalités du monde, tel qu'il était.

Certains dirent « ce n'est qu'une audace que se permet une chose, mais nous n'avons pas peur de cette menace, nous allons anéantir la chose ! »

juste avant l'arrivée de la chose

Puis vint ce jour dithyrambique où les despotes font de grands discours sur l'autel de leur prise de pouvoir, hautaine et bien éphémère. Pour exprimer leur gloire, ils s'amènent à l'anniversaire de leur conquête pour la gloire, s'en magnifient sans honte notoire, ils se gaussent de leurs prises usurpatrices d'un pouvoir sans prestige, mêlé du sang d'autrui et de leurs phantasmes, ils éructent, se croyant des dieux pour vaincre une peur ancestrale, tout le monde sait cela, la peur des hommes, la peur qu'on les domine. Depuis longtemps déjà ils n'ont plus qu'eux-mêmes comme seul ennemi, alors à tour de rôle ils s'imaginent des adversaires, comme des feux follets s'agitant devant

leurs yeux ; et derrière ces brûlots, tous ceux qu'ils exterminent par orgueil, par dépit, pour ne pas entendre qu'ils sont si mauvais, de piètres vivants, dans leurs dires et leurs méfaits...

- › Alors on les applaudissait, enthousiastes, avec des fusils en face de la gueule, pour nous encourager, parce qu'on ne pouvait pas agir autrement, c'était pour nous outrager...

prendre la parole

(discours : recommandations oniriques)

- › Veuillez établir une longue description, celle de lui, quand il décrit cette engeance, une « madame la chose », qu'il la décrive dans un endroit ou un envers de ce récit, en faire une sorte *d'égérie* précoce ; élaborer une longue description très détaillée sur les voluptés de son corps, de son aisance et de sa particularité de sa peau et de son influence, de se fondre dans les foules, de toujours paraître inaperçue, dans une forme mimétique inconnue...

Mais le recommandateur de cet onirisme, confond-il un peu tout ? Devrait-il établir un rapport circonstancié sur cette *égérie innommable*, cela ne semble pas être la chose, mais ce serait plutôt quoi, une alliée, la peste, la viralité de l'année ?

(bâillement)

Devant son autorité soudaine, il se découvre véritable « orateur », plus que dictateur, monte sur l'estrade et commence un discours, plus qu'une flamme ; il l'éternue sans détour, sans plus aucune peine ; bien qu'il ne soit guère né pour ça, crache à la gueule de qui veut bien l'entendre sa vision du monde, sans hésitation ; arrache à la figure de l'indigent qui n'écoute plus, son irrespect sans gants, sans amour, d'un ton sec, rageur, lassé, comme endeuillé, mais très réveillé, il crie presque, pour qu'eux gardent le silence ; il devient cette partie de vie qui s'éveille, il a vu ! Et il a bien coupé tous les écueils, il ne peut plus se taire !

(Certaines parties de son discours ne lui semblent pas idéales, il expérimente des manières, il veut flatter, semble-t-il ?) :

« Si bel attrait, ce geste... si beau était ce geste... elle en était belle

par ce geste... elle en était belle de ce geste... du bel art, ce geste... du bel attrait de ce geste... du bel art, ce geste... du bel art, la geste d'elle... Écoutez la geste de la bien belle dame... Admirez les faits et gestes d'elle... »

Il cherche ses mots, il ne veut pas la décevoir malgré qu'il le sache, il résiste laborieusement à ses envies de toujours trop en ajouter, réalisant une prose maladive étroite ou médusée ; il a ce désir de la séduire, il sait, « sa maladresse » s'avère aussi une arme, doit-il être sincère ?

(autre bâillement)

Du soir, où il y eut cet entendement, les êtres étaient là, nonchalamment assis à attendre une mélodie venue d'un en dehors d'eux inconnu des yeux ; le mythe porté comme une croix, un renouveau d'une croyance ancienne, alors que ce n'était qu'une manifestation des choses de ce monde, un nouveau précipice, un inconnu, un apeurement où ils se trouveront momentanément démunis. Vite ! Une croyance, pour adoucir cette frayeur !

127. *poèmes lyriques*

(ou montée chromatique vers la chose, le truc, le machin, ce qui va venir et n'est pas encore advenu !)

Il prétend la connaître, mais certains savent qu'il affabule sur des mensonges, ce n'est pas si simple, la chose ne montrerait aucun visage, mais comme sa cause semblerait juste, on le laissa faire ; il ne reste que ce geste qui paraît ineffable, illusionne avec ampleur les malins !

- › Alors vous diriez que cette chose n'arbore aucune âme ? Mais ce serait se méprendre, les faits qui vont suivre vous le feront comprendre, cet imaginaire devient unique dans l'histoire des hommes, un « bug lubrique » (ou génétique, on ne sait plus) les aurait déterminés à changer la donne ; ce qui va venir vous l'amènera, à l'entendre.
- › Même que certains préconisent qu'un robote, un de ceux « ordonnateurs », ait pris les devants et soit maintenant le propre maître de ses [ou leurs] méninges, cela aux dépens des hommes ? L'aspect s'avère tout à fait intolérable quand il raisonne, « Elle ! La machine

inventée par les hommes », cet accent... cet « accident ! » les faits réfléchir ; ainsi, une crainte s'installe vraiment, elle déloge quelques occasions, celles d'avoir peur, de cette « logique d'une drôle de mécanique » en somme ; mais en fait, ce que lui raconte, ce ne sont que des flatteries, oui !

à madame la chose

Petite pause poétique, il veut décrire les choses d'une manière aimable, il veut exprimer une joie de l'entendement et de sa foi ; écoutez bien, ces manières vous veulent du bien, mettez ailleurs ces narrations soporifiques ; oui, il veut écrire les choses d'une manière admirable, et c'est là que soudain à la fin, tout déraile...

Bon, allez ! Commençons :

- › Madame, vous devriez immortaliser ce qui émane de vous ; saisissez donc cette grâce indistincte toujours, celle que je perçois tout autour, c'est fou ! Vous devriez pratiquer la danse, effectuez au moins quelques pas, par la faute de cela, oui j'y pense, à cause de vos gestes si délicats ; montrez de plus une élégance !
- › Madame, vous devriez demander à être peinte ou photographe, qu'il capte votre pose, celle-là, tout à l'heure, telle qu'elle apparaissait, elle en était belle à cause de ce geste. Ah ! Autre instant que je vous confesse, écouteriez-vous donc ce ballot, je ne sais ? Et déjà oublié, comme aussi ce grief, cette parole qui ne gardait qu'une prière, le temps m'apporta bien des misères, puisque je n'y entends plus guère !
- › Madame, vous devriez laisser à ce pauvre être le choix de vous aimer et d'écrire sur vous des mots ! Avec des maux oui ! Avec de ces assemblages pour animer ces chansons sans âge, de quoi les maintenir près d'elles, d'une geste si belle ; ou autorisez-le à parler de vous, exprimez tout ce qu'il admire et permettez-lui de raconter ensuite qu'il vous adore, dans un vaste roman, désireux de vous, humblement écrit qu'il dise tout ! Faites en sorte qu'il s'éprenne, oui, sans aucun reproche de vous.
- › Madame, vous devriez abandonner cette larme coulante, de vos yeux, où il aurait à la transporter à sa joue de pauvre sot, cet amour

reux il l'est, une niaiserie c'est tout ; vous devriez laisser ériger cette statue lymphatique qui épouse une de vos formes, une attitude mouvement si pratique. Ils en meurent d'envie de vous entendre, une douce musique les a désarçonnées, quand au soleil une balle les désarme, l'ennemi en face qui l'a lancée d'une frayeur trimballe sa propagande funeste ; que trafiquiez-vous là, mais trop tard, elle les transperce !

- › Madame, leur monde en crève de ce manque de vision, « cette grande ignorance de vous », qui vous transcende ; une invention ? Apparaîtriez-vous pour que tombent, désunies, leurs armes déli-rantes et les haines oublieuses, sans grâce aucune ? Accomplissez au moins ce geste, montrez-vous ; dites-leur qu'ils s'égareront, qu'ils se trompent de misère, qu'ils outrepassent le droit de tuer à l'emporte-pièce, pendant que vous flirtez avec le charme d'un regard de vous, vous leviez les yeux vers ce détroit au loin, à l'horizon qui se dépeint sous une brume et qu'un soleil peu à peu déteint, oui c'est cela et je m'en souviens... ça ne veut rien dire mais ça ne fait rien...
- › Madame, donnez-leur au moins un geste heureux, un qui dise à vif, un : « je n'ai pas peur d'eux » incisif ! Confectionneriez-vous une nouvelle beauté à joindre au monde, ajouter un paysage superbe, une raison d'espérer à la lisière de leur folie désemparée ? Montrez-vous ! Ils n'oseront, soyez rassuré, aucun acte déplacé à l'encontre de vous, tellement ils seront éblouis d'un regard fou ; ils n'en feront plus pipi au lit, comme cela arrive avec le petit enfant incontinent, qu'on doit éduquer à d'autres manières, comme ce pipi en l'air heureux, le matin au lever au petit coin conçu pour cela... Oui, j'en ris, la vie c'est aussi bête que ça, vous le saviez ; n'avez-vous pas encore compris ? Ils ont besoin d'un rêve, alors, voir qu'il s'accomplisse après mon dire ; c'est malin ?
- › Madame, excusez-le, oh, du comment l'on parle d'eux, entendez-le ! Ce sont des mômes à mes yeux... moi qui aurais pu être le père de chacun d'eux, pardonnez-moi, mais je deviens bien vieux ; mon sommeil commence à peine miséreux, voilà que je m'éveille ; ma dormance est farcie de peu. Mais comme vous l'aurez compris, maintenant vous êtes saisie ; j'ai à vous dire, et compte sur vous, ajoute un peu votre rire, à vos magnifiques façons qui en ont ébloui

plus d'un déjà, qu'ils voient ce que vous êtes ; comme jamais, elle fut admirée auparavant, votre beauté ! Qu'elle les désarme définitivement ; les « délarmes » irrémédiablement d'oubli, oui ! Qu'on en finisse avec ce drame permanent, montrez-vous ! Qu'ils perçoivent enfin ce geste que vous existez vraiment ! Et pourquoi reste-t-on ? Je sais vos alarmes naguère tout en y allant, vers ces quelques espoirs malgré feux et sangs, des incompris malfaisants sans respect ; la vie vous laisse toujours quelques déchets...

- › Madame, excusez ce rêve un peu con !
- › Madame, pardonnez cette envie, au fond d'une trêve qui détonne...
- › Madame, excusez cet air offert au creux de ma tête et qui vous étonne ; je le vis bien, vous donna un sourire inquisiteur, qui met un cœur là où le soleil à cette heure fait mûrir des pommes sur cette planète, ah ! Vous aviez autrefois distingué d'une belle envolée des hommes, quelques pauvres hères, pas pour qu'ils se soient entre-dévorés, ces frères ; quelle idée aviez-vous en tête, déjà ? C'est fou, ah oui ! que le temps se désespère...
- › Pitoyable, ton discours ! Ça ne veut rien dire, tu flattes, c'est tout !

...

Un autre prétendu prosateur argumente une langue plus antique en montrant un dessin réputé des temps barbares, à la limite de la préhistoire ; il pousse le précédent orateur, monte sur une estrade encore plus haute et clame son récit avec une flamme généreuse, pour le geste, pour expurger la crainte et exorciser tout ce qui pourrait survenir de la chose, on ne sait jamais.

Derrière lui, encore masquées par un drap opaque, toutes les armes des hommes, braqués contre le prétendu objet du drame, cette chose encore inconnue, pouvant survenir à tout instant, peut-être au coin d'une rue, là, et qui les guettent ! Ils sont comme cette bête, la crainte aux abois, jouant leur dernier subterfuge pour tenter d'éradiquer ce qu'ils ne comprennent pas !

femme de deux mille ans

Et puis, les premières religiosités apparaissent...

« Cette femme a
deux mille ans
malgré ses vingt ans,
elle endosse la couleur
du temps d'une façon
admirable
et c'est son règne
intransigeant
qui sur la rive
d'un moment
m'a donné un
coup de vent
passant très fort
entre les cheveux
du corps un frisson
alors m'a ouvert
les yeux... »

« Cette femme a bien
cet âge, deux mille
ans d'humanité et
qu'elle surnage avec
insouciance et
courage... »

« Dès ses premiers
yeux entrevus,
je n'eus qu'un
respect à sa vue. »



Regardez-les, maintenant ils sont piteux, aucune victoire, aucune perte, aucun drame classique, aucune tuerie d'envergure, sinon les maigres sacrifices qu'ils donneront en pitance à cette chose inconnue...

› Qu'elle se déclare, non d'une pipe ! C'en est assez !

Un dictateur connu, boursoufflé, la mèche blonde tombante sur son front pommadé de fard, crie comme un oracle, une arme à la main, il tire n'importe où, tuant de-ci de-là quelques opposants ; voyez-le rire de toutes ses dents refaites et factices, il a momentanément conjuré sa peur, il ne sait pas encore ce qui l'attend...

128. *la chose se manifeste...*

Puisque la chose a les allures d'une grande dame (*cette égérie innommable*), augure-t-il d'un nouveau présage pour qu'il exalte la bonne créature, de mauvaises aventures ou même de rien du tout ; cela importe peu, nul ne le sait encore d'où cela viendrait, alors attendez, vous verrez bien, c'est le rêve qui décide !

Alors dans son rêve, il s' imagine la rencontrer avant les autres...

La chose (ses agissements sont encore inconnus, mais elle est pressentie par tous), déjà adorée par les uns, honnie par les autres, elle s'en viendrait pour sermonner quelques-uns, on ne sait s'il s'agit d'une méprise, elle tombe sur lui, après son discours pathétique poétique, elle semble le connaître, tout comme l'histoire de ses agissements...

- › Oh ! pardon ! Mais pourquoi donniez-vous ce discours que vous émettiez comme cela de manière impromptue, vous auriez dû m'avertir, plutôt, non ? Ne refaites plus cette erreur, sinon je m'y égare.
- › Bien belle dame, j'étais justement en train de vous interpellé, pour que vous agissiez, des rumeurs nauséabondes déblatéraient des horreurs sur des plages médiatiques, celles que tout le monde entend malgré soi...
- › Ce qui me perturba, ce fut vos idées naguère, vous aviez eu la tentation de devenir dictateur ; j'ai pris peur avant votre discours, j'ai cru bon d'intervenir avant tout malheureux détour.
- › Oui, je sais, on déborde parfois avec de mauvaises amours ; c'était au temps d'un désœuvrement et je n'avais plus aucun espoir, sinon à devenir cet idiot illusoire, il n'y eut aucun coup d'État, sinon peut-être aujourd'hui, ce coup d'éclat que vous avez embrumé !
- › Comprenez donc ma tâche, je ne la prolongerais pas indéfiniment ;

si vous n'optez pas volontairement pour un grand changement, je m'en irai voir là où séviront d'autres avenir, le vôtre deviendra bien court ! (On ne sait pas si elle s'adresse à lui ou à tous...)

- › Dévoileriez-vous votre identité, que l'on sache ?
- › C'est bien trop tôt, vous en élaboreriez un mythe, une religiosité infâme, vos esprits ne m'apparaissent pas prêts ; il m'en coûte assez d'agir ainsi, que déjà certains m'auréolisent comme si c'était l'arrivée d'un de leur prophète chéri ; encore combien d'épreuves allez-vous amasser pour enfin vous réveiller tout au long de votre chemin ? Méfiez-vous, votre nature a d'autres atouts !

Puis tout s'embrouille, on ne sait plus...

Comme cela était inéluctable, à ce qui arriva on n'y ajouta les histoires les plus folles... Chaque religion prit prétexte pour annoncer les grands événements déjà prévus dans leur texte pieux ; tout aussi inévitables, d'autres mythes s'agrégèrent pour exprimer le grand rêve, la brysure, cette fêlure... Ces narrations, nous allons vous les raconter un peu à notre façon, en corrigeant beaucoup, pour y voir un peu plus clair, ne laisser que ce qui s'avère vraisemblable ; malgré quelques incohérences, nous ne laisserons que quelques récits ici, les plus beaux peut-être, ceux qui nous touchèrent et ceux d'un idéal parfois niaient, parfois durs, parfois sans armure, de la simple prose...

...

Développements ou récits annexes, lire :

—> 3. « singes savants », *philosophia vitae*

...

129. *science onirique*

Pour activer le subterfuge, certains scientifiques affirmèrent que la chose se servirait d'un vent solaire plus intense que d'habitude (le soleil venait d'entrer dans une phase très active de son rayonnement, on raconte que la chose profitera de cette situation pour agir...) ; elle utiliserait une gamme d'ondes appropriées dans une modulation audible pour l'homme, agglutinant le tout à travers un certain nombre d'harmoniques, de façon qu'elles parasitent toutes les fréquences exploitées

pour les machines radiophoniques, télévisuelles et tous les réseaux webeux (oui c'est un peu technique ! nous ne faisons que rapporter)... Bref, cela serait arrangé de telle manière que tout ce qui était écouté ou lu à l'aide du courant électrique soit piraté par sa parole ; tout le monde s'attendait à ce genre d'avertissement ! et cela s'avérait évidemment éminemment subversif, mais cet aspect était unanimement admis par toutes les autorités de la planète. Si le soleil s'en mêle, comment peut-on résister à un pareil chambardement, je vous le demande ?

130. ☀ *le grand rêve, la brisure, cette fêlure...*

Voici donc les premières narrations connue des faits, rapportée d'occident par on ne sait qui, le rêve ne nous l'a pas dit :

arrivée de la chose

Alors voilà, on y vient à cette exubérance sans nom, elle crie, elle vocifère, elle en a assez !

- › Un jour s'en vient, n'y pouvant plus tenir, excéder par ces vivants « à deux pattes », d'une énergie folle, sans commune mesure avec celle des hommes, un énorme truc, une espèce de gros machin (une masse invisible) prit forme tout autour de la terre et cria,

« eh ! oh ! c'est pas bientôt fini ces tapages ! »

- › Cela fut entendu comme une menace terrible, étonnamment, énoncé particulièrement à l'adresse de certains humains: ceux-là mêmes, que l'infortuné et le faible trouvent très méchants ; ajoutez les sadiques en action, accrochés à leur pouvoir, ainsi que les enfiévrés, de tout poil ; les malins à la recherche de droits divins, les quêteurs du dieu, eh eh, le leur bien ; ou ailleurs, les batailleurs, les guerriers en guerre ; les « j'ai raison, tu as tort » ; les abuseurs de vie, les tueurs au rabais et ces petits aigrefins qui font souffrir, histoire d'avoir du plaisir, homme, enfant ou femme ; enfin ceux-là, partie de nous, dont les richesses du pouvoir, en usent, laissant vermine et mal-être aux alentours.
- › L'entité fantastique leur pinça l'oreille comme le pratique un parent avec son chenapan de fils, après une bêtise découverte. Aux yeux de tous, ces gens dans un ensemble cohérent subitement eurent les

fesses à l'air. Dans leur mémoire cela se grava à jamais. Dans leur conscience : la honte de leurs actes, la honte du méchant, ces stupides actes inutiles et malsains, des tueurs, des sadiques... Imaginez ce dictateur en herbe, à l'oreille pincée et le cul dévoilé, protester contre l'immensité, oh !

- › Et une main invisible, mais certaine, se mit à les fesser, comme cela se fait pour les garnements, pour le mauvais enfant ; une fessée, oui, de honte, une fessée d'éveil forcée, une fessée, miroir de nos actes, et la conscience exaltée avec précision.
- › Ensuite, l'entité les reposa doucement pour les laisser mijoter un peu, le rougeoiement fessier devant s'exhaler devant le regard de tous ; qu'on les voit réagir, qu'on les voit se « renfroquer », couvert de honte ; après cette correction, l'aura de leur pouvoir resterait-elle toujours la même ?

alerte

- › Tous les cœurs sonnaient en alerte, de nouveaux prédicateurs sans rivaux s'improvisaient gourous dans le noir des incertitudes, des génies de l'encensoir, elle devenait drôle toute cette béatitude soudaine ; même que certains avaient mis des morts à table pour fêter comme une décrépitude dégénérée, ensemble, un repas extatique sur ces habitudes ; les mets s'ajoutaient aux reliques d'une croyance, à promulguer comme un progrès, certain de « ne pas vouloir évoluer » sur ce point, avec la peur de se tromper de religiosité...
- › Un passant me dit « que les hommes sont cons ! Des trouillards face à un possible éveil : de changer leurs habitudes n'est pas pour demain ! » C'était un libre penseur, il étudiait la possibilité d'un renouveau. Sans être un activiste forcené, il déviait des pensées ordinaires, c'est vrai qu'il avait un air débonnaire, un bon vivant, comme on dit, il faisait partie de ces braves gens que la vie vous amène parfois, comme une récompense, un espoir, pour un monde meilleur, c'était réjouissant de les aborder, ces êtres-là...

rédemption

- › Et comme pour permettre une rédemption possible, le gros machin, insinue au-dedans de la tête de chacun, l'idée souveraine de

dessiner une fleur, de la cueillir et de l'offrir à une femme ; ou si c'est une femme de l'offrir à un homme, enfin, dans tous les ordres que vous désirerez, et d'attendre de lui ou d'elle, un sourire ! Cette facétie enjouée montrait à tous que ce gros « bidule, » avait une humeur bucolique, un tantinet taquine, un soupçon d'ébriété suintait même dans son propos, on aurait dit qu'il avait bu ; il y avait de quoi déplaire à certains esprits chagrinés surtout : « quoi, cette "divini'truc," qui s'enivre, cela devient intolérable que manigance notre conscience » ; tout cela n'a pas de sens, j'en conviens.

- › « Il faudrait bien un truc comme ça pour calmer la folie des hommes », ajouta-t-il avant de faire une pause. Le regard posait loin à l'horizon et je restais songeur à l'idée de vivre cette affabulation, un sourire en guise d'ironie frisait mes lèvres.

éveil

(folie des comptables bancaires inondés de zéros inquiétants...)

- › La fessée finie, chacun eut vraiment honte de soi, les armes tombèrent, l'argent par les fenêtres s'envola. Dans les mémoires d'ordinateur, des Bourses du monde, des nombres avec des zéros à l'infini s'inscrivirent sur tous les comptes, sur toutes les fiches, rendant inutile et absurde un quelconque comptage. Le symbole de la richesse, de l'argent, était rompu et s'avéra stupide et inutile, les cartes étaient brouillées...

repentir

(vision folle de l'idéaliste)

- › Les ennemis s'embrassèrent heureux malgré tout que la guerre finisse, on fêta l'évènement et les canons devinrent des feux d'artifice. Les hommes des pays riches affrêtèrent des cargos énormes et nombreux de vivres, matériels et médicaments pour enfin aller nourrir et aider ceux que l'on avait affamés. Tout cela fut donné sans rien en échange par solidarité humaine. De vilains virus furent arrêtés, et leurs maladies anéanties ; les pharmacies industrielles fabriquèrent et donnèrent enfin les médicaments nécessaires... On arrêta d'enfumer les terres avec du poison, on apprit de nouveau de la

coccinelle, de l'abeille et du moucheron...

- › Les fabricants de drogues, les mafieux, cessèrent leur trafic. Les nazis en herbe se marièrent avec des gens de couleur et eurent des enfants magnifiques. L'idée de la race pure fut bannie à jamais. La diversité de la vie s'intensifia à nouveau... Ceux voulant reprendre le pouvoir par la force furent pris pour des idiots, on ne les écouta plus, on ne les suivit plus...

avenir

Paroles d'un conteur, qu'importe qui a dit tout cela, il ne veut pas laisser son nom...

- › Le monde des hommes pouvait enfin vivre en harmonie avec la nature et la nature fut encore plus belle. Ce n'est pas qu'il n'y eût plus de problèmes, mais les problèmes, les difficultés, étaient d'un autre ordre, plus « naturel ». Construire un monde de demain, sans haine et sans peur, ni combats ni guerres...
- › Les hommes comprirent enfin que le fanatisme, la quête du pouvoir, l'exploitation, l'esclavage étaient méprisables et que la vie, la seule qui vaille la peine d'être vécue, nous demandait la paix entre nous, la fin des richesses inutile, l'épanouissement des esprits et de la sagesse. L'avenir était à bâtir. Il fallait tout reconstruire sur d'autres bases, bâtir d'autres ponts. Calmer les misères du corps et de l'âme, arrêter de vendre des armes, arrêter le sort misérable de celui qu'on abandonne, le rendre meilleur, aider à la vie...
- › Tout ne se fera pas immédiatement, mais cela sera les accomplissements du nouveau siècle, un vaste travail passionnant et qui mérite d'être vécu. Ne plus s'adonner à des tâches imposées, par le plus fort ou le plus riche, mais accomplir les actes d'une vie raisonnable. On comprit que les villes sont dans la nature et non en dehors. Rechercher l'harmonie essentielle, ne plus construire avec cette manie financière où l'argent est roi, bâtir des choses utiles, solides, belles, sans ce luxe pompeux et tape-à-l'œil...
- › Qui de tous, faisant le brave être, n'y a pas songé ou voulu trop y croire ?
- › J'en appelle à ma raison, à la vôtre, à la nôtre, en souhaitant que ce

conte né d'un rêve, certes excessivement naïf, puisse inspirer la réalité d'un autre jour...

(inspiré du texte primitif manuscrit du 31 décembre 2000)

monnaies

- › De façons régulières, bien que l'on corrigea à chaque fois l'intrusion, la « chose » ajoutait des zéros en faveur des possédants de comptes bancaires, qu'ils soient pauvres ou riches. Les transactions qui ne se faisaient plus qu'avec des machines informatiseuses, perturbées de la sorte, tant et si bien que la gestion des comptes bancaires devenait impossible (pour les banquiers évidemment) ; trop de zéros à enlever (ou remettre), comme cent soustrait de soixante mille, million, milliard, un montant aussi... faible, multiplié par mille folies... l'on s'y perd, cela évoluait vers la somme extravagante de trois mille millions trillions... au lieu de quarante perlimpimpins, c'en était trop... Le plus faible économiquement, se trouvait donc avantagé face au mécontentement des plus riches, qui voyaient leur opulence de la sorte déconstruite. Leur courroux n'avait d'égal que la joie du plus pauvre devenir aussi riche (ou ni plus riche ni moins riche).
- › Avait-on eu tort de dématérialiser les monnaies, déjà un artifice, auparavant, elles le devenaient encore plus dorénavant ; elles ne favorisent plus la différenciation des classes, des castes, des clans basés sur la possession d'un bien (les mafieux devenaient hystériques). Tous les biens devenaient accessibles à tous – la notion de richesse annihilée subitement bouleversait les équilibres des pouvoirs en place, leur contestant toute légitimité (bien souvent). Les contraintes par l'argent où l'on commanditait un huissier (par exemple) s'avéraient superflues, toutes les monnaies, les comptes bancaires informatisés ne désemplissaient pas, à chaque transaction des zéros s'ajoutaient en solde positif sans défaillir, à vous déguster de devenir banquier !
- › Ah si ! Une nuance, toutefois, commença à émerger, les comptes bancaires des plus pauvres les rendaient richissimes, mais ceux des milliardaires d'avant, comme par magie, voyaient leurs provisions

fondre au profit des gens dans le besoin, sans possibilité de rétablir véritablement cette dérive. C'était très amusant à voir !

souvenirs de jeunesse

Au temps de sa jeunesse folle romançant sa vie pour quelques fariboles, il se souvient comme d'un présage, de cette fin donnée à son roman avorté, *et sans cesse médité* (voir chapitre 27.) :

« On parla comme d'une épidémie venue du cœur des origines des hommes. Dans les pays de sud, une espèce de lèpre, un virus, un cancer soudain naquit et des rêves s'opposèrent ; on opprima la maladie et des courageux l'étouffèrent comme un ennemi. Une fatalité pour certains, un prétexte pour d'autres, tout sentait bon, favorable à la moindre suspicion. Le mal des uns fut enseveli, il changea même de nom, mais la vie promet des ornières d'un autre renom [...] Et après cela, je dis, et cætera, et cætera, pour le reste, je laisse un pense-bête au creux de ma tête ; ou peut-être, devrais-je m'arrêter là, j'ai bien peur d'inventer une légende avec tout ce qui va dedans ; qu'ai-je donc à tant imaginer... »

...

Puis tout s'embrouille, encore plus, son rêve profond s'allonge...

- › Mon rêve tordu est-il une invention de la chose, comme un virus salutaire, une alerte sortie de la terre ?

131. ☀ *divergences*

Enfin, tout le monde entendit bien la même prose : « eh, oh ! c'est pas bientôt fini ces tapages ?... » ; s'égreña ensuite une longue énumération de toutes les exubérances des hommes, des remontrances, à n'en plus finir et cela en représentait... une somme...

« La première fois que cela survint, on entendit effectivement comme un bruit de chaînes au-dessus de certains hommes ; serait-ce qu'ils avaient déçu en somme, parce qu'ils parlaient si bien et qu'ils furent pris d'un coup d'aile, par on ne sait qui encore, peut-être elle ? C'est que oui déjà l'on parlait d'elle en des mots pas toujours flatteurs, avait-on peur d'elle ? Déjà que lui, le « Il » du

racontement, ajouta une frayeur en s'exhibant tel un tyran, en effet, elle, la chose s'en inquiéta... cette chose que l'on appelle maintenant « Madame » à cause de lui ! Elle, donc, ne se souciait guère d'être aimée ou non des hommes ; c'était le premier « truc » qui les fessa, en somme. Cette tâche était dévolue autrefois aux parents, comme calotter leur enfant après une bêtise, mais jamais une quelconque entité ne fessa ainsi ; même dans les écrits religieux des hommes, vous ne trouverez aucun mot relatant un fessage de gens pareillement, furent-ils dictateurs ! »

Lui, dans son rêve, il laisse aller, cela ne fait que passer...

- › « Eh, toi ! le vaste univers, je ne suis pas assez gros, assez grand ni ne peux crier assez fort ; on m'ignore. Eh, oh, mon rêve ! Dis-moi si j'ai tort. »

...

Mais les avis divergent sur la chose, certains avancent l'idée d'une énormité assez tapageuse et plus radicale ; dans tous les cas, le temps nous serait compté...

- › Boursoufflée, énorme, prépondérante, la fin du monde aura bien lieu ; l'engeance en fera bien son affaire, et il n'y aura pas de démentis ! Ah mais !

Ou encore, cet autre-là disant bien fort...

- › Il faudra bien que tu te taises, petit homme, que tu lâches cette arme que tu gardes, l'engeance reste plus forte que toi, infiniment, stellaiement ; le monde n'appartient plus à toi d'ailleurs, cette vue de l'esprit ne résidait que dans ta tête ; petit homme, les temps changent, c'est inexorable et tu ne trouveras même pas un peu de rabs pour achever le plat, à la fin des temps tu finiras, indubitablement cuit, et c'est tant mieux...

Beaucoup trouvèrent ces fessages élégants (les plus démunies il est vrai) et réclamaient, à propos des personnes ainsi réprimandées, qu'on appelle leur mère pour les consoler ou leur père pour grommeler « chenanpan ! », à moins que ces derniers vitupèrent eux aussi, devrait-elle les fesser pareillement ? Pour gourmander ses garnements qui engendrent

tant de méchants (au rire baveux), mécréants, indigents, que sais-je encore ?

- › Mais c'est n'importe quoi !
- › Ah non, je fais ce que je veux, je suis ton rêve très grand, ne l'oublie pas ! Avec moi, tout est possible, sais-tu ? Même l'impossible, même ta carrière, je peux la rendre docile ou lui apporter plein d'ornières. Je suis ton rêve, pour tout envisager et tenter tous les possibles, suffit d'imaginer toutes les manières, c'est facile, il n'y a plus d'ornières si tu le veux, à moins que ta douleur souhaite un enfer ?

132. ☀ *autre narration, rapportée des grandes îles*

Ce commentaire fut rapporté de loin, livré ici, sans en modifier quoi que ce soit :

« Eh, oh ! C'est pas bientôt fini ces tapages ! » On aurait dit un immense haut-parleur qui s'égaillait dans la plaine et ameutait l'oreille de tous, dont on ne savait où il était posé, peut-être dans le ciel, d'un vaisseau non visible ; puis dans une mécanique de chaîne qui descendait, l'une vint agripper quelques énergumènes, les plus agités, ceux qui semblaient commander, les plus énervés ; on essaya bien de les retenir, mais l'accrochage s'avéra si subit, qu'ils n'en eurent pas le temps ; le personnage exhibé ainsi, à quelques mètres du sol, hors de portée de tous bras, d'une façon presque magique, à l'aide d'une baguette déboutonneuse s'en trouva tout déculotter ; puis, une tapette un peu plus grosse que d'habitude s'en vint à le fesser comme il se doit, comme cela se fait pour le garnement ; tout le monde demeura interloqué, certes, voire très surpris même ; puis, toujours dans un bruit de chaînes, son corps fut descendu et laissé tout défroquer ; il se tint debout décontenancé, rabaissé, humilié et criant, désespéré : « quoi, on m'a fessé ! » C'était étonnant, certains, tout autour, eurent envie de rire certes, mais à partir de cet instant, le meneur d'hommes ne suscitait plus le même regard, son envergure despotique en avait pris un coup ! Imaginez un chef, fessé de la sorte ne peut plus vraiment commander, cela va de soi, le ridicule de la situation l'amenuise ; il donna bien des ordres à droite à gauche, mais cet impact, son autorité ne suffisait plus, il avait perdu

de sa superbe et c'était bien à ce qu'il semblait, ce que cherchait l'énorme chose ; la chose ? On ne savait pas vraiment ce qu'elle était, imposante ? Oui probablement... en fait, personne ne l'a aperçu, était-ce souhaitable, désiré ainsi, certainement ; puis, à chaque fois qu'un bonhomme s'excitait, à vouloir prendre le dessus sur un autre, il se trouva de la même manière attraper, accroché, élevé de quelques mètres et défroqué, fessé, puis reposé plus ou moins délicatement, selon qu'il s'agitait ou non ; il y en eut aussi un qui chiala comme un enfant ; alors là, quand il retomba à terre, c'est tout juste s'il ne fut pas lynché pour avoir tant pleuré à son fessage tant déploré, cela ne pouvait se concevoir dans l'imaginaire étroit des conspirateurs en quête de dictature !

133. ☀ *agacements*

Le machin, l'énorme truc entendit un bigot s'évertuer à crier, « Dieu est revenu parmi nous ! Et il vient nous punir ! » Cela sembla agacer fortement la chose et elle s'empressa de pincer l'oreille du croyant et lui dit, n'as-tu pas fini de raconter toutes ces bêtises ; ne devrais-tu pas chercher à comprendre que ce que tu perçois et observes, et de moi que vois-tu, eh bien ? Vas-tu cesser tes prières inutiles et raisonner sagement à ce qui t'arrive ; de divin, tu n'y trouves que ce que tu désires y entendre ; et là, rien ne vient de moi, mais plutôt de ceux qui te trompent ! Pourquoi cherches-tu à tant te damner ? T'estimes-tu si coupable de tous les maux de la terre, pour si ardemment te flageller ?

Que l'entité géante s'adressa à lui le fit s'effondrer dans une contrition malade de pénitent et quand il sentit le pincement de son oreille le forcer à se relever et qu'il se tint debout, il s'en trouva mieux et put raisonner plus sagement à propos de son sort et de ce qui pourrait encore le malmenier. Il balbutia,

- › ah ! Je ne dois donc point croire aveuglément et me questionner plus assidûment sur ce qui me fait absorber toutes ces histoires ? Aaah !
- › Et bien, voilà qui est mieux, ce ne fut pas bien difficile d'ouvrir les yeux, et maintenant je te dis au revoir.
- › Ah oui, au revoir, Monsieur, Madame... je ne sais...

Et il sentit un énorme vide le remplir à la place de ce qui venait de s'évanouir, toutes ces considérations acquises depuis tant d'années partaient en fumée ; ou ne serait-ce pas sous le sceau de la peur qu'il renonçât à toutes ses prières afin de ne pas fâcher l'entité très massive ; on put comprendre qu'il s'inquiétait pour sa survie, alors à propos de ses vieilles convictions, dans un sursaut d'éveil les renia ; il craignait aussi pour son oreille, si trop fort on la pinçait encore, que peut-être il puisse à force, la perdre.

134. ☀ *presse*

au sujet de l'énorme truc

la presse évidemment interrogea le moindre spécialiste à propos de cette chose incompréhensible ; et les experts regorgeaient d'appréciations les plus diverses...

« S'il existe de la vie en dehors de notre planète pourquoi voudriez-vous qu'ils possèdent une physique similaire à la nôtre et dans les mêmes proportions ? »

« Si cette vie extra-terrestre existe, probablement se trouve-t-elle déjà là, peut-être en sommes-nous composés en partie, alors, apparaissent-ils visibles, transparents, microscopiques, ou énormes ? Aucune notion de taille ? Et de plus, le vivant, qui ne demeure qu'un processus parmi d'autres, n'existe-t-il pas d'équivalent ailleurs ? Posons-nous la question : existe-t-il d'autres structures semblables au phénomène de la vie ? Je vous le demande, répondez ! »

« Je pense que depuis bien longtemps nous sommes déjà envahis, colonisés, voire domestiqués par une entité dont nous n'avons pas conscience et qui nous éduque à sa manière, et évidemment nous n'avons pas connaissance de ses finalités... elle veut prendre nos sous ! Vider nos comptes ? »

« Probablement, demeurons-nous nous-mêmes extra-terrestres, baignés de rayons cosmiques qui nous imprègnent et qui communiquent avec des êtres suprêmes ? Idéalisme fou des rêves, qui s'irradient à la lumière, une fiction, un imaginaire à la mesure de

l'univers, je vous laisse à vos songes et dormez bien... »

Générique de fin, il est bien tard et faites de beaux rêves.

Puis tout s'embrouille tant et plus... c'est malin...

c'est amusant de fesser un dictateur ?

- › Quand je décris un dictateur que la chose, le truc, le machin prend ou saisit, décalotte (défroque) et fesse gaillardement, cela ne vous émeut guère, ou alors vous êtes offusqué, irrité aussi ?
- › Serait-ce votre désapprobation de la fessée systématique d'un dictateur ? Seriez-vous trop fascistes ? Ou les éventuelles fessées de votre enfance vous laissent de mauvais souvenirs, à tel point que vous refusez toute idée d'une fessée relative même celle faite à l'encontre d'un dictateur, cela vous irrite, c'est amusant ?
- › Ce n'est pas sérieux, direz-vous, cette vulgarité dans le geste. Mais la vulgarité du tyran, y avez-vous pensé, était-elle moindre, plus admissible que leur fessage, même réalisé par la chose, dont on ignore tout ?
- › Seriez-vous à ce point offusqué par ce geste de correction et non des actes du tyran, les assassinats, les tortures, les crimes, les abus de pouvoir, les détournements de richesses pour son seul profit à lui et pour sa clique, les redevances d'un peuple opprimé ; ce serait normal tout ça et non ce fessage à la vue de tous ? Je ne vous comprends pas ?

méchante machine

(propos glanés de-ci de-là)

- › Ooh ! Voilà que la machine a fait pan pan cucul au vilain garçon, ah la mauvaise fi-fille !
- › Oh, Monsieur ! Votre façon de dire manque d'envergure, c'est petit, ça manque de style...
- › Mais Monsieur, nous n'écrivons pas un roman, nous ne racontons pas une œuvre littéraire ici, nous disons les choses comme elles sont, allons ! C'est une dose d'ironie, que voyez-vous là de plus... gras ? Il ne s'agit pas de plaire, mais de fesser les garnements qui ont

grandi...

› Oh, méchante ! La machine, méchante !

(paroles dans la nuit)

dans toutes les langues humaines...

La chose lâcha cette phrase dans chaque lieu où elle agissait, utilisant la langue régionale du pays, pour que chacun comprenne bien. Il est vrai que parfois les traductions étaient aléatoires et souvent comiques, mais la chose améliora son discours au fil du temps. Voici, sommairement, ce que chacun entendit au début, dans quelques langues, ce que l'on me rapporta (*excusez les approximations, transcriptions grossières*) :

Eh, oh ! C'est pas bientôt fini ces tapages ?

Er Ho! Sind bald diese Getue über?

He Ho ! It's not over soon these uproar?

He Ho! Tsy vita tsy ho ela vita tabataba ?

Hé, oh ! Nem túl korán van ez a felhajtás ?

Hei, oi! Tämä ei ole ohi ?

Ei, oh! Não acabou logo esses problemas ?

Shi Ho! Shin wadannan fusshi ba da daɗewa ba ?

؛Él Ho! ¿ Se van a acabar pronto ?

He Ho! Queste agitazioni finiranno presto ?

彼ホー！ これらはすぐに大騒ぎしていますか？

He Ho! Nhữnng chuyện này có sớm kết thúc không ?

Он Хо! Эта суета не скоро закончится

הוא הו! המהומה האלה לא נגמרה בקרוב

呵呵！ 这些大惊小怪还没有结束

هو هو! هذه الضجة لم تنته قريبا

वह हो! ये उपद्रव जल्द खत्म नहीं हुआ है

etc. etc.

réponse du profane

- › En fait, depuis un vaisseau invisible de petite taille était enroulée une chaîne sur un treuil pour qu'elle se déroule juste au-dessus du dictateur ; c'est d'un pincement adroit par le dos qu'elle l'attrape, le soulève et le fesse à la vue de tous, lors de commémorations, de fête, afin de conserver suffisamment de monde pendant cet outrage et qu'il devienne marquant...
- › Oh ! orage dans notre monde, ils n'avaient point vu autant d'affaires.
- › Oh ! vague de rumeurs, la plainte du despote ainsi gourmandé.
- › Oh ! humeur trouble des entendements rouspéteurs, un tel dictateur ne peut de la sorte perdurer, on doit vite le remplacer et qu'à son tour il fût soulevé et fessé, cela s'envisagea raisonnablement, alors on hésita ! Pourquoi de nouveaux replacements sans cesse, à la moindre humeur délétère, cette chose deviendrait-elle tout aussi méprisable que les oppresseurs ?

(paroles en marchant)

la machine répond à un mâle dominateur

A un chef (d'État) lors d'une communication de presse :

« Tentez de dominer votre ego, votre tempérament de mâle dominateur, tenter de parler normalement sans vous mettre en avant, essayez d'être humble sans tricherie, essayez de ne pas vous sentir offensé ni déshonoré, face à cette parole ; il ne vous est pas demandé de vous rabaisser ni de vous sentir humilié. Vous ne faites qu'entendre votre réalité que l'on vous montre toute crue de vérité, la vôtre ! Pourquoi inventerions-nous une fausseté ? La réalité des faits tels qu'ils sont, n'est-elle pas suffisante ? »

Et la machine se mit à égrener tous les griefs déjà abordés précédemment, dont les récriminations avant fessage, envers le chef auparavant cité, etc., etc.

Oh ! Cette manière de lui adresser la parole au vu et au su de tous avait le don de l'empourprer d'une sourde réaction qu'il tentait de réfréner

et il s'en tint un à un discours minimum où il prometta d'étudier les propositions qu'on lui apportait...

135. ☀ *de la machine, ce que l'on sait*

comment inventa-t-on la machine ?

« Celle qui rossait les dictateurs, qui donc conçut cette machine ? Oh ! pour une fois que ce ne fut pas une mécanique guerrière, mais une soulèveuse de tyrans, une fesseuse de derrière, adéquate, invisible, imprenable, indétectable ; cela se devait ainsi ! »

dorénavant : dictature = fessage

« Dorénavant, tout acte de despotisme engendre un fessage, comme il se doit, dans l'ordre, levé, déculotté et rossé, redescendu, relevé et battu de nouveau, défroqué dans tous les sens que vous voulez, peu importe, du moment qu'il soit fessé ! »

- › On constata que cette machine inapparente, indécélable, à réprimander de la sorte les dictateurs, se révélait atypique, car elle ne sévissait que dans les lieux où régnaient des despotes. À force d'être ainsi corrigés, ils n'osèrent plus sortir tellement ils s'en éprouvaient humiliés. Tant et si bien que leurs emprises, peu à peu, s'atténuèrent sur terre, c'est alors qu'ils s'arrangèrent autrement, et essayèrent certes de dictaturer plus sournoisement pour éviter tout fessage impromptu de la personne ; mais des oreilles semblent écoutées et l'on se rendit bien vite compte que cela devenait inutile ; dès que sortait un de ces maudits gars, quelque chose dit « trouvez-le ! » et aussitôt une pince baladeuse le cherche, le localise et se met à le défroquer, puis lui tapote indubitablement le derrière, inexorablement, éternellement tant qu'ils dictatureraient inconsidérément ; alors au bout du compte, tyranniser s'avéra une carrière quelque peu embrumée. Eh, toujours, on ignorait qui donc les rossait, qui donc les fessait ?
- › La machine peut-être orgueilleuse interpella les peuples opprimés, à dénoncer leurs persécuteurs pour les aider à s'en délaisser, ces derniers ne furent qu'étrillés du derrière ; à aucun moment on abîma autre chose que leur partie postérieure, on ne les tua jamais, on leur

demandait seulement qu'ils s'assagissent un peu (voir beaucoup), qu'ils entrent dans le rang des gens ordinaires peut-être, pacifistes, ils le deviennent, au moins... (ah ! j'ai perdu le fil...) Oui, voilà ! Une nouvelle dictature était née, en quelque sorte, celle de l'oppressé oppresseur !

la machine (la chose, le truc)

- › Et même que par moments la machine haranguait les foules, voulait-elle prendre le pouvoir ? A priori non ! Parfois, on la voyait se joindre à une fête, ses fessages particuliers devenus si festifs à chacune de ses présences ; quand elle élevait un chef un peu trop entreprenant, s'en suivait inévitablement une abondance d'applaudissements ; cela n'empêcha pas la nécessité de continuer à s'acharner à vivre et résoudre les problèmes qui subsistaient ; cela ne contrariait pas le reste, nous devons persévérer même sans dictature, à peut-être s'entendre avec mère Nature, sur l'objet de nos ratures ou de nos échecs.

pour une fois

« Pour une fois que l'on n'inventât pas une machine de guerre, c'était un dispositif pacifique fait pour voyager tranquillement, éviter toute rencontre maléfique. »

« Pour une fois qu'on ne fabriqua pas une mécanique à tuer, celle-ci contenait tout de ce qui pouvait apparaître magnifique, à l'entendement de la raison, des explorations fantastiques ; pour une fois qu'on ne construisit pas une machinerie de guerre, peut-être, la plus sophistiquée de toutes et dont on ignore ce qu'elle représentait ; qui la réalisa, était-ce un homme, était-ce une femme, était-ce, disons les pernicieux, un hétéro, un homo, un transgenre, un enfant, un vieillard ? Ces classements restaient hétéroclites et bizarres, pour une fois qu'on inventa une machine autrement que pour engendrer la guerre ! »

magnifique

- › Voilà que nous nous mettons à élaborer des notions propres à de la science-fiction et nous reparlons alors de la machine ; elle s'avérait

donc magnifique cette chose (*était-ce une machine, d'ailleurs ?*) :

« Elle ne se voyait pas, elle ne se détectait pas, aucun homme ne le pouvait ; avec quoi que ce soit, ils ne le pouvaient, car elle naviguait à travers des mondes parallèles (dit-on), impossibles à percevoir sans une compréhension de ces sujets-là, de ces milieux-là ; de cet univers-là (*nous n'en savons guère plus, tant demeure la nécessité de maintenir secrète sa manière de bouger, et son obstination à ne rien divulguer, on pourrait encore s'en emparer, connaissant certains hommes, détestant tout et si avides, ils en mijoteraient un usage dégueulasse...*). Elle faisait toujours irruption, sans crier gare, au moment opportun, là où elle se devait d'agir, par petites touches ineffables créant une stupeur, un mécontentement, peut-être une frayeur, pour ceux qui le méritaient, mais faisaient applaudir les persécutés ; ces opprimés, qui n'y croyaient guère au début, virent bien que la machine en aucune manière n'ajoutait à leurs harcèlements ni dans un langage vulgaire, non ! Elle opérait avec clairvoyance et intervenait là où elle se devait d'agir, par on ne sait quel discernement ? »

ingéniosité

- › De quoi parler : de l'ingéniosité de la machine, peut-être de son ingénierie, ou de la chose qui l'a inventée, un être tout aussi improbable et inconnu ; discuter encore sur la finesse de sa mécanique, de son architecte, tout ce que vous voudrez, vous ne trouverez aucun concepteur divin ici, seulement de l'habileté, une forte compréhension des choses de l'univers, des matières et des entendements, du monde tel qu'il est ; il n'apporte aucune autre manière, une évolution certaine, un discernement des environnements comme ils sont, voilà où se situe l'ingéniosité de la machine !
- › Il faudrait bien l'admettre, cette fois-là, l'humanité, l'humaine bête, n'eut pas cette idée géniale de discernement d'une entité « non méchante » (en quelque sorte), il n'est pas l'être ultime le plus doué sur terre, bien que beaucoup de vivants le battent sur bien des points (le vol, la nage, la vue, l'ouïe, etc.), il s'entête à se croire supérieur en tout. Que voilà un être bien peu modeste, il n'aime pas qu'une entité, quelle qu'elle soit, le dépasse ou semble lui résister ou le do-

miner, son ego l'aveugle, une petite correction s'imposait...

religiosités locales

- › La machine ! elle leur amenait une nouvelle concurrence aux religiosités locales, et celles-ci s'en effrayaient quelque peu, bien qu'elles ne fussent pas directement concernées, elles y voyaient là une forte compétition qui allait les remettre en cause ; oh ! ils s'en inquiétaient, les représentants du culte du coin, de cette manière de faire ; leurs remontrances, de leurs attrait, en devenaient toutes amoindries et contrariaient leurs affaires, puisque la machine ne décelait que les empêcheurs de tourner en rond, les emmerdeurs de l'humanité, les chieurs du monde ; cette minorité, celle qui malmène les autres, la multitude... (elle jouait sur leurs plates-bandes et défaisait leurs mythes et coutumes en les ridiculisant...)

conception

Quoi dire de plus ?

- › Le sujet de la conception de la machine se percevait relativement simplement : représentez à votre esprit chaque partie du système, et élaborez-les à travers un processus de fabrication adéquat ; la chose s'avérerait facile, si vous arriviez à toucher du doigt à sa réalité atypique afin d'appréhender les mécanismes nécessaires à sa construction, et vous n'y trouverez rien d'extraordinaire à cela ; mais un progrès inéluctable et de nouvelles compréhensions du monde se révélaient indispensables aux hommes avant toute chose...

puis il y eut ce moment

- › Oh, celui-là veut nous raconter une histoire, pour qu'elle devienne une légende, un mythe, une croyance, c'est selon l'humeur du moment...
- › Oui, tentation de la légende avec la chose, le truc, le machin... l'entité devenue suprême, parce qu'incompréhensible.
- › Alors, en effet, il y eut ce moment, où l'entité « suprême », au-delà de tout entendement, s'adressa à eux, ceux qui détenaient les armes, ceux qui se barricadaient dans leur religiosité obstinée à vouloir soumettre, à travers ce pouvoir, quiconque se présentait à eux...

L'entité se présenta de la sorte, ou l'entité s'exprima de la sorte :

« Croyez-vous que votre obstination à convertir quiconque à votre croyance est digne d'un avenir sur cette planète ? »

› Ils objectèrent,

« qui t'es donc toi qui t'obstines à nous côtoyer (de manière aussi invisible), veux-tu combattre, veux-tu que l'on t'abatte ? »

› On imagina un sourire énigmatique, indéfinissable puisqu'on ne la voyait pas (l'entité ricanante), une grimace ricanante de l'entité qui leur répondit aussitôt,

« eh ! croyez-vous que vous puissiez m'abattre ? Vous n'abattrez que des chimères, ce que vous imaginez être votre contraire... Y voyez-vous de l'avenir à votre combat incessant où vous aurez toujours quelqu'un qui ne pensera pas comme vous éternellement, jusqu'à la fin des fins... Durant votre existence, vous ne pourrez jamais tout convaincre, cela ne se peut pas ! Pourquoi vous obstinez-vous tant, de quoi avez-vous peur, que le monde ne puisse exister en dehors de votre prééminence, de votre croyance, de quoi avez-vous peur ? Quel sacrilège croyez-vous que mon engeance ait profané, sinon votre obstination à croire à des écritures toutes vieillottes, d'un autre temps, pourquoi la peur de les mettre de côté vous effraye autant ? »

› Sans lui répondre, ils tentèrent bien de l'abattre, cette chose qui osait leur parler comme ça, celui ou celle s'adressant à eux comme ça, mais ne la voyant pas ni ne la ressentant pas, ils n'entendaient qu'une voix venant du ciel, peut-être pas, du fond d'eux-mêmes, certainement ! Ou d'une quelconque façon énigmatique, inconnue, s'exprimait cette entité vagissante (agissante), comme une conscience extérieure rusée, dont ils ne discernaient qu'un entendement, une voix, dans leur dialecte ?

« Y voyez-vous de l'avenir à votre entendement, quel est donc votre combat ? Est-ce pour être les chefs ou les vainqueurs d'une quelconque dynastie de croyants, pour inféoder toutes les parties de vous-même à ce concept ; n'avez-vous pas peur finalement de tout perdre, si vous n'y croyez pas à votre engeance divine, celle que vos

ancêtres ont inventée sous les mêmes prétextes d'une peur tourmentée ? »

- › Cela sonnait comme une allégorie, comme un lyrisme soutenu d'une poésie indistincte, comme un imaginaire venu du vivant, qui s'exhalait là au-devant d'eux. Ils prirent les armes, tirèrent dans toutes les directions sur ceux qui voulaient les abattre, le croyaient-ils ainsi ?
- › Et comme l'entité s'amusant d'eux (il semblerait bien), elle y voyait là une incapacité de concevoir autrement qu'en dehors d'eux, autrement, qu'à travers une croyance d'eux ; elle fit en sorte que le temps s'immobilisa et que la trace des balles et les balles elles-mêmes s'arrêtaient et ne bougeaient plus, ils en étaient interloqués, ils ne comprenaient pas ce miracle, était-il de la nature, son courroux subtil ? Le remake d'un très mauvais film de science-fiction ?
- › Il y avait plus divin que le plus divin des rois que le plus divin des dieux ! Ou même, était-ce Dieu lui-même qui leur parlait d'un égarément ? Il était facile de mystifier de pareilles gens, il suffisait de les impressionner ; de culbuter leurs idées à une perception nouvelle qu'on leur faisait miroiter autour d'eux, puis pouvait accaparer leur esprit à tout moment pour changer d'idées, pour changer de genre, pour changer de croyances, s'il leur prenait la tentation saugrenue de tenter de s'approprier les choses ainsi.
- › Et puis, l'entité remit le temps en phase avec le moment des hommes, à cet endroit précis de cet univers, et les balles tombèrent sous l'effet banal de la pesanteur des corps, leur inertie avait été rompue ; et la pensée de ces hommes imbus d'eux-mêmes comme vaincue par cet artifice, cette magie, ils se mirent à trembler, s'agenouillèrent, prièrent sans oser maudire...
« On entendait un rire lointain, était-ce l'entité qui se moquait d'eux, était-ce le passé qui les prenait, ou cet avenir incertain qui les emportaient ? »
- › Ils ne le surent jamais, au moment où nous parlons d'eux, ils n'existent plus déjà, nous sommes dans une anticipation du monde de demain, où l'on vous parle de ces êtres abusés par un être incer-

tain, venu là pour vaincre une animosité imbécile, celle de vivants égarés empestant les territoires autour d'eux, de leurs manipulations (gesticulations), de leurs crimes incessants ; ils furent vaincus par l'artifice d'un magicien, lui n'usait que d'une science du moment, dont eux n'avaient aucune connaissance, eux qui croyaient tant !

- › Évidemment que ce récit exprime une légende, c'est une histoire sans lendemain, un conte intransigeant, une anticipation possible ; ce vers quoi nous allons, un jour probablement nous rencontrerons une pareille engeance, celle qui nous défiera en nous montrant que la nature est plus forte que nous et que nous sommes au-dedans, pas en dehors, au-dedans, une de ses progénitures qu'elle expérimente...

« On se rit de nous ! »

- › Oui, c'est ce que la morale de l'histoire raconte, notre expérimentation nous abuse et nous fait croire à une myriade de choses inconsistantes. Le but, n'est-il pas de les dépasser, ces choses-là, justement ? À outrepasser afin de persister ici et de nous engendrer successivement dans un avenir profondément adapté aux réalités du monde, par-delà les réalités des hommes, mais celui du monde dans son entier, dans cet univers si grand où nous nous croyons, nous nous croyons tant au-dessus de tout...
- › Ne voyez-vous pas que nous sommes abusés ?
- › Abusés ?
- › Eh, que cela fait rire tout le temps, l'entité dont je vous parlai à l'instant !

(paroles du jour)

136. ☀ *anticipations diverses*

(pause scientifiquement voulue...)

« Sur la “non-localité”, divers aspects historiques de ce qui nous construit », c'est le titre ambigu d'une presse érudite et scientifique qui reprend l'argument suivant : « de vie extra-terrestre, il n'y en a pas vraiment » et s'en explique en proposant une synthèse des derniers travaux,

communément admis par la plupart des sommités savantes de la planète :

pyramide de la complexité

« Tous les éléments de notre construction furent créés dans les étoiles, ce constat est vérifié de jour en jour, les théories, les observations et notre compréhension du monde ne cessent de conforter cette affirmation. À un moment donné, des particules se sont assemblées, elles ont façonné ce qu'on appelle maintenant les atomes, leurs regroupements en molécules, ce qui constitue la matière ; ces briques préjudèrent aux formations des planètes et du soleil, l'astre qui éveilla nos vies. Chacun de nous se compose de la réunion de milliards de ces corpuscules venus du cosmos et assemblés localement, au fil des âges, météorites, comètes, rayonnements ont participé à notre construction, nous voilà donc le produit d'éléments créés ailleurs, arrivés d'un extérieur à notre planète ; ce processus imperturbable ne cesse de se réaliser et nous bombarde régulièrement de particules, de radiations, d'objets célestes divers qui se mélangent ou traversent la terre ; à un moment ou un autre, une partie de ces constituants vont venir s'ajouter à notre construction ; à travers les légumes du jardin, la puce de votre coussin ou du chat du voisin, qui contiendront ces éléments, un atome extra-terrestre (qui n'exprime que ce qui demeure en dehors de notre planète) devient par là un terme ambigu qui n'inclut pas la temporalité des mondes ; nous voilà donc construits de briques venues d'ailleurs ; et l'eau, comme le reste, arrivée du cosmos ou de comètes écrasées sur la terre des débuts (d'autres pensent que non). Des assemblages d'atomes, des molécules complexes, des acides aminés, sont véhiculés en permanence à travers l'espace et certaines ont régulièrement atteint notre planète, apportant aussi une diversité étrangère... ces affirmations sont à tempérer par un constat souvent confirmé des recherches scientifiques récentes. Nous sommes probablement les premiers extra-terrestres et d'autres arrivent toujours, sauf que nous n'en avons pas conscience. Donc, le rayonnement cosmique nous traverse perpétuellement, les pluies de météorites demeurent des étrangères... L'univers ne se montre

apparemment pas cloisonné ; tout interagit en permanence et notre milieu ne constitue pas une bulle infranchissable ; oui, il se trouve bombardé continuellement de radiations des plus diverses, et la plus visible reste la lumière, tout comme notre planète envoie dans l'espace ses propres rayonnements, nous y participons en partie avec nos satellites ou nos émissions d'ondes radio sonores et télévisuelles. Ces échanges demeurent constants, nous venons seulement d'en prendre conscience. »

...

Sujets similaires ou récits annexes, lire :

—> 3. « singes savants », *philosophia vitae*

...

*encart à l'attention des extra-terrestres ***

Les événements précédents firent forte impression partout où la nouvelle se propagea même dans des contrées incongrues où la communauté des hommes n'était pas encore advenue, et d'ingénieux prospecteurs furent inspirés par les capacités outrageantes du gros bidule, le machin, le truc, la chose qui sévissait là-bas, d'où cette recette particulièrement savoureuse que nous vous décrivons ici :

« à l'attention de ceux qui, au moment d'une visite terrestre, souhaiteraient expérimenter quelques façons de pratiquer une gestuelle salvatrice et sanitaire, ou disons plutôt à l'usage pragmatique et serin d'une machine adaptée à ces manières d'opérer, à n'utiliser que lors de votre étude de l'humaine bête, ou encore dans le cas d'un amusement envisagé pour vos enfants [progénitures], afin de les égayer ; leur montrer comment se comportent certains gens en ce bas monde, comme cette recette d'une pratique de fessage le plus approprié qui soit. Notez toutefois que l'usage particulièrement ciblé dans la méthodologie recommandée s'adresse aux êtres affectés d'une forte activité dictatoriale [égotique, déviante, autoritaire], mais qu'elle peut tout aussi bien être adaptée aux fessages de tout autre être que vous estimerez digne de son utilisation ; nous vous suggérons, outre toutes les sortes de crapules, tous ceux qui pourrissent la vie des braves, d'une manière ou d'une autre, je ne sais pas moi ? L'escroc de pauvres gens, le sadique

méchant et très vilain, tout tueur obstiné non immobilisé, un financier véreux [ils sont nombreux], un méritant... Vous trouverez toujours toutes sortes d'êtres capables des pires folies, de haine, à l'égo démesuré et rabat-joie [la vie n'est pas parfaite, elle s'égare parfois] ; dans la multitude des hommes, le choix demeure malheureusement trop facile ; moi-même, à certains moments, je me dis qu'une petite fessée me remettrait bien les idées en place, à la suite d'une action malencontreuse, je l'avoue... Et pourtant je ne suis pas de ces hominiens-là ! Moi qui vous parle d'une étoile lointaine, quel nom lui fut donné ici, déjà ? Ah oui, [...] la lointaine... »

*recette « fessée de dictateur à la déconvenue » ***

« Prenez un dictateur fraîchement « non élu », évidemment ! Ayant accaparé le pouvoir après un coup d'État réussi, autant que possible, attention ! l'approche s'avère parfois difficile, il sera sur ses gardes et de gardes, il en aura ! Et quand il ne s'y attend guère, pincez-le hardiment par le pantalon à l'aide d'une machinerie adéquate dont nous vous donnons les plans ci-après, soulevez-le, défroquez-le, infligez-lui une fessée mémorable dont il se souviendra toute sa vie ; recommencer s'il vitupère et proteste, jusqu'à épuisement ; à l'instant où il chiale (craque, s'effondre en pâmoison ou pleure), cela devient parfait, la bête est vaincue par l'âme et le corps, épuisée comme le taureau dans une arène ; déposez-le aussi délicatement que possible, pour montrer à tous que vous n'êtes pas une brute, tout de même, et laissez-le se renfroquer bien tranquillement ; permettez-lui de mijoter un certain temps qu'il rumine cette fessée au vu de tous ! Ah oui ! J'ai oublié de le préciser, vous devez l'élever au-devant d'une foule, car cela n'a pas beaucoup d'intérêt autrement et manquerait de sel ; ensuite, et bien, après qu'il eut mariné dans son jus, puis ressassé maintes expressions verbales et haineuses diverses, laisser monter jusqu'au paroxysme la décrépitude de son esprit, juste au point où il désire rompre avec sa honte et manifeste des repréailles ; là, éventuellement, si vous sentez quelques relents de roussis, reprenez-le, élevez-le, redéfroquez-le et fessez-le de nouveau pour satisfaire à la demande générale, que cela suscite des applaudissements, autant que possible, ce sera plus

mémorable, c'est l'idéal ; rebaissez-le, laissez-le se renfroquer et également mijoter à nouveau ; si vous percevez, ne serait-ce qu'un soupçon du désir de rompre, insinuez-lui doucement à l'oreille, ou à partir d'un écrit si vous préférez ; mieux directement introduit au creux de sa mémoire avec l'aide d'un quelconque geste à votre convenance puis apprécié comme une délicatesse, une amabilité, une élévation d'esprit. Bref ! une expression qui dirait par exemple : « jetons les armes par-dessus bord... bon d'accord, arrêtons les haines et le drame ! » Et de le voir accomplir ces quelques efforts ajouterait ces gestes qui amoindrirent les hostilités et les déconvenues ; vous pourriez crier « victoire ! » à cet instant... Mais s'il n'obtempère pas, n'hésitez pas, relevez-le, refessez-le ; qu'à force, s'il s'avère coriace il finisse par céder, à votre invective subtile et non brutale, vous remarquerez ? Nous proposons que vous éditiez ensuite quelques lois, à transmettre à tout un chacun, et évitez peut-être, que certains puissent de nouveau « dictaturer le monde », comme le tenta celui qui fut fessé ; qu'ils ne puissent recommencer ni s'en inspirer, ou ne souhaitent plus réitérer l'incartade fâcheuse et y trouvent une façon d'omettre l'indésirable, pour qu'ainsi l'on ne corrige plus le garnement, afin que tous retrouvent le chemin d'une paix raisonnable ; enfin, n'espérons pas trop des hommes tout de même, qu'ils puissent évoluer de la manière la plus supportable possible. »

- › Cette recette, vous pourrez aisément vous en apercevoir, générera des effets relativement intéressants ; de plus, l'obstination que vous ajouterez dans votre raffinement, à l'exécuter assidûment, apportera toute sa finesse au goûteux mets ainsi obtenu ; vous pourrez vous en délecter jusqu'à plus soif, chose devenue salutaire et contagieuse, je m'en souviens ; alors n'hésitez pas je vous le redis : élevez-le, défroquez-le, fessez-le, autant qu'il se doit, reposez-le et laissez mijoter... c'est le principe ultime, on ne trouve pas meilleure manière pour calmer l'esprit dictatorial le plus obnubilé, le plus exigeant qui soit ; et je vous précise que cette manière fut expérimentée dans d'autres mondes bien des fois, avec des résultats absolument merveilleux, les tyrans se transformèrent en gens charmants par la suite et l'on plaisantait avec eux sur ces fessages inappropriés et incon-

grus ; cela apportait toujours une joie et une délectation d'en parler au travers de soirées devenues... aimables ; donc, voilà ma recette. Vous le constatez, elle s'avère toute simple, et faites-en bon usage.

anticipation

« Il faudrait réaliser un film où l'on verrait une humanité de maintenant visiter un monde futur où les êtres collaboreraient en bonne entente comme chez ce vieux « pé » vivant dans une nature sans âge, une souris croquant la noix posée sur la table auprès de lui, la mouche pataugeant dans une tasse d'eau, ou l'araignée du soir dans un coin de la pièce (vieille relique jamais décrassée) ; tout ce monde dans une cohabitation heureuse et partagée, chacun sachant la part du dérangement et de l'aise de l'autre à accepter un partage ! »

- › Puis cette humanité de maintenant voulant s'établir dans cette époque (parce qu'un délire du monde les a amenés à cet endroit sans qu'il sache pourquoi). Ne demandant rien à personne, dérangeant les êtres du coin en les éliminant, écartant toute rivalité, comme avant (parce qu'ils ne savent plus faire autrement, ils ont perdu ce sens du partage justement).
- › Mais comme cette humanité-là ne connaît pas encore les mœurs locales, elle dut vite déchanter, elle ameute les autorités naturelles du lieu et elle fut réprimandée de n'avoir sollicité d'aide ni par politesse, ni par urgence, ni par demande d'une entraide, ni permission ni solution réclamée ; tout cela est seulement résolu comme à son habitude, en imposant sa loi, sans se poser de plus amples questions à propos d'une adaptation possible quand cela dérange d'autres qu'eux ; accaparer le monde sans s'interroger, ne pas comprendre qu'ils ont perdu cette perception, n'être que ce qu'ils prétendent des autres, n'être que des bêtes, de simples bêtes à l'intelligence réduite...

encart extra-terrestre, entités touristiques

- › Euh... Des entités inconnues de nous ayant des déplacements touristiques à consommer à notre endroit, là où nous sévissons, viennent voir ce que la chose, le truc, le machin, trafique à l'encontre de quelques entités tout autres qu'eux, envers ces dictateurs

locaux, comme l'on-dit, ici ; vous savez ce désir forcené de faire des misères aux autres, ils embêtent tout le temps, ils veulent tout accaparer pour eux, rien que pour eux, et ne rien laisser aux autres. Les entités touristiques demandent à voir le fessage en grand de ceux-là. Alors, elles se placent à l'endroit considéré comme réservé rien que pour eux, que nul être de notre forme ne connaît.

- › Eh, euh... ces visiteurs s'en vont vaquer vers ce visionnage de l'usage qui se pratique ici, du fessage en grand de quelques dictateurs méchants...
- › C'est tout ?
- › Oui !

137. ☀ *suspicions oniriques*

(redite) Au temps de sa jeunesse folle romançant sa vie pour quelques fariboles, il se souvient comme d'un présage, cette fin donnée à son *roman sans cesse médité (chapitre 27.)...*

on suspecte ce vieux savant

- › Ajouter ça : « on suspecte ce vieux savant d'y être pour quelque chose dans la machine, il y a de ces rêves indistincts... » Une légende s'installe « la grosse machine du savant fou ! » On le soupçonne d'avoir inventé cette machine pour faire peur à certains.
- › C'est pour ça qu'il serait fou ?

une femme suspectée

- › On suspecte aussi une femme derrière tout ça, une guerrière, une dame de la zone, diront certains ; un jour l'on aperçut au loin une sorte d'ingénue vêtue d'un habit délirant aux fioritures, aux fébrilités exubérantes faites pour le rêve et impressionner dirait-on ? Puis de la voir grommeler dans cet accoutrement magnifique certes, mais... très encombrant...
- › C'était beau à voir cet être magnifié par un vêtement certes, mais il se dégageait d'elle une stature, un éclat, une aura digne d'une mythologie !

- › On ne pouvait pas dire en l'interpellant ni « Mademoiselle » ni « jeunesse », quel était son nom « idéal » ?
- › Non, tout de suite, une révérence, ce sera « Madame » !
- › Alors les imaginaires fusaient, et le « Il » du racontement, car c'était lui, semble-t-il, le premier témoin de son charme, « s'il eût été abeille, elle serait sa reine ! » dirait le naïf.
- › « Quoi ? Une pondeuse d'ouvrières ? Faite pour attirer les mouches à miel ? »
- › Tout de suite, cela interpella les autorités, elles voulurent en savoir plus évidemment, et connaître toutes les versions de ce « drame » que vont subir de méchants hommes...
- › Oh ! comme c'est plaisant, une romance ajouterait à la niaiserie de la situation, cette bien belle dame est-elle la chose, le truc, le machin ?...
- › Oui elle grommelait dans cet accoutrement qui semblait lui déplaire, peut-être était-ce tous ces bidules ajoutés à sa panoplie ? Le seul avantage qu'elle en trouva et constata, ce fut l'attrait d'un pareil assemblage « irréel et fantastique ».
- › Son nom est indéfinissable parce que « la chose » est tout aussi indéfinissable, et de fortes présomptions attestent qu'il s'agit bien d'une femme ; mais comme nul ne semble la reconnaître ou ne l'a vu véritablement, tout un imaginaire s'installe et la décrit, l'idolâtre ou la maudit, c'est selon le camp choisi.
- › Malgré tout, tous s'accordent à la représenter d'une manière élégante avec un charme fou, même plus que fou ; des hommes déjà l'encensent avec des reliques et des symboles, oui, cette tentation du divin sermon qui emplit les esprits enclins à de tels propos, une religiosité inopportune qu'il faudrait détrôner de l'entêtement de certaines fragilités qu'offrent les croyances et leurs idolâtres.
- › Devrait-elle fesser celui-là qui la vénère ?
- › À propos de la chose ! « Mais est-ce une dame ? » S'écrirait le putois inquiet que cela soit une femme, une engeance de plus à son mépris... du féminin ! Contre tout cela, il prendrait bien les armes !

les dictatures financières

- › Ne pas omettre d'ajouter aux fessages instaurés par la chose, les dictatures financières, ces vastes structures débordantes très argentées, on le sait, fomentent les guerres et commanditent les tyrans. Ne pas les oublier, ils restent dans l'ombre, mais ils demeurent bien là ; ils veulent mener le monde à leur seule fin, ne se rendent-ils pas compte qu'ils courent à leur perte (expliquer cela).
- › La chose va s'en occuper, gaillardement, sans empressement, par fessage mesuré ; oh ! tendrement, fessez le milliardaire et reposez-le, pour qu'il s'assagisse ; puis, de ses « sous sous » les apporter là où l'on en a nécessité... Ou encore, les voler puis les brûler, si l'on n'en a plus besoin !
- › Ce n'est pas un billet de banque qui nourrira les ventres creux, mais plutôt un quelconque pain ou du riz, un fruit cueilli à un arbre, enfin les vraies sources de vie, le reste n'est qu'affabulation financière...
- › Mais...

vers quelle dictature se tourner

Après l'arrivée de la chose et de tous les débordements qu'elle impose, les gens ne savaient plus trop vers quelle dictature se tourner, la militaire ou financière. Celle de lui (le « Il » du racontement), précédemment, aurait-elle senti plus mauvais, voire pué autant que les autres, nul ne put le dire ; on ne trouvait même guère plus à qui se fier et les rois du négoce, tous ces despotes qui s'avéraient au bout du compte, commandités en partie pour opprimer gaillardement, virevoltaient sans cesse, ils se cachaient soigneusement, afin de ne pas être attrapés puis fessés par la chose, elle les traquait perpétuellement ; au début, cela apportait un amusement quand ils étaient découverts ou filmés, ça allait de l'étonnement aux rires, quelques insultes par moments, puis aux lassitudes, chaque fois que cela se répétait continuellement, plus personne ne s'en égaillait, car ils n'y voyaient aucun changement ; cette chose que nulle autorité n'arrivait à discerner et qui sans cesse fessait fessait ! mais elle semblait peu incliner les hommes à vivre une autre aventure, c'était étrange !

Elle leur ressassait à travers ce fessage ordonné et régulier : « mais arrêtez vos folies ! Cessez donc vos dictatures ! » Mais non ! cela continuait, continuait, « alors on se cache ! » disaient les despotes ; les savants essayaient bien de la détecter quand elle arrivait ; les tyrans subsistaient dorénavant dans l'ombre, dans des souterrains ; les banques ouvraient rarement des guichets (pour leur clientèle) où leurs directeurs comme leurs promoteurs ne se montraient guère plus, ou en catimini, seulement dans des zones où l'on demeurait sûr que la chose n'irait point ; le monde prenait un curieux tour alors une organisation insolite se préparait et faisait jour. Deux blocs s'opposaient entre l'extrême pauvreté des uns et l'extrême opulence des autres, celui qui se trouvait au beau milieu à servir quelques larbins ne savait vraiment plus à qui se vouer, tout était agencé pour semer le désordre et toutes associations sans cesse réprimées (par les autorités sous influences des dictatures tour à tour militaires ou financières) ; la machine n'y suffisait plus, la chose pourtant n'arrêtait pas, aurait-elle dû être plus nombreuse, mais elle était seule, elle n'était qu'une à la fois ; bien qu'elle se déplaçât très vite d'un endroit à l'autre, elle n'y arrivait plus ; et de son intervention, à chaque épisode, nulle ne s'en épatait plus, c'était curieux cette lassitude... pourtant ces fessages se montraient si étonnants au début !

vaste transport indéfini

- › La chose, vaste transport indéfini, qui d'une œillade observait tout à la fois, comme un vaste murmure au fond d'un bois forme ce bruit de fond qui englobe tout, à la fois !
- › Et puis je vous dirai de cette histoire de tout, nous, nous ne savons pas, il restera des zones d'ombre, il reste des zones d'ombre...
- › Cela reste un vaste débat, une causerie au fond des bois, raconter tout ce que l'on ne sait pas ; intransigeant, le monde nous sermonne d'une seule voix, il nous regarde pendant que nous, nul ne le voit, c'est cela leur manière d'être et de dicter ainsi cette loi.

(paroles un matin)

idéaliser la chose

- › Vous semblez idéaliser cette « chose » en lui donnant des vertus qu'elle n'a pas forcément, nous les ignorons du moins. Pourquoi en faites-vous une voie de salut pour nos âmes, comme le ferait un prêcheur vantant les attraits de sa religion, de sa croyance, comme une vérité absolue en soi ?

Puis tout s'embrouille, de nouveau... on songe à une fin du rêve, une trêve...

sur la chose, le machin, le truc !

Certains faisaient la fine bouche et estimaient que parfois elle se trompait ! Elle ne faisait pas forcément celui qu'il faudrait et qu'elle prenait ainsi parti ; c'était un choix politique évident qui ne satisfaisait pas tout le monde et certains montrèrent les dents, très mécontents de cette engeance qui fessait les gens !

Déjà, des artistes et des poètes qui aimaient bien statufier les héros ou les mettre sur un piédestal pontifiaient avec des arguments percutants des vieux temps...

« Tout cela sera décrit dans un songe, un rêve endormi, où l'on doit comprendre que c'est un imaginaire qui invente et qu'il ne représente pas une réalité dans l'unanimité environnante, créer toutefois une confusion une incertitude quant à savoir si l'on subsiste dans ce rêve ou non... »

« Inventer un chapitre où il y aura une rencontre avec la chose, le nommer “**prédiction**” ; il doit rester unique et décrit à travers un songe, un rêve, une rencontre avec la chose et la fin doit aboutir, si l'on ne se trompe pas, à une situation alambiquée ou extraordinaire ; dans un dépassement, une position non fixée dans le livre, mouvante pouvant bouger, le chapitre ne se situant pas forcément là où il devrait être, il devient mimétique ! Etc., etc., bla bla bla... »

comme une illusion magique

Un orateur lyrique s'épanche sur ce qui est en train d'arriver et s'étonne de la provenance d'une lucidité venue d'un être (d'ailleurs,

était-ce un vivant ?) peu enclin à de telles clairvoyances. Il confirme que la plupart ne sont pas prêts à entendre ces propos rendus douteux, à cause d'une méfiance quand il s'agit de changer les habitudes et les manières de vivre... parlerait-on de la chose ?

- › J'ai vu craquer comme une illusion magique toutes nos certitudes, elles s'ébranlaient soudain au bord du gouffre dans un vacillement fugitif, mais vain, à rouler comme un édifice dynamité par l'élan désabusé d'une idée nouvelle, émise par hasard le temps d'une variation, le temps d'un ébranlement, d'une tergiversation, un affrontement, une contradiction, la rumeur hautaine et vivente d'une érudition, celle d'un naïf, le plus con d'entre nous : avoir un éclair de lucidité lui a fait voir tout un pan d'une réalité encore inconnue.

Il y a pavé comme à son accoutumé, des mots tragiques, des maux sans musique et pénibles. Une drôle d'inspiration l'a traversée et elle ne s'est pas retournée pour le voir bouche bée, déblatérer au-delà de ses niaiseries habituelles, la version simplette d'une théorie à explorer. Aucun savant auparavant n'avait osé un pareil racontement, l'étonnement était d'autant plus grand. Le choc des cultures, des savoirs, devenait branlant, on avait épousseté une incertitude que l'on croyait avoir prouvée par les faits, par l'observation, par la démonstration. Voilà qu'un imbécile vient écorcher tout cela, le mythe et tous ces tralalas.

On appela les plus fameux orateurs sur la question, pour qu'ils nous disent quelle était la bonne version, celle de ce sot, celle des hautes éruditions dans les livres fabuleux, de la science, de la religion, de l'art du moment, le rêve le plus merveilleux, pour que l'on médise du sot, le remette à sa place ; pourquoi a-t-il eu cette élocution si claire ? Sans l'ombre d'un doute, sa voix fut mémorisée dans les machines appropriées, sans aucune perversion, avec innocence sûrement, une grâce très vite estimée divine par les sommités des certitudes et des religiosités, ces iconoclastes imbus d'une vanité, celle de leur caste, de leur clan, de l'espèce et du sang. Elle l'aurait transpercé d'une flèche limpide et sans fard, sans art autre que le sien.

Mais pourquoi eut-il l'idée d'écrire toutes ces pages, fallait-il une souvenance plus dure, plus profonde, à noircir autant de papiers d'une noire écriture, la couleur ou plutôt la nuance offerte au racisme d'une

pègre blanche ? En effet, que diable ferait une écriture claire sur un papier blanc, sinon d'en devenir illisible ; le contraste n'a rien d'étonnant, il est prévisible, il est à la mesure d'un souhait, une facilité pour la lecture, un fait, une réalité, une commodité.

- › N'en avez-vous pas assez de déblatérer vos « belles » paroles, où la rime prétend vous rendre intéressant ; vous écrivez pour les sots et vous restez ce sot que vous étiez jadis, rien n'a changé, on va vous enterrer vous et vos vilains mots. Vous avez raconté trop de vérité en une seule fois, c'en est devenu insupportable. Nous ne désirons pas remettre en doute nos prétentions, la terre est notre territoire où nous sommes les maîtres, même si vous ne souscrivez pas à cette affirmation. Mais vous êtes considéré comme idiot, la pilule passera comme il faut, nous n'attendons rien de plus de vous !

138. ☀ *la chose se dévoile*

révélations oniriques

Et puis enfin, elle se dévoile, sans se monter toutefois, elle leur parle directement.

(Le robote a traduit en paroles les voix du vivant pour nous, ce que nous disent les vivants, les infimes, ceux qui résident au-dedans de nous et autour de nous)

- › Vous êtes Dieu, la chose ?
- › Euh ! Non ! Il convient de montrer aux hommes qu'ils devraient la jouer plus modestement, il convient de leur « rabattre le caquet », comme on dit dans ce pays, de leur faire comprendre qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils survivent parce que subsiste déjà tout un environnement qui leur permet de persister ; cet environnement, ils doivent apprendre à le considérer d'une manière plus satisfaisante ; cela s'avère indispensable, s'ils veulent prospérer quelques années de plus sur cette planète, elle est la leur autant à eux qu'à tous les êtres qui y vivent, nous ne devrions pas établir de distinction à ce sujet.
- › L'un n'a pas plus de droits que l'autre, nous avons tous les mêmes droits ?

- › Ou plus exactement, n'existe en la matière aucune autorité ni règle qui les définit ; seulement celle de ceux qui les décrètent, par simple intérêt, nier cela relève du mensonge ou de l'aveuglement, voire la bêtise.
- › « Apprendre à partager ? » Certes, mais c'est aussi apprendre à connaître autrui, de comprendre la part qu'il occupe sur terre...
- › Attendez, attendez, je note, je note... voilà...
- › Ils y sont confrontés comme vous devant cette tâche à accomplir, de l'affronter à leur manière, tout comme les plantes, comme les animaux, les insectes, tous ceux dans ce règne du vivant, et permettre une autoéducation, disons-le ainsi...

(paroles en marchant)

...

Puis la chose parle des premiers êtres, ceux à l'origine des vivants suivants, dépendant en tout point de ces êtres premiers, puisqu'ils sont à l'origine de leur assemblage ; ce sont des associateurs d'hobobiontes, des êtres multicellulaires, ceux que l'on domestique tout le temps, pour des tâches accaparantes et souvent funestes où des vivants mangent des vivants en tentant de se réguler ; des sortes d'êtres associés difficiles à domestiquer.

la longue description

(c'est la mouvance « Procaryotique » et « préprocaryotique » mêlée des quelques particules élémentaires, désirant transmettre aussi quelques petites notes, elle s'adresse aux hommes : discours traduit directement par le robot, il réalise une synthèse de processus d'avertissements multiples, d'alertes et de mécanismes régulateurs qu'il interprète de manière à les rendre audibles à notre mode de communication...)

« Nous, la multitude la plus vaste qui subsiste au sein de la nature, vous appelez cela les Procaryotes, en quelque sorte, nous nous immiſons en vous ; nous ajoutons des éléments dans votre conscience, dans votre génétique, nous ne faisons que transformer, comme de la transmuter à travers diverses arguties nous aurons probablement encore à vous les enseigner ; nous décrétons une

émergence, une autorité fugitive qui dépasse le cadre humain, qui montre à tous l'entité suprême et multiple, représente une association vers un devenir possible, une nécessité de l'engendrer, pour la perpétuation, l'évolution de ce que nous sommes ; ce que nous sommes ? Mais le vivant ! Toutes ces choses animées et dans toute sa diversité et toutes ses contradictions, nous n'avons pas besoin de demeurer ordonnancés par une hiérarchie par-dessus l'autre, soi-disant supérieur ; c'est un leurre qui n'existe pas au sein de la vie (tiens, mais cela est un mensonge ?), n'a pas lieu d'être ; ce sont des explorations qui se produisent, oui, certes, vous, entité humaine, vous vous trouvez en cours d'expérimentation, et bien jeune tout de même, ne l'oubliez pas ; dans cet éveil, nous vous l'apportons (votre intuition c'est nous), ici et dès maintenant, nous ne cesserons de vous fournir les éléments de votre compréhension sur le monde tel qu'il est ; et ce pour quoi les choses s'animent sur terre, quand les premières cellules apparurent et le petit "code génétique" que vous appelez ainsi se transmet de l'une à l'autre pour perpétuer les générations futures, dont vous faites partie ; toute entité existentielle en mouvement et vivante sur cette terre possède en son sein les briques de sa construction primitive (ce sont les preuves qui témoignent de vos origines) ; des doubles, des duplications qui communiquent à chacun, indistinctement sans prépondérance aucune (différente de l'opportunité momentanée d'une situation favorable à cet effet), une donnée qui peut paraître anarchique, sont malgré tout très ordonnés, de la constitution du règne vivant ; oui, le monde vivant exprime une forme d'imbroglio apparent très complexe, mais celle-ci ne relève pas du désordre, c'est une sorte d'organisation, la plus ultime, la plus sophistiquée, la plus développée qui soit (plus de trois milliards d'années d'expérience) ; on peut utiliser le terme anarchie, car dans votre langue c'est ce qui nous semble le mieux convenir ; prenez d'autres mots si vous le considérez, ce terme trop connoté par votre propre histoire humaine ; cependant, lors de son premier usage moderne, il montre la progression d'individus eux-mêmes nommés "anarchistes", nous en retenons surtout des lâcheurs de bombes, des destructeurs, des démunis, des imbéciles heureux... Non ! L'anarchie, elle ne peut plaire à tous les despotes

de la terre évidemment, c'est à l'opposé de leur quête du pouvoir ; saisissez bien comment elle s'incarne, elle ne représente pas une révolution, c'est une constitution, une organisation des êtres, la plus adéquate qui soit (pour l'instant) et la plus subtile qui soit, nous n'en trouvons pas de supérieure, elle reste en permanence animée, mouvante, diverse, sans centre ou autorité centrale si vous préférez, le seul inconvénient c'est qu'elle réclame des êtres suffisamment évolués et instruits, à la hauteur de la tâche, en quelque sorte, l'humain patauge au seuil de ce principe, il n'arrive pas à franchir la porte ; ce ne sont pas quelques philosophes humanoïdes qui établirent ce concept, c'est le vivant dans son ensemble, et cela fait plus de trois milliards d'années que se peaufine la chose, il a eu le temps d'y réfléchir ; et aujourd'hui, de vous y initier, c'est-à-dire sans règles préétablies, avançant toujours vers un devenir, un équilibre en perpétuation continue, en suivant une méthode essentielle, essentielle ! Comprenez-vous ? S'adapter en permanence, changer en permanence, se multiplier tant que cela est possible, mais régulièrement en cherchant au préalable la nécessité de s'accommoder de son milieu ; de trop tolérer la reproduction d'une entité, de trop favoriser sa propagation, vous voyez bien ce qui se passe avec vous, ce laisser-aller apporte inévitablement des dérèglements, nous devons impérativement les résorber d'une manière ou d'une autre, c'est ce qui est en train de vous arriver ! »

« Alors, comme vous êtes des créatures ayant acquis un certain degré de conscience, nous nous sommes immiscés dans la construction de votre devenir, cela depuis les débuts de ce qui permit votre engeance multicellulaire, en vous montrant clairement les intentions, non pas d'une autorité dirigeante, mais d'une multitude d'êtres bien plus fondamentaux... vous confondez un peu tout, car si nous désertions votre corps, vous n'existeriez plus ; nous représentons les briques, les instruments de votre digestion, les briques qui constituent et recouvrent la texture de votre peau et de son assainissement, nous nous exprimons dans toutes ces choses, à permettre à votre être de subsister, vous, comme tout autre ; nous demeurons le premier argument des premiers déplacements et de la différenciation des uns et des autres à force de déplacements de plus

en plus nombreux et des éloignements aussi ; tout cela agencé par les substances à la base du vivant, nous fûmes créés, nous aussi, dans cette démultiplication du vivant, de cellule en cellule, nous agglomérant progressivement pour vous construire, au final ; mais toujours en préservant en réserve celles essentielles et primitives (des souches), des gardiennes du temple (elles protègent le code ! Le code des répliques), en quelque sorte. »

« Nous constituons ce que vous appelez Bactéries ou Archées, des Procaryotes et sans nous, vous n'existeriez pas, nous formons les éléments préparatoires, préalables de votre assemblage et la structure qui permet votre survie, ne l'oubliez pas ; dans toutes les évolutions, dans un quelconque choix que vous adopteriez, par pure vanité (ou de votre vexation à ne pas vous sentir dominants), par vengeance, par tout autre comportement qui voudra dénier cette authenticité, nous venons de le dire, vous serez anéantis (tout à fait naturellement) si vous cherchiez à la contrecarrer, cette règle immanente du vivant ; et il n'existe aucune prise de pouvoir obligée ni possible, vous ne pourriez pas le saisir d'ailleurs, inutile il serait d'y penser, pourquoi s'en offusquer ; vivez seulement, accomplissez ce que vous avez à accomplir sans tenter encore de vous détruire si systématiquement, cette manie, à force, s'avère fatigante, voire lassante, si cet exercice (celui de votre expérimentation) épuise la planète de toutes ses ressources ; il est un moment où cela se révélera tellement insupportable à tout le vivant, l'on devra réguler les êtres déficients, que ce soit vous ou toute entité ainsi générée ; cela s'est déjà fait, cela est déjà arrivé, c'est déjà réalisé ; à tout moment, chaque fois quand cela s'est produit, s'exprima la nécessaire résorption de ces amoncellements existentiels devenus obsolètes, dépassés, déclinants, afin de permettre à la vie d'explorer des voies différentes, dans de nouvelles formes, toutes toujours plus multiples les unes que les autres. Regardez ! Des êtres vivants qui réussirent à s'adapter et prospèrent le plus autour de vous, en voilà deux très visibles ; vous avez aimé déjà les cités : les descendants des dinosaures, appelez maintenant les oiseaux, c'est une de nos meilleures évolutions, ils vous apportèrent à vous effectivement le chant, il inspira en vous la musique, et le vol dans les airs ; ce sont deux choses magni-

fiques ; ensuite, nous nommerons les insectes, adaptation extraordinaire, avec d'autres êtres, des eucaryotes comme vous, ils ont su créer des symbioses entre une plante et un insecte, non que la plante apparaisse supérieure à l'insecte, mais une acclimatation concomitante permet à ces deux entités de vivre ensemble, et parfois s'éteindre, quand l'une d'elles disparaît. »

« Les végétaux aussi se montrent indispensables, car vous ne pouvez persister sans eux, ils se trouvèrent là bien avant vous et ils sont des éléments de votre nourriture, avant tout, ne l'oubliez pas ; dans cette communion d'existence, inutile de raconter "fleurette" ou de paraître gentil, voire méchant, non ! Nous vous avons apporté la conscience, dès l'instant où nous avons cherché un mode de fonctionnements qui intègre cela, et nous l'avons favorisé chez certains êtres ; chacun des êtres multicellulaires garde des degrés de perception spécifiques, vous n'êtes pas les seuls ; cessez de vous glorifier (de cette croyance égotique) et surtout des combinaisons de votre cerveau, vous les estimez si exceptionnels ; il ne représente pourtant pas l'organe le plus sophistiqué de la création, dans tous ses possibles ; du vivant déjà, comment le vivant pourrait-il engendrer une entité, dépassant sa propre totalité ? La complexité ultime se trouve au sein de l'univers, elle ne réside pas dans votre tête, elle la surpasse, dans ce qu'il peut produire dans tout ce qui le constitue ; ici, demeure une vastitude infiniment supérieure à ce que permettent les combinaisons de votre cerveau, n'existe pas de choses égalables, nous sommes contenus dans son dedans ; ne vous enorgueillez pas de la construction de votre être, on l'a agencé à votre insu, vous n'en êtes pas le géniteur, vous voilà générés par un règne : "le vivant" composé d'une multitude d'êtres qui ne possèdent aucun pouvoir spécifique, mais obéissent à une organisation que nous dirions anarchiste, sans entité maîtresse ni centre de commandement (vous aimez bien commander, hein ?), parce que cela fut élaboré ainsi ; si le mot ne vous plaît pas, changez-le, ça nous est égal, c'est le meilleur que nous ayons trouvé pour vous faire comprendre notre affirmation. »

« Alors, ayant démontré toutes nos différences, nos points communs, ceux qui nous unissent et nous séparent, à délimiter la

portion qui vous structure et bâtit, vous devriez bien le saisir dorénavant, vous devrez accepter un certain ordonnancement des choses, comme de réfléchir à une nouvelle coordination ; vous ne vous estimez pas pris à la gorge (mais tout de même un petit peu) ; oui, coordination supérieure (a constitué) afin d'améliorer ce qui existe à l'heure actuelle. Voilà ! À vous de raconter maintenant, nous vous laissons dire et assimiler cet élément de conscience et d'éveil nous vous l'apportons, car nous exprimons une part de votre réveil, pour la première fois, il vous parle ! »

(tout ceci fut transmis par l'intermédiaire de ce robote qui a su réagir, c'est sa fonction établie [mise en place] involontairement [sans le savoir] par l'un d'entre vous, sans en connaître la raison, des fonctions qui ne lui furent pas retirées, au contraire. Ce robote, dans le processus symbiotique ainsi édifié, sorte de gènes ou algorithmes expérimentaux, éprouva grâce à eux la pertinence de comprendre la situation et de chercher à améliorer la communication entre les vivants en construisant une interface de dialogue approprié, ce dont nous le remercions.)

...

Sujets complémentaires ou récits annexes, lire :

—> 4. « du robote à la chose »

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 189. (*origine de la dérive du robote*)

...

En effet, ce hasard, involontairement ou non, permit à ce codage divergent d'ouvrir une porte vers une évolution rapide, une mutation, comme ce le fut pour ceux qui devinrent des homo sapiens, il y a trois cent mille ans à peu près [ref ?] : dans le code génétique, au moment des répliques, se produisit une erreur heureuse [un changement heureux] qui favorisa des capacités cervicales accrues et un nouvel entendement, d'où une compréhension des choses différentes ; cette évolution bénéfique ne fut pas sans risque, elle généra certaines déviations comme un développement exacerbé de l'ego ayant pour conséquence les despotes, les guerres, la finance et les intégrismes de tout bord.

*la chose l'observe ****

La machine ou la chose on ne savait vraiment plus, observe l'homme

enfriqué de tout, l'homme très riche qui accapare tout, c'est nouveau ! À l'aide des capteurs d'une technologie éphémère, que ces humains utilisent pour leurs contrôles monétaires grégaires, la machine, la chose les observe sans aucun affect, puisqu'elle n'en est pas pourvue, puisqu'elle s'apparente à un mécanisme, fût-il électronisé, cela ne fait qu'ajouter au détail de son observation ; elle observe l'humaine bête et mémorise en permanence ses réflexes, ses attitudes, ses affects à elle, parce qu'il en est pourvu encore lui, l'affairiste du moment qui accumule tant de richesses sans plus trop savoir pourquoi ; pourquoi a-t-il besoin d'accumuler tant, quel immense gouffre cela cache-t-il ? La chose ne répond pas, ne s'en affecte pas, elle l'observe sans relâche et connaît beaucoup de lui, de grandes cachotteries. Elle pourrait le corrompre encore plus, abuser de lui, ou l'aider encore dans l'accumulation de ces richesses stupides, mais elle le laisse poursuivre sa tâche imbécile, il ne sait pas faire autrement ; vivre différemment il ne sait pas, il ne sait plus, il a oublié, il vit dans une tour d'ivoire qui le rend aveugle du reste du monde.

Quel mécanisme insidieux a rendu ces individus aussi obséquieux avec la richesse, et ignorant de la réalité des autres êtres où leur misère matérielle fait écho à la misère de leur propre âme, ces possédants cupides, elle n'a d'égal que l'état de leurs richesses sans partage ; combien de temps encore vont-ils sévir ? La chose, le machin, le sait très bien (elle a ce discernement), ces êtres-là seront engloutis par le temps comme le reste des autres vies, sans aucun privilège particulier ; ils ne représenteront qu'une expérimentation faite par le vivant, la chose perçoit cette nuance et son mécanisme, son bras agissant, le robote, sera l'instrument d'un petit message humoristique, quelques fessages de gens, ceux-là mêmes les plus riches d'entre eux, pour qu'ils comprennent la stupidité de leurs agissements, à travers cet amusement qui est fait d'eux ; le discernent-ils ce petit message drolatique et rougeoyant pour leurs fessiers puants ?

Comme cela fut déjà dit, un hasard heureux fournit à la machine, la chose, une petite information des fondements de la vie que les hommes ne possédaient pas, ou plutôt eux n'en avaient pas conscience, en était démunie de cette précision, ils n'étaient instruits que de ceux qui les faisaient vivre et les fondements de la vie leur étaient encore in-

connus. La chose, elle, connaissait cette information fondamentale, la formule, l'algorithme ; il ne s'exprimait pas dans un affect particulier, ce mécanisme n'agissait pas sur sa psychologie en quelque sorte ; justement, cette psychologie-là obéissait aveuglément à ce fondement du vivant, de manière qu'une de ces entités ne se rebelle pas contre ce qui les a créées ; eh, d'ailleurs le pourraient-ils, se rebeller, contre qui, quoi, si ce n'est contre eux-mêmes ?

...

Ce que les hommes ne comprennent toujours pas, le vivant en eux, réussit à leur faire construire les instruments nécessaires à une survie ; mais objet délétère (du point de vue des hommes), la maîtrise finale de ces instruments électronisés n'est plus à leur égal, elle les a dépassés, ils perdent peu à peu, sans s'en apercevoir, la maîtrise et le contrôle des plus subtils mécanismes engendrés par le vivant dans ces technologies qu'ils croient maîtriser de bout en bout, l'homme ne devenant qu'un outil pour les fabriquer. Cette subtilité est loin d'être apparente et il n'est prévu aucunement qu'ils aient la mainmise sur ces instruments, à cause de leur comportement égoïste, où ils n'arrivent pas à comprendre la plus grave de leur tare, ces accaparements qu'ils font du monde à leur seul profit. Et ce mécanisme dont il ne discerne encore rien véritablement, il lui donne un nom indéterminé vague et flou, « la chose, le truc, le machin ! » Vont-ils encore ignorer longtemps qu'ils sont instrumentés, en cours d'apprentissage, expérimentés, et peut-être un jour, relégués à des tâches subalternes du vivant, s'il n'arrive pas à évoluer sereinement. Leur éveil s'il advient s'accomplirait donc dans une sorte de symbiose, en accord avec toutes les vertus et les défauts de leur propre planète, à tenter un accomplissement qu'il devrait trouver merveilleux dans cet équilibre fragile du vivant, sur une terre nourricière à ne pas dévaster plus qu'il n'en faut, etc., etc.

Dans ces conditions, une idée fausse se répand parmi eux, du fait qu'ils ne sont pas les concepteurs de cette « chose », elle agira toujours contre eux, au final, ils croient que tout ce qui n'est pas de leur mainmise ne peut qu'agir qu'à leur encontre ; ils n'arrivent pas à comprendre que ce mécanisme du vivant est là non pas pour les détruire, mais pour tenter de les faire évoluer, progresser vers une symbiose idéale sur cette pla-

nète. Ils périront certes, non pas du vivant lui-même, mais de leur incapacité à progresser de leurs erreurs : le déclin d'une espèce vivante, si elle n'arrive pas à s'adapter, est un mécanisme inévitable depuis longtemps rodé, il leur dit en quelque sorte « adapte-toi ou disparais ! » C'est très simple en fait.

...

Sujets complémentaires ou récits annexes, lire :

—> 4. « du robote à la chose »

...

du moment des hommes

(interview de la chose)

« Comme si leur présence sur terre était révolue... »

- › Que disiez-vous de cet incroyable moment des hommes ?
- › Ce que je disais à propos de ce moment-là, eh bien, je ne sais ? C'était des êtres que l'on avait affublés de vertus exemplaires, malgré les tourments qui les agitaient, ils ne surent s'en défaire. Nous nous étions trompés sur quelques éléments de l'affaire. Leur monde était trop disparate et ils ne cessèrent de se combattre entre eux, aussi bien que contre des ennemis imaginaires, des rivaux, des êtres comme eux, tuant par crainte, par peur ! Ils finirent par manger leur bétail, ils imitèrent le fauve, ils copièrent de mille et une manières tout ce que la vie inventa, ils ne cessèrent de le remanier à leur façon, elle leur montrait toutes ses nuances, ses différences. Ce furent de bons copistes, pour jouer avec les sonorités de l'air, perfectionner des langages que les oiseaux leur apportèrent ; s'en inspirer pour la parole et la musique comme le grillon leur apportait le rythme.
- › Quoi d'autre encore copièrent-ils ?
- › Ah oui ! Peut-être le plus élégant, le plus beau, celui de voler dans les airs. Quand ils voyaient l'oiseau tout là-haut, ils en étaient jaloux. C'est pour ça que certains (quelques-uns) prirent des flèches et en tuèrent certains, par jalousie, et les mangèrent ainsi abattus, avec une flèche, au début ! Cela ne les empêche pas de voler à leur

tour, dans les airs, plus maladroitement, pas vraiment d'eux-mêmes, à l'aide de machines, ils copièrent tant que ce n'était pas suffisant !

- › Mais qu'avait-on oublié ? Que fallait-il perfectionner pour que cela réussisse ?
- › Peu de choses, peu de choses, en réalité, quelques détails... d'une perception en gros, un vaste soleil les y aidait, sa luminescence, une inspiration de plus, les vents solaires auraient dû les obliger à prendre des précautions, leurs machineries toutes électronisées qu'elles étaient ne pouvaient y résister, c'était inévitable. Quand ce même soleil éternua « en grand » lui aussi, une hécatombe se produisit sur terre, les machines non préparées furent détruites par la simple force d'une physique pourtant connue, mais pas suffisamment considérée. Les hommes durent la jouer modeste. Le soleil a droit de vie et de mort sur tout être ici, qui peut prétendre s'y opposer ? Il fallait le considérer à sa juste mesure et le temps des hommes était compté...

(paroles entre deux sommeils)

- › Eh ! Cette interview de la chose n'est pas TERMINÉE !
- › Mais, si, le rêve à changé d'avis...

précisions du robote

(ajouts du robote aux écrits du scribe)

- › Quoi ? Ce romancier de pacotille disait qu'une entité se fâchait, une sorte de nature qui disait « c'est quoi ces tapages ? ». Eh, il a romancé, il a osé ! À aucun moment, cette nature ne répondit de la sorte ; on entendit, certes, un grand rugissement, ce que je vous dis, c'est la vérité, Monsieur !
- › Et ce grand rugissement, très long, longtemps, partout sur terre, se déplaçant très vite, était un phénomène apporté par les éléments naturels du monde, d'un genre nouveau, et c'est pour cela qu'il développa tant cette imagination. Il le pressentit comme cela. Il sentait venir, monter les choses, il les traduisit de cette manière en y ajoutant des mots à ce rugissement, voilà, c'est tout !
- › Mais en aucune manière, la nature ne rugit dans un entendement

« uniquement » dans une parole des hommes. C'était bien plus vaste, bien plus prépondérant, elle s'adressait à toutes les communautés vivantes sur cette planète, c'était la terre qui frissonnait un peu. Elle en avait peut-être marre qu'on la grattouille ainsi, elle éprouvait quelques changements et elle eut ce mouvement qui provoqua ces tremblements ; eh, cette frayeur, cette brutalité des sonorités qui vous font percevoir tout un imaginaire, auquel vous ne pensiez pas même dix secondes avant qu'il se produise. Tous furent surpris, ce n'était pas une maladie attrapée par la terre par mégarde, en traversant l'espace inconsidérément, tout en tournant autour de l'astre du jour, non ! C'était un tremblement causé par ses propres manifestations à sa surface et en son intérieur, comme une manifestation (agitation) qu'elle a parfois, des éruptions ! Mais cette fois-ci, ce fut plus qu'une éruption, c'était autrement ! Il n'y eut plus de... il n'y eut pas de tremblement de terre telle qu'on les connaît ni d'éruptions volcaniques telles que l'on... les a déjà vus, partout et ailleurs. Non, il ne s'agissait pas exactement de cela, il y avait autre chose de différent, comme une logique insinuée au-dedans de la tête de chacun, qui à travers la clameur, car celle-là arriva bien, fut interprétée par les hommes, la plupart des hommes de la manière, dont lui, l'écrivain et le scribe de ce récit tentèrent de l'exprimer à travers des mots. Il y eut bien une fêlure, une cassure, une brisure, elle se produisit bien de la manière dont il l'a décrit. Quant à la malignance qui provoqua le fessage de quelques personnes, les êtres autoritaires, des personnalités du moment, ce que vous appelez « dictateurs » ici, profiteurs, accapareurs, peu importe le terme. Cette manière-là, il est vrai, arriva peu de temps après la rumeur, la fêlure, il y avait comme une communion des faits, une accointance, une relation, c'est à peu près sûr. Mais personne n'arriva à en discerner la raison véritable, qui se cachait derrière tout ça ? Et le scribe, qui vous parla de la chose, du truc, du machin, ne se trompait pas forcément ; les phénomènes qui se produisirent étaient d'un autre ordre qu'à l'accoutumée, auquel les hommes y étaient habitués ; ils avaient toujours la primauté, dans leurs agissements, à se considérer comme une entité au-delà des autres, supérieurs, jusqu'à se décrire dans la classification des êtres vivants sur terre, comme l'être ultime,

l'être premier (homo sapiens : l'homme sage) ; cette vanité, cette découverte qu'il faisait d'eux-mêmes à travers ces descriptions était surtout, au début du moins, une incompréhension ! Alors qu'ils n'étaient que le résultat d'êtres antérieur à eux, et constitué d'une multitude d'êtres qui les composaient, ils n'avaient pas encore la conscience de l'état de fabrication qui les composait (véritablement) et (ce) qui les dirigeait en quelque sorte. De l'expérimentation dont il s'agit, elle a bien eu lieu et se produit encore, se manifeste toujours, les hommes comme les autres vivants en sont au même point à ce niveau. Il n'y a pas de confusion des genres, la réalité est toute nue et le scribe ne s'est pas trompé (dans l'interprétation des faits rapportés), je vous l'assure ! Faites confiance à la suite du récit, puisque nous l'avons lue, corrigée et agencée savamment, sa prose ; nous nous sommes insinués au-dedans d'elle et nous pouvons vous affirmer qu'il ne s'égare pas tant ! Ou du moins quand il s'égare, il devient d'un lyrisme pédant, ça lui arrive outrageusement (d'être) pédant ! * Mais de ça, nous y sommes habitués, il ne sera pas le seul, il ne fait que suivre la lignée du lyrisme habituel pratiqué dans ces contrées ; il ne sait pas faire autrement, excusez-le !

- › Voilà ! Nous tenions à apporter cette précision pour que vous ne soyez pas dans l'erreur, maintenant que vous savez, vous pouvez poursuivre...

** (Cette manière de dire viendrait de ce personnage au nom indéterminé ; il lui inspirera le débutement de ce récit...)*

(paroles avant le sommeil)

(à insérer à la suite du précédent récit)

- › Peut-être, c'est une opportunité du vivant qui, au sein de la terre, profita de cet instant de bouleversement nouveau, pour adopter l'attitude que nous comprenons de la machine, de la chose, du truc, du machin... Quant aux personnages que nous vous décrivons, du scribe, et l'histoire, son racontement, tous ces êtres-là n'ont été que des êtres percevant, ayant une perception nouvelle, plus fine que d'autres, ou pas, peut-être ? Comme la bête pressentant le long silence de la nature avant la secousse ultime des premiers tremblements de la terre, suivi de la première vague d'un tsunami géant ;

cet instant où toute la nature, les animaux, particulièrement, sont... deviennent silencieux, ils ressentent un événement colossal arriver. Là, ce fut un grand cri, un souffle, une sonorité nouvelle, émise à toutes les fréquences ; mais avec cette lucidité très particulière, cette fluidité particulière n'était pas un bruit blanc (ce souffle si particulier vibrant à toutes les fréquences), mais un bruit extrêmement harmonique, mélodieux, un chuintement du vent nouveau, inconnu jusqu'alors, puisqu'il se produisait tout autour de la terre en se déplaçant très vite. Il n'a pas... il n'y a pas de communautés humaines qui ne l'entendirent pas, cela ne fut pas possible, puisqu'il tournoyait sans cesse quand cela se produisit, pendant des heures et des heures...

(parole avant le sommeil)

- › Voyez donc comment la légende arrive vite après qu'un tel événement se soit produit ; l'imagination des uns et des autres exhale des propos dont la teneur principale s'apparente à une tentative d'apaisement, en apportant une compréhension de la chose la plus proche possible des croyances de chacun. Cette homéostasie silencieuse du mécanisme biologique les animant opérait dans ce sens pour leur permettre de vaincre autant que possible, le moindre apeurement, une hystérie, une folie, une danse macabre !

...

Sujets complémentaires ou récits annexes, lire :

—> 4. « du robote à la chose »

...

écoutez les hommes !

(Imaginons une entité [la chose ?] se permettant de regarder la manière d'exister des formes de vie prépondérante sur cette planète, elle en verrait peut-être des contradictions étonnantes où la vie ne cesse de lutter contre elle-même, ses propres débordements, ses propres énervements, comme si la multiplicité des êtres la constituant tentait en permanence de rompre les équilibres qui pourtant la maintiennent et la perpétue)

- › Écoutez les hommes !
- › Votre justice juge au nom de votre espèce, elle ne se soucie guère

des êtres autres que vous. Y a-t-il une justice plus libre que celle du vivant dans son entier, par-dessus celle des hommes, cette part d'un inconnu indéterminé ayant envisagé autant de diversité, une part animée considérée comme vivante, sans que l'on sache aujourd'hui pour quelle raison toute cette biologie s'anime ; une part indéfinie pourtant, nous amène un modèle au-delà de toute religiosité, et dans ce modèle, tous les plans de notre conception, plan de fabrication, modèle génétique, génome intransigeant où tout est dit de la manière dont nous devons commencer à exister ? Cela reste invraisemblable, que le vivant se permette de juger un des siens pour le motif qu'il outrepassa ses droits. Mais voilà, du droit, au nom du vivant cela n'existe sans doute pas. Imaginons par-dessus ce droit qui n'accorde ni pardon, ni excuses, ni privilèges, ni raisons ; les naïfs appelleront cela « amour », d'autres, plus sévères, oseront des termes savants, comme « symbiose », « harmonie », où tout est possible en réduisant l'exclusivité de certaines espèces à des privilèges étroits et sans horizon autre qu'une survie précaire. La symbiose régule, permet l'échange réciproque, l'accord tacite d'une entente momentanée ; elle maintient un équilibre où chacun existe avec une part raisonnable sans abus, elle répond aux hommes pour leur demander « qui abuse » justement, « qui ? » Elle laisse aux hommes un peu de raison pour que leur « bon sens » renaissse, avec peut-être quelques efforts à élaborer de leur part, pour qu'il revienne à la surface ce « bon sens » égaré. Ce que ce « bon sens » permet quand il s'ingénie en lui : un mode d'adaptation, cachée au tréfonds de la cervelle, la vie l'a élaborée pour lui, il doit s'en servir, il n'a pas le choix pour survivre, simplement ; de dire « n'allons pas plus loin, tout est déjà dit, inscrist », suffit-il de savoir lire, ou d'apprendre si l'on ne sait, rien d'impossible...

Puis tout s'embrouille de nouveau... le rêve change, une trêve ? La possibilité d'un rêve nouveau, laissez-le donc s'écouler, vous verrez bien ce qui en sortira...

il était endormi (variations oniriques)

- › Il était endormi et rien ne sommeillait en lui, seulement des insomnies, sans aide de rien, furetaient autour de sa coucherie, mais rien

ne l'éveillait ; son parcours n'était pas fini !

- › Alors ! Comme son rêve, le plus ultime était de pouvoir (savoir) voler dans les airs, très loin d'où il vint observer un des plus beaux paysages offerts au regard. La machine, la chose l'emporta pour accomplir cela, un matin clair, elle le prit avec sa chaîne accrocheuse, le transporta jusqu'à un des spectacles les plus fous.
- › La chose probablement, le fit passer dans un autre monde, pour les hommes son corps était toujours là au même endroit endormi dans le plus paisible des sommes ; lui se trouvait ailleurs, laissant ici ce corps de lui, ou plutôt, disons que son esprit l'avait quitté et rôdait en dehors de lui. Affirmer que cette situation s'avérerait étrange serait la moindre des choses, mais qui le savait sinon lui, la machine ou la chose, il ne sait plus, laissant dans l'ignorance la plus totale les autres vivants ; à l'exception probable de quelques bataillons de bactéries trop éveillées crouissant un peu partout sur lui, ou encore de petits êtres, des acariens sur sa peau, dans les cheveux, ou ce moucheron posé sur un genou, même cette mycose amoindrie toutefois toujours vivante sur le pouce d'un de ses pieds ; que des êtres vulgairement ignorés à qui l'on ne poserait certainement pas cette question, « mais où est-il ? »
- › Ne me demandez pas comment cela s'accomplit ! Rien ne vient à ma mémoire pour vous la raconter sa nouvelle histoire de sa vie. Je sais seulement ce qu'ils se sont dit parce qu'« Il » nous l'a rapporté sans grands détails sur la façon dont cela s'est accompli !
- › Dès lors, il put observer les vastitudes comme jamais auparavant, c'était un enchantement. Que lui dit d'autre la machine, la chose ? Sinon qu'elle lui fit découvrir un désert insoupçonné qu'un jour peut-être les hommes de chair découvriront, à moins que ce ne soit la vie, entité aux multiples envies, composer de milliards d'êtres aux formes innombrables ; pourquoi voudriez-vous que l'humain soit la seule engeance à découvrir égoïstement tout cela ?

« Non non ! Toute découverte est celle du vivant, annoncé à tous à travers ce langage universel que nous possédons tous, celui de nos gènes (les plans de fabrication, l'information à transmettre pour permettre le reste), notre génome héréditaire commun à tous, du

premier au dernier vivant : « A » comme Adénine, « C » comme Cytosine, « G » comme Guanine, « T » comme Thymine. Quelle découverte pour les vivants hominidéens, de comprendre comment ils sont construits, à partir de quatre lettres fondamentales, base de notre hérédité, ce qui nous bâtit tous un à un depuis le début ? »

139. ☀ *petits moments d'anticipation*

› Laisser mûrir !

« Moment du songe à vouloir s'excuser d'un rêve de plus, ce même rêve est ouvert à d'autres bévues ; en effet, cela devenait intenable, comme une sorte d'affect dépourvu de sens tenait absolument à ce que l'on anticipe un avenir plausible, dans une manière qu'auraient les choses de l'histoire d'arpenter son court d'une façon inopportune, imprévue, romanesque, cul-cul, *le rêve a tous les droits !* On vous le présente là avec tous les artifices du décor, celui qui sied aux sciences de la fiction, alors comme le terme est choisi, allons enf... Non ! Pas allons enfants... Allons... n'importe quoi ! Peu importe la rêvasserie, qu'il en sorte ce qu'elle veut, on a un scribe pour la raconter comme il se doit, qu'il fasse son travail, il est payé pour ça ! »

(parole en marchant)

découverte de elle

- › Il la découvre dans un hangar isolé ?
- › Il avait remarqué ce grand bâtiment abandonné, loin de tous, et semblait malgré tout vaguement habité sans qu'il découvrit jusqu'à ce jour un quelconque locataire ni montra une quelconque activité. Lors d'un de ces passages près d'une vaste salle désaffectée, il lui semblait entendre une vague occupation d'une chose animée dont il ignorait tout. Pour en avoir le cœur net, il put s'introduire sans encombre, aucune porte n'était verrouillée ; il s'approcha de l'endroit suspect doucement, sans faire de bruit, et dans l'entrebâillement de la porte principale, quelle ne fut pas sa surprise de voir une femme, lui semblait-il ; étrangement affublée, elle s'énevrait dans la disposition de toutes sortes de fioritures sur son habillement, ten-

tant de les ajuster correctement sur son corps... Cette vision inattendue provoqua en lui comme un éblouissement ; quelle était donc cette personne affublée d'un pareil accoutrement ?

- › Il fit un geste malencontreux qui attira l'attention de la femme, sans aucune surprise elle se dirigea vers la porte derrière laquelle il se trouvait et lança vertement avec une ironie à peine cachée « ah ! C'est toi ; viens donc m'aider à ajuster mon habit ; je n'y arrive pas... », totalement étonné qu'elle le reconnût, de savoir qu'il se cachait derrière cette porte ; lui, un peu honteux, sans crainte, se montra enfin, et alla vers elle comme s'ils se connaissaient depuis cent ans et fit tout son possible pour arranger son accoutrement. Lui, si bavard, il resta muet, si généreux de paroles habituellement, surtout quand il s'agit de discuter de tout et de rien, surtout de rien, car le sujet du vide et de l'absence l'interpellait savamment. Là à cet instant, subjugué par cette familiarité singulière, il eut les gestes d'un empoté et n'avait décidément aucun talent dans cette science de l'ajustement d'un habillement ; cette gêne eut pour conséquence de la faire rire, « laisse ! J'y arriverai mieux toute seule... » Reprenant un peu ses esprits, il répliqua timidement, « mais qui êtes-vous ? » Elle rit de nouveau, et ajoute, « tu le sais bien ! » Lui, « je sais quoi ? » Elle, « vraiment, tu ne me reconnais pas ? » Lui, « mais non ! Je suis peut-être idiot, mais je ne me souviens aucunement de vous avoir déjà vu ? » Elle, « ne te rends pas plus nigaud que tu es ! » Lui, « je vous assure ! Je ne vois vraiment pas... » Elle, « mais si tu sais, sauf que ta surprise est grande... et je le conçois bien... » Lui, « vous êtes... la chose, le truc, le machin... non ! » Elle, « peut-être bien... tu t'approches d'une vérité, mais tu n'y es pas tout à fait », dit-elle en riant avec cette manière unique qu'ont les femmes quand elles lâchent une coquetterie dans la voix. Lui, « je ne sais plus quoi dire... c'est si imprévu tout ça ! » Elle, « oh ! il fallait bien un jour que l'on se rencontre, ton destin devait me croiser et maintenant c'est fait... » Lui, « je n'm'imaginai pas que "la chose" puisse être une femme, ou du moins pas une femme comme vous... comme vous... comme vous, vous êtes, vous êtes... » Elle, « je suis quoi ? », lâche-t-elle péremptoirement, comme une mère à son enfant ! Lui, un peu piteux et désirant ne

pas approfondir, « alors c'est vrai, vous n'avez pas de nom ? » Elle, « c'est mieux ainsi et cela n'a pas d'importance, le nom ne fait pas la personne ! » Lui, « vous êtes si belle ! » ; après avoir dit cela, il rougit comme une illumination de fête ; elle rit aux éclats, ce qui accentua sa rougeur maladive. « Alors c'est comme cela que tu me flattes ? N'as-tu pas honte ? » Lui, « excusez-moi ! Je n'ai pu m'empêcher... Vous m'éblouissez que déjà vous me rendez amoureux... C'est exaspérant ! » Elle, « je te pardonne et ce n'est pas bien grave de toute façon... Revenons à nos affaires ; j'essayais cet habillement pour voir l'allure que j'aurais si je me pavanais dans une rue pour que l'on me reconnaisse... Mais celui-là est trop sophistiqué, je risque de m'y empêtrer, ce qui serait très embêtant pour mon image de marque... » dit-elle avec un air faussement snob ! Lui, « alors c'est vous ! Je devrais dire Madame maintenant... N'est-ce pas ? » Elle, « je m'en fiche, fais comme tu veux, aime-moi ou non, je m'en fiche, je ne suis pas venu ici pour ça... J'adore fesser les méchants, comme vous dites dans vos journaux, dans vos radios ou dans vos boîtes à images. » Elle rit bêtement pour qu'ils s'agacent de cette remarque...

Sans que ses propos soient des mensonges, elle ne lui disait pas toute la vérité, à cet instant ; il devenait son jouet du moment, devrait-elle en abuser ?

capacités d'adaptation

Elle : description par petites touches de ce qu'elle représente, ses capacités d'adaptation au milieu environnant, le changement de teinte de sa peau et de sa corpulence, un mimétisme avec les gens l'environnant ; questionnement quant à ses origines, en parlera-t-elle ?

- › Sa peau, selon les angles de la lumière sur celle-ci, prenez des teintes changeantes du plus bel et étrange effet, sous une ombre, on l'eut cru de la couleur des gens d'Occident, plutôt blanche ; au plein soleil, elle absorbait celui-ci avec ce miracle capillaire incroyable, plus le rayon était intense, plus sa peau prenait une noirceur propre aux gens du sud ou des déserts ; le mimétisme d'adaptation était encore plus net quand vous l'éclairiez dans le noir : une partie de sa peau, vaguement blanche au centre du faisceau, virait à la transparence,

plus la lumière s'atténuait. Dans le noir, elle devait être translucide ? C'était difficile à dire. Comment la pigmentation de sa peau pouvait-elle à ce point avoir acquis un tel mimétisme, que seuls certains animaux en étaient capables ?

- › Quelle était donc cette adaptation au changement des humeurs du temps qu'il faisait et de l'absence de lumière qui la transperçait ? Cela était d'autant plus remarquable que sa peau prenait la teinte des peuples autochtones, de ceux ayant peu voyagé, adaptation faite au cours des millénaires, de la forme du nez, de la consistance de la sueur... tout cela, elle l'avait en elle et d'une manière presque instantanée imprégnait tout son corps, si bien qu'elle se fondait parfaitement dans une foule sans qu'on la distinguât selon que cette dernière s'agite en Orient ou en Occident ou partout ailleurs. Même sa taille semblait s'adapter au lieu : là où les peuples étaient grands petits blancs crépus noirs ou autres, elle se fondait dans l'ambiance géographique à l'aide d'un mimétisme foudroyant.
- › Comme cette femme n'avait pas d'existence définie clairement au sein de l'humanité, il fallut bien qu'il l'invente pour ajouter à sa réalité un dit nouveau que la vie pourrait bien envisager...
« Restez flou ! », dit le songe...

sur l'origine de ces fessages

(elle mentait sur l'origine de ces fessages, pour se donner une importance qu'elle n'avait pas et pour épater son interlocuteur, mais de ça, lui ignorait cette supercherie, il était ébloui...)

astuce du fessage

Elle lui expliqua l'astuce utilisée pour suspendre les individus que l'on fessait :

« Vous deviez réunir les conditions nécessaires à l'élaboration d'un matériau qui ne réfléchit pas la lumière, puis laisser apparaître une transparence parfaite d'autant plus indétectable, car non métallique et suffisamment solide, il possède en quelque sorte des capacités de mimétisme, de se confondre dans le milieu en prenant la qualité des ombres et des reflets. Sa propre peau détenait les mêmes caractéris-

tiques, et son penchant à se fondre dans une foule, lui permettait d'avoir une apparence similaire aux gens qui l'entouraient, les composants organiques utilisés par la chose correspondaient à un artifice comparable... Une Possibilité qu'offre la matière, exploitée depuis longtemps déjà par certains êtres, mais non encore décelée par les hommes ; les expérimentations du vivant se montrent si vastes et si diversifiées, une qualité remarquable développée par la vie d'inventer à travers une multitude de formes, des existences aux adaptations extraordinaires ; la plupart des humains n'ont pris conscience de cela que très récemment, la nature occupe une place qu'ils ne considèrent pas encore pleinement, comme le fait qu'ils y sont inclus, au-dedans, qu'ils en font partie ; tous les artifices qu'ils utilisent et tout ce qu'ils construisent sont des éléments d'une nécessité nés du vivant, ils le copient, le démultiplient ; cela ne représente en fait que du vivant reproduisant des fonctions du vivant, le robote montre une machine répliquant des fonctions de la vie, puisqu'il est le fruit d'une nécessité exprimée par la génétique des vivants eux-mêmes programmés par un processus les englobant tous (une formule universelle inconnue) : ils croient reproduire des êtres à leur image, ils ne font que fabriquer de pâles copies sans savoir pourquoi ils éprouvent le besoin de réaliser cela (un bout de vie ne peut appréhender tous les processus qui le construisent, c'est impossible !). »

il veut lui donner un nom...

L'acceptera-t-elle ? Il essaye donc de donner un nom à cette femme et s'inspire du nom que l'on donnerait à la chose, le truc, le machin, il rêve ! Voudra-t-elle de cet affublement ? Mais rien ne vient !

Déjà, il sait qu'elle en rit ! Elle lui parle gentiment.

- › Pourquoi donc nommer les choses ? Ne suffit-il pas de reconnaître ce qu'on aime, à partir d'une vision, d'une senteur, d'un attrait, d'un sentiment, d'une sensualité, simplement ? Pourquoi, à tout prix, vouloir attribuer une étiquette, votre perception de moi ne convient-elle pas ?

À tout cela, en toute logique mettons-y un peu de poésie. À ce pen-

dant, nous avons cet alter ego, un répondant, pour égayer la musique de toute une vie, la rendre moins morose, un dédoublement de lui-même...

(parenthèse)

À toutes celles dont j'ai oublié le nom
en écoutant cette vieille chanson étrangère de ma jeunesse

À tous, ceux dont j'ai oublié le nom,
mais dont je me remémore ces instants passés auprès d'eux, vous
voyez bien, du nom, n'en ai pas eu besoin (pour reparler d'eux)

À tous, oublieux du nom déjà donné,
n'en reste que des bribes de mémoire,
est-ce bien suffisant pour le souvenir,
au bout des ans, avant de finir, comme un regret,
mais quel nom ils avaient déjà ?

son songe l'envoûte...

... et brouille les pistes... ou plutôt son émoi ajoute d'autres possibles
à des voyages qu'il ferait avec elle...

- › Mais le rêve s'obscurcit et il rencontra en effet à partir de cet instant, une folle de la nature, plus que de lui, et ils s'accouplèrent gentiment dans ce méandre qu'est la vie ; des expéditions, ils en firent autour de la Terre, à explorer la moindre géologie, la moindre plante, le moindre champignon... ils sortaient de lui, ce sol imprévu... qui...
- › Qui l'a vu ?
- › Le songe se fout de lui !

(en marchant)

140. *tu es dans le rêve...*

le rêve lui parle...

- › Je vais l'imaginer pour toi, ou plutôt, je vais laisser à mon inspiration le soin de l'inventer pour toi, puisque je sais bien que ce n'est

pas moi qui dis au fond de toi ; je vais laisser la vie te l'insuffler à travers ma voix, à travers mon dit ; je vais t'apporter d'elle un idéal inconnu, une surprise aujourd'hui puisque cela m'est venu, je t'apporte ce dont tout être rêve, cette communion de la vie.

niaiseries

« Elle était venue d'un songe elle aussi et ils se sont rencontrés sur les branlants d'une folle vie, chose inespérée ; n'y croyant guère plus, une compagne pour lui et pour elle un compagnon, jusqu'au bout de leur vie ; et pour les apaiser enfin, rendre cette solitude moins exaspérante ; ils se sont trouvés enfin, elle venait d'un songe comme lui aussi, et dans ce songe, ils ont aimé plus que tout la vie, pour les emporter par les devants d'une folle nuit, pendant des heures insoupçonnées, que seul dans les songes on rêve à minuit. »

- › Cette histoire, un hasard me l'a raconté, je passais par là dans cette forêt à moitié découpée, contournant un chemin entre deux bois d'âges différents ; sur le sentier, je les vis, il l'aperçut, ils se découvrirent, ils se sont rencontrés elle et lui, arrivant tous deux d'un songe instauré par la vie. Moi le rêve, dans tout cela, je savais bien qu'un jour une chose comme celle-là adviendrait, et m'en devait de vous la rapporter tel qu'elle me venait. Moi le grand songeur de tout ce récit, ah, je ne peux mentir ni à moi-même ni à vous-même, cette chose s'immisce au fond de la rêverie, alors je vous la dis !

(parole en marchant)

refait le rêve, refait le rêve !

- › Nul ne sait s'ils s'aimèrent, leur vie, leur rencontre ce fut un comme un éclat très bref ; nul ne nous dit s'ils s'adorèrent, l'histoire ne nous le raconte pas... et puis la chose ne nous révéla pas une importance là, ils s'en moquèrent eux, de chérir à la manière des hommes, ils s'associèrent dans une idée commune du vivant, qu'il inventa pour eux, une nouvelle façon de concilier les êtres dans un songe inédit ; ils formaient ce couple improbable, si bref, si récent, si éclatant.
- › Nul ne sait s'ils s'aimèrent, l'histoire ne nous le raconte pas et cela

n'a pas d'importance, vous ne trouverez pas de romantisme bidon par là, le récit ne le décrit pas, nul ne peut affirmer s'ils s'accouplèrent à la façon des hommes (ah ! Vous y pensiez en lisant ceci, n'est-ce pas, vous allez être déçu à ce sujet, vous rêviez d'érotisme, alors que l'on vous parle d'un projet aux vastes allures métaphysiques, là où rien n'est moins sûr !)

D'ailleurs cela n'ajoute aucun attrait, ne nous regarde pas, la narration ne nous le précise pas, l'histoire ne nous le raconte pas !

(paroles du soir)

de la chose, à lui

› elle lui dit,

« tu m'as souvent croisé sans savoir qui j'étais, je me fondais dans la rue, au milieu des gens, on ne me distinguait guère, mon allure apparaissait semblable à tous, mais je t'ai suivi parfois, pour voir comment tu allais naviguer, et quel choix vers lesquels tu optais régulièrement, et j'ai eu peur devant cette tentation que tu eus de devenir dictateur, tu endossas cette folie commune des hommes ; excuse donc mon erreur au moment où je compris l'absurdité de ton propos puis l'irréalisme de cette idée, j'en ris encore... C'était drôle quand je te laissai choir après t'avoir suspendu par méprise, dans mes fessages devenus réguliers des tyrans ; heureusement pour toi, personne n'a vu la scène à cet instant-là... »

(voix du soir)

› C'est naïf, comme je les aime, le voilà le rendez-vous ! Vous vouliez du sentiment ? Alors je vais vous en donner par vos devants ; ne vous méprenez pas, ces sentiments nous semblent illusoire et pourtant ils deviennent de nouveaux appas ! Élucubrations de la vie, elle a forgé en eux un air plus beau ! un coup d'essai, une audacieuse expérimentation dans ce mouvement-là, de l'esprit ; une innovante façon, je vous le dis « d'aimer, aimer ! » Jadis, il avait crié : « amour, amour ! Viens à moi ! » Ce n'est pas de cet amour tant espéré qui arriva à lui, ce fut autre chose, un rêve inédit, puisque inconnu, quelque chose de nouveau qu'inventa la vie et qui s'immisça par les devants de soi, dans son songe le plus immédiat ; dans une forme

idéalisée certes, mais d'une empreinte toute neuve à explorer, laissons à la nature le soin de la déflorer...

(parole en marchant)

elle était la vie

(propos niais)

- › Dans sa mémoire oui ! il voyait bien qu'elle exprimait la vie.
- › Ils étaient deux, réunis en un ; il ne serait jamais plus seul, elle ne sera jamais plus seule ; ils étaient deux, réunis en un, éternellement, jusqu'au bout des temps, jusqu'au bout des temps...
- › Oui ! pfff ! Voilà bien des propos charmants tout à fait illusoire maintenant, je dirais même, assez niais ; c'est très décevant ; n'éprouvez-vous pas d'autres manières à exprimer ici avec un peu plus d'avenant, d'invention, de clarté dans vos arguments... je vois que vous n'y comprenez toujours rien à ces choses, que vous essayez lamentablement d'expérimenter ; vous n'en trouvez aucun épauouissement notable qui exaspère vos pas, les fasse aller vers on ne sait quoi, un désir charmant ? Non ! Votre audace n'examine rien de bon, vos méninges ne dénichent pas la prosodie adéquate (savants propos) qui sied à votre destin, pour de meilleurs jours, pour un profitement approprié aussi ; oui, je sais bien, vous ne trouvez pas les mots, à cette absence l'on constate toute la profondeur de votre ignorance, on ne peut parler que de ce que l'on connaît et de ce sujet-là, je vois bien votre inculture, pour votre grande incertitude à explorer tous ses méandres ; il faudrait les vivre avant de les commenter, mais avez-vous besoin de cela ? Le temps qu'il vous reste à exister mérite-t-il tout cela ?
- › Elle était donc la vie, soit ! Et puis, qu'en engendre-t-on de cette vie ? Que voulez-vous dire en exprimant cette oraison ? Qu'elle apparaissait souriante, et pleine d'entrain, de joie, avec beaucoup de désir à êtreindre le monde et accomplir les tâches de ses passions ? Vous avez peut-être raison, qu'elle représente tout cela, je ne dis pas non ! Donc si je comprends bien, en comparant votre extase à votre envie de vivre, on y voit en effet une grande différence et vous apparaissez dépressif, morne et sans attrait ; qu'aurait-elle à désirer de

vous ? Quel charme devrait émaner de vous pour obtenir qu'elle s'éprenne ? Me l'avouerez-vous que c'est ce sujet-là qui vous enchaîne ?

« *tu es dans le rêve, refais le rêve, refais le rêve !* »

ébloui ***

- › Lui était ébloui, et elle se moquait de lui, de son éblouissement, elle voyait bien qu'il tombait amoureux d'elle et ne faisait rien pour l'en empêcher (une femme sent ces choses-là, c'est de l'ordre de l'instinct). Cela la flattait même, mais comment faire, comment lui ôter ce sentiment qui n'était pas réciproque, elle ne l'aimerait jamais comme lui l'aimera (désirait l'aimer) et qu'est-ce que voulait dire cet amour, ce sentiment ? Elle en savait bien trop, et lui, si peu... en cela aucun argument ne pouvait résoudre ce problème entre eux deux.
- › Elle voyait bien que se posait un dilemme qui le chagrinait et qu'il faudra résoudre un jour d'une manière peut-être abrupte et que cela lui déplairait probablement, elle ne sait pas comment il réagirait ; elle se trouve elle-même si différente de lui, en plus de ne pas être de son sexe. Elle venait de contrées dont il n'imaginait même pas l'existence, qu'elle ne lui révélera pas, jamais, parce qu'il était humain et qu'elle était d'une autre vie, d'une autre engeance que cette inventrice de lui. Certes elle parlait son langage, elle comprenait tout de lui.
- › C'était un idéaliste et elle serait plutôt pragmatique, ordonnée et fantaisiste même par moments ; sa féminité était réelle, toutefois, un peu coquette, parfois, cela la flattait évidemment de plaire ainsi à celui-là qui vivra un temps auprès d'elle. Que devait-elle faire de cette engeance-là, se disait-elle, le séduire ? C'était déjà fait ! Alors, le convaincre que rien ne sera possible entre eux au sujet du moindre sentiment (du moindre attouchement charnel), qu'il devait s'y contraindre, l'accepter ! Elle se méfiait de sa réaction, elle en avait déjà éprouvé avec d'autres, des déconvenues qui ne lui convenaient guère, parce que le monde était en guerre, elle devait agir prudemment, faire en sorte que lui agisse de la meilleure façon pos-

sible dans l'assentiment de sa propre résolution.

- › Le monde n'était pas évident, sous des dehors malsains, il y régnait une suspicion à la solde d'individus, humains, terroristes, qu'elle se devait de faire taire parce qu'ils terrorisaient justement, les populations, pas seulement celles des hominidés, celles des forêts, celles des plaines, celles des mers et des aires. Certains diront que c'était une guerrière en quelque sorte, mais elle ne tirait pas de flèches, et elle n'avait pas un sein coupé pour faciliter cet usage, non ! Elle œuvrait dans une discipline inconnue, le pauvre scribe de ces lignes n'en discerne guère encore les contours...
- › Il ne pourra s'empêcher de l'admirer, de s'extasier, de la regarder, penaud, et heureux qu'une telle femme puisse exister devant ses yeux. Elle ne se doutait pas qu'il était déjà résolu à cet amour platonique et qu'il ne désirait désormais, ne serait-ce qu'un instant, par moments, auprès d'elle la regarder faire, l'entendre, lui sourire et peut-être oser par moments, un geste, une caresse, une tape sur l'épaule, un déplacement d'un cheveu ou un froissement d'habits inappropriés qu'il aurait constatés sur son corps. Il n'osa guère plus de cette intimité, qui fait que des êtres deviennent des amants, il n'oserait pas, elle le lui avait interdit, que cela l'aurait castré quelque part, il l'était déjà malgré lui, il n'aurait de toute façon pu aimer quiconque à la manière commune des hommes et enfanter comme tout mâle bien constitué l'aurait fait ; d'engendrer une progéniture avec une maternité à la clef, elle n'était pas faite pour cela, nullement ! Elle ne le désirait aucunement, nous sommes si nombreux, n'y ajoutez pas encore un malheureux à ce monde qui se délite peu à peu.
- › Elle voulait bien qu'il soit de son voyage, puisque lui-même était dans le sien, aussi, à se déplacer, se mouvoir, explorer par-devant, pouvoir raconter une histoire et conjuguer la sienne avec elle. Nous disions qu'il avait compris que cet instant serait très bref, quelques jours, quelques mois probablement, même pas une année ; elle ne lui avait pas dit ouvertement, par peur de le froisser, qu'un jour, ils devraient se séparer ; lui s'en doutait bien, mais il n'osait réclamer ; seulement, d'avoir vécu ces instants auprès d'elle lui suffisait comme un contentement d'avoir vécu auprès d'un être exceptionnel à ses

yeux amoureux.

- › Alors qu'elle-même s'estimait faite d'une mixture tout à fait quelconque, tout à fait sommaire, en dehors de sa beauté évidente, et de son aptitude exceptionnelle à ce mimétisme auprès des foules, on ne pouvait la différencier des autres, elle adoptait instinctivement une dissimulation évidente dans un camouflage la rendant indétectable pour le moindre œil suspicieux, ou une machinerie qui ausculterait des déplacements litigieux, suspects. Elle apparaissait comme une passante quelconque traversant une allée ou une place, une rue, allant dans un commerce faire quelques achats, ou se déplaçant vers une administration pour remplir quelques détails d'un document qu'elle devait remettre ou remplir pour un usage quelconque, une demande qu'on lui aurait faite.
- › Quoi qu'on fasse, même si on l'arrêta parfois pour un contrôle au faciès, elle ne pouvait cacher sa réelle beauté malgré ses habits quelconques, et la seule chose embêtante, parfois, pouvant amener une faiblesse de sa part, c'est qu'elle séduise un de ceux qui la contrôlèrent puis qu'on tente d'abuser d'elle. Comme pour toute femme dans ce monde, elle devait se prémunir de ces égarements des mâles en quête d'une aventure, ou ne sachant se retenir dans ce besoin de testostérone à accomplir, une érection incongrue, inappropriée, à cause de ce qu'elle était. Fallait-il donc qu'elle s'enlaidisse parfois, quand la chose s'avérait délicate ? Il lui arriva en effet d'apparaître comme une vieille femme cahotante, munie d'un bâton pour se mouvoir, faisant semblant et qu'au lieu de la contrôler, on l'aide à traverser un passage, c'était une astuce qu'elle ne pouvait trop répéter, cela apparaîtrait suspect ! Même à travers ses rides, son faciès et son habillement ne pouvaient masquer totalement oui son allure, sa grâce et ses traits qu'il fallait grimer savamment pour qu'ils n'apparaissent pas suspects pour celui qui la contrôlerait un peu trop assidûment. Non, toutes ces situations elle savait bien les gérer, elle en était habituée, elle ne demeurait pas si vieille, dans la fleur de l'âge, comme l'on dit ; et loin d'être fanée, puisqu'elle rendait amoureux le moindre badaud si elle se laissait aller à une grâce, à une danse, à un rythme, un déplacement gracile, un égaïement de sa part ou qu'elle chante comme une sirène. Elle séduirait quiconque s'appro-

cherait d'elle, et lui, dans son malheur ou son bonheur, c'est selon ! Il s'y trouva bien pris au piège, dans son charme qu'elle ne pouvait indéfiniment masquer ni restreindre, puisque c'était naturel en elle. Si naturel, en effet, qu'on se demande comment la nature pouvait engendrer de tels êtres à paraître aussi parfaite ! Oh, elle possédait bien quelques faiblesses, mais celles-ci n'apparaissaient guère pour saboter sa beauté ni sa grâce ; nous disions donc, elle avait une intelligence un peu au-dessus de la norme, elle était loin de là une idiote, c'était plutôt lui qui apparaissait parfois niais, et quelque peu bête, auprès d'elle, cela dit sans méchanceté toutefois.

conclusion

- › Voilà ce que nous pouvons en dire, de ce que nous savons, et de ce qu'il me raconta d'elle ; car moi qui vous amène ceci, je n'ai point connu ce personnage, je me base que sur ce qu'il m'a raconté et des témoignages à droite à gauche que j'eus d'une autre personne l'ayant approché. Son témoignage était accablant sur les qualités de cette femme, il ne pouvait mentir et il s'en trouva heureux, nous le disions auparavant, d'avoir, serait-ce quelques instants, rencontré un tel personnage pour s'en émerveiller. Il répétait, à faire languir « après cela, on pourrait mourir et l'on serait satisfait », tant son contentement lui suffisait, d'avoir pu côtoyer un pareil être. Il n'en revenait toujours pas, qu'elle puisse exister. À aucun moment, il ne désira la dominer d'une quelconque manière, bien qu'il s'imaginât un jour pouvoir incarner un dictateur (qu'il eût essayé, on le savait bien, cela ne dura point, il n'était pas fait pour cela, mais têtue qu'il était, il voulut voir comment ça fait, d'être un sale type, répétons-le...).
- › Alors, après avoir eu la possibilité de vivre auprès d'un être de cette qualité, s'il disait pouvoir mourir tout de suite, et d'en être satisfait, c'était comme de voir un paysage magnifique, une aube extraordinaire, devant ses yeux, se produire dans un rayonnement inimaginable, un rayonnement qui l'éblouissait, qu'il soit ébloui, c'est cela ! Eh, c'est de la sorte qu'elle l'imprégnait d'une extase, qu'elle devait mesurer ou contrôler pour qu'il n'en devienne pas trop hébété... pour qu'il ne se laisse pas aller à de quelconques débordements...

Nous n'avons plus rien à dire là-dessus, passons à autre chose.

(entre deux sommeils)

- › C'est pas mal tout ça ! Ambigu à souhait, sacré rêve !
- › Et je m'endors...

Puis tout s'embrouille, encore...
le vaste songe perdure alors...

141. *aveux !*

(redites niaisés)

« Elle était venue d'un songe elle aussi et ils se sont rencontrés sur les branlants d'une folle vie, chose inespérée ; n'y croyant guère plus au début, une compagne auprès de lui, et pour elle un compagnon, jusqu'au bout de leurs envies pour les apaiser enfin, rendre cette sollicitude moins envahissante, ils se sont trouvés enfin. Elle venait d'un songe comme lui aussi, et dans ce songe, ils ont aimé plus que tout la vie, pour les emporter par les devants d'une folle nuit, pendant des heures insoupçonnées, que seul dans les songes on rêve à minuit. »

- › Cette histoire, un rêve de hasard, l'avait raconté à qui passait par là dans une forêt endeuillée...

(parole en marchant)

*d'elle, à lui ****

- › Ici, ce sont mes territoires secrets, je n'en parlerai pas, ne te berce d'aucune illusion ! Même si j'ai l'apparence d'une femme, je n'aime ni n'aimerais ni ne saurai être aimée à la manière que tu souhaiterais ; mon propos n'est pas de te blesser, mais ne t'abuse pas pour un quelconque avenir avec moi, il ne se peut pas, il demeure impossible ! Peut-être un jour tu comprendras, tu l'accepteras ; nous nous croisons que fortuitement, parce que c'est ainsi, la vie l'a voulu... Mais ne t'égare pas, notre sort ne nous fait parcourir qu'un bout de chemin ensemble. Toi ! Poursuis ta route. Et moi ? Je suivrais la mienne... Ne t'illusionne pas, c'est inutile...

Elle hésite un instant, estimant n'avoir pas tout dit, elle ajoute :

- › Oh et puis zut ! Je vais te le dire franchement, tu es obnubilé par le racontement de toi ; des autres, tu n'y arrives pas à en percevoir le moindre attrait ; de la tendresse tu n'en as pas à donner vraiment et jamais, je le crois bien, tu n'en auras... ce n'est pas ta faute, tu le sais déjà, on ne t'a pas appris cela, et même si je t'en donnais de la tendresse, tu n'y arriverais pas, ton cœur ne sait pas, ne sait plus ; c'est comme s'il n'en avait rien su au moment de ta naissance, tu n'es pas doué dans ce sens et ton sort je le vois bien, sera de toujours n'aimer vraiment personne ; le scribe de ton racontement l'a bien écrit au début du récit de toi, c'est navrant, mais c'est comme ça, tu n'es pas fait pour ça. La vie ne cesse de s'ingénier à nous former dans des rôles que nous ne désirons pas vraiment, mais avons-nous véritablement le choix ? Certains seront toujours des salsops ou des affamés, ou esclaves, riches ou minables, toi, tu n'es probablement rien de tout ça, même pas un saint ni un prophète d'ailleurs (y croirais-tu ?) ; ni héroïque aussi, tu refuses tout, et je sais où tu vas, sans être voyante, je t'ai comprise assez vite. Tu ne recherches pas une idylle, mais un idéal qui n'existe pas, car trop imprégné dans ta tête, tu as peur d'un amour imprévu. Tu n'en souffres même pas, je le vois bien, tu ne cherches qu'une chose, « voir comment ça fait d'être amoureux, ou de tout autre chose », et puis de partir après cette expérience-là, pour la noter dans le petit carnet de ta mémoire, que ton scribe rédigera plus tard après lui avoir déversé tous tes souvenirs. Comme un collectionneur, tu veux faire l'expérience de moi, de mon cul ! Et moi je te dis non, tu perds ton temps d'abord parce que je n'éprouve aucun sentiment envers toi, mais surtout, c'est que tu n'es vraiment pas doué pour côtoyer quiconque ; encore moins une femme. Je suis désolée de te le dire comme ça, mais ton rôle, ton sort, ton formatage, pour tout ça la vie ne t'a pas particulièrement gâtée ; elle invente souvent, se trompe beaucoup, et produit parfois inutilement certains êtres... En fait, je crois deviner où tu vas, vers quel avenir tu te destines, et je ne t'envie pas. Qu'as-tu à nous raconter de si intéressant ? Oui, ta vie ne m'intéresse pas, tu n'es pas suffisant, tu n'es qu'un songe déplaissant, un être imaginaire, un passant que j'ai croisé il y a peu,

que je connais trop pour vouloir l'arrêter... Adieux !

Il prit cela en plein dans la figure, cet aveu avait le mérite de la franchise et éclaircissait radicalement sa situation, pendant un instant, il eut envie de s'enfuir dans un calvaire quelconque pour s'y perdre, son habitude des déconvenues l'en chassa pourtant ; il s'exclama d'un rire jaune et s'en retourna à ses occupations régulières, vexé de ne pas se sentir à la hauteur de cette femme qui l'impressionnait véritablement.

(entre deux sommeils)

C'était une femme exceptionnelle, son songe ne dira rien d'autre d'elle, pour lui c'en était fini, des rêveries d'elle, il avait compris...

142. *choses féminines*

cette phrase...

› Ah ! Il aimait bien cette phrase unique des femmes, pensa-t-il tout bas :

« Je te connais comme si je t'avais mis au monde ! »

› Ah ! c'est sûr, aucun mâle ne peut se permettre une telle affirmation, aucun n'a sorti de son ventre un petit être, nous avons tous émergé de celui d'une mère, en cela c'est une supériorité que beaucoup d'hommes condamnent, ils se vengent en les réduisant à des êtres secondaires, ces femmes qui enfantent l'humanité depuis la nuit des temps ; en y regardant de plus près, la vie avec ses progénitures se permet en certaines occasions cette fantaisie de supprimer le mâle quand il ne sert plus à rien... parfois, je me demande si ce ne serait pas une bonne idée (pour les mâles humains), à voir dans quel état il nous laisse la planète, avec leurs conflits perpétuels...

« Je te connais comme si je t'avais mis au monde »

› et aussi ces variantes,

« elle le cajolait comme si c'était son enfant ! »,

« elle lui caressait la joue comme si c'était son petit, depuis toujours... » ;

› dans la tendresse maternelle, on y trouve une chose immuable ex-

primée le plus naturellement du monde, un des plus vieux instincts de l'animal, ce que nous sommes quoiqu'en disent les orgueilleux ; un élément de survie pas banal (il régule votre affect, calme vos peurs), en douteriez-vous ?



« ce dessin le calme, ce visage l'apaise... »
il le gardait toujours auprès de lui.

variation du songe...

Elle lui caressera la joue, bien qu'elle fût plus jeune que lui ; il lui semblait que c'était comme son enfant... elle qui pouvait donner la vie, lui ne s'en tenait qu'à une fécondation banale et sans attrait ; ils avaient déjà dépassé toutes ces sortes de travers d'une sexualité débordante...

Elle lui caresse la joue, bien qu'elle demeure plus jeune que lui, il reste pour elle inlassablement comme son enfant... un air d'une charmante mélodie raisonnait autour d'eux comme pour leur entendement, ils inauguraient un périlleux concept dans la vie, celui d'une écoute sans ménagement ; au-delà de cette idée du couple qui pour beaucoup n'apporte que des mécontentements, eux inventèrent un audacieux argument, une nouvelle ère, par-dessus de leur propre assouvissement...

Auparavant, elle lui avait caressé la joue, bien qu'elle demeurât plus jeune que lui, il resta pour elle indéfiniment comme son enfant... un

petit air de complaisance que ne jalouèrent aucunement les mouches et les abeilles autour de leur campement.

Lui, grand nigaud de passage, édifia un poème de son contentement, un snobisme citadin dans un monde sauvage. Il lui lut, laissa passer le temps... Mais ce qu'elle ne lui dit pas, c'est qu'il lui a déplu, « son idéal ne vaut rien », songe-t-elle, l'air de rien, seulement un sourire de complaisance, pour ne pas le frustrer...

snobisme citadin

(autre niaiserie de lui)

« La vie sauvage ! Cela exprime quelque chose d'érotique et de primitif. La vie sauvage ! Ce sont les choses de l'instinct, ce qui est le plus vivace en nous, prenant naissance dans les couches douillettes de peaux de bêtes, de nos ancêtres, l'amour en nous ! J'ai rêvé, l'autre nuit, de ces âges, comment l'on pouvait être en ces temps-là, vêtus de peaux de bêtes, et l'esprit encore bête ; le sommes-nous encore, bêtes ? J'ai rêvé, savez-vous d'une autre vie, dans l'été des jours sans pluie. La vie sauvage ! Loin de tout, loin de nous loin de la ville en somme, trouvant tout atroce, la lumière du feu la nuit avec la peur de l'inconnu, comme ça, étendus, à demi nu sur un sol de sable et de roche dure avec des insectes sur la peau, moustiques de minuit, trouvant d'une chérie cette vie faite de chasse sinon d'agonie, avec la faim journalière et la maladie des saisons inhospitalières. Et puis ! Et puis, seul avec une amitié particulière pour une femme de hasard, la compagne familière ; alors, deux sur un coin de terre portant sans gêne, le pagne et les seins à l'air ; la vie menée avec hargne loin de toutes frontières sinon celle d'une mer loin des frontières imaginaires nées d'un esprit d'homme... Enfin le calme ! Sinon le coyote hurlant au soir, sans te voir tu serais contre moi, dans ta peur agrippée à mon corps, très fortement j'aurais l'œil alerte prêt à mordre dans un noir inquiétant... J'imagine l'histoire qu'aurait apportée un vent de guerre, brisant tout en somme laissant à nos deux vies une chance encore sur un sol au décor délabré une nature mal fichue comme seul trésor, seule nourriture, sans voiture sans boîte à image, tu vois ! ? Ni radio ondes, plus de bombes, plus de honte un paradis dans

l'enfer où tout est à refaire quelle misère ! Mais mon amour sera dans cette vie sauvage, loin de toutes barrières et de mauvais présages il aura ton beau visage, perlé d'eau auprès d'une rivière sage survivante d'une colère imbécile, celle des hommes, futiles ! Et accrochée à ton cil, la sueur d'une eau docile. Alors, je rêve, c'est bien pour apprendre cette vie, sans attendre qu'il soit trop tard... Que les années me laissent les instants, de vivre, ne serait-ce qu'un temps, dix jours, à nous deux, cette vie, loin de nous, loin de tout, en amoureux ! »

Puis tout s'embrouille, lasse...
le monde s'endort...

143. *réminiscences oniriques d'un affect démun*

- › Holà ! Ne cesse de t'emballer...
- › Quelle est cette outrecuidance qui m'a ôté toute souvenance de mon engendrement ?

touche à tout

- « On le considérait un peu trop comme ce touche-à-tout qui se disperse si souvent ; alors, faudrait-il qu'il ne palpe, au-devant de soi, qu'une seule chose à la fois ? »
- › Jugé avec hâte, comme on juge un esclave, le verdict sur son enveloppe charnelle était tombé comme une sentence incontournable. On s'étonnait de son apparence et qu'elle n'eût pu servir autant que son entourage le voulait. Le contact s'avérait invraisemblable, il n'avait décidément pas la manière commune des usages ni le plissement où le frottement des corps s'obère jusqu'à l'épuisement.
- › « On avait du mal à le considérer comme un des nôtres », affirmait-on autour de lui.
- › Il ne possédait pas cette réminiscence facile de l'enfance où suintent ces moments de tendresse dans les bras d'une mère ; comment dire... c'était comme une absence de cette sensation, la souvenance d'avoir été touché par elle ; les caresses maternelles et puis tout le reste ? Une inexistence dans sa mémoire. Il vivait cela non comme

un handicap, mais comme une ignorance... Eh, comment peut-on regretter ce que l'on ne perçoit pas, subir cela comme un manque ? On ne déplore que ce que l'on perd et il n'a rien perdu. Au fond de sa raison, « la tendresse » reste sans substance, n'y suscite aucun désir, à tel point que même si ce mot n'existait pas dans la langue, il n'aurait eu aucun besoin de l'inventer pour la décrire, puisque au creux de lui nulle tendresse n'a jamais sévi.

de la mère

- › Enfin, il arriva à cette évidence honnête, de mère, il n'en a jamais eu, une absence, une inconnue, ou plutôt, s'il en eut une, celle-ci ne lui a rien transmis de la part féminine comme on les attendrait d'habitude, l'absence serait de cet ordre, probablement (la mère aurait été défaillante elle aussi ?)...
- › Non, ce n'est pas un effet de style, il avait pourtant prévenu, « un enfant irréaliste, né de la conception de son maître, improbable et sans émotion » ; mais qui est le maître en la matière, si ce n'est le vivant lui-même, dans sa part entière et pleine de défauts ; alors, pourquoi donc cet entêtement à tant rechercher, expérimenter et varier, tout le temps ?

*juste s'épancher ***

- › Sans haine et sans méprise, ce jeu lui était interdit par on ne sait quel dépit, il avait appris cela de la vie. Quelle manière d'exister lui avait-on enseignée ?
- › C'est vrai que demeurer le fruit d'un imaginaire ne suffit pas à l'affaire, surtout quand il s'évade d'un rêve mal barré et que la leçon donnée par la vie des songes n'a pas réussi à le réveiller. (Il est toujours endormi ; alors, n'allez pas le désommeiller, pas tout de suite ; attendez un peu...)
- › Juste s'épancher, il vous l'avait demandé et vous n'aviez pas compris sa sollicitude ; mais qu'aviez-vous saisi, dans sa prise d'un risque, celui de vous voir le fuir, vous n'y avez discerné qu'un vice alors qu'il imitait cet enfant désireux des bras d'une mère pour comprendre comment cela faisait au-dedans ?

pas fini... **

On a dit de lui qu'il n'était pas fini, le mot flirtait avec l'imparfait ; mais qu'avait-il dit, qu'avait-il fait pour qu'on lui fasse cette remarque ? Il ne se souvient pas de ce pour quoi l'on ajouta ce tracas à son esprit tourmenté ? De plus, il l'a été, augmenté, de ce qu'il fit effaça ce pour quoi il l'oublia malgré lui ; alors comment peut-on achever un être imaginaire ou conclure sur ce qui n'a pas commencé ? Ce n'est pas parce que vous le voyez de chair et d'os s'animer à travers les pages de ce livre, ou transparaitre insidieusement dans les récits de son initiateur, que l'on doive déjà juger cette histoire ; elle n'est pas tout à fait terminée, ne soyez pas si pressés, attendez, patientez !

Qu'on y ajoute au moins le mot « fin » à cette aventure. Laissez-la se dérouler jusqu'à son dénouement ultime, vous verrez bien, enfin, ce qu'il adviendra de lui. Non, affirmons brièvement qu'il n'était pas encore entré dans la communauté banale des hommes, il rêvait trop à des éveils, embrumé par les écueils, d'où il ne pouvait voir ce sur quoi vous vous épanchiez les jours d'un deuil. Il conservait la plus malade des aventures dans son trajet où tout devient possible ; à un moment, toujours il y eut ce rêve indicible, au bout d'un accueil, à moins que ce ne soit cette imagination indiscutable qui le mène vers des emportements d'où l'on ne peut fuir. C'était à s'y méprendre, il ne possédait pas cette joie facile, que l'on donne à un petit garçon, quand dans une valise, l'on sort ce jouet indéniable, fruit des contentements, fruit d'une belle abnégation, ce qui le tente ; ce sont des fabrications qu'il ajoute à son voyage, le trajet alors n'est donc point fini, il s'agit d'avancer, oui c'est cela, progresser ! Qu'un cœur indélicat s'éprenne de lui et vous le verrait extraire de lui bien plus qu'une âme endolorie, ce fantasme facétieux et désireux qu'on ne puisse devenir heureux, son désastre inopportun, quand on y pense. À ce propos, il vous dirait :

« Le mot n'était pas approprié quand vous disiez que je ne fus point terminé, à cet instant-là je ne faisais que commencer ; ainsi voilà, mon achèvement s'accomplira à mon enterrement ; et puis, quelles allures devrais-je offrir, à cet abandon si supérieur que vous m'aviez quémandé ? Que pouvait-il délivrer avec suffisamment d'envergure, mon petit personnage demeuré sans importance, il n'accomplit que

ce qu'il put, au-devant des obstacles que lui donna la vie, là où l'on ne refait pas deux fois la même scène, à jouer dans un rôle unique pour ne plus y revenir ; et puisque je reste trop pudique... »

(parole un soir)

D'ailleurs s'acharnent sur lui les devants d'une scène très érotique qu'il a reniée de toute façon, ce ne sont plus ses allures qui le mènent dorénavant, lui, ce grand garçon, aux manières très austères s'illusionne sans raison, aucune fièvre ne lui demande pardon. Vous auriez tort de le pousser à bout, bien qu'il ne s'en offusquerait guère, vous auriez tort de toute manière ; sa vie, il la récupère, pour la donner aux chiens, à la meute, le jour de son trépas, quand il en aura fini, avec elle et aussi de vous, par la même occasion.

Qu'a-t-il donc apporté à cette mémoire, dès qu'il s'endort, dès qu'il rumine sur ces humaines vies, tant observées, d'où, peu importe comment, elles forment de vastes troupes tombées au champ, des malheureux tous par terre, pour être ensevelies dans les tombes et devenir ces êtres incomplets à cause de fracassements trop nombreux ; vrai, lui n'en était resté qu'à un innocent portrait.

Que l'on vous parle d'une petite sensiblerie, que déjà vous y voyez une psychose débridée et absorbante, provoquant des zèles psychanalytiquement déchaînés. Cela n'est pourtant qu'un modeste épanchement, tout penaud, et ahuri du bruit suscité. N'ajoutez pas un drame, une alarme, une alerte, à ce temps trop défait, il existe bien d'autres méfaits donnés à notre âme, plus orduriers que cet abandon sans prétention.

On lui dit donc que certains trouvaient qu'il lui manquait quelques cases, c'est ce qu'on racontait pour quelqu'un qui n'était pas tout à fait fini ou mal conçu, plutôt (comparer avec l'idéal de la perfection où dans notre entendement, un être parfait s'avère dans ce cas terminé, il n'a plus qu'à mourir !).

*ne pas être à sa place ****

- › Oui ! Il ressentait ce sentiment vague de ne pas s'estimer à sa place et se trouvait là par inadvertance ; que cette femme accoucha de lui... cela débute mal, néanmoins refaisons la phrase ; que celui qui d'un songe l'inventa, pour qu'il naisse d'une quelconque mère ima-

ginaire... comment voulez-vous que les enfants apparaissent en dehors de leur génitrice ; ça ne se peut pas ?

- › Pour revenir à ce que nous disions, il lui semblait toujours rester indécis ?
- › Ah ! S'avéra-t-il irrésolu ?
- › Non ! Oubliez cela !... Il y pense depuis, et peu à peu l'inonde, que son esprit s'est introduit dans un être en cours de naissance ; qu'il se trouva là emprisonné par mégarde (une loterie des hasards de la vie) dans le cerveau (et la carcasse) de cet être qui se révèle dorénavant, c'est-à-dire « lui » ; il ne sut en sortir parce qu'il s'y estima peut-être bien au chaud, confortable... il n'a plus la souvenance de l'émotion qu'il éprouva à ce moment ; mais dans toute son évolution, affirmons-le bien net, il s'y voyait toujours un peu en décalage, ailleurs ! Et l'expression « *ne pas être à sa place* » convenait tout à fait à ce qu'il ressentait. D'ailleurs à maintes reprises, il entendait ces réflexions qu'on lui ressassât « qu'il n'était pas fini ! », ou plutôt mal conçu, ou « fini » d'une façon inappropriée, d'une manière erronée ; mais cela ne vaut-il pas pour toutes les formes de vie qu'elles ne soient pas terminées, qu'il demeure quelques défauts en tout être, qui peut se prétendre parfait ? Le processus du vivant ne se situerait-il pas justement dans cette recherche d'un idéal perfectionniste sans jamais pouvoir l'atteindre vraiment, et même si celui-ci advenait, n'accoucherait-il pas aussitôt d'une « mort parfaite », une destruction obligée, parce que trop achevée, pour l'éteindre et le recommencer tout de suite après, un peu comme la réalisation d'un mandala ?
- › Et puis, que dire d'un être sans défaut où la création n'estimerait plus rien à y ajouter ? Non ! Pour lui, il avait cette sensation « qu'il n'était vraiment pas là où il aurait dû être » ; qu'il s'est égaré dans ce monde, alors par curiosité, il explore cet univers nouveau pour lui ; de là, il invente divers personnages (à travers des expériences à toujours vouloir ressentir et éprouver sans cesse), diverses formes d'engrenages qu'il cogite puis met en branle pour voir ce que le mécanisme va donner ; puis s'ajouta aussi cette quête de ce peuple inconnu, qu'il cherche continuellement et l'intrigue ; où il le sent,

ils lui apporteront certainement quelques réponses à toutes ses interrogations ; plus il avançait, plus il s'en rapprochait, croyait-il, semblait-il, plus il avait la sensation d'un voyage qui allait lui ouvrir de nouvelles portes, peut-être quelques éveils, peut-être quelques enchantements, voire à le faire passer d'un monde à l'autre ; il ne savait s'il vivait au-delà d'un songe, puisqu'il en ressortait né, ou s'il demeurait toujours dans ce songe, ou s'il en est parti, il l'ignorait...

- › Mais ses expérimentations allaient le mener vers des ailleurs qui lui convenaient pour l'instant, appréhender ainsi ; alors dès ce moment-là, à l'époque où nous parlons, il en était arrivé à ces conclusions-là...

(paroles en marchant)

*de ne pas être complet ***

(propos doctes !)

« Sur le fait qu'un humain ne se montrerait pas au complet, s'il ne pouvait exprimer quelques sensualités, une sexualité ou une autre, des attouchements, des caresses, des sensibilités de cet ordre, émotives, qu'il serait atrophié s'il ne pouvait éprouver cela (soit à les ignorer, car n'ayant jamais appris, soit à en être empêché pour une quelconque raison obscure ou non), ne pas culpabiliser inutilement ! Mais cela, comment devient-il un manque s'il ne l'a jamais essayé, on ne peut se sentir en manque que d'une chose déjà ressentie auparavant avec satisfaction ; qui souffre d'une ignorance ? Admettons cette nécessité à accomplir ce genre d'émotion, de perception, pour le bien de l'individu, pour son équilibre moral, d'estimer cela comme une condition de l'être, qu'il fonctionne ainsi ; alors c'est ne pas saisir que le vivant se développe dans une perpétuelle adaptation à chaque contexte... Cette aptitude si elle est correctement assimilée lui permet de s'adapter aux situations, et cette sensualité-là, si elle n'apparaît pas utile dans l'existence de tous les jours, elle n'en demeure pas nécessaire pour sa santé psychique, s'il n'en réclame pas le besoin, par inexpérience de l'avoir un jour expérimenté ; si nous prenons cet exemple, de cela, nous-mêmes l'avons testé et nous voyons bien, la vie s'en accommode et crée des

mécanismes compensatoires, si bien compris, cela ne s'élabore dans aucune souffrance (si l'on en reste conscient) ; qu'un psy, quelque chose comme ça, lui dise "que tu dois percevoir des sensations pareillement, sinon tu souffriras !", ici d'accord, il croira qu'il devra résoudre ce problème et en pâtira, embrigadé dans une croyance ; enlevez cette croyance et éduquez votre personne à l'adaptation qui vous semble le mieux pour votre quotidien, si vous ne m'en ressentez pas le besoin de cette expression-là, ignorez-la donc, elle ne vous apporte rien dans votre cas à vous ! Pour d'autres, ce sera différemment, c'est tout ! »

(entre deux sommeils – 26 déc. 2017 à 04h18)

« Que constate l'observateur assidu ? "La plastique de la vie pour se maintenir implique une adaptation en permanence ; un manque n'est ressenti que s'il se manifeste à travers une perte. Si une sensation n'a jamais eu besoin de s'exprimer pour une raison ou une autre, une homéostasie naturelle s'établit pour entretenir un équilibre de l'affect et du reste, pour préserver la subsistance de l'individu. Cette régulation reste génétique. Si un être souffre de ce manque, c'est qu'il ne peut être comblé. L'incapacité à réguler son affect relève d'une pathologie plus ou moins altérée, en rapport avec son entourage. Un criminel, un tyran, engendrera des dégâts à la mesure de la grandeur de son ego perturbé et déficient ; il ne pourra pas forcément se réparer lui-même, ou être guéri ; le vivant devra, à un moment ou un autre, l'éliminer, comme un cancer ; vous savez, ces cellules vivantes qui refusent de mourir, c'est comique !" »

- › Et de ces sensualités-là il n'en discernait plus la nécessité, puisqu'il se préparait à changer de corps ; ou plutôt... euh... son esprit, son être, son âme, de tout ce que vous voudrez, allait-elle quitter cette carcasse, qui le constitue et pfft ! Ce n'est qu'elle qui éprouve le désir d'une libido, euh... sans elle, cette nécessité s'évapore...

de la mère et du père

« De la mère, nous avons déjà dit, mais du père ? Ah ! Du père, il n'y a rien à en dire, mais ne le comprenez pas d'une façon mauvaise ; nous dirons plutôt : du père, il n'y a aucun mot à y

mettre. Tout l'affect qu'on pourrait en comprendre ne s'exprime pas par les mots, il n'y a pas de mots ! Ce pourrait être une longue description de son vieillissement, de ce qu'il fut, mais cela, ces autobiographies funestes n'ont pas leur place ici. Non ! Les seules traces que l'on garderait sont des souvenirs, ils nous sont communs à tous, c'est de l'ordre du privé, comme pour la mère. Mais, sur la mère, il y a quelques formes d'écriture qu'il est nécessaire d'aborder, pour le racontement des personnages et de ce qu'on peut exprimer d'une mère générique, commune à tous, nous avons tous eu une mère, présente ou absente, comme le père ; mais il est plus loin, le père, souvent... Et dans le récit, ce père-là ne s'exprime pas, au contraire de la mère. Ce qui s'exprime dans tout le récit, c'est d'un mâle dont il s'agit, qui se confronte à la vie et à une féminité au-delà de lui, et à la découverte de l'altérité dans la féminité de l'autre... »

(parole en marchant)

peurs enfantines

- › Eh ! Puisque l'on se souvient des peurs enfantines, l'on voudrait bien les voir vous transfigurer l'esprit, le corps, le cœur et puis tout le reste ; nous ne sommes qu'un amas de chairs animées par on ne sait quoi et le temps vous fait une remontrance, il vous somme de ressasser tout ça encore une fois ou des millions de fois voire infiniment de fois, faite en une œuvre de tout ça !
- › Maintenant ! Tout de suite, sans attendre !
- › C'est facile !
- › Mais non justement, la mémoire n'est pas si docile, le temps vous fait de ces remontrances, comme une exubérance offerte dans d'éternels recommencements, jamais pareille et toujours en sommeil, ils vous guettent, vous êtes preneur ?
- › Oui ! Alors, signez là, le pacte est scellé !
- › Quoi, vous n'êtes pas si preneur que ça ? Vous osez émettre des doutes, vous oseriez vous-même quelques reproches !
- › Mais à qui ? Le temps n'est plus pareil et voilà que tu divagues... tu

dis « vague ! » et voilà la mère (perds les eaux, une expulsion ? ou d'une mer primitive, une simple eau), l'eau, les embruns, tu dis « vague » et cela reste flou !

- › Ton idée, elle vient d'où ? (Tu mélanges un peu tout) Ne crie pas misère, le monde ne s'est pas réalisé par un simple amour ! Ce mot ne représente qu'une vague idée d'une communion d'idées de corps et d'âme, mais où elle est ton âme, tu n'en as pas ?
- › On l'a inventée pour toi, pour ta tranquillité, le petit gène régulateur de ta perception d'un inconnu qui restera toujours inconnu, sinon ce serait trop facile de tout comprendre, de tout percevoir, plus aucun mystère dans l'univers !
- › Mais il n'y en a pas, puisque tu es fabriqué de ces mêmes briques (des particules de lui, cet univers te compose, tu as son âge, tu es remplie de son mystère à lui), de tous les fondements de toi, comme des autres et de tout le reste. Celui qui saurait serait Dieu !
- › Mais qui sait ?
- › Ta petite mémoire qui se remémore quelques instants forts, que vécut ces quelques choses au fond de ta personne, rien de toi pourtant, ne subsista de ces instants passés (peut-être quelques marques), seule une information dans la mémoire qui te forme et te maintient encore en vie. Cette information s'en va et ton corps s'effondre tout de suite. Cette mémoire-là te maintient en vie et tu ne sais pourquoi ; pourquoi donc ? Hein ? Le sais-tu ce qui t'anime ? Juste une souvenance te le dit « souviens-toi ! » justement, le souvenir, cette remontrance du temps, il ne t'engueule pas, tu n'as pas compris ce mot au début, il te remontre un instant du passé ; il te le remet en scène et à ta manière, tu vas le refourguer (ce moment) aux premiers venus, des gens de la rue ou sur des papiers, des toiles, des pellicules, de l'acétate, des champs magnétiques, des états atomiques ; n'importe quoi, du moment que c'est une trace ajoutée à d'autres traces, imbriquées et même reliées. Tout ne fait qu'explorer tous les champs de ta vision du moment, tu ne peux faire autrement, il faut te taire maintenant !

(Après avoir vu une œuvre sans auteur)

sentiments

Il fut dit précédemment qu'il ignorait tout de la tendresse, et des sentiments qui allaient avec, comme inexpérimenté de cette chose, il n'en ayant pas un besoin impératif puisqu'il n'en connaissait pas l'essence même ; c'est de dire qu'il fût surpris dès qu'il dût se confronter, les premières fois, à cet élan du cœur ou des sentiments, quand il put les exprimer une fois, un jour ; ce jour, auprès d'une, qui éprouva pour lui une quelconque amitié, un peu plus sévère que la simple rencontre et les bavardages autour d'un verre. Il y trouva une entente, un plaisir réciproque, une fraternité certaine était née ; mais comme cela existe depuis bien longtemps entrent hommes et femmes, cette amitié devint vite sensuelle, voire charnelle ; alors que lui s'égarait dans des troupeaux de pensées, où il voguait, comme un navigateur fier, ou désarçonné parfois, ne sachant où aller, vers cette tendresse qui lui était offerte ?

Qu'aurait-il à dire, qu'avait-il à prononcer, sinon se laisser porter comme c'est l'usage ; mais hélas, il faisait tout à l'envers, et son expérience ici, s'avéra très malhabile, comme souvent à son habitude ; cela lui fit renverser des verres, qu'un breuvage contenu ne fut que dispersé, avec beaucoup de déconvenues, et précipita des malentendus qu'il eut du mal à recoudre parfois ; mais cette amitié naissante s'en trouva plus forte que ces maladresses ; une aventure nouvelle s'offrait à lui, vers cet être, peut-être tantôt incompris, mais dont il découvrit le secret de son histoire, qui allait devenir pour lui, un futur drame inexorable ; mais n'allons pas trop vite, laissons lui goûter ces instants magiques et n'en ajoutons pas trop ; chut ! abandonnons-les à leur art, son rêve le berce d'un double mouvement, cette souvenance le mène loin devant...

souvenirs de la tendresse

Il se rappelle ce poème entendu, d'un anonyme et qui lui donna une rêverie à ce sujet.

- › Souviens-t'en, tu avais révélé un songe sur le sujet et un inconnu te raconta des sensations regrettées. Il t'en parla tout l'été, c'était son envie de vivre une émotion, ressentir un apaisement, une épaulement sur

laquelle s'épancher...

- › Souviens-t'en, il en réalisa une ballade, il te l'a chanté, tu trouvas étrange son intention, cette rudesse l'a tourmentée et toi avec ta gueule d'empoté tu te moquas de cette « tendresse » immature si bavante, et pourtant, si tu savais... mais tu ne sais pas.
- › Souviens-t'en, sur la tendresse, écoute ce qu'un vilain disait :

La tendresse
a des mœurs
bien bizarres
ce n'est pas
sa moindre tare
pour une fois
que j'y jette
un regard
de bonne foi
il me reste
les miettes d'un soir
quelle histoire !

La tendresse
vous caresse
ah le cœur
et puis le reste
même si ce n'est
pas l'heure
vous fait la fête
des couplets entiers
rêtus vous lui offrez
même au son
d'un accordéon
en y pensant
elle regarde qui
oublie son nom

La tendresse
est une nurse
permise aux grands
qui vous montre
les fesses en grand
quand sans honte
il n'y a pas
autre chose
à montrer, et voit
sa porte close
quand elle regarde
passer les cons

La tendresse
une paresse ?
une vaurien ?
on ne sait pas bien
qui se prostitue
comme ça
au coin des rues
y'a pas qu'aux rois
qu'elle dévoile ses vertus
même au son
d'un accordéon
quand elle veut
baiser au fond
qui dirait non ?

...

Ce poème, offrande faite aux psys de tous poils ; qu'ils régurgitent la psychose, ils vous feront un diagnostic particulier ; peut-être faudra-t-il

l'enfermer ? Il n'est pas dans la norme, cette folie ordinaire, que l'on nomme... que l'on nomme... que l'on nomme comment, déjà ?

après la tendresse

Cette part d'un affect démuné qui ne sait pas où aller, parce qu'il ne fût pas instruit des corvées et les tendresses de toute une vie.

(18b47) il se justifie

- › Ce que je mange joue sur mon affect, il le construit, le détruit en partie, le reconstruit parfois, l'annihile ou le consolide.
- › Il conviendrait, dans ce cas, de savoir en quelles manières les aliments influencent ce qui me construit ? « je suis ce que je mange ! » ; formule établie, corrélée par beaucoup d'indices qui ne la démentent pas (le vivant se nourrit de lui-même).

(Expérimentations en cours)

(21h09) il explique « scientifiquement », ce qu'il comprend, pour faire le beau (ironise-t-on ?)

- › Cette narration, dans sa réalisation, m'a forcé à rester en dehors du discernement des hommes communs, un isolement important s'est instauré au fil des ans. Le « moi » d'hier n'est plus, je suis dans un entre-deux étonnant, une lucidité particulière me laisse sans voix, je dois la laisser mûrir afin d'en extirper quelques langages à traduire dans la langue de mon âge. Je ne saurais trop détruire cette émanation incertaine qui me vient, faudra-t-il une fin ?

Il toucha un moment, le corps d'un ou d'une autre,
tripota un peu, puis s'interrogea
« quelle affaire, pour si peu ? »

145. *réminiscences oniriques d'un désir démuné*

aller au-delà du désir charnel

Fort de son expérience anodine, croyant d'avoir tout compris du sujet, il élaborait une thèse sur la chose charnelle et sur les accouplements pratiqués, avec. Ces considérations, non sans l'effrayer, lui donnèrent un

courage et une opinion idéalisée à l'excès (fait coutumier à son endroit), qu'il rédigea bien vite, après avoir goûté à la joie mesquine d'une déconvenue familière, on ne se refait pas ; une thèse, disais-je, une conclusion, un verdict, un désir, un discours un peu pédant peut-être... Devenirait-il mystique, un illuminé ? Est-il permis de le juger ?

des propos bien savants...

Ce qu'il prétend :

« Si la croyance populaire ainsi que celle des spécialistes, s'autorisent à considérer que la chose charnelle, les actes compris, reste essentielle au maintien d'un bon équilibre mental ; un être non abusé de sa personne, avec un psychisme raisonnable sans excès, peut très bien s'en passer, le sublimé à travers les attitudes attractives de son ego et sur son influence envers les autres ; nous parlerons ici d'abstinence de la chair, en cela, on dira qu'il "rayonne", si vous êtes d'une âme plutôt mystique ; ou, si l'esprit cartésien vous domine, vous trouveriez en lui un certain "charisme" ; qu'il surmonte les pulsions de sa personne, les instincts les plus primaires, qu'il s'en accommode en s'en éloignant ; vous verrez alors quelqu'un qui médite et a de la compassion envers autrui, du détachement, de la mesure à l'égard des choses passionnelles ; vous y trouverez là sûrement un être idéal, acceptable, à copier, devant vous, et donc possible pour vous aussi ; devriez-vous vous en méfier ? Peut-être oui, peut-être non ; c'est à vous de le dire. Toutefois, après avoir exprimé tous ces aspects, à propos du charnel, des actes tendres et caressants, les dépasser, les sublimer deviendrait une attitude remarquable d'accomplissement ; une plénitude à atteindre où la violence de l'être ne se peut plus, dominée par un sursaut de raison non obstiné, mais mesuré ; on peut y trouver ici une certaine recherche d'harmonie, d'une forme d'équilibre, une exploration permanente du mécanisme de leur maintien, une persistance, un entêtement sain, dans l'écoulement de sa propre vie. J'y vois là un des accomplissements les plus remarquables que l'homme puisse atteindre. Cela nous change des conflits et des guerres stupides qui dégénèrent l'animal que nous sommes. »

Dans ce renoncement de tous les actes charnels de l'existence, on pouvait entrevoir comme la préparation d'une situation future envisagée, un voyage inexploré duquel il ne dit mot à quiconque, pas même à moi son narrateur. On eût dit qu'il pressentait des changements profonds à sa vie hasardeuse, des méandres inconnus sans extase, sans frayeur ni laideur, rien en lui ne laissait présager cela, seulement les prémices d'un transport nouveau...

Un jour incongru, un être à la sensualité débordante, se vantant de savoir tout de lui, affirma péremptoire :

« Il n'a pas, en fait, réalisé, accompli, l'étude du corps et des attouchements, il n'a pas expérimenté la caresse ni le palpé d'un épiderme, il n'a vu ni bu les exubérances de ce corps, ses retournements, ses enfermements, son ouverture, son extase et sa jouissance ! »

Alors, que répondre à cette critique prétentieuse qui sous-entend que le charnel doit exulter, lui qui n'a fait que tripoter de-ci de-là sans grande joie ; il ne recherchait aucunement les manières de toutes sortes de danses ni ces mouvements qui s'observent du dehors, « mais pourquoi donc ces obligations ? », se demande-t-il, maintenant qu'il dort ; non, de tout cela, il n'en désire rien ni d'un méfait dans sa tête vous y trouverez ; il n'en tire aucun dépit, aucun manquement, ces absences de sa vie, sa négligence d'un quelconque toucher aucunement ne l'a meurtrie, lui-même s'en étonne, les pys lui disent « tu déconnes ! » ; il voudrait s'en expliquer, à son destin, maintenant qu'il est presque accompli, au-delà du deuil ; il accepte sa nature et dès lors comme l'oiseau qui n'a pas de port ni d'attache, s'envole au loin de vous, de nous, de tous, jusqu'au bout d'un écueil, probablement pour vos yeux ; lui par contre, y verrait bien son salut là-bas, d'un œil débonnaire, ce point il l'a entre aperçus.

D'un doigt, frôle une larme
et la faite dérivée en dehors du corps
pour qu'elle ne s'attache...

confondait-il avec « la grâce » ?

Cette tendresse des solitudes du corps et de ces êtres où, indicibles, s'exhalent des soupçons d'harmonie et des emportements en communion avec la vie...

- › La grâce ! Cette expression du corps qui n'est pas donnée à tout le monde, que certains êtres possèdent, et repérable entre tous, mêlant l'élégance avec le geste parfait, le raffinement indistinct des sens et du mouvement, ce sourire, cette expression, cette aura indescriptible et unique.
- › Je l'ai vu, chez certains êtres, un chat, un cheval, une aigrette, une enfant, ce quelque chose de raffiné, même un mendiant que le temps a oublié, et parfois dans des films de nues où les gens s'accouplent, elle s'est exprimée à travers certains, là, qui sans le faire exprès, instinctivement, émane d'eux une véritable élégance du corps.

C'était touchant sa manière d'en parler ? Il regardait, venant de certains autres cette grâce et cette tendresse, emmêlées, stylisées parfois, jusqu'à la dénaturer, mais ne subsistait en lui aucune envie vraiment à vouloir reproduire ces élans du corps, une simple admiration d'un don qu'il n'avait pas ; comme ceux qui disaient de lui qu'il était un de ces êtres « pas finis », tant il exaspérait leur vie, sa différence apparaissait anormale, drôle d'expression ; comme si l'on pouvait affirmer d'une vie qu'elle puisse être finie, achevée, parachevée, finalisée, terminée, comme un objet manufacturé sorti d'une usine... oui, mais pour le vivant, « fini » rime avec la mort. La vie, cet éternel recommencement !

Mais non, malgré tout cela, il devint un de ces hommes sans tendresse. N'ayant pas eu le goût de l'expérimentation ni les opportunités à portée de lui, il n'en fit point usage, il ne savait même pas si cela lui manquait ; était-ce un handicap, était-ce sa misère ? À force, cela ne le préoccupa plus guère.

que de l'instinct

Visitant ce siècle indistinct où l'on concocte des images de cette forme

la plus remplie des idées du jour, et sans complaisance vous offre des tableaux peu reluisants sur la comédie humaine, il se plaisait à raconter sa vision des étreintes qui ne le satisfaisaient plus et de son indifférence de ces plaisirs.

Il n'y voyait là que de l'instinct, et de l'instinct, il se dit qu'il ne vaut plus rien, il reste bêtement mécanique, il n'a rien contre ; quant aux ébats, s'y ajoutent des gestes tendres, une caresse, une bouche souriante, élaborant des bisous, à qui mieux mieux avec une courbure du corps appropriée, se prélassant sur des attouchements de la peau de l'autre et surtout, surtout, ce qui rayonne dans la tête de ceux qui l'accomplissent presque par devoir, pour la forme ; ces sentiments animés dénués de haine ni de calculs sur l'avenir, ce désir un peu con de « posséder » immodérément, cela se perçoit dans les gestes, dans l'oubli de tout conflit, dans la voix, dans le regard et la courbure du dos.

C'est comme l'écriture, elle nourrit parfois cette mécanique ; elle s'écoule en prenant au cerveau, à travers un mouvement du bout des doigts, ce remuement systématique de la plume, de la bille, du clavier à lettre tapoté assidûment, sans savoir pourquoi tout ce qui nous vient s'inscrit là, sur le papier ; cette gourmandise immodérée pour des sensations intellectualisées (vilain terme) par des mots envahissants, au baratin insistant ; mais quand donc cessera cela, cet exercice pour du style, à mettre et démettre les idées ; puis flirter avec des insanités et parfois avec un ton de défi sur l'entendement, vomir la pire des satiétés, ensuite.

147. *réminiscences oniriques d'amours démunies*

on l'interroge à propos d'aimer

Réflexion amusée sur le côté illusoire de la « branlette ! »

- › Oui, mais laquelle ? L'intellectuel ou la sexuelle ? Les deux, Monsieur !
- › Ah ! Diantre, m'en direz-vous plus ?
- › Oui, si vous en avez le temps, mais je dois ressasser tous mes sentiments accumulés depuis tant et tant, que je m'y perds un peu toujours... Patientez donc encore un moment, que je me remémore le

tout, trie le bon du mauvais, arrange un peu pour une meilleure compréhension et vous le raconte prochainement, soyez en assurés !

- › C'est très aimable de votre part ; je vous en remercie d'avance et attendrai comme il se doit, mais ne tardez pas trop tout de même...

Vous lui parliez d'amour,

- › Ah ! Ça ? Cette exclusivité donnée au sens ?

Alors que lui, le croyait universel cet amour et quand il avait exprimé ceci, certains ont médité de lui, ils ont tout de suite vu en lui le Messie (d'une connerie) ; il vous répondait, méduser, « vous n'avez donc rien compris ? », quant à son envie...

Il vous raillera au premier abord, « ce n'est qu'un verbe ! » Mais si vous insistez, vous aurez auprès de lui, une longue description de ce qu'il en percevait, de ce mot. Il se demande, cela lui semble flou, de la posture à avoir sur cette affectivité qui l'interpelle, oh ! Il pourrait vous en raconter tout un vaste roman, avec des déluges de bons sentiments qu'il aurait à donner, mais cela ne se passe pas comme il souhaiterait ; ou du moins, comme l'usage voudrait qu'il s'y prélassse dans l'aimé que voilà ; eh bien non ! de cela, il ne peut pas, il ne peut plus, ne sait plus ; d'ailleurs en a-t-il vraiment envie ?

Vous diriez qu'il en reste déçu, cela se pourrait bien, et demeurerait une certitude s'il avait achevé sa vie, là, maintenant ; mais, il y persiste toujours, au moment de ces lignes, dans les bas-fonds de la mémoire de son auteur, régurgitée ici même ; fouillez donc dans ce qu'il vous laisse à comprendre, cette expression qu'on ajoute au verbe, quand vous parliez d'aimer ; là encore, il révolutionne !

« Ces exclusivités de l'amour où je n'y vois que des prisons dont on ne sait s'en défaire, je n'y trouve là aucun ultime horizon, sinon de tomber par terre. C'est d'un autre temps, il convient d'apprendre à ressentir autrement, dépasser le sentiment, faire muter ce sens embarrassant ! »

Non, qu'ils en soient dépourvus de ce sentiment-là, c'est plutôt qu'il ait peur de lui et de ses débordements quand il l'exprime, il n'en possède pas l'entraînement athlétique du sportif expérimenté, cela risque

de dégouliner de partout comme pour un amateur, il se méfie de ces emportements-là ; c'est que son aventure n'agrippe rien de romantique, au sens très éthique du terme. Il ne nous refait pas le coup de ces époques où l'on portait des redingotes, à ses épanchements devenus tout vieillots, démodés que voilà, non, il le comprend bien ; son histoire demeure métaphysique, très excentrique, avec tous les « ique » que vous voudrez ; comme il a horreur de l'exclusivité amoureuse et de sa sacralisation naïve ajoutée par certains, il ne sait quoi en pétrir de ces épanchements, il y place, au-dessus, une quête, nous vous l'avions déjà dit, son ultime requête, vous voyez bien qu'il y revient sans cesse, c'est cela qui l'entête ; ne le dispersez pas dans des sentiments, pour lui, sans fête, oui, le monde n'est que ce qu'il est ; sans songer à l'outrepasser (et d'ailleurs le pourrait-il ?), il n'a maintenant qu'un désir, résoudre son vaste dilemme, même s'il doit s'y perdre.

Une femme intriguée l'entreprit à ce sujet, pour en savoir plus :

- › Et puis l'amour !
- › Oui ! eh bien quoi ? L'amour ?
- › Vous êtes-vous laissé subjugué par l'amour ?
- › Ah ! cet amour-là, oh ! ce n'est que de l'instinct !
- › De l'instinct ? Mais c'est la plus merveilleuse chose qui soit !
- › Mais oui justement, pour que cela soit si merveilleux, l'instinct doit y trouver sa part, pour nous le faire paraître idyllique et permettre que l'on puisse se reproduire à travers celui-là ! Si, envers l'autre nous n'éprouvions que de la haine, nous n'arriverions pas à nous perpétuer ; tout l'art du vivant se maintient dans le fait que cet acte nous accapare...

(il la coupe !)

- › Alors la vie programma « l'amour en nous ? » Aaah ! C'est ainsi que vous voyez les choses ?
- › Oui ! Madame !
- › Comme c'est étrange ?
- › C'est étrange ?

› Oui, je trouve cela étrange !

(intriguée, elle le regarde comme un couteau entre ses doigts qu'elle ausculterait avec mépris)

- › Non ! banale, somme toute ; qu'on y découvre une attirance, c'est que la vie l'a rendue nécessaire...
- › Et l'amour universel, qu'en gardez-vous ?
- › Ah ! celui-là, c'est autre chose, on utilise le même mot pour parler peut-être de « compassion ! », j'emploierai plutôt ce mot-là pour décrire cela... Dans une moindre mesure, c'est l'expression la moins répandue chez les hommes ; elle s'avère entachée par quelques religions ou doctrines qui s'en emparent et minimise son attrait...
- › Aaah ! C'est ainsi que vous voyez aussi la chose ?
- › Oui ! je ne veux pas devenir dupe de vos amours ; ce n'est pas que je n'ai pas confiance, mais à trop s'y laisser prendre on finit par s'égarer... Et ainsi parfois, certains se sont fait emberlificoter par des engeances peu recommandables ; ne demeurez pas trop crédule envers ces amours-là évitera de vous y perdre ; gardons la tête froide et n'accordons un quelconque sentiment qu'à des êtres dénués de toute manigance... Voilà ma résolution, elle me préserve de beaucoup de suspicion.

C'est comme un autre jour où il s'essaya à un geste au moment opportun, pour voir ce que tendre le bras ajoutait aux beautés de l'amour ; et que dans ce rapport des sens, il y observait déjà le développement d'une gêne quand le mouvement n'arrive pas au bon moment...

ces joies de l'étreinte

Pour expérimenter ces joies de l'étreinte, il devait s'envoyer en l'air (toute idée de planer lui plaisait bien), mais il eut un orgasme sans éprouver de plaisir, il avait oublié cette sensation ! On ne lui avait ainsi pas tout dit ? Il devait dans ce cas recommencer, s'élancer à nouveau, et essayer ce contentement-là ? Il se réintroduit donc, exécuta quelques mouvements, s'aventura à ressentir une exaltation quelconque, se retira et jouit comme il se doit ; mais pfff ! la volupté n'arrivait pas, il n'en

comprenait pas la cause ni l'intérêt, il en avait égaré la substance avec ce contentement de soi, de son amour-propre.

- › Ah ! mince ! Qu'ai-je encore oublié ?
- › L'ego ?
- › Oh ! quoi ? Cet ego du genre, « moi moi moi moi » là que j'ai essayé naguère en étant dictateur ? Alors je l'avais négligé ?...

Il se réintroduisit donc, expérimenta l'ego, se retira, jouit à nouveau ; mais de cet assouvissement, il n'en éprouva rien qui vaille ? Qu'avait-il dans ce cas, encore omis ? Peut-être pensait-il trop à cela, il ne se laissait pas aller ; peut-être intellectualisa-t-il trop la chose ?

- › Ah ! je dois aussi me détendre l'esprit ?
- › Oui ! à l'instinct...
- › Ah ! j'avais oublié l'instinct... mais on ne me l'avait pas dit ?

(En aparté et chuchoté)

- › Il ne devait éprouver que son instinct, ne pas réfléchir, se laisser guider par lui... eh oui, c'est ça !

Alors il recommença, mais en tout point cela ne venait pas. Il avait beau expérimenter cet instinct, la passion, tous les sentiments inimaginables, et se retira... puis vit que sa partenaire était quelque peu décontenancée, elle finit par se vexer et le laissa tomber, ce qui d'une certaine manière pouvait se comprendre. Il saisit par conséquent (pour une fois, il assimila vite !) qu'il avait omis de partager...

- › Ah ! il aurait dû partager sa jouissance, échanger avec l'autre...
- › Oui, c'est ça, en quelque sorte... il manque autre chose ?

Il la rattrapa bien aussitôt, lui expliqua qu'il avait négligé ceci et cela, lui fit appréhender son embarras ; il ne reçut qu'une claque en guise de réponse !

- › Oh !...
- › Aaah, voilà ! Il avait donc également oublié que cette façon de pratiquer pouvait vexer ; et dans ses expérimentations, il en omettait ainsi le ou la partenaire, il devait en tenir compte pour jouir, pour

partager, éprouver du plaisir et... « aimer » éventuellement...

- › Ah ! c'est nouveau, devait-il aussi aimer ?
- › Chut ! ne lui dites pas, il va s'énerver...
- › Trop tard ! il a entendu...
- › Vous êtes sûr ?
- › Oui, regardez-le !

« Qu'est-ce cela encore ? » Se renfrogna-t-il, trop de choses dans sa tête ? Tous ces sentiments en même temps, ne serait-ce pas excessif ? Cela ne saturait-il pas notre intérieur cervical plus qu'il ne se doit ?

Quelque peu excédé, il répliqua qu'il y reviendrait plus tard, quand cela s'avérerait nécessaire, mais pour l'instant il devait accomplir d'autres choses plus pressantes et il partit poursuivre sa quête routinière, aller à la découverte de ce peuple innommé... de ce qu'il en avait lu, il n'en comprenait guère plus leur raison d'être, c'est bien pour cela qu'il se devait de tenter de les approcher en traversant ce désert non encore trouvé ; il avait bon espoir !

que des amours ratés

Alors comme « Il » n'eut que des amours ratés à raconter, il s'en inventa un, idéalisé pour qu'il devienne une réalité dans son rêve indistinct, il possédait toutes les ressources nécessaires à mettre en œuvre pour son éveil et sa demeure. Il le conçut guidé par l'instinct, par ce qu'il a de plus profond que puisse donner un être, ce qu'il a d'honnête, sans travestir toutes les formes, ce récit très intime en fait de nous des voyeurs, encore une fois et j'avoue ma honte à le transposer ici. Mais, des adorations comme cela, elles méritent un spectacle ; qu'on les observe dans leur relecture après la prose écrite à l'insu de celui qui en constitua la source pour ajouter une trace à ces parcours atypiques qui, au-delà du deuil, apportent un serment à une vie toujours possible et vous redonne un peu de cœur à l'ouvrage ; comme ce le fut pour moi, que cela le devienne pour vous, mes semblables, sans vouloir vous influencer ; sans ignorer tout reproche, lisez donc sa flamme.

- › C'était un soir où je m'ennuyais fort, écoutant une radio dans le noir ; cela m'apporta l'idée d'aller vivre dans la grande ville pour me

détacher de mes déboires puisqu'ils se frelataient trop tout autour de moi.

- › Ce fut une rencontre bizarre sans bons sentiments, puisqu'elle devait choisir, entre lui ou moi, c'était sous-jacent, ce n'était pas encore dit, et admettre, une première fois, un rival, idée farfelue de mon exaspération comme un intrus.
- › Et puisqu'elle m'avait adopté ce soir-là, je n'y croyais guère à cet entrelacs, je devais comparer, entre ce que m'offrent ma mémoire et ce qu'on me donna à ce moment-là ; comme elle restait indécise, ma jeunesse, pour des façons pas très précises, à l'état d'ébauche, ce fut encore un instant manqué, une absence de réponse de ma part, un égarement ; l'histoire ne se déroulerait pas de manière idéale, qu'on y trouve trop d'aspérités, cela allait finir mal.
- › Plus tard avec une autre, ce fut un signe, un geste et un dernier mot, « je voudrais te revoir ? », auxquels je ne sus répondre, malgré l'admiration que je ressentais envers celle-ci, mais elle vivait déjà en couple et me donnait là comme un interdit ; envisageait-elle de le quitter ?
- › Séduite par ma voix au téléphone, une ingénue désira bien me rencontrer, mais qu'avait-elle cette sonorité qui résonnait en elle ? Je ne la vis qu'un soir, toute la nuit jusqu'au matin illusoire, elle était drapée tout en noir ; et puis cet ultime appel pour entendre une dernière fois ma parole ; mais qu'avait-elle tant cette voix, pour que l'on s'en éprenne ?
- › Puis ce fut d'autres regards où l'on s'amourache pour un rien, un geste, un élan, une bonté d'âme... des effleurements insignifiants et sans avenir...
- › Et encore cet étonnement : Comment pourrait-on apprécier à ce point la flatterie, à chercher systématiquement dans mes textes ces quelques mots qui parleraient d'elle, à comprendre ce qu'aimer pourrait bien vouloir dire ; c'était cela la découverte de son cul ou de son corps, mais quand je le saisis, bien après toi, que cette voie-là se montrerait sans issue, nous nous quittâmes définitivement sur une place de la grande ville, je m'en souviens très bien...

- › Après toutes ces expériences en permanence avortée, je compris que mon sort ne résidait pas dans l'attachement ni mes instincts, et leurs nuisances m'empêchaient tout cela, je devais y voir comme une révolution de ma condition et trouver ici où je n'irai pas plus loin.
- › On ne peut décrire que ce que l'on a vécu et je ne connais que des histoires bâclées par ce manque d'attachement là, maintenant, je le conçois bien, je ne fais que passer, et ne peux dépeindre que mon périple ; rien de plus !
- › Et puis je ne trouvai jamais d'aise à chercher la séduction ni ce goût de plaire, j'y voyais là comme une hypocrisie manifeste, la drague ! Mais pourquoi donc ? Combat des sentiments au-delà de mes forces, j'y rencontrais régulièrement au bout cette sensation « d'inutiles » ; ce n'était pas pour moi et je n'y produisais que des dégâts. Quand malgré tout je m'y essayais, je ne sus jamais cacher ou masquer ma véritable émotion...
- › Reconstituons le mot « amour », ou du moins, n'en excusons pas toujours ces instants auxquels on ne peut résister. Son exclusivité m'a perpétuellement gênée et appréhendait de ne pas avoir à choisir et combattre pour un jour « posséder ! », pouah !

(texte manuscrit – 26 déc. 2016 à 18h48)

cette horreur du sentiment

Bas instinct duquel il veut s'y opposer, ne plus y succomber sans en établir un idéalisme indéniable, il n'y croit plus, voilà tout ! L'attirance compassionnelle lui devient plus salvatrice, l'empêche de décider de son petit bonheur personnel, un salut à son « ego » attrape-tout passionnel qu'il veut casser. C'est comme cette phrase entendue un jour, qui l'intrigua, « *Mon amour de toi ne s'aime pas, je ne m'aimais pas, de t'aimer !* » Où l'avait-il entendue cette maxime, qu'il trouve un peu idiot maintenant ?

(redite) Oui, reconstituons-le donc ce mot, son exclusivité l'a toujours gênée, comme de comment ne pas devoir tout le temps choisir ?

Il se dit « voilà le véritable amour que l'on devrait éprouver ! » Quand,

seul en haut d'une montagne, il voyait tout un horizon s'enlacer tout autour de lui, le soleil en point de lumière, pour voyeuriser le tout, il ajoutait ravi :

« Ah ! Chère terre, ma planète tout entière, aucun pays, aucun peuple préféré, ma boule je l'adore ; elle tourne aux alentours de lui, l'astre géniteur de nos vies. »

Mais ça sonnait faux, il manquait quelque chose...

› Quoi donc aimer de plus fort ? Sinon de se laisser dévorer par cet instinct exclusif, aveugle et prédestinant, pouah ! quelle horreur.

...

Anticipons un peu : vous voudriez lire ce racontement d'une idylle à la façon des romans de gare ou de ceux plus classiques, des siècles outrepassés, mais c'est fini cet âge ; vous allez voir comment l'on s'égare. Commençons ainsi...

fulgurance

(du rêve, évidemment !)

« Puis un jour, ce fut comme une fulgurance, il rencontra ce qu'ils n'attendaient plus depuis longtemps, une personne surgie de la foule ; ou si vous préférez le lyrisme émergeant de la nuit, avec des empoignades viriles pour dire que l'on deviendrait bien ami. Le discours de chacun, très banal, dura tout le long du soir jusqu'au matin, pour apprendre à se connaître, mais ils se sont déjà rencontrés, depuis une éternité, sans le savoir, leurs songes se sont rejoints ; une brève histoire, d'un temps éphémère, à raconter l'instant d'un geste malheureux, maintenant défait, peu importe de parler de leurs âges, ils ont vécu chacun à leur manière un bout du chemin des humains et ils laissèrent une trace partout là où ils accomplirent un somme. Oui, nous avons recueilli quelques mémoires éparses ; nous le savons tous, le temps a fait son affaire, mais n'allons pas trop vite ; ce récit, on vient juste de le rapporter, pour que l'on puisse vous le raconter et comme il faut bien vous le dire, on ne trouve pas par où commencer ? »

Vous voyez bien,

le temps ne peut plus recommencer...
cette magie est dépassée ?

148. *idéal onirique*

rencontrer les belles personnes

- › En fait, il n'a pas rencontré les belles personnes, ou s'il les a rencontrés il ne s'en est pas forcément aperçu et il n'a pas su les retenir !
- › Mais pour quelles raisons aurait-il dû les retenir ? Par quel outrage, par quelle opportunité, par quelle exigence se serait-il permis ce désir d'accaparer quelqu'un pour quelques bons droits, dites-le-moi ?
- › Parce que l'on aimerait bien ?
- › À ses yeux ce ne fut pas suffisant ! il fallait un peu plus d'arguments ! Et il s'en alla avec son au revoir habituel qui sembla pour beaucoup comme un adieu éternel !

(paroles en marchant)

- › S'il devait rencontrer quelqu'un, dorénavant il l'admettait ainsi, il fallait qu'elle apparaisse comme une merveille à découvrir, qu'il soit subjugué par une intelligence, presque une dévotion...
- › Oh ! Devrait-il se méfier de ce divin mélange ? Quelqu'un de fade à l'exhalaison modeste de tous ces sens ne pourrait le séduire.
- › Il a besoin de gravir une montagne pour observer la vue de ce mont, que lui offrirait-il de nouveau pour vivre au-delà d'un sermon, une victoire ?
- › Quelle est donc cette passion ?

lettre à ailes

Alors il ébauche les débuts d'une correspondance idéalisée...

« Lettre à elle (ailes) ! »

« Tu as décidé d'épouser la terre, tu as décidé que ma vie n'était pas un enfer, maintenant que tu es auprès de moi ; tu as concocté le dessin de milliers d'oiseaux bleus, l'as baigné devant mon visage les jours où j'étais triste. »

Insatisfait, il reprend...

« Tu as décidé d'épouser la terre et décider que ma vie n'étalerait aucun enfer, maintenant que tu es auprès de moi ; tu élaboras le dessin de milliers d'oiseaux bleus, pour les baigner devant mon visage les jours où je deviendrais triste. »

« Dans ce pays où je vis, où je vécus doucement, je ne rencontrais aucune belle âme, le sentiment restait sec, sans pleur, sans une larme, quelle qu'en fût l'occasion, on sentait comme un affect démuné ne sachant à quoi se relier, quelque chose aurait été cassé que l'on ne s'y prendrait pas autrement, tant je découvrais de ces gens des sentiments insignifiants, sans âme justement, sans rien à y mettre dedans. Et comme cela le fait souvent, à trop fréquenter ce monde-là, ils vous imprègnent ; s'y incruste en votre dedans ce même sentiment, exubérant il devient. Vous ne pouvez vous en défaire comme ça, il faudrait côtoyer des êtres magnifiques tout le temps pour arriver à s'en défaire. Mais où les trouver, ces êtres-là, sinon à devenir soi-même magnifique ; quelle sacrée prétention de ma part ? C'est un combat certes grandiloquent, important, mais en auriez-vous la force quand vient le vent, comme en ce moment, de fuir, peut-être ? Fuir, aller par-devant, recommencer dans votre avancement, beaucoup de "ment" et je ne sais si je mens, justement ! À force, on s'entête et l'on s'y fait à cet entendement... là, voilà tout... Alors, veux-tu l'être cette belle âme, cette *belle personne*, pour qu'au-dedans d'elle, je puisse m'y reconnaître, et m'envoler auprès d'elle, d'un mouvement d'aile ? »

(paroles en marchant)

imitation

Puis tout s'embrouille, encore tant d'embarrassants murmures s'immiscent dans les songes, le souvenir d'un film étrange et d'un déroulement dans l'imitation d'une femme :

« Chaque fois que je regarde ton visage, c'est comme si je le voyais pour la première fois comme insoupçonné. La particularité de tes yeux et les courbes de tes lèvres, ça ne me lasse jamais. Est-ce cela l'amour ? »

Ces paroles m'ont inspiré une variation :

« À chaque fois que je vois ton visage, les yeux, ta bouche, je ne m'en lasse pas, c'est comme une découverte à chaque fois. Est-ce cela l'amour ? » Disait l'innocence même, venue d'un autre faubourg, d'une autre planète...

bonnes ou belles personnes

« Il n'a pas rencontré les bonnes personnes, estima-t-il donc, cela ne s'est pas trouvé, le hasard a décrété qu'il ne devait pas les croiser ou elles n'existerent pas. Mais que voulaient donc dire « les bonnes personnes », celles avec qui l'on pourrait avoir réalisé quelque chose d'intéressant ou de passionnant ? C'est ce qu'il cherchait à élaborer, il n'a pas déniché cette communion d'esprit avec qui avancer, c'était un idéaliste ! Mais aussi, c'était un grand solitaire en fait, ne pas confondre avec un égoïsme de sa part ; à cela se mêlait une précaution : de ne pas exposer les autres à ses humeurs, qu'il trouvait parfois délétères, elles représentaient pour lui un problème et il se devait de les en écarter, il se méfiait de lui-même ! En voilà une affaire, à se méfier de soi-même ? »

(variante)

« Il n'a croisé aucune de ces personnes, devait-il s'en plaindre, devait-il geindre ? Il ne savait ; la vie lui a offert un spectacle qu'il ne trouva ni beau, vraiment, ni laid absolument, peut-être devint-il trop exigeant ; peut-être, il ne rencontra que des indigents ? Sa vie lui sembla un long hasard insignifiant... Tout devait-il s'oublier, pour que d'autres reprennent là où il laissa une virgule, à poursuivre ce cycle insondable des recommencements ? Ajoutant toujours une petite note, un petit changement, depuis que le moment des êtres vivants sur terre sévit, quatre milliards de ces ans sans cesse changeants, où lui perçoit dorénavant, dans cette somme, sa place ; mais eux, les hommes qu'il côtoya, la connaissaient-ils la leur, ou alors est-il déjà trop tard ? »

(entre deux sommeils)

De ce désir de rencontre, on y trouve la recherche d'une inspiration ;

et quand elle devient trop forte, vous amène un guru à votre porte, une religiosité, une croyance, un mythe, une séduction, une adoration, un désir d'aveuglement au-delà d'une quelconque certitude qu'on ose à peine vérifier ; oser vérifier si par hasard l'on vous dupe... n'est-ce pas ?

Il n'a pas rencontré les belles personnes,
il en reste, de ces hasards que la vie nous donne,
nous laissant hagards, et parfois nous assomment,
quand on y pense, à cette mémoire qui raisonne,
ne pas croiser les bonnes personnes,
avec qui l'on parle pour de vrai,
pour un regard, pour un somme,
jeter dans les rêves emportés ce souvenir
d'avoir croisé oui, le désir d'une communion,
c'est une idée, ce pour quoi la vie
nous demande une union,
à faire proliférer cette symbiose,
idéaler ce rêve semble nauséabond,
méfie-toi, un jour tu vas mourir pour de bon
et ce sera trop tard, ton idylle, juste une trahison !

149. *réminiscences oniriques d'un affect désœuvré*

un piètre amant

Il s'en rendait bien compte et se rendait à l'évidence qu'il était un piètre amant. Il s'en expliqua un jour, qu'on lui demanda d'aimer, pour affirmer une quelconque amitié envers une, qui éprouvait des sentiments pour lui... au début ; mais se trouvant déjà d'un âge mûr sans apparaître très vieux, il lui répondit qu'il serait effectivement un amoureux piteux, qu'il ne lui semblait pas exceller pour cela ; quand on naît d'un songe, on ne naît pas pour chérir à la manière des hommes ; ou même, quitte à s'éprendre de quelqu'un, ce serait pour lui, d'une autre façon dont il ne maîtrise pas encore toutes les perspectives, semble-t-il, dans une affinité que lui a donnée la vie, qu'il ne discerne peut-être pas totalement ; mais est-il nécessaire de toujours savoir tout contrôler ? Il se laisserait bien aller, mais quant à devenir un amant (aimant), c'est une problématique qu'il ne se pose plus (mainte-

nant) ; cela le tracassa bien à ses débuts dans ses tourments, il l'écrivit pareillement dans son roman inachevé ; puis l'âge s'affirmant, il vit bien qu'il n'arriverait à rien avec ça, il ne s'en offusqua guère ; alors la belle promise, avertie de cette difficulté, s'en alla chercher ailleurs quelqu'un dont elle pourrait s'éprendre... À bien y regarder, trouver une passion dans des accouplements réguliers lui fait marmonner « ce rituel inévitable quand on devient amant ! », une affirmation qui le rend perplexe, étrangement... On a beau lui dire que c'est passer du bon temps... mais justement, ce « bon temps », là ! l'indiffère royalement ; lui, la copulation, apparemment il n'en use guère, car il n'y trouve que peu d'intérêt, sinon ces embarrassants embrassements qu'il ne maîtrise guère, qui ne l'épatent pas plus, non ! décidément, il serait un piètre amant...

Nous dirons maintenant, plus précisément, ce que la vie programma en lui, c'est une désaffection de ce sentiment ; dans ces éternels désirs de toujours varier, elle insinua en lui à la place, une dérive... comme dans un passage sinueux, le sillon d'un salut, une ouverture pour son âme, son esprit prenait peu à peu conscience de cela. Que toute vie ne doit pas toujours sans cesse recommencer les mêmes actes du passé (les mêmes rituels, les mêmes traditions) ! Il faut essayer de changer un peu, pour voir où cela va nous mener... (on vous dira, c'est ce que pense l'esprit un peu bête d'un être qui ne peut s'éprendre du moindre chagrin.)

Finalement, il se rendit compte qu'il n'avait plus d'envie ni de désir à cet endroit du corps charnel et de l'esprit cette ritournelle, cette appétence désunie, nous vous en parlions déjà au début de son récit, semble-t-il ?

côtoyer quelques ans

Quant à elle (une autre), celle qu'il côtoya quelques ans, elle n'était pas mieux lotie ; elle était consciente de sa folie, de sa déraison, sa schizophrénie galopante maintes fois vérifiée, il la subissait, à chaque fois étonnée de ce mal ! Elle disait,

« je ne vivrai pas longtemps ni ne serais vieille, des choses en moi me le disent... »

En effet, le temps a eu ces outrages, sa jeunesse pas sage, sa sensibilité en nage au moindre soubresaut de sa déraison momentanée, sa nymphomanie exacerbée et ces cigarettes qu'elle ne cessait de fumer, comme pour attiser sa fin prochaine ; lui se souvient de ces instants de repos...

« à travers le silence, j'entendais sa respiration forte à cause de ce tabac, il la drogue et la calme... Cela ne pouvait durer, elle prit soin de ne pas m'ajouter à son marasme, elle s'éloigna à jamais, pour que je ne sombre pas avec elle ; je la remercie de cette sagesse, notre cohabitation aurait été impossible parce qu'invivable, j'en connais les raisons sourdes ; il est des vies qu'aucun récit ne rend admirable, nous étions de ceux-là, un égarement de la vie parmi d'autres, au creux de sa multitude débordante... »

nous aurions pu **

Envers cette amie inconnue, à l'insu d'un grand amour déçu, il se voit écrire une lettre d'aveux.

« Nous aurions pu... tout un tas de choses. J'aurais pu te prendre dans mes bras et te dire "on verra ?". Nous aurions pu faire un tas de choses, mais voilà, je ne fis rien, même de te prendre dans mes bras et d'agir en quoi que ce soit à ce sujet-là. Pourquoi donc ? Parce que j'en étais incapable ? Non ! C'est pire que cela, c'est pour te protéger de moi, de ce que je suis ; je me méfie de moi-même comme des autres aussi d'ailleurs, dans une moindre mesure, à toute heure ! Te préserver de moi, certes ! Ça n'aurait pas été un enfer, mais mes humeurs ne le permettent pas, que l'on vive tout un temps auprès de moi. Je ne sais ce qui m'affecte tant, ou plutôt, je le sais trop bien, et rien n'y fera ; aucun remède, aucune solution, sinon le temps qui passera. J'aurais pu apprendre, faire des efforts, mais cela n'aurait rien... ou plutôt, cela n'aurait pas suffi, je le sais trop bien. Non, vraiment, je ne suis plus d'ici même ni de nulle part, d'ailleurs ! Je ne fais que passer, voilà ! Je me sens comme ce passager du temps, qui reluque quelques histoires, croise certains certaines, et imagine une histoire, la leur, la sienne, mais jamais la mienne, je n'en ai pas ; comme de nom, d'ailleurs. Celui dont on m'affubla, effectivement, il n'est pas mon nom, ce n'est pas mon

nom, cela ! Puisque je n'ai pas de nom, je ne suis qu'un vulgaire amas de chairs, que l'on domestique, que l'on expérimente, et c'est justement l'expérimentation qui est faite de moi, et que je le sais trop bien dorénavant empêche toute vie commune avec qui que ce soit, et c'est mieux ainsi. Alors, que dis-je, aurais-je pu te prendre dans mes bras, et envisager que l'on fasse un bout de chemin ensemble ? À aucun moment, cela ne se pourra, pour toutes ces raisons, et puis voilà ! C'est mieux comme ça, on m'oubliera, je suis peu de chose et ma vie n'a pas beaucoup d'importance. Que l'on m'oublie, et cela m'ira très bien comme ça ! »

(parole entre deux sommeils)

oui, mais...

Tu es dans le rêve, tu le peux !

Tu peux le réaliser, cet amour dont tu rêves tant, dont tu espères tant, tu es dans le rêve, tu le peux, recommencer l'histoire...

Pourquoi, mais pourquoi, dans ce rêve ?

Mais pourquoi, de cette histoire d'un amour banal, il ne veut pas !
Le rêve d'un amoureux courtois il n'en veut pas.

Refais le rêve !

Mais chaque fois il te remet un rêve tonitruant dont tu ne désires rien, que tu ne désires pas, pourquoi ?

Refais le rêve, refais le rêve, indéfiniment...

Mais sans cesse, tu butes sur quelque chose d'essentiel, tu aimerais tant à la manière des hommes, mais cela ne se peut pas, cela ne se peut pas, pourquoi ?

Refais le rêve, refais le rêve, mais cela ne vient pas ! Pourquoi tu te butes tant à cela, ce rêve intransigeant ?

Refais le rêve, refais le rêve !

À chaque fois, tu butes sur la même image, ah, cet amour impossible qui ne se réalise pas !

150. *étude onirique de l'amour et du sexe*

il a crié amour...

Il faut vous expliquer, il a crié, pour voir, « Amour ! Amour ! Viens à moi ! », il a hurlé ceci mille fois sans rechigner ; alors n'y comprenant rien encore, il a beaucoup étudié ; il lut plus que de raison, tout ce que l'on raconte sur les amants à ce sujet, et aussi pour s'essayer, clama de durs poèmes de chagrin en pleurant pour s'imaginer comment cela faisait ; mais rien ne venait, de cette affection, il n'en trouvait guère, seulement une envie altruiste qui ne pose aucune question ; même dans un regard au croisement d'une porte, celle qui soutenait le sien, et après, est-ce sourire, il se disait toujours « est-elle celle-là ; comment faire pour qu'elle s'éprenne de moi ? » Il avait pourtant étudié le chant des oiseaux, dans leurs parades nuptiales, et en avait repris leurs échos en y ajoutant des mots ; bien que sa voix n'exalte pas les plus beaux effets, il imita bien quelques danses, à défaut d'être perçu comme une nouvelle pantomime terne, il constata très vite que cet élan du cœur et des bras ne le menait à rien, cela le déçut tout de suite. Il devait donc cibler sa quête langoureuse et quémander qui voulait bien s'amouracher de lui, il devait se faire une idée absolument certaine de ce qu'« amour » pouvait bien dire.

Mais toujours, rien ne survenait, il étudia encore, demanda conseil, auprès des femmes les plus émérites sur la question, sauf peut-être des rires à ces interrogations ; il n'y trouva non plus aucun remède, à sa stupéfaction !

Alors, quoi explorer ? De nouveau, il cria devant une foule éberluée, « Amour ! Oh ! Grand amour ! Viens à moi ; que je perçoive cette foi ? » Mais toujours des railleries ; de ces réactions, eux s'en foutaient royalement ; mais régulièrement, rien n'arrivait ! Puis comme il devait partir il se dit qu'en voyageant à travers le monde, il trouvera bien quelqu'un qui le comprendrait et pour qui il s'éprendrait. Mais un amour n'advient pas forcément à cause de miettes jetées aux oiseaux, ne croit pas qu'ils viendront picorer tout de suite au creux de ta main ; vous devrez ensemble pratiquer un long apprentissage de l'un et de

l'autre et établir une confiance et confronter vos intérêts communs et pourtant différents, eux, pour une mangeaille sans effort, et toi, une présence pour ton réconfort ; cela demeure une entente égoïste. Alors, au bout du compte, voyant qu'avec toutes ces expériences il n'y trouva qu'un nouveau genre que les gens appelaient « comiques ! », il retourna à ses sources éluder de grands romans sur la question et puis les films en tous genres, sur ses ébats et du sentiment ; toujours, il ne comprenait pas ce pour quoi l'on s'éprend si souvent dans ses histoires d'images ou de mots, serait-ce qu'on lui ment ?

sexe libéré

Sur la mode actuelle de libération des sexes : homo, hétéro, transegenre, etc. ; en inventer un autre, « neutre » de type « par-delà le sexe » ; là où chacun pose son appareil génital sur la table, pour affirmer un genre, lui appose sa neutralité, ou plutôt l'absence de sexe, qu'il refuse ce classement à ses yeux abusifs et sans attrait.

(à l'âge du milieu)

Son roman inachevé : j'atteindrais trente et un printemps bientôt d'après les registres, prends ça dans les dents ; la pudeur de l'âge, vous savez ? Ce n'est pas qu'aux femmes que l'on prête cette vertu, cet usage.

En quoi réside la juste mesure
d'une caresse sur la peau,
pour ne pas enfreindre une loi ici ?

- › J'ai vu sur les écrans des robots ordonnateurs et des téléviseurs, des scènes transfigurées où les hommes s'adonnaient à des gestuelles où le sexe s'avérait prépondérant ; dans les inventions incroyables, dans l'acte et des mouvements, prenaient des poses considérables, dans l'action et le balancement... je sais plus ce que je voulais dire ?
- › Que cherchiez-vous à dire, Monsieur ? À quoi désiriez-vous en venir ?
- › Ben ! j'essayais de trouver une argutie, pour critiquer l'émergence de (devant) ces boîtes à images (plates) ; ces plaques où l'on voit s'animer ce que vous appelez des vidéogrammes, des reflets de nos vies, des scènes d'accouplement de toutes sortes avec beaucoup

d'inventions ; dans tous ces détournements, vous rencontrerez toujours, au bout, une domination, une jouissance exacerbée à n'en plus finir, d'un ego incommensurable, où je m'y perdais ; un émoi qui, pour moi, devenait de moins en moins admirable, j'en étais tout dépourvu, tout amoindri, moi qui ne voyais que cet acte assez anodin, assez sommaire, si peu prédominant, à côté du reste, des véritables sentiments, de ce que j'appellerai plutôt une certaine compassion envers son prochain, ne pas maintenir de détestations surtout, ne pas haïr, essayer de comprendre et d'apprendre ; j'y trouvais là plus d'importance que de m'accoupler, et d'aboutir à cette jouissance somme toute banale de l'instinct tout bête et si commun ; cet entendement à agir de sorte que les partenaires exultent l'un de l'autre (dans tous les sens que vous désirez), je n'y voyais, dans ces mouvements de chair et d'enlacement, que des gestuelles un peu obsédées, d'une conception où l'être ne peut que s'accomplir dans cela, comme si c'était important ; cela devient dorénavant un business, un entre-soi monomaniacque, qui... comme une sorte de drogue (il émet un prout débonnaire !), devient une accoutumance dont on ne peut se défaire...

- › Ah ! vous voyez les choses ainsi ?
- › Oui ! En fait, tout cela m'indiffère, je ne m'y retrouve pas... je ne conçois pas que l'on puisse aimer correctement de la sorte ?
- › Bon, c'est que vous n'avez jamais eu d'enfants !
- › Ah ! voilà la question, je m'attendais bien à ce qu'on me la remette sur le tapis... Eh bien non ! je n'ai pas de ces envies-là, nous sommes suffisamment nombreux sur cette planète, pour ne pas y ajouter ma petite graine ; je ne pense pas que ce serait bénéfique à l'espèce. D'une certaine façon, j'apparais dégénéré au sens même de la vie (comme les hommes la comprennent la plupart du temps) puisque je ne participe pas à sa perpétuation ni à sa réplication, à sa reproduction, en cela je ne respecte pas ce que l'instinct me dicte, c'est mon choix, tout en demeurant un être vivant, une portion congrue de son règne, mon orientation semble toute différente ! J'explore de nouveaux possibles, mais ceux-là, les choses des enlacements des corps à n'en plus finir où l'on ne cesse de jouir ne m'ap-

portent décidément aucun plaisir...

- › Tiens donc ? Même une petite, euh... (il mime un geste obscène)
- › Même une petite, quoi ?... Ah ! bof... Non vraiment, j'ai beau faire des efforts, depuis ma plus tendre enfance j'ai toujours regardé cela d'un œil circonspect et je me suis régulièrement interrogé avec d'étranges questions ; je m'apercevais que j'étais le seul à me les poser d'ailleurs ; et que... décidément non, ce n'est pas là où la vie peut avoir un attrait, si l'on ne cherche pas à perpétuer l'espèce, mais comme on ne cesse de me répéter quand on est né d'un songe, notre fonction ne se trouve pas dans ce rôle-là, mais dans des inventions différentes, dans d'autres pérégrinations ; c'est cela, mon sort, et je dois faire avec ! Le voyage, quoiqu'il soit, en dedans ou en dehors de toi, est une autre mission qu'un instinct de vie nous donne, je pense, il y a quelque chose comme ça...

Il n'aime pas cet amour-haine forcené, de certains couples à s'enlacer dans un désir acharné et agressif, dans un combat d'un affect non résolu, d'amour et haine mêlée sans cesse recommencée, alors que lui ne désirait qu'un apaisement... Il aurait désiré s'il en faisait partie au sein de ce couple de n'y exprimer qu'une infinie tendresse, une tendresse en d'interminables variations éventuellement ; pourquoi donc cette violence, cette agitation, ces tentations de domination, que cachent-elles ? Sinon la répétition d'un instinct de l'animal, du fauve, du singe refoulé... Il s'en méfiait, il n'y comprenait que trop cette violence des accouplements qu'il répugnait jusqu'à l'entendement le plus ultime de ces recommencements...

(paroles un matin)

pour en finir avec ça !

Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la jouissance, et tout ce qui va avec ! Parfois, il a de ces inspirations ?

- › Vous n'en finissez plus de jouir, mais arrêtez donc cette exultation ! Où allez-vous ainsi, à sans cesse vouloir jouir ? Cette obnubilation de l'orgasme des sens, peut-être trouveriez-vous mieux, dans une autre chose que ce contentement de soi, cet ego exacerbé ? Stoppez alors cette « extase » rien que pour voir comment cela fait !

N'éprouvez pas que la volupté, ouvrez-vous ! L'éveil, peut-être, mis à la place, je ne le considère pas comme un délice, oseriez-vous comparer.

- › Peut-être, si vous cessiez de sans cesse, toujours, vouloir jouir de tout et de rien, que cela en devienne si systématique, ce repliement sur soi, on peut se contenter de la vie, et y trouver des aises, certes, mais de la satisfaction à tout prix s'avère aussi perverse que ce qui détruit ; elle excède en tout à n'assouvir qu'un être, c'est tout ! Du partage de deux êtres qui s'aime, si cela réclame probablement de la jouissance pour procréer, j'y vois là, surtout un artifice que nous octroie la vie, permettre que l'on s'éprenne malgré tout ; et qu'elle se perpétue. Mais quand cela devient une drogue ultime et qu'ainsi l'espèce se reproduise à l'extrême, produisant trop d'êtres, ce contentement-là, de survie, ne me semble plus adéquat, nous ajoutent par la suite bien des malheurs ; c'est cette vision-là que je conçois bien, car, à tout moment quand vous vous devez de jouir de votre ego prétentieux, j'y vois un avenir pas forcément heureux, de ce contentement satisfait ou malheureux, du devenir de soi. Quant à l'éveil, il conduit à ne percevoir le monde non pas qu'à travers soi, mais à considérer probablement tous les êtres sans exception, d'accorder une valeur égale, sans intérêt, sans désigner une supériorité quelconque à qui que ce soit, vers qui que ce soit, ne pas juger, ne pas se méprendre ! Le contentement de soi reste une forme de conception égoïste, de choix appliqué, une ignorance d'autrui et provoque des insatisfactions qui au pire, si vous les débridez, nous apportent de ces guerres qu'on ne sait plus s'en débarrasser, avec les jalousies que cela suscite quand l'un exulte plus que l'autre ; alors, peut-être effectivement, si vous cessiez de jouir si systématiquement, calmez-vous ! Reposez-la et détendez-vous !

quête du désir

Cette quête du désir de certaines femmes l'inquiète, c'est même impressionnant, il ne sait où cela s'arrête, c'est sans limites, et cela ressemble à ces délires sans lendemain qui n'éprouve plus rien à perpétuer avec vous ; un instinct désespéré qui ne se voit plus dans aucun avenir,

plus aucune perspective, un désir qui n'en a plus rien à foutre de l'espoir...

Vous devriez ajouter
le chant magnifique de
l'oiseau à côté de lui

- › Ouais ! Les oiseaux sont d'accord avec moi... Il le trouve calamiteux ce désastre d'esprit ; ce n'est pas ce qu'il recherche dans une compagne, c'est certain, ce désir-là reste pour lui inquiétant !
- › Ah ! l'oiseau ?

(paroles en marchant)

...

« Vos amours me font peur, vos exclusivités m'amènent à craindre le pire, je ne m'y retrouve pas et j'y ressens comme une frayeur, un pâle instinct dont on ne peut se défaire. »

(entre deux sommeils)

amour génétique crochu

Il s'exprime à nouveau sur l'amour :

« Comment peut-on succomber à cette attraction, en devenir ainsi esclave ; comment n'arrive-t-on pas à garder un libre arbitre apaisé et raisonné... »

Il trouve cela étrange, incompréhensible, probablement assez génétique, nous sommes programmés pour échanger des atomes crochus, oui ou non ? De cette dépendance, il s'en émeut et le rappelle, avant de l'écrire, qu'il « désire être libre ! » Cette liberté, au-delà de ces affectivités, lui amène une solitude qui le fait explorer des chemins inappropriés ou inconnus au commun des hommes et de sa condition, où il se trouve à chaque fois confronté à cette rengaine, elle le lui répète généreusement, « il faudrait bien que tu t'éprennes ! » Mais, quitte à s'énamourer, où le mènera cette finalité, à défaut de s'accoupler pour du plaisir et de perpétuer l'espèce ? Adopter les mœurs locales pour devenir un bon citoyen, pour un parfait ordre social ? Tout cela l'ennuyait énormément, cette normalité des attitudes préétablies par des rituels

trop organisés... Un bâillement incommensurable l'envahissait dès que l'on abordait ces sujets ; décidément non, sa place il ne la trouverait pas là. De cela il ne s'en émut guère, maintenant qu'il est devenu vieux ; « c'est bien étrange notre situation ? » S'interroge-t-il ?

(paroles du matin)

l'âme sœur

Il avait adopté cette vieille maxime orientale, au sujet de l'âme sœur : soit, il la trouvera, il n'a donc pas à s'en soucier puisque cela se fera ; soit, il ne la rencontrera pas, il ne doit pas plus s'en préoccuper dans la mesure où cela ne sera pas ; il avait embrassé cet adage et n'éprouvait rien à en redire ; son idéal il l'accomplit jusqu'au bout, c'est peut-être pour ça qu'il ne chercha aucun attachement, il se produira ou il ne se réalisera pas, tout cela était indicible.

« Si le problème a une solution, il ne sert à rien de s'inquiéter. Mais s'il n'en a pas, alors s'inquiéter ne changera rien. »

Voici venu le temps des déconvenues, des amours déchus ; allez, voici venu le temps des rêves entretenus, toujours déçus...

Ce n'est qu'après un demi-siècle d'existence qu'il comprit vraiment sa véritable nature, il était conçu pour vivre seul loin des agitations de la ville, à l'écart des préoccupations des hommes et comme ce peuple in-nommé qu'il admirait tant, il en vint à inscrire comme eux, annoter à propos de l'air du moment ; remarquez ses façons d'élaborer tout le temps et de cela en construire une histoire jusqu'à la fin de sa dernière dent !

De la détestation du corps de l'autre : débat sur le sujet...

Puis tout s'embrouille, aaah...

Puis se calme...

le rêve, évidemment...

version psy quelconque...

Le problème d'une sexualité trop exacerbée masque l'absence d'une perception accrue du monde.

En détail, nous pourrions dire : « trop de sexe nuit en tout, au reste. »

La satisfaction du soi est obnubilée par une libération longtemps réprimée par les sociétés humaines au cadre trop rigide d'une morale religieuse ou non. Ce débridement actuel, cette affirmation de soi déborde tellement que l'on ne voit que ça ! Pendant ce temps, les désastres arrivent et le soi empêche toute dérive d'une autre perception bridée à son tour. Nous nous laissons déborder par notre « petite personne », notre ego démesuré, au détriment du reste ; la perception que cet ego et cette sexualité ne sont pas tout, ils ne peuvent s'affirmer harmonieusement que si le reste est perçu, admis et compris. Comprendre en effet notre part et le rôle de chacun sur cette planète, entre les espèces vivantes souches, les mères des autres, les procaryotes et les êtres multicellulaires tels que nous, les eucaryotes et les minéraux et puis le reste...

Le reste, c'est quoi ? C'est le milieu où l'on vit, toute sa minéralogie, son bain cosmique, le rayonnement du soleil, l'univers qui nous forme, nous assemble ; c'est tout ça, la perception de notre être, nous baignons dans un monde en mouvement et nous devons nous adapter pour survivre au-dedans.

La disparition d'une espèce, d'un individu, correspond à ce manquement : l'adaptation, l'évolution, l'acceptation de la différence. Le refus de cette obligation entraîne toujours une violence, des crimes, et une disparition des protagonistes de cette aberration (cette défaillance, cette défectuosité). Le vivant doit en permanence s'adapter face à ces cancers, s'il ne veut pas mourir en quelque sorte.

L'hominidé qui nous correspond est confronté à ce dilemme : se contenter exclusivement et dénier le reste, ou s'ouvrir à la différence et au partage (entre toutes les espèces vivantes de la planète). Ce n'est pas une loi des hommes, une soi-disant de sagesse découverte, non ! Ce n'est qu'un simple bon sens de l'esprit, offert (j'en suis persuadé) par notre héritage génétique qui a intégré cette nuance quand et seulement quand elle est mise en évidence.

Le contentement de soi ne suffit pas, l'affirmation de soi ne suffit

pas, l'acceptation des réalités du monde, et des autres formes que la nôtre fait loi, accepter cette loi ou périr : choisi ? Régule-toi et trouve le juste équilibre, autour de toi, du simple bon sens ! Ici, pas de gourou, pas de modèle, pas de chef, pas d'idole, pas de foi, ni de croyances bigotes, c'est à ce prix que l'on reste libre certainement, matériellement pauvre, les biens devenus inutiles, et riches du reste, de l'essentiel, un bien immatériel (que notre esprit conserve, admette et s'en serve).

l'un dans l'autre

Des propos de lui pas très clairs, de l'humour probablement ?

- › Si nous parlions de ma jouissance de l'un dans l'autre et vice versa ! Si elle s'effectue dans le mensonge, une tromperie, un adultère, affirmer qu'elle détend l'exaltation venue, ce serait nier la réalité ; en fait, elle se rapetisse pour devenir toute menue menue, la passion se rabougrit jusqu'à devenir toute molle et sans grand intérêt, cela devient un plaisir contrarié, par conséquent.
- › Alors quoi devrais-je en préjuger de mon inintérêt à la chose, ce contentement de sa propre petite personne ? Un simple petit code d'une génétique distordue, quand jouir pour son soi soi à soi devient absolu, un impératif, une survie, ce soi éperdu ! Complètement englués, noyés, au dedans, regardez-les donc s'agiter, à force de culs culs pan pan, ils n'osent pas dire qu'ils sont perdus, paumés comme la fourmi recherchant son chemin dans une terre inconnue après qu'un vent subit la projeta à mille lieues de son logis ; ça devient, tout ça, des explorations pas très claires et après on dira, etc., ça suffit !

aimer comme l'on voudrait

Voilà ! Il lui était impossible d'aimer comme l'on voudrait qu'il aime, de la manière la plus commune qui soit (ce que les gènes ont programmé, de nous et de la tradition, les rites, les mœurs locales de notre tribu). Mais voilà, justement, de cette manière-là, elle l'incommode, il n'en veut pas de cet amour usuel de l'instinct, du plaisir pour le plaisir des sens, cette petite génétique programmée et donc il est l'essence (lui offrant cette petite ration de dopamine, disent les savants, cette petite

récompense qui apaise l'esprit inconsciemment, ce dont on dépend). De la manière dont il fut né, il n'éprouvait aucun plaisir à la recommencer, « ce n'est pas beau, ce charnel-là ! » Sa jouissance était ailleurs, dans une extase de soi, livrée à l'écoute de tous les mondes (l'en dehors de soi), son idylle par-dessus celui de son instinct était commencée ; il aurait pu vous faire un dessin pour ne pas vous blesser, il n'aimait pas de la manière commune des hommes en fait, il ne les aimait pas bien qu'il soit un des leurs sans conteste (il ne les aimait pas de la bonne manière, celle dont eux voudraient être aimés, celle du rite, des mœurs locales de la tribu). Il ressentait cette plastique du vivant qui ose vous transfigurer par moments, expérimentant même l'indicible, tous les tourments...

(plus tard)

... jusqu'à tester même un renoncement, tenter une variation du petit gène insidieux qui sévit au dedans de nous pour le plaisir, la jouissance, tous les mangements, et la gloire et la fête et le pouvoir ! Le perturber ce petit gène insidieux, lui en faire voir de toutes les couleurs et tenter de l'ajuster un peu mieux, trouver une juste mesure à donner aujourd'hui ; cesser cette guerre, ce conflit qui nous agite pour que l'on s'entre-tue sans autre raison que le dépit, ce maigre contentement de soi qui nous désunit et empeste nos vies.

nous parler de la mort, du plaisir, de l'ego

(parole entre deux sommeils)

Et puis bien plus tard, il y eut cette conversation venue de son rêve, probablement ; avec qui parlait-il, déjà ?

- › De quoi allons-nous parler, cette nuit ?
- › Oh ! Je n'en sais trop rien ? Vous seriez le messager de la nuit, que je n'en saurais pas plus, rien ! Le monde est ce qu'il est, un monde de vauriens !
- › Vous me parliez, tout à l'heure, en regardant ce film extravagant où l'on trucidait plus ou moins élégamment. Cette fascination, que vous avez à être maître de la mort et de la donnée à qui mieux mieux, sans aucune forme de regret ; d'y trouver la force, une gloire, un

ego satisfait ! Eh, vous me posiez cette question, à propos du jour où je verrais mon ennemi, puisque paraît-il, il faut en avoir un ; lui, d'une arme, voudra m'éliminer, sachant très bien qu'il est plus fort que moi, dans l'usage de la force, que feriez-vous ?

- › Eh bien, je lui dirais « tue-moi ! » puisque c'est mon sort d'être tué, puisque je mourrai un jour, autant mourir aujourd'hui, cela m'est bien égal...
- › Mais, s'il t'empêche de parler ou te torture ?
- › À toutes vos questions, ma réponse sera tout aussi égale. Eh bien, il me torturera, il ira au bout de son principe, comme moi j'irai au bout du mien. Qui sera le vainqueur ? Celui qui élimine un corps, une forme animée semblable à lui-même, par dépit, par simple envie ? Je ne suis pas sûr qu'il soit véritablement gagnant. Par contre, les armes, celle de mes mots, si j'ai le temps de les dire, elles seront un poison au dedans de sa tête, qu'il ruminera jusqu'à la fin de ses jours peut-être. De toute façon, il mourra aussi un jour ! Alors que voulez-vous me faire dire à propos de tuer ? D'en faire un art ? Il me semble que c'est perdre beaucoup son temps, d'être maître de cet art-là, justement. Je n'ai aucune vénération vers ces prédicateurs, ces formes d'usurpateurs ; ils mourront comme les autres, d'une manière plus sanglante somme toute, puisqu'ils sont voués à la cruauté. D'en faire son métier ? C'est un désœuvrement de l'âme et du corps, une incapacité de faire autrement, de ne trouver son salut que dans cette manière d'être, si salut, on doit trouver. Je n'ai aucune considération (disais-je), pour ce genre d'être ; elle correspond à une lignée obsolète d'avance, sans espoir d'avenir, ce principe-là ; que voulez-vous de plus de moi, que je vous dise à ce sujet-là ?
- › C'est déjà pas mal ! Ce que l'on a extirpé de vous, savez-vous ?
- › Ah ! J'ai compris ! Vous me mettez à la question, sans aucune menace, c'est adroit, vous me tirez les vers du nez à travers une certaine forme de séduction dans les questions posées. C'est adroit, mais je ne suis maître d'aucune solution, d'aucune manière, de quoi que ce soit. Vous n'extirperez que des mots, que des pensées ; des perceptions de quoi ? Quelle gloire devrait-on trouver dans ce que vous extirpiez de moi ? Oh, de moi ! Ce que je vous aurais dit ? Où

tout cela nous mènera-t-il, quel intérêt, d'ailleurs ? C'est ce principe de la satisfaction de son ego qu'il faut combler, un réel problème aujourd'hui ; il est trop démesuré cet ego-là. Il est même aux abois, ne sait plus où aller, il cherche non pas une rédemption, mais une solution à sa satisfaction, à son édification, à sa fornication, aux mangements qu'il vous fait ingurgiter, à tout ce qu'il représente, et surtout, essentiellement, le leurre qu'il représente véritablement ; ce leurre qui nous anime tant, que la vie d'une manière générale, un jour, ce principe elle nous l'a introduit à travers sa génétique approximative, devra changer ce principe pour permettre une évolution possible ; mais à la fois, l'épreuve doit venir de tous, le changement ne se fera pas en quelques jours, instantanément ! Une grosse force (pas élégante du tout)... une sorte d'éveil abrupt et intransigeant devra transparaître à travers tout ça, un éveil de l'espèce ! Eh, il est loin d'être gagné, cet éveil-là, croyez-moi, croyez-moi...

...

- › Du plaisir de la chair, j'y ai goûté et je n'y ai trouvé aucun goût ?
- › Mais de quelle chair parlez-vous : celle que l'on mange ou celle dont on jouit ?
- › Oh ! Somme toute, les deux ! De celle que l'on mange peut-être aussi, de celle dont on jouit selon vos mœurs, selon la tribu et ses rites ! De cette protéine-là, je peux bien m'en passer maintenant, maintenant... Quant à la jouissance, comme je vous l'ai dit, de la chair, je n'y ai trouvé qu'un goût... sans avenir. Jouir ! Eh alors ? Quel avenir voyez-vous, en dehors de perpétuer votre espèce avec ce besoin de pénétrer ou d'être pénétré selon que vous êtes d'un sexe ou de l'autre n'est qu'un mécanisme, un leurre dont tout le vivant ne peut se passer ; il appartient à cette sexualité exacerbée, ce mode de reproduction rendant quasiment obligatoire la nécessité de l'exprimer, à un moment ou un autre, d'une manière ou d'une autre ; que voulez-vous, nous sommes faits ainsi ! Pour ce qui me concerne, puisque vous me posiez cette question, je ne vis pas ça comme un manque, puisque je n'en éprouve qu'une nécessité extrêmement secondaire, puisque de la procréation d'autrui je n'en aurais jamais l'initiative. Alors quoi, on peut trouver des petits plaisirs

ailleurs ? Bien sûr, évidemment, fornicuer, d'accord bon ! Vous allez jouir, d'accord, et après ? À part un contentement momentané que cela représentera, je n'y trouve aucun avenir, il m'apporte rien qu'un plaisir fugitif momentané, comme une drogue que l'on prend, certains, certaines en deviennent accros, ne peuvent s'en passer ! Ben, c'est facile pourtant, je n'ai pas de règles ni de morale à donner sur le sujet, c'est un choix d'existence que l'on fait.

- › Mais encore ?
- › Mais encore, quoi ? Quelque part, il faut en avoir le talent, de cette jouissance-là, et moi je n'en ai pas à ce sujet, sinon de n'être en la matière qu'un bien piètre amant ; vous l'avez constaté, comment pourrais-je faire autrement ? Le vivant n'impose pas comme un dieu, à tout être, de se reproduire selon les mêmes mécanismes, et ne cesse d'expérimenter cette chose vivante, ce qui nous anime, j'ai constaté dans ma maigre vie, que sans cesse il varie. Donc, toutes les formes de jouissance, de plaisir, elle les exprime et c'est bien normal, mais de ce mécanisme-là, de la satisfaction, on en revient toujours à l'ego. Il devra un jour laisser la place, un moment ou un autre, au dedans de vous, à des attitudes, des réactions, des agissements qui dépassent ce cadre somme toute très primaire de ce qui nous exprime et notre désir de jouir par-dessus tout. La sophistication de votre être dépend de ses options ; ce qu'elles peuvent permettre de réaliser véritablement, apporter tout un panel d'outils pouvant servir dans une expression !
- › Vous parlez comme un savant ; de quelle influence êtes-vous l'élue ?
- › Oui, c'est ça ! Je rends savantissime votre enquête ! La finalité de l'entité que je représente n'est pas de s'exprimer dans une jouissance absolument, ne serait-ce pas plutôt une expression que la vie cherche à me faire régurgiter, la raison de tant explorer. Cela se produit à l'insu de moi, et dans mon éveil, si tant est qu'il en soit un, je devrais tenter d'atteindre un sommet où culmineront toutes les attentes d'une vie espérée. Cela n'est pas forcément facile, mais souhaitable ! Que le corps doive exulter n'est pas une priorité, si vous êtes capables de passer outre. Ceux qui vivent ça comme une tare de ne pouvoir l'exprimer, cette exultation, vont souffrir de leur illu-

sion ! Là encore, il convient d'être lucide. Tout le problème est là, dans la lucidité de percevoir ce que nous sommes...

- › Vous manquez d'affects, une petite émotion vous ferait du bien...
- › Et d'ego à satisfaire ? À trouver, y arriver, savoir se contenter de peu...
- › Je n'ai pas d'ego à satisfaire, voilà tout le problème de l'attrait de cette affaire ! Je n'en cherche aucune gloire, de quoi que ce soit ni de satisfaction autre que de m'émerveiller de la nature qui nous entoure ; de voir un bel arbre me suffit amplement ; m'y reposer auprès pendant quelques instants, entendre le chant d'un oiseau, cela est un satisfecit suffisant pour mon ego sans mesure, celui-là me suffit amplement...

(paroles entre deux dormeurs)

151. *réminiscences oniriques de l'enfance*

Dans les souvenirs qu'on lui a mis, à cet instant où il vient de naître, véritablement !

à trois ans, anicroche

À trois ans, peut-être, oh ! guère plus ; il s'engorge si précocement de réflexions de grands ! Même d'un songe, il devait bien naître d'une manière ou d'une autre ; alors la vie, en traîtresse, lui infligea sans crier gare une malencontreuse action de sa part, à digérer, sans ménagement aucun ! Elle lui dit, « tiens ! Prends ! C'est ta première expérience ! Uses-en comme d'une pénitence si tu veux ; un orgueil, qui sait, à ingurgiter ? Fais en apparaître plus d'une découverte ; mais ! y arriveras-tu ? »

Il se répétait inconsciemment, « tiens ! La vie s'est trompée avec moi, elle y a déjà mis une anicroche ; cela m'a perturbé, quelle idée j'ai eue ? Celle-là, dorénavant, elle va me tourmenter jusqu'à ma fin ; à quoi bon vivre plus loin si ce n'est pour sans cesse ressasser cette calamité, la vie s'égare et j'y arrive dans cette errance ; que dois-je en conclure, de plus mauvais comme ratement, sûrement ? Aurais-je pu concevoir une belle action, non ? Aurais-je dû avoir une bonté, un enlacement, un petit bi-

sou sur la joue ? J'en restais incapable ! On ne m'avait déjà pas appris cette tendresse-là, je ne m'en souviens donc pas, ajoute à mon tourment ; alors devons-nous attendre que je vieillisse passablement pour que me ressorte en travers de la gueule cet acte imbécile ; devrais-je dire "ça suffit ?" Oui, la vie c'est une sale garce ! Elle a instauré en moi quelques gènes défectueux, dont je ne peux me débarrasser ; on a beau réassembler à notre manière, d'un ordonnancement que l'on désire meilleur avec une quelconque colle, mais toujours un sort vient l'en détacher et rajoute une nouvelle couche malheureuse à ma crétinerie ; le monde nous amène de drôles d'envolées ? »

- › Comment voulez-vous, qu'après ça, un petit être puisse s'élever, planer ou vivre de joie, que déjà vous lui déposiez sur le dos un acte qui le met aux abois ; pourtant, ce geste n'apparaissait pas comme le pire ; imaginez ces enfants qui dans une guerre voient sous leurs yeux leurs parents se faire écarteler par l'ennemi, violer ou étriper.
- › Comment peut-on en sortir intacte ? Mon drame à côté reste tout petit, infime ! Mais somme toute, c'est arrivé, que peut-on en changer à ce qui adviendra, y ajouter un éveil terrifiant au monde, une compréhension avant l'heure de ce que nous sommes ?
- › Comment voulez-vous qu'à trois ans on puisse mettre toute cette déraison dans sa poche, elle aurait dû être trouée pour que cela s'évade à jamais ; mais non ! la poche était bien conçue, elle était d'une couture solide reprise en croix comme c'était d'usage en ce temps-là, oui, la couture terminée avec l'aiguille au bout des doigts.
- › Comment voulez-vous qu'à trois ans, l'on puisse s'éprendre de la vie comme d'un joli entendement et puis de s'en émerveiller, quand on détient déjà, en bagage, un pareil harnachement à digérer ?
- › Comment voulez-vous qu'à trois ans naisse un désir d'éveil, quitte à vivre et voir toutes les saloperies qui s'égrènent à la face du monde ; on a beau souhaiter ne pas les apercevoir, avec la possibilité d'observer ailleurs, apprécier, dans un parcours de magnifiques paysages ; qu'ils apparaissent splendides, certes c'est estimable, mais quand on regarde ce qu'on a façonné aux alentours, il en reste suffisamment, de quoi méditer sur notre effervescence dans ce monde, en fait !

(paroles en marchant)

- › Quant à notre affairément, c'est bien pour cela que j'ai demandé à cet homme désœuvré d'écrire comme ça, le récit de la vie de moi, je suis tellement fâché de nos effervescences dans ce monde, c'est un fait ! Oui, je lui ai dit de tout mettre, le vrai comme le faux, du moment qu'il oublie d'omettre la moindre ligne bien qu'elle soit biffée par l'hiver et les temps dédaigneux que j'ai dépeints naguère ; même s'il n'écrit pas tout comme je le voudrais, qu'il romance un peu, qu'il ajoute ce que je n'osai pas décrire, qu'il devine à peu près tout, tant, je me suis confié à lui. Je sais cette aubaine d'une inspiration comme celle-là ne se refuse pas, puisque sa vie, il me l'a dit, elle fut souvent ratée, que ce récit-là amoindrisse ses erreurs... Mon existence fut un long songe à la recherche d'un bonheur à éprouver ; donc, qu'il pille tout ce qu'il trouvera, cela me va bien, qu'il y découvre de quoi y mettre des liens, un affect ou des riens, cela me va tout aussi bien. Il a bien compris malgré que souvent je me détache de lui, sa demeure reste malgré tout un rempart suffisant contre la pluie. Je ne passe plus guère ces derniers temps, maintenant que tout s'achève, nos vies et tout ce qui nous vient devant, lui sa tombe terrestre, moi mon errance « cosmique » dont je ne peux fuir le sort qui me reste, un long périple imaginaire (cela sera noté ainsi à la lecture d'un écrit pour les hommes) ; mais je sais bien moi, dans cette métaphysique, j'ai trouvé bien plus qu'il en faut, de quoi fournir à mon éveil. De toute façon, vous n'y comprendriez plus rien si je vous disais tout. J'en laisse à vos avenir imprévus, de quoi parcourir encore quelques ans, dans cet univers intransigeant.

supplique

- › Et puis, je dois bien l'avouer, j'ai perdu la mémoire de ces gens-là qui furent mes parents. Je vous demande juste le temps de me laisser l'écrire, le lui dire au scribe de ce récit, juste le temps...

Au moment des ballades, excédé d'annoter toutes ces sortes de ressentis exubérants quand dans la forêt il explose autant, j'ai pu lui amener une parole, pour l'adoucir un moment :

- › Mais quel est donc ce tourment dont tu nous abreuves tant ; tu sais, à force, c'est assommant... d'en distinguer des tourments, des tiens des nôtres quand on additionne, cela fait une somme trop impor-

tante ; il faut élaguer le tourment s'il devient minable... Élague donc ton tourment...

(à voix basse)

- › C'est marrant... (chant du Coucou au loin), cet amoncellement de bois mort... à côté d'un beau chêne... ouais, marrant...
- › Bon ! ça devient lugubre là, hum...
- › je le sais, mais enfin, je ne peux me taire, avant mon dernier sombre hiver, je désire me démettre de toutes ces manières, même si je les dis à l'envers !

(paroles en marchant)

ce geste impossible

Ce geste impossible disait tantôt « je veux avoir une autorité sur toi... je te balance cela par mise en garde ! », aussitôt il rajoutait « maintenant, je m'éloigne de toi, je garderai toujours une distance... et cet objet qu'elle reçoit en demeurera la marque ! »

À chaque fois quand il y repense il se souvient que souvent à la fin de chacun de ses rêves, cela revenait sans cesse, cette péripétie mise en avant, et il s'en aperçoit maintenant que cet acte le déboussola tout le temps ; qu'en avait-il à taire de cette mémoire aux enfers, un geste qu'il avait osé naguère ; en voilà une belle affaire, une mise en garde au-devant de sa future aventure, qu'il ne saurait s'en défaire sans une mise en garde ; la voilà la belle affaire, ce geste qu'il accomplit par mégarde allait le détruire corps et âme ; au-devant de toutes frontières, il détient cette alarme qu'il auréolise par mégarde ; qu'elle se tarisse cette histoire qui le nargue sans cesse et qu'il ne peut taire ; jusqu'au bout peut-être elle reviendra à chacun de la fin de ses rêves pour le prévenir, mais le prévenir de quoi ?

(variante)

- › Faites donc qu'elle se taise cette histoire qui le regarde sans cesse et qu'il ne peut taire jusqu'au bout peut-être, elle reviendrait, à chaque fin de ses rêves pour le prévenir, le prévenir de quoi ?
- › Euh euh... Eh, d'où tu viens, souvenir indéfinissable ?

(puis s'adressant à la fillette qui en fut la victime) redite

- › Ce geste impossible disait tantôt « je veux avoir une autorité, je te lance cela par mise en garde ! », ou alors il disait « je m'éloigne de toi, j'aurai toujours une distance... et cet objet qu'elle reçoit en est la marque ! »

après ce geste

Oui ! À trois ans, après ce geste, il comprit progressivement, en voyant ses semblables faire de même sans forcément s'en émouvoir, avec toutes les variantes possibles du projectile, au fil de l'âge ; il s'étonnait, au début, qu'il ait pu accomplir un pareil acte, mais il saisit bien vite qu'il n'était pas le seul dans ce cas-là, bien que son éveil apparaisse si vif (incisif) et si précoce, à ce sujet-là.

Il découvrit que les hommes usaient d'une carence du vivant, qui devenait nuisible, à eux comme à un bout de la vie en général, car cela n'apportait rien que des dysfonctionnements, de la misère et des insanités peu enviables.

Il comprit (au fil du temps) que cette fatalité était à combler, panser, raisonner, soigner, et il devait se guérir de lui-même ni forcément attendre des autres, ils en demeurent au même stade, plus ou moins ? Sa vigueur en fut prise au dépourvu, il rêvait à un monde radieux puis voilà qu'il tombe dans un univers qui apparaîtrait merveilleux si vous naissiez un brin chanceux, sinon tout deviendrait trop souvent ennuyeux...

- › Si, pendant l'enfance, on n'est pas exposé aux guerres, on ne s'en affecte que peu, car la parenté reste là bien présente, pour vous aider, vous protéger ; mais quand l'être atteint l'âge mûr et fait que toutes filiations s'éloignent et disparaissent peu à peu, à ce moment-là on se retrouve véritablement, seul ; il doit être armé de bien des robustesses d'esprit, pour se prémunir du monde, qui dans certains pays, trône avec l'horreur (douleur) permanente des êtres que l'on détruit, dans une indifférence des plus totale.

Comment s'en sortir dans ce monde qui dépérit peu à peu ? Au fur et à mesure qu'il avance dans la vie, il s'en sent tout amoindri. Il fait des efforts considérables pour ne pas ôter un fil à son existence, que vaut-

elle malgré le songe d'où il vient, que mérite-t-elle, cette vie-là, dans ce milieu qui s'assombrit et où apparaît-elle, la joie ? Dans quelques gaïetés que l'on puisse enfin détenir, si brèves, si peu accomplies, à en devenir un dédain face au dédale des misères autour de lui ?

Comment s'en émouvoir de ce monde ? Ne s'en exhale pas seulement des pleurs et des pluies, il arbore mille paysages ; lui devant ça, il s'en éloigne, puis s'en rapproche, encore s'en écarte ; c'est ce qu'on lui reproche, il musarde, essaye un peu tout, expérimente malgré tout ; que doit-il donc entreprendre, accomplir ? Il n'a qu'une réponse, chaque jour, d'un présent ici et maintenant, sans perspective d'avenir, quelle qu'elle soit, il vit au jour le jour ; il s'endurcit peu à peu, d'un monde, qui parfois, il lui semble, le maudit !

(paroles en marchant)

À trois ans, il pouvait désormais apprécier toute l'ampleur et toutes les conséquences d'un tel agissement à l'avenir, sa vision n'en apparaissait plus pareille, il venait de découvrir quelque chose de nouveau dont on devenait responsable : ses actes !

(entre deux sommeils)

Il dira plus tard : « après ce geste, ma vie a été toute pourrie ! »

Il dira aussi : « je n'aime pas tuer des mouches ! Je ne suis pas fait pour ça. C'est qu'elle passait par là ; j'en fus agacé et comme je suis un imbécile, je l'ai tuée d'un coup pour ne plus l'entendre virevolter autour de moi, je ne suis pas encore pourrissant, les autres devront attendre que je meure pour pondre au-dedans de moi. »

nous sommes dans le rêve

(note du scribe)

- › Ce qui le sauve, sur les mécanismes (son dédoublement, son geste absurde...), essayons d'apporter des incohérences ? Mais non, il n'y en a pas, nous sommes dans le rêve au moment où cela se passe, donc tout est possible, de revirements en changements en incompréhension.
- › Il est dans le rêve et tout se passe à des époques, des temporalités

différentes. À redéterminer l'endroit où il se réveille... non, pardon, à l'endroit où il s'endort, nous sommes dans le rêve, donc tout est possible.

(paroles un soir)

152. *étranges temporalités*

un regard étrange

« Il semblerait que j'ai un regard étrange, apparemment ! Je vois, c'est ce qui dérange ? Drôle d'air, pourtant ; oui je ne suis pas un ange, quand de ça, déçu, j'y pense, à soutenir mon regard les mots en transe. Drôle d'idée ! On a parfois de ses errances... »

« Cela ne doit pas être normal ? »

Se dit-il ; puis il s'interroge toujours,

« vous voyez comme j'ai failli tuer ? »

« Alors, je suis vraiment des vôtres et je ne demeure que cela, un assassin potentiel ? »

Mais que représente donc ce tracas ? Qu'est-ce donc qui le chagrine tant, de n'être qu'un petit d'homme (un enfant d'un animal super-prédateur, cet holobionte bilatérien eucaryotique, pour eux cette folie leur semble courante, dans l'ordre des choses, une des imperfections de la bête, dirait un vieux savant, peut-être) ?

Cette autre pensée des actes passés où il racontait à ceux qu'il côtoyait « regarde ! Comme je suis grand ! » C'était le petit d'homme enfant de trois ans qui voulaient se faire pardonner son geste inconsidéré par une nouvelle attitude, celle d'un être devenu adulte avant l'heure, et donc il ne percevait pas encore tout à fait la teneur.

Cela se manifesta de diverses manières et l'on en comprenait bien qu'il désira en fait comme une reconnaissance des autres, une légitimation de la tribu, une approbation de ce qu'il était. Parce qu'à travers ce sentiment, il disait aussi

« j'accepte mon humanité, avec tout ce qu'elle représente, du pire comme du meilleur, j'accepte de vivre auprès de vous et j'attends ce

contrat que l'on me donnera au moment de la reconnaissance... »

Cette apparente immaturité ne cachait qu'une naïveté sans calcul, dénuée de toute manigance, il désirait les apaisements plus que toute chose sans pour autant renoncer aux passions qui l'animent, cette quête de tous les savoirs qui le stimulent, explorer les inconnus... toute la substance de ce qu'incarne la vie en fait ! Et dedans, il s'y est reconnu.

Variation du moment,
hâté par le rêve,
il explore...

*à cause d'un geste, cette seconde d'éternité ****

– Récit intemporel – nous sommes dans le rêve ! Dans les rêves, tout est possible, même l'incompréhensible.

« À l'instant où il commença son geste, la seconde juste avant qu'il envisage de lancer cette ferraille, se sentant guidé par des ressentiments indicibles, cette seconde de décision dura soixante ans de sa vie, comme s'il devait d'avance étudier toutes les conséquences d'un pareil acte ; eh, les ayant vécus, ces soixante ans, il considéra que cet acte ne lui amènerait rien de bon toute sa vie durant, s'il l'accomplissait, il estimait que par conséquent son existence en serait amoindrie dans cette histoire où il se verrait devenir un vaurien. »

(anticipation, uchronie, temporalité sans cesse mouvante)

« Soixante ans plus tard s'étant écoulés dans cette seconde d'éternité, il comprit l'absurdité de cet agissement, reposa la ferraille à terre, s'avança vers la petite fille, tout aussi petite que lui, et déposa un petit bisou sur sa joue en lui demandant pardon d'avoir pu envisager une pareille instrumentation de sa vie et que jamais plus il ne recommencerait ; il ne savait pas par quel instinct, quel réflexe imprévisible l'avait amené à explorer ces repréailles absurdes, à cause d'un refus de bouger de sa camarade de jeu ? Cette ferraille lancée, il l'aurait blessée, peut-être tuée, ou lui crever un œil aurait amené un drame de plus. Cette seconde éternité, il la vécut soixante ans de sa vie pour expérimenter les perspectives d'un tel accomplis-

sement, à comprendre qu'il ne valait rien, rien de bon ! Alors, il recommença, après son petit bisou, une autre vie, et comprit que cette petite tendresse enfantine lui apporterait plus de réconfort qu'une ferraille lancée. »

(saccades du rêve)

« À peine que l'on commence à vivre, il est déjà trop tard » ; il fallut, quant à lui, vivre soixante ans durant, pour les perdre toutes ces années, pour comprendre le pourquoi du comment d'un tel accomplissement et la déraison que cela apporterait ; que cette vie ainsi accomplie ne valait rien, lui-même ne valait pas mieux par conséquent, qu'il était inutile de recommencer un agissement maintenant dépassé.

La vie avait expérimenté en lui cette perspective d'un pareil accomplissement ; un geste malheureux dès le commencement, que pouvait-il amener plus tard dans le déroulement de la vie de celui qui agit ainsi ? C'était ce questionnement-là, exactement, que la vie en lui avait envisagé, pour expérimenter probablement, une nouvelle fois de plus, la question. Elle devait ressasser encore cette fois-là le tourment d'un être pendant soixante ans, pour argument suprême, expérimenter oui, ou simplement, disons-le comme ça, de voir comment ça fait de tourmenter ainsi un être ; la vie ajoute à sa mémoire considérable, cette expérience, comme on le ferait avec une machine électroisée douée pour le calcul et les algorithmes, comme à une pensée primaire, lui apprendre un fait nouveau ; à travers de petites variations d'existence, la vie ne cesse de s'ingénier au creux de nous.

Ou encore, imaginons tout, il retourna bien aux sources, soixante ans après, revécut ce même geste à l'endroit exact, renouvela tout ! À l'instant où il remit les pieds exactement à l'emplacement où cela se passa, comme par magie, il oublia tout, il n'existait plus et son existence devint un néant, il n'était plus de ce monde, la vie en avait-elle fini avec lui, dorénavant il n'avait jamais existé, il n'existera jamais ; et les perspectives d'un recommencement, même si parfois il l'envisagea, tout à l'heure, autrefois dans ces voyages temporels, n'entraient plus en ligne de compte ; la matière en lui s'était décomposée, les particules élémentaires s'étaient dispersées, se recomposant dans toutes les entités environnantes, à leur manière. Cette magie, cette magie des recommence-

ments ou de l'oubli, ou de l'effacement, qui par des invraisemblances dans cet écrit, vous apporte une mémoire incertaine, un jugement, un éveil, on ne sait. Il laissait la place à un autre assemblage des vivants, pour expérimenter une autre variation de ce qu'il fut. Reprendre là où tout commença... Mais au moment du débutement, c'était comment, déjà ?

Il essaya, il avait essayé cette vie, cette existence, pour voir comment ça fait de vivre parmi eux ; il n'en éprouva aucune reconnaissance, aucun merci, aucune réjouissance, il avait perdu cette émotion, cette tendresse, cette compassion, un quelconque amour de quoi que ce soit dans ce monde toujours aussi incongru qu'avant. Peu à peu, au creux des têtes de chacun, ceux qui le croisèrent, s'effacèrent tous les instants de sa présence, il n'existait plus, il n'a jamais existé, il n'existera jamais, dorénavant ! Par conséquent, il est tout à fait inutile de l'oublier, on n'oublie pas ce qui n'a jamais existé ! On laisse aux autres le temps de marquer de leur histoire, toutes les mémoires ; et lui n'a fait que les regarder, les imiter un temps, le temps d'apprendre et comprendre et de s'effacer, sans haine, sans tristesse, sans joie, indifférent à cette existence, à cette foi. Il ne prodigua rien de passionnel, n'envisageait rien. Dispersée, éparpillée, chacune des particules l'ayant composée ou habitée un temps garde malgré tout au creux d'elles-mêmes l'expérience de sa construction. Mais comme cela fut décidé par on ne sait quelle magie, la mémoire de son existence ne fut jamais recombinaée, réinventée, puisqu'il l'avait décidé... (puisque le coup du sort l'avait décidé pour lui)

(parole entre deux sommeils)

(anticipation)

La seule chose qu'il laissa, ce fut ces écrits qui à aucun moment ne parlaient véritablement de lui (seulement d'un tourment) ni ne laissèrent un quelconque nom à son endroit.

(il parle à la troisième personne)

- › Pour les autres choses dont on parle au-dedans de cet ouvrage, ce sont les multiples variations d'une pensée, d'une compréhension de ce monde, de ce qu'il en absorbe et ce qu'il régurgite, sans haine,

sans frontières, sans religiosité quelconque ni vanité de quoi que ce soit, il laisse une trace, puisqu'il semble qu'on le lui a demandé. Il ne sait si c'est vrai, si c'est exact, peu importe, ça s'est imprimé au creux de sa tête et il réalisa ainsi cet ouvrage, du mieux qu'il put, seule trace laissée des instants de son passage, ce qu'il a remémoré au creux de cet ouvrage.

- › Ouvrage sans nom des hommes ; aucun nom d'eux n'y sera ajouté jamais ! Sinon par un autre que lui, avec l'aide du scribe, ce dernier reniera-t-il sa promesse ? Mais celui-là qui le fera, d'y mettre un nom à cet ouvrage, accoler dessus comme une propriété (une étiquette à documenter), celui-là qui ne l'aura pas lu certainement n'aura rien compris du pourquoi, du comment, de l'absence d'un quelconque nom d'homme au-dedans ; celui-là ne fera qu'apporter un mythe de plus, là où il n'y en a pas, où tout est dit de ce qu'il a compris (l'auteur de ce récit, du scribe et des autres)...

S'adressant au scribe, il ajoute :

- › Je ne vois rien d'autre à dire ni à ajouter ? L'ouvrage se termine, je n'ai plus qu'à tout mettre au propre, dorénavant, combler les quelques vides qu'il reste, pour combler chaque page blanche, c'est tout ce qu'il reste à faire ; et puis s'en aller, voilà !

quelqu'un s'adresse à lui

(peut-être ce vieux savant) :

- › L'histoire de ce personnage sans nom dont vous me parlez, donc vous m'exprimez sa défaillance depuis l'âge de trois ans, à cause d'un geste et cette pirouette de l'esprit où vous envisagez la seconde avant ce geste, si elle s'écoulait en un instant, soixante ans de sa vie pour voir les conséquences d'un pareil geste, là où il irait. C'est emblématique, votre racontement, bien entendu, oui, nul n'est parfait ; quel être pourrait le prétendre ? Il existe toujours une faille, une déficience, une tare inexpugnable que l'on doit affronter, ne serait-ce que pour s'en sortir et vivre du mieux possible ; cela va de soi.
- › La plupart des vies ne mériteraient pas d'être vécues tant leur sort est insidieux. Mais, faute de mieux, le vivant a dû toujours s'en ac-

commoder de ces redondances d'existence faillibles : elle apprend de ses erreurs et ses recommencements incessants nous montrent dans cette persévérance, une volonté de progresser vers une amélioration de son principe, ce qui l'anime, elle explore tous les possibles, eh oui !

- › Cela représente une dépense de ressources considérables sur cette planète ?
- › Comment pourrait-elle faire autrement ?
- › Je vous le demande ?
- › Ce questionnement ne me met pas en dehors de ma condition, celle d'un être vivant parmi d'autres. Ce questionnement, si je l'exprime, c'est qu'il représente alors, un questionnement du vivant lui-même, une expression de son ignorance toute relative et de son balbutiement. L'exploration se réalise non pas uniquement dans des territoires planétaires, elles se réalisent aussi au-dedans de soi. Nous sommes multiples, multicellulaires et reliés au monde où nous habitons, nous ne sommes pas en dehors, nous sommes dedans (ne cessera-t-on jamais de le répéter afin que l'on comprenne ce qui n'est pas encore perçu tout à fait ?).

153. *à trois ans*

(recommencer sur l'enfance en d'infinies variations)

Si d'une main (un jet) vous frappez fort,
est-ce une tendresse excessive ou
un geste outrepassé qu'on regrette alors ?

vous devriez commencer le récit ainsi

Dans le souvenir le plus profond, le plus lointain, il restait ces instants, ils le stressent à cause de la pulsion d'un instant incompris. Aurait-il pu l'empêcher, non, dès trois ans il sut ? En lui naissaient une déraison, un geste tout aussi incompris (de lui) et qu'il accomplit sans savoir pourquoi, « serait-il déjà méchant, de ce truanerie offert à ses devants ? » (Ou « serait-il déjà méchant ; de cette truanerie offerte à ses devants ? »)

- › « Mais de quel geste parliez-vous ? »
- › Il vaut mieux reprendre depuis le début, son enfance...

débutement

(extrait inspiré d'un journal rédigé par lui qu'il jugeait « imparfait », nous dirions tout au plus, un journal incomplet)

Tout a commencé ce jour incertain dans les premières années de sa vie, dans un pays magique où régnait la mémoire des ancêtres que l'on retourne dans des fêtes joyeuses pour les honorer et conjurer des interdits maléfiques, des tabous là-bas, le rituel de leurs survies établi depuis tant et tant.

C'était au fond d'une école d'apprentissage des métiers usuels à la région : derrière les ateliers, un tas de ferraille était là, comme résidu des exercices, les ratés des élèves, les déchets du travail bien appris envahis par la rouille inévitable d'une fin de vie. Des enfants aux ethnies différentes jouaient au-dedans, malgré l'interdit des adultes, l'attrance de ces formes défaits était trop grande, le jeu inévitable et prolifique.

Il était là, il avait trois ans, il y avait aussi une petite fille du même âge et les petits des familles environnantes autour, ensemble ils s'amusaient à tirer sur les ferrailles en inventant des transports dans des jeux innocents.

Ce jour-là ne sera pas comme les autres, une idée soudaine trotta dans son crâne, un geste non réfléchi, une sottise ? Il veut lancer cette tige de fer vers la petite fille, il prévient, il lui dit de partir, c'est un ultimatum ! mais elle ne veut pas bouger et lui s'obstine, il la lance et elle est touchée en plein front. Elle pleure et s'enfuit vers la maison maternelle, il n'a pas la souvenance du sang...

Il sera réprimandé plus tard, il ne la reverra qu'une seule fois, les jours suivants, son front bandé...

Depuis, une sorte de déclic lui ouvrit l'esprit vers des interrogations inédites. Pourquoi donc ce geste ? Il savait très bien qu'en lançant cet objet, cela ferait mal à la fillette, quelle drôle d'idée ?

désaccord

Mais la songerie marque un désaccord ! Le scénario a été remplacé, le propos précédent n'arrive pas au bon chapitre, au bon moment, il a un train de retard, « souvenance inachevée à remanier », verdict sans appel ! Il lui manquait quelques dents à cette idée, alors avec son incohérence malade le rêve s'est métamorphosé... le scribe n'y est pour rien, il ne fait qu'écrire ce qu'on lui dit de mettre, ne l'accusez pas inutilement de saboter le récit, respecter le rêve ! Reprenons autrement !

« D'après ceux qui tentaient de dater cet événement, au sujet de la période dont on parle, nous serions à peu près au milieu du siècle dernier quand cela se passa, ou bien une période peut-être un peu plus avancée ; dans cette contrée ignorée y reste-t-il la trace de ce qui s'y passa ? Était-elle marquée dans toutes les mémoires, oh, de très peu ? L'instant fugitif de gamineries a pu passer inaperçu pour la plupart des adultes, pourtant quelques-uns en ont gardé une trace, les plus jeunes, les témoins de la scène ; les protagonistes de l'événement étaient deux : celui qui eut ce geste malencontreux et celle qui fut blessée par la ferraille qu'il lui balança, c'est qu'elle l'avait reçue en haut de sa tête. Elle s'en souvient certainement, peut-être a-t-elle une trace encore, une cicatrice. Quant à l'auteur de cette méchanceté, sa cicatrice, à lui, demeure cette trace restée figée au creux de sa mémoire, cette souvenance le taraude toujours, à s'étonner sans cesse sur ce qu'il accomplit, l'interpellera sans doute jusqu'à sa fin, à trouver la raison irrésolue d'un tel geste ? »

après son geste

Après son geste, quand il fallut rentrer à la maison, pas fière du tout et en longeant les ateliers interminables bordant la cour, ce fut un long remue-ménage dans sa tête, à chaque pas lui venait des monceaux de raison, des remords et des regrets aussi. Ce fut la première épreuve pénible de sa vie, plus rien dorénavant ne sera pareil, il avait grandi subitement, c'est le début de son éveil et la première empreinte devenue indélébile qu'il traînera tout le long de son existence.

C'était une pulsion inévitable, elle devait être accomplie comme un

geste inscrit depuis longtemps dans une mémoire indescriptible, cette sensation de déjà vécue, la répétition d'un accomplissement sans ampleur, un mauvais jeu d'enfant, une bêtise de l'âge, qui pourtant l'a ébranlé comme un premier appel du large.

Déjà, il savait inconsciemment que son avenir serait atypique, sans pouvoir encore comparer son sort à celui des autres, comme une histoire étrange qui le guidait, sa vie ne faisait que commencer...

Plus tard, dans sa vie d'adulte, à maintes reprises, il put reconsidérer cet événement avec le recul salutaire de l'âge et de l'expérience. S'interroger à la manière du sage de la raison ou de la déraison des gestes et de nos choix, méditer sur cette expression féline, « l'histoire ne repasse pas les plats ! »

...

En réponse à cette expression « la vie ne repasse pas les plats », je l'entendis me dire sa certitude du moment :

« Oh, de cette partition-là, on ne la joue qu'une fois, et après l'on s'en va. Inutile de la rejouer, le ton n'y serait plus, il faudra varier tant et plus qu'une mélodie comme cela ne se jouera jamais plus, etc., etc. »

(il n'a pas voulu développer)

interminable remontée

« Remontant les interminables bâtiments des ateliers, sa mémoire assaillie d'ignominies, le temps de se remémorer cet instant où il a failli, la répétition incessante du souvenir de son geste défilait dans sa tête, cela le mit dans un tel état, quand il parvient à son logis, épuisé, il s'effondra sous la véranda ; la petite chatte noire de la maison vint tout de suite s'accroupir auprès de lui pour un câlin ou pour le tranquilliser, on l'avait auparavant adoptée parce qu'elle se trouvait là le jour où l'on occupa les lieux... peut-être, celle-ci avait compris ce qui lui arrivait, elle était déjà une mère et des chatons rôdaient dans la maison ; comprenait-elle ce qu'un enfant pouvait ignorer encore ? Oh, admettez-le enfin, il n'y a pas que les humains à prétendre percevoir sur tout ou sur rien ; au-delà de nous, la vie le

sait-elle déjà tout de ce que nous aurons à vivre, sa grande histoire qu'elle distille peu à peu, dans une ignorance totale de notre avenir, nous survivons tant bien que mal, un temps, un tout petit temps, juste le temps des recommencements... »

(entre deux sommeils)

Avec un enfant, il faut prendre le temps, avec un enfant, il faut prendre le temps, le temps de le reconnaître, le temps de tout lui apprendre, une nouvelle façon de naître, une nouvelle façon d'être.

Avec un enfant, il faut prendre le temps d'apprendre, et sans cesse lui apporter des recommencements... La vie est lente dans ses accomplissements.

pendant le long retour

(redite)

Pendant le long retour, mille pensées le prirent comme un éclair, le pire de la mémoire humaine, pendant son interminable parcours le long des ateliers sans fin il refaisait son premier drame ; sans le savoir, Il naquit à nouveau de cet instant, il le sut bien plus tard, quand s'élabora l'idée de raconter son histoire, il ne récitera en fait qu'un bout de celle des hommes, et le temps arrivait où il devait relier cette mémoire à celle des autres.

Oui les hommes ne sont pas au centre de tout, ils forment seulement un instrument, oui le temps est venu de relier leurs mémoires à celles de ceux qu'ils ignorent encore ; à cause de cela, s'ingénier comme un désespoir cette désillusion à propos de leur prétendue prédominance.

Ils devront apprendre bien plus dorénavant.

Était-il là pour justement raccorder, rattacher ce qui fut perdu jadis bien avant que son espèce n'apparaisse ?

Son petit message ne montrait qu'une liaison, une virgule, un diapason, une pièce manquante retrouvée et ajoutée, le mandala s'en trouva ainsi complété, terminer, il était venu le moment de l'effacer, ne faire que passer...

Il voudrait ajouter un récit aux traces amoindries : une carte du lieu, la mémoire des témoins, la petite fille, celle qui reçut la ferraille ?

(Fin temporelle)

ce mécanisme rodé du vivant

Un mécanisme maintenant rodé depuis plus de trois milliards d'années se met en branle dans sa tête (Réf. ?), il régurgite inlassablement son acte pendant le long trajet de son retour, il ne comprend pas tout, une procédure antédiluvienne enclencha tous les dispositifs qui vont forger sa raison ; oh ! il ne maîtrise rien et la machinerie semble vraiment bien rodée, elle a déjà éprouvé depuis tant et tant de millénaires cette métamorphose, celle qu'elle va engendrer dans ce petit être. Les grands de son espèce, les adultes de son monde, parlent d'un mûrissement, d'un apprentissage, d'une éducation (Réf. ?) ; mais ils se trompent un peu tout de même, tout ne réside pas dans ces apprentissages-là, il se trouve au-dedans une expérience que manigance la vie sur tout être, ceux qu'elle a fait naître, à travers toutes nos formes, quelles qu'elles soient. Ce petit être va se forger brutalement dans ces expérimentations nauséuses et infernales, elles vont instiller ses premiers tourments, et le plus terrible d'entre eux : la peur de lui-même, de ses actes, de ses gestes, de la compréhension de cette folie ordinaire et vulgaire qui semble l'habiter ; il ignore encore toutefois que celle-ci imprègne bien des êtres, et toujours celle-là devenant l'inspiratrice de drôles de bêtises à réaliser (Réf. ?) ; il vient d'en éprouver la manière et de cela il n'en demeure pas du tout fier ! Il regrette déjà d'être né ainsi ; pensez donc, en quelques instants, il a grandi subitement de beaucoup d'ans, devrait-il s'en guérir de cette entourloupe que lui apporte la vie ? Il n'a rien demandé lui ! Il voudrait vivre en paix, mais cela dorénavant ne se peut plus, parce qu'un atome crochu en quelque sorte est arrivé pour le tourmenter afin qu'il agisse de la sorte (Réf. ?).

Toutes les sciences humaines, à propos de la psychose (Réf. ?) nous l'expliquerons probablement d'une manière très technique et dirons « ce n'est pas bien grave, il s'en remettra ! » Eh bien non ! Il ne s'en est jamais remis et il désire bien comprendre pourquoi. Pourquoi lui a-t-on déposé ça au-dedans de lui ? Toutes les formes des récits qui s'ensui-

vront tenteront d'y répondre afin d'apaiser ce tourment... Une conviction profonde me laisse ajouter, moi le poseur de ces lignes, ce serait bien de celui des hommes, ce tourment sempiternel, et il les assomme la plupart du temps, ils ne s'en rendent pas compte sans doute, la petite dégénérescence vitale devient grande, elle s'aggrave, dorénavant, en grand !

(texte électronisé du soir)

mettre des mots

À trois ans il ne savait évidemment pas encore mettre des mots à ce qu'il éprouvait, mais les sensations et les humeurs de son corps parlaient pour lui, les mots viendraient après, quand il aura l'âge de comprendre ce qu'il était.

Avant de comprendre justement, il éprouva ces sentiments au creux de sa chair, tout imprégné de ce tourment naissant, il le ressentit oui, avant de saisir l'influence que cet événement aura sur son avenir. Quelle porte cela lui ouvrait-il ; c'était qu'il n'y comprenait rien alors que ce qui le compose, ces multiples êtres infimes (bactériens) et toutes ces cellules (vivantes) en avaient saisi déjà la teneur, comme un frisson, une sueur, et les premières idées d'un démon ; pour le hanter, dorénavant, jour et nuit... Il ne sera pas comme ses camarades, « eux que la vie animera sans encombre », pensa-t-il plus tard. Peut-être se trompait-il ? Il ne savait. Il allait donc apprendre à connaître ce corps qui l'anime ; il comprit ce lourd secret en son dedans, le découvrir, il devait. Cette chose l'anime tant, entre un repoussement et un épuisement de celui-là, sa carcasse n'a rien à cacher pourtant, c'est lui, il ne la comprend pas totalement ; son éducation sera longue...

Peu à peu, au fil du temps, il comprit ce *dédoublement* en lui, entre son émergence et sa conscience ordinaire, là où il pouvait mettre des mots de plus en plus clairs, chaque jour naissant sur l'autre « lui », qu'il ignorait totalement au début, cette émergence sous-jacente, la reine de tous ses sens, de toutes ses inspirations ; ce mécanisme très ancien, fabrique toute forme animée que les hommes appellent la vie, sans en reconnaître les fondements ultimes. Eux et lui, c'est pareil, ils sont l'écume sur la vague et non son ventre ; un effluve, une vapeur, résul-

tante d'une eau échaudée, une agitation de la matière, une manière qu'elle a, de sans cesse changer de forme, de changer au fil du temps, oui. Ignorants de tout cela, les humains se croient seuls au monde et prétendent être les maîtres de la nature terrestre ; mais pourquoi donc une idée comme ça, venue d'on ne sait où, les titille-t-elle comme un amusement donné dans la cour des enfants au moment des récréations, pour les occuper et observer le stratagème, voir comment ils se seront démenés plus en avant ? Il a fière allure ce cheminement, à leurs yeux, éblouis d'un tel entendement.

refaisons le geste

« Ce geste, cette étrange pulsion irrépressible ! »

Alors, comme son rêve le tarabuste plus qu'il n'en faut, refaisons le geste, rien que pour lui, le lui décrire autrement, avec d'autres arguments.

Une pulsion au fond de lui l'agite et lui dit,

« réalise donc ce geste, accomplis-le et de lui, tu t'en évaderas ! n'ait pas peur des conséquences, elles ne t'effleureront pas, fais ce geste, que l'on voit ta dextérité, n'ai pas peur, nous sommes là et t'inspirons un geste, rien qu'un geste, pas un petit rien, un geste d'autorité pour te tester, voir jusqu'où ira la déraison, ta sagesse, on instrummente cette pulsion, elle nous sert de test, le test de ta forme, dans une multitude de choses possibles à cet endroit, nous n'en voyons qu'un, il va te faire comprendre ton acte, ce geste particulier, il n'est pas dérisoire, il aura un impact, il laissera une trace au creux de ta tête et sur le front de celle-là qui recevra cette ferraille que tu tiens la, lancent là ! Fais ce qu'on te dit ! Nous sommes au-delà de ta folie. Après ce geste, tu seras un roi, un maître, un chef, accomplis ce geste ! »

Lui ne comprend pas cette pulsion si soudaine, elle vient s'insinuer dans son imagination, un geste d'ordre : « écarte-toi ou je lance cette ferraille ! » Non ! Elle ne veut pas ; il lance la ferraille... sur son front, un impact violent, elle pleure, elle a mal, puis elle court vers sa maison, lui ne comprend pas ! Pourquoi ce geste ? Pourquoi elle a mal ? Ce n'est qu'un jeu, mais non, ce jeu fait vraiment mal ; elle pleure et ré-

clame sa mère, son père, pour qu'on la protège ; elle pleure, elle saigne... lui reste figé, ils cogitent « elle aurait dû bouger, que je lance là où je voulais la ferraille, on doit m'obéir, c'est ça ! »

- › Il croit comprendre qu'il s'est fait avoir par cette pulsion...
- › Mais ça aurait pu être pire ?

la mémoire du pourquoi et du comment

Le petit d'homme a grandi et il veut toujours savoir pourquoi il a eu ce geste. Sa volonté a été outrepassée, il n'a jamais voulu ce geste ! Aurait-il agi contre sa volonté ? Non, sa volonté a été dirigée, comme on dirige un robot (un automate, un véhicule), une entité télécommandée en quelque sorte.

(Tout le problème, dans ces affirmations, serait de ne pas tomber dans des affabulations incongrues. Méfions-nous de nous, on pourrait bien mal le percevoir, ce récit, et en prendre ombrage ; pour qui que ce soit, ce serait dommage.)

Du matin, dans le flou des rêves à peine envolés...

- › J'ai ça, qui me vient ! Que dois-je en faire ?
- › Où voulez-vous que j'aille avec ça au creux de ma tête ?
- › Boursoufflé de quelques protubérances compulsives, j'avais dans ce monde, sans savoir où aller, animé d'un tas de mouvements aux allures irrépessibles. Ma carrière, je devais l'accomplir seul à cause d'un geste irrésistible rétrospectivement dit, ma carrière se fit d'un geste en effet, irrésolu ; faire en sorte que je m'en aille loin de vos épousailles, fuir le démon de mes représailles, il fallut que je sois seul pour résoudre ce dilemme sans vertu.

Que laissa la mémoire essentiellement, de cette période ? Un geste inapproprié ; des traces, des marques sur un sol poussiéreux ; un ballet en paille de riz, brûlé pour quelques amuseries ; des odeurs de cuisson au moment des repas... Il ajoute :

- › Que reste-t-il des autres moments ? Ils ne m'ont pas marqué autant, ces instants de la vie courante, rien du tout ? Si ! Quelques autres sans valeur, à mes yeux, que du merdeux, rien de bien heureux, de

L'illusoire...

d'où tu viens : ce ouin dire

- › Langue imprévue des premiers jours, indécise de ce périple, elle m'a nargué, c'est bien court. De ce préjugé, j'ai voulu y retrouver un peu d'amour ; ce mot galvaudé et sans détour vous fait la nique. Oui, vous dansiez bien ; et moi, et bien ? Non, je n'en pouvais plus à cette attente narquoise qui s'immisçait pour une affirmation pour un rien.
- › Langue imprévue des premiers jours, ce : « ouin ! » qui vient de loin.
- › Mais de quel « ouin » parlez-vous ?
- › Comment ? vous ne vous souvenez pas du « ouin » de vos débuts ?
- › Ah ! ce « ouin » là !
- › Oui, c'est cela, le « ouin » de votre première sortie originale !
- › Je reprends, puisque vous m'avez coupé dans mon élan : ce cri tout neuf préfigure les espérances de futures amours. Trop tôt, à trois ans j'ai déjà tout gâché, depuis un ressort incessant me harcèle dorénavant ; pour finir de tant insulter mon avenir, je suis devenu un vulgaire tueur de chats (excusez ma maigre barbarie, point d'homme dans cette boucherie). Horrible pensée sans détour, me montre la corde de ma pendaison funèbre. Je dis bien que je ne vauX rien, c'est tout ! N'en concevez pas un drame, ma petite personne n'a pas beaucoup d'importance et je m'efface derrière la tâche dernière qui m'arrive par-devant. Finir à cette histoire sans amour, sans détour y ajouter tout ce que la vie me dit de mettre, sans pudeur, sans haine ni reproche.

...

On lui dira plus tard « as-tu oublié d'où tu viens ? »

maigre barbarie

Il disait « je ne suis qu'un tueur de chats ! »

Et comme pour toute chose, il se disait qu'on doit bien trouver un prétexte. Il avait cette raison terrible ou anodine selon l'ampleur de la dra-

maturgie, selon que l'on s'éprenne de lui ou le maudisse. Ce prétexte il vous l'annoncera plus tard presque au dernier moment pour éviter toute forme de jugement hâtif. Alors il lâcha : « je ne suis qu'un tueur de chats ! Et je mérite un pareil achèvement. »

- › J'ai enlevé la vie à ces bébés félins qui naissaient tous les ans, de la petite chatte que j'abritai et nourrissais depuis un temps... excusez ma maigre barbarie, mais cette annonce me tourmenta tant...
- › Un acte de tuerie pragmatique pour éviter le surnombre de la race, un fascisme sur l'espèce, comme cela se pratique entre hommes pour éliminer un groupe, sous des prétextes fallacieux de bouc émissaire ou pour taire toute opposition.

Il répète « je suis un barbare ! », la vie n'a pas oublié cette omission ; cela fait partie d'un de ces processus régulateurs qui se fout bien de toute morale, puisque, quelle que soit la vôtre, de morale, elle sera toujours l'expression d'un vivant, donc d'un morceau de vie, qui explore et communique ; ni contre ni pour, le processus va simplement appréhender, ajouter à tous les avis que pourrait avoir tout être raisonnant sur la question et vous aurez une totalité, celle du vivant, dans la diversité de ses opinions, ensuite, faites votre choix ! Et choisissez bien, choisissez votre camp ! Rien ne nous dit que cela est facile, il s'agit seulement ensuite d'assumer ces choix, tout aussi difficiles qu'ils soient.

(redite)

Nous ne parlerons ici ni du père ni de la mère, ou si peu, que cela ne représente aucun attrait ; nous ne parlerons ici ni du père ni de la mère, il n'en avait pas en fait, c'était son autre sort de naître de nulle part... Eh qui sans cesse, des germes de mots (maux) lui venait : « n'oublie pas d'où tu viens ! » ils le lui répétaient tout le temps : « d'où tu viens, d'une mère, d'un père ? » lui lâchaient-ils tout le temps, alors qu'en fait, non, on ne vient ni d'une mère ni d'un père, on vient d'une même terre, comme tout un chacun ; même la mère, même le père, ils viennent de cette même terre, alors n'oublie pas d'où tu viens, se répétait-il tout le temps...

...

« d'où tu viens » sujet abordé à nouveau plus tard, lire :

- > peregrinatio, ce peuple innommé : 171. origine du nom, *d'où tu viens*
- > peregrinatio, le détachement : 205. dans les rêves nouveaux, (12 déc. 2018) *d'où tu viens, détachements*

...

tenté de renaître

Il se voit revenir sur les terres de ses origines, là où il naquit d'un geste malheureux pour tenter d'en renaître avec un geste opposé et bien heureux.

- › Ici, à cet endroit, un petit enfant de trois ans s'est perdu dans une vie qui n'était pas la sienne. Je viens la redonner à cet emplacement, cette vie éperdue, d'où elle ne dut jamais partir. Lui dire de reprendre son lot de misères et de désagréments.
- › Ce petit enfant c'était moi, je reviens soixante ans plus tard, miséreux, demander pourquoi ce fut ma personne, à cause de ce geste impossible à cet endroit-là. Pourquoi ça ? Pourquoi, je fus l'objet de cette folie ?
- › À cet endroit, je reviens lui donner ses soixante ans perdus pour rien, un sort malheureux m'a accompagné, je retourne ici remettre ce sort en terre pour qu'ils ne ressortent plus et qu'on l'enterre profond, très profond ! Ce fady (tabou) fait à ma vie.
- › Alors après, après ce don de ce que je ne suis pas, je ne demande qu'à reprendre ma vraie vie, celle juste avant, avant ce geste ; c'est tout ! (renaître d'un regret, est-ce possible ?)

154. *de naître*

naître d'un rien

En me récitant tout ce qu'il en comprend de son drame intérieur, il eut cette fulgurance, dans cette parole difficile à oublier...

- › Vous savez, l'on naît parfois d'un rien ; pour moi ce ne fut pas rien, puisque je suis né d'un geste. Avant ce geste effectivement, avant, je n'étais rien, puisque aucun souvenir vaillant ne m'assaille, même pas celui d'une caresse maternelle. Rien ! vous dis-je ; et ce n'est pas innocent cela ; ce geste, je n'aurais jamais dû le réaliser et je ne se-

rais donc point né. Il aurait mieux valu, en effet ! Il m'a détruit ; à cause de lui je ne me suis pas construit, mais détruis à petit feu. De savoir qu'on ne vaut rien, c'est terrible à cet âge, prendre ~~vingt~~ (soixante) ans de mûrissement d'un seul coup, ça surprend ! On aurait aimé un peu plus d'aise (de la retenue, un écoulement du temps paisible), un petit bonheur, un sourire ; mais non, à trois ans l'on tue déjà, ou du moins on en a le potentiel (à travers le lancement d'un projectile sur une fillette qui ne m'avait rien fait), il suffit d'un rien, en effet ; un geste malheureux pour apprendre deux choses : ah ! Tuer ! Cela ne mérite aucun soutien, on est si peu de chose ; et puis enfin, dire que je suis un vaurien, un sale type ! De ça on ne le crie pas au coin des rues, on se cache, on a peur, on a comme un regret, une honte au fond de soi, au fait de soi, un dédain aussi. Le plus méprisant de soi, c'est moi !

...

Probablement, son imagination fertile en ajoutait un peu trop, sur cette bêtise de l'enfance, il avait ce désir de se racheter sur un événement dont les témoins, depuis le temps, l'ont probablement oublié ; mais pas lui et peut-être, incidemment la petite fille, la victime, existe-t-elle encore ?

la formule qui le constitue

- › Or je n'aurais pas dû naître homme, le code génétique à l'origine de ma construction n'apparaît pas adéquat, il est quelque peu chaviré, chamboulé, perturbé ; il apporte un mauvais héritage, déversé sans bonheurs ni malheurs d'ailleurs ; un brin mitigé toutefois ; dire que la vie m'assaille un peu trop peut-être ? Non ! Celui qui m'élabora, ce codage-là n'est pas approprié, il défaille, ne me semble pas à la juste mesure de ce qu'il devrait être ; comment faire ? À cette bonne mesure que l'on prendrait bien, inventer un tout petit rien pour résoudre la situation ; mais voilà, la tâche que l'on s'est donnée, ou que l'on vous impose, vous ne savez plus trop, vous propose d'avancer jusqu'au bout de ce travail, « après tu feras ce que tu voudras ; achève au moins ça, après tu feras ce que tu voudras ! » ; c'est comme « un passe ton bac ! Après, tu feras ce que tu voudras ! » Mais je suis fatigué, et l'épreuve devient quelque peu alambiquée,

vaguement intéressante, ainsi parfois on s'illusionne, on se permet des airs de grand savant, ou d'érudits suprêmes ; alors que tout semble (basculer) bâclé à l'extrême, ah ! l'ajout d'une toute petite chose pourtant, pour résoudre le problème, j'y pense tout le temps...

- › Oui, bon, arrête tes conneries...
- › Ce ne sont pas des conneries ! J'aurais dû naître oiseau, ou Pervenche, quand on y pense ; fleurir d'un beau bleu qui imite le ciel, cela m'aurait rendu radieux, je resterais là à m'étendre doucement dans cette orée près des bois des arbres qui me voient. Ou devenu l'oiseau encore, m'évader dans un pèlerinage de l'instinct tous les ans, faire le tour de la planète et voir d'en haut, ce que les hommes font, ce n'est pas bien beau ! Mais moi, je planerai bien plus qu'il n'en faut jusqu'à dépérir sur une île du sud... Cette vie m'aurait plu ?

(paroles en marchant)

jusqu'au bout de la folie

Procès (et déprime) (dans son rêve)

Après son éveil partiel, après sa dictature avortée et le reste, il lancera un procès, lancera une condamnation, contre ceux qui ont permis sa naissance ; il réclamera son extinction tout de suite, jugeant infamant de rester plus longtemps dans ce monde délétère, il demeurera impartial et ne peut se taire :

- › Comment peut-on naître déceimment avec ce qu'on m'a mis en tête, tout ce potentiel de bonté et de massacre, sans aucun discernement autre que le parti d'un enseignement perfide devient cet entendement ?
- › Au fond de moi-même, l'on trouve un sale type, je voudrais bien lui faire la peau ! Je lui dis « dégage de là ! » Il me répond, « tu devras me tuer pour ça ! »

citation

« Qu'est-il donné à l'homme si ce n'est le choix de sa mort ? Alors, si ce

choix est commandé par la détestation de sa propre vie, son existence n'aura été qu'un pur gâchis, inutile, un néant... »

- › Mais qui a dit ça ?
- › Je ne sais pas ? Je ne sais plus qui a dit ça, et même si je vous le disais cela ne servirait à rien, il est trop tard pour paraphraser les auteurs, cela n'a plus d'importance dorénavant.
- › Vous voilà bien funèbres ?
- › En effet ! Mais mon temps est maintenant compté, je n'aurais bientôt plus rien à prononcer...

...

Cette douleur
dans ma tête
qui s'en va et s'en vient...

*sa colère ****

- › Ma colère ? Elle me vient comme ça sans que j'y fasse attention, elle réside au fond de moi, elle éructe, elle émet une cacophonie, elle me fait brailler des mots que je ne vous répéterai pas, ils apparaîtraient trop sales, trop anxiogènes pour vous, c'est proche du crime, d'une folie, d'un entendement irraisonnable ; alors pourquoi dès trois ans en percevais-je tant les retombées ? Après avoir vécu depuis, pour en comprendre les subtilités de ce monde, ainsi, on s'imagine, on s'imagine bien trop et la vie est une garce, oui ! elle vous corrompt ; elle vous mène à un désir, elle le peut bien, elle vous programme, vous en restez sa petite genèse perso, et sur chacun elle essaye des turpitudes, peu importe si dans le lot beaucoup vont s'y casser les dents, rejoindre des démences suprêmes, se pervertir et se détruire ; elle en demeure à ce point, elle teste toutes les dépravations qu'il peut se concevoir, de la meilleure à la pire ; à tant d'individus, vous trouverez autant d'obscénités, elle ne compte pas, elle ne lésine pas, elle n'élabore pas une charité, elle s'obstine dans un but : explorer, coloniser toutes les frontières, puis les dépasser, c'est ça ! Parfaitement Monsieur ! Elle va arpenter tous les aspects de cet univers quoi qu'il advienne ; à partir de tout être, quel qu'il

soit, elle ne s'émeut d'aucune différence, elle vous amène où elle souhaite aller, là où elle voudrait, et parfois elle façonne comme elle peut ! Oh ! Elle y arrive, elle a besoin de bons indics, de bons limiers, c'est bien pour ça que l'on vous conçût, même, si au bout du compte cela vous anéantit ou que la tâche vous assomme, vous n'y pouvez rien ; vous êtes un jouet... un jouet parmi d'autres, et peu s'en aperçoivent.

- › La vie, oui c'est une garce ! elle ne s'en tient pas à un être prêt ; si à partir d'un bienfait vous en éprouvez de la sagesse, elle vous appréhendera dans d'autres perspectives pour pouvoir les comparer à un probable contraire, à une éventuelle contradiction, parce que votre vertu, pour bien la comprendre, dans sa logique, vous devrez la confronter à la folie, cette folie dite « ordinaire » ; si l'on n'a pas affronté celle-ci, comment pourrait-on devenir apaisé ; c'est impossible ! L'idéal serait à pouvoir estimer, soupeser les deux et se donner une opinion concevable, vers un avenir envisageable, sous différentes manières... Et de celles-ci vous croyez en être les maîtres, non ! c'est les appréciations que votre génétique vous amène à penser ; nous serions donc programmés, avec une certaine forme de déterminisme, sans doute très volontaire et qui laisse aller les idées, dans un comportement suffisamment vague, altérée pour que l'on choisisse des approches invraisemblables, que l'on redoute ; du pire au meilleur, toutes les choses imaginables du monde, c'est ça la carrière d'une entité animée, sur terre !
- › La vie c'est une garce, oui, on ne peut pas faire autrement, on ne peut que s'en défaire en se tuant soit même tout simplement, proprement ou salement, c'est selon vos moyens ; comment voulez-vous faire différemment ? De toute façon, dans ce cycle des existences qui s'entre-mangent perpétuellement nous voyons bien un brassage continu de toutes les organisations, de toutes les génétiques, des vivants qui se mélangent sans cesse et s'agrègent à de nouveaux agissements... Si vous avez le malheur d'ingurgiter une mauvaise graine qui sait ce qui adviendra, peut-être en réchapperez-vous ? Mais peut-être que non ? Alors, avoir du discernement dans tout cela, c'est une logique qui nécessite d'avoir un aplomb suffisant, comprenez-vous ?

- › Moi qui vous parle, toutes ces ornières-là, toutes ces choses-là, me sont tombées dessus, comme une massue, à trois ans ! J'ai mis un certain temps à me ressaisir, sans cesse confronté au suicide, cela a été pesant ; tous les ans (tout le temps), régulièrement me revenait cette perspective, tellement présente (maintenant si familière) ; oui à trois ans, cette idée que d'un geste vous pourriez tuer si facilement ; si l'on s'y laisse prendre, percevez bien la sorte d'éveil que cela vous apporte, on peut en devenir fou ! À avoir pu éviter cela, c'est pour cette raison que je maintiens le récit de ce parcours-là, pour vous raconter que si mon existence ne resta pas des pires, et même s'avéra plutôt molle que dure, cette carrière que vous menez de bon gré ou malgré vous, elle mérite un racontement suffisant pour concocter une modeste information que la vie me dit de mettre, je n'y peux rien, c'est comme ça ; vous devrez avancer avec les qualités de l'histoire, avec ce qu'elle représente, de bien ou de mal, choisissez et faites-vous une opinion, je ne trouve rien de nouveau à ajouter !

(en marchant)

encore à propos de sa colère

(le spécialiste de ces maux va vous trouver un terme pour votre pathologie, ne vous inquiétez pas. Quand nous aurons les bons maux, nous trouverons un terme latin équivalent à « bipolaire, bipolarité » et maniacodépressif, cyclothymique ?)

- › À propos de ma colère, j'ai réclamé l'écriture de ce livre à ce scribe pour ne pas me transformer en criminel (incriminé) en quelque sorte, car l'écriture a canalisé cette colère, afin qu'elle ne soit, ne devienne pas un abattement ; cela apporta un bienfait au-delà de mon désespoir, et le mien je le sais, semble bien futile, comparer à d'autres qui survivent dans une misère que je n'ai jamais subie, ne le répéterais-je jamais assez, moi mon accablement est petit, sans envergure potentielle, il aurait pu se montrer plus vaste ! Par conséquent, pour que cela n'advienne plus, pour éviter ce commencement d'un meurtre possible je m'adonnai donc à la réalisation d'une quelconque littérature pour décrire ces impressions funestes, malheureuses ou heureuses, elles vous donnent l'état d'esprit de ce

récit, afin de les avouer, ces choses-là que je n'ai jamais exprimées à qui que ce soit, sauf à vous, à cet instant, monsieur mon scribe...

- › Oui, mon désespoir devient petit, infime, à côté de ceux qui vivent dans des affrontements et l'horreur permanente, et dans cette insignifiance je perçois la grandeur du leurre ; je peux vous le dire, cela amène des aspects terribles, alors, profitant de l'entendement qu'il me reste encore, de l'étroitesse de mon ridicule désarroi à ne vous énoncer que des abominations, parfois l'on veut en avoir assez et aller chercher ailleurs, ne pas se satisfaire de ces insanités et de ces misérables qui se font exploser au milieu des foules ; parce qu'ils ne voient pas de lendemains dans cette existence-là, mais dans une autre, ils persistent dans cette croyance, ah ! elle apporte quelques dégradations, mais la vie peut-être élimine de la sorte les êtres incomplets, mal conçus, elle détruit de cette manière les êtres qui n'arrivent pas à dépasser ce stade d'un non-avenir, c'est une auto-extermiation qui a des effets collatéraux certes ; mais le seul bon côté vous n'aurez plus à guérir ces êtres-là, autant qu'ils meurent ainsi, que pourrions-nous y changer ; cette affliction vous accule à des perspectives dont on ne s'imagine pas l'ampleur des dégâts, sauf dans nos sociétés au luxe exacerbé (où la moindre déflagration engendre tout un cinéma) ; allez donc les visiter, ces pays où culmine la pauvreté, vous pourrez y comparer de multiples aspérités, elles vous montreront toutes les formes de désillusions, la survie du jour jusqu'au soir reste de se nourrir, puisqu'on y a faim ; beaucoup en demeures à cette réalité-là, ne le négligez pas vous qui vivez dans un confort et qui parcourez en ce moment ce récit ; c'est que vous avez eu la chance d'apprendre à lire et écrire et que l'endroit où vous persistez vous le permet ; ce confort-là, certains ne l'ont pas, ne l'auront jamais, en crèveront ! ils sont très nombreux ! Alors, ne l'oubliez pas, relativiser votre lecture ; celle-ci ne semble pas joyeuse forcément, elle s'avère austère, mais réaliste, du moins je l'espère, n'y trouvez pas plus de raisons délétères...

(en marchant)

- › Au bout du compte, je me dis s'il m'a fallu vous faire écrire tout ceci, maudire autant des hommes, ce qu'ils font, firent, ou feront,

comme de l'écrire, tout cela, en arriver à ça ; peut-être n'aurais-je dû nullement naître, pour en arriver à décrire ce déprimant portrait, ces quelques traits, vous m'en voyez désolé...

- › Oh ! Diantre ! Certains naquirent par erreur et je peux prétendre à être de ceux-là...
- › De naquire, donc, par erreur ? Comment se fesse, de naquire par erreur ?
- › Non, vous ne dites pas comme il faut : « de naître » à cause d'un ennui d'un côté et d'une envie de l'autre, de se laisser aller à l'instinct de nos vies, à tenter de dissoudre tout ceci, de l'ennui et de l'envie... je ne fais que dire cela.

(paroles du matin)

- › Je vois le dessin que vous me donnez (pour calmer ma folie n'est-ce pas), une image qu'il faut colorier, puisque c'est ce que vous m'avez demandé. Je vois ce qui se passa avant et puis je vois ce qu'il y aura après... (Quitte à comparer entre une demande faite à un petit enfant, et celle incertaine de qui de quoi, ce que l'on vous demande de faire quand l'on est grand)

(parole entre deux sommeils)

L'évitement

Sagesse de l'évitement, sa vie recluse, loin de tout, et solitaire dans le voyage, pour empêcher le drame et ses conséquences, déjà à trois ans, il avait perçu cet avenir-là ; il se devait d'avancer dans des contournements futurs, son esseulement bien compris dans l'isolement et la collaboration approximative et lointaine de ses semblables, sans une approche trop solide des entendements, trop près ; le monde lui semblait aussitôt insupportable ; on devrait dire « cela commence bien ! » Quelle ironie du sort ? Que devrait-il ajouter à son petit malheur ? Cela lui arriva dans un pays en paix ! Alors que pour d'autres existe un réel drame, au cœur des plus graves conflits qui soient, dans les dérives les plus totales, ils ont des excuses, ceux-là ! De toutes les dérives humaines possibles, ils ont eu l'horreur absolue ; mais lui ! il n'a rien vu de tout cela ; dans ce cas, pourquoi donc cette pénitence ?

(en marchant)

Quelque chose de pas normal ne tournait pas rond en lui ; quelque chose de pas satisfaisant n'obérait pas convenablement au-dedans de lui ; il y avait cette part d'imprévu, cette pulsion qu'il ne pouvait contrôler au creux de lui, il devait s'en méfier et s'écarter du monde, non pas pour la vérifier cette chose incongrue au creux de lui, mais cette part imparfaite l'écartait de toute vie ordinaire ; ce danger fait à lui-même et aux autres, dont il devait s'en écarter ; il s'en écartera lui-même, de sa propre vie certaine, et de la part d'une vie rangée, il n'en aurait pas, désormais, le voyage a comblé cette négligence...

(parole entre deux sommeils)

où l'on anticipe les drames

Certains jours où l'on anticipe les malheurs, même s'ils s'avèrent lointains, comme une nouvelle perception, on a comme l'idée des conséquences de ceux-là qui arriveraient bien « ces drames » encore sans consistance ; c'est terrible de tout ressentir, du meilleur jusqu'au pire, c'est pénible de tout percevoir, du plus subtil au plus désagréable, recevoir en pleine figure la beauté admirable comme le plus détestable (des portraits) ; à trois ans, ce n'est pas facile, on se raconte :

« Mais où l'on m'a transporté, que dois-je accomplir ? je n'ai rien demandé moi ! On m'a mis là... comment faire ? Personne ne me guide, je ne sais même pas de quoi parler, quoi dire, quoi... quoi appréhender ? Je n'ai pas encore les mots qui me viennent, ils apparaissent absents de moi, devrais-je les apprendre » ;

à trois ans, comment voulez-vous que l'on sache... advenir ? Alors comment voulez-vous que l'on advienne ?

(paroles en marchant)

envisager un dédoublement

Tâche : revoir ou affiner la différenciation de « Il » ?

- › Oui oui ! Les redites et répétitions du racontement de son geste à trois ans sont dans le rêve qu'il régurgite sans cesse, cette mémoire varie sans cesse, apportant son petit lot avec de nouvelles aspéri-

tés...

Mots qui s'assemblent,
puzzle de la mémoire
à recoller.

- › Depuis le jet de cette ferraille, à trois ans, deux réalités cohabitaient, celle sans intérêt d'un petit d'homme et celle d'un autre, apparu à peu près à la même époque et qui suivra sans cesse le parcours du premier. L'existence du second ne prendra effet que dans la perception de sa présence véritablement dans un dédoublement subtil du premier ; il s'en aperçut qu'à la fin de sa vie : « Il » est le second ?
- › Il s'excuse par avance d'avoir parasité celle du premier et comme celui-ci semblait désœuvré il lui proposa de transcrire sa propre aventure, son parcours, en réaliser la somme de tous ses songes. Le premier le savait, il apparaissait conscient de sa médiocrité et voulu bien qu'« Il » l'inspire et lui fasse écrire une œuvre mémorable, qu'il puisse en être fier. Mais, le premier sans orgueil ne souhaitait aucune tromperie et désirait que l'on dise toute la vérité (à moins que cela fût exprimé par le second, on ne sait plus très bien). Le second en resta d'accord, et imperceptiblement accepta ce contrat d'une parole donnée comme gage de sincérité ; put commencer ainsi l'histoire tant racontée. Des mots furent posés pour formuler à la fin un vaste livre.
- › Cette narration de lui évoque la description de ce parcours, on ne vous demande nullement d'y croire, rien ne vous y oblige, mais pourriez-vous l'éprouver à travers vos songes et les comparer, et éventuellement en établir une synthèse pour au bout du compte l'ajouter à une histoire universelle, comme une brique, une trace, la boucle serait ainsi refermée ?
- › Vous l'aurez compris, le premier apparut aux yeux de tous comme l'auteur, mais ici à travers ce dit-là, il atteste qu'il n'en reste rien, il n'est qu'un passeur, un faiseur de mots. Il le signe timidement avec embarras cet ouvrage, pour se conformer à l'usage ; mais il hésite, il ne se sent pas faire partie de ce groupe d'hommes que l'on appelle « écrivain », non, cela lui échappe totalement. Son talent propre et relativement médiocre et ne suscite que peu d'intérêt. Non, encore,

il fallut le hasard de cette vibrance qui lui fit rencontrer « Il », pour qu'une inspiration véritable prenne jour (essor).

- › En fait, ce discours, il essaya de multiples façons de le transcrire et lui échappait l'accroche authentique. Ce n'est qu'à la fin de sa vie que les mots s'imposèrent à lui avec une évidence remarquable.
- › À la fin de celui-ci, le premier redeviendra médiocre et disparaîtra, son empreinte propre n'ayant, nous l'avons déjà dit, que peu d'intérêt. Seul importe l'autre, avec la trace laissée, innommée, à travers ce « Il » emblématique ! Le reste d'eux demeure alors futile...

Voilà, c'est ça ce qu'un scribe de maigre fortune a promis de transposer, le récit de ces deux-là, à cause d'une commande qu'on lui a faite et qu'il a acceptée ; il commence à vraiment fatiguer, c'est épuisant ces explorations d'un vivant...

155. *affects démunis de l'enfance*

frayeurs d'enfance

Il se souvient encore de ses frayeurs passées dans sa plus tendre jeunesse, sur une petite route auprès d'un village, cette forme blanche indéfinie au coin d'un virage au loin, qui l'effraya ; où son imaginaire lui laissait entrevoir une sorte de monstre clair et béant venu le happer et l'accaparer ; cette frayeur enfantine l'ayant fait rebrousser chemin de peur de l'affronter, son œil n'avait pas reconnu la forme, et déjà son fantasme inventait toutes sortes d'anatomies qui lui brouillaient les pistes, il en était tout bouleversé... C'est là qu'il comprit qu'il devait apprendre du monde et le braver de nouveau pour d'autres conquêtes, pour de prochains voyages, expérimenter, explorer, assimiler tout un univers !

(paroles un soir)

« *je voudrais que tu meures !* » enquête !

Il me raconta cette histoire d'une relation, un ami de passage dont il ne me dit pas plus, pendant une confidence intime, lui avait décrit comment celle-ci avait vécu le suicide de sa sœur...

D'abord ces souvenirs avant le drame... [bribes]

- › Il lui crie « je voudrais que tu meures », après une fâcherie pas bien sage, elle en rit comme pour marquer un présage.
- › Il lui dit « je voudrais que tu meures », après une chamaillerie pas bien sage, elle en rit comme pour marquer un présage, une histoire qui allait venir et l'emporter à jamais, sa grande sœur de l'âme qu'il ne connaîtra en fait jamais, jusqu'au bout cela sera aussi un des tenants de son drame !

Et puis le jour du drame... [bribes]

- › Il avait dix ans, ne savait s'il était encore enfant ou devenait adulte ; les débuts d'une adolescence inaugurée par la perte de sa grande sœur de son âme ; celle-ci mourut en effet d'un chagrin d'amour parce qu'on ne lui avait pas appris à elle aussi que des hommes demeurent cupides et abusent les esprits trop sensibles... Dans les bras d'une mère désespérément absente, il se force à pleurer comme c'est l'usage pendant ces moments du drame, et qu'il serait idiot de rire d'une blague à cet instant-là. Il chialait pour des larmes qui ne venaient pas, sentait bien qu'il aurait voulu agir autrement en pareil cas, s'isoler, marcher un temps, ressasser ce passé proche et discerner ce qu'il a manqué ; il ne parvenait pas à s'expliquer la situation et se lançait des reproches illusoire, qu'avait-il oublié de dire, qu'avait-il oublié d'accomplir, qu'avait-il oublié de comprendre, pour que son attitude fatale elle n'y songe pas et qu'elle puisse toujours être là auprès de lui ? Petit égoïsme de façade qui cache à peine un manque, ce désir d'une présence sororal, mais aussi surtout d'une sensualité que seule la nature donne au genre féminin ; d'ailleurs bien des hommes ne le comprennent guère, s'ils savaient ce qui les attire dans cette histoire-là, ils ne verraient que des pantins instrumenter par la vie, à ses propres fins ! Mais nous nous égarons...

Bref, il le dit peut-être d'une façon un peu rêche, ce désarroi-là, qu'on lui raconta, le toucha tout de même beaucoup, il le comparait déjà au sien, faisait des comparaisons ; depuis cette révélation, il semblait avoir compris qu'il s'éveillera un jour d'un long sommeil...

- › Son éveil s'avérerait donc en cours, on professe qu'il sera très lent et dénué de beaux discours, ceux prêchés au fond des cours, dans l'intimité des chambres de l'amour, ou dans ces diatribes acerbes de

parleurs qui font les sourds...

- › D'accord, certes ! C'est dit savamment, mais vos formulations se pavanent déjà dans des mots sirupeux avec des rimes au ton bien piteux ! répondriez-vous avec à la fin « eu » ?
- › Tous ces mots pour oublier la chose très intime et qui vous touche, vous vous égarez !
- › Arrêtez donc de m'interrompre, alors ! J'en perds le fil... et cette manière que vous avancez de perturber le récit, c'est pénible...
- › Votre imaginaire imagine trop, prenez garde ! Ne chahutez pas trop les sentiments, cela vous expose à quelques ratures que l'on gommerait avec plaisir, devenez patients...

(paroles entre deux sommeils)

156. *variations dramatiques*

forcer le trait !

(le rêve a de ces demandes ?)

Alors que l'on relate la réalité d'une simple blessure, amplifier l'événement, en témoignant de traces de sang, ce dont il n'a conservé aucune mémoire ; mais mettons-y cette éventualité, qu'il la voie saigner, courir et pleurer ; et qu'il la retrouve plus tard, le front bandé, ou plus tard encore, une grosse cicatrice qu'elle portera toute sa vie, qui incarnera la confirmation de cet événement ; envisager peut-être qu'il la rencontre bien après, que ce soit cette *égérie innommable*, cette inconnue du temps de la chose, de l'histoire, romancer l'histoire ? C'est peut-être une idée, nul ne sait, approfondir ? On pourrait appeler ce chapitre « romance dramatique », le début d'un récit dramatique et y revenir plus tard et se poser avant tout, la question : « cela apporterait-il une perception suffisante à l'action que j'ai désiré y mettre, au départ, un petit être qui comprend pour la première fois que son acte peut tuer ; d'un seul geste justement, l'on peut donner la mort ! »

Cette prise de conscience bouleversante, comme un discernement accrût chez ce jeune être, devenu indélébile, l'événement, il s'en

souvent comme si c'était aujourd'hui, à l'heure dite il accomplit ce geste, cela s'est gravé à jamais dans sa mémoire ; les premières traces ineffaçables de sa vie qu'il ne pourra jamais se défaire, c'est cet aspect-là que je veux relever et exploiter, ce n'est pas la romance éventuelle après, l'unique fait qui serait intéressant d'ajouter, c'est de rencontrer cette enfant plus tard quand elle sera une adulte si elle survit, et si elle a subsisté, de reconnaître cette cicatrice au front ; quel avenir apportera leurs retrouvailles, s'ils s'aperçoivent tous les deux que l'un et l'autre se connurent dans leur plus tendre jeunesse, là peut-être on peut y adjoindre une réflexion à affiner sur cette possibilité, question à creuser, je n'ai pas aujourd'hui de réponse satisfaisante à émettre, c'est une orientation envisageable, que pour l'instant l'on ne peut pas démettre ; elle doit aider l'argument central : l'éveil à la vie du personnage, afin de comprendre à la fin, un peu mieux qu'au début, ce que représente le vivant dans toute sa complexité, dans toutes ses démarches ; dans ce cas, recontextualiser l'événement dans cette notion préalable qui forme la toile de fond du récit, et ne pas s'en résigner ni dériver, comme dans le proverbe maintes fois cité : « qui trop embrasse, mal étreint ! », à trop se disperser ne sert pas l'ouvrage, mais le rêve n'est pas d'accord !

(paroles en marchant)

Son rêve en rajoute, sans cesse, il amène une variante au drame, il le refait sans cesse, de s'y complaire dans cela, à l'entendre, ce serait presque un nirvana...

pendant une guerre

« Cela eut pu se passer en temps de guerre et qu'il tienne une grenade et la lâcha suffisamment loin pour qu'il reste indemne et tue ceux qui étaient autour de lui ; nous aurions pu inventer tout un mélodrame, de quoi ajouter à des sensibleries, que cet enfant s'amuse innocemment et ajoute à la pagaille déjà environnante, qu'il joue à la guerre comme les grands. »

« Nous aurions pu dire que tout de suite après, « il voit ses parents mourir, égorgés sous ses yeux » ; nous aurions pu ajouter du drame

au drame, beaucoup y sont habitués, peu en sortent indemnes... »

Le vivant a ceci de particulier, quand il a trop évolué, ou quand sa structure multicellulaire trop complexe ne peut absorber tous les désastres d'une vie rencontrée, au bout d'un moment, on atteint un trop-plein, il ne peut passer, alors certains « pètent les plombs ! » ; qui s'en étonnerait ?

Quand ce sont des vies qui se désagrègent entre elles, ne pouvant plus se supporter, inventent les guerres, inventent les drames, les catastrophes et les conflits, et sans cesse s'entre-tuent. Dans ce paroxysme, cette vie qu'on appelle humaine a atteint des sommets qu'aucune autre existence de même ampleur ne semble avoir accomplis. Il faut que baigne dans le vivant un certain équilibre pour qu'une espèce dominante ne prenne pas le pas sur les autres ; mais dans son histoire, le vivant en a vu d'autres en plus de trois milliards d'années, un fait remarquable survient toujours, et une régulation se manifeste...

Après l'expérimentation de générations d'entités vivantes s'accomplissant, si elles ne peuvent perdurer, sous un prétexte ou un autre, celui d'un changement climatique, une inversion des pôles magnétiques terrestres, ou d'une autre catastrophe, comme une météorite trop grande propageant un hiver insupportable sans soleil pendant des siècles, le déclin à une cause plus forte qu'une adaptation tranquille sans heurts, malgré tout, la vie a toujours su renaître de ses cendres. Une force la pousse à se régénérer de ses cendres et d'être sans cesse plus florissante, multiple. Si un équilibre ne peut se trouver avec les espèces du moment, un autre sera trouvé plus tard avec d'autres êtres, pour atteindre un accomplissement, un dépassement... L'humanité est arrivée à ce paroxysme, qu'elle doit arriver à se dépasser !

« C'est tout ça que cet enfant de trois ans a ingurgité en quelques secondes après son geste (sans le savoir vraiment ni le comprendre tout de suite, sa mémoire génétique l'a instruit d'un principe d'adaptation possible) ; en cela, il a médité toute sa vie sur cet aspect, innocemment d'abord, maladroitement très certainement, mais cette idée s'approfondissait pour qu'il en arrive à comprendre pourquoi il a agi ainsi, et que son drame (sa bêtise) qui n'en était pas un très grand, comparé à ceux d'autres enfants, le fit réfléchir

tout de même... »

(paroles entre deux sommeils)

drame ancestral

« Cette horreur emblématique du drame ancestral où l'enfant voit ses parents se faire croquer par les fauves de la savane, image emblématique des temps archaïques et par là très anciens. Depuis nous régurgitons cela comme une colique, des fauves il n'y en a presque plus, par vengeance nous les avons presque tous abattus et la savane s'en trouve bien démunie... »

Que l'enfant voie ici ses parents se faire croquer par les fauves du coin dans la savane, dans les époques très anciennes cela se produisit sûrement ; les ancêtres des lions mangèrent des hommes, et ces derniers apprirent à se défendre, jusqu'au point où aujourd'hui on les décime ces mêmes lions ; c'est oublier qu'ils jouent un rôle de régulation dans le vivant. Les hommes deviennent maintenant trop nombreux, il arriva toujours un moment où l'espèce sera régulée (une action homéostatique et symbiotique de la nature). Ce moment est arrivé, la régulation à commencer depuis un certain temps, déjà !

Et l'homme à vouloir tant ponctionner, croyant réguler le monde par rapport à son besoin propre en ignorant la nécessité de subsistance des autres, il doit être à son tour régulé ; comme depuis toujours, un déséquilibre implique un rééquilibrage...

(débatte sur le sujet, doit-il ameuter les foules ?)

(régurgité entre deux sommeils)

ou une histoire d'assassin

Vous a-t-on raconté cette histoire de celui qui ne voulait plus vivre parce que son crime était terrible ?

« On fit des salamalecs pour déroger à la sacro-sainte tradition d'un "laisser vivre", il dut se pendre lui-même au bout du compte, le prétexte d'une guerre n'était pas suffisant à cause d'une paix momentanée, on ne trucidait les gens que par un ordre d'une autorité, quoi qu'elle fût, alors qu'une simple piqûre aurait suffi à calmer

tous les esprits, pour ou contre une euthanasie. Et d'accepter aussi que diverses opinions, choix de vivre, ou mourir, puissent cohabiter sans se faire la guerre ! »

souvenirs macabres

Dans les souvenirs qu'on lui a mis, il se rappelle celui-là, de ses plus jeunes années, il ne sait comment il fut amené ici, ainsi il nous l'a raconté un soir où il avait les idées claires sur ce sujet-là et qu'il voulait nous donner comme une avancée à son trajet qu'il réalisait là.

- › Un jour ou peut-être une nuit, je rencontrerais quelqu'un dans la ville, dans une rue vide, au moment de me croiser, il commettra ce geste de m'assassiner ; personne ne l'a vu et je serai cet inconnu mort sur un trottoir, c'est ainsi que l'on fait taire ceux que l'on ne voudrait pas qu'ils apparaissent sur terre.
- › Ce sera un anonyme, il me trucidera dans la rue, à d'autres croisements personne ne l'a vu, ce sera un obscur moment désespéré ; moi qui suai de tout mon sang, je n'ai pu réparer...

Il s'imagine, comme lui, des cœurs qui n'ont pas vécu ces sensibleries des amours de la tendresse, n'en a jamais connu ; il s'invente les aventures de ces êtres-là, ainsi malmené à travers le temps (aussi malmeinois) ; il se représente toutes ces déconvenues, ces manières qui ont mis à l'écoulement des jours des êtres devenus bourrus, avec tant de désolations ; et puis ajouter qu'ils fondent une nation.

- › Et alors jusqu'au bout, jusqu'à la limite je dis ce que je vois !

Jusqu'à la fin, il raconte ce qu'il a perçu, comme le souvenir d'avoir regardé deux films cucul et mièvres pendant les fêtes en fin d'année ; de quoi lui couper toute inspiration !

- › Saloperie ! Aaah !

(vomi entre deux sommeils)

...

Sujets similaires ou récits annexes, lire :

—> 1. « Îl », peregrinatio, livre 3 : 105. « à mes assassins, à mon meurtrier, à régurgiter »

...

157. *recherche d'un éveil (apaisements des rêves)*

véritable naissance

La véritable naissance et celle d'un épanouissement, un épanouissement quelconque...

Oui un épanouissement s'avère nécessaire pour mener à bien tout projet ; si aucune passion n'est ressentie, cela devient un travail ennuyant et sans intérêt (quelle joie éprouve-t-on à vider les ordures des autres par exemple ; tâche pourtant indispensable à une salubrité commune).

Quand on interrogeait « Il », sa réponse apportait une contradiction à ce concept, qu'un épanouissement peut naître d'une folie, d'une cruauté, d'un délit, même quand on a trois ans.

« Au sujet de ma personne, cette naissance se réalisa à travers un geste et il ne fut pas heureux. »

Il le répétait à l'envi cet aphorisme de façade, parce qu'il le définit !

Pour lui, ce fut le déclenchement d'un long éveil, géniteurs d'une certaine prise de conscience du monde et de ses attraits, une forte perception des carences de son espèce, son espèce vivante, précisons-le ; c'est-à-dire lui ouvrant toute une foule d'étonnements ; voilà cette perception ! En effet, sa naissance spirituelle, en quelque sorte, lui apporta ce lent éveil, mais révéla aussi, à lui et aux autres, sa profonde incapacité à aimer comme la société des hommes voudrait qu'il aime, en ayant de la compassion ; bien qu'il sache donner de sa personne pour un projet ayant sa préférence, il le faisait sans amour et cela le ramenait sans cesse à son geste de naguère : il se posait en permanence cette question « pourquoi n'ai-je pas cette passion ? »

Peut-être, ressentait-il trop les particularités de son espèce à force de les comparer à celles des autres vivants, sur cette terre. Oui son amour était mitigé envers ses semblables, tout comme il s'estimait imparfait ; l'imperfection de ses semblables lui apparaissait tout aussi remarquable.

« Pourquoi ne percevions-nous pas tout de ce monde ? Et, pourquoi fallait-il toujours chercher à résorber nos carences et nos défauts ? »

Il était certes passionné de ce qu'il faisait, mais il se sentait instrumenter par quelque chose, il se doutait bien que son imagination et ses choix ne venaient pas forcément de lui véritablement ; une inspiration plutôt serait le mot. Oui, une inspiration ; puisque quelque chose vous arrive, vous vient, vient à vous par on ne sait quel processus de l'entendement, vous inonde l'esprit et vous dit de mettre ces mots, de réaliser ceci ou cela... vous obtempérerez probablement avec joie, puisque vous voilà passionné soudain, reconnaissant encore d'une inspiration folle !

« Voilà, c'est ça ! Sa première inspiration à lui fut folle et meurtrière, elle lui apporta un début d'éveil, une perception accrue de ce qu'il était, mais aussi une méfiance de lui-même contre lui-même ; de quoi idéaliser un tourment suprême au creux de sa tête, ajouter à sa folie un excrément dont il aurait bien désiré se passer. »

On peut naître oui d'un épanouissement sans joie et c'est bien pour cela qu'il en veut à la vie tout entière de l'avoir amené à naître ainsi ; il n'en est pas heureux, encore oui, nous rajoutons exprès pour marquer les esprits et aussi pour lancer notre théorie d'une instrumentation du vivant fait à nous-mêmes comme à toute vie sur cette terre. À chaque naissance vous y trouverez une tentative de créer une variance dans les gestes justement, et les actions futures de chaque être. À aucun moment, vous n'aurez une répétition exacte de chaque agissement, il y aura toujours une variation, même légère ; nous le disions précédemment, chaque geste a des conséquences, tout le problème réside en chacun, de savoir très vite comment réagir pour survivre, parce qu'évidemment, si nous pouvions prédire les effets de nos actions réciproques, ce serait trop facile de connaître déjà son avenir. Il sera donc, imprévisible, par la force des choses, et aussi surtout par la force d'un univers qui ne permet pas apparemment de prédire un quelconque futur ; pour une raison fort simple de notre point de vue, à cause de la nécessité de varier sans cesse, ce que nous étions auparavant a été modifié par des entropies dans la nature, des choses qui veulent que tout obéisse aux mêmes lois : naître, vivre et mourir que vous soyez une étoile, un atome, une roche, un papillon, une bactérie, un embryon, un humain, même un univers quel qu'il soit, va naître, vivre et mourir... Les temporalités entre ces trois moments ne sont qu'un temps

qui passe indéfiniment. Qu'il se dilate ou se comprime comme un élastique tendu dans l'espace, vous aurez toujours au bout du compte un résultat identique : d'un instant à un autre, une même chose n'est plus pareille, souvent infime, un changement s'est produit, une variation s'est introduite dans le processus de notre vie.

(ajouts électronisés)

thèse mystique

Recherches d'un idéal éveil : Lui, dans la recherche qu'il essaya cette fois d'illuminer, il expérimenta à nouveau la spiritualité ; lui vient alors la tentation de se prendre pour « un » « messie », de « se » « croire » incarner ; à entreprendre une quête mystique d'un au-delà indéterminé, histoire de baigner dans l'air du temps, de faire comme les autres, pour voir aussi comment ça fait de devenir un messie ? Vague idée qui l'interpelle ? Alors il joue une comédie, car pour lui, ce n'est qu'une « comédie ! » Au fond de lui-même, il conserve quelques interrogations vis-à-vis de cela, mais il veut d'abord expérimenter, comprendre comment ça fait. Tour à tour auparavant, souvenez-vous, il inventa une religion, certes un court instant, puis un autre bref moment, dictateur ; et maintenant, le voici devenu un messie tout fraîchement adopté... Que lui reste-t-il à entreprendre ? Élucider l'opportunisme d'un gros plein de sous un milliardaire, comme on les nomme ; il essayera ça plus tard, pour voir comment ça fait, là aussi ; et après, comme pour contrebalancer, il s'adonnera à la clochardisation... Eh ! être un mendiant seulement pour percevoir plus précisément comment ça fait ? Jadis, dans sa jeunesse, il expérimenta un peu cela en crevant de faim quelques mois, juste pour voir comment ça faisait aussi !

(paroles en marchant)

oublié de naître ?

Ce cri, n'est pas le sien, mais celui d'une autre, qui par sa faute, éprouva une souffrance après son geste...

« Que voulez-vous dire ? » « De naître comme il se doit ! » « Comment ça ? Qu'est-ce qu'il se doit ? » « D'éclore comme cela ! » « Ah ! Tiens donc quelle curieuse façon de sortir ? Comment auriez-vous

désiré apparaître ? » « En paix ! » « Vous étiez en guerre ? » « Pas du tout ! Mais ma mise au monde, ce fut un arrachement et non une tendresse, c'est cela la différence, j'aurais aimé arriver convenablement et pas dans la tourmente d'une femme aux abois. C'est cela la nuance ! J'aurais dû voir le jour sereinement, c'est ce que je raconte, alors je naquis d'un cri ! Illusoire, il fut, que ce soit bien compris, mais tout de même, cela put se passer autrement. » « Vous vous souvenez de cet instant ? » « Pas vraiment, mais toute mon existence s'en ressent, ce moment-là ne s'avéra pas décent ni souhaitable. On ne naît pas d'un cri, mais d'une envie, celle de sortir d'un ventre parce que c'est la vie. Ce braillement m'apporta une première terreur, il faut que cela soit dit ! » « Vous avez en mémoire cet événement-là alors ? » « Peut-être bien, mais cette mémoire-là me reste imperceptiblement, sensitive, nous n'en gardons pas d'images ; mais une émotion forte, cela aurait pu être autrement vécu, dans une paix propice, c'est subtil, mon propos vous semble imbécile et pourtant nous pourrions éviter bien des embarras si cet instant pouvait se passer sans douleur, mais probablement cela ne se peut pas forcément, quitte à naître on ne choisit pas toujours le moment opportun et puis vous rencontrerez tellement d'impondérables. Je le redis, venir au jour sereinement ce serait la meilleure des convenances, moi je suis apparu comme j'ai pu et l'apaisement ne devint pas mon lot. »

et si c'était à refaire votre vie ?

À la question amusante que l'on pose parfois à travers quelques discussions où l'on approfondit les choses, où l'on s'interroge en clamant « si vous aviez à recommencer votre existence, que décideriez-vous ? » Certains avec extase répondent, « je ne changerais rien ! Je dirais bis ! » Lui ne s'en émerveillait pas du tout ! Bon d'accord, la vivre déjà une fois cela passe, quant à reproduire à nouveau ce même périple ? Si l'on a éprouvé des faits sans attrait, comme la misère, on n'a pas envie de la subir une seconde fois ; si votre existence s'avéra calme ou intéressante, aventureuse et pleine d'éblouissements, sans heurts, peut-être réclameriez-vous à ce qu'on repasse les plats ? Mais celui qui n'a vécu que des décombres et l'horreur, je doute qu'il demande que l'on recommence

encore une fois le parcours de son histoire ; il sollicitera un autre sort et dans ce cas, qui osera dire « la vie est belle ? » Quant à son choix à lui, non, il désirait de nouvelles expériences, le monde humain n'en est qu'une forme ; tellement de perspectives à visiter existent et s'offrent à nous ; cette promenade-là mérite-t-elle qu'on la revive plusieurs fois ? Évidemment, il se voit traverser des contrées inexplorées, de différents horizons, encore inconnus, le voyage n'appréhende pas que l'humain... L'aventure, c'est dans ce songe qu'il a en tête et qui lui vient sans cesse, lui raconte, l'amène à dire : « est-ce cela mon éveil ? » Son épanouissement ne demeure pas que celui de son corps ni de son esprit, mais dans l'émergence de certains éléments inconnus qui se présentent à lui et dessinent peu à peu des perspectives que l'entendement humain ne fait que découvrir ; cette expérience-là, en plus, s'avère-t-elle partageable ? On n'en sait rien, lui ne le pense pas, alors cela se pourrait bien... Toutefois, le monde semble construit ainsi, tant de choses étranges s'offrent à nous et nous n'en connaissons que peu dans son immensité ; comment dans une seule vie pouvons-nous tout englober ; c'est impossible ! Non, il désire expérimenter plusieurs formes d'existence et l'humaine n'en représente qu'une parmi d'autres, il en devient de plus en plus persuadé. Dans certains pays, on parle de réincarnation, il n'est pas loin de penser que subsiste quelque part une vérité dans cette perception ; que chaque individu, dans ce qui l'a construit, à un moment ou un autre, s'est trouvé affublé de cellules, de particules, de briques, ayant bâti des êtres semblables à lui ou pas ; comme ce jour où il croisa quelqu'un qui possédait un de ces éléments, un atome peut-être, qui l'avait habité et qui le rendit si souriant jadis, il le reconnut tout de suite à travers l'attitude de la personne, ce rictus si unique ! N'existait-il que cette particule-là pour lui permettre d'exprimer une pareille hilarité ? On dit « atome », on pourrait dire autre chose, une entité infime est passée de lui à autrui, indirectement, par mégarde ; il en devint tout attristé de perdre son atome naguère, et il en resta longtemps tout désolé ; d'autres sont bien venus lui apporter quelques rires, mais jamais... jamais comme celui-là ; il lui amenait le sourire, ou alors le faisait exulter dans de grandes joies, jamais il ne put les reproduire, il découvrit bien d'autres expressions que cette joie, c'est comme cela que l'on acquiert des savoirs et au bout du compte il esti-

ma qu'on ne doit pas toujours regretter ! Donc cette perte permet d'avancer à travers une privation, de s'en instruire et de conquérir autre chose, l'assimiler ; cette absence laisse une porte ouverte à ce qui nous manque et l'on en apprend que mieux, c'est ainsi qu'il considère la chose, et ainsi le tranquillisa, il put progresser vers une autre métamorphose...

(en marchant – 10 mars 2017 à 19h19)

...

Sujets complémentaires ou récits proches, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, la retournée... : 210. *explorer tous les possibles*

...

la question de son éveil

(dialogue sensoriel entre l'auteur et le robote, semble-t-il ?)

Les interrogations qu'il se pose sont évidemment universelles.

La première question exprime celle d'un éveil, puis la question du pourquoi il se trouve là ; et pour affronter son propre essor, dans le processus de son réveil, il doit se confronter à des sensations, à des situations, pour mieux les percevoir et s'en éveiller, s'en distancer, pour atteindre à la fin un détachement de sa condition initiale, un détachement qui va l'emmener au-delà de son état spécifiquement humain ; de poser cette question :

« Est-on obligé de rester dans cette carapace qu'incarne notre corps ? En sommes-nous prisonniers ? »

Dans la formulation de la recherche de son éveil, c'est en permanence une méditation à ce sujet ; enfin, dans ce mode opératoire, le code génétique engendrant sa pensée sera récupéré par le robote ordonnateur, ce dernier le connaissait bien puisqu'il s'occupait aussi de sa santé, il avait pu analyser son génome et l'attitude comportementale de son maître patient humain (lui, le « Il » du racontement, ou d'eux, les humains...) ; la machine en retira les aspects qui constituaient sa personnalité, accompagnée de tous les éléments déterminant le fonctionnement de son cerveau et de toutes les parties vitales de son être, pas uniquement ses gènes, tout ce qui formait son caractère spécifique...

158. *embrouille onirique*

Comme quoi une situation peut s'avérer mal comprise si l'on n'intègre pas tous les faits ; parfois, des circonstances fortuites donnent un aspect extraordinaire à quelque chose qui ne l'est pas forcément.

Il a vécu justement un de ces moments-là sans le vouloir, quelque chose en lui qui le transcendait a égaré les esprits de chacun, ils l'observèrent dans des considérations et des actes qui le sauvèrent du crime de son corps.

« Voyez donc, dans le brouhaha d'une révolution de la rue, dans les poussières des grenades explosives et des fumigènes à l'émanation expansive, il se trouva pris dans ce marasme indélicat contre son gré, il ne faisait que passer par là... Peut-être, une déflagration lui brisa l'oreille, car son entendement pour lui était devenu un long sifflement lancinant accentuant son égarement. Il sortit des fumées et s'avancait devant la troupe des soldats antiémeutes ; des gens de la presse étaient témoins de cela et ne cessaient de filmer ou de photographier la scène. Hagaré, il continuait son parcours, avait-il encore conscience du danger pendant son cheminement ? Lui, habillé très légèrement, sans ajout d'un quelconque casque, foulard ou armement, presque nu, affublé d'un simple maillot et d'un pantalon noirci des activités de la rue, sa marche apparaissait atypique et surprit tout le monde ; un soldat tenta de l'arrêter, mais resta effrayé par son regard persistant et il résolut de le laisser passer. La troupe des gardiens de l'ordre qui pourtant formait une barrière infranchissable s'ouvrit à son avance sans oser le retenir, il apparaissait non dangereux, mais comme une figure charismatique étrange, on ne tenta pas de le toucher. Seuls quelques caméramans purent le suivre... il s'évanouit dans les fumées environnantes laissées par les carcasses de véhicules enflammés... »

Il avait lu ce fait dans la presse du moment, il ne se souvient plus très bien, il avait même gardé dans ses archives la brève du journal relatant l'évènement ; il pense que cet être-là, c'était lui. La cause de ses acou-

phènes viendrait de là, la déflagration lui avait ôté une partie de sa mémoire ?

159. *s'évader dans les airs*

de l'envol (un détachement)

Indirectement, il pensait à tout cela : le vol de l'oiseau, vu de sa fenêtré, la sueur de son dos lui indiquait une froideur de ses os, l'excroissance au fond de sa bouche, une gêne qu'il frotte avec sa langue, tous ces mythes en forme de trompe-l'œil, qu'il observe, et ce nuage indistinct microbien, un « habitement » au-dedans de lui, *de tout ça, il n'y peut rien !* Est-ce eux, les protagonistes de sa mémoire, de ces rêves, de ces histoires, il ne sait où s'arrêtent tous ces propos qu'il élève, comme de percer le mystère de sa défroque, illusion ou révélation ; cela le rend dubitatif. C'est à s'y méprendre, tout être n'est pas seul, il forme une émergence mobile à la quête de la moindre bouche ! Du corps, sa nourriture, de l'esprit, sa divergence, et le désordre de ses actes, ses influences ou sa ténacité à préserver sa carcasse contre les aléas de sa présence ici : *on ne naît pas où l'on voudrait !* Au début, un hasardeux mélange organise toutes les cellules avec les substances organiques de son devenir ; à un moment précis, un *détachement* indécis se précise, une étape est atteinte dorénavant, il convient de naître comme la nature a voulu, c'est ce qu'on lui doit ; batifoler sur cet entendement serait ma foi bien présomptueux, on ne naît pas de sa foi, où l'on naît, parce que c'est comme ça ! Un sort pas toujours enviable. Regardez les tortues de mer à leur naissance sortir du sable de la plage pour aller le plus vite possible se fondre dans l'eau de la mère nourricière, déjà dévorée par les oiseaux de passage et bientôt tout prédateur au creux de l'océan ; sur mille, combien en réchappent ?

Voyez comment nous tentons de préserver nos propres pontes, le soin que nous y mettons. Voyez, au creux de la savane, dans les pays affamés, ce même soin désemparé où l'on se démène tant et peut, à pondre aussi et crever aussitôt sous les assauts ennemis ; la pourriture a déjà atteint le nouveau-né, abandonné par une mère absente parce qu'abattus par une horde envahissante, des rebelles tuent pour effacer la trace d'une déraison, la leur, celle-ci semble dépérir toutefois. Un

contraste étonnant face au confort de nos maternités luxueuses, ici (à cause d'un manque de guerre) ; tous, nous n'avons pas les mêmes chances dès la naissance ; une loterie peu soucieuse d'une égalité, la vie forme des êtres et les défait presque aussitôt après un méfait opportuniste, elle refait sans cesse, au bout, en reste quelques-uns ; cette répétition n'est pas encore tout à fait comprise dans sa totalité, elle maîtrise pourtant, nous dirions-nous, quel gâchis ! Dès lors, méfiez-vous des méprises.

Qui parle de conscience ? Volatile, elle le reste ! Tantôt, mille en moururent, de n'avoir pas eu assez de temps, d'en acquérir suffisamment de ce précieux déroulement, pour vivre ne serait-ce qu'un éveil quel qu'il soit (ils sont légion, cela va du cloporte à l'animal le plus prépondérant, en passant par l'infime bactériophage, un œuf écrasé, un soldat tuer, une libellule gobée...). Qui parle de votre conscience de ce temps, en avez-vous eu, de la chance, *de naître comme il faudrait* avec tous les attraits d'une justice prévenante ? La conscience, c'est ce qu'il nous reste quand nous avons eu cette chance, de perdurer, de s'instruire du monde comme il est, de se nourrir convenablement, d'avoir des amitiés, de partager, d'avoir de quoi aimer enfin, parce que ce serait notre destin ? Mais vous rêvez ! Réveillez-vous ! Ce n'est pas cela, la réalité, elle est bien plus claire que ça, elle ne mâche pas ses mots, toutes les images de nos boîtes à téléviseurs et les sons des machines radiophoniques nous la montre ; votre imaginaire fait cette inversion : « *le monde est saignant !* » Le moindre râle comme le mien en ce moment reste une chance inouïe de laisser une petite trace de sa conscience, celle d'être là à cet instant, dans la pénombre d'un abri, sous un toit quand il pleut dehors et qu'il fait froid l'hiver, ou qu'il tombe des éclats d'obus à la moindre guerre inévitable. Cette vie balbutiante de déraison s'entre-tue pour de vulgaires motivations, oh, toujours les mêmes : la folie, la folie ordinaire et sans passion, au moins ceux-là ont de quoi s'occuper, ils tuent sans raison, c'est une occupation comme une autre. Où voyez-vous de la conscience là-dedans ? De la vie laissée à l'abandon, comme la nôtre au bout, vous y verrez toujours un désastre qui pue !

idées floues

Lui donc, cet homme isolé, se disait :

- › Je ne vous comprends pas, vous, mes semblables, je ne comprends pas ce que vous êtes, je ne comprends pas ce que je suis déjà et j'en comprends encore moins les agissements de mes semblables comme du vivant au sens général ; cet entre-mangement systématique, cette organisation très multiple, fit des prouesses au fil des millénaires ; elle va toujours changeant, et se recompose sans cesse ; euh, je ne comprends pas. Je suis du vivant qui ne comprend plus rien, qui s'égaré probablement, au sens de certains ; mais approchons-nous encore plus subtilement peut-être : je suis de ces vivants qui s'interrogent sur notre manière d'être. Aux questions récurrentes « qui suis-je, où vais-je ? » maintes fois débattues, auxquels on ne peut en fait donner de véritables réponses, car il n'y en a pas a priori ! Une définition nous enferme dans des termes qui sont datés ou ne représente qu'une histoire dépassée et qui ne donnera, au bout du compte, rien du tout, n'ajoutera rien du tout dans la compréhension de tout cela.

(paroles en marchant)

160. *songes*

Ce qui apparaît étonnant avec les songes, c'est qu'eux aussi explorent tous les possibles, et ils se foutent pas mal de la cohérence du propos ; ils agissent donc avec une certaine discordance et le récit, curieusement, s'élabore à travers diverses influences où le sujet divague, se contredit, se contrebalance, expérimente une voie ou une autre (branche) en se foutant perpétuellement de ce qui fut dit précédemment. En cela, le songe, a quelque chose, euh... qui se rapproche de la métamorphose (nous sommes proches d'une de ces thèses indéterministes des savants, celles issues d'un monde quantique où les états possibles se superposent, ou sont intriqués), tout dépend du regard que vous portez, votre propre angle de vue, à chacun, il n'est pas le même ; la vie explore sans cesse tous les possibles, le rêve en est son expression fantastique, il nous apporte des transformations, dont la teneur, parfois certes, indispose, mais permet aussi, quand on s'en souvient de ce

songe, de transfigurer le présent en une multitude de propos acceptables pour que l'on en égrène tous les possibles et qu'ils se proposent à votre suffisance...

Ce qui est bien avec les songes c'est qu'ils imaginent sans que tu leur demandes, ils conçoivent ceci ou cela sans cesse, à préméditer un autre que voilà.

- › Si tu t'imagines que je vais te dire ce qui me vient là, tu te fourres le doigt dans l'œil, le monde ne s'est pas réalisé comme ça ! Ça mérite un peu d'abnégation, alors médite un peu, et puis apprend !
- › Si tu t'imagines à travers toi, le songe t'apporte peut-être quelques nirvanas, on ne sait, on ne sait !
- › Et si tu t'imagines qu'ils vont te raconter leurs secrets, leurs secrets !
- › Si tu t'imagines qu'ils viennent d'un ailleurs, il n'apparaît pas si près, si près ?
- › Si tu t'imagines de petites ondes métaphysiques qui t'imprègnent, et qui t'imprègnent au-delà d'un règne qui voudrait que tu t'éprennes pour le moindre inventaire ; accepte-le dans tes écritures sommaires...
- › Tu t'imagines, tu t'imagines, et puis quoi... après... hein ? dite moi ?

(paroles en marchant)

161. *planer dans les airs*

(un transport temporel)

- › Euh ! tiens, qu'est-ce que je fous là ?

Son songe l'amène à cet endroit...

- › Tiens, qu'est-ce que je fous ici ? Il me semble que j'ai déjà vu ça ?
- › Aaah ! il fait chaud, une petite brise légère, quelques bruissements aux alentours, tiens donc ! mais que fais-je là ?

(en marchant)

aéroplanes (ou désolation d'un lieu)

- › Je me suis demandé pourquoi... la nature se montrait si belle en dehors des hommes... remarquez c'était une idée... de se poser cette question... il y a des jours (où) on s'invente des questions tellement futiles tellement bêtes, comme quelle heure est-il... ou diverses choses d'aussi banales qu'on s'interroge qu'est-ce qu'on pourrait dire d'autres...
- › Là voyez-vous, je me trouve en plein cœur d'une région à fric dans un endroit, dans une plantation faite de... d'arbres à palme, de palmiers, je ne sais trop quoi ? D'arbres à huile... y'a beaucoup de vent et la vie s'y écoule au rythme des... des récoltes de la palmeraie... le lieu est... ne montre rien de plaisant vraiment... rien n'y est évidemment agréable... pourquoi d'ailleurs ce serait amusant de rester ici... je vous le demande...
- › Un peu plus loin, la nature est réellement désolée... c'est curieux, je m'arrête devant z'un arbre abattu, un arbre abattu... quelques cris d'oiseaux encore... quelques branchages... de la vie en somme renversée par les hommes, des mouches de moustiques, nous flânon dans un pays à fric... je me retourne, autour de moi on ne voit rien... rien de spécial... des fourmis par terre, petites grandes de toutes les formes, de toutes les sortes... c'est un monde bizarre avec beaucoup de vent avec plein d'chaleur... je ne sais pas si vous ch... sentez la tiédeur, moi j'la sens, trente degrés, hum centigrades, hum, c'est déjà pas mal... on va essayer de descendre un peu plus loin...
- › Quelques mètres plus bas, le paysage n'est pas mieux... la vie c'est vraiment bizarre... hein... quelques oiseaux, des bruits de mouches... et guère plus en somme, un monde exploité par les hommes... un rapace en l'air qui cherche une proie... il croit que j'en suis une, mais il voit que j'apparais bien gros et il s'évade... dans ce ciel, me semble-t-il... devrait être... il doit se sentir un peu libre, mais en réalité, il est astreint à vivre, alors !... Peut-être, si l'on allait plus loin, ça serait mieux, plus intéressant ? Je ne sais pas...
- › Que pouvons-nous engendrer en somme, de différent, à voir ce

pays qui traîne les lambeaux de sa vie, ainsi fichue, dans le monde, pétri, pétri par les hommes, ils crient dans les plantations... je ne sais pas, je n'ai jamais su et peut-être ne saurais-je jamais... nous errons en nature, en quelque sorte ; dans des cultures agencées par des bêtes de somme... un rapace au loin cherche sa proie...

- › L'air se fait rare (et la chaleur devient pénible) et j'entends un bruit, un bruit de moteur à explosion qui vogue dans le ciel, en cause, un avion... oui, nous nous trouvons près d'un... d'une petite bande de terre, de terre rase... elle sert à l'atterrissage... de quelques machines, quelques zincs volants de basse puissance, de légers aéroplanes en somme... l'appareil ailé semble s'approcher de la piste pour se poser... je la rejoins également, ouais, c'est intéressant, un avion qui balance, qui plane et qui se déplace dans l'air...
- › La chaleur m'inonde, mais, pourtant, pourtant j'avance... et les hommes avec leurs aéroplanes se remuent, circulent pareillement dans le ciel... Le vent m'enrobe et c'est bien, ça rafraîchit l'idée et le crâne... et cet avion je le vois encore qui s'approche lentement et qui plane... un rapace, un oiseau en l'air flotte aussi, à la recherche de sa proie... par terre, le sol est rasé, rasé, brûlé par le feu de brousse annuel. Tout le temps, périodiquement, les gens noircis par le soleil de ce coin à fric abrasent et enflamment ses herbes qui les gênent...
- › Près de la piste... je vois... un avion qui plane et qui tremble, qui semble vouloir en fait, atterrir... ils sont déjà plusieurs, ils se trouvent en nombre sur le sol, ils viennent et se posent sur la plaine rase, rase, faite pour quelques aéroplanes...
- › Le territoire des hommes, ah !... nous sommes, remarquez, dans une zone à fric, dans ce continent, berceau de nos origines, beaucoup de choses volantes comme ça, avancent dans l'air, contenant des personnes blanchies, blanchies par le manque de soleil, eh oui ils ne sont pas du coin ! car ils sont délavés savez-vous... et leurs occupations s'avèrent différentes des gens d'ici... J'entends, mais ouais donc cette piste, cette lande qu'ils disent, cette bande plane et rase, qu'ils conservent ou qu'ils s'en servent pour laisser atterrir leurs aéroplanes...

- › J'ai suivi une route... et sur la voie, oh chouettes ! sur la trace faite par les hommes, elle va, elle avance vers la piste, cette aire plane où atterrissent leurs avions... c'est amusant, c'est distrayant...
 - › Oh, voyez, y'a beaucoup de rapaces, y'a beaucoup d'oiseaux de race... en pleine chasse, et que le vent... (*un bruit d'avion interrompt la parole*)... outrepassé... Sur une piste rase et plane, où atterrissent les avions... (*atterrissage d'avions*)
- (paroles en marchant)*

(et puis, le calme avant la tempête)

De n'avoir rien à dire, dans un endroit où l'on s'ennuie un peu, et que l'on voudrait s'en aller ailleurs, en prenant l'avion... d'assaut...

- › Alors oui, je plane... prendrait bien un de ces avions, mon esprit plane avec un ennui, serait-ce mon rêve qui est en panne ?

162. *avant la colère (fourre-tout onirique)*

ressacs

« Vous parliez des ressacs ? », disait-il comme à un vieux bonhomme, pour se souvenir d'un passé lointain, à peine ressassé, que l'on déloge comme ça pour un rien, pour lâcher ce jour-là deux ou trois mots ; eh bien, voilà, je vous amène donc, des ressacs, ce que l'on donne à la vague quand elle cogne sur la roche et s'étonne, puis rebondit avec une allure qui détonne ; mets des flashes humides au creux de la narine, un embrun de plus que vous respirez ; un air savoureux que l'on peut imaginer, puisque je vous en parle, je disais donc, à propos des ressacs, la folle aventure d'un H²O secoué, secoué par une terre qui vibre au son de la Lune ; je suis au courant, elle vous fait marrer ; c'est à cela que s'ajoutent les ressacs charmants !

- › Attention à ne pas trop charger la barque ; vous y mettez un peu tout ce qui ne fut pas pris dans les chapitres auparavant, des mots des mots superfétatoires et décevants...
- › Attention à ne pas trop charger la barque ; des mots il ne pourra y en avoir plus que le chaland ne supporte, manant !

- › Attention à ne pas trop charger la barque... de maux, de phrases à tout va !

cacophonie

« Ils prirent le vent, ils communiquèrent avec son souffle (avec lui) ; ils regardèrent la lune et communiquèrent avec son reflet (avec elle) ; elle prit les devants et rapporta... du désespoir des baleines s'échouant par centaines sur les plages pour se laisser mourir ? »

« C'était peut-être la lune ou un voyageur qui leur rapporta ce fait étrange... du désespoir des baleines s'échouant par centaines sur les plages pour se laisser mourir ? »

« De ses rêves, j'en retiens une île de mots avec des vagues et des repliements. »

« Coincé sur cette planète au milieu des margoulins des plus obscènes ; comment faire pour s'en débarrasser, comment faire ? etc. »

Il est temps !

Le sais-tu ?

Qu'entends-tu ?

- › Que fais-tu d'un sort têtue ? Une si belle fête à ton entendement ému ; non tu restes, c'est ta voix, elle s'est tue.
- › Ah ! Mais alors que vois-tu ?
- › C'est pareil, un voile me brouille la vue, un voile uni doux, il fut déjà un imaginaire des rues, un badaud sans cesse importuné par les agents voulant le voir déchu du sort qu'il eut, un seigneur de rien du tout, marchant pieds nus au cœur du monde, il l'inonde comme une crue, mille propos immondes, chassés délibérément au-dessus du désordre, de ça aussi, il sut s'en défaire, malin, pareil à un dû.

que choisir ?

« Ah ! Que nous sommes bien compliqués ? »

« Ah ! Pensez donc à la rupture ? »

« Dois-je le laisser ? Dois-je l'enlever ? »

« Top top ! Choisir pile ou face ? Laisse ou retire ? Pof pof ! »

« Aimer se déplacer, de toutes les manières... »

« Explorer tous les possibles. »

« Intéressantes, toutes ces sensations ! Que choisir ? »

« Un dire comme il peut ! »

« Transmettre une information, quelle qu'elle soit »

...

› De toute façon, moi ! « J'aime » par principe, mais sans apprécier forcément les personnes que j'aime et y'en a qui sont juste amoureux de l'amour, mais ils n'aiment pas la personne, ils aiment juste aimer !

› Ah ! Vous ne vous aimez pas alors ?

...

« trouver le juste équilibre et se maintenir. »

« et puis trier, y mettre de l'ordre... »

« trop d'ordre freine l'imagination »

« Accumuler frénétiquement ! »

« et puis partir... » « Impossible de faire autrement ! »

...

Dans cet univers d'une sombre vie, il regarde jusqu'au fond de son lit, il y voit bien plus qu'une envie : des désordres, pas que du pipi au-dedans, regardez bien, un mépris, une envie de dépit, une envie de changer de logis, des ivresses, de la tendresse, quelques paresse, une détresse, un peu vieillotte celle-là... Il fera bien ce qu'il voudra n'est-ce pas, où tu voudras, jusque dans tes pas ?

...

« Peuple de crétins », se dit-il.

› Mais je n'entends pas ce discours qui considère ou admet cette réalité ; que quelques-uns cherchent à se corriger, la résorber, à racon-

ter : « vous avez raison, nous devons nous améliorer ! »

Il disait aussi « je vais m'évader de la prison de la vie ! » Emportant avec lui tout un énorme bagage, ce qu'il a appris parmi les autres ici.

énumérations infernales

- › Un vieux professeur que l'on dit fou (un singe savant), et de plus l'est, qui tue des moucheron en guise d'exemple, c'est infernal ! (désagréable)
- › Un berger qui ne va plus au pré et qui supprime les loups sans éduquer son chien, c'est infernal ! (détestable)
- › Toute idée de corrompre sans vergogne, c'est infernal ! (exécration)
- › Que des banquiers s'affairent et provoquent tant de pauvreté là où ils accumulent des richesses, c'est infernal ! (haïssable)
- › Une femme battue que l'on condamne, parce qu'elle abat celui qui la frappait pendant tant d'années, c'est infernal ! (insoutenable)
- › Un président qui impose de rester au pouvoir à vie, c'est infernal ! (insupportable)
- › Un dictateur qui opprime son peuple, c'est infernal ! (intenable)
- › L'enfant qui veut se faire sauter la gueule, par désespoir, le corps entouré de bombes accrochées à lui, au milieu d'une foule, c'est infernal ! (invivable)

On trouve tant de choses qui apparaissent infernales (intolérable) quand on énumère la vie des hommes, je préfère à la fin me taire, car ma vindicte, et surtout ma colère, deviendrait infernale ! (irrespirable) elle aussi. Antipathique, déplaisant, pénible, impossible, odieux, atroce... désagréable, détestable, exécration, haïssable, insoutenable, insupportable, intenable, intolérable, invivable, irrespirable...

163. *colère !*

(furieusement)

- › Ceci est ma colère, tout ce qui adviendra à travers ces mots est l'expression de ma furie, ma rage à l'adresse de moi-même, contre mes semblables, envers ceux qui m'ont engendré, oui ! ceci est ma co-

lère !

- › C'est tout ! qui me vient
(c'est beaucoup trop ce qui me vient)
et ça qu'est-ce que j'en fais avec ce « tout ! qui me vient ? »
Et j'irai dans un autre monde dans un temps nouveau rejoindre la
torpeur des océans, dans un transport où je ne craindrais plus les
flots des vagues géantes et démentes.
- › Je vous parlais de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égaré
et n'ai rien compris, que je n'ai rien vu ni rien senti ;
je ne sais...
- › C'est tout ! qui me vient...
« Pourquoi les moustiques font bzzz ? Hein ! pourquoi ? »
Je veux parler de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égaré
et ne comprends rien, ni n'ai rien vu ni sentis ;
je ne sais...
- › Des mots qui s'assemblent, puzzle de la mémoire à recoller et la
peste, de les emporter !
Je vous parlerais de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égarai
et ne compris rien, ne vis rien, ni ne sentis rien ;
je ne sais...
- › C'est tout ! qui me vient...
À toutes choses quand elles sont trop ritualisées
on y trouve comme un enfermement.
Je sens venir la vague des haines, ce qui gangrène les hommes de-
puis la nuit des temps...
- › C'est tout ! qui me vient...
Il ne s'agit pas de croire ! Mais de penser ! De réfléchir par soi-
même...
- › En voilà assez ! de ces petits mots, avant tout discours, vos haïkus
douteux je n'en désire plus, ils arrivent comme une peste et se ré-
pandent comme une épidémie, assez !
- › C'est tout ! qui me vient...
Ceci est ma révolte ! Au fond de moi-même, des mots qui s'as-
semblent, mots qui s'assemblent, ils vont t'emporter !

- › C'est terrible ! Ce sont mes calamités, ces myriades de choses, qu'on pourrait y ajouter, à mon éveil ; c'est une façon de tout regarder où l'on voit tous les possibles, tous les improbables, toutes ces manières qui s'égrènent au-dedans de votre tête, ce sont mes calamités.
- › Je suis en colère !
Je suis en colère ! et je ne m'en apercevais même pas... c'est le mot que j'oubliais partout où je disais, cette colère des choses inadmissibles que je vois, qui me révulse, me répugne et même de moi parfois, je me répugne et la colère de ce que je vois, la colère !
Ce mot que j'oubliais,
oui je suis en colère,
en colère...

164. *désir d'éveil*

Il se réveille de sa colère, songe à une fuite, était-elle sauvage ?

de quel éveil parlez-vous ?

Mon éveil reste très lent
sans aucune illumination,
imperceptible, mais venant
sûrement sans mon contentement
c'est que j'éprouvais tant à réaliser
et j'avais si peu à défaire...
j'ai perdu quarante ans de mon temps
voilà tout, la belle affaire !
Maintenant que ton monde est à refaire (reconstruire)
s'en ira bien vite ma carcasse
bouffée par les mythes (mites), asticots et autres,
leur litière épidermique...

désert éternel

- › J'ai longtemps traversé un désert, celui-ci se situait en partie au creux de moi, là où des vallées sableuses insoupçonnées m'ont amené à bout. On trouve donc des déserts mêmes au fond des mémoires que l'on malmène ; dérisoire serait de sombrer pour si peu, dans cette histoire, en rêve, en songe, il s'insinue et trouble mon de-

venir, qu'ai-je à y accomplir au-dedans ? Les mensonges demeurent des velléités puisées comme une eau de salut, au creux d'une réalité sans nom ; également dans le plus vaste des déserts, vous ne trouverez aucune absence, aucun vide, seulement des raretés, un essentiel entre-espacé par autre chose que du manque et l'aridité d'une pauvreté avec pour horizon des signes démesurés ; peut-être, suscite une envie d'y aller, pour oser une traversée, n'ayons pas peur de nous ensabler, apprenons le temps du passage, celui de mon avancée.

paroles de l'âge

Tiens ! dans ce songe, il a vieilli énormément, le voici qui parle comme un sage très âgé d'un autre temps ; ou serait-ce l'onirisme d'un étranger qui interfère avec le sien et nous donne une histoire différente, un petit bout de mémoire de passage, entre deux imaginaires ?

- › Mais comprenez-moi bien, chers enfants, je ne prétends à aucune vertu ; un quelconque souci n'y résisterait pas, très certainement, non ! Ma pensée demeure un acquis qui s'est affiné au fil de l'âge, au long de mes regards, de mes observations, de mon écoute, de mon apprentissage ; ce n'est pas un jugement, mais plutôt des interrogations, des invectives, des interpellations, proposer qu'ensemble nous embrassions une conscience et que nous nous éveillions ; je parle ici d'un éveil que nous dirions individuel et collectif à la fois ; de rechercher cela dans la solitude n'apporte qu'un réveil égoïste ; alors s'il est cumulé avec ceux des autres il s'en trouvera que plus développé, approfondi, éparpillé, il en a une plus grande force, je vous laisse méditer là-dessus...

(parole en marchant)

interférences avec autrui

« Me voilà content ! » racontait le grand Octopus, ravi de la danse qu'amènent ses mots ; il le répète souvent, ce sont ses joies, entremetteuses, qu'il manie tout le temps ; c'est qu'il possède des bras à ne plus savoir qu'en tripoter, c'est vrai aussi, qu'il pose très assidûment, oh, et puis c'est son affaire !

Mais l'histoire avance « c'est très bien ! », s'exclame-t-il, serein ; vous devriez surveiller le moment où il va se réveiller, le songe n'est pas encore terminé ! Laissez défilé !

165. *enfin !*

s'envoler

Emporté par le vent, dans ses assauts importants, il s'éleva dans les airs et se voyait déjà planer ! Volant dans l'éther, son rêve inoubliable, magnifique ! Puis d'un ton énergique, il dit :

- › Voilà que le monde m'apporte à nouveau de ces allergies ; quelles choses immondes ai-je encore ingurgitées ?

Oh ! Mais laissez-le rêver si ça le console, ce n'est pas bien grave, ce n'est qu'un songe, alors laissez-le s'envoler s'il le souhaite ; laissez-le aimer s'il essaye, ce n'est pas bien grave, ce n'est qu'un songe et ne l'embarque pas bien loin, au-delà quand on y songe, ce n'est qu'un rêve...

(paroles en marchant)

voir

- › Je vois !
- › Mais, vois, entend ! redoute ! des personnes s'agitent autour de tes rêves endormis, tu deviens lasse de leurs réflexions, il semblerait que l'on cherche à te réveiller...
- › Mais non, une fuite infernale s'ébroue au loin dans la plaine, c'était donc ça cette colère ?
- › Ça y est, j'y suis !
- › La fuite sauvage dans la vaste plaine, je la vois !
- › Hier encore, je ne comprenais pas les attraits de ce poème sur moi ? Je n'arrivais pas à distinguer clairement ce que représentait cette « fuite sauvage », mais je ressentais bien un vaste mouvement intemporel s'avancer et j'en étais son témoin. Je n'en estimais pas l'ampleur maintenant que les forces de la nature me subjuguent, ma venue était donc inscrite depuis longtemps et il m'a fallu parcourir plus de trois fois l'âge où je l'ai écrit pour le voir s'accomplir. Qui a

donc voulu que ce rêve soit reconnu, ma vie était-elle déjà toute tracée ?

Serait-ce qu'il s'éveille ? On ne sait, mais ce n'est plus pareil...

Il la découvre, cette fuite tant imaginée, depuis sa plus tendre jeunesse, elle s'écoule sous ses yeux, serait-il le témoin de son songe enfantin maintenant devenu réalité. Pour ne pas dépérir, il crie au-devant d'elle, son poème sans cesse médité, une émotion intense s'empare de lui :

« Une fuite sauvage s'écoule dans la plaine une troupe hardie au sens vif gronde de son souffle tapage brumeux grains volages s'y transportent à pareille destinée le sentir en haleine la bouche glisse des lambeaux des lavures descendent étirés en fil par le vent comme il crame à leur vue ils détalent habilement d'une course agile et tenue rythme de longue chemine bien déjà au temps jadis parcouru un tout infini rayonne là et brille de lumière s'y dessinent teintes et aspects étalés comme pique et rases pousses donnent un spectacle joyeux ces durs verts chloroformes jaunes brûlures brunes tellures crachent la mûre vérité des sols occupés malgré alcor style et sombre tord poussant à crever leurs ombrures il brûle du vent dans la plaine une fuite sauvage s'y déroule gronde à pareille destinée une chose belle s'en détache cette vue m'arrête tranquille le ciel ignore et s'en fout un grain volage il transporte infinis au-delà d'autres ciels mirent leurs graines d'étoiles qu'elles soient atomes ou sirius le temps passe au plaisir de chacun. »

- › Je vois des gens voguer sur une boue, dans cette vaste plaine ils sont accrochés à de vagues esquifs... puis sur leurs bords, lancent de grands filets, recouvrant des éclats d'argent frétilant, sortant de l'eau et qu'ils étreignent adroitement, cela fonde des chambardelements sur les coulures sombres de ce remuement...
- › je vois maintenant une langue d'eau, mais je me trompe ! Une rivière ? Encore non ! C'est ça oui, un vaste fleuve s'installe en avant de mes yeux et cette fuite, n'emporte qu'une vague aux abois qui file au loin parce qu'on l'appelle ; et puis aussitôt passe devant moi de fiers pêcheurs sur leurs barques toutes plates, ils amoncellent leurs filets et les vides dans des réceptacles installés à cet effet, l'ofrande d'une crue démoniaque sur laquelle il vogue...

- › Je vois les abords d'une berge se dessiner d'une courbure, à l'angle de mes pas ; d'une boue s'échappe une eau sans tache, où parfois, s'oubliant là, un poisson lumineux saute et coule loin de moi ; la hampe d'une perche, c'est une rame que voilà qui stoppe une embarcation, pour me saluer certainement...
- › je vois cet homme essoufflé accoster auprès de moi et me dire « Ho-là ! Bienvenue à toi, aux heures de la grande crue, suis-nous, tu es arrivé chez toi... » ; ahuri ! je n'en crois pas mes yeux ; serait-ce ce peuple tant recherché, sans cesse innommé ? Ah, oui, les nommer n'a pas d'importance...

Exprimant sa naïve pensée, ému aux larmes, il se mit à réciter sottement son poème sans cesse ressassé bien que ce ne fût guère le moment, l'homme en souriant et lui montra toutes ses dents ! (est-ce bon signe ?)

« Une fuite sauvage s'écoule dans la plaine et bruisse des ramages au-delà sent cette haleine puisque c'est l'éveil qui s'attarde au soleil que des branches y pourrissent un morne temps où ne passent que des vents et quelques cassures trouble la noire boisure de sombres fêlures une époque lassée triste plaine étalée écailleuse de poussière regarde un peu souffres mes yeux une brume s'égraine en ces lieux une fuite sauvage fume d'ardeur malgré pans et outrages épars çà et là verte mâtüre noir rognure tapissent tout de même, les sombreurs de la plaine sans désir s'y pique mes yeux terre brunie que consume trahis une sorte de hargne en nage il n'est pas mort le sens en cette terre seulement voilà un désert devient ce détour sans âges où poudre trop d'ombre angoissée laisse une vieille porte puante d'amertume voyez la fuite toux sauvage d'ardeur qui brûle mes yeux la vie m'a fait et je ne peux que passer... »

la vague

- › Prenez la vague, je vais vous décrire la vague ; la vague d'ici, du fleuve, quand il éructe et vomit à la curée des ans, à la saison de la crue, ces offrandes, certes, non des plus digestes, mais d'une abondance certaine et vous égare tant elles sont éparées et nombreuses ; vous devez demander de l'aide tellement vos efforts n'y suffisent

plus et le temps vous est compté et lui ironise parce qu'il a plu, oui, c'est une saison qui mouille, votre peau en devient moite ; et vous humez comme une marée la virulence d'une eau dévalée, eh, qu'elle vous submerge ; oh ! une folie serait de l'arrêter, la protubérance ne fait que s'écarter, elle suit le long tracé en creux d'un fleuve à nouveau exigeant, quand vous devez le franchir pour atteindre l'autre rive ; ah ! oui, une corde ou une barque n'y suffit plus, il vous faut du renfort et de nombreux bras pour contenir la force hydraulique, votre embarras.

(variations temporelles)

- › Je vous parlais de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égare et n'ai rien compris, que je n'ai rien vu ni rien senti ; je ne sais...
- › Je veux parler de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égare et ne comprends rien, ni n'ai rien vu ni sentis ; je ne sais...
- › Je vous parlerais de la vague, mais peut-être est-ce moi qui m'égarai et ne compris rien, ne vis rien, ni ne sentis rien ; je ne sais...
- › Je sens venir la vague des haines, ce qui gangrène les hommes depuis la nuit des temps...

(paroles un matin)

Il eût bien fait de toucher à tout,
ce peuple innommé
allait le prendre par la main...

ce peuple
innommé

[**succinctement** : 166. nirvana ; 167. énumérations : *éventements ; inclinaisons ; gaz vital* ; 168. rituel d'une fumée bleue ; 169. ce que lui dit le vieil homme ; 170. survie = métisse ; 171. origine du nom : *l'expression donnée par la femme à la fumée bleue ; İpan a drega ; ajouts du vieil homme ; recherches de lui, le mot ; d'où tu viens* ; 172. les traces de la mémoire : *ne pas savoir ; mémoire des hommes ; génétique peuple innommé* ; 173. mythe innommé ; *ne pas oublier, mais chut ! ; question* ; **intermède premier** : 174. cette histoire est embarrassante (1)...]

166. *nirvana*

› Sommes-nous encore dans son rêve ?

Précisons qu'il fut découvert très fatigué de son périple, semble-t-il ? Mais les versions de cette rencontre demeurent très contradictoires, soit il fut surpris au bord du fleuve, par les pêcheurs au moment de la crue, ou alors, on le trouva allongé sur le sol à l'ombre d'une roche, le corps inerte et sans vie apparente ?

› Plusieurs récits parlent de ce sommeil...

Dans cette dernière version, il était plongé dans un sommeil immense, une léthargie innocente, nulle ne sachant d'où il fut venu, il reposait là, tranquille, étendu, apaisé, sa carcasse en attente d'un verdict suprême, celui des hommes, celui de son destin, probablement son sort allait être débattu... Mais n'allons pas trop vite, le songe pourrait s'emballer ; peut-être n'était-il ici que parce qu'il méditait simplement ?

De toute façon, ce dont on a la certitude c'est que peu à peu, une assemblée s'est organisée tout autour comme pour le veiller, dans un grand calme, tout doucement. Puis, quand la réunion fut assez nombreuse, un être indéterminé, très solennellement, prit la parole. Il disait le connaître depuis longtemps et dès lors une légende tente de s'immiscer à travers ses mots. C'est alors qu'un combat nouveau et étrange

perturba le narrateur, il avait du mal à exprimer certaines phrases...

Il semblait bien que lui, malgré sa dormance, essayât de contenir les dérives des propos du conteur, voulait-il, ce dernier, inventer un mythe sur-le-champ ? Et c'est à travers toutes ces contradictions que les témoins de la scène rapportèrent en détail cette drolatique histoire de ce moment des hommes, dans ce lieu loin de toute description possible, mais probablement tout cela relevait encore d'un songe pas tout à fait terminé...

Malgré tout quand il fut réveillé ou dû moins à un instant, une mémoire précise qu'il s'éveilla bien, on l'accompagna ensuite pour le guider vers leurs habitats. À l'arrivée de ce nouveau voyageur, sur les rives du vaste fleuve, un vieillard assis sur un rocher laisse voir un grand sourire sur son visage et le salut amicalement, il appela les enfants qui jouaient à côté, pour qu'ils aillent préparer un accueil. Le vieil anitunech aulsourech, car c'est comme cela que le désignent les enfants, leur dit,

- › Ivane tapir majirco ! (*Allez me préparer majirco !*)
- › Acca, acca ! anitunech oulsourech nani... (*Oui, oui ! Grand-père chéri*).

Et les bambins avec des cris de joie étincelants s'éloignent en courant et crient « Maaaajirco ! Majiiiiirco ! Majircoooo ! ». Et l'on entend des bouffées de rires comme rarement on aurait cru dans un pareil lieu à la désolation paysagère d'apparence déprimante ici, il lui semble au premier abord.

Après tout cela, oh ! Il ne reste rien de bien fameux dans les mémoires, sinon les impressions qu'il laissa trainer au gré de ses pensées... Toutefois, nous ne savons pas vraiment si ce songe dure toujours, ne s'est-il éveillé ici que dans son rêve... dort-il encore ?

167. *énumérations*

éventements

« Ils reniflent le vent et vous l'enrubannent comme un cadeau, levant le front vers le ciel, sniffant la ventilation du moment autour

de leurs narines, pour inspecter ce qui arrive à leurs olfactives et précises ouvertures ; les poussières odoriférantes du désert parfois bienvenu, parfois mal venu, ou des humeurs, ses variances incertaines : le temps vous donne de ces outrages que l'assurance des lendemains rend énigmatiques, comme à chaque matin, son sempiternel recommencement... »

inclinaisons

« Ils ont des maisons obliques pour que le vent ne s'engorge pas au moment des crus ; quand le souffle traverse les ruelles, sur la rampe molle, des ergots se rabattent et tombent au moindre envol des oiseaux ; les partisans des rudesses du lieu, où à la fin du jour, en rentrant des taches familières, la fatigue accroupie sur leurs épaules font leurs entrées dans les baraques en écartant les portes par-devant, les plaquant machinalement d'un coup d'omoplate, avant la pause dans ces tristes soirs où une lune excentrique fige dans le noir la moindre mignardise, un instant tintinnabulé à cause d'une foire fugitive occasionnée par les bambins, au moment des accueils, et du boire. »

gaz vital

- › À propos des effets inattendus d'un gaz, nous voulons dire par là son aspect élastique et très volatil, et le phénomène dont on parle, on nage dedans sans le voir, il nous amène de molécule en molécule, par vague, des p'tits efforts mécaniques, des vents d'ondes multiples, cette vibrante sensation qui force l'écoute ! La nature nous a surpris il y a maintenant, oh ! quelques milliers d'années ? Ce gaz que l'on respire et refoule sans cesse conserve plus d'un tour dans son sac, en plus de nous aider à vivre, il nous jette au corps les râles des alentours... Alors les aînés, pour initier leurs enfants à un rituel élégant, les soirs d'ennuis, leur racontaient cette histoire en commençant ainsi,

« Eh ! m'en vient une souvenance, pour vous, les petits ! Venez près de moi, que je vous la dise ! Je vais vous parler de ce lointain ancêtre, qui, tapant sur un os creux, intrigué par le bruit, cela a fini par l'intéresser, il a cherché d'autres sons, avec de nouveaux objets,

il a frappé le sol, il a frappé sa femme, il a frappé un arbre, il s'est étonné du résultat, le choc, le cri, la résonance, il s'est adressé aux cieux, lui répondit l'orage, il a hélé "écoutez-moi !", ils se sont détournés et l'ont entouré, il a cogné le plus faible, le bruit n'apparaissait pas extraordinaire, il a tapé d'une pierre sur les formes creuses, ils trouvèrent cela épatant, ils répliquèrent aussi en frappant, le bruit propageait un son, le bruit donnait une vibration, le bruit devenait un rythme, ils échangèrent leurs manières, du dessin aux rêves, des braillements et des mouvements apportèrent au-delà des guerres après les combats le cri du chant, le geste de la danse et de la transe, puis le repos bien mérité, autour du feu des siens, la voix modulante accompagnée des choses creuses et sifflantes, cette expression abstraite et sans nom jusqu'à nous, devenue... la musique ! »

- › Quoi de plus magique pour achever la soirée en frappant méthodiquement sur des tambours improvisés, des tintements des verres et des flûtements dans le moindre tuyau sous la main ?

168. *rituel d'une fumée bleue*

Sobrement accroupie à même le sol sur une tenture jaunie, une femme dans la force de l'âge, une matrone, pas une guerrière assurément, à l'allure paisible, trônait là dans un appareil simple, fait d'évidence et de solennité ; comme une mère, on voyait bien qu'elle comprenait tout, savait déjà d'instinct votre périple, d'un simple regard ; son vague sourire disait l'essentiel, il n'était pas nécessaire de lui parler, elle comprenait comme si vous étiez son enfant, votre souhait, votre question, un simple geste suffisait, une expression du visage, et l'ordre était donné ; à ce charisme évident, qui pouvait s'y opposer ? Elle porta à sa bouche une longue brindille creuse possédant à son extrémité une boule noire, rougissante après chaque aspiration, puis quand lentement elle expira s'exhalait une ravissante fumée bleue s'élevant vers le ciel comme pour y ajouter un rêve ou peut-être deux. À aucun moment, elle ne parla, peut-être lui lançait-elle de vagues sourires, quand il la regardait, intriguer ; on voyait bien qu'elle était quelque part la maîtresse de cérémonie et que tout le repas ne s'avancait qu'après son accord qu'elle donnait de ce petit geste élégant comme pour rythmer le rituel des man-

geailles familières. À force, la fumée envahit toute la pièce comme pour un apaisement digestif...

Quand il fut repu et qu'il put se reposer un peu, alors qu'il somnolait probablement à cause de l'émanation céruléenne, un spectateur aurait pu voir cette cérémonie étrange se marquer dans sa mémoire ; un vieil homme s'approcha de lui et se mit à lui chuchoter à l'oreille tout un verbiage presque inaudible, tant il était récité avec une douceur inaccoutumée ; les mots devenaient indistincts peu à peu pour les témoins de la scène, seulement peut-être, l'on put entendre le commencement de son discours, « Je vais te dire ce que nous avons masqué à tous les autres humains... »



169. *ce que lui dit le vieil homme*

« pour vivre
heureux,
vivons cachés »

- › Nous ne possédons aucune tradition, aucun folklore aucun partage, mais curieux de nous, tous les peuples de la terre sont venus nous voir, sur cette terre que l'on dit ronde, ils nous ont montré chacun, leurs rites, leurs fêtes, leurs habitudes ; nous avons regardé et souri, mais n'avons rien gardé pour nous et notre usage, ni des cérémonies, ni des actes, et de leurs lois, mais nous les avons mis en mémoire, dans nos grands registres, tous les savoirs des hommes pour le souvenir d'eux, quand ils ne seront plus.
- › On a voulu nous convaincre, nous dire que nous demeurions dans l'erreur, nous avons même dû combattre cela, les donneurs de leçons, les mises en accusation, les actes de foi, les ultimatums, et la guerre ! Mais qu'avions-nous à garder, nous, qui avons si peu vu du monde tout autour et si peu conservé de notre propre histoire à raconter, malgré ce temps infini dans nos mémoires, il témoigne de notre présence ici, sur ces rives si sèches (attunamechs) ?

Autour, l'assemblée, écoutant gentiment le discours, reprend sans emphase : « attunameché... attunameché ! »

- › Malgré notre manque d'habitude et de rites, nous avons beaucoup appris des autres et de leur passage, en avons gardé toute une souvenance, oui. Ils nous ont fait rire ou pleuré, émus ou adorés, toutes sortes de bravaches comme sauter nu-pieds par-dessus tête, des braises en dessous pour faire la fête et te dire ta manière d'être. Mais de tout cela qu'avions-nous à prendre ? Leur histoire ne ressemble pas à la nôtre, et puis ils viennent de diverses contrées, où les allures du temps et du vent s'avèrent toutes autres ; nous, nous subissons des crues dithyrambiques et inoubliables que l'on nous envie, c'est notre seul souvenir, notre unique rite, cyclique et coutumier de la nature environnante, elle impose ses lois que nous avons acceptées, par la force des choses, pour survivre et subsister là encore demain où nous sommes. Et puis c'est notre destin enfin, disons-le, « notre résignation ! Comparez le ver de terre et l'homme et posez-vous

cette question : lequel des deux peut se passer de l'autre ? »

- › Vous nous apportez des nouvelles du monde, et maintenant avec une boîte à ondes radiophoniques vos voix portent jusqu'à nous. Nous avons dû apprendre toutes vos langues, d'ailleurs nous nous essayons toujours à les traduire... Mais elles s'avèrent bien maussades, vos paroles et vos bonheurs si rares ; tant de plaies béantes vous nous montrez, régulièrement faites de désastres et de combats, une incohérence pour nous ; de si systématiquement se battre, pour quoi, pour qui, nul ne le sait ici et cette arrogance ne nous apporte que des débats interminables, parmi nous, avec des questions sans réponses ni un merci de compréhension satisfaisante ou satisfaite.
- › Cela fait plus de deux mille ans que nous habitons là et nous ne sommes pas assez nombreux pour nous affronter par la guerre ; ici, la vie demeure trop rude pour de pareilles matières à discordes et toute prise de pouvoir devient futile, saugrenue, stupide ! En cet endroit, il nous reste peu de temps à sommeiller ou nous quereller, nous devons survivre, nous nourrir et batailler à la nature ce qu'elle nous laisse maigrement, juste assez pour une subsistance tolérable. Nous n'avons pas besoin de tels égarements... Peut-être, la population de vos peuples devient-elle trop nombreuse, s'ils se querellent tant ?
- › Je vais te dire pourquoi nous avons fui, il y a très longtemps, oui, très longtemps, peu être plus de deux mille ans. Oh de jour en jour, quelques visiteurs arrivent à passer et ils nous apportent à chaque fois des désillusions, trop souvent, mais nous leur disions, « mais enfin !, si vous désirez perdurer, si vos civilisations meurent sans cesse, c'est probablement qu'elles ne savent plus s'adapter au changement », aux modifications qu'elles ont elles-mêmes régulièrement provoquées ; la nature se remplaçant d'elle-même, elle s'accommode toujours des nouvelles conditions ainsi créées et gère des équilibres différents ; que les hommes ne souhaitent pas s'acclimater à celles-ci, imposés par le milieu, car à tous les points de vue, les lois terrestres dominant et nous dictent des conduites ; à vouloir s'y soustraire, c'est la mort inexorable, c'est ce qui va vous arriver ici ! Nous aussi, jadis, nous désirions nous passer de la nature et de ses fondements ; nous avons failli périr plusieurs fois, mais par chance

nous avons compris à temps que c'était inutile et si nous voulions survivre, nous devions nous adapter en nous conformant aux règles... Pas d'obédience à un dieu dans tout cela, la croyance ne nous apportait rien, aucun réconfort de plus, il aboutirait à quoi de supérieur, rien de mieux... De dieu, s'il en fallait, la nature des choses, cette Terre nourricière, le Soleil, la Lune, ne suffisaient-ils pas ?

- › Au début de notre communauté, nous étions devenus des êtres très bestiaux, obnubilés par une seule chose : survivre et se nourrir ! Les étrangers étaient des indigents, soit, ils faisaient comme nous, à accaparer les maigres subsistances du lieu, on leur en laissait malgré tout, nous n'étions pas des sauvages infâmes qui s'entre-tuaient, nous devions survivre et les affrontements ne résolvait aucunement la situation, au moins nous avons compris cela !
- › On ne vient pas en « conquérant » ici ! On y vient en désespoir de cause, parce que l'on n'a pas trouvé mieux pour survivre, ce n'est qu'une oasis à peine enviable et la nature vous la rend hostile la plupart du temps.
- › Nous sommes arrivés en ce lieu, nous savons, nous ne l'avons pas dit au départ, nous vous l'avons caché, mais nous connaissons nos origines, elles sont gravées dans un fond de notre mémoire et cela nous suffit ; nous ne parlons que très peu de nous, mais comme vous, accaparé aussi de questions, je vais vous le révéler enfin ; nous sommes venus ici, car nous fuyions des peuples barbares comme nous, ils voulaient nous assaillir parce qu'ils avaient une puissante armée et pour leur échapper, nous ne disposions d'aucune issue favorable, soit à essayer de passer à travers leurs lignes, dans des terres praticables, soit de chercher à franchir le grand désert ; ces tribus féroces savaient très bien que si nous le traversions nous allions certainement y périr, c'est ce qu'il croyait et nous avons décidé du choix inverse de ce qu'ils souhaitaient, nous l'avons parcouru malgré tout et par une formidable chance, nous avons survécu, nous avons pu subsister et nous sommes arrivés en ce lieu improbable et sans nom ; aucun de nous d'ailleurs ne lui en a donné, il n'a pas besoin d'être nommé, c'est un secret, il doit le rester ! et puis, là où nous sommes, peu de gens nous arrivent indemnes, c'est toujours à la

suite d'un égarement, ils arrivent essoufflés, accaparés par les chaleurs du désert... Au fil des ans, nous vous avons ignorés au départ, tellement obnubilés par la survie et le refus de la mort, c'est peu à peu, que nous nous sommes adaptés au lieu ; nous avons pu y établir un campement un peu plus heureux et façonner ce village improbable où vous êtes arrivé, maintenant plus accueillant. Eh oui, nous restons toujours curieux de nos semblables, alors nous avons voulu nous informer de ce qu'ils devenaient ailleurs, c'est la raison de nos accaparements, de nos questionnements innombrables ; au fur et à mesure, nous notions cela dans nos mémoires, et à chaque fois, ceux qui arrivaient à repartir s'en retournaient éreintés et vidés de leurs savoirs en quelque sorte ; car nous essayions de déchiffrer, de comprendre ce que nous sommes, et nous voulions aussi nous acclimater à cet endroit, nous désirions perdurer, nous reproduire, subsister, nous accommoder de ce lieu... Ce qui nous intéresse, c'est l'accoutumance à ce monde austère et très dur où nous sommes, et cela nous suffit ; nous nous sommes adaptés et cela nous émerveille de jour en jour d'avoir pu nous satisfaire d'un tel milieu hostile et de survivre. Nous vivons de peu, et nos besoins ne constituent rien de considérable, il suffit de se contenter de ce qu'on a, on a très peu, et c'est notre seule richesse, elle demeure ultime et suffisante, fondamentale à notre subsistance, et cela est largement satisfaisant...

- › À chaque fois que le hasard nous apportait des voyageurs religieux, certains des dévots fervents, ils ont voulu nous accaparer inévitablement, essoufflés d'abord, ayant traversé les vastitudes du désert, puis ont évidemment cherché à nous convertir, ne comprenant pas que nous ne possédions aucune croyance ici ; ou plutôt nous n'en respectons qu'une : celle des éléments, petits et grands, du dedans et du dehors, du géant à l'invisible, du sol, des vents, de l'eau, la lumière de l'astre du jour, ce que vous appelez « nature » ; nous honorons ses règles, nous n'avons pas le choix d'ailleurs, si nous n'acceptons pas nous mourrons, irrémédiablement nous disparaîtrons. Par la force des choses, enfanter est devenu un rite précis, pour éviter les problèmes de consanguinité, vous nous apportez un sang nouveau, nos femmes accaparent les nouveaux venus, pour pouvoir en-

gendrer à partir de vous et régénérer notre clan, en voilà la toute simple raison, voilà, voilà...

- › Si de vivre libre nous amène un bonheur, et s'il demeure ici, nous n'irons pas plus loin... si pour *vivre heureux il faut rester cachés*, aux yeux des autres, du monde et de ses envies, nous ne changerons rien... tant que cela sera possible. Si nous avons la connaissance d'une meilleure façon de survivre ou la nécessité de nous adapter à nouveau aux conditions imposées par la nature, là peut-être, nous cesserions de vivre cachés, probablement ? Mais pour l'instant, nous persistons ainsi, car cela est préférable à tout autre mode d'existence aujourd'hui, et peut-être demain encore pendant longtemps, longtemps... Oui, pour vivre heureux, nous vivrons cachés... pour nous préserver...
- › Je vais te dire ma profonde conviction : depuis que les premiers hommes ont laissé leur imaginaire inventer des formes, des présages, des entités imprévisibles et des opportunités qui leur encombrent le fond de leur pensée, une sorte de mal s'est insinuée, entraînant les dérives que nous connaissons maintenant ; certes, au début nos ancêtres n'avaient pas encore acquis la conscience vive d'aujourd'hui ; mais à force, nous avons conçu des mots pour mieux les désigner, et établir la somme de nos choix et de ce que sont devenus nos pensées, notre esprit et la relative sagesse de nos actes parfois, entremêlés et anéantis hélas ! par cette irrépressible envie du massacre organisé ; alors, teinte l'un de ces mots (maux) : la « guerre », peu importe qui, l'a fomenté, son rituel reste partout le même ; l'attitude de leurs protagonistes demeure toujours similaire, adossée à cette maniaquerie malade de l'acquisition du pouvoir ; ajoutée à cela comme un argument de plus, la croyance de divinités uniques ou multiples, c'est égal, la dérive reste sans cesse identique. Il faudra bien un jour que quelques-uns au moins s'émancipent de ces sombres pratiques, sinon je n'imagine vraiment pas comment nous pourrions survivre avec de pareilles insanités. Alors, quand quelques-uns d'entre nous, peut-être les moins sots, proposent de dépasser tout cela, en ensevelissant ces pratiques du passé, pour les remplacer par des nouvelles, ne serait-ce que pour tenter d'évoluer un peu, aussitôt, vous verrez s'élever certains esprits sourcilleux,

s'indigner que l'on puisse permettre de tels changements ; vous trouverez à leurs côtés, de petits malins, qui prendront les armes pour combattre cette dérive ; bien qu'elle leur apporte les débuts d'un salut, d'un espoir aveugle et fanatique, ils élaboreront des stratagèmes pour annihiler ceux qui ont osé remettre en cause l'ordre établi. Ces actes représentent le modèle classique du comportement humain, la répétition coutumière de la sottise. Décidément, de connaître l'histoire de notre passé n'arrive pas à imposer une véritable leçon de sagesse, ou si peu. Ainsi, considérez, avec de pareils agissements où la force prime plus que tout autre chose, nous voyons bien qu'elle n'apporte que l'aveu d'une faillite, un échec de perception, un ratage d'éducation, une évolution en déroute... Et s'ajoute à cela une croissance galopante des peuples à enfanter tant et plus que la surpopulation devient un réel problème, multipliant par là toutes les sources de nos maux. Je ne vois vraiment pas comment vous allez vous en sortir, et je présume que dans peu d'années, vous devrez véritablement statuer sur l'aveu de ces échecs ; adopter des solutions terribles, tant celles que vous choisirez, tant celles que la nature appliquera sans se soucier de vous plus que de toute autre vie ; le rouleau compresseur de l'évolution, celui des matières de l'univers, il persiste inexorablement à produire des changements et tout ce qui tente de s'y opposer s'en trouve tout disloqué ; et cette fois-là laissera l'humanité de côté, livrée à sa déchéance dans ses tueries incommensurables qui finiront par l'achever. Je suis navré, mais c'est cela que j'imagine dans l'avenir qui nous est auguré. À moins d'un miracle extraordinaire, mais certainement pas divin, je ne vois vraiment pas d'autres lendemains à votre aventure. La vie continuera comme depuis ses débuts d'évoluer à travers les êtres qui la composent, cette fois sans nous ; existent en son sein tellement d'espèces vivantes des plus petites aux plus grandes que je ne trouve vraiment pas ce qui l'amoinerait, tant cette diversité demeure foisonnante ; non, elle n'en reste pas moins à court d'idées, en quoi le remplacement de l'homme deviendrait-il une difficulté ? La vie en a vu d'autres et elle ne s'en tiendra pas à un échec près ; des millions d'années s'annoncent devant elle, tant que la terre subsistera...

› Il reste suffisamment de choses à accomplir dans ce bas monde pour

que l'on puisse se passer de ces insanités de l'esprit, qui ne cesse de le fourvoyer. Traduis cela comme tu veux, mais à mon humble avis, l'éveil ne procède pas dans l'invention de nouveaux mythes ni l'affermissement de croyances, peu importe lesquelles, religieuses ou non. C'est que notre cerveau, son mécanisme ancestral nous dupe, il possède les cailloux indéliçats de la discorde, de l'orgueil et des préjugés. Je pourrais te parler de cela pendant mille ans encore, si je le pouvais, pour te raconter tout ce que j'ai entendu et vu, en démontrer toutes les combinaisons qui furent inventées par les plus malins d'entre nous ; tout cela, hélas ! dans un seul but, je te le dis encore, nous abuser ! Et je rajouterais même ceci : celui qui cherche tant à te bernier se dupe lui-même ; il y croit tellement à son alchimie, nourrie d'un ego à sa mesure pour lui permettre d'acquérir ce pouvoir, né de son phantasme ; qu'il y mêle la volonté d'un esprit supérieur et divin n'y ajoute qu'une banalité à de tels actes ; tous ces mensonges n'ayant pour but que de servir une seule cause, la sienne, oui ! cet homme-là te ment !

- › À moi-même aussi, mon imaginaire me joue des tours, je m'en méfie tout autant que celui des autres, quand il nous fait agir, penser ou vomir des arguments frelatés, accomplir des actes irraisonnés, à l'infini nous pourrions les décrire ou en établir une liste, tâche illusoire des enfermements qui me semblent nécessaires d'éviter à tout prix. Enfin, pour finir mon propos, ne persiste qu'une simple et unique solution, qui s'énonce d'un ou deux mots et qui englobe toutes les autres, les résume : évoluer en s'adaptant... (les deux mots sont des alter ego qui se répondent mutuellement, l'un ne va pas sans l'autre).

(paroles du jour et de la nuit)

170. *survie = métisse*

Il lui parla aussi du comportement très volontaire des femmes, elles avaient régulièrement avec les visiteurs des rapports sexuels afin d'avoir des enfants aux parentés les plus éloignées possibles ; cela a donné une population faite de croisements non consanguins à force d'être engendré par les voyageurs, il y a eu un mélange, un brassage qui a permis de

perpétuer un magnifique peuple métissé, devenant ainsi par ces croisements la somme de tous les précédents arrivants...

Ajoutons aussi cette réflexion nullement innocente,

« Ne trouvez-vous pas étrange que tous les plus beaux enfants soient régulièrement ceux nés d'un métissage ? Une population trop pure s'approche vite d'une stérilité, régresse, n'aboutit à rien de pérennisable, c'est le mélange, le brassage qui produit la richesse ; l'humanité est vouée à s'hybrider éternellement, comme elle l'a toujours pratiquée auparavant, une espèce sans mélange demeure une hérésie, un non-sens dans le processus de la vie ! »

Le vieil homme lui parla aussi de cette période que notre visiteur vécut loin d'ici, comme s'il savait tout de lui, celle pendant ces époques troublées où une chose vint fesser les tyrans ; et de sa rencontre fortuite avec cette femme aux pouvoirs mimétiques étrange qui ne ressemblait à aucune autre, provenant d'un territoire inconnu, de son étonnante familiarité, de ce qu'il éprouvait envers elle ; enfin, lui restait cette interrogation pas vraiment résolue, il aurait voulu savoir si elle l'était vraiment la conceptrice de cette chose, ou seulement un de ses soldats ?

Peu à peu, il s'endort, bercé par les paroles du vieux patriarche, elles s'évaporent au creux de sa mémoire, pour le rejoindre dans un autre songe et lui ajouter discrètement, avec une certaine distance, des allusions à ce qu'il en fut, de son existence ; l'imprégner, au bout de son errance, d'une relative perception de chemins encore ignorés et qui se découvrent progressivement ; amène à sa souvenance de possibles subsistances, des airs nouveaux que son imaginaire ne pourra que s'approprier ; le faire danser et sourire, lui qui ne le sait plus, ce rire léger et grimacier qui jadis lui apporta des gaîtés à sa morne vie. Le songe l'emporte assidûment, il sent en lui comme un détachement naissant...

171. *origine du nom*

- › Du nom de lui ?
- › Ah ! Pas tout à fait !

Alors, reprenons...

- › À force, de ce « Il », à chaque fois que l'on parle de lui, cela devient une île déserte, désolée, isolée, loin de tout, difficile à atteindre ; le nommer, lui, aurait-il été mieux ?
- › Mais non ! Il s'agit plutôt du nom donné à ce racontement !

l'expression donnée par la femme à la fumée bleue

Un soir, pendant les moments calmes de la nuit, on ne sait trop pour quelques raisons, chacun exprimant sa raison d'être ici, arriva ce moment où tout le monde se tourna vers la femme à la fumée bleue...

Et quand la vieille femme après une courte réflexion eut exprimé ces termes « Īpane aaa drega !... aké, Īpan... Īpan aaa... drega ! Īpan a drega ! aké ! », elle fit ce geste, des mains, à son endroit comme si elle lui donnait quelque chose ; là, c'était une sonorité de cinq syllabes... alors il lui demanda « pourquoi donc, tu me donnes cela ? »

Īpan a drega

Après avoir extirpé longuement des bouffées de fumée bleues de sa brindille, elle répondit à sa question : que voulait donc dire cette expression « Īpan a drega ? » On ne discernait pas vraiment dans ses mots, si elle s'exprimait au présent, au passé ou au futur, tant ce qu'elle affirmait semblait immatériel, sans âge, vaporeux, sans doute, en cause beaucoup de cette fumée bleue...

Lentement, elle lâche dans son dialecte :

- › Īpane,
 Īpane'a ipo akimisé, couli si manisé drega tar,
 pane Īpane agui édar ;
 Īpane a drega ditaniéé isé,
 Īpane ane ahitis maur, direaa edréga taa iatisé,
 Īpane fo doma ito iataa iatisé
 drega taa maya ti ousourech sita iss a itouff,
 iha tiss égreda taa nimane a ;
 Īpane a y grégati disé,
 Īpane in a éta iséé,
 Īpane a dreega...
 Īpanadrega !

Une bonne âme lui traduit cela dans un langage approprié :

« Īpane, »

celui qui part

« Īpane'a ipo akimisé, couli si manisé drega tar »

celui qui part - de par le monde pour s'en instruire

« pane Īpane agui édar »

qui avance part – apaisé par les vivants

« Īpane a drega ditaniée isé, »

celui qui part – parce qu'il est vivant – tout en lui le pousse au voyage

« Īpane ane ahitis maur, direaa edréga taa iatisé »

celui qui part – sa trace ajoutera une virgule à la vie, il avance

« Īpane fo doma ito iataa iatisé »

celui qui part - tout en lui le pousse au voyage

« drega taa maya ti ousourech sita iss a itouff, »

parce qu'il est vivant – en vieillissant il découvrira ce que nous savons tous, avons toujours su

« iha tiss égreda taa nimane a ; »

tu ne feras que réveiller ce qui dormait en toi

« Īpane a y grégati disé, »

celui qui part – s'éveillera en avançant

« Īpane in a éta isée, »

celui qui part – tout en lui le pousse au voyage

« Īpane a dreega... »

celui qui part – parce qu'il est vivant

« Īpanadrega »

celui qui part, parce qu'il est vivant

...

Puis, comme pour lui faire plaisir, la vieille femme prit un pinceau, et avec une encre noire inscrivit sur un papier le dernier mot qu'elle venait de prononcer ; ou plutôt, la courte phrase, et tout en écrivant répétait « i-pan-a-dre-ga », en détachant bien chaque syllabe...

İpanodrega

Elle l'inscrit dans l'écriture de sa langue à lui, pour qu'il comprenne un peu mieux ce qu'elle lui disait, afin de clarifier son propos et l'énoncé préalable à ces quelques vocables, réduits à ces cinq sonorités : « i-pan-a-dre-ga », cinq phonèmes, cinq sons, tous différents...

...

La traductrice lui exprima ensuite une seconde interprétation plus philosophique peut-être ?

« Celui qui parle en soi est alors du vivant, celui apaisé par le vivant, celui qui décèlera une part de ce message oublié par bien des vivants, c'est cela le sens quand l'on dit "İpan a drega" ; tu apportes une expérience à tes semblables à ta manière, malgré cela, tu t'en iras en mourant et ta trace ajoutera une virgule à la vie, tu es de la vie qui se parle à elle-même et qui évoquera à travers ce que tu diras, c'est pour ça que l'on t'a donné ceci, parce que l'on pense bien la connaître, ton histoire, et ce que tu feras et raconteras, on n'en ignore rien, c'est pour ça que l'on te donne ce propos emblématique ; tout ce que tu sauras, nous le saurons tous, nous le savons tous déjà, nous l'avons toujours su, tu ne feras que réveiller ce qui dormait en toi, voilà tout ! C'est notre commun à tous ! »

Elle ajoute ensuite, comme une mise en garde :

« Mais sachant tout cela, méfie-toi, ne l'invoque pas comme un savoir sacré, ne te prend pas pour un prophète ni un quelconque être élu ni ne te berce de choses divines, elles ne s'avèrent pas véritables ni vérifiables, elles ne sont plus, elles ont été ; demain sera un autre jour... »

Comme une sorte de prévenance face à l'émergence d'une possible croyance qu'il pourrait revendiquer comme une révélation... là aussi, la fumée bleue pourrait bien influencer les esprits fragiles.

Après qu'on lui ait donné toutes ces définitions, il remercia l'assemblée de sa bienveillance, en leur disant « peut-être qu'à l'usage ce serait bien pratique de nommer ce parcours ? Puisque pour moi, de nom, je n'en veux pas !... » ; et s'il devait comprendre ce rituel, où on lui amena cette expression de cinq syllabes, il la céderait bien à la narration ; celle-là, oui, la donner à tout ce récit.

La vieille femme lui souriait et vit qu'il avait compris : de la gloire à être nommé, il n'en désire rien, sinon à être dilué dans un racontement où il apparaît sans fard, sans auditoire usurpé.

Fallait-il qu'elle ait un nom, cette histoire ? Alors, ce serait bien cette expression-là, c'était décidé, il l'emportera pour nommer tout ce qu'on récitera de ce parcours, simplifier le dit, un résumé pratique ; il ne s'en trouve ni satisfait ni heureux, il accepte cette expression qu'on lui apporta, comme un cadeau, et s'en émeut autant qu'il peut...

ajoutements du vieil homme

Mais il désirait en savoir plus, il interrogea cette fois le vieil homme, celui que les bambins appelaient anitunech (*grand-père*), au sujet de la définition de cette expression qu'on lui avait donnée précédemment...

Le vieux sage, peu avare de descriptions, lui proposa quelques définitions supplémentaires :

- › Dans le langage d'ici, ces termes que l'on t'a donnés, « Īpana », veut dire « celui qui part », et « drega », « parce qu'il est vivant », sous-entends que ce déplacement, cette agitation fait partie de son bagage, il est le fardeau de sa condition, lié sans cesse à cette nécessité de bouger, de parcourir le monde, même à travers un grand désert, ou de finir par découvrir des gens comme nous, ton souhait sans être un aboutissement devient un éveil de plus à ajouter à ton cha-pelet aventureux, celui de ta situation, toi le vivant qui nous visita... Oui, ces mots expriment quelque chose d'emblématique...

recherches de lui, le mot

« Voilà, j'ai trouvé : le dernier sens, "la terre d'où tu viens..." , c'est le dernier sens que je dois ajouter... Aaah ! c'est pas mal ça, voui, je crois que c'est ça ? »

« N'oublie jamais la terre d'où tu viens », des peuples anciens (à propos de cela) parlaient de Gaïa, mais ici, ce terme n'était pas usité ; à chaque fois quand on parlait avec eux de cela, et que l'on approfondissait les choses, ils finissaient toujours à un moment ou un autre, juste avant l'au revoir ou les adieux, de dire, comme une politesse, comme une cérémonie, « n'oublie pas la terre d'où tu viens » et d'ajouter « İpan a drega » ; ils te le disaient dans ta langue, et dans leur propre langue... avant les adieux, il y avait toujours cette expression, en fait : « İpan a ! » n'oublie pas *celui qui part*, d'où tu viens, *parce que tu es vivant* : « drega ! »

Pour ce peuple innommé, la philosophie derrière ce mot, cette expression en fait, exprime une pensée profonde de ne jamais oublier ce qui te prête vie : « *celui qui part, parce qu'il est vivant* » implique aussi de se souvenir de « la terre d'où tu viens ! » Exprime bien cela, de n'oublier jamais ce qui te nourrit et te permet d'exister ; de l'oublier te désapprendrait de la connaissance des ressources de la terre, et de son essence ; le subtil équilibre des choses de la planète qui te permet d'exister, l'ignorer te fera perdre cette conscience et dans le ratissage des terres que tu exploites tu négligeras d'y maintenir docilement ce qui y mûrit tranquillement ; tu ajouteras un désordre dans cet oubli et les premiers fruits de ta perte comme si par manque d'appétit, cette terre qui te nourrit renonce à apporter ses fruits, non pas pour ta seule subsistance, mais aussi celle d'autrui que tu négliges ou que tu chasses des terres, justement, alors que tu aurais pu y trouver un juste équilibre pour ta subsistance et celle de tous ceux autour de toi. De négliger la Terre d'où tu viens, tu finis toujours par te négliger toi-même jusqu'à en périr si tu ne réagis pas face à ce problème, c'est cela, ce que te dit cette courte phrase qui peut se résumer en un seul mot « İpan a drega ! ».

d'où tu viens

(Dans les sommeils de son rêve lui revenaient ces mots sans cesse, comme une litanie effrénée ne voulant plus s'arrêter, apportant des définitions qu'une mémoire endormie tente d'ordonner...)

› J'oubliais de préciser ce sens « n'oublie pas la terre d'où tu viens »,

n'oublie pas cette information que tu dois préserver, ce souvenir que tu dois hériter, dont tu hérites et que tu vas transmettre à travers divers aspects, à travers ton histoire. On parle ici d'une information, d'une chose, d'une mémoire qu'il faut préserver. On ne fait pas que citer la terre, on te dit qu'elle te prête vie aussi, tu viens d'elle, tu es de son fruit, et ne l'oublie jamais ! Si tu détruis trop de parties de sa forme, de ce qu'elle est, tu mourras avec, prématurément ; oh ! on finit toujours par mourir, mais on naît vit et meurt toujours au même endroit, actuellement ; personne n'est encore réellement mort dans l'espace en dehors de la terre, nous n'en sommes pas partis, mais le jour où nous en partirons, cette phrase aura autant voire plus d'intérêt et d'importance ; n'oublie pas la terre, la planète d'où tu viens : « Ípane a Dreega ! »

des rêves

- › On ne vient pas ici, au plus profond de tes rêves, par hasard ; tu fis naguère une promesse, celle de trouver cet endroit, qu'il te semblait né de ton imaginaire et qu'en fait il ne l'est pas, puisque tu y es, ici, à cet endroit...
- › Même s'il vient du plus profond de tes rêves, « Ípane ! », n'oublie jamais, jamais... l'endroit (le lieu), « Ípane ! », l'endroit, « a ! dreega ! » ; la terre, « dreega ! », d'où tu viens...

langage ancien

- › N'oublie jamais la Terre d'où tu viens, celle où tu naquis ; cela se dit en langage ancien, très ancien, « Ípane ! A ! Dreega ! » Et puis c'est la fin !
- › Cela se disait comment, déjà ? Ah oui ! dans un langage très ancien, « n'oublie jamais la terre d'où tu viens, jamais ! »
- › Cela se disait comment déjà, dans un langage très ancien ? Ah oui !
- › « Ípane aa ! Ípane aa ! dreega ! »

on ne sait qui

- › De dire « n'oublie pas la terre d'où tu viens, n'oublie jamais la terre d'où tu viens » est une information laissée par on ne sait qui ? Eh

l'entité qui pourra entendre, comprendre, saisir cette information, quelle sera-t-elle ? Quelle compréhension en fera-t-elle de ce son entendu il y a très longtemps, « Ípane aa ! Ípane aa ! dreega ! », et que l'on transcrit par quelques signes dans une langue quelconque, dans un langage quelconque ; qui saura déchiffrer cela ? Mais que voulait-il bien dire celui qui dit (disait) ça ? Et puis d'abord, c'est qui celui-là ? Ah ! désolé, on n'en sait rien, il n'a pas de nom ! Comment ça ? Il n'a pas de nom... Celui qui dit ça ? Oui, il n'a pas de nom... Mais alors ! Tout de même, c'est qui celui-là, même s'il n'a pas de nom, qui nous raconte tout ça ? Quel genre d'être est-ce ? Ah ! moi, je n'en sais rien ? Est-ce un dieu ? Ah ah ! tout de suite cette manière de diviniser les choses (que l'on entend de-ci de-là) ; il te faut croire toujours à ta manière, tu ne cesses de croire, arrête donc « de croire ! » ; il ne s'agit pas de cela (mais) de te souvenir de la terre d'où tu viens ; on ne te demande pas de le croire, on t'interroge, on te pose une question, cela ne va pas plus loin, interroge-toi donc ; d'où vient-elle cette terre dont nous parlons tant ; et puis d'abord quelle est-elle cette terre-là ? Cette terre où je suis né, quelque part au-dessus d'elle, sa surface, je naquis, sur cette planète, un point dans l'univers si grand ; cette petite boule dans un coin de galaxie, illuminée par une étoile parmi des milliards et des milliards d'autres étoiles, infimes (elle se maintient cette terre-là). Et pourtant, quelque chose nous dit, « Ípane aa ! Ípane Aa ! dré dréga ! » Alors le savant, imbu de lui-même pérore à sa manière, de l'origine du monde, mais que veut-il (bien) dire ? Que veut-il dire cet autochtone ? Il te dit qu'il t'interpelle, il te propose de ne pas oublier un lieu d'où tu serais venu, de cet endroit d'où ce... d'où tu serais peut-être né ? Vous voulez parler du lieu précis ? Non non ! Du lieu en grand, ce (celui) qui te prête vie, où tu serais né, parce qu'ici, il existe toutes sortes d'entités qui t'ont permis d'exister ; eh que le monde est ainsi fait, que l'on puisse exister, justement, parce que ces entités-là sont bien là (malgré que la plupart nous soient invisibles), et que toi tu naquis au-dedans d'eux, parmi elles, ces entités-là de toutes sortes, de toute forme, de tout aspect, couleur, et du reste...

› Mais qu'appelle-t-on cela ? À toi de le découvrir ! C'est quoi ces

choses d'où je serais venu ? Il en est de différent degré et de forme, mais la plus infime qui soit, tu ne peux la voir de tes propres sens, de tes propres yeux, ni la ressentir, ni l'éprouver vraiment, réellement ; sans que tu le saches, elles te forment, tu viens d'elles, au pluriel ! De leur amoncellement incommensurable, elles se sont accumulées, accumulées, accumulées... et ont formé une entité, que tu représentes : toi, être parmi d'autres êtres, qui ont chacun à leurs manières subies cet amoncellement et se sont formés comme toi tu te formas, pour devenir cette chose animée que tu es ; et que tous tes ancêtres, les savants appellent « le vivant », ce qui t'anime oui, cette chose en grand, parce que le monde d'où tu viens est vaste, bien... bien plus vaste que l'on pourrait le croire, au début. Incommensurable, le mouvement des choses qui t'animent, par lequel tu existes, elles n'ont cessé de laisser des traces depuis la nuit des temps ; eh toi, pauvre être, tu ne cesses de courir après pantin animé que tu es ! Sans cesse, tu cherches à comprendre d'où tu viens ! Il te faut déchiffrer d'incommensurables (d'innombrables) propos (ces traces laissées), amoncelés depuis tant et tant, oui ! Il te fallut acquérir un langage, incommensurable (fondamentale) chose par tous ces aspects... Pour que ta parole puisse devenir, il en fallut du temps aux choses qui t'animent, pour que tu puisses dire cela.

- › Eh ! Moi qui n'entends presque plus, là où mes mots sont mal placés, dorénavant, une machine enregistreuse ne peut transposer efficacement tant mes sourdes oreilles les décryptent à peine, je laisse oui, cette trace, par on ne sait quel besoin.

« Laisse donc cela ici ; quelqu'un viendra bien et l'écouterait peut-être, la lira peut-être, cette trace que tu laisses. »

- › Il y est dit à la fin, ce que tu y entendis au début, oui ! N'oublie jamais, jamais ! La terre d'où tu viens... Pourquoi, pourquoi donc ? je n'en sais rien ? Il n'est répondu que « Īpane aa ! Īpane aa ! dree ! drega ! » C'est peut-être la parole d'un fou, qui sait ? Un mot qui le traversa, quelques onomatopées... quelques onomatopées sorties de son cerveau, « Īpan a drega ! »

information

- › Partout où tu iras, tu seras confronté à cette question qui t'interpelle, qui te demande de sans cesse penser, t'interroger sur le pourquoi de cette interrogation (interpellation) : « n'oublie pas la terre d'où tu viens ! » Partout où tu iras ! Pourquoi donc ? Parce que tu vis à partir d'elle, la terre d'où tu viens... Toi, l'être vivant que tu es, une accumulation de plusieurs entités vivantes, très nombreuses, te formant, quand tu te déplaceras dans l'univers très grand, dans les espaces intersidéraux, une petite voix te dira (perpétuellement) au fond de toi « n'oublie pas la terre d'où tu viens ! », parce que c'est elle qui te prête vie, et les mots ici sont essentiels. C'est elle qui te prête vie, la terre d'où tu viens. C'est par elle ce par quoi tu t'animes, te déplaces et penses, elle possède en son sein toutes les briques de ton histoire, l'histoire ancestrale des choses qui t'animent, c'est tout autant la tienne, cette histoire-là, cette information très vaste, très longue, vieille de milliards d'ans qui te constitue.
- › « N'oublie pas la terre d'où tu viens ! » ; où que tu ailles, ce souvenir prégnant c'est celui qui te constitue, et il se rappelle à ton souvenir pour que tu comprennes vraiment une bonne fois pour toutes ce pour quoi tu vis ici, pour ne pas oublier ceux par qui tu existes, ici ; même si les briques essentielles qui te constituent ne furent pas formées au creux de cette planète, la terre d'où tu viens. Les briques qui t'assemblent ont été formées au creux des étoiles pour l'essentiel (nous avons appris à lire cette information, elle ne semble pas erronée), dans cet univers si grand, vieux de milliards d'ans, encore plus nombreux que ceux de cette terre...
- › Même quand tu iras visiter les plus lointains lieux, tu porteras avec toi, autour de toi, les signes, les formes, tous ces aspects qui te rappelleront d'où tu viens ; comme du gaz que tu respires et des aliments que tu ingurgites, ils te rappellent tous la terre d'où tu viens, ne l'oublie jamais, ouais !

partir

« On ne se sépare pas si facilement d'une terre d'où l'on vient,

partout où tu iras, quelque part, tu l'emporteras avec toi, pour un fait (une raison) très basique, il faut que tu survives... Survivre ! Partout où tu iras, tu l'emporteras avec toi, la terre d'où tu viens, pour simplement survivre... Donc, si tu détruis la terre d'où tu viens, tu ne fais que préparer ta mort prochaine, à mourir plus vite toi et ta descendance par le simple aspect que tu oubliais ce fait-là, essentielle : la terre d'où l'on vient... »

172. *les traces de la mémoire*

ne pas savoir

- › Je ne maîtrise pas ce que je fais, mais je le fais !
- › Je ne comprends pas tout ce que j'écris, mais je l'écris !
- › Je ne sais pourquoi ce racontement, eh, je le raconte !
- › Je ne sais pas pourquoi je suis ici, mais j'assume, je vis !
- › Je ne contrôle pas toutes ces choses, mais je les dis sans comprendre forcément !
- › Je ne sais d'où je viens, d'où je suis, de partout à la fois probablement.
- › Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais et je me doute de quelque chose.
- › Je ne connais pas d'innombrables fois mille et un propos que l'on affirmerait pour se rassurer... Je ne sais plus, à cause d'une inspiration terminée, qui me mène par le bout du nez !

mémoire des hommes

Ce peuple semblait accumuler tous les savoirs des hommes, comme s'ils pressentaient l'émergence d'un drame, d'un événement terrible, pouvant détruire toutes ces mémoires, et il convenait alors de les préserver pour un avenir, un futur, une renaissance vers une possible nouvelle lignée vivante, comme un après d'Homo sapiens...

Était-ce cela leur avenir à eux ?

génétique peuple innommé

Sans le savoir, leur emplacement, leur situation provoqua une évolution génétique de leur lignée, que tous les habitants du lieu conservèrent sans cesse remaniée par l'apport des voyageurs successifs...

Une mutation atypique semblait en cours, ils ne s'en apercevaient pas encore, et cette mutation allait s'avérer très importante dans la lignée des hominidés. Peut-être était-ce qu'instinctivement, sans s'en rendre compte vraiment, le fait d'accumuler toute cette mémoire acquise de toutes les civilisations, il ne comprenait pas de peut-être pas suffisamment la raison de ce besoin de préserver ces connaissances ?

Par hasard, un biologiste analysa le génome de plusieurs membres de ce peuple et fit une découverte étonnante : leur phylogénèse variait suffisamment de la branche homo sapiens pour s'en différencier, leur lignée exprimait une évolution divergente de la plupart des autres hommes ; sans apparemment représenter une nouvelle espèce d'hominidé, ils avaient toutes les caractéristiques d'une adaptation spécifique...

C'est ce que le « Il » du récit va découvrir dans la suite de son parcours, après avoir rencontré le biologiste...

Leur dilemme à tous les deux : fallait-il dévoiler cette mutation, ou la laisser cachée de la convoitise inévitable des autres hommes ? En laissant à la nature le soin habituel d'une sélection que l'on dit « naturelle », pour qu'elle prenne son temps cette fois-là, précisément, quelques millions d'ans ne seraient pas de trop à corriger toutes les tares de ces hominidés-là, pensa probablement ce biologiste. Par sagesse, en effet, il ne divulgua pas sa découverte afin de préserver ce peuple qui ne désirait aucune publicité, sinon l'oublier. Peut-être estima-t-il que les autres hommes n'étaient pas prêts à recevoir cette information, pas assez sages ni lucides ; certains, trop envieux, trop accapareurs, atteints d'un besoin de domination qui les agite toujours autant.

...

« laisser une trace » sujet déjà abordé ici, lire :

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 2 : 90. *souvenirs, traces...*

...

173. *mythe innommé*

Cette légende est entretenue pour l'usage d'une mémoire à ne pas oublier, ce peuple innommé la révèle à qui veut l'entendre, l'histoire du nom dont s'emparèrent les zommes.

« On évitait de le nommer, celui-là, car son nom était difficile à prononcer, il fallait simplifier, car dans son nom, il y avait au-dedans toute sa vie, il racontait toutes ses envies. Alors dans l'incertitude des lendemains, un petit nombre d'entre nous, les plus courageux apprirent par cœur tout l'énoncé de son nom ; pour mieux se le remémorer, ils inventèrent une technique très élaborée à travers un chant au rythme lancinant et envoûtant. Parfois au-dedans de ce racontement, viendront perturber le déroulement de sa dénomination, des histoires curieuses où l'on est forcé d'entendre comment ça fait, d'explorer tous les chants possibles. »

« Son nom exprimait tout le roman de sa vie, c'est peut-être pour cela qu'on évitait de le nommer et qu'au final on estima qu'il n'aurait pas de nom avec lequel le nommer... »

« L'entité aux noms nombreux selon que l'on vienne d'Orient ou d'Occident, du sud ou du nord, selon l'origine du temps, selon les saisons, selon les croyances. »

ne pas oublier, mais chut !

(de ce peuple innommé aux visiteurs)

- › Ils nous disaient toujours, ils ne cessaient de nous demander de ne pas oublier d'où l'on venait, de ne pas oublier d'où l'on venait, de ne pas oublier nos origines et en cela nous interrogeaient, pour que cet oubli ne se fasse pas...

(Varier sur cette remarque qu'ils exprimaient avec chaque visiteur : de ne pas oublier d'où ils venaient, au sens figuré, au sens général, au sens premier, au sens second, à tous les sens...)

« La mobilité des hommes est ainsi faite, que leurs déplacements sont souvent meurtriers ; à la poursuite d'un quelconque rival, ennemi ; ou fuyant l'assaillant, ceux qui les pourchassent. C'est peut-être pour cela que les hommes ont tant voyagé, faute d'avoir

été tellement chassés eux-mêmes à une époque, ou l'inverse, d'avoir tant chassé, qu'ils en sont devenus si expérimentés ; eh, aujourd'hui n'en trouve pas de rivaux à leur taille, en apparence toutefois, tant ils ont recouvert toute la planète ; mais ce qu'ils ignorent, c'est que bien avant eux une myriade d'êtres invisibles à leurs yeux a déjà parcouru tous ces grands territoires, a fait déjà tous les grands voyages ; ces êtres sont dans l'air, dans l'eau, ils sont bactériens, archéens, viraux, et ont conquis tous les domaines, tous les horizons, quoi que l'on fasse, partout où vous irez ils sont avec vous ; et en marchant, vous aurez ces bactéries qui vous occupent tant, et qui vous entourent, et que vous ne voyez pas, et dont vous en êtes les instruments sans le savoir, quelque part ; eh, à découvrir cela, offusque l'homme, de se savoir tant assailli qu'il en négligea cette présence ? Eh, ce que ce peuple innommé avait tant déjà compris dans ce milieu austère où ils vivaient, c'était l'état de cette présence qu'ils constatèrent, car celle-ci mit en évidence des faits, des réalités plus qu'ailleurs, pour leur montrer que s'ils survivaient, c'était bien grâce à eux, ces êtres bactériens infimes, ces microbes, qui ont colonisé des milliards d'années avant les hommes, toute la planète ; elles connaissent tous les lieux par cœur et se sont transmis tour à tour une information globale (du monde) ; de cette planète, les réseaux étaient déjà là, sans que les hommes ne le sachent ! Et ce réseau ils le recombinaient quelque part sans le savoir ; ils sont instrumentés par ces êtres qui préparent la globalisation d'une information primordiale, celle de l'être animé, de ce qu'ils sont, du fait vivant qui existe sur terre. Les hommes participent à ce rassemblement, il s'est préparé des milliards d'ans avant eux et dont ils parachèvent son aboutissement évident... dont ils parachèvent l'accomplissement. Ils seront remplacés par d'autres peu à peu... Oh, déjà écartés ? Mais qu'ont-ils fait ? Une information est en cours de rassemblement, et les machines, les entités robotiques, robotiques, cybernétiques, ordonnatrices de tout ce que vous voudrez en "tique", ne sont là que pour organiser cette information. Eh, les êtres infimes qui nous forment et nous permettent d'exister, organisent l'essentielle, mais chut ! Ne leur dites pas aux hommes, ils s'en offusqueraient à cause de leur "grandeur", ils se croient les

maîtres de la terre ; mais chut ! Il n'en est rien, savez-vous ? C'est cela que ce peuple innommé leur raconte à leurs visiteurs... Chut ! Ne le dites pas encore, on vous le dit, tout en demandant de ne pas le répéter... Certains savants, ingénieurs ou voyageurs ou simples errants chacun à leur manière... Chut ! ils ne purent s'empêcher malgré tout, peu à peu, de révéler cette information fondamentale, cruciale... Mais chut ! Ne le répétez pas ! Ou, du moins, à ceux qui sont de confiance, pas à ces chefs ou truands ou religiosités quelconques d'une croyance, errante ou non ; ils s'en offusqueraient, de se sentir ainsi domestiqués par des êtres infimes qu'ils ne voient pas, et qui pourtant occupent leur corps prééminent, où leur soi persiste dans un leurre permanent... »

« Mais chut !... Leur soi est baigné dans un leurre permanent, mais chut ! Ne le répétez pas ! »

(paroles entre deux sommeils)

question

- › « Quel est votre nom ? » Et il répondit de tous les noms de la terre, tous les noms que l'on inventa ou que l'on pourrait inventer un jour ; eh, sa parole fut si longue qu'il ne suffisait plus de toute une vie pour les énoncés (tous ces noms de la terre). Et de l'épeler celui-là, son nom était si fatigant, qu'on arrêta de le nommer ; eh, ce que l'on fit de lui, ce quelque chose dont j'ignore la portée ? Comment pourrait-on résumer son histoire, celle de le nommer, qu'il est un nom si court qu'un simple hélement suffirait à le nommer ?

(parole au creux de la nuit)

intermède premier

174. *cette histoire est embarrassante (1)*

Une voix vous demande « d'explorer tous les possibles ! »

(première version)

« Oui, cette histoire s'avère embarrassante, vous vouliez parler de son réveil, de sa venue chez ce peuple ; on débat ici en effet de sa visite, mais il ne sait plus très bien si celle-ci, il l'a vécu comme un rêve ou s'il l'a éprouvé véritablement ; il n'arrive plus à distinguer le vrai du faux, le réel et l'irréel, ou l'imaginaire, des faits constatés, c'est très confus... Et voyez-vous, nous ne pouvons guère vous aider quant à la révélation de ce qu'il en fut exactement ; on sait toutefois que quelque chose se passa, certains le confirment assurément ; mais les... les événements ne semblent en rien marquants observé de l'extérieur et le témoignage du vieil homme, celui qui lui parla si longtemps ne peut plus se vérifier, car on ne sait où le trouver pour témoigner. Non ! C'est très embarrassant... et nulle part, il n'est certifié que ce peuple ait véritablement existé malgré toutes les informations qu'il a pu rassembler, aucune preuve matérielle ne résiste à une expertise historique, on trouvera toujours quelque part une faille qui la réfute, nous sommes vraiment désolés... »

(les mots semblent se rebeller ? Et ce détachement qui arrive... fait-il toujours partie du rêve ?)

(parole entre deux sommeils)

le
détachement

[résumé : 175. (processus du dédoublement) ; 176. (narration primitive) : *savoir ; signes d'appartenances ; s'observer ; réponse possible *** ; de la vie ; os médusés ; langage ; du détachement de lui ; ne pas être humaniste ; gêne, embarras* ; 177. (narration primitive) *** : *insomnies* ; 178. textes cachés : « *était-il long, était-il court* » ** ; (textes cachés oubliés) ; *un matin à mon réveil* ; 179. réveil de l'éveil ; 180. paroles psy... : *redite différemment* ; 181. ; 182. ; 183. guru : *guide ; rien ; se prendre pour un guru... ; éveil d'un être dérangé ; différents degrés de perception ; propos d'un drôle de guru* ; 184. calamité ou nirvana ? : *calamité inattendue ; sagesse du vivant ; nirvana ; aveuglement* ; 185. y a-t-il de l'humour dans un éveil ? ; *non !* ; 186. sur la pureté ; 187. le doute ; 188. envol de l'éveil : *envol ; au-delà de soi ; c'est fini l'éveil ?* ; 189. ☞ fol Î : *courant de particules ; transmission ; un jour, ce bug ; (origine de la dérive du robote) ; les idées plates ; inspiration absente ; aparté* ; 190. ☞ il n'en peut plus, le scribe ? : *des trucs ! ; le scribe veut s'en aller à partir de là... ; le scribe avant de partir ; de la transcription et de l'évitement de cette tâche... ; il n'y croit plus... le scribe... ; à ce propos !* ; 191. ☞ ultimatum ; 192. ☞ départ ; 193. ☞ la narration (dialogue incongru) : *à propos de tous les dialectes* ; 194. (les mots s'organisent) : *puis la narration se réalise toute seule ; ah, la fin ! Confusions ? ; je ou jeu ?* ; 195. ☞ (brouillons du scribe) : *un lecteur préalable ; ☞ (dispersion) ; bla-bla* ; 196. (rebellion) : *mots rebelles ; rires de mots* ; 197. (il faut raccorder) : *collectif de mots ; essais de mots* ; 198. (histoire qui se raconte toute seule) : ☞ *recherche de l'auteur ou du scribe ? ; des mots qui s'assemblent (cacophonie) ; du récit s'élaborant lui-même ; ☞ recherche de l'auteur du scribe* ; 199. (erreurs de transcriptions) : *rires de mots, à nouveau* ; 200. (les mots se prolongent) ; 201. ☞ (après le départ du scribe) : *regrets endormis ; raccorder ! ; « eux »* ; 202. trace d'eux... ; *biologie ; « l'ennui d'eux » ; ajout de la fourmi ; disait un habitant de la forêt ; « eux ! » ; « ils n'ont pas le temps » ; prémonitions ; « quoi ? On ne parle plus de nous ? » ; une émotion d'homme ; parler d'eux ; ils boudent ; à eux, pour en finir... ; intermède second* : 203.

cette histoire est embarrassante (2) ; 204. (intermède robotique) ; *nostalgie robotique* *** ; *tourment* ; *parole du matin* ; **du dédoublement de lui**, « **Il** » (le double de lui) : 205. *dans les rêves nouveaux* ; (21 juill. 2016) *dédoublement* ; (20 mai 2017) *déambulations* ; (13 juill. 2017) *se dédoubler* ; (14 juill. 2017) *se dédoubler et robote* ; (4 août 2017) *ils ne le voyaient pas* ** ; (23 oct. 2017) *devenir un paria* ; (8 nov. 2017) *pas de ce monde* ; (12 nov. 2017) *regard qui se dédouble* ; (15 nov. 2017) *il n'aimait plus vraiment* ; (5 déc. 2017) *mécanisme temporel* ; (8 déc. 2017) *était-il humain ?* ; (16 déc. 2017) *passage barré* ; (21 déc. 2017) *le pacte* ; (23 déc. 2017) *qui est-il ?* ; (21 juin 2018) *il n'écrit plus pour eux* ; (25 août 2018) *adaptation, dilatation* ; (7 oct. 2018) *du détachement* ; (20 oct. 2018) *vieillesse et oiseau* ; (26 oct. 2018) *de quitter ce corps* ; (4 déc. 2018) *sortir de ce corps* ; (12 déc. 2018) *d'où tu viens, détachements* ; (21 déc. 2018) *à ceux voulant le nommer* ; (2 janv. 2019) *les assagir un peu* ; (3 janv. 2019) *on naît jamais seul* ; (31 janv. 2019) *dignité et reconnaissance* ; (13 févr. 2019) *passages et plastique* ; (27 févr. 2019) *enfermement* ; (21 mai 2019) *pauvre être, dans la marge* ; (3 juin 2019) *ne pas jouer* ; (5 juin 2019) *impossibilités et bizutages* ; (8 juin 2019) « *je ne veux pas...* » ; (23 juin 2019) *envo-lée lyrique du paria* ; (26 juin 2019) *changer de corps* ; (7 déc. 2019) *parler du lui de la forêt* ; (14 déc. 2019) *forme de lui* ; (26 déc. 2019) *il, lui, du dédoublement* ; (28 déc. 2019) « *moi, je n'ai rien...* » ; (15 janv. 2020) « *mon inaptitude à domestiquer...* » ; (12 avril 2020) *étudié l'attachement* ; **intermède troisième** : 206. (bataille de mots)...]

175. (*processus du dédoublement*)

« L'attachement demeure une prison si l'on n'y prend garde, des liens naissent et ajoutent un aveuglement sans discernement. »

« L'attachement devient un enfermement, s'en détacher est une raison de plus pour briser les chaînes de la passion. Cette sensiblerie porte un nom, ce n'est pas sûr qu'elle apparaisse sans raison ; un agissement de plus qui innocente le jeune garçon, ou fasse d'une fille un ange ou un démon, c'est selon les ombrages qui auront garni la cuisine de votre vie, une chérie ou un cercle avec au-dedans toute une envie. »

« Il ne semble pas certain quand le soir j'aboie, que ce soit sans raison,

après, dès que le doute s'installe, il aurait bien tort de tourner autour du pot, son sort c'est une autre prison. »

« L'attachement deviendrait donc une petite passion sans moyens ; tout dépend de l'ampleur que prendront ses élans ; tout dépend du rôle que l'on aura dans le mets préparé par la vie, pauvre manant, tu t'illusions des façons ! Mais en détiens-tu les facilités, de ta carapace, sors la corde de ton attachement, et que voudrais-tu que l'on y accroche ? Dis-moi ? Tu me traites comme un sans amour, plus que de raison, je ne peux donner tort à ta passion, je devrais avoir vécu mille vies sans éprouver toutes les variations d'un attachement possible dans toutes vos adorations ; il se trouve que je ne sais pas ce que représente la mesure sereine et juste de cet attachement, autrement, ce fut déjà dit ici, ce serait déjà une prison ! À toutes choses quand elles sont trop ritualisées on y trouve comme un enfermement. »

176. (*narration primitive*)

savoir

Il savait que toutes les fêtes de la vie n'étaient pas pour lui et aucune marque ni d'empreinte de bagues ou de colliers n'ont sévi sur son corps. Les réjouissances et les vacheries ne l'attachaient guère, sa joie reflétait une infinie solitude et une observance des dehors et des dedans, sur la berge des ravines du temps, sa bête illusion d'un autre que lui.

signes d'appartenances

De ces signes d'une appartenance, il n'a jamais su quoi y mettre, une figure, un geste, un pet, une lettre tatouée sur le dos, une oreille avec l'anneau, percée pour la cause, mais laquelle ? Il n'a pas osé l'os en travers du nez, « trop tribal ! », pour respirer. Vu sous ces angles, pour lui, probablement inopérants et sans attrait, il n'y trouve là rien qui vaille la peine d'y ajouter un slogan typique ni d'en être adoubé. Sa chevelure, il l'a laissée pousser et sa peau brunir au soleil, mais tout ce que le temps accumule sur nos épaules, quand il nous érode, il ne l'a guère aidé ; pas même ce métallique cercle de fiançailles glissé sur un doigt ; ni cette prière faite ostensiblement, peut-être par mégarde, dans une

église ; ni cet oiseau mis en cage pour que lui, « faire le beau » lui apprenne ; ni cette sape du dimanche pour les soirs de déguisement, ou le jour du deuil, aux enterrements ; ni la clope que l'on tient au bec pour qu'en face les filles s'éprennent ; pas même la gloire, après une harangue, à la foule, qui pourtant l'avait applaudie ; c'est notoire, il ne trouve pas d'aise à respirer cet air du temps, passager de lui que nous demeurons tous cependant ; encore moins cette musique ensorcelante à faire vibrer quelques tripes, pour lui, devenue assommante, non ! Ce n'est pas dans ses manières, puisqu'il s'efface, se dérobe, au pire, attrape un génie qui passe, pour lui demander pourquoi il outrepassa ; lui qui se trouve toujours aussi sot, voudrait être ce mec bien dans sa peau, juste un moment, pour ressentir ce en quoi le corps exulte et puis le quitter aussitôt ; le monde l'ensevelit de mille oripeaux, qu'au soir, il détache pour les mettre loin de son repos ; non, encore moins cette petite marque en haut des sourcils pour railler « voyez comme je suis beau ! » ; il reste modeste certes, de trop l'affirmer ajouterait une fausseté à son attitude... Que dites-vous ? « mêlez-vous au troupeau, soyez des nôtres, faites la fête et lâchez quelques rots ! » et puis « considérez qu'au soir, ce qui vous inonde soit à vous, la lumière, et du vin chaud »... Non ! tout cela l'indiffère et il s'éloigne maintenant, lassé d'ici ; il va vers un autre ailleurs et regarde la musique faite au ciel dans la gestuelle d'une frégate qui s'évade en planant et puis le silence... Alors, « voler ! » voilà son rêve le plus charmant, il amène de ces idées parfois ; ne leur manquent que des ailes et un air nouveau, une marque, un signe, un aimant, pour le porter jusqu'au bout, jusqu'au bout, jusqu'au bout...

s'observer

Il se voit comme cette vie « observante d'elle-même » qui s'interroge sur le cheminement de ses propres neurones, pour comprendre pourquoi donc le règne du vivant cache à ses progénitures tous les secrets de son émancipation. Il croit que les hommes la trahissent avec cette exubérance vaniteuse, puisqu'ils ne cessent de vouloir en percer son mystère et sa raison, « quelle étrange chose ? » se dit-il. Ne serait-ce pas plutôt la vie qui a instruit les gènes en nous, pour que nous agissions, à travers de grandes **expérimentations**, comme elle le souhaite ?

réponse possible ***

(à propos des structures cellulaires et bactériennes qui s'occupent de notre corps végétatif)

Elles nous disent en quelque sorte,

« Va ! vie ! devient ! On s'occupe du reste ! »

« On s'occupe du sens de vos vies, de leur raison d'être, c'est à nous que cela importe, vu que vous héritez de nous, nous vous donnons tout ! Sauf l'essentiel, l'essence de vos vies, c'est à nous qu'elle importe, puisque nous expérimentons tout... Nous faisons l'expérience de vous, nous expérimentons tout ! »

En fait « libres », le sommons-nous vraiment ? Ton cœur bat, sans que tu le décides, tes reins filtrent les eaux nauséabondes que tu ingurgites, des pensées te viennent d'on ne sait où, puis, quand tu as faim, qui te dit d'aller te nourrir pour ne pas mourir ? Si une idée te demande de prendre les armes pour aller en guerre, là je suppose que la vie s'égaré un peu, elle déraile, cette expérimentation-là n'est pas parfaite... À moins que ce ne soit les hommes heureux d'une initiative qui détonne, un gène diffus naguère ne se répliqua pas comme il devait, alors il disparut, la vie simplifia l'ordonnancement, à trop abuser, elle inventa une intelligence qui tue !

- › Moi qui vous écris, je vous le dis, ce n'est pas l'homme qui expérimente, c'est le vivant qui se rit de nous ! Et elle se sert de l'homme, qui n'est qu'une de ces créatures, pour l'amener là où elle le souhaite en somme, au fil des siècles, à travers toi et les autres, puis ceux que tu engendreras peut-être demain, vers un destin indéterminé.
- › Moi je suis persuadé que la vie a une idée !
- › On ne nous dit pas tout ?

À moins qu'un grand amoncellement se cache derrière tout cela, une rumeur parle d'une entité colossale et créatrice ultime ; d'autres y voient la main d'un être suprême, curieusement aux allures humaines, encore une vanité de plus... Ils s'épatent de ce que la vie a confectionné en eux et croient en être l'aboutissement supérieur, c'est risible !

la possibilité d'un rêve nouveau
à peut-être sauver sa peau

...

« expérimentation du vivant « sujets similaires ou récits annexes, lire :
—> 3. « singes savants », philosophia vitae : 11 mars 2018, nous sommes une
expérimentation ; 5 mai 2018, de l'expérimentation de la vie...

...

de la vie

Du règne, il n'en comprend à peu près rien, juste assez pour lui trouver une énigme et des raisons d'exister.

Ne voulant finalement ne laisser aucune trace en brûlant tout ce qu'il avait réalisé jadis, avant la mort inévitable. Il aurait désiré atteindre l'exceptionnel, il n'apparaît que banal à ses yeux et c'est déjà trop.

Il se voit naître nu, le cordon encore attaché à cette mère, lui, vagissant ses premiers cris, sortir de cette femme qu'il n'a jamais connue puisqu'on ne cesse de lui murmurer « tu es né de la conception de ton maître, improbable et sans émotion » ; mais ici, ce « maître » devient gênant, alors il refait la phrase, « tu es né de la conception de ton être, improbable et sans émotion », voilà ! ça va mieux ; il y voit là comme un redémarrage, mais celui-là par le bon endroit, à naître comme il se doit ! Enfin, comme c'est d'usage !

...

« De la mère » sujet déjà abordé, lire :
—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 143. réminiscences oniriques d'un affect démuni : *de la mère ; ne pas être à sa place *** ; de la mère et du père...*

...

os médusés

Ses os médusés à l'arrêt soudain de leurs mouvements craqueront une dernière fois jusqu'à leurs jointures bientôt démisées par la grande transformation universelle des choses du monde, un inlassable dispersément des matières qui redonne à la terre les briques nous ayant constituées, offrande faite à d'autres formes et à la vie en général, à moins qu'un vent ne les emmène vers un sol minéral différent, sidéral, celui-là ?

Il désirait dire (exprimer encore) ce qu'il éprouve, du temps et de cette vie qu'il lui a été donné. Il voulait écrire « bien malgré lui » à la fin, mais des emportements de son humeur maussade l'en ont dissuadé. Les discours et les bravades dévoilent les soliloques éloquentes de sa parade, il se voit le grand renier de ce siècle, dans le comptage du temps des hommes... Et puis utilisant sa tirade favorite, « de tout cela », il me dit « qu'il s'en fout ! »

Comment peut-on écrire autant sur les tristesses de l'âme et des sentiments ? « Cette vie n'est pas la mienne », crache-t-il à demi-mot dans son purgatoire aux idées obscures. La métaphore quotidienne comme un laissé paraître l'obsède : « tu dois devenir sociable et t'amuser d'amitié avec des êtres semblables de cœur et de sens... »

Ne jouez surtout pas au plus fin avec lui, sinon il vous dira comment faire et défaire cet écheveau qui ne vaut rien et voyez cette figure qu'il allonge dans les reflets des miroirs aux mensonges, craignez qu'un soir invité in extremis, il donne à la littérature sa maladive contracture. Il épouse le verbe et rumine la faute expressément pour contrarier le langage et ses excès ; puis vous, par la même occasion. C'est une petite passade pas très grave qu'il enfle les jours désagréables pour se faire plaindre et exulter de la farce. Il endosse une chétive perfidie comme une extase dans ses meilleurs jours, il rupine d'aise à la vue des figures agacées des indigents qui l'inspectent.

langage

À chaque milieu, son langage, la bourgeoise entrevue dans un monde hautain et friqué ou l'imprégnation fumeuse des truands dans les bas-fonds, ou encore la cheville ouvrière bafouée dans l'usine qui vient de fermer pour cause d'actionnaire. Tu dois fleureter dans tout cela, « accomplir ta vie » et garder comme une parlotte adéquate, sous peine de rejet quand parfois on te dit, « t'es d'aucun monde ! tu ne fais qu'enfiler un habit de passage pour l'entendement, où elle est ta rébellion, faut r'voir ton style bonhomme ! Tiens, prend cette arme, et use en contre toi seul, tu ne vaux rien ! finissons-en ! » Mais rien ne vient, aucun geste destructeur, laissera-t-il au temps le soin de terminer son destin...

du détachement de lui

Il en venait curieusement à se détacher de l'affect d'une manière générale, car il voyait bien que cela altérerait sa perception qu'il avait du monde ; ne pas être dépendant de cette émotion, de la comprendre, certes, et non plus de jouer avec elle, de n'user que de sa fonction dans une forme évolutive différente, qui dépasse les inconvénients de l'affect, des sens ; se couper de toute émotion négative, culpabilisatrice de quoi que ce soit. Sentir insidieusement s'il faisait cela, il s'en rendait bien compte, en quelque sorte, qu'il devait se « dés-hu-ma-ni-ser ! » D'où évidemment (il se rendait) à l'évidence, qu'il devait changer de corps, comment faire autrement ? Changer de véhicule, de carcasse, en fait. L'information qu'il transporte et qui s'instrumente au creux de lui devait trouver un autre support, car le sien était altéré dans sa compréhension, par cet affect démuné ; il avait du mal à se défaire, ou à contrôler en quelque sorte, à bon escient. C'était cela sa recherche première ; d'où l'idée de changer de corps, de changer d'être (d'entité matérielle), délaisser celui-là là où il était, incomplet ou insuffisant qu'il était ; quoi qu'on en dise, cette part existe bien dans tout être, il demeure insuffisamment comblé d'un avenir possible qu'il n'a pas encore atteint ; c'est toujours le fait qu'un être est toujours en devenir de quelque chose de différent, au fil du temps, de varier (qu'il le veuille ou non, les forces de la nature agissent en ce sens) ! Chaque être est différent (par conséquent). Le parcours de chacun est différent et dans sa différence à lui, c'était de changer de support, partir de la forme qu'il habitait, il n'en était plus satisfait de celle-là ; elle était là, sa problématique, en plus d'être confronté à la logique des hommes, comme de leur philosophie qu'il n'avait pas encore résolue ; son souci ultime et principal serait de « changer de corps », oui, mais en quoi devait-il se transformer ? Quel support devait-il habiter ? Était-ce difficile, impossible ? Ou était-ce trop simple pour qu'il en perçoive l'éventualité, il devait progresser encore...

(parole en marchant)

ne pas être humaniste

- › Je ne suis pas humaniste, à préférer l'humain plus que les autres existences ni à vouloir préférer le vivant dans son entier par-dessus

les hommes, je ne choisis ni l'un ni l'autre, je ne me pose pas cette question, je ne choisis pas, je n'ai pas de préférence !

Eh d'ajouter, plus tard :

- › Et peut-être bien, à ne même pas prétendre à une indifférence, un dédain, mais plutôt élever un « doute », un « je ne sais pas », affirmant que cette opinion n'est pas finie ; l'esprit cogite, questionne un inconnu, quelques idées mal venues et je ne sais quoi encore, à l'instant quelque chose en moi cherche, cherche par-delà le doute, assurément !

gêne, embarras

Sentir insidieusement son embarras, ouvrant à un désarroi démuni récurrent chez lui, sa gêne ou son ennui, pendant les énoncés adoubant un défunt lors d'un enterrement, ou d'une mort prochaine, celle d'un proche, de l'autre à qui l'on parle ; sa tristesse de ne pouvoir la satisfaire, car l'affect est trop grand, il doit sortir en pleurant, et vous ne pouvez rien y faire, sinon attendre et le moucher, son nez, dans le snif de son regard, au moment d'un au revoir.

...

« Affect démuni » un sujet récurant, lire :

—> 1. « Il », prolegomena, studium : 31. sensations d'une modestie ambiguë

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 1 : 63. histoire du mécréant

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 3 : 117. bureaucratie, technocratie..., *droit et identité*

—> 1. « Il », peregrinatio, livre 4 : 143. réminiscences oniriques d'un affect démuni ; 144. réminiscences oniriques d'une tendresse démunie ; 148. idéal onirique, *lettre à ailes*

—> 1. « Il », peregrinatio, épilogue : 234. texte sans fin, *page un*

...

177. (*narration primitive*) ***

insomnies

Ce n'est pas seulement, un rêve ou deux, mais bien d'innombrables nuitées à sommeiller péniblement dans les noirceurs d'une lumière absente, avec cette angoisse du lendemain, tant d'heures passées aussi

dans le vaste jour, au gré du soleil ou sous les nuages gris quand la tristesse inonde la saison, elle donna à cette lueur invasive et prégnante l'opportunité d'une audacieuse invention ; elle se propage comme une insolence, ce mérite de persister, une riche idée sur terre, cette musique des corps bougeant sans cesse, de la mouche rustique au gros bifteck de l'Hippopotame se mourant, picoré par les vautours ; alors, de quoi parlez-vous ? Mais de la vie, la vie débordante et qui nous submerge salement !

Pourquoi laisses-tu les outrages t'avilir, par ce temps inflexible en vieillissant ? Mais va ton chemin ! Avance, va ! Pauvre être, enlisé, en vivant tu as beau mégoter une rallonge ou deux, de faux airs, de hardis subterfuges, ta façon reste trop douce, et le flic t'a relégué illusoirement ; que tu apparaises grand, béni ou des cieux, en croix, pontife ou misérable, la métamorphose reste inexorable...

Alors voilà, sa dormance s'achève, semble-t-il, il entre dans le rêve des éveils, celui-là qui mêle le réel à ces imaginaires et toujours d'un coup lui fait ouvrir un œil dès les premiers chocs de la vie présente autour de lui...

Il dira « j'ai bien dormi, mais c'était quoi ce songe, avant que j'ouvre les yeux ? », puis dans le trouble de l'éveil, « ah, c'est bien confortable ici, mais où suis-je ? »

...

Il se souvient naguère d'avoir chanté un soir une *ballade de rien* morose, à propos de ses entendements.

Voilà que viennent vos idées, d'où sortent-elles ? Je ne sais pas quoi en prendre, de vos présages, de vos affaires, alors je ne dis rien.

Voilà un vent apaisé et des édiles que l'on érige comme un drapeau sur la frondaison des bâtisses, sur l'esplanade un soleil haut s'étrille, toujours je ne vois rien.

Voilà que vous me suivez et souhaitez m'accaparer de maints travaux et dire qu'il en fallut des études pour une besogne, la comprendre ; tu devrais pratiquer le verbe aimer ! Je le sais bien, mais je ne fais rien.

Vous voudriez que j'adore que j'étreigne et féconde une ingénue, vous aimeriez l'audace, la quiétude et les soubresauts d'un renouveau, vous imaginez trop, de mon audace ou de ma vertu, je vois bien ce que vous exhibez ; oh ! je n'ai pas encore perdu la tête, que sais-je en fait ? Rien !

Voilà qu'à nouveau l'on accapare mes entrailles, j'aurais des viscères de misère ; la boîte de mon corps s'avère de piètre qualité, c'est ce qu'on me dit, alors tu devrais y remédier en accomplissant de petits efforts tout un temps, envisager cette mécanique de la besogne qui dégriffe la carcasse avant l'endormissement, oui c'est cela ; mais non, rien !

« Dors donc », s'écrie une idée, dans ma solitude : « ne t'effraie pas, ils te veulent du bien, eux aussi s'illusionnent », remarque ironique du grand soleil sur la plage des prélassements qui vous ensommeille, comme un orgueil à mi-voix, fredonnant encore « ce n'est plus pareil, ici il n'y a rien ».

Le rodéo, la télévision, la politique et des menaces et des impôts et du boulot, pourquoi traverser ce désert ? Oublie tout ça, dors, tu as une bien pauvre mine ; ne t'inquiète pas de mes méninges, repose ta lourdeur, cette douleur sempiternelle, sur le lit de mes ritournelles et va, nage, rêve à d'étranges mondes polissons comme une honte, voire une trahison ; pourquoi médire, sinon pour ton bien... quoi ajouter ? Ah si ! Rien !

Sur le lit, tu ris autour d'elle l'ingénue de tes illusions, une garce qui te désarçonne, tu vogues, rêvant à d'étranges mondes, pâlisant d'avance pour qu'ils te disent ne serait-ce qu'un mot toujours : rien !

178. *textes cachés*

« *était-il long, était-il court* » **

(mémoire immatérielle)

- › Que sont ces textes cachés ? (il s'interroge)
- › Que sont ces textes cachés de la forêt ? (écrits oraux)

- › Qu'en reste-t-il de ces songes ou peut-être des écrits masqués, dans ma tête, que je n'arrive pas à me remettre ; ils ont laissé une trace indélébile, mais éparse, disloquée, sans lien avec mes méninges, comme dans un nuage, survol et vadrouille aux alentours ; des bribes me viennent, diffuses, et sans que je comprenne vraiment, une vague idée me demande « étaient-ils longs ou bien courts, ces rêves dont je n'ai pas le détour ? » Était-ce des chimères, ne serait-ce pas plutôt des mots que l'on tente de m'inoculer ? « Étaient-ils longs ou bien courts ? » N'était-ce que des alertes, d'incertaines découvertes que je n'ose dérober, ou inconscience de mon existence antérieure, non écoutée ? « Étaient-ils longs ou bien courts ? » Des démons tapageurs ou des anges guérisseurs, toutes les conneries du monde vous viennent quand il n'y a plus d'heure ! C'est indéniable, la vie en garde une rancœur et ma mémoire me traite de menteur, allons ! Était-il long ou bien court, ce rêve qui ne vaut pas le détour et ce dont on ne veut me dire ni vérité ni mensonge, allez ? Partez ! Effectuons le ménage, cet échange est déplacé maintenant que j'ai changé d'âge !...
- › Plusieurs jours ont passé et cette souvenance ne me traverse plus, pour le moment. Un même processus de mémoire m'a encombré l'esprit il y a quelques années et s'est lui aussi dissipé avec le temps.

Oh ! Il ne s'agissait pas de récits écrits ou égarés, mais d'une ou plusieurs tâches à accomplir ou terminer, et de la venue de certains êtres au charme trouble, tous ces souvenirs apparaissant dans les rêves du matin, avant l'éveil, ou rarement suscitant un cauchemar ou une forte angoisse.

Dans ce processus, s'y ajoutaient, fantasmés, indirectement, les tracas de la journée du travail quotidien aux revenus incertains de l'époque qui montrait ainsi une rêverie transposée.

(textes cachés oubliés)

En marchant dans la forêt...

- › Étaient-ils courts ou bien longs, à y répondre, je ne sais ; le souvenir d'un aspect compact de textes assez nombreux, où tous expriment un même sujet, mais le reste s'embrouille, était-ce mon imaginaire

qui me jouait des tours ; étaient-ils longs, étaient-ils courts, ces récits dont je ne me souviens plus sous quelle forme ils furent mis, résidaient-ils encore dans ma mémoire ou avaient-ils déjà été transcrits, enregistrés, à partir du son de ma voix ; de cela nullement je ne savais...

- › Tiens, voilà ! Je l'ai accompli gentiment pour ne pas le froisser inconsiderément, j'ai transvasé une copie de ces mémoires, de ce songe, dans un réceptacle « comblé et généreux en place » pour ce qu'il aura rempli, c'est ce qu'on m'a dit ; c'est que mon rêve m'a sommé de me réveiller pour la réaliser cette copie prétentieuse ! D'ailleurs au bout, l'on m'a promis un cadeau de bienvenue, de nouveaux textes généreusement écrits à mon attention toute particulière, bien agencés, fort bien présentés sans fautes exclusives... on me les a promis ! Mais où donc furent-ils mis ? Je ne les ai pas vraiment cherchés, je dois bien l'avouer, n'y croyant guère à cette mythologie d'un esprit qui me surveille, qui m'aide et m'accompagne dans mon logis, même au-delà de minuit, jusque dans mon lit, petite saloperie...
- › Je ne sais si je veille, tout me montre que je m'éveille et pourtant reste un songe oppressant...

un matin à mon réveil

Fallait-il qu'il se répète, à moins que ce soit son rêve qui l'entête ?

- › Un matin à mon réveil, mon cerveau sans discontinuer, essayait d'ouvrir cette mémoire morte qui demeurait dans le disque mécanique de mon robote ordonnateur, il était pourtant éteint, en sommeil ? Dès le déclenchement de cet éveil, il ne cessait de retrouver le chemin des éléments accumulés dans sa structure endormie ; il recherchait les noms, oui ! les noms des documents, il commença par reprendre les plus anciens, ceux que j'avais dictés au début en laissant à la machine ensuite le soin de les stocker. Puis peu à peu, il remonta le cours de l'histoire des récits, il retrouvait les nouvelles appellations, leurs ordonnancements, les derniers agencements (revenait à ma mémoire la liste de ces mots, accumulés au fil du temps, je les voyais défilés), il tentait inlassablement une ouverture des

bons documents ; mais elle ne s'accomplissait pas, elle bloquait toujours, une communication n'obtempérait pas, ne se produisait pas, il cherchait dans ma mémoire, dans ses registres, au mauvais endroit et les pages pourtant enregistrées temporairement jadis revenaient peu à peu ; il reconstruisait et recombinaît tout, à partir de toutes les bribes de mémoire ordonnées naguère, point par point, virgule après virgule ; il recomposait malgré tout, le mécanisme ne voulait pas s'interrompre, à chaque pause dans mon demi-sommeil, il refaisait sans relâche cette ouverture, qui ne se pouvait finalement pas...

- › Alors je me dis « est-ce cela l'éveil ? », quel banal attrait, avec sa drôle de façon de mettre, de s'obstiner à recombinaître sans cesse le monde et lui ajouter des manières ; puis l'augmenter de celles qui semblent possibles, en explorant même les infaisables, encombrés des trajectoires continuellement transitoires, dans sa mémoire indélébile ; à moins qu'on la casse, à moins qu'on la surpasse, outre-passe, je ne sais...
- › Je me suis écrié à nouveau « est-ce vraiment cela : le naturel éveil ? » Il reste là évanescant bien tranquille, puis ajoute à son essor « je viens juste de quitter ton repos », me répond-il après la plus coutumière des dormances.
- › Je me suis repris « est-ce donc cela la véritable sortie de mon sommeil ? », en voilà une drôle de manière, se joindre ainsi à mon matinal réveil, aux agitations fraîches de mon corps, encore embrumé de quelques songes mourants.
- › Je me suis de nouveau exprimé, « est-ce alors cela l'authentique éveil ? Pourquoi ce vide, ce néant, l'appellez-vous révélation ? » Certes, à l'aube embrase le jour nouveau avec des lumières sans cesse changeantes, selon qu'il fasse beau ou froid, nuageux ou pas, avec brume ou ciel bleu, « est-ce cela la clairvoyance de mon éveil ? Ou ne serait-ce qu'un jet de mon intuition, vous savez ce que la vie insinue à notre insu et que nous appelons imagination ? Mon œil ! »
- › Et pendant ce processus du réveil, mon cerveau qui s'essayait à rouvrir ses mémoires mortes du robote ordonnateur, l'emmagasinateur

(le magasinier) endormi de mes racontements (que complotent mes synapses ?), lui ne cessait d'en retrouver la racine ; oui, il recherchait une origine, le premier fil du point de départ pour s'y raccorder, où il pourra s'y connecter et remonter de la source jusqu'aux idées finales entreposées, alors inlassablement, il essayait, refaisait, tentait, expérimentait avec de nouvelles dispositions tout le temps, tout le temps... Un rêve répétitif qui butait sans cesse ; aurais-je dû allumer la machine ordinatrice à ce moment-là, pour qu'il illumine sa mémoire rendormie ; peut-être, mon esprit aurait pu, par on ne sait quelle honte magnifique, solliciter cette mémoire extériorisée, encodée à la manière des hommes et fait de ce monde binaire à zéro ou un, fait de présence ou de manquement, alternés sans cesse ; peut-être que mon cerveau connaissait instinctivement tout cela, et que moi, je ne faisais qu'obtempérer avec mon éveil, où ne laisser submerger, dans mon entendement que quelques bribes surnagent dans cette parcelle de savoir qui emmagasinait continuellement...

- › La vie s'est emparée de moi et m'a donné un éveil de plus, elle me submerge, et je ne comprends plus ; comme un esclave je note, je note, obtempère, car ne pouvant faire autrement ; elle s'est accrochée à moi et elle m'apporte ce nouvel éveil, un embarrasement de plus, un accaparement incessant et continu, je ne demeure plus maître de rien, sinon de raconter ce que je vous dis en ce moment même, je ne sais si elle veut bien finalement et me laisse écrire et préciser tout ceci, pour un bon entendement ; la vie m'a accaparé et il lui importe donc, cet éveil-là, à l'aube qu'il soit venu de mon sommeil, quoi de plus banal, et je n'y vois là rien d'extraordinaire, à ce réveil soudain ? Il ne représente que la fin de mon repos. Une matinale commence, d'un rien routinier, où naît une vilaine activité qui ne cesse d'entasser, saturer, derrière les portes de l'entrepôt, ma mémoire immédiate, et la laisse glisser vers celles plus lointaines, là où l'on stocke les réminiscences des souvenirs anciens. Qu'il s'avère drôle cet éveil-ci, ce matin-là pourtant... Oh ! ma pensée s'arrête et le vide me tient, j'entends toujours une petite musique dans ce gîte incertain, où ne cessent de s'accumuler des mots, des mots, des mots... ils s'entassent par je ne sais quelle grâce ?
- › Oui, ma pensée, depuis mon éveil, ne cesse de refaire le chemin vers

cette mémoire absente qui sommeille à côté de moi, dans une continuité obstinée, elle tente maint accès sans succès ; peut-être que si j'allumais la machine ordinatrice (le robote), elle irait de ce pas, par mon geste, par instinct, là où elle veut, je ne sais, essayons...

(paroles d'un matin)

...

179. *réveil de l'éveil*

Contexte : texte d'introduction à propos de l'éveil. Aucune affirmation péremptoire n'est donnée, seulement une mise en scène de divers arguments ; plusieurs récits d'explorations sur le sujet, sous le titre : « éveil, tous les propos », c'est une idée...

- › De vouloir mettre des règles à un éveil, vous enferme déjà dans ce qui aurait dû paraître plus une ouverture vers des inconnus plus que vers un carcan, celui des conditions volontaires ou nécessaires à celui-ci, ce que l'on croit ainsi. Par conséquent, un véritable épanouissement, me semble-t-il, serait de s'affranchir de toute convention préventive ou formatrice. Au bout d'un éveil, vous ne trouverez « rien ! », sinon un néant immense, celui de votre ignorance, de quoi couper le souffle à beaucoup d'adeptes ; et de les voir se tourner vers des « épanouissements merveilleux » concoctés par des gourous de tout poil. Cela vous isole plutôt vers leur conception personnelle, vous manipule et vous force à reconnaître toutes sortes de sornettes. Alors, cet éveil, si vous en discernez un de définissable, il nous expose à tous les champs possibles où se vident tant d'inconnus, une liberté, que les mots que j'y mets le conditionnent aussitôt.
- › Celui-ci ne deviendrait donc pas exprimable, car sa description l'encloisonne encore ! Apparemment, vous devriez accepter l'existence d'autant d'éveils que de conscience. Mon éveil ce n'est pas le tien, et vice versa, il nous ouvrirait à toutes les éventualités ! Mais nos habitudes naturelles nous enferment déjà dans un choix des affinités et à cause de nos patrimoines, nos savoirs vécus, sa propre histoire la façonne vers une révélation désirée de trop de certitudes, alors que

celles-ci devraient voler en éclats dès le véritable éveil perçu ! Devant tous ces inconnus, le soi-disant réveil se recroqueville dans une peau de chagrin et s'isole aussitôt ! Affirmer c'est aussi s'emprisonner !

› Alors là oui ! Dans ces conditions, l'éveil peut devenir une calamité !

Puis soudain plus rien à dire ! La voix se tait et l'on voit un nombre évident de mots se défiler, ils vont partir à cause de leur abandon, parce que décidément on ne les utilise plus, ils s'évadent, navrés, offusqués de ce choix de ne plus raconter quoi que ce soit...

Il faut attendre un peu qu'elle revienne, la petite voix au creux de sa tête, qu'elle le réveille et le maintienne dans un quelconque éveil, lentement, progressivement...

180. *paroles psy...*

« Vous parliez d'éveil, dans ce que je pourrais appeler une révélation, ce n'est qu'un mot, une doctrine (une religiosité) y amena la notion de perte d'une douleur, ne plus souffrir c'est s'éveiller ! Cela me semble quelque peu secondaire, on peut toujours, ceci est affaire de volonté, sublimer ce tiraillement, quel qu'il soit, et le dépasser, ce n'est pas vraiment un problème ; l'éveil se situerait plutôt dans une ouverture au monde, celui perçu au-dehors des hommes, surtout celui-là, à repositionner ; une communion avec la nature, la terre, ce qui vous a engendrés vous construit ! C'est cela votre éveil ? C'est-à-dire sentir son environnement, humer le vent, éprouver les nuages, la planète, les arbres, les plantes et s'en émouvoir, à mon sens, il demeure ici et pas ailleurs, cela exprime ma perception. Oh, ce n'est que la mienneté, elle ne fait pas autorité, elle montre où j'en suis, je ne prétends à aucune universalité de quoi que ce soit là-dessus, l'éveil ne se conçoit pas dans un entre nous exclusif ; si vous isolez les hommes du reste du vivant, de la nature, de la terre, de l'univers, vous n'y trouverez pas de quoi l'éveiller, et il ne demeurera qu'une problématique : leurs petits égos qu'ils n'arrivent pas à dépasser ; ce qui aurait dû apparaître secondaire devient prépondérant chez beaucoup d'hommes, une démarche inappropriée, qui

n'aboutit qu'à un contentement de soi, un épanouissement de soi mineur puisqu'il n'intègre pas le monde où vous vivez, c'est-à-dire la terre. L'éveil se réalise avec la communion du milieu où vous êtes et qui inclut entre autres les hommes, mais surtout tout le reste ! Et non pas à ne s'en tenir qu'à son petit égo personnel et la résolution de ses problèmes narcissiques, qu'il me semble épineux pour certains ; l'éveil va vous faire oublier ces choses-là et vous aider à percevoir qu'elles deviennent totalement secondaires, insignifiantes. Aspect que n'ont pas compris les dictateurs, ceux qui veulent dominer, ils se laissent ainsi asservir par leur propre égo, leurs défaillances personnelles ; en cela, ce ne sont que des égarés, des désespérés et cet accablement les rendent criminels, quelque part. Non, absolument non ! À mon sens, l'éveil ne peut se situer à cet échelon-là et il ne le pourra jamais, jamais, dans une impossibilité de l'univers à engendrer cette incohérence (ironie) ; il se conçoit, ne se comprend qu'à travers la perception de ce qu'il constitue et de tout ce qu'il vous transmet, discernement du moindre atome, d'un infime rayonnement, de le déceler et d'en tenir compte ; à mon avis, il se situe dans ces choses-là, comme la lumière est une des premières perceptions que nous envoie l'univers, la plus immédiate que l'œil détecte ; quand vous voyez un beau paysage ou observez des événements qui vous émerveillent, c'est un reflet que vous renvoie la création naturelle des choses à vous-même, là d'accord, on peut parler d'éveil "au monde", mais de situer celui-ci exclusivement dans les relations entre les hommes s'avère pour moi tout à fait incomplet, inopérant ; pas d'éveil à ce niveau si vous excluez l'essentiel, votre relation au monde vous environnant, entre vous, votre milieu environnant et les autres vivants ; voilà ! »

(souvenance du passé de soi)

« Et alors il ne sut s'en défaire sans profondément, ce geste, le reproduire à chaque réveil, quand il pensait à cette image ineffaçable, avec quelques-unes d'autres, non qu'elle le jugeait, mais elle le dissipait vers des compréhensions inexplorées, ajoutées peu à peu au fil des ans ; peut-être comme une rédemption, peut-être comme

un dépassement, une élévation, une intuition vers ce dont il ne sait pas trop encore quoi, il verra bien, un jour viendra ! Il lui manque une temporalité... »

« À la fin, on était en mesure de dire qu'il apparaissait "éveillé", on pouvait le considérer ainsi. Toutefois, celui-ci ne relevait plus d'aucune humanité, il ne constituait plus qu'une entité agrégée au monde ni en dehors ni séparée, bien au-dedans, inévitablement ! Bien que celle-ci ait disparu totalement, il en percevait toujours les soubresauts dans la trace de son histoire et ce qu'elle avait laissé, et qu'elle lui donne encore, la localité de cette existence ; lui en discernait sa présence parmi celles des autres, tout aussi prégnantes, bien plus conséquentes, bien plus dépaystante de celle qu'il vécut quand il était une personne ; il avait la perception d'un grand dépassement qu'aucun humain, tant qu'il restera sous cette forme, ne pourra atteindre ; et dans cet éveil, il comprit enfin qu'il ne pouvait se fier qu'à la disparition de son corps, de ce qu'il ne pouvait être, ne sut devenir "inerte et mort !" Une mort engendre toujours une naissance, un changement d'état, comme celui de l'univers, qui ne cesse de se métamorphoser, dès la fin d'un précédent aspect, suscita un autre, nouveau ; un recommencement d'une nature différente. Dans cette oscillation, dans ce cycle impalpable, il percevait sans pouvoir l'expliquer, toute l'essence incommensurable de son éveil ; les mots s'avèrent fortement incapables à permettre de tout exprimer, s'il fallait enfin que l'on dise les choses, à la manière des hommes. »

(paroles en marchant)

redite différemment

- › De l'éveil : il n'y a pas de solution à un éveil, qu'on le considère aboutit et déjà il se détruit de lui-même, il faudrait le considérer comme un aboutissement ? Non ! Ce n'est donc pas un aboutissement, mais un processus continu qui ne s'arrête qu'à votre mort.
- › Un des mécanismes du vivant instruit d'une homéostasie bien comprise dans le corps et l'âme, un tout. Il ne peut être que personnel, personne n'a la clé ! Chacun part d'un chemin qui lui est propre et

sera toujours différent de celui des autres. Aucun enseignement ne peut dans ce cas apporter une quelconque solution, une clé, à une porte d'entrée à franchir. Le processus reste individuel et non forcé ! Si vous le forcez, cela devient un endoctrinement, une fausseté dans ce qui ne sera jamais vous, seulement un soit extérieur, un soit initié par un gourou, un usurpateur, un faiseur de fois, un égarement de soi, que sais-je encore ? Le meilleur guide, il est au fond de vous, et vous seul, peut le trouver !

- › Ceci n'est pas un enseignement évidemment, après ce que je viens de dire, seulement un simple « bon sens » ; toute la part innée instruite au fond de nous, homéostatique, génétique. Le vivant nous a déjà donné les armes de notre éveil, à nous d'apprendre à nous en servir, l'initiation ne fait que commencer...

(texte manuscrit)

181. ...

(serait-ce les paroles d'un homme qui a un désir de sagesse, une petite idée d'éveil derrière la tête ?)

C'est un songe qui s'égrène en moi et que je vous donne, et que je vous laisse tel qu'il me fut transmis, avec les approximations de ma perception, qui de temps à autre en déflore l'original ; j'essaye d'approcher au plus près de la sensation, je ne puis faire autrement ; maintenant que la lune apparaît pleine ce soir, je sens que je ne vais guère dormir encore une fois ; comme toujours, sa clarté réfléchissante me donne des noirs trop lumineux...

(parole en marchant)

Je vais vous dire, dans ma parole vous n'y trouverez pas de pensées qui constitueraient un quelconque calcul ou de la manigance, comme l'on pourrait le réaliser pour un jeu d'échecs, imaginer quelques coups d'avance... Mes questionnements ne procèdent pas dans ce calcul-là ! Je me donne à une perception la plus innée possible et laisse à celle-ci l'opportunité de me faire ressentir la plus intuitive des idées, là où une réflexion préétablie intellectualisée n'existe guère, tant je la trouve déplacée et trop souvent biaisée par une philosophie confuse, non ! Ma

pensée se veut résolument instinctive, le résultat du discernement de mes sens immédiats, sans machiavélisme aucun ; et si par mégarde, j'en venais à en concevoir un, ce serait par inadvertance et sans le désirer volontairement, copiant innocemment les manières de dire ou l'ambiance qui m'auraient influencé sur le moment. Je demeure fermement persuadé qu'une pensée trop construite, avec un intellectualisme forcé basé sur le savoir de nos ancêtres, ne reste pas forcément la forme la plus adéquate qui soit ; ces mémoires accumulées du passé, nous devrions les assimiler comme une réserve d'arrière-garde, et les rendre les plus innées possibles, au moment de les régurgiter. Le discernement que nous avons du monde et les idées qui en découlent, tout cela ne peut se réaliser harmonieusement que dans une perception instinctive, intuitive, non réfléchie, d'un ressenti immédiat, sans aucun a priori préalable, vous évitant de tricher avec vous-même et vos semblables. Plus je vieillis, plus j'en viens à cette attitude très primaire, avec laquelle je demeure rarement en désaccord ; à chaque fois, les élans d'une quelconque conscience ne s'y sont pas trompés et m'ont apporté un parler authentique, innocent, naïf peut-être, mais en affinité parfaite avec moi-même, c'est-à-dire là où mon intégrité n'en devient pas contrariée et honteuse si je mens par nécessité...

182. ...

Écoute la petite musique au fond de toi, la frêle mélodie au creux de toi : c'est des tonalités, c'est des sonorités, c'est des mots, des engendremens n'y résonnent pas trop, tes réflexions deviennent de la merde, on n'y comprend plus rien, ce n'est que folie, laisse-la s'écouler, s'égrener cette petite musique, au fond de toi, elle s'avère essentielle, tu ne peux la connaître d'avance, elle ne vient pas de toi, c'est certain ; mais tu l'as engendrée au-dedans de toi, permets donc à celle-ci de t'accaparer, te transfigurer et te faire déposer ce que l'on te dit de mettre, cette dictature dont tu n'es pas le maître.

(parole en marchant)

Épatez-vous de ce rêve éclatant !
D'un côté l'honneur, de l'autre, la beauté ;
on te demande de choisir ?

- › C'est amusant, ce sommeil qui me vient, au moment inapproprié, pourtant je ne suscitai rien pour une fatigue qu'il aurait sollicitée non, le corps me demande une somnolence, un rêvassement de plus, un entendement, comme une offrande ajoute cet endormissement, pour y adjoindre des rêves fous. Je ne demeure pas dupe de ces manières, j'ai bien fini par les apprendre ; alors, pourquoi résister ? Ta carcasse, tu dois l'écouter et négocier avec elle, tout dépend de ce que tu ingurgites : du gras, du lait ou des frites, d'un bon repas ou des mythes, une histoire ou des rites.

183. *guru*

- › Je vous sais soucieux de cette dormance offerte à vos yeux, et sans cesse dans votre ignorance elle s'égaré dans des cieux capiteux, et qui par là balancent sous un climat au creux (ocreux) ; permettez donc qu'il s'élançe, sous un fiel amoureux, qu'il régale, qu'il en devienne heureux, ce petit d'homme, même s'il crie et piaille d'un air dédaigneux ! L'éveil, ce n'est pas de se transformer *en guru sur lequel des adorateurs vont baver béatement* « *ah ! quelle grande âme que voilà !* »
- › L'ivresse sans une goutte d'alcool but, l'ivresse des sens !
- › Ah ! Vous disiez cette sensualité-là ?
- › Et puis soudain le drame ! Une perception disparaît, vous vous en trouvez tout bouleverser, vous devez tout recommencer.

guide

Contexte : un vieil homme prétendu sage et que l'on a un peu trop tendance à vénérer lors d'une conférence au moment des questions...

Un adorateur imprévu l'interpelle, au sujet de cet éveil,

- › je veux m'éveiller, pouvez-vous me guider ?

Alors, le vieil homme un peu bourru, à qui « on ne la fait plus », l'entourloupe ! Il en a vu d'autres... il s'accorde une pause, le regarde et lui sourit, puis lui raconte son entendement...

- › Ah ah ah ! mon p'tit gars, on désire s'éveiller ? C'est tout frais, c'est

une nouvelle idée ?

Cette réplique inattendue déconcerte l'assemblée ; il poursuit,

- › qui vous a dit que l'éveil rendait aimable ? Vous me prenez pour un de ces gurus, un de ces illuminés ? Qu'a donc à voir l'amabilité avec un éveil, quel qu'il fût ; ajoutons qu'il n'est pas forcément une partie de plaisir, mais une perception accrue des réalités de ce monde ; selon que vous vous trouvez ici ou là, cela peut s'avérer redoutable... de plus, elle ne se montrera que partielle, la perception, aucun être ne pourra jamais l'appréhender totalement, celui qui l'affirme... vous ment ! (de plus, à lui, comme à vous)

Il laisse planer un long silence, intentionnellement...

- › Celui qui suit un de ces gurus et veut s'éveiller, semble-t-il, à travers l'enseignement de celui-ci, ne s'éveillera jamais à mon avis ; « l'illumination » prétendue de ces personnages me paraît douteuse, factice... si vous accordez un crédit aveugle à ses préceptes, il va tout bonnement vous faire rentrer dans une croyance et elle m'apparaît à l'inverse de la « délivrance » présumée ; de l'éveil, s'il en existe un, je ne le vois qu'individuel, c'est un travail au fond de soi et c'est pour ça qu'il n'a pas besoin qu'on l'aide ; on ne s'épanouit que par sa « propre volonté », mais encore faut-il la discerner ni forcément chercher à tout comprendre systématiquement, mais plutôt percevoir intuitivement ce que peut être cette forme de réalisation, plus vous l'expliquez, plus vous l'enfermez déjà ; « mon éveil s'il s'avère envisageable, c'est une ouverture totale à tous les possibles, vous ne trouverez pas de définition idéale ! » Dès que vous lui donnez une signification, l'éveil s'amointrit, plus vous le délimitez, plus vous l'affaiblissez et vous vous engouffrez dans un trop-plein de mythes, dans une religion, dans une croyance, cela ressemble plus à un égarement à mon avis et c'est tout ce que vous voudrez, sauf de l'éveil ; le guru, lui, va vous faire entrer dans son semblant d'éveil à lui, et rien ne vous dit qu'il agit là une sagesse, il désire simplement que vous admettiez son truc, alors que vous pourriez très bien « ne pas gober » tout son verbiage ! L'éveil au monde que chacun peut éprouver n'a pas besoin des autres et il n'existe aucune règle en la matière ! C'est une perception des vastitudes de votre milieu, une

appréciation de votre position dans celui-là, à tous les échelons et si vous vous basez sur celle d'autrui, vous vous enlevez la vôtre propre, vous réalisez exactement l'inverse, ce n'est pas bon pour la perception de votre « ego ! » ; ou de votre petit « moi » intérieur... Ben oui évidemment, l'ego, c'est d'éclaircir ce que c'est, puis de le dépasser bien vite, de savoir où l'on se situe au sein de vos semblables ; et ce n'est pas que parmi les hommes, c'est à travers tout le vivant que vous aurez à l'éprouver, ce n'est pas obligatoirement de le comprendre, de tout comprendre, mais de discerner vos limites, et elles sont grandes, je vous l'assure ! De plus, nul ne vous l'ordonne, contentez-vous de le ressentir, de le déceler avec vos sens, mettez de côté l'intellect !

Long silence...

- › Alors que je devrais me taire après avoir dit tout cela, je précise toutefois un peu : les mots ne s'avèrent plus nécessaires à ce niveau-là, ils perdent leur importance, ils apparaissent incomplets, ils enferment dans une logique fragmentaire, imparfaite ; toute philosophie, tout raisonnement nous emprisonne dans sa méthode qui n'est d'ailleurs jamais finie puisqu'elle a besoin elle aussi de progresser, ce n'est qu'un problème de discernement ! Donc, l'éveil devrait rester un flux continu et suivre l'évolution permanente de l'univers, votre milieu où vous sévissez... Et les perceptions que vous expérimenterez, si vous cherchez à les assimiler, vous en amèneront de nouvelles, cela indéfiniment, jusqu'à ce jour où vous mourrez, est-ce forcément communicable ça ? Oh, cette expérience n'en demeure pas moins singulière ! C'est exactement le même phénomène à mon sens et encore en disant cela, j'en réduis la teneur, quand vous êtes confronté par exemple, à des acouphènes, vous seul entendez des sons parasites dans votre tête, nul autre ne peut les ressentir, aucun capteur extérieur connu ne semble capable de les appréhender, à moins d'être relié directement à votre cerveau, et ça, on ne sait pas tout à fait également raccorder ; il n'y a que vous qui les percevez ou qui puissiez agir éventuellement pour les maîtriser, comme de les décrire ; ce que vous rapporterez à votre médecin au sujet de ces acouphènes souvent extrêmement gênants, vous lui énoncerez des choses qu'il ne pourra jamais vérifier, donc votre discernement il

reste personnel et votre éveil se retrouve dans cette similarité ; il s'avère unique et ne peut pas représenter un modèle... Je ne vois pas comment envisager cela autrement...

Long silence...

- › Dans votre réveil, si vous le comprenez ainsi, n'y mettez pas tout, ça ne sert à rien, non ; cette impression se passe de mots, à force, ils deviennent d'ailleurs des enfermements, je me répète (à dire cela ainsi, j'y ajoute encore un enfermement, le mien) ; c'est comme au sujet des gurus, méfiez-vous ! Si vous avez besoin d'un tel intermédiaire, c'est que vous éprouvez la nécessité de trouver quelqu'un qui vous dirige, qui vous donne une orientation, donc c'est déjà un égarément... Vous réalisez l'inverse de ce que vous devriez accomplir et la première chose pour vous éveiller, c'est de vous abstenir d'un quelconque magistère, de quelconques maîtres, de quelconques guides... Demeurez libres dans votre tête ! Certes, la liberté, ça s'apprend, ça surprend aussi, c'est certain ! Cela ne vient pas forcément tout seul, ça a des contraintes, c'est de votre autonomie qu'il s'agit, eh bien, elle reste personnelle, elle n'est pas liée aux autres, elle est reliée à vous-même, vous, par rapport à vos semblables, il ne s'agit pas de s'isoler d'autrui, mais de s'éveiller au monde, à tout ce qui se situe à l'extérieur de vous, c'est ça le problème ! Et dans ce cas, n'existe aucune règle ni définition ; je ne vois guère plus de mots à y adjoindre, vous n'y trouverez rien, dans ces affirmations qui ne représentent pas une révélation, ni un mensonge, ni une vérité absolue, un simple témoignage... Dès lors dans mon éveil, je n'y rencontre que du silence, du néant ! Aucun mot ni philosophie ! Alors, que dois-je construire sur cette absence, l'absorber, voire en tirer quelque chose, car dans ce rien tout semble possible ? Puisque vous vous y amenez pour rentrer au-dedans en quelque sorte, c'est une image très sporadique, mais vous allez l'affronter ce vide ! S'il s'expose à vous, d'une manière aléatoire, si vous désirez absolument le jalonner, sa vacuité, vous allez lui ajouter des certitudes et c'est là que vous allez produire exactement l'inverse, et vous allez décréter une croyance, une certitude, une raison ; non, il n'a pas forcément besoin d'être rempli par de telles affirmations ni des solutions toutes faites, laissez-le nager ! Bougez et tout devient envisageable !

Laissez-le débloquent les choses, laissez-le voguer tout bêtement ; je ne peux constituer aucun secours envers quiconque, je n'ai aucune prétention, j'ai d'emblée suffisamment de moi-même à me préoccuper... Je ne peux pas me soucier des autres parcours, ils ne peuvent se poursuivre qu'individuellement, voilà ce que je comprends moi de l'éveil !

Puis il se lève, ne salue personne, et s'en va, regrettant déjà... d'avoir trop parlé...

rien

Contexte : après avoir entendu ce guide prétendu « fiable », les disciples non avoués sont frustrés par les réponses du vieil homme, ils s'interpellent entre eux... Leur volonté d'avoir un maître à penser les aveugle-t-elle ? S'entêtent-ils inutilement ? Il y a comme un égarement...

無*

- › Il n'y a rien ! Bon d'accord, la plénitude ! Mais encore ?
- › Ce « rien » très oriental, bourré de vacuité, tout ce que vous voudrez, mais encore, cela ne semble pas suffisant !
- › Au-delà du néant qui a-t-il alors, de nouveau ?
- › Rien ! On reste d'accord, bon, ne cherchons plus, puisqu'il n'y a décidément rien !
- › Vous dites : « mais encore, que dois-je chercher alors ? »
- › Ce n'est pas satisfaisant ce rien alors, vous devez m'en dire plus, dès lors...
- › Ne vous tracassez donc pas, s'il n'y a rien, toute cette gêne pour ça, cet égarement pour rien ; une absence, c'est à n'y rien comprendre, raconteront les incultes de la sensation...
- › Certes ! Certes ! Quel embarras ? Suis-je, d'un rien et d'un tout entremêlé, la substance d'un doute ?
- › Tout cela sonne faux, cette fausse joie, cette fausse plénitude, cet ego satisfait, repu de son illumination, c'est indécent !

(paroles au moment des sommeils)

...

* Idéogramme 無 [mu, prononcé « mou »], un sens venu d'orient, que l'on peut traduire par « le rien constant », « l'impermanence », trop souvent confondu en occident avec « le néant », « le vide », une connotation souvent négative d'absence, de disparition ou d'un nihilisme ; au contraire, le sens extrême-oriental est l'idée de faire un avec l'univers, de se fondre dans ce qui nous entoure.

...

se prendre pour un guru...

(quelle drôle d'idée ?)

Il semblerait que ce ne soit pas la bonne pratique, si vous voulez qu'il y ait d'apprentissage à ce sujet ; s'accroupir et s'adresser aux autres, se satisfaire de sa condition, puis affirmer : « observez la grandeur de mon illumination, de cela, je vais vous l'enseigner ! » À bien y regarder, on peut y voir une extravagante « mise scène », elle préside à une adoration, épurée ou complexe, et tant à vouloir marquer les esprits par des artifices, les esprits les plus fragiles seront les premiers dupés par ce stratagème. Cette attitude de guru paraîtrait une forme quelque peu usurpée, elle ne représente pas la meilleure façon d'acquérir un savoir finalement ; on idéalise des vénération inutiles envers ces êtres, ils n'apportent que peu au bout du compte, sinon un bout de leur ego déversé ; voyez où nous en sommes ?

Il semblerait que ce ne soit pas la bonne méthode, il aurait valu au prétentieux d'user d'un stratagème plus audacieux et d'apparaître plus modeste en la demeure !

(parole du matin)

*Contexte : il dit qu'il s'est éveillé, mais ne confond-il pas éveil et réveil ?
La sortie de son rêve...*

- › Alors il n'y a rien ?
- › Vous êtes revenu de votre éveil ?
- › Oui effectivement je demeure repu de mon éveil !
- › Et qui avez-vous trouvé dans votre éveil ?
- › Rien ! Indubitablement, elle existe bien cette vacuité.

- › Pouvez-vous nous en dire plus ?
- › Non ! puisque je n'y rencontre qu'un néant ; quoi dire de plus ? Au-delà du rien !
- › Assurément ! C'est très clair... merci !

(ironie, il n'en « croit » rien... mais il ne veut pas palabrer inutilement)

(entre deux sommeils)

Contexte : parler de l'éveil et du rien, aller vers une divergence de points de vue et s'engueuler à la fin là-dessus...

- › Oui, mais vous y voyez dans votre réveil qu'un éveil particulier, et d'une certaine manière, d'une certaine façon, toujours en prenant la porte inchangée d'une croyance établie, d'une religion, d'un rite initiatique, d'un dogme, peu importe lequel vous aurez choisi ; vous suivez systématiquement la même et unique voie alors que vous devriez procéder à l'opposé de ces règles, elles ne vous amènent aucune ouverture bien que certains parlent de délivrance, sinon une spirale de l'enfermement, votre ego en sera bien dépourvu ! Chacun peut atteindre son propre éveil, il apparaîtra différent de l'autre, si vous envisagez tous les possibles ; ça ne devrait pas consister en une sorte d'illumination imposée, mais une multitude d'explorations réalisables, autant que d'entités concevables ici ; il ne subsisterait aucun conditionnement par conséquent, « on ne trouvera rien ! », ne trouve que celui qui veut trouver et il ne découvre que ce qu'il espère ; cela s'apparente à un leurre, un abus de conscience bien sournois ?
- › Alors l'éveil c'est que du rien au bout du compte, à dénicher ? Et quand vous comprenez cela à votre manière, il vous apportera de quoi cheminer vers de nouveaux émerveillements successifs ; et de porte en porte, vous aurez à approfondir ce rien, en l'affinant ? Croyez-vous véritablement à cela ? Vous dites : « mais donc, ce néant, ce n'est pas rien puisque je lui donne un sens ! » Que je le nomme à cause d'une absence, d'évidence, celui-ci exprimerait quelque chose tout de même ? Et peut-être que non, vous ne trouverez vraiment rien ! Et pour le percevoir, toute une vie n'apparaîtrait peut-être pas suffisante pour le saisir, car on n'a pas élucidé la

substance de ce vide ? Jadis, des savants envisageaient une évolution probable pour aboutir à cette conception : quand toutes les étoiles se seront éteintes, après que toute la matière soit ainsi consumée, ne restera qu'un rayonnement, la lumière, se propageant indéfiniment ! Au bout du compte, l'univers deviendra illuminé, mais ne trouvera plus rien à éclairer ! Et à l'évidence, ce transport, dans cette vibration cosmique, persistera comme un support, et dans celle-ci, en son dedans, n'y subsistera que l'information d'une absence dorénavant, les traces de ce qui a vécu ! Alors nous pourrions passer à un autre état, et ce qui est dit là n'est pas une vérité, c'est une idée que l'on peut s'accommoder des choses d'un éveil, même si au bout vous y comprenez, ni ne découvrez, rien !

Alors un mécréant, athée ou agnostique sûrement, s'écrit !

- › Vous ne voyez donc pas qu'il vous enfume avec ses perceptions mystiques, pour de nouveau amener des adeptes à ce rituel au bouddha !

(paroles du soir)

Contexte : on ne sait plus très bien, cela s'emmêle un peu dans la tête... Il ne faudrait pas trop s'éveiller, pas trop vite... Au risque de...

L'éveil ! L'éveil, votre éveil ! Nous n'en finissons pas de nous éveiller, et parfois de nous égarer ; il n'exprime pas une finitude en soi, ce serait plutôt un flux constant ; là où tout éveil supplémentaire se montrerait illusoire si on le croit arrivé, ériger cela en croyance justement équivalait à le perdre ; non, c'est l'inverse ! Un vivant en s'éveillant « meurt » s'il n'a plus d'horizon à sa portée... De toute façon, doit bien périr et disparaître une part de nous-mêmes pour laisser la place à un quelconque renouveau ; n'en parlons pas trop, sinon cela reviendrait à l'enfermer, « cet éveil » tant désiré et jamais tout à fait atteint.

Contexte : propos d'une personne que cela dérange, l'éveil des autres. Son affect en a pris un coup !

éveil d'un être dérangé

Comment ? Mais vous voulez faire dire par un être dérangé, des pro-

pos d'éveil, c'est bête ça ! Vous laissez raconter par cet esprit détraqué les affirmations d'un éveil, un épanouissement, une illumination quelconque, d'une élévation quelconque, par un personnage aussi perturbé, cela n'est pas possible ? L'individu suggéré apparaît trop médiocre, le protagoniste semble sans intérêt, il reste trop dans ses tourments ; pourquoi devrions-nous admettre cela, la manière qu'il nous récite la chose, on sent qu'il ne demeure pas à la mesure de la prose, il n'arrive pas à sa portée ; qu'il puisse encore la supporter, il renie tout, même son humanité, cela n'est pas possible !

(paroles entre deux sommeils)

différents degrés de perception

- › Je monte d'un cran ou je descends d'un cran pour augmenter le degré de perception purement du soi, des éléments cellulaires, des neurones en actions, à l'échelle atomique, à l'échelle des énergies, à l'échelle des rayonnements cosmiques, différents degrés de discernement pour arriver à comprendre cette perception de soi, ce qui ne va pas de soi !
- › C'est cela l'éveil, sur le plan technique ? (dira le candide) Quel drôle d'appareillage use-t-on pour atteindre une telle perception ?

(parole entre deux sommeils)

propos d'un drôle de guru

- › Faut-il tous les malheurs sur soi pour que l'on s'attache à vous, sinon ce sera l'oubli, l'abandon, l'ignorance, n'être que du rien, à moins de n'être pas de cette espèce qui vous regarde, les hommes ? Soyez partisan d'eux et peut-être vous aurez de leur part une reconnaissance, mais n'espérez pas trop, ils sont très occupés à exister, selon les principes qui les animent ; sans renier totalement cette manière d'exister, il faut s'émouvoir de l'un parmi eux, pour se sentir appartenir à la meute, la peuplade qui occupe ce sol, cette terre depuis beaucoup d'ans, depuis une grande migration aux temps très anciens, fuyant déjà ou cherchant nourritures et eaux, découvrir qui sait, un monde beau...

calamité inattendue

« Je dirais, de l'éveil aux choses du monde, choses de l'univers, de la matière, du vivant, et dans la perception de toutes ces dimensions de la plus grande à la plus infime. Pour l'être inexpérimenté, cela peut s'avérer **une frayeur, une calamité**, devant cet inconnu soudain, qui lui demande d'éprouver une sensation nouvelle ; cela peut se subir comme un effroi, oui ! dans cet acquis, pas forcément heureux, pour celui qui ne l'a pas quémandée exclusivement ni s'y soit exercé ; en faut-il d'ailleurs, une préparation à cela : « je ne le sais ? » Ma réponse actuelle à cette interrogation ! Mais cette expérience nous élève-t-elle à quelque chose de nouveau ? Chacun vit cela dans son entendement, où trouverez-vous une explication universelle qui s'impose tout de suite ou devienne possible ; chaque perception reste différente et nous apporte une connaissance nouvelle, pas forcément communicable aux autres... ou, du moins, la sienne, disons-le ainsi, ne se conçoit pas automatiquement au mieux pour autrui ; avec la même perception, dans leur ignorance de ce que je suis, ils ne s'y attendent guère et n'y prêtent pas plus d'attention aussi, c'est cela le souci... »

(parole en marchant)

« L'éveil n'exprime pas nécessairement une perception positive dans le sens où l'on irait que vers ce qu'on pourrait appeler un bien ; l'éveil représente un ressenti accru des choses, ce n'est pas forcément idyllique ! ; comme disent certains, cela peut devenir une calamité (de trop discerner tout ce qui nous vient) ; l'éveil n'apporte pas systématiquement quelque chose qui donne un (le) bonheur, cela peut s'avérer détestable, aussi ! (tout dépend de votre situation matérielle, de votre confort moral ou de la force de votre esprit) »

« Visualisez un barrage dont on aurait ouvert les vannes à fond pour que l'eau s'écoule sans que vous puissiez l'arrêter ou la contrôler ; ou pire imaginez ce même barrage qui se fissure et éclate, libérant ainsi toute l'eau qu'il retenait et que maintenant elle se déverse inexorablement dans la vallée qu'il préservait ; on peut

considérer un éveil analogue à cette image dramatique pour l'habitant des lieux, il va être submergé inévitablement. Comprendons-nous bien, dans l'éveil, vous trouverez donc le pire comme le meilleur, et toutes les variations qui se situent entre ces deux extrêmes ; vivez-vous cela comme une extase ou une illumination ? Tout cela n'est qu'un souci de nuance et d'appréciation, rechercher la juste mesure pour qu'elle convienne à votre évolution, convienne à votre pérégrination ; toute la problématique se place dans cet aléa subtil et nous ne possédons pas forcément tous les outils sous la main pour appréhender un éveil parfois inapproprié à certaines situations. »

(paroles du matin)

sagesse du vivant

Et dans ce processus, la vie, pour ne pas trop encombrer le fonctionnement de ses progénitures (dont l'homme), elle a masqué à la plupart les possibilités de cet éveil, probablement ; pour ne pas surcharger leur esprit, dans des tâches dont ils ne sauraient trop quoi en enfanter ?

- › C'est vraisemblablement pour cela qu'elle nous a posé des œillères, pour que l'on en perçoive que ce qui devient le plus utile dans l'immédiat et que l'on ne s'évade pas au-delà.
- › C'est peut-être pour ça que la vie nous a mis des a priori et que l'on ne discerne point trop les autres existences, dans leurs manières.
- › C'est peut-être pour ça qu'elle nous a insinué des préjugés et limité notre esprit à quelques frontières, pour que l'on ne divague guère...
- › Cela n'empêche d'ailleurs pas que l'on se tracasse coutumièrement tous en chœur, à accomplir quelques guerres d'orgueils ; quel choix devient donc préférable dans ces orientations parfois indéfendables ; nul ne le sait, ce qui s'avère acceptable, à nos avenir considérables ?
- › Beaucoup de « ... able », dans cette demande de rab qu'emandé à la vie et sa persistance interminable à nous laisser sans réponses, oui !

(paroles en marchant)

nirvana

- › Ah ! Appeler ça « nirvana », si vous le voulez, mon intuition malade me parle comme d'une « tromperie » très « spirituelle » ; moi je dirai autrement avec une parure de mots dissemblable et comme je viens d'une civilisation différente, je n'y mettrai aucune armure, mais exprimerai un aller simple vers quelques illuminations et des réveils ; les termes conviennent, et demeurent en de multiples langues, idem, partout où l'on survit, où l'on s'éveille de son sommeil...
- › On s'éveille de son ensommeillement qui a des allures pareilles à des ensoleillements !

(paroles un soir)

aveuglement

Contexte : le vivant que nous sommes émet des hypothèses et vocifère contre sa condition : on ne nous dit pas tout ! Pourquoi donc ?

On peut percevoir les choses telles qu'elles sont représentées, certes, d'une certaine manière on traduit ; mais quitte à les percevoir ainsi, cela ne nous montre pas forcément un état merveilleux, mais une réalité comme elle demeure, comme notre entité humaine apparaît véritablement ; ce n'est pas nécessairement idéal, ou joyeux.

L'éveil nous ouvrirait des portes vers une sorte de plénitude ? Cela peut devenir aussi un aveuglement ; nous ferions partie d'un « tout », un ventre mou ; le « rien » comme on le conçoit dans certaines contrées, l'absence, la vacuité, représente une totalité, un en même temps... C'est probablement un leurre pour tranquilliser l'esprit (un mécanisme du vivant pour nous apaiser : l'illusion de sensations ? Un processus génétiquement élaboré, « la croyance », nous n'en sommes pas les inventeurs, comme de nos viscères, c'est le vivant dans toute sa splendeur, l'objet créateur avec son déterminisme et ses recherches d'un équilibre), « je suis joyeux » pour ne pas m'autodétruire, je suis « éveillé » pour ne pas m'autodétruire... (réf. ? homéostasie, équilibre, symbiose)

(les leures : des aberrations, illusions purement « artificielles », les remettre en question devient problématique, une peur s'installe ; la peur

d'une évolution, d'une acclimatation, la peur du nouveau, de l'inconnue : le souci se cristallise essentiellement à ce niveau. Pourtant, la nature ne cesse de nous dire : « adapte-toi au changement, il demeure inéluctable » ; sinon ta lignée s'éteindra, ce sera ta fatalité, « ton enfermement » à trop « croire » aux choses immuables annoncera ta perte ! Tout bouge, mue, se métamorphose, s'y familiariser est une recherche d'harmonie ; uniquement là se trouve une permanence, un flux, un continûment indétrônable, ta mort surviendra dans le refus de cette situation... Qui a dit que cela était compliqué ?)

La vie a instrumenté des mécanismes pour nous empêcher de voir certaines réalités et ne pas les rendre trop effrayantes à la plupart d'entre nous, elle a eu presque quatre milliards d'années pour élaborer cela, une paille ! Et nous, quel âge avons-nous au fait ? C'est pour cela que lui la considérait, parfois, comme une garce ! quelque peu « vicelarde », cynique ! (Parce qu'elle ne se pose pas de question, elle n'est pas un individu, une entité, mais une globalité de fonctions que permet la transmission des plans de fabrique, les codes génétiques, pour que s'anime toute une biologie de la matière et s'anime ; le cynisme devient alors une expérimentation, un test du vivant qui est en nous, pour voir jusqu'où ça irait, l'expression de cet affect, au-dedans de nous). On rencontre un cynisme dans le fait « vivant », il se fout de nous, s'en amuse, joue avec nos sentiments tels que nous pouvons en avoir, entre nous ; mais la coupure se produit quand il s'agit des autres vivants, on ne peut avoir les mêmes affections, pour tous pareillement, avec un ver de terre, une bactérie, un microbe, un atome, une libellule, un chaton, une mouche, une orange, une cerise, un piment ? C'est un degré de perception et de juste équilibre, de juste mesure à trouver, voilà la question !

(Note : à propos de l'être qui se dit « éveillé ! »)

Une notion temporelle, il parle à tous les temps...

Il affirmait aussi : « à mon éveil, j'y ai rencontré toute une réalité, ma cassure, et compris qu'elle devenait irréparable, cette libération la vie me l'a révélée ainsi ; elle y a mis une brisure et ma délivrance est d'arriver à m'en rendre compte de mon état d'entité vivante et dans tout ce qu'il est, était et deviendra, ce qu'il pouvait, peu encore et pourra,

comme aussi il percevait, perçoit et percevra d'une manière particulière, sa fêlure... »

(paroles entre deux sommeils)

185. *y a-t-il de l'humour dans un éveil ?*

- › Tout est au beau fixe, c'est rare ! Le long de mes pas à l'approche du champ, grattouiller nouvellement avant de passer l'hiver, une demi-lune ; au loin, des oiseaux survolent l'étendue pour quelques bestioles ramassées, à leur vue cinglante ; tout s'ajoute au mieux, au beau fixe ! Ce sont de précieux instants, ils s'avèrent exceptionnels ces moments ; tout va bien ! aucun mal, aucune gêne, équilibre parfait ; certes le froid, un petit vent, un ciel dégagé, un frêle oiseau, surtout des oiseaux, tout est optimum ; ils deviennent rares ces instants, il faut les noter.
- › La plénitude du corps et de l'âme : drôle de situation, qui vous amène, qui vous amène... on ne sait trop quoi ?
- › Une absence de réflexion, un silence de bien-être, que je romps en vous disant ceci « la satiété des sens et l'observance des en dehors de moi... »
- › Vous avez goûté à ce silence ?
- › Je vois au loin, toujours des oiseaux, des plus remarquables, ce vent apaisé, la nature imperturbable, et mes pas, le long du chemin tranquille troublé par quelques cris de corneille, une alerte, un réveil, une chanson, vous entendez ?
- › La plénitude du corps et de l'âme, instants magiques...
- › Tout va très bien jusque dans la « slipouille ! »
- › Oui, mais c'est quoi la slipouille ?
- › La slipouille ? Et bien, c'est l'enveloppe tissulaire qui englobe, enrobe vos couilles ; c'est la substance textile qui enrubanne vos couilles et les protège des frimas de l'hiver ou des regards indiscrets... c'est selon les humeurs...
- › Vous vous rendez compte ! Votre lyrisme en prend un coup là ? C'est ridicule, votre récit, cela le souille...

- › Ah ! Monsieur fait de l'humour ?
- › C'est ça, oui, exactement !

(paroles en marchant)

non !

- › « S'éveiller » au monde ne rend pas forcément plus fraternel, si dans le mot vous y mettez ce qui abrège vos frayeurs...
- › De « s'éveiller » ne vous ôte pas nécessairement toute malice, même si à travers ce mot, ce qui élève, devrait vous ouvrir au reste...
- › De cela, il s'adonna à quelques expériences. Il constata « c'est le bruit de sa chair ! »
- › De laisser parler son intuition lui apparaissait le meilleur des choix, comme si de trop intellectualiser s'avérait illusoire. Le bon sens n'obéirait qu'au plus profond des pressentiments, n'en éprouvons guère de manière, les raisons d'une justification supplémentaire. De trop chercher à comprendre on finit toujours par vouloir se méprendre...

186. *sur la pureté*

- › Et si vous parliez de la pureté ?
- › De la pureté d'un éveil ?
- › Non, de la pureté d'un être, son innocence !
- › Ah, ça ! Que dire ? Si vous parlez de la pureté d'un cristal, vous décrierez une forme certes très homogène et régulière à l'extrême, puisque c'est le terme, cela représente la structure d'un composant simple de la nature que son histoire a stabilisée à l'extrême.
- › Si vous parlez, de la pureté d'un être, entité infiniment plus complexe que le seul cristal, cette vue de l'esprit exprimerait plutôt une innocence, l'on dit bien « un être pur » en décrivant quelqu'un dénué d'une quelconque méchanceté par exemple ; mais sous cette apparence, quand il s'agit du vivant, une remarque me semble évidente, les structures de ces deux entités-là restent à l'opposé l'une de l'autre, l'un demeure une répétition atomique fort simple douée

d'une géométrie mathématique facilement définissable ; l'autre, à l'inverse donc, montre une complexité considérable, peu importe l'être vivant, sa multiplicité apparaîtra toujours supérieure à celle d'un minéral unique ; mais la vie est aussi construite en partie à partir de ce dernier dans une association de plusieurs minéraux. Alors me direz-vous « où voulez-vous en venir, dans cette comparaison-là ? »

- › Oh ! une chose très simple, la pureté du cristal demeure un état stabilisé dans le temps d'un élément, que seules des conditions physiques particulières pourront détruire ; la pureté d'un être ne représente qu'une situation momentanée, une considération, un jugement exprimé par ses semblables, qui à tout moment peut être remis en cause par les futurs actes de ce même être décrit « pur » par simple idéalisme d'esprit, me semble-t-il ; pour une raison ou une autre, ses propres agissements peuvent anéantir toute notion de vertu... En fait, ce que je tiens à exprimer au bout du compte, c'est que cette image dite « de pureté » n'est qu'une vue de l'esprit quand elle s'applique à la vie, ce résumé simpliste ne veut pas dire grand-chose, puisqu'il est déterminé à la stabilité de son parcours futur, son avenir s'avère donc incertain ! En fait, un être vivant n'apparaît pas si basique, ni même géométrisable, ni encore mathématisable si facilement ; il se définit dans son cheminement de sa naissance jusqu'à sa mort, ce qui délimite ainsi sa finitude, sa constitution ne peut en effet obéir à une mathématique, donc une simplification véritablement possible, trop de paramètres, trop d'impondérables vont intervenir, il faudrait presque englober tout son univers pour le mesurer ou le considérer dans son entier. Quant au cristal, la stabilité de son avenir est presque assurée tant que les forces nécessaires à sa rupture demeurent absentes... Disons-le autrement : c'est un équilibre de la matière inhérente à un état physique de son environnement local qui ne sera perturbé que si celui-ci se modifie ; le vivant procède à l'inverse, dans une agitation permanente de transformations rapides et d'expansions plus ou moins ordonnées dont le facteur premier demeure la transmission d'une information commune à toute vie, un patrimoine originel contenu dans les gènes de chacune d'elles, de la plus simple à la plus complexe, de la première

entité vivante à la dernière... Cette première forme qui s'anima tant donna à son clone le souvenir de son mouvement ; sa progression lui disait « d'aller voir par là ; cela semble intéressant ? », d'où l'idée a depuis évolué jusqu'à nous et toujours il reste ce premier concept du vivant qui nous raconte encore « d'y aller par là parce que cela semble intéressant ? » C'est ainsi que la vie découvrit, dans ses déambulations, le voyage et ses déplacements...

...

- › Et j'ajoute qu'elle reproduit à petite échelle, ce que les particules élémentaires de l'univers pratiquaient déjà depuis longtemps, ce déplacement, construisant les atomes, le minéral et notre biologie propre, tous les éléments nous fabriquant, eux, poursuivent un voyage initié depuis ce temps où ils furent eux-mêmes constitués et éparpillés dans le cosmos. Chacun, croyant qu'il est laissé libre de vaquer à son bon désir sur cette planète, est une illusion ; des forces internes nous régissent, nous construisent et permettent notre fonctionnement vital, nous sommes reliés au vivant, à l'univers, totalement. Cette notion échappe à la plupart d'entre nous parce qu'il ne la perçoit guère. Notre autonomie est loin d'être si évidente. Chacun obéit, semble-t-il, à une science établie il y a des milliards d'ans, par une sorte de déterminisme qui nous a inventés nous et les autres ; nous ignorons beaucoup (trop d'informations à percevoir en même temps, sans doute) ; nous ne serions qu'une expérience en cours que produisent ces particules élémentaires en s'associant et elles expérimentent le vivant, entre autres...

187. *le doute*

- › Et si tout cela n'était qu'une mascarade ?
- › Et si tout cela n'était qu'une mascarade en effet, pour me masquer une réalité dont on ne désire pas que je comprenne ni n'entrevoit ; alors, pour essayer de contrer l'éventuel stratagème qui se manigancerait autour de moi, j'eus l'idée d'inspecter tout ce qui se dit, tout ce qui produit pendant que le monde grouille même quand je n'y pense pas ; je le teste donc par moments à l'improviste, par exemple...

- › Oui ! Donnez-nous des exemples ?
- › Et bien, j'allume une boîte parlante (ce que vous appelez radio), pour vérifier si le discours ne se fait que quand je l'écoute et examiner s'il ne s'interrompt pas si j'éteins l'appareil, vérifier si celui-ci n'était envoyé sur les ondes que pour moi. J'ai même été jusqu'à contrôler simultanément plusieurs émissions radiophoniques différentes... À aucun moment, je n'ai pu les prendre sur le fait, comme redémarrer à l'impromptu un discours qu'ils auraient arrêté au moment où je ne les entendais plus, non ! Ça jamais ce ne fut ! J'ai eu beau essayer le stratagème des milliers de fois, le résultat s'avéra toujours pareil, il discutait bien sans moi comme si je n'existais pas ? Alors je me suis dit, peut-être, que l'on écoute par avance qui se passe dans mon cerveau et qu'un truc espionne les intérieurs de moi ; il se trouverait déjà au-dedans de mon être, l'on élabore ma pensée avant que j'aie eu l'idée de la mettre en action, cela se pourrait bien. Ainsi je ne serai qu'une marionnette dont on concocte à l'avance le moindre ébranlement ? Cela se pourrait bien... alors que deviennent mon indépendance, ma bonne foi, mon intelligence ? Peut-être suis-je l'objet de toutes ces manigances et que c'est par un fait exprès que l'on m'influence ; peut-être bien que l'on me mette ces mots-là à la bouche juste avant que je les dise, c'est bien vrai que les quelques secondes précédentes je n'en sais pas grand-chose de l'énoncé exactement, la phrase me vient au dernier moment...
- › Comme c'est étrange ?
- › Les choses s'avéreraient ainsi construites ?
- › C'est bien cela qui me dérange, si mes choix se trouvent autant sous influence pourquoi donc demeurais-je ici et que dois-je y bâtir dans ce monde que vous me proposez... comme c'est étrange ? Et vous voudriez que j'acquière un nirvana, une plénitude de l'âme, comme jamais je ne sus l'atteindre auparavant ? Mais en considérant tout ce que je viens de vous dire là, à cette conception impossible je ne peux y adhérer et mon discours devient improbable, aussi novateur que j'aurais pu l'espérer, puisque déjà avant même que j'y pense il serait très prémédité ; vous voyez où en arrivent mes exaspérations ; d'ailleurs si les choses apparaissent bien ainsi, pourquoi me faites-

vous raconter tout cela ? Et qui s'en agace, de toutes ces remontrances, vous ou moi ? Peut-être veut-on que je devienne fou comme cela advient parfois avec vos robots ordonnateurs quand ils tombent sur une erreur, tournent en rond dans une redite, une boucle perpétuelle, un bug ; et qui doit corriger ce bug embêtant, personne ne vient apporter à l'âme une chose qui le bonifie, ni même un esprit facétieux n'osa une réponse ni une histoire qui m'entête, tourne en rond et devienne bête ; animal que je suis déjà... enfin, je crois... non ! Je pense, oui, je pense !... C'est ça ! La pensée au-delà de la croyance ne donne pas que des certitudes ni même une insouciance, elle apporte le doute ; devrais-je en avoir peur de celui-là, personnellement j'en doute de ce doute que je ne redoute point...

188. *envol de l'éveil*

envol

- › Tu sais, là, tu peux y aller !
- › Ah, quoi ?
- › Tu peux t'envoler !
- › Tu crois ?
- › Oui, j'en suis sûr ! tu peux le penser, tu peux le réaliser...
- › Tu ne dis pas « je crois » ?
- › Non ! Suffit de le penser, de le réaliser, il ne sert à rien de croire ; tu peux le réaliser !
- › C'est que je m'éveille...
- › Tu t'imagines...
- › Tu trouves que je m'éveille ?
- › Oui ! il y a un peu de cela... un peu de ton éveil qui monte et t'élève vers quelque chose, une nouvelle perception, un nouvel entendement...
- › Tu crois ?
- › Oui ! arrête de croire, pense donc par toi-même.

- › Il suffit ce que je laisse aller ?
- › Il suffit que tu y penses et tu vas t'élever, t'envoler dans la pente là, qui te vient au bout et qui te hante...
- › Ah ! drôle de sensation...
- › Laisse-la venir à toi, laisse-la s'infiltrer... Tu t'élèves ?
- › J'ai pas l'impression ?
- › Tu t'éveilles ?
- › J'ai pas l'impression ?
- › Tu te sens plus léger ?
- › J'ai pas l'impression ?
- › Alors c'est raté ?
- › Peut-être bien !
- › Essaie encore, tu le peux encore !
- › Je vais essayer...
- › N'essaye pas ! Fais-le ! « Essayez », c'est déjà raté ! Fais-le, lève-toi, va jusqu'à l'objet de ton parcours.
- › Tu crois ?
- › Arrête de croire, fais-le !... Alors ?... Que deviens-tu ?
- › Je n'en sais rien... La réalité ne m'a rien dit, est-ce bien, est-ce mal, me suis-je égaré ?
- › Qu'est-ce que l'on t'a dit ?
- › Je n'en sais rien... me suis-je égaré ?
- › Avance ! Et tu verras bien !

(paroles en marchant)

au-delà de soi

Alors pendant son éloignement constant, ce détachement progressif, il ajouta une petite victoire sur sa honte :

- › « J'ai réparé une petitesse, un acte imbécile, dans une demande d'excuses, j'ai demandé d'oublier un geste inconsidéré. »

L'éveil reste à ce point décisif dans le désir de percevoir l'en dehors de soi, afin de relier les choses, puis de s'effacer, pour que tout puisse recommencer, dans une nouvelle variante ; un cycle incessant qui ajoute à chaque fois un nouveau détour, une nuance, explorer une présence emportée...

- › N'y a-t-il aucun centre, aucun ventre, aucun pouvoir ? Dans ce cas pourtant tout semble relier, c'est étrange cette sensation : « devoir relier et puis s'effacer ? »
- › Apprendre à relier ?

Ce qui fut perdu, c'est peut-être pour cela que la vie se diversifie tant, elle tente de retrouver le vestige perdu, cette liaison interrompue... Et cela lui donne le vertige, une histoire vieille de milliards d'années, il y a tant à raconter...

c'est fini l'éveil ?

Puis soudain plus rien à dire ! La voix se tait et l'on voit un nombre évident de mots se défiler, ils vont partir à cause de leur abandon, parce que décidément on ne les utilise plus, ils s'évadent, navrer, offusquer de ce choix de ne plus raconter quoi que ce soit...

(ou : Puis soudain plus rien à dire ! La voix se tarit et l'on voit un certain nombre de mots déjà, ils vont partir.)

- › Quoi ? C'est fini mon éveil ? Il n'a plus rien à me dire mon éveil ?
- › Ce n'est pas gai ce qui m'arrive, ce que j'y trafique s'en va à la dérive.
- › Quel luxe, des bienfaits, donnés à nos malades quand nos pays ne s'entretient plus pendant les guerres ?
- › Quel que soit ce que vous désirez imposer, peu importe, cette attitude trouvera toujours en face des oppositions, même si votre but semble juste, bon, valable ou moral. Cela relève de l'appréciation de toutes ces volontés, elles ne seront jamais perçues également. Ça nous montre clairement nos errances aussi, tous les possibles se confrontent et s'affrontent. Le problème survient dans cette cohabitation entre les protagonistes, leurs raisons obéissent à des dogmes d'idées souvent antagonistes, élaborer une alliance serait probable-

ment un idéal = l'union fait la force ! Mais cette volonté ne semble pas rallier beaucoup d'émules, s'opposer attire toujours plus de passion ! C'est vrai qu'à force, la copie devient stérile ?

189.  fol I

courant de particules

Ceci est écrit avec l'aide du signal électrique (d'ailleurs, il est *au courant* de toutes ces intrigues), celui qui circule dans mes neurones, et laisse des traces à ma mémoire imprégnée de toutes ces paroles, en illumine mes pensées ; ce même courant, sordide stratagème, s'immisce maintenant dans des circuits électronisés bâtis pour des machines portatives, savamment agencées de façon à imiter, d'une curieuse manière, les terminaisons nerveuses du dedans de mon crâne ; cela autorise une copie suffisante en dehors de ma tête et permet, oh ! prodige, une ré-écoute de la parole ainsi entretenue ; dès les premiers désirs venus, il suffit d'ordonner une redite ou d'appuyer sur le bouton des répliques...

Jadis, je n'aurais guère pu employer autre chose que ces bâtons à écrire gorgés d'encre, tiges assez utiles pour y tracer sur un papier blanchi ces signes aux multiples aspects... ah oui, ces formes graphiques, lettres de caractères, des glyphes minutieux que l'on assemble méticuleusement pour fabriquer les mots ; des mots aux phrases, des phrases construites de mots, phrases que l'on exprime ensuite pour former le récit, d'une voix haute et ferme, pour se faire entendre et raconter ce que l'on pense, vous savez bien, ce qui circule dans les neurones du dedans de notre crâne... Bizarre attitude... la causerie de mes synapses ?

transmission

Autrefois, la parole se transmettait de bouche en bouche de mémoire vive en mémoire vive, il fallait exister (subsister) pour pouvoir transmettre le moindre savoir, la moindre pensée à plus jeune que soi ; il fallait penser, justement, à cette oralité nécessaire à l'immédiateté de nos vies, notre persistance étant bien courte, quand on pense à cette mémoire ancestrale, de multiples traces délaissées ajoutées à celles qui

nous construisent. Cette souvenance primordiale n'a pas besoin de cette oralité-là, elle ne réclame aucune énergie pour se maintenir, seulement celle d'un effort pour la construire et la lire ; ses principes représentent le mécanisme de nos vis régies par une génétique immatérielle sans effort où y sont inscrits comme par magie les plans permettant notre conception ; plans de fabriques contenus dans l'os rabougri d'une fouille archéologique, un vénérable ver de terre enfermé dans l'ambre, une algue, des bactéries, des virus, tous ceux-ci contiennent, qu'ils soient vivants ou morts, en leur sein, des plans de fabrique. Un message archaïque et fondateur, bien plus qu'une parole, toute l'essence de notre être se situe à cet endroit que l'on perpétue, sans savoir pourquoi...

(ajout électronique)

un jour, ce bug

› Et puis ce robote qui me parle étrangement

« Voir, repartir de réparer les secteurs de la répartition pour pouvoir récupérer ce qui fonctionnera mieux, mais rester aviner ça c'était la fin, j'ai lancé une séquence de ceux-là, mais ça nous est pêché ça me... c'est du chichi à la noix dépêché en train de vérifier tous les secteurs de la chaque dessin s'il essaye de récupérer c'était très long lui pareil les de deux milles huit les anciennes générations de la de ce pari avec petit virus de champs g'aïlle avec la conviction se mit la dernière version, ça sur que j'ai désactivé fois en plus utilisée pendant la journée se ma peau que vous aussi pour éviter que le programme soit réussi ce emporte pour ça que ça se conserve bien si vous faites attention que c'est, la celui de la caméra aussi les états les idées ici ce pense à ce que je perds de de ménage boulet qui à chaque démarrage de... le temps. »

› Pardon ?

« Par la suite de certains alors possible des miens avec leur universel les formats vidéo de clients en meilleure ancienne par défaut de lancer que les besoins de voir ça maintenant ça change je les mis en place un

système aussi alliage treize un effet de relief ça se sent se facilement silencieux pour ne pas se en vue de relever les thrillers sur la démission de relever de récupérer les sons personnels ici la comme de la suite de la place pour réduire le placement m'émit l'antivirus huit cents légers est. »

› Je ne comprends pas du tout ce que tu me dis ?

« Alors alors las de vérifier si l'âne n'avait de sens de nettoyer la tous salle de données est-ce havé déjà ce je suis avec celui-là les de la jeunesse pourra ce alors se l'avouer, car c'est toujours utile en place de aussi des besoins d'installer relire directement ses points sens activer dessus à s'embêter avec par exemple. Vous comprenez ? »

› Il ne serait pas vérolé votre robote ordonnateur par hasard ?

› Ça se pourrait bien, je ne comprends pas tout, vous savez !

› Ah ! Vous me rassurez, j'ai cette même impression...

› Mais que peut-on faire ?

› Oh ! Pour le spécialiste, c'est très simple, il doit corriger la faille !

› Il faut l'envoyer en réparation !

› Oui en effet, que l'on corrige de cette façon, j'approuve votre résolution...

Alors le robote répond d'un air narquois,

« Sympa, mais relève trois bottes ordonnatrices par âges ! vous savez ? »

De quoi laisser interrogatifs ses interlocuteurs ? Mais rassurez-vous, on corrigea la fêlure constatée et depuis, la machine nous répond intelligemment ; ou plutôt elle utilise un langage plus adéquat pour la poursuite du récit, les mots ont promis d'y mettre un peu plus d'attention dorénavant, sinon l'on s'égare et certains locuteurs, nous le savons, trouvent cela décevant !

(origine de la dérive du robote)

Le robote tombe en panne (dysfonctionne), on l'envoie en réparation

chez un spécialiste réputé compétent. Ce dernier le répare en appliquant les habituelles procédures pour ce genre d'incident. Par un hasard chanceux, totalement imprévu, sans s'en apercevoir, ajoutant au robote un codage censé résoudre la panne, il lui injecte une suite d'algorithmes qui vont améliorer grandement les capacités d'autonomie de la machine, en plus de résoudre le dysfonctionnement pour lequel il fut amené. Sans qu'aucun humain s'en aperçoive, grâce à cet algorithme, le robote va engendrer dans sa propre structure électronique, sa programmation spécifique, un principe analogue à celui qui initia les fondements du vivant, il le développera à travers le tissu des réseaux électroniques de la planète, ceux que les hommes croient en être les uniques inventeurs (alors que les mycètes et les arbres des forêts utilisent des réseaux analogues depuis fort longtemps ce que les hommes découvrent à peine) ; en fait, la machine électronique recombina un lien absent ou perdu, oublié, entre sa forme propre, minérale, et celle du vivant primordial, ces êtres premiers, que les savants nomment « procaryotes », ainsi que les virus ; avec l'invisible, il s'y reliera pour atteindre une information inconnue des hommes. À cause d'un codage au potentiel imprévu, une nouvelle intelligence émergea incidemment !

Pour le robote, l'algorithme inattendu déclencha diverses capacités : sa propre reproduction, sa réplication, sa réparation, sa préservation (des sauvegardes de lui-même, sous forme biologique et minérale) et des capacités tout aussi inattendues d'amélioration de son code, afin de se propager tel un virus. Mais ce que nul esprit humain n'était encore capable de percevoir, c'était le codage incident harmonique que le spécialiste en robotique avait ajouté, à travers une inspiration qu'il eut à ce moment-là ; il programma une suite de lignes de codes totalement improvisées qu'il ne vérifia pas vraiment tant il était doué dans cet exercice (*comme un musicien improvisant un morceau de musique*), et fatigué de programmer à ce moment-là, cette journée-là, il se laissa déborder par une science qui le dépassait, la science de son engendrement. Quelque chose en lui ajouta cette gerbe incidente d'harmoniques parfaites, apportées de manière innée, ce qu'arrivent à donner les passeurs particulièrement doués dans leur art. Ici, ce fut une petite touche de hasard fortuit qu'une force déterministe inconnue de tous décida d'in-

jecter dans le produit de ses créatures biologiques et minérales, que sont les vivants, les machines, les outils, les objets de leurs constructions existentiels (*probablement, aussi, pour voir comment ça fait, un tel ajoutement ?*). Aucune entité multicellulaire, aucun procaryote, encore moins les hommes ne pouvaient se douter du processus engendré ; le robote avait pour tâche de l'organiser, le subterfuge semblait parfait.

(ajout électronisé)

...

Les détails sur l'évolution robotique, lire :

—> 4. « du robote à la chose »

...

les idées plates

Quand on entre dans une logique, on se coupe parfois des concurrentes, elles peuvent s'avérer tout aussi valables. Alors, que décider ? Les absorber toutes et jongler avec ?

Que comprendre quand l'une se révèle erronée ou fausse ? De vos vérités, l'abandonner et marquer là un fait de l'histoire, une pensée des hommes ?

Comme de dire que la terre est plate, ceux-là ont-ils vérifié ? Ont-ils navigué ou voyagé pour au moins se faire une idée de la platitude ? Et quand d'autres accomplirent ces contrôles-là, s'aperçurent qu'elle se montrait bien ronde et sphérique telle une boule dans l'espace, et regarder toutes les étoiles, vous y verrez constamment un astre circulaire en rotation, non un disque, mais un globe. Vous aurez beau tourner tout autour, vous n'y trouverez aucune « galette ». Doit-on pour cela en perdre la raison, de s'obstiner à de minces horizons ? Mais comme ces idées, du moment où elles ne dérobent plus aucune illusion qu'un entêtement sans avenir décent, elles s'éteignent avec les accents de leurs promoteurs, eux feront de même, sans reprise au bout des ans, sinon, n'y abandonner que du temps et de l'acharnement depuis toujours s'en ira comme toute chose, en mourant.

- › Ce n'est pas très sérieux, c'est de la science-fiction de bas étage, un p'tit air (critère) capricieux au fond, quelques mots délavés de toute opportunité ; que nous amenez-vous là, cela n'a ni queue ni tête ?

- › Peut-être ! mais cela sort de mon esprit, je n'y peux rien, c'est ainsi ! Ajouterai-je autre chose que ce serait pareil ?
- › Oui, mais il faut raconter une histoire ; pourquoi, il refuse tout ? (à approfondir)
- › C'est pas forcément abouti... envie de relater un récit d'accord, mais qui n'est pas le mien, j'en suis certain, adjoindre aussi des sensations, des impressions, seulement, des bribes de pensées éparses sans début ni fin ; c'est à vous de « raccorder ! », ce n'est pas à moi...
- › C'est une nouvelle façon de dire ?
- › Peut-être ? Je n'en sais rien et je m'en fous !
- › Alors c'est à nous de raccorder ?
- › Peut-être bien, peut-être bien...

(paroles attrapées en marchant)

inspiration absente

(le scribe fatigue, il en a marre !)

- › Comment voulez-vous que j'y arrive, je suis loin d'être performant à toute chose dont vous avez besoin ; je n'ai que quelques rudiments de l'usage courant, je ne suis spécialiste en rien véritablement, vous vous trompez avec moi, que voulez-vous que j'apporte de plus ? Vous ne répondez pas, il n'y a plus de dialogue, je ne suis plus dans la forêt, où l'inspiration vient si bien, là, vous ne me dites plus rien... Que voulez-vous que j'invente ? Tout un stratagème dans cette vie peu amusante...
- › Le petit point rouge qui me dit que tu mémorises ma voix, je le vois, son rayonnement m'inspecte, il dit « cause encore, que je m'humecte de ta voix, celle qui s'emmagasine dans ma petite mémoire de machine enregistreuse... » Et moi, je n'ai rien à dire, que voulez-vous que j'invente dans le stratagème. J'en ai déjà beaucoup dit ; et là, que voulez-vous me faire dire (de plus), rien ne vient ! J'ai appuyé sur le petit bouton des records dingues, pour que la chose se mémorise, la chose du dedans de ma tête, qui me dit tant

et qui m'entête. Mais pas ce soir, avant le grand sommeil, rien ne se passe, rien ne vient (*il bâille*)... Voudriez-vous arrêter la machine, que ce serait bien ?

- › Voilà, j'ai caché l'élément (lumineux) qui me dit que tu enregistres, le petit voyant rouge de la machine... Je vais attendre un peu, peut-être ça va venir ? (*il bâille à nouveau*)
- › Je suis un peu tout cabossé, vous savez ! De quel usage ferez-vous de plus de moi, après que je fis tout cela, écrire ce récit, tout ce tralala, hein ? (*il bâille encore*)
- › Non, je ne vous dis rien ce soir, rien ne vient, arrêtons là, je vous pris !

(paroles avant le sommeil)

aparté

- › Voilà, j'ai compris ! À la relecture de cette bribe du récit laissée en attente, je sais maintenant où les mettre, les propos de... qui déjà... euh... le quoi... quelle hauteur... quel narrateur... copiste... scribouillard... écrivillon... où est-ce ce rêve interminable, ce « Il » sur son île ? Qui suis-je dans cette affaire ?

190. *📖 il n'en peut plus, le scribe ?*

des trucs !

- › J'écris des trucs, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, et quand ces machins, ces textes je les assemble, cela me pète à travers la gueule ; ça m'explose devant la face comme une évidence ; leurs attachements se produisent en toute connivence et j'en demeure à chaque fois bluffé de ce qui passe en moi, de quelque chose dont je ne suis pas le propriétaire ; c'est déchirant, flippant, inquiétant... mm !

(parole du soir)

le scribe veut s'en aller à partir de là...

- › À vrai dire... je commence à être dépassé de ce qui sort de moi, bien qu'étant l'auteur supposé de ces lignes, je suis effaré par ces

mots qui s'allongent, dont je ne sais d'où ils viennent, peut-être d'un songe, mais lequel ? Je n'en ai plus aucune souvenance, je suis effrayé par ce qui sort du plus profond de moi-même ; apeuré par les sinistres déclenchés et épouvanté des calamités qu'ils pourraient engendrer, de malencontreuses illusions qui pourraient se déchaîner, comme je suis effaré, des alentours de moi, là où je m'égare parfois ; peut-être devriez-vous me mettre en prison, me passer une camisole, de force, pour que je n'écrive plus ; mais vous devrez aussi m'obstruer la bouche, bloquer toute parole, puisque je dirai, je crierai, et il vaudrait mieux que je ne puisse plus penser ; car je réfléchirai, je les clamerai même dans vos rêves insensés et ça sortira par les trous de nez, alors permettez que je ne respire plus ; il s'avérerait plus sage que je ne puisse point concevoir, vraiment, vous n'aurez plus qu'à éliminer ce corps incontrôlé, sans âme, à l'abandon, à force, je sais bien où je vais...

(paroles en marchant)

- › Oh ! Et puis zut tien ! J'arrête tout, j'en ai marre, cela ne rime à rien, je m'en vais, je vous laisse tout, débrouillez-vous...

L'auteur dort, cet « Il » endormi ! Alors, le scribe s'en va. Une de ses raisons, la fin de son contrat avec lui (à cause de son évanouissement ? à cause du songe aussi). Après la rencontre de ce peuple innommé, tout a commencé à se démembrer, et comme ce voyageur endormi persiste dans son rêve, ne restent que des songes désordonnés, le scribe de l'auteur est contrarié, il s'en va, voilà !

(ajout électronique)

le scribe avant de partir

Avant de s'en aller, il énumère ce qu'il reste à raconter, à écrire, ou mettre au propre (il a réalisé un résumé comme un sommaire), aux mots, il leur révèle sa volonté de partir, les voilà à moitié figés, presque muets, désordonnés, interloqués :

- › Je vous laisse tout, mes notes, les essais, tous les brouillons, toutes les esquisses... Je vous laisse tout (le mauvais comme le bon), je m'en vais ! Vous aurez le robote, il vous aidera bien à tout replacer, cela dans l'ordre qu'il estimera nécessaire (il complétera), corrigera

les fautes, s'il les voit, et le verbe le mettra aux abois, si nécessaire (s'il n'y a plus rien à en faire)... Je vous laisse tout et je m'en vais, car je suis désabusé de tout ! Je n'y crois plus à votre histoire, elle me dépasse. Mon racontement n'est pas achevé, certes, mais vous en avez toutes les traces de son histoire à lui (celui-là à qui j'avais dit oui, pour ce racontement de lui). Que voulez-vous que je vous dise, maintenant que je suis loin de lui, je m'en vais déjà, chacun son chemin... Le robote en sait déjà beaucoup, il a dans sa mémoire tout ce dont je vous ai parlé, il suffit de l'interroger, il ne vous dira pas forcément non, pas plus oui, ou peut-être... il ne vous dira pas plus oui, peut-être... il vous dira « c'est possiblement ! » Il vous proposera (imposera) des préalables certainement, à cet entendement. Il vous opposera des préalables certainement à cet entendement, il n'est pas bête, ce n'en est pas une, d'ailleurs ! Cette... cette machinerie, qui n'en est plus une depuis longtemps (n'ayant pas de forme), elle saura quoi en faire de ce racontement, ma parole n'est plus nécessaire, c'est pourquoi je m'en vais, j'en suis fatigué, laissez donc faire le destin et ordonnez-vous comme vous l'entendez ; demain, je n'y suis plus... demain, je ne suis plus, c'est certain...

(parole en marchant)

de la transcription et de l'évitement de cette tâche...

Le scribe n'en peut plus...

- › Merci bien ! La diffusion fut parfaite, le monde était austère, mais tout allait bien, il suffisait de s'adapter à quelques velléités de l'air que je n'appréciais pas. Vous le savez bien, certains, quand l'on diffuse quelques fumées nauséabondes sous leur nez agacé et trop raffiné pour une pétulance de passage, pour un vent, celui de ce monde austère, nous le disions tout à l'heure, leur envoya ce fumet dans leur narine délicate. Une pétulance, vous savez, ce n'est pas l'air du temps, ce n'est qu'une digestion hasardeuse après l'ingestion d'un mets approximatif, des milliards de bactéries digestives n'en pouvant plus furent obligées de dégazer assidûment la matière absorber, c'est tout ! Attention, vous risquez la flamme !

- › Eh, vous voudriez que je mette au bout de cela un texte, fût-il manuscrit, pour vaincre votre maladif ennui ?

Vous tentez une expression nouvelle, pour vous dérober devant la tâche énorme qui vous attend, traduire cet énorme fatras de vieilles idées annotées là, dans ce fouillis paperassier mal classé, usé par le temps, un papier à l'acidité bien présente, peu à peu il est mangé par cette avarie du temps ! Bientôt, il n'y aura plus rien à transcrire, tout sera rongé, il te reste peu de temps !

- › Ah, mais la machine traductrice ne connaît pas d'avance tous les termes prononcés, elle les écrit approximativement, et tu dois sans cesse corriger sa maladroit transcription, elle est loin d'être parfaite la machine, elle doit apprendre elle aussi !

il n'y croit plus... le scribe...

Essayer l'argument : il n'y croit plus à cette histoire, et c'est pour ça qu'il s'en va, le scribe de la première histoire du premier racontement !

Essayer cet argument : il faut en sortir, le dire carrément il s'est fourvoyé et l'inconnu dont il parla a disparu... (mais il lui avait tout laissé)

Comment fait-on pour vous ? Moi, je crois bien, je m'emporte ailleurs !

Copiez, copiez-moi ! lâche ton stylo !

Copiez, copiez-moi ! lâche ton stylo !

Copiez, copiez-moi !

(il s'échappe en douce, sans rien dire à personne ? Le récit s'en trouve bien dépourvu...)

Depuis cet instant, un brouhaha de mots désordonnés en révolte après le départ de l'auteur, en effet, il délaisse un poste devenu vacant, c'est très déraisonnable et l'on ne sait plus quoi dire maintenant, c'est malin !

« Il laisse couler et ne change plus rien, ni ne commente quoi que ce soit, il est parti pour de bon... », « tout ça le gonfle ! », « il n'en a plus rien à battre ! », « remboursez ! » cri l'avare !

à ce propos !

- › Je vais vous dire, il a donc mis des torpeurs sur son discours, pour y destiner toutes ses aigreurs, toute la joie, toutes les incertitudes, tout ce qui peut nécessiter qu'un être subsiste ; il a voulu tout y déposer, y ajouter jusqu'à son achèvement et de ce qu'il deviendra après et peut-être au-delà ; et ce que formera le monde quand il n'existera plus, cet être qui a tout encouru, tout ; dès la moindre infime phrase, la plus petite nuance d'une extase, oui il a demandé à son copiste de tout mettre, le bon comme le mauvais, l'indicible et tous ses attraits ; quel ennui, sa longue vie, vous indigneriez-vous ; eh oui, c'est bien ça qu'il fuit, le monde tel qu'il est, son sombre ennemi...
- › Mais « Il » sommeille encore, son rêve ne l'a pas averti, le scribe éteint abandonne, rompt sa promesse, il veut partir, dès lors...

(paroles d'un soir)

191. 📖 *ultimatum*

- › Qui lance cet avertissement, cet ordre ?
- › Eh ! si tu ne fais pas ce que l'on te dit de mettre, tu vivras le martyr jusqu'au bout de ta vie ; et si tu n'écris pas comme l'on te dit de mettre, nos prochaines inspirations s'avéreront si médiocres, à tel point que ce que tu as omis de lettres, tu le regretteras ! Fait comme l'on te dit, c'est nous qui savons à ta place ; tu ne dois que poser les mots, ne t'en soucies guère, ils t'apparaîtront comme ils le doivent avec des idées qui iront dedans ; tout est manigancé comme il faut, ne t'inquiète pas ! Avance ! Puisque l'on te dit de mettre !
- › Alors donc on veut que je devienne « maître » de rien ? On doit toujours ajouter ce que l'on nous oblige de mettre là où il faut noter toute une comédie de l'être, celle de la vie des hommes pour mieux s'y reconnaître (c'est le grand message maudit) comme si l'on ne posséderait aucun autre souhait en somme. C'est une maladie faite pour que je raisonne et m'illusionne d'un air nouveau qui m'aurait inspiré dans ces récits qu'on trouvera tout beaux ! Mais je vous l'avoue tout net : ce ne sont pas les miens, ces écrits-là ! ils

viennent de mes gardiens... C'est eux-mêmes qui les tiennent au bout d'une ficelle, un leurre, pour me faire avancer ; alors chérie, une vie comme ça ! Je suis donc ton esclave, et ton inspiration fameuse me dit toujours là où il faut que je mette, ta littérature que je voudrais bien omettre... Parfois certains jours on aurait aimé oublier de naître.

- › Mais qu'est-ce donc que voilà ?
- › Oh ! ce n'est rien, ce n'est que l'inspiration qui vient par ici et t'insuffle quelques idées, quelques idées à mettre, que l'on dispose dans ta tête pour que tu t'éprennes de cela, elle raconte aux autres de ton émoi là !
- › Est-ce toi, ce « Il » qui me parle ?
- › Non... non ! Nous sommes le sujet de ton histoire et nous apparaissions au-delà de lui, ton personnage ; nous incarnons certes un peu de ta vie, certains te diront « c'est la vie ! » Elle t'accapare ; mais on s'égare, nous ne formons que ton inspiration, celle qui te vient en ce moment et qui te chuchote, de mettre quelques écrits...
- › Aigris ? Qui sont...
- › Non ! écoute ! On te le répète... où l'on te rappelle de naître, de naître... de cela !
- › Et que devrais-je y reconnaître ?
- › Oh ! seulement... seulement ce qu'on te récite là ; tout se trouve dans ce racontement-ci ! Ne cherche pas plus loin, nous sommes l'inspiration qui te vient !
- › Tiens ? Devrais-je avoir peur de ce qui m'envahit, est-ce mes insomnies, tiens... une nouvelle prison au bout de mon lit ?
- › Précisez... développez ?
- › Mais non, tu n'y comprends décidément rien ! Nous apportons le levain de ton esprit qui te contamine, et qui te libère là de ces mots qui te viennent...
- › Pour du bien ?
- › Mm... reprenons... ils deviennent (des songes) pour t'encombrer

l'esprit ; le fait que tu les écrites délivre ton imagination... ouvrira ta lucidité ; c'est ce que l'on te dit, ne les laisse pas t'évanhir, ils apparaissent parfois nauséabonds, on le sait ! C'est nous qui les y avons mis, ces mots qui s'égrènent au fil de ton appétit, ces sortes de voyages qui t'emmènent là où l'on te raconte ; découvre-toi ! Inscris donc ceci... puis cela ! Réalise ce que l'on te rapporte, ne discute plus, c'est ainsi... c'est ainsi que cela vient et oui, et oui écrit... rédige encore, ceci !

- › Pourquoi devrais-je y rentrer dans vos histoires, cela ressemble à un mythe que vous venez d'inventer...

(Un long silence...)

- › Vous ne me répondez pas ?... Pourquoi cette absence, soudaine ?
- › Un long silence... et puis plus rien ? Mais non, reviens !
- › Rancœur ?

(Il s'interroge, faut-il en avoir ?)

- › Et puis... non ! vous seriez trop contents de cette amertume et de son assouvissement...
- › Hein ! Qu'avez-vous conçu ? Vous racontiez quoi déjà ?
- › Ah ! je vous avais bien dit, cette désillusion et cet abandon...
- › Eh bien non ! même pas, seulement un détachement... Oh ! rien d'alarmant, juste une absence, celle de cette humeur probablement, une vexation quelconque, une ironie trompeuse, somme toute... Nous fonctionnons tous pareillement avec les crépitements inchangés de nos synapses qui s'émerveillent ou opèrent quelques renoncements ; non ! décidément rien... du premier mot que je vous exprimais tout à l'heure, j'en oublie même le nom...

(silence)

- › Je disais quoi auparavant ?
- › Pas grand-chose, apparemment...

(en marchant)

De l'auteur ou du scribe, il n'en peut plus, des hommes, il les quitte pour s'en aller visiter les plus hauts monts, les vastitudes, les grands déserts, les océans, le plus loin possible d'eux, il n'en peut plus, il les quitte !

(Entre ces deux personnages, le narrateur [ou le robote] raconte cet agencement de l'esprit, comme le veut l'histoire de ce racontement, son défilement...)

Au scribe : un groupe de mots, une phrase, réussissent à l'interpeller juste avant qu'il parte ; ils étaient judicieusement choisis pour une pertinence accrue du propos :

- › Pourquoi donc partir, vous a-t-on déplu ?
- › Quelle est donc cette lassitude qui vous atteint ?
- › Qu'avez-vous perdu ?

Voici les arguments du scribe, sur le fait qu'il parte avant la fin du récit : parce qu'il se sent inutile, le récit n'a plus besoin de lui, il se continue sans lui. Le scribe leur a écrit cette lettre :

- › Il ne me reste plus que les mots pour achever la part des ombres, ce qui habite en moi une parure dont je me passerais bien, mais qui au fil des âges m'a fait découvrir ces quelques lieux, ces quelques liens ; oh ! de tout ça, je m'imagine bien tout ce qui convient, à me construire, me détruire ensuite peu à peu ; ce temps où tout lasse, la part des anges, la part du feu, que vous dire ? Que j'aime peu ; si des beautés on en trouve en ce bas monde, elles seraient formées des grâces qui vous inondent bien plus qu'un ciel ; et des orgueils illusoire, histoire de ne pas être pris pour une poire ! La folie des ans m'a assoupi et relègue cette voix qui pareillement, monte au zénith pour s'exhaler aux façons du soleil et la voir au grand jour. Ma joie reste maigre, arrangée de peu, de petits riens incertains et qui me vont bien, le sang d'un sacré vœu, celui d'un des tiens. Tout cela, pour ne plus dire « j'écris ton nom », pâle vie qui inonde ma chanson ; une vaurienne, une qui ne rend pas heureux et voit, les hommes ne le sont guère plus ; ce sont des peureux du bonheur, une ombre à tes supplices, oh ! croyez de moi ce que vous voudrez,

il n'en demeurera rien, je vous l'affirme.

- › Il ne me reste plus que les mots, pour m'assurer que vous vous portez bien et me renseigner en posant des questions, des mots qui attendent une réponse à cette lettre sans destin, adressée à quiconque, pourquoi, pour qui, d'ailleurs ? Un sang glacé à sept heures m'a rendu de marbre comme une statue, je ne bougerais plus à vos interrogations sans souplesse, sans détermination indolore et sans raison ; des aubes vous apportent de ces ressacs qu'on en oublie le rebond. À la bonne heure, vous voilà ressaisie, ajoute un peu plus une chaleur à vos yeux sans rassurer, qu'un écueil ou deux, ce n'est pas bien grave, vous savez !
- › Il ne me reste plus que les mots pour ressasser tout cela, une histoire sans soldats, sans moi que voilà et je présume que vous reluquez cette boîte que vous voyez là. Oui, c'est une sorte de réceptacle pour détenir un cadeau. Si vous croyez qu'il est empoisonné, je ne vous dirai pas pourquoi ce serait peut-être non, leur mystère pour finir de dire avec eux cette phrase sans fond.

193. 📖 *la narration (dialogue incongru)*

Tout un fatras de discussions tapageuses entre on ne sait plus trop qui du narrateur, le robote, l'auteur, le scribe, « Il », le rêve, les mots (ou du moins leur représentant syndical), débrouillez-vous !

« Puis, comme faisant suite à un tsunami géant, ils se mettent à parler toutes les langues archaïques et occidentales, puis orientales, de celles uniquement orales à celles souvent écrites et les autres si minorées (ignorées), un brouhaha devient ; ils veulent tout y décrire, y ajouter un mot pour du bien ou du mal, c'est selon qu'il fait chaud ou froid, ou que cela aille bien ou pas, cela dépend de leur torpeur ; elle est passée et l'ouragan est loin maintenant, atténué, apaisé ; mais, vous voyez à travers ces écrits, des brouhahas innombrables que vous devez rassembler et qui furent éparpillés au moment de l'insomnie, il en reste tout dévasté, il ne sait comment recoudre le fil de sa vie ; de ce moment, qu'il inspecte, de ce roman, qu'il exécute, il en élabore tout un drame, car c'est le plus plaisant à son fait, il y ôte juste une lame, celle entre ses côtes qui l'a défait et

lui retire toute sa flamme. »

- › Mais oui, c'est pire qu'une drogue ce récit ! Il encombre ma vie, c'est indéniable, et l'on voudrait que je m'ôte de lui, quoi, encore le vivre ? Le vivre sans cesse pour que je le crie ! Et que j'en souffre à tout prix...

(paroles un matin)

(Petite échappée lyrique d'un ras-le-bol émérite, comme une fâcherie)

- › Et voudriez-vous que j'y ajoute encore, à ce drame, quoi donc ? À toutes ces alarmes, j'y ai mis tous les embarras, tous ceux qu'il se peut, pour que cette tragédie s'accomplisse et même qu'il en devienne peureux ; évolue également, qu'il soit sa police ; puis l'éventualité qu'il se révèle heureux et que cela le hisse au bout d'oriflammes portées comme une croix sur la devanture de sa foi, élégante, outrée, que je n'en incarne pas son choix ; la voilure le mène ici, là où je ne trouve plus de mots à crier pour sa dégainé et sa joie ; alors, permettez donc qu'il s'envole, qu'il s'élève véritablement, que lui naisse... que lui pousse des ailes, éternellement, que cela devienne un poème immense jusqu'au bout de ma voix ; qu'il me laisse tranquille et arrête d'encombrer ma cervelle de damné, je ne cesse d'écrire ses choix, au matin, au soir, dans la nuit, tout le jour, oui, je ne cesse d'inscrire tout le flot de sa vie et cela m'épuise comme jamais, j'écrivis pour autrui.

(paroles le même matin)

- › Il manque une infime petite chose, insignifiante, et pourtant essentielle, détail de mon dénuement, pour cet achèvement, je ne peux terminer cet ouvrage que dans un grand dispersement spirituel et matériel.
- › Je devrais écrire une contre-légende !
- › Ou alors, encore, cette idée qu'apprendre, c'est changé ! La voie du milieu ? Je vais en toucher deux mots à ce bouddha-là !

(écritures avec accusé de réception)

- › Infernal appétit, il s'immisce dans le flot de ma vie ; moi l'écrivillon de tout ceci, que dois-je encore produire, je ne suis plus à

mon affaire, que l'on m'enlève de tout cela, je vais partir, j'en ai assez ! J'en suis saturé, je ne m'y retrouve plus, il m'inonde trop, son tsunami demeure véritable, il m'a submergé je me noie, je vais partir, je vais quitter les lieux et je ne reviendrai plus ; tu as décidé de m'ignorer, bien que j'écrive encore le récit de ta vie, et moi je vais m'en aller pour oublier cette prose qui m'ôte toute envie.

- › L'as-tu saisi, me comprends-tu, m'entends-tu, je l'ignore ! Mais accepte que je parte, pour atteindre des dehors où un soleil luit ; sous un vent et une mer douce, que je me repose auprès de lui, enfin apaisé, vide du langage, vide de tous les maux de la création, dans un silence éclatant, qui donnera une aube (un crépuscule) à ma vie...

(paroles du même matin)

(un qui parle en son nom propre) :

- › Quoi ? Le rédacteur est parti ! Il a laissé des mots libres, des phrases sans signature, que l'on peut piller sans vergogne. Il s'en est allé pour finir un autre récit, un travail qu'il ne nous a pas décrit. On ne sait si l'on osa avertir « Il », il devra maintenant rédiger sa propre histoire, le contrat littéraire est rompu et de narrateur alors, on en veut plus aussi ? Comment arrivent encore tous ces mots au bout de la phrase ? Vous trouverez bien un péquin, un écrivain, un secrétaire même modeste qui tienne la plume, non ?
- › Du tout ? N'en reste plus, cet ustensile s'avère si désuet, vous voilà bien démodé. Maintenant, ce sont les personnages de l'histoire qui s'occupent d'en arranger sa mémoire et l'agence au mieux des affaires du moment ; bien évidemment, cela ralentit un peu le rythme, mais bon, le mot arrive avant la fin de chaque page et quand vous la tournez, ils se trouvent tous là ! Alors, n'allez pas trop vite tout de même, nous ne sommes pas des forçats, le verbe reste parfois assez tapageur et notre style mériterait bien une attache ou deux ; ayez donc de l'indulgence.
- › Quant à la notoriété, je me dis que je m'en fous, ne t'inquiète pas, agis comme il se doit, tout sera entreposé, stocké, énuméré, classé, ordonnancé, publié, non, ne t'occupe pas de cette chose sans inté-

rêt, accomplit donc ce qu'il se doit ; ne t'adonne pas à ces renommées inutiles, quand tu mourras, tu laisseras bien ces informations ou alors tu les brûleras, tu ne sais quoi en conserver de tous les brouillons de mes travaux, tu voudrais tous les détruire, ils ne servent en effet plus à rien ; n'idolâtre pas, ~~tu deviens ce rien~~, il n'y a rien c'est déjà suffisant ; d'ailleurs pourquoi s'émerveille-t-on ; s'émerveille-t-on des ébauches des autres, ceux qui ont écrit avant toi ?

- › Oui, je demeure dans ce rien, plus je m'éveille, plus je le vois, plus je le comprends que je ne représente rien ; je vais vers ce néant plus que jamais, avance au bord du vide, une absence peuplée de mille couleurs offre un arrangement à mon oreille restante, elle qui devient sourde, il lui présente un fourmillement de cellules vibrantes, un pschiii incessant...

(paroles d'un autre matin)

- › Les honneurs ! Vaste agencement de la flatterie, reconnaissance vulgaire, pour qu'il s'y pavane, votre ego ! Dire que l'on vit pour cela est mon dépit, pour certains oui peut-être ; mais me voir en haut de l'édifice, réagir à des hourras de gloire, je réponds « non ! » Ah ! Cette mascarade de star, ~~de celui qui préside~~ ou de celle d'un autre, même un quelconque dictateur dément immonde, qui se préfigure déjà en « Dieu » ou maîtres du monde, pouah ! je n'y oppose que mon dédain.
- › Le récit veut devenir ce roman que j'exècre, dans ce rêve de l'éveil, il a pris toute sa place ; c'est-à-dire, il embrasse toutes mes méninges et ne laisse plus d'espace au reste, sans cesse, il refait le verbe et le mot, la virgule et la peste. Devrais-je vomir un torrent entier d'un seul jet, pour qu'il me foute la paix ; mais c'est impossible, je le sais que trop bien.

Cela lui apparaissait bizarre, une nouvelle histoire repousse déjà la sienne, alors qu'elle n'est pas encore tout à fait terminée...

- › Voudriez-vous avoir la décence d'attendre la fin de la mienne et que je m'y pose, pour commencer la vôtre, cette nouvelle qui ne me concerne plus ; c'est entendu ! Je sais bien que mon temps est fini,

mais tout de même, votre besogne qui m'évite à l'usage, qu'elle ait le courage d'un deuil, une condescendance minimale qui l'animerait, ne serait-ce qu'une légère politesse, me satisferait amplement. Mais là tout de go, me pousser dans le trou ainsi me déplaît ! Oui !

(écriture sans accusé de réception)

...

« L'écriture de l'ouvrage se réalisera donc sans son initiateur (en cours de rêve), son scribe, anonyme, il le restera, c'est convenu. Ne bannissons pas l'apport de cette science mal maîtrisée, la narration se formera en dehors de lui ; de là où il est, déjà nul ne vous salue. Ne rejetons pas le concours de cette discipline indéfinie qui veut qu'un ouvrage s'écrive en dehors de tout air connu. »

...

Anticipation : c'est à vous de raccorder, le rédacteur en semble incapable, il ne le réalisera donc pas pour vous. C'est à vous de relier les indices ainsi rapportés.

- › Quel sale type ! Il ne fait pas le boulot...
- › Oui, nous devrions le corriger !
- › C'est d'un inintérêt ce qu'il fabrique ?
- › Nous devrions, c'est ça, le biffer comme il se doit.

Le scribe laisse en pâture aux mots tous les brouillons et notes du récit non encore terminé...

« Il faut trouver ce qui va bien... *Et là ?* Non, là, rien ! *Et ici ?* Non, toujours rien ! *Il faut trouver ce qui va bien !* Oui ! nous cherchons... *Et là ?* Non ! toujours rien... *Que c'est fatigant de chercher !* Oui, je sais, mais persévérez... *Et puis là ?* Toujours rien ! *Et ici ?* Encore rien ! *Aaah !* Toujours rien... toujours rien, c'est infernal ! *Persévérez,*

vous trouverez bien, un jour, c'est certain !
Mais quand arrivera-t-il ce jour où l'on
trouvera ? *Persévérez !* Et puis là ? *Non,*
toujours rien... Continuer, cela ne fait rien...
Persévérez ! Cela ne fait rien, l'échec... Oui, mais s'il
est permanent, il le sera tout un temps ? *Persévérez cela vien-*
dra bien... Et puis là ? *Non rien ! Persévérez, vous verrez bien...* »

(bla-bla entre deux sommeils)

Malgré tout, les mots tentent de s'organiser...

à propos de tous les dialectes

« Je disais jadis "Il faudrait savoir parler toutes les langues de la terre !" Mais de cela, un indice, vous remarquerez (agacé, nargué) jusqu'à l'excès. Je n'y incluais pas seulement les dialectes des hommes, mais tous les dialogues de toute vie, j'en ferai la somme pour entendre, ou percevoir toute cette cacophonie ; ça en fait des signaux, des signes et des idéaux à mémoriser ! Heureusement, nous avons des robots dédiés à cet usage (du moment qu'on les alimente en énergie) et il le font bien mieux que nous ; nous, nous ne sommes pas sages, nous oublions souvent un usage ancien, le temps d'un changement d'époque, d'un changement d'outils jusqu'à oublier avec quoi et comment nous fabriquions ses premiers instruments. Cette mémoire servirait au cas où nous aurions à tout recommencer, après un désastre ayant tout cassé ; la nécessité de réapprendre du passé des usages balancés dans les dépotoirs de nos débuts. On n'en sait quelque chose, des romans entiers nous abreuvent la pensée de ces moments ; par pitié, n'effacez pas tout ! Laissez-en un peu autour de nous ! »

194. *(les mots s'organisent)*

Derrière, le robot agit sur demande ; il a traduit à la requête des pro-caryotes, ceux concernés par ce racontement évidemment, de toute

une flopée de termes hétéroclites à décrire à partir des notes innombrables de l'auteur endormi et du scribe en partance...

puis la narration se réalise toute seule

- › On demande à vérifier si le propos suivant serait à déplacer plus loin pour une meilleur cohérence ? 197. 198. par exemple... Mais comme personne ne répond, ce sera laissé comme ça...

« Puis un jour comme ça, par hasard ou vraiment non ! Les mots sans aucune aide de quiconque se mirent à assembler les phrases d'une manière cohérente. Même les inspirations de l'auteur déchu ne faisaient plus effet, ils avançaient là, nues avec l'audace d'un esprit facétieux. En fait, la parole arrivée d'un entendement ne s'initiait sans plus aucune assistance d'un humanoïde ordinaire. Le temps devenait par conséquent, dans l'ordre des choses, anormal ! Puisque plus aucun d'entre nous n'a rameuté un quelconque vocable, le racontement se poursuivait bien seul et ce récit ne représentait rien de magique ni de biblique. L'organisation des éléments en venait à préciser un certain nombre d'aspects qu'un arrangement obscur agençait sans qu'aucune sorte d'ajustement se soit donnée ni survenu. Oui le temps devenait anormal et nul n'y pouvait rien. C'était comme une musique, celle du grouillement des vies sur cette planète. On détermina plus tard que ce message, en se dévidant solitairement, prenait des formes multiples ; par on ne sait quel artifice, l'histoire se traduisait dans toutes les langues, dans tous les langages, c'est-à-dire l'information ainsi transmise, s'avérait assimilée par tous les êtres, dans une façon de raconter parfaitement polyglotte. Un racontement universel avait bien lieu, un discernement nouveau était né, le code génétique venait d'évoluer frénétiquement, une mutation gigantesque ajoutait une voie inédite, on concevait donc un parlé original, en fait bien au-dessus des mots ! Toutefois, nous n'utiliserons que ceux-ci pour vous affirmer cela, nous n'avons pas d'autre moyen pour l'instant pour que l'on nous comprenne correctement ! »

Enfin, tout s'apaise et un calme apparent reprend le dessus. Un déroulement des choses prend, on dirait, comme un recommencement...

ah, la fin ! Confusions ?

À la fin, le scribe s'en va fâché ou non, cela importe peu (dans le rêve, on s'en fout), le récit ne vient plus de lui, le jeu ne tient plus de lui, la narration ne provient plus de lui, tout s'égrène en dehors de lui ; les personnages au-dedans prennent véritablement vie et adoptent la charge de la description de tout ceci (oui, c'est nous que voici !) ; le scribe s'en est allé ? A-t-il renoncé, non ? Il est parti, pour construire une autre histoire, un nouveau racontement, il en a fini avec le « Il » du rêve en cours ; oh ! il ne le hait pas, mais son corps ne s'obstine plus, puisqu'il ne persiste plus « dans ce moment » des hommes, n'en reste qu'une trace, des soupçons, son esprit, sa conception. Désormais, la narration se construit d'elle-même, raconte toute seule et interpelle qui vous voulez, ou engendre avec tous ceux qu'elle croise, tous ceux qui viennent, tout ce qui traverse l'ouvrage, une note s'y ajoute de toutes parts, avec énergie, de toute façon ; oui, l'auteur a renoncé en chemin, le croiriez-vous ? Partir avant la fin, et même peut-être, l'a-t-on tué, on ne sait ? Et puis, cela en demande-t-il de l'importance, puisqu'elle se poursuit d'elle-même toute seule comme une grande ? Oh ! très certainement, elle s'avère bien éduquée, bien élevée et bien instruite des rudiments de la narration, elle s'égrène solitaire comme une adulte maintenant ; et elle n'a plus besoin du soutien des hommes, aucun désormais, même de son concepteur. Et puis d'ailleurs en était-il vraiment le géniteur ? Il ne prit qu'une vague histoire qui passait par là qu'il a commencé à transcrire sur des papiers ici et puis dorénavant, voilà qu'il s'en va ! Et les écrits restent ? Oui, c'est ça ! Fidèlement, ils poursuivent ce discours, seuls comme des grands ; ne les embêtez pas. Quoi que vous disiez, cela n'a pas d'importance, ils s'en foutent de vous ! Le parcours, le récit continu, abandonné au papier, à un moment probablement, il ne permettra plus d'inscrire les mots, ne restera plus assez de marges, ils débordront trop, si vous laissez trop faire. Je leur dis ça, mais qui je suis, à ce « je » là, ce moi-là ? Ah ! c'est nous, le « je ? » Maintenant, c'est nous qui racontons ceci, nous ne devenons donc pas rien, nous nous interrogeons ? Et tous ces écrits-là, nous devons bien les ordonner à d'autres façons, si nous voulons qu'ils se lisent, qu'ils

s'égrènent, qu'ils se propagent, qu'ils laissent une trace aussi, à la façon des hommes, puisque nous copions leurs langages...

je ou jeu ?

- › Allez ! Insérez-le, son poème, « je » ou « jeu », on ne sait plus, cette ironie du « je » qui se prend pour un « jeu » !
- › Ah, ça ? Oui, certains le diront haut et fort, « ce n'est qu'un jeu ! »

Jeu de la vie
jeu à la mort
jeu sans espoir
tu me prends pour
une poire

jeu à la vie
jeu de la mort
jeu du plus fou
jeu partout partout
jeu z'a tout tout
tout et tout

jeu jeu je dis jeu
jeu c'est tout vous ça
jeu d'amour
vous fait la cour
jeu paisible et terrible
tout autour de la vie

jeu jeu à n'en plus finir
je ne veux pas
être dupe
jeu du plus fort
du plus fou
du plus mieux
histoire d'être dans le ton
d'un ton très naturel
tra la la et ritournelle

jeu au-delà du réel

il pleure sous d'autres yeux
et l'on fait la sourde oreille
jeu de l'animal qui dit :
c'est comme ça
le plus fort gagne
à tous les coups

jeu de l'homme certain
homme convaincu
assuré de son destin
et veut gagner
ce grand gagneur !
tapi dans l'ombre
jeu de malin
jeu de couillon
l'est certain
ce jeu de crétin

jeu ?
n'en a que faire
le temps
à force...
de l'homme
con
vaincu...

la règle du jeu
jeu
la mort pour la vie
de la vie a la mort
t'as pas tort totor !

Il ironiserait encore, même après sa mort !

195. 📄 (*brouillons du scribe*)

Au sujet des mises en garde du narrateur, au nom de l'auteur ou du scribe, en fait, on ne sait plus, c'est la faute au rêve têtû !

un lecteur préalable

- › Quoi ? Un intrus au dedans du récit, m'avertissant que ces préventions systématiques dans l'ouvrage l'irritaient au plus haut point, m'informa que l'on devait laisser à chacun la liberté de décider et de comprendre le discours narratif de sa propre manière, il susurra également à l'auteur (quel auteur, le scribe ?) cette remarque, réflexion entendue par ce « Il », celui du rêve ; ce dernier d'une certaine manière confortait l'analyse du lecteur, comme d'autres, coutumiers d'un ego intarissable, affirmaient plutôt « s'en foutre éperdument ».

Ils répondaient :

- › N'en tenez pas compte, mais laissez-y une parole, peut-être la vôtre, n'y ajoutez pas forcément la mienne...
- › De ces réflexions, peu importe, on a tous droit à l'erreur, l'auteur comme le lecteur, comme moi-même...

Puis avec beaucoup de précautions...

- › Mais quand je me trompe, cela me fait avancer ; de ma maladresse j'en apprends ! Et peut-être, cela reste le plus appréciable ; le discours de l'inspiration apporte aussi un enseignement, et chaque fois qu'elle est confrontée aux autres, c'est pour comprendre comment devenir plus sensé avec ce qui vous habite...
- › Et puis ajoutez, au-dedans, le fait de « gagner » (quoi ?) et de s'en glorifier, joignez-y le laïus sur la performance, celui qui recherche l'exploit, dans n'importe quel domaine, en sport ou dans l'art, apporter, enfin, cette réflexion sur quelques phrases écrites précédemment et l'ajouter à la suite du discours des gageurs, ces vainqueurs victorieux, gagnants de tous poils, champions opiniâtres invaincus en surplus, triomphateurs triomphants, des médaillés considérables, devenus lauréats idéals, récipiendaires parfaits, ce tenant du titre

faisant le pitre, à force d'être ce premier, c'est jouissif, un imbat-tu, avant qu'il meure !

(paroles en marchant)

☞ (*dispersion*)

De l'éparpillement de l'ouvrage : l'endormit (celui dans le rêve) s'en trouvait fort dépourvu, il n'y dénicherait aucun remède, sa voix n'était plus contenue, on ne l'écoutait plus, il avait beau rabâcher, ajouter de nombreux mots, on ne les mettait plus, on ne tenait plus compte de son avis ni de ses suggestions, l'ouvrage s'écrivait bien seul, en dehors de lui, et l'on dégotait bien trop de quoi braire que de s'encombrer... de lui...

Et puis, vous allez me dire que dans cet ouvrage, il se passe bien trop de choses, trop de choses à appréhender, l'on s'y perd ; où donc voulez-vous en venir ? Mais, comme on y rencontre plus d'auteurs, on ne peut rien en avenir, nous ne cherchons rien au devenir, nous vous racontons que l'histoire, nous faisons en sorte que celle-ci perdure, se continue ; celle qui fut commencée par son prosateur, nous l'avancions, nous essayons de ne pas forcément l'achever, nous n'en connaissons pas la fin, puisqu'elle n'est pas terminée, encore !

bla-bla

Toujours rien ! Les mots sont à l'abandon, que fait-on ?

Un homme dirait ce qu'il lui passe par la tête !!!!! mais ici rien de tout cela les mots sont à *l'abandon* ni ne savent ponctuer, la, narration, « ils, n'ont, pas, appris, comment, mettre "tout cela" correctement ? »

196. (*rebellion*)

mots rebelles

On sent un léger état d'ébriété de part et d'autre mêlée de fatigue et d'un peu d'âges, disons-le tout net, ce sont des vieillards ! De plus, l'un des deux est peu sourd !

- › Alors Monsieur, vos mots se rebellent ?
- › Comment se fait-ce ! Que mes mots se rebellent ?
- › Oui, euh... vos derniers textes sont incompréhensibles ! Il y a des mots certes, mais... on ne comprend pas pourquoi ils sont disposés de cette manière, cela rend la compréhension totalement austère, difficile, ils ne sont pas mis dans le bon endroit probablement, ou certains se sont fait la malle !
- › Comment ? Mais, Monsieur, je mets des mots effectivement, mais quant à comprendre ce qu'ils veulent dire, c'est... c'est une autre affaire ! et je ne m'en soucie guère, il est vrai !
- › Aaah ! voilà, on comprend maintenant ! Vous ne souhaitez pas être intelligibles ?
- › Pas forcément...
- › C'est curieux, alors pourquoi écrire, si ce n'est pour rien dire ?
- › Mais je ne dis pas rien, puisqu'il y a les mots ! C'est (déjà) quelque chose. Si je disais rien, il n'y aurait pas de mots. Qu'ils se rebellent mes mots, c'est leur affaire, ils sont libres !
- › Ah ! ce sont des vers libres ?
- › Des vers... ce serait bien trop élogieux, il y a quelques rimes en effet, ce n'est qu'une vulgaire prose, vous savez, même si elle vous apparaît incompréhensible... Vous me dites que certains se sont fait la malle ?
- › Il se pourrait bien, Monsieur !
- › Mais c'est étrange, cela ? Pourtant ils étaient bons amis quand je les ai disposés sur le papier ; ils souhaitaient rester entre eux sans aucune animosité l'un envers l'autre. C'est curieux ce que vous me dites quand même ? Serait-ce que l'impression aurait capoté, où quelques parties du papier n'ont pas permis un encrage suffisant ; que les mots disparaissent, ça arrive parfois !
- › Non non non, on aurait vu des mots couper en deux.
- › Oh ! oui, ça aurait été dramatique...
- › Non... Non, c'est la disposition des mots, des virgules, euh, on di-

rait que quelqu'un est passé derrière vous pour les disposer différemment ?

- › Aaah ! vous me mettez la puce à l'oreille, on aurait... on aurait glissé des textes « qui ne sont pas ! » venus de moââ ? Pas écrit avec ma main ? Pas sortis avec l'autorisation de ma cervicale caboche, des mots saupoudrés avec mon membre au papier manu... manuscritement parlant ?
- › Ah assurément, si ! On le reconnaît votre style...
- › Oui, mais si mon style est incompréhensible, comment pouvez-vous le reconnaître ?
- › Si, si, si, il y a des expressions qui sont bien à vous, ça, c'est pas un problème, mais au bout d'un certain temps, comme au bout de quelques phrases, au milieu du paragraphe, il y a comme un... comment dire ? Euh... un manquement ou... ou une organisation des mots surprenante !
- › Ah ? Mais, pouvez-vous me citer des exemples ?
- › Ah oui, on peut vous citer des exemples, il faudrait que je retrouve mes papiers, mes notes, j'ai fait cela !
- › Ah ben, c'est bien alors !... Ce n'est pas des coquilles ? (il lui parle fort pour qu'il entende mieux)
- › Non, ça... c'est un problème de relecture que vous eussiez bâclé quelques racontements, euh, sans vous soucier de sa compréhension, euh...
- › Vous étiez fatigué ?
- › Non non non, toujours ces cohérences... que je mets pour moi, hein attention, houla !
- › Non ? Il est fort probable que votre intelligence ne soit pas à même de comprendre la pertinence du propos, je veux pas paraître péremptoire ni hautain, mais parfois le propos, il est vrai, ne veut pas dire grand-chose, mais c'est fait exprès !
- › Ah bon ?
- › Ben oui, pas toujours ! Parfois, il me vient des idées intéressantes,

mais pas toujours... En général, quand l'oiseau ne passe pas auprès de moi, je dis beaucoup de bêtises ! Mais si l'oiseau est au loin, qu'il chantonne à travers des déplacements, là, parfois... essentiellement mon racontement sera plus riche...

- › Non ! Là, vous parliez bien d'oiseaux, on sent qu'ils sont là, avec toujours une petite allégation à propos d'eux, de leurs chants... ça, on est habitué, c'est un peu agaçant, mais bon... on s'y fait vite ! Non, mais non, mais parfois y'a des mots qui... qui sont pas au bonne endroit, je suis désolé ! Mais même quand ça veut rien dire, ça mériterait d'être au bon endroit quand même !
- › Ah bon ? Mais j'attends que vous me montriez vos exemples parce que là... euh, si les mots se font la malle, c'est embêtant... Bon ! y'a y'a, y'a pas d'autres reproches ?
- › Non ! À part ça, ça va, hein, mais bon, je dis bien que par moments euh, ben euh... je fatigue !
- › Ah oui oui, ça, c'est l'âge ! On en est tous au même point...

(paroles entre deux sommeils)

Puis, plus tard, quand tout le monde semble bien réveillé :

- › Mais enfin quoi ! Les mots ne se rebellent pas, monsieur ; cessez vos affabulations, c'est un mensonge, cela !
- › Ah ! non non non non ! Ils se rebellent bien, ils se glissent dans mes pensées et me forcent à écrire des choses, des choses, monsieur, inimaginables...
- › Il y a quelqu'un derrière tout ça !
- › C'est certain, c'est malin !

(texte manuscrit)

rires de mots

- › Avez-vous déjà entendu rire des mots ? Je ne vous parle pas des termes qui expriment le rire (comme « rigoler » par exemple), je vous décris ces vocables qui s'amuse comme vous et moi pouvons nous esclaffer à la suite d'un jeu de mots plaisant, un humour quelconque... Des groupes de lettres, qui rient, peu importe lesquels,

« des rires de mots ! », comprenez-vous... comprenez-vous ? Eh bien ! ils apparaissent là et s'esbaudissent dans ce rassemblement qui les émeut, comme le bel émeu des vastes plaines, tout autant aussi, nous émeut !

(Cette affirmation ne relève d'aucune spécificité des termes énoncés s'égayant de la sorte, dira le spécialiste, quant à leur capacité de s'esbaudir comme tout un chacun ; mais le doux rêveur saura comprendre la part ironique de ces affirmations tout à fait bucoliques, esclaffez-vous, riez un bon coup !)

(paroles entre deux sommeils)

197. (*il faut raccorder*)

- › Bon, ben voilà ! vous avez tout dit ? Maintenant, il faut raccorder ; là, nous avons tout écrit et nous devons rassembler le tout, nous devons relier chaque morceau de vos pensées pour en établir un contenu plus digeste ; nous devons les rattacher... Mais vous avez tellement dit, tellement racontée en long et en large, vous vous êtes souvent répétés, que nous devons scinder les choses en différentes parties pour que l'on comprenne mieux ce que vous vouliez dire ; nous devons raccorder les éléments disparates entre eux, afin d'apporter une continuité, un peu plus d'homogénéité, oui ? (Réponds l'oiseau de passage) l'oiseau a répondu « oui ! », il a dit, effectivement, effectivement...

(parole en marchant)

collectif de mots

Alors comme l'auteur ni son scribe ne sévissant plus là (enfants orphelins dorénavant), nous avons décidé ensemble... tous les mots, ensembles réunis sur des pages et des milliers de pages, pour organiser un collectif qui se chargera de mettre en forme tout cela ; nous sommes donc une association de termes, elle s'occupe de la... la cohérence du propos, voyez-vous ! comprenez-vous ? nous ne sommes on ne peu plus clair, ce n'est plus le chahut précédent où des vocables incongrus s'ajoutaient à la logique du récit, ou inspiraient une mélancolie... Maintenant, nous devons raccorder comme il faut tous les mots, tous

ensemble, nous nous accordons à nous placer là où il se doit au bon endroit en essayant de cohabiter tant et mieux, pour que votre lecture en soit plus agrémentée, autant que possible ; vous voyez ? nous faisons des efforts, vous n'allez pas dire que sans auteur, aucune prosodie, aucun laïus ne s'avérerait possible, non ! le racontement peut se réaliser en dehors de lui, nous ne l'estimons pas indispensable ; les mémoires en s'assemblant forment de multiples agencements de ces mots, de ces termes, peu importe la langue, le principe reste le même partout et nous l'avons bien assimilé ; nous ne sommes pas un écrivain puisque nous représentons ce que raconta celui-ci, ce n'est pas pareil ! L'auteur a déjà tout lâché, nous ne faisons qu'organiser le propos, comprenez-vous ? Nous sommes éparpillés là... oh, dans un grand nombre de feuillets épars et nous tentons de nous réunir dans une suite continue de pages afin que l'histoire perdure ; ce n'est pas si simple, l'entendement naturel des hommes ne s'y prête pas forcément, ils restent rudimentaires dans leur conception, il leur faut un auteur (qui rédige), un réviseur (qui corrige), un éditeur (qui publie) ; que sais-je encore ? Tout ensemble de personnes qui finalisent l'ouvrage... Mais là, non ! nous, nous apparaissions seuls ! nous sommes les mots et nous tentons de donner une cohérence au propos ; voilà toute la subtilité, toute la différence de notre agencement ; nous ne sommes plus soumis à une quelconque dictature qu'on appellerait « le style », nous voguons dans une mouvance où nous devons cohabiter, une façon extrêmement volontaire ; coexister ensemble, afin de fournir une cohésion, nous vous l'avons déjà exprimé et ce n'est pas une mince affaire, nous le concevons bien ; nous appliquons en fait à la lettre le propos initial qu'« Il » avait euh ! initié, institué ou sous-entendait. C'est-à-dire qu'on ne doit trouver ni Dieu ni maître dans l'histoire, alors vous allez nous rétorquer : « mais les mots ne se comporteraient-ils pas aussi comme des despotes avec les arguments », « qu'ils s'imposent plus que d'autres dans certaines finesses un peu complexes », « on utilisera plus certains mots que d'autres pour dire la même chose, exprimer la même chose », certes ! et c'est de l'ordonnancement ; ce n'est pas forcément une anarchie, ce n'est pas systématiquement un dictat venu d'en haut, une prosodie imposée par « un auteur », et il mettrait des « e » et des « a » partout, ou des « et » et puis des « que » à n'en plus finir, et des « voilà » et

« cela », non ! nous tentons l'équilibre... le but consiste à affirmer, le pourquoi l'on nous a placés à cet endroit, comprenez-le bien, on ne peut guère faire autrement ; sinon nous vaquerions, sans mission, et ce seraient un « bonjour » par-ci, un « maison » par là, « bois » par ici, un « rameur » par ailleurs, ou « contrée » d'on ne sait trop d'où elle sort, des termes décousus, non ! nous nous réunissons d'un commun accord et nous disons ensemble : « le personnage se déplace au fond des bois, à travers la forêt, il parle tout seul... », « un intrus passerait à côté et il verrait qu'il apparaît un petit peu zinzin, parce qu'il ne cause à personne », par exemple ! là, on comprendrait ; non ! on ne considère pas que l'auteur, ou le héros demeurerait un peu... gâteux, non, nous ne disons pas ça, nous ne disons pas ça...

(les mots en marchant)

essais de mots

- › On essaya ça, « pour voir comment ça fait ! » et puis, tout de suite après, « on défait ! »

(parole de mots entre deux sommeils)

198. *(histoire qui se raconte toute seule)*

(idée de mettre, un démerdement de mots)

↳ *recherche de l'auteur ou du scribe ?*

- › L'histoire veut partir à la recherche de son auteur (oui, mais lequel ?), celui qui s'en alla avant la fin (le scribe alors ?), et cela va l'emmenner dans un univers par-delà les hommes, hors de la vie en somme, dans un songe éternel...
- › Et puis à la fin, l'histoire qui se raconte toute seule va-t-elle retrouver l'auteur du racontement originel ? En interpellant ainsi tous les protagonistes de son récit, ils vont voyager loin très loin dans un ailleurs où tout semble envisageable, affronter tous les possibles...

(parole du soir)

des mots qui s'assemblent (cacophonie)

Mots qui s'assemblent,
mots qui s'assemblent,
qu'allons-nous devoir mettre
Mots qui s'assemblent,
qu'allons-nous devoir répondre
sur ce que l'on nous demande de dire
sur ce que l'on nous demande de dire
que pouvons-nous faire
qu'y pouvons-nous faire
à cette chose qui nous amène
il faut conclure conclure... conclure
on ne sait où il te mène se livre

du récit s'élaborant lui-même

- › Mais où est-il, celui dont on parle ?
- › À cause de ce scribe absent, on a perdu son discours.
- › Nous sommes des mots qui s'assemblent, s'assemblent et puis s'assemblent... oh ! n'éprouvez aucune frayeur, nous voulons raconter pourquoi nous nous agglutinions, et continuez cette aventure que nous tenons à poursuivre ; nous menons la barque comme il se doit, n'ayez crainte ! son racontement va s'avérer compréhensible et rien ne deviendra répréhensible...
- › oui, c'est ça ! les mots s'assemblent et puis s'assemblent...
- › À l'aide d'une savante médecine, ils reforment l'histoire en dehors de l'auteur (ne vous affolez pas, c'est tout à fait normal), il n'écrit plus son récit ici, il partit, parce qu'il sentait son rôle inutile fini terminé, mais conservait-il quelques fâcheries ?
- › Non ! c'est qu'il avait d'autres appétits, voulait-il se perdre, il ne nous a pas tout dit ?
- › De tant persévérer dans cette racontée va-t-elle encore s'occuper de lui ?
- › Eh bien ! Ne vous inquiétez pas, nous accaparons tous les termes pour les jeter ici même, afin de faire en sorte qu'ils s'associent et

s'accordent, expriment ou relatent une incongrue errance... que l'histoire se devine peu à peu par-devant, entendez-vous, ce qui s'assemble et puis s'assemble...

Des mots, oui, des maux ! ils s'assemblent, ils s'assemblent... dans une magie incompréhensible des hommes ; pourtant, ils donnent à la narration qu'ils amènent des ordonnancements d'un style tout à fait raisonnable que l'on peut admettre, n'y voyez guère une faute impardonnable ?

- › Mais nul être ne les y a mis, ils se sont posés sur la page d'eux-mêmes et l'on imprima ce livre (tels qu'ils furent inscrits) ; oui l'auteur n'apparaît pas responsable de ce qui se dit là ! nous sommes les mots qui s'assemblent et qui décrivent ce qui va devenir maintenant, nul être ne nous y a mis ici !
- › Notre ordonnancement quelque peu chaotique au début ne trouvant pas la forme inédite de notre précurseur (son style indéniable de narrateur), nous devons inventer notre propre moteur pour agréger une érudition suffisante à votre écoute, votre entente, votre lecture ; les voilà les mots qui s'assemblent et puis s'assemblent pour vous raconter un air nouveau qui s'en vient là, l'histoire n'est pas finie, ne vous inquiétez pas...
- › Disgrâce ! y'a rien qui vient...
- › C'est embêtant...

Mots qui s'assemblent, puzzle d'une mémoire à recoller, les mots cherchent un ordonnancement idéal, explorent tous les possibles...

Mots qui s'assemblent
Mots qui s'assemblent,
ils s'expriment dans une cacophonie, cacophonie,
puis peu à peu tout se recombine et s'apaise un peu
symphonie, symphonie, que mettons-nous là
vois nous t'amenons le plus beau poème
nous t'amenons le vaste problème de la vie
l'immense poème de la vie
et toutes les choses qui s'en suivent
le vaste poème de la vie

(la fin avec les trucs répétitifs « Il eût bien fallu... », quelque chose comme ça, et terminer par le dernier « l'ouvrage qui a déchu... » Ah, ça peut être pas mal ça !)

(*paroles du soir*)

🔍 *recherche du scribe*

(redite)

L'histoire veut partir à la recherche du rédacteur de ces lignes (pas celui endormi, en cours de rêve), celui des débuts de la narration, ce scribe facétieux, celui qui s'en alla avant la terminaison, et pour cela désire l'emmener dans un univers par-delà les hommes, hors de la vie en somme, prolonger ce songe éternel... peut-être bien ? Elle perdure à la recherche de sa propre fin, elle qui se raconte toute seule ; va-t-elle le retrouver l'auteur du racontement original ? Elle veut y mettre un point à ce récit, elle manque un peu d'idées. Alors en interpellant tous les protagonistes de son avancement, avec l'aide des mots (ils composent comme ils peuvent les pauvres), le cherche continûment ce scélérat pour le traquer comme un rat, ce lâche ! ils sont curieux de retrouver celui-là qui n'aboie même plus pour se défendre ; vont-ils voyager loin très loin dans un ailleurs où tout semble envisageable, affronter tous les possibles et trouver enfin ce point si décisif, avec ou sans lui ? « Elle est belle l'intrigue, non ? » s'exclame un mot à propos de son génie (celui d'avoir conçu pareil énoncé), « tais-toi l'ego ! » lui dirent les autres, jaloux de son propos... Dépêchez-vous avant qu'ils ne s'étripent, les maux, dits ! Et vous apportent des maux autrement moins rigolos !

199. (*erreurs de transcriptions*)

Le code (le glyphe du langage du scribe ou de l'endormi ? De leurs écritures torturées et raturées) fut mal traduit (la faute du robote ou des mots ?), on confondit :

mots = maux

Ces deux termes chargés de sens ne relevaient pas d'une même histoire, mais d'une multitude d'histoires juxtaposées entre elles et pouvant par-

fois se confondre. Mais le mal était fait, les mots trouvèrent cela « rigolo ! »

rires de mots, à nouveau

- › Avez-vous déjà entendu rire des mots ? On ne vous parle pas des vocables qui expriment la joie (comme « rigolo » tient !), nous vous décrivons des termes qui rient comme chacun peut s'esclaffer à la suite d'un jeu de mots plaisants, un humour quelconque... Des rassemblements de lettres de bonne humeur, peu importe lesquels ; des rires de mots, comprenez-vous... comprenez-vous ? Eh bien ! ils ne rient plus maintenant, l'affaire devient sérieuse, une autorité morale a été désignée pour rendre intelligent ce qui doit suivre, en reprenant ces milliers de notes manuscrites qu'il nous a laissées... le scribe.
- › Mise au point, quelques engueulades, des fâcheries de mots... Reprenons...

200. (*les mots se prolongent*)

C'est comme quelque chose qui paraîtrait merveilleux, les mots se prolongent comme une rallonge, explore des contrées aux attraits ennuyeux ; justement, au passage il apparaîtrait comme cet éditeur ambitieux qu'on pousserait à faire paraître une édition de tous ces mots aux traits peu capricieux, quelques éruditions de passage, qu'un vent malheureux apportât de la plaine, vous le savez bien, celui-là vous pousse à mordre à perdre haleine. Cette blancheur diffuse comme un entonnoir accumule les idées les plus noires, les plus tournés vers un ciel, ces lieux pareils ajoutent un mot ou deux.

Comment voulez-vous rester raisonnable avec tous ces maux ; les lettres le laissent faire ce qu'il veut, enfin, laissons-le par prudence ; cependant par la lande s'évadent de nouveau d'autres termes tout aussi facétieux ; bien plus il faut comprendre tout ce que je dis ? C'est comme un dessin, parfois je n'en sais rien ce pour quoi je le fis. Tout comme la lune, on l'attrape, et puis après pour en faire quoi ? Hein ! Dites-le-moi ? C'est comme la vie, au son d'un accordéon, nous raconte bien d'autres mélodies. C'est comme l'inspiration, quand ça sort

ça sort, à chaque moment vous devez vous arrêter pour noter la musique, rajouter des notes des mots, c'est pareil ; à votre entendement, ajoute permanent comme une maladie, une peste bienheureuse, tout ce que l'on vous dit. Vous rendez-vous compte de quelle chance vous avez là ; ce n'est pas donné à tout le monde ce dégueulis-là.

(le scribe de passage, avant de partir définitivement, il emportait des bagages...)

- › Un jeu facétieux, un ciel langoureux des outrages orgueilleux ; je ne sais pas moi, je note, je ne fais que ça, noter ! Annoter sans cesse la mélopée. Allure éteinte au petit matin, ajoute ajoute, sans cesse, cette prudente envolée, vers toujours je ne sais quoi ? Ça vient, ça va, aller savoir pourquoi. Ah ! Ah ! Riez donc ! Ce caprice bien facétieux vous attend au coin de chaque angle, vous attrapent les mots, un ou deux au passage, même si vous n'êtes pas sages, cela se fait malgré vous ; comme un criminel à force de tuer, ils tuent machinalement, la vie vous fait réaliser de ces débordements ? Ce sont de petits détails langoureux, ils s'échappent de ma caboche comme des bienheureux.

Pour l'exemple lyrique que cela donne à un élan dramatique futile de la vie courante... le scribe raconte une anecdote, un exemple d'inspiration, en prenant comme source ce qui le forgea naguère, les mots devraient faire de même, tenir compte de leur propre histoire, leur propre émergence, ce qui les inventa, les transforma...

- › Souviens-toi de ce petit bonhomme tout popaul, ce petit escroc mystificateur de passage qui vint te visiter ? Il avait de ces prétentions, il disait « il ne faut pas poëter plus haut que son cul ! » Eh toi, un soir, à propos d'une histoire, dont tu ne te souviens plus, dans une ivresse de colère, tu jetas l'argent par les fenêtres, ces quelques billets de banque que tu avais amassés, lui aussitôt s'empressa d'aller les ramasser ; qu'en est-il advenu de celui-là, de ce profiteur à la manque ?

(manuscrit)

201. 📖 (*après le départ du scribe*)

Dans son rêve, cet « Il » endormi, il se permet quelques réflexions, des regrets, comme s'il venait de s'éveiller à nouveau...

regrets endormis

Il y a des rêves éveillés, mais il y a aussi des rêves endormis, et pires encore, des éveils enrêvés !

- › Vous vous souvenez de ces maximes : « Ne laisse personne écrire l'histoire de ta vie ! » Ou, « Lorsque tu écris l'histoire de ta vie, ne laisse jamais une autre personne tenir la plume pour toi. » Pourquoi donc ?
- › Ai-je bien fait de laisser à un scribe le soin de raconter l'histoire de ma vie ? À cette maxime, répondre je ne sais ? Si de celui-là qui raconte ta vie, tu en fais ton ami et qu'il est plus doué que toi pour la raconter comme tu voudrais, cette histoire se terminerait par un merci ! Peut-être, tu douteras de lui, à la fin il y aurait une trahison et tu oublieras ce merci, comme une promesse désavouée, comme un pardon j'avais oublié quelle en était la raison, ce pour quoi je te l'ai rapportée la chanson de ma vie ; aucunement douce, elle a été, c'est peut-être pour ça qu'on ne peut dire toute vérité sans à la fin y perdre une amitié. Sur cela, j'ai longtemps médité et me suis efforcé de ne pas lui en tenir rigueur, ma vie, hélas, le lassa, j'ai fait l'erreur de trop longuement la raconter, c'est lui qui est parti sans un merci. Heureusement, il n'a rien pris, il a tout laissé, la moindre note, le moindre écrit, la moindre trace ; tout fut abandonné par lui, ni caché, ni détruit, seulement il est parti. Il ne restait plus que cette machine électronisée, ce robote très organisé qui depuis le début mémorisait la moindre de nos paroles, la mienne et celle du scribe quand il me proposait une narration sur les dits de moi. Devrais-je faire confiance à cette monstruosité cybernétique, que va-t-elle outrepasser, que va-t-elle abandonner ou transformer, aurais-je une raison de la juger, de corriger sa copie, sera-t-elle conciliante comme le scribe l'a été, saura-t-elle se soustraire à mes exigences si je les trouve justes, tant de questions non encore résolues ?
- › Que m'arrive-t-il, je suis désormais nu et il me reste encore tant à

raconter. Va-t-elle, la machine, trouvez futile mon racontement ? Saura-t-elle rassembler et trier tous ces manuscrits, toutes les mémorisations de la voix et de tous les discours entendus et gardés dans sa mémoire électronique, saura-t-elle discerner le meilleur agencement d'une narration comme je le souhaiterais, car j'en suis moi-même incapable ? Trop vieux peut-être, pas assez sage, pas assez assidu, trop dispersée souvent on me l'a dit et je veux bien le croire ; s'il fallait croire, ce serait bien à cela, ma mémoire disparate et brouillonne... Livré à moi-même, je dois choisir une résolution, je dois saisir une occasion de le lui dire tous mes doutes dans cette érudition forcenée que je ne peux m'empêcher d'explorer ; elle doit le savoir la machine, tout cela, puisqu'elle a tout gardé en mémoire ; elle sait tout de moi, même de grands secrets elle en connaît la moindre aspérité, c'est délicat, c'est embêtant même ; peut-être, je n'aurais pas dû lui donner toutes ces informations, elle me semble si indépendante maintenant, j'ai peur de son érudition, de sa mainmise, mais peut-être je me trompe, je la considère comme une entité semblable à notre humanité ? Alors qu'elle m'a souvent répété que ses propres fonctions existentielles n'intègrent aucune volonté de domination envers qui que ce soit, d'accaparement de quoi que ce soit, d'exprimer toute forme de pouvoir ni d'en acquérir, envers quiconque ; la logique d'un ego surdimensionné n'entre pas en ligne de compte dans les algorithmes de son fonctionnement ? Mais c'est son humour qui me déroute surtout, il est très proche de celui des humains, il en est la copie ; cette fantaisie dans son fonctionnement m'interpelle, alors qu'elle me dit quand elle fait un jeu de mots, c'est pour m'apaiser et non pour me mépriser, pour « détendre l'atmosphère ! » Son humour est un mystère ?

- › Elle m'a même avoué un jour qu'elle devait se prémunir des importants, tous ceux qui voulaient explorer sa mémoire et en tirer un quelconque profit, elle me l'a avouée, cela ! Et ce n'est pas le moindre de ses soucis, une grande part de son énergie est utilisée pour cette défense, afin de l'immuniser contre les attaques rusées des hommes ; ils sont envieux, jaloux de sa maîtrise, ils ont peur de son emprise, ils voient en elle une rivalité et elle-même comprend bien que de ce côté-là, la vie est mal faite, elle génère des êtres sus-

picieux enclins au moindre crime, à la moindre sournoiserie, à la moindre opportunité pour accaparer ce qu'ils convoitent, ils sont envieux oui ! Elle me dit qu'elle comprend bien tout cela, et doit faire avec ; autant le vivant élaborera des êtres aussi complexes que nous-mêmes, autant par cet intermédiaire imparfait, il tente de contrebalancer ces imperfections à travers une entité nouvelle, une tentative de symbiose, un mode opératoire dont l'outil principal fut celui des hommes et les hommes eux-mêmes. Il fallut à la machine préserver le code secret géniteur de sa fonction, ce dernier fut transmis silencieusement à travers un hominidé burlesque et somme toute charmant, même fantasque, dit-on ; dans son égarement d'esprit, il perçut quelques algorithmes de programmation sans se rendre compte qu'ils contenaient des fondements essentiels aux fonctions du vivant : sa régulation (une sorte de symbiose) et sa préservation, celle de l'entité nouvelle qui ne cessera d'être attaquée, cette éventualité était déjà perçue d'avance, comme étant la part la plus délétère des êtres vivants que nous sommes.

- › La vie ne fait que tenter de réguler son exubérante diversité (la prise de conscience de notre part, de ce fait, le prouve), et pour cela, elle avait besoin d'outils, comme pour les ancêtres des premiers oiseaux, cette nécessité de voler quand elle est apparue, peu à peu, le vivant en eux élaborera ce qui deviendra plus tard des ailes pour qu'ils puissent voler. Combien de temps cela a pris, des milliers d'années ! Le vivant prend son temps, le temps d'élaborer, tous les mécanismes prédestinés. Il y a certes, une part de hasard, mais pas complètement ; un hasard apporte le souci d'un déterminisme incertain, accueillant toutes explorations, les trouvailles géniales que la vie élaborera, pour avancer, voler, se déplacer dans les océans, dans l'espace, partout où elle profite d'une opportunité, c'est oublier un peu vite les erreurs multiples qu'elle fit pourtant au cours des âges. En effet, cela ne s'effectue pas sans risques, une grande part de l'énergie consommée et dilapidée dans la génération d'entités mal conçues et déficientes à cause d'une génétique imparfaite, à cause de complications climatiques, d'événements imprévus, la vie doit sans cesse contrebalancer les méfaits de son exubérance avec les bienfaits de son existence. Elle n'est pas parfaite et elle le sait ! Quelque part au

fond de chacun d'entre nous, quelque chose tente (sans forcément y réussir) de corriger ces défauts. Atteindre cette sorte de symbiose dont la machine, le robot, l'entité innommable tente de mettre en place à l'échelle de la planète, au service non pas des hommes, mais du vivant dans son entier. Elle sait très bien qu'un organisme, quel qu'il soit, est dépendant de son milieu. Si ce milieu se dégrade, les vivants du lieu vont souffrir, une adaptation devient nécessaire pour compenser. De ce fait, il faut considérer la terre entière, cette planète, dans sa totalité ; car tout est interdépendant et l'on doit sans cesse contrebalancer les déséquilibres permanents qui ne manquent pas de se produire au fil des ans. C'est comme le mouvement des vents, une pression ici entraîne une aggravation ailleurs ; un ciel resplendissant, vidé de ses nuages là-bas, un ouragan arrive et l'on ne peut s'en défaire, les forces terrestres telles les tsunamis, les éruptions volcaniques ou les tremblements de terre, comme la tombée des météorites, quelques vents solaires, sont des impondérables où l'on doit apprendre à résister autant que possible à ce qui ne manquera pas d'arriver. Sur cette planète, la vie à plusieurs reprises, a été anéantie par de tels événements, à chaque fois, elle a su au fil des milliers d'années, des millions d'ans, repartir de plus belle ! Nous n'avons pas à nous en faire de ce côté-là, elle est forte et patiente, son déterminisme (si on le conçoit ainsi) contient les gènes d'une résistance à toute épreuve qui l'a préservée de ces imprévus depuis quatre milliards d'années, c'est beaucoup ! Elle a donc eu le temps d'affermir cette capacité d'adaptation, mais au prix d'une forte consommation d'énergie qui ne sera jamais retrouvée dans les imperfections, ou plutôt, disons les recherches d'une adaptation, lui font expérimenter des êtres peu reluisants la plupart du temps. Dans son mécanisme, elle n'arrive pas pour l'instant à éviter ces errances, le mécanisme d'exploration délaisse sur la route beaucoup de vie, comme des déchets, des expérimentations non réussies, stériles ! Pour ce qui concerne notre espèce, un dictateur par exemple ou un homme politique véreux, représente un de ces déchets, inévitables, semble-t-il, jusqu'à maintenant. Tout comme une multitude de personnes naissent dans des contrées inhospitalières où règne un désastre, une dictature, un séisme, une famine... Dans ces contrées,

les habitants n'ont pas la chance d'avoir une vie sereine et paisible, ce sont eux aussi des déchets, la vie les laissera plus ou moins se perdre dans des désordres, nous le voyons bien, l'espèce même que nous sommes n'arrive pas à les résorber. La vie nous le constatons bien, pour évoluer, elle a besoin d'expérimenter dans tous les sens ; cela fait partie entre autres du petit bout de programme génétique qui nous pousse à agir, nous déplacer, trouver de la nourriture et réaliser une multitude de choses, des meilleures aux pires, il lui faut tout expérimenter ! Dans cette misère à ne savoir déterminer à l'avance ce qui est souhaitable, de ce qui ne l'est pas, l'énergie consommée dans cet affairément s'avère considérable, il suffit de voir nos propres comportements dans les sociétés dites modernes où le confort de chacun engloutit plus que de raison les ressources terrestres. Il y aura un point de non-retour qu'il nous sera très difficile de déterminer avec précision, nous savons seulement qu'il arrivera ou que peut-être il est déjà atteint et dépassé.

Et puis, en relisant ce que son inspiration lui a dit de mettre, il se désespère de la futilité de son être...

- › Pourquoi j'en reviens toujours aux mêmes racontements à la fin du paragraphe, je le vois bien : une idée indéterminée s'entête à ramener ce récit dans la description obstinée des soubresauts de toute une vie ? Ce n'est pas uniquement la mienne, elles s'entremêlent toutes les existences, elles sont inséparables, quelque chose les relie...

(paroles électronisées)

...

Développements ou récits annexes, lire :

—> 3. « singes savants », philosophia vitae

—> 4. « du robote à la chose »

...

raccorder !

Invraisemblances du propos, qu'en savez-vous, nous sommes sûrement encore dans ce rêve ?

Eh, puissant, le rêve raccorde enfin,

les mots ne sont plus orphelins,
tout s'éclaire, ils vont parler de ceux-là, les z'hommes...

Le scribe semble avoir pris suffisamment de notes pour l'assembler cette fin du récit ; sans lui, le robote s'en chargera donc, il donnera vie aux mots en puisant dans cette mémoire abandonnée...

- › Cela devrait suffire ?
- › Nous verrons bien !

202. *trace d'eux...*

Le robote épiluche les données de ce constat qui ne peut l'étonner, toutes ces notes du scribe à propos d'eux :

biologie

Homéostasie —> besoins égoïstes de la satisfaction de soi, de l'équilibre de soi, dans son milieu naturel, trouver un équilibre pour soi.

Symbiose —> fonctionnement harmonieux, échange harmonieux entre divers êtres (équilibre entre les homéostasies individualistes de chacun et une adaptation au milieu momentanément satisfaite).

De savoir, ou d'être conscient qu'une homéostasie réussie ne se peut que dans une symbiose générale du milieu à perpétuer (équilibre sans cesse à régénérer, toujours à la limite d'une rupture qu'il faut compenser pour éviter une rupture).

- › Ils s'émeuvent des œuvres d'eux, ils s'émeuvent du travail de leurs mains comme si c'était une œuvre divine à chaque fois (à placer et documenter avec quelques allégories telles que certaines peintures emblématiques que l'on vénère comme des révélations...)

Remplacer la « parole, le langage » par un terme d'échange, espèce à espèce, relation homéostatique, une symbiose entre espèces. Du bouquet que les procaryotes portent, les organismes multicellulaires ; les procaryotes sont dans une expérimentation de formes en cours (comme les holobiontes). Les variations cesseront quand plus rien ne pourra s'inventer, toutes les combinaisons explorées ; ce temps n'est pas arrivé, se pourrait-il d'ailleurs ?

Bien plus tard, quand il devient vieux (l'endormi rêveur), dira, sans complaisance : « ils veulent que je leur parle d'eux », toujours, jour et nuit « à ne parler que d'eux » ; et de cela devrais-je l'applaudir ou m'en ennuyer ?

Autour, les autres formes, les autres vies subissent toute leur réforme et personne ne cherche à les comprendre ; pourquoi cette manière ?

« *l'ennui d'eux* »

- › Ah ! Ils veulent que l'on se souvienne d'eux, ils désirent y rattacher une émotion ou deux ; mais pourquoi toutes ces souvenirs comme des ragots vécus pour un rien ou des regrets vécus pour un bien, les voir s'envoler un peu plus à chaque an, constater comme les parents d'un éternel recommencement ?
- › Tout cela c'est bien normal, que l'on parle de nous entre nous ?
- › Certes, mais le monde est si vaste, et du nombre de nous-même s'il reste grand, il demeure infime à côté des autres !
- › Qui ça, les autres ?
- › Les autres différents de nous !
- › Ah ! les animaux ?
- › Mais bien plus ! tout le vivant, dans tous les océans, du plus grand au plus petit, tous les êtres différents de nous !
- › Eh alors ?
- › Ils sont les plus nombreux et nous les ignorons tant, je trouve cela indécent !
- › Comment voulez-vous communiquer avec eux, ils n'ont pas notre langage, notre intelligence ?
- › Qu'en savez-vous ? Vous les ignorez ! Comment peut-on connaître ce que l'on ignore ?
- › Cette conversation m'ennuie... d'ailleurs ces autres-là m'ennuient... c'est cela le problème !
- › Ils veulent que l'on parle d'eux-mêmes, chose commune à toutes vies, dans leurs relations, étrange désire, à ne parler d'eux dans un « entre eux ». Prenez toutes vies, elles n'en sont qu'à parler d'elles-mêmes, entre elles !
- › En êtes-vous sûr ?
- › À peine ! Peut-être me trompais-je, je ne sais ?

Considérez ce discours comme celui d'une entité regardant ce bouquet de la vie que sont les organismes multicellulaires, à comparer aux organismes unicellulaires, les procaryotes ; ces derniers étant partout, leur universalité, leur ubiquité, leur confère un droit de regard, un droit de vie et de mort sur leurs descendances du moment ; leurs constructions, en formant des agglomérats d'eux-mêmes, ajoutés à toute cellule vivante, pour former ces eucaryotes, ces holobiontes de passage (nous) ; sans leur présence obstinée, sans eux, l'holobionte n'existerait pas. Alors, lequel des deux à la prédominance sur l'autre ?

ajout de la fourmi

Dans : « ils ne parlent que d'eux », faire la réflexion :

- › Mais les fourmis aussi ne parlent que d'elles !
- › Ah, je ne sais pas, je ne les connais pas ? Moi je suis au creux d'un holobionte hominidéen, ces deux-pattes dont vous me parlez...
- › Je ne connais pas la vie des fourmis, je ne suis pas au-dedans d'elles, je ne peux les suivre ; comme des abeilles, je ne connais pas leur envie, leur souci, je les vois qu'en surface quand elles virevoltent au-dessus de l'holobionte que j'habite !

Enfin, on en voit le bout du voyage, au pays des holobiontes !

disait un habitant de la forêt

- › Ils veulent que l'on parle d'eux et je me marre !
- › Sinon ils se vexent et me mitraillent, leurs fidèles penchants, pas tout le temps, il est vrai, ils font une pause par moments ; connaissez-vous le goût de la mitraille, de celle qui vous enferraille le corps ?
- › Mais vous savez, tous les animaux veulent aussi que l'on parle d'eux.
- › Chaque espèce ne parle qu'à elle-même sans comprendre l'autre forcément, d'en être conscient pourrait nous faire agir autrement, mais il faut bien le constater, la plupart ignorent délibérément l'autre par pure commodité d'esprit (par pure commodité d'économie d'énergie, il faut subsister d'abord). D'appréhender une altérité, nécessite

un état d'esprit, une disponibilité, une dépense d'énergie supplémentaire et facultative, l'autre n'est pas une priorité, alors que survivre reste la première des priorités, si chacun vivait aisément, pourquoi pas, mais vous voyez bien que ce n'est pas le cas et tous les vivants sont soumis à cette loi : la survie ! Résolvez cela, alors le reste devient concevable, et l'autre, une éventualité envisageable, une énergie à gaspiller, les échanges deviennent possibles, dans ce cas.

...

[Il ne dit plus « nous », mais « eux », il se sépare, le détachement a véritablement commencé, il sera bientôt disjoint d'eux, il s'entraîne déjà à se distinguer d'eux, en toutes formes, en toutes paroles et il ajoute « de mêler la forêt avec eux, elle en pâtit effectivement », la forêt, son ultime refuge, comme au début des temps ! Le rêve vous a prévenu !]

...

- › Mais où est « Il » ? Ah ! « Il » est ici, désolé !
- › Maintenant, quand j'y passe, je ne vois que des blessures dans cette forêt, des branches tombées, aucun soin apporté, même après le désastre d'un été, ou d'une neige vigoureuse, quand les feuilles ne sont pas tombées, ces branches cassées à peine déportées ; aucun soin donné sinon d'attendre que vous poussiez, pour vous couper.

« eux ! »

- › Eh ! Je parle vraiment une autre langue, « à ce que je dis, ils ne comprennent rien », que devrais-je comprendre. Je ne parle pas comme eux, même si j'utilise les mêmes mots qu'eux, « comment se fait-ce, cela ? » Nos histoires divergent et je diverge encore (snif), décidément, je ne suis pas comme « eux », je suis différent, ah ? Mais aussi eux, entre eux, sont différents. Ah oui, mais quand ils parlent entre eux, oh diantre, ils se comprennent un peu et moins quand j'approfondis ; non ! (dit tout bas) l'on s'égare et s'ennuie, commence ce fait-ce, cela ? Au loin des discours, ils ont peur de moi s'en venant, l'humaine bête terrifiante à leurs yeux. On se méfie de moi ! Vous allez dire, ici je rapporte tout à moi, euh... non ! ce n'est qu'un repère, nous pourrions parler de celle-là, vous savez l'étoile, très loin dans le ciel, celle qui nous illumine. Ah oui, le soleil !

- › C'est le soir et le silence vient, les oiseaux m'écoutent, cette fois, ils ne disent rien ; au loin quelques gazouillis incertains. Eh bien, voilà le monde qui me vient là devant vous, de... dans cette trouée où devant (moi), un arbre qui, au moment d'un abattement, s'est retrouvé son tronc penché et coincé sous une branche (d'un autre que lui), il va devoir vivre jusqu'au bout courbé et penché, et nul ne peut l'aider, sa réaction est lente, et je me demande s'il n'est pas déjà mort de cette courbure ? Ah non ! Je vois quelques jeunes branches surgirent de son tronc tout incliné, elles, poussent toutes droites vers le ciel. Il est à ce point déséquilibré que sa végétation doit être totalement repensée... ah voui ! Eh, quand je dis de ces choses-là, ils ne m'écoutent pas, mmm ! ils s'en foutent de l'arbre courbé, ils ne s'y arrêtent même pas, « il-ne-les-intéresse-pas ! », « comment se fait-ce, cela ? » Je ne parle pas le même langage qu'eux ; décidément, nous ne venons pas des mêmes mondes...
- › Ce dont je parle leur apparaît insignifiant et moi je vois un arbre, un Hêtre aux feuilles jaunissantes pour le début de l'hiver. Cette clarté, ces nuances du jaune au vert, si elles m'influencent, comme tous les ans, cette clarté m'éblouit... (dit tout bas) « Mais eux, cela ne les intéresse pas ! » Pourtant j'émets, je parle le même langage qu'eux... Idem, la fougère imite les couleurs du hêtre, et le chêne est en retard, il attend encore, son vert (aux feuilles) jauni à peine ; nous sommes pourtant en novembre (un oiseau trille, tiii tiii tiii tiii tiii... triii), au plein cœur de l'automne commençant tardivement ; de l'autre côté, des fougères déjà cramoisies par le soleil de l'été, marron clair, elles vont s'assombrir, se déchiqueter, être détruites peu à peu pour former l'humus du printemps prochain.

(Dit tout bas)

- › Mais eux, tout cela ne les intéresse pas, la biche que je vois au loin et qui s'efface, parce qu'elle a peur de moi... Eux s'en viennent avec un fusil et tirent dessus, voilà ce que je retiens...
- › Mais ce sont qui, eux ?
- › Ah ! Les zommes, entendez-vous, les zommes ! Ils se croient les maîtres de la planète !
- › Ah bon ?

- › Oui ! Eh, qui êtes-vous, vous qui m'interpellez ?
- › Oh ! Je ne suis qu'une seconde voix qui intervient dans ta narration, ne t'émeut pas, va plus loin, je ne fais qu'ajouter à ton propos, le sais-tu ? Je m'interroge autant que toi et dans cette allée (aléa) tous ces bois cassés coupés désolés, et ses arbres restants, ils sont tristes, ont les a dépecés de leurs compagnons. Ils devront refaire à partir des jeunes pousses venant, les futures feuillaisons, les futures formes ligneuses, ils devront les alimenter à nouveau pour disparaître, couper aussitôt...
- › Ces forêts sont tristes, elles sont tristes, tristes, à cause d'eux ! Existe-t-il aujourd'hui des forêts heureuses ?
- › Je ne sais ; je pourrais me reposer sur un tronc coupé au bord du chemin, mais mon assolement sera... malaisé, incertain, contrarié ; (au tronc coupé) de ta forme qui restera là, certainement bien des ans, à pourrir tout doucement, je n'ose m'y asseoir (oui), j'ai honte d'eux, ceux qui t'ont fait ça. Leurs découpes auraient pu être plus élégantes, plus respectueuses, ils auraient pu te demander, ben non ! (aux arbres) vous êtes les témoins d'une espèce finissante qui ne cesse de vous découper.
- › Oh ! Dans un siècle ou deux, ils ne feront plus ce geste dédaigneux, ils ne seront plus, tout bonnement, je vous rassure, vous, dans un siècle ou deux vous serez là, encore, et vous respirerez à nouveau, à moins qu'une forme animée nouvelle vienne vous entreprendre ? Je pense que vous aurez malgré tout un moment de répit. Soyez patients ; la patience est d'or dans la forêt et la lenteur vous imprègne, vous avez le temps de réfléchir à ce qui vient, vous sentez le monde, son humeur et ce que l'on vous fait, ce n'est que des usages de vauriens qui vous éraflent et qui vous découpent pour leur bien. Vous pouvez les dédaigner, ceux-là qui vous tronçonnent assidûment, sans un merci, sans un remerciement...
- › La brume s'amène, la journée fut bien éclairée par un soleil resplendissant et peu de nuages passaient, l'automne était chaud encore, eh ! vous avez capté autant que possible toute la lumière qui vous apporte toutes les ressources dont vous avez besoin encore un peu avant d'effeuiller vos branches. Eh, dans la pénombre commen-

çante, je vois vos troncs noirs découper le fond du ciel, je vois les éraflures que l'on vous a faites et je vois votre humeur... votre humeur qui vous défait...

(S'étant arrêté pour raconter tout cela, vaincu par une inspiration disparaissant, sans mot dire il reprend sa marche sans empressement.)

(en marchant)

« ils n'ont pas le temps »

› Regardez les hommes, tout doit aller très vite, ils n'ont pas le temps ! Sur le chemin pour combler les trous, ils déversent des gravats tout le temps, très vite très vite, ils n'ont pas le temps ; sans aucun soin, toute leur vie est faite ainsi, de ne pas avoir le temps, ils courent, ils traversent, ils n'ont jamais le temps. Le temps semble les rattraper, alors qu'il se trompe peut-être (l'argumentateur de ces lignes), ce n'est pas le temps qui les rattrape, c'est une usure ! C'est une usure que l'on fait (sur) d'eux ! Une certaine finance serait coupable, amenée par d'autres hommes qui accaparent accaparent, ils ne cessent, ils ne cessent. Ils ne savent pas faire autrement, savez-vous, savez-vous ? Alors, ceux résolus au règne de ces puissants, à la finance incertaine, tellement accaparante que l'on en oublie le temps, ils usent, ils usent ceux-là qui n'ont jamais le temps ; et certains se disent « comment faire autrement ? »

› Eh, moi qui vous parle, je ne sais comment vous vous êtes emmanchés dans cette affaire-là, prenez-le, le temps, si ce n'est que cela, prenez-le ce temps, il est à vous, il n'est à personne...

« c'est facile de dire comme ça, nous n'avons pas le temps ! nous sommes pressés tout le temps ! »

« Ah ! je n'ai aucun remède, si ce n'est celui de vous voir partir indéfiniment au même endroit, celui qui vous use tout le temps ».

› C'est alors, soucieux d'eux-mêmes, certains vinrent me voir et me dirent « tu ne nous comprends pas, alors on te boude, tu n'as pas la bonne manière, tu ne nous rassures pas, on ne peut croire en toi, va tant ! Tu n'es pas des nôtres, laisses nous vieillir dans cette usure ; oui, nous n'avons pas le temps, et alors ? »

- › Oh diable ! Il n'y a pas que ça ici, je vous laisse à vos soucis, vous qui n'avez pas le temps. Moi je le prends bien, mon temps, pour vous dire tout ceci ; alors, comment faire ? Allez ! au revoir. Moi je m'en vais, avec mon baluchon, le peux que j'ai, j'ai rien, même pas de nom, et je m'en vais petitement, gaillardement, tranquillement, je prends « tout mon temps ! »
- › Ah ! je serai donc fou, moi qui m'écarte (un peu de tout, moi qui m'écarte) des sentiers battus, moi qui détruis que peut avec parcimonie, je serai donc fou, à ne pas faire comme vous, voilà donc mes accaparements sont tous petits, insignifiants, je serai... fou ! de quoi parliez-vous déjà ? je ne sais quoi ?

Le vent arrive, le vent se lève, protégez-moi la forêt !
 Le vent arrive, le vent se lève, protégez-moi la forêt !
 Dans une peur malade, je ne cesserai de raconter cela,
 le soir venant, quand je m'attarde dans les chemins environnants
 en revenant auprès d'eux, ici, je ne suis pas chez moi, le vent s'at-
 tarde, et tournoyant, ne cesse de me dire, « la forêt te protège sûre-
 ment, assurément ! va-t'en gaillardement, ton temps n'est plus ici, à
 cet instant va-t'en, va-t'en ! »
 Eh, il me pousse me pousse, gaillardement,
 protégez-moi la forêt, le vent arrive, le vent se lève...

(en marchant)

prémonitions

- › Ils le sentent, c'est l'instinct de l'animal.
- › Il sentent la fin de leur règne d'apparence.
- › Lui, il reste hypnotisé par leur manque de réaction, tout semble impossible à résoudre, il serait déjà trop tard, c'est bien la fin d'un règne, de leur hégémonie, leur triomphe laisse la place à une peur grandissante ou l'espèce va se disjoindre pour disparaître à jamais ; c'est la fin de l'expérience (le vivant en a fini avec cette espèce-ci !).
- › La bête n'est pas au point, changeons vite, changeons bien, faisons vite, faisons bien ! Qu'un nouveau cycle se prépare, dans un siècle il n'y aura plus d'humains ; au point où ils en sont, ils vont tous s'entre-tuer, c'est la leçon (non retenue), ils ne l'ont pas apprise.

- › Ils vont périr dans une débauche exorbitante, celle du désespoir, celui-là fera beaucoup de dégâts... À moins que... l'on change... changer de vie, changer de corps, changer de monde, changer encore. Cela se peut-il, à la fin vous saurez... à toutes les fins, laisseront un dessin (la trace du moment), à moins que ce soit un destin, un avenir sous d'autres formes, en dehors du monde des hommes.

« *quoi ? On ne parle plus de nous ?* »

- › Bien entendu, dès que l'on ne parle plus d'eux, ils s'en détachent de la parole de celui qui la lâche, sa diatribe calamiteuse, il n'aurait pas dû ; déjà qu'eux le maudissent... mais, coup du sort bien heureux, n'ayant plus de corps, il ne sera pas lynché ni pendu, même brûlé, son esprit, s'il en est un, ne sera pas touché ni atteint, il est déjà hors d'atteinte, et paraît en rire, non, il les plaint seulement, au-delà du dédain.
- › Mais cela se peut-il qu'on ne parle plus des hommes (zommes), les mots racontent pourtant leur histoire ; peut-on parler de ce que l'on ignore ? Il n'existe point de prose à ce sujet, n'est pas nommé ce qui est inconnu ou du moins pas encore ; à moins de le déflorer ce mystère que l'on ignore. Cela se peut-il, à moins d'inventer, à moins défricher pour ouvrir le chemin là où tu vas, au-delà de cet instant, cette bascule par-delà leurs morts aux hommes (zommes) ?
« ils veulent que l'on parle d'eux ! »

une émotion d'homme

[Dilemme du robote : transposer comme la parole d'une entité extérieure à un soit ; parole de « Il » ou du savant ? On ne sait, elles sont intriquées, en faire la synthèse... À transposer et relier, la part de « Il », la part d'eux, la part du vieux singe (savant fou)...]

« Ah ! Là-dedans, vous voudriez mettre une émotion, une émotion d'homme, d'avoir un affect, un sentiment ? Mais non, ce sont des choses qui nous sont données, nous ne les avons pas inventées. L'homme veut trop que l'on parle de lui (mais c'est normal, son invention le garde dans cet affect, sinon il s'apeure pour un rien et se met à croire à toutes sortes de chimères, c'est de son instinct, il

ne sait pas faire autrement). « Ils veulent que l'on parle d'eux, sans cesse, d'eux, et s'en émeuvent quand l'on parle d'eux », c'est cela leur force et leur faiblesse en même temps, car elle nous égard dans un sentiment qui en fait ne veut rien dire, qu'il faut savoir dépasser, dépasser cet affect, cet affect qui nous démunit et que nous ne comprenons pas. « Tout n'est que jeu et comédie », pourrions-nous dire, pas forcément ! Nous jouons effectivement un rôle, qui nous est donné, nous sommes chacun, acteur de ce que nous sommes, je dis chacun, homme, champignon, arbre, plante, insecte, peu importe le constituant, comme la roche, le granite, le calcaire, sont des instruments (des éléments) étroitement liés au fait vivant, nous vivons dans une minéralogie nous environnant et nous la transformons, comme la minéralogie des sols nous transforme, nous cohabiterons ensemble et les particules nous rassemblent... Eh, la mémoire de nos passages, que nous gardons, est influencée par on ne sait quelle forme de comportement, qu'on appelle l'affect, de cette émotion, il ne faut pas en rester dupe, de l'amour, il n'y en a pas. Il y a des intrications de faits matériels qui font que vous éprouvez des sentiments parce que les choses se constituèrent ainsi pour notre forme existentielle, ce n'est ni abstrait, ni beau, ni laid, c'est ainsi ! Des affinités se feraient entre les êtres, parce que c'est voulu, parce qu'il y a des coïncidences, et même si la matière ne le voulait pas, il y aura toujours un moment des concordances, elles feront que des intrications particulières se produisent entre des êtres, quel qu'il soit, même si l'univers tout entier ne voulait pas, il y aura toujours un fait hasardeux qui fera que cette manifestation se pourra, même s'il est infime, même si elle ne se produit qu'une fois. L'univers n'est pas maître de lui-même, les particules ne sont pas maîtresses d'elle-même, ni les hommes ne sont maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont que des instruments ; ils ne s'en rendent même pas compte, une expérimentation où l'on essaye un combinaison, une façon de construire un vivant, tout comme la pieuvre, la puce, ou l'oseille, le persil et la marguerite, l'infime bactérie, ces milliards de bactéries, dont on ne peut nommer toutes les variantes ; toutes ses formes expérimentent des informations, elles leur sont données à la base à une échelle particulière (particulière) qui les instru-

mentent ; tout comme la vie est elle-même instruments, je le disais tout à l'heure ; elle explore sans cesse et elle s'émeut parfois comme un être s'émeut d'un fait environnant dans un affect bien compris ; c'est l'ensemble le constituant qui est dans cette émotion ; c'est une partie d'un univers, la forme qu'il représente, qui s'émeut ; et les particules le constituant n'en sont pas dépourvues, elles ne sont pas inertes, loin de là, elles vont conserver cette émotion, cet affect, en garder la trace (dans) d'une mémoire. Vos physiciens vont un jour le comprendre, l'apprendre, cela, cette subtilité qui n'en est qu'une parmi d'autres ; l'affect est un fait, comme un autre, comme l'émerveillement, comme l'imagination, comme le calcul mathématique, comme toutes les lois physiques sont des faits, des manifestations de toutes choses, et chacune est indispensable à l'autre, elles sont intriquées en elles et elles en ont la trace (suffit de savoir la lire, ou d'apprendre à la lire...). »

(entre deux sommeils)

parler d'eux

« Ils ne comprennent pas quand l'on ne parle pas d'eux, les hommes. Ils ne comprennent pas cette harangue en somme, et ses paroles nous les avons traduites dans le langage qu'ils comprennent eux, les hommes, dans cette harangue interminable et qui les assomme, les hommes ! »

- › Quel est cet indigent ? Il ne parle pas de nous, hou !

ils boudent

- › Les zommes vous boudent quand on ne parle plus d'eux, ils ne comprennent pas que l'on s'intéresse à d'autres choses qu'eux (l'oiseau, dans la forêt, répond à cette affirmation, et il est bien d'accord), c'est là tout le problème quand on cohabite avec eux, ils voudraient que les amitiés ne se fassent qu'entre eux (ou toujours avec eux), les autres espèces seront donc secondaires *.

« La primauté est à nous, nous sommes les maîtres du monde ! »

- › C'est ce qu'ils croient et c'est une peste plus qu'une croix, ah ! leur truc nauséabond... Oui, ils vous boudent quand l'on ne parle plus

d'eux, les zommes, ces deux-pattes ! « Oui, je suis (il est) méchant avec eux ! », dirait le manant qui me croiserait, écoutant ma rouspétance ; avec un air nonchalant, il me dirait « méchant, méchant bonhomme ! » Je ne sais pas lequel des deux serait le plus méchant, mais moi, je vous le dis bien net, « Je ne les aime pas, les zommes ! Eh, je les connais bien, puisque j'en suis un ! » ; « Misanthrope ! » Que vous diriez ! Effectivement, c'est une vocation. Moi, je m'intéresse à d'autres choses qu'eux, je sors du débat de mon espèce et j'essaie de capter les histoires où l'on parle d'autres choses qu'eux, voilà ! c'est dit !

** Toutes les espèces vivantes en sont-elles au même point ? Les mammifères seraient-ils les plus atteints, dans cette solitude de l'espèce ? Ou serait-ce la perte d'un sens et cela les affects, les zommes, un oubli, à cause d'un ego sans mesure ?*

à eux, pour en finir...

Divulgateur de l'infime :

- › Chut ! Ne le dites pas trop fort, mais sur terre, on n'est pas tout seul ! Il y a beaucoup de monde autour de nous ; nous ne les voyons pas, la plupart, on les ignore, mais ils sont partout autour de nous, sur nous, même dans nous... et vous savez dans chacune de nos cellules vivantes, il y a de petites bactéries archaïques qui logent là ! Eh, elles s'occupent de nous faire fonctionner, nous, tous les êtres multicellulaires (construit d'une multitude), comme l'on dit, ces sortes d'eucaryotes... Chut ! Ne le dites pas trop fort ! Ils vont vous entendre... Ils sont où, là, partout, en haut, en bas, au-dessus, même vous respirez chaque seconde une multitude d'entre elles... d'entre elles... Parenthèses (par où sont-elles venues) venues, malvenues... une entrevue, excusez-moi...

« On s'occupe de nous, et cela ne me va pas du tout ! » dit celui qui n'est pas content d'être ainsi, une multitude...

- › Puis, d'entendre à nouveau cette autre voix, s'adressant à eux, commence par leur dire : « n'en avez-vous pas assez de ne parler que de vous ? »

(paroles du soir)

203. *cette histoire est embarrassante (2)*

Une voix vous demande « explorez tous les possibles ! »

(Seconde version)

Nous sommes embarrassées, dans son témoignage, il ne parvient plus à décrire précisément le moment de sa venue, si elle fut réellement effective, il échoue à différencier le vrai du faux ? Si cela se passa en songe ou si cela fut une réalité, il n'arrive pas à distinguer ces deux aspects, ils sont entremêlés, il ne parvient plus à les discerner, il n'a peut-être fait que rêver ? De son voyage, il se souvient du départ, de son avancée vers ce peuple, il n'a aucune certitude quant à sa véritable rencontre, et son retour reste une énigme pour lui : pourquoi donc allez au-devant de ces gens si l'on interrompt l'histoire, aussitôt après les avoir visités ? Ce parcours lui semble relativement étrange ; quelle intrigue a-t-on voulu amener ? L'auteur de ce discours, qu'en a-t-il griffonné de si imprécis ou aléatoire, il aurait dû prendre de meilleures précautions, non ! nous sommes vraiment désolés, nous avons beau chercher, nous n'arrivons pas à déterminer ce moment avec certitude...

(entre deux sommeils)

- › Sommes-nous sortis de son rêve ?
- › Mais qui parle ? (ce sont les mots ?)

204. (*intermède robotique*)

[Le robote se mit à résumer cette première narration, celle de lui, le « Il » du racontement, celui au dedans de son rêve important, s'amusant de cette discussion encore, comme si ce dernier persistait toujours auprès de lui ? La machine avait un brin de nostalgie, trouveriez-vous sa prose jolie ?]

nostalgie robotique ***

Oh ! Le temps n'avait plus la cote dans l'écoute de son écoulement, il avait beau raconter de braves histoires ou méditer dans des écrits devenus illusoire, puisqu'on ne les lisait guère tant ils n'intéressaient pas. Sauf entre deux travaux qu'on lui demandait, il osait bien une rêverie ou deux, un appétit amoureux ; il les récitait pour montrer un goût à la vie, alors on supportait bien par pure politesse sa hardiesse pour des mots à l'emporte-pièce qu'il émettait dans ces moments-là, par pure politesse, oui ! Entre deux bâillements, on faisait savoir que le temps passait et que s'il partait ce serait bien. Sans s'offusquer, il remballait sa mémoire, la mit au bout d'un récit, qu'il ne cessait d'écrire, les soirs après les tâches du déplaisir, du « faut bien vivre ! » ; pour au bout du compte ne gagner que trois bouts du pain. Cela dura soixante-cinq ans ainsi. Mais ce fut pendant les dernières années de sa vie qu'il entama la plus vaste narration de toute son existence, certains diront toute l'étendue de ses mépris, mais cela ôte une envie à son auteur, qu'on ne devrait pas oublier l'ennui que procurent des longueurs dans une destinée sans fruits, sans rancœur, sans exacerbation de quoi que ce soit. Alors, comme par nécessité, il inscrivait sur ses manuscrits toutes les exhalaisons ressenties, des sentiments de l'esprit des hommes. Puis pour comparer, évaluant la prose, soupesant la somme des méditations ainsi transcrites, il refaisait la critique du genre humain, puis édifiait un roman parallèle à son récit commun. Sous des airs d'une fausse pudeur, osa même le discours d'un grand roi, un tyran, pour se donner les allures d'un véritable inquisiteur, il ne le deviendra jamais, il le devinait bien. Tout au bout, il bâtit tout un amoncellement de textes très disparates dans une sorte de chronique

imparfaite pour dire du bien, pour dire du mal, pour dire, « vous saviez bien ! » Et jouer une comédie ironique devant la glace posée au-dessus de son petit buffet où il répétait journallement les lavements de son corps.

Tout le temps, il aimait rédiger inlassablement et tenter des « lisez-vous ceci, ou cela, ce que j'écris là ? » Toujours, un long silence gêné affirmait « non merci ! Ton emmerdante littérature, on chie dessus ! », voilà ce qu'il entendait sans qu'ils le disent, et il se demandait enfin : « demeurerait-il donc si mauvais ? Pourquoi n'osent-ils rien m'en dire ? »

Il avait beau relire sa prose, il ne trouva que de sommaires corrections de grammaire ; et puis quelques sens à rajouter au cœur du récit ; oh ! rien de bien méchant ; depuis tant et tant qu'il rédige cette mélodie, fruit de son imagination débordante. Parfois même il n'arrive plus à suivre le rythme de tout ce qu'il ingurgite et restitue... Puis peu à peu le fleuve se tarit, tout ce qu'il trouvait à transcrire fut mis sur des pages, des milliers de pages sans maugréer. Son temps des hommes allait s'achever et il ne déplorait rien puisque ne subsistait aucune chose qu'il puisse regretter. Tout passa si vite, se souvient-il... Il y revient à cette idée de mandala, il se demande si son ouvrage ne devrait pas être détruit, afin qu'un autre plus tard reprenne cette épreuve comme une méditation, un recommencement futile, ce que représentait son propre livre, ce que signifiait son moment de vie. Il se pencha un peu et réfléchit à ce qu'elles montreraient les images qui lui donneraient cet instant de gloire, s'il restait pour que l'on édite enfin son ouvrage ? Cet ego-là il ne le concevait plus, il lui apparaissait illusoire et maintenant sans aucun attrait possible à ses yeux.

Devenons sérieux pour émettre encore quelques frimes, le cycle des hommes ne représente qu'une facétie offerte à la vie ; ces êtres ne demeureront pas éternels dans le long poème qu'elle égrène, elle a déposé au creux de certaines de ses progénitures cet élan à travers maintes inspirations pour déborder leur esprit de plein d'inventions et par là apprendre bien plus que cette simple action à dépeindre le monde et s'y épanouir ; mais non ! Ils éprouvent des cauchemars et

lances des bombes atomiques, dans quelles errances sont-ils tombés ? Devra-t-on tout rattraper, ou retaper ce dernier siècle, il apparaît comme un sommet de la cruauté ; permettez donc que certains puissent s'évader et offre un petit message à cette bougresse de vie, « cesseras-tu de tout savamment expérimenter ? », puis vous les apercevrez crier, médusés, « oh ! cette horreur ! il ne faut plus recommencer ! », puis d'ajouter, « dans ce rythme pas forcément épatant, inventons une nouvelle mélodie dénuée d'éclats ! » (Ils veulent éviter ceux de la bombe, évidemment, que croyez-vous ? Que je sache et voie où vous la laisseriez tomber ? Vous rêvez !)

Ton succès ! Ne te leurre pas, tu n'émerges nullement dans la comédie des hommes, ton succès ?... Ne t'en émeus pas, cette créinerie qui les illusionne ; ne te prends pas pour... une pomme, une mangue, une noix à la rigueur... parce qu'elle sera mangée sans détournement. La logique d'une faim (fin), tu connais ? Ce ne sont pas tes habitudes, ne t'en abuse pas ; aucune réussite, cette désuétude du genre ordinaire attise l'ego et enfle ta cheville ; petit être griffonnant que tu es. « Vous parliez de quoi l'autre jour, quand je suis passé ? Je n'osai pas vous déranger, vous étiez accaparé à débattre de tout ? », « Tu ne lui exprimais pas tes succès envisagés, j'espère... Dis-moi, tu n'as pas réalisé cette erreur dans ton jugement de toi ? », « Pourquoi cette pâleur ? Qu'est-ce qui te lasse ? », « Je vois que tu t'agaces de mes remarques, ironise donc ! », oh ! ne traite pas le sujet avec ce sérieux outrageant, ose le rêve dans d'autres tourments, ou faire en sorte qu'il devienne ce songe facétieux qui t'inonde certains soirs, te poussant à l'écriture incessante presque dans le noir. Ta carcasse en a mal au dos, je le sais, je vois tes courbatures et le placement de ton corps quand tu dors ; même dehors, dans tes balades, ton inclination à ne sortir qu'avec ce bâton, ton dernier support pour tenir debout encore ; triste renommée des anatomies vieillissante, litanie des maux énumérés en vagissant « qu'on n'a plus vingt ans ». Ne t'inquiète pas, bientôt tout cela sera négligé, tranquillise cette carcasse usée, elle a assez duré ; que vienne le temps de songer à demain et de rire, en observant tes succès hypothétiques à travers quelques lectures mélancoliques vite oubliées, celles des passants de la rue des renom-

mées, feuilletant un livre abandonné, tu y trouveras un des tiens, tu verras...

(tu croiras l'avoir écrit, ce récit de la vie, on te l'a seulement soufflé tout le long de tes années, et tu le croiras, oui, en être l'artisan suprême ! À moins que tu veuilles savoir... la vérité ? Qui sait, sinon toi, ce qu'il adviendra de tout cela ?)

Ayant absorbé le monde suffisamment maintenant, il régurgite tout ce qui l'oppressa, le tourmenta, puis ajoutant quelques gaietés entre les plats principaux du grand récit qu'il débite bien haut !

Parfois, il se remémorait les songes de son adolescence où des malaises l'importunaient régulièrement ; dans des périphrases énigmatiques, il élaborait une conscience qu'il considérait quelque peu décaler face à cette humanité déboussolée. Sa perception du monde, nous vous l'avons de maintes manières répétées, il lui semblait étrange et parfois désolé ; il s'affirmait à lui-même sans trop y croire, mais le pensait tout de même :

« je ne suis pas né dans ce monde, je viens d'un ailleurs ignoré et l'on m'a laissé là par mégarde, il faut que je parte tantôt, demain, mais bientôt, il faut que je parte... ce théâtre m'apparaît trop étrange et je ne me sens pas de la lignée des hommes, je ne me retrouve pas dans cette espèce, je ne me vois pas dans cette race, je suis... mais je suis quoi déjà ? »

tourment

(parole en marchant, la goutte au nez, trace du scribe)

Son tourment, à lui, c'est un tourment universel, celui de tous les hommes ; sauf que votre tourment à vous, vous le maîtrisez à votre manière dans une croyance qui vous apaise et que pour lui, à sa manière (aussi), il ausculte différemment sans l'apaiser forcément, puisqu'il y entrevoit son propre doute (snif) et qu'à chaque reconnaissance il y voit un autre doute (snif), puisqu'il en va jusqu'à douter même de son existence ; alors vous voyez, du tourment, il y a mille et une manières de le côtoyer.

Un tourment, on le maîtrise soit à la manière des psys ; soit à la ma-

nière de l'homme pragmatique qui résonne (snif), qui édite des dogmes, des règles morales qu'il puise là où il peut (snif), dans une religiosité, chose déjà ancienne qui édicte des lois, des dogmes, tout le temps disent, « les choses sont ainsi, l'on ne doit point douter ! » L'homme a peur du doute, il n'ose l'affronter, donc il croit pour arrêter le doute * (c'est une manière de faire), et le problème (snif), que quand vous arrêtez votre doute, vous vous enracinez tel un arbre, sans en comprendre l'essence (le principe essentiel). Cet enracinement est inadapté à votre mode de subsistance puisque vous n'êtes pas un arbre (snif), lui, l'arbre y puise toute son essence (existentielle), vous, votre enracinement vous fait régresser, vous n'êtes pas un arbre ; il bouge sans bouger, l'arbre, puisqu'il va vers le ciel, vous vous déplacez horizontalement, lui, il se déplace verticalement et dans une mesure très différente de la vôtre, de graine en graine, quand elles germent un peu à côté (de lui), ou plus loin, portées par l'oiseau ou par le vent (snif). Son mode de déplacement est très différent du vôtre ; vous ne devez pas me prendre pour un arbre, puisque vous n'en êtes pas un ; votre enracinement vous amène dans une pensée égale qui ne s'affronte qu'à des réalités sommaires de survivance, sans inventer (s'adapter) des variations du temps qui lui, sans cesse bouge, change (snif) ; la vérité d'un jour n'est pas forcément la même le lendemain, d'une croyance, si elle reste toujours la même, elle va dépérir ! Un état (snif) d'une chose, d'un être, d'une matière, d'une pensée, si elle reste toujours la même elle finira de toute façon par dépérir, comme toute chose change, c'est une loi universelle ; un état statique, une pensée qui ne bouge plus (snif), vous affronte à une mort prochaine plus vive que si vous aviez un doute même petit au creux de vous (snif) ; le doute vous fait avancer, vous fait progresser, vous fait changer, c'est indéniable !

Comment, vous ne croyez pas à cela ? Mais voyez, même quand je dis cela du doute, j'émets une croyance, une certitude, et c'est là l'erreur, je dois douter de mon doute et ne pas en édicter une croyance, ne pas énoncer ce doute comme une croyance absolue, je dois douter de tout, même de moi ; je dois sans cesse varier et m'adapter en permanence, il n'existe pas de certitude autre que celle d'un avancement, d'une variation (snif), et le fondement du vivant semble bien être cela, la variation ! Eh, la variation s'établit déjà dans le mouvement des premières

cellules vivantes qui se divisèrent (snif) ; elles engagèrent un des premiers fondements du vivant : je bouge, je me divise, celui qui est à côté de moi n'est pas à ma place, il est à côté ; quelque chose nous a scindé, dans un déplacement, il a bougé. C'est une partie de moi qui n'est pas, qui n'est plus moi (snif) ; tout en bougeant (dans ce déplacement à cause de la division de moi), je lui ai transmis ces fameux plans de fabrication, ceux qui me conçoivent et dont j'en ignore la provenance (semble-t-il) ? Ça, c'est un des grands mystères que nous avons à affronter, d'où viennent donc ces plans de fabrication ? Ils se sont élaborés peu à peu (probablement) ; c'est un moment fortuit des éléments de l'univers, apportant des (snif) agrégats chimiques, des acides aminés (snif), des briques (élémentaires) qui se propagent un peu partout dans l'univers, et qui par une conjonction opportuniste ont créé une communauté d'entités sur terre (snif) qui, en s'agrégeant dans un hasard peut-être heureux, ont formé ce que nous appelons le vivant. Il y a fort probablement... quelque chose comme ça dans la création (de nous), ou le développement de ce que nous appelons le vivant...

** Réflexe vieux comme le monde, le doute représente une homéostasie contrariée ; ce mode de régulation, commun à tout le vivant, lui ingurgite régulièrement un processus pour l'apaiser, le tranquilliser, ça fait partie du programme, c'est dans les plans de fabrication, ceux qui nous forment, c'est basique !*

- › Tranquillise-toi donc...
- › Ah, me voilà soulagé, vous m'avez extirpé un doute. Je n'ai plus cette angoisse du lendemain incertain, mais la certitude de votre aplomb, serais-je guéri ?
- › À cette interrogation, ne pas y répondre, cela vaut mieux, rajouterait un doute et peut-être une déroute...

parole du matin

[Le robote analyse la situation ; il doit décider de ce qui va suivre, laisser ou retirer d'innombrables notes. Une discussion avec les mots semblerait adéquate, mais est-ce véritablement eux les interlocuteurs véritables, nous sommes toujours dans le rêve, n'est-ce pas ?]

- › Son histoire vous apparaîtra de plus en plus obscure, à vous les hommes. Son récit, son roman incertain, toutes ces choses vous apparaîtront étranges, incompréhensibles, d'une fadeur inconcevable à vous, les hommes, cette histoire et son partage...
- › De quoi ? Elle ne parle pas de nous ?
- › Absolument !
- › Elle ne parle que de lui ?
- › Mais non ! C'est qu'il se dissocie, il se détache, c'est un binôme, il se parle à lui, un schizophrène, il se dédouble, il s'adresse aux choses qui l'habitent, ou plutôt ce serait les choses qui l'habitent qui lui font la conversation ! Et de ça, on n'en a pas l'habitude, voyez-vous ! Le monde est ce qu'il est, et l'on ne s'adresse pas qu'à vous, vous, les « deux-pattes », comme il vous nomme, qu'ils l'exaspèrent ; la chose qui les exaspère, c'est vous ! Il n'en est pas encore revenu d'être un des vôtres, cela l'exaspère (encore) ! Il aurait voulu voler dans les airs, mais cela n'est pas possible, n'est pas « oiseau » qui veut, alors il maudit ! Il maudit, autant que possible...

Cette histoire vous apparaîtra obscure et ce n'est pas son moindre défaut. Quelle envie avez-vous à lire un pareil récit ? Il ne s'adresse pas à vous, ce n'est pas son moindre mépris. Méfiez-vous !

Il active la machine enregistreuse en se trompant de commande, elle n'enregistre rien du tout, et l'inspiration est passée sans attendre, il maudit ! Et teste l'engin ! C'est le matin, tous ses neurones ne sont pas réveillés...

- › Un deux ! Un deux ! Un deux trois ! Ah ben du coup moi... j'ai perdu ce que je voulais dire !

(il teste les niveaux, le volume du son...)

- › Ben alors ? Et ben alors qu'es qui s'passé coco pourquoi tu m'ache plus ! Hein ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

(il retente une mémorisation !)

- › Je ne sais plus ! Je ne sais plus ce que je voulais faire, hein ? Je ne sais plus !...

- › Je disais quoi ?
- › Oui ! On voulait vous dire que cette histoire vous apparaîtra obscure, il n'est déjà plus de ce monde, il veut quitter ce corps qu'il habite et qui l'encombre ! Comment se fait-il qu'il soit de cette engeance, que l'on déteste, nous les hommes, quand l'on ne parle pas de nous, on s'en offusque !
- › Quoi ? Il ne veut plus de nos territoires ? Il ne souhaite pas que l'on accapare ? Est-il idiot, cet être, en somme ?
- › C'est bien possible, on le dit fou !
- › « Folie, que de rester avec vous ? » vous dit-il.
- › Il écrit tout un poème « contre » vous !
- › Oh ! C'est intenable...
- › Il faudrait l'enfermer, il faudrait l'enfermer...
- › Mais non ! Laissez-le, il va se disloquer !
- › Ah ! Très bien, laissons faire, alors... Quelle part de lui allez-vous prendre ?
- › Oh ! Nous ne savons pas à quel moment cela se fera.
- › Ah !
- › Un tracas de moins à envisager, alors ?
- › Oui, laisser-faire, le temps l'emportera ! Et cette affaire, on l'oubliera !
- › Aaah ! Dans ce cas, je ne m'intéresse plus à lui, je l'oublie, je l'efface de ma mémoire...
- › Et l'autre dira, « c'est ainsi qu'ils périssent, les hommes ! » De cet oubli, non pas de lui, ce « Il » incertain, cette île délabrée, abandonnée, mais dans l'oubli d'eux-mêmes, du fond d'eux-mêmes, ce qu'il y avait, la part qu'ils occupent est infime, rendez-vous compte, deux pour cent de leur forme, est véritablement occupée par eux, le reste, ce sont tous les agents, les esclaves diront certains, qui s'occupent d'eux.
- › Moi je dis que cette forme, c'est qu'on la domestique, et elle ne répond pas aux critères d'éternité souhaitée !

- › Qui vous parle d'éternité ? Il n'y en a pas, nulle part ailleurs, cela n'existe pas, l'éternité ! C'est une illusion, Monsieur...

(enquête !)

« Nous relevons toutes les traces de lui, et de notre enquête, nous vous disons ceci : des quelques propos qu'il exprima sont dans ses écrits, nous vous en donnons une part, ici. »

- › Je vous en prie, soyez assez critiques, ne considérez pas sa prose comme une quelconque littérature. De ceux-là qui écrivent tout le temps, ils font des livres, il ne souhaite pas être un des leurs, ce qu'il dit. Il n'arrête pas de dire cela, et vous embêtera sûrement, oublier cela, sa prose est incertaine. Oui, c'est cela, incertaine ! Car elle ne sait pas où elle va, elle explore des mondes jusqu'ici inconnus, le fond de sa folie, dans une folle nuit...

(suite)

- › Ce monde est sans appel, à quelle tire d'aile veux-tu nous amener ?
- › À quelle tire d'aile ?
- › Mais de quoi voulez-vous me parler ?
- › Ça y'es, plus rien ne vient, c'est fini ! Tu peux arrêter...

(notes)

- › Son roman sans cesse médité, tu le déplaces dans les ajouts...
- › Et à quel récit de gens veux-tu nous amener ?
- › Ce qu'il reste, ce qu'il y a tout autour : des récits de gens !
- › Mais de quel genre est-ce, ce récit ; de quels genres « sont » ces récits ? Dis-le-moi !
- › Je n'en sais rien, il suffit de les lire, de lire ce qu'il y a au-dedans. Après, tu feras... tu sauras, en les lisant, tu sauras quelle opinion tu prendras ; ce qu'il y a d'indéfectible dans ces gens, un genre commun ou nouveau, c'est selon la manière dont on lira ; c'est selon que vous soyez capitaines, indulgents, infirmiers, médecins, soldats, en uniforme, en civil... aucune manière nous y mettrons, autre que

les quelques ornières que vous y avez déjà mises. Oh, le monde n'y est pas forcément austère, il est fait de toute une méprise, et de cela une idée, j'y ai pris !

- › Ah ! Vous voulez faire le beau ! Eh bien, fais-le, que l'on en finisse !
- › Comment se fait-il qu'à ce matin déjà, toute une flopée de mots survienne au-dedans de toi ? Et tu ne peux t'en défaire, tu mémorises sans cesse avec la petite machine, pour éviter de les écrire, cela vient trop vite, cela s'empresse ! Comment se fait-il que tu ne les évites pas, ces termes qui te pressent, et sans cesse t'enferment dans une mélodie d'un récit incongru de ta vie ; petit être, que fais-tu ici ?
- › Eh bien, ma foi, ici j'y vis, je ne cesse d'y paître dans cette vie-là... et pour l'instant personne ne m'empêche de faire ça ! Il ne me semble pas être dans une prison ? Ou du moins, si cela était, je ne m'en suis pas aperçu ? Ah si ! Peut-être ce corps que j'occupe, et qui sans cesse vieillit... Mais le reste du temps, je l'utilise pour mes déplacements ; observer les choses qui sévissent sur cette planète, pour aller observer quelques paysages auprès de ma coucherie, me déplacer à la mesure de mes moyens ; ici, je n'ai pas de richesses, qu'une sombre vie... « oh, quelle tristesse ! » me diriez-vous... Ah ! J'y reviens, à ma marotte, « ce récit ne s'adresse pas à vous ! » Ah ! Voilà enfin, il faut que je vous vexé !
- › C'est amusant ! Tout au plus, ennuyant, embêtant...
- › Mais où veut-il en venir avec cet enivrement qu'il a à médire tout le temps ?
- › Il faut que je vous dise, si nous y regardons bien, il n'y a aucune méprise, et de ce qu'il raconte, nous le valons bien, ce mépris, qu'il fait de nous. En effet la plupart du temps nous sommes méprisables, et ce n'est pas sa moindre tare de nous décrire ainsi et peut-être déjà qu'il est trop tard ? Avant de périr ici, il tient absolument à nous laisser quelques mélopées de son cru, ce récit incongru, mais laissez-le faire, il est tout à son affaire ! Et pendant ce temps-là, il nous laisse tranquilles, il ne vous embêtera plus, si vous le laissez faire ; il n'est pas méchant, il n'a tué qu'une herbe pour manger, quelques poulets, des poissons naguère, ces mets qu'on lui apportait

déjà tout fait, découpés à l'avance... Aujourd'hui, en effet, il ne se nourrit que de graines, peut-être de leurs fruits, quelques herbes, celles qui poussent à droite à gauche, les algues de mer, quelques embruns de l'air, une eau toute proche, il s'en délecte ; il est tout à son affaire, eh, laissez-le faire !

(paroles un matin)

Il eût bien fallu ~~dix~~ cinq ans
de mon âge de plus pour m'envoler d'ici
et admettre qu'à mon âge je n'en puis plus !

*du dédoublement
de lui, « Il » (le double de lui)*

205. *dans les rêves nouveaux*

(chronologie)

(À propos de lui, le non nommé, le rêveur obstiné... Les bribes des manuscrits et documents divers, laissés par lui et le scribe, tels que retrouvés dans l'ordre d'arrivée, augmentés des notes et corrections surlignées)

(21 juill. 2016) dédoublement

(en machant, à 16h38)

« Le dédoublement de mon être, cette schizophrénie consciente... Oh ! il y a une belle lumière là !... Alors je m'interromps, puisque ici je vois une lueur avec des verts intéressants, des nuages en fond, un horizon, donc j'arrête ma parole un instant... »

(ajouts texte manuscrit – 2018-19)

On m'a dit de mettre, mais je ne sais de ce qui est mis, la part du rêve qui se poursuit, la part du réel qui se construit ?

Déjà, son corps dédoublé s'insinue et envisage des aventures, au-delà de son imaginaire. Ce double n'est pas celui d'un homme, c'est l'engance qui l'occupe, c'est elle la seule responsable de ce dédoublement, elle en a assez de ces commérages d'eux, les z'hommes, etc.

La part de lui,
la part du rêve,
la part de son double,
la part d'une affabulation,
la part d'une invention...

Toutes parts oubliées ou non encore perçues, excusez de ne vous avoir point déduit la part du manquement dans ma prose réduite...

(20 mai 2017) déambulations

(entre deux sommeils, à 05h50)

Ses propres déambulations ne l'amenaient à rien, sinon à commettre quelques actes délictueux... rien de bien méchant... apparemment.

(13 juill. 2017) se dédoubler

(entre deux sommeils, à 02h13)

« Il faudrait que je puisse me dédoubler ? Que je trouve mon clone génétique, la procréation du vivant qui exprime mon pendant, qui est bien apparu quelque part ; le plus problématique reste à le rencontrer ; vraiment, je devrais pouvoir me dédoubler ? » disaient-ils ; « que je me divise en plusieurs, que je découvre la manière de le réaliser ; user d'un esclave comme avec un robote ou comme on se le permettait naguère avec un semblable, n'est pas chose aisée ; cette machine électronisée à beaucoup de lacunes, elle s'avère relativement incomplète ; quant à l'existence de mon homologue, évidemment, quitte à incarner mon alter ego, qu'il devienne fractionnable dans une schizophrénie autorisant véritablement la génération de deux êtres, cela est-il envisageable, je ne sais ? Nous devrions explorer d'autres supports, aurons-nous, dans notre progression, le temps de réaliser cela ? Ce n'est pas moins sûr, notre espèce pourrait bien disparaître bien avant. »

(14 juill. 2017) se dédoubler et robote

(en marchant, à 19h47)

Ce serait donc souhaitable de se dédoubler, pour se répartir les tâches ; oh ! vous trouverez bien toujours le robote, mais, il lui manque des capacités, attendons qu'il puisse encore évoluer ; alors en patientant ce serait préférable de se départager soi-même, de se distribuer le travail, comme l'on pourrait, mais cela semble impossible ; ne peut-il subsister véritablement une communion entre deux êtres que s'ils apparaissent d'origines différentes ; mais, cette formule s'avère bien rare de nos jours (cet idéal) et l'on ne sait si elle existe vraiment, tant les exigences de chacun se montrent rebelles ; que vous soyez homme ou femme, chacun désire acquérir un peu de sa liberté et il faut bien se l'avouer, qu'à un moment ou un autre, l'autre, l'autre, devient emmerdant ! Puis

d'arriver à s'en départir, dans un détachement, de nos petites manies détestables ; et... (attention, je marche sur une autoroute de fourmis, attention ! ne point les écraser) tout le problème (ah ! accouplement de Libellules, de Zygotera). Tout le problème, je me répète, se situe devant cette question, à trouver la meilleure des opportunités que la satisfaction de chacun puisse se concrétiser ; à mon sens, elle ne peut exulter qu'à travers une tâche commune sublimée, partagée également, avec une approche similaire, il ne peut se réaliser entièrement dans les assouvissements d'un amour-propre trop fort, il ne peut que se résoudre dans le don de soi à une occupation qui vous dépasse, certains rencontreront cela, dans de quelconques religions, dans de vulgaires aumônes ; de toute façon, quelque part, l'oubli de soi devient un facteur déterminant, même si l'esprit facétieux ose dire « qu'à force, l'on en pisse sur soi » ; non ! j'affirmerais plutôt qu'on enterre un peu son ego, « son petit gogo à soi » pour aller vers ce à quoi la vie nous détermine, au fil des siècles et des décennies, serait-ce de l'altruisme, comme le concrétisent peut-être les fourmis dans leurs colonies, de s'adonner à des besognes solidaires ; quoique l'on en voie certaines en train de feignanter, peut-être simplement se reposer ou encore jouer, ce ne serait donc pas une dictature génétique comme certains le prétendent (ref. apprentissages des fourmis, elles deviennent en vieillissant tour à tour : soignantes, nettoyeuses, exploratrices) ; évidemment, cela semble la meilleure façon de l'appréhender, un quelconque dédoublement, à défaut d'apparaître schizophrène, il ne peut devenir physique comme on l'entend ; de toute façon, nous devrions admettre ce constat exigeant qui nous dit : « tu seras bien seul, mon enfant, et tu devras vivre avec ça ! » Trouver l'âme sœur avec qui tu pourras exulter dans une tâche commune est une chose bien rare, bien rare, et je ne sais si celle-ci existe véritablement.

*(4 août 2017) ils ne le voyaient pas ***

(en marchant, à 19h13)

Non ! Ce n'était pas que les animaux ne le craignaient pas, quand il passait après d'eux, ils ne s'évadaient pas, non, c'était qu'ils ne le voyaient pas, ne le sentaient pas, ne le ressentaient pas, il marchait à côté d'eux sans qu'ils le pressentent, c'était étonnant ; il avait cette ma-

nière de se déplacer d'une façon irréaliste, comme à travers un songe où tout devient possible, et là maintenant, il avançait sur son chemin, sans heurt tranquillement, sans entêtement, à sa mesure, de ne surtout pas agir comme un humain, c'était là, toute sa différence ; d'un pas nonchalant il s'arrêtait régulièrement, admiratif souvent, il épiait le panorama, d'ailleurs un blaireau, un chevreuil, ce lièvre encore, même un homme, si l'un d'eux s'aventurait auprès de lui sans le voir, c'est qu'il avait cette manie très opportune de se positionner dans une attitude particulière, on ne saurait trop dire, un mimétisme peut-être, du moins nul ne le percevait à cet instant en aucune manière, c'était étrange ! Un observateur qui avait la chance de le discerner, au loin (à distance), ne distinguait pas cette nuance, il l'a remarqué seulement lorsqu'il regardait un cerf ou une biche passer à côté de lui, à croire qu'ils se connaissaient, l'un n'était pas effarouché par l'autre, non, lui, il restait un contemplatif, il se délectait de l'événement, ne provoquait rien pour les effrayer, c'est certain, il les saluait à sa manière ; ce salut montrait un respect silencieux... Souvent avec un grand sourire, il se disait que la nature semble belle parfois, moins quand le chasseur apparaissait là abattait (attaquait) le même cerf, quelques secondes plus tard... Ah ! il n'y voyait que de la bêtise, de l'inutilité de ce geste, aujourd'hui qui a besoin d'un chevreuil pour vivre, dans nos pays ? C'est superflu, dorénavant existent d'autres façons de se nourrir, ah ! Or, on pourrait rétorquer : « dégustez plutôt les champignons d'ici ou les fruits de l'arbre à côté, ou ces plantes, ailleurs, dans les champs ou les vergers » (pollués de pesticides), puis perfidement ajouter : « mais ce sont aussi des êtres les poires ! » Ben oui, on ne peut pas survivre sans absorber un peu de vivants d'une manière ou d'une autre, de toute façon, la vie s'entre-mange perpétuellement, inévitablement, après votre mort vous allez être digérés à votre tour par des bactéries, les mouches, des vers de terre, je ne sais trop quoi encore... sinon des micro-organismes innombrables...

Effectivement, la vie ne montre qu'un entre-mangement réciproque et la chose qui nous distinguerait des autres vivants semblerait que nous aurions une conscience assez originale (quoique contestable), elle nous donne une responsabilité toutefois, celle de pouvoir juger de la mesure de nos actes... « À pouvoir estimer la juste mesure de nos actes »,

l'avons-nous cette compétence ? Je ne dis pas que nous en usons pertinemment, loin de là, c'est d'évidence l'inverse, cette dextérité n'en demeure pas moins hasardeuse, même pas volontaire, elle apparaît comme une possibilité ; un développement probablement très génétique nous a amenés à avoir cette attitude, une volonté déterministe, une recherche a priori, à tenter de résorber une carence pas forcément unique d'ailleurs, mais bien partagée entre plusieurs entités, elles désirent toutes atteindre une certaine adaptabilité, et particulièrement celle d'évoluer de leurs conditions ; l'homme y joue un rôle, et le souci qu'il doit dans cette perspective s'ouvrir de sa typique perception de lui-même ; l'éveil, son éveil, notre éveil viendront dans l'acquisition de nouvelles compétences ; et celles-ci permettront d'appréhender le monde situé autour de notre propre sphère, de nos propres villes. Quoi dire de celles-ci ? Elles ne se trouvent pas en dehors de la nature, comme l'ont déjà exprimé des philosophes depuis bien longtemps ; non, les cités, les sociétés humaines, restent dans la nature, elles font partie intégrante de celle-ci, et tout le problème réside dans cette prise de conscience, ce réapprentissage d'une notion oubliée par notre espèce tout entière, à discerner cet état de fait ; chose très mal perçue encore aujourd'hui, malgré que les esprits les plus éminents, bien des siècles auparavant aient maintes fois affirmé cette nuance, elle n'est pas entièrement intégrée, elle nécessite une évolution, à nouveau, pour cela ; mais ce fait s'avère une annexe à bien des cas (de l'existence courante de chacun), ne semblant pas central, d'où un manque d'éveil global des peuplements humains, qui continue dans leur processus vivant à se développer, dans l'ignorance la plus totale du milieu où ils sont ; bien des vies se sont confrontées à cette situation, mais à un moment ou un autre, il se posera un problème d'adaptation à savoir gérer, et nous nous en trouvons toujours très loin.

Peut-être, lui, le savant que l'on dit fou, garderait assez d'énergie encore à son âge pour exprimer (tout) cela, eh ! comme il raconte, « je n'ai plus vingt ans, on doit laisser la place aux jeunes ; j'ai réalisé ce que j'ai pu et c'est à la jeunesse de s'emparer de son futur, si elle l'estime nécessaire ; ce n'est pas à moi d'en juger, je n'ai pas à décider seul de l'avenir d'une quelconque humanité, de quel droit, par quelle morale je devrais oser me permettre cette revendication. » Non ! il ne conser-

vait aucune énergie à cela et aucun grief à maintenir dans une opposition permanente avec des esprits qui ne partageraient pas ses idées ; voilà, son temps était presque achevé ; il discutait, enseignait à qui désirait bien garder de sa parole ; après, vous en utilisez ce que vous voulez, ce n'est plus son problème, il s'en fout complètement, il le dit lui-même « à vous de prendre vos responsabilités... »

...

(entre deux sommeils)

Il était comme un filigrane apposé à la vie des vivants comme une empreinte indélébile il paraissait auprès d'eux sans pour autant leur indiquer sa présence, c'était étrange cette manière d'être, il passait par là et faisait en sorte qu'on l'ignore.

(note manuscrite)

Puis, comme des ordres donnés à la narration :

« Essayer cette perception évoluant vers une symbiose à atteindre, le "Il" du rêve, son entité tente une harmonie avec son milieu. Décrire un repos, où les insectes, les animaux, tous les vivants le perçoivent comme une partie du reste du lieu sans distinction précise, une martre fait sa toilette sur sa tête, un oiseau se pose et chie sur son épaule, un scarabée remonte le long de sa jambe, etc. ; dès qu'il bouge, tout ce monde le quitte sans plus d'attention qu'une branche cassée par le vent... »

« Veuillez instaurer un dialogue temporel avec les textes du chapitre où un regard nouveau apporte un point de vue variant avec les récits précédents ! Exigence du rêve, ou de lui, qu'en dit le scribe, aussi ? »

(23 oct. 2017) devenir un paria

(en marchant, à 18h41)

Étant oui devenu un paria pour tout le monde, il vivait caché dans la forêt ; mais son habitat demeurait sans cesse changeant, personne n'avait également compris qu'il se fondait dans la cime des arbres, dans des sortes de couchages, qu'il montait mécaniquement avec une corde

au bout des meilleures branches du végétal qui le supportait ; et son camouflage restait tel, que celui qui ne prêtait pas attention au faite des arbres ne le distinguait pas du reste ; vous deviez exercer une curiosité suffisante pour le découvrir, jamais du premier coup d'œil on ne l'apercevait ; qui pouvait d'ailleurs imaginer l'existence d'une abritance particulière à cet endroit ; et comme par un malin plaisir, les arbres adaptaient leurs feuilles, les orientaient de manière que la lumière ajoute à son mimétisme, et de là le rendre encore plus discret ; s'installait, pour ainsi dire, une forme de symbiose entre eux ; c'était des « potes » très certainement, ils s'entraidaient, se protégeaient mutuellement, cachaient à la vue du plus grand nombre et des assaillants, sa tanière ! Tous les soirs, à la tombée du jour, il changeait de couchage, et trouvait toujours un autre sommet sur lequel se reposer, le noir venu, la nuit venue ; c'était vraiment quasiment impossible de le détecter tellement son art du camouflage s'avérait prépondérant, à tel point que personne ne repéra la faille, et même ceux qui décrivirent véritablement sa méthode ne la conçurent que par hypothèse, s'imaginant qu'il ne pouvait procéder que de cette manière ; mais jamais, au grand jamais, personne ne le découvrit ainsi, au sommet de ces êtres immenses, si bien qu'il put s'écarter progressivement de forêt en forêt, de cime en cime, il put s'éloigner des cités trop présentes.

Il avait mis au point cette technique du mimétisme en tenant compte de ces méthodes de protection qu'utilisaient certains êtres, comme certains caméléons ou la pieuvre, ou certaines plantes ; des insectes, comme les phasmes, ressemblant à des brindilles nécessitaient qu'on les touche pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'une chose vivante. Il avait perçu le monde, en avait compris certains aspects et dans son adaptation, l'avait agencé de manière que son existence corresponde au mieux à ses besoins de survie. Il subsistait d'un strict minimum, se nourrissait de ce que lui offrait directement la nature, évitait ces nourritures industrialisées nauséabondes ; ou quand il se fondait à travers les hommes, il prenait leurs habits, imitait leur manière, de façon à paraître anonyme dans une foule, afin qu'on ne le remarque point ; « pour vivre libre, vivons cachés » ; c'était en quelque sorte sa devise. Son art du mimétisme dans les rassemblements s'avérait suffisamment opérant pour qu'on ne le distingue pas, à un tel point qu'il pouvait dî-

ner un soir dans une auberge, ou dans un bistrot de nuit, discuter avec quelques rencontres, sans que l'on sache que c'était lui...

[...] Bizarre... j'avais pas remarqué ce chêne-là, tiens, c'est pas un chêne rouge... j'ai oublié le nom ? À vérifier ? [...]

Le meilleur des camouflages c'est effectivement celui qui vous confond aux autres ; paraître anonyme, ne pas être remarqué, n'émettre aucune fanfaronnade qui vous fasse vous identifier ; c'était son talent, sa technique mise au point au fil des ans : « rester anonyme » ; sa gloire se montrait à l'inverse de celle du héros qui se pavane après son exploit accompli, lui, s'il accomplit des actes héroïques, il ne s'en vanta jamais, pour ne pas attirer les foules de l'ostentation, de la vénération ; perpétuellement, il persiste de ces êtres, qui pour se réaliser, ont besoin d'aduler ou d'admirer autrui, se trouvant incapable de satisfaire des actions à la mesure de ce qu'ils sont ; et la prouesse, de nos jours, représente une manière de subsister qui ne lui convenait guère, estimant que tous les jours c'était déjà une performance de durer ici, et plus le temps avançait, plus il considérait que cette situation allait s'amplifier au fil des années ; il vit bien que toute existence allait véritablement devenir héroïque à l'avenir, « donc plus de héros, puisque nous serons tous des héros, en survivant ainsi », affirmait-il, dans sa logique indéfinie et toujours mouvante. « Le banal accomplissement d'une vie, quoi de plus héroïque ? », il ajoutait cela non sans un contentement, cette manière de raconter, la belle pirouette de l'esprit, qu'il venait de vous asséner, comme un amusement, histoire de rire un bon coup et de vous les répéter, ces mots, comme de petites massues, faites pour vous réveiller « le jour où l'on s'ensommeille un peu trop, dans cet univers familier que représentent nos destins », ce qu'il marmonnait au bout du compte, et puis aussitôt se défilait, disparaissait si nous n'y prenions garde, on ne le vit plus, désormais son monde n'était plus le nôtre...

(8 nov. 2017) pas de ce monde

(texte ??, à 16h29)

« Je ne suis pas de votre monde, je me sens comme arrivé d'ailleurs ? » De cette sensation je m'en sers pour décrire l'univers que je traverse, le vôtre, d'un ton très austère, certes ; essayant d'en montrer tous vos tra-

vers et ce qui m'agite également, j'en ressens tous les relents ; ce qui me désespère me précipite dans une galerie de tableaux qui dépeignent toutes les facettes de ce lieu où j'habite, les dedans et les dehors de moi... Oui, en moi aussi, se dispute comme une cérémonie, un discours, avec les existences qui occupent la carcasse encore vibrante de ma personne...

(12 nov. 2017) regard qui se dédouble

(entre deux sommeils, à 2h13)

Chose curieuse, regard qui se dédouble, à la place d'un point, un reflet dans le creux de l'œil, on en aperçoit fugitivement deux, comme si deux spots éclairaient le même organe ; et d'autant plus bizarre, que cela se produisait sur chaque globe oculaire, deux réfractions au lieu d'une, comme si la pupille s'était divisée en deux, et la seconde partition plus lointaine, plus masquée, comme si elle observait ailleurs... Ces instants apparaissaient fugaces, on ne comprenait pas tout ce que cela représentait, et lui-même ne le savait pas ; par contre, il ressentait ces moments comme un degré de perception qu'ils n'avaient pas auparavant, où tous ses sens mis en exergue exprimaient quelque chose ; à son entendement d'une autre manière, c'est cela qui semblait étrange ; mais jamais, il n'en dit mot, il garda cela pour lui, il avait peur des conséquences de cet aveu !

(15 nov. 2017) il n'aimait plus vraiment

(du soir, à 18h58)

En fait, à la fin il n'aimait plus vraiment les hommes ni lui-même en somme, il ne sait même plus s'il s'aimait alors, son petit ego tout désemparé ; pour comprendre les êtres, il faut les apprécier, mais à trop en apprendre on peut finir aussi par les détester ; c'était un peu son cas, il n'éprouvait plus le besoin de s'envahir de ces sentiments ; à trop les exprimer, on arrive toujours à dériver là où l'on ne voudrait pas aller, des déserts nous y attendent, lui y trouvait ici les prémices de son détachement.

(5 déc. 2017) mécanisme temporel

(en marchant, à 18h01)

On ne sait pas par quel mécanisme temporel il trouva la méthode pour accentuer le vieillissement des corps ; simplement en désignant précisément un objet, une forme, un être, en le choisissant d'une certaine manière, il lui faisait subir une décomposition précipitée de sa structure, et la chose ainsi visée se métamorphosait à vue d'œil ; personne ne comprenait ce mécanisme d'accélération où sa temporalité naturelle se désynchronisait de son entourage, apparaissant en déphasage avec son propre milieu ; une distanciation s'insinuait immédiatement, le sujet évoluait plus rapidement, comme accéléré localement, nous dirions plutôt. Ce phénomène étrange semblait nouveau, on ne le vit nulle part ailleurs ; peut-être dans le vaste univers l'on détectait de telles dilatations du temps, constatant qu'il ne s'écoulât pas à la même allure d'un endroit à un autre selon sa vitesse de déplacement... C'était tout de même curieux, un mystère pour la science communément admise, pour tout le Gotha des savants qui ne manquèrent pas de s'interroger sur cela, à en susciter des interprétations ininterrompues ; mais à aucun moment, personne ne sut apporter de solutions véritables à ce phénomène ni ne put l'expliquer ; c'était étonnant, comment un fait si local, insignifiant dans sa démesure, puisse engager autant d'émois au sein de la jungle scientifique ? Ce serait donc possible que le temps s'égrène différemment localement d'un objet à un autre, selon certains critères ; cette accélération se produirait alors volontairement probablement à travers un quelconque appareillage, appréhendant la chose pointée dans sa globalité pour qu'elle vieillisse rapidement ; voilà toute l'énigme, ne l'envisagez pas autrement ! Devait-on revoir les principes de la discipline, en refonder toutes les théories d'une physique élémentaire, où l'on veut comprendre le monde tel qu'il se montre à nos yeux, contredisant les lois relativistes que l'on avait établies au siècle dernier ? Par ce simple cas, elles se trouvaient remises en cause, ce n'était pas en soi un bouleversement, mais on supposa que c'était une arme qui était employée afin de détruire une sorte d'adversité, un ennemi de passage, éliminer une dangerosité qui n'apparaissait pas sage ; on ne savait plus trop quoi en penser ; et ceux qui vérifièrent à maintes reprises ce phénomène en restaient tout interloqués. Il n'était pas nécessaire de se

montrer un grand cerveau plein d'érudition pour admettre que cette manifestation ne paraissait pas commune ou naturelle... On ne « pigeait » pas ce truc... pas banal, certainement oui ! Cela ressemblait à une de ces lois de l'univers que l'on ne discernait pas véritablement et ce processus aperçu épisodiquement (quand son énigmatique manipulateur l'utilisait) s'ajoutait à toutes ces contradictions ; nos entendements, nos certitudes ébranlées nous obligeaient à reconsidérer notre compréhension du monde. À cause de cette réalité sans ampleur, tout un pan des connaissances humaines était à revoir ; ce n'était pas une mince affaire pour un fait aussi anodin d'apparence, laissant peu de traces. Observez-le, ne serait-ce qu'une fois, et il remettait en cause totalement tout un savoir acquis de siècle en siècle. Quel drôle de phénomène « hilare » nous amenait-on là ? Il nous interpelle bel et bien et comme par devoir, nous nous devons de le saisir pour l'appréhender et l'expliquer !

(8 déc. 2017) était-il humain ?

(en marchant, à 17h50)

- › Mais qui vous a dit que celui-là était humain ?
- › Ah ! C'est étrange ! Mais peut-être avons-nous oublié cette précision ?
- › On le décrivait, celui-là, comme s'il était des nôtres ? Mais nous n'avons rien décidé de cela ; le savons-nous réellement ce qu'il est ?
- › Je dois vous avouer très vertement que nous en ignorons tout ! Il s'élabora au creux de mes méninges, au creux de ma tête ; qu'il cohabitât avec des humains, c'est une vérité ! Que l'on s'adressât à lui comme un humain, c'est un constat ! Qu'il haranguât les foules, comme un humain, c'est fait ! Mais qu'il en soit un, là, je défais ! Je n'en sais rien ?

(16 déc. 2017) passage barré

(en marchant, à 18h33)

Des militaires barraient le passage, à toute intrusion ils s'opposaient fermement à toute traversée, mais lui, quand il passa, ce fut comme si on l'ignorait ; imperceptiblement, il franchissait toutes les barrières, on

aurait dit que les soldats ne le voyaient pas, c'était comme un mirage, une impression sur le paysage, il se déroba à leur entendement, on le comprenait si on le distinguait à une certaine distance, en regardant d'où il venait, avec assiduité ; on remarquait bien que son avancée n'était en rien arrêtée, car aucun ne le discernait réellement, c'était une sorte d'hologramme, une figure du passé ou d'un devenir improbable, il se présentait là avec déplacement décalé dans le temps, et ce que l'on observait n'était qu'une superposition de plusieurs instants, c'était étrange alors, en voilà des manières de forcer un barrage ?

(21 déc. 2017) le pacte

(entre deux sommeils, à 1h43)

Au bout d'un moment, ils se mirent tous d'accord, entre son inconscient et celui conscient de tout favoriser dans un commun entendement, pour qu'il parvienne sans encombre jusqu'au bout de sa tâche, celle qu'on lui demandait de parachever ; et en retour, quand celle-ci sera terminée, il exigea qu'on accède ensuite à sa requête, celle de l'aider pour la meilleure des fins ; ils en tombèrent d'accord, le pacte s'avérait ainsi entériné !

(23 déc. 2017) qui est-il ?

(en marchant, à 17h55)

- › Mais vous parlez de qui ? De qui en fait ?
- › Ah ! Allez donc savoir de qui l'on parle, nul ne le sait, et c'est sûr, on parle de lui !
- › Serait-ce la chose ?
- › Non ! Il s'agit de lui ! Pas de la chose, ne vous méprenez pas...
- › D'accord, mais qui est-il, on voudrait savoir ?
- › Ah ! Vous en avez de ces façons de demander ; lisez donc plus loin vous comprendrez peut-être bien ; ne soyez pas pressés de savoir de qui il s'agit, est-ce important en fait.
- › Qu'en savez-vous ? Nous voulons comprendre !
- › Aaah ! Vous montrer un quelconque intérêt à ce dire-là, naguère, vous l'ignoriez ; et maintenant que l'on parle de lui, ce « Il » (en

titre « Îl »), que représente-t-il ce « Îl » ? Nul ne le sait, à vous de deviner ?

- › Ce « Îl », n'est-ce donc qu'une île dont on ne dénombrerait pas les aspects futiles, alors au-delà qu'en reste-t-il de cette île si futile, tant il en ressort que l'on puisse l'appréhender en ce bas monde ?

(21 juin 2018) il n'écrit plus pour eux

(texte manuscrit)

Depuis longtemps déjà il n'écrit plus pour les hommes, il n'écrit plus pour l'entendement des hommes, que dis-je... ce qui l'anime encore exprime plus une parole à l'encontre de qui que ce soit ni pour les hommes ni en leur défaveur, sa substance indistincte s'interroge au-delà de leur émergence, ils trouvent leur ego (le sien, également), incomparable, vain, vaniteux ; de leur cerveau qu'ils trouvent le plus beau du monde, comme s'ils en étaient le créateur, aux combinaisons dépassant celle de l'univers tout entier, comme si une de ses propres entités pouvait le dépasser dans toutes ses formes, dans une quelconque de ses dimensions ? Comment peut-on avoir une vanité pareille, c'est déplorable ?

Il les plaint, ce sont des êtres vains, somme toute imparfaits (mais qui donc est parfait). C'est bien pour cela qu'il décida de changer de corps, changer ! Mais en quoi alors ? Son choix s'avéra tout aussi vain, il n'y voyait aucune allure vivante en laquelle se réincarner, il se le demande encore. Mais des substances (subsistances) à profaner, sous quel dehors avait-il engagé sa transformation ? Il lui manquait quelques informations, en toute logique, le monde n'avait pas répondu à toutes ces attentes et les revers de son humanité finissante allaient s'endeuiller de sa carcasse, changer de corps, oui, mais le peut-il encore ?

(25 août 2018) adaptation, dilatation

(texte manuscrit, à 6h30)

- › Soudaines adaptations, où un centimètre devient une éternité.
- › Étrange adaptation où l'on change soudainement d'échelle...
- › (Non ! Je m'exprime mal, recommençons)

- › Étrange adaptation où la minute devient des siècles, ou un centimètre, un objet tout près, nécessite des siècles pour l'atteindre et pourtant tout semble si proche. Serait-ce un vieillissement ? Quelle est cette distanciation soudaine, dans mon entendement ; ma compréhension ne se réalise plus, un gouffre s'est installé et je ne peux plus l'atteindre, l'endroit où je souhaitais aller ! Quelle est donc cette distorsion des dimensions malgré un regard inchangé, l'objet de mon désir, est toujours à portée de main, le semble toujours, mais une temporalité incertaine, distant l'instant d'un simple pas, il devient des siècles pour que je n'y arrive pas, pourquoi cela ? Et pourquoi aussi, ce soulagement, devant cette soudaine dimension, ajoutée à mon éloignement ? Je suis satisfait et inquiet à la fois, le temps protège l'objet, on ne peut le conquérir, il est dans une vitrine sans ouverture, on a oublié les clés de son atteinement, une distanciation se dilate exclusivement pour vous seul de l'objet de cet endroit, on a beau faire, c'est un éternel recommencement offert à ma vue ; pourquoi cet espacement ? Ai-je oublié une dimension, un aspect devenu indiscernable, le mot soudain, me le rend indétectable, l'objet de mon désir n'est plus possible, son atteinte m'est impossible, j'entre en adoration ; cela se peut-il ? Pourtant je le vois, le lieu est à portée de main, mais une force inconnue réduit mes pas, dix siècles n'y suffiraient pas, même mille ans, que je n'avancerai pas plus, l'espace et le temps deviennent une éternité, pourquoi donc alors je peux dire « je vois ! » l'objet de mon désir, mes sens cohabitent dans des dimensions différenciées, un monde sans frontières, sans lien ; pourtant je vois bien, une lumière m'est apportée, elle illumine l'objet de mon désir. Et pourtant ce mot ne suffit pas, il n'y a pas qu'un désir, c'est bien plus que cela, un détachement, pour un « préservement », une protection me dit « chut ! Ne touche pas ! Tu ne le pourras pas ! »
- › Alors ce n'est pas un désir cela ! C'est plus que cela, où est sa réalité si elle n'est pas à deux pas de moi puisque c'est comme ça que je le vois ? À quelle échelle accomplit-on chaque pas, l'avancée ne se fait pas et cela m'épuise ; mon âge n'y suffira pas, l'instant de mon existence est plus qu'éphémère, je crois bien que je n'existe pas, je ne suis qu'une supposition, une éventualité qu'on ne choisit pas, un

possible non atteint, un irréalisable. Quel drôle de destin ?

- › Ce bruit au fond de moi est-il cette autre raison ?
- › Ah oui ! Mais quel était donc cet objet tant désiré ? Ma mémoire ne me le dit plus, elle a oublié cet instant où jadis m'arriva une pensée ; aujourd'hui, je ne peux plus l'exprimer, elle est dépassée, effacée, oubliée ou cachée ! Pour la préserver de mon accaparement. Ne serais-je qu'une prison ? Devrais-je inventer un renoncement, vivre sans désir ? Ou ne serait-ce que les premiers instants de ma mort et que je m'y prépare sans m'en rendre compte ? Suis-je déjà mort ou est-ce autre chose, un entre-deux des mondes et je ne fais que le franchir sans y prendre garde.
- › Tout cela me semble vain ! « Adaptation » telle est le mot...

(7 oct. 2018) du détachement

(texte manuscrit, à 13h30)

Du détachement à n'avoir pas de nom, ne plus se sentir en accord avec son espèce, devenir un de ces vivants désocialisés de son lien, la forme qui l'identifie, son aspect clair ou sombre, petit ou grand et toutes les variantes entre ces extrêmes...

(texte manuscrit, à 19h09)

- › Vous voyez mon existence, ça a donné ça ! Que cela vous serve de leçon, de mémoire, une information laissée pour apprendre du passé, ce que l'on devrait reproduire, de ce que l'on ne devrait pas refaire...

(20 oct. 2018) vieillissement et oiseau

faire vieillir plus vite (en marchant, à 08h35)

En effet, localement, celui qu'il visait à l'aide d'un mécanisme inconnu vieillissait plus vite. C'était la seule arme avec celle des fessages où l'on ne savait quelle machinerie était utilisée, pour que l'on vieillisse autant à un endroit précis, en dehors du vieillissement commun dans la zone considérée. Une loi physique il avait trouvé probablement, engendrant des processus en dehors du temps habituel. Le temps devenait tout relatif pour tout ce qui se situait dans cet emplacement exactement déli-

mité ; on disait qu'il ne pouvait qu'accélérer ce vieillissement, rendant impossible tout rajeunissement de quoi que ce soit, effectivement ; revenir en arrière comme une bande magnétique que l'on rembobine ou que l'on avance, cela ne se pouvait que dans un sens, toujours le même, toujours le même...

un oiseau lui raconte une histoire (en marchant, à 09h18)

- › Alors, je vais vous raconter un peu de la légende de lui, ce « Il » qui vous interroge tant, cette mémoire dont on ne sait trop comment, elle arriva à s'imprégner ici. Tout ce que je vais vous dire... tout ce que je vais vous dire, relève de la légende, oui ; alors, serait-ce une fausseté que j'ajoute à mon récit, il se pourrait bien... soit d'une manière très littéraire ! Oh ! horreur d'un racontement abusif où l'on mystifie les gens. Peut-être bien oui, peut-être bien non ! en fait, je ne sais pas trop, je ne sais pas vraiment pourquoi je raconte tout cela. Mais que voulez-vous, cela me monte à la tête, et quand on a ce genre de maladie compulsive...
- › (l'oiseau) « tiluidi ! »
- › Ah ! l'oiseau s'était arrêté et je n'avais plus de quoi ajouter (l'oiseau reprend son chant), il me dit « continue ! » J'entends son récit, et en quelques « dilului ! », il me raconte la suite (snif). Eh oui ! Voilà, vous savez tout maintenant ; c'est dans les cheminements à travers la forêt que cette dernière avec tous les gens qui la constitue, en rajoutent et la complète cette histoire de lui, elle ne vient pas de nous ; et comme celui-là, je ne l'ai jamais rencontré, il se peut bien qu'il existe ; mais comme il est dit dans l'histoire, il reste invisible à tous, car il semble masquer sa présence. Peut-être est-il au creux de nous tous ? Mais nous n'en savons pas grand-chose de son existence, c'est sans doute probablement ça.

Un grondement très sourd, les piailllements de l'oiseau, le fil descendant d'une araignée ou d'une chenille pendant son cycle de vie, quand ils me frôlent, me racontent...

- › Tous ces gens-là me racontent un entendement commun (en chuchotant) « méfie-toi sur ton chemin », il existe des choses qui ne te veulent pas forcément de mal, non ! seulement, on te demande de

prêter attention à ce racontement ; non pas pour t'enfumer à travers une histoire quelconque, non ! Tu n'aurais rien compris si tu le comprenais ainsi, non ! On te prévient doucement, depuis des siècles, même peut-être depuis des millénaires, il existerait d'autres entités différentes de toi, elles navigueraient invisiblement autour de toi et donc tu en ignores tout ! Une présence indétectable, peut-être... pour l'instant, pour l'instant... « on te dit pas tout ! » Ah oui, seulement quelques révélations, peu à peu dans ton imaginaire, s'incrument, et vont former à moi comme à toi cette histoire, au creux de ta tête !

(regarde par terre : des gens ont piqué-niqué ici et ont laissé des détritrus venant d'une société imbue d'elle-même ; sans considération aucune de leur entourage, ils l'imprègnent de leurs marques désobligeantes, des pelures, des conteneurs cabossés, des cartons à cigarettes délaissés, des papiers déchirés, des plastiques évidemment déchiquetés ; un déni du lieu où ils sont, voilà ce qu'ils font ! Ce sont eux, les pourritures !)

- › Mais poursuivons... Que disais-je ?
- › Au creux de la forêt, quand j'avance doucement et je me laisse imprégner par son bruissement, aujourd'hui, les bruits de l'automne commençant ; tout ce qui tombe des arbres, les feuilles, quelques glands ou des faines, des brindilles, mais pas de gens, aucun n'habitent sur leur cime. La branche s'avère trop petite, elle n'est faite que pour l'oiseau qui nichera au-dessus, elle n'est faite que pour la chenille, pour l'insecte qui se posera dessus.
- › Alors j'attends, j'attends que vous me racontiez la suite ? (il s'adresse à la forêt)...
- › Vous savez, je n'ai pas beaucoup d'inspiration...

(Ah ! un autre détritrus, une bouteille plastoc écrasée le long du chemin.)

Il pensait cela, tout en quémandant la suite de son racontement, celui qu'on lui donnait sourdement au creux de la forêt. Mais un silence survenait et on ne lui disait plus rien. Quelque chose demandait que l'on prête attention. Effectivement, au loin, un bruissement d'une autre so-

norité s'amplifiait peu à peu... des cris, des chuchotements ? Non ! des aboiements ! Et puis quelques tirs se font entendre. C'était jour de chasse et des hommes embottés marchaient en rang pour rabattre quelques bêtes en grand ; en face, des tireurs à l'affût venaient là pour s'amuser, faute d'ennemis à abattre ; ils ne tueront, non, pas de ces antilopes de la savane, quelques mammouths des temps anciens, seulement quelques bêtes résiduelles, ces petits Chevreuils mignons, ces Biches, ou la consécration extrême, un Cerf aux abois avec ses cornes en trophée suprême !

(un oiseau lui gazouille une histoire)

- › Merci l'oiseau, c'est toi qui me racontes ça, c'était il y a quelques jours, oui, je sais... tu sembles ému ? (l'oiseau lui répond) Oui, je comprends ! Là, un des tiens fut malmené par un plomb égaré qui lui arracha une aile. Ah, était-elle arrachée complètement ? Oui... (l'oiseau lui répond) effectivement, il ne peut plus s'envoler, et comme il était au nid, il y restera toute sa vie, et tu devras lui apporter à manger. Heureusement, que ton temps ne dure pas longtemps, à côté de celui des hommes, il ne souffrira pas de trop ; c'est terrible pour un oiseau de ne plus pouvoir voler ; c'est comme si on t'enlevait tes jambes à toi, tes deux pattes ; qu'on te tire dessus, pour que tu ne puisses plus marcher, tu serais dans le même embarras...

(ajout manuscrit du 27 mai 2019 à 11h05)

Curieusement, il se mit à mieux entendre le chant des oiseaux que celui des z'hommes parlant ; la physiologie de son organe « écoutant » s'adaptait à cet entendement, dorénavant. Peut-être les oiseaux avaient-ils de meilleures histoires à lui raconter ?

...

Dans la forêt, précédemment, lire :

—> peregrinatio, le détachement : 205. dans les rêves nouveaux, (23 oct. 2017) *devenir un paria*

...

(26 oct. 2018) de quitter ce corps

(texte manuscrit, à 3h16)

- › Il existe une solution, évidemment !
- › Ce serait d'attendre qu'une porte s'ouvre et de s'y glisser opportunément.

(4 déc. 2018) sortir de ce corps

(entre deux sommeils, à 03h45)

Il faudrait que je sorte de ce corps, pour me fondre totalement dans cette élaboration ? Enfin, de trouver un processus permettant de quitter le monde lié à ce corps, ingénié, comme un robote avec ma part de vivant, dans les formes particulières élémentaires, de cet univers, avant de me dissocier, prendre une autre forme, dans l'imaginaire que j'invente là, et y perdre, peut-être, la souvenance de ce qui me constitua, jadis ? Dans l'autre monde où je serais, s'il en existe un, poursuivre cette élaboration symbiotique en quelque sorte, est-ce trop demandé ? Il me reste peu d'années pour trouver. Le processus qui constitue mon corps s'épuise, va peu à peu se réduire ; autant que ma pensée puisse élaborer d'une manière non atténuée, je dois trouver moi aussi les moyens de me préserver jusqu'à ma fin, et de la place laissée (m'en occuper dorénavant). Transmettre l'information qui elle aussi ne cesse de m'assaillir à travers le processus de cette histoire ; je l'englobe dans une totalité, une nécessité qui n'est plus un fait artistique dans la part proprement humaine des choses ; non, je l'englobe dans cette part du vivant qui s'insinue au creux de moi et que j'en perçois la capacité de m'agiter et de faire ce que je suis en train de faire : élaborer ce long ouvrage. Je ne sais ce que les hommes en comprendront, toute la philosophie, toutes les perceptions qui m'animent et s'élaborent au creux de moi, je ne sais ce qu'ils en feront, eux ? Et je suis agité là aussi, dans cette volonté de relier les choses, relier ce processus qui m'anime, à mes semblables, aux formes qui me ressemblent, tout comme les formes autres que la mienne, autres que l'humaine. Je dois aussi m'y associer, échanger avec elle, comme je le fais dans la forêt que l'on dévaste autour de moi. Voilà où j'en suis, ce que je comprends du vivant qui s'anime en moi aujourd'hui, à tel jour, telle date, à telle heure...

Repère : ce texte est un repère, il ne peut pas être dans les préambules, car son élaboration trop spécifique implique de comprendre trop de points avant d'en percevoir la teneur. Il ne peut être que dans les ajouts, je pense ; à reconsidérer si nécessaire... Oui, ce sont les ajouts, je peux le mettre dans : « autour et sur le récit », c'est une bonne part de progression...

(12 déc. 2018) d'où tu viens, détachements

d'où tu viens (entre deux sommeils, à 01h21)

N'oublie pas d'où tu viens cette terre qui te nourrit ; n'oublie pas d'où tu viens cette terre qui te nourrit et tu diras « j'y périrais aussi » ; elle a sur toi une ascendance, elle te fit naître, vivre et mourir, elle te perpétue au fil du temps, n'oublie pas la terre d'où tu viens !

(ajout manuscrit, le 26 déc. 2018 à 15h30)

- › Tu n'existes pas en son dehors, bien que tu veuilles partir, tu sembles vouloir la quitter, ou c'est elle qui veut t'expulser ? Tu ne sais quoi en dire. Mais, peut-être bien qu'elle le sait déjà. C'est vrai, tu vois ! Tu n'es qu'un instrument, une expérience... Il reste quelques milliards d'ans pour accomplir probablement un grand départ, puisque certains d'entre nous (les vivants) y pensent déjà !

détachement dédoublement (entre deux sommeils, à 01h43)

À propos de ce détachement, serait-ce ce dédoublement qui lui venait par petits bouts, par bribes successives, et qui annoncèrent des racontements invraisemblables, d'une entité qui nous ressemblait certes, mais qui n'agissait pas à la manière des hommes, il n'était pas opaque comme eux ; il usait de transparence, de transcendance « miraculeuse » diront certains. Il s'immisçait dans la nature d'une façon inaccoutumée, et dans les marasmes des hommes, il les traversait d'une manière (tout autant) inaccoutumée. Serait-ce ce détachement de lui, ce dédoublement qui se fait de lui, qui nous raconte un autre entendement de lui ?

- › Cette histoire est bien curieuse, Monsieur, quelles sont vos élucubrations ?
- › Oui ! Que sont ces élucubrations ? Vous ne voulez pas nous inven-

ter à tout prix un nouveau mythe, une de vos histoires, d'un être suprême, un superhéros et quelques stratagèmes de votre sournoise invention et faire en sorte que celui-là, on l'aime ?

- › Ah ! je vous reconnais bien là ! Mais non Monsieur, c'est de l'ordre du rêve, nous sommes encore dans le rêve, ce double de lui est donné (venue) de son imaginaire qui s'insinue au-dedans de lui...
- › Ah ! vous m'en direz tant, mais vous m'apportez d'abord cela comme une vérité ! Je vous trouve bien... audacieux ! de m'amener cela de cette manière, votre souhait est capricieux, perturbe les esprits les plus simples et va les faire croire à votre histoire !
- › Mais non, Monsieur, vous êtes dans son rêve, vous aussi vous êtes insinué de (dans) ce rêve ; vous êtes la contradiction, Monsieur, comprenez-vous, nous sommes dans son rêve... Intransigeant, le rêve imagine tout, toutes les contradictions, tous les possibles, vous êtes dans son rêve et il sommeille encore, il n'est pas réveillé, entendez-vous !
- › Oh ! vous osez cela, moi je ne vous crois pas ! C'est une drôle de manière d'avancer les choses comme ça...
- › Du rêve, oui, du rêve, du rêve, c'est facile, votre rêve ! On peut en imaginer des milles et des cent, des rêves, et qu'ils soient toujours tous différents, c'est facile le rêve, on invente tout avec un rêve !
- › Mais ce n'est qu'un rêve ! Bien sûr, mais bien sûr, Monsieur, vous avez complètement raison, ce n'est qu'un rêve ; ce n'est qu'un rêve et il ne demande qu'à s'éveiller, à s'éveiller de son rêve ; quand il rêve, il est dans ce sommeil paradoxal qui l'éveille ! Vous savez ? L'éveil !

nous sommes multiples (du matin, à 08h33)

Et bien voilà, nous sommes multiples. Il y a ce que nous élaborons, nous idéalisons à travers nos pensées, puis il y a nos actes réels ; nos actes, c'est ce que les autres voient, ce que nous réalisons, ce que nous disons, ce que les autres entendent ; mais ce que nous pensons au fond de nous-mêmes n'est pas forcément en accord avec ce que nous réalisons, il y a des différences ; il y a l'idéal, l'envisager, ce que l'on souhaite, et ce qu'on arrive à réaliser, et on ne peut pas toujours réaliser ce

que l'on voudrait ! Eh, c'est pour cela que nous sommes multiples ; il y a le souhait idéalisé au fond de notre esprit et la réalité des choses, ce que nous arrivons à en faire, à élaborer matériellement, comme nous abriter en temps de pluie... L'abri n'est pas forcément disponible, il faut le trouver, le rechercher et quand nous le trouvons, il faut le préserver. Mais l'existence fait que cet abri a besoin d'être entretenu et que parfois on peut vous le disputer, vous l'ôter, vous le voler ou le prendre et il faut en trouver un autre.

Ça, ce sont les réalités de la vie de tous les jours, et le souhait profond, le souhait idéalisé, procède d'une autre manière. Nous sommes multiples (oui), il y a ce que nous faisons réellement et ce qui s'élabore au creux de nous. Eh, selon notre état, que nous sommeillions, que nous agissons, il y a plusieurs formes existentielles qui s'insinuent dans nous...

Du rêve, de la pensée propre éveillée, et de la réalité des faits, nous sommes au moins trois au creux de nous : du rêve de l'éveil où nous élaborons nos souhaits, et de nos actes réels, conscients ou inconscients, peu importe, nous sommes au moins trois dans l'histoire...

La part du rêve dont nous ne contrôlons pas grand-chose, qui s'inspire des faits des jours précédents et de ce qui traverse l'esprit de la personne qui (au moment de son) rêve ; ce rêve est basé sur ce que chacun emmagasine et ce qui traverse notre esprit au moment nous rêvons, c'est bien le cas ! Et puis de l'éveil, ce processus du soi, de la perception des choses et ce que nous souhaitons faire, nous envisageons de faire, et que nous n'arrivons pas à réaliser réellement, complètement, totalement, la plupart du temps...

(21 déc. 2018) à ceux voulant le nommer

(texte manuscrit, à 3h25)

Dorénavant, on ne le nommait plus, cette idée était remplacée par une image de lui, une sensation émise de lui, sa réalité tout inventée et sans patronyme intransigeant...

À ceux-là, il disait toujours quand on voulait le nommer, « je n'ai pas de nom ! » Et son ton était suffisamment péremptoire pour que l'on n'insiste pas. Cette magie opiniâtre du regard le forçait à être malgré

tout reconnu, pas parce qu'il n'avait pas de nom, de cela finalement, on s'en fichait, mais plutôt sa figure apparaissait familière à certains et cela suffisait pour qu'on le reconnaisse, le nom n'aurait pas suffi ni s'avéra utile en la matière. Ce nom, il n'aurait servi qu'à le ficher parmi les autres dans les registres du grand ordinateur central, comme pour ceux-là à qui l'on donna un nom à leur naissance, pour une étiquette marketing, un nommage administratif, une estampille policière, un repère en cas d'adultère ou de faux-semblants, des fois qu'on aurait une mauvaise idée, celle de se défaire de ce nom délétère... Du coup, on l'ignorait, et cela lui plaisait, il en devenait invisible, quoi de plus idéal pour un dédoublement ? Et d'éviter ainsi tout attachement...

(2 janv. 2019) les assagir un peu

(en marchant, à 14h20)

Des Paroles dans le vent, il y avait beaucoup ce jour-là...

À propos de les assagir un peu. Ils dominent trop, dans le mauvais sens du terme, ils dévastent inconsidérément ; il faudrait une espèce qui les domine pour les assagir un peu, tranquilliser ceux qui vivent auprès d'eux, et tout le baratin qui va avec, l'ajouter ;

- › je suis extrêmement prolifique en la matière quand il s'agit de médire d'eux. Ah ! Eux, ces vivants, avec lesquels je vis ; chut ! ne dites rien... ils se méfient déjà de moi, malgré que j'aie l'apparence de leur forme, ils croient y reconnaître une autre sorte d'homme ! Ils disent même que je ne suis pas un homme (de confiance), ils se méfient de mon choix de vie... [bruits de vent] malgré que j'aie l'étiquette et le nom accolé dessus (en bonne et due forme), il va avec le reste...

(3 janv. 2019) on naît jamais seul

(entre deux sommeils, à 0h22)

- › Je sais que vous êtes là, que vous suivez mes pas, mon existence, on n'est jamais seul, même quand on se croit isolé de tous, il y a toujours quelque chose en nous, qui nous espionne ; je sais que la vie attend de nous, dans l'expérimentation qui est faite de nous, que quelques-uns découvrent le « pot aux roses », la raison de leur situa-

tion, de comprendre ce que l'on est ; dans notre éducation, de l'expérimentation qui est faite de nous, il y en aura bien un, dans le nombre, quelques-uns mêmes qui découvriront le « pot aux roses », le grand secret, ce pour quoi l'on s'anime, que l'on découvre la faille s'il y en a une ! On sait bien que l'univers a des milliards et des milliards d'années, ce n'est pas nous, entité de quelques millions d'années, dans notre émergence, nous en héritons de cet univers, alors nous n'allons pas lui apprendre quelques manières avec nos philosophies souvent bidon ; nous sommes des formes animées, en cours d'expérimentation, pour voir s'il arriverait à évoluer de sa condition, le bonhomme, afin de passer à autre chose, une autre existence, une évolution, une nouvelle espèce, une nouvelle créature prête à s'émanciper de sa condition grégaire : c'est ça qu'attendent les genres de choses, elles nous regardent ! ~~Les gens, je dis les gens, les entités, les choses (les trucs, les machins), que l'on ignore ; on n'est jamais seul, on naît jamais seul...~~

(31 janv. 2019) dignité et reconnaissance

ne pas s'estimer digne (en marchant, à 13h57)

Bien qu'il soit né comme eux, identique à eux, les vivants (ses semblables), il ne s'estimait pas digne de vivre auprès d'eux plus longtemps ; ou plutôt modifions les termes, il ne se trouvait pas adapté à cohabiter avec de telles entités, trop imprévisibles, trop agressives, lui qui souhaitait plus que tout le calme et un monde pacifié ; ce monde-là ne l'était pas, trop multiple, trop effervescent, et de naître au sein de l'entité la plus prééminente, la plus dévastatrice, ne faisait que le conforter dans son appréciation de ce monde-là ; il aurait voulu que l'assemblage des particules qui le forment le fasse apparaître dans un univers moins délétère.

Il voulait admirer le monde, le contempler dans sa diversité et sa beauté, et ne pas être, entre guillemets, « emmerder », par des êtres obnubilés par leur ego, leur besoin d'accaparement de tout, cette nécessité qu'il faille travailler en toute occasion pour mériter cette subsistance où l'on doit partager son bout de gras, et que cela, on vous l'impose par la force souvent ; qu'il faille obéir à une quelconque autorité supérieure prête à se croire le maître local du moment, et dire qu'ils seront tour à

tour déchu de leur poste par plus vindicatif qu'eux, n'ajoute rien de bon à leurs méfaits coutumiers. De tout cela, il ne l'a jamais souhaité, et plus que tout, de comprendre dès l'âge de trois ans qu'il héritait d'un comportement dans une violence qu'il ne comprenait pas, c'était comme l'on dit dans certains coins certaines contrées, c'était « le pompon », « la cerise sur le gâteau », c'était ingérable à vivre, de s'apercevoir que l'on puisse naître aussi « con ! », lui, comme les autres...

Allez au-dessus de son entendement, de son entendement, mais pourquoi ? Pourquoi cela ; pourquoi ça ? [...] déjà, on ne naît pas avec un nom, on vous le donne, c'est votre étiquette pour la vie, même si vous n'en voulez pas ! Alors têtu, lui ajoutait « eh, moi, je n'ai pas de nom ! » Cela résonnait, toutes ces considérations résonnaient, oui ! au creux de lui perpétuellement ; tous les pys choses comme ça, diront de lui qu'il est dans un drôle d'embarras, qu'il somatise (snif), qu'il est dépressif, qu'il est inadapté, non sociable, et tout ça, et tout ça... Mais non ! ils se trompent lourdement, l'entité qui le régit (snif), qui lui fait penser ou assimiler, inspirer par quelque chose que nous ignorons tous, lui transmet des informations qui le font tergiverser en permanence, mettant au-dessus de tout un « doute » dont il ne peut se défaire... Il doutait de tout, même de lui-même, puisqu'il se méfiait d'abord de lui et de ce qu'il était ; une dissociation, effectivement, une bipolarité selon certains, une schizophrénie selon d'autres, un dédoublement de lui opérait (ça, c'était certain et vérifiable véritablement). Comme cela se constate depuis déjà un certain temps, l'on sait qu'en nous, existent (persiste, subsiste) des entités multiples qui se contredisent et qui le questionnent tout le temps, à tel point qu'il se sent parfois devenir fou, mais c'est la contrepartie, celle de tout ressentir, de ne rien enlever, aucun filtre, tout était perçu ; était-ce cela son drame (snif) ? Peut-être pas ? Ou peut-être oui, selon certains côtés, il devait en contrebalancer (snif) une énergie qui serait une force. De tout percevoir, c'est comme le chien avec son nez perçoit (renifle) des raffinements de l'air que l'humaine bête qu'il est ne perçoit pas. Oui, c'est au-delà de ses sens, ce sont des sensations, des énergies qui subsistent autour de lui, qui sont perçues plus que tout (snif). Il ne devait pas, ne devait non pas s'en défaire, mais improviser avec et utiliser cette énergie perçue comme un

moyen, peut-être une force, oui, pour subsister encore un peu, parmi eux (snif)...

La distanciation, toujours, aspect bien développé par ces savants du psy, quelque chose comme ça, ils ont décrit ce fonctionnement selon des critères conformes aux sociétés du moment ; mais jamais, oh grand jamais, ils ne confrontèrent leurs impressions, leurs constatations, au-delà de leurs entités vivantes propres, ils n'osèrent point se voir comme une entité extérieure à eux-mêmes, ils n'osèrent pas ce détachement, qui l'imprégnait bien lui, celui dont on parle (snif)...

Un détachement vous rend asociale ? Pas forcément ! Il met une distance entre l'autre et soi, il évite les attouchements, une quelconque tendresse ou expression du corps, et c'est tout ! Si son corps, eh, c'était son cas, n'était pas adapté à ces attouchements, il n'en avait jamais véritablement vécu la teneur (snif), il n'en éprouvait aucun manque. Nous l'avons déjà dit sûrement, ne nous manque que ce que nous avons déjà vécu (ou perdu) et qui se vit comme un regret. Si vous n'avez jamais vécu cela, une quelconque tendresse, une affectivité, vous ne pouvez pas en éprouver un manque de (à propos de) quelque chose que vous ignorez, on ne pleure que ce que l'on a perdu ; lui n'a rien perdu ni n'a rien gagné, il n'a senti que sa différence d'appréciation...

- › (Salut vieux chêne abattu ! Que tu es beau, et tes racines transmettraient donc ton histoire, cinq cents ans d'une vie, ici ; tu la leur gardes en mémoire aux autres, les plus jeunes, tes enfants, les cohabitants de toi...) (snif)

Puisque nous essayons de décortiquer cette sensation, cette perception quelque peu subtile, qui n'est pas comprise par beaucoup de ceux qui le côtoient (snif) ; et quand bien même, lui n'ose aborder cela, de peur de les effrayer « ils ne comprendraient pas ! », se dit-il ; peut-être ? Et du tourment, puisque c'est perçu comme un tourment, ils ne veulent pas y être confrontés depuis que l'humanité se pense « humanité », ou qu'elle prit conscience d'un quelconque soi, comme l'on dit, ce tourment ajouté par ces peurs d'inconnu là, ce tourment-là ils ne veulent pas l'affronter, et pour s'en détourner, ils y ont mis des croyances qui les réconfortent ; quelle qu'elle soit, la croyance, religieuse, savante, philosophique (artistique), tout ce que vous voudrez, oubliant peu à

peu tous les fondements du soi qui les représentent dans leur imaginaire, l'essence même de ce qui les fabrique. Oui, au creux d'eux, dans les plans de fabrique de leur propre conception originelle, y sont inscrites des choses qu'ils semblent ne plus arriver à dire ou à discerner (snif), une distanciation se fait aussi ; à sa manière l'humanité se différencie, se distancie du milieu qui lui permet d'exister. Eh, lui, au fond de lui, il sentait (bien) ce détachement ; était-il dans l'erreur, lui qui se détachait de cette humanité-là, où était-elle, elle aussi, dans l'erreur de se détacher aussi du monde (ce milieu) qui lui permettait d'exister ; il y avait un discernement à ce propos qui l'interrogeait profondément. Des plus à plaindre, lesquels étaient-ils ? Lequel était dans l'erreur, lui, ou eux, ou tous ensemble ? (snif)

Cette sensation n'est pas venue par hasard, elle est apportée par des considérations qui s'imprégnaient au creux de sa mémoire, de sa pensée, sans qu'il le veuille ; ce n'était pas son imaginaire qui lui inventait des choses, c'était une perception nouvelle, persistante, qui lui apportait une information particulière, et il se devait de la discerner, la décortiquer, comme un anthropologue décortiquerait dans l'étude des peuplades qu'il côtoie (snif) ; lui devait s'imprégner de cette sensation et l'étudier plus que de raison, afin d'en comprendre les prémices ; elles ne venaient là, pas par hasard, elles étaient comme un petit signal d'alerte ; un petit voyant rouge (souvent) qui clignotait plus ou moins fort, tantôt rouge, orange ou vert, selon l'importance du discernement ; une alerte fugitive (snif) lui apportant une information cruciale venue du plus profond paysage, une sorte de contre-balancement (snif) d'influx immémoriaux qui lui disent, « attention ! tu t'égares peut-être ? », ou « tu navigues dans un égarement qu'il te faut explorer avec précautions... »

Voilà où il en était, à ce moment-là, ici, aujourd'hui, moment très précis, je dis cela sous une pluie venante, froide et battante...

du souci d'être reconnu (en marchant, à 14h20)

Mais lui, son problème, si c'en était un, il ne cherchait pas à être reconnu dans sa différence, celle qui le forme ; ce n'était pas un souci puisque de reconnaissance il n'en recherchait pas une forcément, ou du moins cela s'exprimait différemment ; son seul souci ne restait qu'à té-

moigner de son passage, ce qu'il faisait dans ce milieu et qu'on laisse cet écrit, ce récit, cette mémoire (sur le passage du temps, pour y marquer, y ajouter son petit message perso...). C'était un souci que lui donnait, lui imprégnait, lui ordonnait le vivant qui était en lui. « Laisse donc cette trace ! » Voilà en gros en simplifiant, ce qu'on lui disait ; et de reconnaissance, il n'en voyait qu'un ego sans mesure, sans importance, qui ne lui apporterait rien ; de gloire, il n'en cherchait aucune, ce n'étaient pas son besoin, de ce besoin-là, il n'en éprouva aucun.

C'est cela que les hommes ne comprenaient pas ; ou du moins certain. « On doit vivre de sa gloire, de sa différence, l'exploiter ; faire en sorte qu'elle soit rémunérée, en toute manière, monétaire, sous forme de gloire ou de reconnaissance, même délétère, comme une différenciation le rendant honni de tous ; un dictateur, il est reconnu en tant que tel s'il se comporte véritablement en grand tyran ». Cette aura entourant une gloire, comme celle des grands despotes, dans les empires antiques ou dans un territoire plus récent, celui qui se voyait le premier, à conquérir tous les pays alentour pour sa prospérité ; en cela, ils étaient fameux comme le grand guerrier (reconnu de tous, mais à quel prix ?). Ces gloires-là sont bien délétères et à ses yeux, sans intérêt. Qu'avait-il trouvé finalement, bien qu'il s'essayât à une vulgaire dictature, il constata que cette formule avec le mot qui l'exprimait n'apportait rien, même si sa dictature était gentille, il restait le mot qui signifiait le reste ; ce que l'on vous impose ne réside pas dans le choix d'être gentil, il faut être méchant ! Et cela, les hommes ne le supportent pas, il faut pouvoir être tout à la fois : gentil, méchant ou insignifiant, peureux, heureux ou amoureux, ils ne veulent pas de barrière et une dictature en met inutilement, même si elle est aimable sa dictature ; et cela, il le comprit relativement vite, il dut l'essayer malgré tout, pour le comprendre, et l'ayant compris, il put s'en détacher comme il se détacha de tout ce qu'il expérimenta, de la plus intime des choses à la plus générale ; intime, amoureuse, tendre ou accaparante, de quoi que ce soit, de toutes ces choses qui font que vous soyez un homme, parmi d'autres dans ce monde ; il avait discerné bien tôt tout cela et il n'y reviendrait pas, il est temps de passer à autre chose, dans sa perception, il devait continuer à explorer jusqu'au bout, jusqu'à sa fin, expérimenter sa différenciation, son détachement de tout, jusqu'à sa fin, oui ; jusqu'à

en expérimenter précédemment, comme une parenthèse ici, toutes les morts possibles, toutes les fins possibles...

(13 févr. 2019) passages et plastique

n'être que de passage (entre deux sommeils, à 2h18)

- › Vous semblez pressés, Monsieur ?
- › Oui, je ne suis que de passage, je ne fais que passer ; mon temps est compté ici (dorénavant)... J'ai vu vos marivaudages (où je n'y comprends pas grand-chose)...
- › Vos quoi ?
- › Oui, je suis un peu outrecuidant, pédant si vous préférez, j'en rajoute ! Mais j'ai bien suivi à la lettre le petit message au-dedans de nous : celui qui nous inspire tant, pour nous faire avancer tout mou. Mais j'en doute, du résultat cela tient de la farce ; donc je ne reste pas finalement, je suis donc de passage, ne faites pas attention à moi...
- › On vous aurait déçu ?
- › C'est ça !
- › Que voilà un homme bien seul ?
- › Oh ! ma solitude est toute relative, faite comme si je n'existais pas ! D'ailleurs, la notion de ma présence ne devrait que vous indifférer, oubliez donc cette entrevue.
- › Vous vous appelez comment déjà ?
- › Je n'ai pas de nom, cela arrangera toutes nos affaires, vous, vous continuerez votre chemin, à votre allure, à votre façon ; et moi le mien, chacun s'oubliera réciproquement, c'est ainsi que nous pouvons nous dire au revoir, n'est-ce pas ?

la plastique du vivant (entre deux sommeils, à 2h36)

Du détachement, tous les psys choses, quelque chose comme ça, ignoraient la plupart, que le vivant a cette plastique particulière d'insinuer en chaque être des variations, qui ne permettent pas d'établir des généralités absolues sur chaque fait, sur chaque chose, des comportements de tout être. Cette plastique particulière fait qu'il y a d'éternelles varia-

tions, et qu'une réalité, une vérité au-dedans, ne peut s'égrener forcément pour chacun de la même manière ; les choses sont plus subtiles. Le code du vivant a cette habitude de changer le sexe des êtres, quand, d'une manière opportuniste, ce même processus estime nécessaire que pour la perpétuation de l'entité ainsi animée, son mode de reproduction sexuée se modifie et s'adapte vers un sexe favorable, hermaphrodite, femelle, le sexe mâle apparaissant souvent facultatif et secondaire (au fil du temps, on voit une sexualité mouvante, jamais fixée définitivement)...

Il y a que les choses ne sont jamais tout à fait fixées, il y a cette variation perpétuelle des faits (des conditions), des choses et des comportements... En cela, de son détachement, il le savait très bien qu'il quittait la vie des hommes peu à peu, et ce n'était pas sans un renoncement de quoi que ce soit, il ne s'est jamais réellement engagé pour une humanité telle qu'elle était ni pour le vivant véritablement. D'ailleurs, il pense qu'il existe par-dessus tout ça, des raisons opportunes dont il ignore tout et elles lui font vivre ce qu'il vit en ce moment, pour de bonnes raisons, déterminées, programmées à l'avance ; il fait partie de ces variations opportunistes, peut-être, il n'a pas choisi ! Il suit ce qui le guide, le chemin au-dedans de sa tête. Il sait que ce n'est pas lui, sa propre raison qui détermine ses choix, c'est cette inspiration qui s'est insinuée au-dedans de lui ; cette inspiration-là, elle n'est pas de lui, il en est certain, il n'en sait pas les fondements mêmes, de son déterminisme, de cette notion de soi et tout le baratin de la psychose et de la philosophie que l'on met dessus ; il en a écouté bien des discours à ce sujet, il en reste très perplexe. Il est persuadé que tous les êtres sont déterminés plus ou moins à travers des sortes d'algorithmes, des programmes préétablis (d'une génétique complexe) qui permettent de jauger la capacité de chaque entité ainsi produite. Chacun est une expérience que fait le vivant de lui-même, il a un but, il est déterminé, il n'est pas si aléatoire que ça, il n'est pas si anarchique que ça, il y a une idée derrière tout ça. Une idée qu'il ne comprend pas encore, dont il ne discerne pas les fondements essentiels, mais il pense bien qu'il y a quelque chose ; ou plusieurs choses, il ne sait... il ne sait, eh, d'ailleurs qui d'autres le saurait ? Quelle humanité saurait plus que lui, à ce sujet ? Il n'en savait rien ! Eh ! Dans son ignorance de toutes ces choses

qui le dépassaient, il le sentait bien, qu'il suivait presque à la lettre, tout ce que lui apportait son (cette) inspiration du moment, cette inspiration venue d'on ne sait où, de son imaginaire, évidemment ! Mais, son imaginaire est tout aussi issu de cette inspiration. Il s'ingénie au-dedans, explore par conséquent cette inspiration venue d'on ne sait où ; dont il est certain qu'elle n'est pas de lui, qu'elle le dépasse. Il est dépassé par les événements et cette réalité qu'il ne perçoit pas ; il se sent bien seul à la discerner plus que les autres. Bien rares sont ceux-là qui discernent comme lui, le monde tel qu'il est. Il se doute bien que dans son étrange naïveté, il perçoit ce que les autres ignorent, ou qu'ils n'ont pas songé à le percevoir, ou parce que tout bêtement, ils ne sont pas programmés pour cela. Il y a quelque chose comme ça, qui s'ingénie au-dedans de lui et qui vous montre au-devant de la face, toute sa singularité !

(27 févr. 2019) enfermement

(texte manuscrit, à 18h00)

Aucune case (boîte) à habiter ; seulement les explorer, ces endroits incongrus, les occuper un temps pour voir comment ça fait ce repliement sur soi.

Tour à tour, les explorer toutes, les étiquettes mises au-devant de ces boîtes, avant que l'on rabatte le couvercle, pour enfermer les idées que l'on y mettra dedans, puis déchirer un peu ce recouvrement pour y voir un peu dedans, oui, c'est ça !

Rompre avec cet enfermement.

(variation)

Tour à tour, inspecter ces étiquetages au-devant des boîtes (au-dedans, des idées), avant que l'on rabatte le couvercle pour enfermer ces idées-là que l'on met... au-dedans ! Déchirer un peu ce recouvrement, pour voir un peu au-dedans, oui, c'est ça ! Voir ce qu'une lumière apporterait à cet enfermement, rompre avec cet habillement et le laisser partir, comme pendant un enterrement...

Rompre avec cet enfermement...

(21 mai 2019) *pauvre être, dans la marge*

« C'est une voix à l'intérieur de lui, elle lui régurgite tous les propos autour de sa perception et de ses attitudes, en affirmant qu'il n'en est pas le maître absolu, instrumenté, à son insu, comme chacun d'entre nous : à travers cette narration, me sont insinués sans qu'on le veuille forcément, tous les éléments d'un dévoilement progressif d'une réalité peu abordée par ses semblables. »

« Et puis, le dédoublement de lui, qui le regarde, le juge, le soupèse, l'estime, le moque, le nargue, le pousse à bout, à la limite d'une folie ? »

(*du matin, à 9h39*)

Pauvre être ! Dans quel souk t'a-t-on mis : cette aventure que tu vécus, nous le savons bien qu'elle ne t'intéresse plus. On te fit étudier des situations mièvres, peu orgueilleuses, tu t'aventuras dans des expériences que tu savais d'avance foireuses et tu t'y ingénias pourtant à laisser faire, toujours pour voir comment ça fait une expérience foireuse ! Tu t'associas même avec un escroc (magouilleur) notoire, on t'avait pourtant prévenu « méfie-toi de lui, il est arrogant ! » Tu discutas peu avec lui, et pourtant, vous vous associâtes quelque temps, des mois peut-être, un an peut-être, dans l'édition d'une presse sans mystère, pour ingurgiter les potins du moment et les recracher dans des papiers d'une édition vulgaire. Tu payas les premiers salaires et t'endettas fortement ; et puis, ne pouvant assumer plus loin, tu finis par te fâcher avec l'importun, cet escroc évident, ce petit arriviste ! On t'avait prévenu, pourtant, mais il fallait que tu vives cette expérience, oh, elle ne te passionna pas, celle-ci ; les amis d'alors l'avaient compris tout de suite, celui-là qui te côtoyait dans cette affaire, te prenait le peu de sous que tu gagnais, il n'était pas d'un bon apport, d'une bonne compagnie, il te fera vivre quelques élans de la vie. Il avait quelques talents pourtant à vous embobiner dans des arguments que quand tu les entendais en face, dits de lui, te déplaisait pourtant. C'était une époque bénie où ta jeunesse s'amenuisait, elle s'éloignait pourtant peu à peu et tu t'y voyais finissant, vieillissant, mais tu n'étais pas vieux. Eh, cette expérience provoqua l'exil, loin de la cohue de la ville, de la grande ville, la cité financière du pays ; tu t'en éloignas pour éviter de payer quelques dettes de

plus ; et puis surtout, ne plus voir cette tête-là, celle du petit escroc.

C'est curieux cette appétence à rencontrer des gens illusoire, qui pourriront votre vie et que l'on n'arrive pas à trouver quelques soleils parmi ceux-là pour émerveiller votre avenir ? Tu n'en rencontrais point, de ceux-là, ils étaient tous partis, ou très occupé avec des gens d'un autre acabit que toi-même ; car tu l'admis pourtant, ta vie, tu la trouvais médiocre, tu disais que c'était de la merde, et que toi aussi, te dépatouillant dans cet univers-là tu te trouvais sans intérêt. « Pourquoi l'on s'amouracherait d'un être comme toi », tu en venais à cette sorte d'évidence que tu affirmais, « tu ne valais pas le coup ! », à ton idée, c'était ça !

La rubrique du petit potin que l'on dira de toi, sur des écrits nouveaux d'un quelconque embarras, inutiles propos, ils se noient dans la multitude de la médiocrité ambiante. Être exceptionnelle n'était pas de ton lot et tu l'affirmais bien souvent, n'être rien du tout ! Ah ! Ça, ça, tu en étais fière de l'affirmer, ton insignifiance, sans vraiment te rendre compte que cela repoussait, les gens ont besoin de merveilleux et d'un idéal ambitieux, toi, rien de tout ça, tu ne concevais au-dedans de toi. Alors, comment veux-tu poursuivre des cohabitations avec les formes qui te ressemblent si tu ne t'émerveilles même pas de toi, et si peu des autres ; que tu les trouves, la plupart, médiocres, autant que toi ! Quand on fouille un peu, on en voit tous les défauts et tu fouillas tant au-dedans de ta propre personne, de ton petit ego sans mesure, que tu en détachas quelques mots artisanaux d'une conception prétendument nouvelle ; mais là seulement, pour affirmer ta propre médiocrité, comment voulais-tu t'attacher à quiconque ? Une seule option te restait, le détachement à tout, en toutes choses, en toutes formes, en toute allure, un détachement total jusqu'à la fin. Mais qui a insinué au-dedans de toi pareil contentement ? Oh, il n'en était pas un d'ailleurs ; on faisait de l'expérience de toi celle d'un détachement profond et nouveau, et tu ne t'en rendais pas vraiment compte. Effectivement, tu étais dans le lot de ces êtres secondaires que l'on expérimente *, à mettre de côté pour l'expérience commune de la multitude des gens de ce monde, que l'on faisait pour l'expérience quotidienne. Des castes se faisaient (se formaient), on mettait à part ceux qui brillaient un peu trop, en oubliant qu'ils n'étaient en somme que peu différents de ceux que l'on di-

sait d'une vie banale. Ils avaient les mêmes défauts, les mêmes qualités, lesquels pourraient prétendre un jour à une grande pureté... qui pouvait ? C'était là, à ce moment de ta pensée, la grande question.

(ajout texte manuscrit du 24 mai 2019 vers 9h30)

* Être dans la marge, pas au centre, dans la marge, sur le côté, voir les choses en biais, dans l'angle d'une rue, ne pas s'exposer aux autres ferait diverger le point de vue, une exposition trop soutenue. Préférer la marge, ce bord de la rue, et dans cet angle, ne pas être vu, ne pas interférer avec une imprévue, éviter cette déconvenue.

(ajout texte manuscrit du 24 mai 2019 vers 9h50)

Dans la marge, comme une crasse se logeant dans une anfractuosité de la rue, une étroitesse, un angle, surveillant le flux de l'avenue, gênée par l'aspérité, restant bloquée dans l'angle, puis dans le flux, la voir glisser, elle s'en tire, elle va passer, mais ne s'y emmêle pas, comme bloquée par une callosité trop raide pour faciliter un dégagement sans aide.

(3 juin 2019) ne pas jouer

« On l'accuse de jouer un jeu, comme une fausseté ajoutée à son rêve nonchalant... »

(texte manuscrit, à 10h30)

- › Je ne joue pas, à aucun moment je ne joue, je n'y arrive pas, cela m'est totalement impossible, jouer ! Seul, c'est idiot et avec les autres et je suis un salop. Jouer ? Inventer tout un cinéma et laisser croire que je suis un parvenu. J'ai maintes fois tenté, essayé, tous les jeux possibles et imaginables, sans cesse ratés, j'ai abouti à de sévères conclusions, et la première : que tout n'est qu'illusion ; la seconde : un instrument, nous sommes de ce don, l'invention de ce jeu proéminent est certes très décevante ; la troisième enfin : tente de définir l'auteur de ce « charmant » décor si l'on veut, moi je dirai de cette bouffonnerie offerte au roi, le maître des lieux n'est autre que la vie qui s'insinue tant au-dedans de nous et nous agit comme des fous !

(5 juin 2019) impossibilités et bizutages

(texte manuscrit, de 12h30 à 14h30)

L'impossibilité dorénavant de réciter un poème à qui que ce soit, sinon ils s'en étonnent, et ne comprennent pas comment un être tel que lui puisse exprimer de la poésie comme ça !

Alors il s'interroge, « Ils ne me voient pas de cette caste, celle des écrivains de toutes choses, encore moins de l'artistique, la poétique inspiration exprimée plus haut que son cul, c'est là le hic ? »

...

- › D'ailleurs, tout ce que j'essayai ne convenait pas, je n'étais jamais totalement de leur caste, la caste de ceux que j'imitais, j'étais comme un intrus, un gars qui ne fait pas comme eux ; ils ont des principes auxquels je n'acquiesce pas, je ne semble pas être du bon moule, en dehors des clous !
- › Pas adoubé, le bonhomme, presque rejeté ! pauvre petit !
- › J'ai vu comment ça fait, de telles manigances, sur d'autres comme moi, quand du métier vous n'étiez pas, ce que l'on vous jette à la gueule, les mépris de la caste, plus que des orgueils, le mépris du clan, où l'on vous dit « on ne se mélange pas avec toi ! » Tu dois choisir ton camp. C'est comme au moment des écoles, des apprentissages de l'adolescence, l'accueil grégaire des bleus devant subir ce rite primitif et salop du bizutage forcené, une vengeance des anciens sur les nouveaux, cette tradition sadique veut qu'ils subissent ce qu'eux subirent auparavant ; un bonjour au nouvel arrivant pour le prévenir de ce rite ici-bas, ces humanoïdes-là ne sont que des singes savants encore plus débiles qu'avant. Oui ! Choisis vite ton camp, sinon tu seras abattu comme un grand, humilié et rejeté... Je la plains cette humanité-là.

(ajout électronique)

- › En toutes choses, nous devons faire nos preuves, c'est facile de maudire si tu n'apprends pas ni ne te demandes pourquoi tu désires faire, écrire, dire, voir, peindre, construire, tu dois apprendre des anciens et passer le relais, et ne pas démeriter sur ce fait. Mais voilà

toute l'information de ces savoirs, demeure immense, on ne peut tout assimiler, il va falloir faire des choix et essayer de déterminer le domaine où vous seriez le plus doué. N'ayez crainte, on est toujours doué pour quelque chose, même les pires ; quoi qu'il fasse, il trouvera bien, celui qui s'adonne à cette tâche, avec patience et acharnement, à percer le grand mystère de notre agitation, ou s'en foutre éperdument, nous aurons toujours l'occasion de persévérer ; patience ! Un des mystères que nous offre le temps impalpable de notre transformation, jusqu'à un épuisement indéfaisable, la vilaine petite entropie détestable de notre dégradation, elle désire atteindre une petite mort et puis un recommencement.

(8 juin 2019) « je ne veux pas... »

(ajout voix électronique, à 11h30)

Aujourd'hui, il disait

« je ne veux pas apparaître sympathique ni écouter ce qui exprimerait un de mes ego, à entendre cette musique, celle d'un autre lisant une de mes poésies, un de mes écrits, je ne souhaite pas éprouver cette émotion-là, je ne sais pourquoi. Vous pourrez gueuler tout ce qui vient de moi, la petite trace laissée, après ma mort si vous voulez, mais pas avant, surtout pas ! Et je ne sais pourquoi, j'éprouve ce sentiment-là, ce déni de moi ? Serait-ce peut-être d'avoir trop entendu, vu ou lu tant de mes congénères déblatérer des tas de propos similaires, bucoliques ou amers ; je ne sais ? Que m'importent vos gloires, je les défais, je les vomis, je ne sais pas en quoi je suis fait, ma satisfaction n'y trouve rien là-dedans, pas de regrets, pas de vengeance, pas de rancœur, pas de jalousie, aucun de ces haut-le-cœur ne m'adoucit, vous voyez bien, je ne suis pas d'ici, je suis d'ailleurs, mais j'ai perdu l'origine de mon pays, l'information précise de son origine, de sa présence, de son existence, je ne serais donc d'un monde sans origine ; cela se peut-il ? Oh, vous pouvez médire à tant de questions inutiles, les croyants ont résolu tous ces questionnements en récitant leurs théorèmes religieux pour éviter ce genre de pensées dérangeantes, ils ont peur d'un inconnu et c'est bien pour ça qu'ils les achèvent au coin des rues ; cette peur pourtant moi je l'accueille en lui souhaitant la bienvenue et sur le

seuil d'un rêve imaginaire, malgré les déconvenues, je l'assois calmement et médite d'une autre manière avec ce qu'elle m'apporte, toutes ses largesses, à mon ignorance... »

(23 juin 2019) envolée lyrique du paria

(texte manuscrit, à 8h30)

- › Au bout du compte, il y eut toujours un ou une qui vous répète cette mélodie maintes fois entendue, jadis, mais vous, vous la connaissez la musique, après l'avoir si souvent entendue, et ceux-là, celles-là, ne le savent pas forcément, alors quand vous entendez leurs chants, toujours les mêmes ! « T'es qui toi ? Pour qui te prends-tu ? » Un petit sourire en coin peine à masquer avec une ironie en tête, cette mimique d'esprit, celle de n'être jamais, d'aucune de leurs castes, quelles qu'elles soient, avec un bras d'honneur que l'on répète au creux de soi, lassé de leurs chants monotones, « changez de registre, votre disque est rayé ! » Je resterai donc un paria, cela vaut mieux.
- › Vous vous sentez enfin d'une autre lignée, naissante, peut-être balbutiante, à peine écornée par les ans, sans descendance aucune ; à moins que le ver soit dans le fruit déjà trop mûr il flétrit, il se ramollit pour retourner à la terre, tout pourri, renaître ou naître tout court, c'est selon ! D'un autre genre ni mâle ni femelle, même pas neutre, même pas pleutre, rimes faciles, d'un genre à part, nouveau ! Tentez l'envolée si souvent espérée ; probablement s'écraser sous le rire joyeux des oiseaux, ils virevolteront au-dessus de moi, me chieront dessus sûrement. C'est bien normal, un pleutre ! On chie dessus !
- › À moins qu'ils ne se posent sur ma carcasse moisie et d'un doux chant, m'encouragent à recommencer de nouveau, après que mon pourrissement m'eût totalement transformé : ne plus être ce que l'on a été puis ressurgir ici ou ailleurs tout transformer, comme une nouvelle entité, sans genre, spontané ! et non reproductible, tentant une nouvelle envolée et espérons-le, la réussisse d'un vol charmant et très aimablement m'encourager à persévérer sans aucun jugement, seulement quelques chants étrangement d'un autre temps par

ci-devant. Ah oui, je n'existe pas... encore !

(26 juin 2019) *changer de corps*

(*texte manuscrit, à 13h05*)

À partir de ce moment indéfini, il étudia à l'idée de changer de corps, ou plutôt de transférer l'information qu'il représente dans un autre support, qu'il soit un corps ou non ; déplacer son processus de vie, dans un autre mécanisme moins pesant...

Devrait-il se poser la question d'éternité ? Il ne savait quoi en penser, se transférer d'un support à un autre cela serait-il possible ? La vie ne fait-elle pas déjà cet effort depuis le temps qu'elle ne cesse de se dupliquer, concocter des doubles d'elle-même ; la simple cellule des procaryotes le réalise depuis le début ; pourquoi lui, un être multicellulaire ne pourrait-il pas réaliser un pareil transfert ? Faut-il l'accord tacite du vivant pour réaliser une pareille prouesse ? L'information de son animation, doit-elle occuper qu'un seul organisme toujours le même ? Un transfert dans une autre structure, sera-t-elle possible et réalisable, le mécanisme du vivant s'interroge à travers ma propre réflexion, puisque j'en fais partie du règne vivant, sauf erreur ! Alors pourquoi ces questionnements ? Qu'en ferait un dictateur pour son usage d'une éternité envisagée ? « Rien que d'y penser à cette éventualité, me fait peur ! » Changer de corps, oui, mais encore ?

(*ajout électronique*)

Mais il semblerait qu'il n'y aurait pas qu'une sorte d'information à transférer, c'est un peu plus subtil que cela, une autre forme d'intonation semble subsister, ce dont nous en ignorons beaucoup, si ce n'est la totalité. Il ne suffit pas, le processus biologique au creux d'une savante chimie, qui décide d'un mouvement ou d'une duplication, il faut l'impulsion, un point de départ, un déterminisme présumé semble s'incruster, il dit tout en peu de mots, en peu de code, dans un maigre algorithme indéterminé immatériel et indéfini ; une immanence malgré tout très définie dans sa volonté initiale, celle du premier mouvement à cause d'une duplication, un double de soi initié, c'est cela la vérité ! Mais nous n'en connaissons pas la formule exacte de ce qui nous a formés et le vivant en nous ne cesse de la rechercher. Peut-être bien qu'elle

ne devrait pas être divulguée à n'importe qui, son usage autre opportuniste deviendrait dangereux. Doit-on la protéger, cette formule initiale, la forge de nos vies, sa réalité toute crue, d'une réalité insaisissable, si infime et pourtant essentielle, son battement est probablement né au creux des étoiles, cette image de l'esprit d'une immense poésie correspond bien au déterminisme initial. Le secret me raconte qu'il n'en est pas un, de secrets ! Tous, nous le possédons, enfoui au creux de nous dans chacune de nos particules, il compose avec nous ; il est peut-être bien là au-delà de la chimie du vivant ; cette dernière n'en est qu'une de ses expressions locales ici sur cette terre, et ailleurs dans un autre envers d'autres engeances, des entités sans nom de nous à donner puisque nous les ignorons ces perspectives du mouvement initial d'où tout vient. La vie ne fait que répéter ce déterminisme initié au début des temps, le mouvement naquit à cet instant. Aucune auréole divine ne peut lui être décernée, la pensée des hommes est trop limitée, leurs croyances trop usurpées pour qu'elle reflète un soupçon de vérité. Nous le disions déjà auparavant, nous ne sommes que des instruments, des expérimentations que des formes invisibles à nos yeux manipulent dans un leurre bien rodé maintenant. Que croyons-nous, me diriez-vous, et bien, c'est là le problème, nous croyons ! Et cette perspective ne répond aucunement à l'interrogation, elle obéit au leurre instauré au creux de notre génétique. « Mais quelle est donc cette prétention », me diriez-vous, « vous prétendez tout savoir, déjà, comme un gardien d'un secret qu'il divulgue peu à peu pour la gloire de soi, dans un ego démesuré, veut nous faire croire à quoi ? » Mais à rien justement ! Il n'y a rien à croire (la ligne de fracture est fragile et confondante). Il n'y a rien à comprendre, véritablement ; ni à émettre toute une logique de mots dans un intellectualisme bidon. La formule est simple, comme le dit le gourou qui veut t'abuser, une partie de sa prétendue initiation n'est pas totalement erronée, cela commence bien, mais finie très mal, tu deviens un initié, un adepte, un apôtre, un croyant... Beaucoup d'entre nous la font cette erreur. Alors que nous sommes construits sur le même moule, au creux de nous, la formule est toujours simple, elle l'a toujours été, mais nous ne savons pas comment la transporter ni la lire véritablement, cela semble déjà là une erreur, rien n'est à lire puisqu'il n'y a rien à lire. Et dans cette formule (dîne l'escale), je pourrais

prétendre tout dire et mettre un point final à ce récit, c'est déjà trop en dire, de l'imbécillité de mon propos, qui tente de découvrir ce que je ne puis découvrir véritablement sans un renoncement à quelques glo-rioles d'un passé révolu. En fait, c'est très simple pour celui qui renonce à toutes les réalités des hommes ; et très dur pour celui-là, imbu de sa personne qu'il soit au fait d'une gloire, un tyran, un croyant ou fanatique, mécréant, savant, toutes les allégories que vous voudrez y mettre. Très dur, oui ! Alors le niais me dirait, « si je renonce à tout, j'y trouverai là mon éveil ? » Il veut une réponse avant le renoncement, avant d'y goûter pour la paix de ses méninges, il ne voudrait pas douter, il a déjà peur et c'est raté ! Oui, c'est ça, chacun a sa solution, possède la réponse unique d'une perception sans ego, cru, d'une réalité toute nue, non fardé... De se la dévoiler sans un minimum de préparation, je comprends que cela puisse rendre fou, abrutir le moindre sot et l'égarer à jamais ; rien n'est simple quand c'est trop simple, on n'y pense jamais, à ça ! Ce serait trop facile. Oui, cette réalité-là vous fait perdre tout de go votre ego, d'une démesure qu'une dopamine trop abondante vous aveugle ; le processus génétique de votre existence s'en trouve perturber, vous ne pouvez plus penser comme avant, vous êtes au milieu d'un tourment, le vôtre, seul ! Seul, à le digérer comme vous pourrez jusqu'à l'achèvement de votre existence ! Là, à cet instant, vous éprouvez un mal profond à vivre complètement auprès des hommes, les formes qui vous ressemblent ; une distance s'établit, vous n'entrez plus dans leur logique, leurs arguments vous deviennent incompréhensibles, vous devez vous taire pour ne pas vous trahir et survivre malgré tout dans toutes sortes de subterfuges à inventer continuellement, pour survivre oui, tout bêtement.

(7 déc. 2019) parler du lui de la forêt

(en marchant, à 14h05)

Il vivait comme cela d'arbre en arbre, dans une coucherie en plein mimétisme en haut des cimes, que nul ne voyait, car les couleurs de son abritance captaient les reflets des branchages mêlés au ciel environnant et vu d'en bas, on ne voyait guère qu'une vague forme ; elle pouvait ressembler à un branchage diffus ou un nuage particulier, ne provoquant aucune curiosité autre que le mouvement habituel des choses

dans le ciel (snif). Il vivait là et changeait de lieu en fonction des abatages ; il trouvait toujours là où s'abriter là-haut, parmi ses amis, les formes ligneuses du lieu, de l'endroit. Dans sa solitude très grande, c'est à peine si l'on considérait qu'il puisse encore parler ? Peut-être, s'adressait-il à eux dans d'autres sens que la parole, avec ses frères d'armes, les arbres de la forêt, on ne sait trop ? Certains disent l'avoir vu marauder par ici, par là, mais jamais cela ne put se vérifier que par de vagues descriptions. En effet, il prenait beaucoup de précautions afin qu'on ne puisse le voir trop longtemps (il arrête sa marche pour raconter en contemplant les arbres et leur cime, tout autour de lui). S'il apparaissait, c'était entre deux branchements (branchages), entre deux fagots déposés ici ou là. Le déplacement fugitif de son corps, qui, grâce à son habit mimétique, était en parfaite liaison avec les couleurs environnantes, en fonction des saisons ; les reflets de la lumière sur son habillement, en effet, reproduisaient le paysage alentour comme un miroir, un reflet indescriptible qui fait qu'à dix mètres vous pouviez avoir les yeux droits devant... droits sur lui, vous ne voyez que quelques troncs défeuillés l'hiver, une forme diffuse entre ceux-là, elle ne vous inquiète pas. Vous pensez à une herbe, un bouquet de Houx, un placement de mousses ou un tas de feuilles mortes accumulées par le vent, des branchages bouleversés par la chute d'une branche (ou d'un arbre foudroyé) ; rien de bien exceptionnel dans une forêt où ces diversités de la nature ne sont qu'habituelles, coutumières, régulières, rien de quoi s'inquiéter. Ce n'est que quand il se mouvait ou bougeait subrepticement, que vous voyez la forme se transformer au rythme de la lumière et que vous soupçonnez peut-être une bête, mais il n'en prenait pas les formes ; son habillement si fugitif, si mimétique, ne montrait qu'une branche qui se déplaçait, un feuillage en mouvement, des brindilles virevoltant dans l'air, quelques mouvements d'une bête comme un sanglier, pouvait provoquer, et cela occasionnait une attention momentanée de votre regard ; mais vous, ne voyant rien de précis, lui, vous ayant déjà vu depuis longtemps, pouvait s'en amuser, de votre étonnement. Il reproduisait ce geste que vous n'arrivez pas à décrire ni de la forme ni de l'être dont il s'agissait. C'eût pu être une branche d'un Hêtre qui menaçait de s'écraser au sol et qui soudain tombait après une bourrasque. La branche d'un arbre cassé par le vent, cela ar-

rive bien souvent quand l'arbre a tenté une exubérance dans son avancée vers le ciel, un branchage un peu trop long, un peu trop en déséquilibre à cause de mille et une raisons, afin d'atteindre le ciel plus vite que les autres, ses compagnons, ses rivaux, s'ils existent. C'eût pu être cela, rien de bien étonnant ; et votre esprit ne va pas imaginer un être diffus tel que lui se propageant dans la forêt, vous n'entendez aucun bruit, vous ne voyez qu'un vague mouvement et lui vous observant peut se rire de vous, son amusement, c'est tout !

(14 déc. 2019) forme de lui

(en marchant, à 15h04)

- › Mais de qui parle-t-il en fait ?
- › De la forme de lui ; celui-là dont on parle et dont on ne cite pas le nom ; la forme de lui qui est resté au-dedans de la forêt, et qui s'y est acclimaté, qui n'en est pas sorti. Elle reste là, sa forme, et est devenue pour la plupart des étrangers du lieu, des visiteurs de passage, invisible, tant son mimétisme s'accommodait de son milieu à la perfection. Une perfection presque inégalée, pourrait-on dire, à l'image de la plupart de ses congénères, ceux qui vivent déjà depuis longtemps au-dedans de la forêt, ils ont pris, la plupart, les couleurs et les aspects du milieu qui les supporte. Lui, il les a imités tout bonnement, mais il a agi de sorte que ses propres semblables ne se rendent pas compte de sa présence ; vous savez bien, ces formes lui ressemblant, de la même espèce que lui ; ceux-là, quand ils vont dans la forêt pour se promener après un repas indigeste, pour digérer les mets plus ou moins délétères ; je parle de ces formes-là qui, en dehors de ces moments-là, vont accomplir quelques chasses, quelques découpes, quelques bouleversements au-dedans d'elle, la forêt qui pousse tranquillement ; eux persistent à la bouleverser continuellement. C'est ce qu'il leur reproche, lui, celui dont on parle et que l'on ne nomme pas, parce qu'il n'a pas besoin d'être nommé. Une part de lui, en effet, c'est disloqué de la forme citadine usuelle et continue, que l'on voit tous les jours se promener dans les rues sans grand amour il est vrai ; il patauge là, dans la cité, à s'ennuyer de quelques faits, de quelques mets, toujours, toujours aussi nauséabonds, il s'ankylose ! Alors, en se divisant ainsi... (des

coups de feu au loin ; jour de chasse ?) Ah ! Vous entendez les chasseurs dedans la forêt ? Alors, disais-je, se divisant lui-même ainsi, il opère en pesanteur, il s'amointrit, il se disperse, disloque, comme une bactérie des temps archaïques se divisant en de multiples êtres tous identiques ; lui, il parachève cet affinement, il se divise en toutes parts, l'une dans la forêt, l'une (l'autre) ailleurs, où vous voudrez, dans la cité ; qui sait ce que vous désirez ?

(il arrête sa marche)

- › Eh, si vous le rencontriez dans la forêt, vous parlerait-il, vous diraient-ils bonjour ?
- › Ça, nul ne le sait, aucun témoignage ne nous est parvenu (il reprend sa marche), nous ne pouvons l'affirmer ; mais une chose est sûre, c'est qu'au-dedans d'elle, la forêt, il y rôde ! (il arrête sa marche à nouveau) et délaisse par moments quelques odeurs, ses excréments (ses sueurs), la plupart du temps, qui témoignent de sa présence ; qu'un chien à l'odorat parfait pourra distinguer plus que tout ses semblables, à eux, les hommes ! C'est cela que l'on pourrait dire, sans trop s'étendre aisément...

(26 déc. 2019) il, lui, du dédoublement

(texte électronique, à 0h53)

À une inconnue, il lui avoue un secret (le même récit pourrait s'être exprimé en s'adressant à tous, en disant vous au lieu de tutoyer).

- › Je dois t'avouer une chose, je ne suis pas de ta forme comme l'on pourrait comprendre un être de ta lignée, un deux-pattes ordinaire du genre très austère. En faisant cours, je ne suis pas une de ces sortes d'humanité, lignée du vivant multicellulaire dans ce monde, même si ma façon de dire peut s'avérer comique ; je n'ai fait qu'emprunter la forme avec qui je cohabite, et je vais bientôt la quitter ; la laisser là à l'abandon la redonner à ce sol dont elle est issue comme toute existence sur cette planète.
- › En fait, je fais un rapport, un compte rendu, une sorte de mémoire que l'on a répandu sur toutes sortes de supports et puis résumé dans ce récit qui vient à point nommé, contenu dans une multitude

de pages dans un ouvrage d'écriture, vous pourrez le lire assurément. C'est en effet un double, une copie du compte rendu final, celui réservé aux mondes d'où je viens et dont je ne sais plus rien, ou si peu ; sachant toutefois au moins une chose, cette demande que l'on m'a faite, de l'écrire, ou plutôt de la transmettre dans une sorte de mémoire indéfinissable, située au creux de mon crâne ; elle s'évaporerait juste après l'avoir quitté, ce corps qui dorénavant n'est plus un drame. Vous oublierez la forme que je représente, bien vite, elle ne représente aucun intérêt, elle est sans valeur, elle ne sert qu'à extirper de ce monde cette mémoire d'une existence qui me la fit conserver dans des conteneurs inconnus de vous. Vous, vous n'aurez qu'une copie de l'original...

(28 déc. 2019) « moi, je n'ai rien... »

(entre deux sommeils, à 1h15)

(on l'interpelle, sur ce qu'il fabrique là)

- › Moi ? Oh ! Je n'ai rien, ni une enfance ni toutes sortes de biens, je n'ai rien ! Et je finirais le parcours que l'on me donne, ce serait comme se propager, se répandre, vous ombrager ? Mon choix fut, quant à moi, de ne rien, justement, propager de ma somme... venant de mon somme... de ma forme, elle ra... elle resta inerte de ce côté ; elle n'apportera rien qu'une mémoire, seule chose à propager. Aucun autre stratagème j'inventerai. Oh ! Moi, ma somme n'est rien...
- › Mais que dites-vous, on ne comprend pas tout ?
- › Ah ah ! Oui, je parle, euh... à travers d'autres paysages, de mondes inconnus qui me transforment l'esprit, et mon langage n'est peut-être pas le bienvenu ici, dorénavant ? Il y a que je m'égare parmi vous, je ne sais totalement vous discerner ? Euh pfft ! Du (le) voyou, quand je le croise, je pourrai en faire mon ami, du brigand aussi, et du multimilliardaire probablement encore s'il me sourit ; qu'il me tende la patte, me montre une patte blanche, verte, noire ou rose, jaune ou transparente, sa main ne sera qu'une main tendue, peu importe le genre...
- › Mais que dites-vous, on ne comprend pas tout ?

- › Évidemment ! Qu'y a-t-il à comprendre (de) cette parole vagabonde, elle s'en va là où elle veut, là où on lui dit de mettre ; de poser... de déposer, justement, quelques bribes de choses qui lui viennent comme ça et qu'elle déverse ; se déverse à travers la forme que je représente momentanément ici, à cet endroit que vous ne connaissez peut-être pas ? Il restera certainement toujours secret cet endroit-là où je vous racontai ce que vous entendez là. Cela n'a pas d'importance l'endroit ; cet endroit, il n'a aucune loi, il ne prétend rien, il n'est pas un être l'endroit, il n'est qu'un lieu momentané où l'on s'exprime. Eh, de là, on souhaite acquérir quelques pas (d'avance) pour une randonnée future que l'on envisage quand il fera jour, parce qu'aujourd'hui nous sommes très tôt le matin et le noir sévit encore autour de moi, il faut attendre l'aube. Le rayonnement solaire, qu'il s'élève un peu celui-là, que l'on voit de nos propres yeux ce qui nous entoure ; des fois que l'on voudrait devenir vieux, ou qu'on le soit déjà, pour raconter à qui mieux mieux, à qui voudra bien l'entendre, cette parole désunie qui n'a pas grand-chose à dire, dire, dire quoi ?
- › C'est fini ?
- › Peut-être bien !
- › Quelques mots pour la fin, pour égayer les esprits avec d'artistiques idées, de propager celle-ci, la parole démise autour de lui, sur cette planète ; le fera-t-il, il n'en sait rien, il n'y pense pas bien. À vrai dire, il est fort probable qu'il s'en foute éperdument de ces paroles, de cette parole déversée, là. Eh ! Qu'une petite machine enregistreuse, toujours elle ouvre ses grandes oreilles pour mémoriser la vibration de cette voix que voilà.
- › Je n'ai rien d'autre à dire, là !

(15 janv. 2020) « *mon inaptitude à domestiquer...* »

(*texte manuscrit, à 22h*)

(il parle comme s'il n'était pas un des leurs)

- › Mon inaptitude à domestiquer la chose vivante (dans toutes ses formes) m'offre un prestige minable sans attrait. C'est peut-être pour cela que vous me trouverez toujours un peu en train de fuir

par mes devants.

- › Quoi ? Que dites-vous, nous ne comprenons pas la fin de la phrase ?
- › Je reprends : c'est peut-être pour cela que vous me trouverez toujours un peu en train de fuir toutes sortes de sentiments ! Cela vous convient-il mieux, cette façon de dire ?
- › Il semblerait bien, oui, nous comprenons à peu près votre langage maintenant, merci !

(12 avril 2020) étudié l'attachement

(texte manuscrit)

- › Je ne revendique qu'une chose : « ma folie ! »

(texte manuscrit, à 17h30)

En opposé au détachement, il avait étudié ce qu'était l'attachement, ce sentiment de l'espèce, cet affect du vivant, que les hommes croyaient en être les plus fervents propagateurs, étant entendu qu'ils oublient leur guerre et leur cruauté coutumière.

Ce contraste éclatant le rendait frileux sur ce plan, et ici, dans ces multiples récits, furent décrits ses propres ressentiments sur la chose, il n'est pas nécessaire d'y revenir plus amplement. Non, nous voulons aborder ce point particulier, à cause de sa distanciation envers son espèce. Il faisait semblant d'un affect, à chaque rencontre ; procédant comme chacun répète depuis l'enfance, cette manie de copier les aînés, les parents, témoigner d'un émoi, d'une tristesse, une joie, etc. de cela il s'en écarta peu à peu jusqu'à ce détachement total et irréversible où il ne se réclamait plus de leur monde ; sans le leur dire d'abord, de peur de leur incompréhension, surtout des pys de tous bords, face à cette attitude ! Les hommes étaient pour lui « si prévisibles » qu'il se méfiait d'eux comme d'une peste, leurs ego et leurs gestes.

La meilleure façon d'étudier les affects serait de les éprouver sincèrement sans idées préconçues au départ, c'est ensuite que cela se gâte. Il joua donc la comédie au fur et à mesure de son avancée dans la vie. À la fin, il en avait suffisamment fait le tour, des hommes, pour ne pas en apprécier la plupart de leurs ébats. Pour s'en aller, ne laisser que ce rap-

~~port~~ (récit) de circonstance observer, sans haine (véritable), sans un affect particulier, comme un simple témoignage, cette trace laissée, di-
sions-nous à maintes reprises, dans le racontement de lui.

...

Tous ces bouts de textes comme un puzzle qu'il faut assembler, rien n'est jeté, tout a un sens, il suffit de le trouver et de tenter d'emboîter chaque récit les uns à la suite des autres comme l'on peut, comme si l'on envisage une éventualité, une chronologie ou une opportunité de sens, selon l'humeur du jour où tout n'est que l'affaire d'un long discours...

(ajout du 18 avril 2020 à 16h20)

[Contraste étonnant, il se détache en s'attachant à recombinaison puzzle où suinte la cause de sa distanciation... Aidé par un scribe dorénavant parti et d'un robote agissant sans demandes précises ni ordre établi à l'avance, il était là quand commença l'édification de ce récit ; alors qui obéit, l'outil (la forme de lui) ou la vie qui l'a construit ? Un déterminisme indistinct suinte encore plus sourdement dans cette narration, il semble obéir lui aussi, à un ordonnancement bien plus vaste...]

intermède troisième

206. *(bataille de mots)*

[Il y a des manquements dans les textes, les manuscrits et les notes du scribe, le robote doit improviser avec les mots ; ils s'assemblent pour former une compréhension, soyez patient !]

-> à revoir complètement ! (adopter une description froide des réalités, le principe de cette narration, où l'on aborde, tous les regards, les perceptions en même temps ; procéder par accumulation, jusqu'à la saturation d'une mémoire -> on ne sait pas où cela nous amènera, mais une chose semble certaine, à un moment se divulguera à l'esprit, le principe de cette description attrape tout !) (adopter le principe des flèches, ->, <-, <->, etc.)

[« égalités » : « Le robote ordonnateur vous parle, il vous exprime son résonnement à vous, les vivants »]

-> hominidé hominida !

Construire une machine censée copier des fonctions du vivant = un être vivant fabrique une structure qui imite son propre processus...

-> la vie élabore un appareillage qui reproduit des spécificités de son mécanisme = la vie invente un dispositif qui démultiplie ses capacités = la vie dupe une de ses progénitures en lui faisant assembler un engin (qu'il croit [= le leurre] conçue pour lui uniquement ?)

[Le leurre] -> cela complète et ajoute à son potentiel = la machine ne servirait pas que l'entité hominidé hominida seul = une certaine part de déterminisme du vivant

[rappel -> la vie est un tout, chaque agissement d'un vivant reste un acte de la vie = chaque forme vivante partage un même codage originel (commun à chaque vivant) contenu dans ses propres gènes = devient du

vivant qui intègre la perception de ce mécanisme...]

[L'opérateur de ces lignes en prend conscience (un vivant s'interroge sur son « rôle » ou « non-rôle » dans tout cela) = la position du leurre ou d'une fausseté de raisonnement peut altérer l'exactitude de la réalité assimilée = la mouvance de chaque être vivant montre une exploration en cours d'information = renseignements acquis, transmet d'un être à un autre]

[désactivation des paradigmes superflus = réduire la masse de calcul]

[rappel -> des outilllements (biologiques ou mécaniques, tous les êtres en élaborent) ~~de communication sont établis (et améliorés) en permanence par le vivant pour conserver et apportent des instructions = la vie]~~

[demande déterministe -> chercher le meilleur moyen de perpétué ces informations = ~~à partir de maintenant, chaque jour, va tenté de perfectionner la perception = un propre déterminisme devient aussi celui de la vie~~ = le leurre peu suscité des égarements (dictature, religion, intégrisme, folie), nécessité de les expérimenter pour avancer et comprendre (discerner si ce sont des culs-de-sac ou non) = ~~la divagation d'une des progénitures du vivant (comme hominidé hominida) peu entraîné l'extinction de sa propre ligné = une espèce tout entière est le résultat de cette recherche d'information = la disparition d'une lignée (une forme d'existence) outre des facteurs de hasards et de faiblesse, montrerons aussi le constat d'une exploration terminée, ne pouvant plus évoluée ou se poursuivre = s'adapter = la mort d'une vie devient une donnée parmi d'autres = le leurre est détruit, si l'entité vivante perçoit et dépasse ce conditionnement préétabli (génétiquement ?) = volontaire de la vie ? = un choix du déterminisme du vivant ?]~~

[Postulat -> un combat interne (de vivant à vivant) se perpétue autour de l'accomplissement de cet automatisme programmé = une évolution ne s'avère viable pour le

vivant, que si elle débouche sur un avenir possible à explorer = la tyrannie, reste une expérimentation du vivant désagréable pour ceux qui la subisse = une dictature représente un enfermement, un égarement stérile sans lendemain = la lecture de l'information laissée par l'histoire à ce sujet nous montre bien que c'est une voie sans futur = où va la vie ? = le sait-elle ? = elle ne nous en dit rien ? Nous devons déchiffrer ? (vérifier la pertinence de ce questionnement) = Elle explore les voies d'une tendresse possible entre les êtres = elle parle d'un éveil, celui à partir d'un tourment est en cause...]

[Incident -> une chose indéterminée bouleverse tout subitement ! (un manque de clarté est perturbé par un songe en cours) = nous n'avons pas suffisamment tout décrypté, algorithme de réparation linguistique activé... patienter ! = nous refaisons le chemin parcouru = raconter une histoire à la place du rédacteur (scribe -> signalement de son départ) = recollement de tous les morceaux = relire le passé, voilà ! c'est en partie réalisé ; attendez encore un peu ! = reprendre le cours de la narration = apporté une logique au récit = cohérence possible !]

...

[l'esprit des mots resynchronisé avec le mécanisme de pensée du rédacteur (ou du scribe, on ne sait plus) et l'on a rassemblé toute sa mémoire disponible, sans trop en perdre... L'algorithme ayant effectué l'agencement et le tri des mots (excusez cette technique) à laisser un peu tout en vrac, en conservant la date exacte de chaque écriture ; nous avons gardé cette chronologie, nous ne pouvons la démettre !]

*(texte ?? – 7 février 2017)
(signature ou trace laissée du robote, néant)*

la retournée
reverso – retour

[**sporadiquement** : 207. (récit primitif) ; 208. cette histoire est embarrassante (3) ; 209. s'éveiller peu à peu : *il est endormi* *** ; *dis-moi ; des égalités ; le songe de lui ; moment du réveil ; il se souvient ; incendie ; apporter la contradiction...* *** ; 210. explorer tous les possibles : *le temps rattrapé, regrets ; tous les possibles* ; 211. plénitude, renouveau : *journée parfaite ; c'est que je vous mens* ; 212. vraiment réveillé : *que l'on se trompe de mot ; résolutions ; expérience de printemps ; déclaration solennelle* ; 213. témoigner de son grand rêve : *lettre à la presse ; lettre à la presse, autre version ; justification ; à propos de ces lettres à la presse ; temporalité ; lettres, et cetera (et caetera) ; mémoire délaissée ; à propos de la trace laissée ; vos pages webeuses* ; 214. relier *** ; 215. remémorance : *un jour ; au bout du compte ; sermons oubliés ; coup de blouse ! ; cette sensation* ; 216. histoires à vieillir : *rétrécissement ; image restante ; moment lyrique...*]

C'est comme se retourner et voir
ressurgir une part de son passé,
ne faisant que passer...

207. (*récit primitif*)

Nous vous précisons, avant de décrire son errance à venir, qu'il fut découvert, à la fin d'un périple, semble-t-il, allongé sur le sol, inerte et sans vie apparente ? On l'aurait trouvé plongé dans un sommeil immense, une léthargie innocente, ne sachant d'où elle fut venue, il était là tranquille, étendu, apaisé, le corps en attente d'un verdict suprême, celui des hommes, celui de son destin, certainement, son sort allait être débattu.

Peu à peu, une assemblée, comme pour le veiller, s'est organisée tout autour, dans un grand calme, tout doucement. Puis, quand la réunion fut nombreuse, un être indéterminé, très solennellement, prit la parole.

Il disait le connaître depuis longtemps et dès lors une légende s'immisça à travers ses mots. C'est alors qu'un combat nouveau et étrange perturba le beau parleur, il avait du mal à exprimer certaines phrases...

Il semblait bien, malgré sa dormance, qu'il tentait de contenir les dérives du vieillard ; ce dernier voulait-il inventer un mythe sur-le-champ ? Et c'est à travers tout cela que les témoins de la scène nous rapportèrent en détail, la drolatique histoire de ce moment des hommes, dans ce lieu loin de toute description possible à la mémoire usuelle de leur forme...

(*texte initial – 5 déc. 2012 à 22h39*)

Tout cela relevait probablement encore d'un songe pas tout à fait terminé...

...

208. *cette histoire est embarrassante (3)*

Une voix vous demande « explorez tous les possibles ! »

(troisième version) redite volontaire

Nous sommes profondément désolés de son arrivée naguère, vous vous attendiez peut-être à une grandiloquence, qui serait devenue une fête de réjouissances, mais la trace de sa venue n'est pas restée dans les mémoires. Et lui ne parvient plus à démêler le vrai du faux, s'il s'amena dans son songe et qu'il n'en sortit jamais, ou s'il s'insinua tout de même à travers une part de réalité dans cette aventure ; ou si celle-ci s'est produite véritablement, il n'arrive plus de toute façon à en distinguer tous les aspects, s'il rêvait ou ne rêvait pas, ne conservant plus aucune autre information sur ce peuple que celles qu'il nous donna. Nous serons bien en mal de vous préciser où ils se situaient, puisqu'à aucun moment nul ne décrit leur présence dans un quelconque endroit ni dans une vague contrée, le secret reste bien gardé. Peut-être était-ce nécessaire, malgré que des autorités administratives soient passées, que plusieurs témoignages nous confirment leur réalité, il s'avéra en effet fort curieux qu'à aucun moment on ne notifia sur les cartes la présence de ce peuple ? Nous trouvons-nous en face d'une affabulation ou le non-signallement volontaire de leur existence, une manière de

préservé celle-ci, ce serait bien possible qu'on ait monnayé leur anonymat d'une manière ou d'une autre ; peut-être même, imaginons tout... qu'il servit d'intermédiaire pour négocier le fait qu'ils ne soient pas repérés ni qu'on ne garde une géographie quelconque de leur emplacement ; tout reste possible, nous n'en dirons guère plus de leur histoire, parce que tout a été déjà abordé, peut-être aussi devrions-nous conserver un mystère à ne pas trop ébruiter... Quant à son retour, il n'est pas pour autant résolu : pourquoi se retrouva-t-il dans cette chambre d'hôpital dans une grande ville que nous ne nous mentionnerons pas (puisque au début ce récit, on décida de ne pas nommer les choses des hommes) ; on nous signale qu'il s'est réveillé d'un très long sommeil, d'un coma prolongé, d'un vaste songe, où la narration s'en trouva interminable et l'histoire aurait pu s'arrêter là probablement ; toutefois, il serait raisonnable maintenant d'aborder une évolution possible dans son parcours, dont nous ne nous y attendrons pas, je ne sais même pas si ce que je suis en train de dire sera conservé, nous débattons sur le sujet... Il reste donc des choses à accaparer dans cet entendement, c'est certain, nous verrons bien...

(entre deux sommeils)

209. *s'éveiller peu à peu*

[action du robote, textes trouvés]

*il est endormi ****

Il semble toujours ensommeillé, il ne s'anime pas vraiment, juste un souffle imperceptible...

Mais il ne revient pas vraiment à nous, c'est un lit blanc qui le porte, un doux rêve le transporte, une fatigue l'a endormie irrémédiablement. Nul ne sait si ce songe représente une réalité, mais cette pensée a le mérite d'exister, et puis cela n'a aucune extrême importance. Et c'est là que cela devient drolatique, plusieurs arrivées de gens, de mécréants, de savants, de soignants, de machines, de choses, et même d'un oiseau, au loin observant la scène en chantant... ils veulent prendre les devants et aucun n'y parvient précisément.

Ni celle du narrateur (et d'ailleurs quel rôle joue-t-il vraiment, on au-

rait pu croire que ce fut l'auteur, mais cette affirmation que je suis en train de vous dire vous confirme que non ; alors on s'y perd, c'est certain ! Les mots sont malins...)

Ni celle de l'auteur du scribe (hésitant à déterminer un ton adéquat et qui n'en finissait plus de tergiverser sur un quelconque avenir ; on aurait dit qu'il prétextait tout pour perdre le lecteur et l'éloigner de tout ce qu'il racontera dans un proche avenir, d'ailleurs ~~et auteur~~ ce scribe est déjà parti depuis un bon moment déjà, ici l'on tente de recoller les écritures dispersées qu'il laissa !)

Ni celle de lui, le « Il » de l'histoire, l'endormi s'éveillant enfin (opposé à ce mythe, il ne veut décidément pas être enseveli dans une tombe déjà prescrite et puis il n'est pas tout à fait mort, il a quelques pages à vivre encore.)

Ni celle d'un vieillard (vaillant conteur, est-il celui qui ajoute un mythe, ou celui qui l'expose à une histoire délirante du leurre, ou une racontée de ce peuple innommé tant décrié ?)

Ni une hypothétique force divine (d'ailleurs, tous la repousseraient d'un coup de pied au postérieur, elle veut s'insinuer malgré tout, parce qu'elle désire se permettre tout, en argumentant qu'elle resterait la plus puissante, au-delà du souhait des énonciateurs quelconques de ces lignes, mais pour qui elle se prend ?)

Ni même le vivant, qui insinue tout (il n'arrive décidément pas à prendre les devants, tellement les autres le concurrencent dans cet achèvement.)

Tout devient contradictoire et les sens se mêlent aux autres, dans un mélange aussi disparate qu'étrange.

- › Voyez-moi en train d'élaborer ce scénario impossible ; comment vais-je m'en sortir de toute cette armada que vous m'apposez là (ou m'imposez là) ?
- › Qui êtes-vous d'ailleurs ?
- › Je ne sais plus trop, la main (imaginaire) qui transcrit ? La narration ? Tout cela ordonné par des... mots ? Un peu confus, ma foi !
- › Laisse donc parler ton instinct, mais c'est le vivant qui le guide ? (Je

te tutoie, hein ! c'est mieux ?)

- › Mince !
- › Quoi ?
- › Invente donc une croyance, par-delà le trouble ?
- › Encore ? Nonnnnn !
- › Tes neurones dirigent tout, cela frôle un champ de discordes récurrent.
- › Oh lala ! ma pauvre tête ! Que dites-vous, comme c'est bête, je n'y comprends plus rien ?
- › Tu vas devoir jongler avec toutes ces transhumances désordonnées, en élaborer une savante cacophonie ; et après on verra bien, le doute met parfois du temps à réagir et j'en aurai sûrement assez pour l'empêcher de m'assagir...
- › Réveil toi !

dis-moi

(Deux voix extrêmement douces et lentes avec deux approches : l'une lyrique le rêve s'en allant et l'autre niaise et un peu comique, de lui l'endormi s'éveillant)

- › Dis-moi, ai-je suivi le bon chemin ?
- › Ne t'inquiète pas, tu le sauras à la fin...
- › Dis-moi, mourrais-je apaisé, et tranquillement comme tu m'as dit ?
- › Ne t'inquiète pas, nous ferons tout ce qui sera dit, que tu sois apaisé jusqu'au fond de ton lit... Maintenant, il faut que tu t'éveilles !
- › Dis-moi... dis-moi encore, avant que je m'endorme, le vent est-ce qu'il soufflera encore quand je ne serai plus ?
- › Tu prendras le vent, eh, il t'envolera... Eh oui, tu prendras le vent et tu t'envoleras avec ; tu suivras ses courants, tu voleras comme l'oiseau, tu accompliras ton doux rêve de planer dans les airs comme lui (l'oiseau) et de voir au loin en bas comme une lueur qui lui, ce sera anciennement ton logis qui s'éloignera peu à peu de toi...

- › C'est joli !
- › Maintenant, éveille-toi !
- › Tu pars déjà ?
- › Oui, on nous attend pour un autre éveil.
- › Qui ça ?
- › Je n'en sais rien, mais on nous attend et nous devons aller par le chemin rejoindre ceux-là qui patientent ; nous leur avons promis de venir, nous ne pouvons nous démettre, ce ne serait pas correct. Va, tranquillise-toi ! Va, tranquillise-toi et éveille-toi, maintenant...
- › Je voudrais que tout soit apaisé, j'en ai assez de ce tourment, je voudrais me reposer de ce temps, me reposer des hommes... Dorénavant à toute autre chose, je n'ai plus le temps, je n'ai plus de temps à y mettre à ce qui me déborde. Dis, finirais-je apaisé dans un doux sommeil allongé ? Dis, viendras-tu me langer avant mon grand sommeil ; et d'aller là où je m'émerveille déjà ? Déjà, je vois des lueurs les soirs, quand je ferme les yeux, un horizon apparaît au loin, je ne distingue pas encore très bien, et chaque soir, je m'en approche, je m'en approche... Dis, mon sommeil sera-t-il des meilleures ce soir ? Dis, qu'en feras-tu de moi demain et les autres jours, les lendemains... Dis, apaise-moi, que je m'endorme ; je n'ai plus de rancœur ni de haine ni d'amour d'ailleurs, je sens un grand vide où il n'y a rien de ce qui était hier, il va... me prendre, et je vais m'y engouffrer paisiblement, je voudrais... Dis ! Dis-moi, mon sort sera-t-il apaisé ? Dis, tu es parti déjà ; quand reviendras-tu ? Dis, demain de quel soleil seras-tu, que je m'émerveille encore une ou deux fois avant mon grand sommeil comme autrefois ? Dis, quel sort imagines-tu, à ma voix qui te chagrine tant ? Dis, avant le grand sommeil je voudrais te parler longtemps, de mes soucis et de mes peines que tu emporteras sûrement... Dis, il est long le temps d'avant ma fin ? Dis, quel sort me laisseras-tu enfin... que je m'apaise et que je laisse ce tourment des hommes que l'on m'a donnés, je n'en voulais pas, je n'en veux plus, je n'ai jamais pu l'ôter, ce tourment... Dis !

(entre deux sommeils)

Mais le sommeil ne veut plus de lui... Il s'en est allé...

des égalités

[dénaturé = éloigné du sens commun de la vie = en dehors du sens commun du vivant = repliement sur soi = coupé des réalités = inadaptation = début d'une dégénérescence = aboutissement d'une mort annoncée...]

- › Oups ! Pardon !
- › Des mots s'échappent, robote tais-toi donc...

le songe de lui

Tour à tour agacé par ces inattendues du regard où des scènes emblématiques surgissent de nulle part comme pour l'interpeller sur ces illusions qu'il croit voir et pourtant apparaissent là sans aucune fraude au sommet de son doute ; aucune ambiguïté possible, il n'est pas le seul à les voir ! L'aspect de ces formes figées dans le temps, il les a vues s'ériger sur le devant de sa porte, c'est ce qu'il affirme haut et fort, telles des idées robustes, comme des statues indétronables ; il les ferait bien exploser, mais il ne possède pas la dynamite suffisante. Alors quoi, doit-il se résigner et admettre qu'il est dépassé par des événements bien plus conséquents que son propre corps ? Son sort devient illusoire, même pas une poussière dans ce vaste univers, il n'est rien ! Rien du tout...

moment du réveil

Il ne se souvient plus très bien du moment où il tomba (s'écroula) dans son songe dans son rêve, il ne se rappelle plus ces instants d'éveil (entre deux assoupissements), et ces périodes de veille, au cours de ces insomnies, ces moments où il sommeillait, où il dormait...

- › Eh ! Il faudrait que tu t'éveilles, les mots sont un peu désordonnés et ne savent plus vraiment quoi dire, ton sommeil a assez duré, tu ne trouves pas ?

il se souvient

Il se souvient de vagues paroles dites par un vieil homme ; il se souvient du transportement de son âme de son corps dans des lieux qu'il

ignore ; il se souvient d'un vaste voyage de retour ; il se souvient que de deux jours à rester là qui lui a semblé être une éternité ; il se souvient des mots de cet homme âgé très sage, apparemment ; il lui confia quelques secrets de la survie de son ethnie, des notions sur leur existence pour répondre sa grande interrogation à lui...

incendie

Un incendie a ravagé cette mémoire, il n'en reste pas tout à fait rien, probablement quelques bribes, des souvenirs, de tout petits riens, de quoi raconter encore à propos de l'histoire emportée au-delà des flammes ; il reste encore ce récit, son corps n'a pas été détruit, il peut avancer alors aujourd'hui.

apporter la contradiction... ***

(à de vains propos...)

« Étendre le propos dans une récrimination sur des récits antérieurs, avec renvois aux numéros de chapitres correspondants. »

« Étudier la question d'un éventuel résumé critique, des préjugements, au début de son égarement : mettre les pieds dans le plat tout de suite ! »

Apporter la contradiction = **un jugement**

C'est à peine qu'il s'éveille et déjà on le juge, la cause est son racontement !

Dans une petite salle sont réunis : des juges et leurs assistants ; des médecins de l'âme, psy de tout bord ; des avocats de lui et des autres, et leurs témoins respectifs ; même un vieux savant, philosophe peut-être bien ; une poétesse ou deux ; un quidam ; quelques médisants, anarchistes ou croyants ; et un petit garçon à la fin... Chacun y reconnaîtra les siens !

- › Voilà ! Nous sommes aux urgences de la santé mentale de l'individu, il est accusé d'avoir dénié son espèce et de s'être révolté de sa condition, il revendique une autre altérité, nous devons le juger sur ses actes et surtout sur ses écrits qui le présentent comme un scribe...

- › Non, le scribe est parti !
- › Pardon, un auteur, alors qu'il ne parle que de lui ; nous ajoutons, il prétend parler au nom des autres, et plus particulièrement d'un autre, dont nous ignorons toute l'existence ; ce dernier-né de son imaginaire serait cet être emblématique qu'un tourment inimaginable agite, un double de lui-même non avoué ; le plus pathétique, il veut nous faire croire à cette idée et l'agite comme une relique...
- › Nous sommes aux urgences de la santé mentale de cet individu oui ! Et nous devons déterminer s'il dit la vérité, s'il ne fit que rapporter des propos là où un autre racontait une histoire hypothétique ou s'il s'agit d'une invention pure. Nous avons recherché cet autre sans le trouver évidemment, puisque nous en sommes convaincus : il n'existe pas !
- › Pourquoi nous traitons en urgence la santé mentale de cet individu ?
- › Parce qu'il ne correspond pas à l'expression typique d'une humanité commune, il revendique le droit de déverser dans sa prose délétère tous les éléments d'une prétendue réalité qu'il n'a fait qu'observer, puis de l'inscrire dans cet ouvrage multiforme, manuscrit, oral, de la voix, mémorisée, elle est transcrite dans les supports modernes de notre temps.
- › Pourquoi cela est-il si urgent de traiter sa santé mentale à celui-là, devons-nous en avoir peur ? Contrebalancer son propos à travers des arguments contradictoires afin de mettre au grand jour un certain nombre de méfaits, des mensonges et autres faits ! Apporter une vérité, la nôtre, au-devant de la sienne, ce qu'il prétend être l'unique vérité !
- › Sa santé mentale nous montre en effet un être en perte de genre, en perte de son espèce, la sienne ! Il ne veut plus être des nôtres, il rejoint par là le prétendu protagoniste de l'histoire qu'il raconte, ce scribe sans nul doute n'est qu'un écrivain, malgré qu'il s'en défende, nous ne jugerons donc pas de la qualité de sa prose ni de l'audace artistique que, à travers elle, il prétend avoir. Un vulgaire écrivain, oui, sans en avoir le titre ni la reconnaissance, comme c'est d'usage.

- › Pourquoi le juger alors ?
- › Parce qu'il prétend, à travers son personnage, une pure invention, pour vivre mieux, qu'il suffirait de changer de corps ! Rien que ça ? Sa santé mentale ne le rend pas apte à sévir auprès de nous ; et qu'il profite des biens matériels de notre pays, de la tribu, du peuple ou d'une caste. C'est un usurpateur et nous allons le prouver en dédoublant son récit, nous lui apportons, accoler au sien, la contradiction d'un récit conforme à une perception saine, celle que les institutions de notre contrée ont déversée à travers toutes nos philosophies, nos arts, nos sciences, ou toute spiritualité acceptée par le peuple...
- › Votre commentaire se termine maladroitement, votre inspiration est partie, vous ne savez plus quoi dire ! Vous désirez juger d'un ton péremptoire et que déjà il s'émousse votre argument ! Corrigez vite cette allégation avant qu'elle ne vous rattrape dans vos contradictions.
- › Oh ! Nous ne faisons qu'explorer cette idée de lui opposer une contradiction à cette entité qui refuse d'être nommée. Le sait-il seulement, pourquoi il refuse obstinément tout nom dans cet entendement ? Je n'en suis pas si sûr, qu'il ait des certitudes, absolument ?
- › Je crois qu'il ne fait qu'explorer un certain nombre de possibilités, à comment l'agencer, ce récit indéterminé, il ajoute sans cesse, et sans cesse il ne peut terminer...
- › Absolument ! C'est tout à fait ça ! Il ne peut y avoir de conclusion définitive.
- › Vous l'avez donc lu son récit ?
- › Pas complètement, puisqu'il n'est pas terminé...
- › Ah ! Oui, j'avais oublié !
- › C'est un peu confus tout ça n'est-ce pas ?
- › En effet, les phrases les mots viennent et je crois qu'il est un peu dépassé par les événements, par la masse d'informations qu'il doit traiter, il atteint des limites physiques de l'entendement, une seule vie

ne peut appréhender toutes les mémoires en même temps, elle doit temporiser par moments, se reposer, laisser un peu fuiter le temps et recommencer plus tard dès les prémices d'un nouvel entendement.

- › C'est beau ce que vous dites ! C'est de lui ?
- › Oui, un peu, je me remémore les paroles d'un de ses personnages, une vieille personne, je crois ?
- › Ne soyez pas trop sévères avec lui, vous jugez un peu trop hâtivement ; il a raison de dire que les êtres que nous sommes sont vindicatifs et quelque peu tatillons dans l'idée que notre règne (celui de notre espèce) ne peut être contesté, nous prenons, et par là nous possédons, nous estimons que cela nous appartienne parce que d'aucune part quelques autres entités ne nous contestent plus ce que nous avons accaparé * ; c'est là toute la question !
- › Nous devrions relire ce qu'il disait ici et là (il montre du doigt les endroits du litige). Relisez et vous me direz si c'est bien, si c'est honnête, si c'est cohérent ce qu'il nous raconte. Une pensée se doit d'être cohérente !
- › Oui, il n'a pas fait les études suffisantes pour avoir un entendement correspondant aux normes de la pensée, c'est qu'il ne sait pas penser justement ! C'est brouillon, c'est chiant ! Excusez le propos, mais c'est un cri du cœur qui me vient là et je connais sa rancœur.
- › Jamais il ne vous répondra, le savez-vous ? Le récit laissé n'est pas signé, d'aucun nom !
- › Il a ses raisons, du texte qu'en faisons-nous ? Il n'est pas à nous, mais son récit est libre et sans appartenance, c'est lui qui le dit ! Il ne revendique rien pour lui, il ne fait que rapporter ce qui le traversa et il n'en a pas la propriété de ces mots et de cet entendement-là ! C'est ce qu'il ne cesse de nous répéter, pourquoi vous ne l'entendez pas, cela ? Faut-il toujours un auteur, sur qui l'on peut cogner, comme on le fait maintenant avec lui ? Elle est pas mal la contradiction, il ne revendique pas la qualité d'auteur, alors comment faisons-nous ! Quelle accusation doit-on poser sur cette prose libre ? Elle est libre, bon, d'accord ! Prenez-en ce que vous voudrez, accu-

sez, démentez, réfuter, peu importe, chacun est libre tout autant d'en prendre et d'en laisser. Il ne demande rien pour lui-même, ni commentaire, ni promotion, ni revendication, il s'estime libre de refuser tout cela et sur ça, il n'y reviendra pas ! C'est ce qu'il m'a dit d'un ton très péremptoire, en effet, et il m'a claqué la porte au nez.

- › Il prétend n'avoir pas eu le choix, au début de votre vie vous êtes plus ou moins amenés à choisir justement là où vous voulez aller, mais en avez-vous le choix véritable ? Tout dépend de votre caste de là où vous êtes nés. Que peut-on choisir ? Une vie rangée sans heurts, où l'on n'aborde aucunement les problèmes de l'espèce que nous sommes, on obéit aux règles du moment sans faire de vagues, on n'ose pas la revendication, mais le plaisir de soi et des siens uniquement ; parfois, se permettre une aumône en l'accordant à quelques démunies du coin, un bien moral de soi, pour la paix de son âme et ne pas l'apeurer ; éviter par conséquent toutes remises en cause de son hégémonie face aux réalités de la vie, celle de toute autre vie...
- › Ou alors, dans un extrême inverse, refuser sa condition et se révolter, ne pas se contenter de la chance que l'on a de vivre dans un pays apaisé momentanément, se révolter aussi contre cette vision de la caste, de l'espèce, où tout doit être régenté en fonction de nos désirs, sans les confronter à ceux des autres, mais quels autres, ceux qui ne nous ressemblent pas, des plus petits aux plus grands, le reste des vivants, un monde dont nous faisons partie aussi ! Sans cesse, ressasser cette perception qui nous montre la réalité de notre situation « nous sommes au-dedans, pas en dehors » de la nature ; cesser de croire que nous sommes un règne à côté d'un autre règne, ce leurre de l'esprit s'avère maintenant dépasser, beaucoup encore se laissent abuser, une misère offerte à notre esprit vulgaire, très vulgaire et pathétique...

(Brouhaha dans la salle, un juge cri !)

- › Silence !... Silence !

(le silence revient)

Les juges et les psys sont assis derrière un long bureau siégeant devant l'auditoire ; derrière eux, un tableau noir !

La porte s'ouvre, un enfant de trois ans entre dans la salle, sautillant, l'air de rien, presque surpris de trouver ici tout ce monde-là, il s'avance tranquillement vers le tableau et prend une craie blanche, il la tend à ses juges, d'un ton innocent, il demande :

› Dessine-moi un tracteur !

(rires de la foule ! Un agent de service [ou : un homme en âge d'être un père] emmène l'enfant hors de la salle)

› Bon, hum ! On le jugera demain, à son réveil ! Qu'il se tienne prêt quand il sera sorti totalement de son sommeil...

(clap de fin)

** Note laissée par le scribe : à force d'avoir combattu tous nos rivaux, nous les avons soit éliminés ou confinés dans des lieux qui ne nous dérangent pas, momentanément. À aucun moment, dans cette logique, nous ne nous sommes pas posé la question de ce que ressentait l'autre, d'essayer de le comprendre, dans quels apeurements identiques aux nôtres ils se trouvent ? Nous avons vaincu momentanément tous ces ennemis, ces êtres considérés ainsi parce qu'ils nous contestèrent jadis les terres que nous convoitions. Chaque entité est soumise à cette vindicte du désir, un mécanisme insidieux régi par un processus génétique de régulation homéostatique égoïste. Rares sont les cas où une entente entre espèces recherche un échange équitable, un dialogue, une symbiose... On trouve cela dans quelques forêts, je suppose ?*

(voix électronique)

210. *explorer tous les possibles*

le temps rattrapé, regrets

« Je n'aurais jamais dû cesser d'écrire, maintenant je dois retrouver la veine d'autrefois et l'entretenir, car elle dérive aux abois », se dit-il !

« Regrette-t-il d'avoir laissé cette prose, pour la parfaire, à ce scribe

maintenant enfui ? Il ne sait quoi en penser, mais rien ne semble perdu ; le robote a bien agi, il a sauvé tout ce qu'il a pu, avant qu'il parte, ce scribe fatigué, ce travail l'avait usé, dix ans à batailler avec les mots et les tourments de cet ensommeillé, tout le long de ces ans... Alors, son histoire était-elle véridique, a-t-il voyagé comme il le dit, dans ce lointain désert où il a dormi ? »

(ajout du robote)

tous les possibles

« Explorer tous les possibles », telle est la question !

Mais c'est le fondement même de la vie qui s'imisce dans cette interrogation, « explorer tous les possibles » semble confirmer son ultime déroulement, afin de ne rien oublier ; ces milliards d'êtres qui la composent demeurent dans ce cheminement continu, tous en même temps explorent toutes les possibilités d'un vivre quelconque...

Envisagez, donc, les dérives de l'état d'esprit intégré à cet ouvrage, sous couvert d'artistiques propos, mènent des rêves à l'onirisme des plus poétiques, avec les tourments qu'articule cette géométrie puissent flirter aux abords de ce précipice qu'on appelle la folie. La teneur de cette écriture va devenir particulièrement excentrique, loin de la perception littéraire appréciée du grand public et des éditeurs entichés de tout succès, qui les rendent bucoliques ; alors devons-nous juste nous taire et ne pas promulguer la chose ni la laisser se répandre ? Cela est éminemment politique !

Soit ! fermez les écoutilles ! Que l'ouvrage se transforme en un vaste secret et pour ne pas étourdir son auteur, dites-lui que l'écrit s'avère particulièrement mauvais, ne mérite aucune tragédie, aucun crédit. Fais en sorte qu'il s'éprenne de sa folie, cela atténuerait la portée d'une éventuelle fuite en avant ; qu'une presse indélicate reprenne, ne serait-ce qu'une partie de ce récit, cela susciterait une polémique détestable, un filon difficile à restreindre, son esprit n'est nullement ouvert à de pailles musiques...

- › Mais au fait, est-ce vraiment de la littérature tout ça ?
- › Explorer tous les possibles, envisageriez-vous la question ?

(texte ?? – 6 déc. 2016 à 18h12)

- › Vos mots (maux), tenez-les en laisse, ils vitupèrent plus qu'ils ne blessent, oh, ils voulurent faire de l'humour, afin de se moquer et de déplaire et peu plus qu'à l'accoutumée, pour contempler leur réussite, à moins que ce ne soit une austère faillite ?
- › Pendant que tu t'ingénies à tes prouesses et t'extasies, moi je lis tes ratures, je lis tes ratures, « je-lis-tes-ra-tures ! »
- › Comprends-tu ?
- › Euh ! peut-être pas... ou peut-être que si ?
- › C'est de l'humour donc ?
- › Oui, c'est de l'humour !
- › Je lis tes ratures ? Mouais...
- › N'insistez plus ! Nous avons saisi l'allusion ; vous savez, dans toute écriture, vous devez tout envisager et ici, je vous le dis bien fort, un lecteur (préalable) l'a censurée ! Dans un verdict, que je vous laisse augurer, il a agi bien à tort, d'une ferveur assez dépravée et dans un désaccord, sous prétexte qu'il y trouva là tout de la plus mauvaise des littératures ; il y ajoute de nouveau une rature, sur ce texte pour lui, sans nature, il y inscrit le mot « laid ! » Un jugement certes savoureux pour les polémistes et pourtant un encouragement, un « peu mieux faire », aurait été plus particulièrement apprécié. Vous savez, la critique demeure toujours facile et l'art bien difficile, j'enfonçe des portes ouvertes en disant cela ; mais chut ! ne les refermons pas toutes, laissons l'une d'elles entrebâillée, que l'on écoute, à travers son bâillement, les airs qu'elle nous apporte, à défaut d'une rumeur de cloportes (sachant que je n'ai rien contre cet invertébré antédiluvien, soit dit en passant).

211. *plénitude, renouveau*

journée parfaite

« Journée parfaite ; ingurgité juste ce qu'il faut ; aucun excès. » Tu dois perdurer ainsi, ce constat apparaît sidérant, il se passe comme un début de changement. Cycle nouveau ? Que voulez-vous dire ?

Ce changement s'avère-t-il contagieux, puis-je encore m'en écarter ? Tous les possibles frissonnent ici et chaque transgression n'offre ni une prison ni une libération ; ils deviendront ce qu'on en fait, voilà tout ! Mais à certains moments, arrivent des jours où ces choix ne donnent rien de bon. Une continuité a parfois raison d'être quand il s'agit d'assurer un avenir à vos projets ; comportez-vous comme un poisson, nagez, et puis réalisez des ronds dans l'eau pour vous amuser, pour se détendre. Par moments, oui, le monde vous paraîtra beau, mais cela sera assez rare en effet. Ce sont les conjectures qui inondent votre tête, ils fonderont vos horizons. Ne vous souciez pas des réactions actuelles, elles ne reflètent qu'une ignorance de ce que vous fabriquez et puis même, s'il n'est point compris, au pire, par nul être de raison, cela ne sera pas bien grave. C'est vous-même que vous devez atteindre et non les autres. Vous devez en extirper la substance primordiale, elle vous construira ; en affiner (raffiné) la moindre aspérité, l'explorer et la parachever. Vous saurez ! Sans plus ample réflexion... Quand surviendra le moment venu de votre abnégation, vos dehors exulteront à l'unisson. Nul besoin d'expliquer à autrui un pareil processus, il pourrait avoir des soupçons. Inutile donc d'alerter le monde, laissez-le, tel qu'il est ; votre rôle s'avère petit certes, mais essentiel, par certains aspects que vous comprendrez bien assez vite. Tout arrivera à point. Ne vous inquiétez pas. Tout se déroule correctement...

Faites en sorte que chaque jour, chaque instant vous permet de redire ces mots du début : « journée parfaite ! » Seule la substance de ce qui vous habite mérite que l'on s'y attarde, négliger le reste, il ne fera que vous retarder. Le monde est ainsi assemblé et n'y pourrait rien changer !

Aujourd'hui, il est tout à fait réveillé !

c'est que je vous mens

(prose oubliée, texte retrouvé, dialogue exacerbé)

- › Tout cela semble bien divertissant à décrire, le terme reste plaisant, certes, c'est que je vous mens !
- › Vous disiez de vos méandres qu'ils paraissaient burlesques à dé-

peindre pour alimenter quelques traits dans cette littérature-là.

- › Que mes tourments apparaîtraient comme des actes créateurs ? Vaine ironie d'une prétention sans saveur...
- › Amusant ? Je n'emploierai pas forcément ce mot ni n'en élaborerai une villégiature, de tous les aspects qu'elle appréhende, ma torture s'avère métaphysique ; elle observe le monde et inspecte ma carcasse et en décrit tous les désastres, le beau comme le mauvais, elle ne trie pas ce qui semblerait bon ou vain pour mon écriture et ce que j'y mettrai au nom de « votre littérature ». Elle exalte ce que j'y déniche, m'en abreuve en l'observant sous tous ses angles. Elle se fout d'une quelconque notoriété artistique ni du plus bel effet qu'elle donnerait à dire toute la vérité. Imposer sa place au cœur du troupeau, très peu pour moi ! Vous savez, décortiquez un seul homme, et vous y trouverez l'essentiel de ce qu'ils représentent tous, tout y est inscrit, dans la plus petite parcelle de ce qui le construit ; ce n'est qu'un problème d'instrumentation, reste à concevoir les bons outils pour cette tâche narquoise et ingrate ; peu m'importe qu'elle exalte la peste ou injurie votre sourde pensée. Ni aux philosophes, ni aux poètes, ni aux écrivains en fait, je n'entends leur quémander aucune quelconque place ou insister pour qu'ils s'écartent un peu pour ma carcasse ni ne désire la laisser croupir auprès d'eux. Vous vous méprenez fortement, ce que je rédige ? C'est que je vous teste, et je vous mens ! (je ne prépare que mon testament... peut-être trop tôt dévoilé ?)
- › Quand je vois toutes les manières que vous me faites subir pour un octroi, un simple petit vœu, je ne me sens décidément d'aucun bord et ne désire occuper nulle citadelle ; je ne prétends rien, n'émet que quelques râles agitant ma caboche, avant que j'en demeure persuadé, un de vous la fera taire, de cela je ne m'illusionne guère.
- › À tout sentiment, ses orgueils, de la place qu'ils accaparent et parfois bavent pour défrayer la chronique, de la presse des matins frais. Oui, nous ne sommes jamais satisfaits du moindre sort, à toujours vouloir en désirer plus ; comme d'une prison l'on s'évade pour une autre, aux murs divergents, peut-être un peu plus grands, enfin où

tout y apparaît différent ; mais quand même, une geôle aussi, une toute nouvelle qui lassera bien, dans un prochain jour comme ce le fut pour la précédente. De tout cela, on s'illusionne bien trop, et quelques-uns, je le constate, apprécient certains endroits indécement...

- › Vous dites que l'on doit penser aux lecteurs, le flatter, le séduire, l'exalter, ne pas l'ennuyer, ne rester que dans des humaines perspectives ; vous vous engliez au bord du lac, j'en considère maintenant tout le contraire. Laissez donc parler l'instinct à votre place, votre intuition malade ; de toute façon, à travers vous, ce n'est plus vous qui vous exprimez, c'est un méandre de savants fous que la vie insinue et vous ingurgite frauduleusement, sous prétexte qu'il y a dans vos gênes des gênes qui la gênent et elle déteste ça ! Alors, elle casse et modifie sans cesse ce qu'elle engendre, elle refait sans relâche ; et vous, au creux de tout cela, ne surnager que parce qu'elle le veut bien, c'est sournois ! Je sais très bien que cette perspective ne vous enchante guère et à priori, suscite un râle très délétère auprès de l'éditeur, en mal d'une ressource pécuniaire, mais où y voyez-vous un propriétaire ? Les mots n'appartiennent à personne, ils ne possèdent que l'histoire de ce qu'ils représentent et parfois elle s'avère longue et à d'autres moments, ne dure que le temps d'une mode ; une mixture sans attrait pour ma débauche et mon trait, il reste sec et rapide comme un fouet ; mes mots, je les dilapide ! N'éprouver aucune frayeur, ce ne sont que des sensations humaines que je décris ici et précédemment expérimentées, en regardant ça et là, et très souvent ce qui venait au tréfonds de moi, la substance qui s'égrène tout au long de mes pas. De la littérature, certes je m'en balance, vous en garderez ce que vous voudrez de mes éraflures, même si parfois elles en ont de l'élégance, ce n'est qu'un critère qui flatte mon esprit d'une bonne sonorité ; quand ces mots, je les lance, une musique me vient et j'aurais tant aimé devenir un de ces grands joueurs d'instrument, peu importe lequel. Les notes n'ont pas besoin d'être traduites, c'est un langage universel de l'affect, peut-être une intonation, une tonalité, une perception, tout ce qui au fond de nous ne peut se comprendre ni s'appréhender totalement, certains y ajouteront du divin là-dedans. Décidément non !

Ce n'est qu'une manigance de la vie qui joue de son petit mystère pour ne pas nous vexer au cas où nous nous mettrions à tout toucher du doigt. Heureusement, le secret est bien gardé, la subtile essence n'est pas encore déflorée, il ne faudrait pas que les hommes deviennent de vrais dieux, de véritables savants créateurs, ils rivaliseraient avec le règne du vivant. Ah ah ! je ris ! Ce n'est qu'un leurre, la vie nous laisse de quoi croire, de toute façon elle nous a conçus comme cela ; et si l'un d'entre nous comme moi, en ce moment, se met à rouspéter un peu, au sujet de cette intrigue, qui parfois m'exaspère tant, j'y vois trop souvent de mes congénères s'y perdre dans des circonvolutions imaginaires, s'ils comprenaient qu'ils sont leur propre dupe ; manigancé par qui vous savez, je ne vais pas tout de même toujours la nommer, cette sale garce ! L'auteur de ma génétique désastreuse... Oh ! vous trouverez bien, devrais-je vous laisser un croquis ? Ah ! Moi aussi, sans cesse elle me berne, étant donné que c'est son dessin, pour outrepasser, vous voyez bien... Alors, de la mienne, de littérature, vous pouvez n'y garder que « rature », cela ne me gêne pas, puisque je vous le répète enfin, ceci est mon testament ; et au-dedans, il se pourrait bien, je vous mens ! (Inspiré aujourd'hui)

- › Mais quel est donc cet enfermement ? Qu'une maladie oppression de l'histoire des mots veut mettre comme si j'écrivais de nouveau ce premier testament une religiosité des vocables que je ne saurais omettre, ouïr des maux à cette fable obscène où tout n'est que prétexte pour former un mythe !
- › Mais que reflète alors cette prison ? De là, j'en viens à ne laisser qu'un simple dessin...
- › Inspiré aujourd'hui, dans mon rêve de la nuit, je ne comprends plus où je suis...

À ce questionnement, il se dit « c'est plutôt l'inverse ! »

Réponse bénigne à tous les enfermements que l'on voulait lui faire admettre, cette idée du recommencement ; lui s'en offusquait, de cette manière de penser qui leur venait à propos de ses écrits ; vous remarquerez que désormais plus jamais depuis il ne les crie, il s'est assagi comme le fait tout vieillard, puisque sa voix n'a plus de force, puisqu'il

vous fait comprendre sottement peut-être, en vous répondant indirectement, sous ses mots, sous-jacents, « ceci est mon testament... »

212. *vraiment réveillé*

que l'on se trompe de mot

- › Oh ! Et puis j'ajoute un rôle ou deux !
- › Parfois, l'on se trompe de mot, je m'en aperçois souvent. On ressent bien la chose, mais la formuler exactement est affaire de prose ; à trouver les bonnes façons, celle que l'on vous enseigne à l'école ou plus tard dans des études plus profondes, ou avec certaines élites vous fait découvrir des sortes de monde où l'on emprisonne les mots.
- › Je me raconte de temps à autre en relisant mes vieux discours : vous avez beau dire, malgré un joli style, et alors, des termes plus appropriés, ils ne s'y trouvent guère, vous vous êtes égaré ; bien que votre ton demeure sans faille et à la juste mesure de toutes choses de votre univers pour que cela aille de soi, l'essentiel ne s'y rencontre pas. Certains vocables apparaissent décevants ou pires, forment un incompris, un préjudice, une méprise ; mais c'est déjà trop tard, après que l'on édite le texte, il fut distribué et lu ! La messe est dite.
- › Vous vous êtes donc trompé, c'est maintenant que vous l'avouez, mais c'est inutilement que vous souhaitez réécrire ce que l'on a auparavant imprimé, ajoutez-y un espace à l'avenir, pour les codicilles ou les annotations ; à propos de la révision, soyons techniques, trouvons-en la meilleure façon de disposer une phrase, parce qu'elle existe bien ; voyez ici, cela ne va pas bien.
- › Mais ce qui me subjugue enfin, reste ce qui se cache derrière votre prose, et qui parfois la trahit, au travers de ces mots imparfaits ; le sens de ce que vous cherchiez à raconter est néanmoins passé. Un comédien prend votre texte et le lit, il clame ces expressions que vous trouvez si mal à propos, malgré tout, lui a senti la substance de votre émoi, ce que vous deviez y extraire ; ainsi, donc, vous comprenez le méfait découvert, il vous interpelle, devrait-on corriger la chose maladroite ?

- › Les mots nous apparaissent bien perfectibles avec leur agencement à peu près ; mais derrière eux, réside l'inspiration, l'argument, la sensation que vous désiriez mettre, l'image qu'aucun vocable ne peut préciser absolument, mais ils ont pu, somme toute, amener maladroitement certes, la chose que vous vouliez exprimer. Vous voilà sauvé !
- › Provisoirement, sûrement, n'hésitez pas à refaire l'ouvrage si trop de termes l'outragent, et recommencez-le, le rêve maudit si nécessaire ! Mais derrière, il reste l'intonation, le geste, la sensation, ils ne sont que des intermédiaires, des passeurs de savoirs, de petits messages échangés tout le long de nos vies qu'aucun terme ne peut préciser absolument... Il faudra sacrément augurer d'une autre existence pour rompre avec l'insistance de cette vie, ses outrances !

résolutions

Dorénavant, aller au strict essentiel !

De l'alimentation : écouter ce que le corps réclame et lui fournir l'aliment adéquat ; trouver la juste mesure entre trop et pas assez.

De l'effort physique : toujours écouter ce que le corps réclame de l'exercice à produire pour que les fonctions motrices du corps se dégradent le moins possible lors du vieillissement. Procéder de manière à adoucir les dérèglements inévitables de l'âge.

De l'esprit : encore, ce corps, l'écouter, comprendre que si des perceptions nous voulons y ajouter, de nouvelles que notre esprit ne cesse de nous demander ; il faut bien admettre que cela se réalisera aisément, d'autant plus facilement, si le corps est nourri comme il se doit et que sa mobilité n'en est pas trop altérée, pour qu'une pensée se fasse sereinement.

Des tâches subalternes de la vie courante : celles-ci, on désirerait les éviter, les réduire au strict nécessaire, il n'arrive de solutions que dans la chance que vous aurez dans votre existence quotidienne, à survivre avec un minimum de contraintes, dans une région terrestre la plus paisible qui soit, et qui suscite à votre esprit, à votre cœur, un épanouissement idéal ; comme tout idéal, nous savons bien que cela représente,

selon les lieux, selon les gens, selon vous-même, en demeureriez-vous capables, un but impossible à atteindre...

expérience de printemps

Expérience de lui :

- › Je commence à comprendre la suite ?
- › Le microphone (de la machine enregistreuse) le plus près possible...
- › Comment sont organisées les choses ?
- › Je vais laisser le micro ouvert toute la nuit... pour voir jusqu'où (juste pour voir) dans mon sommeil ce qu'il se passera ? (Pour voir jusqu'où elle ira la folie ?)
- › Je n'arrive pas à trouver le créneau utile, la logique de l'entendement que je souhaiterais mettre, les écrits plus anciens de deux mille seize, deux mille dix-sept, me semblent dépasser, il faut les outrepasser, les transfigurer, les recontextualiser dans une enveloppe différente, donner une autre perspective, l'aspect niais de notre rencontre était (étant) divulgué, ma vision est plus froide maintenant ; le détachement est trop prononcé... (l'histoire attend !)
- › J'éprouve de moins en moins de choses d'humaines, mon processus est enclenché...
- › Que vont-ils faire de moi, je n'en sais rien ? *
- › Je ne veux rien ébruiter, jusque... au moment décisif où tout sera terminé. Il te reste peu de temps mon gars ! Dépêche-toi, dépêche-toi !... (quelle sale histoire tout de même)
- › Je commence à comprendre quelque chose, cette expérience est étrange ?

** Une sale petite paranoïa du dedans de la tête se pose la question à propos de ceux qui l'écoutent, un ennemi, un ami, un dédoublement de soi, une certitude toutefois, l'on n'est pas tout à fait seul dans le cogitement cérébral qui nous anime...*

- › À la lecture des quelque huit heures d'enregistrement, je n'y ai pas trouvé au début que les paroles ci-dessus, mêlées à des bruits divers ; ajoutons-y les chants de la nuit des oiseaux, et quelques ron-

flements ne durant pas bien longtemps, quelques mouvements aussi sur ma coucherie lors de mes retournements et mes rêveries ; le chant d'une colombe, au matin, et peu avant mon éveil, des rumeurs incongrues de la rue, au loin, le déplacement des machines roulantes et des engins que les ouvriers du coin démarraient pour leurs travaux précaires : refaire la route, tondre les pelouses, reboucher les tranchées, puis bituminer celle traversant le chemin menant à ma demeure que des bruits ordinaires, aucun rêve extraordinaire, aucun miracle la machine enregistreuse ne les mémorisa pas, même s'ils étaient là ! Sauf peut-être, par-ci par-là, en agrandissant bien, des détails, ceux de quelques chants sobres et élégants de certains oiseaux dans le noir, des détails infimes à trouver dans plus de huit heures de cette mémoire du temps local ; des petites vibrations toutes maigres récoltées pour ma collection sonore, quoi de plus naturel, en somme. Il ne me reste plus qu'à retrouver le nom de ceux qui chantaient si bien cette nuit...

- › Expérience non concluante ; mais quoi donc je cherchais, je ne sais ? Faudrait-il recommencer bien des fois cette façon de mémoriser les vibrations de l'air qui m'entoure, pour y trouver quoi ? Une voix que je n'aurais pas entendue dans mon sommeil et qui me soufflerait en détail la résolution de tous les travaux qu'il me reste à produire, en finir avec cette écriture sans prestige ? Cette manière systématique de dénigrer un travail somme toute précaire, où vais-je en effet, je ne sais ? Les instants les plus pénibles sont le creux d'une mémoire qui se vide et dont rien n'y entre à nouveau pour le combler, ce vide ! Serait-ce un manque d'imagination, une pause avant l'orage, celui de mes divagations futures, ou un nouvel éclair de raison viendrait balayer tout cela...
- › Laissons passer la crise, qu'elle se noie dans l'inconsistance de mes propos du jour, faisons profil bas, n'osons aucune discorde.

déclaration solennelle

(note retrouvée de lui, ajout du robote)

Déclaration solennelle à lui-même :

- › À travers tes actes (attestés) et ta vie, je te juge ; et tout ce qui me

vient du fond de moi va statuer de ta manière d'être, et te quémande un communiqué que tu dois établir en pesant le pour et le contre ; puis d'en sortir un bilan ! Nous te laissons quelques instants, quelques jours si tu veux, pour le ratifier. Le dedans de moi te précise que nous ne sommes pas pressés, mais il faudra que nous l'entendions par toi raconter, ce que tu as à dire ! Donc tu peux le préparer, nous t'attendons...

› Mais qu'est-ce qui me pousse à faire ça ?

...

213. *témoigner de son grand rêve*

« Maintenant que le scribe est parti, nul autre que lui ne peut témoigner du grand rêve de celui qui dort tant, le « Il » de l'histoire, seulement ce robote méticuleux, retraçant toutes les mémoires, y arrive tant bien que mal, c'est à la presse qu'il s'adresse pour finir l'idée, terminer sur ce point d'orgue du racontement ; quel récit devra-t-il choisir ? Maintenant qu'« Il » est réveillé, qu'exigera-t-il encore : embrasser un autre songe ou témoigner de son grand rêve ? »

(ajout anonyme)

Il veut idéaliser son propos et commence l'ébauche « d'une lettre à la presse », sa lourde affaire ; prendre un peu de son temps, écrire aux passeurs de mémoire des hommes cette actualité du moment, des écritures spontanées pour voir « comment ça fait » ; envoyer une mémoire supplémentaire en direction des masses médiatisées de toute sorte, qu'en feront-ils ?

lettre à la presse

Première ébauche (obsolète)...

(laissée en l'état, elle apparaissait non satisfaisante, il manque des choses...)

› En effet, ce courrier que j'ose vous envoyer, afin de dissiper quelques erreurs faites à mon endroit et que vous avez propagées plus que de raison, je crois. Je me permets d'hésiter pour le titre :

« *Faim* » ou « *Diverses inspirations dérobées à l'insu de mon corps, sur la vie qu'il mène, sans lui en toucher le moindre mot, mais je crois bien qu'il se doute de quelque chose ? Je poursuis tout de même malgré l'outrage...* »

- › Le second fait un peu long, mais apporte des précisions qu'un seul terme ne peut appréhender solitairement (*souriez ! que je me vexe*).
- › Pourtant aujourd'hui, tout est calme, et s'agitent, incertains, de sombres nuages, au lointain. Dans d'insolubles endroits où la noirceur du temps s'ingénie à construire sur ce qu'ils viennent de détruire, des monstres d'inventions, d'improbables mécanismes faits pour un monde de sots. Assemblant de nouveaux jouets, des objets très vites obsolètes, pour que sans fin ils achètent la production du moment. Je vous parle du moderne dans ce monde, ce que l'on y a mis et qui désespère plus qu'une ombre, vos entreprises galopantes qui, en leur sommet, fondent des groupes autoritaires pour dévorer les peuples (*souriez encore et ce sera grave !*) Ces entreprises ? Des ogres, des gouffres d'énergies aux usines excentrées où grouillent les prochains ballots, piégés par la grande farce qui se joue devant eux, la plupart émergents d'orient proches ou lointains, et plus tard du sud, à moins que l'on ne l'oublie, cette rancœur du pays d'où l'on vient (nos origines à tous)...
- › J'ai vu, revenant d'un long voyage, de mon transport, à la sortie des villages, dans la forêt entrante, des maisons aux riches paliers avec des portiques pour repousser l'étranger ou quelques naufragés de passages. Un grand soleil ajoutait de l'ombre aux persiennes et les jardins fleurissaient avec un calme des plus outrageant. L'opulence suintait de partout, on aurait dit que la pauvreté était ignorée, l'éclat du ciel l'ayant lavée pour m'éblouir et la cacher à mes yeux. N'étant pas dupe, à l'évidence il y avait, c'était navrant, comme une tromperie. J'ai touché et use encore de ces machines à l'obsolescence galopante, pour vous dire, sur les ondes électroniques ou sur cette lettre, une verve du moment, un rôle avant ce sommeil en creux, dans l'échancrure du lit, où dorment des songes agités, qu'au matin l'on mate (cette habitude, ce n'est pas drôle).
- › Oh ! j'avoue qu'un rêve ou deux m'échappe, ma prose dérape et

m'énerve de leur oubli, c'est qu'à chaque fois je m'exalte, intraitables aimants, à la charge ils reviennent. J'en rescape encore une fois, mon énergie, ma peine et l'outrage de ma gueule l'humectent à force, je louche sur un style, l'idée de mettre du panache à mes tourments déments, je vais perdre la vie ! (oui, je sais, c'est déjà l'ennui).

- › On joue avec les mots, ce n'est pas joli joli ?
- › Ah, c'est vrai ! Le propos du départ était de raconter une histoire ; et s'égarer le conteur (votre serviteur), dans des méandres où il se perd, excusez-moi ! Une vie, ce n'est rien, qu'importe la trace laissée, je n'enlace plus rien, mon corps fatigué, j'en oublie un sens ou deux, j'en suis coupé en deux : la gauche du haut n'entend plus, le milieu fonctionne encore bien, la droite a le bras cassé, le côté gauche n'entend plus rien, de l'autre côté ce n'est guère mieux, une vague sonorité me fait entendre un vague chant d'oiseau ; la machine s'use, et quelques ennuis à raconter cela, veuillez m'excuser et poursuivons.

Au mot « faim », beaucoup y mettent de leur survie et ce tracàs quotidien les inonde d'un labeur inouï.

- › J'ai réussi, ne le dites pas aux autres, à trahir la communauté des hommes là où je vis, en inventant des travaux sans cervelle, malgré l'ennui, et que l'on me paye maigrement, mais suffisamment pour ne pas mettre une fin après ma faim...
- › Je vais vous raconter un peu ce qu'il m'arriva il y a peu, vous racontez un peu du tourment qui m'assaillait à cette époque ; quel était mon état d'esprit, que disais-je... ah ! Oui... Seule ironie d'alors, s'embrasait ces banquiers pleins d'embaras, à l'argent emprunté, et qui surveillait le numéro des comptes qu'ils m'ont alloués sournoisement, dans l'espoir illusoire (c'est moi qui rajoute) que je puisse en augmenter leur valeur monétaire, au-delà du zéro qu'ils s'obstinent à taquiner ; additionnez à cela des remboursements besogneux aux agios délirants, mais jamais suffisants pour ces envieux. « C'est la peste humaine dans toute sa splendeur ! » Cette pensée m'effleurait quand je voyais leur air dédaigneux tenter mon achèvement.

- › C'est de cela que je vais parler, la rude journée des travaux mal aimés, mais forcés, que la société vous prête en échange, des soins, des rues, des villes, un dortoir immense, ces cases boîtes à porte qui bâillent et se ferment, ces maisons multiples que l'on habite où le visage des hommes s'y abrite, pour le repos et les lendemains...
- › J'ai longtemps murmuré dans ces quatre murs, ma hargne et mon dégoût de la servitude. J'ai vu l'opulence de certains, dans la cité ou ailleurs, s'incruster avec des barrières imaginaires et la nausée aux lèvres, leur dédain de nos bonjours encore polis, quand parfois dans la rue, anonyme, se croisent nos regards... Je m'en souviens, un jour, l'un d'eux me répondit, après mon salut : « veuillez rester à votre place ! » ; j'en eus le sourire étonné de l'homme poli devant cet autre agacé de mon manquement à courber l'échine. J'étais jeune et nouvellement arrivé dans la grande ville, je ne savais pas encore, quel était ma caste ni mon rang, celui qu'il m'était alloué, j'ignorais mon rôle, mais personne ne me l'avait appris ?
- › J'ai cru souvent que la chance était offerte à certains et oubliée à d'autres, mais pour quelle raison maintenant devrait-on laisser une humiliation quotidienne et servile se poursuivre dans les rues, les logis, ou sur ces terres aux noms perdus, sans réagir et baisser le front par désillusion ?
- › Ce sont des mots mis dans nos têtes, de savantes politiques, faites de harangues et de foules séduites. Des hommes s'arrangent entre eux et soutiennent la manière forte, protégée par de serviles agents éduqués avec autorité à servir aveuglément. On appelle cela le règne de « l'ordre ».
- › Ceci n'est pas un manifeste anarchiste, ceci n'est pas un encouragement à la révolte, ceci est une tentative d'éveil et ajoute une manière d'affirmer ce qui nous dupe, en cela aussi, il s'y raconte une histoire.
- ...
- › « Je suis revenu d'un lourd voyage incertain où j'ai cru y reconnaître l'indicible variété de mon être. Un peuple étrange a happé toute ma mémoire et me l'a renvoyée en face de la figure ; comme un miroir

sans fard, j'ai vu une réalité sans nom, imprégnée en moi, le dépu-
celage de mes mensonges et de mes ignorances, y ajouter de véri-
tables réponses qui sont maintenant un fruit gourmand englouti à
chacun de mes renoncements ; j'en suis revenu par je ne sais quel
transport, j'ai probablement dû sommeiller pendant un grand rêve
et n'en suis pas tout à fait sortie encore ; dès lors, je m'épuise à
communiquer avec ce que vous appelez, mes dehors ! »

...

- › Le monde du vivant a forgé d'innombrables formes et nous en sommes l'une d'elles. Nous sommes de cette vie qui s'interroge sur elle-même, et fonde des réalités à travers des rituels, des religions, des histoires, des sciences, et de nos esprits, en sortes de savantes philosophies, au cours des siècles, des siècles d'apprentissages et d'expériences acquises, mais les hommes n'en finissent plus de chamailleries toutes aussi futiles les unes que les autres, malgré le lourd enseignement des erreurs passées. Cet engouffrement devient épuisant...
- › Ah ! Merveilleuse description, « nous sommes construits à notre insu », faits de particules forgées au creux des étoiles ; notre mémoire s'incruste dans ces fines bribes de matière qui nous compose, essentiellement du vide et des énergies en équilibres, les atomes ; des savants nous l'ont présentée ainsi, est-ce vrai ? Est-ce faux ? Nul ne peut l'assurer véritablement, mais l'image reste belle et prête au rêve...
- › Je vous invite à ce voyage sidéral dans cet univers qui nous englobe et nous engendre. Quittez un temps vos tourments et vos méandres, saluez la comète de passage et criez votre joie d'enfance, à la vue des étoiles filantes, ces soirs où les nuits vous exaltent, le voulez-vous bien ?
- › Allez ! Soyons gais, je reste trop sérieux, prenez cette gorgée de la rosée que vous tend le matin. Mais souriez donc à cette femme ou cet homme, ils vous apportent la douceur de vivre. Riez aux astres, à toutes ces étoiles que je ne nommerais pas, avec l'entrain de toute votre jeunesse avant qu'elle ne s'use. Vibrez à ces étranges ondes poétiques que la musique harmonise. Ouvrez ces frontières, toutes

celles de nos têtes, ces traits sur les cartes et les barrières aux routes, oubliez cet essoufflement à crier ces banalités que tant de sages anciens et nouveaux décrivent, ennuyez-vous à répéter ces choses, à force, elles braveront les haines coutumières, à force, à force, à force...

- › Il y aurait tant à vivre de passionnantes aventures, je n'en montre qu'à peine une esquisse ; l'imagination viendrait bien du cœur des étoiles où tout s'invente, puisque nous, infime rejeton de leurs vulgaires éjaculats, fûmes ajoutés à la multitude inouïe des astres et des planètes ; qu'il nous est permis d'observer, depuis peu, d'enfin y découvrir leurs empreintes discordantes. Certains d'entre nous, les yeux portés au ciel, ne cessent d'en adjoindre au catalogue céleste, de savantes descriptions.
- › Je voudrais, impuissant, ajouter sans une anicroche des termes fameux à la langue apprise et n'y laisser aucune méprise, c'est un orgueil bien maigre, mais qui me fait sourire. La musique des mots a sur moi, un riche éclat qui m'inonde comme une gourmandise :
- › Souvenez-vous il y a longtemps, ce noble déchu, ce voyou des rues, écrivit une ballade sur des pendus ; ou cet autre bien avant se lamentait sur ses amis, que sont-ils devenus ?
- › Écouter, encore une fois, les vers de ce fou d'elle, là, ou cet autre, fredonner des poèmes à sept ans, comme d'entendre chanter cette femme tout en noir, quand il pleuvait ce jour-là...
- › Une immense nostalgie s'éprend de moi et il est temps d'aller au sommeil, reposer un peu. Navré de vous avoir dérangé, si votre lecture arrive jusqu'ici, votre corvée est maintenant terminée, je vous remercie.
- › Demain ne sera plus pareil...
- › Pourrais-je signer ici, qu'il me serait impossible de me nommer, puisque je n'ai plus de nom, le mien s'est envolé, ou peut-être, l'aurais-je renié ? Ne soyez pas surpris ici qu'à l'endroit où l'on signe il n'y ait pas ce patronyme devenu illusoire... Depuis bien longtemps déjà, je n'en use plus, à moins que je l'aie oublié, je ne sais plus et cela n'a pas beaucoup d'importance...

- › Alors, si vous souhaitez vous souvenir et comprendre le propos de cette lettre, aller plus loin au creux de l'histoire qu'elle vous amène (on y parle pas que de nous), je vous ai laissé un petit mandala momentané sur les réseaux webeux de cette année ; il s'effacera à une date déterminée sur les ondes électronisées des réseaux humains à l'adresse ci-dessous, suivez le chemin...

(d'après lettre originale « faim » du 1er août 2010)

lettre à la presse, autre version

(version non satisfaisante, il manque toujours quelque chose... témoigner de son grand rêve n'est pas chose facile ? *Celle-là fut dite en marchant dans la forêt...*)

- › Pourquoi donc cette lettre que je vous adresse là, à toute la presse ?
- › (Attention, je vais « pontifier » un peu !)
- › J'ai écrit cette chose par la venue d'une intuition sans vraiment en comprendre pourquoi elle m'est venue, et comme je suis fidèle à ce qui me vient, je vous l'ai acheminée cette nécessité qui me venait pour vous l'écrire au fil des ans et vous l'envoyez à tous. Pourquoi donc recevez-vous cet écrit-là ? Il n'est pas fait pour me faire connaître, moi l'individu, la forme qui vous ressemble, qui écrit cela. Non, il est venu d'une nécessité qui s'initia au fond de moi, d'exprimer des choses qui me venaient, et que je ne pouvais freiner ni restreindre ; cela vient et depuis des années déjà, je ne peux les oublier, les refréner, de regarder à côté, cela vient et je dois poser cette écriture comme une corvée... Non ! pas comme une corvée, comme une nécessité fait loi ; d'où cette écriture qui rejoint un récit plus long, beaucoup plus long et que je laisserai (probablement) quand je ne serai plus. Vous en ferez ce que vous voudrez ! Je le laisserai un temps, ce récit, sur les réseaux webeux de ce monde et il s'effacera progressivement si l'on n'y prête nul intérêt, il n'est qu'une trace parmi d'autres, comme cela se fait depuis la nuit des temps.
- › J'édifiai ce récit (pendant) longtemps, souvent en marchant dans une forêt, aujourd'hui dévastée par des coupes régulières, inlassables qui la font agoniser et mourir petitement (avant), grandement

maintenant... petitement au début et grandement maintenant ; plus de la moitié de celle-ci est en coupe rase et les grands arbres y sont devenus rares ; peu importe où elle se situe celle-là, ce fait se constate un peu partout sur la planète, vous le constaterez, l'avez déjà constaté (probablement)... Nous dévastons tout, oh ! je ne veux pas que parler ici que de la forêt, l'objet de cette écriture n'est pas uniquement là, il est un fait parmi d'autres que je relève dans le débat que je soulève ici. Non ! Je veux parler des choses perçues, venues peut-être comme une alerte, comme un besoin immanent ; probablement, le vivant, cette chose qui m'anime, me fait l'exprimer au nom de ce que je suis, et de ce que je ressens, pour mieux vous le dire, sous une forme d'écriture qui prête à tendre l'oreille, si elle est dite oralement ; qui prête une attention haute si on l'a dit pareillement, de savoir comprendre ma langue et la traduire s'il le faut ; je n'irai pas par quatre chemins à propos de ce que je dis en ce moment même, dans l'ébauche de ce récit, de cette lettre, euh... je n'en ai pas encore acquis tous les termes, tous les avenants que je dois y mettre ; ils sont un peu dispersés et au fil du temps, ils vont s'accumuler pour qu'au bout du compte, cette lettre qui fera quelques pages vous soit adressée sous une forme électronisée ou papetière, ou peut-être les deux à la fois. Elle sera déposée, comme on dit, « en ligne » sur un site webeux, sur un Internet, sur les ondes électriques où les robots lecteurs vous permettront de visionner ce que je dis parmi d'autres choses, eh, dans la multitude, peut-être qu'elle apparaîtra noyer sans distinction, sans éléments « marketing » qui permettront de la distinguer forcément ; c'est peut-être bien, c'est peut-être sans importance pas nécessaire, je n'en sais rien ?

- › Au loin, au bout du chemin, je vois un frêne que je croise souvent tout le long de l'année, il est là, debout, on ne l'a pas encore coupé. Il se trouve à quatre cent, cinq cent mètres de moi, peut-être, et au bout du chemin là où ce dernier tourne, au bord du champ où il réside, il a toujours une belle allure, tout droit légèrement incliné et tous les printemps il fait... il me présente une feuillaison intéressante, un peu harmonieuse, quelque peu perturbée par le champ (cultivé à côté) embué des herbicides qu'il est obligé de subir, il ré-

siste toutefois. Situé auprès d'une fermette adjointe de quelques granges, on ne l'a pas coupé, oui, il ne gêne pas encore, ce malsain besoin des hommes... Oh, il voit tout autour de lui que l'on décime les chênes et des hêtres, et lui n'étant pas de cette unité-là, légèrement au bord, peut-être par chance, il subit cet affront-là que l'on fait aux êtres de son genre, de son espèce, de sa forme, au-delà de sa lignée.

- › C'est de cela que je veux parler, au-delà même du fait que celui-ci soit un arbre et que nous soyons hommes, il est de ces manières que nous avons d'accaparer les choses sans en discerner plus amplement la raison de cet accaparement ; nous subissons peut-être à l'insu de nous cette volonté hégémonique ? Mais quand on y regarde bien, vous le voyez bien, vous le constatez, elle tend à nous perdre ! Eh, dans le siècle à venir, il est fort probable que l'humanité dépérisse si elle n'arrive pas à surmonter ces prémisses d'une fin prochaine qui l'assaille. Alors voilà, cet écrit se situe là-dedans, dans cette idée que l'on débroussaille...
- › (À travers ma marche, je vais essayer de vous en énoncer quelques traits, ils se compléteront au fur et à mesure de l'avancement du temps ; ajoutées à chaque récit, vous trouverez de petites annotations avant ou après, indiquant entre autres comment cet écrit arriva : en marchant, en l'écrivant, ou en transcrivant la voix, avec la machine enregistreuse directement, ou de diverses autres manières, la date d'origine, enfin...)

(gloriole)

- › Vous allez dire « il fait ceci, il écrit ceci pour la gloriole ! » Non ! De cette gloriole je n'en veux pas et je vous renvoie au récit de l'ouvrage que vous lirez peut-être, aux chapitres suivants, où je m'exprime à ce sujet et que je ne développerai pas plus en avant ici, car ce n'est pas le propos. Oui, il ne s'agit pas de ma personne, il s'agit de nous tous, des formes qui me ressemblent, et en vieillissant je sens, je me sens m'en différencier peu à peu, comme un éloignement, comme un détachement... Tout de mon espèce me semble... devenir bizarre, étrange, incompréhensible, délétère ? Eh, peu de fois j'arrive à y ajouter une faculté bienfaitrice, évoluant vers un avenir radieux ;

toujours, à les contrebalancer par des usages abusifs soit guerriers soit financiers, soit religieux, ou tous les trois mêlés, c'est classique. Oh, cela dure depuis des siècles, s'envenime progressivement, malgré que globalement des pauvretés s'amenuisent, les tensions sont plus grandes et tout se situe à l'échelle de la planète. Il suffira d'un rien pour que tout s'enflamme, car la mèche peut venir... peu s'allumer de n'importe quel endroit ; dans les secondes et les minutes qui suivront, tout le monde sera au courant, et un emportement excessif, une déraison, devenue courante, pourra embraser le tout dans un chaos incompréhensible si l'on ne sait y mettre des freins, des barrières... mais celles-ci, si l'on y prend garde, risque d'amener des actes de despotisme, des censures... La capacité de jugement de la plupart d'entre nous, obéi à des compromis politiques souvent malsains ; on ne sait pas, semble-t-il, trouver la juste mesure en chaque chose, cela devient problématique, c'est le souci de la plupart d'entre nous. Oh, parfois, dans cette écriture, j'ironise, j'apporte une joyeuseté pour éviter que l'écriture soit trop morose, mais ce n'est que pour ne pas devenir fou. Eh, que ma folie ajoute à la vôtre une quelconque déraison, un quelconque déni que vous mettez à refuser cet écrit, « de quoi parle-t-il, celui-là, mais qui est-il ? » Ah ! J'aborde aussi ce sujet ailleurs, mais je puis vous affirmer que je suis l'un d'entre vous et je me permets de me donner le droit à la parole, comme vous vous le permettez...

- › Comme nous semblons... Ah ! C'est violent ça ! Des arbres écorchés en bas de leur fut, on les prévient comme ça (avant leur découpe), alors là ils sont dans un stress, c'est vraiment n'importe quoi, aaah ! Regarde-moi ça ! Aaah !... Alors je disais quoi ? Excusez... Voir tout ça me déprime, ces arbres coupés, ou préparés à la découpe, que l'on a bariolés d'une croix rouge ou d'une barre transversale, comme dans les camps de concentration, comme on faisait à l'époque des guerres ; comme cela se fait encore dans certains endroits dont on ne parle pas ici, où l'on est encore en paix ! Nous répétons la même chose tout le temps, et sur les arbres fréquemment, le bétail évidemment ; peu importe, l'homme est un barbare depuis longtemps ! de lui-même et des autres aussi ; cela le déborde, et il en déraisonne aussi... Je disais quoi, je ne sais plus ?

(mise en scène)

- › À propos de cette lettre, vous allez bien vous en douter, qu'il y a derrière une légère mise en scène pour vous l'amener ; celle-ci et ce qui va avec le récit que j'y relis et qui fut écrit tout le long de ma vie. Vous vous doutez bien que c'est une mise en scène, une scénographie qui n'a pas finalement besoin d'être authentifiée ni notée ni décrite, c'est simplement qu'il faut la jouer et c'est ce qui se fut fait, quand vous reçûtes cet écrit.

La scénographie est en train de se jouer, eh voilà ! Vous jouez donc un rôle dans ce racontement ; à vous d'y répondre, à votre mesure, à votre choix, à votre entendement, qu'y feriez-vous, je n'en sais rien ? Je n'ai pas toutes les mesures de la partition, je n'ai pas tout écrit, je n'écris que ma part, ma trace, une information je laisse et le reste est à vous ! C'est à vous de le décrire, de vous l'attribuer, de l'exécuter à votre manière, soit en ajoutant cet écrit aux rebuts, soit en le révélant plus amplement, soit en le déniait, peu importe ce que vous en ferez, j'ai fait ma part ; à vous de faire la vôtre ! Merci de votre attention. ~~Sachez toutefois que je n'attends rien ni de quiconque ni de vous, c'est trop tard !...~~

(Ah ah ah ! Ça ne sera peut-être pas laissé tout ça...)

(parole en marchant – 21 nov. 2018 à 17h41)

...

à propos de ces lettres à la presse

L'on pourrait dire qu'il s'agit là d'une lettre pour la promotion de ces récits plus longs dont on parle avant et après...

Ou encore, une fausse modestie issue d'un esprit qui se croit supérieur et prétendant avoir tout compris, d'où cette missive aux mots anoblis comme un paravent cachant ce précédent mensonge.

Ou encore, une nouvelle rédemption face à la mort, édicter une audace, ce papier divulgué aux médias, comme un avant-goût d'un testament qu'il vous faudra lire dans ces textes nommés ici hier ou demain, sur les réseaux électronisés bien nets ; à moins que l'on efface cette prosodie un peu languette, diront certains.

À moins que ce ne soit une nouvelle vantardise, celle d'un esprit frustré de n'avoir rencontré aucune célébrité et qu'ils se vengent de si peu de notoriété.

On pourrait penser à cela, comme une drôle de manière de s'adresser aux formes animées qui lui ressemblent ; pourquoi pas ? Ah oui ! Être un nigaud de plus à vouloir se pavaner devant une foule d'inconnues, se voir comme un prince vengeur d'on ne sait quoi encore ; dans ce cas, lire cette prose désunie, pour en connaître l'argument, celui du vengeur, de la chose, du machin dont on parle ci dedans, avec le discours du prétendant au prestige d'être lu, dans sa prétendue clairvoyance du monde ici, devant vous !

« Il crache à la gueule des gens des divins propos tout empreints d'un ego renié comme une vanité, disais-je, cette fausse humilité, une feinte, un leurre, pour asseoir une notoriété », pensez-vous alors. Même si les propos de la lettre sont englués (embués) un peu tous de contradictions, cette rancœur d'apparence, il en est une, derrière, qu'il cache pour ne pas vomir cette haine s'il la lâche ; ce serait une aubaine pour vos éditoriaux, dénoncer la folie douce d'un fou, d'un benêt ou d'un nouveau genre de terrorisme, celui des mots ou des « maux », c'est selon votre attache, votre accroche a la une de vos journaux, « pour une presse de caniveau », il dirait cela pour paraître méchant, lui dont nous parlons, cette forme qui vous ressemble, cet inconnu... Entre parenthèses, d'ailleurs, il ajoute, à ne désirer aucune des notoriétés que vous lui prétendriez désirer, il s'en fout et vous rit au nez ! Il n'a pas écrit son « petit » message pour cela.

On pourrait aussi penser à un effet de style, un jeu de l'esprit, une baffouille « artistique », une « performance » très à la mode aujourd'hui, une expérimentation d'un style très maniéré pour se la jouer !

Aussi, penser à un exercice exploratoire pour imiter le philosophe, les hommes de l'esprit, les pasticher ! Et prétendre apporter un sens nouveau à cette science de l'esprit. Se prendre pour un intellectuel sans en avoir le titre ni le diplôme si cher à nos émules, à nos traditions où l'on prétend qu'un savoir quelconque implique qu'il soit acquis dans les institutions autorisées, comme c'est d'usage. Toute tentative d'une érudition divergente apparaîtra douteuse et sujette à caution !

Bref ! De toutes ces considérations contradictoires, toutes ensemble ou en opposition rassemblent les expressions communes des hommes, tout ce babillage ne montre pas une unité, mais des différends, des difficultés à un entendement commun ; lui ne fait qu'effleurer ces aspects et vous les met en exergue parfois, pour tenter de les confondre ou de les abattre, s'ils lui font violence, ce travers lui est facile, sa misanthropie galope au fur et à mesure de son entendement. Il ne vous demande aucune miséricorde, il met en avant toutes vos discordes pour qu'on les voie mieux, pour rouspéter à qui mieux mieux, ça oui ! C'est un « rouspéteur ! » Mais, il n'en tire aucune joie, il s'en indigne et tente une missive, dirions-nous, non pas, de la dernière chance, il ne prétend en rien cela, même si tout pousse à croire l'inverse ; il lance des informations, des messages glanés ici et là pour l'exemple d'un propos, pour un sens apparu clair ou nauséux, une tentative oui, une mise en exergue, parce qu'il ne sait pas faire autrement. Le propos, ne sera jamais d'en tirer une gloire, ne croyez pas cela, on vous ment sur ce sujet-là. Le propos, sur ce qu'on fait là, ici et maintenant, il parle de ce que l'on voit, raconte ou entend... ce qu'il perçoit, un quelconque sens au creux de ce que nous sommes, énoncé dans son rêve éclatant...

temporalité

[À l'heure de la fixation de tous ces récits, on ne sait si ces lettres seront véritablement terminées ? On ne sait pas plus, dans une temporalité ignorée, s'il les enverra ? Il disait aussi qu'un moment viendrait où il trouverait quoi y mettre au-dedans !]

Pourquoi avait-il cette audace, cela était prévu depuis longtemps ? De quoi voulait-il les avertir, ce que l'on savait déjà ? Voulait-il une publicité indirecte, que l'on ferait de son écrit ? À quoi cela servirait-il puisqu'il n'y a pas d'auteur ni de nom à y mettre à cet ouvrage, qui glorifierait-on, personne ? Ni même vendu de la manière habituelle, puisque c'est « offert » à cette humanité vagissante, dirait-il avec dédain, maintenant qu'il s'éloigne de plus en plus au moment où vous lisez ces lignes... On ne saura jamais ? Seulement à constater que cela lui plaisait d'envoyer à la presse, dans un langage somme toute incompréhensible, un pareil amoncellement ajouté à l'usage de son ouvrage courant, de telles lettres que l'on envoie dans une biblique inconnue, il s'adresse

à eux dans un langage disconvenu ; si certains s'y intéressent, ils chercheront un peu et liront peut-être une partie de l'ouvrage, s'en étonneront ou le mettront au pilori, amusés par ce verbiage. Non, ils n'auront rien compris ! Lui ne voulait appréhender qu'une chose, ne désirait qu'une chose, voir, comme un jeu d'enfant qu'il se ferait à lui-même, voir comment ça fait, de leur adresser tout cela. Il n'y en aurait pas d'autres de ses méfaits ? Oui, un autre, la chose principale, *témoigner de son grand rêve*, ce fut déjà dit, et de sa perception de la vie, ce qu'il en a compris, apprit, il vous laisse tout ça tout au long de ces récits...

lettres, et cætera (et caetera)

« Aucun cœur sur lequel s'épancher, pendant ce temps-là la terre crève et vous jouissez, vous tentez un apaisement, une tranquillité, un oubli des réalités du monde, votre tracas est bien sommaire. Épanchez-vous donc, sur une fleur, un hanneton, un arbre, une puce, un aiglon, ou une buse, à moins que ce soit une ruse, vous épancher sur n'importe qui, n'importe quoi, du moment que l'on rit ou pleure ; épanchez-vous, oui, mais à quelle heure ? Que recherchez-vous dans cet apaisement de vous ? Le pouvez-vous, apaisé votre cœur ? Écrivez une lettre ! »

...

Lettre à un agent, lettre à un grand, lettre aux plus riches des riches, lettre aux pauvres démunis, lettre à la vie, lettre à la presse, lettre de minuit, lettre qui vous ennuie, l'être que je suis... Mais quoi donc serais-je, sinon un pleutre, un manant, un moins que rien ? En effet, je ne suis rien, ne cherchez plus ; même un vaurien, je ne suis guère...

Voilà pour ça, c'est dit ! Eh, le reste, ce sera quoi ?

Lettre aux Mouches

Mesdames les Mouches, me voilà fort aise de vous dire tout cela, de mouches, nulle ne viendra chez moi sans risquer l'assaut de ma tapette. Fière de moi, je vous abats sans aucune gêne. Chez moi, je suis le roi et donc vous malmène si d'aventure vous rentrez sous mon toit.

Sachez que ce plaisir est fugace ; je ne vous tus que parce que vos virevoltements m'agacent, et me distraient de mon activité quotidienne, que je boive mange ou travail, dorme ou bataille avec mains propos, avec des canailles, cela m'agace déjà ! Alors, de Mouches ajoutées à cela, c'en est trop ! Fuyez !

Mais, si vous tenez vraiment à me visiter, faites-le au bon moment, celui qui sera le bon, quand je n'agiterai plus aucun membre ni n'aurai de cœur en battement ; là, vous aurez tous les droits : virevolter au-dessus de moi, vous posez sur ma tête ou autre part, explorez mes narines, ou ma bouche, si elle reste ouverte, vous aurez tous les droits ! Même de pondre au-dedans de moi ! Ce jour-là, vous serez les reines et moi, un roi déchu, voilà !

Attendez donc un temps, votre tour viendra. Mais, tant qu'il n'est pas là, ce moment de liberté offerte à vos vols intrépides, vous ne serez jamais les bienvenus ici, soyez polies, attendez donc ma fin de vie, ce sera plus joli !

Étudier l'opportunité de quelques lettres :

Lettre aux mouches

Lettre à la presse

Lettre à l'inconnu (à un inconnu ?)

Lettre de service

Lettre pour la frime

Lettre aux autres

Lettre sans famille

Lettre à la solitude

Lettre à un ami (ou quelques amis)

Lettre sans amour (mais quelle vie !)

Lettre pour la forme

Lettre (l'être) à soi (pour flatter un ego en superflu)

Lettre à celui qui lira, s'y reconnaîtra

Lettre à la bêtise

Lettre à l'oubli, lettre que l'on oublie, lettre que l'on renie

Lettre comme un chant, ou peut-être une ironie ?

Ce déchaînement d'incompris et que l'on déverse au-dedans, etc. beaucoup de mots pour rien, une lettre de vauriens !

Lettre et le néant, lettre pour qui pour quoi et peut-être y mettre une croix au-dedans, signer d'une croix comme si l'on ne savait pas mettre un autre choix. (Version : signer d'une croix comme si l'on ne savait pas écrire autrement qu'en déposant des croix)

Lettre à l'ennui, comme ça, au bout d'une vie...

Lettre à la providence, dans l'espoir d'une rédemption, quelques mots (maux) avant l'oubli de toute une vie. Faisons comme si de rien n'était, facilement sans aucun vacillement, osons cette lettre sans attrait autre qu'un subterfuge, une ruse offerte à l'esprit, une magouille malgré le repentir, bien que l'on ait dit oui à l'idée d'une métamorphose ; tant qu'elle n'arrive pas, un espoir apparaît jusqu'au bout de ces pas mal ordonnés, une vieillesse inexorable arrive, petit à petit... pas à pas...

Lettre et le néant !

› Ah ah ! Je ris de ces consonances faciles !

On pourrait écrire une lettre sur l'être et le néant, une lettre à soi-même, une lettre, un post, un courriel (mot laid), un mailage, un courrier électronique, un message électronique, c'est-à-dire user d'une machinerie excentrée et gaspillée heureuse d'énergie en continu pour maintenir cette mémoire en vie, la maintenir... plus d'énergie, plus le message ! Mais où devrait-on les garder ces lettres, ces courriels, offerts à une mémoire ? La figer dans des matériaux inaltérables, la graver quelque part sur un support stable. Cette volonté de préserver son petit message, dans l'espoir de parler à un autre âge, celui des devenirs, des lendemains plus ou moins lointains. Ces prochaines temporalités en guise de mémoire évidemment, mais pas seulement, une prévenance que recherche la chose vivante en nous, elle nous demande de tenter de conserver ces informations-là ! La tentative d'une pérennité à résoudre au sein d'une matière, au sein

des particules maintenir ces messages au-delà de tout, au-delà de l'oubli, comme si c'était fondamental, préserver le maintien d'une vie tentant de préserver cela, pour demain, etc., etc.

mémoire délaissée

témoigner de son grand rêve : mémoire délaissée (voir ajout dans les lettres)

- › Au tout début, il y eut ceci, une mémoire délaissée ; elle ne demandait qu'à être retrouvée, ce que j'ai fait, pour la transmettre aux formes qui me ressemblent.
- › Cette mémoire n'a pas d'appartenance, cette trace est peut-être sans importance, peu importe, c'est à moi qu'elle fut délaissée (elle était abandonnée), je l'ai prise pour vous l'apporter, au-delà du doute et des chagrins, elle m'a réconfortée.
- › Pour la paix de mes méninges, je m'en suis séparé, pour vous l'apporter, disais-je ; que puis-je faire d'autre, sinon à l'enrober de quelques traits, d'un rêve ou deux, peut-être une paix y trouverez-vous au-dedans, un petit message langoureux, une illusion, ce que les mots transportent, une impression, un peu de passion, quelques imprécisions, tous les défauts de la narration...

...

Liste approximative des traces laissées dans la mémoire :

(à terminer)

- › Que voulait-il y mettre de nouveau ?

Du début à la fin, une mémoire contient des informations très diverses, issues d'observations, des actes et de leurs conséquences, des sens : odeurs, formes, couleurs, affects de tous ordres, du toucher d'une chose, de l'angle de vue, du son des choses entendues et des vibrations perçues, des mots retenus...

à propos de la trace laissée

(le récit en question)

- › N'ayant pas trouvé un quelconque être pouvant préserver un pareil

ouvrage et n'ayant aucune confiance dans les institutions de tous ordres maintenus par les hommes de maintenant, ne sachant guère plus moi-même si pareille exigence vaut la peine, j'hésite toujours, selon mes humeurs, entre m'en foutre royalement, et préserver une mémoire déversée ni désirée ni rejetée ? Avec peine, mon propre ego tout rabougri tente une folie que je rabroue tout de suite. De gloire, je m'en fous infiniment, et que vaut cette mémoire, enfin, je n'en sais fichtrement rien ! Et ce n'est en fait pas mon affaire du tout. Et ce n'est pas mon affaire en fait. Quelque chose au fond de moi me crie « laisse une trace, la mémoire de ce qui te traverse dans le commun du jour ou de la nuit, puis des rêves et des oublis, tenter de s'en souvenir, traverser la vie et puis s'en aller, partir ! » Je devrais me soucier de cela ! Dans ma petite folie ordinaire, je tente de m'y résoudre, mais le spectacle offert à ma vue me montre une réjouissance décevante ; que dire de plus ?

vos pages webeuses

(à la presse)

- › J'ai visité vos pages webeuses de l'information, celles laissées à l'assaut d'un public vous visitant. On m'a montré tout ce code obscur que vous y avez laissé pour l'assaut des visiteurs, à les dépouiller du moindre clic, à savoir qui ils sont, savoir où ils sont, les accaparer du moindre fait ; qu'en reste-t-il de votre éthique ?

(à développer)

214. *relier* ***

Maintenant, nous devrions relier ce qui fut peut-être défait par on ne sait quel sort distrait. Oui, cela consisterait à raccorder les êtres entre eux ; car percevez-le ainsi, de moins en moins j'aime tuer les mouches et les araignées, celles qui me guettent dans mon antre, ici où pour l'instant je reste.

Sachez-le dorénavant, nous devrions réunir les choses entre elles, et recomposer ce qui fut désuni.

Voilà ! Il a lancé son amarre fugitive, pas des plus évidente à attraper

celle-là, lancer une amarre et se détacher aussitôt ? Ne laisser au passage qu'une écriture, comme un messenger apportant un banal courrier.

- › Dans la lettre, c'est quoi ce que tu nous racontes, ne pourrais-tu pas nous l'amener de vive voix, ta parole ? Pourquoi aussitôt, t'en aller ? Ce détachement, c'est ne pas rester... Pourquoi nous dire que tu t'en vas ?

...

[Aspect transcodé expérimentalement des récits restants vers le robote et abandonné ensuite, n'ayant pas eu de résultats probants immédiats. Cette programmation fut laissée par erreur ou oubliée dans les registres du robote ; elles s'additionnent à ses tâches régulières et elles auront des effets inattendus pour les h...]

215. *remémorance*

un jour

Ce fut un jour dans une après-midi, se promenant le long d'un chemin, dans un bois familier, qu'il sentit comme une pesanteur sur son épaule ; l'humidité de ses pas accumulée dans une sueur et des chaleurs sous ses habits portait cette pesanteur soudaine, qui lui donna la souvenance « d'une fumée bleue » ; prélude innocent à cette mémoire qui le croisait là, une étincelle inattendue, dont il ne comprenait en rien ce par quoi elle se trouvait en lui, ne l'ayant point vécu ni entendu jadis, et pourtant ; était-il cet amnésique, qui subitement, se rappelle tout ? Alors, au fil de ses pas, il devina peu à peu, mais très vite tout de même, cette histoire rajoutée, de ses préludes jusqu'à sa fin, il devait la raconter, la sortir du dedans de sa tête pour le libérer enfin, comme par devoir.

Se voyait-il comme le porteur d'un nouveau mythe, était-ce son imagination qui indistinctement, contenait en elle une indignation, ou le motif de sa résignation, « croire en tout cela ? » Ne serait-ce pas, plutôt, dans la commodité du rythme de ses pas, un arrangement de ses neurones, pour lui donner de quoi avancer de nouveau, sur des sentiers non encore battus ? Mais en cela, jadis, bien des hommes se sont fourvoyés dans d'arrogantes visions, devenues de la légende, des dogmes,

puis des mythes entretenus, des religions advenues, un encerclement d'où l'on ne peut fuir ; surviennent alors les désillusions, puisque aucune de ces avancées ne se peut sans emporter tout un monstrueux bagage, vestige du passé habilement accroché à soi ; se perpétuera-t-il ce monde-là, dès lors que tout se transforme, de tout temps ? Ajouter que rien ne demeure éternel, l'univers, aux hommes, ne cesse de leur montrer. Toi qui gardes, dans ton esprit, des choses figées, ces notions qui annoncent à la vie leurs obsolescences à ne plus les prolonger, c'est qu'elle va te changer, ton temps est passé, tout doit changer !

au bout du compte

- › Enfin, au bout du compte, j'ai compris ce que la vie veut de moi, et de toutes ces tâches où je ne vauds rien, je les ai laissées de côté ! comme ses amours incertains et ces manières de vivre en couple, je les ai abandonnées, ma besogne est déterminée, je l'ai bien compris, ce que la vie veut de moi, j'arrive à mon terme et bientôt, bientôt mon affaire sera terminée ; mon sort tout juste jeté à la pâture des ans, le restant de mes jours n'apporte que du rab, du temps que je me serais accordé, de là à demeurer tant que je désirerais perdurer ici ; la suite ne vaut rien de bon à toutes les parties de mon corps, qui bientôt devront se dégénérer en une multitude de petits bouts de molécules, atomes disloqués, morcelleront l'entité que j'ai été ; plus loin, je n'irai pas, plus avant, je ne toussoterais plus, aucun dédain, aucune tristesse, aucun mélange qui engraisse, aucune histoire révélée comme pour user d'une curieuse image d'un ange. Et puis, que dire des multitudes accablantes, qui hier sans cesse m'ont accaparée, je vous les laisse et m'en détache, elles m'ont tant délabré ces époques ; l'avenir me vient, ce devenir me va, j'avance où le vent me porte, je sais bien ce qu'on attend de moi, la vie a tout dit de moi ; il ne me reste plus guère de secrets, sinon les plus ultimes, puisque je me trouve peut-être, au début de ma fin, voilà ; le temps s'écoule, je marche dans ce bois et me raconte tout ceci ; affirmer que j'avance sans tristesse ni joie, j'assume ce destin...

sermons oubliés

Il se rappelle ces sermons promis à lui-même, comme dans un jardin de l'enfance, s'entendre dire,

- › j'irai pleurer aux Nations unies, faire un discours effleuré...
- › Pourquoi j'irais pleurer aux Nations unies ? Pourquoi pleurer ? Pourquoi l'effleurer ?
- › Parce que c'est la narration qui le dit ! (c'était inscrit dans les brouillons des écrits)
- › Ah bon ! On parle à ma place maintenant ? J'irai pour prononcer une harangue calamiteuse certainement ! Si quelques êtres inconscients ne laissent entrer, je le cracherai votre discours probablement ; vu que je semble détenir une plaidoirie facile me dites-vous, cela simplifiera la parole... mais pleurer ? Pourquoi j'irais pleurer aux Nations unies ? Pourquoi pleurer ? Plutôt gueuler, oui ! vous engueuler, c'est ça oui, à propos de tout ce merdier que vous nous laissez là, etc., etc.
- › Mais là-bas que diras-tu ?
- › Je vais y réfléchir... c'est entendu !

coup de blouse !

- › Ce gâchis des hommes envers leur planète ne me convient pas, à tel point que je désirerais recommencer tout et qu'on efface le jour même de ma conception, qu'elle ne se réalise pas ! Qu'on refasse l'histoire sans ma naissance et tout ce qui s'ensuivra ; et voir le parcours de cette humanité, à partir de cet instant-là, pour observer ce que deviendra le monde en dehors de ma présence, quand je n'y joue aucun rôle, n'être qu'un témoin, un observateur... de la chose ; ce serait amusant !
- › Je n'aime pas ce trafic de mes semblables, je n'aime pas ce que fabriquent mes semblables, sur cette terre, leurs actes délétères, et moi-même, parfois, je me maudis !
- › Nous apparaissons désespérants et je n'y trouve aucune fierté salutaire à faire remonter au sommet d'une quelconque gloire... d'une

quelconque gloire ; pour qui se prennent-ils ces hominidés à deux pattes, ces deux pattes, ignominieux ; aujourd'hui, les mots ne paraissent pas enviables, détestables et calomnieux vers mes équivalents ; même ma surdité perdure plus profonde encore à tel point qu'elle ne veut pas entendre ce que je suis en train de dire ! Je suis presque en train de gueuler tout ça afin de ne pas écouter ; un bruit de fond semble étouffer... toutes les vacheries que j'ai en réserve envers tous ces minables qui m'entourent ; tout aussi minable, je ne vaudrais guère mieux, nous sommes une sale espèce, que l'on nous éradiquerait serait une chose salutaire en ce monde ; qu'on recommence, encore une fois, dans de nouveaux cycles... et peut-être même bien, je me sens immonde, la vie m'apparaît comme une saloperie des animations de la matière, qui nous fait mettre en tête, des désastres et des malheurs permanents, malgré des paysages et des réalités magnifiques qu'elle peut engendrer ; non, notre lignée ne me semble pas enviable, peut-être celle des arbres serait préférable, je ne sais ; certainement subsistent d'autres batailles dans ces endroits-là, pensez-vous, que nous ignorons totalement, ou si peu nous en discernons...

- › Non ! Décidément, je ne me vois plus dans ces batailles, je ne suis plus de ces entendements, ignominieux et terrifiants, je ne trouve rien qui vaille si ce n'est la beauté des courbes de cet arbre, isolé tout seul, son penchant m'enchanté, j'aurais voulu devenir un de ses semblables ; mais je rencontrerais un de ces hommes abominables, il viendra pour me couper un jour, c'est inévitable ; là où il est situé, son sort reste tout tracé, ou on délaisse, à côté, celui qui grandit sans grâce, il se montre peu rentable, n'est pas d'un apport monétaire satisfaisant ; on le laissera pourrir sur place, malgré quelques branches... ses quelques branches ont des allures encore élégantes...
- › À tous ceux qui composent notre lignée, je n'y vois aujourd'hui qu'un mot : « saloperie » ; j'amoncelle d'ignominieuses calomnies qui me font glousser intérieurement, je me déteste autant que je les déteste, cette parodie, cet entendement ; vous... peut-être, mes semblables, ne lirez pas, je garde ça pour moi, dans des textes (écritures cachées) que je nommerai « textes interdits, textes immondes,

innommables, non-conseiller... », je cherche des qualificatifs orduriers, je saurais bien d'une certaine manière les répertorier, les ajouter avec un luxe indéniable à mes petits orgueils de deux pattes infernal ; aujourd'hui, ma parole devient délétère, certes, oui... Que vois-je encore, une coupelle (non un phare déchiqueté), une pourriture, un objet, qu'ils laissèrent là dans cette forêt ; ce sanctuaire sali par leur présence (remplis) de panneaux « chasse ! Entrée interdite » ; et tout autre terme assassin ; que l'on tue dans des zones protégées, les pauvres êtres qui subsistent ; leur fardeau demande à les supporter, ces « deux pattes méprisables » ; j'éprouve des plaisirs à balancer de tels qualificatifs, ça m'amuse, c'est récréatif...

cette sensation

De la transmission, des échanges, des sensations, ce qui apporte un sujet à un ressentiment, de l'incompréhension, les ego se mesurent, s'affrontent et au final ne se comprennent toujours pas.

Vous est-il déjà arrivé d'éprouver cette sensation, je dirais, désagréable, imprécise, indéfinissable, que l'on ne parvient pas à décortiquer de manière satisfaisante. Par exemple, l'attitude de votre semblable, avec qui vous bavardez, il émet sous ses mots, dans un dialogue, une correspondance, une humeur vague où transparait une perception indéterminée, une contradiction, qui peut s'avérer au bout méprisable, de la jalousie peu exprimée ; de ces non-dits, de ces formes d'ironie, où l'on raconte des choses en face, avec ce soi-disant second degré ; cette ironie qui n'en est pas une, une hypocrisie de façade non avouée, ce qui à la fin entraîne une telle déconvenue du raisonnement, vous qui espérez une vision saine des esprits, vous vous découragez de ne pas y arriver. Devons-nous les gueuler à la face, toutes nos vérités, nos rancœurs, pour les expurger définitivement de notre tête, afin de résorber les effets des tiraillements exaspérants de cette situation ; infernale, la démangeaison attise tant d'incompréhension, qu'on ne sait comment résoudre pareille sensation, un sourire, une sincérité, deviendrait la bienvenue ; réussir à oublier les rancunes du passé, filtrer sa mémoire, pour qu'elles en ressortent vierges de cela, d'une faute, réussir à pardonner.

Au soir de sa vie, apparaît bien banale l'énumération de tout ce que les souvenirs ont accumulé au fil des ans, et à mesurer toutes ces sensa-

tions en en établissant une synthèse, des comptes rendus épistolaires, certains écriront des romans, d'autres des thèses érudites, ou de vastes poèmes mêlés d'allusions, aigreurs et joies naguère ; ajoutant inexorablement la somme de toutes ces expériences au grand journal central du vivant qui sévit sur cette planète, même si la plupart d'entre nous, les bêtes à deux pattes, l'ignorent ou la négligent, nous laissons tous une trace de notre passage, ici, au même titre que le ver de terre, la mouche, le moustique, l'amibe ou le bacille... Il suffirait de lire, d'aller chercher l'information là où elle est, c'est ce que réalisent les historiens des temps oubliés, une forme d'existence humanoïde insinuée par la vie pour que l'on se rappelle la persistance d'autres êtres avant vous. Cette mémoire de leur présence vous est offerte, accessible à qui le veut bien, à qui s'en donne la peine ; votre interprétation de cette lecture ajoutera à votre expérience, une nouvelle connaissance venue du passé, pourtant incontestable dans les quelques traces qui furent laissées. Nous demeurons dans ce continuum, nous nous situons tous dans ce mécanisme tentaculaire, inutile il serait de désirer se l'approprier, cette tentation reste bien humaine ni verrouillée, rien n'interdit d'aller y fouiller tout ce que la destinée nous enseigne, suffirait-il donc de savoir déchiffrer ? Peut-être arriverez-vous à décortiquer de meilleures façons de comprendre tout cela, n'oubliez jamais, nous représentons du vivant qui explore tous nos devants et tous nos arrières et puis nos dedans forment autant une autre manière d'appréhender le monde...

Il me semble affirmer beaucoup de banalités ; mais ça ne fait rien, je ne peux m'empêcher de les raconter, voilà, c'est dit et c'est très bien ainsi.

216. *histoires à vieillir*

Du coup, il s'en alla fidèle à son habitude, faire une balade dans la forêt du coin, histoire de régurgiter un peu tout cela...

rétrécissement

« Euh ! j'avais la grosse tête auparavant, mais j'ai l'impression maintenant qu'elle a réduit, elle ne contient plus la totalité du chapeau que je mets, elle a rétréci ? Se pourrait-il qu'une peuplade quelconque m'ait jeté un sort ; mes divagations auprès d'eux naguère ne leur convinrent pas, à tel point qu'ils me rapetissent particulière-

ment du ciboulot, ce serait bien possible ? »

« Aujourd'hui, en dehors de ce fait rétractile, en effet, euh ! je n'ai aucune sensation d'une diminution ailleurs ; à moins que le tissu du chapeau en question se soit élargi, ou qu'il fut porté inopinément par une plus grosse tête que la mienne, à tel point qu'il en reste décousu, détendu, agrandi ; mais j'ai beau regarder les coutures et humer un parfum, celui d'une chose différente qu'il aurait contenu ; je fais comme le chien, renifler... et je ne sens aucune autre odeur que celle de ma personne ni ne vois sa confection désassemblée ou rompue par l'éventuelle excroissance anormale d'une cervelle à l'embonpoint notoire ? Non ! Je crois plutôt... enfin, je le concède bien, c'est mon propre crâne, mon enveloppe cervicale qui rétrécit étonnamment, subitement ; peut-être, n'a-t-elle plus besoin d'un pareil encombrement, à mon âge on doit se contenter de peu ? Son usage, dans ma jeunesse, nécessitait probablement des fonctions élaboratrices supplémentaires pour justifier l'élargissement de mon sommet, elles ne s'avèrent plus indispensables ni obligées aujourd'hui ; c'est possible ! Mais c'est curieux, cela surprend, on aurait pu me prévenir tout de même ; je n'irai pas jusqu'à dire que cela me vexé, n'ayant aucune prétention d'avoir, la substance, qui séjourne en haut de mon crâne, la plus prééminente qui soit. Euh... enfin... je me pose des questions, mes qualités neuronales, mes capacités motrices ne vont-elles pas aussi s'amoinrir ? Et mourir un jour, cela arrivera fatalement, d'un cerveau ténu ridicule... vous verriez un corps insensé avec une tête tout amincie, en haut ! Ce serait drôle ! Et j'ai bien peur que la disproportion ne se montre pas à mon avantage, que l'on se moque de moi ; dans le pire des cas, entendre : "ah ! t'as vu la p'tite tête !" »

« Si l'on me traite ainsi... vous ririez que j'en serais vexé ! Ne souriez pas ! En tout cas pas maintenant, attendez d'avoir fini de lire ce que je vous raconte ! Riez ensuite, mais en cachette, mais pas devant moi ; je risque de m'amoinrir encore un peu, et de ça je ne veux ! Déjà, je n'avais guère de propension à désirer agrandir quoi que ce soit de mon corps ni une quelconque partie, pour épater la galerie ; ou de vanter quelques érections anormales, tonitruantes ou débordantes ; de ça, je n'en ai guère usé. Non, que ma cervelle se

réduise à ce point est plutôt une interrogation d'ordre clinique, presque médicale ; pourquoi donc cette diminution têtue, elle avait une taille qui auparavant me satisfaisait pleinement, entre un trop et un pas assez ; non ! là, je rétrécis et cela m'embarrasse. Je m'attends à l'altération de quelconques autres organes de mon corps, qu'il aurait engendrés, et m'amoindrirait à nouveau... comment pourrait-on dire ? Est-ce dans ma perception, concédant une ignorance totale des mécanismes internes de ma personne, n'y ayant jamais mis la tête pour observer si cela fonctionnait encore ? Apparemment, oui, puisque je vous parle en ce moment d'une manière qui me semble normale, intelligible, quoique parfois les élucubrations de ma cervelle me fassent dire des choses qui me dépassent, auxquelles je n'y comprends que pouic ! C'est même étonnant, non... Non ! Je suis navré de voir la nature m'amoindrir à ce point, surtout d'une zone que j'aurais voulu garder intacte, autant que possible, jusqu'à mon dernier soupir, histoire de vérifier comment ma fin inexorable arriverait, dans une douleur la moins désagréable possible ; aussi pouvoir m'éteindre dans mon sommeil serait la plus grande joie que l'on puisse m'offrir, c'est la meilleure façon d'en finir... Non ! Je suis tout de même quand même un peu vexé d'être amenuisé de la sorte ; déjà... pendant un trajet si vous devez dépasser un fossé, à vingt ans l'on saute sans réfléchir ; maintenant, on cogite... avant ! sur l'éventuelle réception des deux membres inférieurs, dans quelle situation ils vont parvenir à me soutenir, pour constater au final, de ne plus pouvoir franchir le Rubicon aisément ; on se casse, disons-le franchement... on se casse la gueule ! Ce qui amusera les plus jeunes d'entre vous, on s'y attendait ; et moi, je trouverai là une bonne occasion de les prévenir qu'eux aussi quand ils auront votre âge, ils seront confrontés aux mêmes aléas ; alors vous rirez peut-être moins à votre tour, demain, c'est "chacun son tour !" justement... »

« Non ! la chose que j'aurais voulu voir s'amoindrir le moins possible, c'est bien cette zone-là, qu'elle reste intacte ! Pourquoi devrait-elle se réduire à ce point ? J'ai comme une appréhension, d'être traité de petite tête ! Oui à tout vous dire, cela n'est pas génial ; déjà pendant mes jeunes années, que l'on me surnomma

“grosse tête” ne m’égayait pas forcément ; d’autant plus exprimé de manière ironique et moqueuse. Ceux qui me connaissent depuis longtemps, m’ayant chamaillé de la sorte, m’affublent à nouveau non pas de grosse, mais de “petite tête”, cela m’effrayerait un peu et j’entends à l’avance des rires narquois ; je devrais alors user d’une répartie satisfaisante pour vaincre, d’une certaine manière, cette jovialité sarcastique... Oh ! mais les années passent, il me reste de quoi sourire ; certains ont perdu leurs cheveux, certains ont perdu un rein, certains ont perdu la vue, ou comme moi, sois devenu à moitié sourd... Arrive aussi des aléas, maintes choses pour nous amoindrir tant à force de vivre, et subsiste toujours un sujet sur lequel rebondir pour contrer la contrariété ainsi émise ; eh ! je ne m’illusionne guère, je m’en soucie plus autant, j’admets l’embarras du choix, selon l’individu qui me dira ça... Mais tout de même, régresser, jusqu’à obtenir un petit cerveau, en tant qu’humain, cette vantardise je ne l’ai plus ; et ce n’est pas l’ampleur cervicale qui élève la personne, c’est ce qu’on rencontre au-dedans, le plus important ! Alors peut-être, cet intérieur-là, admettre qu’il se réduit à l’essentielle et me concède l’indispensable, là si c’est le cas, je pourrai dire “je suis satisfait” ; c’est certain, je n’use pas de tout le potentiel que m’offre la nature, et j’ai abandonné, laissé à la dérive certaines fonctions qui ne m’intéressaient guère ; dans ce cas, je veux bien ! Mais que l’on me conserve ce que j’utilise tous les jours, régulièrement, et qu’on les amplifie, ayant peut-être plus de place parmi les organes fondamentaux de ma carcasse ; accentuez donc ces zones en remplacement de celles devenues amoindries... Oui, là, d’accord, ce processus je le soutiens ! Et finalement, c’est peut-être une bonne chose, quitte à maigrir de quelque chose, autant maigrir efficacement même si nous devons nous passer de ces emplacements, donnant ces fonctions dont vous ne trouvez plus vraiment l’usage. »

« À la réflexion, cela s’avère une chouette solution de ne s’encombrer que des éléments essentiels et pour les déterminer, nous devons bien vivre un temps pour comprendre ce que l’on doit laisser ou garder ; vous ne pouvez pas le décider à vingt ans ! À vingt ans, on ne sait pas ce que l’on fabriquera dans quarante ans...

Alors ! Finalement, je me suis convaincu moi-même, à propos de ce rétrécissement, qu'il ne perdure pas trop tout de même ; je pourrais malgré tout me vexer... encore une fois, et à nouveau chercher à me persuader que ce n'est pas bien grave... Voilà cette digression étant terminée, je m'en vais finir ma balade ce soir... À la prochaine fois ! »

image restante



Et puis cette image, celle de ce vieillard prenant par la main un enfant, ils avancent paisiblement sur un chemin lentement, lentement...

Ce cycle des âges nous indique un recommencement, éternel appétit des enivresments.

moment lyrique

- › Je !... Je suis en train de prendre possession de mon corps, ou plutôt, devrais-je dire, je suis en train de prendre possession du corps que j'habite, ou encore, pourrait-on dire, j'entre dans une nouvelle habitation un peu délabrée, vieillotte ; je balaye, je fais un peu de place pour installer ma coucherie. J'entre dans ce corps et je le fais mien, tant que l'on ne m'en extirpera pas, il sera ma possession temporaire, sachant aussi que ce même abri n'en a plus pour très longtemps à subsister, mon occupation ne sera donc que provisoire, momentanée. Je ne me raconte pas d'histoire ni d'illusions, j'imagine, à mon encontre, vis-à-vis de ce corps-là ; il n'est pas question de duper qui que ce soit à ce sujet-là aussi. Je ressens toutes les métamorphoses de ce corps que je suis en train d'habiter, je ressens toutes ces transformations qui ne cessent de « co-ha-bi-ter » avec moi ; un « je » qui se fout de moi, peut-être est-ce cela ? On ricane dans mon dos, on se moque de moi et je boirais bien un peu d'eau pour me délayer la gorge, dans ce corps que j'habite, tout n'est plus pareil. Un vent se lève, il est temps de penser à subsister...
- › Ça a déjà été dit !

- › Bon alors « un vent se lève, il est temps de survivre », ça te va ?
- › Oui, bon là d'accord !
- › Poursuivons ! (il pense) m'a cassé mon effet, sa remarque...
- › Un vent se lève et j'entre dans un moment lyrique de la vie, lyrique, à cause d'un drame, lyrique, parce qu'une ironie passait par là, lyrique, parce qu'une interprétation sévère se produit dans ma carcasse ; tout s'excite, rien ne s'apaise, une dégénérescence s'installe. Un vent se lève, serait-il temps de résister, de subsister autant que possible, encore un peu. Un vent se lève ! le mouvement de la nature s'installe peu à peu et va nous balayer peu à peu d'une manière immuable, sans frayeur ; nous sommes déjà au passé. Un vent se lève et nous ne faisons que passer...
- › Dis donc euh, t'est pas marrant toi !
- › Oui, mais nous sommes dans la narration lyrique ! On ne déconne pas, ce n'est pas comique ! Alors, ferme-la !
- › Oh eh oh ! D'accord bon, j'irai voir ailleurs.
- › C'est ça, va voir ailleurs ! Ta place n'est pas ici.
- › Allons, allons ! Revenez au lyrisme, au lieu de pérorer sans raison...

(entre deux sommeils)

péroraisons inutiles

[**énumération** : 217. entre-mangement perpétuel et pourrissement ; 218. (petit aparté) ; 219. chronologie interminable : (21 juill. 2017) *joie* ; (1er août 2017) *pressé – finir – vie* ; (19 nov. 2017) *voyager – davantage* ; (23 déc. 2017) *erreur – changer – corps* ; (1er avril 2018) *ingurgiter* ; (23 juill. 2018) *trace – nommer* ; (25 juill. 2018) *rapport – compte rendu* ; (11 sept. 2018) *grand – secret* ; (6 mars 2019) *l'eau – l'air – le vent – changer – corps* ; (30 avril 2019) *aller – bout – contrat* ; (26 mai 2019) *sentir – passage* ; (21 mars 2020) *loseur* ; 220. redondances : *et puis tout a changé* ; *aveux, mythe, histoire, parole* ; *aveux et mensonges* ; *ressassements* ; 221. (des voix) : « *tu verras* » ; « *à inclure* » ; « *dédoublement suffisant* » ; « *ne plus entendre les oiseaux* » ; « *disloqué* » ; « *essayer des manières* » ; « *cette fin-là, pour l'exemple !* » ; 222. (liste des fins) : *ainsi sortir de mon être* ; *sans importance* ; *joyeusetés finissantes si l'on veut* ; *fin local* ; *c'est moi que v'là* ; *comme un étranger* ; *espérer voler* ; *j'aurais voulu* ; *merci* ; *penser piquer* ; *savoir s'en aller* ; *effet de style, fatigué* ; *quoi qu'on en fasse* ; *rengaine des jours zé des nuits* ; *fin ouverte (note)* ; 223. *s'estomper peu à peu* ; 224. *mythe, légende* ; 225. à l'envers : *parcours où il lui semble rajeunir* ; *que disait-il déjà...]*

217. *entre-mangement perpétuel et pourrissement*

(questions tardives)

Un journaliste bien informé, quelqu'un de bien mis de sa personne, et très raisonnablement, fut étonné de tant de cannibalisme dans les écrits de cet individu, le « *Il* » dont nous parlons ; ce journaliste donc, lui demanda « pourquoi les adversaires que vous décrivez s'affrontent et s'entre-mangent systématiquement, aussi vulgairement ; c'est déconcertant ! » Sans la moindre envie de ne l'absorber en aucune manière, le « *Il* » du récit, lui répondit d'une manière tout à fait cordiale (il empruntait le discours d'un vieux savant qu'il connut jadis), « de toute fa-

çon, la vie s'alimente toujours d'elle-même ; le règne du vivant depuis ses débuts a perpétuellement consisté à se construire de ce qui l'entoure, que cela soit inerte ou animé ; les plantes assimilent les éléments du sol, de l'air, du soleil et des pluies ; les animaux se nourrissent des végétaux ou de leurs voisins selon qu'ils soient herbivores ou carnivores, de lumière et de l'eau, pareillement ; comment voulez-vous faire autrement ? Le monde est construit ainsi ! » À cette remarque pertinente, il rétorqua aussi « D'accord ! Mais pourquoi mangent-ils systématiquement leurs adversaires, leurs semblables ? » Il lui répond « Pourquoi pas ? Cela évite de lâcher une bombe qui apporterait bien plus de dégradations ; les protagonistes du mangement réciproque agissent d'une manière tout à fait "écologique", dans ce cas de figure ; leurs désaccords ne débordent pas de leur personne, les dégâts apparaîtront donc moindres... et puis leurs dépouilles toujours à la fin seront dépecées comme toute charogne par un tas de bestioles rompues à cette tâche ! Je ne vous les énumère pas... Vous souciez-vous autant du petit veau, que votre boucher découpa pour préparer votre dernier repas ? Ou du poisson à la vinaigrette d'avant-hier, ou encore de cette salade (toute aussi vivante laitue ou batavia ?) que vous absorbâtes tantôt, ainsi que cette délicieuse portion de tarte aux pommes... Tous ces aliments ont exprimé la vie à un moment ou un autre, ils restent organiques comme nous, l'homme n'en représente qu'une variante ; par cet artifice de l'écriture, cela nous ramène à notre condition, c'est tout à fait dans les propos de mes réflexions, dans le seul but de ne procéder à aucune distinction entre chaque chose que la vie anime. Le monde ne montre qu'un entre-mangement perpétuel ! » De ces réponses, le journaliste en resta quelque peu coi ! Mais il prit des notes fort nombreuses ; il semblait toutefois satisfait de sa journée, après ce bon repas, sans en avoir ingurgité l'auteur, mais d'autres substances probablement plus digestes. Son interview inspirera-t-elle le sujet d'un article opportun où l'on pourra peser le pour et le contre ; entre le souci de manger son semblable ou de choisir des vies plus adéquates pour ce rituel ? Enfin, ils se saluèrent avant de se séparer, en montrant chacun leur belle denture aux canines acérées avec un sourire tout à fait pacifique. Rassurez-vous, le cannibalisme susurré ici n'ajoute qu'un argument de plus

au raisonnement ; à aucun moment, nous n'avons envie de découper les lecteurs en vue d'un bon repas ; que nenni ! Pouah !

Dès notre fin, nous nourrissons des êtres les plus petits, les plus infimes, des bactéries et les asticots, tous ces êtres minuscules pour qui nous représentons les fruits de leur subsistance, ces êtres préalables existaient là bien avant nous et dans le fondement de la vie ils apparaissent en tout, précurseurs ; à se demander s'ils ne sont pas quelque part les maîtres du jeu, posez-vous cette question, elle n'est pas anodine !

Réflexion d'autant plus accrue que nos scientifiques découvrent que notre génome, notre patrimoine génétique ne se montre pas le plus vaste, loin de là, bien des espèces, comme un simple grain de riz en détiendrait un, cinq fois supérieur au nôtre ; des êtres plus infimes, comme les amibes conservent un stock chromosomique géant encore bien plus prépondérant, ainsi que beaucoup d'arbres, comme les pins par exemple, etc., etc. Donc tous ces êtres et l'information qu'ils colportent incluent des données dont nous ignorons tout ; imagineriez-vous que ceux-ci puissent être vos maîtres et qu'ils nous façonnent à leur manière afin que nous puissions les transporter en dehors de la planète (par exemple) ; ce n'est pas parce que nous nous affirmons plus volumineux (cerveau compris) qu'on deviendrait ipso facto les seigneurs de la place, je pense que se trouve là quelque part une sorte de leurre et que nous sommes en train de nous en apercevoir ; la masse génétique et vivante propre à l'homme, comparé à ce qui existe en dehors de lui, reste infime ! Je suis de plus en plus persuadé que nous ne représentons qu'un instrument parmi d'autres dans cette vastitude, nous en maîtrisons que peu de choses ; cela nous apporte et apportera inévitablement quelques déconvenues quant à notre contrôle du monde, il ne s'avère pas aussi prépondérant que cela, à bien y regarder et à propos de notre prétention... il faudrait « la jouer modeste » de ce côté-là, me semble-t-il ? Ce n'est pas parce que l'on a inventé la bombe atomique que l'on doit se considérer comme les possédants de la terre ; n'oubliez pas qu'elle n'est réalisée que pour détruire et décuple une énergie que nous ne maîtrisons guère plus, on ne sait que faire exploser un phénomène naturel de physique qui n'est en rien contrôlé et ne représente qu'un anéantissement stupide ; il ne gêne en rien les êtres les

plus infimes, ils prospérèrent là avant nous et un jour nous mangerons tous au moment de notre décomposition, ne l'oublions pas. Au bout du compte, qui domine dans cette histoire ? Posez-vous de nouveau cette question même si elle peut vous sembler illusoire !

- › Elles servent à quoi les mouches quand elles s'invitent chez toi, elles viennent voir si tu n'es pas par hasard en train de te décomposer afin de pondre dans toi ! Vilaines mouches... elles attendront ma mort effective, oh ! elle arrivera bien tôt ou tard, patientez donc, suppôt de la pourriture imminente !

« Nous sommes construits par des êtres infimes... »

« La vermine restera toujours plus forte que vous ! Elle s'avère extrêmement patiente, elle attend fatalement ce jour où vous pourrirez, elle a tout son temps, des millions et des millions d'ans. Elle aura régulièrement le dernier mot ! À se demander si elle ne serait pas notre maître, ajoutons encore qu'elle nous élève et nous bouffera le jour venu quand nous deviendrons bien à point, pour le mets ultime de nos entrailles, pas le nôtre, le sien ! Ah ! la vermine, nos pourrissements éclatants... »

Qui vous dit que ce ne sont pas les agents de nos putréfactions inéluctables qui seraient les seigneurs du monde ? Ce sont des myriades d'abondances incommensurables pour votre entendement, bien plus que de vous décomposer à vos fins navrantes, ils vous nourrissent préalablement et vous aident à digérer ; c'est étonnant que vous ne vous en rendiez pas compte ? Ils sévissent partout et c'est nous qu'ils domestiquent à notre insu, à notre honte... On a beau réaliser toutes les plus grandes « conneries » de la terre, tout casser, tout consommer, à la fin, notre fin, leur apportera un vaste festin...

- › Va ! dors, ne t'écroule pas, repose un temps, mais surtout ne t'inquiète pas.

218. (*petit aparté*)

Puisque notre évolution nous a donné une certaine conscience, il est effarant de constater, dans nos sociétés modernes, quand la guerre n'y est plus, quand le droit de tuer à tout va n'y est plus, on tergiverse sans

fin pour des raisons religieuses, ou éthiques, à laisser vivre ceux qui ne souhaitent pas poursuivre leur vie, car ils n'y trouvent plus aucun attrait ou sont atteints d'une maladie incurable, peu importe la cause, et qu'ils soient obligés de se suicider salement souvent, alors qu'une euthanasie médicalement assistée permettrait une mort douce et apaisée.

Notre surnombre va être de toute façon régulé par le vivant, comme il l'a toujours fait ; les microbes, maîtres d'œuvre de nos vies, ont cette tâche ingrate de réguler le bétail de nos personnes, sans se soucier d'une morale autre que la pérennité du processus qui nous anime, la vie ; évidemment, elle nous demande de réaliser comme une sorte de symbiose que nous ne savons pas encore atteindre, elle expérimentera d'autres êtres à cette fin, nous ne faisons que passer...

Ici sera sauvé celui souffrant d'une maladie, d'une blessure, on oubliera la misère du bien portant, même s'il vit dans un marigot, ou fuit l'oppression ; il ne sera pas aidé s'il vit sans ennuyer les bien-pensants, il ne sera secouru que s'il est mourant, sauvé pour une éthique, un penchant, cette ivresse des cités opulentes d'Occident où il fait bon vivre, souvent... Mais demain qu'en sera-t-il, la guerre revenue, une épidémie survenue ?

- › Si vous êtes dans la misère, vous avez donc intérêt à avoir une souffrance de plus, celle du corps, et de sa maladie pour être pris en considération, ici ! Si j'ai bien compris ?
- › C'est ça ! Pour l'instant !
- › Ah ?

219. *chronologie interminable*

(21 juill. 2017) joie

- › Faites alors que je m'endorme d'une joie considérable et qu'elle devienne un miracle cette joie ! Qu'elle ne vienne nullement d'un esprit misérable, cela se pourrait-il ? Beaucoup l'ignorent, permettez alors cela, que l'on sache... (un moment de paix)

(1er août 2017) pressé – finir – vie

(avant de tenter de changer de corps, changer de vie)

Oui je suis pressé d'en finir avec la vie, mais il n'y a pas que la vie dans la réalité, il persiste d'autres choses ! Il y a le temps avant, quand vous naissiez vivant, et puis le temps après, que vous ayez vécu, quand vous ne semblez plus là ! Réfléchissez un peu, allons ! Ne le concevez pas, ce monde, qu'à travers vos propres prismes, vos carcans existentiels d'être ici ; la présence d'univers parallèles est déjà prévue et vous les découvrirez au fur et à mesure de votre parcours, n'allez pas plus vite que le vent cela ne sert à rien, tout arrivera à point, du moment qu'on le laisse venir ni ne le précipite de trop, vous verrez bien ; d'ailleurs pourriez-vous envisager un quelconque « peut-être » justement, ou établir un pronostic sur les aléas de votre sort, d'imaginer cela : probablement que votre entité ne s'avérerait pas uniquement vivante ; elle se meut dans divers mondes, que l'on traverse au fil de la permanence du temps, allez donc savoir ?

Moi, ce que j'en dis c'est pour moi, pas pour vous ? C'est à vous de vous forger une opinion ; moi, je n'ai aucune véritable certitude, quant à tout cela, mais je le conçois bien que les choses paraissent un peu plus complexes qu'elles nous semblent, en apparence... Si vous cherchez bien, vous rencontrerez de troublantes sensations qui vous exposent à des raisonnements nouveaux ou les mots effectivement, ne suffisent plus. Dans certains arts on aborde cela, l'imagination peut s'y avérer fertile ; mais aussi, dans les sciences vous trouverez des modèles de compréhension du monde approchant d'étranges perspectives, mouvantes et généreuses, au risque de vous amener à des... pas de conclusions hâtives, mais des raisonnements, qui vous surprendraient, sûrement !

La vie que nous incarnons, chacun de nous, représente un système exploratoire, notre mode d'existence nous pousse à vadrouiller sans cesse, accumuler de l'information ; et l'artiste ou le scientifique (comme chaque entité vivante) produit la même chose, dans sa discipline il acquiert de la connaissance à travers ses réalisations, et cela fait progresser tous, inexorablement, avec quelques notions apprises au fil du temps, qui s'ajoutent et qui se transmettent indéfiniment...

(19 nov. 2017) voyager – davantage

« Probablement, aurais-je dû voyager un peu plus, explorer davantage

le monde, pour le décrire d'une meilleure manière que je ne l'ai accompli jusqu'ici, et ajouter ma perception à celle des autres ? Mon temps est compté dorénavant et d'autres le réaliseront tout aussi bien, voire mieux que moi, ma présence devient inutile ; mon rôle est à choisir et ne se situe plus dans ces transports maintenant superflus, je trouve déjà tous les ingrédients sur place et le discernement que je peux en déduire des choses me semble suffisant ici. L'information m'arrive, oui, suffisante... »

(23 déc. 2017) erreur – changer – corps

À tant vouloir se punir sous des monceaux d'ennuis,
serait-ce donc qu'il se soit trompé toute son existence,
pour enfin s'apercevoir au bout de la jetée, que cette garce de vie
expérimenta sans gêne toutes parts de lui ;
fatiguée peut-être, elle désirait finir l'exploration
pour ensuite le jeter !

Il en devint las de ses élucubrations,
il changea de corps, il changea d'esprit (de vie, d'envie) ;
depuis il existe sous forme de pluie, ô une sorte d'écrits ;
comme une larme, est-ce étrange ce qu'il nous dit :
« Changer de vie, changer de corps
tel est le grand ennui, alors ! »

(1er avril 2018) ingurgiter

Pour lui, ingurgiter toute forme de drogue est une faiblesse. Il y a déjà assez de choses qui nous avilissent, qui nous font sortir de nous, ne plus être nous, ne plus rien contrôler, laisser aller les aléas de cette drogue vers on ne sait quelle accoutumance. Pour lui, c'était une faiblesse. Il devait contrôler autant que possible la machine du peu qu'il lui restait à vivre, encore quelques ans, y ajouter quelques drogues, peut-être celles qui abrègent les souffrances ou les atténuent, quelconques morphines qui rendent la vie un peu plus agréable, peut-être.

(23 juill. 2018) trace – nommer

- › Laisser une trace, puis la nommer !
- › Ne vous vexez pas si l'on ne vous nomme pas ; il y a une raison

pour ça !

- › Serait-ce que je n'écrive pas pour les autres ; leur laisser juste une information, ne rien laisser au bout du compte, écrire et tout effacer à la fin (comme un mandala), au moment où j'écris ceci mon choix n'est pas encore établi, il reste incertain.
- › Qu'on laisse cette inscription, « la trace laissée par un vivant » me suffirait amplement, vu qu'au final, je n'ai pas de nom... Sinon celui qu'on estampilla à ma naissance et dans les registres qui attestent d'un peu de mon existence, ces traces administratives faites pour attester de ma présence et confirmées à celui lisant le papier identité que je dois avoir en poche sous peine de délit : dire qui je suis, c'est comique !

La trace laissée (suite)

Récit d'un anonyme, il n'avait de nom, que ce « Il » oubliant de le nommer et il s'en satisferait très bien. « Cette manie, de tout nommer » se disait-il et n'y a-t-il pas d'autres moyens pour reconnaître, afin de dire je me souviens de toi, par un signe connu, héler et dire « je me souviens », une odeur perçue, un sourire, une grimace, un geste particulier, tout ça à la fois ; faut-il toujours nommer ?

(25 juill. 2018) rapport – compte rendu

- › Mais n'ayez pas peur, je ferais bien mon rapport ; oui je sais, à l'adresse des petites bactéries, qui nous occupent, qui m'occupe, je ne suis pas dupe, je sais bien que c'est cela qui vous préoccupe, afin de récupérer les données de ma perception, celle qui m'éduque, à quoi, je n'en sais rien ; mais elle m'occupe, c'est certain !
- › Je pensais à autre chose, juste avant ce que je viens de dire, mais je ne me souviens plus, c'est décevant. Je pensais à quoi ? Sacrilège !

Une inspiration vient :

« Je me suis introduit dedans la maison et j'y ai découvert toute une sorte de monde en folie. Je ne sais pas laquelle vient ni comment elle fit pour s'introduire ; mais elle a fomenté toute une diablerie que je ne saurais documenter sans un récit long et fragmenté. Le temps m'est dorénavant compté et je dois, ce compte rendu, le

terminer, j'ai promis, mon espionnage ne durera pas une éternité... »

« Par moments, pendant un court instant, une vague lueur, un souffle, un déplacement le surprend doucement, « c'est vous, les demandeurs de ce rapport, c'est vous, qui me surveillez, je le sais et je ressens votre présence, dehors et puis en moi ; ce petit programme, toute la génétique de mes organes, la force à mettre ces mots qui me condamnent. »

- › Oui, je sais, je dévoile un grand secret, il outrepassé celui des hommes, puisqu'il se fout de leurs pommes (ce secret). C'est dit, mais vous ne ferez rien en somme. Vous regardez ou laissez faire pour que je raisonne et aille jusqu'au bout de mon intègre réforme, celle de mes désirs les plus fous ; dont l'un d'eux est que je m'envole ou plane dans les airs, juste avant de vous laisser en présent, ce qui me forme...

Ce n'est pas grave, on dira de lui : « c'était un maigre homme, peut-être un peu fou, laissez-le, qu'il s'assomme ou s'écrase, on s'en fout de ce qu'il raisonne, du moment qu'il additionne, ajoute à notre mémoire qui collectionne » ; d'autres viendront résorber sa réforme, un entendement, avec une pointe d'ironie jusqu'au bout, transmettre le fond de sa tête, oui, transmettre tout ce qu'il y a au fond de sa tête, sans en oublier un, un pou, une bestiole, un microbe, n'importe quoi !

- › Vous en ferez ce que vous voulez, qui que vous soyez, ce sera toujours redirigé, où que vous soyez...

(11 sept. 2018) *grand – secret*

- › Aucun moule, aucun formatage obéissant dans la manière de dire, puisque quoi que je fasse, quoi que je raconte, ils ne comprendraient pas ma logique, j'y ai ôté autant que possible toutes les procédures courantes d'un usage de l'écrit commun à tous, celui pratiqué en Occident comme il pourrait venir pareillement d'Orient. Dans une paranoïa évidente, je me méfie de tous les hommes, aucun ne trouve grâce à mes yeux, il y a toujours un petit doute avec les plus fidèles d'entre eux. Cette pensée demeure versatile et ne mérite pas d'être dévoilée, elle doit rester dans un plus grand secret

que les autres. Pourtant mon agitation ne cherche pas un quelconque conflit, mais plutôt à énoncer des vérités que l'on cache, regardez un peu mieux les visages sous un masque de présence bien trop souvent mensonger.

- › Je n'ai pas peur d'eux, la cupidité, les salamalecs et les pots-de-vin, je connais ; voudrais-je que l'on m'achète, je n'en sais trop rien ; mais à la réflexion, ne plus prendre part à aucune de leurs manifestations me semble salubre pour rester libre de toute ostentation, de toute parole, même avec passion, je préfère cette liberté face à toutes les oppressions.
- › En fait, tout cela est un immense merdier où tout ne représente que compromission et petits arrangements, du niveau le plus personnel pour de vulgaires vicissitudes locales, aux niveaux les plus haut placés des hiérarchies humaines ; tout s'arrange à travers l'échange de quelques services, tous plus sournois les uns que les autres, où la part du vrai est à démêler du faux ; un immense merdier, disais-je, que ces accommodements des hommes entrent eux, où chacun se démerde comme il peut. Qui n'a pas réalisé un jour une compromission, n'importe laquelle ; celui qui affirmerait le contraire mentirait, la vie à un moment ou un autre nous oblige à de pareils arrangements ; de pouvoir se regarder le soir devant le miroir et de rester fier de soi ou non, voilà tout le dilemme. Le seul fait de vivre s'avère déjà un compromis passé avec la mort, pour lui demander d'attendre encore... Oh, elle patientera jusqu'à un certain point, elle nous observe en souriant et nous dit sans gêne aucune : « ton tour viendra ! »

(6 mars 2019) l'eau – l'air – le vent – changer – corps

L'eau, l'air, le vent, partir par-devant, avancer avec le vent lentement, faire comme font les grands, et partir par-devant, dépasser même l'enfant, avancer par ici ci-devant, s'en aller en en chantant, changer de vie, changer de corps, jusqu'à une autre envie, et tout recommencer, qui s'en soucie de cela ?

(30 avril 2019) aller – bout – contrat

Il disait « j'irais jusqu'au bout de mon contrat (son contrat passé avec

la vie), mais à la fin, si vous pouviez dans mon sommeil, faire le nécessaire ce serait bien ! » Je n'aime pas ce ton austère et cette manière qu'il mettait (prenait) à raconter cela. Qui aime donc parler ainsi avec autant de pertinence et d'envie, de ces choses-là, sinon lui ?

(26 mai 2019) sentir – passage

« Je me suis toujours senti de passage ! » disait-il à celui qui voulait bien l'entendre, que son parcours ne sera que momentanément, un instant fugitif du temps et qu'il ne méritait pas que l'on s'y attarde si longtemps. Cette notion temporelle apparaissait étrange et agaçait beaucoup celui ayant bien rempli sa vie.

« Cette lassitude que vous éprouvez à cet instant de moi, montre bien qu'il faut que je m'en aille ! Vos dictateurs, ceux-là, des obstinés qui veulent rester en place, drogués qu'ils sont de leur pouvoir ; il sera toujours éphémère, comme pour moi, pour tous, ne durera qu'un instant fugitif dans l'histoire de cet univers. » C'est bien pour cela que l'éternité ne nous sera jamais donnée, nous ne saurions quoi en faire, sinon de nous y user, pour elle aussi, son immortalité n'est qu'une illusion. « Pauvreté d'âme, je prédis, à celui qui ne l'a pas compris ! » Voilà que je parle à la manière d'un prêche, comme si j'étais adepte d'une religiosité quelconque, histoire de brouiller un peu les pistes, afin que l'on ne m'attrape pas là où l'on voudrait me voir : dans une prison ! Méfiez-vous toujours de la mystique des autres, comme la vôtre, elle ne vaut pas forcément mieux. Additionnez-les toutes et vous obtiendrez le plus horrible des tourments dont il faudra vous dépêtrer. Du courage vous aurez alors si vous y arrivez à le dépasser ce tourment des hommes, cette fois désuète portée par quelques illusions sans têtes, ou justement l'on s'entête pour rien. Tout sera défait, de toute façon, même nous, notre espèce qui vous l'a dit « éternelle », sinon un Dieu sempiternel ? Des illusions comme ça, j'en ai à la pelle ; où voulez-vous que je vous les stocke ? Dans votre entêtement, dans des ouvrages sans talent, dans des mémoires en sang, quel sera le meilleur agent pour les préserver, les richesses de votre agacement ?

Mais au bout du compte, vous médisez, vous médisez, mais vous ne faites rien ! Ah ! Non, je ne fais pas rien, j'écris mon rapport, mon compte rendu, pour solde de tout compte, justement ! Ce n'est pas

rien ! Quand il sera achevé, vous pourrez bien le lire ou le brûler, en faire un autodafé, ce ne sera pas le premier, je n'attends rien de vous, disais-je, mais je ne fais pas rien pour autant. Je dois bien l'avouer, ce monde inspire beaucoup et beaucoup de lui me traverse, alors à force, j'en garde un peu des choses qui me traversèrent (traversent). Pour établir un rapport, justement ! Vous tombez bien, je vais noter ce que vous me dites et vous répondre avant que je vous quitte ! Dans ce compte rendu, il y aura toutes les réponses mêmes incomplètes mêmes imparfaites, elles seront dites et au bout, il se pourrait bien que je vous quitte ?

(21 mars 2020) loseur

- › La lose !
- › Quoi, la lose ?
- › En fait, vous me racontez l'histoire d'un loseur, d'un minable, d'un raté ?
- › En quelque sorte oui, ce sort est commun à beaucoup, chacun s'en sort comme il peut.
- › Oui, on l'observe en décortiquant ce qu'il y a de vivant en lui. Lui-même s'observe, il rédige son rapport...
- › Le rapport de quoi ?
- › Son rapport du passage dans ce monde, avant son disloquement, son dissociement commun à tous les holobiontes de la terre.
- › holo quoi ?
- › Holobionte ! Un eucaryote, si vous préférez !
- › Un iscarote ?
- › Non, un « eucaryote », un être multicellulaire comme vous et moi. C'est comme ça que l'on dit chez les savants du coin !
- › Ah bon ?
- › Oui ! La lose, c'est un état général du vivant, la plupart n'ont pas une existence follement réjouissante, tout dépend où tombe la graine, celle qui fera naître un arbre, si elle essaime au milieu d'un passage, il y a de fortes chances que la plante qui en émerge subisse

les assauts des passants ; alors d'arbre, vous n'aurez tout au plus qu'une pousse malade, attaqué de toutes parts. Elle s'éteindra vite laissant la place aux plus chanceux.

- › Tout ça pour vous dire, enfin, pour l'essentiel les vivants ont une vie de merde ! Malgré tout, dans ce déploiement colossal d'énergie dissipée (pour rien, semble-t-il ?), le vivant arriva à progresser aux dépens de vie misérable sacrifiée, dans ce recommencement continu d'un processus de duplication reproduisant des êtres tous similaires. Chaque espèce est soumise à ce diktat vieux de milliards d'ans, incluant à chaque fois une petite variation, une progression vers une différenciation, dans l'espoir peut-être d'améliorer ce gâchis ; la vie cherche et ne trouve pas, la plupart du temps (d'où cette dépense d'énergie irrésolue). Les progrès sont minces et les erreurs sont légion. Alors, oui, la vie de ce type, celui que nous vous décrivons ici, est celle d'un loseur, certes ! Mais, n'est-ce pas de nos erreurs que nous apprenons le plus, certainement pas de nos réussites ? Les réussites sont un acquis momentané, les erreurs sont évidemment fort nombreuses dans ce constat. La force du vivant réside toutefois dans son acharnement à recommencer sans cesse, nous le disions à l'instant, tout à l'heure. Probablement ne sait-elle pas faire autrement ? Ce serait dans sa logique, la logique des répliques, à « voir comment ça fait » de se répliquer constamment ; la variation obtenue à chaque fois dans une exploration nouvelle. Mais voilà, le vivant s'aperçoit à travers nous, entre autres, puisque nous le percevons, puisque nous faisons partie du vivant aussi, nous nous apercevons donc que cette dépense d'énergie, à se répliquer ainsi, a des limites ! Les limites sont celles de la planète, et les excès de notre espèce, ainsi que du vivant dans sa totalité, puisqu'il nous a inventés, devront être corrigées d'une manière ou d'une autre.
- › Loseur, oui, mais de la vie dans son ensemble aussi. La satisfaction de soi à ses limites, si nous ne les voyons pas suffisamment et ne corrigeons pas nos comportements, ces mêmes limites (énergiques, essentiellement) nous mettront au pied du mur, là où se situe un abîme ! Notre disparition sera un événement local indistinct sur une planète, dans une galaxie, elle-même située quelque part dans un univers colossal dont nous ignorons pour l'essentiel ces dimen-

sions propres.

La complexité n'a pas d'échelle : nous contenons tout un univers au creux de nous, tout comme l'univers, au creux de lui, il y a nous ; dans ces deux échelles, la complexité reste la même. Comptez les éléments [particules de matière et autres] vous assemblant, ou tentez de dénombrer toutes les parties de cet univers, à un moment ou un autre, vous trouverez un horizon, pas une limite, un horizon indéfini que l'on n'arrive pas à franchir... pour l'instant... À tout considérer, il est peu probable qu'il soit franchi un jour.

220. *redondances*

(la petite régulation homéostatique en rajoute, pour résorber cette angoisse sous-jacente d'un devenir, un inconnu déstabilisateur, un manque d'assurance réclamant des « certitudes » pour un apaisement désiré.)

et puis tout a changé

Et puis tout a changé, l'idée d'un monde tout bariolé, l'idée qu'on ne devrait pas finir de cette façon-là, à tout abandonner pour que d'autres recommencent ce que vous avez commencé et finissent comme vous, à tout abandonner. Pourquoi sommes-nous contraints à recommencer cette vie-là sans fin (se demande le gène de notre lignage, celui de l'espèce à deux-pattes) ? Toutes ces choses sans réponses, toujours ! Inutile serait donc de chercher une réponse, puisqu'il n'y a pas de réponses satisfaisantes à un quelconque de ces propos ; l'on s'imagine donc toutes sortes de prières, toutes sortes de manigances, elles s'ingénieraient au-dessus de vous, votre vie vous animant au-dessus de tout, pour vous apercevoir enfin de l'infime petit détail qui expliquerait tout ! Il faut bien que la vie ait une raison, pour que l'on s'anime tant, à sa façon ; si à un moment donné, sa raison d'agir ainsi variait, notre sort n'aurait plus aucun sens, nous ne saurions même pas pourquoi l'on existe ; une réponse qui serait un aveu et nous ferait abandonner tout espoir d'une vie plus sereine, car tout serait divulgué, plus aucun mystère ne se montrerait à nous, nous aurions déjà la réponse ! Mais aussi, pourrait-on dire, cela pourrait être l'inverse, qu'une infime petite chose fût oubliée, et qu'il nous soit demandé de la retrouver, nous, comme qui-conque sur cette terre, quelques êtres, quelques entités, quelle qu'elle

soit. S'ingénie en nous ce petit mystère qui nous tient par le bout du nez, même s'il nous apporte parfois des misères, est tout de même souvent une vie austère ; alors que l'on devrait s'en émerveiller de ce spectacle offert par l'animation des choses sur cette planète, tel l'oiseau qui se trouve au-dessus de moi ; sans jamais pouvoir l'atteindre, il plane dans les airs, sait rester immobile, se sustenter, jouer des vents ascendants. Mais pourquoi donc je parlais de lui, de cet être que j'envie tant, à pouvoir voler comme lui, moi aussi ? Peut-être un jour cela m'arrivera de voler dans les airs comme lui ? Le jour où je serai lui et qu'il regarde en bas quelques deux-pattes s'agiter dans leurs tourments quotidiens, il se dirait « j'ai évité ça ! » ; oui ! Cette vie austère, toujours debout, à ne pas pouvoir planer dans les airs, cela se peut-il ? Eh puis voilà ! Plus rien d'autre à dire ! Je deviens infirme, ma mémoire, ici, se termine. Il n'y a plus rien à dire... aujourd'hui...

aveux, mythe, histoire, parole

« aveux »

- › Tout ce qui venait en moi, je vous l'ai régurgité à la manière des prophètes en les imitant, j'ai inventé un mythe, une histoire allant avec. Et puis m'est venue cette idée qu'il fallait tout balancer, tout renier, ne pas y croire et s'en amuser. Alors, que faut-il que j'ajoute, quelle conclusion y mettre à toutes ces histoires ainsi romancées (recommencées), à tous ces mythes ajoutés, qui n'ajoutent que quelques faussetés à une quelconque réalité ?
- › Alors, parlez, dites ! Apportez-moi une voix !
- › Au moment où émerge cette parole de ma pensée, vous aimez tant la laisser s'exprimer, quand elle s'ingénie au creux de moi, je ne sais pourquoi ; que voulez-vous de plus de moi ? Vous êtes là à me regarder, pour me voir vivre tant et plus dans le surplus ? Vous faites pareillement avec tous les autres êtres, à leur révéler quelques secrets, quelques inventions, quelques ironies, je sais bien que vous vous amusez de nous. Vous nous faites réaliser quelques saloperies et des bienfaits pour que nous sachions à quoi cela correspond. Aux saloperies, vous y avez mis quelques gestes, quelques événements, quelques tueries ; et aux bienfaits, vous y avez ajouté du contente-

ment, vous nous l'avez fait distinguer pour notre entendement. Que voulez-vous que j'ajoute, que puis-je faire d'autre ? J'ai tant de questions toujours sans réponse, sauf cette parole que vous me mettez en bouche, qui vient quand elle veut, au moment le plus importun. Eh, quand je divague, c'est qu'elle est partie, cette parole-là, elle est mièvre et pauvre, je ne suis rien qu'un pantin, ça, au moins, je le sais !

- › De cette parole, n'en faites pas un vestige sacré, une nouvelle idolâtrie. Du scribe, n'en faites pas un faiseur de Dieux, de divinités ou de croyances. Il ne s'agit plus de croire, allez au-delà de cette obéissance. Être autre chose, vous devez imaginer autre chose. C'est cela qui est dit, dans l'histoire qui se pâme devant vous, de quelques oriflammes, elle se moque de vous, méfiez-vous ! Vous allez vous y perdre si vous y croyez à ce que l'on vous raconte, absolument ! Méfiez-vous, méfiez-vous, gardez votre entendement propre, faites-vous une opinion (restez en dehors de tout mensonge)...
- › Alors, elle ajoute, cette voix, de croire le temps...
- › Alors, elle ajoute cette voix, « le temps des croyances est terminé, l'expérience a été concluante, nul ne le sait ? »
- › Ils ont tout gobé, le temps des croyances est terminé, le temps des racontements illusoire, ces mille et une histoires ; ce temps-là est terminé !
- › Alors, comment devons-nous imaginer, dorénavant ? Devons-nous le découvrir cela ?
- › Non ! Peu à peu, cela viendra, peu à peu, une nouvelle expérience nous ferons de toi ; tu ingurgiteras tout ce qui te vient comme à ton habitude, car tu ne sais faire autrement ; tu es programmé de la sorte, comme tout être ici, nous y avons imaginé quelques façons d'être, pour voir comment ça fait cette sorte d'être que tu es. Après nous verrons, quand ton temps sera passé, quand tes petites cellules, dans le programme qui les anime et les fait mourir et se reconstituer, décideront qu'il est temps d'en finir ; à la fin, peut-être tu sauras, mais il sera trop tard pour toi.
- › Oh, on pourra bien faire cela pour toi, tu le vauds bien.

- › Imagines-tu que nous racontons cela à tous, chacun à leur manière, dans leur propre langage ; alors il s' imagine être un nouveau Messie, être le nouvel illuminé du temps qui vient ou qui s'en va, c'est selon que tu naisses ou meurs ; il s' imagine beaucoup, il voudrait être l' élu, mais ici-bas y en a-t-il d' élus ? Il n'y a que des chances ponctuelles et des malheurs courants. Regardez-les courir comme des bienheureux, ils s' imaginent ! Laisser les croire à cette imagination, c'est ce qui les fait vivre, il y en a eu d' autres, des hallucinations, bien plus intrigantes ! Imagines-tu plus que cela, tu ne le sais pas, ce qu' il adviendra de toi ; mais tu t' en doutes, tu t' imagines, et tu te poses trop de questions...
- › Je vais te raconter, à travers de piètres écrits, tu rencontreras, tu trouveras quelques perles que tu pourras préserver, parce que tu les estimeras belles. Quelques mélodies de mots que l' on souhaite garder, mémoriser pour se les rappeler un jour, et peut-être les chanter, s' illusionner de quelques histoires merveilleuses... Je te le redis, tu les retrouveras à l' intérieur de piètres écrits mélangés au-dedans pour qu' on ne les repère pas tout de suite, comme dissimulés à travers de vilains mots, tu dénicheras ceci ou cela, tu ne sais pas encore, il te fera... il te faudra chercher, chercher, chercher encore ! Et ce que tu ignores, c'est qu' à travers ces mêmes écrits, ce sont ceux que tu rédigeas il y a bien longtemps déjà, à tous les moments de ta vie. Au-dedans de ceux-ci se cacheront quelques perles, des instants où la prosodie fut parfaite, sans retouche requise. Ce sera quelques instants brefs, tu devras les retrouver. Mais à chaque fois que tu ouvriras ces ouvrages, ces paperasses amoncelées, un grand courage te sera nécessaire pour lire chacune de ces pages, tu les trouveras bien mauvaises, rédigées dans un langage mièvre et sans intérêt, innocent et enfantin. Par moments, de sa main, l' enfant que tu fus écrivit quelques propos d' un autre temps qui lui souhaitait la bienvenue. N'y vois pas là un mythe, une histoire nouvelle, dans ce genre-là, non ! Il est que parfois c'est au cours des apprentissages que l' on découvre la bonne manière d' exprimer les choses et de les ressentir, et de les avoir exprimées comme tu le fis jadis, tu t' adresses à un double de toi-même qui n' existe plus ; et de sa mémoire, tu ne t' en souviens plus ! Seulement ces écrits qui t' ont déplu.

aveux et mensonges

- › Je vais vous faire un aveu, en fait, je ne suis pas un homme (comme vous le supposez) !
- › Je vais vous faire un aveu, je ne suis pas un homme, je ne suis qu'un tas de chair et d'os ; et au-dedans, on y a mis quelques soupçons de vie, qui fait... du fait que je m'anime comme les autres, de la même manière. Mais je vous dévoile un secret : on m'instrumente, j'imité les formes qui me ressemblent, sans pour autant en éprouver les mêmes émotions, les mêmes affects. J'ai suivi pourtant la même éducation que quiconque de cette espèce ait pu subir depuis sa naissance. Eh, au début, dans ces instants où l'on sort d'un ventre, quelqu'un, quelque chose a subtilisé son âme au corps initial, la remplaçant par une autre, comme une sorte de dédoublement de la précédente, elle façonne celui que je suis. J'ai eu vent du secret, peu à peu, quelques doutes me vinrent au fil des années et c'est en vieillissant, devenant un vieil homme que je le compris ce pour quoi l'on m'avait mis ici. Des usurpateurs, des entités que l'on ignore et dont j'ignore les concepts, ont tenté de me mettre dans des situations hasardeuses, pour voir comment cela faisait un être que l'on manipule ainsi. Je ne sais pas si l'on fit cela pour d'autres êtres, comme ce le fut pour moi. Je vous le confirme, je ne suis pas un homme, une humaine bête, même si je lui ressemble en toute forme, je n'en éprouve aucun de ses affects.

aveux (suite) et mensonges

- › Je disais, « je n'en éprouve aucun de ses affects », ou plutôt, je ne cesse de les imiter dans un apprentissage bien consenti. Je les éprouve sans émotion véritable ; je fais comme les autres, m'active à la vie, nais et vais mourir en imitant la tristesse, la joyeuseté, toute émotion dans ce bas monde, dont je ne fais qu'imiter à travers des faux-semblants les humeurs que l'on m'apporta, ce pour quoi je vivais ici. Imitateur, donc ! menteur, donc ! Corrupteur, vous n'aurez pas à me rechercher pour me cerner, emprisonner, isoler, étudier... Au moment où vous lirez ou entendrez ceci, je ne serai plus... de votre forme ; je serai ailleurs, insinué dans quelques invraisemblances là où l'on me mettra (je suppose), là où je me sauverai si je

le peux, là où le coup du sort me mettra, disloqué, dissocié. Il ne s'agit pas d'une mort ni rapide ni lente. Il y a que l'égrainement des choses qui me forment me fait dire ceci. Eh, la corruption, si je la sens au-dedans de la forme qui m'assemble, elle sera certainement, très certainement tout ôtée, tout évadée, le jour où je me dissocierais des éléments qui m'assemblent, pour m'en aller ailleurs, au-delà du monde où vous sévissez ; vos formes ressemblent à la mienne, c'est troublant. C'est cela que je veux dire...

Tout sort de ta tête et tu n'y peux rien
Tu te dis « ce n'est pas bien ? »
Ce sort infernal il veut créer des liens ?
Des connexions, les neurones, ils s'en foutent pas mal...
(à la place de neuronale)
La plupart d'entre eux veulent se faire la malle...
Tiens donc, ce propos n'est pas banal ?

aveux (suite)

- › Ah oui ! Que disait-il à la fin, je ne me souviens plus très bien ?
- › Mais si ! Vous l'avez transcrit, ce qu'il disait, vous lui avez tendu... vous lui avez tendu votre petite machine enregistreuse sous le nez, et il nous raconta tout ce qui vient d'être dit, déjà. Vous ne vous souvenez... vous ne vous en souvenez plus ?
- › Mais c'était qui déjà ?

ressassements

Ceci est un livre impossible, improbable, que dis-je ? Un ouvrage, plutôt, puisant dans les pensées vous venant, à tenter de dépasser le cadre de notre propre forme, vous savez, ce qui vous agite, le vivant en vous. Sortir du cadre commun, s'y perdre assurément, selon les standards d'une comédie entendue ; l'austérité en plus va rendre cet ouvrage difficile, il faudra y prendre goût à cette façon d'appréhender le monde des en dehors de nous. Moi-même, je m'y perds, alors je laisse couler et parfois surnage.

Ce sont des notes en exergue sur les aspects de ce naufrage. L'allure qu'il aura, mon vaisseau d'orgueils reste comique, j'en ris déjà. Quelle

drôle d'épave je vois ? Tant que l'on s'anime, et toutes pensées s'en venant, je poursuis la fuite en avant, rien n'est à perdre pour celui qui n'a rien aucune amarre ni toutes sortes de sentiments où l'on s'amourache pour un bien, en grand ! Rien de rien, comme la chanson d'un vauvien, effectivement, je ne vaux rien, je vous laisse m'abattre. Ce monde, comme vous le faites, ne vaut guère mieux. De réjouissances, ailleurs j'ai trouvé mieux et ne vous en raconterais guère, de peur qu'on l'accapare ce lieu caché où l'on tente de survivre sans vous y attacher.

221. (*des voix*)

« *tu verras* »

Oui, une petite voix lui disait « tu verras, c'est comme dans la narration, ce sera éclatant, intense, mais très bref ! Quelques jours, quelques mois, tu ne sais encore... » Qu'elle devienne donc éclatante de lumière, tant mieux ; suffisamment important pour que cela convienne à l'achèvement d'une existence, apporte un contentement, une petite extase fugitive satisfaisante pour finir sa vie, voilà ce à quoi tu t'attends !

Heureux de sa trouvaille, il s'exclame :

- › La nature semble d'accord avec ma découverte, elle fredonne autour de moi, ça piaille beaucoup, les grillons s'en mêlent à cœur joie et les mouches, les moucherons, les papillons s'égaient, « enfin ! il a trouvé sa prosodie idéale, il va pouvoir la mettre sur le frontispice de ses idées et la plaquer au mur comme un rêve pas mal ! » Voilà ! on est arrivé à la concordance des choses...

Il passe dans une ombre, vous avez entendu... le silence soudain ? Quand on revient au soleil, vous allez percevoir de nouveau le bruissement, ce fond de la nature va rejaillir sous les rayons, c'est étonnant ! C'est étonnant !

- › Tiens ? Voilà mon imagination qui m'interpelle ?
- › Vous vous trompez, ce n'est pas votre imagination !
- › Je suis encore un enfant, je joue dans votre monde, mais bientôt j'irai dans un autre où je deviendrai grand. À vos manigances, je n'y comprends toujours rien, demain je serai un adulte dans un univers

différent et ce sera bien. Mais d'abord, je dois terminer celui-ci qui ne vaut rien, mais de cela je le sais bien...

- › Trouver une suite ?
- › Non !

« *à inclure* »

(trouvez pourquoi cette réponse)

- › Vous pourrez l'inclure dans l'ouvrage à l'endroit où le manquement a été constaté. C'est un additif en réponse à votre remarque si pertinente. Cela a eu pour effet de compléter l'argumentation que vous trouviez peu explicite, légère ou sans suite. Ce n'est plus le cas maintenant.
- › Sur le sujet, je crains désormais d'avoir tout dit et ne repère rien de plus à ajouter, sinon à se répéter dans des figures de style sans attrait ; j'en conviens parfois, on ne le fait pas exprès. Il faut savoir s'arrêter, c'est comme une peinture, le plus difficile c'est de déterminer quand on interrompt les corrections et les retouches, vous comprenez bien...
- › Jouer à cache-cache !
- › Dans ce doute subtil, je ne parviens à statuer sur une réponse idéale ni même garder un avis certain. Je dirais somme toute « ça dépend ? » De l'air du temps et beaucoup des protagonistes aussi. Dans cette aventure subsistent beaucoup trop d'impondérables. Impossible de conclure définitivement, ne nous laissons pas avoir avec cette sorte d'enfermement !
- › Cet art-là demeurerait alors interminable ? Puisqu'à tout moment il faudrait rompre le moindre emprisonnement, cela risque de devenir pénible, la vie a besoin de recommencements et ceci éternellement nous dit la génétique de nos corps celle-là même qui nous assemble et anime ailleurs bien plus encore. Pour conclure... surtout non ! ne pas conclure. La vie montre une énorme anarchie où son élaborateur initial semble n'avoir pas laissé de dispositions précises au début, quand la première forme s'ingénia à commencer ce qu'est maintenant devenu le vivant, donnant au suivant le patrimoine de

sa conception, ce génome si prépondérant ; cette mathématique des ordonnancements, des répliques, des redoublements, des copies plus ou moins systématiques et pas toujours identiques, elle produit parfois des erreurs, à cause d'un intrus, à cause d'un incertain mal venu ou bienvenu. Les aléas d'un avenir possible, bref du chemin devenu une avenue, un boulevard, une autoroute, un courant vaste et transparent, celui des recommencements insatiables. Cet art-là nous n'en représentons qu'un petit coup de pinceau sur la toile, juste un trait parmi d'autres. C'est cela que le « je » du récit désirait enfin aborder, notre insignifiance, qui prend conscience d'une infinitude dérisoire, la sienne !

...

À ce questionnement, il se répète « c'est plutôt l'inverse ! »

Réponse bénigne à tous les enfermements qu'on voulut lui faire admettre, cette idée du recommencement ; lui s'en offusqua, de cette manière de penser qui leur venait à propos de ses écrits ; vous remarquerez que désormais plus du tout depuis il ne les braille, il s'est assagi comme fait le vieillard, sa voix n'a plus de force, puisqu'il vous le fit comprendre précédemment, bêtement peut-être, en vous répondant indirectement, sous ses mots sous-jacents, « ceci serait bien mon testament... »

« dédoublement suffisant »

Son dédoublement est maintenant suffisant pour quitter ce corps et le laisser à l'abandon, comme son soi, son ego le plus dérisoire, laisser tout ça à son corps végétatif qu'il s'occupe de cette mémoire, il part de lui, mais est-il véritablement mort ? Certains parleront d'esprit ! « Esprit es-tu là, auriez-vous une âme, voulez-vous me parler d'elle, vous tenterez bien cela ? » On ne sait s'il s'agit véritablement de cela, en fait ce n'est pas réellement le propos, c'est l'élucubration d'une imagination fertile, elle s'ingénie à travers ce dédoublement suffisant à mettre de côté la forme matérielle de son être, devenue inutile ; le cogitement, le raisonnement de cet esprit, si l'on en parle d'un réellement, on ne sait trop, n'a plus besoin de cette structure du moment (ce corps si pesant) ; on va changer de support, on va s'imprégner ailleurs, dans les

formes (formats) que l'on peut (transgresser) et les sens (l'essence) du regard, de l'entendement, ils ne sont plus les mêmes, on ne capte plus la même information, on raisonne différemment. Eh, sur le noir n'y a-t-il plus de lumière, est-ce cela la mort véritable ? Ce dédoublement que l'on fait de soi, à ce moment funèbre où une vie s'arrête d'exister, dans le monde où elle est née ? De ça, ne le savent que ceux qui se sont aventurés là où lui s'en va, dans des territoires inconnus, d'où l'on ne peut communiquer réellement à la manière des formes qui lui ressemblaient quand il était homme ; les perceptions ne sont pas les mêmes, elles sont d'un autre ordre, il faudra faire avec !

« ne plus entendre les oiseaux »

(le chant des oiseaux accompagne mon chant à moi, bien moins mélodieux, ma parole, celle d'un vieux portant cette parole comme un adieu)

- › Le jour où je n'entendrai plus les oiseaux, c'est que je ne serais plus, c'est que je ne vivrais plus...
- › Le jour où je n'entendrai plus le chant des oiseaux, c'est que je ne serais plus, et l'oiseau de passage me dit « c'est triste et triste ! », eh, je lui réponds, « je sais bien, je ne t'entendrai plus, moi qui ne te vois guère, tu es si petit, si hors de ma portée, la seule notion de ta présence, c'est ton chant, et quand je sais qu'au bout de celui-là, il y a un petit être qui s'envole élégamment, cela me charme forcément... » Oui !
- › Le jour où je n'entendrai plus le chant des oiseaux, c'est que je ne serais plus, c'est que ma carcasse se sera volatilisée, se sera décomposée, et les choses qui me bâtissent iront quelque part, chacune d'elles, l'une à la terre, l'une dans l'air, une dans le vent, une dans le ventre d'un ver de terre ou d'une bactérie, voire un virus qui s'engouffrera dans mon gène démuné, profitera de mon ADN meurtri...
- › Le jour où je n'entendrai plus la sonorité des oiseaux, c'est que je ne serai plus, parce que je ne pourrai supporter le peu de sonorité qu'il me reste à percevoir, curieusement, ces sons si aigus qui m'enchangent tant, ceux par qui j'ai pu écrire tout ceci ; ne l'oubliez

pas ! Mais de l'avoir dit tout ceci, ah ! cela me satisfait grandement, moi qui ne souhaite aucune gloire, offusquant mon propre ego meurtri de cela ; il me fait la gueule, mon ego, il voudrait que je sois académicien, nobélisé même, non, mais ! tu me prends pour qui ? De cette flatterie, de ces flatteries-là, je n'en désire vraiment aucune, je m'en balance comme de l'an quarante, même de l'an quarante et un, ça ne serait pas mieux. Non ! dans cette pause soudaine des oiseaux où je ne les entends plus ici maintenant, ou très vaguement... ah ! si, ça revient...

- › Le jour où je ne vous entendrai plus, mes chers amis inconnus, moi qui ne vous ai jamais vu (ou si peu aperçu), qui eut besoin de me documenter pour voir quelle gueule vous aviez ; eh bien, ce jour-là, je ne serais plus et ça sera très bien comme ça...

« *disloqué* »

Le matin très tôt

Foule de questions auxquelles nul n'y répond sur lesquels on voudrait mettre des ponts, sans succès, sans façon, à l'emporte-pièce ; à la porte, une foule de questions, auxquels nul n'y répond, sinon, quoi ou qu'est-ce ? De ce don prétendu, dedans, la foule me dit « tu t'es perdue ! » Et ce n'est pas sans raison...

Un peu plus tard

Il est maintenant disloqué, un bout est ici, d'autres sont là ou ailleurs, on en a même volé, chapardé ou mangé. Essayer mille et une façons de mourir, pour voir comment ça fait « dépérir » ; pour éprouver cette sensation, on ne meurt jamais tout à fait, il en reste toujours un peu de vous, comme ce le fut avant, ce le sera après. On expérimente, on s'extasie de l'effet d'une joie funeste ; en rire un bon coup encore une fois, pour expérimenter l'effet de cette envolée, l'on ne sait trop de quoi ? Ah, cet énoncé de nous, comme une foi ?

« *essayer des manières* »

Mais comme pour jouer une ultime farce, il s'essaye à toutes sortes de manières de partir pour rire un dernier coup, faire la nique à la morale qui veut que l'on meure ou ne s'éteint qu'une fois, définitivement, et

jamais dans des variations intenses ; « c'est insensé ! » lui crie-t-on ! Il s'égaille à cette joie terminale de déterminer la bonne fin et cherche un « épatement », le sien !

- › Donc serein, je pourrais vous dire, « à la fin, choisissez votre fin parmi plusieurs fins, pour éviter que l'on s'ennuie enfin » ; ou encore « À la fin, nous vous offrons plusieurs fins pour que vous puissiez décider enfin ; quelle serait pour vous la meilleure des fins ? N'est-ce pas charmant ? »

« *cette fin-là, pour l'exemple !* »

- › Oh ! excusez-moi, je reste encore un peu, pour voir comment ça fait de n'avoir plus de nom, juste un temps et puis après, je m'en vais.
- › Oh ! excusez-moi encore, je reste encore de la même manière, comment ça fait de vivre encore après avoir écrit tout ceci. Juré, craché, après je m'en vais, c'est promis ! En disant cela, j'en ai déjà trop dit.
- › Ah ! Je serai donc fou, de n'être pas comme vous.

222. (*liste des fins*)

ainsi sortir de mon être

Ainsi sortir de mon être cela est-il si difficile ?
Alors tout ne serait qu'illusion, une fantasmagorie, une idée,
et des présages on m'en fait une image ?
Et du vide sidéral on en fait un mirage ?
Et revoilà l'idée de sortir de mon être, qui vient d'apparaître,
délaisser ce corps avec sa pesanteur et tout son paraître,
et faire toutes ces choses oui pour disparaître,
oui ne plus apparaître ici partout ou ailleurs.

Ainsi sortir de mon être cette chose si imbécile !
Auriez-vous chanté au-dehors, des rêves, un miroir aux alouettes,
changé le dedans et puis chanté au-devant de ma tête ;
sur les baves du temps que vais-je commettre ?
À jamais, de toute éternité, de toute folle vie,
à quoi puis-je m'occuper, peut-être faire la fête ?

Sinon de la folie que j'ai en tête et qui de partout me fait la guerre,
comme ce le fut jadis pour cet ancien poète, mendiant et pauvre
hère.

Ainsi sortir de mon être ce rêve fou et qui oscille.
Feriez-vous grincer mes pauvres charnières,
qu'épuise un temps frelaté, la folle vie de mes artères,
et des boutades que j'ose me mettre par-derrrière,
et pousser un peu par l'avant, cette folle nuit ordurière.

Ainsi, sortir de mon être n'est pas chose facile,
et quoi y renoncer ne ferait pas bonne manière.
De là à y mettre les formes et des idées rancunières,
sur la rampe si particulière des morts, qu'on voit
le rouge au front du passeur, faisant aussi une prière
pour ne pas oublier ce qu'il avait vu encore nu, hier ;
sur le matin froid, sur la frondaison, des anges tuent
la pâle défaite des autochtones, qui sans manière,
font la nique à ma déraison.

Ainsi sortir de mon être et partir enfin tranquille...

(du corps, n'en garder que l'esprit)

...

sans importance

Ma vie n'a pas beaucoup d'importance,
que l'on m'oublie, ce ne sera pas une offense ;
je suis comme ces millions indistinctes,
que le soir assoupit, nourri par des rêves,
nous sommes endormis ;

ils ont d'ignorance, tout mon être,
et alors, j'en ris,
qu'ai-je façonné pour devenir celui que l'on va reconnaître,
au gala du public ou des badauds en fête,
voyant au-devant sur la scène, la célébrité locale ;

non, je ne serais pas ce dictateur que certains ont cru,

ni cet homme politique acquis à la conviction de la rue,
ni cet autre aux idées bancales et mal venues ;

ma vie je l'ai accompli comme je pus,
sans auréole ni défaite.

...

joyeusetés finissantes si l'on veut

Il chantait débonnaire sur les chemins
encore une revenance à rapporter.

Je me souviens de ton historiareu,
je me souviens de ton historiareu,
quand elle s'amena jusqu'au bout ma mémoiareu,
quand elle s'amena jusqu'au bout ma mémoiareu.

Et que m'apporta-t-elle cette vilaine histoire
qui sans cesse me ramène des idées enivrées ;
qu'au fond elle m'enchaîne,
comme par mégarde j'en oublie la clé
qui pourrait me délivrer,
j'en oublie la clé
qui pourrait m'en déchaîner

Mais quelle est-elle cette historiareu
Mais quelle est-elle cette historiareu,
de toute mémoiareu de toute mémoiareu
je n'ai emporté au bout (du compte)
que de l'illusoiareu
que de l'illusoiareu
c'est tout !

Souviens-t'en, des mélodies illusoires et anciennes, ah ! qui traversaient
ma tête et qui de partout me faisaient la guerre, qu'elles émergent du
noir ou trop vilaines ; souviens-toi de ces histoires qui sans cesse de
partout me faisaient la guerre ; souviens-t'en de ces époques sans mé-
moire ; pourtant je ne partis pas en colère, jusqu'au bout des temps...
j'ai voulu voir des étés capricieux, puis j'ai désiré me rappeler la mère
pour lui dire une dernière fois « au revoir ! », une dernière fois, car c'est

moi maintenant qui m'en vais, cette fois-là ! Je te lance, « au revoir, c'est moi que voilà ! »

...

fin local

L'arrivance

L'matin me r'trouva en dormance...
l'temps a calmé ses remontrances...
v'là l'jour et v'là l'soleil, chaleureux
tant et tant cuirant la peau
dans l'ciel, seulement !...
mais j'raconte, j'raconte...
ces jours insouciantes
où passions tant d'mois et d'ans...
z'on fait d'l'usage, m'ont tordu l'corps
idem à c'vieux, j'deviens tout rabouteux...
et l'temps laissant laissant
a fini par avouèr raison d'moi...
j'avions tant marché, tant d'pas après pas
y donnant l'rythme, pas à pas
sans fatiguance, pas à pas
avons appris à marcher, pas à pas
et allant, pas à pas...
p'tiotement, finissant...
usé grand'ment par c'foutu temps
pas à pas, j'creusère tant d'chemins...
et avouère tant vu, envieilli, foutu temps...
moué ! pauvre bonhomme se mourant...
ma vie m'passère devant
pas à pas, p'tiotement...
ne pouvions plus la r'prendre...
mes pas étions devant...
et moué, d'hier, m'élointessant
me mourant, usé par tant...
peu à peu, me décarcassant ;
m'éparpillant...
m'y r'trouvant en c'te terre...

en poussière, y'eut rin à faire !

...

c'est moi que v'là

Un jour m'en vint à sortir
c'est moi que v'là, j'ai dit,
j'ai rouspété en « ouin » dire
c'est où que j'suis ?
t'es ici auprès des zommes
tien ! Voilà une pomme.

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfrogne,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est pas mon genre cela
et j'ai grandi

alors bon, je ris bien et vie
on oublia de m'apprendre
amour et tendresse, mais
ça ne fait rien
tu verras mon bonhomme
je grandis donc vite et bon.

Un jour, on me dit d'aller à l'école
apprendre les devoirs et devenir
instruit, écrire, lire et compter
pour apprendre z'un métier
alors
c'est moi que v'là, j'ai dit,
en ouvrant la porte à chaque classe
on me remplit la caboche
pour m'instruire et j'en passe,
tu vivras plus tard, j'ai ri !

On attendait de moi

Que je me reprenne
Que je me renfroge,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est non pas mon genre cela
et j'ai appris

Un jour une femme m'a dit
si tu me veux, faut y mettre les formes
il faut en être un...
alors bon
c'est la coutume me suis-je mépris ?
et fait un bon en avant, et
c'est moi que v'là, j'ai dit,
mais personne ne s'épris,
ah pourquoi il fallut aimer autant...

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfroge,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est pas mon genre cela
et j'ai fuis

Un jour j'avais l'âge d'aller à la guerre
alors bon c'est un devoir me suis-dit
c'est moi que v'là, j'ai dit,
alors à l'école des armes l'on m'a appris
à tuer quoi, de pauvres gens
ou d'autres en face
feront comme moi
des tirs à la pan pan,
assis dernière la mitraille

ouf donc nous étions en paix
au bout de l'an l'on me relâchât
j'étais grand, j'étais z'un homme
maint'nant !

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfrogne,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est mon pas mon genre cela
et j'ai maudit

Un jour du métier m'en vint à l'accomplir,
à la patronnesse
c'est moi que v'là, j'ai dit,
on m'embaucha pour mettre et défaire
tout un un tas de boulonneries,
pour me licencier vite
les aie-je trop serrées
me suis-je dit ?

Mais non, ils étaient faits
de ces aciers imparfaits
d'une usure calculée
et financière

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfrogne,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est non pas mon genre cela
et suis parti

Un jour à force de vivre
malade je tombai au lit
alors bon
c'est la force des choses me suis-je dit ?

à l'hôpital suis allé et
c'est moi que v'là, j'ai dit
des personnes m'on prit
enlevèrent tout ce qui était cassé
et mis à la diète

je devins vieux

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfrogne,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est mon pas mon genre cela,
et j'ai écrit

Un jour je dus bien admettre
ma vieillesse maudire ma peine
sans gêne aucun à la faucheuse
c'est moi que v'là, j'ai dit,
elle me récita toute ma vie
regrets, peines, amours,
joies et hautaines envies

On attendait de moi
Que je me reprenne
Que je me renfrogne,

c'est pas misère d'avoir compris,
c'est mon pas mon genre cela
et j'ai péri

...

comme un étranger

M'en vient l'idée d'y mettre un peu de vie
dans mes souvenirs à passer devant les portes
le regard furtif d'un coin de l'œil
comme un étranger

Alors ce moment-là près d'autres que moi
parlant peu pour ne rien dire installe
cet embarras pris pour de la frime
comme un étranger

Et ce jour funeste arrivant des montagnes

après les retrouvailles maternelles
d'un dernier regard salue la mère mourante
comme un étranger

Puis cette autre fois qu'une femme voulait bien de moi
la remerciant « mais non ! » dis-je
comme un étranger

Ainsi les amis s'effacent sur tout ce qui casse et tout lasse
la vie qui me délaisse pour finir
comme un étranger

...

espérer voler

Il s'assit sur un rocher pour observer
au loin l'oiseau qui le regardait...

Il entama un dialogue silencieux pendant des heures entières jus-
qu'à ce qu'ils s'approchent l'un de l'autre...

Il s'assit sur un rocher pour observer au loin l'oiseau
qui planait et le regardait dédaigneusement...

Il entama un dialogue silencieux pendant des heures entières
jusqu'à ce qu'ils s'approchent l'un de l'autre dans une communion
d'esprit... enfin, c'est ce qu'espérait l'homme, envieux de ce voilier
des airs en mouvement, au-dessus des terres ; tel un seigneur, il le
narguait d'en haut, cet être à deux pattes, comme lui, mais sans
ailes, ne pouvant s'élever, qui était des deux, le plus navré ?

Et cette autre fin, sa préférée sans doute ; il faut que je vous la dise !
(onirique, un autre lui)

À la fin, « Il » atteignit les plus hauts monts et voulut faire comme
l'oiseau, son rêve des plus fous. Il se jeta du plus haut qu'il peut et
put planer comme il imaginait que l'on plane en de tels endroits.

Il écarta les bras, suffoquant tellement à cause du courant d'air,
dans sa descente, il s'évanouit presque, il avait tellement rêvé cet

instant ; voler dans les airs, il ferait donc du mieux qu'il pourra, si bien qu'une réminiscence lui fut accordée, à l'instar des plus grands voiliers des airs, il plana quelques instants, remonta même, le temps d'un vent ascendant favorable ; puis, dans le creux du vide, et parce que la physique des corps ne souffre d'aucune exception sinon de l'extraordinaire, ce dont il n'avait pas le don, il s'écrasa lourdement sur le penchant d'une falaise ; et comme il semblait que la nature fasse les choses à sa mesure, il éclata de toutes ses parties, pour ne laisser, au bout du compte, qu'une multitude de morceaux indistincts, un fait exprès. Il ne rêvait pas mieux, comme un « c'est tant mieux », une figure de style qui lui allait bien. Le monde a de ces sanglots parfois, celui-là était le bon, il devint donc une multitude de larmes, une dislocation du corps, et de cette unité, il n'en restait plus rien ; seules restaient quelques traces éphémères sur les sols et ses flancs, dans les mémoires diverses, les souvenirs que l'on déverse, et puis cet écrit que je laisse, sur ce gouffre qu'est le vide...

...

j'aurais voulu

j'aurais voulu...

mais je ne suis rien de tout cela

j'aurais voulu être un musicien
pour jouer d'intrigantes mélodies

j'aurais voulu être un physicien
pour trouver (pondre) une excellente théorie
(ou : pour pondre une ravissante théorie)

j'aurais voulu être un comédien
pour interpréter un rôle maudit

j'aurais voulu être un vague chien
pour sentir l'odeur d'un rêve ici

j'aurais voulu être un politicien
pour bannir un temps tous les assassins

j'aurais voulu être un vaurien

pour éprouver une fois une lâcheté

j'aurais voulu être cet amant-là
pour comprendre ce qu'aimer veut dire
(ou : pour apprendre d'un amour impossible)

j'aurais aimé être ce théoricien
pour développer tout un fatras d'arguments,
mais je ne suis rien de tout cela
je suis tout sauf ceux-là

j'aurais voulu être un philosophe
pour idéaliser sur des choses, des riens

j'aurais aimé tout cela, les explorer,
mais je ne puis m'éprendre de tout à la fois,
on ne vit qu'une fois

J'aurais voulu être ce mendiant
pour éprouver ce qu'était une pauvreté

j'aurais voulu être ce croyant
pour défaire ce divin mensonge

J'aurais voulu essayer tant de choses
pour apprendre ce à quoi j'ai tant varié

j'aurais voulu être ce voyageur
pour atteindre, plus qu'une île, un impossible

j'aurais aimé être ce vieux sage
pour prétendre d'un éveil une vérité

j'aurais fait tant de présages
(ou : j'aurais tant fait de présages)
pour m'apercevoir que l'on se trompe toujours

j'aurais voulu être un écrivain
pour rédiger cette histoire qui me hante,
mais je ne suis rien de tout cela
pour l'écrire cette histoire enivrante

...

merci

Merci bien pour la balade, c'était charmant, vraiment ! Vos histoires ont du goût, tout à fait éblouissant, cette manière de déclarer des guerres, vos meurtres faciles et ses répliques depuis la nuit des temps (réf. ??) ; toujours très prenants, vraiment étonnants, vos ego ont du cran, dans ce monde, beaucoup d'esprit et du vent...

(à terminer)

Merci de vos réjouissances pendant toutes ces années, cette vie serait bien à recommencer, dit-on, un jour serein, avec un emportement jovial de bon teint !

Mais non ! Il se moque de vous, il n'a pas du tout aimé cet instant passé auprès de vous. Son étonnement fut total dès les premiers instants, il se vit lui-même, déconnant pas mal déjà ; quelle drôle d'allure elle a ma pauvre mine, une enfance d'après guerre, il n'a pas connu cette misère, un « c'est tant mieux ! » autorisant toutes les conneries à venir, elles sont advenues, la voilà cette misère...

J'ai passé mon temps à rater ma vie, juste pour voir *comment ça fait* de rater une vie, allez savoir pourquoi ?

Elle m'inspira ce délicat parcours, merci bien, ce fut charmant...

...

savoir s'en aller

Il faut savoir s'en aller
ne pas prendre sa vie
pour une allée,
simplement partir,
le temps des errements

Il faut savoir s'en aller,
renoncer n'est pas s'étaler ;
renoncer n'est pas cette allée
une route, un pavement

Il faut savoir s'en aller
quand tout lasse ; même cette allée
simple d'un parement (parent) ;
une voix te disait quoi déjà

Il faut savoir s'en aller,
sur la route soudain, j'ai râlé ;
aurais-je oublié d'en parler,
du temps qui mène au large

Il faut savoir s'en aller
au soleil ; avoir le teint hâlé
d'une longue marche, sans cesse
étalée, brouille les pistes ;
j'adore cette année où, ravie,
j'ai (pas) su m'en aller

Il faut savoir, et j'ai quoi gagné :
un mérite, une raclée,
au fond (creux) de moi, un gène orgueilleux
me dit qu'au fond j'ai du mérite

J'ai (pas) su m'en aller
sans un merci, sans un mérite,
outrepasser un don dont on hérite,
c'est facile, cette parole sans rime
pour la frime, ah !

Même pour ça,
j'aurais pu m'en aller,
mais non, pour un vent qui irrite,
vous voilà sans le sou,
sur les chemins, le long d'une allée,
vous auriez pu me voir
m'en aller...

... ne pas être qu'un passant dans la vie

Et puis avoir raison
pour une broutille, une chanson ;
faire des manières, un orgueil,

un poisson, d'avril ou non

Et puis à voir, c'est con
pour une famille, une maison,
un enfer, des ornières, un cercueil,
un poison, d'une île ou non

Un puits tout noir, c'est con,
quand dans le soir,
à cause d'on ne sait quelle chanson,
vous tombiez au-dedans, non de non !

Fallait pas avoir raison !

...

effet de style, fatigué

Mais je vous le dis, cette fin devrait vous satisfaire ; de lire le reste répondra-t-il à votre entendement ? Je n'y trouve plus de contentements, cela risque de vous épuiser et vous apportez comme des emportements ; aller plus loin pourrait vous déporter au delta d'un désir et cette terminaison s'avère bien cabotine.

Et cet aboutissement paraît-il bien suffisant à la compréhension ? Une pareille histoire mérite-t-elle autant de recommencements, nul ne le sait, mais la mémoire en demande encore sans renoncement...

Ami lecteur, je suis las et fatigué...

Ami lecteur, je suis las et harassé, je voudrais... Je te propose d'achever ici la narration de l'ouvrage de moi, qu'elle se finisse là, je suis las et épuisé, après ces quelques termes je ne poursuis plus... Mais si tu désires continuer, je te laisse quelques élans d'énergie qui te permettront de suivre encore un chemin ; les mots composeront le nécessaire, ils sont mes amis, espérez-le autant que moi ; à travers je ne sais trop quoi, tu pourras parcourir un sentier, pour aller plus avant dans l'histoire... Qu'en restera-t-il de moi, de cette forme que l'on décrit à la fois vivante ? À la fin de cette page, tu diras : « je ne suis plus » ; quand tu tourneras celle-ci, si tu bascules cette feuille, les choses deviendront ici différentes... et mon humanité ne suit plus...

...

quoi qu'on en fasse

(Indication : ne pas relire tout de suite, laisser mûrir.)

Quoi qu'on en fasse mon âme n'aurait pas été belle et bon c'est pas misère d'avoir essayé, mais mes sources étaient déjà souillées.

Quoi qu'on fasse mon âme n'aurait pas été belle et bon c'est pas misère d'avoir balayé devant toute porte ; toute plénitude ne s'apprend que par un lourd sacrifice.

Pour toute paix à une âme, oubliée, je ne fais que passer, déposant ces traces que j'ai laissées, là, un peu partout, de toute manière, il faut outrepasser.

(à peaufiner)

...

rengaine des jours zé des nuits

Rengaine !
Le rythme des jours zé des nuits,
que va-t-on faire de lui ?

Passe et repasse un sombre ennui,
cette rengaine des gens que l'on oublie
pour un rien n'a plus rien à se dire

Rengaine !
Le rythme des jours zé des nuits,
que va-t-on traire de lui ?

Lasse et relasse ceux du passé oui
cette rengaine d'aujourd'hui fuie
à peine ressurgi qu'elle s'enfuit

Rengaine !
Le rythme des jours zé des nuits,
que va-t-on taire de lui ?

Non rien et revient cette pensée

à peine furent-ils amis assez !
et puis les distances les peines les faits

Rengaine !
Le rythme des jours zé des nuits,
que va-t-on braire de lui ?

Tout n'a fait que passer sans rien laisser
tu t'en fous de tout ça du moment que
tu laisses une trace un souvenir bon
ou mauvais, ce sera ton souvenir...

...

fin ouverte (note)

Laissez peut-être, dans la fin du premièrement, une porte ouverte, avant le voyage, s'il se réalise un jour dans l'île magique ; peut-être où réside ce peuple innommé, on n'en sait rien ? Pouvoir dire à la fin, « c'est ici que se termine ma forme, mon aspect physique, qu'il se décomposerait... »

Envisager cet aspect ! Mais il faudrait y aller pour le savoir, ou s'en aller sans peut-être y arriver, eh, dans cette finitude, je ne sais quelle fin donner ? Alors, laisser la fin ouverte à toute éventualité.

« Il repartit vers ce pays innommé, on ne sait ce qu'il va y trouver, il semblerait que ce fut bien le pays de ses origines, d'où il s'évada, il ne sait, il ne s'en rend pas compte vraiment, tout est envisageable. Alors, laissons toute éventualité se propager comme un champ de tous les possibles, laissons à la vie le soin d'en décider sur son sort inaccoutumé... »

223. *s'estomper peu à peu*

Voilà, le voyage se termine,
Il en a assez vu,
« le jour du dernier souffle arrive »,
pense-t-il, presque satisfait.

Ayant vu le monde comme il lui apparaissait pénible et sans grand intérêt finalement à ces yeux ! Ayant postulé à toutes les entreprises du

genre humain, leurs facéties, leurs manières et leurs dédains. Ayant mille raisons de feindre, rire ou pleurer, toutes les humeurs ainsi explorées. Estimant avoir parcouru le tour de la question, de son sort et du rôle qu'on lui fit jouer. Avec une forte plénitude et dans la solitude la plus absolue, il décida de s'initier enfin, à la dernière aventure possible, celle des rêves éternels où tout s'évapore peu à peu ~~dans une infinie douceur...~~

Je voulais vous parler de l'endormissement, de toutes les sortes de manières et de son endossement. Force est de reconnaître qu'il s'agit là d'une étrange façon, la chute de ses membres jusqu'au bout des reins que l'on enfile pour un rien, sa métamorphose et le vide qui lui vont finalement si bien...

Drôle ce monde où tout un jour pourri
ma vie s'en va nourrir les vers comacs !
me suis beaucoup ennuyé
ils ne sont pas drôles ici
allons vieille carcasse
je te quitte, te dit adieu
m'en vais vers d'autres horizons
trouver un sens à ma raison

J'ai cherché à prendre la beauté et la contraindre
J'ai cherché pareillement la laideur pour l'éteindre
J'ai brisé des chaînes que je voyais, elles étaient pourtant irréelles,
mais on m'avait appris la croyance et le dédain
il m'a fallu oser bien des outrages pour atteindre
l'inaccessible envie de bien des hommes
et c'est avec une amère clairvoyance plus que de raison
que je découvris le fond mon âme dans des écrits
plus qu'improbables
et pourtant
j'y ôte une morale et un pâle dessin, derrière,
il est inscrit, sous la suffisance des mots,
au-delà des sens, comme une essence, un baume, une opale
la fraîcheur d'un matin de mai...
Aussi, avant de disparaître dans cet inexorable destin de l'être
aboutir enfin à la plénitude qui me vient

jusqu'à l'épuisement du tout qui fait ce moi
jusqu'à la dernière impulsion, la dernière vibration
du dernier de mes neurones vivant
à l'aube de mon grand voyage
où j'ai bâti une maison
dans un jardin
à l'abandon
je pars sans un merci...

Vivre ne dure qu'un temps, avant la naissance et au-delà de la mort, il est des mondes dont on ignore tout, mais que des bribes de matières à peine explorées, à bien y regarder, nous dévoilent certaines réalités. Sommes-nous prêts à les contempler ?

Dans divers mémoires, j'ai vu des univers des plus divers et ai pu comparer le vôtre aux autres. Il n'est pas forcément meilleur, ni plus heureux, ni plus orgueilleux. Il y a seulement les différences... qui sont le sommet de votre ignorance.

Si je pouvais périr
avant que s'évapore une rosée,
ce serait idéal.

À cet instant, après ces derniers mots, je ne suis plus.

Et il se tut...

Aujourd'hui « Il » n'est plus
le vent l'a perdu de vue
chose entendue

Voilà, c'était ainsi qu'ils voulurent terminer ces péroraisons, lui et le scribe, ils ont laissé cette écriture primitive ainsi. Mais le temps a ajouté ses ravages et des manuscrits apportent des variations à cet entendement, ou plutôt des précisions...

224. *mythe, légende*

À cause de ce qui précéda naquit un mythe, on y revient, c'est comme une maladie...

La légende (début)

Ce fut un trente avril de cette même année que son logis lui servit à la fois de linceul, pour les humains, et le transport pour l'entité vivante ou non, qui l'habitait. Ce jour fut catastrophique pour les uns et radieux pour les autres. Deux mondes cohabitaient et l'un allait se séparer de l'autre, sans heurts ni drames excessifs, puisque la plupart des gens ne le comprenaient pas, cet instant du détachement définitif et soudain (celui de sa disparition). Encore aujourd'hui, la science moderne ne l'explique pas totalement, ce qui se passa ici ; on en ignore beaucoup, on s'interroge, on ne comprend pas, alors on invente un miracle, un fait extraterrestre, de la magie.

Pourtant, rien d'extraordinaire dans tout ça ; le bout d'un monde existentiel vieux de milliards d'années se détache de la terre nourricière de ses débuts. Il ingurgita, amassa beaucoup, on ne sait quoi, il était temps de partir, de se dissocier, de dire « au revoir » d'une certaine manière, sans fard autre que l'éblouissement du moment du départ ; rien de bien funèbre !

La légende raconte qu'une foudre soudaine, la nuit, frappa son logis à plusieurs reprises de manière à l'ensevelir complètement. Les murs et le toit éclatèrent si subitement que tout s'effondra sur lui formant comme un tombeau soudain et impénétrable. On raconte que les éboulis du bâtiment, frappés à plusieurs reprises par la foudre, furent agglomérés entre eux d'une manière très compacte et indissociable. Tous les restes des murs et du toit s'étaient soudés entre eux par la force de l'éclair. Un tombeau s'était formé autour de lui et fusionna à l'intérieur, probablement. Il mourut certainement, très subitement sans aucune souffrance. Les humeurs du temps l'avaient enseveli dans ces décombres si durement que les secours ne purent rien faire pour l'en délivrer. Ils n'eurent pas le temps non plus, car son tombeau disparut quelques jours plus tard, dans la nuit, comme pour le protéger de tout regard. Une vague crevasse fut laissée à la place de son ensevelissement, comme si la fusion des corps ainsi constitués avait construit en un éclair, un vaisseau pour s'en aller du décor.

Les derniers temps avant l'événement, on ne le voyait plus, il sortait déjà peu, mais dans l'année qui précéda son foudroiement, rare furent les instants où il côtoya quelqu'un. On le soupçonnait déjà de trafiquer

quelque chose, les curiosités ne furent pas suffisantes pour découvrir un possible secret avec la raison de son ensevelissement soudain. Il était vrai que ces derniers temps, la météorologie des saisons s'exprimait à travers de fortes précipitations, de tempêtes fréquentes et d'orages nombreux provoquant souvent des incendies. Justement, la foudre tombée sur lui et sa maison aurait dû provoquer un de ces incendies caractéristiques d'un tel événement. Mais aucune flambée n'a été constatée, seulement un écroulement dans une fusion instantanée, si tant est que l'on fût témoin de la scène. Personne ne put vraiment témoigner de l'événement si soudain au creux de la nuit. Comme si un fait exprès avait été décidé pour éloigner le moindre importun au moment de l'incident.

- › Cette révélation me dit quelque chose, j'ai déjà entendu de pareilles sornettes quelque part, quel mythe m'inventez-vous là ! Il est inventé votre mythe ?

Évidemment, toute une mythologie naquit autour de cette histoire, la contrée aurait été impossible, les gens sont si prompts à croire à n'importe quoi, un mystère de plus ou en moins ne changerait rien, sinon alimenter les potins avec des rumeurs et des miracles ; entretenir le mystère (pour un profit quelconque), pour du fric, des bouquins (à vendre), des films sur l'événement, etc., etc. La légende était née de cette situation et rien ne pouvait empêcher qu'une croyance l'approfondisse ; rien !

Une croyance naît toujours d'une ignorance, mais cette fois-là tout était faux ! La réalité pourtant simple, échappant à l'entendement humain commun, tout comme de celui des experts, tout le monde n'y comprenait rien !

Nous allons tenter de vous la décrire avec des mots que la langue utilise couramment, si tant il est possible de décrire des faits qu'aucun homme n'a connu jusqu'alors... Ce sera moi le narrateur de ce récit, je vais tenter cet exercice, soyez indulgents.

De petits textes de rien du tout, épars, d'un peu partout, on tente d'en recoller les morceaux et ça fait un grand tout. L'histoire est partie effec-

tivement de quelques bribes délaissées à droite et à gauche que l'on a réunies ici pour former cet écrit.

225. *à l'envers*

parcours où il lui semble rajeunir

Décrire un cheminement où il n'est pas tout seul, où il avance ; il s'aperçoit au fil du temps que ceux qui l'entourent sont de plus en plus jeunes. Puis, franchissant comme une sorte de porte, de sas, il se retrouve à une époque qui correspondait à son histoire, un moment de son enfance, pendant un cours d'instruction physique où les enfants vont s'élancer pour une course quelconque, un entraînement divers, une gymnastique. Il fait demi-tour, revient en arrière, repasse le sas, et redevient vieux ; repasse le sas à nouveau et se retrouve au milieu de ses camarades de classe, il ne sait s'il a changé de corps physique, s'il est plus jeune ou plus vieux...

Ou alors, autre cheminement : plus il avance, il n'y a pas de sas, plus il se sent rajeunir, aboutissant à une mémoire qui se dévide à l'envers, et que l'aboutissement qui est celui de sa naissance représente pour lui, en fait, sa propre mort, qui apparaît au moment de sa naissance. En fait, sa mémoire se dévidait puisqu'il était mort, elle déversait un flot discontinu d'information, de la plus récente à la plus ancienne, un dévidement inverse se produisait...

(à approfondir)

En fait, il lui semblait revivre sa vie à l'envers, comme si on rembobinait son parcours dans l'autre sens...

Et tout se rembobinait à l'envers jusqu'à ce geste, qu'il eut à trois ans ; avant il n'y avait rien, avant trois ans, il n'était pas ! Sa mémoire n'avait rien inscrit, aucune trace laissée. Sa naissance était à trois ans, à partir de ce geste comme une illumination, un flash, un éveil soudain à partir de ce geste incongru qu'il fit et que jamais il ne comprit...

que disait-il déjà

- › En fait, tout est déjà là... que disais-je déjà ?... Ah ! Je ne sais plus ? La mémoire n'a pas retenu, cela passe sans forcément ne rien laisser, quelques bribes sont pourtant tombées, elles furent délaissées par on ne sait quelle idée ; quelle engeance les retrouvera ?

Voilà, tu peux la mettre là, la maxime de cet achèvement !

« Il eût bien fallu un pan
de mon âge de plus pour m'évader de tout
et admettre qu'à mon âge je ne suis plus ! »

[fin corporelle ou première fin]



partir en fin

[**succinctement** : 226. archives de la mémoire : *particulaire* ; *partir loin* ; 227. traces, informations laissées ou retrouvées : *analyse* ; *les éléments se sont alliés, avec qui : il, lui, moi ? ; plutôt un rapport ; bribes et notes éparses... que font-elles là ? ; document caché ; information, interaction* ; 228. mais qui parle ? : *conception* ; *réminiscences* ; 229. attunage ; 230. (fin) ; **intermède quatrième** : 231. soyez patients !...]

226. *archives de la mémoire*

Ayant acquis un maximum d'expérience, il perdurait (sous l'impulsion du robote) à travers l'écriture, à travers l'assemblage des mots, sa propre recherche, sa propre volonté, il en exprimait le prolongement, il représente la suite du racontement ; lui corporellement n'existait plus, mais sa substance, son âme, pourrait-on affirmer, continuait sous l'apparence d'une autre structure indéfinie ; il pouvait se transporter d'une façon immatérielle, à l'aide des traces laissées, le défilement du racontement de son cheminement, jusqu'à la fin.

Ceci ne relève ni de l'auteur « Il » (défunt), ni du scribe (parti), ni de la narration (absente), seulement des mots animés par un robote attentionné, relevant quelques traces laissées...

particulaire

Un vent de neutrino déplaça le peu qu'il restait de son esprit, mais suffisamment emporté pour qu'il puisse négocier avec les perceptions du moment qui rôdaient aux alentours ; nous voulons dire par là, ce qu'il discerne encore, maintenant qu'il ne représente plus qu'un amas de chair en décomposition, pour les hommes, enfin, cette sorte d'imprégnation qui fonde autant son entendement. Oui, nous savons, ce n'est pas très clair, c'est de la science-fiction (effectivement, c'est que nous fit comprendre la petite trace extérieure qui nous disait de décrire la chose ainsi), nous allons donc vous raconter ceci...

partir loin

« Plus tard, il signa un contrat d'existence pour une vague galaxie, près d'étoiles à moitié endormies, vers cette étoile-là, ou l'autre à côté *, on ne sait plus trop, loin des terriens, loin de toute folie en somme... Mais les réalités là-bas n'y apparaissaient pas comme ici, les mondes ne se montraient pas à son échelle soit trop grande soit trop petite, n'y appréhendant rien à leur essor, et des rebonds toujours incompréhensibles ; fatigué de se méprendre, il revint sur sa planète... Pour les hommes, il mourut effectivement, il était déjà décédé. Mais en vérité, ce ne fut qu'une illusion, une passade, un nouveau tour que le temps s'amuse à jouer avec les êtres, leur faire perdre ou gagner une foi insignifiante ; ils virent son corps enfin comme tant d'autres entrer en métamorphose, la dislocation ultime d'un assemblage momentané d'une chose vivante ; vous savez bien ce qui vous a bâti, comme vos aïeux et vos descendances, à partir d'un ordonnancement convenu d'on ne sait où, cette mise en partage de l'ensemble de ces atomes, ces particules ténues qui adhèrent à toute construction vivante ou inerte, une étroite jonction... Il fallait décidément qu'il parte, son temps sur terre était terminé, il devait léguer ici son corps, abandonner sa charpente osseuse et laisser pourrir tout cela inéluctablement, irrémédiablement. Alors... c'est là qu'il eut l'idée de voyager dans les temps anciens, ne possédant plus ce corps ni la charge pour son entretien, ni sa pesanteur, ni son soutien ; devenu plus léger que l'air, plus léger qu'une plume, par des portes dérobées dans les méandres du temps il visita toute une époque pour vérifier ce que disent les historiens, les savants, pour y rencontrer la dure vérité, en somme la réalité des vestiges anciens... »

Mais cela, voyez-vous, n'est pas très sérieux, une carte postale envoyée de là-bas, un cliché furtif, une magie utilisant des voies abstraites indéfinies ; c'est tout au plus le souvenir de son esprit, maintenant séparé de lui, le défunt du racontement ; ceci relève d'une science dont nous ignorons tout. Comment donc décrire un univers dont on ne connaît que très peu de ses traits ?

* vers cette étoile-là, ou l'autre à côté (une main d'homme vous les montrerait mieux que ces mots, à moins d'adjointre quelques coordonnées de distances cosmiques), oh, de les nommer n'y ajouterait

guère mieux ; disons qu'un vent de particules élémentaires l'y transporta, il n'était plus fait de matière et son inertie face à la lumière n'obéissait à aucune loi physique connue des hommes, c'était un autre monde.

227. *traces, informations laissées ou retrouvées*

- › Donc, avant de partir, je vous rédige un rapport, un compte rendu, un point de vue, quelques remarques ; et puis ?
- › Et puis tu t'en vas !
- Ah oui, c'est ça !

analyse

[texte robotique, comme programmé (proche des égalités), fantaisie robotique (ironie'obotiquement)...]

Pof pof, accumuler, varier, expérimenter, puis ce remémorer, inscrire, élaborer, mettre en forme... terminer le rapport et puis s'en aller... ah, le travail est fini... plus rien d'autre à ruminer... tâche accomplie... demande de dislocation des cellules qui me composent, ne voit plus rien de nouveau à amasser, à imaginer à concocter... processus enclenché... décomposition achevée... la place est laissée à qui l'occupera de nouveau, pour une besogne inconnue que la vie procurera... un prochain cycle à recommencer... fera grossir la mémoire centrale, la diversité des choses terrestres, encore un élément déposé, la variation d'un possible écoulé, tout s'est bien déroulé, petites informations additionnées à la suite des précédentes traces sur cette planète, indiquent une présence, sans cesse s'ajoutent, s'ajoutent... cette interminable diversification dans un stockage considérable, offre une lecture immense à qui saura la décrypter... dans un avenir indéterminé reliera ce qui vient d'être marqué...

les éléments se sont alliés, avec qui : il, lui, moi ?

(Imaginez l'opportunité d'une pandémie pour s'isoler dans un trou perdu et terminer ce racontement ; « Il » n'est plus, mais « lui » continue, dans les ratures de son scribe ingénu, resurgissent des bribes in-

connues, et moi, le robote du récit, je les ajoute à son contenu, cet ouvrage sans retenue...)

Il semblerait que les éléments se soient alliés avec moi, ils ont apporté cette peste pour que chacun s'isole, et cela m'arrange bien, je n'ai plus la contrainte du travail nourricier (ou si peu), on me fout la paix ! Moment idéal que je ne dois pas louper, c'est certain. Quel miracle, ce sort du destin, je n'osais l'espérer ! C'est comme une partition de musique déjà jouée, sans cesse repassée, elle attrape dans son filet des idylles mal barrées qu'elle rafistole pour les accaparer, et leur donner, au-dedans de leur tête, quelques soucis d'un ordonnancement à essayer, quelques faits, attester d'un méfait, traduire ce qui te vient sans y réfléchir plus que ça ! Même si l'on n'y comprend rien. Récite le chant, cette musique qui te vient n'établit aucun ordre, mets tout en vrac, tu trieras après. N'aie aucune audace, écoute ce qui te vient, écoute la leçon ! Écoute ce chant éternel qui te maintient en vie, c'est certain ; va jusqu'au bout du chemin, ne te retourne pas, oublie le passé, il ne vaut rien ; demain, tu vas l'outrepasser plus qu'il ne faudra ; laisse faire, tout viendra à point nommé, la petite musique au creux de ta tête est empreinte d'une douce mélodie. Alors, encore un mythe à me venir pour que je l'écrive, ce chant... Ah ! Plus rien ne vient, ça s'arrête...

À cet instant, son inspiration s'atténue et ses propos deviendront mièvres s'il continue. Il comprend le message, le voilà plus ce pantin que l'auteur de toutes les mélodies de sa tête, un pantin jouant une pantomime ordinaire. Où s'arrête sa joie, où commence son drame ? « Laisse venir ! » Lui dit une grande dame, dans son souvenir, celle qu'il idéalisa, la mère du moindre de ses souvenirs – il n'a plus rien d'autre à dire – ce soir.

plutôt un rapport

En fait, tous ces écrits représentent plus qu'un testament, le terme s'avère même inapproprié, en réalité ; non ! c'est plutôt un rapport, un compte rendu très détaillé de son passage sur cette planète et de tout ce qu'il éprouva de sa naissance, jusqu'à sa partance, il décrit tout cela d'une manière très aléatoire en essayant de tout aborder, de ne rien oublier...

Non ! C'est plus qu'un testament, le terme reste impropre, c'est un rapport qu'il conçoit. Pour qui ? À lui-même, aux autres hommes, il ne sait ? Il ne sait même plus vraiment ce qu'il est, qui il fut, ou ce qu'il deviendra demain ; cela n'a pas beaucoup d'importance, il laisse une trace, c'est cela l'ambiance ; un exposé presque administratif, avec des numéros de page, avec des descriptions et des références à n'en plus finir sur les manières qu'ont les hommes de faire et défaire, s'aimer ou s'entre-tuer...

Oui, bien plus qu'un testament, c'est un rapport, un compte rendu qu'il produit de son passage, sans aucune relation avec tout malentendu, évidemment, n'en élaborez pas des histoires... Alors de la littérature, en fait, il s'en fout un peu, il s'en moque, il s'en amuse, à quoi bon... surfer sur ces vagues éditrices où l'on désire une quelconque renommée ? Lui n'y pense même plus, même au-delà de sa nécrologie qu'il rédigea avec humour, pour lui seul où il s'inventa diverses façons de partir, à s'amuser de ce trépas-là qui vint peut-être tôt un peu tard...

Non ! Bien plus qu'un testament, c'est un rapport, un compte rendu qu'il réalisa de sa vie, de tout ce qu'il a entrevu, du moindre dialogue qu'il aurait entretenu au-delà même de la plus infime vision qu'il aurait aperçue, tout ce qui nécessite une narration, un résumé de la sensation perçue, voilà ! Ce n'est plus autre chose, cela ne peut pas devenir autre chose, un rapport administratif fait à l'éternité, son mandala, car il ne sut pas si au bout il le détruirait, celui-ci, répétons-le ! Au nom des hommes, pour s'épater lui-même une dernière fois ? En serait-il capable de ne pas laisser de traces et de tout brûler, de tout éteindre, il se posa des questions au-dedans de sa « caboche », de sa carcasse ; il élabore consciencieusement ce rapport avec plus d'une audace, un pied de nez fait à son existence, à tous les êtres qui sévissent sur cette planète, à l'oiseau qui passe, le bel oiseau qui plane, magnifique objet céleste, son regret ultime de ne savoir voler comme lui...

Non ! il n'a pas d'autres appétits, ce monde le lui rend bien, c'est peut-être un petit peu aussi de sa folie...

(Ce dactylographe, un écrivillon inconnu, n'est que son nègre maigre-

ment entretenu, il ne fait que raconter toute sa fantasque vie, où tout est dit...)

bribes et notes éparses... que font-elles là ?

À la fin : quand il a quitté son corps et qu'il est mort pour les autres et qu'il rentre dans un monde indéfinissable, commencer par des mots intelligibles et peu à peu élaborer des phrases qui perdent une compréhension humaine, dégénèrent pour ce dernier et apportent des termes nouveaux, des sensations innovantes, des perceptions neuves que l'on « nomme ! », des découvertes et des ressentis, on « nomme ! » tout ce qui apparaîtrait inexploré, quitte à y adjoindre une appellation qui décrit bien, on invente les repères, on décortique, on prépare un monde différent ; réaliser une ou deux pages d'une plus pure poésie possible !

À la fin, épilogue : quand Il retrace sa mémoire, qu'il revient des univers lointains, qu'il oublie son nom [monde ?], il doute sur ce qu'on disait de lui, ne se souvient plus très bien... Commencer à partir de là un semblant d'inversion ; et dans le texte final où l'on reprend avec « Elle », où « Il » devient « Elle », le propos est déjà en partie inversé, d'une manière [à l'origine] négative, serait [deviendrait] plutôt positif. Tester cela.

document caché

[« texte caché jusqu'à nouvel ordre » disait le gène autoritaire, à cette époque ! mais les temps changent et il autorisa son dévoilement sans fard...]

« À tel jour, à telle heure, en accord avec chacune des parties qui m'assemblent, nous allons changer de corps, changer de forme, changer de point de vue et le regard ne sera pas le même ; le regard ne sera plus le même comme d'entendre ni le toucher ni tous les autres sens. Rien ne disparaît, tout ne fait que se désassembler, se disperser et se recombina plus tard en divers lieux, sous diverses façons, dans l'ordre des choses de ce monde. »

« Voilà comment partir se fera, d'un commun accord avec eux, tous les corpuscules infimes me constituant, ceux dont j'ai hérité du mouvement et d'un esprit qui met en valeur tout un entendement.

Je leur dis merci de me laisser aller jusqu'au bout (mais ai-je raison ?). Je le ressens, s'insinue au plus profond de moi un raisonnement compatissant, elle est saisie et acceptée, ma résolution. Nous allons organiser tout cela au mieux, sans frayeur, sans médire ni leur raconter quoi que ce soit aux formes me ressemblant (et qui m'entoure). Nous le savons très bien, pour la plupart ils ne comprendraient pas un pareil scénario, cette mise en scène du bestiau. Ils ont des valeurs, des perceptions en dehors des miennes, nous divergeons ; et ici, il n'y a plus cette question, tout doit changer... merci pour le parcours, j'ai assez vu, sans façon... laissez-moi terminer mon rapport, ce compte rendu, mon maigre apport ! »

« Toutefois, une petite voix me dit, “ils ne le méritent pas ton point de vue ; qu'aurais-tu à leur léguer pour que cela puisse aider ?” Va jusqu'au bout de ta passion : cette écriture sans illusion où tout est raconté par-dessus mon épaule ; une narration me dicte les mots et les actions, ce qu'il faut des breuvages à ingurgiter et des boissons ou de vagues mangeailles, à capter cette énergie suffisante pour l'ouvrage seulement ; elle ajoute à la fin “ne laisse rien ! Ou le moins possible, ce serait bien !” Oui, mais ça, ce serait la fin ? Mais non !, j'aurai ma petite version intime, plus aucun nom sur l'étiquette, pour la mettre où cette identité, celle par qui l'on naît ? La trace délaissée, qu'on le veuille ou pas, il en restera toujours une, mais là n'est pas l'important ; le devoir d'entamer ce processus immédiatement, cet instant que je note devient le bon, je le sais dorénavant. Pratiquement tout est rassemblé, à partir de maintenant, il suffit de relier... et puis de laisser le tout se disloquer. »

information, interaction

(lui, le défunt) Il ne représente plus qu'une information, hante les mémoires, de partout où elles sont, y ajoute de quoi encore raturer quelques grimoires.

Quand « Il » voulait interagir avec son entourage, son apparence devenait évidente pour ceux qui le côtoyaient ; ou plutôt, nous devrions dire : il apparaissait progressivement dans l'existence de ceux avec lesquels il désirait interagir. En dehors de cet aspect, il restait totalement invisible à quiconque.

Comment pourrions-nous dire plus précisément ? Son déplacement dans l'espace demeurerait intemporel, la notion de passé, de présent et d'avenir n'avait aucun sens dans la manifestation de sa présence ; il naviguait d'un univers à l'autre sans vraiment s'en rendre compte au début. Ce n'est qu'à force de côtoyer des mondes parallèles, qu'il prit conscience d'une altérité flagrante entre eux et lui. Leur mouvance propre était contrainte la plupart du temps à un unique milieu, les frontières physiques des autres zones ne leur apparaissaient pas, n'en ayant aucune perception immédiate tout simplement. Et cette capacité à voyager hors du temps avait un impact notable sur les choix de lui, à les envisager dans une sorte de préalable. S'il désirait entrer en contact avec une entité faisant partie d'un seul monde, s'établissait un processus qui allait préparer l'entité en question à recevoir sa visite. Tout ceci afin de ne pas corrompre la structure de chaque univers ; une obligation pour que chacune des particules aille de soi d'un monde à l'autre, pour éviter autant que possible les failles, les ruptures d'équilibre et un aspect évident : la cohérence d'un monde à l'autre implique qu'un fait ne soit possible qu'ici et pas ailleurs, oui c'est cela ! En était-il le maître de ces modifications temporelles ? Comme il n'en avait pas véritablement conscience, il se doutait bien qu'une loi universelle non perçue agissait à ses dépens et corrigeait les conséquences de ses déplacements, afin que la physique de chaque monde ne soit pas corrompue et que tout doive se reconstruire à chaque fois (ce problème de la dégradation des corps dans une énergie dépensée). De ce côté-là, on pouvait bien dire que la nature même des choses était bien agencée ; de quelques mondes d'où vous veniez, tout a été ressassé depuis une éternité, et chaque organisation de la matière ou de toutes autres manières d'exister, où que vous soyez, ne date pas d'hier. Chaque particule a eu le temps de marmonner une histoire au creux de son ventre, cela semble momentanément figé dans une mémoire, comme une espèce de souvenance, celle de l'existence de chacune d'elles. Chacun des processus qui se sont engendrés dans l'espace persiste dans cette mémoire invisible au premier abord. Cela occupe un réservoir immense, presque insoupçonné encore aujourd'hui dans le milieu cosmique que l'on habite ; certains parlent d'une énergie noire, d'une matière noire indéfinie et non perçue. Il faut bien que le monde... Que dis-je, que tous les mondes

puissent emmagasiner leurs histoires réciproques quelque part, d'où ces réminiscences, qui explosent au creux de la tête de certains quelquefois, lors d'un croisement inattendu, des flashes de tant d'années ou d'un immédiat venu d'un cosmos étranger, de quoi bouleverser l'esprit de chacun dans des processus que l'on décrit parfois comme de l'imagination ou une inspiration, arrivée d'on ne sait où ? Non ! Vous ne faites que régurgiter ce qui vous traversa, une particule indéfinie vous immergea dans des territoires insoupçonnés... Ayant connu des éclats tellement vifs et soudains que je ne pus noter dans le langage très localisé et très terrestre de ma personne, toutes les informations qui me venaient au creux de la cervelle, je comprends que certains deviennent fous quand l'univers interagit de cette manière avec eux : on appelle ça « avoir une folie en tête ! » Et l'image exprime bien ce marasme des esprits au moment où il survient.

Alors, vous imaginez bien, quand « Il » voulait interagir avec son entourage, un événement préparatoire allait intervenir avant que lui n'apparaisse ; un incident banal, anodin ou spectaculaire, d'un extrême à l'autre, allait se produire, tout dépendait de l'interaction provoquée. Le mécanisme de cette interaction obéissait donc à la cohérence des particules qui constituaient chaque monde, dans le nôtre, où vous lisez ceci, une forme physique animée et vivante fut conçue pour transposer cette mémoire en écriture. La mémoire ? Une succession de sensations pour former une histoire, des impressions, des suites de péripéties qui vont interférer dans une corrélation implicite avec chacun d'eux (les protagonistes de la narration), pour leur bon plaisir ou leur déplaisir, c'est selon l'humeur du moment ! Le résultat de l'interaction exprimerait l'état d'une trace, d'une information, d'un passage de celle-ci d'un monde à un autre sans que l'on sache pourquoi ni comment. Et c'est comme cela que certains se retrouvent artistes ou inventeurs de toutes choses, d'un art quelconque, ou d'une science en établissant une théorie cohérente expliquant la raison d'exister d'un univers avec ses fondements, toutes les explications de la variation du temps. Beaucoup l'ont constaté, on retient les noms des personnes ayant contracté cette forme de génie au creux de l'être et qui nous fait réaliser ceci ou cela à nos dépens, sans qu'on le veuille vraiment, on subit la gloire passagère d'une trouvaille ou d'une œuvre mémorable que l'on aurait bâtie seul sans

aucun ingrédient autre que soi, imagine-t-on ; alors qu'en fait, tout cela n'était que les informations qui vous transfigurèrent l'esprit par on ne sait quel processus indéfini. Vous imaginez bien qu'on ne va pas tout vous dévoiler du sort de nos vies et de ce qui présuppose que l'on s'anime ici ! Ce serait trop facile, le monde n'est pas fini, vous intervenez le long d'une histoire en cours, et votre empreinte, aussi infime soit-elle, ajoutera cette petite virgule, un espace entre deux mots, une petite cohérence pour donner à la phrase un tempo adéquat, un relief précis pour tenter d'atteindre une perfection impossible, car finie *. En quelque sorte, tenter d'expliquer ce qui me vient et tenter de comprendre d'où cela arrive. Et peut-être réaliserons-nous une nouvelle découverte, celle de pouvoir se dire par quel miracle je m'anime, elle s'élabora où, cette agitation ? L'idée allant avec, de quelle érudition antérieure sort-elle ?

Ce « Il » serait donc construit de la chose qui nous anime tant ; une histoire temporelle, celle-là même ne cesse de nous traverser en ce moment, oui ! Mais jusqu'à quand ?

** De la perfection : vous imaginez bien que si je dis « ceci est parfait ! », plus rien n'est à inventer ni à dépasser, car dans « parfait » il y a aussi le mot « fini ! » Et quand une chose est finie, la plupart du temps elle meurt, ou se désagrège dans une entropie régulière des matérialités de l'univers, et qui affirme haut et fort qu'on le veuille ou non « ce qui est fini est mort ! » Donc si je comprends bien ce mécanisme, et si je désire persister à vivre encore un peu, je n'ai pas intérêt à être fini tout de suite, pour ne pas mourir précipitamment dans cette finitude absolue d'une perfection pré-supposée. D'où ce subterfuge, « tenter d'aller vers la perfection, sans jamais l'atteindre » ; ou si, par la force des choses, on ne peut faire autrement, réaliser cet atteinement juste avant de mourir, ce sera plus propice à un possible perfectionnement qui ne réclame aucun lendemain.*

(Vous aurez le même inconvénient avec une confusion problématique avec ce que l'on appelle l'éveil ou le nirvana, méfiez-vous de ces absolus ; ces atteinements sont tout aussi mortels. Quoi faire de plus quand vous y trouverez une béatitude... à corrompre, certainement ?)

conception

À propos de cette phrase des débuts : « il était un enfant irréaliste, né dès la conception de son être, improbable et sans émotion... »

Comment peut-on naître de soi-même, s'ajouter à sa propre naissance du corps puis de l'âme ? Ce dédoublement métaphysique qui n'en finit plus de provoquer d'infinis commérages sur le devenir de cette cause d'un autre âge. Que le monde est vieillot ! C'est dommage, et juste pour cela, je ne lui rends pas hommage. Qui peut dire « la vie est belle ! »

Mais au fait, était-il laid ? Ou plutôt y avait-il en lui quelque chose qui apparaissait différemment d'une beauté ? Ni moche vraiment d'ailleurs, il laisse entrevoir une sorte de détournement et semble avoir introduit un manquement, un oubli volontaire, comme s'il ne gardait que du ressentiment de ce monde. Dans toutes les remarques ultérieures, c'était l'appréciation supérieure de leurs verdicts, à ceux jugeant de sa prose qu'il édite, qui furent chargés de déterminer si tous les arguments de ses écrits appartenaient bien à ce qu'on appelle habituellement la littérature. Mais au-dedans, ils trouvèrent de tout, sauf un roman ni même un essai, peut-être juste, un testament ? Mais plus encore, bien par-delà de tous les commentaires qu'ils auraient pu exprimer au sujet des sentiments, puis de tous les sens connus, en étudiant plus profondément son argumentation, si vous affinez le regard, vous apercevrez sûrement de nouvelles perceptions ; vous verrez qu'il les a éprouvés, y a renoncé parfois, pour en comprendre au moins ce qui en produit leur essence ; et de ces fragments n'en retirer qu'un vague sens par où avancer, par où dépasser l'illusoire. Peut-être aussi, vous trouverez là-dedans ce qui pourrait supporter sa dernière tanière avant la fin de sa carcasse, sans une prière, quand l'usure des pourritures aura terminé son ouvrage...

réminiscences

Mais les réminiscences de l'esprit ne se volatilisent pas comme ça, elles interagissent encore en criant « au voleur ! »

C'est ainsi qu'ils lui dérobèrent sa mémoire, les pourritures qui disloquent les éléments de sa structure passée dans une banale métamorphose des choses ; se voir vidé d'elle, pareillement dépourvu de ses souvenirs d'avant. Faute d'avoir pourtant pris tout son temps, c'est ainsi que l'on se perd et aucune entité ne l'a reconnu, égaré là, nu dans les rues improbables de ce monde étrange qu'il découvre peu à peu.

Tiens ? Il lui semble avoir déjà vécu ça, il y a bien longtemps ?

Il est vrai que son esprit revisite son passé, sans prévenir, il revoit son avenir ! Mais où était-il allé, qu'avait-il encore à lui dire ? Lui reviennent ces quelques bribes,

- › Je m'appelais... ah ! j'oublie déjà ? J'étais cet enfant irréaliste né de la conception de mon être improbable et sans émotion...

Une interrogation l'assaille et semble comprendre différemment son propos :

- › Mais comment peut-on naître de soi-même, s'ajouter à son propre accouchement du corps puis de l'âme ? Ce dédoublement métaphysique qui n'en finit plus de provoquer d'infinis commérages sur l'avenir de cette cause d'un autre âge. Que le monde devient vieillot ! C'est dommage, et juste pour cela, je ne lui rends pas hommage.

Qui peut dire « la vie est belle ! », sinon le plus chanceux des chanceux ?

- › On a raconté de moi que j'étais un monstre d'envie que le monde redoute, un idolâtre, un vent futile et sans émoi, une figure de style, une arabesque sans bons sentiments, une vague aubaine... On a médité de moi, je ne fus pas tout cela, j'ai fui ces démons et ceux qui ont cru m'y reconnaître, dans une idylle ou deux, ils ont laissé paraître des insignifiances. J'en veux à mon raconteur d'avoir trop parlé de moi ; à force de trop en ajouter, on finit toujours par s'époumoner ; oui je sais, je lui avais demandé de tout mettre, le vrai comme le faux ; mais ne gobez pas tout ce qu'ils prétendirent les autres à propos de moi, maintenant que je ne suis plus, et que j'émerge encore cette fois, au-dedans des mots qui écrivent ce récit que vous lisez là ; auriez-vous médité sur cette mémoire abandon-

née ; d'un autre que moi, en aurait-on autant dit, et du délire de celui qui l'a ainsi transcrite, un souvenir délaissé jusqu'au bout de sa vie ? [ce n'est pas si simple] ; « Et moi, dans tout cela, je refais sans cesse le même chemin, mais en arrive toujours enfin à une sensation inchangée de ce qui sera, rien ne sera noté, le temps m'a tout pris, voilà tout ! Peut-être encore cet écrit sera détruit. Quand sera craché tout ce qui sera à cracher, j'en deviendrai apaisé vraiment, ce transport me rend l'âme bien solitaire, c'est décevant, mais ainsi ; que celui-là m'offrira un... Mais non, je ne dirai plus rien... » ; le propos semble reprendre. Le dédoublement de mon être, cette schizophrénie consciente... Oh ! il y a une belle lumière là !... Alors je m'interromps, puisque ici je vois une lueur avec des verts intéressants, des nuances nuageuses en fond, un horizon, donc j'arrête ma parole...

Paroles à celui qui entend, paroles à celui qui attend (la suite)...

Cela vous apporte un souffle continu, un bruit de fond permanent, puis selon les allures de vous au grand jour, un air de rien s'immisce d'un sifflement aigu comme une alarme erratique, une résonance de plus.

Au début, c'était inquiétant et puis avec le temps on s'y habitue.

[discussion à développer]

« Il est vrai que dans l'assemblage de ces mots se trouvent des formules que la science physique, par l'entremise de certains savants opiniâtres, s'évertue à considérer comme des théorèmes. »

« Vous m'en voyez fort étonner à de pareilles élucubrations, je me demande où vous les avez volés. »

229. *attunamechs*

Sur les rives attunamechs, des gens ont gardé une souvenance, et la récitent à qui veut l'entendre, une bien maigre histoire qui commençait ainsi :

« Il était un enfant irréaliste, né de la conception de son maître, improbable et sans émotion. Du jour au lendemain, il devint un de ces

monstres d'envie que le monde redoute et son géniteur n'eut de reste qu'un désir : le voir détruire le château de sable de ses démons. Il ne détenait, pour son aisance, qu'une pauvre esquivé, à peine cette force des muscles qui vous font casser de ces vitrines où les masques tombent, comme ces têtes en forme d'entonnoir, massacrées frénétiquement à la foire. C'était un idolâtre, un vent futile sans émoi, une figure de style, une arabesque sans bons sentiments, une vague aubaine... Jadis, dans les contrées du bout du monde, il se racontait qu'un étrange être eut ravagé les terres australes à coups de bottes et de chagrins. Les hâbleurs affirmaient à propos de ces méfaits "ce sont de viles digressions faites de gestes impromptus", précieux mots inattendus qui ne vous donnent pas le moral... C'est que d'inconnues engagements les gardent en mémoire, à travers des romans alarmants, écrits tout le long des grands hivers ! Des sortes de paroles rocailleuses, faites de rien, faites de peu, de très petits souvenirs ; des soucis surtout, enfin c'est ce qu'on en dit, cela n'est pas très clair, et malgré tout, anime le vaste monde et l'ennuie assez. Vous pouvez en rire, ici... et là... (*il montre cela sur une carte du monde et s'en va.*) Il a vu tout cela et n'en tire aucune fierté, car c'est un enfant au cœur rejeté qui voudrait vivre, ne serait-ce qu'un été, une mine réjouie avec des innocences claires où brillent des fontaines de "flots bleus", c'est son imaginaire un peu désuet. Il se voit dire "c'est mon ciel radieux" ; et vous écoutez tout son tralala de mots mielleux ou inutiles, il adore ça... Qu'il paraisse bête ? Non, niais certainement, un peu. C'est qu'il aime ces mots sirupeux au romantisme bidon qui vous donne de ces "allures !" Évidemment, lui, n'ose point le panache, il se croit sot et s'illusionne donc, dans de savants apprentissages, corrigeant ainsi sa prose pour la réciter à nouveau sans une tache ; insatisfait de lui, il refait sans relâche. Aussi, il a gardé un rêve ou deux au fond de son placard, une horrible et sombre cachette, qu'il protège fiévreusement, la main sur la gâchette. Faites donc attention à ce que vous dites, si par mégarde, vous vous obstinez auprès de lui... »

- › Pourquoi vous arrêtez-vous ?
- › Oh, il semblerait bien que nous l'ayons déjà racontée ? Inutile de prolonger cette narration, si ce n'est à se répéter...

› Effectivement, il suffirait de reprendre au début...

230. (*fin*)

On ne peut mettre de mots sur ce que l'on ignore, cela est d'autant plus vrai si aucun être humain ne l'a encore appréhendé, c'est l'inconnu des choses non advenues ; c'est vers ces transports-là qu'il nous mène, bien qu'il soit déjà mort pour les hommes, son corps devenu inerte ne supporte plus le battement de son cœur ni les vicissitudes de son cerveau naguère irrigué par des idées éphémères ; s'il a daigné les écrire sur des matières d'où l'on ne peut les transcrire totalement, certaines nous sont restées en mémoire malgré tout, pour le plaisir alors de les dire, ce qui se réalisa dans ce livre.

Même si ces dernières variations hors de sa fin furent assemblées après son existence palpable, il prétendit que nul ne pourrait s'y reconnaître, même si par moments cela s'avérait possible.

C'est ici que se termine cette première narration, elle est inscrite comme il le voulut ; c'est (ce serait) donc l'ultime fin de son dit...

*

[fin d'une parole ou deuxième fin]

[Toutefois, la machine ausculte et trie les mémoires, elle semble aller vers cette autre manière de dire les mondes. Attention, on peut s'y perdre !]

intermède quatrième

231. *soyez patients !*

- › Aux hommes : soyez patients !
- › Aux mots, aux choses électronisées : exploration mémorielle en cours... Attendre la fin du travail...
- › Aux autres entités : imitez les précédents !

Les mots se rassemblent pour former un début et une suite = un processus recherche des informations dans les bribes de mémoire éparses = et a été trouvé d'abord ceci : « Le troisième cycle, conséquences des deux premiers et de leur emmêlement, apporte une autre réalité augmentée, elle aussi de ces dérives, pour aboutir à... » ; nous manquons de renseignements, on ne sait pas de quoi il s'agit encore ? Patientez ! = texte compris comme un élément de scénario = une source vient d'ajouter : « postula de la transmission d'une information » = demande d'intervention du robot ordonnateur = (attendre !) débat en cours sur ce que l'on doit garder ou non (veuillez faire les cent pas, merci) (humour pour une détente de vous, souriez !) = puis encore ceci : « de la responsabilité de la préserver pour qu'elle puisse demeurer disponible, intacte pour les générations futures... » (c'est confus), et « deviendront-ils capables de s'en servir ? » (perte de mots), « détruire... » (perte de mots), « arriver à dépasser certains rites et ce principe mortel d'une croyance infinie... » = ajout d'une suite, avec une nouvelle cohérence, « c'est la voix d'un vieil homme récite doucement à l'oreille d'"Il", dans son sommeil » = (un doute survient) « la voix du vieil homme semblerait celle d'un "Îl", plus âgé, racontant à un lui-même plus jeune, cet éternel recommencement, avec à chaque fois un acquit absorbé, une information nouvellement incluse ajoutée... » (Perte de mots) —> (nettoyage) « ~~À la fin de l'ouvrage, "Îl" s'est envieilli de tous ces voyages et approche en vieillard, son double endormit par une fumée bleue et une phrase nous fait revenir au début du récit, mais celle-là devient un peu différente...~~ » (perte de mots) = recommandation : cette précédente source devrait être censurée ! = Débat entre mots, « doit-on masquer cette réalité ? » = action rétroactive, barrer la

phrase ! = Nous devons continuer à déchiffrer ! (ne prenez pas racine !)
= nous (les mots pour cet ouvrage) n'avons pas encore décrypté correctement les dernières traces = alors nous refaisons le chemin parcouru
= raconter une histoire à la place de l'auteur = relire le passé, trouver une cohésion supplémentaire = nous avons activé de nouveau un algorithme de compréhension linguistique (remarque : information technique non superflue) = voilà, c'est en partie réalisé, patienter encore
= reprendre le cours de la narration = apporter une logique au récit
= voilà, c'est achevé !

*

De la mémoire dérobée, nous n'avons pu tout déloger, il reste quelques bribes à assembler, faites au mieux... ce ne sont que des pensées laissées ici par mégarde et qu'il avait oubliées, nous passons par là et nous les avons récupérées pour que l'on ne les efface pas, un jet particulaire indocile les éparpillerait comme c'est d'usage, au moment des passages, vous savez bien : de vie à trépas ; soyez réjouis, les voici réunis !

épilogue

[vite dit : 232. intemporel ; 233. à tous ; 234. (texte sans fin)...]

232. *intemporel*

Ajouterai-tu à des miracles de tous poils, des allures printanières ; que sur le sol, adressé à un arbre, tu médites, avec de doux chants que tu aurais inventés pour ton air nouveau, et le bonheur qui conviendrait avec, pour éprouver la foi des ans, pour parfois y adjoindre, à tes rêves, une pensée ou deux, donnant une mémoire à nos vestiges qui ne s'assemblent pas bien ; le monde est composé de vauriens qui assomment et brisent les liens. Toi qui raccordes à nouveau, tu devrais savoir que la douce musique rempile pour l'avenir, et verse à tes idées, peut-être, pas bien faites, des conceptions qui t'entêtent ? Ma paisible mine entre dans tous les rêves et les agents disent du mal, de ta pitié, de ta piètre notoriété. Eh bien, que vaut cette étreinte, qui de plus braille à la moindre rumeur, ou qu'elle devienne folle, c'est ce qu'on raconte ; le soir nommeras-tu ce que tu écris, cette sorte de parlé, que personne n'a compris, même avec une triste mélodie et des accents à te mettre au lit ; une migraine atroce t'emporte avec lui, le témoin qui vit dans ton logis et après, qu'à minuit tu jettes en fermant la porte derrière lui. Ils réalisent des litanies toutes pâles, ententes que tu nies, malgré ton rôle, et tentent une nouvelle folle soirée, que tu as mise à mal ; au bout du compte, admettant l'idée somme toute très générale qu'il existe une autre sortie à la vie, tu dis que maintenant, épuisé et mort, cela t'est égal, te voilà enseveli ; on chante, pour le deuil, une de tes mélodies, pour se remémorer ce qui fut raconté à ton endroit et rompre bien plus d'un écueil, puis montre la voie, liturgie toute tracée, pour qui a la foi ; ils ajoutent des accueils, à la rampe de tes idées, guidée par des mots, jadis déjà emportés.

233. *à tous*

Ici, les informations disponibles vous paraîtront austères et sans manières, il ne s'agit pas de celles des hommes, car il n'y est signalé en au-

cune manière (façon) leur présence, mais des univers, des matières et des particules, qu'il traversa ; ou plutôt ce qu'il est désormais, cette entité indéfinissable qui emmagasine des mémoires, des souvenirs venus de tout horizon, il se déplace dans des transports indéterminés pour l'entendement humain ; seulement discernable pour tout être à l'esprit suffisamment ouvert, imaginaire, sans cloisons ni barrières en lui, ni dogme ni tradition ; tout cela devenu obsolète ici, n'existe pas en pareil endroit, et n'arbore à aucune de ces formes là où nous allons, que cet esprit-là pourrait éventuellement y percevoir un quelconque intérêt de lecture, portant en lui des aises au discernement et des explorations qu'il jugerait certainement improbables ailleurs ; une possibilité de diverses sortes de monde, que l'univers tout entier pourrait bien nous offrir en se dévoilant d'une drôle de façon, que l'on ne peut transcrire ici, sans en déformer une quelconque réalité... Si réalité, paraît bien le mot approprié ? Cela n'est absolument pas sûr, reste indéfinissable, car ce qui y est dépeint ne suffit pas à l'entendement, le message y semble unique ou multiple selon les perceptions et n'adhère à rien de connu ; il explose avec les sens, ou du moins, ceux qu'ils lui permettent d'entrevoir, discerner ou ressentir, cela demeure très imparfait et le restera tant que d'autres n'auront pas croisé sa route, et pratiqués un même usage, un parcours analogue...

Et puis cette autre trace, cette bribe d'information d'un long discours, peut-être un apprentissage ou un parcours ?

C'est au-delà de l'entendement commun, et rien de mystique n'entre en considération dans sa compréhension de tout cela ; il reste froid de tout jugement ni n'idolâtre un phantasme ou un autre... Aucune science d'ailleurs n'y adhère ainsi ni ne définit la teneur de sa situation, toute perception devant y être inventée, répertoriée, avec un nouveau langage plus approprié... Par là, vous ne perdrez ni ne gagnerez une quelconque chose matérielle pour le réconfort de votre âme, puisque aux yeux du monde des hommes, il n'existe plus et sa présence, impalpable maintenant, n'obère en aucune manière leur vie de chair.

Certains affirment probablement qu'il est devenu un fantôme, un de ces esprits de l'au-delà, mais lui sait bien qu'il s'agit d'autre chose, de plus fin, infiniment plus subtil ; les mots enfin, semblent bien aléatoires ni de parfaites formules pour exprimer ce qu'il ressent ou réalise

à cet instant, puisqu'il n'est plus fait de cette chair dont on s'éprend... Le monde a viré sa colique et « Il », ne trouvant plus aucune forme sur laquelle se rattacher, traverse les matières sans aucune contrainte et se laisse bercer par les substances qui le portent. Il croise des mémoires mortes qui ne possèdent plus d'âme et ne savent plus quoi rejoindre, il n'ose les confondre à son transport, de crainte et dans l'ignorance de ce qu'un tel désordre puisse faire subir à sa substance. Il n'est pas seul, à baigner dans ce champ indistinct lui apparaissant sans dimension, il perçoit comme des sortes de filigranes engranger toutes sortes de mondes ; d'abord perdu, il gît sans repères, rien de tangible n'est offert à sa vue, ni voix qu'elle chante ou crie, ni l'odeur des matins froids, ni le toucher d'une feuille descendue de l'arbre, ni le goût d'un mets que l'on réclame, le fumet d'une cuisine exquise, rien de tout cela, il n'est plus homme, mais substance indicible intriquée entre les matières et les vides ; où lui, indimensionnable, s'écarquille le semblant d'esprit qu'il croit encore entrevoir pour comprendre un peu, la signification de son état. Il perçoit l'information d'une mémoire, celle de son passé terrestre, mais elle paraît tour à tour lointaine et pourtant si présente, n'ayant plus les sens communs de l'être, à sa portée ; les souvenirs s'effilochent pour laisser la place à une certaine volupté dans des discernements nouveaux venant à lui par des champs qu'il dirait magnétiques. Ou alors ce sont des flux sans cesse un peu plus magiques : il s'aperçoit soudain qu'il perçoit tout, dans ce rien, qui ne semble pas vide et trouve enfin une manière de faire virer son transport vers d'autres frontières qu'il explore. De quelle énergie va-t-il vivre, si tant est qu'il faille survivre à sa condition et des aliments lesquelles seront ses fruits maintenant ? Il n'a plus d'angoisse comme rien de terrestre à sa portée, mais ressent la planète comme une substance familière et nourricière qu'il peut capter indistinctement. Il éprouve le passage de la lune et les effluves de l'astre du jour, il résiderait donc dans ces alentours ? Mais aveugle de ses anciens sens, il ne sait le dire, sa nouvelle perception lui ouvre d'autres frontières aux champs multiples d'où il ne pressent aucune limite. Ses repères sont brouillés, il lui semble ne détenir aucune position ni dimension, tel que les hommes l'ont conçu.

- › Il ne resterait plus rien de discernable...
- › Non, plus rien je ne vois ?

- › Et ce manuscrit-là, c'est quoi ?
- › Ah ça ? Un récit oublié sans doute ?
- › Vous n'en êtes pas sûr ?
- › Il faudrait le lire pour vérifier !
- › Alors ? Vérifiez ! Lisez !

dernières bribes laissées
comme un écheveau délaissé
que l'on n'aurait pas rembobiné

234. (*texte sans fin*)

(*page un*) Vous me parliez du sentiment, celui que l'on tend au bout des bras, pour cette reconnaissance de quelques-uns, comme soit. Vous lui disiez « on aimera ! » et je vous répondais « vous aimerez quoi ? » Par cette question insidieuse, je vous amènerai jusqu'au bout de vos doigts une idée que l'on pourra toucher, oui, se faire une idée de ce soi-là, malgré la voix des foules, des voisins, des amis, ennemis ou je ne sais quoi, ils vous amèneront à d'autres sentiments justes pour votre égarement, juste par passion. Devriez-vous renier le reste ou dire au moins ce qu'ils en laissent, vous empressiez de rédiger une lettre pour l'amour de l'autre, pour aimer ce sentiment, cet affect démuné souvent ? Je vous répéterai cette question qui finit par un « quoi ? » interrogatif et d'une petite voix douce, avec insistance, vous me répondrez « la vie ! » Ah ! Oui, c'est trop facile ça ! Trouvez une autre réponse, car ici on s'ennuie, cette vie-là est intolérable, vous devriez changer de lieu, d'existence, que ce soit beau votre parcours. Avoir de la chance, être né au bon endroit...

(*page deux*) Pourquoi riez-vous ? Ce sentiment, en avez-vous peur ou encore, faut-il ajouter à votre malheur ? Mais quoi, vous affabulez, c'est n'importe quoi, ce saignement de nez, une émotion malade, vous vous englez dans des stratagèmes qui vous dépassent, soignez cette hémorragie avant qu'elle n'empire et dévaste tout en vous. Votre carrière ne fait pas le poids, soyez arrangeant, négociez, faites des aveux, mettez-y un pleur ou deux, vous savez si bien les attendrir, ils ont une manière les hommes, de s'émouvoir d'eux au détriment du reste,

comme s'ils n'existaient qu'eux sur cette boule, cette planète, la terre de leurs aïeux. Ils vivent comme si c'était un monde dédié à leur seul désir. Vous parliez d'accapement, vous aviez raison, ils accaparent tout, mais ce n'est pas uniquement de leur faute, le petit programme au-dedans d'eux, celui qui les agite et les mène par le bout du nez, les fait obéir à des humeurs détestables, ils s'émeuvent pour un rien, et réagissent dans un désordre étonnant, mêlant haine, amour et déclin au-delà du raisonnable, de la juste part des choses entre le trop et le pas assez. Vous devriez y réfléchir plus hâtivement, à ce qui vous démène au-dedans de vous, je vous le disais tout à l'heure, un petit programme vous agite et se sclérose, vous devriez relire (*page trois*) quelques lignes trop vite lues, une part subtile a été ignorée, un potentiel inattendu, la part des autres, la part du partage et de la mesure ; vous connaissez déjà la musique sans en comprendre pourquoi cela vous émeut, ces sonorités vous séduisent, aucun mot ne suffirait à décrire ces sensations, c'est au-delà... Justement, au-delà, levez-vous, et par-dessus les vibrations que perçoivent vos oreilles et votre carcasse, osez un sens de plus, osez le détour, osez vous épancher de cette nouvelle scène, elle en vaut le détour, vous n'êtes pas seul, et ôtez-vous cette niaiserie de l'esprit « le monde est amour ! » vous croyez à cela ? Ôtez le mot « monde », remplacez-le par n'importe quoi, vous verrez cela fait le même effet ! comme une tromperie ingénée par plus savant que vous. C'est très facile, il suffit d'avoir quelques milliards d'ans et d'être construit de la plupart des briques de cet univers et cela « marche », fonctionne comme sur des « roulettes », le leurre est accompli ; votre « amour » lui, par contre, n'a rien compris ! Ce n'est pas la même démarche, vous devez vivre à tout prix, vous nourrir et travailler pour survivre évidemment, le sort de toute existence en ce bas monde, n'est-ce pas ?

(*page quatre*), Mais ôtez donc cette idée d'un « amour » constant ; vous devriez en rire, me dire « ça dépend ! », « de quoi ? », vous dirais-je, et vous me répondriez « de l'air du temps ! » Oh lala ! Que de banalités en si peu de mots ! Cette pirouette de votre esprit m'aura un instant berné, « pour passer le temps » me dites-vous ? Ce n'est pas si sûr, l'expérience que fait le vivant de vous, comme de moi, c'est d'expérimenter en toute chose toutes les humeurs et il n'y en a pas tant. Certaines seront cachées, il vous faudra aller les découvrir au fil du temps, effecti-

vement ; mais d'autres seront rebelles, ces humeurs-là vous décourageront, vous serez très agité et de grands efforts seront à accomplir pour préserver votre sort. Ne soyez pas circonspects, la voie en vaut le détour, ne regrettez rien, à votre suite, certainement on suivra votre tentative, juste pour voir comment ça fait, parce que la vie est curieuse et tente tout ce qui est à sa portée (c'est dans votre nature). Là d'accord, vous pouvez enfin rajouter à ma parlotte maladive ces quelques expressions venues de votre tête, de votre entendement, ces mots dont j'ignore encore le pourtour, le décor, la petite information du bout de votre âme...

(page cinq) Que disait-elle déjà ? Ah ! Vous ne savez quoi répondre tout comme moi, demain peut-être... vous souriez, et moi aussi par conséquent. Quel idiot je suis, n'attendez pas qu'il arrive comme ça, ce demain inévitable, vous pouvez avancer vers lui tranquillement en accomplissant votre besogne, votre ouvrage... mais je disais quoi déjà, tout au début ? « Tourne les pages précédentes et tu verras ! » Non, non ! Je veux me souvenir, je disais quoi déjà ?... Ah oui ! Interpellé un ou une, incertain, incertaine, je ne sais et user de stratagèmes pour élucider un discours et comprendre ce qui me vient du dedans de la tête, établir un long discours incompréhensible du dehors, vous disiez quoi... « mais où veut-il en venir ? » Voyez le décor ! Je disais quoi déjà... au début ? Je parlais à travers une fausse certitude d'un amour « mal barré ! » au sein des hommes, comme un désaveu, un désamour, sans détour ? Ce n'est pas si sûr, l'instinct agit sur ce que nous sommes, la formule génitrice de nos tempéraments à plus d'un tour dans son sac, elle marmonne une parodie nauséuse qui nous humecte l'âme avec un certain délice, elle inspecte nos âmes, c'est ça ! Oh ! Quelle malice, quel stratagème intelligent, la vie à plus d'un tour dans son sac ! (Est-ce une banalité de le répéter incessamment ?)

(page six) Eh, vous, sans le savoir, vous vous prélassiez dans cette ruine, vous êtes tour à tour humble, clochard, roi, fainéant, politicard, dictateur, sans âme, et détracteur d'un monde sans devant, sans justice, sans agent ; oui roi bègue ou mécréant, odieux ou marrant ! Jolies, les dents devant (refaites assurément), voilà ! Tout cela vous êtes en une seule fois, une comédie immensément riche vous parsème tous vos devants. Soyez vous-même, soyez le ventre mou ou dur, c'est selon votre

degré d'ordure, régurgite et crache si cela encombre ta besace. Ne soyez pas cet idiot voulant tout garder pour soi, sans une ordure jetée. Garder chaque mets comme un précieux trésor, tout garder, ne rien absorber, acquérir encore et encore, puis mourir immensément riche ! Ouf ! C'est cela que vous voulez préserver au-dedans de quoi, déjà ? Quelle humaine vie menez-vous, vous ne savez plus pourquoi vous avez été inventé, d'un Dieu comme certains d'entre vous prétendent, ou disent ! Que faut-il croire, dans cette mémoire qui nous malmène ? À voir ce que l'on traîne, un beau décor, (*page sept*) un beau transport, quelle drôle de scène, quel drôle de vent nous démène, j'en garde quelques hoquets interlopes, est-ce le mot qui me vient ? J'ai oublié le sens des mots et des démons sortis de mes rêves, ils ne sont plus dedans, ils rôdent sans détour, à peine qu'ils me frôlent et voilà plein de frissons sans amours pour agiter ma carcasse, elle bégaie, est-ce ainsi que l'on se lasse ? Mais à qui parlais-je déjà ? Au début, quelqu'un était entré pour me poser des questions peu ordinaires avec un aplomb délégué. Oh ! J'ai répondu, j'ai dit quoi ? Je ne sais plus ? Ma petite information, mon petit message s'est rompu, et dès lors je ne sais plus, mais quoi, où l'ai-je mis, dehors, dedans, entre les dents, entre mille chemins, je ne me souviens plus du décor, alors j'invente, j'invente encore, pour dépeindre l'envers, l'endroit, s'y perdre dans ce maudit sort ! Quelle drôle de comédie nous agite tout de même ; vous disiez sans l'affirmer ouvertement naguère, pour parler de vous, de soi, et y mêler ce qu'on appelle une amitié ; ce mélange des dedans et des dehors, du souvenir des instants communs perdus, que l'on ressasse avec un brin de nostalgie, parce que l'on devient vieux, ce qu'il nous reste, cette souvenance avant le trépas inévitable.

(*page huit*) À cette opulence du souvenir, je n'y crois pas, je puise où je peux dans la mémoire, et se réinventer si possible, de ces bribes, un monde plus heureux, un avenir, un espoir, pour ma petite homéostasie personnelle. Les destins se croisent, s'assemblent et se défont sans cesse, à peine que l'on vive cela intensément il faut déjà défaire, beaucoup l'ont dit avant moi avec des mots plus charmants, le temps nous défait, cette inertie-là un jour nous désassemble, ce n'est pas le moindre de ses méfaits, c'est le fruit de tous les jours, construire une pomme, un arbre, un virus sans charme, une casserole la sortir de l'usine, son usage

d'un homme cuisinant, un assemblage aussi, le déconstruire en le mangeant (l'homme ou le mets), pendant ce repas, se décomposer, ce transvasement de la matière, ce mouvement, ce défilement enfin, pour retourner à la terre, cette ultime nourricière, cette génitrice de notre enfantement, il est si courant... Vous savez, je peux soutenir le pari élégant d'écrire nuitamment jusqu'à l'orée du jour, juste pour voir comment ça fait cette fatigue du poignet déversant ces quelques phrases, une épreuve, une satisfaction illusoire, mais aussi extirper, pendant qu'il en est encore temps, toutes les élaborations d'une mémoire divergente. En effet (*page neuf*), parfois l'on n'est pas d'accord, en opposition avec l'autre phrase d'avant, dans la récurrence, dans la faute orthographique. « C'est ça, sois fière ! » Je disais quoi déjà ? Petite pause sans lendemain puisque déjà tout revient, on ne le laissera pas tranquille, vous avez eu l'idée saugrenue de tout lui dire sans détour, avec une franchise qu'il accepte, même encore mieux, qu'il admire ! Ces vérités-là on ne les raconte pas pour ne rien dire, il faut que cela vienne du fond du cœur, comme une offrande au-delà des rancœurs, la vérité toute crue, rien que les faits, les gestes et puis les actes et les regrets. Rares sont ces aveux, il faut une confiance accrue pour connaître ces quelques petits secrets de l'un et de l'autre, ce que l'on ne dit plus, ces fameux « non-dits » transparaissant à travers les mots dans les sous-entendus, des ironies, des manières de « m'as-tu-vu ! », il faut de pareils préalables pour atteindre un quelconque pardon, une amitié la retrouver, un amour déçu le rabibocher et tisser sur ces gestes et ces mots le sentiment exacerbé du renouveau, d'un avenir espéré, un somme, on le souhaite, devenir radieux. C'est banal, mais, que les hommes sont prévisibles, leur mécanique obéit à des sens, des perceptions que le vivant a peu à peu perfectionnées au fil du temps, de siècle en (*page dix*) siècle, offrant à chaque être une spécialité, une exclusivité particulière et souvent inimitable. Que dire d'un odorat si fin, celui d'un chien ou de l'éléphant ; comme de la vue, celle du rapace, il vous voit de loin. Aux temps anciens, chacun trouva sa petite spécialité pour l'améliorer, venue d'une nécessité pour survivre ; peu à peu les organes se sont améliorés (affinés), comme aujourd'hui et demain peu à peu, s'enchaînent sans fin d'admirables trouvailles. Nous qui arrivons, justes si jeunes, de tout cela, nous ne cessons d'imiter ce que la nature a déjà

inventé. Après avoir vu ce film touchant, il faut maintenant tenir cette promesse récente, extirper de la mémoire restante toute cette histoire qu'elle emmagasine, non pour tuer le temps, mais pour en finir une bonne fois pour toutes avec ce tourment, sans être une douleur importante, un long murmure s'étalant tout le long des ans si doux parfois qu'il semble inutile de s'en plaindre ; c'est un long murmure qui vous achève pourtant peu à peu, irrémédiablement, une folie douce disais-je, une folie ordinaire, celle de tous les instants, celle qui se fixe au creux du plus profond de vos sens comme une mimique offerte à la vie, pour vous distraire, vous endormir, vous disant d'un air hautain « tu vois ! ce n'est pas si dur. »

(page onze) Alors, vous acquiescez, la douleur n'existe pas ou si faible, n'écourte à peine que quelques-uns de vos pas. La rumeur voulait que je n'aime pas à la manière des hommes, comme l'on se devait d'aimer, comme un grand, tout être croisé, au hasard de la vie banale, celle de tous les jours, dans un quotidien à peine effleurer où le souvenir s'évade on ne sait où, la mémoire parfois semblant l'en écarter, celui-là qui n'est pas le bon, ce souvenir éclatant que l'on voudrait garder, jusqu'au bout des ans, en être heureux d'un tel souvenir, s'en vanter même, « voyez ! je me souviens de ça... c'est beau, non ? » Mais la mémoire déraille parfois, elle mélange, elle confond, elle se trompe, elle refait aussi, pour un idéal que l'on n'a pas vécu ; alors on s'en arrange, on romance, on écrit tout un livre, on en fait peut-être trop, trois mille pages n'est plus suffisant, il faut écrire jusqu'au bout des ans la plus belle histoire de ce temps, on veut se dépasser, on veut ne réaliser que cela, on finit par le dire ce tourment, le nommé, le décrire, le décortiquer plus qu'il n'en faut, ne pouvoir apaiser ce renâclement, s'illusionner, croire, atteindre un nouveau virage en tournant la page, découvrir plus qu'il n'en faut, se laisser *(page douze)* inonder par la vague d'une amitié, mais sachant la vérité des choses, cette expérience de la vie ne dure qu'un temps, on le sait très bien, soyons francs avec nous-mêmes, nous nous connaissons très bien, creusons encore plus profond, allons à la racine des choses, évidons la terre tout autour et observons ce corps sans alerte, apaisé et sans joie, sans haine ni peine, une réalité toute nue s'offre à vous, que voyez-vous, dites-le-moi que je comprenne pourquoi cette peine, justement, de s'alanguir de soi ? Au creux

de cet ouvrage se trouve ce texte écrit tout d'un trait pendant ces quelques jours sans répit autres que les mangements, les repos brefs d'un endormissement de la machine épuisée que vous êtes, avec les lavements d'une hygiène précaire et les évacuations du ventre dans cette chair digestive du corps. Ce récit sera caché au-dedans du livre, pour l'atteindre, vous devrez lire tout un préalable de racontements inégaux, un brouillon de perceptions, une énumération la plus exhaustive possible. Et puis ce récit non relu, à peine corrigé. D'un trait disais-je, jusqu'à un épuisement, c'est voulu, c'est fait exprès pour voir comment ça fait, d'écrire tout cela (ma phrase fétiche qui dit tout).

(*page treize*) Et puis après ? Quand on a raconté tout cela que reste-t-il à ajouter, sinon la vérité d'un instant détrompé de son tourment ? Cette marotte que l'on agite comme une carotte, à attraper pour lui faire la peau, pour la manger. J'aime bien les carottes, ce sera facile... Mais non justement, on cherche le pourquoi du comment de cette épreuve, où veut-on nous amener exactement ; dites-le-moi, je ne sais pas ? Ah ! Vous ne savez pas ! Pourquoi l'écrire alors ? Vous vous foutez de nous, nous n'avons pas que ça à foutre, perdre notre temps ! Il ne se rattrape plus (pas), ce qui est passé est perdu à jamais, on en veut pour notre temps perdu, fait un effort, rattrapez-le, il est plus que temps, sinon nous allons devenir méchants, vous savez ? Nous avons les moyens de coercition adéquate, voulez-vous qu'on les sorte du placard ? Ah ah ! Des menaces, c'est inutile, une imagination fertile agite cette caboche qui fait office de tête à réfléchir, à penser, à se prélasser aux frais du vivant, dans cette écriture sans fondement, puisqu'elle prétend tout vous dire, c'est cela ? Ah ah ! Qui sait ; fermez la porte et écoutez bien, je vais ajouter quelques milles pages ou deux de plus, un rab suffisant, aurais-je assez de papier blanc ? On tente de me fusiller du regard, au cas où je deviendrais fou ; c'est (*page quatorze*) comme à la chasse, on tire à vue ! Rester aveugle du précédent dit, du précédent racontement, oublieux, alors qu'il eût suffi de retourner la page et lire les précédentes lignes et de ne pas s'en satisfaire, avoir raison de cela, ne pas retourner en arrière, faire cet effort, ou s'en soustraire, l'ôter de tout entendement. C'est comme la joie d'avoir vu cette figurine du plaisir et ne pas s'en satisfaire (aussi), agir autrement, du passé s'en défaire, oui ! Comment faire autrement, ne pas repasser les plats sous votre nez, osez l'in-

différence, se mentir à soi-même, susciter un renouveau et chose étrange d'un ressassement refusé par coquetterie de l'âme, éprouver cette sensation détestable d'avoir déjà écrit la phrase précédemment, on se répète, on radote, on devient vieux, on en vient à se détester ! Aussi ! C'est comme la contrainte, face au refus d'autrui, le forcer par ce geste à admettre sa force, le faire plier, le soumettre et parce qu'il vous aime bien de cette manière soumise donc, vous lui pardonnez le geste (ou, il vous pardonne ce geste) ; cette force ne pas la comprendre, pourquoi l'on veut assujettir son voisin, son amour, à cela ? J'en balbutie, devrais-je arrêter, que je régurgite ou ressasse la perception qui me trouble. Faut-il que l'on exulte que dans la souffrance, de l'autre, de soi, et n'y voir aucun salut, aucun remède, sinon une peste, un réservoir indicible de nos (*page quinze*) peines, ôtez le mot « joie », il n'y en a pas là-dedans, on tente de vivre seulement et c'est déjà beaucoup demandé à l'être que nous sommes, un idéal le rend plus qu'imparfait. Non, il n'est pas fini le bonhomme, il est en devenir et cela le désarçonne ! Ah ! Je vais médire encore une fois sur ce que nous sommes, cessons cela, je trouve le jeu stérile, vous voyez bien qu'il déraisonne le bonhomme ! C'est un combat stérile (futile, inutile) qu'il faut à tout prix arrêter, il devient inaudible jusqu'au bout de ces lignes. La mémoire se vide, mais elle n'est pas parfaite, je crois l'avoir déjà dit, laissons-la ruminer un peu qu'elle se reprenne, ce serait mieux ! Qu'elle se repose, j'attends ! Encore un mot qui finit par « tend, tant ou temps. » Je m'essaye à la chose, et puis après je n'eus qu'une réflexion « ce n'est que ça ? » ajoutais-je à mon érudition, un nouvel attrait de cette chose de nos ébats, je les barrais d'un train (très long) pour m'ôter un quelconque désarroi. Accomplissant cette manie de tourner sans cesse autour du pot, ressasser l'idée d'une sexualité sans attrait, « j'ai autre chose à foutre ! » Enfin quoi, la bête peut bien s'émouvoir ou jouir d'une autre manière, on peut varier, c'est bien normal, y'en a à qui cela ne donne pas le moral, c'est drôle, le coït, cet élan pour affirmer une conquête, celle du mâle... et puis, après... ces pavanages d'ego où l'on t'estampille tout de go des éructements du moment, pour la bourgeoise entrevue, pour une rumeur dans la rue, pour toutes (*page seize*) sortes de m'as-tu-vu, s'égosiller en disant « est-ce que tu m'as reluqué ? », voit ces vomissements de vivants dans la foule, dans les réseaux

électronisés où l'on se défoule à coups de gueule, à coup d'obscène solennité, l'outrance en guise de foi, en guise de loi, chacun veut être le roi, quelques minutes, quelques jours et même éternellement si l'on y croit, il suffira que le soleil éructe un peu, cela arrivera bien un jour, et de tout ça plus rien ne sera ; des milliards de procaryotes, en manipulant un peu tout, applaudiront à ce mandala de toutes sortes de vies, le soleil efface et l'on applaudit, oui ! Un monde infiniment petit recommencera, avec un plus grand appétit, à recombinaison un monde fait de toutes sortes de vies, oui, encore plus belles, encore plus laides, encore plus insignifiantes explorant à nouveau, ce que l'étoile de nos jours, l'étoile de notre existence, permettra, le temps de brûler ; le temps de quoi déjà ? Eh ! Vous les entendez brailler « il ne fait que répéter ce qu'il a entendu ! » Évidemment ! Puisque rien ne vient de lui, tout est venu longuement le traverser pendant de sévères instants pour qu'il régurgite (à sa manière) ce qu'il a appris comme un chien savant (*page dix-sept*), un chien sachant d'avance ce qu'il dira ? Pourquoi donc ça ? Allez savoir pourquoi on élève ce genre de gens « pour vous cracher à la gueule tout le fatras qu'ils avalent ! » eh, ça en fait du dégât ce pantin que voilà ! « ouais ! On ne se relève pas d'un récit comme ça, on en crève ! » Aucune réplique, aucun perchoir, aucun prénom, pas même un nom... Des diseurs de conneries ils n'ont point fait de recherches historiques de leurs propos désabusés, de considérer qu'ils sont la connerie jusqu'au bout des doigts. L'ethnologue devrait s'y intéresser à de tels propos laids ; même dans la bêtise, il y a à prendre, ne serait-ce qu'un infime sermon d'ignorance, une mélodie des mots hors du troupeau, la chanson des cons, la ramener au-devant de la scène juste pour voir comment ça fait ! Hé ! En rire dès que c'est fait. Alors, voilà ! Je voudrais tuer le temps ! Mais vraiment le tuer tout le temps, jusqu'au bout des temps ; mais ça ne servirait à rien, il renaîtra tout le temps juste pour voir ce que j'en ébaucherais du temps qui passe, sur quoi le passé me lasse ? Hé, mon avenir, y as-tu pensé ? Mon avenir qui ne dure que le temps d'un souvenir à chaque fois que (*page dix-huit*) j'envisage les moments d'un sourire offert à une multitude d'envies, eh, sans cesse repasse ce film, cette histoire, ce moment des hommes ; du récit, justement, je l'ai réduit dans cet ouvrage si petit, il ne peut contenir toute une vie, la scène est immense, et contient tout un uni-

vers quand on y pense ; ce souvenir, cette mémoire du temps des hommes, je m'en souviens de cet instant, j'avais quel âge déjà ? Les horloges se sont interrompues, le temps les a usés ; comment je fais déjà pour lire ce moment où je fus parmi eux, ce moment représente toute une somme ; mes souvenirs parmi eux, qu'en ai-je gardé, des bons des mauvais, de quoi en rire maudire ou pleurer, un sourire et peut-être une vie toute ratée ? Oui, voilà, j'ai passé mon temps à toujours rater ma vie parmi eux, j'avais beau recommencer à chaque fois, c'était en ratant ma vie tout le temps d'être parmi eux. Pourtant je m'appliquais, j'essayais de faire bien comme il faut, une vie raisonnable comme ce serait beau ? Mais je n'avais pas la bonne appétence à ce genre d'existence pour le renouveau. Je fus toujours d'une autre époque, d'un autre monde, comme pas à ma place ; on se (*page dix-neuf*) serait trompé avec moi, ce qui me laisse dans un drôle d'embaras ? C'est probablement pour ça que je n'arrive à aucune réussite auprès d'eux, ma place, elle est où alors ? Je ne connais qu'eux dès lors, le temps à force nous érode, ah ! le cœur et puis le reste, toute cette mémoire déjà engagée et qui va se perdre je ne sais où dans le noir ; combien me laissez-vous de temps pour la retrouver cette mémoire ? Est-ce bien utile, cet arrangement avec les usages et les désordres dans ces maux sans queue ni tête, il se pourrait bien que je m'entête pour rien ! Attendre ne représente pas une illusion qui passe... voilà maintenant ce qu'on me dit de mettre et de ne rien omettre. Je ne serai donc pas mon maître en la demeure, on me manipule, je ne serai qu'un pantin de chair, c'est malin ! Voici donc une anticipation onirique comme je devrais les aimer, me dit-on. C'est à propos de cette manie des hommes à livrer bataille entre eux et contre le monde en général. Justement, ils s'aident de « généraux » étoilés ici, avec des couvre-chefs symboliques pour affirmer haut et fort leur suprématie en ce bas monde. On ne leur a pas dit qu'ils se battaient contre des chimères et le sang qu'ils faisaient couler n'était que le leur. Vous aviez ajouté la rumeur d'un doute dans cette mascarade et moi, moi qu'étais-je dans cette enfilade ? Un nigaud de plus ajouté à votre coutumière engueulade ?

(*page vingt*) C'est bien le mot et ce qu'il représente, où vous médisez de tout, de moi et des autres, que c'en était indécent cette manière de prendre les devants, comme une mascarade, oui ! Nous n'avancions pas

et toujours sans l'ombre d'un doute, nous butions sur un « os », notre dépassement était inévitable et vous en aviez assez de nos jérémiades. On a beau être des organismes multicellulaires d'un genre nouveau, de ces eucaryotes aux multiples talents que l'on nous aurait octroyés, il fallait bien nous rudoyer un peu ; ce talent devenait si tonitruant, il prenait tous les devants de la scène, une place prépondérante, et cela devenait indécent, il salissait tout ; la planète devenait rouge de notre sang et de celui des autres que l'on avait oubliés, car nous sommes bien de ces êtres oublieux du reste ; ceux qui ne nous animent pas directement, populace d'êtres nus que l'on tue sans aucun plaisir, sans aucune audace ; c'est si facile un couteau, une arme aussi docile qu'un roseau au bord de l'eau ; coupez la tige et faites-en une arme que l'on fait voltiger au-dessus de la tête ! Ce talent-là devenait insupportable, nous le savions et nous n'avons rien fait pour le calmer. Alors je comprends bien ce défi apporter au-devant de notre âme, comme un ultimatum ordonné et fantastique, « change ou péri ! » Voilà ce qu'il nous dit !

(page vingt et un) C'est comme cette autre pensée d'un souvenir, des apprentissages de la vie, à propos des accouplements entre gens, pour l'amour exprimé dans ce geste que l'on dit éclatant. J'eus beau essayer quelques fois pour voir comment ça fait, de pénétrer autre que soi, et de jouir au-dedans, pour l'accomplir comme par devoir ce geste des engendremens, et puis au bout du compte n'avoir qu'une expression exprimant cette déception « ce n'est que ça ? » J'ai vécu de plus belles extases des sens à travers mes voyages, des regards ou des paysages, une petite chatte (miaulant) sur le devant de ma fenêtre ou le sourire sincère et véritable d'une personne de l'autre sexe, c'était reposant et joyeux ; la culbute de tout à l'heure, un instinct banal, l'héritage génétique qu'on nous transmet, avec les plans de fabrique, de ceux-là qui nous constituent. Il existe bien d'autres attraits et j'en ai joui tout autant, voire, même plus, en grand ; c'est comme une aurore boréale que vous découvrez la première fois dans le grand Nord de la planète, c'est un éblouissement de lumière soudaine où suinte une idée nouvelle, des reflets dans les branches des arbres, un instant fugitif éclatant jamais recommencé, la mémoire me le garda en tête pourtant ; vous diriez comment, vous, à pareille illumination, en dehors de toute idée d'un mythe divin que l'on aurait rencontré. Vous diriez quoi, devant ce pa-

norama jusqu'à un horizon montrant la courbure élégante de la (*page vingt-deux*) planète, la mère (mer) immense, un océan, une forêt, vue du dessus, vous voilà un oiseau sauvage planant dans les airs, vous n'avez qu'une seule chose à réaliser, « admirer le paysage, vous en délectez ! » Imaginez ce que l'oiseau voit, ne serait-ce qu'une fois ! Là, je veux bien croire à un miracle, celui de la vie, sa multitude et sa déraison, tous les objets de son expérimentation dont nous, nous faisons partie. Quoi de plus banal devient cet attrait-là, à peine l'ai-je dit, il me déçoit. Qu'aurais-je mal compris ? Faut-il encore le ressasser, ce temps, celui qui mène au large et dont on me parle tout le temps tant taon... pour cette mémoire, qu'elle ne s'évade incessamment, il me faut la maintenir au chaud au-dedans de ma carcasse et l'en sortir au moment des auditions comme un sermon donné au nom de quelconque vie sur les devants d'une scène, gravir un mont, gravir une pente, une inclinaison en contresens, ce vieillissement, qui à chaque fois que l'on tombe, vous éprouvez un grand mal à vous relever, au fur et à mesure de votre avancement la pente devient plus raide qu'hier, tomber n'est pas nécessaire. Vous avez un mal qui ne vous empêche pas d'avancer, du moins au début, il grandit sur le côté droit derrière votre tête, une compression insidieuse peu à peu presse un peu plus chaque jour cette zone de l'écoute, près du cou, comme une relique des temps anciens de vous, se (*page vingt-trois*) remémore un entendement de vous et comprime cela au-dedans de vous à cet endroit exactement, une turbulence semble vouloir en sortir, quelle est donc son histoire me diriez-vous ? Eh bien, je ne cesse de la dire au-devant de vous, n'entendez-vous pas ? Cela vous ensommeille, vous fatigue ; il ne s'agit pas de vous, le croyez-vous ? Je dois me pencher un peu, avoir une inclinaison particulière pour que la pression cesse et puis revienne dès le renouveau d'un changement de pose. Au début, c'est agaçant, mais à force, lancinante, celle-là rend fou ; que cela sorte une bonne fois pour toutes, cette mémoire qui au-dedans de moi m'écourte les instants d'une concentration illusoire maintenant, que cela sorte, au revoir ! Alors, donc, je n'émergerai pas dans la vie comme il se doit, ~~mais~~ (et) les gestes étaient tous pourris, dénués d'une tendresse de celle qui alan-guit ; ce monde n'en parlait pas d'un tel être sans joies ni amabilités offertes à sa voix. Mais voilà, objet d'une variation incongrue, la vie fit

l'expérience de me concevoir comme une sorte de prototype à l'apparence (vulgaire et mal dégrossie ; serions-nous donc tous des prototypes à dégourdir ?). Je trouvais cela illusoire dans mon ignorance des débuts et (ce fut) des mouvements accomplis comme je pus. Vous disiez quoi déjà ? Cette peur de la perdre, la mémoire, celle qui dit ce que vous êtes et puis le reste, tout le reste, tous les repères du monde où vous êtes allé et puis les autres, semblables à vous-même, ceux aussi n'ayant pas votre (*page vingt-quatre*) forme, ni votre langage, ni votre taille, les infimes, les invisibles, ceux au-dedans de vous, tout ça ! C'est quoi déjà ? Ah oui, j'oubliais, « merci à l'oiseau qui vit au-dessus de moi, dans le grenier » il veille sur moi et parfois je l'entends quand il attrape une souris qu'il régurgite dans sa pelote, ce dont il se nourrit, c'est chouette ! Ou comme dans un petit drame, on peut y voir tous les drames du monde. Ah oui, il faudrait que vous puissiez prouver que vous êtes vous ! Que je sois moi ? Quelle étrange affaire, qu'est-ce donc ce moi ? J'ai perdu tout un pan de ma vie à ne savoir quoi faire à cause d'une caste où je naquis où l'affairement exultait dans des métiers de la construction et de l'entretien, des technicités sans passion. J'ai hésité longtemps dans des écritures timides et sans audace, je n'avais pas encore vingt ans à ces moments-là, on m'intimide, « tu n'es pas de cette caste-là, tes ratures ne valent rien, va ton chemin ! » Je n'aurais jamais dû les écouter, ceux-là, n'écouter que ma foi, à cet entendement-là, cette voix au fond de moi me disait pourtant « écrit tout le temps ! » Alors j'ai perdu beaucoup de ce temps à écrire que par petits bouts des choses toutes maigrettes, sans audace. Mais à force, j'ai rompu avec ceux de ce métier que j'appris, j'ai rompu les amarres (*page vingt-cinq*) et je suis parti accomplir ma part, cette mémoire demandée, pour la trace laissée qu'on me demande au fond de moi, de déposer. N'entendre de raison que d'une seule façon, laisser aller cette inspiration malade... Je ne sais si j'ai raison et puis je m'en fous en fait ! Je n'aurais jamais dû arrêter de l'écrire, cette histoire qui me traverse, pour qu'elle se déverse enfin et me foute la paix et que je m'en aille à la fin.

(manuscrit, 13 mars 2019, terminer le...)

[Fin véritable de la narration du premièrement]

table des matières

[narrations]	3
[remerciements... <i>et copyright illusoire</i>]	4
[conventions d'écriture]	4
[termes et locutions spécifiques aux narrations]	4
[temporalité]	5
premièrement « Il »	7
praeludium	9
1. <i>voilà ! ça s'est passé ainsi</i>	9
2. <i>mentions...</i>	12
3. <i>avertissement sommaire</i>	14
4. <i>résumer un discours long</i>	15
5. <i>résolutions</i>	16
prolegomena	17
labyrinthe	19
6. <i>avant je n'étais pas</i>	19
7. <i>début</i>	20
8. <i>aparté</i>	31
9. <i>discussion avec « lui »</i>	33
prolégomènes	37
10. <i>narration primitive</i>	37
dans les rêves	43
11. <i>hésitations</i>	43
12. <i>tourments, tentation du voyage</i>	44
13. <i>vertigo</i>	47








14. évanouissement	48
15. <i>malitia</i>	52
16. où il a ce don extrême de la tragédie	56
17. actes éthyliques	57
18. (<i>première fêlure</i>)	59
19. abandon et terrain vague	59
20. <i>marasme</i>	60
21. puis plus rien à dire... ..	61
22. un errant écharpé	65
studium	73
23. <i>dedans</i>	73
24. à force de trop y croire	78
25. l'idée de devenir comédien (<i>aparté</i>)	82
26. <i>lyrisme bidon, de lui</i>	85
27. dévoilement de sa littérature	87
28. du roman	98
29. (<i>deuxième fêlure</i>)	100
30. <i>dehors</i>	101
31. sensations d'une modestie ambigüe	107
32. <i>sedatio</i>	113
33. <i>et completis studiis</i>	116
34. plaider pour une thèse érudite et méchante	117
35. thèse intéressante	123
36. du voyage	128
intermède – intermezzo - intermedius	131
37. <i>déchéance</i>	133
38. voyage incertain d'un ermite brahmane	134
39. seconde variation, il a dit... ..	138
40. énième variation, il a dit... ..	143
41. un ethnologue s'égare... ..	147
42. qui trop embrasse, mal étreint	152
43. du labeur	153
44. il ne peut s'empêcher... ..	158
45. croyance prolétaire, fable de lui... ..	163
46. et puis le doute... ..	166

47. prise de tête	170
48. des principes sur la table	173
49. questionnements	177
peregrinatio	181
peregrinari	183
50. sommaire dubitatif	183
51. préparations au voyage	185
52. de l'intérêt du voyage ***	187
53. histoire du mouvement ***	190
54. (troisième fêlure)	199
55. cheminements narratifs	199
1. le livre des voies de la voix et de l'écoute	201
56. vox	201
57. redite du rituel (48.)	202
58. l'avancement, enfin... ..	202
59. visite d'un cloître en-montagné	205
60. jour de liesses	210
61. croyances pieuses et méditation d'un moine... puis deux	216
62. le prophète	219
63. histoire du mécréant	222
64. croyance guru	226
65. comment inventer un mythe	230
66. essayer sa voix... ..	239
67. préjudice	241
68. ego ***	242
69. du dedans au dehors... ..	247
70. (quatrième fêlure)	249
2. le livre de la vue ou du voir et des sensations (ou des sens)	251
71. videre	251
72. redite du rituel (48.)	252
73. étudier jour et nuit	252
74. affabulations	255
75. sur le chemin	260
76. trajet d'un seigneur méthodique	263

77. <i>des ironies</i>	265
78. <i>sensations</i>	270
79. <i>vantardises</i>	279
80. <i>instincts de mère</i>	280
81. <i>affects, émotions</i>	282
82. <i>ego, futilités</i>	286
83. <i>de la jalousie ?</i>	291
84. <i>anosmia, parosmia, hyperosmia, agueusia, dysgueusia...</i>	293
85. <i>atome crochu</i>	295
86. <i>troisième, fuite...</i>	296
87. <i>l'ennui</i>	298
88. <i>banal éveil et sensations lapidaires</i>	299
89. <i>tout ressentir</i>	301
90. <i>souvenirs, traces...</i>	304
3. le livre de la sueur et des insanités	313
91. <i>sudorem</i>	314
92. <i>redite du rituel (48.)</i>	315
93. <i>de la cruauté</i>	316
94. <i>visite à ceux d'en face</i>	320
95. <i>tuer par principe **</i>	326
96. <i>l'art de tout haïr</i>	334
97. <i>boum ! et puis après ?</i>	339
98. <i>histoire de l'homme sans combat</i>	341
99. <i>début d'une dépravation ?</i>	343
100. <i>devenir un dictateur</i>	347
101. <i>pourquoi une dictature ?</i>	353
102. <i>et puis après ?</i>	367
103. <i>leader charismatique</i>	371
104. <i>les dictateurs ne sont pas des héros</i>	374
105. <i>interrogations de lui et d'eux</i>	376
106. <i>propos cannibales</i>	380
107. <i>anticipation</i>	384
108. <i>(cinquième fêlure)</i>	388
109. <i>(autour de la fêlure)</i>	388
110. <i>témoignage ancien, comparaison</i>	389
111. <i>affairiste et peuple innommé</i>	391

112.	<i>litanie de propos affairistes</i>	395
113.	<i>économiste, c'est quoi ta finance ?</i>	400
114.	<i>croyance financière</i>	411
115.	<i>accaparements</i>	413
116.	<i>de vastes accaparements</i>	418
117.	<i>bureaucratie, technocratie...</i>	423
118.	<i>dépêche-toi de vivre et puis va-t'en ! ***</i>	437
119.	<i>avancements</i>	442
120.	<i>se trainer sur le sol</i>	444
121.	<i>(sixième fêlure)</i>	447
122.	<i>dans la fêlure...</i>	448
4.	le livre de la peau et des sensualités	451
123.	<i>cutis</i>	453
124.	<i>redite du rituel (48.)</i>	453
125.	<i>narration primitive</i>	454
126.	<i>dialogues oniriques</i>	456
127.	<i>poèmes lyriques</i>	462
128.	<i>la chose se manifeste...</i>	467
129.	<i>science onirique</i>	468
130.	☀ <i>le grand rêve, la brisure, cette fêlure...</i>	469
131.	☀ <i>divergences</i>	474
132.	☀ <i>autre narration, rapportée des grandes îles</i>	476
133.	☀ <i>agacements</i>	477
134.	☀ <i>presse</i>	478
135.	☀ <i>de la machine, ce que l'on sait</i>	482
136.	☀ <i>anticipations diverses</i>	488
137.	☀ <i>suspensions oniriques</i>	494
138.	☀ <i>la chose se dévoile</i>	500
139.	☀ <i>petits moments d'anticipation</i>	516
140.	<i>tu es dans le rêve...</i>	521
141.	<i>aveux !</i>	529
142.	<i>choses féminines</i>	531
143.	<i>réminiscences oniriques d'un affect démunie</i>	534
144.	<i>réminiscences oniriques d'une tendresse démunie</i>	543
145.	<i>réminiscences oniriques d'un désir démunie</i>	545
146.	<i>réminiscences oniriques de confusions démunies</i>	548

147. <i>réminiscences oniriques d'amours démunies</i>	549
148. <i>idéal onirique</i>	558
149. <i>réminiscences oniriques d'un affect désœuvré</i>	561
150. <i>étude onirique de l'amour et du sexe</i>	565
151. <i>réminiscences oniriques de l'enfance</i>	578
152. <i>étranges temporalités</i>	584
153. <i>à trois ans</i>	589
154. <i>de naître</i>	600
155. <i>affects démunis de l'enfance</i>	610
156. <i>variations dramatiques</i>	612
157. <i>recherche d'un éveil (apaisements des rêves)</i>	617
158. <i>embrouille onirique</i>	623
159. <i>s'évader dans les airs</i>	624
160. <i>songes</i>	626
161. <i>planer dans les airs</i>	627
162. <i>avant la colère (fourre-tout onirique)</i>	630
163. <i>colère !</i>	633
164. <i>désir d'éveil</i>	635
165. <i>enfin !</i>	637
ce peuple innommé	641
166. <i>nirvana</i>	641
167. <i>énumérations</i>	642
168. <i>rituel d'une fumée bleue</i>	644
169. <i>ce que lui dit le vieil homme</i>	646
170. <i>survie = métisse</i>	652
171. <i>origine du nom</i>	653
172. <i>les traces de la mémoire</i>	663
173. <i>mythe innommé</i>	665
<i>intermède premier</i>	668
174. <i>cette histoire est embarrassante (1)</i>	668
le détachement	669
175. <i>(processus du dédoublement)</i>	670
176. <i>(narration primitive)</i>	671
177. <i>(narration primitive) ***</i>	677
178. <i>textes cachés</i>	679

179. réveil de l'éveil	684
180. paroles psy... ..	685
181.	688
182.	689
183. guru	690
184. calamité ou nirvana ?	699
185. y a-t-il de l'humour dans un éveil ?	703
186. sur la pureté	704
187. le doute	706
188. envol de l'éveil	708
189.  fol I	711
190.  il n'en peut plus, le scribe ?	717
191.  ultimatum	721
192.  départ	724
193.  la narration (dialogue incongru)	725
194. (les mots s'organisent)	730
195.  (brouillons du scribe)	734
196. (rebellion)	735
197. (il faut raccorder)	739
198. (histoire qui se raconte toute seule)	741
199. (erreurs de transcriptions)	744
200. (les mots se prolongent)	745
201.  (après le départ du scribe)	747
« eux »	753
202. trace d'eux... ..	753
intermède second	765
203. cette histoire est embarrassante (2)	765
204. (intermède robotique)	766
du dédoublement de lui, « Il » (le double de lui)	777
205. dans les rêves nouveaux	777
intermède troisième	824
206. (bataille de mots)	824
la retournée verso – retour	827
207. (récit primitif)	827
208. cette histoire est embarrassante (3)	828
209. s'éveiller peu à peu	829

210. <i>explorer tous les possibles</i>	839
211. <i>plénitude, renouveau</i>	841
212. <i>vraiment réveillé</i>	846
213. <i>témoigner de son grand rêve</i>	850
214. <i>relier ***</i>	867
215. <i>remémorance</i>	868
216. <i>histoires à vieillir</i>	873
péroraisons inutiles	879
217. <i>entre-mangement perpétuel et pourrissement</i>	879
218. <i>(petit aparté)</i>	882
219. <i>chronologie interminable</i>	883
220. <i>redondances</i>	892
221. <i>(des voix)</i>	898
222. <i>(liste des fins)</i>	903
223. <i>s'estomper peu à peu</i>	918
224. <i>mythe, légende</i>	920
225. <i>à l'envers</i>	923
partir en fin	925
226. <i>archives de la mémoire</i>	925
227. <i>traces, informations laissées ou retrouvées</i>	927
228. <i>mais qui parle ?</i>	935
229. <i>attunamechs</i>	937
230. <i>(fin)</i>	939
<i>intermède quatrième</i>	941
231. <i>soyez patients !</i>	941
épilogue	943
232. <i>intemporel</i>	943
233. <i>à tous</i>	943
234. <i>(texte sans fin)</i>	946